

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

L'Art moderne, Bruxelles, 1895, n°1 à 52.

Les nombreuses recherches effectuées par la Digithèque de l'ULB conduisent à croire que l'œuvre ici reproduite *appartient au domaine public.*

S'il s'avérait, malgré les efforts déployés, qu'une personne soit encore titulaire de droits sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre immédiatement contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

L'ART MODERNE

1895



COMITÉ DE RÉDACTION :

Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

SOMMAIRE

PAGES INÉDITES D'OCTAVE PIRMEZ. — L'ART FRANÇAIS ET LE MONDE ANTIQUE. — J.-H. ROSNY. *L'Indomptée*. — NOTES DE MUSIQUE. — LE « JOURNAL DES GENS DE LETTRES » DU D^r VALENTIN. — PETITE CHRONIQUE.

PAGES INÉDITES D'OCTAVE PIRMEZ

MON CHER VAN ARENBERGH,

Vous m'avez demandé, pour *l'Art moderne*, les pages inédites d'Octave Pirmez consacrées à Victor Hugo. Très volontiers j'accède à votre désir, heureux de réveiller, une fois de plus, la douce mémoire du grand écrivain tant aimé et de contribuer ainsi à l'augmentation de sa gloire. Mais avant de transcrire ici, pieusement, ce fragment de lettre dont j'ai, me semble-t-il, le devoir de ne pas priver les lecteurs sympathiques, admirateurs de notre illustre ami disparu, il convient, je pense, d'évoquer certains souvenirs qui s'y rattachent et qui remontent à une époque déjà lointaine.

Si quelques-uns, au début, purent méconnaître le talent génial de l'auteur des *Jours de solitude*, nombreux furent les esprits d'élite qui l'apprécièrent hautement. En France, Sainte-Beuve, Saint-René Taillandier, Jules Janin, Henri Taine, Arsène Houssaye, Cuvillier-Fleury, Michelet, Caro, Octave Feuillet, Henri Jouin, Ernest Havet, Emmanuel de Saint-Albin, Frédéric Passy, Édouard Charton, Stahl, Peladan et bien d'autres lui rendirent tour à tour les plus flatteurs hommages.

Victor Hugo lui-même encouragea, très particulièrement, le jeune écrivain belge et se plut à lui écrire des choses charmantes, telles que ces lignes :

« Votre livre des *Jours de solitude* est ému et inspiré. Par l'émotion, vous approfondissez l'homme, et, par l'inspiration, Dieu. Vous avez le sens profond de la nature. Il éclate en une belle page où mon nom est mêlé.

« Les bizarres reproches qu'on adresse à l'art, la nature les mérite et c'est pour cela que l'art a raison.

« Combien peu d'hommes pensent ! Combien peu d'intelligences comprennent : Vous, au contraire, vous pensez, et pourquoi ? Parce que vous aimez. Vous êtes une âme. De là cette lumière qui est en votre livre. »

Et encore une autre fois, à propos de *Rémo* :

« Votre frère était digne de vous, j'ai lu de ses pages excellentes, et il y avait en lui un rayon de votre noble esprit. Je vous plains de l'avoir perdu si jeune. Je sais le mal que font ces disparitions subites des êtres aimés, moi qui, depuis des années déjà, ne quitte plus le deuil.

« Votre livre des *Jours de solitude* est de ceux qui semblent écrits pour moi. Que de belles et profondes pages !

« Continuez vos nobles travaux, et aimez-moi toujours un peu » (1).

Malgré son amour de l'effacement, sa modestie excessive presque, Octave était très fier des éloges de l'illustre poète. Il lui en était très reconnaissant surtout, lui qui avait le cœur si grand, l'âme si haute, et toute de générosité débordante.

Bien des années après son entrevue avec l'auteur des *Contemplations*, à l'aide de notes précieusement gardées, il m'en fit en ces termes le récit, dans une *lettre inédite* des plus intéressantes :

« On avait organisé, à Bruxelles, un banquet en l'honneur de Victor Hugo. Je ne pus résister au désir de m'y rendre, pour voir de près le grand poète, alors dans tout le rayonnement de sa gloire.

Avant le dîner, l'on me présenta au héros de la fête qui, pendant quelques instants, tint ma main dans la sienne et voulut bien me parler élogieusement de mes écrits. Ensuite, plusieurs hommes de lettres, — poètes, artistes, publicistes, — visages inconnus pour moi, furent présentés au maître, qui les reçut en audience royale, avec une bonté sévère, où l'on voyait paraître ce qu'il y a de plus affectueux dans la force et ce qu'il y a de plus profond dans l'affection.

Au fond du salon, posée sur un chevalet, il y avait une toile représentant Jean Valjean sortant du bagne, couvert de haillons.

Cette image de misérable me faisait faire un triste retour sur tous ces habits noirs et toutes ces cravates blanches qui se tenaient droites devant moi, et c'est avec remords que je songeai au bel habit bleu à boutons d'or, que je portais en ce moment-là ! Quelques instants plus tard, dans l'éblouissement des bougies, des lustres, de la vaisselle, des argenteries et le va-et-vient important des garçons de table, j'eus une petite apparition : c'était l'évêque Myriel dinant, et la vieille Magloire le servant. Pourquoi tout ce luxe, et cette noirceur d'habits dans ce luxe ? Une façon d'assemblée d'ouvriers, en blouses, n'ayant d'autre distinction que celle de leur esprit et de leur cœur, et pour tous vivres, des mets simples et frugaux, ne serait-ce pas plus convenable aux avocats de la misère, pensais-je ? Mais une voix ricanait en moi, la voix du monde, et cette voix disait : « Sans doute le brouet noir ! Nous connaissons cela ! » Triste formule de l'ironie, cuirassée d'expérience, qui est toujours péremptoire, hélas !

Plusieurs toasts ont été successivement portés au poète républicain par MM. Lacroix, Fontainas, Neffitzer, Berardi, Eugène Pelletan, Théodore de Banville et

(1) Lettres de Victor Hugo à Octave Pirmez.

Louis Blanc. Le premier simple, modeste et bien dit; le second, celui du bon bourgmestre de la ville, plein de cœur et jetant, à travers les bravos, des paroles entrecoupées par l'enthousiasme; le troisième, circonspect et craintif; le quatrième, spirituel, ingénieux et souple; le cinquième, d'une noire énergie; le sixième, judicieux et littéraire, et le septième, tout rayonnant du soleil de la Corse.

Alors, à demi étouffé sous les couronnes spirituelles qu'on lui jetait, le grand homme s'est levé et a remercié, d'une voix lente et puissante, ces nombreux amis arrivés de partout et réunis autour de lui. Il a parlé de la Liberté, comme un général d'armée parlerait de la Gloire, en un style coloré, rapide et ferme; et lorsqu'il est arrivé à la tragique aventure du héros d'Aspremonte, il a eu des larmes qui ont gagné tous les cœurs simples. Il a fini par de touchantes paroles à ces amis qu'il ne faisait qu'entrevoir et qu'il saluait une première et une dernière fois avant d'aller se replonger dans les ombres de l'Océan.

Plus tard, si Dieu m'accorde de vieillir, je pourrai donc dire aux plus jeunes qui me parleront de l'Immortel, auteur de tant de chefs-d'œuvre : « Je l'ai vu, je l'ai entendu, il m'a écrit, il m'a serré la main. » Et je devine d'ici toutes les questions qui vont me pleuvoir. Bien peu seront satisfaits de ma réponse, chacun voulant qu'un grand génie soit revêtu d'un corps extraordinaire. Peut-être ai-je mal vu? Peut-être ai-je conclu de l'extérieur à l'intérieur; peut-être veux-je pénétrer plus que je ne le puis? Qui en est cause? Le Temps. Il me fallait saisir l'âme au vol, en faisant de la photographie instantanée.

Je trouve les notes suivantes, crayonnées dans mon calepin au sortir du banquet... De taille moyenne, mais paraissant plutôt petit que grand, épais, charnu, robuste, souple et grave comme le lion. L'œil est noir, profond, douloureux, moralement trouble, — sans le moindre azur. Le front, élevé et large, d'une forme parfaite, semble être d'un mathématicien autant que d'un poète. Fermeté et courage pour dompter des passions terribles, souffrance cruelle pour rentrer du Dehors au Dedans, orgueilleuse fierté, vaincue par l'expérience de la vie, âme mise à la cadène par le sentiment du devoir, sens maîtrisés mais toujours grondeurs, expérience infinie, haine amoureuse... Telles sont les qualités exprimées par cette tête formidable et sourde.

Le clair, le transparent, l'albâtre de l'âme, qui se formule en aspirations célestes, les lointaines perspectives de l'esprit candide, le détachement de soi ne se lisent pas sur ce visage où toutes les passions humaines se sont reflétées, aussi bien que l'Univers. On y découvre la compression et la fermentation intérieure, mais l'ordre est vainqueur, et si la fantaisie est parfois choyée, elle est du moins toujours l'esclave de la raison en vigie. Quand

il parle, sa voix semble arriver de loin; elle est grave, mâle et voilée. On devine que le corps tout entier est entrepris par la pensée; sa parole monte, descend, respire avec les mouvements d'une poitrine : on dirait d'un vaisseau ondulant sur les gouffres de l'Océan.

Et cependant, souvent le regard et le sourire sont pleins de finesse et d'expérience; parfois même la câlinerie s'y montre, câlinerie du lion jouant avec la noix.

En voyant cet homme extraordinaire, qui est pour les timorés l'Ange des Ténèbres, on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de sa souplesse ou de sa force, de son énergie précise ou de sa fantaisie, de sa chaleur ou de sa gravité. Sa volonté est pourtant toujours maîtresse de son inspiration, et son esprit est trop bien organisé pour jamais se permettre des expressions qui le compromettent. Mais sous ces lenteurs du calcul, il y a la fournaise; un sang jeune et généreux bouillonne sous cette barbe grise, et les émotions violentes, dirigées au front, jaillissent facilement en larmes.

En conversation, si je puis en juger par un moment d'entretien, son style est mesuré, correct, irréprochable, et l'on y trouve des enfilades de parfaits définis. Il n'omet pas les détails et marque avec exactitude les endroits dont il parle : un sentier, une porte, une pierre, un buisson, entrevus il y a dix ans, il ne les a pas oubliés, tant il est vivement pénétré de la réalité. En public, ses paroles ont de la dignité, de la majesté, de l'âme; l'orateur a conscience de sa mission et ne veut émettre que des pensées mémorables. Elles sont chaleureuses, imagées, décousues par la fréquence même de l'image, souvent lumineuses, mais le jour qu'elles répandent a des teintes orangées. Là se déploie la fougue et le sublime orgueil de son génie, qui contrastent avec la bienveillante bonhomie de son maintien habituel. Lorsqu'on l'observe de près, le regardant aller, venir et l'écoutant parler, il semble que cet immortel poète qui arrive au déclin de sa vie, après avoir été acclamé pendant près d'un demi-siècle, sente la vanité de la gloire terrestre, et qu'il se retranche en sa bonté et dans le sentiment du devoir. Il est simple, réservé, contenu et plein d'une bienveillance sévère, comme s'il voulait, ici-bas, réaliser le type de l'homme juste. Dans tout son extérieur, que je veux prendre pour l'expression sincère de son âme, il montre l'amour et l'indulgence, et il a quelque chose du gentilhomme propriétaire, placé dans un milieu confortable, après avoir essuyé les tempêtes de la vie. Mais hélas! beaucoup le voudraient autre encore, et planant dans les sphères célestes, pour pouvoir dire de lui : Son royaume n'est pas de ce monde !

« Ce portrait, tracé sous l'impression du moment, est-il vrai? Je ne le sais. Ceux qui liront ces pages et qui auront connu le Maître dont je parle, pourront le

dire. Aujourd'hui, le 16 septembre 1862 va s'éloignant dans le Passé, et les brillantes lumières du Banquet s'éteignent une à une au souffle des heures... et les auréoles de gloire elles-mêmes s'effaceront au rude passage des Siècles. Entre-temps, d'autres images et d'autres émotions surviennent qui voilent celles qui les ont précédées. Où sont les neiges de l'hiver? Où sont les violettes du printemps, les cerises de l'été et toutes ces vallées et toutes ces montagnes imaginaires, franchies en courant? Un peu dispersées par le vent d'automne et ne faisant déjà plus sous nos pieds que des tremblements d'ombre! Mais nous devons les aimer d'autant mieux, ces images de la vie, qu'elles seront plus tôt évanouies à nos yeux : C'est par l'Amour que le passager s'immortalise!... »

Hélas! pour notre grand écrivain national, il est trop tôt venu l'évanouissement inévitable dont il parlait souvent, avec tant de mélancolie. Mais son œuvre grandiose, enfantée par l'union de l'amour et du génie, apparaît maintenant rayonnante et lui assure une immortalité qui s'affirme et s'impose chaque jour davantage!

JOSÉ DE COPPIN

L'ART FRANÇAIS ET LE MONDE ANTIQUE

Chacun de nous éprouve, à la lecture d'une œuvre intellectuelle, un plaisir vif et bien connu à rencontrer, dardée d'un esprit sûr, la pensée qui rôdait jusqu'alors, timidement et sans écho, jusqu'au bord des lèvres. Il semble que sa résonance brusque y forge à grands coups nos idées incertaines. Une œuvre s'assied, brillante en son armure neuve, sur le trône éphémère de nos pensées. C'est une jouissance orgueilleuse, délicate, fraternelle.

J'en suis reconnaissant à M. Charles Sarolea qui, après les incidents universitaires auxquels son nom fut mêlé, a été nommé professeur à l'Université d'Édimbourg et vient de faire paraître le discours d'ouverture de son cours de littérature française, où il fait montre d'une incontestable largeur d'esprit.

On a fortement disserté sur l'hérédité morale du monde moderne et, en premier ordre, de la France. Les uns, comme M. Charles Sarolea, la rattachent tout entière au monde antique, d'autres accordent la prééminence aux influences germaniques ou celtiques.

« Athènes, Rome, Paris, dit M. Sarolea, sont les rameaux d'un même tronc. » L'unité historique transmet ininterrompue les traditions romanes dans la langue, dans le système administratif et fiscal, dans la conception juridique et sociale.

De cet ensemble il résulte que « chrétienne ou païenne, c'est toujours Rome qui domine le monde ».

Ainsi, dans la multiplicité des nations latines ou germaniques qui composent l'Europe intellectuelle d'à présent, l'une d'entre elles, héritière des idées antiques, représente la tendance d'esprit qui florissait il y a deux mille ans et qu'a rompu le flot destructeur des barbares. Elle essaie, dans la tourmente effrayante des idées modernes, d'élever au-dessus de toutes les tempêtes le spectre de cette beauté d'autrefois, purement harmonieuse. Elle en est la gardienne. L'épée des conquérants latins en ses mains encore

robustes, elle défend le tombeau de Socrate, la mémoire des chefs-d'œuvre et leur impérissable idéal. Elle n'est point isolée, abandonnée au milieu du flot des nouveaux barbares. Autour d'elle se groupent, Français de France ou d'ailleurs, tous les amoureux fervents dans la race enthousiaste desquels l'adoration muette de la beauté pure n'est point éteinte.

La France, à l'époque d'à présent, est plus grande qu'une nation, plus puissante qu'un peuple, aussi majestueuse qu'une religion. Elle remplit une des balances où l'avenir se pèse.

Elle est la personnification vivante de toute une tendance d'esprit. Avec une poignée d'esthètes admirables et de logiciens passionnés elle tient tête aux barbares. Elle barre à leur assaut le domaine futur qu'ils espèrent. Elle se découpe sur le ciel des nouveaux jours. Mais il faudra lui passer sur le ventre et la trainer comme Hypatia, entre les pavés de l'émeute, avant qu'elle cesse de combattre pour sa patrie, qui est toujours la Grèce, et pour ses dieux, qui n'ont point cessé d'être ceux d'Homère.

Telle est la portée gigantesque des luttes que nous soutenons, écrivains français, depuis le plus obscur jusqu'au plus illustre, à l'époque contemporaine. Et cette signification sublime de nos combats et de nos œuvres qui hantait depuis longtemps notre esprit, voilà que M. Sarolea l'a fait ressurgir aux paroles suivantes, qui retentirent en moi comme une marche de conquête :

« La Rome païenne donna à la France sa langue, ses idées politiques, ses institutions, la Rome chrétienne lui donna ses croyances et son idéal..... »

« Grâce à son importance politique et sociale, l'étude de la littérature française n'est plus seulement une merveilleuse école d'art, de goût exquis et de mesure, de délicatesse et de clarté, mais elle se hausse à la dignité d'une école des sciences morales et politiques. »

Certes, on peut croire avec Renan, en voyant dans Rome elle-même la manifestation juridique sociale et politique de l'idéal grec dégénéré, que la filiation intellectuelle de la France remonte à la Grèce et que l'idéal athénien est plus près de l'idéal français que les institutions et la foi du monde impérial romain. Peu importe. Que les affinités latines soient grecques ou romaines, que leur idéal soit celui d'Epicure ou de Platon, des stoïciens ou des sophistes, l'argumentation pressante, l'esprit large et sûr de ces trente pages de discours on fait lever en moi-même, avec une précision magique, ces idées depuis longtemps cachées et familières.

Il me semble avoir vu nettement, en une minute foudroyante, la vaine multitude des œuvres sous l'éternité des pensées. Il me semble — est-ce une illusion? — m'être terrifié moi-même de l'aveuglement opiniâtre des uns et de l'immensité magnifique des autres et j'ai fermé cette petite œuvre pleine de logique et d'émotion en me disant que le plus fier éloge que je puisse en faire c'était de dire : elle est grossée de nobles pensées.

LÉON HENNEBICQ.

J.-H. ROSNY

L'Indomptée. Chailley, éditeur.

Chaque année les frères Rosny ajoutent un roman ou deux à l'œuvre épris de beauté et de justice dont l'aîné, dès 1887, posa en *Nell Horn* la première pierre. C'est à deux qu'ils poursuivent maintenant leur but, loyalement, sans désertier les régions supérieures de la raison où ils se complaisent, sans aduler par du

simple reportage littéraire cette conception généralisatrice et esthétique de tout phénomène, cette aptitude à mettre en valeur l'homme dans la nature, à mener la dissection psychologique jusqu'aux limites de la conscience, toutes particularités qui les classent hors les groupes, hors la mode, et ne leur vaut que des lecteurs lentement acquis, mais conquis définitivement. Ainsi leur beau talent est semblable à ces monuments de l'art où les visiteurs ne parviennent qu'un à un, mais où tous les intellectuels se rencontrent.

Le thème de *l'Indomptée* est simple. Une jeune fille, étudiante en médecine, bientôt doctoresse, garde sa vertu pour ses devoirs éventuels d'épouse, de mère, et cela malgré le péril des fréquentations quotidiennes, malgré sa vie libre et solitaire, malgré l'amour qu'elle conçoit — un amour impérieux, amalgamé de tendresse et de haine — pour un jeune camarade de clinique.

Cet ami, type concret du petit bourgeois des Écoles, encore que fort épris de la jeune fille, craindrait, en accédant prématurément au « bon motif », de compromettre sa situation, son avenir d'homme de science. Il incline pour de simples relations illégitimes, très conscient qu'il n'en acquerrait le bénéfice qu'au prix de la certaine et irréparable flétrissure de son amie. — Après d'atroces et vains débats, *l'Indomptée* s'exile dans un canton des Vosges où elle éprouve sa douleur. Ses fonctions de doctoresse la mettent en rapport avec la famille d'un propriétaire terrien, sorte de philosophe farouche, qui s'éprend d'elle, le lui confesse, et vraisemblablement l'épousera.

On peut accorder que *l'Indomptée* n'offre ni l'intérêt, ni la somme de beauté, éparse dans *Nell Horn*, *le Bilatéral*, *Valgraine*, ou dans cette *Impérieuse Bonté* qui récemment fut ici le prétexte d'un article intuitif et disert.

Il semble que la figure de l'héroïne pêche par un manque de relation entre ses lignes générales et les nuances psychologiques que les auteurs lui attribuent; d'où une dangereuse alternative de romanesque et de vérisme, qui rompt l'unité de cette hautaine figure. Le personnage du jeune bourgeois Laborde est plus d'ensemble, celui du tuberculeux Gouria, parfait, mais on regrette que MM. Rosny, ordinairement si attirés par la diversité des types humains, ne nous aient pas offert un moderne défilé de ces jeunes gens des Écoles, avec leurs rivalités, leur sens pratique, et sous les apparences délibérées, zutistes, leurs insinuations, leur orientation vers le veau d'or ou la gloire universitaire. Ils ont préféré s'attarder à esquisser la silhouette, un peu mil huit cent trente, du sombre philosophe qui deviendra l'époux de *l'Indomptée*, à nous prouver la supériorité de la doctoresse sur un misérable rebouteux... « La Science triomphant de l'Ignorance », voilà un thème bien épuisé depuis les allégoristes contemporains de l'Encyclopédie.

Mais, pour ne pas goûter fort la composition du livre de MM. Rosny, nous n'en percevons que mieux ses qualités propres. Nul romancier ne sait comme eux agrandir la misère, toucher à la douleur humaine, faire gémir les cris de conscience qui précèdent les situations, mettre à son plan l'idée fixe, le désir inaccessible qui nous fait, dans la vie, nous tourner et nous retourner sur place, comme des moribonds entre leurs draps. Et toute leur humanité passe dans un scintillement d'images harmonieuses et puissantes, de comparaisons lointaines, d'épithètes térébrantes, paroxystes, et qui empreignent la phrase comme des morsures.

Enfin, de temps à autre, jaillit du contexte une pensée, belle en soi, qu'on admire comme un diamant nu. Et dans tout cela, n'y aurait-il pas de quoi anéantir toutes les restrictions, si selon notre crédo relatif aux œuvres littéraires, c'est dans la seule beauté du style que réside le secret de leur durée ?

EDMOND COUSTURIER

NOTES DE MUSIQUE

La troisième séance des Concerts Schott était réservée à la virtuosité et au talent de deux exécutants : M. Jacobs, avec le charme de son archet qui soupire *l'Élégie* de Massenet ou se joue avec le délicieux *Moment musical* de Schubert, et M. Eugène D'Albert, dont les visites à Bruxelles sont inévitablement pour lui le

triomphe. M. D'Albert est assurément un grand pianiste. Il peut attaquer ce qu'il veut, et comme il le veut, mais il semble que son tempérament personnel le servira toujours mieux dans les œuvres de haute vertigineuse virtuosité que dans celles de sentiment pur. Et dans l'énergique et originale *Polonaise* de Chopin, comme dans la profonde inspiration de Brahms (*Rhapsodie*), il a su marquer deux esthétiques différentes, bien que la couleur slave laisse clairement sa trace dans l'œuvre romantique de Chopin et dans l'œuvre savante de Brahms.

M. D'Albert vaut cependant plus que la constatation critique d'une impeccable virtuosité. Je préfère avoir obtenu à la fin de sa séance ce que j'attendais depuis le commencement : quelque chose qui tranchât sur les trop connues impressions de ces sortes de récitals, un je ne sais quoi d'inégal et de nouveau, qui éveillât en moi une attention moins blasée. Je l'ai trouvé dans l'artistique différence avec laquelle il interpréta le grand impromptu (op. 90) de Schubert, où quelque souffle de l'auteur a passé sur les doigts de l'interprète, et la merveilleuse tarentelle de Liszt. Dès les premières notes de la *Serenata* qui précède le rythme de la danse napolitaine, je pus me croire étendu, dans une barque blanche, devant les murs roses de *Piedi Grotta*. On jurerait que M. D'Albert fut là quand Liszt vit danser au soleil les *ragazze* de Pausilippe; et voilà où il a été plus qu'un pianiste.

Et sous un jour neigeux, dans la longue salle du Conservatoire, comme il convient, pareille à un temple, au milieu du silence de la nef, les purs interprètes des séances de musique de chambre ont donné leur deuxième matinée. Le classique de Hummel y a succédé au plus moderne classique de Carl Reinecke, avec un grand succès pour le célèbre ami de Beethoven. L'élément nouveau de la séance était apporté par une cantatrice suédoise, M^{lle} Sidner, qui faisait ce jour ses débuts à Bruxelles. Le public l'a accueillie avec une faveur marquée. M^{lle} Sidner a une belle voix, et une plus belle diction, dont les qualités sont surtout appréciables dans le classique. Est-ce parce que le choix qu'elle avait fait d'œuvres modernes, une mélodie de Massenet et une autre de Grieg, étaient d'une valeur par trop inférieures? Au contraire, dans le noble *Aria* de Marcello, et dans ce vieux chant exquis de Martini, *Plaisir d'amour* (oh! la douce chose), M^{lle} Sidner a conquis ses lettres de créance. Elle a particulièrement rendu à la naïve complainte de Martini, le caractère profondément touchant, que les écoles de chant contemporaines, habituées à des complications de nuances, ont le tort de lui enlever.

M. Joseph Dupont, qui assistait à la séance, a engagé d'emblée M^{lle} Sidner pour créer, au prochain Concert populaire, le rôle principal de la *Francesca di Rimini* de Paul Gilson, actuellement à l'étude. Un autre engagement lui a été, nous dit-on, offert par le Cercle artistique pour l'une de ses prochaines auditions. Enfin M. Gevaert se propose de la faire entendre, l'an prochain, à l'un des concerts du Conservatoire. Voilà, certes, un début sensationnel.

La première séance de musique de chambre donnée au Palais de la Bourse par MM. Marchot, ten Have, Van Hout, J. Jacob et Th. Ysaye a été telle qu'on pouvait l'attendre des artistes de haute renommée et de sérieux talent qu'une communauté d'aspirations esthétiques a réunis. Programme de choix, portant ces deux seuls noms : Beethoven et César Franck. Exécution irréprochable, homogène, passionnée, finement nuancée, mettant en relief les beautés sévères des œuvres scrupuleusement interprétées, sans nul souci de personnelle virtuosité, et par là même souverainement artistique.

L'élément nouveau, l'attraction spéciale, c'était l'apparition sur l'estrade de Théophile Ysaye, le pianiste, frère d'Eugène Ysaye, revenu depuis peu de temps à Bruxelles après un long séjour à Paris, puis à Genève, et qu'on a rarement la bonne fortune d'entendre. Le public d'artistes et d'amateurs qui assistait à la séance a fait à M. Ysaye un accueil chaleureux et l'a rappelé avec enthousiasme à plusieurs reprises après son admirable exécution du *Prélude*, *Choral* et *Fugue* de César Franck, dont il s'est assimilé l'esprit, le style et la noble inspiration en artiste de grande

race que les difficultés de mécanisme n'empêchent jamais de donner à l'œuvre son sens esthétique et sa ligne harmonieuse.

Le Quintette, du même auteur, qu'on n'avait plus entendu à Bruxelles depuis les concerts des *XX*, a clos magistralement cette magnifique soirée, essentiellement artistique.

La première matinée des Nouveaux-Concerts a valu un succès considérable à cette artistique institution, à son orchestre et à son *Capellmeister* Franz Servais ainsi qu'à l'admirable tragédienne lyrique qui en était « l'attraction ».

Il faut connaître les innombrables tracas que nécessite à Bruxelles toute initiative vulgarisatrice, les embûches que lui tendent la malignité et l'envie, les méchancetés contre lesquelles elle doit lutter, pour apprécier à sa valeur le dévouement de ceux qui gravissent avec sérénité ce Golgotha. C'est avec une vive satisfaction que nous avons vu les efforts des organisateurs récompensés. Et certes, la séance inaugurale de dimanche est de nature, par l'intérêt de son programme et le caractère artistique de son interprétation, à nous rassurer sur la viabilité de la Société qui vient si heureusement compléter l'active propagande musicale des Concerts populaires et du Conservatoire.

Si le poème symphonique de Liszt, *Die Ideale*, a paru vide et démesurément long, en revanche le reste du programme a été unanimement apprécié : l'ouverture du *Barbier de Bagdad* de P. Cornelius, jouée pour la première fois à Bruxelles, est joliment écrite et d'un tour pimpant. L'exécution ferme et nuancée de l'ouverture de *Léonore* a produit une grande impression, et les deux fragments de *l'Apollonide* de M. Servais, « Élégie » et « Scène sous la tente du festin », ont décidé du succès du concert.

Il y a une grande élévation de pensées, beaucoup de distinction et de charme dans ces deux morceaux symphoniques, instrumentés avec goût par une main exercée aux distributions logiques, aux combinaisons de timbres raffinées.

L'émotion qui traverse « l'Élégie », le caractère archaïque des danses sacrées donnent à l'œuvre une saveur rare et ont inspiré à tous les auditeurs le désir d'entendre enfin l'œuvre dans son ensemble, — et dans le cadre pour lequel elle a été conçue.

M^{lle} Marie Brema, dont nous avons signalé le triomphal début à Bayreuth où elle incarnait avec autorité les rôles d'Ortrude et de Kundry, a merveilleusement clôturé ce très beau concert par la scène finale de la *Götterdämmerung* après avoir soulevé des tempêtes d'applaudissements dans l'exécution de deux poèmes de Wagner : *Träume et Schmerzen*, — dont l'accompagnement, transcrit par Félix Mottl, a été, soit dit en passant, joué par l'orchestre avec une discrétion et une délicatesse exquises.

M^{lle} Brema s'est placée, du coup, au premier rang des tragédiennes lyriques. Sa voix puissante, vibrante et chaude, qui domine le déchainement de l'orchestre dans les scènes pathétiques de la *Götterdämmerung*, devient infiniment caressante et douce quand il convient. Ce superbe instrument est asservi à la plus exacte compréhension et à un sens esthétique sûr qui révèle immédiatement une artiste dans la plus haute acception du terme. Depuis la *Materna* — nous pensons à la *Materna* de 1876, dans l'efflorescence de son superbe talent — les drames de Wagner n'ont pas eu pareille interprète. Et c'est avec justice que le public lui a décerné une ovation unanime.

M^{lle} Brema reviendra, nous dit-on, en février à Bruxelles, où elle se fera entendre au Cercle artistique et au concert que dirigera, sous le patronage des Nouveaux-Concerts, M. Siegfried Wagner. Souhaitons que la direction de la Monnaie profite de sa présence pour nous la faire applaudir sur la scène. Dans *Lohengrin*, dans *Tristan et Isolde*, dans la *Valkyrie* qu'il ne serait guère difficile de reprendre, M^{lle} Brema donnerait la mesure complète de son très grand talent.

Terminons ces notes rapides en constatant le très grand succès qui a accueilli au Conservatoire la séance consacrée à Beethoven par M. Gevaert. La coïncidence de ce concert avec l'assemblée générale de la Fédération des avocats belges ne nous a malheureusement pas permis d'y assister.

Le « Journal des Gens de Lettres » du Dr Valentin.

Vous vous en souvenez, n'est-ce pas ? Vous vous l'imaginiez à l'état de momie, là-bas, au fond d'une dizaine d'années de silence. Eh bien, il reparait pour reprendre, dit-il, le bon combat.

Depuis qu'il faisait le mort, des noms littéraires belges se sont imposés : quelques-uns sont célèbres. Il les accepte et, avec eux, telles idées que ces noms représentent. Tout cela est parfait.

Seulement, les idées que le Dr Valentin n'accepte pas ont marché aussi, si bien que s'il combat ces dernières il se trouvera comme jadis dans la catégorie de ceux qui arrivent toujours trop tard, pourfendant ce qui est l'expression de la vie qui vient, défendant ce qui est déjà le passé. Si M. Frédéric revenait après quelque temps de mutisme forcé, il serait, croyons-nous, tout aussi coulant que le Dr Valentin et il admettrait, lui aussi, tels noms indiscutables. Et lui aussi défendrait, croyant mener le bon combat littéraire — ce qu'il appellerait « la clarté française et les lois essentielles du vers ».

Si M. le Dr Valentin est aujourd'hui d'accord avec la direction de la *Jeune Belgique*, c'est que celle-ci a fait juste le nombre qu'il fallait de pas en arrière pour se joindre à ses anciens adversaires (Pères Fouettard ou Statues du Commandeur) et leur permettre de lui donner le baiser de paix. Le programme publié par elle, il y a deux ans, est cause de ce baiser et lui en vaudra bien d'autres. Elle a déjà celui de la *Revue générale*; celui de la *Revue de Belgique* l'attend. Et cela doit être et cela est si normal qu'il ne faut plus même se donner la peine de se fâcher désormais, soit contre la *Jeune Belgique*, soit contre le Dr Valentin. Ce serait de la colère perdue.

PETITE CHRONIQUE

A la Maison d'Art de la Toison d'or s'ouvrira le lundi 14 courant, à 2 heures, une exposition d'eau-fortes et d'aquarelles de M. Georges Pissarro, ainsi que d'une importante série de grès flammés des céramistes de Bourg-la-Reine, M. Dalpayrat et M^{me} Lesbros.

Cette exposition restera ouverte jusqu'à la fin du mois et sera accessible au public tous les jours, de 10 à 6 heures.

Des œuvres de M. Victor Moerenhout et de M^{lle} Alice Léotard sont exposées au Cercle artistique du 5 au 14 janvier.

Au prochain Salon de « Pour l'Art », qui s'ouvrira samedi prochain, prendront part : MM. Braecke, Bourdelle, Bussy, Colmant, Omer Coppens, H. Cushing, Cottet, Dabadie, W.-T. Dannat, Dardenne, Georges de Feure, Jean Delville, M. et M^{me} Is. De Rudder, Desvallières, Charles Dulac, Emile Fabry, Fernand Du Bois, Ant. Gandara, Fichet, Garnot, Emile Gallé, Guilloux, Hamesse, Hanotiaux, Haverman, Herain Jacques, Jelley, H. Ottevaere, Piot, A. Point, Ringel d'Iltsbach, Pierre Roche, Ronault, Victor Rousseau, G. Ryckers, Sattler, Séon, Taubman, H. Thys, M. et M^{me} Vallgren, Alfred Verhaeren, Viandier, René Wiener, Lucien Wolles et Wolfers.

Pour paraître le 15 janvier, dans la collection du *Réveil* :

Ames de couleur, par Henry Maubel. Un cahier de proses, in-16 royal. Impression en deux couleurs sur papier vergé de cuve. Prix : 2 francs.

Les Villages illusoirs, par Émile Verhaeren. Un cahier de vers, sur papier vélin, orné de quatre images par Georges Minne. Impression en deux couleurs. Prix : 3 francs.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — 13, rue des Mimes.

Les cours seront repris le lundi 7 janvier.

Lundi, 7 janvier, à 8 heures du soir, M. Élie Reclus : La philosophie des mythes, 9^e leçon.

Le même soir, à 9 heures, M. de Brouckere : La philosophie des sciences, 7^e leçon.

Mercredi, 9 janvier, à 8 heures du soir, M. van de Velde : Les arts industriels et d'ornementation, 8^e leçon.

Vendredi, 11 janvier, à 8 heures du soir, M. G. De Greef : Sociologie élémentaire, 10^e leçon.

Samedi, 12 janvier, à 8 heures du soir, M. Elisée Reclus : Géographie, 10^e leçon.

Le deuxième concert populaire de la saison aura lieu le dimanche 20 janvier, à 4 1/2 heure, au Théâtre de la Monnaie. On y entendra *Francesca da Rimini*, paroles de Jules Guillaume, musique de Paul Gilson. L'exécution de cet important ouvrage réunira 250 exécutants. Les rôles sont distribués comme suit : Francesca, M^{lle} Sidner; Paolo, M. Martapoura; un archange, M^{lle} Frichet; Minos, M. Pieltain.

Pour les demandes de places s'adresser chez MM. Schott frères, 82, Montagne de la Cour.

Dimanche 27 janvier 1895, à 2 heures précises, dans la salle de l'Alhambra, deuxième concert organisé par la Société des Nouveaux Concerts. On y entendra la fameuse maîtrise de Saint-Gervais, sous la direction de M. Charles Bordes.

Entre les deux parties du programme réservées à la maîtrise, un intermède de chant, clavecin et accompagnement (M^{lle} Éléonore Blanc, soliste de la Société des Concerts du Conservatoire, et M. Louis Diémer, professeur au Conservatoire, tous deux de Paris). Voici le programme intégral :

I^{re} PARTIE.

ÉCOLE ESPAGNOLE.

1. *O quam gloriosum*, à quatre voix; *O vos omnes*. VITTORIA.

ÉCOLE FRANCO-FLAMANDE.

a. Musique d'église :

2. *Ave Maria*, à quatre voix JOSQUIN DES PRÈS.
Tu es Petrus CLEMENS NON PAPA.

b. Musique de cour :

3. *Le Chant des oiseaux* C. JANNEQUIN.
4. Chansons : *Si vous n'êtes en bon point;*
Los, voulez-vous qu'une personne chante;
Sauter, danser, faire des tours ROLAND DE LASSUS.

ÉCOLE ITALIENNE.

5. *Hodie Christus natus est*, à quatre voix. NANINI.
Ave Maria PALESTRINA.
(Les chanteurs de Saint-Gervais, sous la direction de M. Ch. Bordes.)

INTERMÈDE.

1. *Deux canzone italiennes*. ARCH. DEL LENTO.
Chant et clavecin G. LEGRENZI.
(M^{lle} E. Blanc et M. L. Diémer.)
2. Pièces pour clavecin :
a. *Le Carillon de Cythère*; b. *Les Papillons*; c. *Le Réveil-matin* COUPERIN.
d. *Musette* RAMEAU.
e. *Le Coucou*. DAQUIN.
(M. L. Diémer.)
3. *Cantate a Camera (Le Berger fidèle)*, pour soprano, clavecin, deux violons et basse. RAMEAU.
(M^{lle} E. Blanc et M. L. Diémer.)

II^e PARTIE.

La Messe du Pape Marcel PALESTRINA.
(Les chanteurs de Saint-Gervais, sous la direction de M. Ch. Bordes.)

Il n'y aura pas de répétition générale.

Billets et abonnements chez MM. Breitkopf et Härtel, Montagne de la Cour.

M. Emile Claus fera du 11 au 23 janvier une exposition de quelques tableaux dans la salle Verlat, rue des Douze-Mois, à Anvers.

Les trois séances de musique de chambre que donne annuellement M^{lle} L. Derscheid, dans la salle de la société royale de la Grande Harmonie, avec le concours de MM. Colyns et Ed. Jacobs, auront lieu cet hiver avec le concours de MM. E. Agniesz et Poncelet, professeurs au Conservatoire, aux dates suivantes :

Vendredi 25 janvier : séance Brahms : le *trio* op. 101, la sonate pour piano et violoncelle op. 38 en mi mineur, et le *quatuor* op. 26.

Jeudi 21 février : séance Beethoven : les 5^e et 6^e *trios*, la dernière sonate pour piano et violon, et la dernière pour piano et violoncelle.

Jeudi 22 mars : un *trio* d'Arensky; le *trio* de Smetana et le *trio* pour piano, clarinette et violoncelle de Vincent d'Indy.

Billets chez MM. Schott frères, 82, Montagne de la Cour.

Le *Deutscher Gesang-Verein* (société allemande de chœur mixte), sous la direction de M. L. Wallner, donnera le 17 janvier, à la Grande Harmonie, un grand concert de charité avec le concours de MM. Antoine Sistermans, baryton, et Edouard Jacobs, violoncelliste. S'adresser pour les places (7, 5 et 3 francs), à MM. Schott frères, Montagne de la Cour, 82.

D'après la *Gazette de Francfort*, M. Catulle Mendès s'occupe actuellement de traduire en français le *Hänsel et Gretel* de Humperdinck.

La nouvelle pièce de M. Mendès serait représentée probablement à l'Opéra-Comique de Paris; mais elle sera jouée d'abord à Bruxelles.

Le concert annuel de la Société de musique de Tournai est fixé au dimanche 27 janvier, à 7 heures du soir, en la salle de la Halle aux Draps.

Le programme se composera d'œuvres de M^{me} Augusta Holmès : *Ludus pro patria* (récitant M. Silvain), *Au Pays bleu*, symphonie avec chœur et solo de ténor (M. Warmbrodt), et diverses mélodies accompagnées par l'auteur.

A la dernière séance de l'Académie des inscriptions et belles lettres, il a été donné communication d'une lettre que M. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, adresse à l'Académie au sujet de la récente découverte d'un nouveau fragment d'hymne à Apollon. Il résulte de cette lettre que l'inscription musicale découverte dans le Trésor des Athéniens porte des signes de notation instrumentale. L'hymne à Apollon antérieurement découvert et transcrit par M. Th. Reinach ne présentait pas cette particularité qui est du plus haut intérêt, aucun texte musical authentique ne nous ayant fait connaître jusqu'ici comment les Grecs accompagnaient leurs mélodies. Cette nouvelle inscription est gravée en deux colonnes sur une table de marbre, disposition qui en rendra la restitution assez facile. M. Homolle espère qu'elle ne différera pas sensiblement du texte complet. Quant à la poésie, elle n'a pas grande originalité. C'est le développement d'un thème très connu, la naissance d'Apollon dans l'île de Délos, sa venue à Delphes, sa victoire sur le serpent. Le morceau finit par un couplet de circonstance, une prière pour la ville d'Athènes et pour les Romains, ce qui permet de fixer la date de cette inscription musicale à la fin du II^e siècle.

M. Homolle annonce, dans un *post-scriptum* de sa lettre, que les fouilles de Délos donnent de très bons résultats; M. Comte, qui les dirige, se trouvera bientôt à même de donner la « description exacte et complète de la maison grecque au III^e siècle ».

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

OUVERTE TOUS LES JOURS
de 10 à 6 heures.

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs
Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE
Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

E. DEMAN

EXPERT

Libraire de S. A. R. Mgr le Comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, à Bruxelles

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES ANCIENNES ET MODERNES

RELIURES D'ART

Estampes du XVIII^e siècle

DESSINS ET EAUX-FORTES DE F. ROPS

CATALOGUES PÉRIODIQUES A PRIX MARQUÉS

envoyés gratuitement sur demande

DIRECTION DE VENTES PUBLIQUES

ACHATS DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

HENRIK IBSEN. *Le Petit Eyolf*. — IMPRESSIONS D'ARTILTES. — THÉÂTRE DE L'ŒUVRE. *Père*. — LA MAÎTRISE DE SAINT-GERVAIS. — L'ART AU PALAIS. — NOTES DE MUSIQUE. — INSTANTANÉ. *Cooper*. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

HENRIK IBSEN

Le Petit Eyolf (Klein Eyolf). — S. Fischer, Berlin.

A la première lecture de ces choses d'Ibsen on se replie en désordre sur soi-même, une foule de lueurs confuses surgissent. On relit passionnément, on croit tenir l'unité de l'œuvre, sa signification ; non ; à la page suivante, une autre pensée, qui semble flotter sur le tout, vous empoigne de nouveau, et ainsi jusqu'à la fin du livre. Serait-ce un entrelacement voulu des profondes questions que nous nous posons ? Car cet homme écrit des pièces avec la même intensité psychique que mettait saint Augustin à écrire ses œuvres d'amour et de foi.

Avant d'extraire la pensée principale qui ressortira pour moi du *Petit Eyolf*, — elle sera peut-être différente pour chaque être sensible qui le lira puisqu'Ibsen a

la personnalité centuple ou l'impersonnalité du génie, — je m'arrête à tout ce qui me frappe en passant.

Je vois Allmers dégoûté du livre où il a essayé de mettre toute sa vie. Il veut le vivre et non plus l'écrire ; il veut pratiquer cette « responsabilité humaine » à laquelle il ne fait que penser. Tout le désir de l'homme moderne de se réaliser plus entièrement est dans ce vœu. Être là au milieu de vous tous, dire et entendre pendant l'action ce qui se passe de plus intime en vous et en moi m'attire plus que ce lent envoi d'une portion vaniteusement gonflée de ce que je suis. Écrire moins et échanger davantage, donner et recevoir plus directement. Des parloirs, des salons, des Bourses d'idées et de faits, où l'on puisse, par le choc des différences, mieux définir ses propres actions, au lieu de tant de journaux !

Et cette responsabilité humaine à laquelle on rêve seulement, puis qu'on incarne ensuite dans des devoirs immédiats, et qu'on voit enfin s'étendre démesurément jusqu'aux classes les plus étrangères et les plus éloignées de nous. Allmers veut vivre pour son fils ; l'enfant mort, il comprend que ses compagnons de jeu qui l'ont vu périr l'eussent peut-être sauvé s'ils n'avaient pas été les hostiles sauvages que les avait faits le dédain des raffinés.

Je vois ce caractère de Borgheim, l'ingénieur, attiré par les difficultés de son métier. Il est d'une race « éprise de force et de réalité » qui aime la vie comme

un jeu. « On ne peut rien faire de plus intelligent en ce splendide monde que de jouer », dit cet infatigable constructeur qui joue joyeusement avec les forces mécaniques, prêchant, de par le rayonnement de sa nature harmonisée, cette grande doctrine du monde marchant à la joie suprême par le travail coordonné, équilibré.

Puis ce problème vivant, l'attraction de la tueuse de rats qui hypnotise le petit Eyolf sans raison; il ne lui avait rien fait; il lui plaît, simplement; elle l'entraîne au fond de l'eau, « là où il fait aussi tranquille, aussi obscur qu'on peut le désirer ». « Dans les profondeurs, ils dorment si doucement et pour si longtemps les chers petits... tous ceux qui furent détestés et poursuivis par les hommes. » « Tous ceux qui rongent. » « Rien ne vous ronge-t-il? » avait été sa première et sinistre question aux parents. Elle extériorise d'une façon humainement terrible la fatalité qui s'attache à cet enfant dont la mère est jalouse. On dirait qu'elle l'a senti, cette maudite sorcière; l'enfant l'attire parce qu'elle le sent persécuté, et, comme à celui qu'elle a aimé jadis, elle lui donne la mort et le repos. Elle est l'instrument presque conscient des vengeances du sort, une sorte de mauvaise providence remplissant les désirs troubles des gens pour les punir.

Pendant une période de sa vie Allmers aime sa sœur. « La vie commune nous a marqués d'une même empreinte, nous nous sommes formés l'un à l'autre en esprit. » Dans l'antiquité et dans les temps modernes, l'art traduit cette tentation de l'inceste réapparaissant de temps en temps comme pour nous montrer une des exigences trop peu comprises de l'amour : une formation plus semblable; non pas la banale formation des préoccupations intellectuelles, mais celle de la vie, au temps où nous étions capables de subir fortement des empreintes qui nous modèlent ineffaçablement. Aux époques découragées où les natures n'ont pas la force de réaliser extérieurement leur impulsion intérieure et de s'adapter les unes aux autres par leurs réciprociétés, elles tendent à s'harmoniser moins laborieusement, par leurs similitudes extérieures, par la communauté des influences subies...

Et cette idée de la mort, si facile à accepter dans la solitude, sur les hauts sommets où Allmers la voit de si près; et si impossible à désirer même au milieu des plus lourdes peines, pour retrouver ceux que nous perdons, « car nous ne sommes que des enfants de la terre, et cette vie terrestre est notre patrie à nous vivants ». Encore ce même cri, l'humilité de Rita devant l'impuissance des êtres à se donner tout entiers, à se jeter dans n'importe quel gouffre, fût-ce pour sauver ceux qu'on aime : « Nous ne sommes que des enfants de la terre! »

Elle avait voulu, elle, qu'Allmers soit tout à elle, sans partage. Jalouse de l'œuvre commencée, jalouse de son fils, jalouse de l'affection fraternelle qu'Asta

dénoue si courageusement, elle veut absorber toutes les forces de l'homme qu'elle aime. « C'est mon droit », dit-elle. Hélas! il n'y a pas de droit qui tienne contre la loi de l'évolution des êtres, et contre la force éternelle qui empêche un être de se subordonner à un autre, fût-il le plus aimé. Allmers ne peut plus l'aimer comme au temps où « il avait peur de son éblouissante beauté ». Tous les obstacles renversés, ils sont plus séparés encore et la transformation s'accomplit, plus nettement et plus durement sentie.

C'est cette transformation, cette lente rotation des êtres sur eux-mêmes qui est pour moi l'impression dominante de ces trois actes si remplis de pensées qui se croisent et s'enchevêtrent comme les branches d'un arbre extraordinairement touffu.

Transformation de l'homme dont quelques semaines de solitude en pleine nature viennent décanter les incertitudes à une période de la vie où il ne se voyait plus lui-même et où toutes ses conceptions changeaient sans qu'il le sache. Les mirages qui l'avaient attiré vers cette œuvre qu'il croyait être une réalisation de lui-même, vers cette femme qu'il avait tant aimée, ces mirages se sont envolés. Il voit pourquoi ces choses l'attiraient. L'œuvre n'était que le titre, l'étiquette extérieure enveloppant l'action vivante dont avait soif sa virilité mûre et consciente. La beauté de cette femme n'était que le signe mystérieusement personnel de ce qu'ils eussent pu réaliser à eux deux, si leurs deux êtres s'étaient intensifiés chacun suivant les lois de sa propre expansion. Cette femme qui s'est moulée sur lui, il la fuit, il la désespère, jusqu'au moment où l'excès de la souffrance opère en elle aussi une transformation subite qui la replace vis-à-vis de lui dans les conditions primitives, presque.

Le vide causé entre les époux par la mort d'Eyolf prouve à Rita l'inanité de sa jalousie, la folie de son exclusivisme, et lui rend l'égoïsme nécessaire à la conservation de sa propre personnalité. Elle n'idolâtre plus cet homme: elle pense à ce qu'elle pourrait faire pour apaiser ces yeux qui la poursuivent, ces yeux d'enfants, pleins d'épouvante, qui sont la forme de son remords.

Cette transformation, il semble que le sorcier Ibsen la voie découler de la force des choses, par la réaction nécessaire d'une vivante nature qui se redresse alors justement qu'elle est arrivée aux limites de la souffrance.

Que ces transformations existent, nous en subissons les douloureuses ou bienfaisantes fatalités. Qu'elles arrivent à s'équilibrer, à se dérouler symétriquement et harmonieusement, c'est à quoi il nous faut travailler. C'est l'étude que peut faire, que fait peut-être notre génération, en ses passionnées études d'harmonie, ménageant quelques lueurs de joie à ceux qui la suivront.

IMPRESSIONS D'ARTISTES

I

L'Art moderne a sans nul doute reçu par douzaines des impressions de voyage en Angleterre, mon cher directeur ; mais, naïvement, c'est-à-dire sincèrement, ainsi qu'on doit le faire dans votre journal, je vous envoie, sans souci d'aucun métier, celles que fait naître en moi le trop court séjour que je fais à Londres, au milieu de la plus *select* vie anglaise. L'optique de chacun est sans doute une parcelle de la vérité générale, ou bien chacun observe un côté différent des mille aspects d'une grande ville. Et, telles quelles, ces sensations rapides surgissent à mon œil, à mon oreille, à mon esprit.

Je ne suis point ici le voyageur abandonné dans un hôtel, aux mains des guides, la proie du garçon de *luncheon rooms* ou du cocher de ces rapides *hansom*, si jolis, si brillants, une des gâtées de la sombre Londres. J'ai la joie de pouvoir m'instruire de toutes choses dans le cœur même de cette vie anglaise si profondément différente de la vie latine ou gauloise ; même tout aussi profondément différente de la vôtre, Germains et Scandinaves.

Différente, et quelquefois contradictoire, expliquant me semble-t-il, dès les premiers jours, les deux mots agressifs avec lesquels sur le continent, on a coutume de juger les insulaires, les deux mots : égoïstes et hypocrites, qui ne sont pas une opinion, qui ne sont qu'une ignorance. Tous les Français, en particulier, ont été élevés dans l'idée de « la perfide Albion » et nos théâtres ont usé jusqu'à la corde les plaisanteries de l'Anglais personnel, arrogant et sans gêne.

Je retrouve ici, mais plus fortement, ce que j'ai trouvé en toutes mes rencontres de voyageur avec des Saxons : une impression plus juste et mieux observée, je le crois, du peuple au milieu de qui je vis. Il a le sentiment de l'individualité au plus haut degré, c'est vrai ; mais je ne vois pas là trace de personnalisme. Le respect qu'il a de sa volonté et de son indépendance, il l'a aussi à un égal degré de celle des autres. Et ce que l'on prend pour de l'hypocrisie, n'est qu'un excès de ce qui déjà chez nous est si excessif : l'abus de la tenue. En Angleterre, tout doit être caché, des élans, des sentiments, des vices, même des vertus. La forme, la correction à outrance, l'arrêt de l'élan de toute nature, extérieurement parlant, voilà le code de toute politesse, de toute éducation ! L'Anglais ne comprend pas, et cela sincèrement, qu'on puisse prendre cette retenue pour de la fausseté, et cette correction toujours semblable à elle-même, pour de l'hypocrisie. Et cela explique en même temps, que ce qui nous charme chez les peuples du Midi, le laisser-aller et l'expansion, la libre expression au dehors des impressions intimes, paraisse à l'Anglais une vulgarité choquante et un manque de dignité envers soi-même.

Lorsque vous êtes dans une maison, vous la jugez différemment que lorsque, vous promenant dans la rue, vous n'en voyez que la façade.

Depuis quinze jours, j'habite dans la maison, et je connais aujourd'hui un peu de ses recoins, un peu de ses passages, un peu de son architecture intérieure.

Il n'est pas de ville comme celle-ci, pour un œil de constateur. Dès les premiers jours, dans la rue comme dans le *home*, dans l'église comme au théâtre, dans l'ameublement comme dans la toilette, enfin dans la causerie comme dans l'attitude, on

démêle en même temps : la force, la réflexion, la solidarité ; une solidarité qui surgit en tout, indestructible et efficace. Vous comprenez cela, vous qui avez pour devise : « L'union fait la force. » Entre autres privilèges de mon premier séjour à Londres, dans une de ces hospitalités anglaises dont on ne dit pas encore assez de bien, le ciel gris a quitté ses vêtements de brumaire. Un climat doux et sans vent, et un jour clair, avec souvent du soleil (du vrai soleil) et rarement de la pluie, c'est la coquetterie de l'automne de cette année dans la vieille Angleterre. Je ne verrai peut-être même pas ce célèbre brouillard de Londres, d'un noir de suie, qui fait fuir vers les rives bleues tout ce qui, en Angleterre, n'est pas absolument misérable d'argent. Et, avec une surprise dont je jouis beaucoup, je puis connaître ce que j'appellerai, faute d'une expression plus précise, la lumière de Londres. Vous ne le croiriez pas ? C'est d'un ton charmant : Le matin d'un beau jour clair d'automne, vers 10 heures, le soleil pur, dans un ciel d'un bleu gris. Au lieu de venir, comme en France, d'un ciel limpide et léger, ou comme chez vous, par grosses taches, mélangées d'énormes nuages bas, il est ici encore uniformément adouci par quelque chose de si fluide, qui couvre son éther, que j'hésite à appeler de la gaze, cette mousseline impalpable, de peur de donner l'idée d'une chose trop épaisse. Londres s'éveille tard, mais telle est la poussée formidable que donne à ses cinq millions d'habitants leur admirable activité, qu'en un instant son vaste espace se trouve rempli.

Le spectacle est peut-être unique en Europe ; à coup sûr il arrête la pensée, intéressant et instructif ; il a un charme auquel je ne m'attendais pas, peut-être par le contraste qu'il offre avec la grandeur, la force, la puissance, qui forment le caractère propre de la ville immense. Oui, immense, c'est le mot dont il faut tout saluer ici. Immenses les palais royaux et princiers ; immenses les musées et leurs admirables trésors artistiques ; immenses les uniques et merveilleux Parks, les vrais bijoux de Londres ; immenses les monuments quels qu'ils soient ; immenses les clubs qui sont des palais, les banques qui sont des châteaux forts, les maisons privées qui sont des résidences seigneuriales. Et immenses ces magasins splendides dont le plus petit en formerait deux ou trois des nôtres. Immenses aussi les affaires, qui mettent en mouvement, de neuf heures du matin à sept heures du soir, cette fourmilière humaine dont la vivacité égale le silence, et qui, dévalant de cette curieuse *city*, spectacle inoubliable, s'en va jusqu'aux docks monumentaux animer l'active Tamise. La propreté riche, le brillant cossu, l'élégance majestueuse, une interminable suite de voitures, de cabs, d'affiches, de piétons, d'enseignes, de chars, et au fond de tout cela un calme, une mesure, un ordre presque solennel.

À côté, à quelques pas des rue commerçantes, surgit tout à coup un luxueux quartier d'hôtels particuliers, où l'on sent, où l'on voit la conception parfaite de la vie intérieure, réalisée par l'Anglais. Et poursuivant encore la flânerie, Green Park, Hyde Park, sous ce jour d'or pâle, frappant tendrement, de ses rayons tamisés, des pelouses interminables, d'un vert qu'on ne peut cesser de contempler, tant il est doux et suave. Les *landscape* plantés d'arbres si beaux, qu'ils le sont encore dépouillés de leurs vêtements, revêtent dans le beau jour une large poésie...

Sans doute les amazones blondes, les gentlemen immobiles, les grooms irréprochables, sont caractéristiques, nationaux, si je puis dire. Ce qui l'est plus encore, c'est la grandeur, l'espace, il faut le dire, la noblesse de ces parcs, où au milieu de la ville la

plus populeuse, à côté des artères où les *Bank limited* côtoient les gares de chemins de fer et les *Box offices*, l'air circule et ondoie, enveloppant à chaque pas la cité de vie et de santé.

Vers 4 heures, les équipages doublent et triplent, les piétons flânent devant les splendeurs de Regent Street, les élégantes entrent et sortent des beaux magasins d'Oxford Street, éclairés royalement et largement, comme tout ce qui se fait à Londres, cependant que sur les pelouses de Kensingtongardens et de Hyde Park le brouillard blanc descend. J'ai vu là parfois un véritable décor de féerie...

A travers l'interminable horizon, d'allées en allées, de gazons en gazons, de prairies en prairies cernées d'arbres centenaires à perte de vue, et à travers les lampes allumées, la brume qui s'épaissit prend, aux entours de la verdure, une teinte d'une transparence verte. Et pendant que les chevaux marchent au petit trot, parmi cette gaze à reflets de malachite, loin, très loin, il semble, dans un paysage de Corot, voir se dresser des nymphes en tunique vert pâle...

Je vis tout cela dans un crépuscule de novembre, à Londres, et la voiture tournant à Piccadilly et sur la royale place de Hyde Park Corner, mes yeux sont éblouis du gigantesque de tout, et de la suggestion puissante de force et de solidité qui me fait songer...

J. H.

THÉÂTRE DE " L'ŒUVRE "

Père, pièce en 3 actes d'AUGUSTE STRINDBERG

Le drame n'est pas de haute allure. La mystérieuse grandeur d'Ibsen n'y frôle point de son inquiétude souveraine la réalité des passions. Pourtant, malgré son manque d'équilibre, l'œuvre, dans la précipitation scénique de ses incertitudes et de ses défauts, attise violemment nos pensées. Derrière l'entrelacs des péripéties, elle fait entrevoir au pays d'ombre des cavernes problématiques où s'enferme l'humanité, des formes et des significations douloureuses et nous devons de la reconnaissance au théâtre de « l'Œuvre » en ce qu'il nous permet d'être émus.

Le théâtre de Strindberg ne participe point du Mystère. L'aveuglement des destinées, les interprétations multiples dont elles sont susceptibles ne dominent point de leur atmosphère certaine et flottante la texture mécanique des événements. C'est un théâtre philosophique, au sens rationaliste du terme, et pour l'observateur un peu attentif, une filiation s'établit, très nette et très caractéristique, entre l'écrivain de *Père* et Alexandre Dumas fils. Il en a les qualités de pénétration et d'analyse, comme l'habileté et la concision scéniques. Mais lorsqu'il s'agit, dans la création de l'œuvre d'art, non plus de tirer de son être la discussion logique d'un cas intéressant, mais de jeter sur la scène, effarée, trouble et criante, dans ses vagissements de vie et de mort, l'âme vivante de l'humanité, la finesse de l'observateur, l'éristique aisance des discours reculent devant cette puissante paternité.

C'est donc, comme celui d'Alexandre Dumas fils, du théâtre philosophique de second ordre.

Cependant, les affinités scandinaves de l'auteur se révèlent dans la compréhension multiple des événements qu'il expose.

Dans Alexandre Dumas fils, une seule action principale très claire : une seule thèse très nette. Dans Strindberg, plusieurs thèmes s'entrelaçant, les actions scéniques se superposent, et plusieurs interprétations sont possibles :

Drame de famille ; deux personnages : le mari ; la femme. Entre eux une lutte implacable de volonté pour la suprématie domestique. Depuis les premiers temps du mariage jusqu'au moment où la question de l'éducation à donner à l'enfant, éducation religieuse d'après la mère, laïque d'après le père, ouvre l'action scénique, cette guère intime s'est exaspérée aux moindres incidents.

Avec une ténacité terrible la femme ourdit une conspiration qui a pour but de représenter aux yeux de ses familiers eux-mêmes son mari comme un fou, et dès la fin du premier acte, on pressent l'inévitable dénouement. Un à un, tous les simples de la maison, l'ordonnance Pierre, la vieille nourrice, la fillette, délicieusement esquissée par M^{lle} Loyer, sont gagnés par les soupçons de cette folie, que rendent plausibles les écarts inattendus d'un caractère violent. Le docteur et le pasteur ont le sentiment d'une complicité morale, mais ils obéissent à cette femme volontaire. Quant à lui-même, elle jette en son esprit déjà fiévreux un doute horrible dont le travail intérieur doit rendre plausibles ses mensonges : « Es-tu vraiment le père de ton enfant ? »

Le philtre opère puissamment. Il supplie en vain sa femme de faire cesser le doute et ses tortures. C'est en vain qu'il essaie de la dompter d'abord, de l'attendrir ensuite. Invulnérable dans ses desseins, elle demeure fidèle à sa vengeance. Incertitude de sa paternité, amour qu'il porte à sa fille, conviction de son impuissance, le heurt de tous ces sentiments le pousse à la folie réelle et à la mort.

A la première vision cette incertitude sur la paternité apparaît comme l'ossature même du drame. Quelqu'un faisait remarquer que derrière cette conception s'entrevoit une idée profonde et vivante : la lutte du mâle et de la femelle ; c'est exact. Malheureusement ce dernier thème n'est point développé. Après deux actes superbes l'obsession du doute tue brusquement ce père affolé.

En réalité l'idée maîtresse de Strindberg semble n'être point celle-là. Une troisième interprétation est possible. Comme dans la plupart de ses écrits un sentiment, qui est le trait dominant de son caractère personnel, imprègne l'œuvre nouvelle d'aujourd'hui. C'est la haine de la Femme, de l'Ange du Mal et de la Domination. Elle doit triompher, la perfide, l'astucieuse ! Les hommes sont des jouets entre ses volontés méchantes et cyniques. Vis-à-vis d'elle-même, elle a la force terrible de l'inconscience ; le sourire aux lèvres et le front calme, elle tue, elle vend, elle empoisonne, avec une froide lucidité. Singulier mélange de férocité et d'attendrissement !

Parfois tout le vieil amour se réveille. Elle berce dans ses bras meurtriers avec de maternelles caresses ce pauvre fou éperdu qui crie grâce. Mais aussitôt qu'il croit à sa pitié, sa ruse la reprend, elle le frappe à nouveau.

Cette figuration de la femme est chère à Strindberg. Il suffit de rappeler l'héroïne des *Créanciers* joués au Parc l'été dernier pour voir se préciser le côté misogynne de son talent.

Au point de vue de la facture la pièce, d'une allure énergique et concise dans les deux premiers actes, tombe au troisième dans des procédés mélodramatiques d'une grande banalité.

C'est la scène de la folie classique, avec ses inattendus et ses attendrissements.

Il eût fallu des comédiens de génie pour en tirer des effets nouveaux. Mais tout en montrant beaucoup de talent, M^{lle} Loyer surtout, — une mince fillette dont le jeu est d'un naturel charmant, — l'interprétation n'a pu esquiver cette impression.

Il faut louer cependant le théâtre de « l'Œuvre » de cette nouvelle manifestation d'art. Elle aura fait voir tout au moins que des préoccupations plus nobles que celles des pièces réalistes du genre français peuvent inspirer des études d'une vérité saisissante. Si la pièce de Strindberg est d'une énergie farouche, elle n'a point la brutalité violente des sensualités contrariées. Elle est peut-être d'un rationalisme philosophique trop exclusif, mais ce sont là des critiques dont le détail doit céder devant la reconnaissance qu'on doit aux œuvres dont la sincérité profonde fit penser.

LÉON HENNEBICQ.

La Maîtrise de Saint-Gervais

Quelques renseignements très succincts au sujet des compositeurs dont la Maîtrise de Saint-Gervais fera entendre des œuvres à la deuxième séance des *Nouveaux Concerts* (dimanche 27 janvier).

TOM. LUIS DA VITTORIA, dont on exécute deux admirables motets (*O quam gloriosum*; *O vos omnes*), est né vers 1540. Il fut prêtre du diocèse d'Avila, que l'on présume être son lieu de naissance; mais le savant musicologue allemand Haberl prétend, avec raison, croyons-nous, que Vittoria naquit dans les provinces basques espagnoles, à Vittoria, dans l'Alava. Il fut en 1573 maître de chapelle de l'église Saint-Apollinaire à Rome, sous Grégoire XIII. De là, il fut rappelé en Espagne où il devint vice-maître de chapelle du roi Philippe II. En 1602, il fut remplacé par le célèbre organiste Clavijo.

JOSQUIN DE PRÈS est représenté au programme par un *Ave Maria*, pièce remarquable par son allure toute populaire.

Il naquit dans le nord de la France, à Condé. Il habita quelque temps l'Italie, fixé tour à tour à Rome et à la cour du duc de Ferrare; mais la plus grande partie de sa vie se passa en France et l'on sait qu'il fut musicien du roi Louis XII. Né dans le milieu du XV^e siècle, vers 1445, il mourut à Condé en 1521. Sa renommée musicale fut universelle et lui survécut longtemps; tous les théoriciens de l'époque sont d'accord pour lui attribuer des inventions géniales dans l'art alors presque neuf du contrepoint vocal. Luther, dont les aptitudes musicales étaient rares, a dit: « Les musiciens font ce qu'ils peuvent des notes; Josquin seul en fait ce qu'il veut. »

De CLEMENS NON PAPA l'on entendra le célèbre motet *Tu es Petrus*. Ce maître naquit en Flandre (1475). Il fut maître de chapelle de Charles-Quint.

CLÉMENT JANNEQUIN, dont la maîtrise de Saint-Gervais interprétera le *Chant des oiseaux*, fut maître de chapelle de François I^{er}. L'on possède fort peu de renseignements biographiques sur lui.

ROLAND DE LASSUS est représenté par trois exquises « chansons ». Il naquit à Mons en 1520 et mourut à Munich en 1594. C'est un des plus renommés de l'école polyphonique de la fin du XVI^e siècle. Il voyagea en Italie, en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas, en Allemagne; tour à tour au service de divers seigneurs, maître de chapelle de Saint-Jean de Latran à Rome, enfin maître de chapelle du duc de Bavière, il occupa ce dernier emploi pendant plus de la moitié de sa vie. Il a produit une grande quantité de compositions vocales, tant profanes que religieuses. Sa renommée fut très grande de son vivant; ses contemporains le saluèrent du titre de « Prince des musiciens ».

L'école italienne est représentée par NANINI et PALESTRINA.

Né à Valerano en 1540, Nanini étudia le contrepoint à Rome;

il fut l'élève de Goudimel et le condisciple de Palestrina. Il fonda une école de contrepoint qui eut une grande célébrité. Il mourut à Rome le 11 mars 1607. Sans être l'égal de Palestrina dont la gloire éclipsa celle des plus grands compositeurs du temps, tels que A. Gabrieli, il est cependant un des maîtres les plus justement réputés de l'école romaine.

PALESTRINA (JEAN PIERLUIGI dit) est né à Palestrina dans la campagne romaine en 1524. Il fut d'abord maître des enfants de chœur de la chapelle Giulia à Rome jusqu'en 1553, puis de Saint-Jean de Latran et de Sainte-Marie Majeure. En 1574, il entra à la chapelle Saint-Pierre du Vatican. Il mourut le 2 février 1594. La vie de Palestrina est un exemple de conscience et de noblesse artistiques. Son œuvre est immense; la plus grande partie en a été publiée aux XVI^e et XVII^e siècles. De nos jours la maison Breitkopf et Härtel a réédité toutes ses œuvres; c'est le plus grand monument bibliographique élevé à la musique religieuse et à la gloire de l'art primitif.

La *Messe du pape Marcel* que la Maîtrise de Saint-Gervais interprétera, est un des sommets de l'intellectualité (1).

L'ART AU PALAIS

A voir la *Thémis* de Van der Stappen si noble et si harmonieuse dans la Salle des Pas-perdus du Palais de justice où elle présida dans la sérénité de sa calme splendeur aux agapes du 23 décembre, on se plaît à la souhaiter définitivement installée dans le cadre grandiose du monument.

Les proportions en sont si belles, l'éclairage discret du Palais la baigne d'une lumière si douce qu'on est saisi, dès l'entrée dans la salle, par la majesté qui s'en dégage. Il serait impossible d'imaginer une décoration plus justement appropriée au milieu dans lequel elle a été placée. Elle orne superbement l'immense hall de la Justice sans nuire en rien aux lignes de l'architecture. Et on la rêve, comme telles statues de jadis, exécutée partie en ivoire, partie en métal, fixée au cœur de l'édifice comme le symbole de cette Justice qu'on souhaite indulgente aux humbles, attirante, pitoyable et bonne.

En attendant que le gouvernement se décide à faire l'acquisition de cette œuvre et commande l'exécution définitive des candélabres qui ont été universellement admirés à la Fête des Avocats, il est question de faire, par souscription, une réduction de la *Thémis* en statuette. Cette réduction serait exécutée soit en ivoire et bronze, soit en bronze, soit en céramique. Elle aurait 50 à 60 centimètres de hauteur et constituerait, en même temps qu'un objet d'art de valeur, un souvenir pour ceux qui ont assisté à l'assemblée solennelle de la Fédération.

Il reste de l'estampe murale de Xavier Mellery un certain nombre d'exemplaires déposés à la Maison d'Art de la Toison d'or. Ces affiches, dont le succès a été unanime, sont en vente au prix de 5 francs pour les membres de la Fédération des Avocats, de 10 francs pour le public. La Société anonyme L'Art se charge de les faire entoiler et encadrer. (Prix: 9 francs.)

Il reste aussi, mais en nombre très restreint, des menus en japon gaufré d'Alexandre Charpentier, en vente au prix de 2 fr. l'exemplaire ordinaire, de 3 francs l'épreuve avant la lettre et de

(1) V. sur Palestrina l'étude que lui a consacrée notre collaborateur JACQUES HERMANN dans les n^{os} des 25 août et 2 septembre 1894.

5 francs avec signature autographe de l'artiste. Celui-ci s'occupe de l'exécution d'une plaquette commémorative reproduisant, en réduction, le bas-relief symbolisant la Confraternité, qui ornait le menu. Ce petit objet d'art, qui sera fondu en bronze et en étain, est mis en souscription au prix de 10 francs l'exemplaire.

S'adresser pour les demandes à la Société anonyme L'Art, avenue de la Toison d'or, 56, à Bruxelles.

D'autre part, le Comité organisateur des fêtes du 23 décembre a prié M. Paul Du Bois de composer une médaille qui sera frappée en mémoire de l'assemblée générale de la Fédération des Avocats.

M. Julien Dillens a reçu la commande du buste de M^e Jules Guillery, président d'honneur de la Fédération. Ce buste est destiné à orner une des galeries du Palais.

Le Conseil de l'Ordre des Avocats près de la Cour d'appel de Bruxelles met au concours un projet d'*ex-libris* destiné aux livres de la Bibliothèque du Barreau.

Cet *ex-libris* devra mesurer au maximum 5 centimètres de haut sur 3 1/2 centimètres de large et porter comme inscription : « Barreau de Bruxelles » avec un petit cartouche réservé au numéro de chaque volume.

Les projets seront adressés, au plus tard le 1^{er} mars 1895, à M. Moreau, secrétaire de l'Ordre, Palais de Justice, à Bruxelles. Ils resteront exposés pendant un mois dans le local de la Bibliothèque.

Une somme de 100 francs sera attribuée à l'auteur du projet préféré. Les projets non primés demeureront la propriété de leur auteur.

NOTES DE MUSIQUE

La deuxième séance de musique de chambre donnée jeudi dernier par MM. Alfred Marchot, J. Ten Have, L. Van Hout, J. Jacob et Th. Ysaye a été, comme la première, d'un très grand attrait artistique. Les quartettistes ont exécuté avec une sûreté, une délicatesse d'interprétation et un ensemble des plus remarquables le joli Quatuor de Lalo, inconnu à Bruxelles, et dont l'*andante*, écrit avec la distinction et la finesse qui caractérisent les œuvres de l'école française contemporaine, a été particulièrement applaudi.

M. Léon Van Hout, secondé par M. Ysaye, a mis en relief les beautés plus sévères de la Sonate de Locatelli, pour laquelle M. Gevaert a composé un accompagnement de piano. L'alto de M. Van Hout a des sonorités superbes, des flexions de nuances subtiles. Et l'artiste en joue en maître. Dédaigné autrefois, abandonné aux loisirs intermittents des violonistes, cet instrument n'avait jamais fait l'objet des études approfondies que lui a consacrées M. Van Hout. Aussi est-ce une bonne fortune pour le Conservatoire que l'entrée récente dans son corps professoral de l'éminent artiste qui s'est voué exclusivement à l'alto et qui lui a donné, dans le quatuor, la place à laquelle il a droit.

Le Quintette pour piano et cordes de Castillon, interprété avec un sentiment artistique très pur, a clôturé la séance.

On a réentendu avec plaisir cette composition d'un musicien enlevé trop jeune à l'art et qui a, on le sait, ouvert les voies à la musique de chambre en France. Alexis de Castillon a été, en effet, l'initiateur de la brillante pléiade dans laquelle se sont particulièrement distingués Vincent d'Indy et Gabriel Fauré. Son Quintette, son Quatuor, son Trio, qui portent tous la marque d'un

talent personnel et vigoureux, et n'étaient connus jusqu'ici que des musiciens, ont été mis en lumière par les concerts des XX et de la Libre Esthétique. C'est avec joie que nous les voyons entrer, décidément, au répertoire des quartettistes.

La prochaine séance est fixée au jeudi 7 février. On y entendra le Quatuor en sol mineur pour piano et cordes de Brahms, la Sonate de G. Fauré pour piano et violon et le Quatuor n° 2 du même auteur.

Le Quatuor Heermann, de Francfort (MM Heermann, 1^{er} violon, Bassermann, 2^e violon, N. Koning, alto, et H. Becker, violoncelle), s'est fait entendre à Bruxelles, le jour de la Veillée des Rois, dans les salons de M^{me} Errera. Nous avons apprécié déjà les rares qualités d'interprétation et de compréhension artistique qui ont placé la célèbre phalange instrumentale parmi les meilleures associations analogues. Par l'homogénéité du son, le souci d'exprimer les moindres intentions du compositeur, la sobriété et la simplicité de l'exécution, le Quatuor Heermann arrive à une réalisation parfaite, vraiment impressionnante. Un programme de choix : 2^e Quatuor de Mozart, 14^e Quatuor de Beethoven, 3^e Quatuor de Schumann, a été applaudi comme il convient par l'auditoire de musiciens et d'amateurs convié à assister à cette très belle séance.

La répétition générale du prochain Concert populaire aura lieu samedi, à 2 heures, dans la salle du Théâtre de l'Alhambra (et non comme d'habitude, à 2 1/2 heures, dans la salle de la Grande-Harmonie).

Le prix des places est fixé comme suit : Loges, 5 francs ; stalles d'orchestre et balcons, fr. 3-50. Entrées à toutes places, fr. 2-50.

Pour les demandes, s'adresser à MM. Schott, frères, 82, Montagne de la Cour.

PROGRAMME

- 1^o *Dans la Nature*, ouverture (première exécution) ANTON DVORAK.
- 2^o *La Fuite de la Sainte Famille*, pour chœur mixte et orchestre (première exécution) MAX BRUCH.
- 3^o *Francesca da Rimini* (première exécution), paroles de M. Jules Guillaume PAUL GILSON.

Premier tableau : Dans les limbes. — Deuxième tableau : Le Deuxième Cercle de l'Enfer.

PERSONNAGES : Francesca (soprano), M^{lle} ESTHER SIDNER ; Paolo (baryton), M. MARTAPOURA ; l'Ange Gabriel (contralto), M^{lle} CLAIRE FRICHET ; Minos (basse), M. PIELTAIN.

1^{er} Chœur : Les Ames impénitentes. — 2^e Chœur : Les Ames charnelles. — 3^e Chœur : Les Démons. — 4^e Chœur : Les Séraphins.

La partie vocale est confiée au Choral mixte, sous la direction de MM. Léon Soubre et Carpay, augmenté d'un groupe important de chanteurs auxiliaires, notamment des membres de la Société *L'Orphéon* (150 chanteurs). L'orchestre, renforcé également pour ce concert, comprendra 100 exécutants.

INSTANTANÉ

Cooper.

Instantané de l'excellent acteur COOPER, le plus parisien de nos concitoyens, qui a troqué contre un pseudonyme à physionomie américaine son nom trop peu boulevardier de Van der Jeughd. Son apparition au *Cercle artistique* donne de l'actualité à ce portrait-express, publié dernièrement par le *Gil Blas* :

Semble, avec ses petites moustaches retroussées sous un nez narquois de Scapin, ses yeux qui pétillent de malice, sa figure épanouie et insoucieuse, sortir de quelque fantaisiste aquarelle de Van Beers. Un lanceur de modes que copient les gommeux en mal de chic et les allures du parfait boulevardier qui est au courant des moindres potins, ne s'étonne d'aucune aventure et prend la vie à la blague. A la ville, l'un des chauves les plus sympathiques et les plus parfaits que l'on connaisse; au théâtre, a des moutoux frisstottés d'un effet irrésistible. Comédien excellent, d'une extrême finesse, ajoute à ses moindres rôles des nuances inattendues, on ne sait quelle savoureuse fantaisie. A un peu tout joué, l'opérette, la comédie, le vaudeville, et se découvre naguère, dans la reprise du *Petit Faust*, quelques notes de tenorino dont il n'abuse d'ailleurs pas. Signe particulier : Aurait volontiers un faible pour la dame de pique et, quoique Belge, prit du service pendant le siège et se battit comme un vrai soldat.

Memento des Expositions

ANGERS. — Exposition nationale d'art moderne et d'art rétrospectif. 12 mai-1^{er} septembre 1895. Envois du 5 au 20 avril. Transport gratuit des œuvres admises. Renseignements : Commissaire général de l'exposition, Hôtel de Ville, Angers.

BORDEAUX. — *Société philomathique*. Treizième exposition de l'Industrie et des Beaux-Arts, des Arts industriels et de l'Art ancien. Du 4^{er} mai au 15 octobre 1895.

BRUXELLES. — Maison d'Art de la Toison d'Or. Exposition permanente d'art et d'art appliqué. Du 14 au 31 janvier, exposition spéciale d'eaux-fortes et d'aquarelles de M. Georges Pissarro, de grès flammés de M. Dalpayrat et de M^{me} Lesbros.

Id. — Salon annuel de la *Libre Esthétique* (par invitations). Ouverture en février. Dépôt à Paris chez M. Olivier, boulevard de Clichy, 128, les 17, 18 et 19 janvier. Dépôt à Londres, aux mêmes dates, chez MM. Bradley and Co, Charlotte street, 61, Fitzroy Square. Réception à Bruxelles les 7, 8 et 9 février (délai de rigueur), au Musée royal de peinture, place du Musée. Renseignements : M. Octave Maus, directeur de la *Libre Esthétique*, rue du Berger, 27, à Bruxelles.

PETITE CHRONIQUE

LA LIBRE ESTHÉTIQUE ouvrira en février prochain son Salon annuel dans les Galeries du Musée de peinture de Bruxelles. Cette manifestation artistique réunira une centaine d'exposants choisis parmi ceux qui en Belgique, en France, en Angleterre, en Hollande, etc. représentent les tendances nouvelles de l'art et dépassera en importance et en intérêt le Salon inaugural dont le succès fut si vif l'an passé.

Selon le principe instauré par les XX, une large place sera faite aux arts industriels et d'ornementation.

Des conférences, des auditions de musique nouvelle compléteront l'active propagande qui a réussi à faire de la Belgique, dans tous les domaines de l'art, un véritable centre international.

C'est demain, à 2 heures, que s'ouvrira, à la Maison d'Art de la Toison d'Or, l'exposition des eaux-fortes et aquarelles de M. Georges Pissarro et d'une série de cent grès flammés nouveaux de M. Dalpayrat et M^{me} Lesbros.

M. Georges Pissarro, fils de l'éminent paysagiste Pissarro, exposa pour la première fois l'an passé à la *Libre Esthétique* et s'y fit remarquer par la sûreté de son métier, mis au service d'une conception originale et d'un sentiment esthétique raffiné.

Quant aux grès flammés des céramistes de Bourg-la-Reine, on sait, pour en avoir vu des spécimens à la *Libre Esthétique* et à la *Société des Beaux-Arts*, le goût et l'harmonie de couleurs et de formes qui président à l'exécution des séduisantes pièces de collection composées par M. Dalpayrat et M^{me} Lesbros. Le Musée des Arts décoratifs en a acquis plusieurs sur la proposition de M. de Haulleville. Le Musée du Luxembourg et la plupart des musées étrangers en possèdent également quelques beaux exemplaires. Ce

premier Salonnet de la Toison d'Or promet donc d'offrir un grand intérêt d'art.

La Ville de Bruxelles ouvre un concours entre tous les élèves et anciens élèves de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, de nationalité belge, pour la composition d'un nouveau diplôme à décerner aux lauréats du grand concours de peinture, de sculpture, d'architecture, etc. Des primes de 400, 200 et 100 francs seront allouées aux auteurs des projets classés premiers par le jury. Le programme est à la disposition des intéressés dans les bureaux de l'Art moderne.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — Institut des hautes études.

Lundi, 14 janvier, à 9 heures du soir, M. de Brouckere : La philosophie des sciences, 8^e leçon. — Mercredi, 16 janvier, à 8 heures du soir, M. van de Velde : Les arts industriels et d'ornementation, 9^e leçon. — Vendredi, 18 janvier, à 8 heures du soir, M. G. De Greef : Sociologie élémentaire, 11^e leçon. — Samedi, 19 janvier, à 8 heures du soir, M. Elisée Reclus : Géographie, 11^e leçon.

Un musicien belge, connu surtout comme pianiste-accompagnateur, directeur de chœurs et organisateur de concerts, M. Victor Massagé, vient de mourir à Bruxelles. Il devait célébrer en avril prochain son 25^{me} anniversaire de maître de chapelle à l'église Sainte-Catherine.

On annonce inopinément de Cannes la mort du compositeur français Benjamin Godard, dont le *Jocelyn* fut représenté à la Monnaie, sous la direction Dupont et Lapissida, avec M^{me} Caron et M. Engel dans les rôles principaux, et dont un autre opéra, *Pedro de Zalamea*, fut joué à Anvers.

Benjamin Godard, qui, à 28 ans, avait obtenu le prix de la ville de Paris, avec son *Tasse*, n'était âgé que de 45 ans. A citer encore parmi ses œuvres sa *Symphonie orientale*, son opéra *Le Dante*, de nombreuses sonates, mélodies, etc., un opéra comique, *La Vivandière*, qu'il achevait d'orchestrer, au moment où la phthisie l'a abattu à Cannes. Cette *Vivandière* doit être représentée à Paris dans quelques mois.

Le sculpteur Jean Turcan, né à Arles en 1846, vient de mourir à Paris. Son groupe *L'Aveugle et le Paralytique*, exposé en 1883, et qui valut à son auteur la médaille d'honneur au Salon de 1888, où il fut exposé en marbre, le tira de l'obscurité où végétait cet homme de grand talent, modeste et probe, incapable d'une intrigue, et qui s'astreignit, en faveur de son art, aux plus pénibles sacrifices. L'ataxie l'avait frappé et, récemment, des amis dévoués cherchèrent à le tirer de la misère en organisant une tombola qui réussit brillamment. Mais le pauvre artiste ne profita pas de la générosité de ses admirateurs. Il succomba le 3 janvier, après plusieurs mois du plus douloureux martyre.

M^{me} Materna a fait ses adieux à l'Opéra impérial de Vienne, dans le rôle de la Walkyrie du *Crépuscule des Dieux*. M^{me} Materna était, à Vienne, la doyenne de tous les artistes de chant et avait encore débuté dans la vieille bâtisse située près de la porte de Carinthie et qui est aujourd'hui remplacée par le splendide monument de l'Opéra actuel. Ses débuts remontent au 2 avril 1869, et son succès ne se dessina pas tout de suite d'une façon très remarquable. Richard Wagner, déjà à la recherche des artistes qui devaient chanter dans son théâtre de Bayreuth, fit sa connaissance en 1874, et la sacra Walkyrie.

M^{me} Materna fut une incomparable Brunehilde et même dans ces dernières années, où sa voix commençait déjà à la trahir, elle avait encore de superbes moments, pleins de fougue et d'effet, et par-dessus tout le grand style de l'œuvre.

La puissante main qui avait pétri cette figure de vierge guerrière la soutint toujours, même au delà du tombeau de Wahnfried, et c'est le plus grand mérite de M^{me} Materna d'avoir conservé dans le rôle de la Walkyrie, d'une façon immuable, les grandes lignes et tous les détails arrêtés par le maître. Avec elle s'en va la tradition primordiale de la Walkyrie. M^{me} Materna ne se retire pas complètement de la scène; elle va faire les délices des Américains, si friands de toutes les gloires d'Europe. (Guide musical.)

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étaines. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

OUVERTE TOUS LES JOURS
de 10 à 6 heures.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

E. DEMAN

EXPERT

libraire de S. A. R. Mgr le Comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, à Bruxelles

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES ANCIENNES ET MODERNES

RELIURES D'ART

Estampes du XVIII^e siècle

DESSINS ET EAUX-FORTES DE F. ROPS

CATALOGUES PÉRIODIQUES A PRIX MARQUÉS

envoyés gratuitement sur demande

DIRECTION DE VENTES PUBLIQUES

ACHATS DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

LE COURRIER DE LA PRESSE

BOULEVARD MONTMARTRE, 21, PARIS

Directeur : A. GALLOIS

TARIF : fr 0-30 par coupure.

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité.

Par 100 coupures,	25 francs.	Par 500 coupures,	105 francs.
" 250 "	55 "	" 1000 "	200 "

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

L'ENFANCE DE ROLAND. — « POUR L'ART ». — IMPRESSIONS D'ARTISTES (suite et fin). — LES CHANTEURS DE SAINT-GERVAIS. — LE PAYSAGE URBAIN. *L'Eglise Saint-Nicolas*. — ACCUSÉ DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

L'ENFANCE DE ROLAND

Il y a déjà pas mal d'années, — c'était vers 1884 ou 1886, — la figure souriante et sympathique d'Émile Mathieu nous apparut à l'improviste à l'une des étapes — Asschaffembourg, Wurzburg ou Bamberg — du pèlerinage d'art qu'avec ferveur nous accomplissions tous, les fidèles des premiers jours comme les initiés de fraîche date. Et joyeusement, sur le quai, dans le vacarme et la fumée des trains, nous saluâmes le bon musicien en tenue de route qui s'en allait vers le Graal la sacoche au dos, la canne ferrée à la main. « D'où venez-vous donc, marcheur incorrigible, et quelles énigmes avez-vous posées aux nains de la Forêt profonde, ô Voyageur? — J'arrive des montagnes du Taunus, mon cher, et je vous rapporte un opéra. — Dans votre sacoche? — Non pas; dans ma tête. Mais je tiens mon sujet. Il ne me reste qu'à l'écrire! »

Émile Mathieu a rempli sa promesse. L'œuvre qu'il rêvait lors de notre rencontre en terre bavaroise, il l'a mûrie, composée avec le soin et la probité que décèlent toutes ses partitions, il l'a caressée longuement, ornée d'épisodes et de développements séduisants, et la voici enfin présentée au public sur la scène de la Monnaie, peu accessible, on le sait, aux musiciens du crû.

Le sujet de *l'Enfance de Roland* — l'auteur a reculé devant le titre adopté d'abord : *Les Enfances Roland*, jugé de tournure démodée — est emprunté à deux ballades d'Uhland, *Klein Roland* et *Roland Schildträger*. Choisisant les éléments essentiels à l'une et à l'autre des légendes naïves et un peu superficielles mises en œuvre par le poète allemand, M. Émile Mathieu a imaginé un Charlemagne fort désolé de ne pouvoir ravir au Géant de la Forêt des Ardennes l'escarboucle magique, symbole de souveraineté, qu'il convoite avec ardeur. Sa nièce Imma, dans un élan généreux, promet de donner sa main à celui, fût-il simple homme d'armes, qui calmera les tourments du roi en conquérant, au péril de sa vie, l'inestimable joyau. Et voici les paladins armés pour la dangereuse équipée. Un otage saxon, séduit par la beauté de la princesse, s'apprête à tenter l'aventure. Le jeune Roland, fils de cette dame Berte, sœur de l'empereur, qu'exila Charlemagne pour la punir d'un mariage contracté malgré sa volonté, devine l'amour secret d'Imma pour le guerrier captif. Il favorise

sa fuite, le mène par les sentiers de la forêt dont il connaît tous les halliers jusqu'à l'autre du Géant. Forcé dans son repaire, le monstre livre bataille. « Par le puissant Odin ! » s'écrie Sigmar en frappant d'estoc ; mais son épée se brise. « Par monseigneur Jésus ! » crie à son tour le vaillant enfant en levant à deux mains son glaive. Atteint au cœur, le Goliath ardennais tombe et Roland s'empare triomphalement de l'Escarboucle qu'il rapporte au roi. Comme récompense, il réclame la réhabilitation de sa mère et la main d'Imma pour Sigmar.

C'est, on le voit, d'une féerie qu'il s'agit, d'un *lied* sorti de l'imagination poétique des trouvères et dans lequel Émile Mathieu a vu, non sans raison, les données d'une œuvre prêtant à de jolis développements de musique et de mise en scène. Sans chercher aucune complication psychologique, sans entamer le redoutable problème du drame lyrique, il s'est borné à donner cours, littérairement et musicalement, aux impressions agrestes de son voyage dans les montagnes. Il en a transposé les sites, il en a noté les sensations rustiques, et son œil de poète a aperçu au bord des ruisseaux, sous la clarté de la lune, des rondes de Willis, des gambades de Kobolds, tandis que son oreille de musicien discernait, dans le frémissement de la brise à travers la futaie, le chœur mystérieux des esprits.

Toute cette partie descriptive, la mieux venue de la partition, décèle le paysagiste qui est au fond de la nature d'Émile Mathieu. Qui ne se rappelle les harmonieux poèmes symphoniques et vocaux que lui inspira cet irrésistible entrainement vers les champs : *Le Hoyoux, Frehyr, le Sorbier* ? Dans *l'Enfance de Roland*, le paysage domine tellement que le restant de son œuvre apparaît comme l'encadrement du panorama pittoresque dont il déploie les séductions. L'acte de la forêt, qui comporte trois tableaux et dont les transformations successives, avec leur variété d'éclairage et de décors, vaudront à l'œuvre un vif succès, est de beaucoup le plus important de la partition. L'acte d'exposition, qui paraît un peu long et d'inspiration laborieuse, n'est qu'une préparation à ce chatoiement pictural et harmonique. Et l'intérêt du troisième réside surtout dans les chœurs apothéotiques qui clôturent l'œuvre par une explosion de résonances d'un grand éclat.

L'écriture musicale de M. Mathieu est d'un artiste sincère et plaît par sa probité. On souhaiterait plus d'accent, plus de décision dans le trait. Le dessin mélodique est parfois indécis et manque par instants d'originalité. Mais on ne relève point de faute de goût ni de trivialités. Et si l'œuvre paraît un peu « grise » en certaines de ses parties, la faute en est, croyons-nous, à l'instrumentation qui ne met pas toujours en relief les thèmes essentiels. Il y a quelque confusion dans certains ensembles symphoniques, des lourdeurs qui semblent le

résultat d'une distribution inexacte des rôles, d'une connaissance imparfaite des ressources particulières de chaque instrument.

Mais ce sont là chicanes de musiciens et il y aurait mauvaise grâce à ne pas constater la somme d'efforts dépensés et l'heureux résultat obtenu malgré les difficultés d'une œuvre aussi touffue et aussi complexe. Créer de toutes pièces, poème et musique, une partition de cette importance, retenir l'attention d'un public blasé, concevoir des effets scéniques nouveaux et intéressants, mettre en mouvement une armée de chanteurs, de choristes, de musiciens, de ballerines, n'est pas à la portée du premier venu. Si *l'Enfance de Roland* n'est pas un chef-d'œuvre, si certaines analogies de situations avec des ouvrages célèbres évoquent des réminiscences difficiles à éviter, l'opéra de M. Émile Mathieu n'en constitue pas moins une partition de valeur qui classe honorablement son auteur et prend rang, à côté de l'œuvre précédente du compositeur, *Richilde*, parmi les productions les plus méritantes de la littérature lyrique.

Opéra ? Féerie ? Drame à spectacle ? Qu'importe la forme si l'œuvre est artiste. M. Mathieu n'a pas cherché à rajeunir les moules classiques. Cela étonne un peu, de la part d'un wagnérien aussi convaincu. Peut-être est-ce la modestie seule qui l'a déterminé à côtoyer la cavatine et la romance au lieu de pousser au large vers les horizons nouveaux. On ne pourrait d'ailleurs, en aucun cas, en faire grief au musicien.

Si, à la répétition générale, l'interprétation, sauf M. Seguin, avait paru faible, il en fut autrement à la première représentation. Les artistes nous habituent à ces surprises, réservant volontiers leurs moyens pour le jour de bataille. Ils ont tous donné avec talent et bonne volonté. La voix de M. Seguin a paru plus imposante encore. M^{lle} Lejeune a, de l'avis unanime, chanté brillamment. M^{me} Emma Cossira a tiré un grand parti du rôle assez effacé de dame Berte. M. Casset s'est vaillamment comporté. Quant à M^{lle} Bellina, qui débutait sur la scène de la Monnaie, si son accent russe est un peu trop original, elle a une voix posée comme il est rare de le rencontrer, très claire, très sonore, un geste énergique et doux, une allure enfantine et fière qui convenait à son rôle. Elle a été très remarquée. Des rappels généraux après chaque tableau ont attesté la bienveillance du public qu'on habitue trop, peut-être, à Bruxelles, à des jugements absolus et rigoureux, sous prétexte de comparaison avec des interprétations modèles, impossibles à réaliser si ce n'est dans des temps et des lieux d'exception, avec des artistes triés sur le volet, à qui on ne demande que de passagers efforts.

« POUR L'ART »

Les tendances nouvelles des écoles jeunes se bousculent au Salon *Pour l'Art*. Immédiatement, on ne peut s'empêcher de louer le caractère anti-officiel de l'ensemble. Les expositions triennales, toujours les mêmes avec leurs toiles plates collées au mur comme des échantillons de couleur, ont fait leur temps. C'est la variété dans la présentation aussi bien que la diversité dans l'exécution et la compréhension qui marquent les Salons actuels.

En celui-ci la sculpture paraît plus intéressante que la peinture. Elle attire par des nouveautés plus réussies, des tentatives qui sont des victoires. M. Vallgren numérote au catalogue des bronzes souples, élégants et élancés, vêtus de patines exquises, dont les lignes ductiles séduisent, décisivement. Son relief *Douleur* fait songer quelque peu aux figurines de Bartholomé. M. Roche, en un quadrilatère de cuivre (une plaque pour serrure, croyons-nous), dessine une tête (tigre ou chat) d'une exécution étonnante de caractère et de force. Ses glyptographies — le *Soulier* et le *Croquis de Loïe Fuller* — indiquent, outre l'originalité du procédé, un art d'une belle liberté et d'une recherche attentive. M. Taubman, dont le *Projet pour réverbère* ne séduit en rien, a réussi à mettre une belle ardeur de tristesse et de peine dans son groupe *Après beaucoup de tribulations*. Le sentiment s'y prouve intense et authentique, sans fausse exagération, avec intimité et profondeur. Enfin, M. Rousseau s'impose d'abord grâce à ses exquis projets pour bas-reliefs en ivoire ou des corps grêles de femmes semblent se plier aux courbes d'une acanthe et s'assouplir aux feuilles et aux fleurs; ensuite et surtout, grâce à sa *Femme de trente ans*, morceau de bel art simple et grand, qu'on dirait presque d'un maître, tellement il est aisément sûr et vivant. C'est vers une grâce alanguie, vers parfois une exagération de cette grâce frêle et un peu malade que pousse M. Rousseau. Son séjour en Italie l'a retrempe au pays des sculpteurs délicats et parfaits qui faisaient œuvre jolie et vivante, lorsque les Donatello ou les Michel-Ange à côté d'eux instaurent la passion, la force et parfois la violence. Qu'il les admire, rien de mieux; mais, pour rester le personnel et l'original qu'il est, qu'il s'aime avant eux et beaucoup plus qu'eux.

L'art qu'on s'entête à appeler industriel ou appliqué (on ne sait vraiment pourquoi) étalage sous des cubes et des carrés de verre des reliures et des étains et des potiches. Recherches souvent heureuses. Mais pourquoi certains relieurs belges copient-ils ceux de Nancy? Nous ne sommes plus habitués en Belgique à de telles servilités. Nous avons assez d'art flottant en notre atmosphère, autour de nous, pour ne plus nous mettre à la remorque de n'importe qui, fût-il le très artiste relieur nancéen Wiener.

Venons-en aux peintres.

Le premier qui surgit c'est M. Fabry. L'effort ici est personnel. Les types qu'il choisit pour ses allégories sont à lui seul. Ses mises en pages maladroites ont néanmoins on ne sait quoi de naïf qui attire. M. Fabry est quelqu'un; il l'est, sans qu'il doive travailler à l'être; il l'est naturellement. D'où sa force indiscutable.

Son panneau décoratif *Le Poète* résume la vie des inspirés. En un dressement de corps vers le but, les yeux déjà fixés vers ce qui viendra, l'attitude écoutée et dans l'attente, le poète, appuyé des pieds sur un chapiteau usé, voit autour de lui surgir la jeunesse belle et fleurie, le faste et la richesse, tandis que les tentations emplissent de promesses son oreille. Derrière, en robe

violette, la douce douleur se profile. Et le fond est rempli de navires sur la mer et de chevaucheurs ardents par à travers les routes du monde.

La tonalité de l'ensemble est claire.

Autour de cette œuvre, deux panneaux en rouge ardent fixent des visions fortes. Le type de femme que fréquemment profère M. Fabry est d'une hantise étrange. Si l'on remonte la série des peintres on ne trouve que Paris Bordone qui en ait dessiné dans un caractère voisin, mais plus énergique et plus mâle encore. La *Mater familias* a je ne sais quoi de romain dans l'allure.

M. Ottevaere inscrit en une bordure appropriée une tête de *Héros* volontaire, tranquille et certaine de sa destinée. Ses exquis paysages verts et inclinés vers des bassins nous séduisent également, mais son *Héros* bien plus que sa *Valkyrie* reste en mémoire longtemps.

Nous ne goûtons guère le portrait de Joséphin Peladan par M. Delville. Ses dessins précis et habiles, dans la manière italienne de Luini, nous attirent et nous charment. Mais à quoi bon recommencer, même avec talent, ces arts lointains? Le *Minnewater* de M. Hannotiau est d'un fané mouillé qui concorde et avec l'heure de la saison où la scène se passe et aussi avec la scène elle-même où le Bruges qui décline et qui vit depuis longtemps en l'automne de son histoire, semble se survivre. M. Alfred Verhaeren expose une nature-morte déjà ancienne d'un bel enveloppement sombre et un étalage de bibelots aux couleurs vives et claires et chantantes dont l'arrangement et les tonalités sont très heureux. M. Coppens, en des notations noires et bleues, donne la sensation de la nuit et des cieux nocturnes. *Le Quai aux Pêcheurs* à Ostende impressionne ainsi que l'énorme bloc du beffroi de Bruges, dans *Grand'Place*. M. Jelley tourne à droite, à gauche, sans jusqu'ici avoir pu orienter son art; M. Colmant subit dans *les Hommes de la glèbe* l'influence de Laermans; M. Léon Dardenne intéresse vivement par un dessin d'estampe — trop japonais certes — qu'il intitule *La Navarraise*; M. Morren aligne à la rampe de nombreuses pages, surtout *Aux bassins, après midi* et *Aux bassins, soleil couchant*. Mais pourquoi, dans *la Toilette du coucher*, se souvenir d'une si précise manière des lithographies de Degas?

Le professorat de Gustave Moreau à l'école des Beaux-Arts déjà porte des fruits. Malheureusement, jusqu'à cette heure, parmi ses élèves, aucun artiste personnel ne se prouve. Un groupe seul est formé qui continuera l'art de ce très grand maître. Et nous croyons en partie le voir figurer au catalogue de *Pour l'Art*. M. Devallières en son *Narcisse* et son *Goliath*; M. Rouault-Champdavoine en son *Enfant Jésus au milieu des docteurs* (mélange de Moreau et Rembrandt); M. Piot en son *Adoration des Mages* et M. Bussy en son *Saint Georges* sont autant de peintres qui ont subi les Italiens, ainsi que l'auteur de *l'Hercule* et de *l'Hydre* et d'*Orphée*. Ci et là, une affiche réussie de de Feure ou de Beardsley; une série de lithographies d'un style parfois violent, parfois délicat et frêle, de Dulac; quelques dessins consciencieux et vivants de Wolles sollicitent encore.

Au total donc le Salon *Pour l'Art*, auquel la participation seule de M. Puvis de Chavannes, à défaut de toute autre, donnerait une valeur, inaugure heureusement la réconfortante et belle série des seules expositions esthétiques, celles d'hiver, en Belgique, — les officielles ne comptant plus.

IMPRESSIONS D'ARTISTES ⁽¹⁾

II

Cette sensation de grandeur et de force, je l'ai tous les jours et partout : mais elle ne s'est jamais autant concentrée en mon esprit que l'autre soir où j'entrai, pour la première fois, dans la salle célèbre de l'« Albert Hall » pour y entendre un de ces oratorios allemands que l'Angleterre a fait siens par la conception haute qu'elle leur donne, et complètement adéquate avec son tempérament de nation protestante.

On exécutait avec mille artistes (chanteurs, choristes et instrumentistes) l'*Élie* de Mendelssohn.

L'Albert Hall contient 6,000 personnes ; sa hauteur est en proportion. Le silence de ces 6,000 personnes (il n'y avait pas une place inoccupée) est ce que j'ai vu de plus caractéristique.

Une exécution très pure de ces superbes harmonies à caractère biblique, des exécutants élevés dans la tradition même de l'oratorio anglais, bref, un temple et un office religieux, voilà l'impression. Dans la salle ? L'élégance et la richesse, (les Anglais n'admettent que la grande tenue, aussitôt que sonne l'heure des diners), les types saxons, les types gallois, les types germains, et presque tout ce monde en grand gala, suivant avec attention sur la partition, du même air dont ils lisent la Bible.

Ce soir là, en même temps que les accords de l'*Élie* retentissaient sous l'archet des 200 instrumentistes, Alexandre III expirait. Comment la nouvelle en parvint-elle dans la salle ? Entre les deux parties de l'œuvre, je vois tout à coup se lever en silence 6000 assistants ; c'est que le chef d'orchestre venait de faire attaquer la célèbre marche funèbre de l'oratorio de *Saül*, que l'on joue ici à beaucoup d'enterrements princiers. Et cela suffit pour faire comprendre à l'assemblée en fête que l'empereur de Russie venait de mourir. — Cette belle inspiration de Hændel fut jouée, pleurée, avec une intensité d'expression harmonieuse et profonde me poignant l'âme d'une de ces émotions artistiques qui sont la consolation de la vie ! — La beauté des accords se mariait à la beauté de la pensée qui en causait l'exécution. Elle fut écoutée religieusement, debout, par 6000 êtres humains, en l'honneur d'un seul qui venait de disparaître. Encore une fois, l'harmonie, la divine harmonie, au-dessus de l'egoïsme individuel, au-dessus des préjugés des nations, au-dessus des bas intérêts politiques, présidait un instant aux réunions humaines, elle tint réunie, par l'expression d'un langage universel, l'âme de celui qui partait, aux âmes de ceux qui tout à l'heure lui étaient inconnus. Cet hommage était national, dans la pensée de ceux qui l'ordonnaient. Il devenait humain, par la philosophie profonde qui s'en dégagait. Et, la seconde partie du chef-d'œuvre de Mendelssohn, m'en parut encore mieux exécutée et plus belle.

The Lord Mayors' day. Par exemple, c'est une vraie fortune que de se trouver à Londres, à cette fête civique. Le brouillard a remplacé le soleil brillant de la veille, mais ce sont là les brumes de la Tamise, presque journalières au matin et au soir, et non le *Fog* classique et détestable. Le voile se déchirera vers midi, l'heure de l'entrée du Lord Mayor dans sa *city* au milieu des hurrahs britanniques et populaires. Je pars

(1) Voir notre dernier numéro.

pour la Mansion house même, d'où j'ai le rare privilège d'assister à la vieille cérémonie du XVII^e siècle, renouvelée ici tous les ans, à cette même date. Aujourd'hui, tous les drapeaux sont en berne, pour le deuil international qui nous vient de la Russie.

Cette fois j'ai vu la foule anglaise rompant le silence qui domine ici dans les assemblées les plus nombreuses. Le peuple de Londres, les ouvriers, les ouvrières, les employés, la petite bourgeoisie que ce jour met en joie, se massent sur le parcours de la procession. Elle est gaie cette foule, et beaucoup plus que je ne l'eusse supposé ! Le sardonique spirituel tempérament de l'Anglais y perce enfin. Je la cherchais, cette « *humour britannique* », dans les sociétés diverses que je voyais, dans les salons où j'étais présentée, si cordiaux et si hospitaliers ; dans les conversations, je la saisisais au vol, parfois dans certaines expressions de figures malicieuses et finement réfléchies, types si bien peints par Dickens, qu'il m'est arrivé, dix fois pour une, de relire en imagination ses délicieux romans, pendant mon séjour à Londres. Mais tout à l'heure, dans les visages attentifs, curieux, impatientes ou indifférents, dans les exclamations et les enthousiasmes que soulèvent les beaux chars enguirlandés des corporations, je l'ai vu, le *good temper* anglais, sortir des rangs du peuple, comme toujours. La police, — la magnifique police anglaise, — à cheval, avec le grand manteau noir, le casque noir, les gants blancs, la foule la *blague*, en Angleterre comme en France ! Et aujourd'hui la correction britannique a cédé la place. C'est fête, en effet, dans le *Strand*, dans la *City*, dans le vieux Londres. Les régiments montés, les corporations dans leurs chars, les *Pipers and Drums* et les *Boys of the training ship* précèdent les bannières du XVII^e siècle, les landaus des *aldermen* et les voitures des *sheriffs*. Puis les *Companies* de l'*Honorable*, les musiques et les fifres, les *Scots guards* en grand costume, et enfin les carrosses superbes ! C'est l'escorte des *King's royal Irish Husards*, accompagnant le lord-maire de l'année écoulée précédant son successeur. Celui-ci, en grand gala, voiture à panneaux de vernis Martin, à glaces biseautées, est en toge noire garnie d'hermine, entouré de ses cavaliers, *City trumpeters*, et des servants en livrée. Il vient de « *Guildhall* » et promène dans son domaine sa nouvelle et annuelle célébrité. C'est celui-là, quel qu'il soit, auquel la reine doit demander l'expression d'un *consentement* et d'une volonté.

Il est passé. Et chantant de patriotiques et populaires refrains, les *boys* et les *girls*, en casquettes de jockeys, en chapeaux de paille poussiéreuse et à plumes défrisées, loués à la semaine, s'en vont riant, fumant et tranquilles, retrouver le *porter* au fond du *home*. Pour quelques-uns, peut-être, le *home* sera le London Bridge, sous le brouillard qui tombe, décidément...

Poor men !

J. H.

Les Chanteurs de Saint-Gervais ⁽¹⁾

Le fondateur de l'Association des Chanteurs de Saint-Gervais, M. Charles Bordes, secondé par un clergé soucieux de restaurer en son antique dignité le chant liturgique, assumé, depuis quelques années, la lourde et glorieuse entreprise de remettre en leur

(1) On lira avec intérêt ces notes sur l'œuvre désintéressée et vraiment artistique de M. CHARLES BORDES, le maître de chapelle des chanteurs de Saint-Gervais qui se feront entendre dimanche prochain aux Nouveaux-Concerts. Elles ont paru dernièrement sous la signature RENZO, dans un supplément du *Journal*.

lustre primitif les grands artistes des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles, depuis Jean Ockeghem, le Flamand argentier de Louis XI, qui consacrait son loisir à écrire des motets, jusqu'à Thomas Luis da Vittoria, le Zurbaran de la musique.

Avec la fermeté que donnent les nobles passions de l'intelligence, M. Bordes marcha vers son but, insoucieux des obstacles et noblement certain de ramener au Beau le goût du public, malgré l'abjecte sottise où si longtemps l'incurie sacrilège des maîtres de chapelle emprisonna l'Art divin commis à leur fidélité. Enlever les croyants et les esthètes aux indécences coutumières dans la plupart des églises de Paris; supprimer les cafardes romances de Gounod, les borborygmes pieux de Massenet aussi bien que les jovialités répugnantes de Rossini, cet oublié fantoche dont le *Stabat* contamine encore, chaque vendredi saint, les orgues de Saint-Eustache; faire comprendre aux pasteurs comme à leurs ouailles que c'est manquer à la fois de respect au génie et au culte que d'insérer tel passage de Wagner ou de Schumann dans les offertoires ou les sorties, en guise de musique rituelle; former des choristes capables de rendre avec intelligence et précision les ouvrages des anciens maîtres catholiques, tel fut d'abord le soin des artistes de Saint-Gervais.

Cette palingénésie des arts plastiques du moyen âge, dont se magnifia, vers 1830, l'école romantique, nous semble l'exacte figuration des travaux auxquels s'adonnent présentement M. Bordes et ses chanteurs. La belle statue musicale, au visage patricien comme les vierges de Lucca della Robbia, la statue aux chastes draperies se dégage, sous leurs efforts, des empâtements ignobles et du grotesque badigeon sous quoi disparaissait naguère le surhumain de sa beauté. Réintégrée près de l'autel, voici qu'elle rayonne sans partage, tandis que s'effondrent en oubli les grotesques idoles qui la crurent supplanter.

Après une « semaine sainte » organisée vers 1889, avec M. Vincent d'Indy, Charles Bordes vit venir à lui tout ce qui montre, dans Paris, quelque curiosité pour les tentatives d'art que n'ont point encore déflorées le snobisme et l'admiration automatique des mondains. Dans l'humble nef de Saint-Gervais, les chaises d'abonnés portaient plus d'un nom illustre de poète ou d'écrivain. Stéphane Mallarmé, qui chanta le *plumage instrumental* des séraphins et les *musiques du silence*, y rencontre Catulle Mendès, dont l'agile et délicat esprit ne demeure étranger à aucune des manifestations d'art. Même, on y put voir le Sâr Joséphin, queue-rouge professionnel du Mont-Salvat, lequel atténuait de bamboulas préraphaélites la mélancolie des jours saints.

Après avoir fait connaître à son auditoire les œuvres de Palestrina et révélé cette pléiade qui gravite autour du grand compositeur romain comme, autour d'Homère, *poète souverain*, les aèdes antiques, M. Bordes n'estime pas avoir achevé sa tâche. Les messes d'Orland de Lassus, de Goudimel et de Josquin des Prés, les motets de Nanini, de Felice Anerio, de Clemens non Papa, forment, certes, une gerbe musicale dont plus d'un s'enorgueillirait, dans le repos. Mais, bien avant ces richesses et légué par les âges héroïques du christianisme, sinon par la civilisation hellénique, mère de tout art et de toute religion, un incomparable trésor s'amassait que mutilent, depuis des siècles, ses indignes héritiers.

C'est le plain-chant, ou chant grégorien, contemporain de cette autre création populaire : la Vie des Saints, que Michelet compare à une jeune végétation couvrant de feuilles et de fleurs la vieille mesure romaine convertie en monastère. A ceux qui ont entendu

ces touchantes et pures mélodies vociférées par les maîtrises diocésaines, l'enthousiasme paraîtra tout au moins superflu.

Les mugissements des chantres, les clameurs du serpent que l'orgue, dans les paroisses riches, supplée avec une exécration fidèle, ne peuvent, en effet, donner une idée, même confuse, des souples et libres harmonies que renferme le chant grégorien dûment exécuté. C'est la foi d'une race jeune et son âme héroïque chantant, comme elle bâtissait des cathédrales, pour gagner le paradis.

Dépositaires de la tradition grégorienne, les bénédictins de Solesmes et nommément les PP. Maugreux et Pottier ont pu reconstituer les chants de leurs offices premiers, que d'indignes mutilations avaient à jamais oblitérés, les neumes, tantôt élégiaques, tantôt gracieux, que supprimait l'impérialisme des chantres, et le texte lui-même dont l'esprit semblait irréparablement perdu. Mais leur bréviaire, gravé pour leur seul usage, est écrit à la manière antique, en vieux caractères de plain-chant. Cette notation barbare, dont Lucien Deseaves compare si justement les signes à des prunelles d'aveugle, est, pour le plus grand nombre des choristes, d'une lecture indéchiffrable. En attendant que M. Bordes réalise son idéal d'une école où se formeront des choristes modèles, il lui faut recruter au hasard sa chapelle, emprunter des exécutants aux professions les plus diverses : Employés de bureaux, choristes de théâtre, ouvriers même, tels sont les collaborateurs qu'il s'est donnés. Il est évident que ces gens, longuement occupés à d'autres labeurs, ne peuvent s'informer d'un si étrange alphabet des sons et joindre cet apprentissage stérile à l'étude qui prend leurs heures de repos. C'est pourquoi M. Bordes et ses associés se proposent de graver en notes ordinaires et sur des portées de cinq lignes, avec les indications habituelles de mesure et d'expression, tous les textes du plain-chant.

LE PAYSAGE URBAIN

L'Église Saint-Nicolas.

La mise à l'ordre du jour de la démolition de l'église Saint-Nicolas nous remet en mémoire un article qu'un de nos amis publiait en 1887, dans le journal *Le Progrès*, pour prendre la défense du monument aujourd'hui conspué.

Voici un extrait de cet article :

« Que les amis de ce que *l'Art moderne* a si justement appelé le « paysage urbain » fassent donc bonne garde autour de la Grand'Place et en défendent les abords contre toute invasion d'architecture moderne. Les bons bourgeois ne soupçonnent pas — ce n'est point leur faute puisqu'on ne le leur a jamais dit — qu'en dehors de la Grand'Place il existe une quantité de maisons anciennes, de pignons aériens, de portes curieusement sculptées, de façades intéressantes, aussi dignes de conservation que les édifices compris dans l'enceinte sacrée. Toutes les rues qui avoisinent l'hôtel de ville, la rue de la Tête-d'Or, la rue des Chapeliers, la rue de la Colline en possèdent de nombreux spécimens. Modifier leur physionomie serait commettre un acte de vandalisme. Il faudrait que la statue de saint Michel, placée comme un paratonnerre artistique, protégé à la ronde tout un quartier qui serait le dernier vestige inviolé de l'antique cité brabançonne.

Dans le rayon de protection seraient comprises ces ruelles si caractéristiques qui entourent la Maison du Roi, la rue des Harengs et la rue Chair-et-Pain qui, avec le Manneken-Pis et la

rue d'Une Personne, font essentiellement partie des curiosités de Bruxelles; y seraient également comprises la rue du Poivre qui a si bien l'air moyen-âge et la grande boucherie, ce gros bâtiment bariolé d'affiches criardes, aux escaliers poisseux conduisant dans un intérieur de Rembrandt. De grâce, pas d'élargissements, pas d'alignements, s'il vous plait.

Laissez intactes aussi la rue au Beurre et la petite rue au Beurre, où le vieux commerce bruxellois s'est réfugié dans des boutiques grandes comme des souricières, tassées de la façon la plus étrange contre la petite église de Saint-Nicolas. Il n'y a presque plus de maisons comme celles-là et on n'en construira plus jamais de pareilles. Si vous les supprimez, les artistes ne vous le pardonneront pas.

Ne touchez pas non plus à cette église de Saint-Nicolas, qui tomberait certainement du premier coup. Singulier monument! C'est à peine si on le découvre de la rue, tant les maisons qui l'étouffent de leur végétation parasite sont montées hardiment à l'assaut de ses contreforts. Des portes, percées sur le côté, à une place quelconque, et par où entrent et sortent de bonnes âmes aux heures des offices, font seules deviner que la petite paroisse n'a pas cessé ses affaires.

Entrons. La nef étroite est pleine de monde, un monde de petits bourgeois de la rue du Marché-au-Charbon et de la rue Plattestein. Où donc est le chœur? On ne le voit pas d'abord, parce qu'il n'est pas dans l'axe de l'église, mais incliné à gauche. C'est une église qui a un torticolis. Sous cette bizarrerie se cache un symbole, comme on les aimait pendant le moyen-âge: la nef, c'est le corps du Christ en croix; le transept représente les bras; le chœur incliné à gauche, c'est la tête du Sauveur retombée sur l'épaulé, après la mort.

Ce chœur, où nous entendons maintenant le prêtre chanter l'office, est fermé par une ravissante grille en fer forgé du XVIII^e siècle, dont les courbes capricieuses font un amusant contraste avec les ogives un peu lourdes de l'édifice. Le reste du mobilier, étonnant bric-à-brac, semble avoir été acheté dans des ventes publiques d'églises en faillite: les autels et les confessionnaux sont de tous les styles; un vieux christ en bois, suspendu à une colonne, en pleine lumière, est revêtu d'un manteau rouge sur lequel il y vingt années de poussière tamisée. Des tableaux, des ex-voto encombrant les murs, empiétant les uns sur les autres. Un brave homme de suisse, promenant son vieil habit et sa hallebarde rouillée, se figure qu'il fait régner l'ordre par la majesté de sa tenue. On se croirait dans une de ces églises d'ancienne banlieue ou de petite ville, reflets exacts de la foi simple et un peu grossière du vieux temps, j'allais dire du bon vieux temps.

N'est-ce pas là, cependant, plutôt que dans les temples admirablement corrects, où règne un ordre presque administratif, que les artistes découvriront la poésie des choses religieuses et les âmes en détresse l'atmosphère calme et consolante des refuges? C'est pour cela qu'il ne faut pas qu'on touche à l'église de Saint-Nicolas. Il faut que le coin de cité auquel on veut conserver l'aspect du Bruxelles d'autrefois, soit l'expression complète de l'antique commune flamande et que l'on respecte à la fois ses vieux palais, ses vieilles maisons et sa vieille église. »

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Une Passade, par WILLY (Henry Gauthier-Villars); Paris, E. Flammarion. — *Chez les Allemands. L'Art et les Mœurs*, par TÉODOR DE WYZEWA; Paris, Perrin et C^{ie}. — *La Vie Muette*, drame en quatre actes, par MAURICE BEAUBOURG; Paris, Tresse et Stock. — ALMANACH. Cahier de vers d'ÉMILE VERHAEREN, ornementé par THÉO VAN RYSSELBERGHE; Bruxelles, Dietrich et C^{ie}. — *Les Préréphaélites*. Notes sur l'art décoratif et la peinture en Angleterre, par OLIVIER-GEORGES DESTRÉE; Bruxelles, Dietrich et C^{ie}. — *Paris-Almanach 1895*, par ÉMILE GOUDEAU; lithographies de DILLON; Paris, Ed. Sagot. — *Les Raisons de Pascalin*, par LÉON RIOTOR (quatre volumes); Paris, édit. du « Mercure de France ». — *Sur deux nomarques des lettres*, par LÉON RIOTOR; Paris, Bibliothèque de « la Plume ». — ELIZA WILLE. *Quinze lettres de Richard Wagner*, traduites de l'allemand par AUGUSTA STAPS; Bruxelles, V^o Monnom. — *L'Annette*, poème de Berri, par HUGUES LAPAIRE; chez l'auteur, 19, boulevard de Port-Royal, Paris. — *Lettres de Richard Wagner à Auguste Röckel*, traduites par MAURICE KUFFERATH; Bruxelles, Breitkopf et Härtel.

Musique.

Fantaisie tzigane, pour piano et orchestre, par P. LITTA. Liège, V^o L. Muraille; Paris, E. Baudoux et C^{ie}. — *La Navarraise*, épisode lyrique en 2 actes, poème de JULES CLARETIE et HENRI CAIN, musique de J. MASSENET; Paris, Heugel et C^{ie}, au Ménestrel.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui, à 1 h. 1/2, deuxième matinée des Concerts populaires au Théâtre de la Monnaie. Première audition de la *Francesca da Rimini* de M. Paul Gilson.

L'exposition des eaux-fortes et aquarelles de M. Georges Pissarro à la Maison d'Art de la Toison d'Or obtient un vif succès. Ses interprétations originales et vraiment artistes des *Serres chaudes* de Maeterlinck, de la *Princesse Maleine* du même auteur et de la *Légende de saint Julien l'Hospitalier* de Flaubert sont particulièrement appréciées des artistes et du public.

La série nouvelle des grès flammés des céramistes Dalpayrat et Lesbros, qui comprend plus de cent pièces diverses, est d'une harmonie de couleurs et de formes charmante. Citons, à ce propos, un extrait de l'article que consacrait dernièrement à ces objets d'art raffiné, lorsqu'ils furent exposés à Paris, M. Gustave Geffroy:

« La joie des yeux, cette fois, c'est le délicieux apaisement d'un vert mat, un peu sourd, du vert pâle, argenté et bleuâtre de l'olivier au vert profond de la mousse d'automne, strié d'un fleurrissement de violet ou d'un rouge de feuille morte. Ce même rouge apparaît, au flanc de vases gris, comme du feu sous la cendre, ou coule, depuis l'orifice, en ruisseaux de flammes. Il brille en étincelles ou envahit tout de son brasier. Ça et là, au flanc des vases, des gourdes, au fond des plats, des scintillements inattendus, des lueurs subites, des phosphorescences, des déchirements, des éruptions. La matière et le feu ont donné librement cette décoration qui semble venue du dedans au dehors, qui peut se passer de sujets, d'arabesques, de fleurs. C'est une beauté particulière, c'est l'objet d'art retourné à la nature, reprenant l'apparence des pierres colorées, veinées, des malachites et des porphyres.

Les mains aussi se réjouissent à saisir, à caresser ces formes polies qui sont, pour la plupart, des formes de nature, parentes des cailloux arrondis, des galets usés, ou des fruits, des courges, des gourdes. La matière employée, qui est un composé de grès et de diverses terres, se prête à merveille à exprimer ces duretés, ces solidités, ces pétrifications. La matière obtenue, à peine éclairée du doux reflet du jour, laisse intacte la forme.

Tout cela est dans une probe tradition céramiste, sans recherche d'apparences étranges, toute l'attention apportée à régler le feu, à lui laisser jouer son rôle de grand décorateur. Du grès,

de la terre, des oxydes de cuivre et de fer, et le feu, voilà les éléments des travaux exposés ici par M. Dalpayrat et M^{me} Lesbros. »

L'éditeur Lyon-Claessen a fait paraître, le 1^{er} janvier, un calendrier joliment illustré par M. GIBBERT COMBAZ, qui a adopté pour motif d'encadrement ornemental la fleur caractéristique de chaque mois : la jonquille en mars, l'iris en mai, la capucine en août, le cyclamen en novembre, etc. Tirées en différents tons sur bristol teinté, les douze feuilles de ce calendrier forment un ensemble artistique et coquet qui tranche violemment sur la banalité des publications confiturationnelles habituelles. C'est, dans la meilleure acception du terme, de l'art appliqué, — et bien appliqué.

M^{lle} Eléonore Blanc, qui se fera entendre dimanche prochain à la deuxième matinée des Nouveaux Concerts, est soliste de la Société des Concerts du Conservatoire de Paris. Elle a pris part à l'exécution de la *Grande messe en ré* de Beethoven, des *Béatitudes* de César Franck et de la Neuvième Symphonie. Aux Concerts d'Harcourt elle a collaboré aux interprétations de *Fidelio*, des *Meistersinger*, de *Tannhäuser* et de la *Genoveva* de Schumann.

Un jeune écrivain d'avenir, M. Paul Janssens, vient de mourir à Mongalla, district de l'Oubanghi-Ouélé (Haut-Congo). Il fut l'un des fondateurs de la vaillante *Revue rouge*, qui combattit à l'avant-garde avec une *crânerie* qui la mit en évidence parmi les périodiques littéraires. *La Justice* annonce la publication de quelques-uns des manuscrits de M. Janssens, débutant plein de promesses et d'une prohibé artistique à toute épreuve.

Pour paraître le 15 février 1895, chez Lacomblez : *En Symbole vers l'Apostolat*, par Max Elskamp, un volume in-8° grand médian. Il sera tiré 2 exemplaires sur papier de Chine, à 15 francs; 5 exemplaires sur papier du Japon, à 10 francs, et 200 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder, à fr. 3-50, tous numérotés à la presse. Ornementation à la couverture par Henry van de Velde.

MM. Hubert Bellis, Auguste De Wever, Henri Vander Hecht et Edmond Van der Meulen exposent quelques-unes de leurs œuvres au Cercle Artistique (Waux-Hall du Parc), du 15 au 24 janvier inclus.

Le *Courrier de la Presse*, fondé en 1889, 21, boulevard Montmartre, à Paris, par M. Gallois, a pour objet de recueillir et de communiquer aux intéressés les extraits de tous les journaux du monde sur n'importe quel sujet.

La représentation de *Chasteleer-Revue*, au bénéfice de la Croix rouge du Congo, est définitivement fixée au samedi 26 janvier, à 8 heures du soir, au Théâtre communal. Une grande partie de la salle est dès à présent louée. Les répétitions sont poussées activement.

La musique de la revue a été arrangée par M. Nazy et les décors brossés par Devis et Lynen.

S'adresser pour les places à M. Henri Wauthoz, 9, rue du Marquis, à Bruxelles.

A la vente Henri Garnier, qui a eu lieu à Paris les 3 et 4 décembre, un tableau de David connu sous le nom de *Portrait des dames Bataillard* a été acheté par l'administration des Beaux-Arts pour être placé au Musée du Louvre. David peignit cette toile durant son exil à Bruxelles, c'est-à-dire entre 1815 et 1825. Ce sont trois bourgeoises cossues, du temps de Charles X, groupées très simplement et qui rivalisent de laideur sous leurs grands costumes exubérants, avec capotes à fleurs et écharpes de cachemire. Les dames Bataillard sont loin de rappeler les trois Grâces; mais à ces figures épaisses et sans distinction, David a communiqué une vie mystérieuse et subtile qui en fait des types inoubliables.

On peut donc féliciter le Louvre de cette acquisition, d'autant plus qu'elle s'est faite dans des conditions excellentes, à 12,000 francs. M. Van Praet, à qui le tableau avait appartenu, l'avait payé le triple.

Toute la grande école du commencement du siècle était représentée à cette vente: David, Ingres, Delacroix, ainsi que les paysa-

gistes Daubigny, Corot, Dupré, Rousseau et Diaz. M. Petit a acquis la *Herse* pour 75,000 francs; les *Oies* se sont vendues 38,200 francs; et les *Moutons dans un sentier* 35,500 francs.

Rousseau, au contraire, n'a atteint que 6,000 francs avec *L'Automne*, un petit paysage aux teintes rouges, d'une légèreté de coloris et d'une grâce de dessin absolument délicieuses. Daubigny et Dupré conservent mieux leur rang. On a vendu du premier le fameux tableau : *Les Bords de l'Oise*, qui, il y a six mois à peine, faisait encore partie de la collection Tavernier et que l'on avait vu à l'Exposition centennale de 1889. Cette toile a été adjugée 20,000 francs. Les *Laveuses*, du même, ont atteint 50,000 francs. Troyon est allé très haut; les *Bords de la Touque* ont été payés 30,000 francs et son *Paysage normand* 27,000 francs. Les Corot ont varié de 8,400 francs à 17,500 francs.

On ne s'est guère passionné pour les tableaux de Meissonier. Le *Dante* (28 cent. sur 16 cent.) a été acheté 14,000 francs.

C'est mardi prochain que le Théâtre de l'Œuvre donnera au Nouveau Théâtre le *Chariot de terre cuite* de Victor Barrucand, d'après la *Mric'chakatika*.

M^{me} Sarah Bernhardt a gracieusement offert un décor d'*Ixeyl*; M. Toulouse-Lautrec s'est chargé du décor du cinquième acte, et MM. André et Valtat du deuxième acte. C'est donc une reconstitution hindoue artistique à laquelle nous assisterons. La foule sera composée de peintres, littérateurs, élèves des Beaux-Arts, amis de l'Œuvre. C'est dire — devant le dévouement qu'apporte cette jeunesse aux représentations comme aux répétitions — l'importance de l'Œuvre dans le mouvement jeune actuel.

Cette soirée sera précédée d'une conférence de M. Teodor de Wyzewa.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — I. *École libre d'enseignement supérieur* : M. Parmentier donnera sa 12^e leçon de comptabilité, cours annexé à la candidature en droit, le vendredi 25 janvier 1895, à 9 heures du soir.

II. *Institut des hautes études* : Lundi, 21 janvier, à 8 heures du soir, M. Elie Reclus : La philosophie des mythes, 10^e leçon; à 9 heures, M. de Brouekere : La philosophie des sciences, 8^e leçon. — Mercredi, 23 janvier, à 8 heures du soir, M. van de Velde : Les arts industriels et d'ornementation, 10^e leçon. — Vendredi, 25 janvier, à 8 heures du soir, M. G. De Greef : Sociologie élémentaire, 12^e leçon. — Samedi, 26 janvier, à 8 heures du soir, M. Elisée Reclus : Géographie, 12^e leçon.

COURS NOUVEAUX : *Histoire de l'Art*, par MM. Edmond Picard et Emile Verhaeren. Ce cours se composera de dix leçons, qui se feront de quinze en quinze jours. Le droit d'inscription est de dix francs.

M. Verhaeren commencera le cours le lundi, 28 janvier, à 8 heures du soir. Il fera les cinq premières leçons, qui auront pour sujet : *Les Renaissances en Europe* : I. Nature de l'art oriental. Nature de l'art occidental. Influence de l'un sur l'autre. Renaissance dans l'espace, renaissance dans le temps; toute renaissance est-elle avantageuse? Conclusion. — II. Renaissance chrétienne. Style gothique, XII^e et XIII^e siècles. Cathédrales de Chartres, de Strasbourg, de Reims. — III. Renaissance en Allemagne. XV^e et XVI^e siècles. Albrecht Dürer. Mathias Grünewald. — IV. Renaissance en Italie. XV^e et XVI^e siècles. Michel-Ange. — V. Renaissance romantique. XIX^e siècle. Eugène Delacroix.

— *La Morale*, par M. E. de Roberty. Ce cours se composera de seize leçons et se fera durant les mois de mars et d'avril. Le droit d'inscription est de dix francs.

I. Le bien et le mal. — Les faits et les abstractions (1 leçon). — II. Vitalité, socialité. — Le psychisme social (2 leçons). — III. Constitution de l'éthique comme sociologie première ou abstraite (2 leçons). — IV. La prépondérance du mal (1 leçon). — V. La déception du bien et l'immoralité future (1 leçon). — VI. La loi de l'identité des contraires et la morale (2 leçons). — VII. Les grands problèmes de la morale. L'altruisme, le devoir, la sanction, etc. (2 leçons). — VIII. Genèse des acquêts moraux et phases de la moralité (1 leçon). — IX. Le progrès intellectuel et le progrès moral. — Les normes éthiques. — L'idéal (1 leçon). — X. Le droit, la justice, les institutions. — La morale, le socialisme et l'anarchie (3 leçons).

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étaines. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art — Reliures, etc.

OUVERTE TOUS LES JOURS
de 10 à 6 heures.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER
SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

E. DEMAN

EXPERT

libraire de S. A. R. Mgr le Comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, à Bruxelles

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES ANCIENNES ET MODERNES

RELIURES D'ART

Estampes du XVIII^e siècle

DESSINS ET EAUX-FORTES DE F. ROPS

CATALOGUES PÉRIODIQUES A PRIX MARQUÉS

envoyés gratuitement sur demande

DIRECTION DE VENTES PUBLIQUES

ACHATS DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

LE COURRIER DE LA PRESSE

BOULEVARD MONTMARTRE, 21, PARIS

Directeur : A. GALLOIS

TARIF : fr 0-30 par coupure.

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limité.

Par 100 coupures,	25 francs.	Par 500 coupures,	105 francs.
" 250 "	55 "	" 1000 "	200 "

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE HORS DE FRANCE. — ENQUÊTE SUR L'ÉVOLUTION DES INDUSTRIES D'ART (suite). — QUELQUES LIVRES. J.-M.-J. Bodson (*L'Apostolat chez les civilisés*), par le baron de Haulleville; *Hymnes profanes*, par Achille Segard; *Charles-Louis Hanssens. Sa vie et ses œuvres*, par Louis Barwolf. — A VERVIERS. *Concert de la Société d'Harmonie*. — PAYSAGE URBAIN. *Notre Hôtel de ville*. — LES CARILLONS FLAMANDS. — LE FUTUR CONGRÈS DES ARTISTES BELGES. — PETITE CHRONIQUE.

Histoire de la Littérature française hors de France

par VIRGILE ROSSEL. Un volume in-8. Payot, éditeur, Lausanne.

M. Virgile Rossel traite de la littérature en Suisse, au Canada, en Hollande, en Suède et Danemark, en Allemagne, en Angleterre et en Orient, mais ce qu'il dit de notre littérature belge m'intéresse trop pour qu'il me reste l'envie de penser aux écrivains français disséminés dans ces autres pays. D'un style admirablement correct, où mon goût belge pour le « copieux » croit sentir une recherche toute particulière de simplicité et de clarté, — j'allais dire de propreté minutieuse, — M. Rossel dessine notre histoire littéraire, si courte encore, et rend à peu près justice à tous les talents qui

y brillèrent, depuis Eginhart et Froissard, jusqu'à nos vivants d'aujourd'hui.

Le sel abonde en cette étude sagace, critique fine et consciencieuse de races trop étrangères à l'auteur ; mais la pensée n'y coule pas d'un seul grand jet aux multiples rebondissements, et je ne sais quelle soif me prend en la lisant. Il est peut-être difficile de nous définir, nous dont la personnalité littéraire n'a pas encore eu le temps de bien s'affirmer, et qui nous trouvons devant notre « moi » éternel comme ce personnage fantastique d'Aldrich qu'un fantôme rencontre dans « le royaume des âmes ». « Qui es-tu ? » demande le fantôme. « Je ne sais pas », répond l'autre en tremblant, « je ne suis mort que depuis hier. » — Nous ne sommes pas même tout à fait morts à notre vie de luttes matérielles, on ne sait pas encore qui nous sommes, mais il me semble que pour juger de l'âme d'un peuple, pour savoir seulement jusqu'à quel point cette âme s'extériorise dans la forme qu'il donne à sa pensée, il faut être très sensible aux principaux courants universels qui agitent les hommes et voir ensuite, dans cet aspect général, *les façons différentes de penser la même chose* qui caractérisent les nations comme les individus. Comparer quelques pays dans leurs rapports avec un autre pays, c'est s'exposer à devenir partial, c'est surtout risquer de juger sans base suffisamment une et large. Puis, pour juger les autres, il faut sortir de sa peau, entrer

dans la leur et regarder l'aspect, l'ensemble des choses du haut des fenêtres de cette temporaire prison. Or, M. Rossel n'entre pas d'un pouce dans notre peau et reste hermétiquement enfermé dans la sienne. Il en résulte que tout en nous souhaitant une personnalité, il ne nous découvre que quelques qualités de « couleur d'assimilation », etc., et nous traite en « satellites » de la France, nous conseillant de nous considérer comme tels, sous peine d'être « pétrifiés » par « l'amour propre » national. (!) La Belgique est condamnée, dit-il, « à recevoir de l'astre principal (la France) une lumière qu'elle devra rendre aussi brillante que possible ».

Puis, on nous accuse vaguement de vouloir remplacer le français par le belge et « d'avoir peut-être l'ambition de renouveler, en nous renouvelant, le patrimoine intellectuel de la France ». N'est-ce pas nous prêter des vanités enfantines pour pouvoir nous remettre à notre place? Et ne pourrait-il y avoir un caractère belge, une inspiration belge, sans que la France en fût révolutionnée?

Prendre la France, Paris surtout, pour arbitre de la Forme, de la Forme littéraire française, paraît tout naturel. La France a un tel don de MESURE que tout ce qui est art aspire à passer sous sa toise pour y apprendre ce qu'il contient de désordonné. Mais l'amour de la mesure a aussi ses dangers; il s'effraie de tout ce qui est inusité, de toutes les oscillations du génie humain dépassant les bornes connues. Avant d'avoir compris et équilibré ces nouvelles grandeurs qu'elle traite d'énormités, il arrive souvent que la France les nie.

C'est contre cette tendance bien marquée de M. Rossel qu'il nous faut vigoureusement réagir, et si les Suisses ne protestent pas, — à en juger par un article de Paul Seippel dans le *Journal de Genève*, — nous entendons, nous, protester, et vivement.

Puisque la personnalité belge est encore dans l'enfance, et par conséquent malaisée à découvrir, c'est bien à nous, qui en avons conscience, à affirmer le sens des tendances volontaires de ce marmot qui fut de tout temps dangereusement désireux de s'appartenir à lui-même.

M. Rossel nous trouve « l'esprit brillant sans profondeur ». Mais — je prends l'exemple qui me frappe le plus — il ne comprend pas, lui, Maeterlinck dont il traite une œuvre de « mervellette d'art décadent ». — *Pelléas et Mélisande* lui paraît plus « puénil et plus insignifiant encore » que les pièces précédentes.

M. Rossel, qui étudie avec tant de prudence les mouvements de l'esprit, ne me paraît pas avoir suffisamment vécu la vie de l'âme moderne; il n'a pas encore été tourmenté par cette passion de synthèses et de symboles qui secoue le monde pensant et sensitif, tout étourdi d'avoir perdu en trop peu de temps tous ses symboles et toutes ses synthèses. En Suisse, en France aussi peut-

être, la Réforme ou les révolutions ont amené peu à peu les esprits à leur transformation actuelle. — Pour nous, qui nous éveillons tout d'un coup, la crise est plus intense, plus sensible, le déchirement d'avec le passé plus douloureux. Si dans ces moments de souffrance aiguë, l'orgueil est exacerbé, la passion peut être plus forte aussi; et les bornes étroites du petit pays, des petites idées qui nous renferment peuvent devenir les obstacles contre lesquels s'aiguise avec plus d'obstination toute l'irritation trop longtemps étouffée.

Notre histoire a profondément retouché la personnalité qu'avait sculptée notre position de peuple intermédiaire, et c'est contre l'influence d'un très lourd et autoritaire passé qui nous luttons pour retrouver l'âme joyeuse de notre pays.

C'est ce sentiment qu'il faudrait vivre presque, pour deviner, sans autre initiation préalable, le symbolisme involontairement universel de Maeterlinck, qui devait éclore dans notre coin de terre tant tyrannisé, matériellement et moralement. C'est au milieu de ces populations rendues peureuses, timorées et sournoisement prudentes que devaient surgir tout naturellement, dans un cerveau imaginaire, les symboles vivants et dramatiques de nos impuissances qui furent religieusement affirmées, de nos terreurs indéfinies, de nos ignorances d'aveugles.

Si Camille Lemonnier, que beaucoup admirent sans le comprendre, peut personnifier notre essentielle joie et exubérance, Maeterlinck — que nous n'enfermons pas plus que lui dans les frontières de l'âme nationale — peut personnifier un autre côté de cette âme : la soif de se replier sur elle-même pour étudier les événements intérieurs dans leur inéluctable réalité et dans leur profondeur.

C'est l'héritage que nous ont légué nos ancêtres du Nord; et nous pouvons nous en glorifier, surtout en ce moment où la vrillette intime de leur influence nous est si nécessaire pour retrouver le pivot qui manque au mouvement d'extériorisation générale où nous commençons à nous lancer, à la suite des autres nations, à la suite de la France surtout.

C'est peut-être par ce côté tout septentrional que nous pourrions apporter à la grande latinité dont nous faisons partie une note personnelle, une note neuve dont nous créerons toujours davantage le besoin.

M. Rossel, qui nous juge avec une si grande volonté d'indulgence et qui nous attribue « le sens et la passion du réel », le don de « créer de la vie », ne nous en voudra pas de lui avoir dit comment nous qualifions cette vie double dont nous nous sentons animés.

Enquête sur l'évolution des industries d'art⁽¹⁾.

L'enquête de M. Henry Nocq a donné lieu à une intéressante polémique entre MM. EUGÈNE GRASSET, BULS et FÉLIX DE BREUX. Nous en avons résumé les éléments. Voici, pour clôturer le débat, une dernière lettre de M. le bourgmestre Buls :

« La lettre que j'ai eu l'honneur de vous adresser a soulevé des réponses de MM. Grasset et de Breux. La discussion que vous avez fait naître me paraît trop intéressante pour ne point la continuer. Me permettez-vous de vous envoyer une courte réponse aux critiques provoquées par ma lettre ? »

Quand des hommes de bonne foi discutent une question controversée, il arrive souvent que leur désaccord ne s'accroît que parce qu'ils n'ont pas nettement établi le terrain de la discussion ; chacun poursuit son idée dans sa direction favorite.

M. Félix de Breux prétend que je n'ai qu'effleuré la question fondamentale de l'enquête de M. Nocq : Dans quelles conditions croyez-vous que puisse se manifester le « style » destiné à mettre fin à l'anarchie esthétique actuelle ?

A ce point d'interrogation, M. de Breux répond :

« Pour créer un style, il faut simplement retourner vers les traditions de l'art gothique. »

Moi, je réponds : Votre recette sera efficace, mais à la condition que la société contemporaine se remette à penser comme pensait la société du XIII^e siècle, qu'elle ait les mêmes besoins, les mêmes aspirations.

Si, concurremment aux efforts de la société de Saint-Luc, efforts auxquels j'ai impartialement rendu hommage, les patrons de ce mouvement parviennent à rendre à l'Eglise catholique l'empire qu'elle possédait sur les esprits au XIII^e siècle, alors, je l'admets, surgira un style néo-gothique et nous pourrions assister à une Renaissance chrétienne, comme au XVI^e siècle l'on a vu apparaître une Renaissance païenne.

Je ne veux pas rechercher si cela est probable pour ne pas soulever la querelle clérico-libérale. Mais je suis trop tolérant et trop partisan de la liberté pour ne pas approuver des gens qui poursuivent sincèrement la réalisation de leur idéal, fût-il contraire au mien.

Il est permis de déplorer la Renaissance païenne ; mais se demander si elle aurait pu être évitée, me paraît aussi puéril que de rechercher ce qui serait arrivé si le nez de Cléopâtre avait eu un millimètre de plus.

On connaît toutes les conséquences qu'entraîne la déduction d'un savant allemand : Antoine ne serait pas devenu amoureux de l'insidieuse Égyptienne, il n'aurait pas perdu la bataille d'Actium, Auguste ne serait pas devenu empereur, etc., etc.

M. de Breux m'a donc très bien compris quand il dit que je prêchais l'éclectisme ; j'ai simplement expliqué que notre art était éclectique, parce que notre société l'était, comme il est cosmopolite, parce que notre société voyage et s'intéresse à ce qui se passe dans le monde entier. Avant la découverte de l'Amérique, avant la vapeur, l'électricité et les journaux, les peuples vivaient dans un isolement favorable à leur originalité et conservaient leurs mœurs nationales comme leurs costumes nationaux ; aujourd'hui, Londres pour les hommes, Paris pour les femmes, règlent les modes des vêtements, et depuis le cap Nord jusqu'au

(1) Voir nos 41, 42, 43, 44, 46 et 48 de *l'Art moderne* de 1894.

cap de Bonne-Espérance, on trouve des gens vêtus du veston et coiffés du chapeau boule. Ce ne sont que les peuples rebelles à ce que nous appelons le progrès, comme les Chinois et les Musulmans ; qui conservent leur costume traditionnel. Je suis le premier à le déplorer au point de vue pittoresque ; mais cela est fatal.

Je ne crois donc à l'efficacité de la propagande d'un artiste ou d'une société qu'à la condition que celle-ci se fasse dans le sens du courant qui emporte l'humanité, et ceci répond à la question de M. Nocq : Y a-t-il lieu pour le producteur de chercher seulement à satisfaire le goût public ou, au contraire, à l'influencer et à le diriger ? Un producteur de talent peut provoquer une mode passagère, un engouement momentané pour un genre donné ; il ne créera pas un style, car celui-ci ne s'impose à une nation que s'il est le reflet de sa civilisation.

Il est donc difficile de distinguer entre la mode et le style quand il s'agit de l'époque contemporaine : la mode peut persister, s'accroître, prendre le caractère d'un style définitif qui durera autant que règnera l'esprit qui l'inspire ou peut s'étioler faute de correspondre à l'idéal de l'époque.

Les expéditions de Charles VIII, de Louis XII et de François I^{er} introduisirent les modes italiennes dans la noblesse française, et comme ces modes agissaient dans le même sens que les idées humanistes qui prenaient corps dans les esprits, elles se transformèrent peu à peu dans le style de la Renaissance. De nos jours, l'ouverture du Japon au trafic européen a mis le japonisme au moment à la mode ; mais, comme ce goût ne correspondait pas à nos mœurs, il s'est déjà éteint ; en ce moment, les inventions de quelques tapissiers anglais ont du succès ; nous croyons que cette mode passera comme le japonisme.

Ce sera le XX^e siècle qui pourra dire si les productions du XIX^e siècle portent une marque typique qui permette de les distinguer de celles des époques antérieures.

Telles sont donc les conditions dans lesquelles un style nouveau peut se manifester, et je crois avoir répondu ainsi à tout le questionnaire du *Journal des artistes*.

Veuillez agréer, etc.

Le bourgmestre,
BULS. »

Ce qui est consolant, c'est, s'il faut en croire M. VICTOR CHAMPIER, les progrès sensibles que font, d'année en année, dans les voies nouvelles ; les élèves des écoles publiques ou privées dans lesquelles on enseigne l'art décoratif. « Le mouvement se manifeste, dit-il, avec une intensité qui doit nous donner les plus belles espérances. Qu'on regarde, par exemple, les travaux des élèves de Grasset. On y verra la pensée d'art affirmée ; on y reconnaîtra l'influence d'un maître obligeant ses élèves à respecter les matières et à suivre une méthode rigoureuse. Le public pourrait se convaincre qu'une génération se forme, qui apporte peut-être les éléments d'un style. »

M. Champier est d'avis, comme M. Falize, que la substitution de la fantaisie individuelle à l'unité de direction qui caractérisait les époques monarchiques est la cause la plus appréciable des modifications profondes que nous constatons dans la forme des objets usuels. L'art varie en raison de l'idéal social des générations au cours desquelles il se manifeste. Et la production mécanique, loin d'être un mal, contribuera surtout aux modifications des formes. *Les artistes seront obligés de travailler pour les machines, de*

chercher des formes simples capables d'une reproduction nombreuse dont le bon goût ne sera pas exclu. « La production à bon marché est une loi de la démocratie moderne, ajoute l'éminent critique. Les formes et les décorations exécutables à la machine sont une des conséquences de cette loi et ont pour but de satisfaire les gens de goût de plus en plus nombreux, tandis que dans le passé on faisait des travaux minutieux et chers qui ne s'adressaient qu'à une élite. Nous avons besoin maintenant d'un art très répandu, pour la foule. Cet art aura recours aux machines et évitera les recherches de main-d'œuvre coûteuses. Enfin, il contribuera à répandre les pensées philosophiques qui seront les idées de la Société de demain. »

Le peintre DUEZ applique résolument les théories nouvelles. Le temps est passé, selon lui, des tableaux et des statues sans but déterminé et prétendant former à eux seuls un tout complet. A part quelques noms dont les œuvres font banque, bientôt les artistes qui s'obstineront à rester en dehors du mouvement moderne verront que le public ne désire plus rien d'eux.

« Les peintres et les sculpteurs doivent donc forcément diriger leurs efforts et leur talent vers l'embellissement de tous les objets au milieu desquels nous vivons. »

M. Duez constate l'influence heureuse qu'a eue l'Angleterre sur la rénovation du mobilier. Il se réjouit des progrès qu'elle a introduits dans l'ornementation des intérieurs, mais il craint l'abus, l'imitation trop servile, l'engouement excessif.

Le céramiste Dalpayrat exprime en ces termes son opinion :

« Ce que je pense du style dans les industries d'art, Monsieur ? Je n'ai guère qualité, en vérité, pour parler sur telle matière qui est d'ordre plutôt littéraire, et littéraire, je ne le suis pas. Je me contente de pétrir des terres, de les enduire d'oxydes métalliques et, ceci fait, de les cuire à ma façon pour en obtenir des poteries qui ne sont point de style, apparemment, puisqu'on s'accorde à constater que dans un genre vieux comme celui de la céramique chinoise, je ne fais rien de pareil à ce que font les autres. Dans les arts industriels comme dans les autres, il me paraît qu'il n'y a pas de style à proprement parler, mais des styles ; chacun a le sien : Puvis de Chavannes comme Bouguereau, Rodin comme Falguière, Dubois comme Charpentier, Dalpayrat, votre serviteur, comme Chapellet, Delaherche comme Lachenal, mes confrères fabricants de cérames flammés.

Quoi que l'on fasse, qu'on peigne ou qu'on sculpte, qu'on dresse des plans ou qu'on en grave, qu'on souffle du verre ou qu'on pétrisse des argiles pour les passer au feu, on n'est artiste qu'à la condition de ne copier personne. Sculpter comme les Grecs, bâtir comme les Romains, copier les architectes du moyen-âge, reproduire Bernard Palissy, imiter les Arabes ou les Persans, ce n'est pas être artiste, ce n'est pas avoir de style : le style naissant de l'affirmation de la personnalité. »

Et M. Fernand Thesmar ajoute : « Le style nouveau ? Ils se résume pour moi en trois points qui sont, je crois : de s'inspirer de Dame Nature qui a été, est et sera toujours notre Grand Maître à tous, — du Génie de nos devaniers, qui ont fixé leurs sensations avec foi et amour de leur art, — et surtout de ne singer jamais personne ! »

A citer aussi l'opinion de M. DAMPT, exprimée avec une noblesse et une élévation d'idées qui décèlent l'artiste délicat auquel nous devons cette merveille, *Le Chevalier Raymondin et la Fée Mélusine* :

« L'art décoratif d'une époque est le goût de cette époque adapté

à ses besoins, à ses désirs, à ses aspirations et appliqué même aux choses les plus intimes de la vie.

C'est ainsi que les gothiques, ces délicats penseurs, sculptaient sur leurs meubles, et même sur les objets les plus communs, les pensées religieuses, des rêves d'anges et d'amour chevaleresque. Les Egyptiens portaient comme agrafes des animaux sacrés, des images d'Isis et d'Osiris.

Les Grecs (si Pompéi est une pâle manifestation de leur goût) donnaient aux moindres objets des formes de divinités ; à leurs oreilles, ils suspendaient de petits amours ; sur leurs miroirs, ils gravaient des toilettes de Vénus ; leurs coupes, leurs casseroles mêmes étaient ornées de bas-reliefs représentant les mystères de Bacchus.

Mais nous, modernes de 1900, où sont nos croyances ? où sont nos inspirations ? pour que nos artistes les divinisent et les plient à cette décoration qui doit charmer nos vies.

Nous sommes sans passé, puisque nous nions le passé gothique ; sans idéal, puisque nous n'aimons rien, sinon les plus stupides satisfactions sensuelles. Notre siècle est le triomphe de l'ingénieur : cours avec tes machines à vapeur, parle avec tes téléphones, parcours la terre comme un éclair, mais dans le ciel tu ne feras pas un pas ; tu en oublieras jusqu'au désir : toi tu n'as pas même une espérance, tu veux un art !

Nous en sommes réduits à copier et recopier sans fin le passé, bien qu'il soit si peu en harmonie avec nos idées et notre façon de vivre. N'est-il pas plaisant de voir parfois une canne Louis XV, à pomme finement ciselée, entre les gros doigts velus d'un bourgeois ventru, habillé par la Belle Jardinière ou Old England. D'ailleurs, quelle décoration pourrait-on trouver s'harmonisant avec le costume moderne ? Nous vivons vraiment à l'époque du tuyau : tuyau sur nos têtes, tuyau autour de nos bras, tuyau autour de nos jambes, tuyau blanc en forme de manchettes et toujours tuyaux les paysages de notre Paris.

Le style nouveau n'existe donc pas ; pour le créer il faudrait que les fils de bourgeois qui conquièrent hier la puissance, devinssent des hommes de goût, de grands seigneurs capables de comprendre un art pour eux ; ils verraient qu'on peut mieux appliquer les découvertes de notre époque. Sur ce fumier moderne peut-être poussera-t-il une génération meilleure ; alors les machines serviront à soulager la misère ; le télégraphe transmettra plus vite les plaintes de ceux qui souffrent, les chemins de fer renverseront les frontières où guette la force armée. La coupe de pitié répandue sur cette terre par le Crucifié n'est pas encore épuisée et ceux qui, comme lui, auront mis tout leur cœur dans une œuvre, alors seront compris et aimés.

L'artiste de son côté, dans un but de lucre, ne doit pas flatter le goût du moment : au lieu de s'abaisser lui-même, il doit élever le public jusqu'à lui. Puisque l'art décoratif a pour but d'apporter le charme du beau dans notre vie intime, il faut qu'il adapte aux objets usuels les éléments de beauté épars dans la nature, dédaignant les objets inutiles, qui deviendraient d'horribles bibelots. Qu'il fasse cette adaptation avec goût, intelligence et discernement ; que l'objet soit agréable au toucher, que les ornements ne nuisent point à son usage et à sa solidité, enfin que la couleur et la richesse viennent y ajouter leurs charmes. Surtout qu'il sache bien adapter la matière à la composition et à la destination de l'œuvre ; ne pas faire un bois d'une chose destinée au plâtre, ne pas forger du fer qui ressemble à de la fonte ; il doit être d'abord ouvrier, puis artiste par le sentiment, enfin penseur par l'idée.

Tel doit être le but de l'artiste décorateur ; mais avant tout qu'il se souvienne que toujours et toujours l'Art est l'essence de la nature épurée, affinée, synthétisée à travers un tempérament d'artiste, qui doit, non la copier, mais la transformer, la styliser. »

QUELQUES LIVRES

J.-M.-J. Bodson (*l'Apostolat chez les civilisés*), par le **BARON DE HAULLEVILLE**. Brochure de 94 pages, in-12; 5 exemplaires numérotés sur papier de Japon, 100 exemplaires sur papier de Hollande Van Gelder.

Une belle âme, celle de ce philosophe aimant que fait entrevoir M. de Haulleville; une belle vie, celle de ce prêtre qui, devant son époque parce qu'il avait la double puissance de la foi religieuse et de la foi scientifique, s'est attaché aux jeunes gens de son temps pour en faire des hommes qui eussent un cœur fort.

Toute foi — débile ou robuste, superficielle ou profonde — repose en dernier ressort sur la sourde conscience qu'on a de sa propre intensité; et la foi sereine et ardente de l'abbé Bodson révélait une de ces belles natures confiantes parce qu'elles sont bonnes, audacieuses parce qu'elles se sentent obscurément un centre, un tourbillon de vie et de forces.

Le livre de M. de Haulleville est plutôt l'apologie que la biographie de ce prêtre, fondateur de l'institut qui porta son nom, « sorte de pédagogie universitaire où il recevait des pensionnaires, élèves de l'université de Liège », mais il est surtout l'expression du profond regret de tant d'hommes qui ont pu vivre avec cet apôtre pendant quelques années et qui ont assisté, impuissants, à cette tragédie d'une lumière qu'on met sous le boisseau parce qu'elle gêne l'ignorance.

C'était à travers son attraction naturelle vers le Beau qu'il allait à la science et à sa foi; c'est à ce titre d'artiste-né que nous pouvons en parler ici, et c'est aussi ce qui fit que ses supérieurs, hommes de combat, ne purent le comprendre.

M. Bodson, comme toutes les âmes à la fois souples et fortes, — quelle que soit d'ailleurs la direction de leur intellectuel, chose secondaire, — avait attiré à lui la fraction pensante, l'élite de la jeunesse religieuse de son temps et de son entourage en cette bonne ville de Liège.

Il la quitta pour une cure de village quand on l'obligea à cesser cet apostolat, et il mourut à Thimister, vingt-deux ans après, vaillant, triste et adoré des simples comme il avait été adoré des civilisés complexes.

L'influence d'artistique simplicité et d'élévation qu'il avait eue sur l'esprit de ses élèves se retrouve dans cette lettre de l'un d'eux, — contant l'enterrement de l'abbé, — où je retiens ces lignes :

« Tu aurais dû voir cela, cher ami. Tu saurais mieux que jamais jusqu'où un homme peut monter dans le cœur des foules, jusqu'où le cœur des foules peut porter sa reconnaissance. Ah ! curé Bodson, si vous ignoriez ce dernier hommage, je vous plaindrais, même au ciel. Ce qu'on a pleuré, c'est inimaginable.

« A. D. a été superbe au cimetière. Il n'y avait plus moyen de penser que Bodson était mort, en écoutant ces envolées qui ne laissaient songer qu'à la vie, et quelle vie ! Je ne savais pas, même à cinquante ans, qu'elle put ainsi mettre la mort sous ses pieds, dans le tombeau que nous regardions. Et voici, mon cher ami, ce qu'il y a eu de particulièrement étrange dans le grand départ de

l'abbé : on s'y sentait réconforté, et ma foi, oui, on y allait sans gêne avec la mort, tant on la sentait petite, microscopique. Il y a plus d'immortalité dans un pareil court moment que dans un million de têtes sans espérance. »

Hymnes profanes, par **ACHILLE SEGARD**. Paris. Bibliothèque de la Plume, 96 pages.

M. Achille Segard est un de ces artistes méritants dont la perspicacité a su discerner le rôle important que joue, dans la rénovation des lettres françaises, la jeune école belge. Il a déjà analysé la personnalité de M. Georges Rodenbach et le premier feuillet de son présent livre annonce une série d'études sur MM. Edmond Picard, Camille Lemonnier, Maurice Maeterlinck et sur les écrivains de la jeune Belgique.

Malgré certaines inexpériences de technique, les vers qu'il a réunis sous le titre de *Hymnes profanes* présentent mieux que des promesses. Des influences multiples : de Verlaine, de Stéphane Mallarmé, d'Alfred de Musset, donnent à l'ensemble l'aspect d'une bigarrure où se révèle maint archaïsme, et la personnalité inquiète, mélancolique, langoureuse de l'auteur se dégage encore mal de cette pesante hérédité littéraire.

Cependant, l'élégance et la finesse personnelles ne manquent point, et les vers suivants méritent qu'on s'en souvienne :

Vos yeux sont une émeraude filigranée,
Ils en ont la clarté vague et la transparence,
Et même cette douceur inaccoutumée
Où flotte comme une lointaine remembrance.

Vos yeux ont la limpidité de l'eau dormante.
Où les hauts peupliers et le ciel bleu se mirent,
Il s'y traîne parfois une langueur tremblante
Et nul ne vus comprend de ceux qui les admirent.

Charles-Louis Hanssens. — **Sa vie et ses œuvres**, par **LOUIS BARWOLF**, V^e F. Larcier, éditeur, Bruxelles.

M. L. Barwolf, chef d'orchestre à la Monnaie, a réuni avec une patience et une persévérance dignes d'un bénédictin, tous les renseignements, toutes les anecdotes, tous les documents qu'il a pu découvrir sur C.-L. Hanssens, dont il fut l'élève et l'ami. — Il met en relief le remarquable talent d'orchestration de ce compositeur qui fut en son temps aussi habile à manier l'orchestre que ses plus adroits contemporains. M. Barwolf voudrait qu'on élevât une statue à C.-L. Hanssens.

Il semble que ce travail minutieux sur l'œuvre et sur l'homme soit le vrai monument que mérite la mémoire de notre compatriote-musicien.

A VERVIERS

Concert de la Société d'Harmonie.

Entendu, à côté de ce tant féminin Sarasate, — une virile page de musique, un de ces rares morceaux d'art qui laissent les profanes dans un étonnement, une demi-admiration confuse, et qui révèlent à ceux que l'art fait penser, de nouvelles profondeurs. C'était une « étude symphonique » de Guillaume Lekeu, sur le second *Faust* de Goethe. Harmonies neuves, hardies, sans faux éclat pourtant, sûres, où se devine certes l'influence de Wagner; mais où la personnalité de l'auteur se détache bien définie et où une science et une technique modernes, serrées, sont les humbles servantes d'une conception haute. Une pensée, rien qu'une, semble se dégager de ces multiples enlacements de rythmes et de tona-

lités si solidement enchevêtrés. Une montée, — qui devient toujours plus confiante et plus intense sans cesser d'être grave, — voilà l'impression principale du morceau, impression forte, dont on ne peut oublier la caractéristique grandeur. — Œuvre de sérénité, mais aussi de passion, de passion haute, — le crescendo d'une volonté jeune allant grandissant et s'élargissant, puis s'épanouissant dans une paix très douce.

PAYSAGE URBAIN

Notre Hôtel de ville.

L'admirable restauration de l'hôtel de ville de Bruxelles va se continuer par l'aile de la rue de la Tête d'Or. Les lucarnes du vaste toit en pente aiguë seront renouvelées. A cet égard, et pour toutes les lucarnes, nous attirons l'attention de M. Buls sur la façon dont on décore les volets moyen-âge dans certaines villes étrangères. On les peint en tons vifs, de deux ou trois couleurs, soit en barres angulaires de blason, soit en clepsydres. Tel est le cas notamment à Nimègue et à Middelbourg. L'effet est très heureux et augmente singulièrement l'effet décoratif et la richesse joyeuse de l'aspect. Les tons employés sont le jaune, le noir, le rouge-brun.

Les Carillons flamands.

M. Edmond Vander Straeten a donné dernièrement, dans la *Fédération artistique*, d'intéressants renseignements sur les carillons des Flandres. La prochaine installation du carillon de la Maison du roi à Bruxelles, leur donne une actualité particulière :

Quand on parle des carillons de Flandre, on cite *ne varietur* les majestueux jeux de cloches de Bruges et de Gand, ceux d'une moindre envergure, mais aux timbres argentins, d'Ypres, d'Audenarde, de Sottegem, etc.

La plupart de ces sonneries artistiques avaient, pour l'heure et ses subdivisions, réglées mécaniquement, des figurines pittoresques, dont le groupe d'Adam, d'Ève et du serpent tentateur était le plus populaire. Rien de plus naïf que notre premier père, suivi de sa compagne, venant tour à tour battre l'heure, et le serpent descendant tortueusement de l'arbre emblématique, pour mêler son jeu sonore à celui de ses victimes.

Je voudrais vivement voir reconstituer un de ces carillons modèles du xvi^e siècle — époque de leur apogée — avec tout l'attirail de ses représentations emblématiques, de son clavier manuel et pédestre, et surtout avec ses cloches aux timbres fins et choisis. On ne la tentera pas, une pareille résurrection : le choc de comparaison serait réellement trop vif.

Je disais en commençant que les carillons de Bruges, de Gand et d'autres de la Flandre orientale étaient sans cesse cités, à propos des jeux de cloches aériens de nos beffrois. On oublie que la Flandre française en offre, sinon de meilleurs, du moins en nombre réellement supérieur que ceux de nos contrées. Celui de Dunkerque domine toute la kyrielle. Le motif spécial qu'il chantait existe encore. Chez nous, presque tous les airs particuliers ont disparu.

Lille en a possédé de nombreux et d'excellents. « A presque tous les clochers des paroisses, dit un historien local, il y des carillons avec quoi on pourrait donner bal à toute la ville en cas de besoin. »

Celui d'Armentières remonte au xvi^e siècle. Avesnes a échangé ses modestes cloches contre l'harmonieux orchestre aérien de Lessies. L'instrument de Bailleul comprend 31 cloches. Bouchin en compte 36, dont quelques-unes datent du xvi^e siècle.

Cambrai, où, dès le xvi^e siècle retentissait, à son hôtel de ville, un rudimentaire jeu de cloches, a pu exhiber, durant trois siècles, le célèbre jeu automatique de *Martin et Martine*. Pour les sonneries réglées de ses églises, une demi-douzaine d'airs se faisaient entendre quatre fois l'heure. Douai a le pas sur Cambrai pour l'ancienneté de ses timbres de cloches : « En 1394, dit un historien local, on renferma dans une *boiste les appiaux* de l'horloge, qui sonnaient la demie et les quarts d'heure. » En 1479, un maître horloger travailla « aux barres de fer qui faisaient mouvoir les marteaux. »

Le carillon de Gondecourt exécute mécaniquement, nuit et jour : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière*. Hondschoote, un simple village, avait, dès 1585, son jeu de cloches mécanique, et Roubaix, à partir de 1556.

Le carillon de Saint-Amand joue un air de la *Fille de Madame Angot*. Enfin Seclin, en 1610, et Tourcoing en 1823, eurent des cloches réglées musicalement...

En somme, on compte une trentaine de localités à carillons grands et petits, en Flandre française.

Il y a deux ans, un musicographe danois est venu inspecter les jeux de cloches de notre Flandre. Nul n'a songé à l'amener au delà des frontières du sud. Il eût eu là, vraisemblablement, beaucoup à annoter et peut-être à apprendre.

LE FUTUR CONGRÈS DES ARTISTES BELGES

La Coopérative artistique prend l'initiative d'un mouvement de concentration des forces artistiques belges, dont l'influence sera grande, si le projet aboutit.

En effet, à l'heure présente, un besoin d'union se fait sentir dans toutes les branches de l'activité intellectuelle et la forme logique de cette union, au point de vue de l'art et des artistes, est la création des syndicats que la Coopérative artistique poursuit. Donc, selon les besoins réels émanant de l'état de la société telle qu'elle est constituée, nous verrons à brève échéance les artistes et tous ceux qui s'occupent de métiers d'art unis dans un but artistique et humanitaire.

La Fédération syndicale des arts et métiers artistiques aurait pour but d'édifier à Bruxelles un Palais des Beaux-Arts, d'organiser des expositions générales, de groupes et particulières, d'assurer aux artistes syndiqués une pension de retraite, de créer à leur usage une Caisse de prévoyance, d'organiser une institution de secours mutuels, en un mot de développer le culte de l'art et de l'art appliqué et de poursuivre l'amélioration du sort des artistes.

Il y aurait un nombre assez grand de syndicats formant la Fédération syndicale; celui des peintres, des sculpteurs, des musiciens, des hommes de lettres, des artistes dramatiques, etc.; et pour aboutir à leur constitution définitive la Coopérative artistique convoquera vers la mi-janvier un congrès des artistes belges sans distinction d'école ou de métiers.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de LA LIBRE ESTHÉTIQUE qui s'ouvrira vers la fin du mois prochain, dans les galeries du Musée, promet d'avoir, en raison du nombre et du choix des artistes invités à y participer, une importance particulière.

L'exposition réunira plus de cent adhérents, parmi lesquels bon nombre d'artisans d'art. Les artistes les plus éminents de Belgique, de France et d'Angleterre se sont empressés de promettre à la direction leur concours. Nous en publierons prochainement la liste. Disons, en attendant, que LA LIBRE ESTHÉTIQUE, qui avait, l'an passé, accordé à Xavier Mellery les honneurs d'une exposition d'ensemble, consacrerait cette année une salle à Constantin Meunier. Outre son admirable bas-relief *L'Œuvre*, qui n'a pas encore été exposé en Belgique, l'éminent artiste réunira un choix de ses sculptures, pastels, dessins et tableaux les meilleurs, ce qui promet un envoi d'un puissant attrait.

La présence simultanée de deux des chefs de l'École préraphaélite, G. F. Watts et Holman Hunt, sera l'une des grandes attractions du Salon. William Morris y sera représenté par ses plus récents volumes; Walter Crane par une importante série d'aquarelles, de dessins et d'illustrations. Parmi ces dernières, les originaux du superbe volume : *Faerie Queen* que vient de mettre en souscription le très-artiste éditeur George Allen.

Le concours des artistes anglais sera, cette fois, très important. Indépendamment des noms cités ci-dessus, signalons les envois des sculpteurs Onslow Ford et George Frampton, des peintres Lavery, Murray, Reynolds-Stephens, H. Sumner, Voysey, James Kay, Laurence Housman, de M. Arthur-J. Gaskin, directeur de l'École des arts décoratifs de Birmingham, de M. C.-R. Ashbee, directeur de la *Guild and School of Handicraft*, des éditeurs J.-M. Dent, John Lane, des relieurs Cobden-Sanderson et Zaehnsdorf, du verrier James Powell, etc.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, à l'Empire-Palace (Alhambra), deuxième matinée des Nouveaux Concerts, avec le concours des Chanteurs de Saint-Gervais, sous la direction de M. Charles Bordès, qui chanteront notamment la *Messe du Pape Marcel* de Palestrina.

Une circonstance fortuite nous oblige à remettre à huitaine le compte rendu du Concert populaire. Nous parlerons alors avec les éloges qu'elle mérite de la *Francesca* de M. Gilson. Bornons-nous à constater pour le moment le succès unanime qui a accueilli l'œuvre et l'artiste.

L'Académie de Belgique vient de publier le programme de ses concours pour 1895.

Voici les diverses questions proposées :

LITTÉRATURE. — I. Faire l'histoire de l'architecture qui florissait en Belgique pendant le cours du xv^e siècle et au commencement du xvi^e, architecture qui a donné naissance à tant d'édifices civils remarquables, tels que halles, hôtels de ville, beffrois, sièges de corporations, de justice, etc.

Décrire le caractère et l'origine de l'architecture de cette période, avec dessins et croquis à l'appui. (Prix 1,000 francs.)

II. Quel est le rôle réservé à la peinture dans son association avec l'architecture et la sculpture comme élément de la décoration des édifices ?

Déterminer l'influence de cette association sur le développement général des arts plastiques. (Prix 800 francs.)

III. Faire l'histoire, au point de vue artistique, de la sigillographie dans les anciens Pays-Bas. (Prix 800 francs.)

IV. Faire l'histoire de l'influence de l'école de David sur l'art belge. (Prix 600 francs.)

GRAVURE. — On demande le portrait en buste, gravé en taille-douce, d'un Belge contemporain, ayant une notoriété reconnue dans le domaine politique, administratif, scientifique, littéraire ou artistique. (Prix 800 francs.)

SCULPTURE. — On demande une figure représentant la « Justice », modelée en demi-grandeur naturelle. (Prix 800 francs.)

S'adresser, pour les renseignements et délais, à M. le chevalier Edm. Marchal, secrétaire perpétuel, au Palais des Académies.

La silhouette de Benjamin Godard par Alfred Bruneau :

« Avec des qualités supérieures, Benjamin Godard avait le tort de se tenir systématiquement à l'écart du mouvement dramatique moderne. Il se faisait un point d'honneur d'ignorer totalement Wagner, et il se vantait à tout propos de n'avoir jamais ouvert une des partitions du maître contemporain. L'évolution du drame lyrique s'est donc accomplie sous ses yeux sans qu'il ait paru même s'en douter, et je crois bien que Godard est le seul de sa génération qui se soit ainsi confiné dans une pareille tour d'ivoire. Cette solitude volontaire, ce refus de participer à aucune communion intellectuelle l'avait rendu affreusement mélancolique et triste. Toujours vêtu d'une longue redingote noire, il passait dans la rue haussant sa grande taille, portant raide sa tête et dardant un regard fixe, ainsi que certains jeunes poètes douloureux et angoissés. Sa démarche automatique, ses gestes brefs, sa silhouette longue et maigre, sa figure osseuse à la barbe rare, ses cheveux drus s'échappant du chapeau faisaient se retourner les promeneurs, intéressés et un peu inquiétés par ce curieux homme sombre. »

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — I. *École libre d'enseignement supérieur* : M. Parmentier donnera sa 15^e leçon de comptabilité, cours annexé à la candidature en droit, le vendredi 8 février 1895, à 9 heures du soir.

II. *Institut des hautes études* : Lundi, 28 janvier, à 8 heures du soir, M. Emile Verhaeren : Les renaissances en Europe, 1^{re} leçon. — Mercredi, 30 janvier, à 8 heures du soir, M. van de Velde : Les arts industriels et d'ornementation, 10^e leçon; le même soir, M. de Paepe : Chimie industrielle, 1^{re} leçon. — Jeudi, 31 janvier, à 8 heures du soir, M. G. De Greef : Sociologie élémentaire, 13^e leçon. — Samedi, 2 février, à 8 heures du soir, M. Elisée Reclus : Géographie, 13^e leçon.

COURS NOUVEAUX. — *La Morale*, par M. E. de Roberty.

— *Cours de langue espagnole et de langue portugaise*, par M. Tito Zanardelli.

CONFÉRENCES. — D'intéressantes conférences vont être faites à Bruxelles, sous les auspices de l'Université nouvelle, par MM. William Morris, Walter Crane, Paul Reclus, Édouard Brisaud.

Les membres du corps professoral de l'Université nouvelle ont organisé, dans toute la Belgique, des conférences de propagande en faveur de l'œuvre.

Collection de feu M^{lle} Marie GOVAERTS.

(PREMIÈRE PARTIE)

PORCELAINES DE CHINE ET DU JAPON

Argenteries,

MEUBLES, BIJOUX

Vente GALERIE SAINT-LUC, rue des Finances, 10, à Bruxelles, les 5, 6, 7 et 8 février 1895, à 2 heures précises de relevée, par le ministère de M^e ELOY, notaire, rue de la Chancellerie, 10, à Bruxelles.

Experts : MM. J. et A. LE ROY, frères, place du Musée, 12.

EXPOSITIONS :

Particulière, le 2 février | Publique, le 3 février

de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

OUVERTE TOUS LES JOURS
de 10 à 6 heures.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

E. DEMAN

EXPERT

libraire de S. A. R. Mgr le Comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, à Bruxelles

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES ANCIENNES ET MODERNES

RELIURES D'ART

Estampes du XVIII^e siècle

DESSINS ET EAUX-FORTES DE F. ROPS

CATALOGUES PÉRIODIQUES A PRIX MARQUÉS

envoyés gratuitement sur demande

DIRECTION DE VENTES PUBLIQUES

ACHATS DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

LE COURRIER DE LA PRESSE

BOULEVARD MONTMARTRE, 21, PARIS

Directeur : A. GALLOIS

TARIF : fr. 0-30 par coupure.

Tarif réduit, *paiement d'avance*, sans période de temps limité.

Par 100 coupures,	25 francs.	Par 500 coupures,	105 francs.
" 250 "	55 "	" 1000 "	200 "

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LES CHANTEURS DE SAINT-GERVAIS. — LES THÉÂTRES A LONDRES. I. « *King Arthur* » au Lyceum. — LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES EN BELGIQUE. La Bibliothèque royale. — CONCERT POPULAIRE. *Francesca da Rimini*. — NOTES DE MUSIQUE. — LA MUSIQUE A LIÈGE. — PETITE CHRONIQUE.

Les Chanteurs de Saint-Gervais.

Musique! Musique! Musique! C'est la saison, c'est la saison! comme chantait Jules Laforgue, l'immortel, tant oublié si ce n'est par les pieux. Musique! c'est la saison! Saison! c'est la musique! Et on y va, et on y court, et on s'y pousse, et on s'y entasse, dans les salles de concert, dans les salles de théâtre, pourvu que ce soit du neuf et de l'étranger. Car pour ce qui est du courant, n'en faut pas, vous savez, n'en faut pas, fût-il bon. N'en faut pas! n'en faut pas! pain quotidien, plat du jour, plat d'anguilles. Insuffisant, ennuyeux, à la portée de tous. Importe avoir l'air de s'y connaître, avoir l'air d'avoir entendu mieux, là-bas, très là-bas, en Allemagne, ou ailleurs, à Bayreuth surtout, avec des êtres d'élite, ayant voyagé exprès, ayant fait autrement que le *vulgum*. Sinon à quoi servirait de passer pour amateur? Même dédain que les soldats d'Auster-

litz et de Friedland pour ceux de Rivoli et de Castiglione.

Donc la vogue à l'exotique! Spécialement à l'exotique double, sorti du passé d'abord, sorti de l'étranger ensuite. Un concert historique, immigré chez nous du lointain des âges, exécuté par une phalange immigrée de Paris. Quel confluent! Et que de monde! Quelle splendeur s'il y avait eu une cantatrice allemande! Mais il faut laisser quelque chose aux archanges et nous ne sommes pas encore des archanges.

Un très érudit programme, presque un traité, très méthodique et détaillé, explique et confère sur les jouissances qu'on va savourer. Les sensations prochaines y sont analysées, préparées, imposées, commandées à l'auditeur civil, docile et obéissant, qui ne veut point paraître enmasuirdé. Des portées musicales, commentées par des phrases picturales, servent de guides dans ces méandres, ainsi qu'aux expositions compliquées. On y voit posés des écriteaux variés conduisant aux carrefours de l'admiration, aux squares de l'enthousiasme, par les venelles de la sensibilité et les avenues de l'attention patiente. Une caste musicale du tendre. Un monsieur fort savant s'est appliqué à ce minutieux devoir. Et vraiment son œuvre mérite le prix, le premier prix.

Voici que M. Ch. Bordes (au physique un double de Vincent d'Indy : je vis un jeune homme noir qui me

ressemblait comme un frère), très simple et très sérieux, escabeau le pupitre, et sans façon, en homme pressé, commande la manœuvre aux choristes de Saint-Gervais, troupe mélangée de personnes très mûres agrémentées de quelques rares fraîcheurs. De bonnes voix, très disciplinées, sortant de très attentifs visages où apparaît, en sa gravité respectable et touchante, le désir de bien faire, de faire le mieux possible, chantent, en cet Alhambra! de la musique religieuse qui palpète là comme respirait Fleur-de-Marie dans le tapis-franc de la Chouette. De beaux départs, de larges ondulations pieuses, des reprises eucharistiques.

C'est l'école espagnole, avec deux motets de Tomas-Luis da Vittoria, prêtre du diocèse d'Avila, aux temps tragiques de Philippe II, l'érotique ténébreux. C'est l'école franco-belge, avec deux autres motets, l'un de Josquin de Près, musicien du roi Louis XII, l'autre du Flamand Clémens non Papa, qui modula pour l'impérieux pensif Charles-Quint le prognathe. Et cette quadruple musique de chapelle, sérieusement rénovée et exprimée par ces habitués de jubé, semble monotone et nue, déstituée qu'elle est de son divin décor, le cloître ou l'église. Des tambours suspendus dans les cintres de la vaste salle clinquante, des lanternes, des oripeaux, laissés là et qui ce soir s'accorderont avec les gesticulations obscènes des danseuses, les patapons de l'orchestre cuivré, et les refrains des gourgandines, semblent fort contrariés d'entendre les invocations sévères qui débudent par ces paroles pompeuses et mystiques : *O quam gloriosum est regnum!... O vos omnes!... Ave Maria!... Tu es Petrus!...* Et on ferme les yeux pour ressaisir les enfilades des arceaux gothiques, et les flamboiements des vitraux, et le défilé des théories en surplis et en frocs.

Mais voici la musique de Cour! La scène change avec *le Chant des oiseaux* de Cl. Jannequin, dont le studieux auteur du Programme-Bædeker dit avec conviction : « Cette fantaisie vocale est une des œuvres les plus surprenantes du xvi^e siècle; l'auteur à qui nous devons la célèbre *Bataille de Marignan* et *les Cris de Paris* a voulu donner l'illusion d'un bocage sonore. » Il y réussit gentiment et les chanteurs de Saint-Gervais s'acquittent allègrement de ce nouveau devoir. Et fa-ri-ra-ri-ron et ron-fe-re-li-io-li et ki-ki-tu-tu-flar-flar sautillent sur leurs lèvres habiles et gargarisent leurs gosiers complaisants, donnant, nous voulons bien le croire, l'illusion de ce « bocage sonore » d'où, ajoute le cicerone du livret, « émergent de temps à autre des phrases humoristiques comme celle-ci :

Il est temps, il est temps, d'aller boire... au sermon! »

Brave jeune homme! Mais place à Roland de Lattre, Pardon! Rol. de Lassus! le Montois, avec trois chansons, dont la poésie rend perplexe, rêveur, mais dont la

mélodie agréablement caresse. La première débute en ces termes :

Si vous n'êtes en bon point
Bien à point
Quelque jour engraissez
Et alors vous le serés
Serés à point.

Signé La Palisse. La seconde c'est : « Las voulez-vous qu'une personne chante, à qui le cœur ne fait que soupirer. » Et la troisième : « Sauter, danser, faire des tours. » Par ces trois petites compositions, fort originales, nous eûmes à juger du « Prince des musiciens ». Ainsi le saluaient libéralement ses contemporains.

Ensuite l'école italienne. Encore deux motets, illustrés de grands noms : Nanini et Palestrina. Latin et piété. Mais perfection, émotion, pénétration. Ah! quel malheur! quel malheur! de se sentir dans cet Alhambra et d'avoir pour unique perspective cette archi-connue multitude de concertinants amateurs bruxellois, vus et revus, pratiqués et coudoyés, depuis des siècles, dans les infinis concerts de la capitale!

Intermède! Des pièces pour clavecin de François Couperin, dit le grand, car ils furent dynastie ces Couperin de Paris, tout au long du xvii^e et du xviii^e siècle. M. Louis Diémer, extrêmement suave et au sentimental sourire, détaille sur le vieil instrument touchant et nasillard, étrange mélange de harpe, de guitare, de mandoline, *le Carillon de Cythère*, — *les Papillons*, — *le Réveil-matin*. C'est prodigieusement délicat, suranné, mince, lointain. On dirait de la musique déteinte en musiquette, de la mélodie d'herbier, très malade, élégamment anémique, la pleurnicherie très séduisante d'une princesse chlorotique égarée dans une cave où l'on force des lilas blancs. L'exécutant semble n'y vouloir toucher qu'avec d'exquises précautions, et son visage de cinquantenaire rêveur, qui sourit, si peu, si peu, mais si élégamment, si précieusement, semble chercher le diapason, le parfait accord, élimé et très doux, très doux, avec cette petite voix de reine Mab, la reine qui voyage dans une coquille de noisette trainée par une libellule qu'excite un fouet fait d'un long cheveu de Bérénice.

Cantate a Camera! Cette fois c'est un plus gros morceau. L'illusion se lève d'un concert chez la Pompadour ou à Trianon. Le clavecin est toujours là, mais on le renforce de deux violons et d'une basse, et une jeune personne s'avance, au visage pâle fortement encadré de lourds cheveux noirs dont un reflet provocateur estompe le dessous des narines : C'est M^{lle} Éléonore Blanc, escortée du même M. Diémer, plus MM. Marchot, Agniez, Jacob.

Très bien, très noble, très élégante, M^{lle} Éléonore Blanc et sa mystérieuse et suggestive moustachette.

Un concert s'inaugure, charmant : *Le Berger Fidèle* de Rameau, l'illustre, presque aussi célèbre par son

neveu que par lui-même. M^{lle} Blanc phrase avec une clarté, une aisance parfaites. Les violons, le clavecin font à son chant un accompagnement discret ravissant. Il semble que ce soit le vrai fond pour la voix : de la grâce, mais combien légère, et sans appuyé brutal. Une sourdine mélodieuse, précautionneuse, maternelle, bienveillante, une brise soulevant les feuilles, sans les emporter. Succès très entraîné issu de sensations charmantes.

Aussi faut-il la MESSE DU PAPE MARCEL, la fameuse messe de Palestrina, pour faire grandir l'impression. Kyrie! Gloria! Credo! Sanctus! Agnus! L'auteur du catalogue s'en donne à cœur que veux-tu. Il se signe et genuflecte. Et assurément il n'exagère pas. Le chef-d'œuvre s'impose et décidément l'Alhambra perd contenance. Les tambours et les lanternes rétrogradent dans les ténèbres de l'invisible. Les colonnes en chrysothèse, les loges rougeoyantes se muent en cathédrale. Le gros public se transforme en foule agenouillée. « Le ciel s'entrouvre », des souvenirs de Parsifal entrent par d'imaginaires crevasses. Et quand vient l'Amen, voici que je me surpris à répéter Amen! très dévotement, et à faire un grand signe de croix, tandis qu'en mon intellect purifié je vois défilier des anges!

LES THÉÂTRES A LONDRES

I. « King Arthur » au Lyceum.

Irving!... C'est le premier nom qui saute aux lèvres quand on revient et que les amis vous interrogent. C'est celui qui hante l'esprit et berce la rêverie, tandis qu'à toute vapeur les voitures du *London-Chatham-Dover* vous emportent sur leurs coussins bleus à travers le panorama de parcs, de pâturages et de bois (l'indicible mélancolie des sites cristallisés par le givre!) qui forme, coupé par le flot glauque de la Medway, le comté de Kent.

Si Irving se bornait à être un grand tragédien à la voix expressive, au geste sobre et juste, au masque mobile, déjà son nom s'implanterait victorieusement dans la mémoire. Son jeu impressionne plus que celui de Mounet-Sully parce qu'il sent moins le théâtre. C'est le comble de la simplicité. Les effets qu'obtient l'artiste sont d'autant plus saisissants qu'ils ne paraissent ni cherchés, ni préparés. Un regard, une inflexion de voix, un geste font frissonner l'auditoire parce que c'est ce regard, ce geste, cette note vocale qui, à cet instant précis, devait provoquer l'émotion. Irving ne se trompe jamais dans le choix de ces nuances d'expression. Et l'harmonie absolue de sa mimique et de sa parole avec les sentiments qu'il incarne crée la supériorité de son art. Seul, Rossi arrive à sa taille.

Mais le tragédien est doublé d'un metteur en scène incomparable, qui a fait du Lyceum un théâtre sans rival.

Rien ne peut donner une idée du goût, du luxe, de la vérité avec laquelle sont présentées les œuvres que monte l'artiste sur le théâtre qu'il dirige depuis dix-sept ans. Et jamais, croyons-nous, il n'a rien fait de plus beau que ce *King Arthur* qui ressuscite la légende de la Table ronde pour la plus grande joie

des yeux. Il est vrai qu'Irving a eu pour collaborateur Sir Edward Burne-Jones, qui a dessiné tous les costumes. On devine ce que l'auteur du *Roi Kophetua* a imaginé pour donner au Roi Arthur un cadre digne de lui. C'est, durant le prologue et les quatre actes du drame de M. J. Comyns Carr, une succession de tableaux d'une splendeur incomparable. Rien ne détonne : l'harmonie des couleurs est merveilleuse, et depuis les protagonistes principaux : Irving (King Arthur), la belle Miss Ellen Terry (Guinevere), M. Forbes Robertson (Lancelot), Mordred (M. Frank Cooper), Morgan Le Fay (Miss Geneviève Ward) jusqu'au dernier des figurants, tous les acteurs concourent avec une intelligence rare au plus admirable ensemble plastique que j'aie vu. On sent, dans la disposition des groupes, dans l'évolution des personnages, dans la distribution de l'éclairage, dans la plantation du décor, la main d'un artiste de premier ordre. Les costumes de Burne-Jones ont une splendeur extraordinaire : mais encore fallait-il les présenter de manière à les faire valoir.

Cette mise en scène inaccoutumée, qui n'emprunte rien au clinquant ni au tape-à-l'œil, rappelle, par le souci d'art qui l'inspire, celle du Théâtre de Meiningen que nous avons eu l'occasion d'apprécier à Bruxelles. Mais au Lyceum, le goût est plus sûr, le coloris plus discret et plus harmonieux, les détails des costumes plus soignés. Le Théâtre des Meiningen impressionnait surtout par les ensembles. Ici, l'on peut, sans craindre aucune déception, promener sa lorgnette d'un bout à l'autre de la scène, sur la plus humble « marcheuse », sur le dernier des cinquante hommes d'armes qui font passer sous les yeux l'éclair de leurs armures d'acier. Pas un accessoire n'est négligé; chaque personnage a son caractère, sa beauté particulière. Le tableau de la forêt fleurie d'aubépines, plantée d'arbres véritables, constellée de genêts, de narcisses et de mugets, est bien la chose la plus délicieuse qu'on puisse voir. Quand, foulant le gazon, la blanche théorie des suivantes de la Reine apparaît en souples tuniques brodées, des fleurs dans les mains, et que le lent cortège serpente tantôt dans l'ombre de la futaie, tantôt dans la lumière éblouissante de la clairière, on éprouve une ineffable impression de joie sereine, de quiétude et de paix. C'est divinement « Botticellien ». Et la grossièreté de notre mise en scène, le grotesque de ces demoiselles alignées du « côté Cour » et du « côté Jardin » en robes ridicules, sur nos plus grands théâtres, les gestes empaillés de nos chanteuses et leur bouche en cul-de-poule, la barbarie des décors et leur manque de perspective, les anachronismes stupéfiants de l'architecture et du vêtement, béatement acceptés par notre public docile, traversent tout à coup l'esprit, en souvenirs comiques et décevants. Le bras de mer qui sépare nos théâtres des scènes anglaises est-il donc, pour nos régisseurs, un infranchissable abîme? Et ce qui se fait quotidiennement à Londres, comme une chose toute naturelle, cette illusion de la Vie et de la Beauté (nous aurons l'occasion de constater que d'autres théâtres la réalisent, bien qu'avec moins de perfection que le Lyceum), devons-nous la considérer comme une insaisissable chimère?

King Arthur vaut surtout par l'art de la mise en scène et par le prestige des costumes. La pièce apparaît comme un prétexte à éveiller la fantaisie des décorateurs et des costumiers. Sans plonger bien avant dans le symbolisme de l'épopée légendaire, elle se borne à mettre en action, sous forme de drame agrémenté de chœurs et de musique symphonique, la trahison de la reine Geneviève, la colère et la mort du roi, le tout précédé d'un pro-

logue poétique qui montre Merlin menant Arthur de Bretagne au bord de la mer magique sur laquelle flotte le glaive Excalibur, et terminé par une apothéose assez nébuleuse : le voyage du roi, emporté par les reines de la Nuit vers l'île d'Avalon. On souhaiterait, pour compléter la jouissance artistique, une œuvre plus puissante et plus profonde. Certes, quand Irving applique son art de tragédien et de metteur en scène à la représentation du *Roi Lear* ou de *Macbeth*, l'impression est-elle différente. On souhaiterait aussi une partition plus intéressante que celle dont l'intarissable sir Arthur Sullivan a orné la pièce de M. Comyns Carr. Ces mélodies mendelssohniennes, ce démarquage incolore de musique connue jurent avec l'originalité et la nouveauté du spectacle. Mais il faudrait sortir d'Angleterre pour trouver un compositeur capable de donner musicalement l'impression des tableaux dont Henry Irving déploie la magnificence. Ce qui flotte dans la mémoire, ce qu'ardemment on aspire à entendre, c'est *Parsifal*, dont, en maintes scènes, *King Arthur* évoque avec intensité le souvenir. Et ce sont peut-être ces rapprochements écrasants qui font paraître si ternes les inspirations aimables d'Arthur Sullivan.

Les Bibliothèques publiques en Belgique.

LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE

Les journaux quotidiens mènent, depuis quelques mois, une vigoureuse campagne contre l'organisation défectueuse de la Bibliothèque royale. Nous avons nous-même depuis longtemps bataillé pour obtenir la réformation des abus. A l'occasion du vote prochain du budget de l'intérieur nous signalons à ceux de nos honorables qui trouveront l'interpellation suffisamment importante, les faits et réflexions suivantes.

Et tout d'abord il importe de faire retomber les responsabilités sur ceux à qui elles incombent réellement. Le personnel de la Bibliothèque royale a été incriminé et c'est lui qui a été le premier en butte à toutes les attaques. Sans doute on peut lui reprocher un manque d'initiative et un esprit routinier, mais combien peu sa tâche délicate lui a été facilitée par les pouvoirs publics et par le gouvernement. Il suffit de lire les rapports présentés par le conservateur en chef au Ministre de l'intérieur et de l'instruction publique pour se convaincre du peu d'intérêt qu'on porte en haut lieu à notre grand dépôt national. Parcourons rapidement ces rapports et citons textuellement.

Il y a plusieurs années que l'Administration des bâtiments civils a conçu le projet de substituer le fer au bois dans la construction des corps de bibliothèque. Ces travaux ont été menés avec une telle lenteur que le tiers à peine en est terminé. Et cependant les travaux ont cessé sans que les crédits votés au budget aient été épuisés. Pourquoi? « Lorsqu'on croyait tout terminé, dit le rapport de 1892 (p. 4), il a fallu corriger les dispositions défectueuses que les constructeurs n'avaient point aperçues mais qui ne pouvaient pas échapper aux bibliothécaires chargés de l'emménagement des livres. » Les ingénieurs des bâtiments civils, qui en principe savent tout et sans l'intervention desquels il n'est pas permis d'enfoncer un clou dans le moindre de nos bâtiments publics, n'avaient même pas consulté les bibliothécaires et n'avaient entre autres tenu aucun compte de la distribution des formats dans l'établissement des rayons!

Passons aux acquisitions. Tous les rapports du conservateur en chef signalent l'impossibilité d'alimenter la Bibliothèque au moyen des faibles sommes votées annuellement pour le département. Le prix des grands ouvrages augmente, des sciences nouvelles ont été constituées, le public a des besoins plus grands : qu'importe!

La dotation de la Bibliothèque n'a pas varié depuis des années et il est impossible d'établir un parallèle quelconque entre notre bibliothèque et les établissements nombreux de l'étranger. Il est vrai que l'équilibre du budget, que ne compromettent ni les dotations princières ni les subsides aux courses de chevaux, serait à jamais détruit si quelques milliers de francs étaient annuellement votés en faveur de la lecture.

Les conservateurs de la Bibliothèque qui sont dans l'impossibilité d'acquiescer sont-ils au moins à même de conserver? « Nous avons des collections d'ouvrages périodiques, dit M. Fétis, qui se détériorent en restant en feuilles... Par économie aussi on laisse se détériorer les collections de journaux qui nous viennent de la Chambre à peine brochés et qu'il faudrait préserver de la destruction ne fût-ce que par un simple cartonnage. » Les incunables qui ont coûté des sommes fantastiques se détériorent faute de quelques francs de reliure et de restauration. Tout crédit spécial a été refusé par le ministre.

Les catalogues? Le Bibliothèque en possède plusieurs, mais aucun n'est complet. Feu M. Alvin avait institué un bureau du catalogue, il y a quelques années, et lui avait assigné comme tâche de fusionner tous les catalogues partiels. Faute de ressources le fonctionnement de ce bureau a dû être arrêté!

La Bibliographie de Belgique? L'élaboration d'une œuvre scientifique aussi importante a été confiée à.... un industriel dont naturellement on ne devait attendre ni les connaissances spéciales ni le zèle de bibliophile qu'exige un tel travail. Aucune régularité dans la publication des fascicules, des lacunes considérables. Et pourtant cette bibliographie est largement subsidiée par le Trésor; et son auteur est récompensé des ordres de chevalerie.

Les périodiques? Le conservateur en chef signale toutes les plaintes qu'il a reçues à cet égard du public, et l'impossibilité où il s'est trouvé d'y satisfaire, étant donné que le gouvernement est lié par un contrat avec un libraire sur lequel l'administration de la Bibliothèque n'a aucune action directe.

Voilà les griefs avoués et puisés dans les seuls rapports du conservateur en chef.

Les griefs du public sont encore bien autres. Nous allons les résumer.

1° Le public demande que le temps d'ouverture de la Bibliothèque royale soit plus long. Aujourd'hui les salles ne sont ouvertes que de 10 heures à 3 heures en hiver, à 4 heures en été, et la salle des périodiques seule est ouverte le soir de 7 à 10 heures. La Bibliothèque devrait être ouverte dès 9 heures du matin et ne pas se fermer avant une heure avancée de la soirée.

2° Le public demande que des crédits plus élevés soient affectés à l'achat des livres (on dépense en Belgique 500 fois plus pour l'armée que pour la Bibliothèque!), que notamment sur les sciences nouvelles on puisse trouver les principaux ouvrages parus tant chez nous qu'à l'étranger, et qu'on puisse être assuré de trouver à la Bibliothèque royale tout ce qui paraît en Belgique, y compris la collection de nos grands journaux.

3° Le public demande qu'il lui soit enfin donné de savoir ce que renferme de richesses la Bibliothèque royale, qu'il soit aidé dans ses recherches soit par un catalogue imprimé, soit par un catalogue sur fiches qu'il puisse consulter tout à l'aise sans crainte de déranger des bibliothécaires qui paraissent avoir autre chose à faire actuellement que de servir de bibliographie vivante aux lecteurs.

4° Le public demande que tout au moins il soit promptement et facilement renseigné sur les publications qui paraissent en Belgique et que la bibliographie belge fasse l'objet d'un peu plus de soin.

5° Le public demande que les périodiques soient mis à sa disposition un peu plus promptement qu'actuellement. Il est telles revues en retard de deux ou trois ans. Le bureau des échanges fonctionne avec une lenteur désespérante.

6° Le public demande un local mieux éclairé et plus hygiéniquement aéré que la grande salle de lecture actuelle qui ne reçoit le jour qu'indirectement et où l'air respirable est presque continuellement vicié.

CONCERT POPULAIRE

Francesca da Rimini.

Tout l'intérêt de ce concert résidait dans l'audition de *Francesca da Rimini* de notre compatriote M. Paul Gilson. L'ouverture de Dvorak et le chœur de Max Bruch, *La Fuite en Egypte*, compositions intéressantes et correctes, mais sans beaucoup d'accent, ne figuraient au programme que comme hors-d'œuvres, pour exciter l'appétit.

« M. Jules Guillaume, auteur du poème, nous apprend le *Soir*, a naturellement emprunté son sujet à Dante. » — Cela nous semble, en effet, assez naturel et il lui eût été difficile de faire autrement. Mais il a commenté et allongé l'épisode si caractéristique et si rapide des enfers d'une manière qui nous paraît malheureuse. Les vers sublimes du grand Florentin ont pris dans la version nouvelle les allures d'une cantate officielle pour le prix de Rome; et l'on y retrouve les poncifs traditionnels : *Condammnable délire! — Mort cruelle, mais digne d'envie!* et cet admirable distique :

A ceux qui sur terre ont aimé
Le ciel ne reste pas fermé.

Aussi bien, un journal nous en avertit, tout esprit littéraire qu'il soit, M. Jules Guillaume n'a pas visé à faire de la littérature en écrivant cette *Francesca da Rimini*. Dès lors, tout s'explique.

Nous comprenons moins que M. Gilson ait accepté la donnée fondamentale de cette nouvelle *Francesca*, qui nous semble d'une glaciale froideur. Que dans un moment de passion l'on s'écrie : « Plutôt l'enfer avec toi que le ciel sans toi ! », c'est une hyperbole un peu forte peut-être, mais admissible. Autre chose est de dramatiser cette figure de rhétorique, de la mettre en action, de faire intervenir le ciel et les démons et de faire prononcer ces mots, à la suite d'une délibération longuement préparée, par l'un des deux amants. Nous nous souvenons immédiatement de ce théâtre féerique rêvé par Flaubert dont le merveilleux consistait à réaliser objectivement et immédiatement sur la scène les métaphores du style.

M. Gilson a largement usé dans son œuvre nouvelle du système des *leitmotiv*. Nous ne lui en ferons pas querelle, bien que

l'emploi du *leitmotiv* en dehors de la musique théâtrale proprement dite puisse donner lieu aux objections les plus fondées. Le courant est en ce sens et il faudrait un grand courage pour essayer de le remonter. Le défaut des *leitmotiv* de M. Gilson, c'est qu'ils ne sont pas assez caractéristiques, ni assez personnels. Tels motifs de Wagner sont des peintures véritables, des dessins sonores; qui les a entendus ne les oublie plus et n'oublie plus leur signification. Ils sont tellement adéquats à l'idée qu'ils expriment qu'il nous semblerait contradictoire de les voir accolés à des idées différentes. Les motifs des continuateurs de Wagner n'ont pas cette originalité et ce pittoresque : de là la froideur et la monotonie de tant d'œuvres.

La froideur est pourtant le moindre défaut de M. Gilson. Tout ce qu'on peut apprendre, il le sait, mais il a en plus les choses qui ne s'apprennent pas, la vigueur de la conception d'ensemble, le sens du développement orchestral, le coloris musical intense, le sentiment très vif des oppositions. Ces qualités se dessinent surtout dans la longue plainte par laquelle débute le poème, dans le récit délicieux des amours de Paolo et de Francesca; dans l'effroyable ronde infernale qui ouvre la seconde partie, dans l'apparition des anges et la scène finale. Nous ne pensons pas qu'un auteur belge possède au même degré que M. Gilson l'instinct et la science des effets d'orchestre, des accouplements de timbres nouveaux, des sonorités originales et expressives.

L'exécution de cette œuvre, d'une extrême difficulté, a été bonne. L'orchestre, entraîné par son chef, s'est montré à la hauteur de sa brillante réputation. Les solistes M^{mes} Sidner et Decré, MM. Martapoura et Pieltain se sont acquittés avec vaillance d'une tâche souvent ardue; étant données les intonations périlleuses qui abondent dans leurs parties.

Si nous osions formuler un vœu, nous souhaiterions que M. Gilson abandonne pour quelque temps les grandes compositions dramatiques et consacre son remarquable talent à la musique pure, sans intention littéraire, telle qu'une symphonie, un quatuor. Nous savons bien que l'auteur ne recueillera pas dans cette voie des succès aussi brillants que ceux qui l'ont, à bon droit, accueilli jusqu'ici. Mais il est de force à renoncer momentanément aux applaudissements faciles. Une épreuve de cette nature grandirait et purifierait sa technique et le préparerait à nous donner une œuvre parfaite et définitive.

NOTES DE MUSIQUE

Citons parmi les meilleurs concerts de la semaine dernière la soirée donnée par le violoncelliste Cornélius Liégeois, un Belge fixé depuis plusieurs années à Paris, où il s'est fait une réputation bien méritée, et la séance consacrée à Brahms par M^{lle} Louise Derscheid, avec le concours de MM. Colyns, Agniez et Ed. Jacobs.

M. Liégeois s'est fait entendre à la Grande Harmonie, au retour d'une tournée en Allemagne et en Hollande. La sûreté de son mécanisme, le sentiment musical très pur que décèle son interprétation du *Concerto* de Saint-Saëns, du *Kol Nidrei* de Max Bruch, de la *Sonate* de Boccherini et de diverses pièces de Popper, de Chopin et de lui-même, lui ont valu une longue et chaleureuse ovation.

M^{lle} Derscheid et ses excellents partenaires ont exécuté en musiciens de bonne école, convaincus et artistes, trois œuvres importantes de Brahms (op. 101, op. 38 et op. 26). Le Trio, la Sonate

pour piano et violoncelle et le Quatuor en *la*, toutes œuvres déjà connues, ont reçu une interprétation correcte et consciencieuse.

C'est jeudi prochain, 7 février, qu'aura lieu la troisième séance de musique de chambre organisée par MM. Alfred Marchot, ten Have, Van Hout, J. Jacob et Théo Ysaye. Les réparations qu'on fait à la Bourse en ce moment ont obligé les artistes à émigrer à l'hôtel Ravenstein, où seront données les deux dernières séances.

Au programme : le Quatuor en *sol mineur* pour piano et cordes de Brahms, la Sonate pour piano et violon de G. Fauré et le Quatuor n° 2 pour piano et cordes du même auteur.

Le deuxième concert du Conservatoire aura lieu dimanche prochain, 10 février. M. Gevaert y fera entendre en entier le *Rheingold* de R. Wagner.

Notre concitoyenne M^{lle} Irma Sethe s'est fait entendre avec grand succès, au dire des journaux allemands, à Iserlohn. La *Gazette de Cologne* vante la technique éblouissante, la puissance et la beauté du son, le sentiment expressif de la jeune artiste, qui a remporté un vrai triomphe dans l'exécution de deux morceaux de J.-S. Bach et du *Caprice basque* de Sarasate.

LA MUSIQUE A LIÈGE

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

La messe en *ré majeur* de Beethoven.

Sylvain Dupuis nous avait convié samedi à une solennité musicale. Exécuter la messe solennelle en *ré majeur* de Beethoven est une entreprise hardie qu'en dehors de l'Allemagne on ne tente guère. En Belgique il y avait eu jusqu'à ce jour des tentatives d'exécution, mais d'exécution, pas encore. A Sylvain Dupuis l'honneur d'avoir le premier réalisé le projet caressé. Et quelle réalisation nous a-t-il donnée? Certes on pouvait beaucoup espérer de lui et de ses éléments choraux après leur parfaite exécution, l'an dernier, du *Chant de la Cloche* de Vincent d'Indy. Mais autres encore étaient les difficultés de la *Missa solennis*, difficultés techniques, difficultés d'interprétation. Toutes ont été également et complètement vaincues. Ce qu'il a fallu pour cela d'efforts et de travail, M. Dupuis et ses dévoués partenaires le savent. Au moins ce labeur a-t-il été couronné de triomphales acclamations et pour M. Dupuis personnellement de la haute et profonde satisfaction qui est le privilège de tel qui fait œuvre d'art.

L'orchestre des *Nouveaux Concerts*, les chœurs de dames amateurs, les chœurs d'hommes (*la Légia*), les solistes ont tenu leur rôle avec une égale sûreté, une même puissance de conviction. Avec aisance s'effectuait l'emboîtement des parties, avec netteté se détachaient les attaques; et entre ces éléments divers, depuis peu rapprochés, circulait comme une solidarité artistique qui donnait à l'ensemble une parfaite homogénéité. Il faut nommer les solistes : M^{lles} Johanna Nathan, soprano, Anna Stephen, alto, MM. Frantz Litzinger, ténor, Anton Sistermans, basse, tous doués de belles voix, élevés à grande école, possédant ce respect rare de l'œuvre qui détermine le soliste à s'effacer dans les masses exécutantes.

Ce fut l'interprétation grandiose d'une œuvre colossale. Ana-

lyser la messe en *ré majeur*, ce serait noter au passage les impressions multiples, souvent imprécises et si complexes qu'invinciblement elle fait retentir en vous. Des pages n'y suffiraient. Tous sentiments, toutes pensées qu'évoque en l'âme l'infini religieux y trouvent un troublant écho. L'humaine misère, la foi, l'espérance, le besoin de croire, l'effroi, le doute même sont marqués d'accents déchirants ou d'extatiques transports. La conception est si vaste que le cadre même d'une messe semble étroit au génie de Beethoven, il édifie un gigantesque monument philosophique.

Dans toute l'œuvre coule une pénétrante inspiration que règlent un art prodigieux et une science particulière de mise en scène.

L'impression est de celles que précieusement on garde en soi, profonde, toujours latente et que l'on diminuerait à vouloir définir en de pâles expressions.

Au deuxième des Nouveaux Concerts, l'orchestre a particulièrement brillé. Il nous a donné de remarquables interprétations de l'ouverture du *Freyshütz*, de la *Forêt enchantée* de Vincent d'Indy, et de *les Landes*, paysage breton de M. Guy Ropartz. Définitivement il a conquis une parfaite homogénéité, une belle clarté; il s'est plié à une discipline rigoureuse à laquelle il doit son exacte observation des nuances. Mais ce que nous devons marquer cette fois d'un trait plus spécial, c'est la vie, la chaleur dont M. Dupuis et son orchestre ont animé leurs exécutions.

La Forêt enchantée possède les caractères habituels de distinction, de délicatesse du coloris et de science orchestrale de Vincent d'Indy, sans qu'elle atteigne l'intensité d'expression d'autres œuvres du jeune maître.

De nuances moins affinées, *les Landes* de M. Ropartz constituent également un tableau symphonique de belle facture et d'une réelle habileté mais de fugitive impression.

M. Franz Ondricek, un violoniste de grand talent, a joué le Concerto en *la mineur* de Dvorak, œuvre bien longue, et quelques piécettes. Il joint à une virtuosité brillante une remarquable richesse de son.

Samedi, des chœurs de dames, *les Disciples de Grétry* et un orchestre dirigés par M. Delsemme ont exécuté le *Faust* de Schumann.

Ce fut une fête mondaine d'une grande élégance. Mais il serait téméraire à celui qui ne connaît pas le *Faust* de Schumann de le juger sur cette seule exécution. L'interprétation manquait d'ensemble et de relief. Elle nous a paru d'autant plus terne que l'œuvre est par elle-même assez grise. Notons cependant la belle sonorité des chœurs d'hommes chantés par *les Disciples de Grétry*, les sérieuses qualités de M^{lle} Caroline Brun (premier soprano), les louables efforts de M. Henrotte dans une partie écrasante et la voix bien timbrée d'une basse amateur.

PETITE CHRONIQUE

Au Salon de la *Libre Esthétique* qui s'ouvrira, comme nous l'avons annoncé, dans le courant de février, prendront part, outre un choix d'artistes étrangers, bon nombre de peintres et de sculpteurs belges. Nous avons dit que Constantin Meunier y sera représenté par son grand bas-relief, *L'Œuvre*, exposé pour la première fois à Bruxelles, et par une série de sculptures, de pastels, de dessins, de tableaux. Les sculpteurs Charles Van der Stappen, Paul Du

Bois, Fernand Dubois, Guillaume Charlier, Victor Rousseau, Jean Gaspar et Arthur Craco feront également des envois importants. L'école belge de peinture aura pour délégués M^{lle} Anna Boch, MM Xavier Mellery, A.-J Heymans, Eugène Smits, Emile Claus. Léon Frédéric, Fernand Khnopff, Henri De Groux, W. Degouve de Nuncques, Charles Doudelet, James Ensor, Eugène Laermans, Georges Lemmen, J. Van den Eekhoudt, Georges Morren, G. Vogels, Robert Picard. M. Gustave Serrurier exposera un ensemble de décoration et d'ameublement, M. Georges Hobé des spécimens de meubles nouveaux, M. Hector Thys un vitrail d'art, M. Omer Coppens une série de poteries lustrées et flammées, la *Société anonyme L'Art des céramiques de Virginal*, etc.

Nous ferons connaître prochainement la liste des invités étrangers, qui comprend les notabilités artistiques de France, d'Angleterre, des Pays-Bas et de l'Allemagne.

La Maison d'Art de la Toison d'or, qui vient de clore l'exposition des grès flammés de Dalpayrat et Leshros et des eaux-fortes de Georges Pissarro, ouvrira dans quelques jours une nouvelle exposition d'un grand intérêt : elle réunira une collection de vitraux d'art, d'émaux, de mosaïques de verre et d'appareils d'éclairage de MM. Tiffany, de New-York. Cette série d'objets d'art appliqué n'a jamais été vue en Belgique et sera, croyons-nous, très appréciée.

L'ouverture de l'exposition, qui sera annoncée prochainement, aura lieu par invitations. A partir du lendemain, le public aura accès dans les galeries spéciales de l'exposition Tiffany moyennant 50 centimes. La visite des autres salles d'exposition et de vente de la Toison d'or restera gratuite.

Le Théâtre de la Monnaie a fait entendre jeudi et samedi derniers, en représentations, M^{lle} Marie Bréma qui a restitué à Ortrude son caractère de magicienne tour à tour féline et impérieuse. Avec quelle intelligence scénique, avec quel art et quel respect des intentions du maître l'artiste interprète ce rôle complexe ! Elle a mis son personnage au premier plan, l'éclairant d'un jour inusité, mettant en relief toutes les phases par lesquelles passe l'orgueilleuse princesse. Ce rôle a été, pour ceux qui n'ont pas vu jouer *Lohengrin* en Allemagne, et spécialement à Bayreuth, une vraie révélation. Et cela malgré les drôleries linguistiques auxquelles donnent lieu ces spectacles improvisés en l'honneur de quelque artiste de passage.

Wagner, si soucieux de la vraisemblance et de l'impression homogène, serait singulièrement surpris d'entendre son Frédéric répondre en français à une Ortrude allemande. Avec une Elsa italienne, cela serait complet.

Comme voix, l'épreuve des Nouveaux Concerts a paru plus favorable à M^{lle} Bréma que la scène de la Monnaie. Le rôle n'est pas toujours à sa portée et l'on sent, par instants, une gêne dans l'émission. Dans le médium, l'organe est superbe d'ampleur et de timbre. Et dans l'invocation à Odin, M^{lle} Bréma a fait frissonner toute la salle, qui ne lui a pas ménagé les applaudissements et les rappels.

La Société des Nouveaux Concerts nous prie d'annoncer que le concert Siegfried Wagner est ajourné, M. Gevaert ayant reculé l'exécution du *Rheingold* au 10 février, date choisie pour ce concert, et la concordance de toutes les répétitions (Conservatoire et Concerts populaires) rendant impossible la première séance extraordinaire de la Société.

Le prochain concert ordinaire est fixé au dimanche 31 mars. Il aura lieu sous la direction de Willem Kes, avec le concours de l'orchestre du *Concert-gebouw* d'Amsterdam. Au programme : La Symphonie en ré de Christian Sinding ; l'ouverture *Sapko* de Goldmark ; le poème symphonique *Visegrad* de Smetana ; une œuvre symphonique du Hollandais Zweers ; la *Forêt enchantée* de Vincent d'Indy ou la *Viviane* de Chausson, etc.

Pour le service des places et l'abonnement s'adresser chez MM. Breitkopf et Härtel, éditeurs, Montagne de la Cour, à Bruxelles.

Paraîtra prochainement en livraisons mensuelles, format in-8°, de 32 à 48 pages : *Revue des Littératures étrangères et locales*,

publiée sous la direction de MM. Albert Robert, A. von Zigesar, Titto Zanardelli, Pol De Mont.

Prix : Belgique, un an, 5 francs, 6 mois, 3 francs ; Union postale, un an, fr. 5,50, 6 mois, fr. 3,50. Le numéro, 1 franc.

Adresser les adhésions à M. Victor Orban, 87, rue Keyenveld, Bruxelles.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — *Institut des hautes études* : Lundi, 4 février, à 8 heures du soir, M. Elie Reclus : La philosophie des mythes, 11^e leçon ; — Mercredi, 6 février, à 8 heures du soir, M. van de Velde : Les arts industriels et d'ornementation, 12^e leçon ; le même soir, M. de Paepe : Chimie industrielle, 2^e leçon. — Vendredi, 8 février, à 8 heures du soir, M. G. De Greef : Sociologie élémentaire, 14^e leçon. — Samedi, 9 février, à 8 heures du soir, M. Elisée Reclus : Géographie, 14^e leçon.

COURS NOUVEAUX. — *La Morale*, par M. E. de Roberty.

— *Cours de langue espagnole et de langue portugaise*, par M. Tito Zanardelli.

Dans son assemblée générale du 22 janvier, sous la présidence de M. Ant. Dujardin, le Cercle des Beaux-Arts d'Ostende a décidé que son deuxième Salon se ferait en juillet prochain. Il sera international et par invitations. Pour tous renseignements, s'adresser à M. Em. Spilliaert, artiste-peintre, secrétaire du Cercle.

Pour l'organisation de cette exposition, l'Administration communale d'Ostende vient de lui allouer un subside de 2,500 francs.

Un jeune homme de lettres dont l'original et vigoureux talent n'aura été connu que de quelques-uns d'entre nous vient de succomber à Paris. Mario Varvara, dont l'excessive timidité n'était qu'une des formes de sa grande noblesse de caractère, ne dut qu'à sa modestie de n'avoir pu se faire un nom dans le grand public. Il a collaboré à la *Wallonie*, aux *Écrits pour l'Art*, à la *Revue Indépendante*, à l'*Avenir dramatique*, à *Art et Critique* et à la *Plume*. Ses trois petits romans inédits : *Intacte*, *Par tendresse* et *Modes*, dénoncent une acuité d'observation psychologique véritablement extraordinaire, et sa suite de *Motifs parisiens* mériteraient d'être illustrés par J.-F. Raffaëlli. Il songeait aussi au théâtre, qu'il comprenait merveilleusement, et Antoine a, de lui, dans ses cartons, trois actes des plus intéressants : *L'Attente*. Varvara meurt à vingt-neuf ans.

Sous le titre : *Les Anonymistes*, une société est en formation à Londres dans le but, en exposant anonymement, d'empêcher que la personnalité de l'artiste influence l'opinion, ainsi que cela arrive trop souvent.

Très bien. Mais alors comment vont pouvoir « travailler » MM. les critiques ?

Jules Chéret, le maître affichiste, a quitté la maison Chaix pour se consacrer entièrement à la peinture.

M. le secrétaire perpétuel J. Bertrand a présenté à l'Académie de France, de la part de M. Charles Henry, une note sur un moyen d'augmenter la portée des signaux lumineux. La méthode consiste à adopter pour les éclats une loi particulière de successions qui, à égalité de nombre, d'intensité et de vitesse, a été reconnue comme excitant plus que toute autre la sensibilité lumineuse. Ces expériences, qui sont fécondes en applications pratiques, ont été exécutées au Dépôt des Phares avec un nouveau photoptomètre, imaginé par l'auteur et fondé sur la loi de déperdition lumineuse du sulfure de zinc phosphorescent.

POUR JOSÉPHIN PÉLADAN. — Le ministre de l'instruction publique d'Italie a prescrit que les objets d'art conservés dans les églises soient toujours laissés à la vue du public, lorsque ces églises sont ouvertes. Depuis lors, les voiles qui parfois recouvraient les tableaux ont été enlevés et les sacristies ne ferment plus leurs portes.

On devait bien, dit avec raison le *Matin*, prendre une pareille mesure chez nous, où les chefs-d'œuvre sont presque toujours voilés et paraissent être la propriété des sacristains. Et à Anvers ? Et à Bruxelles ? Et à Bruges ? Et à Gand ?

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étaines. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galerias d'exposition et de vente
OUVERTES TOUS LES JOURS

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

E. DEMAN

EXPERT

libraire de S. A. R. Mgr le Comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, à Bruxelles

ÉDITIONS DE BIBLIOPHILES ANCIENNES ET MODERNES

RELIURES D'ART

Estampes du XVIII^e siècle

DESSINS ET EAUX-FORTES DE F. ROPS

CATALOGUES PÉRIODIQUES A PRIX MARQUÉS

envoyés gratuitement sur demande

DIRECTION DE VENTES PUBLIQUES

ACHATS DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

EN VENTE

à la Maison d'Art de la Toison d'or

(56, avenue de la Toison d'or).

I M O G È N E

PAR

Edmond PICARD

Edition de la Société anonyme L'Art.

Un volume format des eucologes, tiré à petit nombre et hors librairie. Prix : 4 francs. Avec cartonnage artistique spécial : fr. 6-50.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

MORT DE JEAN PORTAELS. — LES THÉÂTRES A LONDRES II. « *Hansel and Gretel* » au *Daly's Theatre*. — LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES EN BELGIQUE. *La Bibliothèque royale* (suite). — NOTES DE MUSIQUE. — THÉÂTRE DES GALERIES. *Les Brigands*. — PETITE CHRONIQUE.

MORT DE JEAN PORTAELS

Voici un vétéran que résorbe la Mort ! Une de ces gloires, encore vivante mais déjà souvenir, pareilles aux grands navires déclassés, ornements respectés des ports de guerre, témoignages de combats lointains, ne servant plus matériellement, mais gardiens solennels du passé, immobiles et pourtant agissant par leur influence sur les âmes, plus utiles peut-être, assurément plus sacrés qu'aux beaux jours de leurs lointaines croisières et de leurs triomphes.

Isolé, avec noblesse et grandeur, dans sa vieillesse et sa santé faiblissante, Jean Portaels, directeur de l'Académie de Bruxelles, avait pris l'attitude d'un patriarche nestorien, d'un lion apaisé et contemplateur, méditant l'accompli, regardant le présent, écoutant surtout venir cette inconnue, la Mort ! Un respect profond l'environ-

nait. Il était de ceux sur qui ne se prononcent plus que des paroles touchantes et vénérantes, de ceux qu'on ne cite plus qu'à demi-voix comme des êtres déjà à demi envahis par le fantômatique des choses. On le sentait s'en aller vers les ténèbres, lentement et gravement, avec des gestes calmes et un rayonnement très doux, pâlisant. Aux esprits venaient, inconsciemment, des jugements sur sa belle et longue carrière d'artiste vaillant et d'admirable homme de cœur, ayant mis, eût-on dit, les harmonieuses forces que donne le goût au service des plus hauts sentiments humains, pour les rendre plus dévoués et plus paternels.

Il fut, en ses jeunes ans, un représentant d'art neuf, d'une témérité joyeuse, car, à cette époque, les luttes n'avaient pas encore pris leur allure farouche d'aujourd'hui, alors que, devant les résistances acharnées des écoles condamnées à l'abatage, il a fallu s'abandonner, sans remords, aux résolutions impitoyables. Les téméraires d'autrefois étaient salués pour leurs témérités mêmes. Leur indépendance s'épanouissait dans la sérénité d'un bienveillant accueil. C'était la curiosité et non la haine qu'ils trouvaient sur le seuil. La bourgeoisie doctrinaire ne voyait en eux que des compagnons vaillants et vibrants qui allaient lui donner un nouveau et savoureux spectacle. Elle ne se doutait pas qu'ils étaient les premiers arrivants de l'armée, plus tard innombrable, à qui le Destin obscur confiait la mission

de détruire les formes vieilles, de ravager les routines et de massacrer les préjugés artistiques.

Jean Portaels semble avoir conservé toute sa vie la souvenance de ces temps heureux d'espoirs sans limites, nacrés des émotions d'une universelle bienveillance. Il resta bon, incomparablement bon, toute sa vie. Et cette qualité divine, la plus adorablement sentimentale, et la plus miraculeusement efficace, chez lui la vieillesse l'ennoblit et l'invigora encore. Jusqu'aux derniers jours, jusqu'aux dernières heures, il fut préoccupé de ces œuvres cachées, par lesquelles, semblable à un père inépuisable en son dévouement, il se privait du nécessaire pour aider ses enfants, les artistes. Rarement la charité et la solidarité, dans le sens chrétien le plus noble et le plus discret, furent exercées avec une telle candeur et une telle simplicité. C'était admirable, et ingénu à faire venir les larmes.

Qu'il nous soit permis d'avoir ainsi parlé de l'Homme, souverainement cordial, avant de résumer l'Artiste. Certes, l'un est plus rare et plus royal que l'autre. Les fées qui président aux dons qui font les grandes naissances s'occupent plus volontiers du cerveau que du cœur. Et pourtant, cette fois, elles furent généreuses aussi pour l'intelligence et Jean Portaels peut apparaître comme un de leurs privilégiés.

Certes, son œuvre n'a pas les allures radieuses et conquérantes des grands héros de l'art. Gendre de Navez, on eût dit qu'il avait trouvé, dans la corbeille de mariage, les bijoux froids de style empire qu'affectionnait l'élève de David. Sa peinture eut les allures restrictives et trop pondérées des écoles trop sages, et quand il fut appelé à la direction de l'Académie, l'accord souterrain entre le nom de l'établissement et l'homme fut sans doute une des forces qui, furtivement, créèrent l'assemblage.

Très fêté dans le monde, il tempérant l'Antique, entendu au sens glacial du commencement de ce siècle, par une élégance qui le rapprochait des réalités sans cependant lui rendre l'ardeur de la vraie vie, de la vie bouillonnante. On est enclin à voir en lui un foyer de convergence, sans intensité il est vrai, des divines tendances qui agitèrent le temps au long duquel il dépensa son activité fonctionnant d'un mouvement continu, sans bruyance. Une harmonie tranquille les lui faisait comprendre toutes, et il les accueillait d'un souriant visage. Il avait avec elles une sorte de flirt qui n'allait jamais jusqu'aux accouplements passionnés et aux unions exclusives. En analysant ses productions, d'une étonnante fécondité, on pourrait dégager et marquer ces attentions galantes d'une politesse charmante. Pas d'explosion nouvelle d'Art qu'il n'ait saluée avec l'aménité ingénieuse d'un esprit éclectique qui comprend combien le beau est inépuisablement varié et déroutant en ses surprises.

Et parfois, il donnait de grands coups d'aile. C'est de lui cette belle phrase, formée devant les moulages du Parthénon : *TOUTE LA SCULPTURE EST DANS PHIDIAS ET LA NATURE!* C'est lui qui, à l'une des expositions les plus turbulentes des Vingtistes, répondit à un gros enfariné qui se moquait : Malheureux, taisez-vous, c'est l'art que vous admirerez demain dont rit votre ignorance!

Il fut, du reste, parmi cette bourgeoisie, que son veuvage longuement prolongé au point de lui refaire un célibat, le poussait à fréquenter pour le charme de son confortable chaud et épicurien, un propagandiste amène, et pourtant prodigieusement opiniâtre et persuasif, des idées nouvelles, ces intruses remuantes dont l'agitation le séduisait. Il y était connu pour sa bonhomie, tranquille et caressante, sa voix si singulièrement cavernueuse de sphinx pas méchant, l'indéfinie multiplicité anecdotique de ses souvenirs, son crayon adroit, serviable, original, sa dialectique reposée discutant sans tapage, son autorité de vieux maréchal goutteux, souffrant de ses blessures, appelant les câlineries autour de son fauteuil et profitant de l'intimité tiède qu'elles faisaient naître pour répandre, sans en avoir l'air, les concepts hardis courant sur les horizons artistiques en légers et nuancés nuages. Ce fut un apôtre mondain, très influent, très efficace. Il avait l'habileté profonde des missionnaires qui ne s'irritent jamais.

Aussi les sympathies voltigeaient-elles autour de lui comme les passereaux autour de saint François d'Assise. Partout on l'aimait. Partout il était le bienvenu. Et il se plaisait à en faire l'épreuve : c'était un circulant, un juif-errant de l'amitié, entrant sans frapper et s'asseyant à des centaines de foyers où tout de suite on lui livrait la place d'honneur, comme au bon pasteur et au doyen de la tribu.

Pauvre cher Ami, très noble, très simple et très bon, *optimus, maximus*, le voilà parti pour le pays ténébreux et l'hospitalité de l'Inconnu. Il a accepté l'ordre apporté par l'exécuteur de la Mort, avec le stoïcisme d'Emin s'étendant sur le sol pour s'offrir au couteau de l'égorgeur envoyé par Kibouge. Il ne méprisait pas le terrestre monde et en portait le haillon sans récrimination amère. Mais presque octogénaire, il avait vraisemblablement ce goût héroïque de repos éternel auquel la flasque et molle vie achemine si bien et sans regrets les âmes éprises d'Idéal.

LES THÉÂTRES A LONDRES (1)

II. « Hansel and Gretel » au Daly's Theatre.

« Humperdinck's Enormously Successful Fairy Opera », dit l'affiche, volontiers prodigue d'épithètes. La bande « Grand succès » qui, en Belgique et en France, aguiche parfois les passants paraîtrait bien timide en Angleterre, où chaque spectacle est annoncé par un carillon de vocables tentateurs, par une théorie de réclames savamment graduées, sans compter les hectares de chromolithographies dont on décore les murailles, les palissades et les gares de chemins de fer.

La séduction prend souvent des formes ingénieuses. Après avoir énuméré tous les mérites de sa troupe et résumé l'impression de la critique sur le drame qu'il représente, le directeur d'un grand théâtre avise le public que sa salle est la mieux chauffée de toutes celles de Londres. La température que nous subissons donne à cette simple constatation une importance sur laquelle il est inutile d'insister !

Est-ce à l'habileté des directeurs, aux soins qu'ils apportent à la mise en scène de la moindre œuvrette dramatique et lyrique qu'il faut attribuer la faveur dont jouit le théâtre en Angleterre ? Malgré le nombre énorme et la dimension des salles de spectacles, les bureaux sont assiégés dès l'ouverture des portes. Il n'est pas rare de voir, à huit heures, apparaître au fronton du théâtre la triomphante pancarte HOUSE FULL, qui évite aux retardataires la peine de descendre de voiture. Complet ! L'indication narquoise des omnibus parisiens appliquée aux temples du drame et de la musique ! Pour éviter le désagrément, fréquent pour les novices, de se casser le nez aux portes closes, il est prudent de retenir ses places dans la journée. Aucun supplément de prix n'est exigé pour la location, ce qui paraît plus logique que le système de surtaxe en usage chez nous.

Le plaisir du spectacle n'est d'ailleurs troublé en Angleterre par aucune des petites vexations qui nous sont infligées. Le vestiaire est facultatif et, dans bon nombre de théâtres, gratuit. L'accès en est facile. Il est superflu de connaître la boîte pour arriver à rentrer en possession de sa pelisse. Les dames ont partout leur *cloak room* distinct, installé avec luxe. Pas d'ouvreuses obséquieuses amenant des courants d'air dans la loge sous prétexte de vous glisser sous les pieds un petit bane, ou pénétrant chez vous avec effraction, au milieu du 3^e acte, pour vous encombrer de vos vêtements. Le programme même est, dans certaines salles, offert gratuitement aux spectateurs, et un avis placardé dans les couloirs avise avec courtoisie le public que tout employé du théâtre qui accepterait un pourboire serait immédiatement congédié.

L'impression qu'on ressent en pénétrant dans les somptueux théâtres de Londres, au Lyceum, à Drury Lane, au Daly's Theatre, à la Gaiety, au Savoy, au Princess's Theatre, à l'Adelphi comme à l'Empire, à l'Alhambra et au Palace, c'est qu'on se trouve non dans un lieu public, mais dans un hôtel particulier. Le hall d'entrée où brûle un grand feu de bois est orné de tableaux, d'armures, de tentures élégantes. Les couloirs sont tapissés d'étoffes, de cuir repoussé ou de papiers peints choisis avec goût. On marche sur des tapis moelleux. Le fumoir, le foyer sont décorés artistement. Les loges sont spacieuses, hermétiquement closes.

(1) Voir notre dernier numéro.

On y est chez soi et l'on n'a pas à subir, comme dans nos théâtres, la conversation des voisins. Les stalles d'orchestre, les fauteuils de balcon sont de vrais fauteuils, des sièges confortables et non des chevalets de torture comme il s'en trouve dans la plupart de nos salles de spectacle.

Tout cela a été dit, sans doute, et nous n'avons pas la prétention d'avoir découvert des régions inexplorées. Mais il est bon d'attirer l'attention sur ces détails, trop négligés chez nous. Ils augmentent sensiblement la satisfaction artistique qu'on éprouve. Et l'agrément qu'ils procurent doit être considérable si nous en jugeons par le plaisir personnel que chacun de nos séjours à Londres a renouvelé.

Le Daly's Theatre, de dimensions relativement restreintes, est l'un des plus coquets de la métropole. En annonçant que le petit drame lyrique qu'il vient de monter avec beaucoup de goût est un « Enormously Successful Fairy Opera », le directeur n'exagère pas. Le public accueille tous les soirs avec chaleur la jolie partition d'Humperdinck et fait fête à ses interprètes.

Humperdinck est ce musicien allemand, modeste et plein de talent, que Wagner choisit pour lui confier l'éducation musicale de son fils Siegfried et auquel ce dernier rendit un hommage reconnaissant en inscrivant son nom, à côté de ceux de Wagner et de Liszt, au programme du concert qu'il dirigea l'an dernier à Bruxelles.

On se souvient du fragment symphonique de *Hänsel und Gretel* dans lequel l'inspiration, d'une grande fraîcheur mélodique, apparut servie par une rare habileté d'instrumentation et un sens subtil des timbres.

La partition, qui comprend trois actes, a, d'un bout à l'autre, les qualités que nous révéla le fragment applaudi à l'Alhambra. Sous l'enchevêtrement des combinaisons polyphoniques, les thèmes sont clairs, caractéristiques, développés avec une sûreté d'écriture qui place le compositeur parmi les meilleurs musiciens contemporains. Sans doute l'influence du Maître est-elle sensible. Humperdinck s'est assimilé les procédés de Wagner avec la ferveur d'un disciple enthousiaste. Mais l'analogie réside plutôt dans la couleur générale de l'œuvre, dans la sonorité de l'orchestre que dans le dessin mélodique.

Certaines pages, telles scènes de « la Forêt », par exemple, au 2^e acte, évoquent de lointains souvenirs de *Siegfried*. Le rapprochement est accidentel et ne diminue point la valeur d'une partition colorée, pleine de jeunesse et de vie, vraiment musicale, qui décèle une réelle nature artistique.

On a reproché à Humperdinck d'avoir traité en drame lyrique un conte de fée, d'avoir embouché un trombone au lieu de souffler doucement dans le flageolet qui eût suffi à accompagner la nouvelle de Grimm d'où M. Adelheid Wette a tiré son livret. Il y a, en effet, quelque disproportion entre la puérilité du sujet et le développement musical que lui donne le compositeur. Il s'agit d'une histoire de petits enfants perdus dans les bois, saisis et garrottés par une méchante sorcière qui veut les manger. Hänsel et Gretel finissent par la jeter dans la marmite qu'elle a préparée pour les faire cuire, ce qui rend la vie à tous les chérubins qui ont fourni le menu des repas précédents de l'ogresse... Mais si, parfois, le compositeur s'embarque dans des développements de grand opéra, il assouplit en général merveilleusement son inspiration aux menus épisodes du récit. Et tels tableaux : la Veillée des Anges, par exemple, et la Ronde du Balai dansée par la sorcière sont tout à fait charmants.

Humperdinck a eu la bonne fortune de rencontrer en la personne de M^{lle} Jeanne Douste, pour incarner sa petite héroïne, une interprète tout à fait exquise. Les sœurs Douste ont jadis, dans les salons bruxellois, affirmé un précoce talent de pianistes et de cantatrices qui leur a valu d'universelles sympathies. L'une des deux sœurs a embrassé la carrière théâtrale, et ses débuts dans *Hansel and Gretel* ont eu le plus vif succès. M^{lle} Douste a une très jolie voix, bien timbrée, dont elle se sert avec infiniment d'intelligence. Elle joue son rôle avec une vivacité, une grâce, une espièglerie délicieuses et par sa mimique expressive et la séduction de son chant soutient jusqu'à la chute du rideau l'intérêt de l'action. On n'imagine pas de Gretel plus touchante et plus gentille. M^{lle} Douste est bien secondée par Miss Maria Elba (Hansel), par M. Charles Copland (Peter), M^{mes} Lennox (Gertrude) et Edith Miller (l'Ogresse), et l'ensemble du spectacle est fait pour plaire aux grands comme aux petits enfants.

Un petit acte, *Bastien et Bastienne*, écrit par Mozart à l'âge de douze ans, sert de lever de rideau à l'opéra d'Humperdinck et permet au maestro Arditì (oui, Arditì, l'auteur d'*Il bacio!*) de prouver qu'il est apte à conduire avec la même autorité, malgré le poids des ans, les complications de l'orchestre moderne et les naïves mélodies de jadis.

Les Bibliothèques publiques en Belgique (1).

LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE

Il est intéressant de rechercher dans les chiffres les services que rend la Bibliothèque royale et ceux qu'elle ne rend pas. Nous avons deux sources à notre disposition pour y puiser les éléments de ce travail : les rapports du conservateur en chef qui, d'après les arrêtés royaux, devraient être publiés chaque année et ne le sont plus que de deux en deux ans, et l'*Annuaire statistique* qui consacre annuellement une page au mouvement des livres et des lecteurs de notre dépôt national.

Fréquentation. — L'importance du cabinet des périodiques est démontrée chaque jour davantage par l'accroissement du nombre des visiteurs et du nombre de visites. Il y a 512 visiteurs en 1883 et 8,184 visites ; il y a en 1893, 1,468 visiteurs et 22,196 visites. Il faut comparer ces nombres à ceux qui représentent la fréquentation de la salle des imprimés : en 1887, 22,000 visites. En 1893, 29,530. Le nombre des lecteurs de revues est en croissance continue, celui des lecteurs de livres tend au contraire à décroître en ces dernières années. En trois ans, il a diminué de 3,000, soit environ d'un dixième.

La proportion du nombre des visiteurs du soir est très différente en ce qui concerne les livres et les périodiques. Voici les données de 1893 :

	Jour.	Soir.	Ensemble.
Livres	25,045	4,485	29,530
Périodiques	11,667	10,529	22,196

Cette différence s'explique par le seul fait que tous les périodiques sont, le soir, à la disposition des lecteurs, tandis que les livres doivent être demandés pendant le jour pour pouvoir être communiqués le soir. On voit par ces chiffres officiels toute l'influence d'un mauvais règlement.

Livres manquants. — Le nombre d'ouvrages demandés à la Bibliothèque et manquant aux collections est le suivant :

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

	1890.	1891.
Nombre de livres demandés	57,691	56,895
Nombre de livres manquants	3,928	3,946

Proportion : Environ 7 p. c.

On trouvera ce chiffre peu élevé, mais les habitués savent bien ce qu'il est inutile de demander et s'abstiennent d'écrire des bulletins qui auraient fait élever considérablement cette proportion.

Nous ne trouvons pas dans les rapports entre quelles catégories ces livres sont répartis. Ce renseignement ne manquerait pourtant pas d'intérêt et devrait trouver place dans les rapports officiels. Ceux-ci, à partir de l'année 1892, ne signalent plus le nombre d'ouvrages manquants. Pourquoi? C'est peut-être qu'il est devenu démesurément considérable.

Budget. — Nous avons dressé un tableau d'ensemble avec les données éparses dans le rapport. Il est à regretter que l'absence de certains renseignements nous ait mis dans l'impossibilité de présenter un tableau complet. Bien plus. Il faut remonter à l'année 1891 pour trouver des données ayant quelque corrélation entre elles. A partir de cette date, les conservateurs des différents services se montrent de plus en plus réservés et leurs rapports se signalent par la pénurie des renseignements. Pourquoi?

	Personnes ayant fréquenté la section.	Nombre de pièces communiquées.	Accroissement par achat : Nombre de pièces.	Sommes.
Imprimés	30,940	56,895	1,948	12,676
Périodiques	19,888	?	1,450	?
Manuscrits	790	2,728	55	2,943
Estampes	507	1,061 (1)	1,562 (2)	4,326
Médailles	?	?	361	4,134

Il ressort de ces chiffres que les divers services de la Bibliothèque sont inégalement dotés, eu égard au nombre de personnes qui doivent y recourir.

C'est l'arrêté royal du 12 juin 1837 qui a institué la Bibliothèque royale, au moment où le gouvernement faisait acquisition de la bibliothèque Van Hulthem. Le fonds fut accru en 1838 de la collection de manuscrits connue sous la dénomination de bibliothèque des ducs de Bourgogne qui faisait déjà partie du domaine. En 1843 il s'accrut encore du fonds de la bibliothèque de la ville de Bruxelles. Enfin, tous les ouvrages provenant du dépôt légal, à l'époque où ce dépôt était rendu obligatoire, y furent déposés. L'ensemble des livres imprimés non compris les doubles se montait à environ 224,000 volumes au 31 décembre 1860.

Du 1^{er} janvier 1861 au 31 décembre 1875, les accroissements se sont élevés à 33,818 ouvrages comportant 59,590 volumes, soit à cette date un ensemble de 284,000 volumes (3).

Voici les sommes dépensées par la Bibliothèque royale de 1861 à 1875. Elles n'ont guère varié dans la période quinquennale suivante :

Personnel	647,000
Imprimés	Ordinaires 307,000
	Extraordinaires 226,000
Manuscrits	Ordinaires 8,000
	Extraordinaires 8,000

(1) Beaucoup de pièces communiquées constituaient des séries. Il faut donc décupler ce nombre.

(2) Il a été acquis en 1892 4,081 estampes et 3,080 en 1893. Les rapports n'indiquent pas les sommes affectées à ces achats.

(3) Voir *Exposé de la situation du royaume*, II, p. 280.

Estampes.	}	Ordinaires	46,000
		Extraordinaires	41,000
Monnaies, médailles	}	Ordinaires	40,000
		Extraordinaires	102,000
Matériel	}	Ordinaires	180,000
		Extraordinaires	73,000
Ensemble.			1,648,000

Au budget de 1895 la Bibliothèque royale figure pour 185,600 francs, dont 96,900 francs pour le personnel de la rédaction du catalogue et 85,700 francs pour le matériel et les acquisitions. Ces données ne permettent pas d'induire quelle somme est affectée au catalogue et quelle somme aux acquisitions.

Statistique internationale des livres intellectuels.

Rien ne démontre plus manifestement l'insuffisance de nos bibliothèques, tout en expliquant les exigences croissantes du public, que les données de la statistique internationale des livres et des revues. Voici quelques données pour 1893. Elles résultent des éléments soigneusement recueillis par le Bureau international de Berne (1) :

ALLEMAGNE.

Thèses et dissertations académiques	3,688
Ouvres de toute nature.	22,946
Ouvres musicales	10,372
<hr/>	
	47,006

ÉTATS-UNIS.

Production totale des livres :	
Nouvelles publications	4,281
Nouvelles éditions	853
<hr/>	
	5,134

FRANCE.

Livres	13,123
Musique	5,126
Gravures, lithographies, photographies	1,685
Nouvelles publications périodiques	889
<hr/>	
	20,823

GRANDE-BRETAGNE.

Nouvelles publications	5,129
Nouvelles éditions	1,253
<hr/>	
	6,382

ITALIE.

Publications de toute espèce	9,489
Nouvelles publications périodiques	508
<hr/>	
	9,997
<hr/>	
Total.	49,342

Soit une production annuelle de 50,000 ouvrages pour cinq pays seulement.

Cette statistique se précise lorsqu'on l'interroge sur la production relative à une branche spéciale des connaissances humaines, soit les sciences juridiques et sociales, par exemple :

ALLEMAGNE.

Sciences juridiques et politiques :

Dissertations académiques	220
Ouvres littéraires	2,243
<hr/>	
	2,363

(1) V. *Droit d'auteur*, 1894, p. 94, la statistique internationale des œuvres intellectuelles.

ÉTATS-UNIS.

Droit :

Publications nouvelles	400
Nouvelles éditions	30
<i>Sciences sociales et politiques :</i>	
Publications nouvelles	199
Nouvelles éditions	13
<hr/>	
	642

FRANCE.

Droit :

Publications nouvelles	394
Nouvelles éditions	18
<i>Sciences morales et politiques :</i>	
Publications nouvelles	532
Nouvelles éditions	21
<hr/>	
	965

GRANDE-BRETAGNE.

Droit :

Publications nouvelles	27
Nouvelles éditions	23
<i>Économie politique et sociale :</i>	
Publications nouvelles	71
Nouvelles éditions	14
<hr/>	
	135

ITALIE.

Droit	278
Sciences politiques et sociales	474
<hr/>	
	752

Total. 4,857

Soit près de 5,000 ouvrages relatifs à une seule spécialité et pour cinq pays seulement; et ces statistiques sont évidemment incomplètes. Au surplus, il faut tenir compte des périodiques qui s'élèvent dans le monde entier, pour le droit, à environ 700 revues et à presque 400 pour les sciences politiques et sociales.

M. O. Roquette a calculé que pour acquérir la seule production littéraire de l'Allemagne en 1890, il fallait dépenser 86,797 marks, tandis qu'en 1870 il n'aurait fallu y consacrer que 36,000 marks, soit 136 p. c. fois moins. Cette progression est évidemment énorme.

Ces constatations ont l'irréfragabilité des chiffres. C'est pourquoi nous n'avons pas hésité à les reproduire dans une étude destinée à éclairer la situation de notre Bibliothèque royale et sur les légitimes desiderata du public. La production littéraire monte, monte toujours et en même temps s'accroît le besoin de connaître. Comment s'en est-on tiré à l'étranger? Il serait peut-être intéressant de le connaître.

NOTES DE MUSIQUE

La troisième séance de musique de chambre donnée — dans la jolie salle de l'hôtel Ravenstein, cette fois — par M. Marchot et ses excellents partenaires, Léon Van Hout, Joseph Jacob et Théo Ysaye, a confirmé l'impression des deux premiers concerts. Programme de choix, superbement exécuté par des artistes convaincus, étroitement unis dans un même amour de l'art, et dénués de la plus légère envie de se tailler au détriment des œuvres interprétées un succès personnel. Rarement on rencontre pareille discrétion. Et le plaisir qu'on éprouve à applaudir des artistes de

ette valeur est d'autant plus vif qu'ils s'effacent davantage pour laisser, entière et en pleine lumière, apparaître l'inspiration des maîtres choisis.

Ces maîtres, c'étaient, en cette séance vraiment artistique, Johannès Brahms et Gabriel Fauré. Du premier, le Quatuor en sol, avec son final « à la hongroise », œuvre connue mais rajeunie par une interprétation nuancée, pleine de vie, d'une homogénéité parfaite. Du second, l'exquise Sonate pour piano et violon qu'Ysaye, jadis, révéla aux fervents d'art qui suivent les campagnes artistiques des XX, — aujourd'hui de la *Libre Esthétique*. Œuvre charmante, d'une distinction rare, d'une subtilité de contours et d'harmonies qui lui donne une séduction extrême. M. Marchot l'a « chantée » en violoniste de premier ordre, et M. Théo Ysaye a fait valoir avec un sentiment et un rythme parfaits la partie de piano. Pour finir, le Quatuor n° 2 du même maître, l'une des plus belles compositions de Gabriel Fauré, celle où il donne la mesure complète de son très original talent, fait de tendresse, de sensibilité, d'intimité parfois voilées de mélancolie, avec de subits élans pleins de noblesse et de fierté. Mais ces œuvres-là, il faut les pénétrer à fond pour en goûter la saveur. Joué il y a neuf ans aux XX par le quatuor Ysaye et l'auteur, le Quatuor n° 2 de Gabriel Fauré n'avait plus été entendu depuis lors à Bruxelles. Souhaitons qu'il entre décidément, avec le Quatuor n° 1, qui ne lui est pas inférieur, au répertoire des quartettistes.

Le pianiste Litta, dont les trois *recitals* donnés à l'Hôtel Ravenstein ont été très suivis, a été prié de redire au Cercle artistique de Gand les mêmes programmes. Ces trois séances ont eu lieu les 14, 21 et 31 janvier et ont obtenu un très grand succès. L'élite des musiciens et des amateurs de Gand a chaleureusement applaudi le jeune artiste, qui a fait valoir la sonorité et la délicatesse d'un excellent Steinway.

M. Litta se fera entendre le 17 courant au Conservatoire de Nancy, où il exécutera avec orchestre, sous la direction de M. Guy Ropartz, la *Symphonie sur un chant montagnard français* de Vincent d'Indy et, seul, le *Poème des montagnes* du même auteur. Le lendemain, M. Litta donnera dans la même ville un *recital* composé d'œuvres de Beethoven, de Schumann, de Brahms, de Chopin, etc. On sait que l'intelligente initiative de M. Guy Ropartz a, en quelques mois, fait de la jolie ville de Nancy un foyer d'art musical et que les concerts du Conservatoire, consacrés aux œuvres classiques et modernes, — et parmi ces dernières les plus nouvelles, — ont un intérêt artistique de premier ordre.

Enfin, M. Litta se fera apprécier comme compositeur et comme virtuose le 7 mars à Utrecht, où M. Huytschenruyter conduira deux parties de sa trilogie *Sémélé* : Le Prélude et la Mort. M. Litta jouera le Concerto en *mi bémol* de Beethoven pour piano et orchestre et le *Poème des montagnes*.

MM. Henri Thiébaud et Louis Flameng donneront vendredi prochain, à 8 heures du soir, à l'Hôtel Ravenstein, un concert dont la deuxième partie sera consacrée à l'audition d'œuvres de M. Thiébaud. On entendra notamment une série de chansons sur des poèmes de Richepin. Dans la première partie, des mélodies de Chabrier, P. Gilson, etc. Les interprètes seront M^{mes} Flameng, Lentrein, MM. Dalsen, Donaldson, Van Begin, Flameng, Gaillard et Mouru de Lacotte.

Dimanche prochain, à 1 1/2 heure, au Théâtre royal de la Monnaie, troisième concert populaire avec le concours de M. Ferruccio-B Busoni, pianiste.

Programme : 1. Quatrième symphonie de J. Brahms (première exécution). — 2. Deuxième concerto pour piano et orchestre. F. Liszt. — 3. Poème lyrique (*andantino*) pour orchestre, Glazounow. — 4. Morceaux pour piano seul : *Tocatta*, Bach-Tausig ; *Impromptu et Barcarolle*, Fr. Chopin ; *Légende de Saint François et Mephisto-Waltz*, Fr. Liszt. — 5. *Le Vaisseau Fantôme*, Richard Wagner.

La quatrième et dernière séance de MM. Marchot, ten Have, Van Hout, J. Jacob et Théo Ysaye aura lieu, à l'hôtel Ravenstein, le jeudi 21 février. Au programme : le Quatuor à cordes de C.-A. Debussy, la Sonate de Saint-Saëns pour piano et violoncelle et, du même auteur, le Septuor pour trompette, piano et cordes.

La *Société des Nouveaux Concerts* nous prie d'annoncer que les 4^{me} et 5^{me} de ses matinées auront lieu le 21 avril et 19 mai. La 4^{me} séance sera dirigée par M. Richard Strauss. On y entendra la Symphonie héroïque de Beethoven et, de Richard Strauss, *Macbeth*, des fragments de *Guntram* et *Todt und Verklärung*.

La 5^{me} matinée aura lieu sous la direction de M. Félix Mottl. En voici le programme : *Faust-Ouverture* (R. Wagner) ; fragments de *Roméo et Juliette* (H. Berlioz) ; prélude de *Lohengrin* (R. Wagner) ; *Mazepa*, poème symphonique (F. Liszt) ; Symphonie en *ut mineur* (Beethoven).

THÉÂTRE DES GALERIES

Les Brigands.

« J'entends un bruit de bottes, de bottes, de bottes, de bottes, de bottes... » Ceci, c'est de la bonne marque, de celle que vainement, depuis vingt-cinq ans, on cherche à contrefaire. Et victorieusement Meilhac et Halévy traverseront les âges, tant qu'il y aura des théâtres pour monter des opérettes et un public pour les applaudir. On n'a rien fait de plus joyeux, de plus vraiment comique que les fantasques livrets des deux complices.

Aujourd'hui, malgré les années écoulées (et c'est qu'elles vont d'un train, les années!), la fantaisie, la bonne humeur, la drôlerie des scènes imaginées par eux éclatent encore et secouent la salle de rires sonores, rétrospectifs pour les uns, francs et à pleine volée pour les autres. C'est à eux qu'on revient, qu'il faut revenir après avoir épuisé la série des actualités. Il semble qu'ils aient trouvé la formule définitive de l'opéra bouffe, et que le secret de leur recette ait été perdu depuis le jour où ils ont cessé de collaborer.

Nous revoyons, inévitablement, *les Brigands* à travers les souvenirs du passé. Est-ce ce qui nous rend difficiles sur leur interprétation ? Il y aurait, semble-t-il, une reconstitution plus fidèle à faire des spectacles d'autrefois. Malgré leur frivolité, ils caractérisent une époque, ils synthétisent la mascarade effrénée qui aboutit à 1870. *Orphée aux Enfers*, *la Belle Hélène*, *la Vie parisienne*, *la Grande-Duchesse*, *les Brigands* ont presque une importance historique. Il serait curieux de les voir joués comme jadis, avec le soin, l'entrain, la discrétion qu'y mettaient les créateurs.

Les artistes qui les interprètent aujourd'hui manquent de

conviction, et surtout de légèreté. Ils appuient trop, inclinent vers la farce et la caricature. Ce qui était plaisant devient grotesque, et la frêle architecture, pimpante et coquette, s'empâte, s'alourdit, apparait tumulaire. Si quelque Gevaert de l'opérette s'appliquait à restituer à l'*Orphée* d'Offenbach l'archaïsme avec lequel on a, récemment, représenté son frère aîné, le grand *Orphée* du Chevalier, nul doute que le spectacle aurait, toutes proportions gardées (que Dieu nous pardonne le sacrilège !), même attrait pour la foule.

Les avalanches de neige, le vent de bise et les 18 degrés sous zéro qui préludent, en notre bonne contrée, au printemps imminent, avaient, d'ailleurs, exercé de tels ravages dans la troupe qu'il ne serait pas équitable de juger trop sévèrement la représentation des *Brigands*. Le public a ri, le public a applaudi, le publi est sorti enchanté. Que pourrait souhaiter de mieux le très aimable directeur, des Galeries, dont le souci artistique s'affirme par l'élégance du décor et des costumes? Il y a d'ailleurs dans le personnel une artiste douée d'une jolie voix et qui mime son rôle avec vivacité et intelligence. C'est M^{me} Monthazon. Elle a décidé du succès de la soirée.

PETITE CHRONIQUE

Indépendamment des artistes belges, au nombre de trente, dont nous avons publié la liste, prendront part au prochain Salon de la *Libre Esthétique* : pour la France, les peintres Besnard, Louise Breslau, J. Chéret, H.-E. Cross, M. Denis, H. de Toulouse-Lautrec, E. Grasset, A. Guillaumin, Ibels, Jeannot, Jossot, Lepère, H. Lerolle, M. Luce, A. Lunois, Hermann Paul, Camille Pissarro et ses fils Lucien, Georges et Félix, Ranson, Redon, Signac, Vallotton, etc. ; les sculpteurs et artisans d'art Carabin (bois et grès), Alexandre Charpentier (étains, cuirs gaufrés), Bigot (grès), Dammouse (id.), Dalpayrat et Lesbros (id.), Delaherche (id.), Daum (verres), Damp (bijoux), Camille Martin (reliures), Victor Prouvé (id.), René Wiener (id.), Albert Servat (ferroserie), Henri Cros (pâte de verre), P. Roche (terres lustrées), Aubert (étoffes et tapis), Ch. Maurin (id.), prince de Polignac (meubles), F. Thesmar (émaux translucides), Debiene, Vallgren, M^{me} Besnard, etc.

Pour l'Angleterre : MM. Aubrey Beardsley, Walter Crane, A.-J. Gaskin, Laurence Housman, Holman Hunt, J. Kay, J. Lavery, Reid-Murray, Reynolds-Stephens, H. Sumner, Swan, Voysey, G.-F. Watts, peintres; G. Frampton et Onslow Ford, sculpteurs. Des livres illustrés publiés par William Morris, Georges Allen, John Lane, J.-M. Dent, des reliures de Cobden-Sanderson, des joailleries de C.-R. Ashbee, des verres de James Powell, etc. compléteront l'important contingent anglais.

La Hollande sera représentée par MM. Deysselhof, Thys Maris, L. Moully, J. Toorop, Th. Van Hoytema et M^{lle} S. de Swarte; l'Allemagne, par MM. Max Klinger, L. von Hoffmann, Max Stremel; l'Espagne, par M. Dario de Regoyos; la Norvège, par M. F. Thaulow; la Hongrie, par M. Rippl-Ronai; les États-Unis, par M. J. Alexander.

Le Salon présentera, on le voit, un intérêt artistique de premier ordre.

Paillasse, le drame lyrique en deux actes de M. Léoncavallo que le Théâtre de la Monnaie représentera demain soir, vient de remporter un très vif succès à Rouen, où le Théâtre des Arts l'a joué pour la première fois sur une scène française. L'orchestre était dirigé par M. Ruhlmann, un ancien élève de la classe de

M. Guidé au Conservatoire de Bruxelles, à qui le public a offert une palme en témoignage de sympathie et d'admiration.

Des tableaux de M^{lle} Zélie Klerx sont exposés du 9 au 18 février à la *Galerie du Congrès*, 5, rue du Congrès, à Bruxelles, de 10 à 5 heures.

Le gouvernement vient d'acquérir, pour le Musée de Bruxelles, le « Portrait de jeune fille » de M. Emile Motte, exposé au dernier Salon d'Anvers.

La ville de Mons vient d'acquérir pour son Musée le tableau *L'Océan* de M. Paul Kustohs, récemment exposé en cette ville.

Pour les verriers : Un concours international est ouvert pour la composition des verrières de l'église Saint-Nicolas, à Fribourg (Suisse). Le style adopté est le gothique flamboyant. Le travail complet représente une surface d'environ 120 mètres carrés, distribués en huit chapelles éclairées chacune par deux fenêtres. Le concours est limité actuellement à la composition de cartons coloriés pour les deux fenêtres de la première chapelle de droite au dixième de l'exécution). La prime accordée au travail classé premier est de 1,000 francs. S'adresser pour tous renseignements à M. Max de Diesbach, président de la Commission des vitraux de Saint-Nicolas, à Villars-les-Jones, près Fribourg. Dépôt des projets avant le 15 juin.

Le peintre J.-F. Raffaëlli partira prochainement pour l'Amérique, où il doit faire une série de conférences sur l'art et organiser une exposition de ses œuvres.

Le concours préparatoire pour le prix de Rome commencera à l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers le jeudi 4 avril 1895, à 11 heures du matin. Les demandes d'admission doivent être faites par écrit ou en personne au bureau de l'administration de l'Académie d'Anvers où elles seront reçues jusqu'au mardi 12 mars 1895, à 6 heures du soir.

Rappelons aux intéressés quelles sont les conditions d'admission et les épreuves du concours.

Tout artiste belge ou naturalisé peut être admis à concourir s'il n'a pas atteint l'âge de 31 ans le 31 décembre 1895.

Le nombre des concurrents pour le prix est limité à six. Ce chiffre pourra toutefois être plus élevé si, à la suite de l'épreuve préparatoire, deux ou plusieurs concurrents, ayant le même nombre de points, occupaient la 6^{me} place.

L'épreuve préparatoire consiste en une tête d'expression de grandeur naturelle, une esquisse, composition ou ébauche et une figure en pied de 1 mètre de hauteur.

Les concurrents auront deux jours pour la tête d'expression, quatre pour l'esquisse et dix pour la figure.

Dans leur demande d'inscription, les concurrents devront faire connaître leurs nom et prénoms, le lieu et la date de leur naissance, l'établissement ou l'atelier où ils ont fait leurs études artistiques. Ils doivent joindre à ces renseignements leur acte de naissance et, s'il y a lieu, l'acte de leur naturalisation.

Henry Mürger va enfin avoir son monument au Luxembourg. La questure du Sénat vient d'accorder l'emplacement nécessaire. La place que compte choisir le comité sera peu éloignée de l'Odéon, à quelques dizaines de mètres du monument de Théodore de Banville.

Le monument Mürger se composera d'une stèle en pierre surmontée d'un buste en bronze. Le projet primitif qui consistait à orner la stèle de deux femmes, *Mimi* et *Musette*, a été abandonné.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étaines. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galerias d'exposition et de vente
OUVERTES TOUS LES JOURS

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains tièdes à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

OUVRAGES D'ART ET DE BIBLIOPHILIE

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

Eaux-fortes et dessins de F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

EN VENTE

à la Maison d'Art de la Toison d'or
(56, avenue de la Toison d'or).

I M O G È N E

PAR

Edmond PICARD

Edition de la Société anonyme L'Art.

Un volume format des eucologes, tiré à petit nombre et hors librairie. Prix : 4 francs. Avec cartonnage artistique spécial : fr. 6-50.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

« MES COMMUNIONS », par G. Eekhoud. — ALBERT GIRAUD. *Hors du Siècle*. II. — GEORGES DWELSHAUVERS. *Les Classiques chrétiens et l'étude de la latinité*. — LES THÉÂTRES A LONDRES III. « *The Derby Winner* » au *Princess's Theatre*. — THÉÂTRE DE LA MONNAIE. *Paillese*. — LE RHEINGOLD. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — NOTES DE MUSIQUE. — PETITE CHRONIQUE.

MES COMMUNIONS

Par GEORGES EEKHOU. Bruxelles, Henry Kistemaekers, éditeur.

MES COMMUNIONS ! Je ne sais quelle inspiration propice a soufflé à Georges Eekhoud ce titre, mais il indique si précisément l'âme du recueil de nouvelles ainsi intitulé qu'il semble vraiment l'enseigne nécessaire et fatale de ce livre tout fraîchement né. Livre important et qui datera dans nos lettres. Car n'offre-t-il pas, volumineux d'ailleurs, tout le clavier de l'art passionné et vibrant d'Eekhoud, depuis la note la plus rustique jusqu'à la note la plus morbide, depuis l'accent le plus grave jusqu'à l'accent le plus exaspéré ? On y retrouve l'Eekhoud des *Kermesses* et l'Eekhoud du *Cycle patibulaire*. Mais l'artiste grandit toujours. Ses horizons s'élargissent. Les moulins qui tournent au cœur de ses plaines deviennent plus inquiétants, ses pays se montrent plus poignants et les poitrines de ses cieux aspirent à des

passions à la fois plus vastes et plus cruelles, plus dévorantes et plus aiguës.

Celui qu'on aurait dit le chantre des polders, l'exclusif ami des plèbes des bruyères et des villages campinois, le confesseur jaloux des rustres, le poète des clochers barbares et des contrées fanatiques, le voilà prenant à deux mains son cœur baigné du parfum sauvage des régions natales et l'offrant, imbibé de ces saintes et nostalgiques amours, à une humanité de souffrance et de malédiction. Il fait saigner ce cœur à des piqûres d'épines plus trempées de fiel et qui ne sont plus même entourées des fleurs avares du là-bas, dont les effluves lancinaient mais caressaient aussi son souvenir. Il le roule sans merci sur des plaies d'une vivacité étrange, le faisant bondir jusqu'aux secrets les plus diaboliques du mal mais aussi jusqu'aux sources les plus pures et les plus inexplorées de la charité et du pardon. Les énergiques sympathies pour le terroir aux champs frustes des Limbourgs, avérées en ses premiers livres, Eekhoud, par des afflux de tendresse jamais assouvie, par des recrudescences d'insatiable pitié et de cordialité curieuse, les a fait appareiller vers des océans de douleur et de péché, sur lesquels elles voguent parfois comme les blancs poètes des légendes dantesques sur les eaux de l'enfer.

Eekhoud restera le conteur campinois. Dans son récent livre, *L'Honneur de Lutlérath, la Petite Ser-*

vante, le *Coq rouge* l'attestent encore. Où trouver plus symbolique et plus patrial attachement au sol? *L'Honneur de Lutlérath* apparaît comme une fresque à la fois dramatique et plastique. Constantin Meunier seul pourrait, en son art, donner pareil sentiment des corps des gars luttant pour le *Korsbrood*, pourrait faire fléchir aussi passionnément des attitudes, enrouler de telles empoignades, magnifier des luttes aussi copieuses et aussi haletantes. C'est d'une truculence fiévreuse, mais d'un modelé ferme et sain. Quant au *Coq rouge* qui, après avoir fanfaré dans des lueurs de meurtre et d'incendie, jette ses derniers cris à travers un Noël de pardon sublime, c'est un conte de noble tendresse qui édifie, dans la bruyère flamande, un village racheté par une bonté descendue sur lui comme un chant d'orgue sur des pénitents.

Oh! la bonté! Bat-elle d'ailleurs largement dans ce livre! Héroïque et dévouée, elle y va aux lépreux de la société, aux parias de l'humanité, aux maudits de la terre. Elle va, dans *Burch Mitsu*, avec des mains rédemptrices, comme pour porter un viatique suprême, aux pêcheurs ostendais massacrés par les lâches fusillades des armateurs et des muscadins d'une ville âpre au gain et pleine de mauvais riches. Elle écoute, dans la *Dernière Lettre du matelot*, le touchant testament du marin que la fièvre jaune va dévorer aux ports exotiques. Et ici combien se fait-elle devinatrice! Oh! oui! La COMMUNION est bien complète. L'artiste vit de la vie même du pauvre grimpeur de vergues décédé au pays irritant des vanilles et des cannelles. Fantastiquement, en une vision subtile, par une télépathie singulière, gagnée ainsi qu'une maladie étrange et extatique aux bords de navires amarrés qui lui parlaient du matelot, il revoit les amours plébéiens et affriolants de celui-ci, il se penche sur son agonie, souffre de ses spasmes et voit sombrer les espoirs de sa vie. Jamais nouvelle n'a été plus chimériquement ressentie; jamais plus de sang n'a coulé dans les verbes d'un conte bizarre et irréel qu'en ceux de cette *Dernière Lettre* si hallucinante et si saturée par d'extraordinaires facultés amatives.

Mais cette communion franchit bien d'autres bornes. La panthéiste sympathie d'Eekhoud, son artiste fraternité n'ont pas de code. Il n'y a pas, dans l'humanité, de déchet pour cet amour; il n'y a pas de limite à cette vibrante ferveur. Venez, les vagabonds des grand'routes, venez, après les rustres, les pêcheurs, les matelots, frapper au seuil de ce temple de révolté et venez vous chauffer à l'électrisante atmosphère de cet art nerveux et cordial! Venez! Les vendeurs ont été chassés à coups de triques vengeresses! Et venez aussi, vous, les plus misérables, les anormaux, les excentriques, qui avez comme des lueurs de crime dans vos yeux et qui vivez sous la constante menace du pilori ou de la geôle! Venez, vous, les forçats du vice et de la misère, faubou-

riens aux hanches équivoques, miséreux des banlieues louches, piliers des lupanars de la crapule, ô vous tous, claquedents inquiétants et penailleux pâles qui avez soutenu la « Madeleine des Voyous ». Voilà le maître sans crainte qui osera confesser vos âmes, dire la beauté hargneuse et mélancolique de vos maigres galantes et exalter vos vies douloureuses et poignantes! Venez avec votre « fumet de souffrance et d'aventure », vous l'Éperlan de la *Mauvaise Rencontre*, dont la tête a roulé sous l'échafaud pour avoir logé des pensées anarchistes, vous, *Appol et Broucard*, les criminels amis des préaux et des carrefours! Cet art généreux vous donne comme un baptême, et les malédictions s'arrêtent devant le bouclier dont il vous couvre, vous, les sinistres pénitenciers que des lois sans miséricorde ont rejetés dans les horribles cycles d'un mal sans rachat et d'une fatale corruption aux yeux des morales bourgeoises! Et viens aussi, maladive *Chardonnerette*, dangereuse et captivante petite fée de banlieue, avec ton visage qui passe du sourire luron et ambigu d'un gavroche dépravé à l'extatique et langoureuse mélancolie d'un ange de maître gothique! Une lumière étrange et bienfaitrice, un peu du grand soleil de l'Art est tombé dans vos bas-fonds et vous appelle à quelque sublime et mystérieuse rédemption. C'est une messe à la fois douce et bizarre qui vous est chantée!

Tel, en son essence, ce livre d'altruisme inouï, d'une foncière originalité, d'un art exclusif et sans marchandage — œuvre de volonté ferme et de labeur prodigieux. Le style d'Eekhoud? On le sait rude et rare. Il scintille de joyaux noirs. On a dit que c'était comme des coulées de couleurs jordanesques. Mais il me semble qu'en certains contes, les plus miséricordieux pour les subversifs et les las-d'aller, la phrase a des déchirures cruelles, se vêt d'une douleur acerbe et saignante qui fait plutôt songer, s'il faut comparer le verbe à la plastique, à quelque écorché de Michel-Ange.

ALBERT GIRAUD

Hors du siècle. II. 122 pages. Bruxelles, P. Lacomblez, éditeur.

Voici que s'enrichit encore d'un nouveau fleuron la couronne poétique si somptueusement ornée de notre pays. Voici s'élever superbes un vol de poèmes en la deuxième série des *Hors du siècle* d'Albert Giraud.

Dans un récent article, lorsque nous eûmes à parler de la mort de Leconte de Lisle, *l'Art moderne* nommait Albert Giraud comme pouvant prétendre actuellement au titre de chef de l'École parnassienne. Son volume d'aujourd'hui ne nous fera pas déjuger.

Après *Pierrot Lunaire*, la première série de *Hors du siècle*, *Pierrot Narcisse*, les *Dernières Fêtes*, il s'affirme artiste encore plus sûr et plus grand en ce livre nouveau qui par l'ampleur, la noblesse et l'éclat des idées autant que par la précision, la clarté et l'harmonie de la forme est un des meilleurs recueils de vers de ce temps.

Le titre dit assez que le poète, mécontent du présent et inquiet de l'avenir, nous transporte dans le passé, et le livre s'ouvre sur des chants où revivent Charles IX, Catherine de Médicis, Henri III... toute cette cour fastueuse et cette époque de haines et de massacres terribles, quand les couronnes trop lourdes tombaient des mains de ces rois jouets et esclaves de ceux qui les entourent.

Charles II surtout, ce roi poète fleur de grâce et d'esprit si désireux de vivre, qui épousait ses forces en jouant du cor jusqu'à en déchirer ses poumons et vomir son sang, ce roi esclave entouré habilement de tous ceux dont l'hypocrisie tramait sa perte, traqué de tous, *seul profondément* au milieu de sa cour, a tenté la plume de notre poète.

Cette vie d'adolescent où tout semblait s'offrir, plaisirs et jouissances sans nombre et devant qui tout fuyait pour ne laisser que rancœur et dégoût pour l'inutilité de tout effort, est bien l'image de ceux qui, écrasés par la fatalité, désespèrent, se résignent ou disparaissent, comprenant la vanité de leur rêve. Il semble qu'ainsi Albert Giraud ait voulu grandir son sujet et en faire une synthèse dans laquelle il embrasserait toutes les douleurs intellectuelles des broyés par l'existence que rien ne peut sauver :

Écoutez le poète en son *Panegyrique* :

Pour colorer mon rêve et fleurir ma rancœur
O beau roi Charles IX, penche vers moi ton cœur.

.....

Pauvre roi chevalier captif des temps nouveaux,
Tu veux être Roland, Xaintrailles ou Lahire,
Et désespérément tu sens fondre la cire
Du flambeau de tes jours qui n'a rien éclairé.

.....

Va! tout effort est vain : caresse ta chimère,
Laisse passer ton siècle et rends grâce à ta mère
Dont le viril esprit te fait des jours oisifs,
Cisèle des sonnets pleins de beaux vers pensifs
Et laisse au lieu d'agir la rime dérisoire
Jeter sur le vélin d'un poème sans gloire
L'ironique reflet de tes gestes rêvés.
Car le jeu de Ronsard sied aux rois éternés.

Et quand dans son rêve le jeune roi voit ses désirs et ses projets s'accomplir, le poème chante :

Enfin il est roi, roi sans mère,
Enfin il est roi, roi sans roi.

Mais hélas, ce n'est qu'un malin rêve et il s'éveille voyant se dresser devant lui l'ombre despotique et sinistre de sa mère.

Après Charles IX, c'est Henri III, sa cour galante et son entourage parfumé. Du fils aîné de Catherine de Médicis, Albert Giraud fait une tragique et satanique figure et dans un poème d'un beau lyrisme lui prête une confession blasphématoire où Dieu paraît faiblir devant les raisonnements de sa menaçante créature.

Dans la dernière partie de son livre, l'auteur abandonne les Valois et leur cour pourrie et sous le titre de *Devant le Sphinx* cherche l'explication de sa vie inutile et se résigne; mais avec quelle soif de vivre, quelle âpreté à l'action, quelle joie à courir au devant des dangers, il regrette parfois sa résignation et son repos. En superbes ex-voto cependant il tend à son espoir, à son Dieu, à celui qui le consolera de l'inutilité de ses rêves, de la vanité de ses désirs, de magnifiques offrandes telles : *l'Adoration des Mages, la Blessure étoilée, le Glaive et la Rose*.

Mais quelqu'un m'a parlé, le soir dans les ténèbres
Tout bas : c'était quelqu'un du mystère et du sort
Et c'est depuis ce soir que mes lèvres célèbres
Ont le goût de la terre et l'odeur de la mort.

C'est pourquoi délivré des antiques chimères
Tu me vois attester le néant de mon Dieu
Et fouler sous le jour de mes pieds éphémères
Les pétales sanglants de la rose de feu.

Et dans *la Blessure étoilée* :

La douleur qui vient à ma rencontre est si belle
Avec sa bouche pâle et ses grands yeux cernés
Que mon étrange espoir à genoux devant elle
Lui dit : Béni soit le ciel dont vous m'illuminez.

Albert Giraud fut parfois comparé à José-Maria de Heredia. Si celui-ci se distingue par la sobriété de ses images, la précision de la ligne, notre poète est plus riche, plus puissant dans la coloration, l'ampleur de ses sujets et la psychologie de ses portraits qui font songer à Van Dyck; les qualités que nous venons de signaler correspondent davantage à notre tempérament et c'est là le secret de notre admiration pour ce classique si profond et si coloré.

GEORGES DWELSHAUVERS

Les Classiques chrétiens et l'étude de la latinité.

Brochure de 33 pages. Bruxelles, Lebègue et C^{ie}.

Un plaidoyer chaleureux et vivant! Quand on défend des idées justes et nouvelles, il y a comme une joie qui se transmet au style, si bien qu'en des pages où il s'agit d'enseignement, de réglementation scolaire, de programmes à tracer, de réformes à préconiser, l'ardeur colore les conseils précis et les avis nets.

La grammairerie des pédagogues, la routine des fabricants de bons élèves, la pionnerie des forts en thèmes sont attaquées à belles armes claires. M. Dwelshauvers montre combien il est absurde de limiter les humanités à l'enseignement des syntaxes, au contrôle, phrase par phrase, des primo, secundo et tertio alignés en de vagues Gantrelle et de surannés Broeckaert, à l'examen non de la moelle d'un livre, de sa poésie et de sa beauté, mais de sa correction et presque de son orthographe. Ceux qui enseignent aujourd'hui n'ont jamais senti, s'il faut l'en croire, ce qu'était la vie en art, ils ne savent d'un mot autre chose que sa déclinaison, ils n'ont la notion ni de la couleur, ni du rythme, ni de l'harmonie, ils étouffent la floraison d'humanité épanouie à travers les pages, ils isolent, par exemple, Virgile de son temps et de son siècle, ils le dessèchent du milieu vivant où il saignait, ils font un cadavre de l'admirable poète des *Géorgiques* qui aujourd'hui existe plus indestructiblement qu'il y a dix-neuf siècles puisqu'il a le sang de la gloire pour sustenter son œuvre à jamais.

Au passage, signalons un original rapprochement entre l'auteur des *Géorgiques* et Flaubert avant d'aborder un autre faisceau d'idées que M. Dwelshauvers développe. Pour lui, tout autant que la littérature de Rome payenne, celle qui grandit à travers les cerveaux chrétiens du moyen-âge mérite respect. Tout comme l'abbé Guillaume et Léon Gautier il voudrait que l'on fit une étude comparée des deux latinités.

Opposer Adam de Saint-Victor à Horace serait un triomphe pour le premier. Il ne faut pas jurer exclusivement par Cicéron, un rhéteur, ni par Horace, un « podagre sournois », quand on peut admirer au long des siècles suivants tant de génies qui sont leurs antithèses. Saint-Hilaire de Poitiers et le poète Fortunat sont des

fronts autrement illuminés. Aujourd'hui surtout où les vieilles formes figées se détraquent en poésie, cette étude des classiques chrétiens montrerait comment autrefois, pour une langue qui a engendré la nôtre, on a procédé, afin de l'adapter à de nouvelles idées, à de nouvelles exaltations d'âme, à un nouveau lyrisme. On y pourrait étudier le rôle des assonances, l'omission, parfois, de la rime, la flexibilité de la phrase, la souplesse et la mélodie des vers. Si notre poésie actuelle se rapproche si souvent de la poésie populaire, la poésie latine du moyen-âge le fit également.

Le souci de la philologie préoccupe également M. Dwelshauvers. La comparaison des langues aryennes, leur filiation, leurs généalogies offrent une ressource énorme pour développer les idées et casser le parquage où l'on retient les esprits jeunes curieux de savoir. Étendre et ne jamais restreindre semble être sa devise d'enseignement.

Avant de clore, M. Dwelshauvers appuie sur la naissance du drame liturgique d'où sortit, d'après Léon Gautier, le drame moderne de Shakespeare, et sur la conception de la joie créatrice de la nature que les génies payen, chrétien et contemporain eurent à leurs époques.

Et maintenant, comment réussir à opérer de tels changements dans l'enseignement des humanités? Voici, en réponse, les dernières lignes de la brochure que nous avons analysée :

« Personnellement, je ne crois pas que semblable réforme puisse se faire *par une loi*, du jour au lendemain. Les lois ne sont souvent qu'un moyen d'enregistrement de faits accomplis, ou de tendances sociales. C'est dans l'âme même de ceux qui acceptent ce sacerdoce de l'enseignement (c'est ainsi qu'il devrait être compris), c'est dans leur âme même que doit se produire d'abord la transformation. Il faut qu'ils réalisent, dans la mesure de leur possible, le véritable enseignement de la philologie. Aussi parfaits que puissent devenir les programmes officiels, aussi sincères que soient les efforts de leurs auteurs, ce qu'il faut avant tout pour les appliquer, ces programmes, ce sont des intelligences ; même avec des programmes médiocres, les esprits qui ont la force de concevoir et de travailler, peuvent donner un bon enseignement. Donc il faut, si quelque réforme doit réussir, que tout ce qu'il y a d'intérêt pour les études humanitaires se réveille au cœur de chacun de nous. Il ne faut pas se laisser abattre soit par de passagères tristesses, soit même par le fait de conditions matérielles souvent peu enviables dans lesquelles on se trouve. Il faut avoir constamment présentes à l'esprit les créations admirables des purs génies de l'humanité, des seuls véritables humains, et songer que le but d'un enseignement humanitaire est précisément d'enthousiasmer à l'étude de leurs œuvres, et de pénétrer les cœurs du respect et de l'amour des choses justes, belles et grandes. »

LES THÉÂTRES A LONDRES (1)

III. « The Derby Winner » au Princess's Theatre.

C'est dans les pièces « sportives » que triomphe le metteur en scène anglais. Qu'il s'agisse de chevaux, de tennis, de *boxing*, de *hunting*, de *rowing* ou de *coaching*, les costumes sont dessinés avec des soins méticuleux, les accessoires rigoureusement exacts, les détails précisés, les décors calqués sur nature. On dirait que l'amour-propre national est en jeu et que toute l'Angleterre se

(1) Voir nos deux derniers numéros.

reflète dans le miroir que présentent à leurs habitués les directeurs de spectacles.

Dans nos théâtres du continent, quand on veut figurer un chasseur, on l'affuble d'un costume de velours, d'une carnassière, d'une paire de guêtres quelconque et d'un fusil. Le « complet » a été acheté à la *Belle Jardinière* si la pièce est jouée à Paris, à la *Vierge Noire* si c'est sur une scène bruxelloise. L'attirail est fourni au rabais par un sellier, quelque armurier complaisant donne en location un Lefauchaux hors d'usage, et voilà notre héros équipé.

Il s'en faut qu'à Londres on se contente de pareille brocante. Le Princess's Theatre donne actuellement, sous la direction de Sir Augustus Harris, à qui Drury Lane et Covent Garden ne suffisent plus pour épuiser le succès de ses pièces, un « new and original sporting and spectacular drama » en quatre actes et treize tableaux intitulé *The Derby Winner* qui, depuis plus d'un an, passionne Londres et la province. Dans cette pièce à spectacle, qui met en scène, non sans quelque ironie, le monde du sport pris sur le vif au Tattersall et à Epsom, les détails de la mise en scène sont étudiés avec un raffinement vraiment prodigieux. La tenue des hommes, leurs bottes jaunes, leurs jambières, leurs sticks, leurs chapeaux, leurs vestons, l'habit de cheval des femmes, l'uniforme des officiers, — on assiste à un bal donné au mess du 43^e hussards, — tout est d'une correction irréprochable. Et les nuances sont si bien observées, les moindres éléments caractéristiques du costume si judicieusement soulignés qu'il est impossible de confondre, avant même qu'ils aient ouvert la bouche, entraîneurs et jockeys, gentlemen et marchands de chevaux, bookmakers, crieurs et garçons d'écurie.

Puérilité? Recherche superflue? Détails indignes d'une œuvre sérieuse, propres à masquer l'inanité du drame? Eh! mais, pour un art qui vit d'illusion, le système a du bon. Il complète, avec le grimace et la mimique des acteurs, l'impression de la réalité. Il contribue à éclairer l'action, à mettre d'emblée les personnages à leur place, à les classer dans l'esprit des spectateurs. Il donne la sensation de la vie.

Comme la plupart des productions scéniques anglaises d'aujourd'hui, *The Derby Winner* est, au surplus, un mélange de puérilités et de gros effets mélodramatiques. Le public anglais est bon enfant. Il a pour ses auteurs une indulgence qui nous étonne, nous qui voyons journellement avec quelle sévérité on juge, sur le continent, les écrivains de talent. La pièce de MM. Augustus Harris, Cecil Raleigh et Henry Hamilton (ils se sont mis trois pour nouer les fils de cette intrigue compliquée dont la victoire du Derby forme l'unique ressort) ne soulèverait pas, dans notre public sceptique, les tonnerres de bravos qui l'accueillent chaque soir à Londres. Il faut se rappeler, pour expliquer ce succès, l'enthousiasme du peuple anglais pour les héros de la cravache, l'importance qu'il attribue aux batailles du turf, la célébrité qui récompense, après une victoire à Epsom, le propriétaire du cheval gagnant, son entraîneur et son jockey. M. Harris et ses collaborateurs ont touché à la fibre patriotique par excellence. Et dès lors, on comprend l'intérêt passionné avec lequel les spectateurs suivent les péripéties de la lutte sans merci engagée par le major Mostyn contre le duc de Desborough pour lui ravir le Grand Prix. L'indignation d'un entraîneur qu'on cherche à corrompre, la colère d'un jockey qui lance ses « couleurs » à la figure du propriétaire qui tente de le séduire excitent jusqu'au délire le public des galeries. L'enlèvement de la duchesse de Desborough par

l'adversaire déloyal du duc produit moins d'effet que les enchères formidables qu'atteint au Tattersall le futur gagnant du Derby. Et c'est par des acclamations frénétiques que la victoire de Clipston est accueillie lorsque passe en tourbillon, par un truc renouvelé de la revue jouée il y a quelques années aux Variétés, le peloton lancé au triple galop sur une piste mobile.

La crédulité naïve du public anglais s'affirme par une confusion assez plaisante entre l'artiste et le personnage qu'il incarne. On siffle le traître avec rage, ainsi qu'aux temps légendaires du « Boulevard du crime ». Au Princess's theatre, au Daly's theatre et sur quelques autres scènes, il est d'usage de faire défiler un à un les acteurs devant le rideau, aussitôt l'acte terminé. Il existe même, dans plusieurs salles, des rideaux à « châtiments », si j'ose m'exprimer ainsi, comme on en voit en Italie, pour faciliter la promenade des artistes rappelés. Aussitôt qu'apparaît le personnage antipathique, le charivari commence, et on lui fait, je vous jure, une conduite soignée. J'en fus, la première fois que j'assistai à ces bruyantes démonstrations, un peu surpris. « Pourquoi siffle-t-on cet excellent Charles Dalton ? demandai-je à mon voisin. Il a supérieurement joué son rôle ». Mon interlocuteur me répondit en souriant : « Si le public l'applaudissait, ce serait désapprouver son interprétation. Puisqu'il incarne un personnage odieux, il faut le huer. C'est pour lui le plus flatteur des éloges. »

On comprend qu'un public qui à ces idées-là ne se montre pas difficile sur la valeur littéraire d'une œuvre. Pourvu que la pièce l'amuse, qu'elle soit bien jouée et élégamment encadrée, il se déclare satisfait et manifeste avec exubérance ses impressions. C'est à croire, parfois, qu'à force de monter, le Midi a traversé la Manche.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Paillasse.

Parallèlement au Vérisme littéraire surgit un Vérisme musical, précipité, fougueux, saccadé, violent, qui nous valut naguère une œuvre italienne et une pièce française, qui nous dote aujourd'hui d'une partition mixte, à cheval sur les frontières, et si mêlée d'éléments divers qu'elle a déjà fait naître un procès en contre-façon.

Dieu nous garde d'entrer dans la querelle. Un poète s'est plaint. *Genus irritabile vatum*. Qu'ils décident, les experts de la Société des gens de lettres. A première vue, il est incontestable que la Nedda de M. Leoncavallo et la Francisquine de M. Catulle Mendès ont entre eux des liens de la plus étroite parenté, que Tabarin et Canio se ressemblent comme des frères. Il y a surtout à relever en faveur de M. Mendès cette situation, identique dans les deux œuvres, et qui est capitale : Paillasse tue sa femme en scène, et la parade commencée s'achève en drame sanglant tandis que nul ne se doute, parmi les spectateurs, de l'affreuse réalité. C'est, croyons-nous, sur ce point spécial que M. Catulle Mendès a attiré l'attention des juges et du public, abandonnant avec raison ce qu'il ne pouvait avoir la prétention de revendiquer : les amours de Tabarin et Jeanne Béruit, la jalousie du célèbre bateleur et le caractère volage de sa compagne. Ce sont là choses connues, tombées dans le domaine public, et qui ont, plus d'une fois, servi de canevas aux broderies fantaisistes des dramaturges et des musiciens.

Quoi qu'il en soit, les deux actes de M. Leoncavallo nous ont paru de moindre intensité et de pénétration moins aigüe que la

tragi-parade du poète, qui ne dure que dix minutes. Par excès de conscience, peut-être, et dans la crainte légitime d'être accusé de pastiche, l'auteur de *Paillasse* a donné au premier acte de sa partition, qui n'est qu'un exposé et une préparation, un développement assez étendu et, malheureusement, quelque peu languissant. La scène pathétique, celle vers laquelle convergent tous les épisodes du drame, la seule qui importe, après tout, et qui doit faire jaillir l'émotion, cette scène paraît écourtée, presque escamotée, et la toile tombe avant qu'on ait eu le temps de la comprendre.

La partition de M. Leoncavallo n'en contient pas moins de jolis détails. Elle est, musicalement, supérieure à son illustre devancière, *Cavalleria rusticana*, dont certaines affinités de tendances et de procédés obligent à la rapprocher. Mais tandis que M. Mascagni bouche à coups de grosse caisse les vides de son inspiration, l'auteur de *Paillasse* révèle, à maintes reprises, un tempérament musical réel, une souplesse d'écriture qui se plie aux caractères de ses personnages et aux situations dramatiques, une recherche intéressante des timbres et des colorations. Le prologue, admirablement dit devant le manteau d'Arlequin par M. Seguin, le chœur initial, mouvementé et amusant, l'air de Canio à la fin du premier acte, et que M. Bonnard a chanté avec une chaleur et une émotion remarquables, comptent parmi les meilleurs morceaux de cette partition un peu disparate. Par malheur, des réminiscences évoquent avec trop d'évidence tels musiciens connus. Il eût pu y avoir, de ce côté encore, des revendications à exercer. Gounod, Bizet, Chabrier, s'ils vivaient encore, auraient peut-être le droit de se montrer aussi susceptibles que M. Catulle Mendès. On a salué au passage quelques-unes de leurs inspirations les plus populaires, non sans plaisir d'ailleurs. Adroitement encadrées, elles constituent un ensemble chatoyant qui a paru plaire infiniment au public. Le succès, constatons-le, a été très franc, et l'on a, traditionnellement, « trainé l'auteur sur la scène ».

L'interprétation excellente donnée à *Paillasse* par la troupe de la Monnaie, au premier rang de laquelle il faut placer MM. Seguin, Bonnard, Ghasne, Isouard et M^{lle} Simonnet, a d'ailleurs été d'un bon appoint pour le compositeur. Et une jolie mise en scène, vivante et mouvementée, dans un décor élégant, a prouvé ce que peut faire la direction de la Monnaie lorsqu'elle veut s'en donner la peine. *Paillasse*, avec ces éléments, constitue un spectacle attrayant qui attirera et retiendra la foule.

LE RHEINGOLD

Malgré leurs robes couleur d'eau du Rhin, les ondines qui weihawagèrent, fort agréablement d'ailleurs, sur l'estrade du Conservatoire, ne donnèrent qu'approximativement l'illusion du féerique prologue. On ne transforme pas en oratorio, en cantate de concert, sans la diminuer, une œuvre essentiellement scénique, dont tous les effets sont combinés en vue du théâtre et dans lequel le décor et jusqu'aux trucs imaginés pour les changements de tableaux jouent un rôle capital, minutieusement étudié par l'auteur.

Le temps n'est plus des initiations, des exposés préliminaires. C'est au théâtre qu'il faut voir la Tétralogie, et non dans une salle de Conservatoire, quel que soit l'intérêt d'une exécution nuancée, homogène et vraiment remarquable telle que nous en donna, dimanche dernier, M. Gevaert. Nous avouons, au surplus, avoir

goûté un très vif plaisir à entendre *le Rheingold*, qui réveillait en nous d'inoubliables souvenirs. Mais quelle doit être, au défilé des récits et des descriptions symphoniques, l'impression d'un auditeur qui ne peut ajouter, en puisant dans sa mémoire, le coloris du tableau dont on ne lui donne qu'une reproduction linéaire?

La musique du *Rheingold* est si étroitement unie au texte qu'elle commente, elle s'applique si merveilleusement aux situations du poème qu'on ne peut l'isoler sans atténuer l'impression à laquelle elle est appelée à concourir. Reconnaissons que la mise en scène de 1876 laissait, sous certains rapports, à désirer; que les divers avatars d'Albérich dus à la vertu de son heaume magique faisaient sourire, tels qu'ils furent incarnés à Bayreuth et, quelques années plus tard, à Bruxelles, sous l'impresarisme de M. Angelo Neumann. C'est à cette époque reculée que M. Gevaert conçut, paraît-il, le projet de dépouiller *le Rheingold* de toute puérité en le réduisant à sa simple expression musicale. Il est fâcheux qu'en même temps une autre idée, plus utile à la diffusion d'un chef-d'œuvre et plus conforme à la conception de l'auteur, ne jaillit pas dans l'esprit de quelque directeur de théâtre entreprenant et artiste: celle de corriger les erreurs d'une première représentation et de monter avec le souci d'art qu'elle requiert cette très belle partition, si lucide et si pure qu'elle ne peut manquer d'enthousiasmer les auditeurs les plus rebelles. Depuis vingt ans, l'art de la scène a fait quelques progrès. Et ce qui paraissait jadis gros de difficultés est aujourd'hui d'une réalisation aisée.

En attendant, nous avons eu un *Rheingold* soigné dans les détails par M. Gevaert, un *Rheingold* purement musical, un peu plus solennel que ne l'a écrit Wagner, mais expressif, chantant, d'une interprétation orchestrale parfaite et, de la part des solistes, excellente pour quelques-uns, très honorable pour les autres.

Il convient, dans cette interprétation de choix, de placer en première ligne M. Seguin, qui a donné au personnage de Wotan une autorité et une ampleur admirables. Quel bel artiste, compréhensif, consciencieux, discret et modeste! Vraiment, on ne chanta jamais mieux à Bayreuth. C'est une joie d'entendre M. Seguin. On a, lorsqu'il ouvre la bouche, toute sécurité. On sait qu'il a le sentiment du rythme, de la mesure, qu'il phrase à merveille et que sa voix se prête à toutes les inspirations du maître. Il est bon de rappeler que M. Seguin est, de tous les artistes qui ont tenté de chanter les œuvres de Wagner, le seul qui en ait donné jusqu'ici à Bruxelles le sens exact, le seul qui en ait exprimé, avec une voix d'un timbre superbe, le côté intime, l'essence musicale et la philosophie.

Un débutant s'est fait, à côté de M. Seguin, une place très en vue. C'est, paraît-il, un élève. D'aucuns ajoutent: un garçon boulanger, qui méthodiquement cuit son pain tous les jours. Il s'agit de M. Dufranne, un baryton dont l'intelligence scénique et le goût se sont révélés au concert de dimanche. M. Dufranne peut être d'emblée classé parmi les artistes, sans qu'il soit besoin d'analyser ce que sa voix a de séduction, sa diction de netteté. C'est un artiste, et cela suffit. Qu'est-ce qui distingue les artistes des chanteurs de théâtre quelconques? Quelle est la limite qui les sépare? Il y aurait là tout un ensemble d'observations et de déductions à exposer. La vérité, c'est que cela se pressent plutôt que cela ne s'explique. Nous croyons pouvoir ranger M. Dufranne parmi les artistes, et attendre beaucoup de lui.

Les autres interprètes ont honorablement rempli leurs rôles. Citons spécialement M^{lles} Flament, Goulancourt et Merckx, M^{ms} Maes et Pieltain, M. Duquenne, très bon dans le rôle de Mime, médiocre

dans celui de Froh, et — nous eussions pu commencer par lui, — M. Demest, qui a donné son véritable caractère, astucieux, espiègle et fripon, au dieu Loge. Il serait banal de répéter que M. Demest chante à ravir et qu'il articule avec une précision parfaite. Atteint dans ses moyens vocaux par une indisposition passagère, M. Demest n'en a pas moins donné aux récits de Loge une vie et une intensité qui ont mis en évidence l'excellent professeur.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Union des trois aristocraties, par HUGUES REBELL; Paris, Bibliothèque artistique et littéraire. — *Ames de couleur*, par HENRY MAUBEL; collection du *Réveil*; Bruxelles, Edm. Deman. — *La Mise en scène du drame wagnérien*, par ADOLPHE APPIA; Paris, L. Chailley. — *Augustin Dupré*, orfèvre, médailleur et graveur général des monnaies, par CHARLES SAUNIER. Préface de M. O. Roty, membre de l'Institut; Paris, Société de propagation des livres d'art. — *Le Trèfle noir*, par HENRI DE RÉGNIER, orné par Alphonse Hérold; Paris, édition du *Mercur de France*. — *De l'importance du paysage dans l'art moderne*, par JEAN ROBIE; tiré à part du journal *L'Art* et orné d'illustrations. Paris, imprimerie de l'Art, 41, rue de la Victoire. — *Quelques aperçus sur l'Esthétique des formes*, par CHARLES HENRY, dessins et calculs de PAUL SIGNAC; publication de la *Revue blanche* Paris, librairie Nouy et C^{ie}, 17, rue des Écoles. — *Musée du soir aux quartiers ouvriers*, par GUSTAVE GEFFROY; brochure populaire à 10 centimes; illustration d'Eugène Carrière. Paris, André Marty, 17, rue de Rome. — *Le Victorieux*, drame en trois actes par A.-FERDINAND HÉROLD. Paris, Librairie de l'Art indépendant.

Musique.

Cinq mélodies, avec accompagnement de piano (poésies de J. Moréas, R. de Bonnières, Victor Hugo et Baudelaire, par XAVIER PERREAU; Paris, Librairie de l'Art indépendant. — *Promenades*, pièces pour le piano, par ALBÉRIC MAGNARD; Paris, Durand et fils. — *Sonate pour violon et piano*, par SYLVIO LAZZARI; Paris, Durand et fils. — « *Commune qui mundi nefas* », extrait de la Messe des pauvres d'ERIK SATIE, Parcier et Maître de chapelle de l'Église Métropolitaine d'Art de Jésus conducteur (avec une dédicace comminatoire et protestataire à Lugué-Poe qui s'est, paraît-il, « permis de profaner l'Art en abaissant des œuvres supérieures au contact de productions inférieures et malsaines, et qui est une des causes de la décadence esthétique et morale de notre époque. »)

NOTES DE MUSIQUE

La deuxième séance de musique de chambre donnée par M^{lle} Louise Derscheid, pianiste, avec le concours de MM. Colyns et Edouard Jacobs, professeurs au Conservatoire, aura lieu jeudi prochain, à 8 heures, à la Grande Harmonie. Elle sera exclusivement consacrée à Beethoven, dont on exécutera le 5^{me} trio (op. 70), la 10^{me} sonate pour piano et violon (op. 96), la 5^{me} sonate pour piano et violoncelle (op. 102) et le 6^{me} trio (op. 70, n^o 2).

C'est jeudi prochain, 21 février, qu'aura lieu à l'Hôtel Ravenstein, à 8 h. 1/2, la quatrième et dernière séance de musique de chambre donnée par MM. A. Marchot, J. ten Have, L. Van Hout, J. Jacob et Théo Ysaye. Le programme, des plus intéressants, promet une brillante clôture au cycle musical des quartettistes. Il porte le Quatuor à cordes de C.-A. Debussy, la Sonate pour piano et violoncelle de Saint-Saëns et, du même auteur, le fameux Septuor de la Trompette qui demeure l'une des œuvres les plus séduisantes de la littérature musicale moderne. BILLETS à 5 francs chez les éditeurs de musique et chez M. Marchot, 61, rue du Nord.

Nous avons relaté dernièrement l'essor donné à la musique nouvelle par la ville de Nancy depuis que M. Guy Ropartz a été

appelé à diriger le Conservatoire de cette ville. Voici le très beau programme du Festival d'Indy qui sera donné aujourd'hui même à Nancy sous la direction du compositeur : *Saugefleurie*, légende pour orchestre; *Symphonie pour orchestre et piano* (soliste M. Litta); *Suite en ré dans le style ancien*; *Poème des montagnes* (M. Litta); *le Camp de Wallenstein*. Toutes ces œuvres seront jouées pour la première fois à Nancy.

PETITE CHRONIQUE

C'est samedi prochain, à 2 heures, que s'ouvrira, pour les membres de la *Libre Esthétique* et leurs invités, le Salon de 1895 dans les galeries du Musée royal de peinture. De même que l'an passé, les invitations seront strictement limitées aux artistes. Elles seront personnelles et devront être présentées au contrôle. A partir du lendemain, le public aura accès tous les jours dans les locaux de l'Exposition, de 10 à 5 heures, moyennant un franc d'entrée. Cartes permanentes, permettant d'assister à l'ouverture : 10 francs.

Quatre auditions de musique nouvelle et quatre conférences littéraires seront données dans le courant du mois de mars. Nous en préciserons prochainement les dates. Le service des abonnements aux concerts est fait par les soins de MM. Breitkopf et Härtel, éditeurs, Montagne de la Cour, 45.

Les galeries de la Maison d'art de la Toison d'or, ouvertes tous les jours de 10 à 6 heures, seront désormais fermées le dimanche. L'exposition des vitraux, verres, émaux et appareils d'éclairage de MM. Tiffany et C^{ie} de New-York sera ouverte prochainement. Elle occupera quelques-unes des salles du premier étage, qui seront, à titre exceptionnel, accessibles au public, aux mêmes heures le dimanche que les autres jours.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. *Institut des hautes études* : Lundi, 18 février, à 8 heures du soir, M. Elie Reclus : La philosophie des mythes, 13^e leçon; — Mardi, 19 février, à 8 heures du soir, M. Tito Zanardelli : Cours de langue espagnole, 2^e leçon; — le même soir, à 9 heures, M. Tito Zanardelli : Cours de langue portugaise, 2^e leçon; — Mercredi, 20 février, à 8 heures du soir, M. van de Velde : Les arts industriels et d'ornementation, 14^e leçon; — le même soir, M. de Paepe : Chimie industrielle, 4^e leçon. — Vendredi, 22 février, à 8 heures du soir, M. G. De Greef : Sociologie élémentaire, 16^e leçon. — Samedi, 23 février, à 8 heures du soir, M. Elisée Reclus : Géographie, 16^e leçon.

M^{lle} Berthe Art, MM. Godefroid De Vreese, Henri Staequet et Victor Uytterschaut exposent quelques-unes de leurs œuvres au Cercle artistique, du 14 au 24 février.

Quelques revues d'avant-garde, fraîchement écloses, auxquelles nous souhaitons cordialement la bienvenue :

L'Art jeune, mensuel de 16 pages. Au sommaire du premier numéro : Emile Verhaeren, H. Vandeputte, A. Ruijters, A. Stasart et A. Levêque. Ixelles, rue du Prince-Albert, 46. 5 francs par an.

Pages d'art et de science, mensuel de 16 pages. Les deux premières livraisons portent les signatures de MM. Cartuyvels, Val-dieu, J. Hennebicq, D. Elias, L. Ryex, E. de Belfry, N. Lekime, etc. Bruxelles, rue de la Limite, 21. 6 francs par an.

Le Magazine international, organe trimestriel de la « Société internationale artistique ». La première livraison contient un portrait de Karl Henckell, des proses et vers (traduction française) de Berthe de Suttner, Walt Whitman, A.-C. Swinburne, Karl Henckell, R.-M. de Stern, Ada Negri, A. Symons, O.-J. Bierbaum, L. Bazalgette, M.-G. Conrad, et un bulletin critique de H. Albert, Bernard Lazare et Otto Ackermann. Paris, place Wagram, 3. 8 francs par an (10 francs pour l'Union postale). Très intéressant recueil, dont nous reparlerons.

La Plume a consacré un superbe numéro à Puviss de Chavannes. Cette livraison exceptionnelle est ornée d'un portrait inédit

du maître, gravé à la pointe-sèche par Marcellin Desboutin, et de 46 reproductions d'œuvres diverses de Puviss de Chavannes. Il contient, outre une étude biographique de M. H. Durand-Tahier, des notices de MM. J. de Marthold, Alphonse Germain, Charles Saunier et le compte rendu détaillé du banquet avec le texte des discours et de nombreux extraits de l'*Album des poètes*.

Comme l'année dernière, la *Société des Artistes indépendants* tiendra son exposition au Champ-de-Mars, palais des Arts libéraux, pendant les mois d'avril et mai.

La troisième exposition internationale de la *Sécession* aura lieu dans les galeries de la Société, à Munich, 8, Prinz-Regentenstrasse, du 1^{er} juin au 31 octobre 1895. Le règlement paraîtra en avril.

On a fait courir le bruit que le gouvernement aurait refusé la collection Caillebotte qui a donné lieu aux extraordinaires protestations que nous avons rapportées. Il n'y a rien de fondé dans ces bruits, si l'on en croit M. Martial Caillebotte, le frère du défunt, et le peintre Renoir, son exécuteur testamentaire, qu'un chroniqueur parisien est allé interviewer.

Le plus beau monument de l'architecture hispano-mauresque, l'Alhambra, menace ruine de tous les côtés en dépit des sommes importantes que le ministère des beaux-arts consacre tous les ans à sa réfection.

Le cri d'alarme a été poussé par nos confrères de Madrid, et le ministre de l'instruction publique, voulant donner satisfaction à l'opinion, a prescrit de faire une enquête minutieuse sur l'état de ce magnifique palais.

Si les dépenses annuelles pour la conservation et la restauration de l'Alhambra sont reconnues insuffisantes, il y aura lieu de voter de nouveaux crédits, et les Chambres espagnoles paraissent décidées à tous les sacrifices pour éviter la ruine de ce monument, qui serait une perte irréparable pour l'Espagne et pour l'Art.

Courte biographie de Suzanne Reichemberg, empruntée au journal *La Famille* :

« M^{lle} Suzanne Reichemberg est née à Paris. *L'époque exacte importe peu. L'étonnante artiste est toujours jeune et séduisante et depuis 1868 (aïe! aïe!) marque de pierres blanches les jours passés à la Comédie-Française. Blonde et fluette, des yeux perçants, le sourire élégant et rieur, petite, ténue, elle est bien la vivante incarnation de cette fée Urgèle mise à la scène par Théodore Banville; créature de rêve SÉRAPHIQUE autant que matérielle, elle réalise cette fiction des poètes demandant à la femme moderne un cerveau fort dans une tête gracieuse! »*

En reproduisant cette intéressante niaiserie, ROMAIN COOLUS, de la *Revue blanche*, ajoute : « Je ne troquerais pas ces huit lignes contre ma réception immédiate à l'Académie française. »

Collection de feu M^{lle} Marie GOVAERTS. (DEUXIÈME PARTIE)

Porcelaines de Chine, du Japon, de Saxe, etc.

FAIENCES DE DELFT, ETC.

Bronzes, Cuivres, Meubles, Tableaux.

Vente à Bruxelles, GALERIE SAINT-LUC, rue des Finances, 10, les 19, 20, 21 et 22 février 1895, à 2 heures de relevée, par le notaire ELOY, rue de la Chancellerie, 10, à Bruxelles.

Experts : MM. J. et A. LE ROY, frères, place du Musée, 12.

EXPOSITIONS :

Particulière, le 16 février | Publique, le 17 février
de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente
OUVERTES TOUS LES JOURS

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE
Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

OUVRAGES D'ART ET DE BIBLIOPHILIE

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

EN VENTE

à la Maison d'Art de la Toison d'or
(56, avenue de la Toison d'or).

I M O G È N E

PAR

Edmond PICARD

Edition de la Société anonyme L'Art.

Un volume format des eucologes, tiré à petit nombre et hors librairie. Prix : 4 francs. Avec cartonnage artistique spécial : fr. 6-50.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE l'Art Moderne. rue de l'Industrie. 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

UNE FLORAISON LITTÉRAIRE. — ODILON REDON. — CONCERT POPULAIRE. — LES CONCERTS DU CONSERVATOIRE. — L'ÉGLISE DE TERNATH. — CURIEUX RAPPROCHEMENT. — PAUL GAUGUIN. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Une Floraison littéraire.

La belle et vivante floraison de beaux livres qui se lève tout à coup, depuis un mois, au long de cet immobile et glacial hiver ! Rarement une telle poussée claire s'est venue planter devant l'attention, même au temps des saisons littéraires les plus fertiles. Poètes et conteurs se succèdent avec, certes, cette fois, des chefs-d'œuvre nettement et bellement venus.

La presse sortirait de son rôle si elle les signalait. Il est convenu que ses colonnes sont exploitées par Zola, Daudet, Bourget, Lemaitre, et son rez-de-chaussée par les feuilletonistes. Ce sont les gros bouquins, les redites et les fonds du sac de ces producteurs alimentaires qui constituent aujourd'hui, aux yeux du public, la littérature française. L'abonné qui s'était attardé à *Lourdes* vient de se voir trimbalé vers la *Petite Paroisse*, et sa curiosité esthétique qui ne quitte jamais la banlieue, ira d'ici à peu de jours vers le cottage de M. Bourget pour

revenir ensuite au chef-lieu de M. Zola : *Rome* ou *Paris*. Qu'on prenne un journal quelconque, *le Figaro*, par exemple, on verra à quelles vieilles mains de poète médiocre on y confie le soin de feuilleter les livres nouveaux. Sa *Revue bibliographique* hebdomadaire est d'une quelconquerie chronique ; elle se traîne autour des œuvres, ne les analysant guère, ne les exposant point et accompagnant de commentaires nuls quelques rares citations péchées ci et là, au petit bonheur. C'est pitoyable. En d'autres gazettes, même parcimonie de critique. On ne parle que de bouquins d'amis. En des phrases qui ne sont plus que des échanges de politesses, on écoule quelques banalités et de plus en plus un quelconque « petit bleu du matin » ou quelque « instantané » liquide un effort d'écrivain ou de poète. Le signataire termine par un calembour ou une remarque idiote, et l'affaire est bâclée. On se croit quitte vis-à-vis d'un livre, fût-il admirable, par une pirouette au bout d'une réclame.

Peut-être à Paris se soucie-t-on encore de la presse. Chez nous, voilà beau temps qu'on la dédaigne. Ici, elle s'est enfoncée si profondément dans la veulerie, elle a poussé de tels sons faux et rauques chaque fois qu'elle a jugé l'un de nous, il y a de telles grenouilles tuméfiées de sottises au fond de son marais, que laisser tomber une œuvre vers elle, c'est la laisser choir dans la boue. La critique belge est la plus morne qui soit. Ce

sont des rapés d'intelligence et des éculés de pensée qui l'exercent dans les journaux les plus graves ou les plus légers. Jadis quelques-uns d'entre eux ont fait ce qu'ils appellent de la littérature, mais leur art, qu'ils n'ont jamais su dégraisser ni éduquer, leur a « pété dans la main » et ils en ont encore, quand ils analysent de vraies œuvres, la puanteur au bout des doigts. C'est à travers leurs opuscules de ratés qu'ils jugent notre mouvement jeune et violent, c'est à leur haleine de poussifs qu'ils veulent mesurer notre souffle et notre course, c'est avec leur petite lampe de bureau de rédaction qu'ils veulent suivre, dans le ciel, le passage de nos étoiles.

Aussi est-il à souhaiter que de plus en plus les écrivains se passent des journalistes et que le public d'art lâche le journal pour s'abonner aux revues. Les gazettes ne sont plus indispensables pour parvenir jusqu'aux lecteurs.

Il s'est formé dernièrement à Bruxelles un comité permanent pour la propagation de la littérature nationale d'expression française. MM. Buls, Janson, Decamps, Lejeune le composent. Ce comité, par des bulletins de souscription où les œuvres de tous les auteurs belges trouvent place, s'adresse directement soit à des Mécènes qui se proposeraient d'aider et de défendre les lettres belges, soit à n'importe quel curieux et attentif qui souscrirait d'avance, pendant trois ans, aux livres que certains poètes ou prosateurs, désignés par lui, écriraient. Une divulgation ample de nos efforts serait, grâce à ce moyen, acquise; les revues appuyeraient le mouvement, constitueraient la seule critique dont ceux qui lisent tiendraient compte et la presse serait déstituée une fois de plus d'un de ses privilèges parce qu'elle est trop bête pour l'exercer.

En Belgique viennent de paraître des livres de haute valeur.: Les *Miroirs de jeunesse* de Delattre, recueil de contes vivants et clairs qui fleurissent bon, sain et vif comme la lavande; les *Ames de couleur* de Henry Maubel, l'écrivain le plus subtil et nuancé que nous comptons parmi nous; *En symbole vers l'Apostolat* de Max Elskamp, le plus naïf et doux poème qu'on ait écrit en notre temps; enfin les *Communions* de Georges Eekhoud, dont la puissance d'émotion est telle que si un poing nouveau vous serrait la gorge et ne vous lâchait que haletant et éperdu, l'impression serait moins rouge et moins angoissée.

En France, après les *Petits poèmes d'automne* de Stuart Merrill, œuvre de précise perfection charmante, après les *Sonnettes* de Mauclair et l'admirable et très original *Πάλα* de Vielé-Griffin, voici l'*Archipel en fleurs* de Retté, le *Victorieux* de Hérold, et surtout le *Domaine de fée* de Gustave Kahn et l'*Aréthuse* de Henri de Régnier. Nous commenterons plus tard chacun de ces livres dont quelques-uns sont très beaux et très personnels. Pour l'instant, contentons-nous de les

grouper et de les présenter touffus, tels qu'ils sont nés.

Leur seule nomenclature suffit pour affirmer combien l'art littéraire s'éveille de tous côtés, bellement.

En poésie, le voici déjà définitivement dégagé des formules parnassiennes, en prose il est loin du naturalisme et même du psychologisme étroit de Bourget. Le vers libre contre lequel on mena si rude campagne s'est imposé vainqueur. Il ne lui a fallu que cinq ans pour être admis comme forme littéraire nouvelle. Les *Chansons d'amant*, la *Chevauchée d'Yeldis*, les *Derniers poèmes de Laforgue*, *L'Homme et la Sirène* dans *Aréthuse*, certains poèmes de Van Lerberghe ou d'Albert Mockel le consacrent. Plus n'est possible d'expulser de tels témoignages d'art de la littérature française, d'autant que tous ceux qui montent s'orientent vers le nouveau pays conquis, délaissant avec joie les marais Pontins du naturalisme et la colonnade en ruines du Parnasse.

Le mouvement est admirable. On sent que l'époque de la refforaison totale est proche.

De soudaines poussées littéraires, comme celles que nous signalons ici, l'attestent. Ce sont des bouffées de parfums soudains qui vous font ouvrir la fenêtre et crier malgré l'hiver que le printemps est là.

Ah! ce qu'il aura fallu de sève aux poètes et aux prosateurs de cette heure pour se dégager d'autrui, qui le dira? Il y a dix ans, d'un côté Hugo et Leconte de Lisle, de l'autre Zola emplissaient tout l'horizon. Ils étaient si grands et se haussaient si loin vers le soleil que presque personne ne parvenait à sortir de leur ombre.

Aujourd'hui les deux premiers ont été ensevelis dans l'admiration et s'y taisent; l'autre a été brutalement renversé. Il reste certes encore des maîtres, mais ceux qui les imitent sont, malgré leur habileté et leur mérite, rangés parmi les secondaires.

La personnalité, l'individualité, le mystérieux accord de l'écrivain et son temps produisant une harmonie inédite, voilà ce que l'on veut et ce que l'on recherche. Et c'est précisément ce que les poètes dont les noms se massent en cet article présentent à l'analyse et à l'admiration. C'est par eux que les lettres tant en Belgique qu'en France se renouvellent, bâtissant le palais d'art nouveau auquel on accole pour l'instant, comme enseigne, l'épithète de *Symboliste*, bien que toute épithète déplaît à la plupart des récents écrivains. Créer un art le plus personnel possible, se différencier les uns des autres, ne consulter que sa vision des choses, la produire en une forme à soi et se ficher des étiquettes, importe seul aujourd'hui.

ODILON REDON

Dans le *Courrier Français*, M. Frantz Jourdain continue la série : « Les Décorés, ceux qui ne le sont pas », par ce portrait d'Odilon Redon dont les dessins, pastels et lithographies comptent parmi les envois les plus intéressants du Salon de la *Libre Esthétique* :

« Si le public reste indifférent, les artistes (?) se montrent agressifs. Exaspérés de voir un homme faire de l'art uniquement pour le bonheur de produire, indemne de toute préoccupation pécuniaire, esclave de son propre idéal, ils souffletent cette figure seréine du plus abominable outrage. « Odilon Redon — déclarent-ils négligemment — n'a aucune conviction, et son étrangeté ne formule, au fond, qu'un bas cabotinage. »

Ces plaisantins se trompent sciemment.

On ne risque pas toute une carrière, on ne renonce pas, volontairement, à sa part de fortune et de gloire pour la douteuse satisfaction de se mentir à soi-même et de poser devant une galerie qui vous couvre de huées. L'audacieux poète qui a essayé de matérialiser l'irréel, de corporiser le rêve, de formuler l'impossible, de fixer l'éphémère, de lutter contre le vertige de l'inconnu, celui-là est peut-être un halluciné, mais c'est à coup sûr un vaincu et un sincère.

A ses côtés, emporté par son imagination tourmentée et malade, on voyage dans un monde enténébré d'épouvante. Ces yeux sans orbite roulant éperdus dans l'infini, ces faces privées de crâne, figées dans une extase fantomatique, ces têtes chevelurées de flammes tournoyant dans l'éther, ces bouches sans lèvres crispées d'horreur, ces hippogriffes macabres se ruant vers quelque formidable cataclysme, ces théories de larves visqueuses, mutilées, grotesques et effroyables, ces monstres insexuels rampant dans la nuit, ces normes indécises et phosphorescentes grimaçant de muettes supplications, ces effarantes évocations de rêve, cet infernal grouillement de cauchemar, ces apparitions fantastiquement cruelles, ces dessins conçus dans une sorte de prurit de folie, captivent et passionnent, en vous enveloppant d'une lourde et impérative terreur.

Dans ces créations d'illuminé — échos d'un Au-delà menaçant — Odilon Redon ne se départit jamais d'une tenue, d'un style de maître. Ses lithographies, colorées et chaudes comme des Gustave Moreau, possèdent des noirs veloutés et caressants d'une admirable facture, les silhouettes effacées de ses êtres affectent des lignes délicatement harmonieuses, et certains profils de ses androgynes présentent la mystérieuse sérénité d'un Masaccio et d'un Botticelli.

L'artiste — qui n'a jamais obtenu la moindre récompense, le plus léger encouragement — vit très retiré dans un modeste appartement du faubourg Saint-Germain. Sa voix est douce, son regard sensible et son front garde la jeunesse des bons, sous les cheveux déjà grisonnants. Son âme, trop haute pour garder rancune des amertumes subies, oublie les basses attaques et les lâches méchancetés et se réchauffe à la compréhension enthousiaste de quelques esprits d'élite, tels que Mallarmé et Huysmans, qui respectent et aiment son talent.

Hé ! là-bas, les repus, les arrivés, les chamarrés, les bateleurs, les roublards et les fumistes, ohé, les souteneurs du boulevard de l'Olympe, arrêtez un moment la parade, descendez de vos tréteaux, ôtez vos casquettes à trois ponts... et saluez Odilon Redon qui passe. »

CONCERT POPULAIRE

La première audition, à Bruxelles, de la 4^e symphonie de Joh. Brahms (op. 97, *mi mineur*) et les exercices de virtuosité foudroyante de M. F. Busoni formaient les principaux attraits du troisième Concert populaire. Le charmant *Poème lyrique* de Glazounov et l'ouverture du *Taiseau fantôme* complétaient le programme, très intelligemment composé.

La Symphonie de Brahms date de 1885. Il a donc fallu dix ans pour qu'on se résignât à la faire connaître aux Bruxellois. On se demande en vain pourquoi. Il paraît, au dire de quelques-uns, que c'est de la musique de pédagogue, sans inspiration ni chaleur, de la musique mathématique, rigide et glaciale comme un théorème de géométrie, de la musique à étudier dans les cours de composition et non à exécuter dans les concerts. Je ne sais si cette impression persiste après l'audition de dimanche. Il est difficile, en effet, de concevoir chose plus expressive et plus libre d'allures que l'*allegro non troppo* qui sert de prologue à cette œuvre. C'est une sorte de *lied*, très doux et très chantant, d'un caractère mélancolique et pénétrant, coupé çà et là par les appels rustiques des cors et des bois, et se terminant par une explosion véhémement et passionnée, comme si le sentiment du début, concentré par la méditation et longtemps maîtrisé, ne parvenait plus à se contenir. Et l'on pense irrésistiblement à la solitude des bois et de l'automne, à l'obsession de pensées tristes et chères, à certains vers harmonieux de Verlaine :

Souvenir, souvenir, que me veux-tu ? L'automne
Faisait voler la grive à travers l'air atone...

L'*andante moderato* est conçu dans une gamme analogue, avec une prédominance d'harmonies anciennes qui le colorent de teintes très particulières. L'*allegro giocoso*, très vivant, très mouvementé, est d'une énergie rythmique et harmonique peu commune. Et tout à coup, aux premières mesures du final, l'œuvre s'agrandit, se sublime en quelque sorte et semble vouloir donner au sentiment élégiaque, qui domine l'œuvre, un caractère de grandeur et d'héroïsme. La construction de ce final a inspiré de nombreux commentateurs. Au point de vue purement technique, c'est un chef-d'œuvre de science et d'invention. Brahms y a combiné la forme du rondo avec celle de la passacaille, employée par J.-S. Bach. Bornons-nous à dire, sans entrer dans d'autres détails, que le morceau tout entier est basé sur une mélodie, qui sert tantôt de basse continue, tantôt de *cantus firmus* et qui se maintient sans interruption pendant toute la durée de la composition. Malheureusement, le mouvement trop rapide pris par l'orchestre n'a pas permis d'apprécier à sa valeur l'allure grandiose de cette page maîtresse. Et notamment, le chant grave des trombones, qui, bien exécuté, produit un effet irrésistible, a manqué totalement d'ampleur et de gravité. — Un succès d'estime, plutôt modéré, a accueilli la Symphonie de Brahms. Qu'elle rentre dans les cartons pendant une nouvelle période de dix ans ! Elle peut attendre que les applaudissements viennent à elle, et son auteur, conscient de sa force, peut donner rendez-vous au public de l'avenir.

M. F. Busoni connaît tout ce qu'un pianiste peut savoir, et l'on sait ce que cela comprend aujourd'hui. Il appartient à l'école flamboyante. Mais il a plus que cela. On sent que sa virtuosité est guidée par une âme d'artiste, et telle interprétation de la *Berceuse* de Chopin, de la *Toccata en ré mineur* de Bach, par exemple, montre qu'on peut attendre de lui autre chose que de

la haute école pianistique. Mais alors pourquoi ce choix désastreux de morceaux? Liszt, Liszt et encore Liszt! Des gammes en tierces, qui montent et descendent, des accords jetés, avec des gestes ésotériques, d'un bout à l'autre du piano, des tonnerres dans les basses, des éclairs dans les notes élevées, tout l'attirail suranné de l'époque romantique! « Et c'est d'abord des trilles funambules, lancinants, spasmodiques, dévergondés, qui jappent, puis s'épuisent et expirent en un pieux rosaire de guéri. Alors s'élève une note isolée et tenue, calme comme un aérostat au-dessus de la foule des badauds. Et c'est le chant en kilomètres, pâle comme une romance de relevailles, soudain interrompu d'une lourde gamme comme une cloche dégringolant d'échafaudages trop hâtifs... etc., etc. » Le succès de M. Busoni a été colossal. Ovation, rappels, cris d'enthousiasme, toute la lyre!

Le *Poème lyrique* de Glazounow est une des choses les plus séduisantes qui soient. L'orchestration est fluide, cristalline et d'une suprême distinction. Les idées sont gracieuses et harmonisées avec un art audacieux et consommé. Tout au plus le développement se répète-t-il un peu. Mais c'est chose étrange de constater combien ces compositeurs russes rappellent par moments certains de nos auteurs belges. A moins que ce ne soit le contraire?... L. D.

Les Concerts du Conservatoire

CORRESPONDANCE

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Voulez-vous me permettre de profiter de la publicité de *l'Art moderne* pour signaler un abus dont se plaignent depuis longtemps nombre d'artistes et amateurs de musique bruxellois.

Il s'agit de l'organisation actuelle des concerts du Conservatoire de Bruxelles. Le Conservatoire donne tous les ans quatre grands concerts qui, grâce au talent des professeurs exécutants, grâce surtout à la haute intelligence et à la science musicale de M. Gevaert, auquel, comme tout le monde, je me plais à rendre hommage, — constituent de véritables événements en matière musicale.

Chacun de ces concerts est exécuté deux fois, la séance principale étant toujours précédée d'une répétition générale publique.

Quant je dis *publique*, je veux dire qu'elle l'est en principe, cette répétition générale. Elle ne l'est pas en fait, pas plus que le concert lui-même et c'est contre ce fait que je veux protester. Le Conservatoire étant en effet un établissement d'instruction à la charge du gouvernement, tout le monde contribue donc à son entretien, c'est pourquoi tout le monde, me semble-t-il, devrait, en payant sa place, pouvoir assister aux quatre grands concerts qui se donnent chaque année.

Il n'en est pas ainsi actuellement et dans l'organisation actuelle ne peuvent assister à ces concerts que les abonnés, des abonnés inamovibles promus à cette enviable dignité par M. Gevaert et l'administration des concerts du Conservatoire; abonnés inamovibles qui sont non pas des artistes, non pas non plus des fervents de musique qu'on rencontre toujours partout ailleurs où se donne de bonne musique, mais quelques rares privilégiés qui assistent à ces concerts par désœuvrement et par *genre* et qui, comme M. Gevaert l'a constaté publiquement lui-même à diverses reprises, troublent l'exécution des belles œuvres que l'on donne dans ce temple (privé) de la musique par des causeries vaines et déplacées.

L'administration du Conservatoire répondra sans doute à ma réclamation que les fervents de musique peuvent se procurer des troisièmes loges, ou des troisièmes galeries, les plus mauvaises places du théâtre, tout au moins pour la répétition. Cela n'est pas exact: l'on ne peut retenir sa place d'avance en s'adressant à l'administration du Conservatoire et l'on ne peut, sinon par faveur spéciale et si l'on n'est pas leur client obtenir de places des marchands de musique établis aux portes du Conservatoire et qui délivrent exclusivement les billets qu'ils vendent eux sans aucun droit à leurs clients et amis. J'ai pour ma part vainement essayé de me procurer une place *quelconque* aux trois concerts qui ont été donnés cette année, et je crois qu'un grand nombre d'artistes et amateurs de musique sont dans le même cas.

Dans ces conditions, comme ma protestation n'est pas un fait isolé, mais qu'elle m'a été suggérée et qu'elle scraït au besoin signée par un grand nombre d'artistes, privés comme moi du plaisir et de l'enseignement utile qu'ils pourraient retirer de ces concerts, je me permets d'espérer, Monsieur le Directeur, que vous voudrez bien vous joindre à moi pour demander *la suppression du système des abonnements annuels aux Concerts du Conservatoire, et l'attribution de la vente exclusive des billets donnant accès à ces concerts à l'administration du Conservatoire.*

C'est le seul moyen de donner à tous un droit égal à l'audition des chefs-d'œuvre que l'on y exécute; et si, par un scrupule difficile à justifier, et par cet amour pour la tradition que l'on rencontre dans toutes les administrations, celle du Conservatoire ne veut prendre qu'une demi-mesure comme remède à l'injustice que je signale, elle peut au moins prendre cette demi-mesure, en adoptant la réforme que je demande pour la répétition générale du concert, qui ainsi, et ainsi seulement, sera rendue publique.

J'espère que ma réclamation sera reconnue fondée et juste et que l'administration du Conservatoire voudra bien y faire droit. Je vous remercie d'avoir bien voulu l'accueillir dans *l'Art moderne*, et vous présente, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

OLIVIER-GEORGES DESTRÉE

L'ÉGLISE DE TERNATH

On restaure en ce moment l'église de Ternath. Ce monument, qui date du xv^e siècle, est une des curiosités artistiques les plus remarquables du pays. Sa tour ronde, contenant un escalier et surmontée d'une sorte de couverte muni d'un gros boulon, lui donne un aspect réellement original. La façade sud est formée de pignons surmontés de croix. Un porche, qui jadis était bouché et contenait les fonts baptismaux, y est adossé. Ce porche est une des curiosités de l'église et frappe le regard par sa position oblique.

L'intérieur de l'église a été remis dans son état primitif avec une exactitude scrupuleuse: les voûtes et les murs ont été débarrassés de l'épais badigeon qui les recouvrait; les fenêtres ont été reconstruites avec leurs réseaux très variés. Quelques-unes d'entre elles sont pourvues de vitraux d'une tonalité très douce et qui ne nuit en rien à l'ensemble architectural de l'intérieur.

Le vitrail de la fenêtre des fonts baptismaux est particulièrement remarquable. Il représente le baptême de Jésus. Le chœur est actuellement clôturé par une cloison en planches pour cause de grandes réparations, telles que le percement de nouvelles fenêtres gothiques, remplaçant les vilaines fenêtres actuellement

existantes, la construction d'un parement en pierres à toutes les faces du chœur, de nouvelles voûtes avec nervures et clés ornées.

De chaque côté du chœur, dans l'axe des bas côtés, on remarque un petit autel gothique en pierre blanche, curieusement fouillé. Au-dessus de ces autels, adossées au mur du transept, deux statues — à droite sainte Gertrude, la patronne de l'église, à gauche, la sainte Vierge — reposant sur des culs-de-lampe en pierre et surmontées de baldaquins également en pierre et sculptés avec richesse. Tous ces travaux sont exécutés sous la direction de M. l'architecte Van Ysendyck, qui restaure également l'église d'Anderlecht.

M. le curé de Ternath, qui est un connaisseur en matière d'art religieux, suit les travaux avec un soin assidu. Entièrement restaurée, l'église de Ternath sera assurément une des églises les plus curieuses du pays. *(Journal de Bruxelles.)*

Curieux rapprochement.

Se souvient-on encore du succès d'enthousiasme qui salua, à son inauguration, le monument d'Henri Regnault à l'École des Beaux-Arts de Paris, et la réputation d'originalité que l'on fit à la statue de la *Jeunesse* de Chapu, vue de dos et accrochant un rameau à la stèle du buste?

Ce fut le point de départ d'une mode et, depuis vingt ans, peu de piédestaux ont échappé, en France, à la figure de jeune fille palmant ou écrivant; c'était coté, dans le monde des sculpteurs, comme sujet éminemment français...

Or, ces jours-ci, feuilletant le *Port-folio*, nous retrouvâmes une photographie reproduisant le Lustgarten de Berlin avec la colonnade du vieux musée et le monument de Frédéric-Guillaume III, et nous nous remémorâmes la belle impression que nous fit cette jeune fille, vue de dos, et inscrivant un nom sur le piédestal du roi de Prusse.

Cette similitude d'attitude nous frappa et il nous parut intéressant de rechercher qui, de Chapu ou de Wolff, en avait eu le premier l'idée. — Or, le monument de Frédéric-Guillaume fut inauguré en 1874 : celui d'Henri Regnault date de 1876. — Tirez les conclusions vous-même.

PAUL GAUGUIN

Chaque fois qu'il exposa à Bruxelles, que ce fût aux XX ou à *la Libre Esthétique*, M. Paul Gauguin souleva, par ses hardiesses de peintre réfractaire aux formules, un joli tapage. On lira avec intérêt l'étude que lui consacra dernièrement M. Gustave Geffroy dans *le Journal* :

Paul Gauguin, — que j'ai peu rencontré, — que je cherche surtout à me définir à travers ses œuvres de périodes différentes, m'apparaît ainsi :

Une inquiétude et une volonté, — une recherche fébrile, une nostalgie de grand art, un désir violent d'échapper à l'art du passé, à l'art des originaux contemporains, — une pratique et un savoir qui le ramènent, comme malgré lui, en captif révolté, à cet art révolu qui l'obsède, — des évasions heureuses où il respire avec sauvagerie l'air de la liberté, — la main mise autoritairement sur ce qu'il entrevoit de nouveau, — une lassitude et une ambition.

Cela n'est pas commun dans le milieu d'art où sévissent les

imitations et les modes, et je me sens ému, pour ma part, par ces combats de l'esprit, par les contradictions naïvement et fortement révélées, par le spectacle d'un civilisé qui voudrait être heureux par l'instinct, malgré les traditions et les entraves sociales.

Paul Gauguin donne un de ces spectacles d'énergie, d'efforts pour se fuir et pour se trouver lui-même. Il sent en lui une force secrète qui voudrait se frayer passage et s'épanouir à travers l'amas de l'éducation, il secoue le fardeau, il s'acharne à vouloir vivre sa vie.

Une biographie rapide de lui, qui compléterait par des faits et des rappels de dates la tentative de caractérisation qui vient d'être faite, mentionnerait que Paul Gauguin a pris part aux dernières manifestations des impressionnistes, — qu'il exposait avec eux, en 1884, une étude de *Femme nue* qui est restée dans le souvenir pour sa hardiesse, sa tristesse, sa misère, et des paysages qui révélaient une parenté avec Cézanne, — qu'il a ensuite cherché des voies, changé sa manière, évolué. C'est la date de ses peintures de Bretagne où, tout en gardant des contacts avec les initiateurs rencontrés tout d'abord, Cézanne, Monet, Degas, Puvis de Chavannes, il s'est épris des frustes simplifications des artisans de calvaires et de vitraux.

On a vu, dans cette dernière formule, des toiles d'un ample dessin, d'un coloris éclatant, d'une humanité particulière, basse, lamentable, machinale. Par elles, l'artiste marquait sa décision d'échapper aux coutumes d'aujourd'hui, de remonter à l'art des naïfs, des enlumineurs, des tailleurs d'images, qui se satisfaisaient de colorations vives et d'à peu près de silhouettes. Il cherchait à réaliser, lui, homme d'aujourd'hui, un art semblable à l'art embryonnaire qui se révèle en durs coloris, en lignes massives, aux devants d'autels, aux verrières, aux cimetières de villages que je sais bien.

J'avoue avoir souffert de ces recommencements voulus du pauvre art touchant et bégayant d'autrefois. Las de la Bretagne de romances montrée aux salons, j'eus une déception à voir Gauguin installer, en avant des champs d'or, des grèves pâles, des mers de saphir et d'émeraude, une Bretagne de visages à jamais condamnés, sans une lueur, pétrifiés, — morts. J'aurais voulu un art pénétrant les esprits, recueillant les pensées, discernant la grâce de résignation, la joie fine, l'expression mélancolique, touchante, — vivante.

Mais je crois que là encore, dans cette Bretagne, l'inquiétude était chez Gauguin, et qu'il rêvait autre chose dans le refuge du passé qu'il avait choisi, dans le parti pris de pensée et d'art où il vivait. Toujours est-il qu'il laissa tout là, qu'il voulut le voyage, le départ, et qu'il partit en bel aventurier de l'art, comme ces conquérants européens d'autrefois, qui s'en allaient vers le soleil, vers l'inconnu.

Il est, dit Charles Morice, son préfacer, — par son ascendance, un héritier tardif des Incas. Il a navigué longtemps, nous disait, il y a trois ans, Octave Mirbeau. Il voulut donc retourner au pays d'où il était venu, aux terres brûlantes où s'épanouit la flore des Tropiques. C'était là qu'il avait déjà trouvé les états de choses qui correspondent à l'intime de son être. C'est de là qu'il rapporte aujourd'hui ces peintures, ces sculptures.

Ce sont les paysages d'une terre de chaleur, des feuillages immobiles dans l'atmosphère, des eaux lourdes, des ciels pesants, des bords de mer, des entrées de bois, des champs familiers, des

agglomérations de cahutes, — parmi lesquelles se dressent en vivantes statues les formes noires des êtres. « Des formes féminines noires, dit Morice. Le soleil les a brûlées, mais il les a pénétrées aussi. Il les habite, il rayonne d'elles, et ces formes de ténèbres recèlent la plus intense des chaleurs lumineuses. »

La nature de Gauguin s'affirme, règne, me semble-t-il, en ce pays qui m'est inconnu, que beaucoup de nous n'ont encore vu que par les descriptions du *Mariage de Loti* :

« Le soir, nous étions presque arrivés à la zone centrale de l'île tahitienne; — au-dessous de nous se dessinaient dans la transparence de l'air tous les effondrements volcaniques, tous les reliefs des montagnes, — de formidables arêtes de basalte partaient du cratère central et s'en allaient en rayonnant mourir sur les plages. Autour de tout cela, l'immense océan bleu; l'horizon monté si haut, que par une commune illusion d'optique, toute cette masse d'eau produisait à nos yeux un étrange effet concave. La ligne des mers passait au-dessus des plus hauts sommets; l'Oroena, le géant des montagnes tahitiennes, la dominait seul de sa majestueuse tête sombre. Tout autour de l'île, une ceinture blanche et vaporeuse se dessinait sur la nappe bleue du Pacifique : l'anneau des récifs, la ligne des éternels brisants de corail.

Çà et là, chez Gauguin, le regard hésite sur la nature du sol, sur le modelé d'une forme. Mais l'impression d'ensemble est forte et saisissante. Du centre de la salle, tout ce Tahiti aux murailles est du bel art de décoration. L'artiste assemble les couleurs violentes avec un sens certain de l'harmonie. Si l'on va aux œuvres, un mélange d'existence libre et de rêveries superstitieuses apparaît. Tout un côté de civilisation primitive, fruste, se révèle, dans les toiles, et dans les très beaux bois sculptés, façonnés en idoles. Mais j'ai surtout l'émotion de la certitude, lorsque j'ai la rencontre subite et sûre de l'humanité, — par tel visage aux yeux purs, où commence de poindre une malice de jeune animal, — par ces fillettes aux blouses roses fanées, — par ces femmes qui regardent, qui respirent, qui surgissent parmi nous avec leur grâce naturelle, celle-là surtout, en vêtement violet, un peu penchée, si réelle, barbare, somptueuse et fine.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Droit d'auteur sur les gravures.

Le tribunal de la Seine a dernièrement décidé que la reproduction par la gravure d'une œuvre d'art constitue elle-même une œuvre d'art, dont la propriété est indépendante de l'œuvre originale, et que les travaux préliminaires auxquels l'artiste s'est livré, dessins, esquisses ou copies, constituent également des créations personnelles qui ne se confondent pas avec l'œuvre définitive.

En conséquence l'artiste qui tient d'une convention le droit de reproduire par la gravure une œuvre d'art est propriétaire des copies qu'il a dû faire en vue de cette reproduction et il peut légitimement les transmettre à des tiers.

C'est en faveur du graveur Marcelin Desboutin que cette intéressante décision a été rendue. Desboutin avait été chargé par un M. Malvilan de reproduire par la gravure cinq panneaux décoratifs de Fragonard. Un contrat d'association prévoyait, pour l'artiste et pour le propriétaire des œuvres, une part égale de bénéfices dans la vente des épreuves, mais le premier se réservait le droit de

prendre librement, pour faciliter son travail, tous les renseignements et copies nécessaires : photographies, dessins, peintures à l'huile, aquarelles, etc.

Il fit entre autres cinq copies à l'huile, qu'il vendit à son profit. C'est au sujet de cette vente que M. Malvilan assigna l'artiste pour le voir condamner à lui restituer les cinq toiles en question et à lui payer en outre 25,000 francs à titre de dommages-intérêts.

Le tribunal a, pour les motifs énumérés ci-dessus, repoussé cette singulière prétention et condamné le demandeur aux dépens.

Memento des Expositions

ANGERS. — Exposition nationale d'art moderne et d'art rétrospectif. 12 mai-1^{er} septembre 1895. Envois du 5 au 20 avril. Transport gratuit des œuvres admises. Renseignements : Commissaire général de l'exposition, Hôtel de Ville, Angers.

BORDEAUX. — Société philomathique. Treizième exposition de l'Industrie et des Beaux-Arts, des Arts industriels et de l'Art ancien. Du 1^{er} mai au 15 octobre 1895.

BRUXELLES. — Maison d'Art de la Toison d'Or. Exposition permanente d'art et d'art appliqué. Prochainement, exposition (pour la première fois en Belgique de) verres, vitraux, émaux et appareils d'éclairage de MM. Tiffany, de New-York.

PARIS. — Salon de 1895 (Champs-Élysées). 1^{er} mai-30 juin. Délais d'envoi : peinture, 14-20 mars; sculpture, 1^{er}-5 avril; médailles, bustes, statuettes, objets d'art, etc., 1^{er}-3 avril; architecture, gravure, lithographie, 2-5 avril. Renseignements : Secrétaire de la Société des artistes français, Palais de l'Industrie, Paris.

Id. — Salon de 1895 (Champ-de-Mars). 23 avril-30 juin. Délais d'envoi : peinture, gravure, 18-20 mars; sculpture, 23-27 mars; architecture et objets d'art, 29-31 mars. Pour les sociétaires et associés : peinture et gravure, 2-4 avril; sculpture, 8-10 avril; architecture et objets d'art, 6-8 avril. Renseignements : M. le Président de la Société nationale des Beaux-Arts, Champ-de-Mars, Paris.

LA HAYE. — Exposition internationale de tableaux et aquarelles de fleurs et de fruits. 9-30 mai. S'adresser avant le 29 avril à M. le Directeur de la Société royale de zoologie et de botanique, à La Haye. Délai d'envoi : 1^{er} mai.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de la *Libre Esthétique* s'est ouvert hier pour les membres et pour les artistes. De l'avis unanime, c'est la manifestation d'art neuf la plus importante qui ait jamais eu lieu en Belgique. La diversité et le choix des envois, le groupement des objets d'art, leur présentation originale, tout concourt à constituer une exposition de premier ordre, où se rencontrent les tendances les plus opposées.

La section des objets d'art, exceptionnellement fournie, a, d'emblée, remporté un très grand succès. On a particulièrement admiré les tasses et les bijoux en émail translucide de M. Thesmar, les verres intaillés et ciselés de MM. Daum, les grès flammés de MM. Delaherche, Dalpayrat et Lesbros, Bigot et Dammouse, les spécimens de verres artistiques de MM. Powell, les reliures de MM. Cobden-Sanderson, Dent, R. Wiener, Camille Martin, etc., l'ensemble de décoration et d'ameublement, tout à fait charmant, de M. Gustave Serrurier, la décoration de portes en carreaux polychromés de M^{lle} Anna Boch, les tapis artistiques de M. F. Aubert et de la manufacture belge *La Royale*, les étains, médailles, bijoux, etc. de MM. Charpentier, Paul Du Bois, Victor Rousseau, les meubles de M. G. Hobé, les grès et bois de M. Carabin, les napperons en soie et lin exécutés sur des dessins spéciaux de Walter Crane, les illustrations de MM. Gaskin, W. Morris, A. Beardsley, etc., etc.

La Société anonyme *L'Art*, expose, pour ses débuts, outre un choix de vases revêtus d'émaux variés, tout un service de toilette d'un ton vert sombre d'une grande richesse.

Nous reviendrons sur ces envois, qui donnent à l'ensemble du Salon une gaieté charmante. Nous analyserons aussi en détail les œuvres de très sérieuse valeur qui s'alignent à la cimaise.

Bornons-nous aujourd'hui à signaler cette nouvelle victoire de l'art jeune. Au « private view » d'hier assistaient le dessus du panier des artistes belges et, parmi les étrangers, MM. Thesmar, Thaulow, Stremel, Alexandre Charpentier, Carabin, Aubert, Pierre Roche, J.-A. Daum, Delaherche, etc., etc.

Le Salon de la *Libre Esthétique* sera accessible au public aujourd'hui dès 10 heures du matin. La première conférence littéraire sera faite le mardi 5 mars prochain par M. Camille Maclair. Le premier concert, donné par MM. A. Marchot, ten Have, Van Hout, Jacob et Théo Ysaye, est fixé au jeudi 7 mars.

Il se prépare pour aujourd'hui dimanche, au Conservatoire, une séance de musique de chambre qui, paraît-il, comptera parmi les meilleures.

On y entendra, outre le Sextuor de Beethoven et une œuvre nouvelle de Reinecke, exécutés par des groupes d'instruments à vent, l'admirable Sonate en *ut mineur* pour piano et violon de Beethoven, interprétée avec le concours de M. Lerminiaux, et plusieurs compositions nouvelles, notamment *la Lyre et la Harpe* de Saint-Saëns, et *l'Absence* de Sarreau, que chantera M^{me} Lamers, une artiste bordelaise, inconnue encore à Bruxelles, et qui obtint récemment de grands succès à Paris, aux Concerts Lamoureux et Colonne.

On dit le plus grand bien de cette cantatrice, une des meilleures élèves de Sarreau, qui fut le maître de notre ténor Cossira.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — I. *École libre d'enseignement supérieur* : M. Parmentier donnera sa 16^e leçon de comptabilité, cours annexé à la candidature en droit, le vendredi 1^{er} mars 1895, à 9 heures du soir.

II. *Institut des hautes études* : Lundi, 25 février, à 8 heures du soir, M. Emile Verhaeren: Les Renaissances en Europe, 3^e leçon. — Mercredi, 27 février, à 8 heures du soir, M. van de Velde : Les Arts industriels et d'ornementation, 15^e leçon ; — le même soir, M. de Paepé : Chimie industrielle, 5^e leçon. — Vendredi, 1^{er} mars, à 8 heures du soir, M. G. De Greef : Sociologie élémentaire, 17^e leçon. — Samedi, 2 mars, à 8 heures du soir, M. Elisée Reclus : Géographie, 17^e leçon.

LA DÉCORATION DU JARDIN BOTANIQUE. — Par contrat du 30 juin 1893, MM. Ch. Vanderstappen et Const. Meunier se sont engagés à exécuter toutes les maquettes au quart de la grandeur d'exécution des groupes et des statues destinés à cette décoration. Ce travail est aujourd'hui terminé. Il comporte :

Quatre modèles de groupes de figures et animaux de 2 mètres de hauteur, par MM. Dillens, Mignon, Charlier et V. De Haen, 24,000 francs.

Deux modèles de statues de 2^m,20 de hauteur, par MM. De Mathelin et Van Hove, 6,000 francs.

Quatre modèles de motifs d'animaux, de 1^m,65 de largeur sur 0^m,80 de hauteur, par MM. Samuel, Hérain, Gaspar et Namur, 8,000 francs.

Quatre modèles de motifs d'oiseaux (1^m,50, ailes déployées), par MM. Bonquet, Crick, Weygers et Van Heffen, 8,000 francs.

Deux modèles de candélabres, par M. Rousseau, 3,000 francs.

Un autre travail collectif de sculpture ornementale d'une certaine importance, en cours d'exécution, celui de la décoration sculpturale extérieure du nouveau Musée des Beaux-Arts d'Anvers, est mentionné comme suit :

Ce travail comporte deux groupes en cuivre repoussé par M. Th. Vinçotte, 90,000 francs.

Huit statues allégoriques par MM. Ausoon, Dufurs, T. De Plyn, Ducaju, Joris, J. De Braekeleer, Pécher et Van Beurden, 40,000 francs.

Un bas-relief (armes de la ville d'Anvers), par M. G. Geefs, 10,000 francs.

Deux groupes au-dessus des deux piédestaux, par MM. Mignon et Fabri, 30,000 francs.

Une frise ornementale, 30,000 francs.

Onze bustes d'artistes, par MM. Braeckc, Pollard, Van Rasbrough, Dupon, Vander Linden, Duwaerts, De Plyn, Dupuis, Weys et Peeters, 16,500 francs.

Soit, au total, une commande de 216,500 francs, dans laquelle l'État intervient à concurrence de 100,000 francs.

Un important musée local vient d'être fondé à Bâle, sous le titre de *Musée historique*. C'est le musée de l'histoire du canton de Bâle, et le musée de l'histoire suisse. Nous l'avons visité dernièrement. Il est installé dans l'ancienne église des Cordeliers. On y remarque un grand nombre d'objets curieux : des meubles, des céramiques, de la ferronnerie, des sculptures, un superbe retable d'autel placé dans le chœur de l'église, etc.

La Commission qui a institué ce musée s'est ingéniée à y établir, sur l'emplacement des anciennes chapelles, des reconstitutions de chambres et de pièces, garnies de leur mobilier archaïque.

L'ensemble est intéressant et varié. On y admire notamment les fragments de la célèbre fresque de Holbein, *La Danse des Morts*, une vingtaine de figures qui, seules, ont échappé aux ravages du temps.

André Theuriet, qui raconte dans un article publié ces jours-ci par *le Journal*, une visite qu'il fit au Musée de Bâle, souhaite avec raison voir ériger dans les provinces françaises des musées analogues d'art et d'ethnographie populaires. Il annonce à ce propos la fondation d'une société dont voici le programme :

« Répandre le goût des études traditionnelles françaises, réagir dans la mesure du possible contre l'unification chaque jour plus complète des mœurs et des modes, mettre en relief les industries d'art propres à chaque région, les légendes, les chants et les littératures populaires... Faire respecter les mille objets de la vie locale ayant un caractère d'originalité, faire connaître par des expositions, des représentations, des auditions et des conférences, le parler, la musique, les danses de chaque province... »

Il est grand temps, en effet, qu'on sauve ce qui reste des traditions locales. Et ce qui est tenté en France, il serait bien utile de le faire en Belgique où les mœurs pittoresques, les costumes, les chansons populaires disparaissent de nos provinces les plus caractéristiques.

ESSEX & COMPANY.



WALLPAPER PRINTERS.
116 & 114 VICTORIA ST. SW
& ESSEX MILLS BATTERSEA

LES
ÉCHANTILLONS
&
UN STOCK
IMPORTANT
DE
NOS PAPIERS
SE
TROUVENT
CHEZ NOTRE
AGENT
M. G. HOBÉ
47, Boulevard
de Waterloo
BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étaines. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente
OUVERTES TOUS LES JOURS

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

OUVRAGES D'ART ET DE BIBLIOPHILIE

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

Eaux-fortes et Dessins de F. Rops

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BU' LETIN PERIOD QUE A PRIX MARQUÉS ENV YÉ GR^{AT}UITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

EN VENTE

à la Maison d'Art de la Toison d'or
(56, avenue de la Toison d'or).

I M O G È N E

PAR

Edmond PICARD

Edition de la Société anonyme L'Art.

Un volume format des eucologes, tiré à petit nombre et hors librairie.
Prix : 4 francs. Avec cartonnage artistique spécial : fr. 6-50.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — UNE PREMIÈRE AU JEUNE BARREAU D'ANVERS. — LES THÉÂTRES A LONDRES. « *The Shop Girl* » au *Gaiety theatre*. — EXPOSITION DE M. ET M^{me} RODOLPHE WYTSMAN. — CUEILLETTE DE LIVRES. *Ames de couleur*, par Henry Maubel; *Scherzo*, par Ernestine van Hasselt. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — INSTANTANÉ. *Maria Legault*. — PETITE CHRONIQUE.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

(Premier article.)

L'annuelle promenade d'art, à la *Libre Esthétique*, s'interrompt cette année, dès les premiers pas, devant quelques œuvres de Meunier, de Heymans et de Guillaumin. C'est d'eux que nous allons écrire en ce premier article.

On a dit sur Meunier les choses essentielles. Il a donné à la pitié humaine une voie nouvelle, à l'idée de notre temps un appoint esthétique soudain, à la forme du mouvement et de la stature corporels une expression inédite. On sait de quelle classe sociale il est le poète et combien un artiste tel que lui se profère à cette heure de notre siècle — inévitable. Tous les grands peintres, tous les grands sculpteurs sont marqués de cette nécessité. C'est leur temps qui les réclame et pour

ainsi dire qui les fait. On songe, devant leurs œuvres, à tout autre chose qu'au monsieur qui dégrossit un bloc de marbre, qui moule un plâtre ou coule un bronze. Le nom disparaît, l'individu s'évanouit. Le marbre on pourrait croire qu'il fut taillé par l'idée elle-même qu'il incarne, pour que cette idée se fasse visible, certaine et évidente à tous les yeux que désormais elle hauntera.

L'art de Meunier arrive à cette généralisation aisément. De plus en plus l'accident en est banni ; on n'est plus sollicité que par l'ensemble, par la simplification et pour ainsi dire par l'économie du sujet présenté. L'illusion naît que chaque bas-relief a été fait d'un coup, en une fois.

Les acteurs des scènes intitulées : *Le Feu, la Terre, l'Eau*, se fondent en un type, type que Meunier a trouvé comme tous les fortset les puissants trouvent le leur ; type faisant songer à quelque tête romaine, — cheveux ras, front lisse, nez droit, arcade sourcilière nette, menton dur — type de volonté et d'endurance, avec de la fierté et de la décision dans les yeux et de la ténacité dans les plis de la bouche et le bloc de la mâchoire ; type qu'il multiplie, qu'il prodigue, qu'il aime parce qu'il rêve peut-être un tel visage au peuple lui-même qui regarde sa vie monter. Tous les personnages, à moins qu'ils ne soient des vieillards, se rapprochent de cette synthèse. Non seulement les faucheurs et les débardeurs sont frères des chauffeurs et des marteleurs,

mais le *Père Damien* lui-même et l'*Enfant prodigue* ne leur sont pas étrangers.

Quand Meunier attaque un sujet, ce n'est jamais la beauté, c'est toujours le caractère qui le préoccupe. Celui-ci règne en toute son œuvre. Il domine sa manière de traiter le corps : os, muscles, chair. La correction n'est guère son fait. Mais il n'est point dans toute cette série de sculptures un bras, un torse, un dos qui ne soit gonflé de vie, qui ne puisse agir, se mouvoir, qui ne soit une expression ou calme, ou le plus souvent violente, de la force. La force, Meunier la modèle comme personne.

La *Glèbe* est un morceau admirable où la nature elle-même, en un bourrelet de nuages, semble se muscler tout à coup; le cheval du débardeur d'Anvers est d'une vigueur et d'une solidité plus intense encore parce qu'elle est placide. Par contre, quand les sujets de déchéance et de ruine sollicitent Meunier, c'est un Christ vidé de force, une loque humaine qu'il nous présente, c'est un corps non pas moralement épuisé, mais physiquement déjeté et ravagé qu'il abat devant notre commiseration.

Ses dessins rehaussés de couleurs et les fusains ne font que souligner cette impression de robustesse tragique et noire qui se dégage de l'œuvre entier. Ici, c'est vers les choses : estacades, échafaudages, cheminées énormes, hangars gigantesques qu'il mène son goût du pittoresque et du caractère. Et c'est encore la force du bois, du fer et de l'acier qu'il célèbre, sous des ciels de deuil et de fumée, en des atmosphères de tristesse opaque, s'entêtant en des mélancolies comme si toute la vie qu'il surprend au fond des êtres et des choses avait comme le regret d'être opprimée par les heures mauvaises que notre temps leur fait traverser.

L'*Hiver* de Joseph Heymans apparaît délicat, fin et puissant. L'atmosphère trouble, où quelques flocons de neige volettent, est d'une belle justesse d'observation. Ce peintre s'affranchit de plus en plus de son ancien procédé, un peu lourd, pour inaugurer une manière de rendre la nature avec ses mille nuances et ses mille délicatesses de tons. L'opacité a disparu. La facture devient de plus en plus menue et vibrante; les repoussoirs sont écartés, l'œil déjà si juste perfectionne encore la sensibilité de son regard.

Et ce métier, qui d'année en année s'assouplit, ne fait, chez M. Heymans, que se mettre humblement au service de l'émotion. On surprend chez lui l'amour de ce qu'il traduit. Les choses ne lui disent point leur mystère; elles le lui chantent. Et dans *les Fonds de Bertogne* on surprend la fraîcheur des pierres, la voix de l'eau et le charme du bois, de même que dans *l'Hiver* on sent le village, enseveli en des décembres ou des janviers, battu par le vent, visité par les givres et les neiges, et rien n'en donne plus nettement l'impression

que ce coin ouvert d'étable où la vie hivernale de la ferme se devine tout à coup.

Oh! la merveille en ce premier Salon que la *Vue de Paris* par Guillaumin. Quel franc, solide, hardi et puissant métier. Quelle spéciale et heureuse et claire harmonie de tons. En bien des tableaux de ce maître persiste cet adorable ton rose dont il imbibait son atmosphère. Parfois ce ton tourne vers une teinte vineuse, mais toujours cependant il marque, sinon de charme du moins de saveur, les larges aspects de quais et de ponts que Guillaumin a notés au long de la Seine. Avec Cézanne, dont le faire solide et ferme requiert àprement, il forme groupe dans l'impressionnisme. Ils tranchent par la brutalité et le côté fruste de leur faire sur la manière ouatée d'un Renoir ou la souplesse d'un Manet. Jusqu'à ce jour, Guillaumin n'a guère attiré vers son art. Mais il ne se peut que son isolement continue et déjà croyons-nous voir, dans quelques toiles de M. Georges Pissarro, son influence poindre. Guillaumin, dont il nous fut donné d'admirer plusieurs lots d'œuvres chez des amis, est un peintre de belle rusticité saine et violente. Les arbres, les fleurs, les moissons, les rivières, les berges, la campagne, la banlieue, il les a peints en tons chauds et vigoureux, il les a rendus à gros traits, amalgamant des jaunes cuivreux, des rouges et des roses violacés, des verts puissants, faisant vivre les choses d'une grosse vie chaude.

A noter encore la *Panthère* de M. Gaspar, contractée en un beau mouvement félin. Et les noms de M^{lle} Breslau, Morren, Baertsoen, Félix Pissarro et Besnard.

L'an dernier, l'entrée à la *Libre Esthétique* semblait un énorme vestiaire où l'on avait accroché à la hâte des dessins; cette année, un tas de belles œuvres alignées à la rampe en font un admirable Salon.

UNE PREMIÈRE AU JEUNE BARREAU D'ANVERS

Un besoin de théâtre nouveau se fait sentir en Belgique, au milieu des besoins nouveaux de tous genres qui tourmentent ce singulier pays devenu, tout à coup, par une explosion de tendances et un étonnant concert d'efforts, le plus curieux foyer d'événements et le plus énigmatique, préparant, d'après les vraisemblances, d'étranges surprises dans tous les genres.

Et parmi ce groupe du Barreau, si remuant, si compliqué d'opinions diverses et contradictoires, microcosme de notre société entière, où l'on retrouve tous ses travers, toutes ses vertus, toutes ses faiblesses et toutes ses énergies, voici qu'à deux reprises une tentative se manifeste vers les œuvres de la scène. Il y a peu d'années, c'était la Conférence des jeunes avocats de Bruxelles qui jouait *Omnia Fraternali*, cette revue amusante, critiquant les hommes et les choses du jour, d'un esprit léger et piquant. Voici maintenant la Conférence d'Anvers qui produit une œuvre sortant du présent, envisageant avec pénétration l'avenir, mettant en relief ses espérances et ses déceptions possibles, dans un

ensemble à la fois amer et joyeux, sarcastique et incongru, avec cette séduction rare que l'auditeur ne sait jamais exactement démêler le fond de l'âme des auteurs, inconsciemment et tragiquement obscurs. Le titre : *Un Procès en l'an 2000*.

Nous avons assisté avec un étonnement et un intérêt croissants à cette production qui a captivé notre attention pendant plus de deux heures. L'imprévu était extraordinaire, aussi grand, peut-être, pour les acteurs devant le succès grandissant, que pour les spectateurs menés par des chemins inconnus, serpentant en lais bizarres.

C'était, en apparence, d'une simplicité extrême. Point de décors, point de théâtre machiné. Une simple estrade comme au temps des mystères joués par la vieille Basoche sur la table de marbre en la grande salle du Palais à Paris. Onze personnages, en costume de ville, sauf trois en robe d'avocat. Une figuration rudimentaire : A la droite des regardants, LE MAGISTRAT, assis à une petite table. A gauche, L'AVOCAT et LE MINISTÈRE PUBLIC, côte à côte, presque la main dans la main, à même hauteur d'*impodium*, à une autre petite table. Dans l'intervalle, reliant ces deux actes, sept chaises et, sur ces chaises, en commençant par le côté du magistrat, sept individualités, entités mystiques réalisées en d'humaines individualités connues dans les couloirs judiciaires : LE PHYSIOLOGUE, LE GÉNÉALOGUE, LE PSYCHOLOGUE, LE SOCIOLOGUE, L'HYPNOTISTE, LE MAGE, L'ANANKISTE.

Enfin, un peu en arrière, un tableau noir, et debout, la craie à la main, un CALCULATEUR.

C'est ce personnel, à première vue extravagant, qui va procéder à l'instruction et au jugement du Procès de l'an 2000. Voici ce litige à la fois carnavalesque et profond.

En l'an 2000, quiconque viole les justes lois de l'époque n'est plus considéré comme un coupable mais comme un malade. Il a droit, non pas à la peine, mais au traitement. Aussi est-il devenu inutile de poursuivre les délinquants ; ils se présentent eux-mêmes, se plaignant à la Justice de leurs prédispositions illicites comme aujourd'hui on se plaint au médecin de ses souffrances. On les juge, comme on ausculte, on les examine en les diagnostiquant. C'est de la clinique ingénieuse et compatissante au lieu de la procédure menaçante et impitoyable du code d'instruction criminelle sous lequel nous avons l'avantage de vivre.

En l'an 2000 la loi veut qu'à trente ans, au plus tard, tout citoyen ait satisfait au devoir de prendre femme et de créer une famille monogamique. Quiconque y manque commet un délit, c'est-à-dire qu'il est tenu pour malade et a droit au traitement. A cet effet, il adresse une requête au Magistrat, exposant son cas et demandant l'examen médical. A cet effet, on réunit la Cour du district de l'inculpé volontaire, composée des onze fonctionnaires énumérés tantôt.

Le Magistrat lit la requête. Oh ! est-elle comique et grave celle de l'espèce, lue avec une solennité froide et hâtée, répondant bien à l'esprit de son ministère en ces temps futurs géométriques où tout homme a perdu son nom et n'est plus qu'un numéro sur le bel échiquier de l'organisation nouvelle et où le juge n'est plus qu'un AUTOMATE, montrant sa décision comme sur un cadran de dynamomètre l'aiguille dès que le coup de poing est donné. Dans l'espèce, il s'agit d'un célibataire atteint d'une INFIDÉLITE aiguë. Il n'a pu se marier parce qu'il aime toutes les femmes, parce qu'il se sent incapable de se contenter d'une seule. Il demande qu'on lui indique le remède, car il croit sa maladie curable, et il a grand intérêt à le croire puisque, si elle était incurable, ce serait la mort,

la peine capitale, en l'an 2000, étant établie pour tout ce qu'on ne peut guérir.

La requête lue, le Magistrat, « au nom de ce qui fut, de ce qui est et de ce qui sera » remplaçant le « au nom du peuple belge », les mortels de l'époque ayant une plus juste idée des puissances qui dirigent les événements, déclare les débats ouverts et fait porter au Calculateur, la main levée tenant la craie symbolique, emblème du blanc sur noir, c'est-à-dire de la lumière éclairant les ténèbres, du génie du bien Ormuz opposé au génie du mal Arriman, de calculer suivant les lois des nombres, ces agents muets du mystère, sans toutefois avoir peur de se contredire « attendu qu'il est expert ».

La parole est donnée à l'avocat du requérant. Il paraît que chacun des confrères qui jouèrent cette fantaisie pénétrante, après avoir reçu communication du thème général, avait été laissé libre de composer son rôle lui-même, et qu'ils y procédèrent avec une discrétion rigoureuse, nul n'ayant révélé, si ce n'est à la représentation même, le couplet dramatique qu'il avait imaginé. Aussi la variété et l'originalité ont-elles été extrêmes, alors pourtant que l'unité, si fortement établie par la conception générale de l'œuvre, se maintenait avec une solidité parfaite. Il eût fallu entendre l'ingénieur exposé des souffrances et des remords de cet Infidèle, accompagné des tentatives de justification de sa papillonne ! Les aperçus ingénieux, le batifolage risqué, les sous-entendus ou le confidentiel de l'amour croustillait devant un public en grande partie composé d'Anversoises de tous les gabarits de beauté et d'âge fort émoustillées.

C'est le tour du ministère public. Un avocat général de l'avenir, absolument affranchi de morgue et de personnel gonflement, ne souffrant aucunement de se trouver, comme plancher, au même niveau que l'avocat, qu'il traite en copain et qui le lui rend en bon camarade, s'attelant avec lui à un but unique : non le succès notoire, non la condamnation d'un pauvre diable, mais tout simplement l'éclaircissement de la cause.

On a entendu le Réquisitoire et la Défense, si ça peut encore se nommer ainsi en l'an d'impartialité 2000. Les juges vont donner leur avis après un serment où il est fait invocation aux forces naturelles, arbitres des phénomènes, lois immuables et impassibles de l'univers. Chacun a autant de voix qu'il convient d'en accorder à l'entité qu'il incarne. Ainsi le Physiologue qui n'examine le patient qu'au point de vue des matérialités corporelles, de l'habitus physique, n'a qu'un vote, tandis que l'Anankiste, auquel on arrive en fin dernière, après avoir passé par l'échelle ascendante des cinq autres spécialistes, en a sept, le plus grand nombre, le nombre fatidique antique, parce qu'il personnifie le grand dieu, le dieu maître de tous les autres, le HASARD redoutable et aveugle, le DESTIN goguenard et terrible.

Et comme il faut que le Hasard reste entier dans l'imprévu de ses apparentes folies et de ses déraisons, on fait sortir l'Anankiste de l'audience pour qu'il puisse juger sans rien connaître, les yeux fermés et les oreilles bouchées.

Chacun des juges s'avance à son tour sur le devant de l'estrade, debout et découvert, pour exposer ses recherches et donner son avis. Il est difficile d'imaginer la fantaisie et l'amusant de ces déclarations saugrenues et profondes, où chaque plaisanterie laisse voir un dessous sérieux et triste, scrutateur de pensées. Difficile aussi d'imaginer la diversité du dessin et du coloris de ces morceaux humoristiques récités par des personnalités antipodiques avec un naturel incomparable. On assure que le Barreau

de Bruxelles va inviter cette troupe improvisée à venir renouveler dans la capitale cette satire aristophanesque. Nous n'exagérons donc pas en disant : l'événement prochain fera mieux que les rapides coups de crayon que nous pourrions donner ici.

Pendant une heure ont défilé, en réjouissant cortège, avec l'abondance des plaisanteries rabelaisiennes, les réflexions humoristiques, les mots profonds, les calembours, les choses sérieuses et les balivernes. L'endroit et l'envers de la médecine, de la procédure, de l'atavisme, ont été tournés et retournés. Chacun a eu sa voix, son geste, ses allures. Le kaléidoscope a fonctionné en des associations d'idées et de mots d'une richesse séduisante. Tous les avis sont donnés. Le Calculateur, qui a inscrit sur le tableau les chiffres représentatifs de chacun d'eux, fait une addition et une division. La peine apparaît en son exactitude authentique. Il est fait droit à la requête du célibataire malheureux, il obtient un traitement aux frais de l'État, on va l'enfermer, le soigner, le purger, le cataplasmer pendant trois cents jours.

La Cour se retire au milieu d'applaudissements interminables. Assurément les courtes lignes qui précèdent ne peuvent donner qu'une superficielle idée de cet échantillon d'un théâtre spontané où les auteurs ont cru ne faire qu'une plaisanterie, alors qu'en vérité ils ont réuni une œuvre qui rend songeurs ceux qui pensent à faire du neuf en ce difficile domaine.

LES THÉÂTRES A LONDRES (1)

IV. « The Shop Girl » au Gaiety theatre.

C'est, plus qu'en aucun théâtre anglais, à la Gaiety que s'affirme l'humour britannique dans des pièces dont la fantaisie exubérante justifie le succès. Il y a là un genre de spectacle très particulier, sans analogie avec nos comédies de mœurs, avec nos drames, avec nos opérettes et nos ballets, et qui participe de toutes ces manifestations à la fois. On y chante, on y parle, on y danse, et les clowneries les plus folles alternent avec les scènes sentimentales et les épisodes dramatiques.

Vous souvenez-vous de ces deux conceptions extravagantes, *Carmen* et *Faust-up-to-date*, qui inoculèrent à Bruxelles, voici trois ans, le virus de l'inférial *Tu-ra-ra-boom-de-ay* et du « Pas de quatre » ? C'était (ah ! les jolies filles aux cuisses couvertes de brillants, aux souples vêtements couleur de feu, couleur d'eau, couleur de nuée !) c'était la troupe de M. George Edwardes, directeur du Théâtre de la Gaiety, en tournée d'initiation à travers le continent, qui nous les fit connaître. Elles nous laissèrent, avec quelque ahurissement, la joie des harmonies chatoyantes qui régalaient nos yeux et le souvenir des rythmes enlaçants auxquels s'abandonnaient les danseuses. Mais le spectacle nous parut d'une puérilité excessive et il y eut, parmi les Bruxellois au sens pratique, mûris aux répertoires du Théâtre du Parc et du Théâtre Molière, quelques belles explosions d'indignation.

C'est dans leur cadre, en ce ravissant Théâtre de la Gaiety qui est bien le plus séduisant de la métropole, qu'il faut voir les « musical farces », dont *Carmen-up-to-date* ne nous a donné qu'une idée imparfaite. Il y a dans les costumes, dans les décors, dans les accessoires, de tels raffinements d'élégance, les acteurs déploient un tel brio, une fantaisie si prodigieuse et le coq-à-l'âne est traité de façon si magistrale qu'il faudrait, ma foi, pour ne pas

rire et s'amuser de tout cœur, être bâti en granit d'Écosse. J'avoue naïvement avoir, durant trois heures et demie, sans plus de repos qu'un entr'acte de quinze minutes, pris un très vif plaisir à écouter les invraisemblables histoires que raconte, sous le titre : *La Fille de boutique*, M. H.-J.-W. Dam, avec la complicité de M. Ivan Cargyl, musicien, installé en personne au pupitre du directeur, en gants blancs, selon l'invariable usage des chefs d'orchestre londoniens.

Il est question, en ce tissu d'inventions à la fois enfantines et enchevêtrées, d'innombrables millions suspendus sur la tête d'une demoiselle de magasin employée aux « Royal Stores », qui sont un *Bon Marché* ou un *Louvre* anglais. Mais il s'agit de découvrir parmi toutes ces dames — et le lot en est joli — l'authentique héritière. On pressent les compétitions, la chasse exaspérée, les fausses pistes, les erreurs, les complications de toutes sortes que fait naître, aux Royal Stores d'abord (1^{er} acte), puis au Bazar de charité de Kensington (2^e acte), la verve de l'auteur, merveilleusement servie par ses interprètes.

Il n'y a pas moins de vingt-sept personnages sur l'affiche, sans compter les choristes, les figurants et les danseuses. Car on danse tout le temps dans ces pièces anglaises, et l'on danse à ravir. Miss Topsy Sinden, dans le rôle de Violet Deveney, esquisse des pas d'une grâce adorable. Et le premier rôle lui-même, Miss Kate Cutler, la Fille de boutique à qui sourit la fortune, termine, à chaque instant, un couplet ou un monologue par une pirouette, un temps de gigue ou un entrechat. Si bien qu'il faut, pour réussir à Londres sur les scènes de genre, avoir autant d'agilité dans les mollets que de souplesse dans la gorge. Fréquemment, d'ailleurs, la perfection de l'une compense l'insuffisance de l'autre. Et cette habitude de la danse donne aux acteurs une vivacité, une aisance, un entrain extraordinaires. MM. Seymour Hicks, Arthur Williams, George Grossmith junior, Colin Coop, etc., sont d'excellents artistes, comparables aux Dupuis, aux Lassouche, aux Baron. Leur comique est très franc, très net, plaisant sans trivialité. Ils gardent, dans la bouffonnerie, une discrétion de bon ton, et la danse qu'à tout propos ils intercalent dans leur jeu finit par avoir sa raison d'être, quelque chose comme un sourire dont ils souligneraient leur mimique.

Oui, la gigue, c'est le rire des Anglais. Il éclate, dans ces pièces à bâtons rompus qui se prêtent à tous les intermèdes, en chorégraphies tantôt réservées et modestes, tantôt exubérantes. Il passe par tous les degrés de la gamme, du grave au suraigu, mais toujours avec une précision, une netteté impeccables. Les acteurs anglais dansent comme nous faisons de l'escrime. Les pas sont méthodiques, corrects, minutieusement réglés dans leurs détails, et n'ont rien de commun avec le chahut dont, parfois, en tels de nos vaudevilles folâtres, les interprètes agrémentent les situations comiques.

Si j'insiste, c'est qu'il y a là un élément très spécial, auquel on paraît attribuer, de l'autre côté du détroit, une importance considérable et que finissent par apprécier ceux que choque au premier abord cette licence imprévue.

En somme, voir danser un acteur n'est guère plus extraordinaire que l'entendre interrompre son récit par un couplet. Mais il faut s'y accoutumer. Et certes, le spectacle de très élégants personnages en habit noir, d'exquises jeunes femmes vêtues à la dernière mode achevant une scène quelconque en tricotant des jambes est fait pour étonner quelque peu les spectateurs non initiés aux gaietés du théâtre anglais.

(1) Voir nos nos des 3, 10 et 17 février derniers.

Exposition de M. et M^{me} Rodolphe Wytzman.

En leur atelier M. et M^{me} Wytzman ont rassemblé leurs œuvres les plus récentes et ont invité les artistes et les esthètes à les visiter.

Exposition intéressante. M. Wytzman va de plus en plus vers les paysages clairs et sa palette s'imprègne des lueurs de l'aube et des premiers rayons du soleil matinal. Sa vision perd de la sécheresse qui la rendait jadis moins voluptueuse et elle s'épanouit maintenant comme une fleur à l'aurore.

Remarquables, vraiment, sa *Vanne*, à la verte fraîcheur, si mouillée, si vive, sa *Source*, si fine, et surtout, parmi tant d'autres, son *Matin* qui captive par sa légèreté souriante, sa grâce aérienne et pure, et ses *Cerisiers en fleurs*, petit chef-d'œuvre printanier, jolie mêlée où l'azur du ciel dispute le charme de la couleur aux pétales des fleurs, en un tournoi poétique et pimpant.

M^{me} Juliette Wytzman reste la fée des jardins rustiques. Elle nous conte le secret des fleurs, nous détaille la fraîcheur des tiges, et fait chanter dans une atmosphère vibrante les *Pomniers* étoilés par le printemps, les *Pavots* rouges comme des taches de sang, les mauves *Campanules*, les aristocratiques *Roses trémières*. Quel délicieux régal pour les yeux ! Tout pétille, tout séduit ! C'est le cœur même du printemps ou de l'été qui vous parle en ces cadres ! J'aime surtout les *Pivoines*, où est dite l'intimité d'un coin de jardin sauvage et où il semble qu'on entende dans les fleurs, sous un volet champêtre, chanter les grillons au milieu des verdure ensoleillées et fleuries.

CUEILLETTE DE LIVRES

Ames de couleur, par HENRY MAUBEL. Bruxelles, Edmond Deman. Collection du *Réveil*. Il a été tiré 350 exemplaires sur papier français de cuve ; 8 exemplaires sur japon.

D'un poète, d'un vrai poète, pour qui toutes choses ne semblent exister qu'à la seule fin d'exprimer ce qui se passe en lui : « La nature entière lui sert de verbe et de substantif. » Mais, dans la nature, se sont surtout *les natures* qu'il regarde. Il en voit les nuances très fines, il joue avec les reflets prismatiques que la vie met sur elles.

De ces blocs durs, à contours arrêtés, que sont pour nous la plupart des hommes et des femmes, il fait jaillir tout un arc-en-ciel qui les dépasse, qui prolonge leur essence en un rayonnement coloré. — Effaçant les définitions courtes, suggérées par nos antagonismes, son livre fait germer en nous de la bonté ; — une douceur s'en dégage qui pénètre et enveloppe la misère et la beauté des âmes et nous fait honte de nos brutalités de jugement. Il nous montre le chemin des appréciations patientes qui s'élaborent de façon si limpide dans l'âme de ceux qui rentrent beaucoup en eux-mêmes. Rentrer en soi-même est une force, — peut-être une des grandes forces ; — Henry Maubel en joue en artiste, et je ne peux pas m'empêcher de croire qu'elle le mènera plus loin et plus haut qu'il ne le sait encore lui-même.

Comment dire le « sujet » de ces contes qui ne sont ni des anecdotes ni des observations extérieures ? — Au moyen de quelques figures qui semblent être pour l'auteur des symboles préférés, — Miette, Mad, Christian et d'autres silhouettes qui ont le charme des êtres à moitié devinés déjà, — il fait revivre, avec

un art de grande simplicité, les minutes profondes qu'il a vécues.

En relisant, on s'aperçoit que les mots sont serrés, plus significatifs encore qu'ils ne le paraissent ; — ils sont si tendrement, si prudemment exacts dans leur profondeur ! — et on leur est reconnaissant d'avoir commencé par éveiller des impressions — heureuses ou tristes — bien avant d'avoir agité le mécanisme de l'esprit, qui pourtant y retrouve toute une moisson de travail et de découvertes.

Elles viennent à leur heure et à leur place, ces trouvailles du cerveau, qui s'efface humblement pour laisser dominer l'impression d'art. Mais elles sont bien là. A côté du poète qui sent, se tient l'être qui pense. Et la jouissance est rare en ces temps où les sensationnels et les intellectuels ne savent comment sortir de leur gaine respective, ni comment trouver la recette qui les fusionnerait.

Scherzo, par ERNESTINE-ANDRÉ VAN HASSELT. Bruxelles, Vander Ghinste et C^{ie}. 133 pages.

Scherzo, titre bien approprié à tous ces légers contes qui mettent de petites fleurs bleues, un peu allemandes, mais simples et sincères, autour de tant de noms célèbres dont on a parlé gravement, doctement ou anecdotiquement. Un gracieux bouquet musical.

Et qui sait ? Je connais bien des cerveaux où de grandes et solides admirations ne seraient jamais entrées si elles n'y avaient été éveillées par une de ces petites fleurs bleues si faciles à cueillir et dont la mémoire s'imprègne involontairement. Tel souvenir de Beethoven et de Haydn, simplement noté, aura ouvert plus de compréhensions et excité plus de sympathies humblement humaines pour ces grands êtres que l'effrayant appareil des *Essais* et des *Études* qu'on a faits sur eux.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

A travers l'Afrique australe, par JULES LECLERCQ, ouvrage accompagné de gravures et d'une carte ; Paris, E. Plon, Nourrit et C^{ie}. — *Aréthuse*, par HENRI DE RÉGNIER ; Paris, librairie de « l'Art indépendant ». — *En Symbole vers l'Apostolat*, par MAX ELSKAMP ; ornementation à la couverture par HENRI VAN DE VELDE ; tirage à 207 exemplaires ; Bruxelles, P. Lacomblez. — *Vingt-cinq lettres inédites du peintre Navex*, avec deux portraits et une introduction par H. DE NIMAL ; Malines, L. et A. Godenne.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Le portrait de Lady Eden.

La sixième chambre du tribunal civil de la Seine est saisie une assez curieuse affaire.

Les plaideurs étaient, d'une part, un baronnet anglais, sir William Eden, et, de l'autre, le peintre américain Whistler.

Le baronnet avait commandé au peintre le portrait de sa femme, Lady Eden. Le peintre exécuta la commande, et l'on a pu voir son œuvre figurer au dernier Salon du Champ-de-Mars sous le titre : *Brun et or*.

L'artiste avait mis de l'or sur sa toile. Au baronnet d'en mettre ailleurs ! Et le porte-monnaie de l'artiste s'ouvrit avec l'aisance que donne au geste la conscience du talent.

Le baronnet fut-il trop chiche? Toujours est-il que l'artiste fut mécontent et les cent guinées du baronnet semblèrent légères à sa bourse. Une lettre aigre-douce, lue à la barre, tendrait, du moins, à le prouver. Cette lettre qui, très probablement, n'eut alors dans l'esprit des parties qu'une importance relative, est depuis devenue la pièce capitale, et c'est autour d'elle qu'on se bat. Quel en est le sens exact?

Le peintre plaide qu'elle le dégage de son obligation de livrer le portrait. Le baronnet plaide qu'elle a, au contraire, confirmé cette obligation.

A quoi le peintre réplique qu'il serait bien en peine de l'exécuter, du moins tout entière, par l'excellente raison que la chose n'est plus en son pouvoir.

Savez-vous le crime qu'il perpétra dans sa colère?

Il effaça du tableau la tête de Lady Eden, gardant le reste du corps pour y mettre dessus une autre figure.

O Genus irritabile!... Le vers ne s'applique pas seulement aux poètes : tout artiste peut en prendre sa part!...

A l'heure qu'il est, Lady Eden n'a plus de tête, et le mari en fait une!

Que jugera le tribunal?

Condamnera-t-il le peintre à refaire une autre tête à Lady Eden, ou, tout au moins, à lui allouer des dommages-intérêts?

Le baronnet estime à 10,000 francs la réparation du préjudice causé par l'absence de tête.

Le peintre, après avoir exposé le portrait, expose une jolie théorie qui sent son artiste d'une lieue : il déclare, dans ses conclusions, qu'il s'est considéré comme dégagé par les procédés peu délicats du baronnet.

Ces procédés consistent dans l'envoi, un peu parcimonieux, des cent guinées.

— Il n'y avait aucun prix convenu d'avance — insinue M. Whistler par l'organe de son avocat, M^e Beurdeley; je m'en suis remis (hélas!) à la libéralité du baronnet; j'ai conclu une sorte de contrat de bienfaisance; le baronnet s'est montré si peu bienfaisant que le contrat n'a plus de cause.

On a parlé, à l'audience, d'un précédent :

En 1860, un négociant lyonnais commandait son portrait à Rosa Bonheur. Rosa Bonheur accepta; puis, la frimousse lyonnaise ne lui disant probablement plus rien, elle oublia de la peindre.

Le tribunal la condamna à faire le tableau.

C'était peu juridique; en effet, aux termes du Code civil, l'obligation de faire, lorsqu'elle demeure inexécutée, se résout en dommages-intérêts. Aussi la Cour de Paris infirma-t-elle le jugement.

Ce qu'il y a de particulier, dans l'espèce actuelle, c'est que le tableau a été d'abord complètement fait, puis en partie défait par le peintre, de sorte qu'il reste à moitié fait.

La décision de la 6^e chambre, si elle donne gain de cause au peintre, jugera par cela même, qu'en estimant son tableau plus de cent guinées, il ne l'a pas surfait.

En ce cas, le baronnet serait refait...

Une nouvelle loi sur la propriété artistique.

La loi sur les fraudes en matière artistique en France vient d'être promulguée. En voici le texte :

ARTICLE PREMIER. — Seront punis d'un emprisonnement d'un an au moins et de cinq ans au plus, et d'une amende de 16 francs au moins et de 3,000 francs au plus, sans préjudice des dom-

mages-intérêts, s'il y a lieu : 1^o Ceux qui auront apposé ou fait apparaître frauduleusement un nom usurpé sur une œuvre de peinture, de sculpture, de dessin, de gravure ou de musique; 2^o ceux qui, sur les mêmes œuvres, auront frauduleusement, et dans le but de tromper l'acheteur sur la personnalité de l'auteur, imité sa signature ou un signe adopté par lui.

ART. 2. — Les mêmes peines seront applicables à tout marchand ou commissionnaire qui aura sciemment recélé, mis en vente ou en circulation les objets revêtus de ces noms, signatures ou signes.

ART. 3. — Les objets délictueux seront confisqués et remis au plaignant ou détruits, sur son refus de les recevoir.

ART. 4. — La présente loi est applicable aux œuvres non tombées dans le domaine public, sans préjudice pour les autres de l'application de l'art. 423 du Code pénal.

ART. 5. — L'art. 463 du Code pénal s'appliquera aux cas prévus par les art. 1 et 2.

L'ensemble de ces dispositions est, on le voit, calqué sur l'art. 25 de la loi belge du 22 mars 1886.

INSTANTANÉ

Maria Legault

Réalisait à miracle le type de « Tête de Linotte » avec son apparence de continuelle nervosité, son regard qui ne se pose jamais sur rien, qui papillonne à l'étourdie, ses cheveux blonds qui s'envolent comme des écheveaux de soie gonflés par un coup de vent, sa voix drôle, un peu chantante, aux inflexions imprévues. Charmante, toujours jeune, est faite pour les rôles de rires, les extravagantes pièces à quiproquos et à nombreuses portes plus que pour la vraie comédie de sentiment et d'émotion où il faut jouer vrai, vibrer de tout son être. A une note à elle et représente vraiment à l'étranger cette chose frêle, particulière, pimpante et toute artificielle qu'on appelle « l'article Paris ». Connut au Vau-deville et en Russie le gros succès, les rappels des salles emballées, et comme tant d'autres qui voyagent en lointains pays, se voit aujourd'hui tourmentée, harcelée de vilain papier timbré pour avoir probablement trouvé que la Perspective Newsky l'encadrerait moins bien que le boulevard. Signe particulier : A les palmes académiques. (*Gil Blas*.)

PETITE CHRONIQUE

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE (Musée royal de peinture). — Quatre conférences littéraires seront faites au Salon de la Libre Esthétique dans l'ordre suivant :

Mardi 5 mars, M. CAMILLE MAUCLAIR (*L'Aristocratie intellectuelle*); mardi 12, M. HENRY MAUBEL (*Psychologie musicale*); mardi 19, M. LUGNÉ-POE (*Pour être un acteur d'aujourd'hui*); mardi 26, M. EDMOND PICARD (*La Socialisation de l'Art*). Le prix d'entrée est, pour chacune des conférences, de 2 francs. Elles commenceront à 2 1/2 heures précises.

Quatre concerts de musique nouvelle, dont les programmes comprendront un choix d'œuvres françaises, belges, italiennes et russes, exécutées pour la plupart en première audition, seront donnés par MM. A. MARCHOT, L. VAN HOUT, J. JACOB et TH. YSAYE. On y exécutera notamment la *Légende de Sainte-Cécile* d'ERNEST CHAUSSON pour soli, chœurs et orchestre, l'*Ode à la musique* d'EMMANUEL CHABRIER, le *Quintette pour piano et instruments à vent* (inédit) d'ALBÉRIC MAGNARD, la *Sonate pour piano et violon* de S. LAZZARI, les chœurs *Boeren Kermis* d'HUBERTI, *Nuit d'été* (inédit) de

TH. YSAÏE, etc., etc. Pour l'interprétation de ces œuvres, ont bien voulu promettre leur concours : M^{me} GEORGETTE LEBLANC, du Théâtre de la Monnaie, MM. DEMEST, ANTHONI, GUIDÉ, PONCELET, professeurs au Conservatoire, les chœurs de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek sous la direction de M. HUBERTI, le cercle choral *Pro Arte*, dirigé par MM. LÉONARD et CLOSSON, etc.

Ces quatre concerts, d'une importance artistique exceptionnelle, sont fixés comme suit : premier concert, jeudi 14 mars ; deuxième concert (avec chœurs), jeudi 21 mars ; troisième concert (avec orchestre), jeudi 28 mars ; quatrième concert (avec chœurs), lundi 4^{er} avril, pour la clôture du Salon.

Les Concerts commenceront, de même que les Conférences, à 2 1/2 heures précises. L'abonnement est de 20 francs (place numérotée). Pour chaque concert : place réservée, 5 francs ; entrée, 3 francs. L'administration des concerts est confiée à MM. Breitkopf et Härtel, Montagne de la Cour, 45.

Première liste d'acquisitions.

DAUM FRÈRES. *Le Deuil violet des Colchiques*, vase mauve. — *Aurore*, coupe d'orchidées. *Le Chevalier au Cygne*; *réve d'Elsa*.

ALEXANDRE CHARPENTIER. Portrait d'Edmond de Goncourt (étain). — Menu du Banquet de la *Fédération des avocats* (bronze).

— *Christ* pour l'ouvrage de James Tissot (bronze).

WILL-HENRY BRADLEY. Quatre affiches.

HENRY MC CARTER. Une affiche.

PAUL DU BOIS. Glace à trois faces.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART. Table à thé. — Divers vases en céramique de Virginal. — Cruchons à liqueurs.

OMER COPPENS. Poteries enterre lustrée.

WALTER CRANE. Dix-huit napperons.

GEORGES MORREN. Encrier (étain).

M. Gevaert a été obligé de renoncer à l'audition d'*Alceste* qu'il se proposait de porter au programme de son troisième concert. Celui-ci se composera de la Cinquième Symphonie de Beethoven, du Concerto de Haydn pour violoncelle et orchestre joué par M. Edouard Jacobs et de fragments de *l'Enfance du Christ*. Ce concert aura lieu dimanche prochain, à 2 heures.

Au quatrième concert, M. Gevaert fera redire le *Rheingold*, et il y aura une troisième audition à la fin de la saison, au bénéfice de l'orchestre. Ainsi se trouve réalisé le vœu formulé ici-même par M. G.-O. Destrée.

Le quatrième Concert populaire aura lieu sous la direction de M. Joseph Dupont, le dimanche 17 courant, à une heure et demie, au théâtre de la Monnaie, avec le concours de M^{lle} Céleste Paimparé.

La jeune pianiste, qui vient de faire un brillant début aux Concerts de la Singakademie de Berlin, exécutera au Concert populaire le Concerto en *ré mineur* de J.-S. Bach et le Concerto en *sol* de Beethoven.

La Société de musique de Mons donnera en avril prochain son troisième concert intime. Il sera composé exclusivement d'œuvres de compositeurs français modernes, entre autres Chabrier, Chausson, Vincent d'Indy.

Alex. Marcette expose du 28 février au 11 mars une série de ses tableaux, études et aquarelles à la Galerie Clarembaux, rue du Congrès, 5.

Les élèves de M. Blanc-Garin viennent d'ouvrir une exposition chez M. Manteaux, rue Royale.

Un cercle de jeunes artistes peintres et sculpteurs, fondé dernièrement à Bruxelles sous le titre *L'Esquisse*, ouvrira du 15 au 31 mars une exposition des œuvres de ses membres.

M. Vincent d'Indy vient d'être invité à diriger, en mars, un concert d'orchestre à Madrid et cinq concerts à Barcelone. Voici la classement, artistique et chronologique, adopté par M. d'Indy

pour ces derniers et qui promet aux Espagnols des séances vraiment intéressantes et instructives :

I. Les grands précurseurs : Rameau, Gluck, Händel, J.-S. Bach, Haydn, Mozart.

II. Beethoven.

III. Le XIX^e siècle : Mendelssohn, Schumann, Berlioz, Saint-Saëns, Massenet, Bizet.

IV. R. Wagner.

V. L'École française moderne : C. Franck, Castillon, Fauré, V. d'Indy, E. Chausson, Bordes, de Bréville, Chabrier, Debussy.

On nous écrit de Nancy que le festival de ses œuvres que M. Vincent d'Indy vient de diriger au Conservatoire de cette ville, a eu un très grand succès.

« La belle fête, et comme nous savons gré à M. Guy Ropartz de nous l'avoir donnée, dit M. Henri Carrouche dans *l'Est républicain*. Il n'y faisait pas figure, à cette fête, mais il l'avait préparée, il l'avait organisée avec une attention, un soin si généreux ! Son admiration passionnée et cent fois légitime envers l'un des plus glorieux représentants, le véritable chef de l'école musicale française d'aujourd'hui, a fait que nous avons eu dimanche la plus intéressante, la plus splendide séance à laquelle on ait assisté depuis que le Conservatoire est Conservatoire. M. Ropartz n'en sera jamais assez loué ni remercié.

L'artiste, illustre parmi tous ceux d'à présent, que nous avons eu hier la précieuse fortune de voir diriger quelques-unes de ses œuvres, a eu, il va sans dire, le plus triomphal accueil. Car si M. Vincent d'Indy passe à bon droit pour un « auteur difficile », il l'est beaucoup moins, en somme, à comprendre qu'à interpréter. Sa musique, ou une partie de sa musique, tout en exigeant évidemment une attention sérieuse, est parfaitement capable, malgré l'extraordinaire puissance d'originalité qui en est la caractéristique, de porter, et du premier coup, sur un grand public, quelque fâcheusement méritée que puisse être la réputation du grand public : celle qu'on lui attribue de ne point haïr la banalité. »

Nous avons donné le programme de ce concert, auquel le pianiste Litta a prêté son concours et a été unanimement applaudi.

Le comité du monument Charlet organise une grande fête avec bal, concert et tombola, sous les auspices de la Société des artistes lithographes, de la direction des Beaux-Arts, du Conseil municipal, etc.

C'est, comme nous l'avons annoncé, le sculpteur Alexandre Charpentier qui est chargé de l'exécution du monument qui sera placé au petit square de la gare de Sceaux, près du Lion de Belfort.

Le monument aura environ cinq mètres de haut. Il se composera d'une colonne à laquelle est adossé l'immortel grognard de l'âge héroïque avec ses moustaches conquérantes et son panache. Il regarde, en souriant, un gavroche qui essaie de toucher son fusil de munition, le vrai gavroche de 1830, celui qui dansa devant le tambour-major et qui est inévitablement mêlé à toute l'œuvre de Charlet. Dans la colonne est incrusté le médaillon du maître ; au sommet, le coq gaulois.

Pour le médaillon, M. Alexandre Charpentier s'est inspiré d'un portrait lithographique par Charlet lui-même.

A propos de M. Charpentier, annonçons que le gouvernement français vient de lui acheter, pour le Musée du Luxembourg, toute la série de ses récents bas-reliefs, médaillons et modèles de gaufres en bronze et en argent : la médaille commémorative de la Tour Eiffel, les portraits d'Edmond de Goncourt et de Camille Pissarro, le *Christ* destiné à la « Vie de N.-S. Jésus-Christ » par James Tissot, le timbre de l'imprimerie Lemercier, le modèle de la carte de membre de la *Libre Esthétique*, celui du menu du *Banquet de la Fédération des avocats*, etc. Ces œuvres sont placées dans une vitrine faisant le pendant à celle de M. L.-O. Roty, membre de l'Institut. Selon le désir formellement exprimé par l'artiste, à côté de chacun des modèles de gaufrage figure l'épreuve elle-même, en papier, afin que le public puisse se rendre compte de la destination de l'objet.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étaines. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galleries d'exposition et de vente
OUVERTES TOUS LES JOURS

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

VILLE DE BRUXELLES

VENTES PUBLIQUES

Le lundi 4 et le mardi 5 mars, de la collection de

LIVRES D'ART

composant la bibliothèque de feu M. BEYAERT, architecte.

Exposition générale, le dimanche 3 mars, de 10 heures à midi,

Le mercredi 6 mars et trois jours suivants, de la collection de

LIVRES, AUTOGRAPHES ET GRAVURES

de feu M. L. GARDET, ancien receveur municipal à Dunkerque.

Les ventes se feront à deux heures précises, au domicile et sous
la direction de M. Ed. Deman, libraire-expert, 16, rue d'Arenberg,
chez qui les catalogues sont en distribution.

EN VENTE

à la Maison d'Art de la Toison d'or
(56, avenue de la Toison d'or).

I M O G È N E

PAR

Edmond PICARD

Edition de la Société anonyme L'Art.

Un volume format des eucologes, tiré à petit nombre et hors librairie. Prix : 4 francs. Avec cartonnage artistique spécial : fr. 6-50.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

A MEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA LIBRE ESTHÉTIQUE (Deuxième article). — L'ARISTOCRATIE INTELLECTUELLE. *Conférence de M. Camille Mauclair.* — EXPOSITION DE M. ALEXANDRE MARCETTE. — THÉÂTRE DE LA MONNAIE. *Reprise de Carmen.* — MORT DE M^{me} BERTHE MORISOT. — PETITE CHRONIQUE.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE ⁽¹⁾

(Deuxième article.)

La deuxième salle de l'exposition s'ouvre aux industries d'art, que très équitablement la *Libre Esthétique* favorise, au point de vue de l'emplacement et de la lumière, des mêmes avantages que les œuvres d'art proprement dites (2). C'est reconnaître l'importance qu'ont prise, dans l'évolution artistique contemporaine, les arts mineurs. Et la Société nationale des

(1) Voir notre dernier numéro.

(2) Les délégués au placement du Salon étaient, comme l'an passé, avec M. Octave Maus, MM. Fernand Khnopff et Paul Du Bois qui ont mis tout leur dévouement au service de la Société.



Le Règne pacifique de l'amour.
Lithographie en couleurs de la Fitzroy picture Society, par L. DAVIS.

Beaux-Arts pourrait imiter cet exemple (voilà bien la contrefaçon belge!) au lieu de reléguer dans les dépotoirs du Champ-de-Mars, hors des salles d'exposition, dans les vestibules et les galeries peu fréquentées, ce qui constitue la vie et la gaieté de ses Salons : la céramique, le verre, l'étain, le bois, le cuir, l'émail. La remarque, au surplus, a été faite par les artistes et écrivains français qui ont visité la *Libre Esthétique*, et en particulier par M. Roger Marx dans la *Revue encyclopédique*. Ceci soit dit en passant et pour répondre, s'il échet, à l'extraordinaire prétention des jeunes artistes qui pensent — et qui écrivent dans de très jeunes revues — que donner, dans les expositions, une place à l'art industriel, c'est « faire une concession condamnable au mauvais goût courant et aux idées qui trottent les rues (*sic*). » Il paraît, au dire de ces néophytes, que « l'art ne permet pas à ses fidèles de se mêler ainsi à la vulgarité ni de faire voisiner leurs œuvres de pensée avec des objets faits pour la satisfaction matérielle. »

Il y a, au Salon de la *Libre Esthétique*, pour la satisfaction matérielle — et surtout intellectuelle — des



Le Sermon sur la montagne.

Lithographie en couleurs de la Fitzroy picture Society, par S. IMAGE.

visiteurs, pas mal d'objets qui l'emportent, par la pureté des formes et l'harmonie des couleurs, sur telles œuvres classées « œuvres d'art » parce qu'elles sont bordées d'un cadre d'or ou montées sur un socle de marbre. Oh ! l'attraction des verres aux tons de fleurs, aux reflets de perles, aux veloutés de beaux fruits mûris aux soleils de l'art. Verres intaillés et ciselés, dit le catalogue, exposés par MM. Daum, de Nancy ; on les croirait taillés en des rayons de lune, pétris de pétales de violettes, sculptés dans des blocs de rubis et d'améthyste. Ils sont, ces verres aux gabarits capricieux, vraiment exquis en leur tonalité riche et harmonieuse. Le soleil qui les traverse les fait resplendir comme des bijoux, et c'est, peut-être, avec les très précieuses tasses cloisonnées à jour sur dentelles d'or du maître émailleur Fernand Thesmar, le « clou » de la section des objets d'art.

Les potiers nous requièrent, nombreux et divers. C'est, en cette deuxième salle et en la suivante, car les industries d'art débordent, envahissantes, le prestige des émaux puissants et raffinés de Delaherche, qui ajoute à la séduction de ses vases et de ses plats le charme de frises ornementales du plus gracieux effet ; la joie des verts cendrés et des rouges feu de Dalpayrat

et Lesbros, dont l'envoi est une fête pour les yeux ; la rusticité des pots jaunes à coulées d'azur d'Alexandre Bigot, un nouveau venu à la *Libre Esthétique*, très entier dans son art populaire ; la robustesse d'Albert Dammouse, qui, en s'inspirant de ses aînés, arrive néanmoins à des conceptions nouvelles, reconnaissables du premier coup d'œil, et d'un réel intérêt ; enfin, parmi les nôtres, Omer Coppens, dont les poteries lustrées et flambées obtiennent un légitime succès, et la céramique de Virginal exposée par la *Société anonyme L'Art*, qui unit à l'originalité des formes, à la beauté des émaux, l'attrait — appréciable de nos jours — d'une fabrication à bon marché, vraiment démocratique. Les spécimens qu'elle expose : service de toilette, carreaux, vases, table à thé, reproduction de Donatello, sont vraiment intéressants à ce double point de vue et méritent mieux que la mention sommaire à laquelle nous devons nous borner en cette rapide analyse.

M^{lle} Boch, que nous retrouverons dans la section des peintres, a composé une ornementation de porte en carreaux céramiques très décorative et fort artistement exécutée. M. Paul Du Bois aligne toute une série d'objets en étain à la fois artistiques et pratiques : veilleuse, plateau, salières, glace à trois faces, coffret, boîte à biscuits, etc., qui décèlent son sens très spécial de la décoration élégante. Et n'oublions pas, bien qu'il faille aller les chercher dans la cinquième salle, les boucles, la broche, la boîte à poudre de riz qui complètent, avec quelques œuvres de sculpture dont nous parlerons, l'envoi de l'artiste.

A côté de Paul Du Bois, Alexandre Charpentier se révèle médailleur de premier ordre dans les portraits de Camille Pissarro et d'Edmond de Goncourt ; sa *Boîte à lettres d'encoignure*, son médaillon de Puvis de Chavannes, sa *Médaille commémorative de la Tour Eiffel* attestent, à côté de petites pièces exquisement modelées, un talent sûr de lui,



Dessin d'AUBREY BEARDSLEY pour « La Morte d'Arthur » de Sir Thomas Malory.

souple et fort, à placer très haut parmi les meilleurs artistes de l'époque.

Plus loin les *Effraies* et l'admirable *Araignée* de F.-R. Carabin; un petit bahut en marronnier incrusté d'ébène et de palissandre dessiné par le prince de Polignac; un choix de verres aux formes eurythmiques de MM. James Powell et fils; des spécimens d'ameublement de M. Georges Hobé; des tapis dessinés par M. Fernandubois pour *la Royale*, par M. Félix Aubert pour MM. Sallandrouze; un encrier en étain modelé par M. Georges Morren; une vitrine de joailleries et de bijoux composés par M. C.-R. Ashbee, le fondateur et le directeur de la *Guilde des Arts décoratifs de Whitechapel* (Guild and School of Handicrafts), constituent un ensemble varié vraiment charmant en sa diversité et son originalité.

Aux murs, les œuvres abondent : affiches avant la lettre d'Eugène Grasset; projets de papiers peints par Maurice Denis, par C.-F.-A. Voysey et par M^{lle} Diana White; estampes murales nouvelles de la *Fitzroy picture Society* dont nous reproduisons deux spécimens; dessins d'architecture d'Heywood Sumner et de Voysey; tapisseries de MM. Emile Berchmans et Paul Ranson (ce dernier expose en outre des projets de peintures décoratives fort attachants); spécimens des planches gravées à l'eau forte par Max Klinger pour ce superbe ouvrage : *Brahms Fantäsien*; planches en couleurs détachées de *l'Épreuve* et de *l'Estampe originale*; esquisse du plafond de l'Hôtel de ville par Albert Besnard; pastel original (*La Pantomime*) de Jules Chéret... Et nous voici amenés devant les vitrines conquises par le Livre et la Reliure, dont une rapide revue terminera le présent article.

Il y a deux façons de relier un livre. Tels relieurs se servent des plats et du dos des volumes pour exécuter en mosaïques de cuir les variations brillantes que leur suggère leur fantaisie. Ils transposent des cartons décoratifs, incrustent parfois des médailles de bronze ou d'argent dans le derme, y coulent des émaux, poussent l'ornementation jusqu'au bas-relief, jusqu'à la ronde bosse. A ces reliures-là il faut une seconde reliure, préservatrice de la première. Et pour peu que les virtuoses de l'avenir imaginent de décorer cette seconde reliure comme la première, nous verrons peut-être s'imposer la nécessité d'une troisième couverture, en attendant qu'on l'ornemente à son tour... Malgré la perfection apportée par M. René Wiener à l'exécution des reliures dont il demande le dessin à des artistes connus, à Grasset, à Lepère, il faut reconnaître que cette application est irrationnelle. Ces couvertures ornées de figures et de paysages seraient à leur place dans un cadre. On ne peut se les figurer dans les rayons d'une bibliothèque. Combien nous leur préférons les reliures de M. Cobden Sanderson, de Londres, qui

sont le vêtement logique des livres sur lesquels elles s'ajustent. M. Cobden Sanderson, l'ami et le voisin de William Morris, a rajeuni les procédés de la dorure au



Dessin d'AUBREY BEARDSLEY pour « La Morte d'Arthur » de Sir Thomas Malory.

petit fer par des combinaisons nouvelles de dessins, d'entrelacs, de filets. Il demeure classique dans la forme et ne s'écarte pas, quant aux procédés, des maîtres de la reliure, des Derome, des Badier et des Padeloup. Mais il apporte dans son travail patient un goût, une sûreté, une perfection de détails qui ont, d'emblée, pour les connaisseurs, classé *The Doves bindery* au premier rang. Citons enfin les très artistes relieurs de J.-M. Dent, le célèbre éditeur d'*Aldine house*, qui revêt lui-même de reliures souples, élégantes, joliment décorées, les beaux volumes sortis de ses presses. Son *Temple of Shakespeare*, petite collection de poche aux frontispices variés, aux illustrations élégantes, est un véritable bijou.

M. Dent expose à la fois comme relieur et comme éditeur. Quelques volumes, entre autres sa magnifique édition, illustrée par Aubrey Beardsley, de la *Morte d'Arthur*, dont deux reproductions ornent cet article, décèlent la coquetterie que mettent les Anglais dans la toilette des livres. Les soins qu'apporte William Morris à l'impression et à la décoration des volumes revêtus de l'estampille de la *Kelmscott press* (les œuvres de Chaucer, en cours de publication, seront l'ouvrage le plus parfait sorti de ses mains), les raffinements dont se parent les éditions de M. John Lane (*Hero and Leander*, *The Sphinx*), illustrés par Ch. Ricketts et Ch. Shannon), la variété et le style des ouvrages

publiés par M. George Allen (à remarquer particulièrement *The Faerie Queene*, illustrée par Walter Crane), l'élégance archaïque du *Good King Wenceslas*, dessiné et imprimé par A.-J. Gaskin, directeur des Arts décoratifs de Birmingham, les fins et originaux commentaires graphiques de Laurence Housman et de C.-R. Ashbee achèvent de caractériser l'art typographique anglais. A citer encore les pages composées et imprimées par Lucien Pissarro pour sa *Queen of fishes*, l'œuvre la plus parfaite qu'ait produite l'habile artiste.

L'ARISTOCRATIE INTELLECTUELLE

Conférence de M. Camille Mauclair.

M. Camille Mauclair a ouvert mardi dernier la série des conférences de la *Libre Esthétique*. Sa causerie sur *l'Aristocratie intellectuelle*, pleine d'aperçus intéressants exprimés dans une langue extrêmement pure, a été très applaudie. Voici un fragment de cette conférence, que nous regrettons de ne pouvoir, faute d'espace suffisant, reproduire intégralement :

« Du fait seul d'une pensée spéciale, Messieurs, l'artiste s'évade du conventionnel, répudie le règlement, s'aristocratise.

Il y a dans la vie moderne un enseignement d'une beauté cachée. Et cet enseignement sortira du reproche même que votre désir de magnificence vous poussait à lui faire.

« La vie moderne se ternit et devient uniforme, disent certains. « L'utile y prédomine, le style s'y compromet, la couleur et « l'éclat décoratif s'y atténuent. Grise ou noire apparaît l'existence « des villes. Les palais et les costumes ne revêtent plus du luxe « primitif l'homme puissant ou supérieur. L'individu se confond « avec l'individu. Ils se coudoient, d'apparence identique, dans « les rues fourmillantes et hurlantes. Nous dont l'art avait pour « essence de *représenter*, que représenterons-nous, conformément « à la beauté de la chair et des étoffes, dans cette humanité « mécanique et monotone, qui semble abdiquer la richesse « plastique d'autrefois et montrer, par ses vêtements étroits et « sombres, une mélancolique déchéance, le deuil de quelque « chose de princier qui faisait notre raison d'être? »

Eh bien! C'est là même que s'atteste à une réflexion plus stricte, Messieurs, la conquête morale de la modernité. L'individu extérieur s'y confond en effet. La seule beauté, celle de l'âme, ne se distrait plus aux décors, ne s'abandonne plus aux fêtes de la chair et des pierreries. Elle se réfugie dans le visage, elle s'idéalise, elle transparait dans la simplicité même de l'allure. L'homme à la cervelle vide et à l'âme nulle ne peut plus recourir aux apparences du costume; il faut qu'il se trahisse, et Titien et Velasquez et Rubens eux-mêmes, avec leurs pourpres héroïques et leurs satins fleuris, ne pourraient plus parer la misère morale d'une magnificence véridique. Il ne peut plus être sauvé, il est laid; et cette laideur, il ne faut pas la chercher sur son vêtement universel et habituel, où nul détail ne peut nous recréer : c'est à son visage que vont les regards, c'est là que nous déchiffrons sans trouble l'hieroglyphe de sa nullité.

Une beauté plus intérieure est née avec l'effacement de la personne physique. L'homme moderne, vêtu de noir, avec ses yeux graves où meurent des orientes de méditation et de silence, ah! Messieurs, la belle forme d'humanité! A la païenne beauté plastique, réglant sur ses canons les perfections de la couleur et de la ligne, s'est substituée la beauté spécialement psychique que les

peintres ont précisée d'un admirable mot : ils voulaient désigner cet éclat qui jaillit de la physionomie des êtres, qui en révèle l'intimité et le sens vital, ils l'ont appelé la beauté de *caractère*, ils ont cherché le *caractère*. Ce jour-là ils se sont rapprochés de la vérité — et j'en vais témoigner ici de purs et complets exemples.

Il y a, Messieurs, quelque chose de mystérieux dans les mots, et ce mystère est tout l'art d'écrire. Ce n'est pas sans raison que ce mot de caractère s'est trouvé sur les lèvres des meilleurs d'entre vous pour désigner l'objet essentiel de leurs recherches d'art. Il fallait que ce mot, signifiant l'aspect et la pensée tout ensemble, devint le grand mot d'art dans une époque où, par l'uniformité du costume, l'aspect de l'homme et sa pensée se sont plus intimement unis.

Dans les rues où l'industrie tumultueusement triomphe et où le passant, qu'il soit génie ou tête banale, traîne en silence et sans majesté, le long des murs et des vitrines, sa gloire ou sa servitude insoupçonnables et secrètes, dans ces rues où l'homme n'est plus qu'une tache sombre, où le milliardaire et le bourgeois, le grand seigneur et l'employé sont matériellement presque indistincts, seule l'expression du visage et la beauté sincère est impossible à travestir de la face humaine, seul le caractère signifie et prévaut.

Les maîtres anciens peignaient dans la gloire de leurs joyaux et de leurs broderies les aristocraties de leur âge. Mais l'aristocratie est devenue intérieure, et c'est aux prunelles lucides, à l'attitude spéciale du songeur, qu'un Whistler, saisissant la vraie beauté du caractère et du moderne, demande le secret de la noblesse d'un Mallarmé ou d'un Carlyle!

Ces aristocrates intellectuels, que je n'hésite pas à mettre au-dessus de la loi — hors la loi, voulez-vous? — et à considérer sans ironie comme les maîtres légitimes de l'Europe et du monde moral, Messieurs, il en est quelques-uns parmi vous, et vous nommez en même temps que moi les autres.

Ne vous sont-ils point familiers? Et si mille hautaines raisons de sympathie et de désir de tout ce qui est noble ne vous en avaient point approchés, en ce pays d'art dévoué et libre par excellence, vos seules traditions d'hospitalité vous feraient souvenir que Stéphane Mallarmé et Paul Verlaine furent vos hôtes. Ils l'étaient dès longtemps dans vos âmes, puisque vous les aviez lus. Ils sont tous deux, aujourd'hui, des aînés; ils sont comme les porte-oriflammes de cette croisade première du milieu du siècle, où Flaubert, Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam révélèrent en face d'Emerson, de Carlyle et de Poe la renaissance au XIX^e siècle de l'aristocratie primitive. C'est près d'eux qu'il faut placer, avec notre Manet, votre génial et admirable Félicien Rops; et c'est aussi à leurs côtés que figureront, pour compléter nos juges d'honneur, un Gustave Moreau ou un Puvis de Chavannes.

Mais plus près encore de nous, Messieurs, le dénombrement de l'aristocratie intellectuelle n'est-il point multiple?

Je ne puis prononcer aucun nom avec plus de sincère admiration, avec une amitié plus profonde, que celui de Maurice Maeterlinck qui retrouva, pour l'honneur de votre race, l'âme nostalgique de Hans Memling au ciel de la métaphysique et du songe, et dota cette langue française, où vous comptez en lui un maître, des plus purs et éclatants préludes philosophiques qu'un grand poète ait voulu lui donner. Et c'est aussi un nom qui vous est cher, celui de ce mystérieux et parfait Henri de Régnier qui, l'an-

née dernière, vous décrivait ce *Bosquet de Psyché* où pénètrent seuls ceux qui atteignent comme lui à l'absolue pureté de l'esprit.

Vous avez su quelles facultés idéologiques, quel génie tourmenté et sagace tout ensemble se décèle aux écrits d'André Gide, ce frère en beauté de votre délicat, triste et exquis Henry Maubel. L'intelligence séduisante et complexement hautaine d'un Maurice Barrès ne vous a point échappé. La puissance tragique et l'inépuisable féerie des romans de Paul Adam vous ont frappés. Vous avez retrouvé en lui ces qualités prime-sautières et énergiques, ces passionnés et révoltés sursauts que nous savions à votre Georges Eekhoud. Et c'est simultanément, puisque son âpre et fécond talent se jouait d'enthousiasmer nos deux pays à la fois, que nous avons salué la maîtrise de Camille Lemonnier.

Deux pays? Étaient-ce deux pays en vérité, et qu'est-ce que des frontières pour l'aristocratie du rêve? Messieurs, elle possède tout! Sont-ils, pour notre admiration, de là-bas ou d'ici, Constantin Meunier ou Henry De Groux, Eugène Demolder ou Marcel Schwob, Francis Vielé-Griffin l'hellénique ou cet ingénu, mélodieux et admirable Max Elskamp, ou Emile Verhaeren, le flamboyant et convulsé visionnaire des contrées fantomatiques? Sont-ce pour nous deux pays ou un seul, ces régions intellectuelles où du milieu de l'art et des songes les voix éloqu岸tes et grandes d'un Élisée Reclus ou d'un Edmond Picard, d'un Victor Arnould ou d'un Jean Grave se sont élevées pour nous parler de déshérités et de la justice universelle? »

Exposition de M. Alexandre Marcette.

L'exposition des œuvres de M. Marcette, à la galerie du Congrès, décèle un peintre chercheur de lumière. De ses anciennes *Campagnes romaines* à la *Plage à marée basse* ou au *Pont de Bruges* il y a tout un chemin clair de franchi. En ses premières œuvres M. Marcette semble avoir été préoccupé par Artan. Actuellement son art cingle vers une sorte de « turnérisme » curieux. Cette *Plage à marée basse* rend bien nos plages aux sables mouillés où le soleil vient jeter les moires de ses reflets roses et orangés, à la grande joie des mouettes. La *Rafale* nous montre des jetées de rayons sur des pays verts. Les *Cabines à Blankenberghe* chantent des notes pimpantes et fraîches. *Uytherke* colore alertement tout un coin plat de Flandre, sous un grand ciel. *L'Eclaircie*, qui appartient au Musée de Gand, est une bonne toile. Le mouvement des vagues échevelées est plein de la vie boueuse et remuante de la mer, cette grande jeteuse d'écumes. Le bleu verdi du ciel, derrière les nuages qui se déchirent, est harmonieux — et tout cela est peint d'un métier facile et prime-sautier. D'autres toiles encore : *Anvers*, d'une gamme riche et somptueuse; *l'Annienne*, ravissant tableau d'avril, empli du printemps d'Italie, un *Intérieur flamand*, des vues de canaux gantois complètent cette exposition.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Reprise de « Carmen ».

L'éveil des curiosités que provoque la personnalité un peu énigmatique de M^{me} Georgette Leblanc a donné à la reprise de *Carmen* l'attrait d'une vraie « première ». Il fallait s'attendre à voir l'artiste sortir des traditions, donner à l'héroïne de Mérimée une physionomie spéciale, la marquer de son originalité foncière.

C'était à la fois audacieux et malaisé : on ne bouscule pas impunément les habitudes du public, et la série des Carmen s'allonge déjà, depuis M^{mes} Derivis, Galli-Marié et Blanche Deschamps, de telle façon qu'il semble difficile de glaner du neuf dans un chaume si laborieusement ratissé.

M^{me} Leblanc a néanmoins réussi à s'imposer, d'emblée, parmi les Carmen qui resteront célèbres. Elle a joué, chanté et mimé son rôle avec une telle intensité d'expression, avec une vérité d'accents si saisissante, elle a mis en valeur, avec tant d'autorité, toute les situations du poème, que le reste de l'interprétation a paru s'effacer dans la pénombre. Les artistes qui entouraient Carmen avaient l'air d'assister, comme le public, à la représentation, bien que le souci d'art qui anime la protagoniste principale eût visiblement aimanté quelques-uns de ses camarades.

C'est, surtout, l'essence dramatique du poème qui devait séduire l'artiste. Par son interprétation vivante, tantôt enlaçante et câline, tantôt révoltée et vraiment « peuple », M^{me} Leblanc se sépare nettement de ses devancières, préoccupées avant tout de l'élément musical qui n'est qu'une des faces du rôle.

Elle a révélé, par ce seul fait, de réelles aptitudes pour le drame lyrique, déjà pressenties d'ailleurs dans sa création de *la Navarraise*. Imaginez les études de tous les interprètes d'une œuvre dirigées dans le même sens, et songez à l'émotion d'art qui en jaillirait.

Le pittoresque des costumes, le souci constant de la plastique et la mobilité d'un visage qui reflète toute la psychologie de l'héroïne ont complété cette curieuse et très artiste incarnation.

M. Isouard a donné la réplique à M^{me} Leblanc en artiste intelligent, en chanteur habile. M^{lle} Merrey s'est fait unanimement applaudir dans l'air de Micaëla, qu'elle chante d'une jolie voix claire, avec un sentiment délicat. Et l'orchestre a supérieurement joué cette exquise partition, si fine, si pimpante, si jeune, véritable bijou ciselé avec une maîtrise peut-être inégalée.

Mort de M^{me} Berthe Morisot.

Une très triste nouvelle nous parvient : M^{me} Eugène Manet, plus connue dans le monde artiste sous son nom de jeune fille, Berthe Morisot, vient de mourir à Paris, âgée de 55 ans à peine. Élève de son beau-frère Edouard Manet, elle prit part à toutes les escarmouches des impressionnistes, et par son talent délicat, arriva à se hausser au premier rang. L'exposition qu'organisèrent de ses œuvres, en 1892, MM. Boussod et Valadon, et dont nous rendimes compte (1), montra M^{me} Morisot en pleine possession d'elle-même. A une technique sûre elle ajoutait la poésie d'une interprétation féminine d'une finesse et d'une sensibilité rares. Ce fut, pour quelques-uns, une révélation. Pour tous, la consécration d'un talent mûri au soleil des batailles, digne des artistes dans les rangs desquels elle combattait : Claude Monet, Renoir, Degas, Camille Pissarro.

L'an dernier elle fut des nôtres, en ce Salon de la *Libre Esthétique* où se coudoient tous ceux qu'anime le souci de l'indépendance et du hors des chemins, comme elle fut des nôtres, jadis, au temps belliqueux des XX. Elle y exposa quatre œuvres, parmi lesquelles une chose délicieuse : *Sous la Véranda*, acquise par M. Ernest Chausson. Elle vint elle-même à Bruxelles, avec sa fille dont la beauté fit sensation, et assista à l'un des concerts du

(1) Voir l'Art moderne de 1892, page 180.

Quatuor Ysaye. Essentiellement artiste, elle ne bornait pas ses prédilections aux manifestations plastiques et appréciait, autant qu'une toile de maître, une page de musique ou un beau poème. Quel deuil, là-bas, dans ce cénacle où nous fûmes parfois introduits, et qu'éclairait, parmi tant d'esprits distingués réunis à la table hospitalière de l'artiste, la haute intelligence de Stéphane Mallarmé!

Après avoir été longtemps méconnue (à voir quelques-unes de ses œuvres, prises au hasard, on se demande par quelle aberration), M^{me} Morisot était entrée dans la renommée, fièrement, sans concessions et sans faiblesses. L'État acquit récemment à la vente Duret sa *Jeune Femme en toilette de bal*, et cet achat mit fin aux dernières résistances.

Maintenant que la mort a passé sur elle, elle va grandir encore. Nous regrettons profondément la vaillante artiste, qui emporte avec elle le secret des fluidités de l'atmosphère, de la transparence de l'air, des caresses de la lumière que lui enseigna Manet. Et nous pleurons l'amie dévouée et bonne qui avait le don de grouper autour d'elle, par le prestige d'un tact particulier, des artistes de vues souvent divergentes qui s'aimaient en elle et, éalisés contre la brutalité ambiante, constituaient un vrai centre d'aristocratie.

Terminons par cette appréciation de l'artiste par Georges Lecomte, consignée dans son excellent volume *L'Art impressionniste* (1) :

« L'art délicat de M^{me} Berthe Morisot se complait à dire les grâces légères de l'enfance et l'ardente polychromie des corbeilles de fleurs. Sa vision perçoit la fraîche vivacité des choses, la joie des tons clairs, la gracilité des formes. Sa peinture a une âme. Comme Manet, son maître, M^{me} Morisot s'inquiète de l'au-delà des impressions : elle pénètre l'intimité des êtres et des choses.

Pour rendre l'enfance avec ce charme émouvant, il faut en bien connaître la joviale sérénité, la tendresse, les étonnements naïfs. Alors seulement on exprimera la franchise des grands yeux purs, les attitudes souples et mobiles, la fraîcheur rosée de chairs bien portantes, sans tomber dans les bouffissures poupines et l'expressivité des gentillesse menues.

M^{me} Morisot encadre les jeux de ses bébés dans la luxuriance claire des frondaisons estivales. Les splendeurs éclatantes et les fêtes de la nature devaient émouvoir la vive sensibilité d'une telle artiste. Aussi avec quel charme exquis elle rend l'allégresse des jardins efflorescents!

La fraîcheur de sa vision la prédisposait à l'emploi de la technique impressionniste, seule susceptible de rendre la ténuité de ses sensations et la complexité des couleurs naturelles dans la lumière. Surtout, ce mode d'expression sincère, immédiat, était plus apte que tous autres à laisser transparaître ce délicat tempérament de femme qu'aucune influence corruptrice n'altéra.

M^{me} Morisot s'est en effet gardée de se créer, comme tant d'autres artistes de son sexe, une nature artificielle, une vision d'homme. Les plus appréciables qualités féminines caractérisent son art : les coquetteries chatoyantes, le charme gracieux et surtout l'émotion tendre, il ignore les mièvreries et les chlorotiques joliesse auxquelles vise le talent doucereux de la plupart des femmes peintres. »

(1) Durand-Ruel, éditeur.

PETITE CHRONIQUE

Une double exposition, des plus intéressantes, s'ouvrira par invitations demain lundi, à 2 heures, à la Maison d'Art de la Toison d'Or. D'une part, le peintre GUILLAUME VAN STRYDONCK initiera le public par un choix de tableaux et d'études tout fraîchement rapportés du pays des Rajahs, à la vie, aux mœurs et aux sites des Indes anglaises où il a fait un long séjour.

D'autre part, MM TIFFANY, de New-York, exposeront, pour la première fois en Belgique, une admirable série de verres, de vitraux et de mosaïques d'une richesse de coloration et d'une élégance rares.

L'exposition sera accessible au public à partir du lendemain, mardi, tous les jours, de 10 à 6 heures, jusqu'au 13 avril. Prix d'entrée : 1 franc ; le dimanche, 50 centimes.

L'entrée restera libre dans les galeries de la Toison d'or, à l'exception des salles spécialement affectées à l'exposition.

Notre confrère Henry Maubel, l'écrivain délicat des *Ames de couleur*, de *Quelqu'un d'aujourd'hui*, etc., fera mardi prochain, à 2 h. 1/2 précises, une conférence au Salon de la *Libre Esthétique*. Titre : « Psychologie musicale. »

C'est jeudi prochain 14 mars, à 2 h. 1/2 précise, qu'aura lieu, au Salon de la *Libre Esthétique*, le premier concert donné par MM. A. Marchot, L. Van Hout, J. Jacob et Th. Ysaye. MM. Zimmer, Zinnen et Danneels prêteront leur concours à cette intéressante séance, dont le programme porte le 2^e Quatuor à cordes de Glazounow (première audition), la Sonate pour piano et violon de S. Lazzari (première audition) et le Septuor de Saint-Saëns pour trompette, piano et instruments à cordes demandé. Prix d'entrée : 5 francs (places réservées) et 3 francs. Abonnement aux quatre concerts : 20 francs (place numérotée, chez MM. Breitkopf et Härtel, 45, Montagne de la Cour).

Le Roi a visité hier le Salon de la *Libre Esthétique*, accompagné de M. de Burlet, ministre des Beaux-Arts, chef du cabinet, et du comte du Châtel, officier d'ordonnance. S. M. s'est fait présenter tous les exposants présents, parmi lesquels MM. Constantin Meunier, Emile Claus, Charles Van der Stappen, Paul Du Bois, Henry De Groux, Guillaume Charlier, Charles Doudclet, James Ensor, Jean Gaspar, Omer Coppens, Léon Frédéric, Arthur Craco, avec lesquels le Roi s'est entretenu en particulier.

Le Gouvernement vient d'acquérir la grande toile de M. Emile Claus *Le Givre* et le tableau de M^{me} Anna Boch *En Juin*, exposés tous deux au Salon de la *Libre Esthétique* et qui ont été unanimement appréciés. Il est en pourparlers au sujet de l'achat d'une toile de Vogels : *Un canal en Hollande*.

D'autre part, la Commission du Musée a acquis le *Lampiste* de James Ensor, jadis exposé aux XX. Voilà de bonnes acquisitions, qui rompent ouvertement avec les routines.

Mais quand donc cimaisera-t-on au Musée de Bruxelles quelques panneaux de Mellery? Meunier s'y affirme par une série de sculptures, tandis que le nom de Mellery n'y est même pas inscrit.

La Commission de la section des Industries d'art moderne du Musée des Arts décoratifs s'est réunie jeudi dernier au Salon de la *Libre Esthétique* et a fait choix d'une série d'œuvres dont elle soumettra la liste à l'approbation du ministre des Beaux-Arts. Elle a spécialement désigné à l'attention du Gouvernement des étains de MM. Paul Du Bois, Alexandre Charpentier et Morren, des grès flammés de Delaherche, des céramiques de Virginal, des poteries de MM. Bigot, Dammouse et Coppens, des verres de MM. Daum et J. Powell, des reliures artistiques de J.-M. Dent, la bague or et argent de Jean Dampit, etc.

Voici, d'autre part, la deuxième liste des acquisitions faites au Salon par des particuliers

H.-E. CROSS. *La Ferme; le soir*.

G. VOGELS. *Le Chenal de Nieuport; marée basse*. — *Fleurs*.

X. MELLERY. *Emotions d'art ; l'âme des choses*. (L'Antichambre. — L'Atelier).

PAUL DU BOIS. Boîte à poudre de riz (ivoire et argent). — Broche (argent et or).

WALTER CRANE. Douze napperons (soie et lin).

C.-R. ASHBEE. Broche (argent et améthyste).

AUG. DELAHERCHE. Gobelet (grès flammé). — Rosace (id). — Presse-papiers (id.).

CONSTANTIN MEUNIER. *Ecce homo* (bronze).

EUGÈNE SMITS. *Les Rajahs*.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART. Cruchons à liqueurs en céramique de Virginal.

F. AUBERT. Tapis (exécuté par MM. Sallandrouze).

M. Beernaert, président de la Chambre, vient d'être nommé membre de la Commission du Musée royal de peinture. L'éminent homme d'État céderait, dit-on, le fauteuil de la présidence législative à M. Constantin Meunier durant la discussion qui va s'ouvrir sur la reprise du Congo.

Tout le monde a remarqué le magistral effet produit à la *Libre Esthétique* par le grand bas-relief de Constantin Meunier, placé dans la salle où se trouvaient précédemment les fusains de M. Broerman.

On assure que ce dernier en a été si frappé qu'il est en instances auprès du Gouvernement pour que le bas-relief conserve définitivement l'emplacement qui lui a été assigné. Et pour éviter le déménagement annuel de ses hommes illustres, il demanderait leur transfert au Palais du Cinquantenaire.

MM. Georges de Burlet, Lucien Frank et Josse Impens exposent quelques-unes de leurs œuvres au Cerele artistique de Bruxelles, du 7 au 17 mars.

M. Francis Nys exposera du 16 au 24 mars quelques-unes de ses œuvres à la salle Verlat, à Anvers.

Le Quatrième Concert populaire aura lieu dimanche prochain, à une heure et demie, au Théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. J. Dupont, qui s'est assuré la collaboration de M^{me} Landouzy et de M^{lle} C. Painparé.

Dimanche 31 mars, dans la salle de l'Alhambra (Empire Palace), à 2 heures précises, aura lieu la troisième des séances organisées par la *Société des Nouveaux Concerts*. On y entendra, pour la première fois à Bruxelles, l'orchestre du *Concertgebouw*, un des plus réputés de l'étranger, sous la direction de Willem Kes. Au programme : l'ouverture de l'opéra comique *La Fiancée vendue* de F. Smetana; la Symphonie en *ré mineur* du jeune Danois Christian Sinding, et la deuxième partie de la symphonie *A ma patrie* du Hollandais Bernard Zweers. Brahms est représenté par ses *Variations sur un thème de Haydn* et la jeune école française par la *Viviane* de Chausson. Pour terminer le concert, la triomphante *Walkürenritt*.

Il n'y aura pas de répétition générale. — Pour le service des places, s'adresser chez Breitkopf et Härtel, 45, Montagne de la Cour.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — *Institut des hautes études* : Lundi, 11 mars, à 8 heures du soir, M. Emile Verhaeren : Les Renaissance en Europe, 4^e leçon. — Mardi, 12 mars, à 8 heures du soir, M. Tito Zanardelli : Cours de langue espagnole. 4^e leçon. — Mercredi, 13 mars, à 8 heures du soir, M. van de Velde : Les Arts industriels et d'ornementation, 17^e leçon ; — le même soir, M. de Paepe : Chimie industrielle, 6^e leçon. — Samedi, 16 mars, à 8 heures du soir, M. Elisée Reclus : Géographie, 19^e leçon.

Signalons le nouvel avatar de l'*Avenir social* qui, sous le titre : *La Justice sociale*, défend avec vivacité l'idéal des démocrates chrétiens. Hebdomadaire ; rédaction, rue Montagne-aux-Herbepotagères, 16. 5 francs par an.

M. Joseph Cornélis, ancien professeur de chant au Conserva-

toire de Bruxelles, est mort le 26 février, âgé de 77 ans. Il était né à Namur et succéda à Géraldy, dont il était l'élève, en 1851. Parmi les élèves qu'il forma à son tour, citons M^{lle} Lauters, M^{me} Lemmens-Sherrington, MM. Warnots, Moriamé, Sylva, Fontaine, etc. Nous présentons à son fils, M. Alexandre Cornélis, professeur au Conservatoire et violoniste réputé, nos plus sincères condoléances.

Parmi les dernières attributions de la Commission des Musées de France au Musée du Luxembourg, citons le *Vieux canal flamand* d'A. Baertsoen et le *Retour de bal* d'Alfred Stevens.

On sait que Constantin Meunier est déjà représenté par plusieurs œuvres au même Musée.

M. Maurice Leenders, directeur de l'Académie de musique de Tournai, assisté de MM. Pardon et Paternoster, poursuit avec succès sa campagne de propagande artistique. Le dernier concert de musique de chambre donné par ces messieurs à Tournai avec le concours de M^{me} Pardon, cantatrice, a obtenu un succès mérité par l'intérêt du programme et l'interprétation consciencieuse des œuvres : Trio en *ré* de Raff, *lieder* de Schumann, Sonate en *la mineur* de Tartini, *Clair de lune* de Beethoven, Rhapsodie de Liszt, etc.

Le *Vooruit* de Gand annonce une édition populaire en flamand du chef-d'œuvre de Charles De Coster : *La Légende d'Uylenspiegel*.

La publication comportera environ quarante livraisons de 16 pages grand in-8^o, à 10 centimes.

Chaque livraison sera ornée d'une illustration du peintre gantois Jules Gondry.

On sait que le soin de publier les œuvres inédites de Victor Hugo avait été assumé par Auguste Vacquerie et M. Paul Meurice. Celui-ci reste seul chargé, désormais, de ce travail.

Les œuvres posthumes de Victor Hugo formeront encore cinq volumes environ. Le premier : *Océan*, paraîtra au mois d'octobre prochain. Enfin, la correspondance du poète, laquelle représente trois volumes, couronnera cette publication.

Nous recevons de Milan les premières livraisons d'une nouvelle publication artistique illustrée : *L'Arte illustrata*, éditée par l'imprimerie Verri, via San Simpliciano, 5. *L'Arte illustrata* paraît en fascicules mensuels de huit pages in-folio avec illustrations hors texte, couverture en couleurs, etc. Prix de l'abonnement : 10 francs par an en Italie, 12 francs dans l'union postale.

La Société des Artistes Indépendants rappelle à ses sociétaires que l'Exposition annuelle aura lieu dès les premiers jours d'avril.

Une convocation prochaine avertira du jour de l'assemblée générale.

Un comité vient de se constituer à Paris, sous la présidence d'honneur de M. Poincaré, ministre des Beaux-Arts, pour organiser une manifestation à l'occasion du centenaire de Corot, qu'on célébrera l'année prochaine.

On voudrait élever au grand artiste un monument que M. Henri Cros exécutera en pâtes de verre colorées, et qui serait placé dans un cadre congruent au génie de Corot : la colonnade antique du Parc Monceau.

Afin de réunir les fonds nécessaires à la réalisation de ce projet, une souscription publique sera ouverte, en même temps qu'une exposition de l'œuvre du Maître sera faite, à la galerie Georges Petit, au mois de juin de l'année courante.

D'autre part, la commune de Milly (Saône-et-Loire) en souvenir de Lamartine qui, comme on sait, l'habita, voudrait qu'on lui fournit les moyens de substituer un buste en bronze au buste en pierre qu'elle a, en 1874, érigé sur une petite place, après l'avoir reçu des mains de M^{me} Adam Salomon.

La pierre s'est effritée, l'illustre image tombe en ruine, il est devenu urgent d'aviser.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étaines. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galerias d'exposition et de vente
OUVERTES TOUS LES JOURS

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p.c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

OUVRAGES D'ART ET DE BIBLIOPHILIE

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

EN VENTE

à la Maison d'Art de la Toison d'or
(56, avenue de la Toison d'or).

I M O G È N E

PAR

Edmond PICARD

Edition de la Société anonyme L'Art.

Un volume format des eucologes, tiré à petit nombre et hors librairie. Prix : 4 francs. Avec cartonnage artistique spécial : fr. 6-50.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA LIBRE ESTHÉTIQUE (Troisième article). — PSYCHOLOGIE MUSICALE. *Conférence de M. Henry Maubel.* — PROMÉTHÉE. — LA LIBRE ESTHÉTIQUE. *Premier concert.* — THÉÂTRE DU PARC. *L'Age difficile.* — A LA TOISON D'OR. *Exposition Van Strydonck et Tiffany.* *Conférence du Sar Peladan.* — THÉÂTRE DES GALERIES. *Les Forains.* — PETITE CHRONIQUE.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE ⁽¹⁾

(Troisième article.)

M. Maurice Denis conquiert lentement l'attention qui passe. A premier examen, son œuvre rebute. Il cimente ses toiles ou ses panneaux avec des plaques de couleur uniforme, — à preuve les bleus de la robe de Madeleine et du tapis qui recouvre la table, — il tasse des personnages rugueux et lourds et gauches : on dirait des blocs ; il supprime le dessin du corps sous la robe ou le manteau ; il synthétise à outrance ; il simplifie obstinément ; il limite sa description des choses aux masses et aux linéaments. Ce par quoi il attire d'abord, c'est par la teinte rare et précieuse. Son art prend sa source dans le pays où Puvion de Chavaunes relégua son *Pauvre pêcheur*. Des tons gris et verts

(1) Voir nos deux derniers numéros.

assourdis, des roses ou des violets étouffés, des bleus. Mais combien ces tons, quoique toujours voilés, amplifient leurs harmonies chez Maurice Denis. Dans le paysage que l'on aperçoit au fond de son tableau *La Pêcheuse*, il est des nuages roses juxtaposés à une large tache jaune dont l'effet est d'une exquise richesse calmée et sourde, tandis que des prés, où coule une rivière d'eaux lasses, où paissent des brebis, où s'attardent des bergers, imposent une série de tons neutres qui font voisiner les violets et les verts le plus délicatement et le plus bellement possible. Ces sites les plus doucement tristes semblent réalisés par le peintre pour souligner de leur signification mentale les scènes évangéliques. Car voici dans la chambre pieuse et presque cléricale, le Christ assis en un coin, avec la Madeleine à genoux devant lui. Sa figure est sereine et nimbée, il est l'idole charitable, le maître divin et bon qui visite ses servantes, en leur pays de candeur et de prière. Une atmosphère de dimanche, le soir, flotte sur les choses. Les servantes, visages lisses et ovales, chevelure plate, robe uniformément noire, accueillent l'ami en leur maison de silence dont la fenêtre s'ouvre sur une vallée évangélique. Et l'émotion de l'heure et la tranquillité de conscience des deux assistantes et l'adoration de Madeleine et l'immobilité et la gravité du Christ sont rendus visibles, admirablement.

A côté, sollicite *l'Esquisse des Pèlerins d'Emmaüs*.

Mêmes qualités pénétrantes, mêmes pensées mélancoliques et claires et lumineuses de charité et de bonté.

La leur jaun-couffre qui transfigure la ville aperçue à travers les fenêtres est violemment surnaturelle. Aussi le vacillement des cierges sur la table près de laquelle le Christ s'assied. M. Denis, qui prolonge toujours au delà du commentaire du fait représenté l'éloquence de ses œuvres, nous paraît avoir réalisé en ces deux toiles, que nous tâchons de faire aimer, un idéal d'art très moderne. L'archéologie n'entre pour rien dans ses fables et ses légendes; ses figures évangéliques sont non pas exactes, elles sont transfigurées; elles représentent les pensées de notre heure; elles sont assez générales pour n'être spécialement d'aucun temps. Sa *Pécheresse* et ses *Disciples* ne viennent point de Judée; ils sont de chez nous, ils peuplent notre imagination et n'importe quel milieu — Florence pour les *Disciples*, une vallée quelconque pour la *Pécheresse* — fournit le décor.

En outre, M. Denis n'est-il pas désigné, grâce à la simplification de son style et à la miraculeuse harmonie que ses larges tons plats réalisent, à se prouver un jour le décorateur attendu qui succéderait à Puvis de Charannes?

L'envoi de Walter Crane n'apprend rien de nouveau sur cet artiste régénérateur. Dans les nuages est une illustration en couleurs quelconque, dont un marchand de fleurs ou de parfums, suivant l'exemple de M. Pears, pourrait faire une réclame.

M. Reynolds-Stephens, qui copie Albert Moore, déconsidère, sans le vouloir, son maître. La banalité de ces scènes qu'Alma Tadema, un des premiers, a prises aux mœurs ou bien aux livres de l'antiquité pour les adapter au goût anglais moderne, éclate depuis longtemps. Toute cette archéologie pèse sur nous aussi lourde que les marbres qu'elle nous peint.

Les violentes caricatures d'Ensor et les types de Toulouse-Lautrec que les graves et gelés amateurs de peinture regardent à peine, témoignent d'un art qui, du moins, n'est en rien un décalque. *The fair miss May H.*, que signe Lautrec, impose un caractère complet, réalisé en une physionomie de froideur: méchanceté, élégance, perversité calme et obstinée. Il est écrit sommairement à gros traits sur un carton banal. L'artiste qui presque toujours nous présente son art, non pas endimanché d'une mise en scène étudiée, non pas en tenue ni en apparat, mais en simple déshabillé, sachant qu'une belle œuvre n'a pas besoin d'une toilette méticuleuse, a rarement atteint à une telle expression aiguë de vie plastique. Ses lithographies sont sommaires mais essentielles. Avec Ibels, il raconte le café-concert et c'est une fenêtre qu'il ouvre sur le vice moderne, cyniquement.

Lorsqu'on étudiera les artistes satiriques de notre temps, ceux qui sont descendus en sa réalité triste et caractéristique, les Degas, les Forain, les Rops et

d'autres, Lautrec prendra rang parmi les plus sincères et les plus personnels.

Les pastels de Camille Pissarro ne sont que tons clairs et vivants. Les deux éventails sont d'une belle vie et lumière. Ses eaux-fortes sont simples, rudes, un peu lourdes mais spéciales.

Nombreuses aquarelles de Paul Signac. Préoccupation de traiter les sites ornementalement, suivant des faisceaux ou plutôt des tresses de lignes. Vues de soir violettes, vues de matin ou de midi orangées et bleues. Rien que notations.

Une simplification extrême, ne procédant plus que par larges teintes encadrées d'une arabesque, fixe les scènes champêtres et naïves de M. Molijn. Couleurs apaisées et neutres, couleurs de silence et de légende. Clair et haut sonne au contraire la fanfare de M. Doudelet qui nous mène au pays des missels et des cartes. Carrousel en des prairies florissantes, cavaliers jaunes et bleus montés sur des étalons noirs, dames gracieuses menant en laisse des singes et des chiens et par-dessus tout la joie versatile des verdure et des lointains, aussi frais que paradis.

Deux tranches de beaux marbres mats et puissants où l'on surprend des dessins de fleurs et de moisissures splendides semblent occuper les cadres de M. Deysselhof.

Reste dans la salle où nous nous attardons l'envoi toujours inquiétant et personnel d'Odilon Redon. La surprise, l'énigme, la grandeur, la mélancolie, l'expression inattendue de l'absurde sont tour à tour proférés par cet artiste de génie. Maintes fois nous avons insisté sur ses dons extraordinaires. Signalons à cette heure *Paysage* comme une des merveilles les plus récentes de sa pensée. Citons, en terminant, les aquarelles du peintre hollandais Van Hoytema et les harmonieuses lithographies en couleur d'Alexandre Lunois.

PSYCHOLOGIE MUSICALE

Conférence de M. Henry Maubel.

Au Salon de la *Libre Esthétique*, mardi dernier, devant un auditoire d'artistes qui a accueilli l'orateur par d'unanimes applaudissements, M. Henry Maubel a fait une conférence dont voici les passages essentiels :

En cette maison où chaque année, à pareille époque, on fête intimement la beauté, on a compris la nécessité d'en concerter les formes pour une expression de vie essentielle.

C'est ainsi qu'afin de prolonger les symboles plastiques qui nous entourent on leur cherchera des harmoniques dans le chant et dans la pensée.

L'art sous-entend la vie.

Quand nous parlons d'art, notre parole élide quelque chose.

L'art s'applique toujours à une réalité et ce serait une superfétation de parler d'art appliqué si cette résurrection de beauté dans les choses palpables n'attestait une augmentation d'énergie spirituelle.

Quand la matière autour de nous est ainsi bondée de rêve,

c'est que l'idée esthétique s'applique plus fortement à nos esprits.

C'est que l'art, reconnaissant son origine dans le désir humain, se rattache à la terre, y reprend racine pour une nouvelle croissance.

La germination sourde, et si harmonieuse déjà de la vie nouvelle, c'est la musique qui nous l'annonce.

Avec la sensibilité s'accumule la substance lyrique, le sang de la vie, ce qui fait qu'elle se colore et palpite.

La musique exprime immédiatement et infiniment la vie, et surtout, elle n'en exclut rien, elle n'en contredit rien. Elle attache ce qui féconde à ce qui éternise; elle dit simplement toute la vérité.

Vous avez senti de quelle foi la musique d'aujourd'hui s'anime. Elle est jeune et forte, malgré qu'elle ait beaucoup souffert. Voici le moment d'aller en aide à son héroïsme et, à la sollicitation de ces poètes qui se nomment Richard Wagner, Borodine, Glazounow, César Franck, d'Indy, de la dégager des conditions médiocres d'intellection où on l'a tenue pendant trop longtemps.

La musique est naturellement disciplinée; c'est pourquoi il faut qu'elle demeure très libre. Elle est dominée par un ordre primordial, une numération idéale qui prend forme dans le rythme. Cet ordre, ce rythme sont en nous; c'est ce qu'on appelait le calcul secret de notre âme. Ne demandons pas aux autres d'écouter en nous. Ils n'y entendraient rien. Écoutons-y nous-mêmes. Les doctrines sur la beauté sont vaines et fausses.

Qu'est-ce que la beauté? On répondait : Question d'aveugle!...

Spécialement, à ce propos-ci, on pourrait répondre : Question de sourd!

Il faut entendre profondément. L'acoustique est la base de la musique, mais ses effets se prolongent infiniment et il y a aussi une acoustique spirituelle. Tout le domaine vital, du sensoriel au spirituel, la musique le traverse. Les sensations sont des promesses de rêve. La vérité est en partie dans ce qui existe, mais elle est surtout dans ce qui est en train de devenir. Rêver c'est imaginer, au delà de ce que nous sommes, ce que nous pourrions devenir de meilleur. On penche à imiter ce que l'on voit; il vaut donc mieux voir de belles choses. C'est la morale de l'art; elle est tout individuelle et chacun doit chercher l'espèce de beauté qui lui convient.

Aujourd'hui, où l'on s'occupe beaucoup de musique, quand nous voyons des personnes se plaire à en entendre qui nous semble mauvaise, nous nous demandons si elles ne sont pas les prisonnières d'une habitude et si, en s'écoutant profondément, elles ne percevraient pas la dissonnance.

On devrait inscrire au fronton des Conservatoires de musique ce précepte : « Écoute-toi toi-même! »

C'est la seule règle mais elle est souveraine. Il faut que la musique qui règne hors de nous s'accorde avec celle qui règne en nous.

Nos pensées obéissent à des rythmes qui s'incarnent. Le corps semble leur céder dans l'allure et dans le geste, mais ils s'alentissent, s'affaiblissent au charme de la chair et les voici morts dans la stature.

La musique, toute de sonorité, pendant un temps, fut comme une fleur coupée. On l'avait isolée de la poésie et de la danse. La danse est du mouvement sculpté. Lorsqu'elle avait une valeur d'art, on la dénommait *l'orchestrique*. La seule danse qui ait conservé le caractère orchestrique, c'est la valse. Elle est le poème par geste de l'attraction du rythme et de la matière et de leur

lutte pour s'unir. La musique s'accomplit quand le rythme domine leur communion, de sorte que le mouvement se perpétue.

Le poète d'*Eleusis* a dit le symbolisme de l'écriture et il définit l'écriture du *son fixé*. En réalité, le son était au delà; il s'est réfléchi, il s'est éteint dans la lettre; elle l'a résorbé. Mais l'écriture est aussi et d'abord du *rythme fixé*.

Le geste d'écrire comme celui de danser, comme aussi le geste du chef d'orchestre qui écrit vraiment l'œuvre en synthèse sont au plan de contact des arts musiques et des arts plastiques, arts du mouvement, arts du repos. Et d'ici l'on peut apercevoir la genèse de cette musique intégrale partant d'un rythme interne, mystérieux, souvent insaisissable comme la pensée, traversant un corps, chose fixe et délimitée pour s'épanouir dans l'air mis en vibration où le mouvement se fait sonorité. Et le fluide lyrique voyageant ainsi d'être en être, se vérifie la définition, disons l'indéfinition d'André Gide : « La musique est ce qui propage l'ondulation de l'âme jusqu'à l'autre âme. »

Après nous avoir ainsi ramenés à une notion profonde de la musique et avoir montré par quelques allusions aux chants primitifs, à la musique grecque, à la musique classique du XVIII^e siècle comment elle s'assimile à la vie, M. Maubel conclut :

Les dernières œuvres de Beethoven sont au détour de cette époque vers la nôtre. La Neuvième Symphonie érigée au seuil de ce siècle, illumine toute la route jusqu'à Wagner. La notion de l'harmonie libérée de la doctrine redevient alors une notion d'art. On brise, pour la refondre, la pensée raide et stricte. La sensibilité accumulée en masses compactes se fluidifie, recrée aux forces une atmosphère où elles puissent librement se mouvoir et dans les limites restreintes de la formule mélodique se projettent pour l'infinir des reflets, des mirages, des enharmonies spirituelles et c'est la musique de l'orientation contemporaine des êtres.

Beethoven nous est contemporain. L'Ode à la joie qui couronne, tel un gigantesque chant populaire, la Neuvième Symphonie, se retrouve au cœur de la tétralogie dans le poème de *Siegfried*, quand le héros, après avoir brisé la lance de Wotan, s'élève à la sérénité de l'aube.

Ce passionné désir de la joie d'être libre n'est-ce pas ce qui se dégage impérieusement aujourd'hui du chaos social?

Il est remarquable que la musique oscille du doute à la certitude comme la vie et selon son rythme.

Le chant des peuples incultes manifestait l'être qui cherche toute satisfaction en dehors de soi; il s'ouvrait à la nature extérieure ainsi que les fleurs, puis, peu à peu, une lueur interne l'attirant, le chant s'est concentré.

C'est la force des hommes de ce temps-ci d'être devenus conscients de l'instinct, d'y avoir consenti, d'avoir rouvert les fenêtres afin que les plantes sauvages du jardin puissent rentrer avec le soleil dans les maisons.

Maintenant la lance où s'inscrivait l'ancien pacte est brisée. La conscience de Wotan est baignée du doute salutaire qui empêche un homme — si divinisé qu'il soit — de se limiter. Sous l'action de la souffrance, le cercle s'est rouvert. La musique n'est plus d'affirmation mais de compassion et d'attente.

Elle s'oriente au désir fervent. C'est pourquoi tout va vers elle lui demander l'ineffable, ce qu'on ne peut pas dire, ce qu'on pressent, ce qu'on devine, et les choses mêmes frémissent à ce qu'elle leur annonce. C'est l'émoi silencieux du feuillage aux environs de la mer.

Voyez autour de nous les théories de coulours, les nuancements

subtils, la mélodie des images et la ligne vivace dont les objets se rythment comme pour entrer en communion d'inquiétude avec nous et vivre humainement la minute durant laquelle ils évolueront vers un état nouveau.

La musique se réincarne; elle redescend à la terre et émue comme un être de se retrouver sans orgueil parmi des êtres, elle exaspère sa sensibilité. Depuis Wagner, les plus belles œuvres nous sont venues des Russes et des Français. Elles attestent une crise de sensibilité qui transparait à leurs livres.

La musique est plus intense aux heures douloureuses et un peu plus tard, d'un plus loin, on pourra reconnaître au mouvement lyrique d'aujourd'hui comme au sillage vaporeux montant d'un fleuve caché dans les terres, le large courant passionnel qui traverse nos régions pour en modifier le climat.

MESDAMES, MESSIEURS.

Le théorème de la vie n'est sans doute qu'un théorème d'harmonie et ceux qui entendent intimement la musique entendent les accords de l'être.

Vous n'ignorez pas la sympathie qu'il y a entre la voix et le regard d'un être. Il faudrait toujours écouter la musique en songeant à un regard. Il faudrait l'écouter comme si c'était la voix de quelqu'un qui va apparaître.

PROMÉTHÉE

Trilogie d'ESCHYLE restituée par le SAR PELADAN.

Au mois de mars 1893, M. Jules Claretie faisait savoir au Sar Peladan que sa tragédie de *Babylone* ne pouvait être acceptée par la Comédie française. L'œuvre était, assurait-il, du « théâtre supra-impossible ».

Le Sar releva le défi. Au prix des plus grands sacrifices, il monte une scène au Dôme central du Champ-de-Mars et, secondé par de courageux interprètes, il parvient à mettre sur pied les quatre actes de sa tragédie. Cinq représentations en sont ainsi données. La presse unanimement s'abstient de s'y rendre.

L'année suivante, renouvelant son effort, Peladan convie la critique à deux auditions de son œuvre au Théâtre de l'Ambigu. Quelques rares journaux en parlent timidement, comme s'affranchissant avec crainte d'un mot d'ordre sévèrement donné. Le maître alors se transporte à Bruxelles et *l'Art moderne* a dit, il y a quelques mois, les remarquables qualités et les transcendants mérites de *Babylone*.

Mais voici qu'affirmant son noble désir de reconquérir le théâtre, au nom de la Pensée et de la Beauté, sur l'idiotie et la vulgarité, le Sar Peladan entreprend l'œuvre immense de reconstituer les deux volets qui manquent au triptyque du *Prométhée* d'Eschyle et que, voulant faire à son pays cet impérial présent d'une trilogie du premier des tragiques, merveilleusement restituée et ornée prestigieusement des somptuosités d'une langue incomparable, il apporte une fois encore au comité du Théâtre-Français son œuvre terminée. Cette œuvre s'appelle : *Le Prométhée d'Eschyle*, pieusement ressuscité par lui.

Le secrétaire du comité répond que « cette œuvre ne saurait convenir à la Comédie française ».

On jouait ce soir-là, à ce théâtre, *les Petits Oiseaux* d'un M. Labiche et l'affiche du lendemain annonçait *Cabotins* d'un nommé Pailleron.

Il vient de nous être donné de lire le manuscrit du *Prométhée* et nous sortons de cette lecture ébloui, transporté d'un inoubliable sentiment d'admiration.

Je n'ai nullement la prétention de trancher la question de savoir si scientifiquement, philologiquement et archéologiquement la restitution vaut et s'impose.

Je laisse à l'illustre directeur de l'École d'Athènes, le savant hellénisant, M. Émile Burnouf, auquel l'auteur a soumis son travail, le soin de décider ce point.

Et M. Émile Burnouf écrit le 11 avril 1894 :

« Je n'ai rien trouvé dans votre composition qui ne soit conforme à la tradition et aux usages du théâtre grec du temps de Périclès. Il n'y a rien de superflu dans le développement que vous avez donné à l'idée antique et je ne vois pas non plus ce qu'on y pourrait ajouter... »

Mais il faudrait citer la lettre entière qui n'est qu'une consécration autorisée, une longue louange sans restriction.

Comment donc Peladan a-t-il imaginé son drame?

Jupiter, montant au trône de Saturne, a décidé la destruction de la race humaine dont il hait la grossière brutalité. Prométhée obtient la grâce des Éphémères et ce Dieu, prenant en pitié leur ignorance et leur misère, dérobe pour eux le feu du ciel, présent inestimable et d'où naîtront tous les arts. Bientôt le calme et la paix vont régner sur terre, mais Zeus épouvanté invente un stratagème pour se garer de l'homme et ruiner l'œuvre du Titan. À l'image des Immortelles, Vulcain a modelé une créature gracieuse et tous les Dieux ont doté l'être nouveau.

Vénus lui donna la beauté et Diane la pudeur, mais Mercure lui doit apprendre la ruse et la perfidie.

Cette créature charmante, a dit Zeus, me soumettra les hommes bien mieux que le tonnerre. Puis il met en ses mains un large vase d'or : « Apporte à ton époux ce témoignage de la bienveillance des Dieux. Garde-toi seulement de l'ouvrir. Le malheur y est enfermé et se répandra sur la terre! »

Et nous allons voir sans tarder l'effet de cette hypoérite défense.

Pandore a bientôt fait d'ouvrir l'urne et les passions mauvaises s'en échappent dans une épaisse fumée.

Mais Prométhée veut, lui aussi, apporter à la créature nouvelle un présent et un don. Il va éveiller son esprit à l'intelligence, la rendra consciente et nous assistons à la prestigieuse évocation du mythe éternellement jeune de la création de la femme.

Pandore ne sera pas pour l'homme une source de maux et de malheurs; sous son triple aspect de vierge, d'épouse et de mère, la femme est apparue radieuse aux cœurs souffrants, dispensatrice de réconfort et de foi.

Et maintenant va commencer pour Prométhée l'horrible expiation d'un châtement tant de fois séculaire. Attaché par d'invincibles liens aux rochers de Scythie, les dieux viendront insulter à son malheur et Zeus l'engloutira dix siècles dans les ténèbres du Tartare pour l'exposer ensuite, toujours rivé à son rocher, aux cimes neigeuses du Caucase. Là, l'aigle aux serres sanglantes rongera un foie sans cesse renaissant, jusqu'au jour où Hércule, le héros demi-dieu, ayant d'un trait assuré tué l'oiseau farouche, Zeus, pantocrate du monde, fasse grâce à sa victime.

Prométhée, enfin délivré, a glissé à terre. Ses pieds touchent le sol, il reste immobile, appuyé au roc, les bras en croix, comme en extase. Et un long, un interminable silence règne.

Nous touchons au sublime.

Alors le Titan, soudain, clame sa délivrance :

« Aïther divin, rayonnante clarté, miroir étincelant de mes pensées désespérées, vents à l'aile rapide qui apportiez les doux arômes au supplicé du Caucase, sources de fleuves, larmes de la nature, épanouissement innombrable des flots, mère de tous les êtres, ô Terre, contemple ton enfant, victorieux de la souffrance; et toi aussi, soleil, conscience du monde, étincelle, flamboie, respandis, auréole de tes rayons ignés ma gloire renaissante! »

Accusez, si vous le voulez, l'insuffisance de cette courte analyse, mais n'accusez qu'elle seule. L'œuvre est haute et belle indiciblement. Les scènes se déroulent avec une simplicité, une grandeur, une clarté indéniables; la moralité en est pure et sublime et les personnages y parlent la langue somptueuse de l'Olympe.

« Quoi! dira-t-on en haussant les épaules avec le petit sourire moqueur d'une supériorité offensée, cette tragédie est de ce t homme étrange, aux grands yeux profonds, à la samsonienne chevelure, à l'accoutrement bizarre, de ce charlatan, de ce fou? »

Pourquoi s'avise-t-il, cet intellectuel qui vit et pense hors de notre siècle, de conformer sa vêtue à une époque pour nous abolie, restituée et vivante en son esprit? Son âme se complait-elle en ces très raffinées analogies? Oui, et cela suffit à les faire comprendre, admettre et respecter. D'ailleurs, faut-il être imbécile et pauvre, irrémédiablement, pour ne point vouloir s'incliner devant la supériorité d'un homme, parce que celui-ci ne s'entoure pas le corps de l'ordinaire uniforme noir! Et c'est pourtant ce qui arrive tous les jours. Combien sont-ils ceux qui, en dehors des lettrés, ont lu les œuvres de Peladan, ces œuvres d'une envolée superbement violente et vibrante, constituées par douze romans, quatre traités de métaphysique, dix volumes de critique et plusieurs tragédies?

Le talent de ce fou, de ce charlatan, de ce maître honore la France; son génie la glorifie.

Paris, qui applaudit par centaines chaque année des comédies malpropres, de stupides vaudevilles, de ridicules et honteuses pitreries, Paris n'a point voulu de *Babylone* et la Comédie française a refusé *Prométhée* et la Comédie française a refusé *Eschyle*.

Le mot d'infamie vient aux lèvres.

Tout cela n'est rien encore.

Vous souvient-il avoir lu que Wagner réduisait, afin de pouvoir exister, des sonates pour corne à piston, que Balzac, affamé, était harcelé par la misère?

Tout cela est vrai, une fois encore.

Prométhée ne peut être joué, quoique de grands comédiens, entre autres Garnier, aient gratuitement offert leur concours, parce que Peladan n'en peut faire les frais. Et cela coûterait quatre mille francs.

Le chef-d'œuvre d'Eschyle, magnifiquement restitué par le Sar Peladan, ne peut être joué faute de quatre mille francs!

Et chaque journée de courses englutit un ou deux millions, des fortunes disparaissent en une nuit d'orgie et de jeu. Telle bête de marque et dont la fréquentation distingue, porte pour dix mille francs de brillants ou de perles aux oreilles.

Oh! la haute et belle gloire si nous pouvions nous dire bientôt: « Paris a refusé Eschyle; Bruxelles va le ressusciter en une apothéose. »

LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Premier concert.

Des trois œuvres exécutées jeudi au premier concert de la *Libre Esthétique*, une seule était connue: le pimpant Septuor pour trompette, piano et cordes de Camille Saint-Saëns, l'une des compositions les plus saines, les plus solides et les plus harmonieuses de la littérature musicale moderne. MM. Zinnen, Théo Ysaye, Marchot, Zimmer, Van Hout et J. Jacob en ont donné une interprétation vivante et homogène.

Deux nouveautés sollicitaient surtout l'attention: le deuxième Quatuor à cordes d'Alexandre Glazounow qui, bien qu'écris il y a une dizaine d'années, n'avait pas encore été publiquement exécuté à Bruxelles, et la Sonate pour piano et violon de Sylvio Lazzari, fraîchement éclose, tout récemment éditée chez Durand.

Le Quatuor porte l'empreinte de la musique slave, de cette musique influencée par les thèmes populaires et qui, tantôt doucement, tantôt avec des airs de fête, fait parler l'âme du pays. L'œuvre du jeune compositeur russe est à la fois pittoresque et savante. Elle décèle, en même temps qu'une nature puissante, ouverte à la poésie des rythmes nationaux, un musicien de race, très classique dans sa façon de bâtir les quatre parties d'un quatuor et de développer logiquement chacune des idées mises en œuvre. C'est de très bonne et très sérieuse musique, apparentée à Borodine par l'extériorité du dessin, personnelle quant à la façon de déduire les unes des autres les harmonies qui servent de vêtement aux très pures inspirations du compositeur.

La troisième partie, incontestablement la meilleure, a une allure dramatique superbe, qui a fait une profonde impression. D'une distinction rare, soutenue par un travail harmonique d'une exceptionnelle saveur, ce morceau s'élève à des hauteurs d'inspiration peu communes. Cette seule partie — n'était le charme du mouvement initial et le rythme original de la seconde — suffirait à classer le quatuor de Glazounow parmi les œuvres les plus distinguées de l'école russe.

La Sonate pour piano et violon de M. Lazzari, qui contient des passages pleins de passion et de vie, a paru plus tourmentée, moins équilibrée en ses trois parties, et d'une écriture uniformément compliquée. Elle donne moins l'impression d'une Sonate sérieusement échafaudée que d'une fantaisie où l'improvisation joue un rôle prépondérant. Ce sont, semble-t-il, des fragments d'une œuvre lyrique transcrits pour piano et violon, haute en couleurs, et que l'influence de César Franck, de Vincent d'Indy et de Gabriel Fauré a marquée de vibrantes obsessions.

A défaut de réelle originalité, la Sonate de M. Lazzari possède de la fougue et de la puissance. L'interprétation mouvementée et enthousiaste que lui ont donnée MM. Théo Ysaye et Alfred Marchot a été unanimement appréciée et a provoqué dans l'auditoire un rappel doublement justifié.

THÉÂTRE DU PARC

L'Age difficile, par M. JULES LEMAÎTRE.

L'âge difficile, c'est, paraît-il, ce tournant de la vie où, vers la soixantaine, l'homme qui a commis la faute lourde de ne pas se marier à vingt-cinq ans, comme tout le monde, et d'être grand père à cinquante, se trouve menacé de l'isolement ou des pires turpitudes.

Le vieux garçon tout à la fois maussade, égoïste et expansif que met en scène M. Jules Lemaitre cherche à placer dans le ménage de sa nièce, Jeanne de Martigny, le stock d'affections dont son cœur a gardé le dangereux dépôt. Mais cet oncle a les défauts d'une belle-mère, et son intervention maladroite désunit le ménage dont le bonheur excite, à son insu, sa jalousie. Le voici brouillant tout, révélant à sa nièce le flirtage de Martigny avec un demi-castor, excitant les époux l'un contre l'autre, jusqu'à ce que ceux-ci retrouvent la paix et l'union en se séparant de lui. Le voici seul, furieux de l'abandon où il végète, décidé à ne plus revoir les ingrats, qu'il aime néanmoins au point de se battre au lieu et place de son neveu contre un adversaire redoutable... Une vieille amie, qui devine ses souffrances, lui ramène doucement, avec des paroles câlines, Martigny et sa femme, au moment où il allait s'embourber, par désœuvrement, dans un humiliant collage.

Le défaut de la pièce, c'est qu'elle présente au public, au lieu d'une étude un peu large et de portée générale, un caractère d'exception. On sent, malgré l'esprit de son auteur et son habileté à se jouer des situations difficiles, le côté paradoxal de sa thèse et la peine infinie qu'il donne pour rendre son personnage acceptable. Dès lors, l'intérêt s'évanouit et les trois actes, malgré leur mouvement — j'entends le mouvement dans le vieux sens théâtral du mot — paraissent démesurément longs. Faire graviter une comédie autour des travers, subtilement analysés, d'un bonhomme, en donnant nettement aux spectateurs, malgré l'apparence synthétique du titre, l'impression qu'il s'agit d'une nature particulière (espérons-le!) peut être d'un écrivain ingénieux, mais non d'un homme de théâtre.

Seuls nous passionnent les caractères dans lesquels nous nous retrouvons nous-mêmes, soit qu'ils soient étudiés sur nature comme dans le théâtre vivant dont parle Jean Jullien et qu'il réalise avec intensité, soit que nous y retrouvions, sous la fiction des symboles, les sentiments qui nous agitent.

Le théâtre de M. Jules Lemaitre de Forges n'est inspiré ni par l'un ni par l'autre de ces conceptions de l'art dramatique. C'est, avec de l'à-propos, du brio et de la malice, avec, parfois, une analyse plus fine et une pointe de sentiment, la banalité du théâtre courant. Les petits trucs usités, les recettes connues, les effets en honneur depuis un demi-siècle et qui ont fait la fortune des comédies contemporaines, sont soigneusement colligés et mis en œuvre. Aucune nouveauté, — si ce n'est la psychologie un peu outrée du personnage d'avant-plan, — aucune observation inédite ne mettent *L'Age difficile* au-dessus d'une pièce quelconque du répertoire. Et ce ne sont pas les quelques mots d'argot introduits par l'auteur, les quelques grivoiseries, habilement escamotées au moment où le public s'attend à des témérités excessives, qui peuvent rajeunir un art vieillot, mûr pour les coupes prochaines.

L'Age difficile est bien monté par M. Allaiza et joué avec talent par MM. Coquet, Albert Bras, Lecoïnte et M^{mes} Anna Parys, Blanche Marcel et Lucy Wilhem.

« A LA TOISON D'OR »

Exposition Van Strydonck et Tiffany.

La double exposition ouverte en ce moment par la *Société anonyme L'Art* obtient un légitime succès. Le séjour fait aux Indes anglaises par le peintre G. Van Strydonck nous vaut une série

de tableaux et d'études aux colorations chatoyantes, parmi lesquels quelques pages de réelle valeur, — abstraction faite de l'intérêt ethnographique que présentent toutes les toiles du jeune artiste, rivé pour l'instant aux sites, aux cortèges, aux mœurs et aux divertissements de l'extrême Orient. Il y a, dans ses paysages, une sincérité de bon aloi qui attire et retient; et le soleil qui illumine ses prairies aux tons smaragdins, ses pagodes, ses cotéaux boisés, ses intérieurs et ses panoramas, reflète avec intensité la lumière éblouissante du pays des Rajahs.

À côté de M. Van Strydonck, M. M. Tiffany, de New-York, expose une série de verres aux formes de tulipes, aux tons de pierres rares, d'agate et d'aigues-marines. Des vitraux, composés de verres d'une matière admirable, semés de cabochons aux nuances raffinées, des mosaïques de verre irisées, opalisées, inattendues en leurs colorations magiques, complètent cette curieuse exhibition, l'une des plus imprévues qu'on ait organisées en Belgique. Il y a, dans cette réunion de verres aux chatouillements de métal, un élément artistique de premier ordre qui n'échappera pas aux connaisseurs.

Conférence du Sar Peladan.

Samedi prochain, 23 mars, à 9 heures du soir très précises, aura lieu à LA TOISON D'OR, 56, avenue de la Toison d'Or, dans la maison d'Art que le public bruxellois s'est accoutumé à connaître et à apprécier, une conférence du SAR PELADAN sur les Femmes.

C'est la première solennité de ce genre que la nouvelle institution esthétique organise.

La conférence aura lieu à bureaux fermés, dans la salle d'audition du premier étage et la galerie qui la précède. Le nombre des places étant limité, elles seront réservées aux premiers souscripteurs. Le prix est de 3 francs. Les demandes doivent être adressées avant jeudi à la direction.

D'autres fêtes artistiques du même genre suivront, la Maison d'Art étant résolue à réaliser en dehors de ses expositions, cette partie importante de son programme : un centre permanent de réceptions, de lecture, de concerts pour l'élite des esthètes.

THÉÂTRE DES GALERIES

Les Forains.

Les Satimbanques ou Les femmes aiment à être battues, tel eût été le titre de cette « moralité » en trois actes si ses parrains, MM. Maxime Boucheron, Antony Mars et Louis Varney, eussent vécu à l'époque où toute pièce qui se respectait recevait, pour le moins, deux noms de baptême.

Le belle Olympia, la femme Hercule, a la nostalgie de la force. Le pauvre petit dompteur de fauves qu'elle vient d'épouser lui paraît pitoyable lorsqu'elle s'aperçoit que ses lions et ses tigres n'ont guère plus de férocité que s'ils étaient déjà tannés et apprêtés en descentes de lit. Survient un athlète amateur dont les muscles de fer, exercés aux jeux sportifs du Cirque Molier, triomphent des formidables biceps du père Toulouse. Enflammée, Olympia n'hésite pas à suivre le « tombeau des lutteurs » sur les champs de foire où il monte, avec des camarades du club, masqués comme lui, le « Théâtre des Apollons ». Mais la roulotte est vertueuse, et Olympia reste fidèle à ses devoirs. Le troisième acte la ramène à son mari qui a l'heureuse inspiration de la gifler pour se faire adorer d'elle.

Ce vaudeville, agrémenté de quelques couplets et d'une réjouissante imitation de la musique foraine, est, avant tout, un prétexte à mise en scène. Les luttes, le bal de noces chez le père Toulouse, la parade des « Apollons », etc. fournissent des épisodes pittoresques et animés qui font oublier les longueurs du livret.

Montée par M. Maugé avec des soins particuliers et un réalisme rarement atteint, la pièce est remarquablement jouée par la troupe des Galeries, au premier rang de laquelle se détachent M^{me} Montbazon, aussi agréable à lorgner qu'à entendre, MM. Riga, Leroux, Lespinasse, M^{mes} Lemaire et Landon.

PETITE CHRONIQUE

« Pour être un acteur d'aujourd'hui » : tel est le titre que donne M. Lugué-Poe; le directeur du Théâtre de l'Œuvre et le distingué comédien que Bruxelles a fréquemment applaudi, à la conférence qu'il fera mardi prochain, 19 courant, à 2 heures et demie précises, au Salon de la *Libre Esthétique*.

Le deuxième concert donné au Salon de la *Libre Esthétique* par MM. Marchot, Van Hout, Jacob et Ysaye aura lieu jeudi prochain, 21 courant, à 2 heures et demie précises, avec le concours de M. Zimmer, violoniste, et du Cerele choral « Pro Arte » (45 exécutants), dirigé par MM. Léonard et Closson. Au programme : le Quatuor à cordes d'Ed. Lalo, le 1^{er} Quatuor pour piano et cordes de G. Fauré, l'ode *A la Musique* de Chabrier et des chœurs de Sokolow. M. J. Jacob se fera entendre comme soliste dans deux œuvres de sa composition. — Prix des places réservées : 5 francs. Entrée : 3 francs.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE. 3^{me} liste d'acquisitions :

C. MEUNIER. *Cheval de mine* (aquarelle). — *Briqueterie* (id.).

G. VOGELS. *L'Inondation*.

X. MELLERY. *L'âme des choses : Béguinage de Bruges*.

C.-R. ASHBEE. Collier (argent).

DAUM FRÈRES. *Clématites marines* (verre intaillé et ciselé).

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART. Cruche (étain) 3 exemplaires. — Cafetière, tasse, bol (poterie). — Buste d'enfant d'après Donatello (céramique de Virginal). — Vase (id.). — Service de toilette émaux gros vert (14 pièces).

HERMANN PAUL. *La Vie de Madame Quelconque* (2 ex.).

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — *Institut des hautes études* : Lundi, 18 mars, à 8 heures du soir, M. Elie Reclus : La philosophie des mythes, 14^e leçon; — Mardi, 19 mars, à 8 heures du soir, M. Tito Zanardelli : Cours de langue espagnole, 5^e leçon. — Mercredi, 20 mars, à 8 heures du soir, M. van de Velde : Les Arts industriels et d'ornementation, 18^e leçon; — le même soir, M. de Paepé : Chimie industrielle, 7^e leçon. — Samedi, 23 mars, à 8 heures du soir, M. Elisée Reclus : Géographie, 19^e leçon.

M. Henri La Fontaine fera mardi prochain, à 8 1/2 heures du soir, à la Section d'art de la *Maison du Peuple*, une conférence sur les *Instruments à cordes pincées et frappées*.

M. Gustave Kefer exécutera au clavecin des œuvres de Raick, de Trazegnies, de Scarlatti, de Mozart, et, au piano forte de l'époque, une Bagatelle et Rondo de Beethoven. M. Van Begin, ténor, chantera quelques vieilles chansons populaires flamandes et françaises recueillies par Van Wilder et Weckerlin.

La troisième séance de musique de chambre donnée par M^{me} Derscheid avec le concours de MM. Colyns, Ed. Jacobs et Poncellet, professeurs au Conservatoire, aura lieu jeudi prochain, 21 courant, à 8 heures, à la Grande Harmonie. Au programme : le *trio* (op. 15) de Smetana (1^{re} audition), le *trio* (op. 29) de Vincent d'Indy et le *trio* (op. 32) d'Arensky (1^{re} audition). Billets chez MM. Schott frères, 82, montagne de la Cour.

M^{me} Camille Van Mulders-Triest, MM. Emile Van Doren et Herman Riebir exposeront quelques-unes de leurs œuvres au Cerele

artistique du 18 au 27 mars. L'ouverture aura lieu demain, lundi, à 2 heures.

M^{me} Théroine-Mège, pianiste, donnera une soirée musicale à la Grande Harmonie, le vendredi 29 courant, à 8 1/2 heures, avec le concours de M^{me} Rachel Neyt, cantatrice, et de M. Zimmer, violoniste. On peut dès à présent se procurer des cartes chez les éditeurs de musique.

Sur l'initiative d'un comité composé d'artistes — MM. Auguste Donnay, Emile Berchmans, François Henrijean, Sylvain Dupuis, Armand Rassenfosse et Gustave Serrurier — une exposition fort intéressante s'ouvrira à Liège, sous le titre « L'Œuvre artistique », dans les premiers jours de mai.

On y admirera les plus récentes productions de l'art appliqué — car peinture et sculpture seront exclues — et chaque œuvre témoignera de la préoccupation généreuse de l'art d'aujourd'hui, qui est d'instaurer la beauté dans les choses de la vie.

Ouverte à tous, visible moyennant une entrée fort modique, cette exhibition sera une entreprise hautement louable et digne de tous les encouragements. Son but est de montrer à tous le réconfortant spectacle d'œuvres pures et logiques. Ce sera, à Liège, une façon de *Libre Esthétique*, restreinte aux industries d'art.

On cite, parmi les exposants, au nombre de quatre-vingts : Burne Jones, Walter Crane, William Morris, Selwyn Image, Puvion de Chavannes, Grasset, Charpentier, Carabin, Delaherche, H. de Toulouse-Lautrec, Van der Stappen, Paul Du Bois, Georges Morren, Omer Coppens, Pierre Wolfers, etc.

Des conférences et des concerts seront organisés au cours de l'Exposition. Parmi les hommes de lettres qui occuperont la tribune, M. Maurice Barrès a dès à présent promis son concours. La partie musicale est confiée à M. Sylvain Dupuis qui fera entendre pour la première fois à « l'Œuvre artistique » le Choral mixte qu'il vient de former.

Bref, il y a là un excellent exemple de décentralisation et de propagande à encourager et à imiter.

Une nouvelle audition de la *Messe en ré* de Beethoven sera donnée à Liège le samedi 23 mars, à 8 heures du soir. La Messe solennelle sera, comme précédemment, exécutée par le remarquable ensemble choral et instrumental réuni et dirigé par M. Sylvain Dupuis et par un quatuor allemand composé de M^{les} Wilhelmy, soprano, Klopfenburg, alto, MM. Litzinger, ténor, et Fenten, basse.

Les sœurs Ruegger, toutes trois élèves du Conservatoire de Bruxelles, viennent de donner en Allemagne et en Suisse une série de concerts qui leur ont valu d'éclatants succès. Les journaux sont unanimes à louer l'intelligence musicale et le mécanisme déjà très développé de ces jeunes artistes. Ils citent spécialement la plus jeune, Elsa, qui, à 13 ans, est une violoncelliste de sérieuse valeur. On se souvient de la vive admiration que provoqua le concours qui l'a mise en lumière. Elle a fait grandement honneur, en cette tournée artistique qui comprenait Strasbourg, Lucerne, Saint-Gall, Berne, Soleure, etc., à son professeur, M. Edouard Jacobs.

Il est question d'élever un monument à André Van Hasselt. Le comité organisateur sera constitué mercredi prochain par l'assemblée préparatoire qui se réunira chez la fille du poète, M^{me} Ernestine Van Hasselt.

L'opéra de César Franck, *Hulda*, vient d'être représenté à l'Opéra français de La Haye avec un très grand succès.

Souhaitons que l'exemple de l'étranger stimule le zèle de notre Opéra et que la mémoire de César Franck obtienne enfin les satisfactions dues aux mérites de ce grand et puissant musicien.

Nous apprenons que MM. Stoumon et Calabresi sont partis hier pour La Haye, afin d'assister à la deuxième représentation de *Hulda*. Ceci est de bon augure.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART
Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente
OUVERTES TOUS LES JOURS

EXPOSITION VAN STRYDONCK ET TIFFANY
Entrée : 1 franc ; le Dimanche, 50 centimes.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.
Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER
SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.
RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

Eaux-fortes et Dessins de F. Rops

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BU' LETIN PÉRIODIQUÉ A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

EN VENTE

à la Maison d'Art de la Toison d'or
(56, avenue de la Toison d'or).

I M O G E N E

PAR

Edmond PICARD

Edition de la Société anonyme L'Art.

Un volume format des eucologes, tiré à petit nombre et hors librairie. Prix : 4 francs. Avec cartonnage artistique spécial : fr. 6 50.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA LIBRE ESTHÉTIQUE (Quatrième article). — POUR ÊTRE UN ACTEUR D'AUJOURD'HUI. — CONCERTS DE LA SEMAINE. — LES SALONNETS. *Au Cercle Artistique. Au Diable-au-corps.* — THÉÂTRE MOLIÈRE. *La Comtesse Wanda.* — A LA TOISON D'OR. — A LA MAISON DU PEUPLE. — CORRESPONDANCE DE LIÈGE. — PETITE CHRONIQUE.

La Libre Esthétique

(Quatrième article). (1)

L'Art moderne arrive, dans ses promenades à travers la *Libre Esthétique*, à la quatrième salle. Mais vraiment des tableaux qui « tiennent », accotés à une cimaise, se groupent plus difficilement en un article. Force nous est donc, parfois, en laissant certaines toiles à un prochain article, d'aller butiner dans d'autres salles que celle réservée à la présente étude.

(1) Voir nos trois derniers numéros.



Illustration pour les Contes d'Andersen, par A. J. GASKIN.

Xavier Mellery nous arrête avec *l'Ame des choses*. Avec Constantin Meunier, Mellery règne dans cette exposition. A côté du puissant sculpteur des prolétaires, voilà le peintre, délicat et robuste à la fois, de la mélancolie. Car c'est un psaume de tristesse qui résonne dans ces cadres alignés, c'est la confession du silence. Art austère, presque monacal. Art de recueillement. Les couleurs graves font chanter des gammes sombres. L'âme des choses? La voilà, qui sort des

murailles, pensive et familière à la fois. Tantôt c'est un corridor encombré de plâtres et éclairé par une lampe. Mais cette lumière attend. Il y a quelque chose qui veille, il y a une voix mystérieuse dans ces ombres et dans ces clartés. Tantôt c'est un appartement aux portes ouvertes, caressées par le jour que les fenêtres tamisent. Mais il s'est passé quelque chose là. Il reste dans cette

atmosphère de chambre vide un peu d'âme humaine. On devine qu'on a vécu sous ces lambris des heures peut-être d'ennui et d'épreuve. Ces toiles ont la mélancolie des vieilles horloges dont le tic-tac berce nos rêves et les ramène vers des passés inconnus. Ou bien ce sont de somptueux intérieurs d'églises pleins d'or, de marbres et de bijoux, des fêtes d'architectures solennelles et luxueuses mais où l'on pressent aussi des événements de mystère, où l'atmosphère parle et chuchote le long des colonnades, autour des tabernacles. Derrière le féérique décor de temples pleins de magnificence, il est des âmes qui glissent, dans le silence des nefs et des chapelles, sous les voûtes muettes. Vraiment celui qui sait faire ainsi parler les choses est un grand artiste. Mellery, définitivement, se range à côté des Leys et des De Braekeleer. S'il n'a pas l'or et la pourpre triomphante de celui-ci, il possède un don de pensée grave, de poésie hautaine, de sentiment réfléchi, qui fait songer, s'il fallait symboliser ce don en une image, à la *Melancholia* de Dürer.

William Degouve de Nuncques est aussi un découvreur d'âmes de choses. Ce n'est pas un peintre de surface, satisfait de la seule couleur. Il scrute. Sa *Maison aux hiboux* n'est-elle pas l'illustration qui s'impose à quelque conte d'Edgard Poe? De même que sa *Mare de sang*? Les *Anges de la nuit* planent et glissent dans une extraordinaire atmosphère de nocturne mystique, dans un rêve d'enfant extatique, dans un paradis doux et prodigieux. Le *Bateau noir*, très beau, inquiète comme un fantôme et la *Forêt lépreuse* donne une épouvantable impression de la méchanceté venimeuse d'un sous-bois fantastique et terrible. Degouve est un artiste de rêve. Ne lui demandez pas le charme de la couleur. C'est pour lui chose matérielle et son art d'intellectualité s'envole au delà, dans les domaines troublants de l'irréalité et des songes. C'est un poète plus qu'un peintre. C'est pourquoi son art hermétique ne s'ouvre souvent qu'aux seuls lettrés.

Il en est de même de cet admirable artiste qui nous revient, après quelques ans d'absence: Henri De Groux. Il nous revient avec d'opulents bouquets de rêverie. Est-il bizarre et attirant ce *Charnier* fantastique, beau comme quelque songe macabre, plein de reflets d'Orient, et glissé dans le cerveau d'un Théophile Gautier. Ici les tons des cavales mortes, des hyènes, des hiboux, organisent une symphonie à la fois veloutée et tapageuse, dans un jour inquiétant. C'est une tuerie farouche, ambrée et dorée par un turbulent poète de la couleur. Les *Bohémiens* font songer à d'autres toiles de De Groux, vues aux XX. Mais les deux autres

tableaux donnent une note nouvelle et imprévue, d'une richesse abondante, d'une force somptueuse. Dans un paysage qui fait penser à des forêts vierges étranges, où croissent des iris, où fleurissent des roses, où des roseaux s'entrelacent au milieu de végétations de serres chaudes, voilà un jeune Moïse nu, abandonné parmi les



Frontispice des Contes d'Andersen (tome II), par A. J. GASKIN.

nénuphars et que de virginales Égyptiennes vont sauver des eaux. Oh! la beauté suggestive de ces bords de fleuve où s'entassent, dirait-on, les fiers trésors des jardins de fées! Mais ce qui l'emporte, dans l'exposition de De Groux, c'est son *Mont Salvat*. Un jour fantastique éclaire le fond de ce magnifique tableau, caressant les tours hautaines et énigmatiques d'un château colossal, d'un Alhambra sacré et fier d'où s'abat un vol de colombes. Devant cette ville énigmatique s'étend une

plaine sauvage où des pavots rouges, où des lys éclatants, où des marguerites prodigieuses montent à l'assaut de chapiteaux jonchant le sol, à l'abri de saules échevelés. Et au milieu de ces fleurs surnaturelles, entouré de cygnes et d'oiseaux qui sont comme les frères de ces floraisons merveilleuses auxquelles ils mêlent les charmes de leurs plumages, c'est le pur chevalier cuirassé d'or, la lance à la main, à genoux dans ces régions sublimes, son écu jeté à côté de lui dans les herbes ! C'est là œuvre saisissante et subtile, d'une foncière originalité, car quel coloriste eût trouvé cette harmonie nouvelle : le jaune citrin du voile attaché au casque du héros et le violet aigu de son manteau ?

Mais il ne nous est pas permis de nous attarder longuement devant ces œuvres. D'autres nous requièrent et si nous avons parlé d'artistes de rêve, d'autres sont aux prises, à côté d'eux, avec les réalités. Ainsi Jean Van den Eekhoudt qui met une vigueur flamande, rouge et verte, dans ce que des Georges Pissarro, des Maximilien Luce, des Henri-Edmond Cross ont d'aérien et de pur. Ainsi Guillaume Vogels, dont la brosse argentine assouplit la pâte picturale et la fait vibrer à l'unisson de ciels empourprés par le soir, d'horizons de tempête, de plages crépusculaires. Vogels a toujours le faire prime-sautier et savoureux qu'on lui sait et il garde une jeunesse fraîche aux vives couleurs. Puis voici Emile Claus, dont le *Givre* a, dirais-je, de vertes blancheurs ; Max Stremel, avec deux paysages aux sincères tendances luministes et surtout un *Intérieur hollandais*, d'une intimité chantante et claire, profondément fouillée et sentie, avec des joies presque familiales de rayons épandus et se jouant le long des meubles, des murs, sur le plancher propre d'une bourgeoise chambre hollandaise. N'est-ce pas aussi la vie des choses qui est ainsi contée par un conteur délicat et charmant ? Fritz Thaulow donne trois spécimens de son faire gras, savoureux, aux tons puissants et forts et disant une fois de plus ses préférences pour les rivières coulant entre des rives de gel et de neige, tandis que James Kay expose des paysages écossais dont les tons brumeux sont piqués par des verts et des rouges de lanternes de bateaux, vrais bijoux des soirs grisâtres et brunâtres de ces vues marines. Enfin, pour clore cette série de paysagistes, M^{lle} Anna Boch dont le tableau *En Juin* déborde de lumière estivale et sent bon les fleurs des jardins épanouis, et dont la *Dune* pleine de caractère est un morceau de franche et saine peinture.

« POUR ÊTRE UN ACTEUR D'AUJOURD'HUI »

Conférence de M. Lugné-Poe.

Nous comptons, comme pour MAUGLAIR, comme pour MAUBEL, enregistrer ici un extrait authentique de la conférence de Lugné-Poe sur ce sujet mystérieux : *Pour être un acteur d'aujourd'hui !*

A notre demande de fragment documentaire, il a répondu :

CHER MONSIEUR ET AMI,

Vous me demandez tout ou partie de ma causerie, mais elle n'est pas écrite et je n'ai pas parlé dans le but de la publier.

J'ai dit qu'être acteur et parler c'est se livrer volontairement poitrine découverte aux assauts du panmuflisme, — que serait-ce s'il écrivait !

Pardonnez-moi donc de me récuser, merci de votre hospitalité si cordiale et croyez-moi tout acquis à la *Libre Esthétique* et à *l'Art moderne*.

Votre tout dévoué reconnaissant,
LUGNÉ-POE.

Une citation, que je vous rappelle simplement, dans ma causerie :

« Une parole prononcée sur le diapason ordinaire n'a pas plus de chance d'être entendue que la voix d'un poisson dans le fond du Niagara. » (E.-A. Poe.)

Donc rien pour nous de cet essaim de paroles rapidement envolées. L'impression reste, pourtant, de cet entretien presque intime devant une centaine de lettrés attentifs. Et sur ceci quelques notes fugitives.

D'abord le CAUSEUR. Non pas l'orateur. A l'exemple des conférenciers de France (pays de l'éloquence, suivant l'immémoriale et douteuse tradition), Lugné-Poe cause, avec quelque solennité néanmoins, invincible résidu de son habituel métier, avec une netteté de diction lapidaire, en parfait accord avec son visage de médaille, admirablement net et pur, se détachant en camée sur le buste coupé par la table à parler.

Cent pensées surgissent à l'aspect de cette linéaire figure, aux yeux veloutés, à la parole caressante, sonore et lente. Cent souvenirs ! On revoit les longues figures déclamatoires de l'Olympe scandinave d'Ibsen, de la théodicée ténébreuse et touchante de Maeterlinck. Elle défile la théorie murmurante et fantomatique où Rosmersholm coudoie Mélisande, où Pelléas passe entraîné par Rebecca. Et en l'esprit se formule le résumé de l'artiste que l'un des nôtres essayait récemment de condenser en un sympathique journal voisin :

« Homme de théâtre ! Acteur-directeur comme Molière, Rossi, Irving, Antoine. Ne concevant pas, pour l'épanouissement de son original talent, qu'on puisse se soumettre au choix des pièces par un autre, au choix de la troupe collaboratrice par un autre. Voulant être le maître ! pour se mouvoir librement dans l'art qui lui plaît. Également, peut-être par une indépendance autoritaire native qui, doublant l'imprévu des rappels historiques, avec le nom à leurs du grand Américain fantastique, le gratifia du masque rectiligne et pâle, et de la maigreur du Bonaparte taciturne de l'école de Brienne.

« Comme si le sang tourmenté par l'auteur du *Corbeau* frisselait dans ses artères, il alla au théâtre extraordinaire avec le même instinct fiévreux que l'autre aux Histoires extraordinaires. En fraternité mystique, il aima, tout de suite, Ibsen et Maeterlinck, mit en scène leur symbolisme inquiétant et se glissa, très circonspect, dans leurs personnages étranges. Il les comprit à sa manière : des inconscients en qui le Destin déclame ses mystérieux commandements. On l'entend, en scène, sobre de gestes comme la fatalité, parler d'un ton inspiré à la fois monotone, et doux et terrible, annonceur sentimental et résigné des événements inéluctables. A l'écouter, on souffre, pris dans l'ondulation d'un frisson caressant et glacé, triste, infiniment déplorable et triste.

« ANTOINE, dès ses premières hardiesses, avait pénétré dans les buissons du Réalisme, peuplé de bêtes sauvages et hurlantes, très curieuses. LUGNÉ-POË ne fréquenta que les forêts habitées par les féeries séduisantes ou redoutables. Ces féeries dont les enveloppent notre quotidienne existence, que, si faussement, nous croyons matérielle et disciplinée, alors que les sarcastiques fantaisies du Hasard l'agitent plus convulsivement que les pantins sur un théâtre de marionnettes. LUGNÉ-POË vit en un très exact sentiment de ces constants déséquilibres que désarticulent les très constants imprévus. D'une âme observatrice et calme, il assiste à ce spectacle sourd et effrayant, devenant ainsi brusquement, lui aussi, spectateur, et restant rêveur devant la lugubre et incompréhensible comédie humaine.

« C'est un être concentré, énigmatique en son ensemble, mal démêlable pour lui-même et pour les autres. Critiqué, blâmé aussi, parfois, le vulgaire aimant la gesticulation et le bruit chez l'acteur, qu'il croit tenu à plus d'extériorisation, s'accoutumant peu à ces attitudes d'Hamlet contemplatif, parlant à demi-voix comme s'il ne fallait pas inquiéter les ombres. Mais pour les amis des terrestres mystères et pour les voyants, pour ceux qui pensent qu'en toutes choses il sied, par une harmonie de divination, ne jamais élever la voix, ne jamais ériger la fluctuante réalité en certitude, il séduit fortement par son perpétuel demi-silence et sa grave tranquillité de perpétuel réfléchissant. Il apparaît bien en unisson avec l'inconnu des choses : autour de lui tremble le halo sans transparence de la rêverie et des insondalités. »

Tel le comédien, tel l'artiste scénique, créateur des plans de bataille dramatiques, et allant à la bataille, de sa personne, comme les généraux-chevaliers, au moyen âge.

Et maintenant le PENSEUR parlant au public :

Des idées récoltées et jetées au hasard, avec grâce et quelque amertume, reminiscences des blessures reçues et du repliement sur elle-même d'une âme parfois meurtrie, s'accoutumant à trouver en elle-même les satisfactions que le « panmufflisme » refuse brutalement aux novateurs, aux dérangeurs d'habitudes, aux bousculeurs de certitudes. Des mots durs, pareils à des morsures, des comparaisons tenaillantes, d'heureuses assimilations auxquelles les raffinés reconnaissent leurs déceptions et leurs artistiques angoisses, quand, à la vue, à l'audition d'une belle œuvre qui les met en émoi, ils entendent à côté d'eux, dans les endroits funestes où se tasse le public, les grognements de la ménagerie humaine.

Quoi de plus vrai, en sa sincérité amère, que ce problème carrément posé : Au théâtre qui joue la vraie pièce, où est le vrai spectacle ? Est-ce sur la scène, est-ce dans la salle ? Les acteurs sont-ils les auditeurs, les auditeurs sont-ils les acteurs ? Des deux groupes quel est le plus curieux ? Et le penseur ne se sent-il point parfois disposé à croire que l'œuvre regardécoutée n'est qu'un moyen de susciter chez ceux qui regardécoutent des sensations et des réflexions saugrenues qui seules méritent l'attention et l'analyse ? Ah ! la peinture que le conférencier fit de cette basse-cour. Ah ! le rapprochement entre cette tourbe mondaine s'agitant sans but et presque sans conscience, applaudissant ou malmenant les artistes emprisonnés dans leur rôle, et une maison de fous où les pensionnaires se seraient rendus maîtres de leurs médecins et de leurs gardiens !

A en juger par les appréciations de la presse, celle-ci n'a pas été satisfaite du genre sarcastique adopté par le conférencier. Il semble qu'elle ait voulu lui appliquer le draconien préjugé qui

veut qu'un comédien ait toujours pour le public une déférence particulière qui remonte aux jours fabuleux où les gens de théâtre étaient hors l'église et presque hors la loi. Cette puérole attitude n'est qu'une des cent manières par lesquelles le journaliste qui se croit ridiculement le grand juge en toutes matières essaie de défendre l'armée des snobs sur laquelle il appuie volontiers sa tyrannie croulante. D'ordinaire les comédiens n'osent rien dire, tant ils redoutent les mauvais procédés rétorsifs des chroniqueurs habitués aux lèchements de pied les plus obséquieux. Voici que s'offre une occasion de découvrir cette chose à la fois secrète et curieuse, les idées d'un acteur sur le théâtre. Et quelques-uns de nos manieurs de plume se sont plaints qu'on y ait mis trop de sincérité. Franchement, ils ne sont guère encourageants.

Quant à nous, nous y avons pris le même plaisir qu'à entendre un envoûté, subitement délivré, exposer les sensations de sa captivité. Ce confidentiel révélé nous a semblé d'une saveur des plus piquantes. C'était, en quelque sorte, des mémoires, non pas en anecdotes, mais en jugements d'âme, généraux et très pénétrants. Les vrais amateurs en auront su faire leur profit.

CONCERTS DE LA SEMAINE

Quatrième Concert populaire.

Pianiste mignonne, chanteuse mignonne, concert mignon. M. Joseph Dupont a remplacé par un programme réservé à la seule virtuosité des doigts et du gosier la séance de haute attraction dont il avait très artistement caressé l'espoir. On fait ce qu'on peut, et à défaut de réel intérêt musical, le dernier concert populaire de la saison a offert au public l'attrait d'un début qui promet et de la rentrée d'une artiste sympathique à tous.

M^{lle} Céleste Painparé — la petite Painparé — a un joli mécanisme, et, mieux que cela, un sentiment exact du rythme. On pressent en elle une artiste d'avenir, dont le goût esthétique se révèle au choix de son programme : Concerto de Bach, Concerto en *sol* de Beethoven, pièce de Scarlatti. Il n'y a certes là aucun dessein d'éblouir, de triompher autrement que par les moyens les plus honnêtes.

M^{me} Landouzy a chanté de sa jolie voix toujours pure un répertoire classique assez inattendu. Le public lui a témoigné, en bissant l'air des *Noces de Figaro*, le plaisir qu'il avait à la revoir et à l'écouter.

Le tout encadré dans deux ouvertures, l'une de Beethoven, l'autre de Weber.

Deuxième Concert de la « Libre Esthétique ».

L'éducation musicale du public se fait, décidément. Et je n'en veux pour preuve que le succès quasi triomphal qui a accueilli, jeudi dernier, à la *Libre Esthétique*, le Quatuor en *ut mineur* de Gabriel Fauré qui avait été jugé, il y a huit ans, aux *XX*, une composition tourmentée et confuse. L'inspiration abondante et élevée, la distinction des thèmes mis en œuvre, le métier sûr et personnel du compositeur, la flamme d'art qui échauffe les quatre parties du quatuor ont enfin été appréciées comme le mérite cette très belle œuvre qui suffirait à classer son auteur parmi les maîtres de l'école contemporaine.

MM. Théo Ysaye, Marchot, Van Hout et J. Jacob lui ont donné une interprétation absolument remarquable. Précision, ensemble, finesse de traits, observation la plus scrupuleuse des nuances, des

accents et des rythmes, tout concourait à rendre plus intense et plus profonde l'impression provoquée. Et c'était une joie de sentir avec quelle ferveur, avec quelle émotion les quatre partenaires faisaient pénétrer le public dans le temple musical dont ils sont, à la *Libre Esthétique*, les grands prêtres.

Ce quatuor clôturait une séance excellente, ouverte par le Quatuor à cordes de Lalo, composition écrite d'une main habile à varier les timbres et les effets, et supérieurement jouée par MM. Marchot, Zimmer, Van Hout et Jacob.

L'élément vocal était représenté par deux chœurs de N. Sokolow, *Deux Roses et la Fée de l'été*, et par l'ode *A la Musique* écrite par Emmanuel Chabrier « pour inaugurer la maison d'un ami », — toutes œuvres exécutées, en première audition, par un groupe de voix féminines récemment réunies sous le titre « Pro Arte » et disciplinées par MM. Léonard et Clousson.

Les deux chœurs de Sokolow ont plu par leur couleur originale, par le caractère pittoresque des thèmes et leurs ingénieux développements. L'ode *A la Musique* est une composition exquise, pleine de détails délicats, d'harmonies imprévues telles que seul le regretté Chabrier en savait inventer. Le caractère tout intime de la poésie est exprimé merveilleusement par les lignes simples de la mélodie. Et cette invocation à la musique :

Verse sur nous, penchant les urnes
Des maîtres qui furent des dieux,
Les andante mélodieux
Et les délicieux nocturnes!

reçoit un vêtement musical si exactement ajusté qu'elle demeure invinciblement gravée dans la mémoire.

Ces diverses œuvres ont été exécutées avec une justesse irréprochable et un sentiment délicat des nuances.

En manière d'intermède, M. Joseph Jacob a joué deux morceaux de sa composition : un *Nocturne* et un *Cramignon*, le premier tendre et sentimental, le second joyeux et pittoresque. L'auteur et l'exécutant ont été confondus dans la même acclamation, qui a dû résonner bien agréablement aux oreilles du modeste et très méritant artiste, désormais en possession de la maîtrise et l'un des premiers violoncellistes de l'époque.

* * *

M^{me} L. Derscheid a clôturé jeudi dernier la série de ses auditions de musique de chambre par une séance fort intéressante dans laquelle elle a fait entendre, avec MM. Colyns et Ed. Jacobs, le trio en *sol mineur* de Smetana, le trio en *ré mineur* d'Arensky et, avec la collaboration de M. Poncelet, le superbe trio de Vincent d'Indy pour piano, clarinette et violoncelle.

« L'œuvre du compositeur tchèque, dit un de nos confrères, n'a rien de spécialement remarquable; assez laborieuse de facture, alourdie de développements touffus auxquels l'unité fait défaut, elle puise le meilleur de son mérite dans le caractère mélodieux des thèmes, imprégnés d'une saveur populaire et locale souvent caractéristique. Le premier mouvement a de la vigueur martiale, l'*Allegro* de la couleur et du rythme, et le *Finale*, traité en *moto perpetuo* coupé d'accents funèbres, évoque la pensée de quelque héroïque aventure.

Arensky, un des nouveaux venus de l'école russe, est fort apprécié en Allemagne et en Autriche, où son trio a eu grand succès.

Composition vigoureuse, solidement écrite, d'une inspiration

très élevée; timbres délicats, sonorité pleine et profonde; l'idée se développe et s'élargit avec rectitude et sûreté.

Le thème générateur est exposé largement dans l'*Allegro moderato*; il a de la noblesse et de l'élan; la forme très classique de cette première partie s'assouplit dans le *Scherzo*, spirituel et délicat, curieux de rythmes et de timbres; mais l'*Élégie* surtout a une grande élévation de pensée, un recueillement intime et profond. »

L'exécution du trio de Vincent d'Indy a valu un succès personnel à l'excellent professeur Poncelet, dont on a admiré le son distingué et le phrasé délicat.

LES SALONNETS

Au Cercle Artistique.

MM. JOSSE IMPENS, LUCIEN FRANK et GEORGES DE BURLET.

De M. Impens quelques toiles — toujours dans la même note noire — et toujours représentant les mêmes sujets : intérieurs flamands, têtes de paysans, coins d'atelier, etc.

Plus intéressant, M. Lucien Frank qui sait affiner un coucher de soleil sur la mer, rendre la poésie d'un effet de lune dans la neige, silhouetter des arbres au milieu des brouillards hollandais. C'est un paysagiste, si pas d'une originalité nette, tout au moins très délicat et de brosse argentine.

M. Georges de Burlet nous apporte une série d'aquarelles et de toiles qui fleurissent la jeunesse. Ses couleurs sont vives et gaies, qu'il nous conte la fraîche poésie d'un village wallon ou qu'il fasse pétiller un coin de jardin aux fleurs épanouies. On sent en beaucoup de toiles l'influence de tel ou tel maître. Les aquarelles font songer à M. Uytterschaut. Mais tout cela est lesté, de belle humeur picturale, bien enlevé dans le plein air; et on y sent l'amour des prés, des champs et des bosquets. *Le Dégel dans le Parc* dénote un effort vers la lumière qui promet un artiste chercheur et sensitif.

Au Diable au Corps.

M. HEINS.

M. Heins, l'illustrateur gantois, expose au *Diable au Corps*, dans la salle de l'artistique cabaret, un lot d'aquarelle, de dessins, d'eaux-fortes. Alerté, vif, habile, tel trotte son pinceau sur le papier. Trop facile souvent. Les eaux-fortes de cet artiste sont de belle couleur. Elles ont aussi de la souplesse et c'est ce procédé de l'eau-forte qui paraît le mieux convenir à M. Heins, ce croquiste verveux et rapide.

THÉÂTRE MOLIERÈRE

La Comtesse Wanda.

Cette pièce est, paraît-il, un début, et l'auteur est une femme. Avec ses défauts (nous parlons de la pièce), ses inexpériences qui choquent si fort ceux qui voudraient que l'intrigue enroulée en feston tournât comme un rebus autour d'un mirilton, elle est intéressante et remarquable à plus d'un titre, cette *Comtesse Wanda*. D'abord la simplicité de l'intrigue. Une femme abandonne son mari, ses enfants; inutile de dire que c'est pour un chénapan. Entre elle et son mari, réconciliation après réparation solennelle, suivant les usages polonais. La pauvre femme en meurt.

Vous voyez que nous sommes loin des pièces à la Dumas, et que

l'intérêt tout entier doit porter dans le développement du caractère de la Comtesse. Ce développement est d'autant plus concordant à la nature de la femme qu'il paraît irrationnel et si l'auteur n'a pas su éviter quelques penchans au mélodrame, elle a su du moins révéler en son œuvre un sens tragique profond.

Le style, d'allure nette et farouche, n'a ni convention ni trop de retenue, de même qu'il n'a pas d'impudeur. L'auteur ne fait pas de volte-face, et l'œuvre en ses conséquences se déroule librement. Par cette absence de soucis de ce qui peut choquer le public, elle tient au théâtre libre; mais ce qui la caractérise tout spécialement, c'est une chaleur d'émotion vraie manifestée fortement et simplement, peut-être avec certaines gaucheries, où ne tombent jamais les dramaturges habiles pour qui l'art du théâtre est un procédé.

La Comtesse Wanda est fort bien jouée.

« A LA TOISON D'OR »

La Société anonyme *L'Art* « A la Toison d'or » n'a pu faire droit à toutes les demandes qui lui ont été adressées pour la 1^{re} conférence du Sar Péladan « *Sur les Femmes* ». Ses locaux ne le lui ont pas permis. Elle a, en conséquence, organisé pour mercredi prochain, à 2 1/2 heures, une seconde réunion dans laquelle l'éminent artiste développera son autobiographie psychique sous le titre « *Les Etapes d'une intelligence* ».

Cette audition aura le même caractère privé que celle du samedi 23 mars. On n'y sera admis que sur présentation d'une carte personnelle que la société *L'Art* fera parvenir immédiatement à toute personne qui en adressera la demande à sa direction, 56, avenue de la Toison d'or. Le prix des cartes est de 3 francs.

A la Maison du Peuple

La Section d'art de la *Maison du Peuple* a ouvert, mardi soir, la série de ses conférences et auditions. Le programme comportait une causerie de M. Henri La Fontaine sur *l'Histoire des instruments à cordes pincés et frottés* dans laquelle il a initié un public attentif et recueilli à toute la lyre, depuis ses origines les plus lointaines, en passant par les psaltériens, les orchestrons, les épinettes, les clavecins, pour aboutir aux piano-forte, aux Erard, aux Pleyel, aux Gunther et aux Steinway. M. Kefer et M. Van Begin ont ensuite interprété un grand nombre de morceaux anciens, parmi lesquels certains chants populaires flamands, recueillis par Wilder tels le *Geuzenlied*. Des morceaux de Raïck et de Trazegnies, chantés en flamand par M. Van Begin, avec accompagnement de clavecin, ont été très goûtés. Un rondeau de Beethoven sur le piano forte, une fantaisie et la *Marche turque* de Mozart, deux pièces de Scarlatti sur le clavecin, enfin les quelques morceaux de piano (*Marche funèbre* de Chopin, *Fantaisie* de Schumann), joués par M. Kefer sur un Erard moderne, ont valu aux exécutants des applaudissements chaleureux.

CORRESPONDANCE DE LIÈGE

Pour la seconde fois, M. Jaspar, un peintre décorateur qui est un artiste délicat, nous émerveille par ses représentations de fantoches.

Sur une scène mignonne, dans le cadre de prestigieux décors, circulent d'ingénieuses marionnettes, tandis qu'est déclamé une

sorte de poème de prose rythmée que chante une musique assourdie.

Poème et musique sont des fragments de maîtres habilement adaptés par Jaspar et ses amis; décors et personnages sont l'œuvre exclusive de M. Jaspar.

Cette fois, la légende de saint Antoine était le sujet choisi; pour séduire le sage que fut saint Antoine glissaient dans son rêve les émerveillements des siècles passés pour nous, futurs pour lui.

Ainsi partis de la cabane d'Antoine, nous vîmes se dérouler des tableaux successivement évoquant la Thèbes égyptienne, Athènes, Rome, le Moyen-âge, la Renaissance, le XVIII^e siècle.

Le moyen imaginé pour réduire la sage philosophie d'Antoine pouvait-il être efficace? J'en doute; tant d'humaines misères montent de l'obscur passé que bien fugitif pouvait être l'éblouissement.

Trop brève aussi fut pour nous cette rapide évocation de temps magnifiés par nos rêves, — une heure seulement durant laquelle, toutes préoccupations abolies, notre attention était la captive de nos yeux.

Ce sont d'abord les décors très lumineux brossés d'une main ferme et délicate, avec une si juste compréhension de la poésie de l'époque qui retiennent; ensuite, ces fantoches faits de carton plat qui gagnent, sous la couleur de M. Jaspar, un étonnant relief, et d'une telle variété de mouvements et d'allure; enfin, l'ensemble du tableau ordonné avec tant de goût, où personnages et décors sont en si parfaite harmonie.

M. Jaspar a dû produire, pour arriver à ce résultat, un considérable labeur, le travail de composition étant doublé d'études indispensables à la reconstitution historique d'époques si différentes. Chacune d'elles apparaissait avec sa décoration spéciale et ses personnages-types rappelant bien, par le choix, le vêtement et l'allure, la vie externe du temps.

L'amphithéâtre de Rome, qui s'étend grandiose en d'énormes proportions et où, sous un torride soleil, s'agite la foule animée, le sombre château médiéval qui domine le fleuve et la lande où de grêles arbres battus par le vent d'hiver et la lente promenade d'un moine, un coin de village au XVIII^e siècle d'éjouissante fraîcheur dans sa claire lumière et la fluidité de sa douce atmosphère, sont autant de tableaux qui marquent en la mémoire.

PETITE CHRONIQUE

La quatrième et dernière Conférence de la *Libre Esthétique* aura lieu mardi prochain, 26 mars, à 2 h. 1/2 précises. Elle sera faite par M. Edmond Picard, qui a choisi pour sujet : *La Socialisation de l'Art*. Prix d'entrée : 2 francs.

Le troisième concert donné à la *Libre Esthétique* par MM. Marchot, Van Hout, Jacob et Ysaye aura lieu jeudi prochain, 28 mars, à 2 1/2 heures. Le concours de M^{me} Georgette Leblanc, du Théâtre de la Monnaie, donnera à cette séance un intérêt exceptionnel. M^{me} Leblanc chantera le rôle de Sainte-Cécile dans le drame de Maurice Bouchor, mis en musique par Ernest Chausson et exécuté pour la première fois à Bruxelles; en outre, l'*Invitation au voyage* d'Henri Duparc, la *Chanson de Mélisande* (Maeterlinck) et la *Complainte* (Mauclair) de Gabriel Fabre, également en première audition.

Au programme figurent encore le *Lied* pour alto (soliste M. Van Hout) et la *Fantaisie* pour hautbois (soliste M. Guidé) de Vincent d'Indy, et des chœurs pour voix de femmes de MM. Huberti et Théo Ysaye, chantés par les élèves de l'école de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek, sous la direction de M. Huberti.

M. Ernest Chausson assistera aux dernières répétitions et à l'exécution de la *Légende de Sainte-Cécile*.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — Quatrième liste d'acquisitions :

G. VOGELS. — *Un canal en Hollande* (acquis par l'État).

C. MEUNIER. — *Juin* (bronze).

G. MORREN. — *Le Goûter*.

MAURICE DENIS. — *Apparition*.

ALEX. CHARPENTIER. — Portrait de Camille Pissarro (étain).

DELAHERCHE. — Gobelet (grès flammé).

DAUM FRÈRES. — *Ronces et épines* (flacon plat ciselé).

OMER COPPENS. — Bouteille (poterie flammée).

JOHN LANE. — *The Yellow Book* (4 vol.).

L. HOUSMAN. — *The End of Elpentown*.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART. — Vase décor jaune (céramique de Virginal). — Vase décor bleu (idem). — Deux cruchons à liqueurs (idem). — Buste d'après Donatello (idem), 2^e ex.

C-R. ASHBEE. — Broche (argent et améthyste). — Sucrier (cuivre martelé).

P. DU BOIS. — Agrafe (argent).

J. POWELL. — Douze verres. — Deux cannettes. — Un vase.

— Un porte-bouquet. — Un verre.

G. SERRURIER. — Chambre d'artisan.

IBELS. — Affiche de l'exposition d'Ibels (avant lettre).

M^{me} J. Théard, de la Comédie française, professeur de diction des cours de la Ville de Paris, fera mardi prochain, à 3 heures, à la Salle Erard, une causerie sur *L'Art de parler*.

Sa conférence, avant tout pratique, embrassera la prononciation dans la parole et le chant, la respiration, le geste, l'attitude, etc. La compétence spéciale de l'orateur donnera à ce cours une valeur exceptionnelle.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — *Institut des hautes études* : Lundi, 23 mars, à 8 heures du soir, M. Emile Verhaeren : Les Renaissances en Europe, 5^e leçon. La suite du cours est reportée au mois d'octobre prochain ; — Mardi, 26 mars, à 8 heures du soir, M. Tito Zanardelli : Cours de langue espagnole, 6^e leçon. — Mercredi, 27 mars, à 8 heures du soir, M. van de Velde : Les Arts industriels et d'ornementation, 19^e leçon ; — le même soir, M. de Paepe : Chimie industrielle, 8^e leçon. — Samedi, 30 mars, à 8 heures du soir, M. Elisée Reclus : Géographie, 21^e leçon. La suite du cours est reportée au mois d'octobre prochain.

L'état de santé de M. de Roberty ne lui permettant pas de s'installer actuellement à Bruxelles, ses conférences, qui devaient avoir lieu après les vacances de Pâques, sont remises à une époque ultérieure.

M. Henry Maubel fera l'hiver prochain un cours, autrement dit une suite de conférences sur la musique. Il s'y occupera à dégager l'esprit des œuvres selon la tendance indiquée en de récents entretiens sur la *Psychologie de la musique*.

Nous annoncerons en temps utile les conditions d'abonnement ainsi que le programme et les dates de ces conférences.

La 4^{me} séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano, donnée au Conservatoire par MM. Anthoni, Guidé, Poncet, Merck, Neumans et De Greef, aura lieu aujourd'hui dimanche, à 2 heures, avec le concours de M. Théophile Ysaye, pianiste, du quatuor Marchot et de l'Octuor vocal, sous la direction de M. L. Soubre.

On y entendra deux pièces de L. Dubois, le Quintette de César Franck et diverses pièces vocales anciennes de musique religieuse et profane.

Samedi prochain, à 8 heures du soir, aura lieu en la Salle de la Grande Harmonie, le concert organisé par MM. Léon Baize, pianiste, Van den Heuvel, violoniste, et De Bruyn, violoncelliste, avec le concours de M^{lle} Jeanne Goulancourt, cantatrice. Cette séance promet d'être des plus intéressantes.

On peut dès à présent se procurer des cartes chez les éditeurs de musique.

SOCIÉTÉ DES NOUVEAUX CONCERTS (Salle de l'Alhambra). Dimanche, 31 mars, pour la première fois à Bruxelles, le célèbre orchestre du *Concertgebouw*, sous la direction de W. Kes. Billets chez Breitkopf et Härtel.

M. Munié vient de mettre en répétition, au Molière, trois pièces d'auteurs belges : *L'Echelle* de M. G. Vanzype ; *la Martingale* de M. F. Lutens et un lever de rideau de M. Deneffe. Ce spectacle succédera à *la Comtesse Wanda*.

On prépare très activement la reprise de *Manon* à la Monnaie. Le rôle de Manon sera confié à M^{lle} Simonnet et celui du chevalier des Grieux à M. Bonnard ; M. Sentein reprendra le rôle du comte des Grieux ; Lescaut sera chanté par M. Ghasne ; Morfontaine par M. Gilibert ; Brétigny par M. Danlée. Les trois rôles de Poussette, Javotte et Rosette seront tenus par M^{lles} Milcamps, Hendriks et de Roskilde.

M^{me} Eleonora Duse, la célèbre artiste italienne, accompagnée de sa troupe, donnera au Théâtre du Parc quatre représentations dans l'ordre suivant :

Le 28 mars, *la Dame aux Camélias* d'Alexandre Dumas ; le 30 mars, *Casa Paterna* (Magda) ; le 2 avril *Cavalleria* (Locandiera) ; le 4 avril, *la Femme de Claude* d'Alexandre Dumas.

Le prix des places est de 15 francs.

Pourquoi la troupe de « l'Œuvre » ne joue-t-elle plus son répertoire au Parc ?

Pourquoi le Théâtre de « l'Œuvre » qui a traversé Bruxelles mercredi allant jouer à Amsterdam le *Chariot de terre cuite* et *Intérieur* de Maeterlinck ne s'est-il pas arrêté pour jouer son spectacle à Bruxelles ? M. Alhaiza oublierait-il de faciliter les soirées de M. Lugné-Poe ?

M. Lugné-Poe, qui vient de donner à Amsterdam trois représentations, est parti avec la troupe du Théâtre de l'Œuvre pour Londres où il donnera à partir de demain, lundi, une série de représentations comprenant *Pelléas et Mélisande*, *l'Intruse*, *Rosmersholm* et *Solness le Constructeur*. Ces représentations sont organisées par un groupe d'artistes et par *The Independent Theatre*. Elles auront lieu dans la salle de l'Opéra comique.

ESSEX & COMPANY. LONDRES (Angleterre).



LES
ÉCHANTILLONS
&
UN STOCK
IMPORTANT
DE
NOS PAPIERS
SE
TROUVENT
CHEZ NOTRE
AGENT

M. G. HOBÉ

WALLPAPER PRINTERS.
116 & 114 VICTORIA ST. S.W.
& ESSEX MILLS BATTERSEA

47, Boulevard
de Waterloo
BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galleries d'exposition et de vente

OUVERTES TOUS LES JOURS

EXPOSITION VAN STRYDONCK ET TIFFANY

Entrée : 1 franc ; le Dimanche, 50 centimes.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

Eaux-fortes et Dessins de F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Étude de M^e Albert POELAERT, notaire, rue Royale, 47,
à Bruxelles.

Le notaire **Albert Poelaert** vendra publiquement en la GALERIE
SAINT-LUC, rue des Finances, 10, à Bruxelles, les mardi 2, mercredi 3,
jeudi 4 et vendredi 5 avril 1895, à 2 heures de relevée, les

PORCELAINES, FAIENCES

BRONZES, CUIVRES, ARGENTERIE

Tableaux, Meubles, Tapisseries, etc.

formant la collection de

Mme V^e FRANÇOIS DELCOIGNE

Experts : MM. J. et A. LE ROY, frères, place du Musée, 12.

EXPOSITIONS :

Particulière, samedi 30 mars | *Publique*, dimanche 31 mars
de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

Le catalogue se distribue en l'étude du notaire et chez les experts.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA LÉGENDE DE SAINTE CÉCILE. — LA SOCIALISATION DE L'ART. — LES CONFÉRENCES DU SAR PÉLADAN A LA MAISON D'ART « LA TOISON D'OR. — LIVRES NOUVEAUX. *Pages mystiques*, par Séverine; *Les Gavés et les Meurt-de-faim*, par Alice Bron; *Chez les Allemands*, par Théodore de Wyzewa. — AU CONSERVATOIRE. — CHAMBRES D'ÉTUDIANTS. — PETITE CHRONIQUE.

LA LÉGENDE DE SAINTE CÉCILE

Drame en trois actes de MAURICE BOUCHOR.
Musique d'ERNEST CHAUSSON.

La Légende de sainte Cécile est l'un des trois mystères qu'écrivit Maurice Bouchor pour le Théâtre des Marionnettes de M. Signoret. Bien que ne constituant pas avec *Tobie* et *Noël* une trilogie, il se rattache à ces deux drames, puisés l'un à la Bible, l'autre au Nouveau Testament, par le sentiment idéaliste qui le traverse. Avec plus d'humanité et de pathétique, la *Légende* clôt ce cycle d'œuvres archaïques qui, durant trois ou quatre ans, fixa sur le Petit Théâtre de la rue Vivienne la curiosité sympathique des artistes.

M. Bouchor a lui même précisé en ces termes les caractères essentiels de ses poèmes :

« On a épilogué sur la tendance religieuse de ces

trois pièces; on a même écrit, à leur sujet, le mot de « mysticisme », qui me paraît remarquablement impropre. Toutefois certains critiques se sont montrés, à cet égard, perspicaces et délicats. Il serait juste, je crois, de dire que l'esprit de ces petits drames est fortement idéaliste, et que l'on y sent une profonde sympathie pour la religion, juive ou chrétienne, en ce qu'elle a d'essentiel. Mais j'ai voulu faire, j'ai fait œuvre de poète, cherchant avant tout la vie, la grâce, l'émotion en des sujets où elles abondent. Aussi les ai-je traités librement, sans craindre d'y mêler le comique, la fantaisie ou la passion.

A vrai dire, un seul de mes sujets est proprement religieux; et je l'ai abordé avec un respect tout particulier. Pourquoi dissimulerais-je le tendre attachement que j'ai gardé à la religion de mon enfance, de mon père et de ma mère, de ma race et de ma patrie? En toute sincérité j'ai pu dire que j'avais pieusement écrit le *Mystère de la Nativité*. M. Jules Lemaitre ne nous expliquait-il pas à ce propos, avec autant de netteté que de finesse, ce qu'est la piété sans la foi?

Il était tout simple de placer *Noël* entre *Tobie* et la *Légende de sainte Cécile*; mais, dans ma pensée, ce *Mystère* forme un autre groupe ternaire avec deux pièces (encore à l'état de rêveries) dont l'inspiration ne sera pas moins religieuse, bien que puisée à des sources très différentes. Dans l'une — *les Mystères d'Eleusis*

— je voudrais qu'on sentit ce frisson de la vie immortelle, que communiquaient aux initiés les spectacles déroulés sous leurs yeux dans le plus pur sanctuaire de la Grèce. L'autre — *le Bouddha* — résumerait la vie et la parole de celui qui fut pour l'Orient une aussi haute bénédiction que le Christ pour l'Occident. »

Le commentaire musical donné à *la Légende de sainte Cécile* par M. Ernest Chausson exprime par des soli, par des chœurs de voix de femmes et par un accompagnement discret d'instruments à cordes auxquels se mêlent les sonorités argentines du célesta et de la harpe, l'émotion concentrée que dégage le poème.

La nature poétique et fine de M. Ernest Chausson, que nombre d'œuvres de sérieuse valeur : *la Tempête*, *le Concert* pour piano, violon et quatuor à cordes, *le Poème de l'Amour et de la Mer*, *Viviane*, etc. ont classé au premier rang de la jeune école musicale française, convenait tout particulièrement à la conception de M. Bouchor.

D'une réelle élévation de pensée, écrite avec une entente parfaite des ressources de la voix, la partition s'appuie sur quelques motifs typiques ingénieusement développés et soutenus par des harmonies neuves d'une saveur rare. Elle constitue le vêtement musical le plus exact qui pût s'adapter au poème.

Dans le cadre restreint pour lequel elle fut composée, *la Légende de sainte Cécile* ne devait être exécutée, dans les intentions de l'auteur, que par quelques voix, soutenues par un simple quatuor. M. Huberti, qui avait bien voulu se charger de mettre l'œuvre sur pied pour *la Libre Esthétique*, la trouva si attachante et si musicale qu'il n'hésita pas à la faire chanter par un choral nombreux accompagné par un orchestre d'instruments à cordes. Le succès unanime qui accueillit sa tentative l'incite à en agrandir le champ davantage. Il songe à ajouter aux fragments exécutés au troisième concert de *la Libre Esthétique* les parties pathétiques de *la Légende*, — celles qui révèlent plus spécialement le tempérament dramatique de M. Chausson, — en les reliant par la récitation d'un texte explicatif destiné à instruire le public des principaux épisodes du drame. Sous cette forme, qui est celle adoptée pour l'exécution d'*Egmont*, par exemple, et de *Manfred*, *la Légende de sainte Cécile* apparaîtrait plus saisissante encore. L'inspiration abondante et lucide qu'elle recèle gagnerait, semble-t-il, à cette transformation qui, à défaut d'une exécution intégrale du drame, donnerait de l'œuvre une idée suffisamment complète. Souhaitons que M. Huberti donne prochainement suite à cet artistique projet.

L'interprétation qui en a été donnée jeudi sous sa direction a d'ailleurs été parfaite. M^{me} Georgette Leblanc, que les directeurs de la Monnaie avaient exceptionnellement autorisée à prêter à M. Chausson son concours dévoué, a donné à la figure de sainte

Cécile un relief extraordinaire. On ne pourrait imaginer ce rôle, d'une idéalité exquise, mieux chanté, avec plus de candeur et de pureté, que par cette artiste d'exception. Après ses deux apparitions dans *la Navarraise* et dans *Carmen* où la sollicitèrent plus spécialement la mimique, la plastique, l'expression de ces rôles d'extériorité, M^{me} Leblanc s'est affirmée dans *la Légende de sainte Cécile* chanteuse de style, en possession d'une voix timbrée et souple qu'elle conduit avec un art parfait. Elle a trouvé des nuances subtiles, des accents émouvants qui font pressentir l'interprète idéale du drame lyrique moderne.

Cette impression, qui a déterminé dans la salle d'enthousiastes ovations, a été confirmée par l'expression intense que M^{me} Georgette Leblanc a donnée à *l'Invitation au voyage* de Baudelaire, mise en musique par Henri Duparc, à *la Chanson de Mélisande* de Maeterlinck, à *la Complainte* de Camille Mauclair, — ces deux dernières soulignées d'un frêle et charmant accompagnement musical de Gabriel Fabre. Le public a bissé *la Complainte*. Il a, de même, accueilli par de chaleureuses acclamations l'exécution magistrale donnée par M. Guidé à *la Fantaisie pour hautbois* de Vincent d'Indy, par M. Léon Van Hout au *Lied pour alto* du même auteur.

Un joli chœur de Théo Ysaye, *Nuit d'été*, d'une impression poétique pénétrante, et le joyeux *Boerenkermislied* d'Huberti, composition d'un rythme entraînant et d'une santé robuste, l'un et l'autre chantés avec précision par l'école de musique de Saint-Josse-ten-Noode, clôturèrent cette séance de Libre Esthétique musicale dont le succès a été complet.

La Socialisation de l'Art.

Après sa Conférence de mardi dernier à *la Libre Esthétique*, EDMOND PICARD a distribué à ses auditeurs une plaquette contenant LE SYLLABUS (le sommaire, les idées directrices, l'aide-mémoire) de son entretien. Le voici :

Il est bon, si tu parles en public, de laisser à tes auditeurs quelques traces du discours ou de la leçon pour qu'ils puissent, par la méditation, refaire à leur manière, et plus librement, le même intellectuel voyage.

THÉORIE DU SYLLABUS.

I. — QUESTION

En présence de l'extraordinaire mouvement qui entraîne les sociétés de race européenne vers une transformation économique où les diverses classes qui les composent se trouveront, les unes à l'égard des autres, en des rapports nouveaux, on se demande ce que sera l'Art dans cette organisation profondément remaniée.

Considérant que c'est la classe ouvrière, pour laquelle l'Art actuellement ne fonctionne guère et dont l'éducation artistique est négligée depuis longtemps, qui semble devoir prendre le dessus, beaucoup d'artistes recherchent avec inquiétude ce que deviendra

l'Art si cette classe arrive à la domination politique. Ils craignent une Barbarie suivie d'un Nouveau Moyen-Age.

II. — DÉFINITION

L'Art (difficile à définir) est la satisfaction d'un incompressible besoin humain d'émotion (de toutes natures et à tous degrés d'intensité) produit par l'agencement de sons, de lignes, de couleurs, de mots, d'idées, de sentiments, de gestes combinés fictivement par un être humain. Cette émotion c'est la joie ou la douleur, le trouble ou la paix, la béatitude ou la terreur, la tristesse ou l'exaltation, la sympathie ou l'antipathie, la fureur ou la bonté, etc. Si l'événement est réel et non factice, s'il vient de la Nature et non de l'Homme, l'émotion qu'il produit, fût-elle du même ordre et de même énergie, n'est plus une émotion artistique! Elle est toute différente comme sensation : elle ne met pas « le sens esthétique » en vibration.

L'Art est donc essentiellement émotif et ses œuvres sont essentiellement d'origine humaine. Conçu dans toute son amplitude, il comporte deux applications nettement distinctes : LA VIE PRIVÉE et LA VIE PUBLIQUE des hommes en société.

Ces deux applications se manifestent rarement en même temps avec la même sonorité. Il y a presque toujours prédominance de l'une d'elles, sauf aux époques vraiment harmonieuses.

Quand cette harmonie se produit en un parfait équilibre, quand l'Art fonctionne au-dedans pour l'embellissement de la vie privée, au dehors pour l'embellissement de la vie publique, on peut dire qu'il y a SOCIALISATION DE L'ART, c'est-à-dire Eurythmie sociale esthétique. La Société entière est imprégnée d'art.

En effet, l'Art, alors, embrasse la vie sociale dans toutes ses ramifications, il accompagne l'existence humaine dans toutes ses manifestations pour produire cet effet salutaire d'élever les âmes par l'enthousiasme et de les pondérer par le goût : il exalte et il harmonise en excitant la jouissance esthétique par les moyens les plus divers, les plus changeants et les plus ingénieux.

III. — HISTOIRE

L'Art a incessamment accompagné l'activité humaine. A toute époque on en trouve des vestiges, même chez les peuplades les plus sauvages. Toujours on peut y dégager le double caractère d'art public et d'art privé, selon que l'artiste qui crée l'œuvre, ou l'être humain qui en jouit, recherche la satisfaction générale (Altruisme) ou la satisfaction individuelle (Égotisme).

L'Antiquité est surtout caractérisée par l'efflorescence de l'Art public. Les grands monuments de l'Égypte, de l'Inde, de la Chaldée, de la Grèce, de Rome en témoignent. C'est que la vie privée est alors très simple et rudimentaire. L'homme vit surtout au dehors. Il s'extériorise. Il a le sentiment que la vie n'est pas dans la maison, mais au grand air, dans le paysage urbain ou rural, sur le forum, ou aux champs, ou à la mer.

Toutefois, il ne dédaigne pas absolument l'art individuel. Les très petites maisons dégagées à Pompéi démontrent ce double fait : que le citoyen avait un intérieur très restreint mais qu'il s'efforçait de l'embellir artistiquement par un art intime, fait surtout de grâce et de joliesse. Les statuettes tanagrites indiquent la même tendance pour la Grèce.

Au Moyen-Age et à la Renaissance, le même mouvement se continue, mais avec une proportion plus grande donnée aux choses de la vie privée. Les grands monuments gothiques et leur admirable mobilier esthétique prouvent que les préoccupations vont

toujours avec intensité vers l'art public, au profit de la Religion, ou de la Cité, dominantes psychiques de l'époque. Mais, en même temps, le luxe, qui est une des formes externes de l'art, se développe dans les habitations et dans la vie particulières, surtout en Italie, où se produit ainsi une harmonisation entre les deux facteurs et par conséquent une puissante Socialisation artistique.

A partir de cette époque d'équilibre, l'évolution va plutôt à une diminution de l'art public. La construction des grands monuments se raréfie et ceux qu'on construit sont moins beaux. Par contre l'art effloresce dans la vie privée d'une façon excessive.

Ainsi en Hollande, où la Réforme dénude les églises, naît la série des artistes dits « les Petits Hollandais ». En France, en Angleterre, en Allemagne, en Espagne, en Italie, la peinture, la sculpture travaillent pour les particuliers. Cela s'accroît, surtout en France, pendant le XVI^e, le XVII^e et surtout le XVIII^e siècle (art Louis XV) jusqu'aux transformations sociales amenées par la Révolution française.

Celle-ci essaie de rendre à l'art sa fonction publique ; mais les essais sont maladroits et l'époque révolutionnaire proprement dite trop courte. Les tentatives pour rendre aux peuples le caractère antique de participation de tous à la vie sociale avortent ; la classe ouvrière reste sacrifiée, c'est la société capitaliste qui se dégage et qui reprend, avec l'étroitesse de vues d'un matérialisme exclusif, le luxe dans la vie bourgeoise égoïste et hicheliffeuse.

IV. — SITUATION ACTUELLE

La Bourgeoisie, fondée sur l'enrichissement individuel et le confortable que la richesse peut donner, reprend donc la tradition de l'art au point de vie privé, et l'amène à une dégénérescence non encore atteinte, par l'art de salon et le bibelot. C'est la situation actuelle.

Les artistes en ont subi l'influence. Les grandes œuvres sont devenues rares. Celles qu'on a tentées ont, en général, été médiocres. Il n'y a présentement de réussites esthétiques que dans l'art privé, et encore d'une façon relative, pour tout ce qui concerne l'embellissement somptueux des hôtels, des habitations, de la vie individuelle, égoïste et jouisseuse des riches.

Il en est résulté une dépression de l'âme artiste. Au point de vue matériel, l'artiste recherche l'argent, la richesse, pour se constituer à lui-même un analogue milieu de luxe et de bien-être matériel. Au point de vue intellectuel, il recherche les satisfactions de vanité. Il vit de la vie des bourgeois pour qui il travaille et qu'il fréquente, qu'il flatte et qui le flattent.

Pourtant, au point de vue technique, soit pour l'art public, soit pour l'art privé, jamais peut-être l'artiste n'a été mieux armé. Une érudition immense est mise à sa disposition, un admirable passé d'exemples, des procédés matériels d'une souplesse et d'une habileté incomparables.

V. — MOUVEMENT DE RÉNOVATION

Une réaction commence contre la place grandissante donnée depuis quatre siècles à l'art privé arrivé à un excès qui fait apparaître les inconvénients, les résultats funestes de cette mutilation de l'Art conçu dans son intégralité sociale.

Il est vrai que quelques-uns essaient de maintenir cette anomalie en affirmant que l'art est essentiellement aristocratique, en soutenant que l'élite seule peut le comprendre. Ils ne voient pas que cette localisation des aptitudes esthétiques dans de petits groupes est précisément le mal, et que ce mal a été causé par

cet autre mal : l'art exclusivement privé des petits groupes et des petites chapelles.

La lutte s'est engagée et de vives polémiques ont eu lieu sur le point de savoir s'il y a un art social, luttant où a régné ce malentendu : que les partisans de celui-ci soutenaient, en général, que l'art ne devait être que public, alors que la vérité est qu'il ne constitue qu'une des deux faces de l'art complet.

Actuellement, l'art privé, ce qu'on pourrait nommer « le petit art » domine encore. La présente exposition de la *Libre Esthétique*, sauf le bas-relief de Meunier, en témoigne. Mais ce qu'on a nommé « le grand art » recommence à préoccuper les âmes.

Les premiers indices se révèlent dans le mouvement de « l'art dans la rue », — dans la rénovation de l'architecture des façades et la construction de quelques monuments puissants, — dans l'importance qu'acquiert la sculpture. Mais ce sont encore des vagissements : il faudra, vraisemblablement, un temps très long avant que l'art public ait repris la place qu'il avait dans l'Antiquité, le Moyen-Age, la Renaissance.

« Petit art », « grand art » sont des expressions impropres en tant qu'elles feraient croire que l'un des deux vaut plus ou moins que l'autre. En quoi un portrait de Rembrandt (tableau intime) est-il inférieur à la *Ronde de nuit* (tableau de corporation)? Ces deux expressions artistiques accomplissent chacune un des grands offices de l'art : l'une, l'art privé, l'autre, l'art public. Il les faut toutes deux pour SOCIALISER l'Art.

(A suivre.)

LES CONFÉRENCES DU SAR PÉLADAN

A LA MAISON D'ART « LA TOISON D'OR »

Deux choses dans ces Conférences.

D'ABORD l'inauguration de ces réunions spéciales en cette demeure artistique, dont insensiblement le caractère se dégage : un centre, ou plutôt un foyer, où se réuniront, en une intimité grandissante, les Artistes et les Esthètes, fraternellement conviés pour donner à notre Capitale la belle auréole d'un art privé incessamment vivant et divers, appelant à lui les hommes et les œuvres mis en contact par la sympathie la plus simple et la plus sincère, sans aucune préoccupation d'orgueil personnel ou d'exaltation individuelle de n'importe qui. Une seule tendance, une seule vue, une seule foi : L'Art, sous toutes ses formes, pour les yeux et pour les oreilles, en ses manifestations essentiellement changeantes et toujours heureuses, essentiellement séduisantes et toujours éducatrices.

Donc des expositions de peinture, de sculpture, de dessin, d'aquarelles, de gravures, d'objets mobiliers en l'infinie variété des fantaisies et des besoins humains. Des livres aussi, les plus choisis et les plus rares. Des auditions musicales. Des lectures faisant connaître, en leur prime-saut, les œuvres nouvelles, spécialement celles de nos compatriotes. Des conférences. Des représentations théâtrales intimes. Tout l'art, tel qu'il peut se comporter sur le terrain restreint d'une « Maison d'art » hospitalière et discrète, avec l'accueil des hommes bienveillants et raffinés, s'oubliant eux-mêmes pour ne se consacrer qu'au but, très élevé et très salutaire. Et ces manifestations esthétiques, suivies de réceptions intimes, dans ces salons, cette galerie, cet escalier foisonnant de belles choses se mouvant en un courant sans cesse renouvelé, en des marées lentes remplaçant incessamment le

déjà vu par l'imprévu, en un panorama harmonieux inconnu ailleurs.

ENSUITE, cet incident, venu s'ajouter comme une double fleur sur ce canevas à broderies qui en attend tant d'autres : les deux conférences étonnamment philosophiques et littéraires de l'auteur du *Vice suprême*, où les merveilles de son esprit d'exception se sont déroulées avec un charme, une convenance artistique, un goût, une caresse qui ont séduit son double auditoire et qui, certes, auraient permis de recommencer pour une troisième, une quatrième, peut-être une cinquième fois l'épreuve. Les sujets furent « *Sur les Femmes* » et « *Les Étapes d'une intelligence* ». Sur ces trames, l'artiste a travaillé avec une virtuosité contenue admirable, attachant à chaque idée banale une suspension d'idées profondes et ingénieuses qui ont tourmenté les cerveaux en les grevant d'impressions somptueuses, bizarres, pénétrantes, inflexiblement originales. Ce furent deux fêtes rares.

« La Maison d'Art » va poursuivre cette heureuse tentative. Dès jeudi prochain, KÉFER et AGNIEZ y donneront un concert-conférence destiné à faire l'histoire des instruments à cordes, *pinçés et grattés*, comme disait le programme de la même solennité quand elle fut tenue récemment à « la Maison du Peuple », car c'est le Peuple qui en eut les savoureuses prémices. Les admissions ne se feront que sur invitations acceptées, car si « la Maison d'Art » est, en rêve, vaste comme l'Art, ses locaux ne comportent qu'un public restreint de cent auditeurs, ce qui vraiment est bien, les foules gâtant un peu l'impression des œuvres qui vivent surtout la vie intellectuelle privée, amie des petits comités, fraternels et familiaux.

D'autres fêtes du même caractère suivront. Cette fin de saison permettra donc à « la Toison d'or » de se tâter et de tenter la future aventure. Pour l'hiver prochain, toutes les expériences utiles auront été faites, et la série des réceptions et des expositions sera vraisemblablement ininterrompue. Un vrai Club d'art sera institué, évitant la promiscuité et le bruit des trop grands conglomerats de membres et unissant, en un ensemble eurythmique, l'hôtel privé, comme le serait celui d'un grand amateur, et les splendeurs des belles collections particulières, offertes largement et sans interruption aux Esthètes qui éprouvent le besoin quotidien de se repaître d'artistiques effluves.

LIVRES NOUVEAUX

Pages mystiques, par SÉVERINE. Simonis-Empis, éditeur, Paris. Un volume de 320 pages. — **Les Gavés et les Meurt-de-faim**, par ALICE BRON. Lebdgue et Co, Bruxelles. Une brochure de 70 pages.

Deux œuvres de femmes, deux œuvres de pitié. Pour la Parisienne, pitié s'étendant à toutes les misères européennes, à toutes les misères humaines plutôt, à mesure que les événements extérieurs les lui révèlent; pour la Belge, pitié se resserrant tout entière autour d'une grande classe de miséreux vue et étudiée de près. (M^{me} Alice Bron est présidente du bureau de bienfaisance de Monceau-sur-Sambre.)

Séverine, artiste et fine jusque dans l'ardeur toujours décorative de ses revendications; Alice Bron, impétueuse, se souciant moins d'art que de se faire écouter en parlant aussi haut qu'elle peut.

Toutes les deux nous conduisent devant la misère, toutes deux nous la font toucher du doigt, dans tous ses détails. Elles ne pro-

posent pas de remède. Pourquoi le feraient-elles et comment réussiraient-elles si elles essayaient ?

Ne font-elles pas leur métier de femme en nous sortant des abstractions et des généralités où nous reléguons ces questions ? Et ne viennent-elles pas, l'une avec véhémence, l'autre avec un art senti et charmant, renouveler et sensibiliser nos émotions et tendre ainsi le ressort de notre volonté agissante ?

Ne semble-t-il qu'il vienne aux femmes, lentement, comme une intuition de leur véritable pouvoir ?

Parmi toutes celles qui voient de plus près la vie et qui sont jetées au milieu de l'universel champ de bataille et de ruse, parmi celles-là enfin qui ont eu l'occasion de se former un jugement personnel et humain, il en est quelques-unes dont l'œil a embrassé, outre les faits, quelques rapports : entre autres les rapports de leur cerveau avec la totalité, ou du moins avec l'immensité de la besogne à faire pour diminuer le malaise général ; elles ont acquis les premières notions de ce que l'esprit féminin seul peut apporter à cette tâche.

Faite aux résignations lentes et aux passives acceptations, c'est la femme qui le mieux poétise et adoucit par exemple, l'idée de la mort, que les siècles imprégnés de l'actif esprit masculin nous ont faite si terrible. Séverine qui l'appelle la Grande Amie et qui lui fait des bras si doux et si reposants, a accompli en cette courte page un des plus beaux actes d'amour et de pitié dont la femme puisse se glorifier. Dans la lutte de notre race avec la nature, il est des résignations qui sont des victoires, par la paix qu'elles nous donnent et par la fièvre qu'elles nous ôtent. Quand la lutte est finie c'est à la femme d'en éteindre les dernières rancœurs en montrant à l'homme, fût-il vaincu, tout le chemin parcouru et tout le bon grain semé par le sang et par les coups. C'était à la femme, à cette heure où les hommes, aveuglés par la perte des paradis, devenaient lâches devant la mort, c'était à elle à la montrer souriante, et à lui ôter cette enfance auréole de terreur tressée le long des siècles par la peur de l'inconnu ; à elle d'apporter à l'esprit la philosophie du geste éternel de sécurité dont elle a essayé de bercer toutes les angoisses.

Et ce n'est là pourtant qu'une seule de ses attitudes.

Mais qu'il faudra longtemps avant qu'elle se devine tout entière elle-même !

Pourtant, en ces deux femmes tant d'autres points encore indiquent une marche sur une route nouvelle, nécessaire ; route s'ouvrant d'elle-même mais où les confiantes seules osent entrer.

Voyez tous ces faits isolés qui les arrêtent — comme les arrêtent les détails dans l'ensemble d'une œuvre d'art. Tous ces faits isolés qui les frappent et dont elles se font les multiples échos sont les matériaux indispensables à la reconstruction des nouvelles théories. Les femmes — celles qui vivent dans l'atmosphère de leur temps — en voient le reflet dans les *petites* choses. Et que pourraient des théories et des généralités si elles n'étaient appuyées par tous ces petits détails dramatisés, seules étincelles atteignant la masse, qui ne voit que les faits ? Quelles sont du reste les grandes pensées qui se sont incarnées dans l'humanité quand elles ne furent pas vulgarisées par de petits faits de tous les jours ? Pourquoi, quand nous lisons Platon, le trouvons-nous encore profond et neuf ? Mais il aurait eu le temps de devenir plus que banal et il le serait devenu s'il avait été canalisé dans l'esprit de la multitude par le cerveau émietteur de la femme.

En ces temps, où il est nécessaire, pour la justice, que la force et la pensée modernes se banalisent, s'universalisent, les femmes

ont tout un travail de termites à faire. Quelques-unes le font déjà, humblement penchées sur leur besogne, ne se lassant jamais, regardant sans mépris leurs sœurs oisives, ou trop ambitieuses, ou — et c'est, hélas ! le plus grand nombre — trop asservies à la sévère matière ; elles savent que toutes les imiteront quand elles auront compris. Peut-être faudra-t-il qu'un bout de laurier, comme le dit en souriant Séverine, vienne les éclairer sur la valeur de celles qui sont en avant.

Eh bien, que ce bout de laurier leur vienne de l'autre moitié de l'humanité — car pas plus que les grands hommes actuels, les vraies femmes ne veulent des lauriers officiels. — Et que les hommes, qui ont tant douté et tant médité des femmes en ce siècle, se lèvent et se découvrent devant celles qui se servent courageusement de leur faiblesse même et de tous les défauts qui les font femmes, pour lutter à côté d'eux et remplir les missions qu'ils ne pourraient peut-être pas accomplir.

Chez les Allemands. *L'Art et les Mœurs*, par TÉODOR DE WYZEWA.
Un volume de 240 pages. Paris, Perrin et Cie, éd.

Voyage d'un spirituel et d'un raffiné qui jouit passionnément de tout l'art ancien, enfoui, en cette Allemagne, sous la lourde carapace du moderne esprit d'imitation, sévissant là plus qu'ailleurs.

Je voyage sans aucun ennui avec ce curieux qui jette quelques regards sagaces sur une foule de choses qui m'intéressent, — Augsbourg et son musée, Munich, Vienne, Berlin, le caractère allemand, les classes supérieures et les classes ouvrières à Berlin, etc., etc., — et qui voit toute la vieille Allemagne, honnête et méthodique, crouler sous l'influence néfaste de Berlin ; — Berlin, s'organisant grande ville en vingt ans, et introduisant l'instabilité des choses factices dans les mœurs patriarcales.

M. de Wyzewa comprend admirablement toute l'Allemagne ancienne, la naïve profondeur de ses vieux artistes. Ils lui appartiennent ; moralement, ils sont ses compatriotes ; par eux il retrouve le courant fraternel qui unissait les Germains de diverses nuances et quand il parle de Burgmayr, de Holbein, de Dürer, de Cranach, je me sens en pays ami.

Mais quand il parle des Allemands d'aujourd'hui je sens l'impuissance de peindre les choses devenues étrangères et je pense à cet Arabe qui voyait Rops dessiner des palmiers. — « Ne profane pas les arbres de ce pays en les dessinant, lui disait-il. D'ailleurs, ils ne te diront rien, tu n'es pas d'ici. Retourne dans ton pays et dessine les arbres qui y croissent, ceux-là *te parleront*. »

Nous ne comprenons pas les Allemands actuels et nous ne pouvons les définir parce que nous les voyons « à l'envers », en passant. — Dans toute la partie du livre qui traite d'actualité, — dans ce livre-là et dans tous ceux qui parlent de la même chose — on se sent perpétuellement « en voyage ».

Nul repos familial, et nulle figure hospitalière, aucune des intimités du foyer où l'on disserte dans une sécurité amicale et où le bon petit vin blanc qu'on n'a pas payé vous rend d'une humeur plus facile — et partant plus profonde.

Puis encore, dans un pays étranger, nous jugeons facilement le passé parce que nous tenons la clef de ses préoccupations, qui étaient les mêmes dans l'ensemble que celles de notre passé à nous. Nous réduisons aisément nos minuscules divergences à une grande unité, réelle ou imaginaire, et la fraternité apparaît. Pour le présent, cette ressemblance générale nous est plus difficile à dégager, — heurtés que nous sommes par tant de différences immédiates.

Et il faudrait monter très haut, jusqu'aux idées mères de notre temps, pour bien comprendre nos voisins et voir comment ils manient les circonstances, partout identiques, qui les ballottent comme nous.

Ne croyez-vous pas, par exemple, que cette influence dissolvante de Berlin n'est que l'accident nécessaire, l'instrument, l'occasion fortuite qui vient rapidement indiquer le peu de solidité réelle de toute cette sagesse hiérarchisée qui semblait personnifier l'Allemagne? Et ne fallait-il pas que toute cette lourde vertu ne fût qu'une graine déposée par les circonstances extérieures, s'il suffit de vingt ans pour la faire fondre?

Extérieurement, cette lente Allemagne vit une époque différente de celle que nous vivons et c'est ce qui fait que nous nous y sentons partout mal à l'aise.

C'est le côté que M. de Wyzewa a si bien noté — mais au fond, la tempête passionnée qui souffle sur l'Europe agite aussi ces faux tranquilles — et toutes les petites différences qui les séparent de nous, nous froisseraient moins si nous pouvions pénétrer jusqu'au grand fond semblable qui nous relie à eux. On l'atteint difficilement? Certes; et l'auteur, qui aime à creuser, fera peut-être de cette étude le sujet d'un second volume.

AU CONSERVATOIRE

La dernière séance donnée au Conservatoire par l'Association des professeurs d'instruments à vent a brillamment clôturé la série des concerts offerts par les excellents instrumentistes. On y a applaudi deux compositions de Léon Du Bois : une *Danse antique* et un *Menuet*, joliment écrites et bien instrumentées, la sonate pour piano et violoncelle de Saint-Saëns, à laquelle MM. Théo Ysaye et J. Jacobs ont donné une interprétation remarquable, et, pour finir, l'admirable *Quintette* de César Franck, qui semble grandir à chaque audition. M. Ysaye et le Quatuor Marchot l'ont exécuté avec une ferveur artistique émouvante.

Un intermède vocal composé de pièces anciennes, religieuses et profanes, chantées avec justesse et avec goût par l'Octuor fondé par M. Léon Soubre, a complété cet attrayant programme. On a surtout applaudi le madrigal de Clemens non Papa *Doux Rossignol* et la chanson de Mathieu le Maistre *Les Tribulations conjugales*, qui a été bissée.

CHAMBRES D'ÉTUDIANTS

L'Escholier publie sous ce titre un article très intéressant qui montre combien l'attention de la jeunesse est fixée sur les efforts des artisans d'art :

« Il y a huit jours s'ouvrait à Bruxelles le Salon de la *Libre Esthétique* où, succédant aux œuvres diversement belles des peintres, sculpteurs, forgerons, relieurs, me frappa l'exposition de M. G. Serrurier : *Une chambre d'artisan*. « On s'imagine généralement, dit-il dans une brochure explicative, qu'une habitation meublée et décorée avec goût constitue le privilège des seuls fortunés... Ainsi est exclue de la vie intellectuelle une classe de gens, et combien nombreuse, qui va de l'ouvrier au bourgeois aisé — « artisans » — faute d'un vocable plus précis... Tout fait prévoir une prochaine floraison d'art, et cependant rien ne sera instauré de durable si cette poussée ne doit profiter qu'à quelques-

uns. La popularisation du sens esthétique doit être considérée comme une nécessité absolue. »

Et de voir — en sa tonalité claire — cette pièce passagèrement aménagée, d'une manière à la fois simple, familiale et avenante — l'idée m'est venue d'une semblable installation à nos chambres d'étudiants.

Sans doute — il n'est point question de déménager nos meubles et d'orner nouvellement nos cabinets de travail. Mais je voudrais voir l'art appliqué aux objets usuels y remplacer le bric à brac pédant qui nous encombre. Que des papiers très unis et des frises sans recherche recouvrent quand elles seront usées les tapisseries à ramages qui nous offusquent la vue — il n'en coûtera pas plus cher. Qu'aux murs — les chromolithographies bruyantes fassent place aux gravures anglaises telles les quatre saisons de Sumner) ou aux affiches de maîtres. Les Grasset — sans texte — sont de vraies peintures, et pour masquer les portes trop nombreuses rien ne vaut les double-colombier de Willette, dont la Zélandaise, par exemple, simule les panneaux décoratifs du théâtre Flainand. Au lieu d'orner les cheminées de bronzes branlants et de galvanoplasties écaillées, pourquoi ne prendre un large grès trapu et sauvagement coloré des manufactures de Virginal et en faire s'élever de hautes graminées à panaches? Si à côté de la bibliothèque ouverte et familière des livres aimés il en est une autre — celle des vieux bouquins d'humanités et des prix à filets d'or sur cartonnage grenat — que vous préférez abriter, pourquoi recourir aux tentures lourdes et tapageuses au lieu des courtines en tissus de coton très simples, ornées d'applications dont le dessin et la coloration font seules la valeur? Peu à peu, au courant des acquisitions nouvelles, entourez-vous de ces objets esthétiques, plus faciles et en communication plus directe avec l'âme. Des presse-papiers, des encriers d'étain, des grès flammés, des porcelaines d'Ostende très naïves, un jour peut-être, des reliures en cuir gaufré; à vos eaux-fortes, à vos photographies de vacances tout bonnement des cadres de bois blanc teint vieux rose ou vert pâle, des anneaux, des tringles, des penderies pour vos toques d'astrakan à insigne mieux ouvragée, en beau cuivre luisant : tout cet ensemble qui rend l'atmosphère harmonieuse et unie.

Et quand plus tard, étudiants, mes frères, vous serez pères de famille et bâtirez une demeure, réservez à votre fils étudiant une chambre donnant au midi. Faites établir, ayant vue sur les frondaisons du jardin, une fenêtre, dont voici les principes appliqués à la chambre d'artisan de la *Libre Esthétique* : « Toute fenêtre doit servir à deux buts : permettre aux habitants de voir au dehors et laisser entrer le plus largement possible la lumière extérieure.

Le regard peut ainsi se porter librement au dehors par la partie inférieure. La partie supérieure, par où pénètre la plus grande quantité de jour, est ornée de vitraux qui colorent la lumière et lui enlèvent ce qu'elle a de trop blafard. Ce traitement rationnel de l'éclairage diurne des habitations permet de supprimer les tentures et draperies — en même temps qu'il rend aux rideaux leur véritable rôle. »

Vous ferez aussi charpenter des meubles *pratiques*, exigeant aussi peu de main-d'œuvre que possible, mais exécutés d'après les véritables principes. Fortement agencés, ils seront solides et résisteront. Vos fils pourront les garder en leur installation définitive — et leurs clients viendront s'asseoir devant un bureau que la

chaleur sèche des calorifères n'aura pu faire jouer — sur des chaises de paille à large dossier.

« Pour les clients, dit M. Picard dans *Mon oncle le jurisculte*, deux chaises empaillées : qu'importe le confortable à ceux que ronge le souci des intérêts? »

Vous recouvrirez les planchers de tapis de « la Royale » dessinés par Lemmen — des emmèlements de faunes et de flores charmeront les regards — et j'allais dire que les objets d'art seraient superflus.

TH. B. »

PETITE CHRONIQUE

En raison du succès qu'il obtient, le Salon de la *Libre Esthétique* sera prolongé de huit jours. La clôture est fixée irrévocablement au dimanche 7 avril.

Mercredi prochain, 3 avril, à 2 1/2 heures précises, quatrième et dernier concert avec le concours de MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, professeurs au Conservatoire, Zimmer, Bogaerts et d'un orchestre de symphonie sous la direction de MM. Paul Gilson et Guidé. Au programme : Les *Variations symphoniques* pour piano et orchestre de César Franck, le prélude pour orchestre d'*Alva*, drame de P. Gilson et E. Hiel (première audition), le *Quintette* (inédit) pour piano et instruments à vent d'Albérie Magnard (première exécution), la *Suite basque* (inédite) pour flûte et quatuor à cordes de Charles Bordes. Prix d'entrée : 5 francs (places réservées) et 3 francs.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — Cinquième liste d'acquisitions : HENRI DE GROUX. *Mont Salvat*; *les Bohémiens en voyage*. — EMILE BERCHMANS. *La Vie* (tapisserie décorative). — M. LUCE. *Un jardin aux Grésillons près Poissy*. — GEORGES MORREN. *Encrier* (étain). — ALEX. CHARPENTIER. *Puisis de Chavannes* (bronze); *Camille Pissarro* (étain); *Edmond de Goncourt* (étain); Modèles (bronze) de gaufres : *Fédération des avocats*, *Libre Esthétique*, *Estante originale*, *Imprimerie Lemerrier*, *Christ*. — HERMANN PAUL. *La Vie de Madame Quelconque* (3^{me} et 4^{me} ex.) — PAUL DU BOIS. Salière (étain) (deux exemplaires). — DAUM. *Violettes coupées* (flacon à parfums); *Iris et sagittaire* (vase verre). — DAMMOUSE. Vase carré (grès polychromé).

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures précises, dans la salle de l'Alhambra (Empire-Palace), aura lieu la troisième des séances organisées par la Société des Nouveaux Concerts. On y entendra, pour la première fois à Bruxelles, l'orchestre du *Concertgebouw* d'Amsterdam, sous la direction de Willem Kes.

Au programme : *La Fiancée vendue* de F. Smetana; la symphonie en *ré mineur* de Christian Sinding; la deuxième partie de la symphonie *A ma patrie* de B. Zweers; les variations de Brahms sur un thème de J. Haydn; *Viviane* d'Ernest Chausson et la *Chevauchée des Valkyries*.

La seconde séance de musique de chambre donnée par MM. Sevnants, pianiste, Deru, violoniste, et Bouserez, violoncelliste, aura lieu le jeudi 4 avril, à 8 1/4 heures, à l'hôtel Ravenstein. Elle sera consacrée à Rubinstein et donnée avec le concours de M^{lle} Mathilde Cardon, cantatrice.

La Société des Aquafortistes belges, sous la présidence d'honneur de la comtesse de Flandre, organise actuellement son 6^{me} concours annuel. Les concours sont au nombre de deux : 1^o Concours général : Une gravure inédite d'un sujet au choix de l'artiste : les gravures à l'eau-forte (à l'exclusion de celles exécutées sur zinc), les gravures sur bois et les lithographies; 2^o La composition gravée d'un frontispice de livre au choix de l'artiste. Les œuvres ne pourront dépasser 36 x 25 centimètres et devront être remises à la Société avant le 15 septembre. Les meilleures seront publiées dans l'album de la Société.

La 9^e exposition internationale et triennale des Beaux-Arts organisée par le Cercle artistique et littéraire de Namur, sous les aus-

pices de l'Etat, de la Province et de la Ville de Namur, s'ouvrira le 23 juin 1895.

Cette exposition inaugurera le Hall d'exposition du Kursaal de Neuse que vient d'élever la ville de Namur. Le salon de 1895 aura donc un attrait tout particulier et son ouverture fera l'objet d'une solennité exceptionnelle.

Pour tous renseignements s'adresser à M. J. Trepagne, secrétaire de la commission directrice de l'exposition.

La onzième exposition de la Société des Artistes indépendants s'ouvrira le 9 avril au Palais des Arts-Libéraux (Champ de Mars). Les dates fixées pour le dépôt des œuvres sont les 2 et 3 avril. Chaque artiste aura droit d'exposer dix œuvres groupées selon ses indications.

Le jury de peinture du Salon du Champ de Mars s'est réuni cette semaine.

Le nombre des envois à examiner dépasse cette année 2,500, en augmentation de 300 sur 1894 et de 500 sur 1893.

Il a été décidé que les caricatures seraient désormais exposées ensemble et figureraient au catalogue sous une rubrique spéciale.

Sous le titre *Art-Charité* (chorale de dames pour l'exécution d'œuvres nationales), une société nouvelle vient de se constituer sous la direction de M. Henri Thiébaud.

S. M. la Reine en a accepté le patronage, et le comité compte à sa tête, comme présidente d'honneur, M^{me} la comtesse Ed. de Liedekerke, et comme présidente effective, M^{lle} Euph. Beernaert. Ainsi que son nom l'indique, le but de l'œuvre est double : 1^o faire entendre des œuvres belges (tout en n'excluant pas la musique étrangère); 2^o organiser des fêtes de charité ou y participer.

M. Léon Jehin a donné à Monte-Carlo un concert symphonique consacré aux maîtres de l'école belge qui a obtenu un très grand succès. On a fait fête au violoniste Comte pour la façon dont il a joué la *Chanson de jeune fille* d'Auguste Dupont ainsi qu'au clarinetiste Prouven pour son interprétation de la *Berceuse* de Radoux. La suite tirée de *Milenka* de Jan Blockx a beaucoup plu. Des œuvres choisies de Peter Benoit, Litolf (hum! parmi les Belges?), Waelput, Grétry, etc. terminaient dignement cette intéressante séance.

Le Conservatoire de Nancy, dirigé par M. Guy Ropartz, a clôturé la saison musicale par un attrayant concert au programme duquel figuraient une Symphonie de Haydn, le *Camp de Wallenstein* de V. d'Indy, l'*Enterrement d'Ophélie* de Bourgault-Ducoudray, la *Nuit de décembre* de P. de Bréville, la *Romance* pour violon de Wagner, jouée par notre compatriote M. Steveniers, et des fragments de *Pêcheur d'Islande* par M. Guy Ropartz.

On a chaudement applaudi ces diverses œuvres, et en particulier le drame de M. Ropartz. Dans le prélude pour le troisième acte : la *Mer d'Islande*, le motif de la *Mer* et celui de la *Menace de la mort par la mer* sont traités avec une incontestable maîtrise. La mer gémit et gronde, tandis que la nostalgie de la terre de Bretagne se traduit par le développement d'un thème populaire. Soit au point de vue du pittoresque, soit à celui du rôle prépondérant et fatal joué par la mer dans le drame, M. Guy Ropartz a eu là une vision extrêmement pénétrante.

Puis c'est la scène d'amour entre Yann et Gaud, scène adorable, empreinte d'une tendresse poignante. Enfin, les *Danses* sur des motifs populaires bretons, au curieux rythme, d'une belle et franche allure carrée.

La société de musique religieuse *Schola Cantorum*, nouvellement fondée à Paris, organise des concours mensuels de composition. Désireuse de réagir sur les empiétements du mauvais goût et d'amener les organistes à s'inspirer davantage de l'idée liturgique, elle a mise au concours des versets pour l'hymne *Ave Maria Stella* du plain-chant.

Les concurrents sont tenus de s'inspirer le plus possible de la mélodie et de la tonalité grégoriennes. Les manuscrits peuvent être envoyés jusqu'au 1^{er} avril à M. Charles Bordes, maître de chapelle de Saint-Gervais, 2, rue François Miron, à Paris.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galleries d'exposition et de vente
OUVERTES TOUS LES JOURS

EXPOSITION VAN STRYDONCK ET TIFFANY

Entrée : 1 franc ; le Dimanche, 50 centimes.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR
BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

EN VENTE

à la Maison d'Art de la Toison d'or

(56, avenue de la Toison d'or).

I M O G È N E

PAR

Edmond PICARD

Edition de la Société anonyme L'Art.

Un volume format des eucologes, tiré à petit nombre et hors librairie. Prix : 4 francs. Avec cartonnage artistique spécial : fr. 6-50.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 40.00 ; Union postale, fr. 43.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

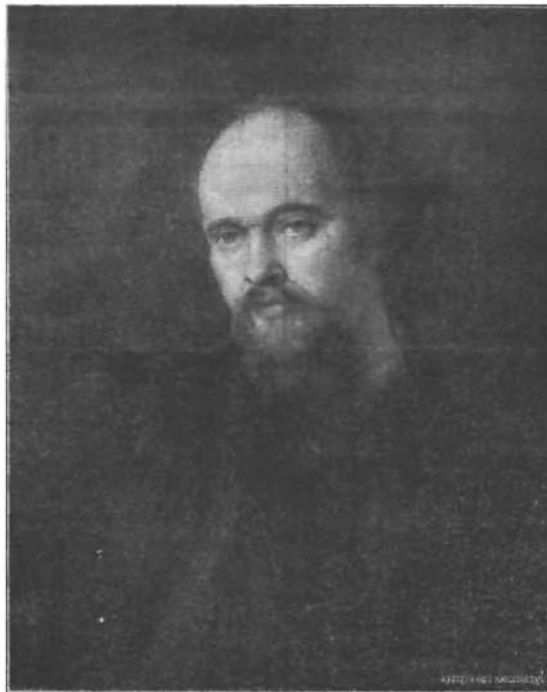
LA LIBRE ESTHÉTIQUE (cinquième et dernier article). — LA SOCIALIZATION DE L'ART. — NOTES DE MUSIQUE. — ACTES DE FOI. *M. Jules Bois*. — MÉMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

La Libre Esthétique.

(Cinquième et dernier article) (1).

Les visiteurs qu'arrête, en cette dernière salle de la *Libre Esthétique* où sont réunies quelques œuvres de choix, la calme beauté du *Portrait de Lady Garvagh* et du *Dante-Gabriel Rossetti* de G.-F. Watts s'étonnent parfois de voir, parmi des toiles aux témérités

(1) Voir nos nos des 3, 10, 17 et 24 mars derniers.



Portrait de D.-G. Rossetti par G.-F. WATTS, R. A.

batailleuses, ces manifestations d'un art déjà éloigné, apparenté aux maîtres anglais du XVIII^e siècle, à Reynolds, à Gainsborough. Ils ignorent que Watts fut classé, avec les porte-drapeau du mouvement préraphaélite, avec J.-E. Millais, avec Holman Hunt, avec Rossetti lui-même, parmi les indisciplinés et les irréguliers, qu'il lutta contre l'indifférence ou l'hostilité de ses contemporains et souffrit pour la cause sainte de l'émancipation de l'art. Aux côtés de son ami Ford-Madox Brown, Watts défendit énergiquement, à coups d'œuvres vaillantes, le principe d'un art intellectuel et pur qu'il dressa de toute sa hauteur contre les formules alors en honneur. Il fut le précurseur de la confrérie dont le *Germ* précisa les

tendances et qui devait exercer sur l'art une influence que, de nos jours encore, les artistes anglais subissent profondément.

Il était juste, indépendamment de la valeur des deux toiles, si pénétrantes en leur expression concentrée, que Watts figurât au premier rang des invités de la *Libre Esthétique*. L'intérêt de son envoi se double de la personnalité de l'un de ses modèles, D.-G. Rossetti, que l'un des trois fondateurs de la confrérie, William-Holman Hunt, aujourd'hui chargé d'années, retiré des luttes, un peu oublié de ses compatriotes mais toujours alerte et âpre au travail, nous montre âgé de 25 ans. Ce Rossetti au visage émacié, souffreteux, aux yeux ardents, à l'expression amère et exaltée, est bien différent de celui que peignit, dix ans plus tard, dans une attitude de méditation calme, G.-F. Watts, et qu'une heureuse coïncidence a permis de placer côte à côte au Salon. L'œuvre paraît agressive, tracée par un sectaire à l'intransigeance méprisante. Elle est, à cet égard, d'un puissant intérêt et évoque, mieux que toute chronique, l'époque où la beauté de Miss Sidall révolutionna la peinture des P. R. B.

Le portrait que nous offre Watts présente de l'auteur de *Beata Beatrix* une image plus reposée et comme assagée par les années. La peinture en est belle, énergique sans brutalité, harmonieuse dans son coloris sobre et discret. De l'atelier de la Little Holland House, connu de ceux qui ne se contentent pas de l'étude superficielle que peut leur fournir le hasard des expositions, le portrait de D.-G. Rossetti entrera à la Galerie Nationale avec ceux de William Morris, de Burne Jones, de Walter Crane et de Watts lui-même, qui aura la gloire d'avoir résumé en quelques œuvres définitives toute une génération d'art.

Parmi les autres envois qui, dans la même salle, requièrent l'attention, citons l'aquarelle argentée et vraiment exquise de M. Thys Maris, l'un des trois frères qui se sont fait en Hollande un nom glorieux. Thys est moins connu que Jacob, le paysagiste, et Willem, l'animalier. Depuis longtemps établi à Londres où il vit dans un isolement farouche, dédaigneux de la popularité des expositions, il n'a guère gardé de relations dans son pays d'origine et n'en a point noué de nouvelles en Angleterre. Des trois Maris, Thys est incontestablement le mieux doué, le plus artiste et le plus personnel. Sa *Promenade aux grâces florentines*, au coloris de rêve, aux procédés de peinture indéchiffrables, a une poésie adorable en sa gamme de tons discrète. C'est, au sens absolu, une Œuvre d'art précieuse et raffinée, qui domine les écoles, les systèmes et les époques. Proche, un pastel de J.-M. Swan séduit par la félinité de ses *Tigres*, prestigieusement dessinés. Lerolle déshabille avec goût un modèle qui paraît avoir posé dans l'atelier de Besnard, John Lavery croque une

pochade insignifiante, Smits harmonise judicieusement, en ses *Rajahs*, les bleus clairs, les jaunes d'or, les verts de cafetan et les rouges de corail. L'alanguissement d'une main d'ivoire d'Ophélie, par Arthur Craco, — une œuvre attachante en ses tendances intellectuelles, — fait pendant à une figurine d'étain, étrange en son geste à demi prostré, de Victor Rousseau. Et voici, en face, le jeune chef d'école vanté par les Allemands, Ludwig von Hofmann, qui paraît, en ses compositions à l'huile et au pastel, les unes violentes et tapageuses, d'autres frottées de tons légers, avoir traversé, avant d'imaginer ses sujets fantaisistes ou réels, les atmosphères dans lesquelles se meuvent Besnard, d'une part, Gauguin, de l'autre. Une *Eve* plaît par l'expression sincère d'un art dénué de complications. D'autres essais font hésiter sur la valeur de l'artiste et attendre une manifestation plus complète de sa personnalité.

Nous attendrons, de même, pour juger M. Robert Picard, que nous ayons pu pénétrer les intentions et le but qui, dans les œuvres qu'il expose cette année, nous échappent. Un mot toutefois de la moins obscure d'entre elles, d'ailleurs la pièce capitale de son envoi. Épris de



Illustration pour *The Queen of the fishes*,
par M. LUCIEN PISSARRO.

colorations riches, poursuivant, en même temps que la beauté du décor, l'expression poétique et symbolique, le jeune peintre a réalisé, dans sa *Décoration pour galerie*, un effort d'art énorme récompensé plutôt par le rare attrait des détails que par l'impression d'ensemble. Il y a, dans telles parties de la toile, prestigieusement exécutées, des fleurs au coloris voluptueux, des chatouillements de plumes de paon, des végétations prodigieuses aux scintillements de pierreries, des laes aux

reflets métalliques sommeillant en des dédales de pagodes et de pavillons. Deux figures semblent évoquer, en ces enchevêtrements, l'idée du calme, du bonheur ou de l'amour. Peut-être l'effet serait-il mieux réalisé si la composition était dégagée des broussailles qui l'obscurcissent et réduite à une architecture méthodique. Il est difficile de concevoir au point de vue décoratif une œuvre peinte avec une minutie de primitif et qui demande à être regardée presque à la loupe. Les dimensions excessives de la toile ne permettent guère, d'autre part, une vue d'ensemble suggérant l'émotion artistique qui se dégage avec force des détails. La *Décoration pour galerie* demeure une tentative qui décèle une âme singulièrement affinée et une vision aiguë, mais, au demeurant, d'une complication et d'une difficulté d'exécution non proportionnées au résultat artistique atteint.

L'impression que nous a fait éprouver, au dernier Salon du Champ-de-Mars, et que nous avons consignée dans ces colonnes, le tableau de Léon Frédéric : *Tout est mort!* nous demeure même devant cette œuvre de décevant labeur. On peut se demander, comme pour le tableau précédemment analysé, si l'auteur n'eût pas obtenu avec infiniment plus d'intensité l'effet poursuivi en limitant sa vaste toile à quelques éléments caractéristiques. On n'éprouve nulle horreur devant les torrents de cadavres proprets et lisses que roule, en des fleuves de sang et de flammes, M. Frédéric. Et peut-être une tête de cheval mort dessinée par Dario de Regoyos donne-t-elle, malgré sa gaucherie, une émotion plus dramatique que la fricassée de membres nus, de torsos et de têtes fendues cuisinée par M. Frédéric.

L'art caractéristique de M. Eugène Laermans, que nous avons analysé l'année dernière, a de sérieuses qualités d'expression un peu poussée à la charge, d'accent et de vigueur. Des quatre toiles nouvelles que l'artiste aligne à la cimaise, la *Prière du soir*, l'esquisse *Les Mendiants* sollicitent particulièrement par leur côté tragique.

Non loin de là M. Fernand Khnopff se manifeste par deux paysages d'une impression pénétrante, véritables « portraits » de sites rustiques, et par une série d'illustrations imprégnées d'une aristocratie de belle allure.

Et voici, après un coup d'œil aux belles et fidèles reproductions de Rubens par le graveur Lenain, à l'attachante et très artiste série des gravures, cuirs ciselés et eaux-fortes d'Auguste Lepère, aux curieuses illustrations archaïques d'Aubrey Beardsley pour *Le Morte d'Arthur* de Malory, aux dessins, pastels et bois gravés d'Hermann Paul, H.-G. Ibels, Jossot et Vallotton dont nous avons précisé maintes fois l'art aigu, sans oublier ce petit livre parfait de Lucien Pissarro : *The Queen of the Fishes*, dont nous publions ci-dessus une planche caractéristique, voici accomplie notre promenade à la *Libre Esthétique* qui, ce soir, aura vécu.

Ne quittons pas ce foyer d'art si vif et si réconfortant sans signaler les quelques œuvres de sculpture que nous n'avons pas rencontrées jusqu'ici et qui nous paraissent dignes d'attention.

C'est, d'abord, la coupe de Victor Prouvé, *La Nuit*, dont la planche que nous publions hors texte donne une idée exacte. L'exécution serrée et nerveuse des figures, le modelé des nus, le caractère des personnages qui symbolisent, sous la chevelure éployée de la déesse nocturne, les passions qu'abritent les ténèbres, en font un très précieux objet d'art.

Le nom de Victor Prouvé appelle tout naturellement celui de son collaborateur habituel et ami Camille Martin. Nancéens tous deux, ils ont accompli de concert d'importants travaux de reliure d'un goût sûr et d'une exécution remarquable. Ils exposent cette fois isolément: M. Camille Martin a ciselé et martelé avec une rare maîtrise le buvard *Les Ronces*, dont notre phototypie offre l'image, Victor Prouvé a composé pour les *Symphonies de Beethoven* une couverture mosaïquée d'un beau caractère.

M^{me} Besnard est représentée par un buste délicatement modelé. M. Georges Frampton, le sculpteur anglais, dont *Mysteriarch* et *la Vision* furent très admirés l'an passé, expose, outre des médailles d'un joli sentiment décoratif, un grand bas-relief en bronze : *My thoughts are my children*, habilement composé mais d'une exécution un peu froide.

Les deux envois de son compatriote et ami Onslow Ford, une étude pour le monument Gordon et un élégant buste de jeune fille, l'emportent cette fois sur les siens.

Ces qualités d'élégance et de sentiment intime, on les retrouve dans les œuvres de Vallgren, parmi lesquelles il faut signaler une *Urne funéraire* en bronze vraiment charmante.

Quelques statuaires belges groupés autour de Constantin Meunier, donc nous avons, tout au début de nos promenades, analysé la triomphante exposition, complètent la manifestation sculpturale de la *Libre Esthétique*. Bornons-nous à citer, afin de ne pas allonger outre mesure ces notes cursives, les noms de MM. Van der Stappen, Paul Du Bois, Guillaume Charlier, Victor Rousseau et Arthur Craco.

Le Salon de la *Libre Esthétique* fermera irrévocablement ses portes aujourd'hui, dimanche, à 5 heures, un grand nombre d'œuvres d'art qui y sont exposées devant être expédiées aux expositions du Champ-de-Mars, des Indépendants, de l'Œuvre artistique à Liège, etc.

Le succès artistique du Salon a été considérable. Il a affirmé l'intensité du mouvement artistique créé en Belgique depuis quel-



Les Ronces, buvard en cuir ciselé, par M. CAMILLE MARTIN.

ques années et dont le résultat a été de faire de Bruxelles un véritable centre d'art international.

A cet égard, l'importante manifestation de la *Libre Esthétique*, qui réunit dans une même pensée de diffusion désintéressée toutes les activités artistiques : arts graphiques et plastiques, musique, littérature, industries d'art, est sans précédent et constitue, pour notre pays, une originalité qui a vivement frappé toutes les personnalités artistiques étrangères qui ont fait, à cette occasion, le voyage de Bruxelles. Citons parmi elles M. Roger Marx, inspecteur des Musées de France et l'un des plus ardents défenseurs des industries d'art, MM. Jules Chéret, F. Thesmar, S. Bing, A. Charpentier, H. de Toulouse-Lautrec, F.-R. Carabin, Camille Martin, René Wiener, J.-A. Daum, P. Roche, A. Delaherche, F. Aubert, G. et F. Pissarro, Hermann Paul, Th. Van Hoytema, S. Moulijn, D. de Regoyos, F. Thaulow, Max Stremel, Camille Maclair, Lugné-Poe, Ernest Chausson, Albéric Magnard, Raymond Bonheur, etc., etc. Tous se sont exprimés au sujet des tendances de la *Libre Esthétique*, de son indépendance et de son organisation, en des termes particulièrement élogieux.

A un point de vue plus spécial, les exposants auront lieu d'être satisfaits de la campagne. Le nombre des acquisitions a été de plus du double du chiffre atteint l'an passé. Et quelques achats faits par le gouvernement : le *Givre* de M. Emile Claus, *Juin* de M^{lle} A. Boch, le *Canal en Hollande* de M. Guillaume Vogels, ont affirmé les sympathies que provoque, même dans les sphères offi-

cielles, le mouvement franchement moderniste résumé par la *Libre Esthétique*.

Voici que de toutes parts le branle est donné. Liège ouvrira, comme nous l'avons annoncé, au début de mai, sur l'initiative d'un groupe d'artistes dont M. Gustave Serrurier est l'âme, une importante exposition internationale consacrée exclusivement aux arts industriels et d'ornementation. Le Salon triennal de Gand lui-même emboîte le pas. La Commission organisatrice vient de décider la création d'une section d'objets d'art pour l'organisation de laquelle elle a spécialement désigné deux des membres de son Jury d'admission, MM. Octave Maus et Paul Du Bois. Nous voici loin des routines et des préjugés d'autrefois !

A Paris, une entreprise artistique analogue à celle de la *Libre Esthétique*, et plus particulièrement de la Maison d'Art de la Toison d'or, qui en est la conséquence logique, est sur le point d'être fondée. Cette fois encore, ce ne sera pas de Belgique que viendra la contrefaçon.

A tous égards, l'influence de la *Libre Esthétique* et de son aînée, l'Association des XX, aura été décisive sur l'évolution des idées et l'émancipation de l'art.

La Socialisation de l'Art⁽¹⁾.

Conférence de M. Edmond Picard.

VI. — PRINCIPES D'ART SOCIALISÉ

Il est psychologiquement impossible qu'un art cessant d'être humain ait encore sur nous une influence émotive. L'Art, comme le Droit, la Religion, la Langue, est une grande force sociale destinée à intensifier les sentiments humains, surtout dans le sens noble.

Les œuvres d'art doivent montrer toutes les douleurs dont souffre l'Humanité et toutes les joies qui pourraient l'effleurer afin d'hypertrophier notre pitié et nos espoirs. Les émotions chez les hommes sont devenues pour ainsi dire invisibles, toutes les fêtes et tous les drames se passent dans les cerveaux sans être manifestés extérieurement. Les hommes contemporains s'accoutument à ressentir les plus vives émotions en conservant un visage impassible.

Il est impossible et inutile de créer un art tout à fait neuf, les seules causes d'émotions élevées étant les sentiments humains; il faut donc simplement essayer de les exprimer plus intensément et en employant des moyens rares. L'Art sera alors plus émotif.

C'est le besoin orgueilleux de faire des choses tout à fait nouvelles qui a fait surgir dans ces derniers temps de si nombreuses productions ne correspondant en rien à notre âme et qui, par conséquent, sont impuissantes à l'émouvoir.

Les tendances artistiques nouvelles devraient être considérées, au moins au début, comme des expositions d'art technique. Ce sont de louables efforts, des perfectionnements qui permettront à certains artistes, en appliquant ces procédés nouveaux à un art élevé, de produire des œuvres grandioses. Mais jusqu'ici le résultat est insuffisant.

Le désir de faire un art social, actuellement délaissé pour l'art privé, fera naître chez les artistes des forces géniales, et cet art répandra parmi les hommes un enthousiasme héroïque constant.

Nous considérons l'art comme une chose en dehors de la vie réelle et croyons que les profondes émotions qu'il nous donne ne doivent produire aucun résultat social; que l'héroïsme qu'il nous inspire ne doit et ne peut être appliqué dans la réalité. Cette conception est fautive. La seule raison d'être de l'art étant de nous exalter et de nous faire désirer le bonheur général, il devrait être mêlé à toutes nos actions de façon à nous influencer dans toutes les circonstances.

Lorsque nous visitons une exposition ou assistons à un concert, y allant tout exprès pour ressentir certaines émotions et étant momentanément extraits de la vie ordinaire, ces impressions naissent et meurent en laissant peu de traces et sans avoir une influence importante sur nos actes; tandis que si ces émotions nous frappent, à tous les tournants de la vie, non point par les caresses du bibelot, mais par le choc des belles œuvres, au moment où nous faisons n'importe quoi, elles nous rendraient plus nobles en toutes choses. C'est pourquoi l'Art doit se trouver partout, et surtout dans la rue, de façon à servir à tous et on doit habituer les passants à le regarder, ce qu'il ne sait pas faire aujourd'hui.

Les jouissances directes que donne l'art ne sont que secon-

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

daïres : sa grandeur réside dans l'ivresse que donnent la noblesse et la générosité qu'il engendre.

Quand l'art n'a pas un but socialisé il est secondaire et doit être jugé comme un luxe bourgeois assez méprisable.

(A suivre.)

NOTES DE MUSIQUE

Les Nouveaux Concerts

La Société des Nouveaux Concerts a fait entendre, pour la première fois en Belgique, l'orchestre symphonique du Concertgebouw d'Amsterdam, dirigé par Willem Kes, l'un des chefs les plus réputés de notre époque. Instrumentistes et directeur ont justifié leur célébrité et soulevé d'enthousiastes et sympathiques applaudissements.

Sans avoir la finesse et le brio de l'orchestre de Joseph Dupont, nerveusement conduit et spontané dans la compréhension des œuvres, la phalange instrumentale disciplinée par M. Kes possède des qualités de sonorité et de précision remarquables. Les attaques sont nettes, les nuances sont scrupuleusement réglées. L'interprétation donnée au poème symphonique d'Ernest Chausson, *Viviane*, d'une si jolie couleur légendaire et d'une inspiration si fraîche, a été absolument parfaite et a enchanté le compositeur, présent à l'exécution.

Viviane a d'ailleurs partagé avec la *Chevauchée des Valkyries*, admirablement jouée et bissée d'enthousiasme, les honneurs de la séance.

Les variations de Brahms sur un thème de Haydn ont paru, malgré l'ingéniosité déployée par l'auteur, d'un intérêt languissant. Une symphonie en quatre parties du danois Sinding, qui flotte entre Niels Gade et Grieg, sans avoir l'acquis du premier et la saveur du second, une étrange fantaisie de M. Zweers, intitulée : *A ma Patrie*, dans lequel une chansonnette s'enlace continuellement à un *lamento*, produisant un contraste plus comique qu'impressionnant, complétaient, avec l'ouverture de la *Fiancée vendue* de Smetana, déjà entendue aux Concerts populaires, ce programme « d'initiation », qui avait surtout pour objet de permettre à M. Kes de faire valoir, sous divers aspects, la virtuosité de l'excellent orchestre qu'il dirige.

La Libre Esthétique.

Le Quintette inédit d'Albéric Magnard pour flûte, hautbois, clarinette, basson et piano qui ouvrait la quatrième et dernière séance musicale de la *Libre Esthétique* décèle un tempérament musical de premier ordre. C'est, pensons-nous, l'une des compositions les plus fortes et les plus personnelles qu'ait produites la jeune école française. Comme toutes les œuvres de sérieuse valeur, elle ne livre pas, à première audition, le secret des pensées qui l'ont inspirée, et l'on conçoit que la nouveauté des timbres, la témérité des harmonies, l'originalité des rythmes surprennent quelque peu l'auditeur. Il faut avoir pénétré cette partition touffue, étudié de près les quatre parties qui la composent pour apprécier l'art avec lequel les idées fondamentales sur lesquelles elles reposent sont exposées, logiquement développées et résolues. Sous son extérieure complication, l'écriture de M. Magnard apparaît limpide, et le style de l'œuvre d'une absolue pureté. Variés d'aspect, de rythme et de couleur, les quatre morceaux (I. *Sombre*, II. *Tendre*, III. *Léger*, IV. *Joyeux*) constituent un ensemble d'une belle architecture sévère, dans laquelle s'enchaînent, comme des

motifs décoratifs heureusement choisis, les épisodes qui la fleurissent : tel, dans la troisième partie, ce souvenir des mélodées arabes, exprimé par le hautbois et accompagné par des bourdonnements aux rythmes contrariés, martelés par le piano ; tel encore, dans le final, ce récit plaintif, d'une émotion réelle, confié au basson.

Les difficultés d'exécution d'une œuvre de ce genre, dans laquelle chaque instrument joue un rôle de soliste, sont extrêmes et il convient de féliciter chaleureusement MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Boogaerts et Théo Ysaye d'avoir mené à bien cette périlleuse tentative. M. Boogaerts, qui débute par cette tâche que des instrumentistes réputés n'avaient pas osé assumer, a droit à un éloge spécial. Ecrite d'un bout à l'autre dans le registre élevé qui donne au basson, habituellement sacrifié dans les ensembles comme l'était jadis l'alto dans les quatuors à cordes, une sonorité et des accents nouveaux, sa partie offre des difficultés spéciales dont il a, malgré un accident survenu à son instrument au début de l'exécution, triomphé vaillamment.

Une composition pour violon. *Évocation*, de M. Alfred Marchot, fort habilement écrite et bien harmonisée, et les joyeuses *Valses romantiques* de Chabrier pour deux pianos complétaient la première partie du concert.

La seconde était réservée à deux œuvres symphoniques exécutées, en première audition, par un orchestre de cinquante musiciens avec un désintéressement et un dévouement à l'art qu'on ne trouve guère qu'en Belgique : le prélude composé par Paul Gilson pour le drame *Alva* d'Emmanuel Hiel et les *Variations symphoniques* de César Franck pour piano et orchestre.

Le prélude de Gilson développe avec la science des effets d'orchestre qui lui est habituelle un très caractéristique *Minnelied* qui date du xv^e siècle et que la tradition attribue à Marguerite d'Autriche. Ce chant, confié au hautbois, a été joué avec un sentiment exquis par M. Guidé.

Celui-ci a reparu, pour l'exécution du second morceau, au pupitre du chef d'orchestre et a conduit avec autorité les merveilleuses *Variations* du « père Franck », resplendissantes de jeunesse, de clarté et de poésie. On s'étonne que cette belle partition n'ait pas encore été exécutée dans l'un ou l'autre de nos grands concerts symphoniques.

M. Théo Ysaye, fort bien accompagné par l'orchestre, en a donné une interprétation vivante et colorée qui lui a valu un succès enthousiaste.

La Maison d'Art « La Toison d'or ».

MM. Gustave Kefer et Emile Agniez ont donné jeudi soir à la Maison d'art de la Toison d'Or une intéressante audition d'instruments anciens : clavecins aux sonorités grêles, évoquant un xviii^e siècle intime et charmant, piano-forte contrastant, par ses dimensions exigües, avec les majestueux Erard modernes, viole d'amour aux vibrations tour à tour plaintives et graves.

Au programme : J.-S. Bach, D. Scarlatti, Locatelli, Corelli, Milandre, Tartini, Bocherini, Mozart, Beethoven et quelques compositeurs contemporains qui ont permis à M. Gustave Kefer de faire constater, en même temps que ses qualités de virtuose et de musicien, les progrès accomplis dans la fabrication des instruments à cordes frappées, et spécialement des pianos Erard.

Les deux artistes ont été unanimement applaudis.

* * *

Le lendemain, en cette même Maison d'Art, c'était Yvette Gilbert qui réunissait, en matinée, un public choisi d'esthètes, d'artistes et de mondains. Dans le cadre restreint de la salle d'auditions, joliment décorée et ornée de tableaux clairs, l'art raffiné d'Yvette, tout en nuances, en finesses de diction, en sourires, en accents expressifs, est apparu plus éloquent encore qu'au théâtre.

C'est décidément une grande artiste que cette Yvette, qui provoque, par le prestige de sa diction merveilleuse et la variété de ses intonations, les émotions les plus profondes.

En manière d'intermède M. Jean Janssens, qui l'accompagnait au piano, a fait applaudir le Final du *Carnaval de Vienne* de Schumann et trois compositions de Louis Van Dam, qu'il a exécutées en excellent musicien.

ACTES DE FOI

M. JULES BOIS

M. Jules Bois, comme M. Péladan, occupe une place à part dans la littérature. Il est, certes, permis de ne point aimer ses livres, mais il est impossible de leur refuser le respect et l'estime : ce sont des actes de foi. Heureuses les croyances, quelles qu'elles soient, dont la flamme haute ne vacille pas aux trente-deux souffles pestilentiels de l'heure présente... Cette rose des vents est autrement redoutable que la Rose † Croix.

M. Jules Bois, qui consacrait récemment aux *Petites religions de Paris*, à leurs fervents, à leurs rites et à leurs temples, une étude approfondie, M. Bois a, lui aussi, sa chapelle où l'on enseigne l'ésotérisme, « science décriée », dit-il. C'est le *Cœur*, publication périodique à laquelle collaborent, à côté d'écrivains pour qui Eleusis n'a plus de mystères, des peintres et des écrivains déjà rencontrés au Salon de M. A. de La Rochefoucauld.

Mais ce recueil n'assouvit pas l'ardent prosélytisme de M. Bois, et deux livres qu'il vient de publier : *La Porte héroïque du Ciel* et *L'Eternelle poupée*, prophétisent encore le commencement d'une ère mystique, « des jours nouveaux dont l'espoir sera réalisé par l'union de la femme intuitive avec l'homme inspiré ».

J'ai peur que la *Porte héroïque du Ciel*, où je pique cette citation, ne s'ouvre que pour les initiés. Mais je ne fais pas, en ce qui concerne *L'Eternelle poupée*, les mêmes réserves. On peut pénétrer, sans Sésame introducteur, dans ce curieux livre. Le lecteur que ne rebuteront pas de parti pris quelques évocations symboliques, des maximes extraites du *Zohar*, la division de l'ouvrage en trois « Gestes » et les précieux ornements d'un style damassé ; ce lecteur s'intéressera au juste procès que fait l'auteur à notre société, lamentable poupée qu'attifent nos lois, nos coutumes, nos préjugés, nos vices.

J'entre avec plus de peine dans les voies et dans les vues de M. J. Bois quand il annonce une humanité que le mysticisme relèvera, dans les siècles futurs, par « la foi savante et la chasteté ». Mais je n'imiterai pas du moins la sottise coutumière des gens dont l'incompétence se masque d'ironie et de pantalonnades. — L. D.

(Le Journal.)

Memento des Expositions

CHARLEVILLE. — V^e Exposition de l'Union artistique des Ardennes, 9 juin-14 juillet. Dépôt à Paris avant le 15 avril chez MM. Guinchard et Fourniret, 76, rue Blanche ; à Nancy, chez

M. Perrin, 5, place Stanislas. Délai d'envoi : 15 mai. Renseignements : M. Racine, président de la Société à Charleville.

LYON. — VIII^e Exposition de la Société lyonnaise des Beaux-arts (Palais des Arts religieux. Parc de la Tête d'or), 9 avril-9 juin. Deux œuvres par exposant. Commission : 10 p. c. sur les ventes. Renseignements : Secrétaire de la Société, rue de l'Hôpital, 6, Lyon.

MUNICH. — Société des Artistes (*Münchener Künstlergenossenschaft*), au Palais de Cristal. Envoi des adhésions : 15 avril; des œuvres, 10 avril-1^{er} mai. Commission : 10 p. c. sur les ventes. Renseignements : à Bruxelles, MM. Winand, de Haas et C^{ie}; à Anvers, MM. von der Becke et Marsily; à Paris, MM. Michell et Kimbel, 31, place du Marché-Saint-Honoré; à Munich, au gérant de l'Exposition.

OSTENDE. — Exposition internationale des Beaux-Arts ! (Limitée du 14 juillet au 15 septembre, aux membres du Cercle des Beaux-Arts et des invités.) Trois œuvres par exposant. Délai : notice, 1^{er} mai; envoi des œuvres, 5-15 juin. Renseignements : M. Emile Spilliaert, artiste-peintre, Ostende. Règlement à consulter dans nos bureaux.

PETITE CHRONIQUE

Le quatrième concert du Conservatoire aura lieu aujourd'hui, à deux heures précises.

On y exécutera l'*Or du Rhin*, prologue de la tétralogie des *Nibelungen* de Richard Wagner.

A cause d'une indisposition persistante de M. Demest, le rôle de *Loge* sera chanté par M. Drouville.

L'*Or du Rhin*, qui dure deux heures vingt minutes, ne comportant aucune interruption, les portes seront fermées dès le commencement de l'exécution et resteront fermées jusqu'à la fin.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE. Sixième liste d'acquisitions : C. MEUNIER. *Le Père Damien* (bronze). — CH. DOUDELET. *Dévotion*. — G. SERRURIER. Chambre d'artisan (deuxième ensemble d'ameublement). — J. POWELL. Divers vases et verres. — SOCIÉTÉ ANONYME L'ART. Service de toilette en céramique de Virginal (2^e et 3^e série).

L'*Association des Artistes musiciens de Bruxelles*, en voie de réorganisation, n'a pu, cet hiver, donner ses concerts annuels. Mais grâce à l'appui bienveillant de la Direction du Théâtre de la Monnaie, elle organise une représentation extraordinaire qui aura lieu le 23 avril courant et dont le programme sera publié ultérieurement.

On peut, dès aujourd'hui, se faire inscrire au bureau de location du Théâtre de la Monnaie.

M. E. Reymond, violoniste, et M^{lle} Reymond, pianiste, donneront demain soir, à 8 1/2 heures, à la Salle Erard, rue Latérale, une audition avec le concours de M^{lle} Elisa Delhez, cantatrice. Au programme, la Sonate n^o 2 de Sjögren pour piano et violon, diverses œuvres de Schumann, Brahms, Liszt, Lalo, Moszkowski, Huberti et E. Reymond.

Un grand concert sera donné à la Salle Ravenstein, le samedi 20 avril, à 8 heures, avec le concours d'artistes du Théâtre de la Monnaie et du Parc au profit de l'Orphelinat de la rue des Champs.

M. Adolphe Samuel, directeur du Conservatoire de Gand, a inscrit au programme de son deuxième concert d'abonnement (lundi 8 et mercredi 10 avril, à 4 1/2 heures) une nouvelle audition de sa symphonie mystique *Christus* pour orchestre, chœurs et orgue, dont la première exécution a obtenu un grand succès.

On nous écrit de Rotterdam : « M. Hutschenruyter et son excellent orchestre d'Utrecht ont donné quatre concerts sympho-

niques d'un très grand intérêt artistique. Le cycle a été clos le 25 mars par une exécution magistrale de la symphonie n^o 2 de Brahms, des ouvertures du *Freischütz* et de *Genoveva*, des Variations pour quatuor de Rudorf et d'une œuvre du vieux maître allemand Dittersdorff.

M. Hutschenruyter est classé en Hollande parmi les meilleurs chefs d'orchestre. Il a sur ses artistes une autorité égale à celle de Willem Kes et le groupe d'instrumentistes qu'il a formé rivalise par la finesse, la sûreté et le style de ses interprétations avec les orchestres les plus célèbres. »

M. P. Litta vient de donner à Paris, dans la salle des Agriculteurs de France, deux « récitals » de piano qui lui ont valu un succès flatteur. Le premier était consacré à Schumann, le second à Beethoven. Le public parisien a fait le meilleur accueil au jeune artiste.

M. Antoine donnera prochainement les deux derniers spectacles de l'abonnement 94-95 du Théâtre-Libre. Le premier aura lieu vers le 17 avril.

Les deux programmes seront composés de l'*Argent*, pièce de M. Fabre, interprétée par M^{lles} Henriot, Brienne; MM. Antoine, Arquillère, Laroche et Paul Edmond et de *La fumée, puis la flamme*, quatre actes de M. Joseph Caraguel, joués par M^{mes} Laurent-Ruault, Luce Colas, Garnieri, Zapolska, la petite Parfait; MM. Antoine, Gémier, Clerget et Paul Edmond.

Le Festival rhénan aura lieu cette année à Cologne, les 2, 3 et 4 juin (Pentecôte).

CONCERTS POPULAIRES. — Un concert extraordinaire aura lieu le samedi 4 mai, à 8 heures du soir, à la Monnaie.

Il sera dirigé par M. Hermann Lévi, maître de chapelle de la Cour royale de Bavière, directeur général de la musique au Théâtre Royal de Munich et chef d'orchestre au Théâtre de Bayreuth.

Le programme sera composé comme suit :

1. Symphonie en la majeur (première exécution), W.-A. Mozart. — 2. *Andante* de la septième symphonie (première exécution), A. Bruckner. — 3. Prélude de *Tristan et Mort d'Iseult*, R. Wagner. — 4. *Symphonie héroïque*, L. van Beethoven.

Vendredi 3, à 8 heures, répétition générale à la Monnaie.

Le bureau de location est ouvert dès à présent chez MM. Schott frères, 82, Montagne de la Cour.

Les abonnés aux quatre concerts de la saison pourront y faire retenir les places dont ils sont titulaires jusqu'au 15 avril.

Étude du notaire DUBOST, rue Montoyer, n^o 2^a, à Bruxelles.

Le notaire Dubost vendra publiquement en la GALERIE SAINT-LUC, rue des Finances, 10, à Bruxelles, le mardi 23 avril 1895, à 2 heures précises de relevée, la

COLLECTION D'AQUARELLES

de

M. le comte J. DU VAL DE BEAULIEU

consistant notamment en œuvres des maîtres suivants : Achenbach, Bles, Bossuet, Calame, Charlet, Dell'Acqua, Clays, Gallait, Koekkoek, La ten, Madou, Robert Fleury, Robie, Roelofs, Scheffer, Simonau, J. Stevens, Ten-Kate, Van Moer, Verboeckhoven, etc., etc.

Experts : MM. J. et A. Le Roy, frères, place du Musée, 12.

EXPOSITIONS :

Particulière, samedi 20 avril | Publique, dimanche 21 avril de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

Le catalogue se distribue en l'étude du notaire et chez les experts.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART
Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente
OUVERTES TOUS LES JOURS

EXPOSITION VAN STRYDONCK ET TIFFANY
Entrée : 1 franc ; le Dimanche, 50 centimes.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

DES

TABLEAUX ET OBJETS D'ART

ayant garni l'hôtel de

M^{me} Louis MASKENS

Boulevard de Waterloo, Bruxelles.

Galerie Saint-Luc, 10, rue des Finances, à Bruxelles, le jeudi
18 avril 1895, à 2 heures précises de relevée.

Experts : MM. J. et A. LEROY frères, 12, place du Musée, Bruxelles.

Œuvres importantes de : Achenbach (André), Clays (P.-J.), Diaz de
la Pena (Narcisse-Virgile), Gallait (Louis), Israëls (Joseph), Leys
(Henri), Madou (J.-B.), Roybet (Ferdinand), Stevens (Alfred), Ver-
boeckhoven (Eugène), Willems (Florent), etc.

EXPOSITIONS :

Particulière, mardi 16 avril. | Publique, mercredi, 17 avril,
de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

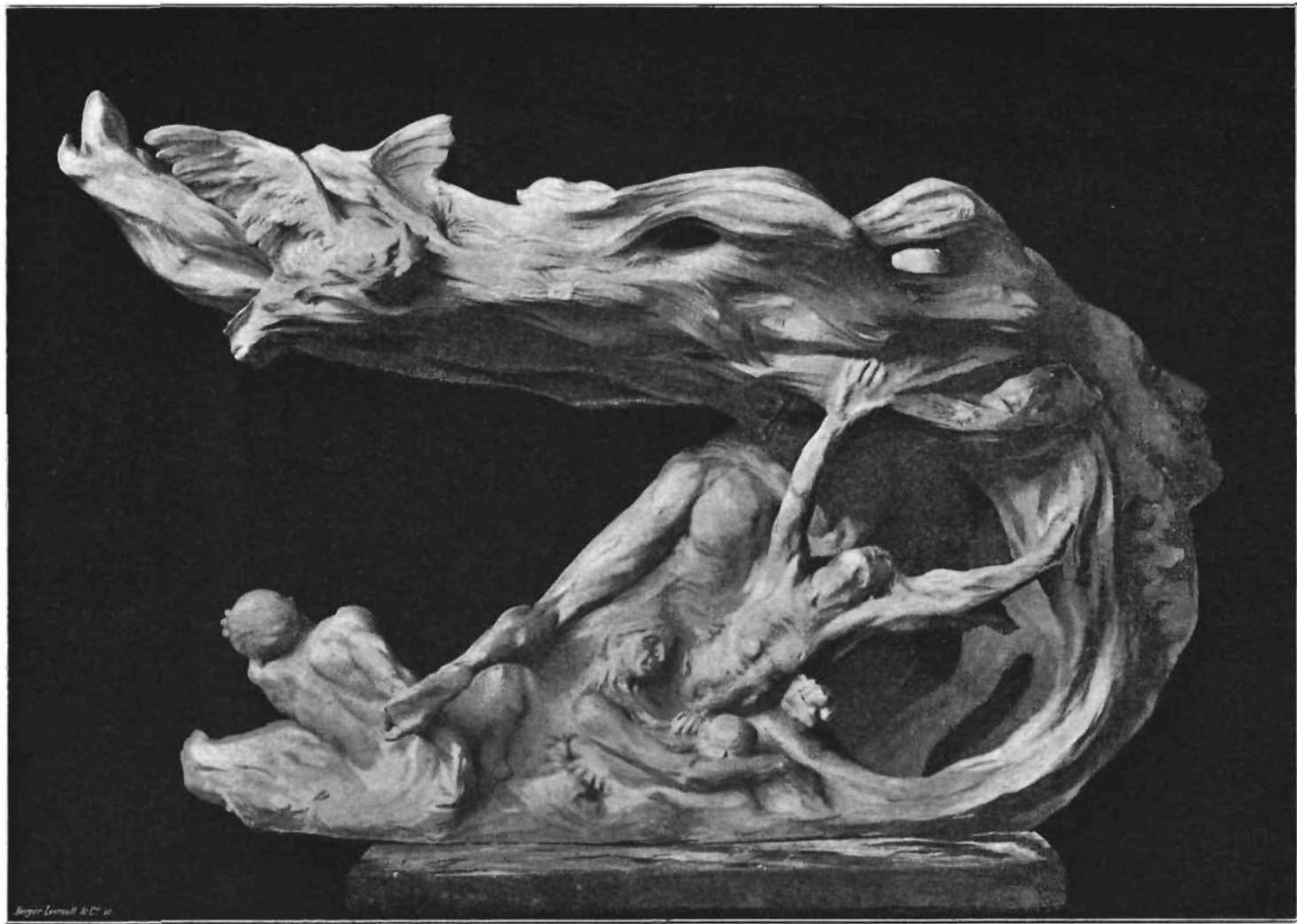
BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART



SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE 1895.

La Nuit, coupe en bronze, par M. VICTOR PROUVÉ.

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 40.00 ; Union postale, fr. 43.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE.

ELEONORA DUSE. — ARÉTHUSE, par Henry de Régnier. — LA SOCIALISATION DE L'ART. — CHRISTUS. — UNE VENTE DE VAN DYCK. — MUSIQUE NOUVELLE. — AU CONSERVATOIRE. *Quatrième concert.* — DOCUMENTS A CONSERVER. — PETITE CHRONIQUE.

ELEONORA DUSE

A quarante-huit heures d'intervalle, la semaine passée, le hasard me gratifia d'une coïncidence, fertile en rapprochements curieux : voir et entendre Georgette LEBLANC dans *Carmen*, voir et entendre Éléonora DUSE dans la *Femme de Claude*.

Dans les deux œuvres, une idiosyncrasie féminine perverse à interpréter, se révélant par d'amoureux et cruels écarts ; la séduction, en ses artifices, ses ruses et son égoïsme ; l'abandon de la féminité aux instincts compliqués et sataniques du sexe ; la voluptueuse enlacée par l'intrigante, valsant, deux en une, le tourbillonnement des sensualités et des traîtrises. Ici la femme du monde, là la fille des rues. Une bohémienne de Séville et une bohème de Paris. La pièce sautillant, d'un côté sur la musique à gaité âpre et rêveuse de Bizet s'emparant des chants populaires espagnols comme La Fontaine

des fables d'Ésope, — d'un autre côté sur la musique à résonnance profonde de Dumas fils en sa meilleure œuvre de théâtre, mélodiosée par la traduction en italien.

A rendre les deux types s'appliquaient deux artistes, des artistes à vraies âmes d'artiste, chercheuses, tourmentées, projetées en dehors des clôtures vulgaires, courant dans les plaines et sur les monts sauvages à la recherche de l'émotif, du neuf troublant, en fuite agitée loin du banal méprisable et nauséux.

Et toutes deux réussissaient, quoique à degrés divers (mais par des procédés combien différents et d'impression combien différentes), par leurs incantations siréniennes sur le spectateur ouvrant vers elles, et tendant, en une double jouissance, les oreilles et les yeux.

Imprévue sensation ! Je vis lutter, en des miracles d'adresse et de charme, ces forces artistiques antipodiques et qu'on croirait ennemies : LE NATUREL et LE CONVENU !

Et voici que, perplexe, je sors de cette épreuve, méditant et cérébralement dérangé, ayant admiré l'une et l'autre (avec des préférences pourtant), comprenant une fois de plus que le magicien Art est inépuisable en ses sortilèges, et qu'il a la sardonique coquetterie de démentir toute règle par les belles œuvres.

Le Convenu ! Entendons-nous. Il ne s'agit pas du quotidien, du courant. Le vrai mot serait plutôt : le

VOULU, le Composé, l'Artificiel, le résultat esthétique atteint par une intelligence de haut goût, que l'instinct ne mène pas, mais qui s'efforce aux trouvailles, aux ingénieux arrangements, aux combinaisons gracieuses et subtiles, créant ainsi une originalité factice, d'une saveur montante; mais laissant, malgré son raffinement, et peut-être à cause de ce raffinement, une sensation en surface, un plaisir plutôt qu'une émotion passionnée, une volupté froide et réglée, le souvenir d'un geste, d'une attitude et non l'énerverment héroïque d'un trouble et d'un frisson. En d'autres termes, intéressant l'écorce et non les fibres souterraines, non les chanterelles aiguës des résonances pathétiques qui font jouir et souffrir.

Telle est M^{me} Georgette Leblanc. Et telle est aussi, vraisemblablement, la cause, jusqu'ici mal dégagée, des sympathies et des antipathies qu'elle suscite, fort admirée par les uns qui ont cent fois raison d'aimer son étonnante virtuosité dans la composition de ses rôles, fort dénigrée par les autres qui ont quelque raison de croire qu'elle se manie avec un certain excès et qu'elle cherche trop à se distinguer.

Sa création de Carmen participe largement de ces qualités exquisées et de ces défauts un peu irritants. Elle semble avoir plus pensé à se singulariser qu'à rendre le type ardent et lascif, caressant et brutal, voluptueux, cruel et perfide de cette cigarière qui change d'amants comme de casaquin et qui s'emploie à séduire d'abord un simple brigadier, ensuite un torero, en dédaignant dans l'intervalle un officier qu'elle trouve trop chic pour la coureuse de rues qu'elle est. On se demande, avec un étonnement qu'apaise à peine la vue fort séduisante de l'actrice en transparent costume marquant les moindres détails du torse gras et des jambes moulées, à quel propos cette Carmen, fille à militaires et à contrebandiers, apparaît en robe de « Petite Grèce » ou de « Phrygie » familière aux courtisanes athéniennes de haute marque, ou en tunique de bayadère du temps de Cléopâtre, archi blonde et les yeux agrandis au kool, la triple bandelette d'or serpentant dans la chevelure, alors qu'il s'agit d'une cliente capiteuse, et peut-être d'une racoleuse du cabaret louche tenu par le très suspect Lilas Pastia, près des remparts de Séville, où l'on danse la séguedille, où l'on boit du mançanilla!

M^{me} Éléonora Duse ne connaît rien de ces raffinements qui l'auraient peut-être amenée, par un juste retour, si elle y avait obéi, à jouer la femme de Claude en accoutrement de suivante du temps d'Ysabeau de Bavière ou de Frédégonde. Elle se prend et se donne absolument telle qu'elle est. On dirait qu'elle joue telle qu'elle est sortie de chez elle, se rendant, sans plus de façon, de son appartement réel à l'appartement factice du théâtre, par une passerelle imaginaire, qu'elle franchira de nouveau tantôt, la représentation finie, pour

se rasseoir, songeuse, au coin de son feu. Sa coiffure, ses yeux, son teint, ses mains sont les siennes sans phrases, sans fard et sans artifices. Ses regards sont les siens, les habituels, et son sourire aussi. De même ses gestes. Pas de poses combinées, pas d'harmonies cherchées et préparées. Un dédain impérial pour l'affectation et la mièvrerie et l'imitation et l'emprunt. Me voulez-vous? Eh bien, me voilà! semble-t-elle dire incessamment en sa marche, en sa physionomie, en ses allées et venues, qu'elle assouplit merveilleusement à toutes les situations, en une adaptation ardente d'une équation prodigieuse et sans effort. Ce qu'elle fait de ses doigts, le langage muet et subtil qui en sort comme un fluide, le terrible de ses caresses essayées et interrompues, dépasse toute conception et toute vraisemblance. Sa voix, dans les coups de passion, est âpre, pas du tout « la voix d'or » dont on nous a fatigués, une voix de femme à maigreur brûlante, à orages cardiaques, à sensations tumultueuses, à psychologie turbulente et effrayante, un incomparable clavier pour les tourments et leurs nuances, et leurs surprises, mauvaises ou célestes.

L'artiste est absolument de premier ordre, fort au-dessus, comme pathétique, de Sarah Bernhardt au monotone débit charmeur d'actrice gâtée par la gloire, qui croit qu'elle n'a plus d'autre effort à faire qu'à roucouler la séductrice musique de son gosier et à montrer son profil classiquement cliché, que des milliers de modistes et de fleuristes imitèrent en bonnes guenons que sont ces jouvencelles.

La Duse se place à côté de Rossi et de Salvini comme l'élément femelle de cette superbe école italienne dont ils furent les mâles inégalés. Elle est une interprète marquée par le Destin pour les drames mystérieux d'Ibsen, parce qu'elle a le sens des gesticulations, à infinies nuances, qu'il faut pour rendre la subtilité des personnages énigmatiques qui y flottent. Dans la *Femme de Claude* la scène du fusil dont elle approche défiante, qu'elle sent instinctivement devoir être l'instrument de sa mort prochaine, qu'elle prend, qu'elle rend, qu'elle tâte, qu'elle regarde avec les effrois incertains du présentiment, donne en une minute le sentiment impérieux de son étonnante aptitude de comédienne.

Elle vous entraîne comme vous entraîne la vie, mais la vie intensifiée laissant entrevoir ses dessous tragiques par les fissures qu'un tel art entr'ouvre et où il fouille d'une main d'avorteuse. On la suit en ses circulations fiévreuses et gauchissantes comme une figure farouche qui vous séduit et vous épouvante, dont on ne sait se détacher tout en la redoutant. Votre âme va, vient, revient, trébuche, s'inquiète, s'unit à la sienne, avec son visage pâle et mobile de femme maigre et vibrante dont les tendons, au cou, semblent des cordes de violon que l'archet mord et qu'il fait âprement grincer. Ses regards d'animal effrayé vous hantent et vous tour-

mentent. Puis ses poses, sa façon de s'asseoir, garçonnière et décidée, de s'allonger en chatte ou en reptile, de se relever en panthère qui va bondir, de s'approcher perfidement languissante, et de se retirer brusquement méprisante et menaçante. Ah! quel ensemble où l'on sent, où l'on entend sans interruption tourner les rouages et chauffer la vapeur de toutes les passions humaines avec le bruissement des machines actives et redoutables!

Et le côté cabotin, alors? la femme qui joue pour se faire lorgner? la jolie femme qui pense à sa taille et à son teint et à sa grâce? la femme cubiculaire qui vous fait venir des idées de coucher avec elle! — Rien, Monsieur, rien, rien! La Nature et la Vie! Rien que la Vie et la Nature. Oui, Monsieur, oui, Monsieur! De tous vos viscères elle ne vous poigne que le cœur, cette coquine, cette greline, cette mâtine, cette admirable, cette incomparable artiste. Sar Peladan dirait d'elle : C'est un DAÏMON! Et elle n'est pas jeune!

Unaniment la Presse a dit de cette personnalité rare ce qu'elle commandait d'éloges sans restriction. Et le public s'est laissé immédiatement saisir par la sorcière, au moins cet état-major d'esthètes très en éveil qui fit souvent triomphe aux grands artistes venus de n'importe où. Les places furent chères, très chères pour Bruxelles et au début il n'y avait que des dévôts, avertis. Mais voici qu'on va regretter son départ, car quiconque y alla une fois, y retournerait irrésistiblement! Qu'elle revienne, bon Destin, qu'elle revienne. Fais qu'elle revienne, ô bon Destin!

ARÉTHUSE

PAR HENRY DE RÉGNIER, Librairie de « l'Art indépendant ».

On connaît le mythe d'Alphée et d'Aréthuse. La nymphe devient, en abordant en Ortygie, la fontaine où son amant plongea et se noya dans l'amour. Ce mythe est voisin de celui d'Apollon et de Daphné.

Aréthuse était donc la fontaine où — dit M. de Régnier — quand les flûtes des pasteurs s'étaient tués, venaient boire les sirènes de la mer. La poésie de cette légende a dû hanter l'esprit du poète pendant qu'il imaginait *L'Homme et la Sirène*. Le pays où s'est illustrée la néréide est celui où il mena son rêve, souvent. D'où son titre heureusement et légitimement choisi.

Ses poèmes nous évoquent une antiquité dont les lignes sont plus belles encore que les couleurs, dont la lumière est transparente et triste, dont l'or semble pleurer au fond des crépuscules, là-bas. L'impression de passé et de lointain est continuellement maintenue. Toutes les scènes semblent se passer au bout de l'horizon, entre des personnages graves et soucieux, car le poète qui parle seul, suscite autour de lui, soit pour les aimer, soit pour les redouter, soit pour les interpellier, diverses figures amies ou hostiles. Les *Flûtes d'avril et de septembre* sont écrites en vers alexandrins libérés de toute servitude parnassienne. Des pluriels riment avec des singuliers; les rimes riches se mêlent à des finales

simplement assonnés. Les pièces procèdent à la suite les unes des autres en tenant compte surtout du rythme simple et grave que déterminent les idées émises.

L'Homme et la Sirène, le principal poème de ce merveilleux recueil, symbolise l'éternelle lutte de la pensée et de la chair, de l'idéal contre la vic, de l'homme contre la nature.

Les protagonistes?

D'une part, celui qui ne cherche que son image dans les choses, celui qui dit devant la femme :

A travers son visage une face effacée
Semble me sourire derrière son sourire,
D'autres lèvres derrière les siennes m'attirent
Et quand je la regarde en face, je crois voir
Quelqu'un debout en elle et qui est ma pensée
En manteau noir...

celui qui se sent destiné au livre et à la lampe, celui qui vit sa création à lui et qui veut s'assujétir l'autre, celui dont la grandeur est dans l'exception hautaine.

D'autre part, la femme, celle qui n'est que l'expression de la fatalité et de l'instinct et du charme de l'inconscience et de toute la clarté joyeuse et troublante des choses, la femme qui chante :

Si je pleurais de doux ramiers serait l'écho
Et des abeilles sont éparées dans mes rires
Et parmi la douceur de l'air où je m'étire
Je me semble plus grande et je me sens plus belle
Et magnifique de la vie universelle.

De leur antithèse naît le drame.

L'homme veut façonner la rencontre suivant la conception qu'il s'est faite de l'existence. « Elle était la nature; il a voulu la femme. »

Mais le changement ne s'est point accompli, la force universelle et profonde a soufflé sur le pauvre effort d'un solitaire, sur son rêve têtu et noble et fier, et c'est la femme, la sirène, la victorieuse, qui tristement et quasi malgré elle conclut en présence de la ruine et de la mort :

Ami, ton âme, hélas, n'a pas compris ma chair
Et c'est en vain que j'ai déroulé mes cheveux
Et c'est en vain que j'ai marché nue à tes yeux.
Tu passes — et le soir, ami, t'ouvre sa porte
Et la vie à genoux baise tes lèvres mortes.

Tel la signification du poème qui se déroule en un site de grèves et de forêts, où apparaissent tour à tour, pour expliquer les mystères le *veilleur de proue* et les *tisseuses*. Le veilleur annonce et clôt de sa chanson la fable, les tisseuses la définissent. Le décor de cette action empruntée à l'idée se déroule au fond des pays légendaires où les conceptions marchent et vivent en des formes humaines. La matérialité du spectacle n'existe que pour évoquer des êtres qui se lèvent au fond de nous. Tous nous avons erré au loin, où passent les fileuses, où chante le veilleur. Et c'est en nous que nous retrouvons ainsi l'aube et le crépuscule qui virent naître et mourir celui et celle que M. Henry de Régnier suscita.

Le rythme de la pensée et de l'émotion commande seul la technique du poème. Le début en est surprenant d'évocation. Les paroles du veilleur de proue, la fin des strophes qu'il profère, semblent balayer toute la nuit sur l'aire immense des vagues aplanies pour y montrer les sirènes :

Et moi seul je veille et j'écoute
Debout à la proue et moi seul
A travers mes songes, j'y vois clair
Et moi seul
Je sais la mer
Toute la mer
Et qu'il y a des sirènes sur la mer!

Ce dernier vers, précédé de trois vers restreints, apparaît énorme et le mot « mer » répété trois fois à la rime l'allonge encore de toute sa monotonie.

Ailleurs, dans un brisement de phrase et une répétition du mot « las » au commencement du vers, soudain la fatigue est bellement traduite :

O triste frère aux yeux de science et de songe,
Toi qui veillais dans l'ombre
Du soir à l'aube lente,
Es-tu si las,
Si las, mon frère, que tu n'aies voulu vivre...

Voilà de très parfaites innovations. Il en est d'autres, nombreuses.

Au résumé, la valeur littéraire de M. de Régner est trop consacrée déjà pour qu'un beau et noble poème, signé de son nom, étonne encore. Il n'y a plus que des cuistres ou des pions qui le nient. Ce qu'il écrit est d'un grand et prestigieux poète, invariablement.

La Socialisation de l'Art⁽¹⁾.

Conférence de M. Edmond Picard.

VII. — CE QUE DOIT ÊTRE L'ARTISTE

Les artistes (les jeunes surtout) possèdent de notre temps des qualités extraordinaires de ténacité, de volonté, de travail, d'austérité, qu'ils n'emploient malheureusement qu'à l'art privé, et, dans le domaine de cet art, le plus souvent à des puérités ; il leur manque le but glorieux qu'offre l'art public. Il suffirait qu'ils y crussent et missent à son service les belles forces qu'ils ont en eux, pour créer de grandes œuvres.

Il serait beau de voir les artistes épris de ces idées sur la Socialisation de l'Art et les effets salutaires qu'on en peut attendre, parcourir le monde sans liens, sans autres affections que pour leur art et pour tout ce qui souffre, allant toujours en chantant, en peignant, en parlant, laissant derrière eux un radieux sillage de leçons de goût et d'enthousiasme, semant partout l'espoir et l'exaltation. Ils sont les plus aptes à cette admirable mission, parce que s'ils comprennent vraiment l'art et vivent par conséquent toujours dans un rêve grandiose, la Bonté naîtra plus aisément dans leur cœur et au lieu d'être (comme ils le sont souvent) une fraction mesquine et vaniteuse de l'Humanité, ils en deviendront forcément la plus généreuse.

Si les artistes au lieu de penser aux profits se contentaient d'une rétribution fraternellement fixée en rapport avec une vie matérielle très simple, les maisons, les monuments, les rues, les jardins pourraient être aussi aisément décorés par des hommes de talent que par de simples ouvriers comme ils le sont actuellement, et ces décorations pourraient se multiplier si ces hommes de talent ne gaspillant plus leur temps à faire des œuvres destinées à être cachées dans des collections particulières ou entendues dans les réunions du « beau monde », l'employaient à créer des œuvres pour tous.

Les artistes, par leurs œuvres, doivent jouer le rôle des apôtres, et leur influence sera plus grande que celle des apôtres religieux car on peut représenter dans une création artistique tout ce qui

est humain dans tous les domaines de l'âme, en lui donnant une grandeur et une pénétration au-dessus de la réalité.

La vanité ne doit pas exister chez un artiste. S'il travaille par vanité il désirera plaire et se conformera instinctivement ou par raisonnement aux idées admises, tandis que s'il travaille par amour pur de l'art, compris comme une des grandes forces sociales, civilisatrices et ennoblissantes, ses œuvres seront peut-être moins vite admises, mais élèveront constamment l'esprit de ceux qui les contemplent.

Les artistes doivent aimer au travers leurs œuvres l'Humanité entière et comprendre que c'est Elle qu'ils ont à servir dans tous ses sentiments, dans tous ses désirs légitimes, dans toutes ses aspirations.

Les forces artistiques que nous possédons, ainsi que toutes les autres, ne nous appartiennent pas ; elles viennent des efforts antérieurs de milliers d'êtres humains ; elles en sont l'épargne et l'accumulation. Nous n'avons donc pas le droit de créer pour nous-mêmes ou pour quelques privilégiés : il faut créer pour la Communauté, pour la Collectivité.

VIII. — TABLEAU DE L'ART SOCIALISÉ

Dans son application à l'ARCHITECTURE, il visera la construction des monuments publics et des bâtiments privés dans leurs rapports visibles avec le public, en même temps que la décoration et la distribution intérieures de ces derniers bâtiments.

Dans son application à la PEINTURE, à la Gravure, au Dessin, à la Fresque, il ornera par la décoration les monuments publics, en même temps qu'il maintiendra le décor dans la vie intime.

Dans son application à la LITTÉRATURE (Poésie et Prose, Livre et Théâtre), il aura pour objet les œuvres exprimant les grands faits sociaux, légendaires, historiques, en même temps que les circonstances les plus familières de la vie privée et domestique.

Dans son application à la MUSIQUE, il éveillera les sentiments de grande humanité, aussi bien que les sensations individuelles, par les œuvres d'orchestre, de Chœurs, de Théâtre, d'Hymnes d'une part, par les chansons et les œuvres pour instruments isolés, d'autre part.

Dans son application à l'ELOQUENCE, il s'occupera tout autant du charme de la causerie que des élans du discours et de la harangue.

Dans son application à la DANSE, il règlera les grandes fêtes et cérémonies publiques semblables à celles de la Grèce antique, et les divertissements des bals privés.

En répandant l'Art partout, il développera l'Improvisation dans tous les genres, pour délivrer l'art de cette infériorité de n'être jamais qu'une jouissance voulue, cherchée, qu'on ne dispense que dans certains lieux, moyennant certaines conditions et par certains personnages attitrés. Il deviendra une échelle ininterrompue de sensations depuis les choses et les actes les plus simples jusqu'aux conceptions les plus sublimes.

L'ART SOCIALISÉ fera surgir des cités et des sociétés fabuleuses, il fera de nos tristes villes des séjours de dieux, en même temps qu'il rendra la vie privée et la maison charmantes, douces et constamment vibrantes.

(1) Suite et fin. Voir nos deux derniers numéros.

CHRISTUS

Symphonie mystique (n° 7), par M. ADOLPHE SAMUEL.

Ce qu'il faut admirer particulièrement, dans cette œuvre nouvelle d'un de nos compatriotes dont les nombreux succès à l'étranger ont consacré la renommée alors qu'il n'est connu en Belgique que par ses qualités de directeur de conservatoire consciencieux et savant, c'est la jeunesse, l'indépendance, le dédain des formules qu'elle respire d'un bout à l'autre. Vraiment, si l'on ignorait le nom de l'auteur de ce *Christus* mouvementé, dramatique, audacieux dans ses harmonies qui bravent les règles, on attribuerait l'œuvre à quelque jeune compositeur indocile. La présenter sans signature à l'un des concours de l'Académie royale dont M. Samuel est membre eût été amusant. Peut-être ses tendances trop libres l'eussent-elles fait repousser par la docte assemblée !

Sous son aspect batailleur, la symphonie du vénérable académicien est, faut-il le dire, d'une architecture logique, bien assise sur des bases solidement établies. Elle se compose de quatre parties et d'un couronnement apothéotique dans lequel d'imposantes masses chorales complètent et avivent l'impression produite par l'orchestre. Déjà dans la troisième (*Scènes de l'Apostolat*) et dans la quatrième partie (*la Passion*) les voix interviennent, préparant l'effet du morceau final. La première partie (*Nazareth, Bethléem*) et la seconde (*Au Désert de Juda*) sont purement symphoniques.

On le voit, il ne s'agit nullement, en cette œuvre dont le Conservatoire de Gand a donné lundi avec grand succès la première audition publique, d'un oratorio ou d'une cantate, mais bien d'une symphonie dramatique dans laquelle l'élément vocal n'intervient que comme auxiliaire de l'armée instrumentale. Seul, le morceau final qui repose en partie sur le thème liturgique du *Magnificat* et met en œuvre un motif tiré du *Gloria*, s'écarte de la forme symphonique et commente littéralement le texte : *Ecce Nonem Domini venit de longinquo, et claritas ejus replet orbem terrarum, etc.*

Des motifs caractéristiques, évocatifs des personnages du drame sacré et variés de couleur et de rythme d'après les épisodes qu'ils traversent et les sentiments qui les animent, forment, selon la technique wagnérienne, la structure de la partition et relient l'une à l'autre ses différentes parties. Le thème caractéristique de la Puissance du Christ domine, naturellement, toutes les parties de l'œuvre, alternant avec le thème de Pitié qui, exposé dans le deuxième morceau, forme la trame de la « Montée au Calvaire », péroraison de la quatrième partie où il atteint sa plus grande intensité.

L'élément pathétique paraît convenir particulièrement au tempérament de M. Samuel. Les passages dramatiques l'emportent en intérêt et en valeur sur les autres. Il est singulier que l'auteur de *Christus* n'ait pas songé à aborder le théâtre, pour lequel il semble avoir des aptitudes spéciales. Cela se sent dans maintes pages de son œuvre, et notamment dans *la Passion*, plus proche de la scène que des concerts symphoniques. Son habileté à varier les effets, à utiliser les ressources de la voix et à les marier heureusement avec les timbres de l'orchestre trouverait un champ fertile dans le drame lyrique. La partition mixte qu'il vient d'écrire, compromis entre les formules classiques de la sonate d'orchestre et la musique scénique, serait-elle un acheminement vers un avatar nouveau ?

Regrettons, une fois de plus, l'installation vraiment déplorable

des Concerts du Conservatoire de Gand dans une salle où les sonorités sont écrasées, massacrées, rendues presque inintelligibles. Ce boyau dans lequel s'entassent pêle-mêle le public, les choristes et l'orchestre est indigne d'un établissement sérieux.

Une vente de Van Dyck.

Nous signalons une vente prochaine de deux portraits d'Antoine Van Dyck. L'un de ces portraits représente un gentilhomme, vêtu de noir. Il est d'une vie prodigieuse et d'un superbe caractère. Bellement peint, dans la manière la plus prestigieuse du maître, ce tableau est un de ceux qui marquent dans son œuvre, et il serait vraiment désolant de le voir quitter la Belgique pour rejoindre, par exemple, l'étonnante *Parabole des Aveugles* de Breughel, qui fait aujourd'hui une des gloires du Louvre. Il en est de même du second portrait, celui du président Pierre Roose, seigneur de Froidmont et Ham-sur-Sambre. La vente de ces tableaux se fait « pour sortir d'indivision ». Il est utile, quand un amateur belge ou une famille de chez nous se défait d'une belle toile d'un de nos vieux maîtres, que nos musées sachent la retenir. Cela les empêcherait de devoir recourir à nombre d'intermédiaires étrangers pour acquérir des tableaux flamands, quelquefois d'authenticité douteuse.

MUSIQUE NOUVELLE

La nouvelle maison d'édition musicale E. Baudoux et Cie, boulevard Haussmann, 30, à Paris, se signale, dès sa fondation, par l'intérêt qu'elle porte aux jeunes compositeurs. Elle rompt ouvertement avec la routine des éditeurs qui n'acceptent un auteur que lorsqu'il porte un nom connu. Par sa bienveillance pour les artistes de la nouvelle école, par le choix intelligent des œuvres qu'elle publie en même temps que par les soins qu'elle apporte à la gravure et à l'impression musicales, la maison Baudoux a droit aux éloges, aux félicitations et aux encouragements de tous ceux qui s'intéressent à l'évolution de la musique. Grâce à elle, la jeune école française, dont seuls les représentants consacrés étaient édités jusqu'ici, verra bientôt ses œuvres répandues et appréciées comme elles le méritent. C'est, de toutes les œuvres vulgarisatrices entreprises en ces dernières années, la plus utile et la plus artistique. Déjà M. Bruneau, père de l'auteur du *Rêve*, avait tenté une œuvre analogue. Mais les ressources dont il disposait ne lui permirent pas de la poursuivre jusqu'au bout. Grâce à l'active collaboration de M. Bordier d'Angers, compositeur de talent et esprit largement ouvert à toutes les tentatives artistiques généreuses, la maison Baudoux a repris les traditions désintéressées de M. Bruneau. Et voici que la brillante pléiade des compositeurs français trouve une hospitalité imprévue chez des éditeurs soucieux d'art, prêts à seconder tout effort sincère.

N'eût-elle eu que l'honneur d'éditer pour la première fois les admirables mélodies d'HENRI DUPARC, les plus parfaits *lieder* de notre époque, la maison Baudoux eût bien mérité de l'art musical. *L'Invitation au voyage* (Baudelaire), la *Sénéralde florentine* (Jean Lahor), *La Vague et la Cloche* (F. Coppée), *Extase* (J. Lahor), *Phidylé* (Leconte de Lisle), *Le Manoir de Rosemonde* (R. de Bonnières), *Lamento* (Th. Gautier) et le *Testament* d'Armand Silvestre étaient, on ne sait pourquoi, demeurés jusqu'ici inédits. Réunis dans un coquet album, ils font aujourd'hui la joie des

artistes qui se disputaient les rares copies manuscrites mises en circulation par les amis d'Henri Duparc.

Mais déjà s'allonge la liste des œuvres nouvelles publiées par MM. Baudoux et C^o. Citons, en attendant que nous analysons de près les plus intéressantes d'entre elles, les compositions suivantes :

J.-GUY ROPARTZ. *Quatuor en sol mineur* pour deux violons, alto et violoncelle. — *Sérénade* pour instruments à archet. — *Le Petit Enfant* (L. Tiercelin) pour chant et piano.

FR. D'ERLANGER. *Quatuor* pour 2 violons, alto et violoncelle. — *Sonate* pour violon et piano.

PAUL DE WAILLY. *Quintette* pour piano, 2 violons alto et violoncelle (op. 13).

F. LUZZATO. *Sonate* pour violoncelle (op. 56).

P. DE BRÉVILLE. *Fantaisie* (introduction, fugue et finale) pour piano. — *Après la Mort* (G. Trarieux) et *Dormir* (F. Colonna) pour chant et piano.

ALBÉRIC MAGNARD. Première symphonie (réduction à 4 mains par l'auteur).

A. SAYARD. Symphonie en trois parties : *le Matin, Midi, le Soir* (réduction à 4 mains par l'auteur).

G. DORET. *Les Sept Paroles du Christ* pour chœur, soli et orchestre. — *Deux Sonnets païens* (A. Silvestre).

G. LEKEU. Trois poèmes pour chant et piano (*Sur une Tombe, Ronde, Nocturne*).

G. SANDRÉ. *La Chanson de l'Amoureuse* (A. Cros). — *Trois mélodies* (V. Hugo).

C. ANDRÉS. *Les Yeux de la Source* (L. Durocher).

E. LE LEGRAND. *Sirène d'or* (L. Durocher).

L. BOËLMANN. *Notre Amour* (A. Silvestre). — Rondel à 2 voix (J. Froissart). — *Les Roses* (L. Paté).

Plusieurs de ces œuvres ont été exécutées aux concerts de la *Libre Esthétique* et des *XX*, notamment *l'Invitation au voyage, La Vague et la Cloche*, d'Henri Duparc, la *Fantaisie pour piano* et *Après la Mort* de Pierre de Bréville, les *Trois poèmes* de G. Lekeu. On sait avec quelle sévérité les musiciens de la *Libre Esthétique* consignent à la porte du Salon tout ce qui ne leur paraît pas mériter l'attention spéciale des artistes.

AU CONSERVATOIRE

Quatrième concert.

La deuxième audition du *Rheingold* donnée au Conservatoire par M. Gevaert a provoqué le même enthousiasme que la première. Et malgré le peu de relief des éléments vocaux (il convient de mettre hors pair M. Seguin, l'interprète par excellence des héros wagnériens, et M. Dufranne, un jeune chanteur admirablement doué qui a imprimé au personnage d'Albéric une allure superbe), le public a été pris, subjugué, ému jusqu'aux larmes par le torrent mélodique ininterrompu de cette merveilleuse partition. Il est loin, le temps des discussions et des polémiques, l'époque batailleuse où un malicieux architecte agrémentait d'un solo de clef forée le final du deuxième acte des *Maîtres* à la Monnaie. Les architectes les plus invétérés ont remis leurs instruments, qu'ils réservent pour d'autres symphonies. Et les convertis sont si nombreux que l'église est devenue trop petite pour les contenir. Il a fallu organiser une troisième audition, fixée au 28 avril, qui étendra hors des régions limitées et privilégiées de

« l'abonnement » la bienfaisante rosée musicale et poétique du *Rheingold*. Bonne idée, à développer pour toutes les œuvres importantes que monte le Conservatoire avec les soins les plus scrupuleux.

Sait-on qu'il n'y a pas eu moins de vingt-quatre répétitions d'ensemble pour les deux auditions? On conçoit à quel ensemble, à quelle homogénéité de couleur et de rythme arrivent, par ce travail persévérant, les excellents artistes qui composent l'orchestre du Conservatoire. C'est vraiment fort beau et impressionnant. Bien que les mouvements pris par M. Gevaert nous paraissent ralentis et de nature à donner trop de solennité à des passages qui ne comportent point d'emphase (l'exécution, qui doit durer 2 h. 20, s'est allongée jusqu'à 2 h. 45), il n'y a que des éloges à adresser à cette belle et artistique exécution d'une des plus lumineuses partitions modernes.

DOCUMENTS A CONSERVER

L'an passé, les journaux, faisant trêve à leurs incoercibles rancunes contre tout ce qui sort de la banalité et de la médiocrité courantes, distribuèrent aux exposants de la *Libre Esthétique* des éloges inattendus. Ce fut pour ceux-ci une surprise et une crainte. Leur intransigeance avait-elle tiédi au point de mériter la faveur des éminents critiques pour qui MM. Herbo et Broerman sont les gloires de l'École belge? Dure leçon, humiliation cruelle.

L'inquiétude se dissipe cette année, les dieux en soient loués! Le concert d'invectives qui accompagna si joyeusement, pendant dix ans, la triomphante campagne des *XX* — close par l'entrée dans les Musées de l'État de leurs champions les plus malmenés — a retenti de nouveau. Les artistes de la *Libre Esthétique* ont entendu carillonner en musique de fête les sonneries qui bercèrent les *XX*, depuis leur baptême jusqu'à leurs fiançailles avec la célébrité. Bon signe et heureux augure. Ils se retrempe aux mêmes luttes, ils volent aux mêmes victoires.

Voici, dans le tas, un des plus radieux exemples de cette critique béotienne dont la moisson manqua l'an passé, on ne sait par quel affligeant phénomène. C'est extrait de la *Fédération artistique*, dont la sereine et brabançonnarde incompétence a déjà fourni plus d'une page de prix à nos *Documents à conserver*.

« J'avoue que c'est avec peu d'enthousiasme, pour ne pas dire à contre cœur que j'entreprends (1) la tâche de dire, ne fût-ce que quelques mots, de cette foire aux prétentieuses banalités, qu'on décore faussement du nom de *Libre Esthétique*.

« Tout d'abord, sous prétexte d'*art décoratif* ou d'*art appliqué à l'industrie*, on y montre des meubles sans goût et sans style, banales importations étrangères (2), des reliures pauvrement exécutées (3) et tout aussi exotiques (4), des illustrations anglaises à la façon de Walter Crane et autres fumistes pasticheurs (*sic*), dont on veut faire des grands hommes; de soi-disant objets d'art qu'un apprenti de nos vieux maîtres n'avouerait pas; ou bien alors des grès ou étains, pâles contrefaçons des objets si artistiques et si amusants à la fois des anciens; puis des affiches abracadabrantes, des papiers de tenture qui donnent le cauchemar ou des nausées selon les dispositions cérébrales ou stomacales de celui qui les

(1) Le pauvre homme! Le métier a d'impitoyables exigences.

(2) Première Brabançonne.

(3) A vous, Cobden Sanderson! A vous, René Wiener! A vous, Camille Martin! A vous, Victor Prouvé!

(4) Deuxième Brabançonne.

regarde, et ainsi de suite pour un tas d'autres choses que beaucoup d'étrangers (1) étalent dans un local appartenant au Gouvernement comme un défi porté au bon goût et au sens artistique de nos populations. Qu'on me cite dans ce bazar international (2) un seul objet qui soit véritablement un « objet d'art » révélant une idée neuve, une originalité franche, non basée sur une recherche ayant pour base l'excentricité, et je m'inclinerai. Pour moi, je n'y ai vu que des choses hybrides sans nom, sans forme déterminée, qui méritent tout au plus la dénomination « d'objets de haute fantaisie ».

« Si c'est ainsi qu'il faut transformer le goût, si ce sont là les ameublements qu'on nous propose comme modèles, si c'est au moyen de ces objets que l'on doit décorer à l'avenir nos demeures, eh bien, qu'on s'en tienne au *style tapissier* et n'en parlons plus.

« Voyons maintenant les tableaux. Ici également les envois étrangers (3) dominent et, naturellement, ceux des artistes non cotés dans leur pays, ou simplement mis au pinacle par une petite chapelle, mais que le grand public ignore. Comme jadis au *XX* c'est la crème des truqueurs, ce sont les tambours-majors des épateurs, les Mangin des systèmes et des recettes, qui sont ici mis en lumière; trouveront-ils encore quelques pauvres victimes à faire parmi nos jeunes artistes, créeront-ils quelques malheureux de plus? Peut-être bien; il faut voir cependant, car les Belges paraissent en avoir assez de ces fumisteries et les nouveaux adeptes artistiques se recrutent aussi difficilement que ceux de l'Armée du Salut.

« On se demande ce que viennent faire là-dedans les quelques artistes sérieux, tels que Mellery, Baertsoen, Frédéric, Charlier, Van der Stappen? Il est vrai que quelques-uns de ceux-ci sont depuis longtemps les invités de la maison — qui, comme celle des parapluies, ne se trouve sur aucun coin — sans que ces invitations aient eu la moindre influence sur leur talent; on ne peut donc les ranger dans la catégorie des peintres et sculpteurs nouveau genre. Mais ce clan, où on allie le catholicisme au socialisme, le symbolisme au paradoxisme, où l'on se sert avec dextérité de tous les trempins, et avec légèreté de tous les treteaux, faisant une insulte dans une révérence (*sic*), flattant et vilipendant les mêmes hommes dans un même boniment (??); où l'on joint la mondanité au cabotinage, où l'on caresse de la dextre pour frapper de la senestre (!), où l'on porte un masque suivant les circonstances (! !), où l'on sait se ménager un pied dans les salons tandis que l'autre se remue dans les bouges (! ! !); ce clan, dis-je, a par son jésuitisme artistique des alliances dans tous les milieux et bien sots seraient ceux qui n'en profiteraient pas si des avances leur sont faites. »

Suit une série d'éloges décernés à Mellery, à Meunier, à Van der Stappen, à Baertsoen, à Claus, à Paul Du Bois, à Frédéric, à Smits, à Khnopff... Dans son lyrisme, le critique loue surtout la *Chimère* et les *Portraits* de Van der Stappen.

« Son buste *Ma Chimère* est ce qu'il a de plus complet comme style et comme exécution; si cette première qualité se rencontre dans le stèle (*sic*): *In memoriam*, la seconde y est moins visible. Très beaux et très réussies (*sic*) ses plaquettes *Portraits*. »

M. Van der Stappen doit avoir été d'autant plus flatté de ces éloges que la *Chimère* et les *Portraits*, qui figurent au catalogue, ne sont pas terminés et N'ONT PAS ÉTÉ EXPOSÉS.

L'auteur de l'article serait-il M. Sulzberger!

(1) Troisième Brabançonne.

(2) Quatrième Brabançonne.

(3) Cinquième Brabançonne.

PETITE CHRONIQUE

M. Richard Strauss ayant été empêché, au dernier moment, de se rendre à Bruxelles pour diriger le concert du 21 avril, l'administration des *Nouveaux Concerts* s'est assurée le concours de l'orchestre du Concertgebouw d'Amsterdam, sous la direction de M. Willem Kes, dont on a pu apprécier les hautes qualités d'exécution.

Il se fera entendre dans une double séance (le samedi 20 avril, à 2 heures, et le dimanche 21 avril, à 2 heures), dans la salle de l'Alhambra, au profit de la caisse de pensions de l'Association des artistes musiciens de Bruxelles. Le concert aura donc à la fois un intérêt d'art et un intérêt philanthropique.

Au programme de la première séance (samedi 20 avril) figurent : la *Symphonie pastorale* de Beethoven; *Výsehrad*, poème symphonique de Smetana; le *Venusberg* et le *Vendredi-Saint (Parsifal)* de R. Wagner; le *Camp de Wallenstein* (1^{re} partie de la trilogie *Wallenstein*) de V. d'Indy.

Au programme de la deuxième séance (dimanche 21 avril) : la *Symphonie héroïque* de Beethoven; *Don Juan*, poème symphonique de R. Strauss; le prélude de *Parsifal*; la *Siegfried-Idyll* et l'ouverture des *Maîtres Chanteurs* de R. Wagner.

Pour les places, s'adresser chez Breitkopf et Härtel, 43, Montagne de la Cour.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — Septième liste d'acquisitions : JEAN VAN DEN ECKHOUDT. *Une route*. — G. VOGELS. *Hiver*. — W. DEGOUVE DE NUNCQUES. *La Forêt lépreuse*; *le Bateau noir*. — H. DE GROUX. *Moïse*. — MAURICE DENIS. *Pêchevesse*; *Visitation n° 4*. — HERMANN PAUL. *Affiche*. — C.-R. ASHBEE. *Sucrier* (cuivre martelé); *Cuiller à sucre* (argent). — A. DELAHERCHE. *Coupe* (grès flambé); *bonbonnière* (id.); diverses rosaces et plaques d'ornementation (id.). — SOCIÉTÉ ANONYME L'ART. *Cruchons à liqueurs* (céramique de Virginal).

L'un des envois destinés à faire sensation au Champ-de-Mars sera, dit-on, la série de vitraux d'art exécutés par MM. Tiffany, de New-York, d'après les cartons de MM. Besnard, Bonnard, Ranson, Vuillard, Sérusier, H.-G. Ibels, R.-X. Roussel, Maurice Denis, H. de Toulouse-Lautrec, Vallotton, etc.

Le verre employé par MM. Tiffany a des colorations d'une richesse inouïe. L'Exposition ouverte en ce moment à la Maison d'Art de la Toison d'Or en offre de superbes spécimens. On regrette toutefois que la composition des vitraux confiée aux artistes américains ne fût pas toujours exempte de tout reproche. L'idée de confier la création des cartons aux jeunes artistes français qui se consacrent spécialement à l'art décoratif, à l'affiche, au papier de tenture, à la tapisserie, etc., est des plus heureuses et promet, par cette collaboration intelligente, une série d'œuvres du plus grand intérêt.

C'est le lundi 22 avril, à 8 heures du soir, qu'aura lieu, à l'Hôtel Ravenstein, la soirée musicale donnée par MM. Henri Thiébaud et Louis Flameng et consacrée en partie à l'audition d'œuvres de M. Thiébaud.

Interprètes principaux : M^{lles} Dalsen, Donaldson, Lentrein, M^{me} Flameng, MM. Chomé, Van Begin, Gaillard.

M. Alfred Bruneau termine en ces termes l'article qu'il consacre dans le *Gil Blas* à la *Vivandière*, l'ouvrage posthume de M. Godard représenté la semaine dernière à Paris : « Le directeur de l'Opéra-Comique a fait largement son devoir en montant l'ouvrage posthume de Godard. Il a donné de la sorte un gage au gros public, qui lui en sera sans doute reconnaissant, et il a obéi à un délicat sentiment en réservant une réparation à un musicien de valeur. Qu'il me permette donc de réclamer, pour un autre mort, illustre entre tous, celui-là, de génie authentique et souverain, pour une partition de noblesse, de beauté incomparables, la même justice attendrie. Le maître dont je parle s'appelait César Franck; l'œuvre s'appelle *Hulda*. »

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galerias d'exposition et de vente

OUVERTES TOUS LES JOURS

EXPOSITION VAN STRYDONCK ET TIFFANY

Entrée : 1 franc ; le Dimanche, 50 centimes.

BREITKOPF & HARTTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

BAIN ROYAL 10, RUE DU MONITEUR BRUXELLES

ÉCOLE DE NATATION ouverte toute l'année

SAISON D'HIVER DU 1^{er} OCTOBRE AU 1^{er} MAI

Bains turcs à air sec, spécialement recommandés aux artistes

BAINS CHAUDS — BAINS MÉDICINAUX — BAINS RUSSES

EN VENTE

à la Maison d'Art de la Toison d'or

(56, avenue de la Toison d'or).

I M O G È N E

PAR

Edmond PICARD

Edition de la Société anonyme L'Art.

Un volume format des eucologes, tiré à petit nombre et hors librairie. Prix : 4 francs. Avec cartonnage artistique spécial : fr. 6 50.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 40.00; Union postale, fr. 43.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

HUBERT KRAINS. *Histoires lunatiques*. — AU CERCLE ARTISTIQUE. — CUEILLETTE DE LIVRES. *En symbole vers l'Apostolat*, par Max Elskamp. *Romanesque*, par G. Van Zype. *Les Cheveux*, par L. Tricot. — « LE COQ ROUGE ». — THÉÂTRES. *Reprise de « Freischütz » à la Monnaie. Bruxelles-Printemps. Sabre au clair! L'Hôtel du Libre-Echange*. — LA MUSIQUE A L'ÉTRANGER. — DOCUMENTS A CONSERVER. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

HUBERT KRAINS

Histoires lunatiques. Bruxelles, Lacomblez.

Parmi les prosateurs belges, Hubert Krains — déjà remarqué par ses *Bons Parents* — se place aujourd'hui au premier rang avec ses *Histoires lunatiques*.

La *Société nouvelle*, où il publie mensuellement des chroniques, l'avait révélé critique pénétrant et érudit, jugeant de haut et net, et maniant une verte ironie dont beaucoup de plumitifs de mauvais aloi ont subi les atteintes. Juge impitoyable, il excelle aux démolitions des faux glorieux ou des pète-sec de lettres, mais, rencontre-t-il un vrai poète, il sait trouver la clef de son art pour l'ouvrir et en faire valoir toutes les mystérieuses beautés. Avec Francis Nautet et Ernest Verlant, il forme la critique littéraire belge qui compte.

Ces facultés de critique, Hubert Krains les apporte dans ses contes, et alors l'analyste qu'il est se double d'un poète mélancolique.

Cette mélancolie est teintée d'amertume. Hubert Krains va vers les simples, vers les tristes, vers les sauvages, les isolés et son art se teinte de leurs rancœurs et de leurs navrances. Beaucoup d'écrivains d'aujourd'hui ont cette tendance. L'homme moderne, arrondi, raboté, rendu aussi inoffensif que le lion de la fable auquel on a coupé les griffes et les dents, les laisse indifférents. Ils sont las de la veulerie en redingote, et, s'ils ne se réfugient dans le rêve, dans les passés fabuleux, ils cherchent le vrai cœur humain et ils remontent à sa source chez les primitifs, chez les gueux, chez les vagabonds, chez les rustres. Ils veulent l'homme sans fard et les cœurs à nu. Cette civilisation qui rend tout uniforme, qui confectionne à la grosse, et suivant des règles et des lois, des cerveaux et des cœurs, cette socialisation de tout, le grand égoïsme du monde les poussent vers des horizons d'âme plus imprévus, plus libres, plus vivants. Krains est parmi ces écrivains. Qu'on le sent torturé par les petites ambiances, par les mesquineries de l'existence actuelle, lui, un épris de la nature, un amoureux de ciels! Car c'est là-bas qu'il place ses contes, dans une Wallonie sauvage et chérie, où il aime à écouter bruire les sources et les verdure, dont il confesse les nuits étoilées, qui couvrent les

champs et les forêts. Ce pays n'est pas clair, joyeux, illuminé et pimpant comme celui où Louis Delattre, un autre conteur wallon, fait chanter au soleil ses petites villes blanches — non, il est de ligne grave, comme un paysage de Dürer et les échos qui y résonnent sont souvent pleins d'angoisse. Ce sont des terres d'idylles attristées. Il y a comme un échange de mélancolie entre la nature et l'artiste, et lorsque apparaît un coin printanier, il se montre plutôt comme une consolation que comme une joie.

Les personnages des *Histoires lunatiques* sont des braconniers, des saltimbanques, des vagabonds, des mendiants, des misérables. Ah! les misérables, comme Krains sait pitoyablement exprimer leurs âpres douleurs! Comme il nous dit les souffrances obscures des humbles, des méprisés, de ceux qui ont été foulés par la vie des autres, et qu'on retrouve jouant de l'accordéon à une ducasse ou bien mourant dans la neige d'une nuit de Noël ou dans le délabrement d'une chaumine! O les pauvres loques humaines! Les existences en grisaille!

Krains nous les montre conspués par le féroce égoïsme, eux, les piteux martyrs de l'indifférence. Il fait sentir, en verbes cinglants, la cruauté qui borde le chemin de leur vie de haies où ils se piquent à chaque heure. Il narre leurs décès solitaires — et tout cela en observateur impitoyable qui n'a crainte de faire crier un cœur méchant en l'analysant, mais qui cache, sous son sourire méprisant et sa coupante ironie, une âme chaude, pleine de pitié et de sincérité.

Voilà, dans ce conte : *Dernière Lutte*, le vieux Lazare, errant, désespéré, la faim au ventre, dans la neige, et qui va, à travers la nuit de gel, mourir aux pieds du grand Christ du calvaire proche. Fervent chrétien, il murmure encore d'ardentes prières; mais au moment où il va rendre l'âme, il se révolte contre son Dieu et lui lance son bâton en pleine poitrine. Le Christ s'effondre, dans un craquement sec, et de son torse de bois vermoulu s'éparpillent des pièces d'or. Quelque offrande ancienne, quelque trésor caché! Lazare les ramasse fiévreusement. Le voilà riche! Mais on recherche l'auteur du sacrilège et le pauvre vieux, transi de peur, meurt de faim et d'épuisement auprès du trésor que le ciel lui avait donné comme une diabolique et damnable aumône. Ironique application de ce vers fameux : Aide-toi, le ciel t'aidera!

Le *Vagabond* est une superbe étude de cet instinct — dernière trace peut-être des antiques migrations des peuples — qui pousse certains hommes à errer par les pays. Le vagabond, tant honni, tant craint, c'est le poète des pauvres, pourrait-on dire. Il porte en lui la soif des horizons et l'amour des grand'routes. Il rappelle les mots de Baudelaire : « Mon plaisir serait d'aller toujours droit devant moi; sans savoir où, et de

voir toujours des pays nouveaux. » Krains raconte cette poésie et l'émotion des aventures passe en son style : « J'ai bu du cidre en Normandie, — dit le vagabond en ouvrant des yeux ravis, — du vin authentique dans le Midi, à l'époque des vendanges, comme vous n'en trouverez pas au ciel, et ces mains, ces mains que vous voyez, ont cueilli des oranges dans des bois parfumés. J'ai vu des aigles en Hongrie, des ours dans les montagnes de glace. J'ai trempé mes pieds dans la mer. » Un beau souffle passe dans ce conte, un souffle des grands ciels, des plaines, des montagnes et le vagabond qui dit ses souffrances, ses voyages passionnés, ses amours sauvages et sanglants apparaît le cerveau pavoisé d'une gloire étrange.

Mais Krains ne va pas seulement aux réprouvés de la vie, il nous dévoile aussi le secret des réprouvés de l'esprit. Je vise ici ce petit chef-d'œuvre : *L'Asile*, un conte d'austère grandeur et de mystérieuse philosophie, qui a une allure ibsénienne. Tout le vague d'une âme brisée, d'un idéal à vau-l'eau plane autour de ce récit dramatique d'un crime soupçonné et d'une nuit d'angoisse passée en une maison solitaire cachée parmi les fagnes. Un frisson psychique intense y fait frémir les phrases et l'intellectualité troublante de cet épisode laisse l'esprit dans un doute inquiétant. On sort avec des incertitudes de ces profondeurs d'âme tourmentée où l'écrivain nous a fait descendre comme en un puits où la lumière n'éclaire que quelques ondes lugubres et quelques murs désenchantés et au fond duquel dorment les souvenirs de Dieu sait quel drame. C'est là un très beau conte qui termine à merveille un livre de grand mérite et de haute probité littéraires.

AU CERCLE ARTISTIQUE

Les années précédentes, on exposait, vers avril ou mai, au Cercle artistique, la tapée réglementaire de croûtes que produisaient par habitude quelques vieux membres influents, les Numans, les Dell'Acqua, les Roffiaen et d'autres. Et d'aimables jeunes filles ou dames rangeaient à côté de ces cadres abusivement remplis par des toiles, quelques bouquets de fleurs peints avec la pommade et les huiles de leur lavabo.

Et les rares amateurs de ces exhibitions continuaient à se croire les seuls qui, en Belgique, fissent profession de défendre encore la bonne et saine peinture!

Aujourd'hui, heureusement, il y a changement. Une exposition qui a de la tenue remplace le bazar ancien. Sculpture, peinture, tapisserie, céramique, ciselure y sont représentées.

M. De Rudder étale un choix abondant de bas-reliefs, de bustes, de statues. Ce qui attire l'attention surtout? Ses groupes : le *Nid d'abondance* et un motif décoratif titré *Langouste*. Cette œuvre-ci est d'entente originale.

M^{me} De Rudder expose des tapisseries aux teintes heureusement appariées, teintes fanées souvent où chantent quelques tons clairs. Ces décors gracieux sont réalisés grâce à des appliques d'étoffes

où le dessin des plis de la robe et les lignes des visages, des mains et des bras sont indiqués par des reliefs en fils de soie.

M. Wolfers varie le plus possible ses motifs de buire, de coupes, de porte-bouquets, de vasques et de plats.

Nos orfèvres commencent enfin à se douter que le Louis XV, quelque élégant qu'il soit, n'est plus le style de notre temps. Et telles tentatives vers le neuf doivent être signalées. Ainsi le médaillon — étain et bronze, n° 17 — est déjà d'un art heureux. Aussi un *piéd en étain* (pavots). Ça et là de réussies patines.

M. Courtens nous semble de plus en plus lâché dans sa manière expéditive et commerciale.

Quant au grand tableau de M. De Kesel, il ne va point au delà d'un laborieux et méritant effort.

CUEILLETTE DE LIVRES

En symbole vers l'Apostolat, par MAX ELSKAMP. Ornementation à la couverture par HENRY VAN DE VELDE. Bruxelles, Lacomblez.

C'est un livre exquis où il fait dimanche, tout au long des poèmes. C'est la sanctification des cinq sens, c'est un Jésus doux et naïf et humble et clair pénétrant la chair de sa parole, c'est la bonne volonté en route vers autrui; c'est la preuve combien le cœur et l'esprit peuvent être tendres et hospitaliers, chez un poète vrai :

Car c'est fin de rêves à Thélème
à présent, et qu'une heure a sonné
d'être aux autres avant qu'à soi-même.

Et me voici vers vous, les hommes et les femmes,
avec mes plus beaux jours pour le cœur et pour l'âme
et la bonne parole où tous les mots qui s'aiment
semblent des enfants blancs en robes de baptême.

L'effusion chrétienne de telles pièces est, en ce présent recueil, d'une telle pénétrance que l'on croit lire un livre que François d'Assise aurait oublié d'écrire. Les mots se font naïfs ainsi que des couleurs de vieilles images, la phrase a des lignes simples et rares à la fois. Ici la strophe qui devient exultante dès le début par de simples exclamations (*Aux yeux* : III) régulières mais nouvelles. Ailleurs elle se mue en raisonnements et ce sont des « or » et des « car » qui l'ouvrent. Toujours elle est précise, exacte, à syllabes bien comptées, presque textuelle. Et néanmoins quelle saveur en cette langue spéciale, en l'arrangement de ces mots usuels mais si étrangement mis en relation les uns avec les autres, en la nouveauté et quelquefois la bizarrerie des tournures. Et puis combien tout cela est personnel et victorieux !

La partie du recueil qui se titre *Pour la Bonne Odeur* nous paraît éminer de l'ensemble. Choses plus naïves et quasi pieuses furent-elles écrites jamais ?

Or, voici comme on met aux pages
des bons livres quand c'est leur fin :
des fleurons de fruits et feuillages :

les ornements de tout mon cœur
dits en le simple et vieux langage
qui nomme les Saints par leur fleur.

Mais Joseph lors dans ma serre,
soignant ses lys avec ma foi,
et Véronique, aux bonnes terres,

occupée à ses fleurs-de-croix,
plus, pour mes vieilles gens d'Empire,
Joséphine aux Hortensias.

Puis tout entier c'est vous, Saint Pierre,
patron, en Août, des nénuphars
dont les grains mûrs pour des rosaires
attardent les enfants, le soir,
à des jeux de fil et d'aiguilles
dans les bons coins des chambres noires.

Et ce sont ainsi mes corbeilles,
où chacun, à satiété,
trouve des joies ou des conseils :

les chasseurs le cerf souhaité,
les pêcheurs les poissons aux nasses,
et les femmes, pour leur beauté,

le parfum qui fait l'âme fraîche,
et les baisers doux à donner
sur le front des enfants aux crèches.

Avec *Dominical* et *Salutations*, ce récent volume forme « le triptyque de louange à la vie selon l'amour, l'espérance et la foi ».

Romanesque, par GUSTAVE VAN ZYPE. Bruxelles, Weissenbruch.

On connaît M. Van Zype dramaturge et les différentes pièces qu'il a données jusqu'ici à la scène affirment un tempérament qui a de la robustesse et qui est appelé à se développer. *Romanesque* nous montre M. Van Zype nouvelliste. Par sa manière il s'apparente quelque peu aux naturalistes. Il voit net, sans s'échauffer l'imagination. Vous ne le verrez jamais s'embarquer pour le pays des rêves. Mais il disséquera, à la façon du Flaubert de *Madame Bovary*, quelque tempérament féminin et il analysera tel milieu provincial en connaisseur de caractères humains. Le sujet de *Romanesque*? Une petite ville de province. Dans elle, M^{lle} Duffaut, jeune femme de trente ans, qui a mal digéré des lectures de poètes et dont l'imagination s'est enflammée pour les célébrités littéraires, M^{lle} Duffaut a un salon que fréquentent les lettrés de l'endroit, dont l'organiste et l'instituteur. Elle est si frappée par les livres que les lectures impressionnent jusqu'à sa toilette : « Les étrangers ne pouvaient guère juger de son allure de bonne santé et de femme forte, parce que le type et la physionomie de M^{lle} Julie variaient absolument selon les jours : de goûts singulièrement fantasques, on la voyait tantôt les cheveux dénoués sur le dos, ébouriffés et flottants, et les yeux légèrement hagards, tantôt le dos coupé de deux longues tresses, des bandeaux ceignant le front, les yeux calmes, pleins de langueur, tantôt encore le chignon relevé, des accroche-cœur sur les tempes et l'œil provocant. C'était selon qu'elle avait lu la veille Shakespeare, Goethe ou Mérimée ».

Revient de Paris un jeune citadin de la petite ville : Joséphin Rabacque. Celui-ci est un de ces poètes pleins de promesses jamais réalisées, comme il en pleut dans les petites chapelles littéraires, un prometteur de beaux romans, un stérile qui met de la vantardise devant son impuissance, pour la cacher. D'inconnues revues parisiennes ont fait un peu de gloire autour de Joséphin et de ses livres futurs, — aussi son arrivée met-elle l'âme de M^{lle} Duffaut en émoi. Joséphin est un beau garçon roublard. M^{lle} Duffaut a quelque fortune. Un mariage s'accomplit. D'abord fière d'être la femme d'un homme de lettres, M^{lle} Duffaut s'aperçoit bientôt de la vanité de son époux, qui la trompe, repris par ses anciennes habitudes de brasserie, et qui dissipe une partie de sa fortune. Les illusions de la pauvre femme tombent une à une. Mais pas toutes. Car lorsque son mari meurt, épuisé, affaibli par sa vie inane, elle prend son enfant au berceau et dit : « Il achèvera ton œuvre plus tard. » Sujet très simple de nouvelle. Mais sur cette élémentaire donnée, M. Van Zype nous a fait de la très

belle psychologie. Ses personnages sont typiques, charpentés par un observateur, qui sait mettre au bon point toutes les nuances d'un caractère, toutes les subtilités d'un tempérament. Le talent de dramaturge de M. Van Zype l'aide à présenter ses personnages et à leur donner de la vie — une vie juste, d'une bonne réalité, d'une humanité bien sentie. Mais si l'on parle de réalité, il ne faudrait évidemment mêler M. Van Zype à la tourbe des écrivains qu'on dénomme, en groupe, « la queue de Zola ». Ce n'est pas un de ces impassibles et cyniques montreurs de vices et de saletés. Sa réalité est haute et saine. Si M^{lle} Duffaut, dans *Romanesque*, est ridicule, elle est aussi touchante et le sourire qui s'ébauche à sa vue se fond bientôt dans de la mélancolie. Si Joséphin Rabacque est méprisable, on se sent tout de même pris de pitié pour lui et il apparaît un être sans énergie plutôt qu'un être mauvais. M. Van Zype prend un intérêt de cœur pour ses personnages. Il ne les raille pas plus qu'il ne le faut et cherche plutôt ce qui est bon en eux, heureux alors de ses découvertes. C'est ce sentiment qui place *Romanesque* parmi les bonnes nouvelles écrites chez nous.

Les Cheveux, par LÉON TRICOT. Miot et Jamar, Liège.

Ce livre, écrit par un tout jeune homme, dénote un indiscutable tempérament d'écrivain. Il y a dans le style de M. Tricot une sûreté de patte et un acquis extraordinaires. Il sait déjà son métier. Trop peut-être, car on sent chez lui l'influence des nouvelles amoureuses du *Gil Blas*. Ses contes sont tous des contes d'amour emballé, pleins de baisers rouges et de chaudes voluptés — ce qui convient à un écrivain de vingt ans — mais ils manquent de sincérité et d'étude. Cela sonne faux, souvent. Que M. Tricot raconte plus simplement des choses qui sont plus de vie, et nul doute qu'avec ses dons très réels il ne devienne un bon conteur, car il y a des promesses sérieuses dans ses débuts.

« LE COQ ROUGE »

Notre mouvement littéraire est arrivé à un large épanouissement : des talents multiples et variés se sont fait jour. La littérature belge est aujourd'hui vantée dans les revues étrangères.

Dans ces conditions une revue s'imposait, purement littéraire, qui fût l'organe libre de tous ces écrivains, une revue qui fit un faisceau de toutes ces forces et qui représentât réellement toutes les lettres belges.

Cette revue va paraître. C'est *Le Coq rouge*. Son comité de rédaction est composé de MM. Louis Delattre, Eugène Demolder, Georges Eekhoud, Hubert Krains, Maeterlinck, Francis Nautet et Emile Verhaeren.

La revue publiera des nouvelles, des contes, des romans, des vers, de la critique littéraire, artistique, musicale. Les noms de ses rédacteurs suffisent à indiquer sa tendance. Elle ne défendra d'autre théorie que celle de l'Art, au-dessus des formules, au-dessus des écoles. Elle s'efforcera surtout de grouper tous les écrivains belges de talent et de défendre avec une énergie nouvelle la cause des lettres belges. Il importe que dans la patrie belge les écrivains aient enfin la place qui leur est due. *Le Coq rouge* y veillera.

L'abonnement au *Coq rouge* est de 8 francs l'an. On peut envoyer sa souscription 61, quai du Hainaut, à Bruxelles.

Le Coq rouge paraîtra le 15 mai prochain.

THÉÂTRES

Reprise de « Freischütz » à la Monnaie.

Une reprise qui devait avoir pour notre public avide de sensations nouvelles la saveur d'une « première », la dernière exécution de l'opéra romantique de Weber au Théâtre de la Monnaie remontant à quinze années. Et pourtant les auditeurs sont restés froids, et la représentation a été morose.

C'est que le *Freischütz*, première manifestation du drame lyrique en Allemagne, d'une valeur musicale très supérieure au répertoire habituel, exige, comme les œuvres de Wagner avec lesquelles il a d'étroites affinités, une compréhension artistique qui échappe à la plupart des interprètes, quel que soit d'ailleurs leur talent de chanteur et de comédien. La voix agréable de M. Cossira et de M^{lle} Tanésy, leur incontestable mérite de chanteurs consciencieux et habiles, ne remplacent pas, dans des partitions d'une conception plus haute que l'opéra courant, les qualités spéciales d'expression qui leur manquent, et qui manqueront toujours aux artistes dont l'éducation a été orientée vers d'autres buts. Le rôle de Max ne paraît d'ailleurs guère convenir à M. Cossira, qui n'a même pas, dans les phrases musicales qui lui sont dévolues, son assurance habituelle. La bonne volonté de M^{lle} Lejeune, son exubérance d'intentions n'arrivent pas à donner à la poétique figure d'Annette sa physionomie caractéristique. Et le tragique de M. Sentcin, qui personnifie le démoniaque Gaspard, apparaît trivial et convenu.

Malgré tout, la partition demeure un chef-d'œuvre de fraîcheur, d'inspiration mélodique, d'émotion sincère, avec des envolées tragiques superbes et des épisodes pittoresques, — la « Fonte des balles » par exemple, — d'une couleur orchestrale admirable.

Malgré les naïvetés du livret et les puérités de la mise en scène (quelle faute de goût que l'intercalation intempestive de l'*Invitation à la valse* dans les danses rustiques du troisième acte!) on éprouve une réelle jouissance artistique à voir évoqué un ouvrage de haute allure qui devrait, animé de la vie artistique que donne parfois aux œuvres nouvelles la direction de la Monnaie, rester au répertoire.

Bruxelles-Printemps

par MM. L. NUNÈS et V. LAGYE.

Au fait, pourquoi pas la « revue » en avril, aux premiers bourgeons, au lieu d'attendre l'époque des avalanches de neige et des frimas? C'est ce que se sont dit MM. Nunès et Lagye, et le succès leur a souri. *Bruxelles-Printemps*, revue semi-parigote, semi-bruxelloise, qui « blague » sans méchancetés les menus faits des dernières semaines, depuis le jour des confetti jusqu'aux soirées d'Yvette, a plu par ses allures bon enfant, le sel de ses couplets, la malice de ses dialogues. Le piment marollien, copieusement répandu, assaisonne le mets. Et l'on applaudit à toute volée les joyeuses saillies de M. Crommelynck, dont le naturel est parfait, la drôlerie de M. De Wit, les grimaces de M. Dussart, tandis que les artistes « en vedette », M. Ambreville, M^{mes} Emma George, Mary Myras et Noelly mènent rondement les deux actes de cette amusante fantaisie.

Sabre au clair!

par M. JULES MARY.

L'Alhambra est, depuis huit jours, rempli de militaires : militaires sur la scène, en tenue de parade, en tenue de corvée, en tenue de campagne ; militaires dans la salle, en uniforme ou en costume civil, venant applaudir les copains. Il y a, sur la scène, des drapeaux, des chevaux, des fanfares de clairons, des défilés, des discours héroïques, des dévouements sublimes, un duel au pistolet, et comme tout spectateur a dans son cœur un chauvin qui sommeille, la salle s'électrise aux tirades patriotiques, à l'éclat des galons, au claquement des glorieux étendards troués de balles.

Quels applaudissements et quel succès ! Les petits soldats de M. Munié portent d'ailleurs l'uniforme avec une aisance parfaite, et tous les tableaux de ce grand drame à spectacle sont réglés avec un réalisme qui suffirait à justifier l'accueil enthousiaste du public, n'était l'habileté de l'auteur à rajeunir et à concilier avec les exigences du théâtre moderne les trucs des mélés de jadis.

Ceux-ci ont des ressources d'un effet certain : parmi elles l'erreur judiciaire ne manque jamais son but. M. Jules Mary, un spécialiste en drames militaires (on se souvient du succès qui accueillit naguère *le Régiment*), a tiré un parti ingénieux de ce puissant ressort émotif en lui donnant pour cadre les épisodes pittoresques de la vie du troupier. Son nouveau Lesurques, échappé du bagne, pourchassé par les argousins, réfugié (par une de ces coïncidences que bénissent les auteurs dramatiques) chez le brave colonel qui l'a fait condamner, a la magnanimité de sauver, par le sacrifice de sa vie, l'honneur du soldat qu'il place plus haut que son propre honneur. Jugez du délire de sympathie que provoquent ces facteurs combinés ! Le coupable se dénonce, au dernier acte, et se fait justice, ainsi qu'il sied. Et n'était l'impression douloureuse que produit la mort d'un chevaleresque lieutenant tué en duel par un de ses camarades qui espère l'obliger de la sorte à révéler le secret du crime (le moyen paraît contestable), rien n'atténuerait l'impression de joie apaisée sous laquelle les spectateurs regagnent le vestiaire et la sortie.

Mais est-il mort, le lieutenant au mutisme héroïque ? Nous avons entendu contester cette affligeante nouvelle. D'un mot, le major qui le reçoit dans ses bras, frappé d'une balle en pleine poitrine, eût pu dissiper un doute cruel. Mais ce mot, il ne le prononce pas. L'arrivée du général qui a dirigé les grandes manœuvres, suivi d'une brillante escorte d'attachés militaires, ne lui en donne pas le temps et le rideau tombe sur l'angoisse interrogative du public. N'importe ! « Espérons encore » comme chantent plaintivement les Trois sœurs aveugles de Maeterlinck. M. Jules Mary ne pourrait-il fixer ce point d'histoire et dissiper l'incertitude qui étreindra, pendant toute la durée des représentations, les âmes sensibles de nos concitoyens ?

L'interprétation et la mise en scène de *Sabre au clair* font honneur à l'initiative intelligente de M. Munié, dont toute la troupe, augmentée d'un contingent nouveau, bien choisi, paie comptant. Citons parmi les meilleurs acteurs M^{mes} Munié et De Backer, MM. Montlouis, Laty, Arnaud, Lebrey, Dorbel, Valot, Chatelain, Malavié, Claude, qui constituent un excellent ensemble.

« L'Hôtel du Libre Échange »

par MM. G. FEYDEAU et M. DESVALLIÈRES.

Tandis que les comédiens du Théâtre Molière jouent à l'Alhambra, que les artistes des Galeries se préparent à installer l'opérette à Ixelles, voici que M. Maugé ouvre ses portes aux joyeux imbro-

glios du Palais-Royal. Spectacle d'été, d'un comique si irrésistible qu'une dame, prise de fou rire, s'est mise à crier, à la deuxième représentation : « Arrêtez ! arrêtez ! Assez ! Pitié ! Je n'en peux plus ! Je meurs ! »

C'est à Paris que s'est passée cette petite scène, qui a augmenté encore l'hilarité des spectateurs, — à Paris où la pièce de MM. Feydeau et Desvallières, a eu deux cent cinquante représentations. A Bruxelles, l'effet est le même, et tous les soirs des éclats de rire inextinguibles secouent la salle depuis les fauteuils d'orchestre jusqu'aux troisièmes galeries. Les ouvrees et le pompier de service en sont malades, car la contagion les atteint quotidiennement, — deux fois par jour les dimanches et fêtes carillonnées.

Elle est vraiment fort drôle, l'histoire de l'adultère de Pinglet et de M^{lle} Paillardin, et le deuxième acte, où s'accumulent les complications les plus inextricables dont l'escalier — le légendaire escalier de *Tête de Linotte* — forme le pivot, est bien l'enchevêtrement de clowneries le plus touffu qu'ait fait éclore le vaudeville moderne. Sareey a dû en baver de joie. C'est plus inénarrablement « tordant » que du Gandillot.

L'Hôtel du Libre Échange, dont la grivoiserie attire, faut-il le dire, toutes nos bourgeois et la fleur des mondaines, est joué avec entrain et bonne humeur par une troupe composée d'artistes appartenant à divers théâtres parisiens. Et la ronde joyeuse est conduite par M. Regnard, un excellent comique au jeu sobre, à la mimique expressive, auquel *L'Hôtel du Libre Échange* vaut tous les soirs un succès personnel de bon aloi. Mise en scène très soignée, selon la coutume de M. Maugé.

La Musique à l'Étranger

M. Joseph Wieniawski, l'excellent pianiste que Bruxelles n'a pas eu, depuis longtemps, la bonne fortune d'entendre (peut-être parce qu'il y a établi sa résidence), vient d'achever une tournée de concerts en Allemagne où il a remporté le plus vif succès comme virtuose et comme compositeur. Il a notamment donné à Berlin, au Concerthaus, deux auditions avec orchestre dont les programmes comprenaient, outre une série de pièces de Bach, Beethoven, Schumann, Chopin, Liszt exécutées par lui, trois œuvres importantes de sa composition : sa *Symphonie en ré majeur*, sa *Suite romantique* pour orchestre et son *Concerto* pour piano avec accompagnement d'orchestre. M. Wieniawski, qui dirigeait lui-même les deux premières et qui a pris part à l'exécution du *Concerto*, s'est fait chaleureusement applaudir et rappeler.

Son succès n'a pas été moins grand à Leipzig, où il a été invité à faire entendre à l'une des séances de musique de chambre données au Gewandhaus son *Trio* pour piano, violon et violoncelle (op. 40), et à Posen, où un récital consacré aux œuvres classiques et modernes lui a valu l'accueil le plus flatteur.

M^{lle} Elsa Ruegger, la jeune violoncelliste dont nous signalions dernièrement les succès, vient de se faire applaudir à Zurich, où elle a joué avec orchestre le concerto en *ré mineur* de J. De Swert et divers soli. Par son mécanisme solide, par le son chaud et plein qu'elle tire de son instrument, l'élève de M. Jacobs fait pressentir, au dire des critiques, une artiste de premier rang.

M. Vincent d'Indy vient de rentrer à Paris après avoir dirigé à

Madrid et à Barcelone une série de concerts historiques qui lui ont valu un succès enthousiaste.

Voici les très attrayants programmes des concerts de Barcelone :

Premier concert (14 mars).

LE XVIII^e SIÈCLE. 1^o Symphonie pastorale de l'*Oratorio de Noël*, Concerto en ré majeur pour clavier (J.-S. Bach).

2^o L'OPÉRA FRANÇAIS. Deux airs à danser des *Eléments* (Destouches); a) Passe-pied de *Castor et Pollux*, b) Rigodon de *Dardanus* (Rameau); Ouverture d'*Iphigénie en Aulide*, ballet des Scythes d'*Iphigénie en Tauride* (Gluck).

3^o LES SYMPHONISTES. Hymne autrichien (Haydn); Symphonie en sol mineur (Mozart).

Deuxième concert (17 mars).

BEETHOVEN. Ouverture de *Coriolan*; *Egmont* (en entier); Symphonie en la (7^e); Adagio de la Neuvième Symphonie; Ouverture de *Léonore* (n^o 3).

Troisième concert (21 mars).

LE MOUVEMENT ROMANTIQUE. 1^o EN ALLEMAGNE. Ouverture d'*Euryanthe* (Weber); Minuetto de la Symphonie italienne (Mendelssohn); Symphonie rhénane (Schumann).

2^o EN FRANCE (première moitié du XIX^e siècle). Fête chez Capulet de *Roméo et Juliette*; Trio des jeunes Ismaélites de l'*Enfance du Christ* (Berlioz).

3^o EN FRANCE (deuxième moitié du XIX^e siècle). Suite d'orchestre de l'*Arlésienne* (Bizet); Danse macabre (Saint-Saëns).

Quatrième concert (24 mars).

WAGNER. Ouverture de *Tannhäuser*; Prélude du troisième acte de *Tristan et Iseult*; Fragments des *Maîtres Chanteurs*: Ouverture, Prélude du troisième acte, Valse des apprentis, Entrée des Maîtres; le Vendredi-saint de *Parsifal*, Entrée au Wallhal du *Rheingold*.

Cinquième concert (28 mars).

L'ÉCOLE FRANÇAISE MODERNE. *Viviane* (Chausson): Pavane, Berceuse (Fauré); Méditation (P. de Bréville); *Le Camp de Wallenstein* (V. d'Indy); *Les Landes* (Ropartz); Symphonie pour orchestre et piano (V. d'Indy); *Rédemption*, morceau symphonique (C. Franck); Sarabande et Menuet de la Suite pour trompette (V. d'Indy); Danse béarnaise (Ch. Bordes); Joyeuse marche (Chabrier).

DOCUMENTS A CONSERVER

Nous avons reproduit dimanche passé l'amusante critique publiée par la *Fédération artistique* sur le Salon de la *Libre Esthétique* qui vient d'être clos. Voici une autre perle, extraite, celle-ci, d'un journal qui ne nous avait pas habitué à ces joies, *La Ligue artistique*. Ce savoureux fragment exhale trop clairement le dépit d'un artiste omis sur la liste des invités :

« C'est attristé que l'on sort de semblables exhibitions dont le titre pompeux cache tant, non pas de médiocrité, mais de pauvreté et de vanité stupides. Cela me remémore certaine visite d'hôpital moderne. Bâtiments superbes du dehors, propres et confortables à l'intérieur, gais même avec la grande lumière venant de gracieux jardins. Mais aussitôt que les regards s'abaissent sur les lits rangés le long des cimaises, comme les tableaux de la *Libre Esthétique*, commence ce triste ennui provenant de la constatation de tant de misère, de tant de maladies pouvant ravager la même humanité. Et lorsqu'au sortir de ce temple de la maladie on sent le grand air vous frapper le visage, le bruit de la rue résonner gaiement aux oreilles, que l'on voit le ciel si beau et si pur, il semble que l'on vient de quitter un lieu maudit et pestiféré

et on respire à pleins poumons pour les purger de l'air méphitique qu'ils ont avalé.

Voilà la sensation que j'ai éprouvée à ma première visite à la *Libre Esthétique*. »

Il est vrai que le même journal, dans le numéro suivant, s'empresse d'excuser en ces termes l'incartade de son rédacteur :

« Nous avons eu le vrai bonheur d'assister aux concerts organisés dans les locaux du Musée, sous les auspices du cercle *La Libre Esthétique*.

« DIGNE COMPLÈMENT D'UNE DES EXPOSITIONS LES PLUS ARTISTES QUE NOUS AYONS VUES A BRUXELLES, cette suite de manifestations d'art musical a été un événement pour tous ceux dont la vie n'est pas uniquement faite de jouissances matérielles.

« Nous sommes loin d'être de notre collaborateur qui a rendu compte de l'exposition; nous avons retrouvé dans les locaux du Musée des toiles et des sculptures éminemment intéressantes et ne rappelant nullement l'atmosphère d'un hôpital! ainsi que le prétendait notre correspondant, à qui nous laissons toute la responsabilité de ses écrits »

Memento des Expositions

BERLIN. — Exposition des Beaux-Arts. 1^{er} mai-29 septembre. Commission sur les ventes : 7 %. Renseignements : Secrétaire de l'Exposition des Beaux-Arts, Landes Ausstellungen Gebäude, Berlin N. W.

GAND. — Exposition triennale des Beaux-Arts. 1^{er} septembre-28 octobre. Délai d'envoi : Notices, 28 juillet; œuvres, 3 août. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : M. Ferdinand Van der Haeghen, secrétaire. Règlement à la disposition des intéressés dans nos bureaux.

LILLE. — Exposition internationale d'art photographique. Envoi avant le 15 mai à M. le président de l'*Union artistique*, rue Négrier, 36^{ter}, Lille.

MUNICH. — Troisième exposition internationale de la *Sécession*. (Union artistique de Munich). 1^{er} juin-31 octobre. Envois : Notices, 1^{er} mai; œuvres, 15 mai au Palais de l'Exposition, Prinz Regentenstrasse, 8, Munich. Commission de 10 % sur les ventes. Gratuité de transport pour les œuvres des membres correspondants et, en général, pour les envois admis par le jury.

PARIS. — Deuxième exposition des *Miniaturistes et enlumineurs de France* (Galerie Georges Petit, rue de Sèze). 15 mai-15 juin. Envois du 1^{er} au 4 mai. Droit d'exposition : 20 francs. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : M. Labitte, président de la société.

VERSAILLES. — Quarante-deuxième exposition de la *Société des Amis des Arts de Seine-et-Oise*. (Musée de Versailles.) 30 juin-29 septembre. Envois : 27 mai-1^{er} juin à M. Bercy, secrétaire général de l'exposition, au Palais de Versailles.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, quatrième matinée de la *Société des Nouveaux Concerts* à l'Alhambra par l'orchestre du *Concertgebouw* d'Amsterdam, dirigé par M. Willem Kes. Au programme : la *Symphonie héroïque* de Beethoven, le prélude de *Parsifal*, la *Siegfried Idyll*, l'ouverture des *Maîtres Chanteurs* et *Don Juan* de R. Strauss.

Un concert d'un attrait exceptionnel, consacré à l'audition d'œuvres nouvelles, sera donné le mardi 7 mai, à 9 heures du soir, avec le concours de M^{me} GEORGETTE LEBLANC et de M. THÉO YSAÏE, dans les salons de la Maison d'Art de la Toison d'Or. Le programme, dont nous publierons ultérieurement les détails, comprendra un choix de compositions de César Franck, Henri Duparc, G. Fauré, E. Chausson, Ch. Bordes, G. Fabre, G. Flé, L. De Lantsheere, etc. Les places, au prix de 8 francs, strictement limitées aux cent premiers souscripteurs, seront envoyées à domi-

cile sur demande adressée à la direction de la Maison d'Art, avenue de la Toison d'Or, 56.

LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — Huitième liste d'acquisitions : ARTHUR CRACO. *Hamlet et Ophélie*. — LA ROYALE. Tapis d'escalier (dessin de Fernandubois), 2 ex. — ALEXANDRE BIGOT. Série de grès. — ALEXANDRE LUNOIS. Cinq lithographies en couleurs. — G.-H. JOSSOT, *Bazouge*; *Joueur de billard*.

Le gouvernement vient d'accorder à la *Société des Nouveaux Concerts* un subside de 1500 francs.

MM. CRICKBOOM, ANGENOT, P. MIRY et H. GILLET, qui viennent d'obtenir à Paris, aux Concerts d'Harcourt et de la Société Nationale, de sérieux succès, donneront à l'hôtel Ravenstein, avec le concours de M^{lle} L. MERCK, trois séances consacrées à l'audition des six derniers quatuors de Beethoven. Ces séances de haute attraction auront lieu les mardi 23, vendredi 26 et mardi 30 avril, à 8 h. 1/2. Les programmes sont ainsi composés : Première séance, *XII^e Quatuor*, *X^e Sonate pour piano et violon*, *XI^e Quatuor*. — Deuxième séance, *XIV^e Quatuor*, *V^e Sonate pour piano et violoncelle*, *XIII^e Quatuor*. — Troisième séance, *XV^e Quatuor*, *Sonate* de J.-S. Bach, pour violon seul, *XVI^e Quatuor*.

S'adresser pour les abonnements (15 francs) et pour les places (5 francs par concert) à M. Crickboom, 47, rue de la Source, à Bruxelles.

L'Exposition de « l'Œuvre artistique » s'ouvrira à Liège le samedi 4 mai. Par le nombre et le choix des artistes invités à y participer, elle s'annonce comme devant être particulièrement attrayante.

Ainsi que nous l'avons annoncé, plusieurs séances musicales, littéraires et même dramatiques y seront organisées. M. Lugné-Poe donnera le 18 mai, avec sa troupe, une représentation de *Solness le Constructeur*. Des conférences seront faites par MM. Maurice Barrès et Fernand Khnopff. Le jeune violoncelliste Gérardy, qui termine une tournée triomphale en Amérique, s'y fera entendre, ainsi que le violoniste Thomson, rentré en Europe depuis peu.

Le Cercle musical de Namur fêtera le 30 avril son dixième anniversaire par un concert de musique belge, avec le concours de M^{lles} Clémence Balthazar-Florence et Berthe Barré, MM. Piel-tain, Dotreppe et Cappelle et les Bardes de la Meuse.

Au programme : Le Concerto pour piano et orchestre, le Concerto pour flûte et une mélodie : *Ma langue maternelle*, de Peter Benoit; *Polonaise héroïque* et le chœur *Pompéi* de Balthazar-Florence, et le *Démon* de Paul Gilson.

Le Théâtre de la Monnaie se propose de monter, l'hiver prochain, *Iphigénie en Tauride* de Gluck, avec M^{me} Georgette Leblanc dans le rôle principal. M. Gevaert, qui a entendu l'artiste dans cette œuvre, s'est montré si satisfait de son interprétation, qu'il compte exécuter *Iphigénie* au Conservatoire dans le cas où la Monnaie renoncerait à mettre cet ouvrage en scène.

La représentation organisée par « l'Association des Artistes musiciens » au Théâtre de la Monnaie, le mardi 23 courant, au bénéfice de la Caisse de retraite de cette Association, sera composée de *Carmen*, un des grands succès de la saison.

Presque tous les artistes musiciens de l'orchestre de la Monnaie font partie de cette Association, créée principalement en leur faveur, il y a quarante-neuf ans, par M. Ch. Hanssens, en vue de leur assurer une pension de retraite.

Le comité ose espérer qu'il suffira d'attirer l'attention du public sur l'utilité, la nécessité même, de cette fondation, aussi philanthropique que prévoyante, pour qu'ils puisse compter sur son appui bienveillant.

Sous le titre « L'Idée » un nouveau cercle vient d'être fondé en vue de représenter des pièces à thèses ou à idées, soit inédites, soit injouées depuis longtemps.

Respectueux de la pensée et du style des auteurs, il s'efforcera de rendre l'intégrale expression des œuvres, qu'elles soient de forme nouvelle ou de forme archaïque. La première représentation aura lieu le 28 avril, à 8 heures du soir, dans la salle de l'*Union*, rue des Fabriques, 4. Le spectacle sera composé de *Arquelin sauvage*, comédie en trois actes, du XVIII^e siècle, par Delisle de la Drevetière.

Le Théâtre du Capitole de Toulouse vient de donner la première représentation, en France, de l'opéra posthume de César Franck, *Hulda*, joué pour la première fois, l'année dernière, à Monte-Carlo, sous la direction de M. Léon Jehin, et depuis à La Haye, sous la direction de M. Joseph Mertens. L'œuvre a été acclamée avec enthousiasme par le public toulousain, bien que la mise en scène ait laissé beaucoup à désirer, au dire de la presse locale. En revanche, artistes du chant, orchestre et chœurs ont fait vaillamment leur devoir, sous la direction de M. Armand Raynaud.

MUSÉE GRÉTRY. — Depuis 1882 M. J.-Th. Radoux, le directeur du Conservatoire royal de musique de Liège, réunit les objets les plus divers et les plus intéressants ayant appartenu à Grétry ou se rattachant par quelque souvenir à l'illustre compositeur.

A l'heure actuelle, le Musée renferme près de 200 dons, au nombre desquels il en est plusieurs de très grande valeur. Le nom des donateurs figure sur chaque objet et M. Radoux, en réunissant les partitions, médaillons, lettres, portraits, etc., de Grétry, veut, par une délicate attention, conserver les noms des personnes généreuses qui contribuent à l'aider dans la tâche si belle et si difficile qu'il s'est imposée. Il espère que tous ceux qui aiment Grétry, guidés par une pensée hautement artistique, tiendront à voir grouper tous les souvenirs qu'il s'efforce de rassembler.

Le Festival rhénan aura lieu cette année à Cologne, les 2, 3 et 4 juin (Pentecôte). Il sera dirigé par l'excellent capellmeister Franz Wüllner et consacré à l'art allemand. Comme solistes, la célèbre cantatrice Marcella Sembrich, les barytons Sistermans et Perron, le ténor Birrenkoven, le pianiste d'Albert. On entendra le premier jour l'oratorio de Haydn, *Les Saisons*, une ouverture de Händel et le *Te Deum* de Wüllner.

Le programme de la deuxième journée comprend la cantate de Bach « Wir danken Dir, Gott », une symphonie de Mozart, la troisième partie du *Faust* de Schumann, la scène finale de *Parsifal* et la Symphonie héroïque. La troisième journée, réservée aux solistes, comporte la troisième symphonie de Brahms, des concertos de piano de Mendelssohn et de Listz, le finale des *Maîtres Chanteurs*, des lieder de Schubert et de Robert Franz, et des œuvres de Weber, Humperdinck et Max Bruch. L'abonnement aux trois séances coûte 25 francs.

Ecrire avant le 23 mai à M. Weber, 6, Schildergasse, à Cologne.

Elle est bien amusante, cette appréciation des *Maîtres Chanteurs* par Albert Wolff, retrouvée par le *Guide musical*. Il s'agit de la première audition aux Concerts Padeloup, en 1868 :

« Rien n'est plus facile que de faire une pareille musique. Prenez quelques morceaux de vieux fer, coupez dix ou douze boutons de sonnettes en cuivre, procurez-vous sur un toit une certaine quantité de zinc, ajoutez à tout cela de la porcelaine fêlée et ce que vous pourrez réunir de morceaux de verre, puis un filet de vinaigre et un peu de vitriol, jetez le tout dans une casserole, remuez ferme, et cette cacophonie pourra hardiment se placer à côté des fragments de Wagner que nous avons entendus hier.

Il me faut protester au nom de l'Allemagne outragée, de cette Allemagne qui a produit Beethoven, Mozart, Mendelssohn et Meyerbeer; si vous croyez que de pareilles manifestations de Richard Wagner sont faites pour apaiser les esprits en France, vous vous trompez fort; une seconde audition des *Maîtres Chanteurs* deviendra assurément le signal de conflits graves. Quelle opinion politique que l'on professe, il faut avouer qu'un gouvernement fort ne peut pas tolérer l'invasion d'une pareille musique. »

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étaines. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galleries d'exposition et de vente

OUVERTES TOUS LES JOURS

Entrée libre.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Étude du notaire DUBOST, rue Montoyer, n° 2^a,
à Bruxelles.

Le notaire Dubost vendra publiquement en la GALERIE SAINT-LUC,
rue des Finances, 10, à Bruxelles, le mardi 23 avril 1895, à 2 heures
précises de relevée, la

COLLECTION D'AQUARELLES

de

M. le comte J. DU VAL DE BEAULIEU

consistant notamment en œuvres des maîtres suivants : Achenbach,
Bles, Bossuet, Calame, Charlet, Dell'Acqua, Clays, Gal-
lait, Koekkoek, Lauten, Madou, Robert Fleury, Robie,
Roelofs, Scheffer, Simonau, J. Stevens, Ten-Kate, Van
Moer, Verboeckhoven, etc., etc.

Experts : MM. J. et A. LE ROY, frères, place du Musée, 12.

EXPOSITIONS :

Particulière, samedi 20 avril | *Publique*, dimanche 21 avril
de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

Le catalogue se distribue en l'étude du notaire et chez les experts.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LES MUSÉES ROYAUX DE PEINTURE A BRUXELLES. — RAY NYST. *Un Prophète*. — *Le Chariot de terre cuite*, par Victor Barrucand. — MORT DE XAVIER DE REUL. — MUSIQUE NOUVELLE. — REFUSÉS. — NOTES DE MUSIQUE. *Les Nouveaux Concerts. Le Quatuor Crickboom. Concert de M^{me} Théroine-Mège*. — LES SIOUX. — CONCERTS ANNONCÉS. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

Le Musée de peinture ancienne à Bruxelles.

NOUVELLES ACQUISITIONS

Quelle admirable lumière vendredi pour visiter notre Musée ! Un soleil doux de printemps mettant sa jeune clarté dans la transparence de l'atmosphère humide encore. Par les grands lanterneaux une inondation joyeuse de sérénité. Les riches couleurs de nos vieux peintres, inaltérables en leur opulence, somptueuses comme pour une grande fête et la réception de personnages célèbres. Rubens éblouissant ! Chacune de ses œuvres pareille à un ardent foyer de flammes versicolores. Partout de la gaieté et de la richesse, de cette richesse d'art dont tout le monde peut jouir sans qu'elle s'épuise, qui n'appauvrit personne, qui miraculeusement se multiplie par les impressions qu'elle fait sur les âmes, par les transformations salutaires qu'elle y opère, par

l'exaltation dont elle les magnifie, par la pondération dont elle les ennoblit !

Et penser qu'en nos bourgeoises traditions stupides on va aux musées les jours de pluie, pour trouver un refuge, quand tout est gris et morne, quand les toiles s'attristent d'une lumière grisailleuse, et que les beaux minéraux des hauts coloris flamands et les rutilances de leur étalage sonore sont amortis et ternis comme si chacune des salles était un aquarium blafard !

Nous voulions voir les deux nouveaux Jordaens, arrivés là après l'acquisition récente de l'esquisse de Pierre-Paul et de la grappe des portraits de Van Dyck réunis en un seul tableau de famille. Nous y allions sans cette insécurité morose à laquelle avaient accoutumé tant d'achats maladroits paisiblement et naïvement accomplis par la Commission en ces dernières années. La campagne impitoyable qui fut faite par *l'Art moderne* a réveillé l'opinion publique et les membres de ce fameux collège qui semblaient n'avoir plus d'autre mission que d'accueillir avec une bénévolence de déprimés les toiles et les panneaux proposés par quelque marchand attiré et roublard.

Les Jordaens sont beaux. Nous connaissons l'un d'eux, *Suzanne et les Vieillards*, pour l'avoir vu chez Arthur Stevens qui, au milieu du galop d'œuvres de tout genre traversant son artistique demeure, le gardait ainsi qu'un bon placement destiné à rester en héritage.

Il est puissamment peint, avec cette matérialité charnelle hardie et cette brutalité de réalité qui choque tant les esprits mystiques mais est savoureuse pour les goulus de peinture. Les deux vieux à lippes charnues, se préparant à violenter la chaste baigneuse qui s'empoigne ses tétons de nourrice dans un solide mouvement de pudeur paysanne, ont d'admirables têtes de juifs pailiards procédant méthodiquement à la dévêture de cette lourde et appétissante commère. Si cela ne vous plonge pas en des pensées de souterraine profondeur, cela fait plaisir à voir et réjouit la panse.

L'autre a quelque idéalité. Une nymphe et deux satyres, groupés en un colloque mal défini, avec deux enfants joufflus bouchant les trous. Le visage de la divinité champêtre a une grâce caressante et alanguie qui spiritualise l'impression. Ses faunesques compagnons opposent leur peau couleur bois de marronnier à la laitance de ses chairs. La tonalité générale est très montée. La tableau a subi une très soigneuse, trop soigneuse toilette : il est verni à en casser. Les préparateurs de ces choses comptent vraiment bien peu sur la sûreté du goût des juges, puisqu'ils croient devoir procéder à de pareils astiquages, nettoyages, maquillages et autres travestissements destinés à empaumer les gogos.

Ces deux Jordaens feront bien dans la série des œuvres du maître que le Musée possède. Il y a tendance louable à multiplier les spécimens des artistes nationaux de haute allure. C'est ainsi qu'une collection atteint la notoriété qui la classe à bon étage dans les préoccupations des vrais esthètes. La manie de diversifier et de compléter par des noms nouveaux est puérile. C'est par blocs d'œuvres qu'il faut procéder. Il importe qu'on sache où aller pour trouver le plus bel ensemble d'un même peintre. Aussi avons-nous déploré amèrement, alors que Breughel est une de nos gloires, qu'on ait laissé échapper sottement à la vente Leys les cinq tableaux qui y étaient réunis, et surtout les fameux *Aveugles*, aujourd'hui au Louvre. Nos bons experts ont trouvé que cela ne valait pas 18,000 francs, mais ils en ont jadis payé 75,000 pour le ridicule tableau, attribué à Rubens, *La Vierge et Jésus aux fleurs*, dont un bookmaker ne voudrait pas pour vingt louis.

Puisque nous voici à entretenir nos lecteurs des acquisitions pour notre Musée ancien, nous ne saurions nous taire au sujet de ce Memling, qui fait antichambre chez M^{lle} Euphrosine Beernaert, et dont ont ambouriné les merveilles depuis quatre ou cinq décades. Hier le *Soir* publiait à son sujet un article d'observations très judicieuses. Il annonçait aussi que la commission du Musée vient de se prononcer à l'unanimité pour l'achat et que sa décision est soumise au ministre de l'intérieur. Il s'agit, paraît-il, de 250,000 francs ! à étaler pour un

tableau découvert, on ne sait par qui, dans un obscur monastère d'Espagne, et promené par des marchands, durant plusieurs années, à travers l'Europe, proposé aux grands musées dont aucun n'en a voulu.

Nous n'avons pas vu le morceau. On le dit méritoire.

Mais ce que nous avons vu c'est l'extraordinaire procédé employé pour le faire valoir. M. Beernaert est membre de la Commission et voici que c'est chez sa sœur que l'œuvre est exhibée. Et voici que par des invitations multipliées on a fait défiler dans ce milieu quasi officiel, non le public, mais la cohue des mondains et des snobs qui gobent tout ce qu'on leur raconte comme les bornes-poste les lettres qu'on y jette. Pensez donc, une marchandise patronée par la proche parente du président de la Chambre, chef du cabinet puisqu'un conservateur malicieux a dit que M. Beernaert avait déposé M. de Burlet à sa place ainsi qu'on met son gibus sur un siège pour le retenir. Que voulez-vous que fit la Commission après une manipulation, un pelotage et une trituration de cette envergure ? C'est à la fois habile et bête et peut prendre rang parmi « les gauches » du même acabit auxquelles on nous a habitués.

Par ces temps de Suffrage universel prenant, ces manœuvres de coterie sont particulièrement odieuses. Puisque l'on a jugé à propos d'envoyer le hichliffe dans un salon privé bafouiller ses admirations frivoles, ce serait bien le moins qu'on permit au public de formuler aussi ses impressions. *Le Soir* le réclame avec insistance, mais ajoute mélancoliquement : « Le gouvernement se rendra-t-il à ces bonnes raisons ? Tout porte à croire que non. Nous ne nous faisons aucune illusion à cet égard. La routine est trop enracinée pour que le ministre ose ne pas la respecter, cette fois comme toujours. Quoi qu'on dise et qu'on réclame, la proposition d'achat qui lui est faite sera approuvée, n'en doutez pas. »

Faut voir, pourtant, faut voir ! M. de Burlet, précisément parce qu'on le discute et qu'on lui impute de n'être qu'un chef de cabinet d'occasion et purement intérimaire, en attendant la rentrée du grand ministre, pourrait se piquer au jeu dans une affaire où le grand ministre et sa parente tiennent la queue de la poêle. Vous nous direz que M. de Burlet avait solennellement promis à la Chambre d'ordonner une enquête pour faire l'histoire de la commission du Musée en ces derniers dix ans et que cette enquête a été, dans les oubliettes, rejoindre les enfants morts sans baptême. Nous en convenons, mais cette fois il est plus directement question de son amour-propre et de son initiative qu'on a l'air de vouloir forcer. Eh ! eh ! ça pourrait faire tourner le vent. Et tant mieux pour le bien public qui n'a d'ordinaire d'autre garantie que ces infiniment petits.

RAY NYST

Un Prophète. Portrait par GEORGES-M. BALTUS.
Paris, Chamuel, éditeur.

Comment se fait-il que le torrent d'altruisme qui nous emporte soit traversé par une recrudescence très énergique du vieux courant individualiste? Comment se fait-il qu'en ce siècle où l'indifférence elle-même se fait généreuse, éclatent tout à coup les revendications indignées, âprement raisonnées, ardentes et religieuses — profondément religieuses — de l'expansion personnelle?

— Avons-nous été trop bons, trop pitoyables, solidaires et fraternels?

Je n'ai encore découvert que très peu d'excès sous ce rapport. Mais de toute la bonté répandue — tant par les philosophes optimistes que par les philanthropes agités — il doit se perdre beaucoup de grains en route, tant elle est fantastiquement, aveuglément semée, au plus vite, dans les terrains les moins propices. Ne nous viendra-t-il pas un jour à l'esprit que toutes ces revendications de l'individu pourraient avoir été amenées par les impétueuses maladresses de nos tâtonnements fraternels?

Cette opposition si prompt — bousculant impérieusement nos futilités clameurs de décadence et affirmant l'intensité de réaction et de vie de l'heure actuelle — ne serait-elle pas le signe précieux d'une erreur de tact et de précision dans la direction de notre élan?

La véhémence de Nietzsche, la vrillante finesse de Barrès, la gravité raisonneuse d'Emerson, le respect de leur propre instinct par quelques artistes audacieux, tout comme le dégoût, très caractérisé à notre époque, des bontés qu'on nous impose, des pitiés masquées d'une fraternité qu'on ne peut éprouver, toutes ces choses sont autant d'avertissements donnés par les plus sensibles d'entre nous.

A la veille de condenser en réalités organisées l'altruisme que les siècles ont été impuissants à baser rationnellement, — et pour ne pas harmoniser dans le vague, — il nous faut l'appoint des hurlantes et positives réclamations, de la science de détails et de l'égoïsme précis des individualistes.

Le *Prophète* de Nyst est l'expression passionnée de ces revendications des êtres pris isolément. Il est épouvanté de l'universelle noyade que nous pourrions faire dans l'élément « Bonté, Sacrifice », élément qui pourrait devenir, et qui devient parfois, un cloaque de promiscuités, de faiblesses, de compromis, d'éparpillements, une entrave à la condensation de la force.

Ce prophète qui se dresse au sommet des escaliers de Sainte-Gudule prêche l'orgueil et l'égoïsme, parce qu'il veut la force. Il veut qu'avant de s'appuyer les uns sur les autres, les hommes essaient de voir combien ils peuvent déjà trouver d'énergie en eux-mêmes. En face de l'antique religion qui, pour la renforcer, affirmait la solidarité, il en bâtit une autre qui semble absolument opposée, et il affirme avec une saine et courageuse impudence, l'indépendance et la solitude de l'âme.

A ceux qui disaient avec Goethe : « Tout ce qui unit est divin », il répond : Tout ce qui isole ne l'est pas moins, et dans la balance il jette l'orgueil, pour servir de contrepoids à nos erreurs d'unions.

Il appelle à son aide la perversité, afin qu'elle instruisse et dégoûte les générations des curiosités et des faims inférieures, afin qu'elle épuise en nous l'animal, l'animal mendiant et dépen-

dant que nous sommes; car, dans les instincts sociaux, la part d'animalité le confond et l'indigne.

Il faut que l'excès de la perversité amène la réaction de l'esprit, et il croit que ce n'est que par l'esprit qu'entrera dans l'humanité la notion religieuse du respect de la personnalité, du respect, par chacun, de l'unité qu'il possède.

Mais je ne veux pas essayer de nommer les moyens qu'il emploie pour arriver à son but ni analyser cette active pensée, encore enveloppée d'un tissage feutré d'impressions intellectuelles, tissage très personnel à l'auteur, et que la tourbillonnante vie aura tôt fait d'éclaircir.

Je ne voulais que vous dire l'action peut-être héroïque qu'est ce livre, car, prêchât-on le mal lui-même, tout apostolat est le sacrifice de soi, et le « Prophète » est un ardent apôtre.

Nyst croit nous voir pencher d'une façon dangereuse vers un débilitant extrême, et il se lance dans l'extrême opposé, sans être hanté par aucune des stérilisantes craintes des prudents; il réagit de tout son être; c'est l'homme entier, dédaigneux du juste milieu qu'il pourrait atteindre pour créer son propre bonheur, qui s'attelle au bonheur général, à l'équilibre général et ne croit pas que ce soit trop d'une vie d'homme sacrifiée pour tenter de refréner les excès de son temps. Vie sacrifiée. Tout être qui sent jusqu'à l'excès la vie de l'humanité avant la sienne propre, s'immole à l'humanité. A ceux qui sont sensibles aux oscillations énormes de cette grande inconsciente, l'intensité de la sensation est déjà « orgueilleuse récompense », et nulle autre ne peut valoir pour eux celle-là.

Mais pourquoi parler de vie sacrifiée à propos d'un individualiste? d'un apôtre d'égoïsme, comme disent les superficiels?

C'est qu'on sent que ses perceptions l'emportent au-dessus de lui-même, et que l'ardeur même de ce cerveau, où éclatent des vérités neuves, d'étonnantes affirmations et de géniales lueurs, est, dans son âpreté, un des meilleurs gages d'altruisme qu'on puisse nous donner.

LE CHARIOT DE TERRE CUITE

par VICTOR BARRUCAND (d'après la pièce du théâtre indien attribuée au roi Soudraka). Chez Savine, à Paris.

M. Victor Barrucand vient de donner la traduction ou plutôt l'édification française d'un drame indien attribué au roi Soudraka. C'est une tentative belle dont l'entière réussite palme généreusement l'effort.

Le livre est beau, d'une belle langue, simple, claire, très douce, très musicale, avec des accords curieux, des expressions types étonnantes.

Et l'on sent dans ce drame antique une âme forte, vive, éclairée, d'une puissance nette, presque une âme d'aujourd'hui et l'on sent les mêmes amours, les haines identiques, les perversités, les inégalités sociales que l'on assiège en cette vie de nous, actuelle.

Donc, si le monde se perpétue, il évolue en le même cycle sur un axe identique; la musique a des accords différents, mais le style n'a point varié. Le tout mauvais du monde s'exaspère en s'exagérant, mais ce tout mauvais est séculaire.

Le caractère des personnages du *Chariot de terre cuite* est moderne. On retrouvera dans notre organisme social la courtisane Vasantasena, le brahmane ruiné Tcharoudatta, le prince Samsthana et le voleur pillard, le sublime révolté Çarvilaka.

On est évidemment tenté d'assimiler les héros des sociétés d'alors aux héros de nos existences actuelles, héros multiples, beaux et mauvais génies, héros dans le bien et héros dans le mal. La comparaison est curieuse ; elle s'indique dans le sens signifié plus haut et c'est là toute la philosophie du livre.

M. Victor Barrucand a trouvé utile — et il a eu raison — d'écrire une préface à son volume et d'insister sur le drame indien et sur sa découverte.

C'est en 1789, une date historique, que certain William Jones publia à Calcutta un drame *Sacontalâ*, le plus universellement estimé dans l'Inde.

Dans le nord de l'Inde, il y avait des livres, nommés Nââcs, qui contenaient, paraît-il, une large portion de l'ancienne histoire sans nul mélange de fable.

Certains brahmanes ont prétendu que les Nââcs étaient des fables et non de l'histoire, des œuvres purement populaires, des dialogues en vers et en prose à réciter devant les anciens Râdjas en leurs assemblées publiques. Les sujets étaient variés et traités dans les divers dialectes de l'Inde. C'étaient des dialogues sur la morale, sur des lieux communs en littérature, des entretiens sur la danse, la musique et la poésie.

La poésie dramatique est très ancienne dans l'empire indien ; l'invention en est attribuée à Behret, un sage que l'on considérait comme un inspiré et qui inventa un système de musique qui porte son nom.

La préface de M. Barrucand prouve qu'il y a dans l'Inde antique une intense civilisation que nous ignorons trop et d'où cependant nous pourrions peut-être retirer quelque utile enseignement.

Le livre de M. Barrucand, à ces divers points de vue indiqués est beau, intéressant et curieux et sincèrement nous engageons à le lire.

P.

MORT DE XAVIER DE REUL

Dans le numéro du 24 décembre 1893 de *l'Art moderne* nous rendions compte d'une œuvre charmante de XAVIER DE REUL, *Autour d'un chevalier*. Nous disions la finesse de l'écrivain et la modestie de l'homme. Nous rappelions son livre d'autrefois, *Le Roman d'un géologue*, amoureux dessiné à une époque où vraiment on n'écrivait que pour soi, tant le public belge était indifférent à la littérature nationale. Nous parlions avec émotion de cet artiste presque inconnu, circulant comme une ombre aimable dans notre petit monde, satisfait d'être apprécié et aimé par quelques esprits rares, ne demandant à la vie que la sérénité, la bonté et l'élégance, non dans l'extérieur matériel des choses, mais dans la pensée et le commerce discret des intelligences.

Voici que la mort l'a frappé, et vraiment, songeant à cette personnalité toute en douceur grise et murmurante, en notre mémoire bourdonne l'épithète de Mathurin Regnier, mélancolique et consolante en son chant si bref et si précautionneusement triste :

Ainsi vécus-je constamment
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle.
Aussi vraiment ne sais pourquoi
Pensa la Mort un jour à moi
Qui ne pensais jamais à Elle.

En notre souvenir reposera, mollement ensevelie, cette nature charmante, en demi-teinte et taciturne. Elle mérite une place au panthéon de notre art, dans les plans à demi effacés du lointain où flottent les figures vagues et charmeuses, non définies et

pourtant attirantes. Avec quelle amertume grave et reconnaissante, en guise d'office des morts, nous avons relu quelques pages du *Roman d'un géologue*, si humoristiquement touchantes, si imprégnées d'émotion naïve et forte. Nous avons retrouvé les vibrations qu'il y a tant d'années nous ressentîmes au bercement de cette œuvre gracieuse débordante d'humanité simple, et c'est avec le voile de ses sensations retrouvées que nous faisons à ce délicat esprit ces courtes funérailles littéraires.

MUSIQUE NOUVELLE

Vingt mélodies populaires des provinces de France, par JULIEN TIERSOT. Paris, Heugel et C^{ie} (au *Ménestrel*). Prix : 8 francs.

La jolie édition, illustrée par une aquarelle de Boutet de Monvel, des *Mélodies populaires des provinces de France* recueillies et harmonisées par JULIEN TIERSOT vient de s'enrichir d'un nouveau recueil, le troisième de la série. L'auteur, musicien de talent et musicologue érudit dont nous avons maintes fois cité les compositions distinguées et les travaux attachants, a réuni vingt chansons caractéristiques dont quelques-unes fort anciennes. Abandonnant la classification par province qu'il avait adoptée pour ses premières recherches, il présente aujourd'hui au public, en bouquet, des refrains célèbres dans la France tout entière. « On a cru longtemps, dit-il dans son avant-propos, que les chansons populaires appartenaient en propre aux pays où on les avait recueillies. Entendues aux champs, entonnées par des voix rustiques, elles s'harmonisent si parfaitement avec le milieu qu'on n'imagine pas qu'elles en puissent être séparées, ni qu'elles aient pris naissance ailleurs que sur cette terre même dont elles semblent sortir. Si vive que soit cette impression, la conséquence en est inexacte. Il est démontré maintenant que les mêmes chansons se chantent partout où l'on parle français ; que telle, considérée autrefois comme chanson normande, a été retrouvée en Berry et en Bourgogne ; que telle autre, recueillie primitivement en Franche-Comté, existe aussi en Bretagne, ou dans le centre de la France, ou plus loin encore, jusqu'au Canada. Sans doute des cas particuliers ont pu être observés : certaine chanson a adopté une région déterminée, un groupe de provinces dont elle n'est pas sortie ; une autre est surtout populaire dans les montagnes et n'est pas connue dans la plaine ; les mélodies des marins ont un autre accent que les « chansons à grand vent » des laboureurs, mais l'observation n'en subsiste pas moins, au point de vue général. La France est une grande province sur les diverses parties de laquelle sont répandues les mêmes poésies naïves et frustes, les mêmes mélodies tour à tour vives, gracieuses ou mélancoliques. »

Parmi les mélodies patiemment recueillies, notées et harmonisées par M. Julien Tiersot, quelques-unes ont une notoriété de premier ordre. Citons entre autres la belle complainte du *Roy Loys*, signalée pour la première fois dans le Valois par Gérard de Nerval, la *Ronde du roi d'Angleterre*, la *Princesse mariée à un Anglais*, qui passe pour avoir pris naissance en Normandie.

M. Tiersot donne dans son intéressant recueil des versions nouvelles de très anciennes mélodies : la *Maumariée* est citée par Rabelais, les compositeurs du xv^e siècle composaient des chants d'église sur le motif du *Pont d'Avignon*, et l'*Ane de Marion* figure dans un recueil de chansons du xvi^e siècle.

Avec une persévérance remarquable, M. Julien Tiersot complète peu à peu ses recherches. C'est aux sources de la mélodie

populaire que se retrempe l'art musical d'aujourd'hui. Rien n'est donc plus utile que les consciencieuses études dont le volume que vient de publier la maison Heugel est le couronnement.

Mémoires de Sylvio Lazzari.

Le nom de M. SYLVIO LAZZARI a été inscrit, pour la première fois en Belgique, sur un des programmes de la *Libre Esthétique* qui fit exécuter l'une des œuvres les plus récentes du jeune compositeur, une Sonate pour piano et violon. Autrichien d'origine, Français d'adoption, M. Lazzari a complété ses études musicales parmi les disciples de César Franck, où son talent affiné, la sûreté de son goût et la fermeté de ses convictions artistiques sont très appréciés. Il vient d'achever un drame lyrique, *Armor*, dont le prélude fut joué avec succès à la Société Nationale. Et déjà s'allonge la liste de ses œuvres : Trio pour piano et cordes, Quatuor à cordes, Octuor pour instruments à vent, Concertstück pour piano et orchestre, compositions symphoniques, pièces pour piano, musique vocale, etc. Parmi les compositions pour chant récemment parues, signalons spécialement : Trois duos pour soprano et baryton (op. 21), édités par MM. Heugel et Cie, Trois mélodies pour chant et piano (op. 19), publiés par M. Eugène Fromont, et Six mélodies (op. 23) sur des poésies de Paul Verlaine et Jean Lahor, parues chez M. Hamelle.

Complétons cette nomenclature *** par la mention des Douze études-exercices pour piano que vient de faire paraître chez MM. Breitkopf et Härtel notre compatriote M. JULES DEBEFVE. Ces études, qui ont pour objet de donner aux doigts l'indépendance et l'agilité, d'assouplir et de fortifier les poignets, n'ont aucune aridité et constituent, en même temps que d'excellents exercices propres à développer le mécanisme des pianistes, des compositions attrayantes, bien harmonisées et d'une bonne écriture.

REFUSÉES

Notre excellent confrère *Le Journal des Artistes* publie sous ce titre une assez plaisante histoire :

Deux dames sculpteurs, appartenant à des milieux différents, toutes deux riches, viennent d'éprouver le cruel désagrément d'un refus — notoire — au Salon. C'est évidemment très regrettable, pour elles surtout. N'est-il pas logique que les amateurs recherchent la sanction (?) du Salon annuel lorsque déjà plusieurs artistes, et des meilleurs, croient plus sage de s'en passer. Le plaisant, c'est que ces deux dames pensaient acheter de leur bon argent le vote des jurés sculpteurs. Faut-il qu'elles aient une opinion avantageuse de la moralité des artistes ?

Voici les faits ; il est bon de les raconter ici, entre nous, tels qu'ils se sont passés, pour remettre chaque chose au point :

M^{me} Malvina Brach présentait l'année dernière au Salon un groupe en plâtre figurant la scène du lavoir dans l'*Assommoir* de Zola. Les parties... postérieures de Gervaise sous les jupons retroussées étaient modelées avec un soin réaliste qui choqua quelques jurés... Du moins ce fut le prétexte qu'on trouva le plus simple pour refuser le groupe ; au point de vue sculpture, il n'était pas inférieur à beaucoup d'autres maquettes (1) et son véritable auteur parfaitement connu de tous les jurés. Bref, le groupe fut refusé. M^{me} Brach l'exposa à l'Olympia. Eh ! voyez le danger

(1) La coquille « mouquettes » s'impose aux typographes (N. D. L. R.)

de la contagion, quelques élégantes habituées de cet établissement d'ennui prirent goût à la sculpture et l'on peut voir parfois, m'assure-t-on, chez certaines de nos belles de la rue Marbeuf ou de la rue Condorcet, de petites obscénités en terre glaise — œuvres de ces aimables enfants.

Mais... Olympia, cela ne vaut pas le Salon tout de même... le groupe est donc revenu cette année ; pour séduire le jury, M^{me} Brach annonçait une donation à la Société de 100,000 francs en nue-propiété ; le derrière de Gervaise, par contre, n'était plus nu, un petit pantalon adroitement ajouté devait lever les scrupules du jury.

Or, le jury pensa sans doute que ce groupe, qui n'était même pas obscène, n'avait plus aucune raison d'être et malgré le pantalon et les 100,000 francs, on fut intraitable.

Je n'ai pas l'honneur de connaître M^{me} Brach ; on la dit charmante ; un de mes oncles qui fut en son temps un joyeux fétard et un fidèle abonné de l'Opéra, m'en parlait autrefois comme d'une rare beauté. Les jurés auraient pu se montrer plus galants ; mais ils sont déjà assaillis de demandes et de réclamations féminines ; à la fin ils se lassent ; et vraiment, après la mention honorable donnée l'an passé au *Moïse* d'Elisa Bloch (pas celle de la Scala, celle qui n'est pas amusante), leur galanterie n'est plus à mettre en doute.

Le cas de M^{me} la duchesse d'Uzès diffère peu du précédent.

M^{me} d'Uzès vient de terminer le monument élevé à Emile Augier et destiné à la ville de Valence (2). D'abord pourquoi M^{me} d'Uzès s'est-elle chargée de ce monument ? Il y a là quelque chose d'ironique, de paradoxal presque... car enfin le sympathique beau-père Poirier aurait bien pu s'appeler Clicquot. Le monument achevé, et non pas un projet, comme on l'a dit dans plusieurs journaux, est envoyé au Salon des Champs-Élysées ; il est refusé à l'unanimité moins deux voix. M^{me} d'Uzès, prévenue, télégraphie qu'elle retire simplement son œuvre, de peur, dit-elle, de tenir au Palais de l'Industrie trop de place. Le jury ne tient pas compte de cette déclaration tardive et illégale, et confirme sa première décision en refusant de nouveau le monument, au deuxième scrutin dit de revision, ou de repêchage.

La duchesse d'Uzès a des relations, au moins des influences, même dans le monde officiel ; elle obtiendra facilement, si elle désire montrer aux Parisiens son œuvre avant de l'envoyer à Valence, l'emplacement nécessaire, fût-ce devant la porte du Palais ! Le monument aura eu une publicité considérable et cette publicité consolera la grande dame d'un échec qu'elle pouvait éviter. Cela est clair ; les artistes sont pauvres, elle est riche ; il lui était facile de trouver à les obliger plus ou moins indirectement et de leur faire oublier qu'elle leur avait soufflé une commande. Elle y a pensé, puisqu'elle a écrit à l'un de ses juges pour promettre... de se montrer reconnaissante envers ceux qui voteraient pour elle. La voilà bien ! la gaffe ! Les artistes, à cette nouvelle, se sont fâchés tout rouge ; ensuite, ils ont bien ri, très heureux, au fond, les parvenus, d'envoyer faire lanlaire le premier duc de France.

Or, l'erreur de M^{me} d'Uzès — elle doit le comprendre maintenant — n'est pas d'avoir pensé corrompre les artistes ; mon Dieu ! non ! c'est plutôt d'avoir voulu le faire elle-même, sans prendre aucun détour, sans ménager les susceptibilités. Il était si

(2) On se souvient qu'il fut inauguré il y a deux ans, avant même d'être ébauché. (Voir *l'Art moderne* du 27 août 1893.) Ah ! le Midi !... (Autre N. D. L. R.)

simple de faire engager par un tiers les négociations. Voyons, duchesse, pour les missions délicates, n'avez-vous pas Arthur Meyer?

H. N.

NOTES DE MUSIQUE

Les Nouveaux Concerts

M. Willem Kes et son excellent orchestre ont retrouvé la semaine passée, en une double audition dont le programme comprenait quelques œuvres de premier ordre : la Symphonie pastorale, la Symphonie héroïque, des fragments de *Tannhäuser*, de *Parsifal* et des *Maîtres*, l'*Idylle*, le *Camp de Wallenstein*, l'accueil enthousiaste qui avait salué leur premier voyage à Bruxelles. Et ce second exode des musiciens bataves s'est terminé, comme il avait débuté, par une exécution solennelle, l'orchestre debout, de la *Brabançonne*, fraternisant avec le *Wilhelmuslied* néerlandais.

On a pu apprécier les qualités de rythme, de couleur et d'ensemble de la Chapelle du Concertgebouw, qui tient honorablement sa place parmi les orchestres en vue sans égaler — et il s'en faut de beaucoup — en finesse et en éclat l'orchestre de nos *Concerts populaires*.

Deux œuvres nouvelles figuraient au programme : un morceau incolore et sans intérêt de Smetana intitulé *Vysehrad* et le poème symphonique *Don Juan* de Richard Strauss.

Nous attendions du jeune musicien si renommé en Allemagne autre chose que cette composition emphatique et creuse. Il y a, certes, une certaine envolée dans ce poème, et quelques phrases, qui rappellent le style de Liszt, traversent de lucurs vives la composition. Mais que tout cela est épais, laborieux et impersonnel ! N'y aurait-il vraiment plus un musicien en Allemagne — Brahms excepté — depuis la mort de Wagner ?

Le Quatuor Crickboom.

Les séances que donnent en ce moment MM. Crickboom (de ay, comme dirait Willy), Angenot, P. Miry et Gillet ont une haute saveur et comptent parmi les plus belles auxquelles nous ayons assisté cette année. Le jeune Quatuor, qui s'est prodigué tout l'hiver aux Concerts d'Harcourt, à la Société Nationale et chez la Princesse de Polignac a acquis, grâce à ce travail obstiné, une cohésion, une homogénéité, une unité de compréhension tout à fait remarquables. Entendre interpréter par lui l'admirable série des derniers quatuors de Beethoven est un régal de premier ordre. Aussi le public, déjà nombreux à la première séance, s'est-il transformé en cohue à la deuxième audition. Pour la troisième, il faudra donner le concert dans la cour, — la jolie cour si pittoresque du vieil hôtel de Ravenstein où la température, en cette tiédeur d'avril, sera infiniment plus agréable que dans la salle.

La pureté et la justesse d'accent de M. Crickboom se sont manifestées éloquemment dans l'exécution des XI^e, XII^e, XIII^e et XIV^e quatuors. Son jeu paraît s'être affiné davantage, et c'est avec une fermeté et une autorité croissantes que le jeune artiste conduit ses partenaires, dont la compréhension artistique est si semblable à la sienne que le quatuor paraît n'avoir qu'une âme.

M. Angenot et M. Gillet, secondés par M^{lle} Louisa Merck, se sont fait chaleureusement applaudir et rappeler après l'exécution de la 4^o Sonate pour piano et violon et de la 5^o Sonate pour piano et violoncelle. M. Gillet est en sérieux progrès et a charmé

les auditeurs par la richesse et le velouté des sons qu'il tire de son instrument.

La dernière séance aura lieu mardi prochain et comprendra l'audition des XV^e et XVI^e quatuors. M. Crickboom se fera entendre dans la Sonate en *sol mineur* pour violon seul de J.-S. Bach.

Concert de M^{me} Théroine-Mège.

Parmi les derniers concerts de la saison, il nous reste à mentionner la soirée donnée à la Grande Harmonie par M^{me} Théroine-Mège.

M^{me} Théroine-Mège, qui a révélé au public un talent de pianiste déjà apprécié par les amateurs, a un mécanisme intéressant, une sonorité brillante et variée ; elle connaît le piano et son intelligence lui permet de se consacrer aux morceaux de style : elle a fait particulièrement plaisir dans la *Sonate* pour piano et violon de Saint-Saëns, des morceaux de Scarlatti, Rameau, Chopin, et un joli nocturne de P. Gilson.

M. Zimmer, un bon élève d'Ysaye, qui lui donnait la réplique dans la *Sonate*, a été également fort applaudi, ainsi que M^{me} Rachel Neyt qui a chanté d'une façon personnelle, avec des qualités de diction remarquables, deux mélodies de Hue et de Godard et l'air de *Psyché* d'A. Thomas.

LES SIOUX

Les Sioux sont, dans la pantomime que joue en ce moment, à l'Alcazar, la troupe de ce mime-acrobate extraordinaire : Charles Lauri, d'astucieux Peaux-Rouges aux prises avec les ruses, la malice, le dévouement et l'instinct de conservation d'un brave homme de singe, — oui, d'un brave homme des bois ! — dont l'inconcevable agilité tient le public haletant durant tout le spectacle. Charles Lauri a poussé l'observation jusqu'à ses dernières limites et il n'est pas un de ses gestes, pas une de ses cabrioles, pas une de ses attitudes qui décèle, sous la fourrure et le masque du bon orang, la présence d'un être « réellement » humain.

L'humanité approximative du singe personnifié par le mime est touchante. M. Charles Lauri excelle à donner à son petit héros, qui concentre toutes les sympathies, une physionomie attachante et douce. Et il y a, dans la composition de ce rôle compliqué de gambades et de clowneries échevelées, une pensée d'art qui en précise la portée. La mort héroïque du singe, qui rappelle celle de Paul Martinetti dans *Robert Macaire*, est émouvante et a valu à l'artiste un triple rappel.

La pantomime, dans son cadre pittoresque, avec ses trucs de féerie parmi lesquels le célèbre *Pont vivant*, constitue un spectacle mouvementé qui termine brillamment la saison d'hiver de l'Alcazar.

CONCERTS ANNONCÉS

Concerts populaires. — Pour rappel, concert extraordinaire, samedi 4 mai 1895, à 8 heures précises du soir, sous la direction de M. Hermann Lévi, maître de chapelle de la Cour royale de Bavière. Répétition générale, vendredi 3 mai, à la même heure, au Théâtre royal de la Monnaie.

Dimanche 19 mai, à 2 heures, dans la salle de l'Alhambra (Empire Palace), 5^e matinée de la *Société des Nouveaux Concerts*, sous la direction de M. FÉLIX MOTTI, l'éminent chef d'orchestre de Carlsruhe et de Bayreuth. Samedi 18 mai, à 2 heures, également

à l'Alhambra, répétition générale. Au programme : la *Symphonie en ut mineur de Beethoven*; des fragments du *Roméo et Juliette* de Berlioz; des œuvres de Wagner et le poème symphonique *Mazepa* de Liszt.

Pour les billets s'adresser chez M^M. Breitkopf et Härtel, 45, Montagne de la Cour.

La première campagne artistique des *Nouveaux Concerts* sera close le dimanche suivant, 26 mai, par un concert exceptionnellement attrayant, digne couronnement d'une saison musicale bien remplie. M. VINCENT D'INDY, qui vient d'obtenir en Espagne, comme chef d'orchestre et comme compositeur, un succès triomphal, a consenti à venir diriger cette audition, entièrement consacrée à l'École française contemporaine : César Franck, Henri Duparc, Vincent d'Indy, Gabriel Fauré, Ernest Chausson, Charles Bordes, etc.

Le concours de M^{me} Georgette Leblanc et de M. Théo Ysaye ajoutera un intérêt particulier à cette très artistique séance dont le programme, arrêté dans ses grandes lignes, sera définitivement établi dans quelques jours.

Les inscriptions sont reçues, dès à présent, chez M^M. Breitkopf et Härtel.

Le Concert que donneront, le 7 mai, à 9 heures du soir, M^{me} Georgette Leblanc et M. Théo Ysaye dans les Salons de la Maison d'Art « La Toison d'or » promet d'avoir un intérêt artistique de premier ordre. Outre un choix de mélodies d'Henri Duparc, d'Albéric Magnard, de Gabriel Fabre, de Léon De Lantsheere et de Georges Flé, M^{me} Georgette Leblanc chantera, pour la première fois, la scène finale de *Tristan et Iseult*. M. Théo Ysaye jouera le *Prélude*, *Choral et Fugue* de César Franck et diverses pièces de Fauré et de Chabrier. L'audition s'ouvrira par l'exécution de la *Suite basque* (inédite) de Charles Bordes pour flûte, deux violons, alto et violoncelle, jouée par M^M. Anthoni, Marchot, Zimmer, Van Hout et J. Jacob.

Les billets, en nombre limité et uniformément fixés à 5 francs, seront envoyés sur demande adressée à la direction de la Maison d'Art, avenue de la Toison-d'or, 56.

M. Henri Heuschling donnera mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la Salle Marugg, avec le concours de M^{lle} Henriette Falkenstein, pianiste, son concert annuel. Au programme : des mélodies de Brahms, Lalo, Bruneau, de Kervéguen, Widor, Lacombe, etc. et des pièces pour piano de Chopin, Liszt, Béon, Dupont et Moszkowski. Billets à 6 et à 5 francs chez les principaux éditeurs de musique.

Le cercle choral *Pro Arte* donnera par invitations, le 2 mai, à 8 heures 1/2, à l'hôtel Ravenstein, avec le concours de M^M. Baize, pianiste, et Gaillard, violoncelliste, un concert dans lequel on entendra, outre les chœurs de Sokolow et de Chabrier qui ont été exécutés par le Cercle à la *Libre Esthétique*, des œuvres de Beethoven, R. Wagner, Vincent d'Indy, G. Fauré, G. Pierné, Ed. Grieg, Borodine, A. De Greef, etc.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Les Raisons de Pascal, par LÉON RIOTOR (6^e, 7^e, 8^e, 9^e, 10^e et 11^e cahiers); édition du *Mercure de France*, 15, rue de l'Échaudé-Saint-Germain. — *Les Disciples à Saïs et les Fragments de Novatis*, traduits de l'allemand et précédés d'une introduction par MAURICE MAETERLINCK; Bruxelles, Paul Lacomblez. — *Après amour*, par CHARLES DE ROUVRE; Paris, Bibliothèque de la Plume. — *Horizons*, par PAUL VÉROLA, avec un portrait de l'auteur; Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, rue Bonaparte, 31. — *Rêves blancs*, par ADOLPHE BOSCHOT; Bruxelles, P. Lacomblez. — *De la Métamorphose des Fontaines*, poème suivi des odes, des sonnets et des hymnes, par R. DE LA TAILHÈDE; Paris, Bibliothèque artistique et littéraire. — *Le Théâtre et le Droit*, par FRANZ DESEURE, avec une préface par R. Guillery; Paris, Marchal et Billard; Bruxelles, V^e F. Larcier.

PETITE CHRONIQUE

L'ouverture du deuxième Salon annuel de la Société des Beaux-Arts aura lieu mercredi prochain 1^{er} mai, à 2 heures. L'accès en est réservé aux membres de la société, aux artistes exposants et à leur famille, aux personnes invitées et aux porteurs de cartes permanentes.

A partir du 2 mai, les salles seront ouvertes au public tous les jours de 10 à 5 heures. Prix d'entrée : 50 centimes; les samedis, 1 franc.

M^M. A. Danse et G. Goemans exposeront quelques-unes de leurs œuvres au *Cercle artistique* du 1^{er} au 10 mai.

Le premier Salon de « l'Œuvre artistique » s'ouvrira à Liège samedi prochain, 4 mai.

Jeudi prochain 2 mai aura lieu, au Parc, une représentation par les sociétaires de la Comédie française : M^{lle} Bartet, M^{me} Barretta et M. Worms. Le spectacle sera composé de *Le Pardon*, comédie nouvelle par M. Jules Lemaitre, et de poésies dites par ces artistes.

Sarah Bernhardt donnera, à partir du 10 mai, une série de représentations au Théâtre de la Monnaie.

La grande tragédienne interprétera deux rôles qui ont été au nombre de ses plus retentissants succès à Paris : *Gismonda*, de M. Victorien Sardou, et *Ixeyl*, de M^M. Armand Silvestre et Eugène Morand.

Sarah Bernhardt amène avec elle sa troupe complète du Théâtre de la Renaissance, ainsi que les décors et les costumes de ces deux pièces.

Ces œuvres de genres très différents, bien que dramatiques et passionnantes toutes deux, seront donc offertes au public dans leur cadre, avec tous les éléments d'attrait et d'intérêt qui ont fait leur succès à Paris.

Avec le printemps naît un théâtre nouveau, dont les représentations, d'un goût artistique, sont appelées à faire sensation. Les aèdes, musiciens, rhapsodes du *Cénacle* inaugureront très prochainement leur local privé de la galerie du Commerce; là défilent des tableaux symboliques en ombres chinoises, « lumineuses » et colorées, le tout agrémenté de chansons nouvelles. Parmi les auteurs : E. D'Arty, J.-H. Selac, J. Gondry, R. Serasquier, L. de Busschere, Victor Crabbe, Toussaint, V. Mignot, Paul Verdussen, Armand Heins, Weyts, Oscar Roels, etc.

« Venise » s'édifie avec une rapidité étonnante dans les plaines de Tour et Taxis. Déjà la cloison, sur laquelle on étend le panorama, se dresse de toutes parts.

Les visiteurs seront étonnés des proportions de cette énorme conception. Pour couvrir la cloison panoramique, on emploiera 6,500 mètres carrés et plus de 13,000 pour décorer les étages supérieures des palais édifiés. Dans quelques jours, les installations de la lumière électrique seront achevées et l'on pourra ainsi travailler jour et nuit.

La vente de la collection Maskens avait attiré un nombreux public d'amateurs et de marchands du pays et de l'étranger.

Le clou de la collection, une réduction par Louis Gallait de son tableau : *Derniers hommages rendus aux comtes d'Egmont et de Hornes*, généralement désigné sous le titre « Les têtes coupées », a été adjugé au prix de 20,000 francs au Musée d'Anvers.

Citons encore parmi les enchères les plus importantes : *Art et liberté*, du même artiste, 3,000 fr.; un Achenbach, 5,400 fr.; Clays, 3,000 fr.; Diaz, 16,000 fr.; un petit Israëls, 6,200 fr.; *Le cadeau de nocces* d'Alfred Stevens, 6,500 fr. et un Roybet, 8,000 fr.

Dans la vente des aquarelles appartenant à M. le comte du Val de Beaulieu, il y a à noter de Joseph Stevens *Sollicitude maternelle*, adjugé à 4,600 fr. et une autre composition, *Le Chien du prisonnier*, 4,000 fr.; de Louis Gallait, la *Prise d'Antioche*, 4,300 fr.; de Madou, l'*Arrestation*, 4,150 fr., et la *Rosière*, 4,000 fr.

PIANOS
GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferron-
nerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. —
Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galleries d'exposition et de vente

OUVERTES TOUS LES JOURS

Entrée libre.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

ESSEX & COMPANY. LONDRES
(Angleterre).



LES

ÉCHANTILLONS

&

UN STOCK

IMPORTANT

DE

NOS PAPIERS

SE

TROUVENT

CHEZ NOTRE

AGENT

M. G. HOBÉ

WALLPAPER PRINTERS.
116 & 114 VICTORIA ST. SW
& ESSEX MILLS BATTERSEA

47, Boulevard

de Waterloo

BRUXELLES

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

LANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

L'EXPOSITION DE LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS. — POÈMES NOUVEAUX.
L'Archipel en fleurs, de A. Retté. *Domaine de fée*, par G. Kahn.
 — LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES A L'ÉTRANGER. — PAYSAGES URBAINS.
 — NOTES DE MUSIQUE. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

L'Exposition de la Société des Beaux-Arts.

Exposition non pas mauvaise, mais médiocre. A ce propos, est-ce parce qu'elle est médiocre comme toutes les triennales, qu'on l'intitule *Le Salon*.

On a invité des noms alors qu'on aurait dû uniquement réunir de belles toiles. Des peintres dont les signatures tintent dans une œuvre creuse sont présentés à la rampe comme ces gros diamants imités, mis en vedette récemment dans une vitrine d'orfèvre, Montagne de la Cour. On dit Bonnat, Roybet, comme on prononce Kohinor ou Sancy ou Régent, sans qu'il vienne à l'idée d'aucun homme de goût de prendre un instant au sérieux ces grosses pendeloques fausses, peintres ou pierres. Cela est quelconque, bien que sonore.

De même a-t-on extrait des catalogues hollandais les Mesdag et les Bakkerkorff et les Israels. Résultat? Des pages veules, des marines couleur torchon séché, des

bibeloteries et des tableautins pour vieilles femmes collectionneuses, des sentimentalités niaisées à faire se redresser tout à coup, en guise de protestation, le plus insoucieux des saules-pleureurs. Ni les Willem Maris, ni les Blommers, ni les Klinkenberg ne déterminent le moindre élan admiratif vers leur peinture. On dirait qu'ils ont choisi leurs pages les plus mornes. C'était, certes, une jolie idée que de consacrer une salle aux artistes d'Amsterdam et de La Haye. Malheureusement, au lieu de s'adresser à ceux qui luttent, on a préféré aller vers ceux qui croupissent. Si l'on excepte de ce jugement Bisschop, Haverman et Jacob Maris — et encore ces maîtres apparaissent-ils inférieurs à eux-mêmes — on se persuade que toutes ces toiles neutres, indifférentes, moyennes ont été rassemblées pour n'effaroucher en rien la *bonne société* bruxelloise, pour ne choquer aucune veulerie d'appréciation, pour n'ébrécher aucune bêtise. Et l'intérêt aussi bien que l'enthousiasme, aussi bien que l'emballement soit pour, soit contre, restant en rac, l'inutilité de semblables invitations demeure évidente.

En Belgique, on a mis en ligne Courtens et Alfred Stevens. Le premier connu grâce à une médaille; le second, peintre célèbre, aujourd'hui en pleine décadence. Le polissage de ses marines fait de la mer une énorme futilité. L'Océan devient article de Paris. Médiocrité ici comme ailleurs, médiocrité et quelcon-

querie chez M^{lle} Beernaert, chez M. Cluysenaer, chez M. Clays et même chez M. ter Linden. Quant au brave M. Dell'Aqua, qu'on n'est point parvenu à fourrer assez profondément dans un coin, sa peinture grotesque et ses scènes enfantines étonneraient jusqu'aux gosses les plus idiots des écoles primaires.

A l'avenir, si la Société des Beaux-arts s'entête dans sa déplorable manie de rendre hommage presque uniquement à des noms cotés comme une valeur de bourse ou bien usés par les admirations banales, elle pourra se borner à n'afficher que des cartels.

Il ne faut attendre d'elle rien d'audacieux, rien de spontané, rien de révélateur. Elle dormira et ronflera et la presse quotidienne tressera des couronnes d'articles faciles autour de son chef penché sur l'appui d'un fauteuil où la poussière académique s'apprête à descendre.

Voilà pour l'ensemble de l'exhibition. Quelques peintres et sculpteurs s'y égarent. Ce sont des artistes de mérite. Alfred Verhaeren, sur chevalet, étale un arrangement d'objets variés, très bellement peint, très scrupuleusement poussé, très vivement et heureusement éclairé. C'est une des meilleures œuvres que nous connaissons de ce vrai peintre. Léon Frédéric étend un paysage large, ample, aux belles lignes quoique de ton crayeux; Fernand Khnopff s'affirme en un portrait d'enfant déjà ancien, d'un faire lisse et précis; le *Portrait de la princesse de Chimay* par Gandara profère de l'allure; deux pastels de M. Desvallières, *Repos* et *Réverie*, sont de tonalité harmonieuse et les bruns, et les verts, et les jaunes, et les noirs s'y marient exquisement. Nous aimons moins l'effigie de M^{me} M. G. *Un fragment d'intérieur*, signé Jacques Blanche, sollicité et voisine avec un paysage amusant de couleur, paraphé Binjé. Un Allemand, Otto Scholderer, se prouve intéressant et consciencieux et caractéristique analyste dans le portrait de M. O. Sickers. De même M. Motte, dans son *Étude autopsychique*. Quant aux imposants cartons peints de M. de Lalaing, ils sont froids, austères, secs. De la dimension, oui; de la grandeur, non. Cela est rigide et morne. Il n'y a là rien qui tienne à la vie profonde et la sensation artiste n'y est jamais éveillée.

La sculpture ne compte comme œuvres notables qu'un fragment par Jef Lambeaux et *l'Impérieuse Chimère* de Charles Van der Stappen. Celle-ci s'impose. La tête est savamment et bellement traitée; l'allure est noble et puissante et fine. L'artiste suscite les idées autour de son travail. Il semblait jusqu'à ce jour se confiner dans l'exécution, spécialement, et le « morceau » le requerrait avant tout.

l'Impérieuse Chimère lui indique une nouvelle route d'art à suivre et l'ouvre devant lui, avec autorité.

Le catalogue comprend 221 numéros.

Les salles sont aménagées par un ébéniste à la mode. Et voilà!

POÈMES NOUVEAUX

L'Archipel en fleurs, de ADOLPHE RETTÉ. — Paris, Bibliothèque artistique et littéraire.

S'il est, parmi la jeunesse littéraire de Paris, une physionomie de poète intéressante et originale, c'est assurément celle de l'auteur exquis du poème *Une belle dame passa*, M. Adolphe Retté. M. Retté n'est plus un débutant; il en est à son sixième livre et cela suffit à un poète pour son orientation.

Je viens de relire la préface de *L'Archipel en fleurs*. Il s'agit du vers libre et l'auteur y livre quelques menus propos d'actualité toujours.

Il part de ce point : *Le rythme suffit à rendre l'émotion lyrique et peut obtenir son maximum d'intensité, au gré du poète délivré des influences et des règles*, pour éloigner de l'artiste les conventionnelles dispositions prosodiques dont le résultat inévitable est d'affaiblir la force même du poète en restreignant la puissance et la liberté rythmiques.

On se souvient que chez nous, à propos de livres parus en quarante-trois, des discussions surgirent, visant le vers libre et le vers officiellement mesuré. Cela n'aboutit à rien. Aussi sommes-nous d'avis que ces discussions sont presque toujours stériles, chacun s'isolant en son idée et chacun résistant à s'inculquer l'idée de l'adversaire.

M. Retté écrit à propos du vers libre de réelles théories. C'est peut-être intéressant, mais c'est inutile. N'est-ce pas un des nôtres qui répondait à un interviewer : « Les théories importent si peu. Il est dangereux de les émettre et stérilisant de les suivre dès qu'on les a formulées. Il n'y a que les livres, les livres ! » Et celui-là nous avait dit : *Le rythme est la marche de l'idée*.

Et n'est-ce pas dans cette parole seule tout ce qu'il y a à dire pour défendre le vers libre? Cela ne suffit-il pas et est-il besoin d'écrire des théories?

Cela n'empêche que M. Retté donne d'excellentes raisons à l'appui de ses dires et que sa préface est toute d'intérêt.

Et le livre en lui-même est une suite de petits poèmes d'allures diverses, d'une musique très douce avec des accords étranges.

Cette pièce : *Sensation*, dédiée à Ivanhoë Rambosson :

N'est-ce pas, crois-tu pas, ce soir,
Que les choses semblent étranges?
Le vent, il vole comme un ange.
Et les lumières ont l'air d'être des reposoirs.

Nos idées, on dirait des bulles
D'une nuance qu'on ne pourrait plus languissante,
Nos idées suivent les belles passantes,
Pour leurs doux yeux dont l'âme est une libellule.

Sur nos lèvres la rosée a des fraîcheurs de fraises,
Les arbres vieux du vieux jardin
Essayent une toujours même cantilène
Et puis se taisent.
Et l'arome qui flotte au parterre lointain
Nous apporte un encens d'églises anciennes.

La cantilène commencée que nul n'achève,
L'air embaumé d'un parfum tremblotant,
Nous font, ce soir, doucement somnolents
Et ce battement d'aile autour de notre rêve!

Tout le livre est de cette marche d'âme vaporeuse, infiniment lente et douce, nourrie de visions et de songes en une croisade céleste par à travers les grandes prairies fleuries du rêve, car

Adolphe Retté est tout d'abord un rêveur, un intense et laborieux rêveur. Son dernier livre prouve à nouveau sa fière nature d'artiste et cela suffit à sacrer une fois de plus le poète. P.

Domaine de fée, par GUSTAVE KAHN. Edition de la *Société nouvelle*, Bruxelles.

Amour entier, profond, complet, le poète de *Domaine de fée* t'accepte tel et chante à la fée :

O reine de mes joies et douleurs,
O vous qui surpassez mon hymne de la hauteur
De quelqu'un qui seul est hymne,
Aimez-moi, car je vous aime,
Telle vous êtes
Telle vous serez,
Et mieux que moi qui ne sais
Ce que de moi vous ferez.

Et ce sont des abdications joyeuses, des conquêtes de parure, des offres de diadème, des souverainetés consenties sans réticences, presque avec l'orgueil d'être à ce point soumis. Certes, en un tel livre il y a l'essence de la tendresse agissante et c'est ce qui en fait la force.

Lutte abdiquée en face de la femme, mais reprise vis-à-vis des autres :

Je parerai tes bras de bracelets
Ton cou d'un collier
Tes lèvres de mes lèvres,

Tes cheveux les couronnerai
Des acclamations qu'arracherai
Aux trouvères surpassés.

Ensuite des hymnes et des odes toujours agenouillés devant celle qui les provoque, des trouvailles, des rythmes et des choix de mots fourbis et parfois la simplicité la plus pénétrante :

Je suis celui de ta beauté et rien d'autre,
Le reste des debris du monde n'étant rien
Que nomenclature et que mappemonde
Je suis celui de ta beauté et rien d'autre.

Une très grande préoccupation de musique parfois, d'une sonatine ou d'une romance sans parole. On songe à Schumann. On dirait que telles fins de strophes sont dictées par lui.

Toutes chansons au bois résonneront.
Tous les automnes pâles y béniront
Les idylles des pauvres bûcherons :
Par les lamentos des automnes vert-pâle
Tout le bois, tout le bois rira.

Ce dernier vers semble une directe transcription musicale.

Domaine de fée est donc d'un très authentique et très réel poète, que l'art de cette heure-ci acclame bellement et justement.

Les Bibliothèques publiques à l'étranger.

FAITS A RETENIR ET A MÉDITER
PAR LA COMMISSION DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE.

Budgets et Inventaires.

L'Italie octroie annuellement 1,883,000 francs à vingt-huit bibliothèques. Le budget d'acquisition du British Museum est de 250,000 francs par an, non compris 62,500 francs pour les achats de manuscrits. Cette bibliothèque, qui fut créée au XVIII^e siècle, contient aujourd'hui environ quinze cent mille imprimés. Ce nombre augmente annuellement d'une trentaine de mille.

En la seule année 1893, la Bibliothèque s'est enrichie de 12,729 ouvrages provenant du dépôt légal qui y est effectué.

Aux subsides il faut ajouter les dons et ceux-ci en Angleterre sont d'une grande importance.

On annonçait récemment la vente de la fameuse bibliothèque Althorp, propriété de lord Spencer, ex-vice-roi d'Irlande. Déjà se réjouissaient tous les bibliophiles avides de ne pas manquer leur part au butin. Bien vainement. Un patriote s'est trouvé pour les acheter en bloc et en faire don à l'Etat, qui devra les réunir dans un bâtiment qu'il désignera plus tard. Ce généreux donateur — on estime à plus de six millions de francs la valeur de cette bibliothèque — a désiré conserver l'anonyme.

Sur la situation des bibliothèques en Allemagne voici quelques chiffres se rapportant à l'année 1893 (1).

	Nombre de bibliothèques.	Nombre de volumes.	Manuscrits	Budget annuel en francs.
Prusse	929	12,105,287	98,281	1,190,306
Bavière	191	4,440,705	66,334	288,505
Saxe	104	1,991,911	15,214	209,683
Empire allemand .	1,609	27,091,288	240,416	2,323,100

Voici les crédits annuels alloués en 1892 à quelques bibliothèques allemandes :

Bibliothèque royale, Berlin	fr. 175,000
Munich, Bibliothèque de l'Etat	87,500
Strasbourg, Bibliothèque universitaire	68,750
Hambourg, Bibliothèque de la ville	43,750
Darmstadt, Bibliothèque de la Cour	35,000
Berlin, Bibliothèque universitaire	13,250

L'Etat prussien seul donne annuellement (1892) 1,124,516 fr. à quinze bibliothèques. La Bibliothèque royale « Nutrimmentum spiritus » de Berlin contient environ un million de volumes.

Voici maintenant quelques données sur une bibliothèque particulière, celle du Reichsgericht (Tribunal d'Empire) à Leipzig.

De 1870 à 1878, il a été acquis 20,000 volumes; de 1878 à 1880 : + 45,000 volumes; en 1890 + 75,000 (29,285 *Zugangsnummern*). Du 15 octobre 1879 au 30 septembre 1889 on y a consacré en achats 204,883 marks, soit environ 20,500 marks par an. Quant au mouvement des livres, on a communiqué 25,043 livres, dont 7,470 à domicile.

La Bibliothèque du Reichstag, dont la formation est de date toute récente, comprend déjà 82,000 volumes, dont un tiers environ concerne ce que les Allemands appellent les *Staatswissenschaften*, c'est-à-dire le droit, l'administration, les sciences politiques, économiques et sociales. Cette bibliothèque reçoit en outre 700 périodiques et les publications parlementaires et administratives du monde entier.

En France, les crédits annuels pour acquisitions sont pour la Bibliothèque nationale : 181,300 francs, dont 100,000 aux imprimés; pour la Bibliothèque de la Sorbonne, 23,000; pour celle de l'Ecole normale, 15,000.

Les bibliothèques universitaires sont elles-mêmes largement dotées par l'Etat. C'est ainsi que celle de Lille reçoit à elle seule 18,000 francs.

Des 1,000 volumes de 1680 la Bibliothèque nationale est passée en 1893 à 2,600,000; elle possède en outre 85,000 thèses de doc-

(1) Voir *Adressbuch der Deutschen Bibliotheken* du Dr SCHWENKE, année 1893.

torat en médecine, 200,000 morceaux de musique (romances etc.)

En 1868 la salle de travail recevait 23,675 lecteurs qui demandaient 77,713 volumes. Par une progression constante, ces chiffres sont arrivés en 1893 à 117,000 lecteurs et 430,000 volumes. Dans la salle publique, l'accroissement est arrêté depuis 15 ans à 62,000 lecteurs, 80,000 demandes.

Périodiques et journaux.

Au British Museum, s'il n'existe pas de salle de périodiques, par contre il existe une salle spéciale pour la consultation des journaux quotidiens. Des collections complètes sont faites de tout ce qui paraît en Angleterre et des principaux journaux étrangers. C'est, pourrait-on dire, le département de l'histoire contemporaine qui, hélas, ne deviendra que trop tôt celui de l'histoire ancienne.

Le cabinet des périodiques de la Bibliothèque royale de Berlin comprenait en 1892, date du dernier catalogue, 3,799 revues et journaux, tous mis librement à la disposition du public sans qu'il soit besoin de les demander aux conservateurs.

Salles de lecture et salles de travail.

Tout le monde indistinctement n'est pas admis dans les bibliothèques de Paris, Londres et Berlin. Une distinction y est faite entre la salle de lecture et la salle de travail. Cette dernière n'est accessible que sur présentation d'une carte délivrée par l'administration. Les formalités ne sont pas compliquées mais elles suffisent pour écarter les simples lecteurs qui n'ont pas à poursuivre des études particulières. La salle de travail est ainsi fréquentée par des habitués, des personnes connues, présentant certaines garanties de moralité. La conséquence avantageuse de cette sélection s'indique d'elle-même : de plus grandes facilités sont données pour la consultation des ouvrages. A la Bibliothèque royale de Bruxelles il faut demander par bulletin les ouvrages les plus élémentaires, un dictionnaire, un atlas, un annuaire de statistique, une encyclopédie; tout y est enfermé. Au British Museum 20,000 livres choisis parmi les plus usuels de toutes les sciences sont à la disposition des habitués sans qu'ils soient obligés de le demander par bulletins. Ils sont classés méthodiquement en un ordre facile à comprendre, et catalogués à part de manière à guider les moins expérimentés dans leur recherches; des plans coloriés affichés dans la salle indiquent leur classification. Les lecteurs jouissent ainsi d'un précieux avantage et le personnel de la bibliothèque est déchargé d'une grosse besogne. A la Bibliothèque nationale de Paris 9000 volumes sont mis maintenant à la disposition du public : les vols constatés depuis vingt-cinq ans sont insignifiants. A la Bibliothèque royale de Berlin également une dizaine de mille volumes sont rangés sur des rayons auxquels les lecteurs de la salle de travail ont libre accès.

Nous n'insisterons pas sur les progrès réalisés à l'étranger dans le mobilier et l'aménagement des salles de travail. L'éclairage électrique est installé à Londres et à Berlin. Au British Museum la place attribuée à chaque lecteur est spacieuse. Il est absolument isolé de ses voisins et de leurs regards indiscrets. La rotonde, qui a 43 mètres de diamètre et 32 de hauteur, peut contenir 360 personnes. La consultation des grands ouvrages ou des textes à recopier est facilitée grâce à des pupitres articulés. Pendant le jour la lumière vient d'en haut. Un épais linoléum

atténue le bruit des pas et les chaises sont à roulettes pour éviter tout grincement désagréable. Chaque place est munie de tout ce qu'il faut pour écrire. Détail typique : les conservateurs ne se sont pas bornés à prohiber les taches d'encre; ils ont mis les lecteurs à même de les éviter en leur procurant du papier buvard à discrétion. Quand on est fatigué de travailler assis, on peut continuer son travail sur des pupitres debout. C'est le souci permanent de rendre le travail aisé et agréable.

(A suivre.)

PAYSAGES URBAINS

On vient d'établir, au parvis du Palais de Justice, autour du premier grand socle des rampes qui descendent vers la rue des Minimes en si extraordinaire et si grandiose perspective, une palissade destinée à masquer les travaux de placement de la TRÈS BELLE ŒUVRE DE CHARLES VAN DER STAPPEN : *Arribial portant le corps d'Ompdrailles*, inspirée d'un des livres les plus célèbres de LÉON CLADEL, *Le Tombeau des Lutteurs*. Il est à croire qu'elle se détachera sur le grand vide de l'horizon avec autant d'éclat et de netteté imposante que la statue du général Belliard, ce chef-d'œuvre inconnu des Bruxellois indifférents.

Gare à NOS PAUVRES ORMES DU BOULEVARD DE WATERLOO, déjà rendus si malingres par le manque d'eau et l'imperméabilité de la croûte pavée et damée de nos voies publiques. Avec la brutale inconscience de l'industrie on chauffe sous leur feuillage naissant d'énormes cuves d'asphalte d'où s'échappent en tourbillons bleuâtres d'affreuses fumées qui vont hâler, cancérer et détruire, vraisemblablement, leurs ombrages. *Caveat Carolus Bulsius consul!*

LES BALCONS FLEURIS (nos balcons fleuris : voir la première idée et les premières campagnes de *l'Art moderne*, ont conquis droit de cité immuable. Partout on s'en occupe *con amore* et ces efforts de la presse et du public nous promettent pour les trois beaux mois d'été une décoration urbaine ravissante, et pour octobre, la beauté de toutes ces fleurs, de toutes ces guirlandes fléchissantes et plus séduisantes peut-être quand elles sont fanées que lorsqu'elles splendent dans le rayonnement de leurs jeunes couleurs.

L'art dans la rue va son train, son bon train d'idée jeune. Rappelons à ce sujet les HARNAIS DES CHARIOTS, camions, tombereaux, véhicules de tous genres, si brillamment ornements à Vienne et en d'autres capitales. Pourquoi ne pas ouvrir un concours là aussi? Quelques-uns de nos grands (et gros) brasseurs s'appliquent déjà à ces raffinements en beaux cuivres et en beaux cuirs. Il serait aisé de transformer tant de hideuses voitures en chars de cortège somptueux en y ajoutant la coloration en tons vifs des roues et des caisses et des brancards.

Notre bon esthète M. Karel Buls a-t-il pensé à la PEINTURE DES VOILETS DES FENÊTRES en capuchon du toit de notre hôtel de ville, à l'instar de Middelbourg et de Nimègue? C'est un complément obligé du gothique de la dernière époque et cela produit un effet charmant, soit qu'on teinte, en deux tons obligés, noir et jaune, ocre et jaune, soit des clepsydras sur ces vilains bois, soit des équerres

superposées, soit d'autres détails héraldiques simples et bien visibles d'en bas. Petite dépense et grand effet décoratif.

Dans plusieurs villes hollandaises LES GRANDS CADRANS DES HORLOGES PUBLIQUES portent des devises qui font promptement penser et éveillent en l'esprit des passants des imaginations mélancoliques et douces. En ce même Middelbourg dont nous venons de parler, autour de la ronde des douze heures fatidiques, s'enroule cette devise grave : PRAETEREUNT ET IMPUTANTUR. A Zierikzee, la solitaire indécise cité insulaire, où l'épée du bon capitaine Mondragon sert de paratonnerre et où, dans le grenier de l'hôtel de ville à incomparable voûte en berceau charpenté, se dresse en son canot de peau de phoques un Esquimau empaillé depuis huit siècles, le carillon dont les clochettes pendent comme des raisins autour de la tour, crie joyeusement au voisinage : SIT TIBI TOTA HORA AUREA. A Groningue, là-bas dans le Nord, dans la septentrionale Frise, patrie des caniches noirs frisés et cordés, quelque Français exilé a laissé en souvenir, accroché aux aiguilles indéfiniment circulantes, ce poétique murmure se mêlant à la cascade des cloches égrenant leurs gazouillis périodiques : NOUS NE MARQUONS PAS LES HEURES, NOUS LES FAISONS OUBLIER.

Le badigeonnage, LE PEINTURLURAGE DES FAÇADES RECOMMENCE. C'est la saison ! c'est la saison ! avant les poussières tourbillonnantes qui gâteraient tout avec leur saupoudrure. Le blanc, le terrible blanc, le blanc cru, le blanc aveuglant, le blanc symbole de la propreté naïve, le blanc ennemi du pittoresque, le blanc fade, le blanc bourgeois, le blanc doctrinaire, le blanc blanc rataplan tambour battant et embêtant, règne, s'étale, s'allonge, se kilométrise impitoyable.

Nous avons souvent dit les joies pour l'œil des façades tons sur tons, où chaque relief, encadrement, linteau, rosace, corbeau, moulure, filet, châssis, chevron, chaperon, est relevé par une teinte plus foncée. Ainsi traité un mur plat prend une animation extraordinaire, se relève en saillies inaperçues, en détails où l'œil se repose. Pourquoi, ô Messieurs les peintres en bâtiments, qui en cela pouvez guider vos clients fort stupides, ne pas leur suggérer cette ornementation esthétique ?

Chose curieuse ! ce sont « les plus grosses légumes » bourgeois qui s'adonnent obstinément à ces débauches d'uniformité irritante. Voir l'hôtel coin de la rue de la Loi et du Boulevard, d'un beau style simple pourtant : il est enfariné de céruse du trottoir à la gouttière. Qui peut bien habiter là-dedans ? Il est probablement aveugle, cet homme !

NOTES DE MUSIQUE

M. Sylvio Lazzari a donné la semaine dernière, pour quelques artistes et critiques, une audition intime de son drame lyrique *Armor et Kéd*, qu'il a présenté aux directeurs de la Monnaie.

Bien qu'il soit malaisé d'apprécier par une exécution au piano la valeur d'une œuvre de cette importance, l'impression a été très favorable au jeune compositeur. On pressent une partition d'un sérieux intérêt, fort bien écrite pour les voix, soutenue par un travail polyphonique varié et attachant. La légende poétique que le compositeur a mise en œuvre, teintée de mysticisme, prête aux développements passionnels et contient des pages qui ne peuvent manquer de « porter ».

C'est, avec *Fervaal* de Vincent d'Indy et le *Roi Arthur* d'Ernest Chausson, le troisième drame lyrique français achevé cette année et prêt à être représenté. On ne se plaindra pas du défaut de « nouveautés » intéressantes.

Par suite de l'indisposition d'un de ses membres, le quatuor Cricboom, Angenot, Miry, Gillet a été obligé de remettre sa troisième et dernière séance au 14 mai.

M^{me} Georgette Leblanc ayant été rappelée inopinément à Paris, le concert annoncé pour le 7 mai à la Maison d'Art de la Toison d'or est ajourné.

Ce soir, dimanche, réouverture des concerts du Waux-Hall. Au programme : la transcription du *Vaisseau-fantôme* de Richard Wagner par Léon Jehin ; une valse de Saint-Saëns ; l'ouverture de *Patrie*, de Bizet ; les airs de ballet de la *Reine de Saba* de Gounod ; *Scène alsacienne* de Massenet et *Au Village* de Benjamin Godard.

M^{me} Cousin, pianiste, donnera mardi prochain, à 8 heures du soir, avec le concours de MM. Enderlé, violoniste, et Schoofs, violoncelliste, une audition à la Salle Ravenstein.

Pour rappel, M. Félix Mottl, l'éminent chef d'orchestre de Carlsruhe et de Bayreuth, dirigera le 19 mai, à 2 heures, la quatrième matinée des *Nouveaux Concerts* au Théâtre de l'Alhambra.

Répétition générale la veille, à la même heure.

Billets échez MM. Breitkopf et Härtel, Montagne de la Cour, 45.

Le programme du concert que dirigera à l'Alhambra, le 26 mai, M. Vincent d'Indy sous les auspices des *Nouveaux Concerts*, promet d'offrir, par la nouveauté et la variété des œuvres, un très grand intérêt artistique. On y entendra notamment, pour la première fois à Bruxelles, la Symphonie inédite d'Ernest Chausson qui remporta à Paris à la *Société nationale de Musique* un très vif succès.

M. Théo Ysaye exécutera les *Variations symphoniques* pour piano et orchestre de César Franck, dont la première exécution à la *Libre Esthétique* donna à tous les auditeurs le désir de réentendre cette œuvre charmante. Première audition du *Clair de Lune* de Vincent d'Indy et de *Dansons la Gigue!* de Charles Bordes, deux compositions pour chant et orchestre interprétées par M^{me} Georgette Leblanc.

En première audition également, le poème symphonique *Les Landes* de Guy Ropartz, la *Pavane* et un fragment de *Caligula* de Gabriel Fauré, les *Danses béarnaises* de Charles Bordes, *Habenera* (inédite) de Chabrier, etc.

Le bureau de location pour ce concert extraordinaire est ouvert chez MM. Breitkopf et Härtel.

Nous avons annoncé dernièrement la formation d'un cercle qui sous le titre *Art et Charité* se propose de donner au profit d'œuvres de bienfaisance des auditions de musique vocale et autre, spécialement de nos compositeurs nationaux. Le premier concert de cette nouvelle association aura lieu, sous la direction de M. H. Thiébaud, le 23 ou le 24 courant, au bénéfice des victimes des accidents du travail. On y exécutera des chœurs pour voix de

femmes de César Franck, Emile Mathieu, Jan Blockx, etc. Divers solistes se feront entendre à cette intéressante séance.

Le Quatuor liégeois (MM. Géminick, Robert, Engelbert et Gillard) donnera mercredi prochain, au foyer du Conservatoire de musique de Liège, sa quatrième séance de musique de chambre avec le concours de M. César Thomson. Au programme : le 2^{me} Quatuor à cordes du comte de Stainlein-Saarenstein, la *Folia* de Corelli et le XV^{me} Quatuor de Beethoven.

La distribution des prix à l'École de musique de Verviers aura lieu dimanche prochain, à 8 heures du soir. A cette occasion, M. L. Kefer organise un superbe concert avec le concours de M. Henri Seguin, du théâtre de la Monnaie. Au programme : la Symphonie pastorale, l'air d'Agamemnon d'*Iphigénie en Aulide*, le Concerto pour alto et orchestre de Mozart, l'*Adagio* pour quatuor et orchestre de G. Leken et, de Wagner, le Chœur des Fileuses et la Ballade du *Vaisseau-Fantôme*, les Adieux de Wodan à Brunnhilde, la scène finale du *Crépuscule des Dieux*.

M^{lle} Irma Sethe s'est fait entendre avec un très grand succès le 23 avril au sixième concert symphonique de Wiesbaden. Les journaux sont unanimes à louer, en même temps que son étincelante virtuosité, sa parfaite compréhension musicale et le goût avec lequel elle a interprété les œuvres inscrites au programme : Concerto de Bruch, *Sarabande* et *Gigue* de J.-S. Bach, *Abendlied* de Schumann et *Tarentelle* de Wieniawski.

Le succès de la jeune artiste est d'autant plus significatif que le public de Wiesbaden a vu défiler cet hiver quelques-uns des maîtres du violon : Joachim, Heermann, Sarasate, Halir, Burmester, etc. Wiesbaden est, on le sait, un des centres musicaux de l'Allemagne.

Memento des Expositions

BERLIN. — Exposition des Beaux-Arts. 1^{er} mai-29 septembre. Commission sur les ventes : 7 %. Renseignements : Secrétaire de l'Exposition des Beaux-Arts, Landes Ausstellungen Gebäude, Berlin N. W.

GALAIS. — Société des Amis des arts. 1^{er} juin-1^{er} octobre. Envois : 25 avril-10 mai. Dépôt à Paris (même date) chez Pottier, rue Gaillon, 14. Gratuité de transport pour les invités. Commission sur les ventes, 5 %.

DOUAI. — Société des Amis des arts. 7 juillet-4 août. Envois : 20-30 juin. Dépôt à Paris (même date) chez Dupuy-Vildieu, 5-8, rue de l'Echiquier. Gratuité de transport sur le réseau du Nord pour les invités.

GAND. — Exposition triennale des Beaux-Arts. 1^{er} septembre-28 octobre. Délai d'envoi : Notices, 28 juillet ; œuvres, 3 août. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : M. Ferdinand Van der Hacghen, secrétaire. Règlement à la disposition des intéressés dans nos bureaux.

LILLE. — Exposition internationale d'art photographique. Envois avant le 15 mai à M. le président de l'Union artistique, rue Négrier, 36^{ter}, Lille.

MUNICH. — Troisième exposition internationale de la Sécession. (Union artistique de Munich). 1^{er} juin-31 octobre. Envois : Notices, 1^{er} mai ; œuvres, 15 mai au Palais de l'Exposition, Prinz Regentenstrasse, 8, Munich. Commission de 10 % sur les ventes. Gratuité de transport pour les œuvres des membres correspondants et, en général, pour les envois admis par le jury.

PARIS. — Deuxième exposition des Miniaturistes et enlumi-

neurs de France (Galerie Georges Petit, rue de Sèze). 15 mai-15 juin. Droit d'exposition : 20 francs Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : M. Labitte, président de la société.

STRASBOURG. — Exposition rétrospective d'Alsace-Lorraine. 1^{er} juillet — 15 octobre. Emballage, assurance et transport aux frais de l'Exposition. Renseignements : M.-A. Ritteng, président du Comité, à Strasbourg.

VERSAILLES. — Quarante-deuxième exposition de la Société des Amis des Arts de Seine-et-Oise. (Musée de Versailles.) 30 juin-29 septembre. Envois : 27 mai-1^{er} juin à M. Bercy, secrétaire général de l'exposition, au Palais de Versailles.

PETITE CHRONIQUE

Le gouvernement vient d'acquiescer pour le Musée des Arts décoratifs les objets d'art suivants, exposés au Salon de la *Libre Esthétique* : BIGOR. Vase à coulées bleues et jaunes (grès flammé). — DAUM. *L'Âme du vin*, vase en verre ciselé, intaillé et gravé. — DAMMOUSE. *Iris* (grès flammé). — DELAHERCHE. Frise décorative (id.). — J.-M. DENT. Deux volumes de la collection *The Temple of Shakespeare* (impression et reliure de J.-M. Dent). — J.-J. CORDEN SANDERSON. *Utopia*, par Sir Thomas Moore (impression de William Morris, reliure au petit fer de Cobden Sanderson). — J. POWELL. *Chardon* (verre gravé). — *Marguerite* (id.). — *Fortuna sequatur* (id.). — O. COPPENS. Vase poterie lustrée et flammée. — SOCIÉTÉ ANONYME L'ART. Grand vase céramique de Virginal. — Vase à fleurs émaux verts (id.). Cruchon à liqueurs émaux bleus et blancs (id.).

Mentionnons aussi, pour clore cette dernière liste, l'acquisition, par un particulier, du tableau d'HENRY DE GROUX, *Le Charnier*.

Il paraît que l'article de la *Fédération Artistique* ?) auquel nous avons donné une place d'honneur dans nos « Documents à conserver » était UNE BOMBE LANCÉE D'UNE MAIN VIRILE ET BELGE (*sic*).

C'est son auteur qui l'affirme, en cette langue macaco-marollienne dont il garde pieusement le secret.

Eh bien, vrai, Monsieur l'artificier, nous ne nous en étions pas doutés. La poudre devait être mouillée, et la mèche... éventée !

Puisque la *Fédération* aime les métaphores, disons que notre riposte a été UN COUP DE BISTOURI DANS UNE POCHE A FIEL et parlons d'autre chose.

Elle se plaint, la bonne dame, de n'avoir pas vu son article reproduit immédiatement et cherche dans ce retard de ténébreuses machinations.

Elle est bien impatiente et bien gouleuse ! Une autre fois, nous tâcherons de la servir plus tôt. Mais pour l'instant, malgré notre bonne volonté, nous avons dû donner le pas aux articles d'actualité immédiate, et notre « Document à conserver », composé au commencement de mars, est resté sur le marbre jusqu'en avril.

Il n'en a pas moins produit son effet, à en juger par la colère de la douairière.

L'indisposition persistante de M^{me} Armand a obligé la direction de la Monnaie à engager, pour quelques représentations, des contractants étrangers. C'est ainsi qu'elle a fait entendre, à deux reprises, dans le *Prophète*, M^{me} De Cré, du Théâtre d'Anvers, dont la voix bien timbrée et l'intelligence artistique ont été très appréciées, puis, dans *Samson et Dalila*, une autre de nos compatriotes, M^{me} Héglon, de l'Opéra de Paris.

La plastique et la voix de M^{me} Héglon conviennent fort bien à l'héroïne de Saint Saëns. L'artiste a donné une belle allure à Dalila et son interprétation, bien qu'un peu froide, a été remarquable, au premier acte surtout. Le contralto de M^{me} Héglon est plus lyrique que dramatique. Si la ligne du rôle est correctement dessinée, la couleur paraît souvent un peu effacée. On retrouve dans l'expression la tradition constante de l'Opéra : plus d'acquis que de spontanéité, des préoccupations manifestes d'école dans le geste, dans l'attitude. L'articulation est excellente, ce qui, pour

nos compatriotes surtout, est une qualité assez rare pour mériter une mention particulière.

Le cercle dramatique *L'Idée*, dont nous avons annoncé la constitution récente, a donné, dimanche dernier, à la salle de l'*Union*, son premier spectacle. Au programme : *Arlequin sauvage*, une comédie humoristique du XVIII^e siècle qui raille avec quelque lourdeur, mais en traits satiriques parfois aigus, les hypocrisies et les injustices de notre civilisation. La bonne volonté des organisateurs est si louable qu'il serait cruel de critiquer la naïveté de l'interprétation. Ce Théâtre Libre embryonnaire avait réuni un auditoire nombreux et sympathique qui a souligné d'applaudissements enthousiastes les passages d'actualité qui fourmillent dans la pièce de Delisle de la Drevetière, justifiant le choix des fondateurs de *l'Idée*.

Les Imaigiers et Rhapsodes du *Cénacle* offriront demain, à 8 heures, leur première soirée à la Presse en leur local privé, 53, Galerie du Commerce.

Mercredi et jeudi prochains, M. Dieudonné, du Théâtre du Vaudeville, la petite Parfait, de la Comédie française, M. Ch. Barot et sa troupe donneront deux représentations au Théâtre du Parc.

Le spectacle se composera de *l'Engrenage*, comédie nouvelle en 3 actes de M. Brioux, d'un intermède et de *la Fille bien gardée*, comédie en 1 acte. Prix ordinaire des places.

Voici l'ordre des spectacles que donnera M^{me} Sarah Bernhardt au Théâtre de la Monnaie : *Gismonda* de Victorien Sardou, jeudi 9 mai, vendredi 10, samedi 11, dimanche 12 et lundi 13 ; *la Femme de Claude* d'Alexandre Dumas, mardi 14 ; *la Dame aux Camélias*, le jeudi 16 ; *Ixoyl* d'Armand Sylvestre et Eugène Morand, vendredi 17, samedi 18 et dimanche 19.

Gismonda a reçu la distribution suivante :

Gismonda, duchesse d'Athènes, M^{me} Sarah Bernhardt ; Almerio, MM. Guitry ; Zaccharia France, Deval ; l'évêque Sophron, de Max ; Stradella, Angelo ; Jacques de Lusignan, Deneubourg ; Gregoras, Montigny ; Dom Bidas, Chamero ; Giustianiani, Laroche ; Léonard de Tocco, G. Monrose ; Jacques Crespo, Duluard ; Basilidès, Gérard ; Mataxas, Piron ; Christofano, Lacroix ; Simonetti, Castelli ; Pasquale, Girod ; Thisbé, M^{mes} Marthold ; Dounata, Marie Grandet ; Léonarda, Valdey ; Agnello, Seylor ; Cypriella, Bellanger ; Andrioli, Berthilde ; Tiberio, Desvergers ; Epiphane, Berthier ; Periclès, Gournay ; une nonne, Boulanger ; id., Lacroix ; id., Resny ; Francesco, la petite Deschamps.

« Venise » annonce l'arrivée imminente de la Fanfare des bersaglieri de Ferrare (40 instrumentistes), de 60 mandolinistes, guitaristes et accordéonistes napolitains, de 40 chanteurs et danseurs romains, de 30 choristes milanais, de 30 vendeuses, de 20 gondoliers, etc., qui donneront une singulière animation à la ville qui s'élève dans les plaines de Tour et Taxis.

Une mésaventure désagréable vient d'arriver à un de nos jeunes artistes, M. Julius Potvin, fils de l'écrivain connu. Il avait envoyé à Paris, au Champ de Mars, un grand tableau intitulé *Sans Travail* et à Berlin, à l'Exposition internationale, une nature-morte. Cette dernière toile a été admise à l'exposition, où elle est très favorablement appréciée. Mais son œuvre principale, qu'il avait réservée pour le Salon de Paris, s'est égarée. En vain a-t-on fait des recherches partout. L'avis d'envoi seul est parvenu au comité et le tableau n'a pu être retrouvé jusqu'ici.

Le Théâtre Libre donnera demain, lundi, son septième spectacle de la saison. Au programme : *L'Argent*, comédie en quatre actes, en prose, de M. E. Fabre.

Le prochain spectacle du Théâtre de l'Oeuvre passera mercredi. Il se composera de : *L'École de l'Idéal*, trois actes, en vers, de Paul Verola et de *le Petit Eyolf*, trois actes, d'Ibsen, traduction de M. le comte Prozor.

Les plus récents *Hommes d'aujourd'hui* parus chez Vanier : Lucien Hubert, poète, écrivain, orateur ; dessin de F. Fau, texte de R. Barjean, et H. de Sta (Henri de Saint-Halary) dessinateur, peintre et caricaturiste, dessin de Luque, texte de Vanier.

La Coupe, un nouveau périodique universel, vient de paraître à Montpellier (Direction : M. Joseph Loubet, 11, rue Logis-Saint-Paul). Il s'annonce en ces termes :

« Quelques nouveau-venus s'affirmeront ici, groupés auprès des plus nobles artistes de ce temps.

La Coupe sera moins une Revue qu'un Recueil périodique d'art et d'éthique.

Elle paraîtra très régulièrement, durant onze mois ; le douzième fascicule d'illustrations (réservé aux seuls souscripteurs) clora la publication.

Nous attendons aide de tous nos amis et des jeunes surtout, à qui nous ferons ici très large place.

En exergue, chacun des numéros mensuels dira notre admiration profonde pour deux de nos Maîtres, non par de vides périodes laudatives, mais par l'unique et précieuse évocation d'art que suscitera leurs noms.

Au seuil, Frontispice des plus merveilleux, Aurore et Fleurs, voici : Henri de Régner. — Albert Samain. »

Un des doyens de la littérature contemporaine allemande, Gustave Freytag, vient de mourir à Wiesbaden. Il était né le 13 juillet 1816. D'abord professeur d'université, il débuta dans la littérature par un volume de petits poèmes ; il dirigea pendant quelque temps une revue, ce qui ne l'empêcha pas de représenter la ville d'Erfurt au Reichstag jusqu'en 1870.

Les nombreux ouvrages de Freytag, peu connus du reste du public français, comprennent des romans, des pièces de théâtre et des récits historiques. Une comédie de mœurs, *Les Journalistes*, donnée en 1854, eut un énorme succès. Son roman *Soll und Haben (Doit et Avoir)*, publié l'année suivante, fut un des plus grands succès littéraires du siècle.

Lire dans *l'Ermitage* (livraison de mars) l'intéressante étude consacrée par M. Fernand Weyl au sculpteur Jean Dampt, dont la bagne *La Chimère qui nous dévore le cœur* a été exposée au Salon de la *Libre Esthétique*. Dans la même livraison, un article très documenté sur le peintre Arnold Boecklin.

Samtiden, populaert tidsskrift for litteratur og samfunds sporgmaal, utgivet af GERHARD GRAN. Sous ce titre paraît à Berges (Norvège) une revue mensuelle dont nous recevons quelques livraisons. Elles révèlent un esprit progressiste que nous nous plaignons à constater. Citons parmi les articles principaux : une étude de Georges Brandès sur Shakespeare, une notice sur le poète suédois C.-J.-L. Almgvist par Ellen Key, une analyse du *Petit Eyolf* d'Ibsen par Thoralf Klavenaes, la traduction d'une étude de Paul Berthon sur l'art décoratif en France, etc.

On sait qu'il existait à Vienne un « Musée Wagner », comprenant un grand nombre de curiosités, de pièces manuscrites, de souvenirs, de collections d'articles et de livres ayant trait au maître de Bayreuth. Cette curieuse collection avait été réunie par M. Oesterlein. Celui-ci n'ayant plus les moyens de continuer à administrer son musée, avait offert de le céder pour 125,000 francs à la ville de Bayreuth, puis à la ville de Leipzig, lieu de naissance du maître. Aucune offre sérieuse ne s'étant produite, M. Oesterlein était entré en négociations avec un syndicat américain. Finalement, la ville d'Eisenach a fait des offres qui ont été acceptées. Le « Musée Wagner » sera transporté prochainement dans la capitale de la Thuringe. L'administration municipale a offert le bâtiment et le Dr Kürschner remplira gratuitement les fonctions de conservateur. M. Oesterlein recevra 100,000 francs de sa curieuse collection.

Il est question aussi de fonder une société sous le nom de « Wagner Gesellschaft », qui fera connaître la valeur du musée wagnérien par la propagation d'écrits, de brochures et de catalogues.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galleries d'exposition et de vente

OUVERTES TOUS LES JOURS

Entrée libre.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

LA REVUE BLANCHE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction, administration et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : 1 franc.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un an : 20 fr. — Edition ordinaire, France : 10 fr. — Union postale : 12 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} de chaque mois, en livraisons de 100 pages, ornées d'estampes originales en couleur. Elle renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et artistique.

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

L'ŒUVRE ARTISTIQUE. — LES REPOIRS DE LA PROCESSION, par Saint-Pol-Roux. — " TANNHÆUSER " A L'OPÉRA. — THÉÂTRE DE L'ŒUVRE. *Le Petit Eyolf*. — LES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES A L'ÉTRANGER (*suite et fin*). — EXPOSITION A. DANSE ET G. GOEMANS. — LES CHANTEURS DE SAINT-GERVAIS. — PETITE CHRONIQUE.

L'Œuvre artistique.

Les mouvements d'art semblent avoir une vie organique. Ils naissent, se développent, grandissent, se multiplient. Née d'hier, la renaissance des industries artistiques s'épanouit en fleurs de soleil et de joie. Elle enfonce partout ses racines, et tandis qu'en France, en Angleterre, la vie quotidienne s'illumine de son éclat, la Belgique en pénètre peu à peu la beauté. Les artistes comprennent la force qu'elle recèle, l'action sociale directe qu'elle est appelée à exercer. Et les meilleurs d'entre eux secondent de leurs efforts les artisans qui se consacrent à la magnifier.

Après Bruxelles, Liège s'associe à l'évolution. Liège, la ville indifférente à l'art neuf, hostile à ceux qui le profèrent, demeurée rivée jusqu'ici aux préjugés provinciaux, aux admirations de commande, aux formules immuables. Quel effort pour réaliser l'œuvre dont nous

avons salué samedi l'éclosion ! Quelle somme de bonnes volontés accumulées, quel persistant et patient labeur ! Il faut hautement louer le groupe d'artistes et d'esthètes désintéressés qui ont si courageusement entrepris de secouer la torpeur de leurs concitoyens. L'exposition d'objets d'art qu'ils ont ouverte au Casino Grétry et dont plusieurs conférenciers feront le commentaire pratique tandis que des auditions musicales compléteront cette audacieuse manifestation d'art jeune, est vivante, d'une extrême variété et demeure, dans son ensemble, homogène et attachante. Sans parti pris d'école ni de tendances, préoccupés uniquement de montrer les diverses applications de l'Art à la Vie, les organisateurs — parmi lesquels M. Gustave Serrurier s'est particulièrement dévoué — ont invité, en Belgique et à l'étranger, les artistes qui ont contribué à l'efflorescence des « arts mineurs ». Ils ont réuni une centaine d'exposants, dont chacun aligne un contingent notable. Constantin Meunier, Ch. Van der Stappen, Fernand Khnopff, Paul Du Bois, Léon Dardenne, J. De Rudder, Ph. Wolfers, Fernandubois, V. Rousseau, A. Craco, G. Combaz, P. Braecke, Omer Coppens, Edouard Duyck, Adolphe Crespin, Emile Fabry, Paul Hankar, L. Herremans, Georges Morren, M^{me} Elisa Beetz, la *Société anonyme L'Art* voisinent avec les Anglais Walter Crane, Anning Bell, Georges Frampton, C.-R. Ashbee, J. Guthrie, A.-J. Gaskin, Lewis Day, Chr. Wall,

R.-A. Briggs, L. Housman, Heywood Sumner, Ed. Ingram Taylor, Miss Diana White; avec les Français Alexandre Charpentier, Jules Chéret, Bourdelle, Delaherche, Dalpayrat, Desmunt, Lachenal, R. Wiener, Vallotton, Daniel Vierge, Ringel d'Illzach, P. Roche, Paul Ranson, Hermann Paul, Alexandre Lunois, Maurice Heyman, Jossot, Jeannot, H. Guérard, Dulac, Delatre; avec M. et M^{me} Vallgren, les délicats sculpteurs suédois; avec les Hollandais Moulijn et Van Hoytema; avec cet étonnant Alsacien Joseph Sattler, dont les curieuses restitutions de vieux bois ont excité à Bruxelles une si vive curiosité. Les vitrines sont pleines des éditions de luxe de William Morris, de Georges Allen, de John Lane, des lithographies humoristiques d'Ibels et d'Henri de Toulouse-Lautrec, et les verres de James Powell disputent le pas aux verreries d'Ernest Léveillé, auxquels le Val-Saint-Lambert fait, en exposant pour la première fois un choix de pièces d'art, une concurrence sérieuse.

Nous nous abstenons d'entrer dans le détail de cette intéressante exposition, la majeure partie des objets qui la composent ayant été vus à Bruxelles, notamment au Salon de la *Libre Esthétique*. Mais il importe de mentionner spécialement le petit groupe d'artistes liégeois qui contribuent, par leurs œuvres autant que par l'organisation de ce Salon de choix, à l'initiation du public.

Ce sont, outre M. Gustave Serrurier, qui expose quelques meubles d'un dessin sobre et harmonieux, MM. Emile Berchmans, Armand Rassenfosse et Auguste Donnay.

On a admiré à la *Libre Esthétique*, du premier, une tapisserie décorative d'une jolie composition allégorique et quelques lavis destinés à la reproduction, comme le sont les lithographies en couleurs de la *Fitzroy picture Society*. M. Emile Berchmans complète cet envoi à l'*Œuvre artistique* par une série de dessins au trait qui le montrent en possession d'un métier sûr et d'une vision personnelle. Citons spécialement ses projets d'*Entrées de serrures* dont quelques-unes habilement modelées par son frère, M. Oscar Berchmans, qui expose, de son côté, un *Coffret* en bronze et argent, un *Cadre de miroir* en étain, un *Flambeau* en bronze et une *Frise décorative*.

M. Rassenfosse s'applique avec succès à l'illustration. Il a approfondi toutes les techniques des procédés de reproduction et acquis une expérience qui donne à ses vignettes, à ses croquis typographiques, à ses affiches, à ses *Ex-libris* une réelle valeur d'art. Parmi ses compositions les plus intéressantes, notons la couverture qu'il a dessinée pour le catalogue de Val-Saint-Lambert et les illustrations des œuvres du poète Defrecheux, actuellement sous presse.

Ces dernières sont complétées par M. Auguste

Donnay, chargé avec M. Rassenfosse de la décoration du petit livre auquel l'éditeur Bénard donne tous ses soins. Les deux artistes se sont si exactement assimilés le style adopté, ils ont eu une conception d'art si identique que l'ornementation aura une homogénéité parfaite.

L'exposition de M. Donnay est importante et variée. Elle montre, sous ses divers aspects, l'art délicat du jeune artiste, soucieux d'harmonies assourdies, de lignes pures, de sentiment intime. C'est bien l'âme wallonne qui chante en ces œuvres discrètes, au coloris paisible, aux formes simples, naïves et douces comme des mélodies populaires.

L'envoi des trois artistes liégeois donne au Salon de l'*Œuvre artistique* un intérêt spécial et inédit. Il convient de mentionner aussi l'École des Beaux-Arts de Glasgow, dirigée par M. F.-H. Newbery, qui révèle dans ses dessins d'architecture, de tissus, de papiers peints, de vitraux, de tapis, d'affiches, etc. et dans les objets en métal exécutés par les élèves, un esprit de progrès et d'initiative qu'il est rare de rencontrer dans les académies.

Cet envoi sera, souhaitons-le, comme d'ailleurs l'ensemble de l'Exposition, d'un exemple salubre. Il ouvrira à l'industrie artistique liégeoise, jadis si florissante, une ère nouvelle.

LES REPOSOIRS DE LA PROCESSION

PAR SAINT-POL-ROUX; tome I^{er}. Un volume de 225 pages, édition du *Mercur de France*, Paris.

Quand j'ouvre un livre, mon esprit assoupi, baignant dans un milieu moyen, ordinaire, se demande :

De quel linceul-prétexte, coloré d'artifice, cet auteur aura-t-il revêtu son absence d'âme? — car la grande majorité des gens et des livres n'ont pas d'âme — et c'est alors avec cette impertinente et laborieuse faculté qu'on nomme ingéniosité, qu'il me faut, en sommeillant le moins possible, leur découvrir un masque vivant.

En ouvrant *les Reposoirs de la Procession* j'aiguisai donc mon ingéniosité.

Mais elle fut déroutée.

Pour commencer, elle ne vit rien, elle ne put s'accrocher à rien, à aucune particularité amoindrissante; elle était devant un bloc compact et véridique qu'il ne lui était pas donné d'entamer.

Il fallut bien qu'elle disparaisse et que je morde à pleines dents, avec une satisfaction de réveil actif, dans une réalité sensible.

Il y avait là quelqu'un; une âme, une âme qui se confessait profondément, à travers le cri, la couleur et le mouvement des choses.

On dirait que chacune des courtes peintures de ce livre représente l'auteur, s'arrêtant, dans sa vie, chaque fois que les choses ont parlé assez haut pour que leur voix lui ait paru « une voix qui crie dans le désert ».

Les Reposoirs de la Procession : Les livres, dit l'auteur, « relevant de ce titre collectif, réunissent les tablettes où sont consi-

gnées les variées impressions de la route étrange. Sorte de mémoires des sens, du cœur et de l'esprit, ces miscellanées sans date où j'ai commenté l'intimité de Dieu, les mobiles des spectacles inertes, et les drames de la chair et de l'âme ». « Ma récompense serait que cette orchestration de litanies et de lamentations, d'heurs et de tourments, d'humilités et d'orgueil, de réticences et d'aveux, mit en clair relief mon âme, ma pauvre âme en quête de meilleur. »

Ces « moments de vie » sont comme une fable profonde dont la beauté serait déjà entière avant même qu'on en déduise le sens; car les poètes sont peut-être supérieurs seulement parce qu'ils voient que « les choses morales obéissent aux mêmes lois que les choses physiques ». Parce que, aussi, la séparation — presque enfantine de pédantisme — des choses en *choses morales* et *choses physiques* n'existe pas pour eux. Ils voient l'essence une des choses sous leurs apparences et ces lois qu'ils contemplent leur semblent aussi belles dans la cohésion des molécules d'une goutte d'eau que dans l'union forcée des esprits qui ont compris une même vérité.

Par un reste d'habitude qui fait que nous estimons « l'âme » et le sens spirituel des choses plus que les choses elles-mêmes, nous cherchons, trop vite, le symbole de ces notations. Mais des poètes comme Saint-Pol-Roux nous montrent la puérilité de nos prétentions, et que cette voix des choses belles suffit en elle-même; elle est plus morale que les symbolismes que nous y ajouterions.

Quoi de plus reposant que cette éclatante « carafe d'eau pure éclairant un bouge noir où l'on va boire du vin rouge »? et la sensation de cristalline pureté qu'elle nous donne, ainsi encadrée, n'est-elle pas suffisamment rafraîchissante et salutaire, sans que nous ruminions sur les possibilités de sa traduction en langue psychique?

Les choses suggèrent à Saint-Pol-Roux des comparaisons et des associations d'idées tellement spéciales et neuves que l'esprit a quelque peine à le suivre au premier moment, et l'on pénètre lentement cette originalité, pour la seule raison qu'il y a beaucoup à pénétrer.

Écoutez ces reproches du passant à la « soif » qui a tari un puits :
« Infâme, criai-je, qui pus tarir l'immense fleur miraculeuse, et te fis rabats et baudriers de joie avec les perles de son supplice lent!... »

— Sa vie n'était-elle pas de mourir perle à perle? objecta la Soif-de-ce-pays.

— Rouge étendard de l'égoïsme!

— Pas plus égoïste ne fus qu'il ne fut prodigue. Son orgueil était fait de gosiers éteints. Et si ce puits te semble chagrin, c'est des rares pistils laissés par mon respect final en son calice d'ombre. »

Le passant boit la dernière goutte que contenait le puits. — Alors un crapaud, crachat énorme où se conservent des syllabes, coassait :

« Assassin !

« Je compris !

« Follement je m'enfuis, n'osant me retourner vers le puits, grand œil aveugle désormais. En la forêt sombre où j'allai m'effacer, un oiseau rare chanta :

« Le puits est mort joyeux de t'avoir fait plaisir, et je viens t'offrir sa gratitude intarissable. »

N'est-il pas hautement et joyeusement glorieux ce *Trépas du Puits*, du puits dont l'orgueil était fait de gosiers éteints?

Dans « l'Âme insaisissable », quel beau rêve orgueilleux de poète, qui voit devant les simples son âme prendre forme et danser jusqu'à ce qu'ils l'aient tant admirée qu'ils désenchâssent leurs yeux pour les jeter dans sa sébille, ne voulant plus rien voir d'autre pour mieux enfermer en eux la mémoire de cette forme qui était une âme.

Effrayants, tragiques, ces « deux Serpents qui avaient bu trop de lait », et qui étaient les deux bras de l'amante emprisonnant le cou du poète.

Livre plein de choses à méditer, à relire, à laisser revivre, en images, dans l'esprit où il fait surgir un essaim de visions que nul n'avait encore évoquées.

Prose animée, colorée, sonore comme des vers, vraie poésie sans rime ni rythme, tant les mots ont l'air d'avoir été pris comme des verres de couleur qu'on regarde au soleil pour les mettre à l'angle où ils donnent le plus d'éclat et de rayons.

Tannhäuser à l'Opéra.

C'est demain que Paris réparera solennellement le meurtre artistique de 1861. Le voyage d'expiation a été long, mais la cérémonie sera d'autant plus imposante. Les bâtons des pèlerins reverdiront et le pardon s'étendra à tous ceux qui ont fustigé le chef-d'œuvre.

La répétition générale pour la critique, à laquelle nous avons assisté jeudi dernier, fait pressentir une allégresse générale. Déjà les alleluias ont retenti, montant pieusement en chœurs liturgiques. Jouvin, Albert Wolff, Pontmartin en ont dû tressaillir de joie. Leur purgatoire va prendre fin. L'heure de la délivrance est proche.

C'est aux grands prêtres de l'Opéra qu'on a confié la mission sacrée : à Ernest Van Dyck, à Rose Caron, à Renaud, à Delmas, à M^{lle} Bréval. Ils apportent à l'exercice de leur ministère une onction, une ferveur, une foi admirables. Dans aucune de ses créations précédentes, Van Dyck n'a eu une pareille autorité, et jamais sa voix n'a été plus belle et plus enveloppante. M^{me} Caron a composé une Elisabeth infiniment touchante. Très femme et très princesse au deuxième acte, elle porte en elle, au troisième, une douleur poignante exprimée en gestes lents d'une sobriété qui en double l'effet. Le rôle étant principalement écrit dans la demi-teinte, on devine ce que l'artiste a pu y mettre de charme et d'émotion. Renaud chante l'amour chaste de Wolfram d'Eschenbach d'une voix merveilleusement pure. Il phrase et articule avec un art si pénétrant qu'à la fin de chaque période les applaudissements éclatent spontanément, enthousiastes et unanimes. Delmas est un beau et aristocratique landgrave, à la voix pleine, à la diction nette; il complète une interprétation de premier ordre, très supérieure à celles de *la Valkyrie* et de *Lohengrin*, et qui assure à *Tannhäuser* un succès triomphal. M. Taffanel conduit avec quelque nervosité l'orchestre et précipite les mouvements du premier acte. Les chœurs chantent juste, les chœurs d'hommes surtout, qui ont donné aux pèlerins un beau caractère. Et n'était la puérilité de certains détails de la mise en scène, rivée aux pires traditions, l'ensemble du spectacle serait irréprochable.

Elle demeure vraiment belle et impressionnante, cette partition qui marque si clairement la transition des formules de jadis au drame lyrique moderne. Tout l'art de Wagner y est concentré, depuis l'italianisme de *Rienzi* jusqu'aux splendeurs mystiques de

Parsifal. En dehors des pages qui conservent, à travers l'évolution de nos idées, une beauté tragique que les œuvres postérieures du maître n'ont pas dépassée, elle a une sorte d'intérêt rétrospectif qui la rend attachante et justifie sa reprise. Dans son romantisme, dans l'ingénuité de telles de ses formules, dans son essence mélodique, elle apparaît auréolée d'une grâce exquise. Et l'admirable poème qui la porte soutient jusqu'au bout l'intérêt, même pour ceux que ne satisfait plus entièrement la trame musicale. Dans le cycle des ouvrages de Wagner, elle s'enchaîne si logiquement qu'elle paraît indispensable à la compréhension — j'allais dire à l'existence — des autres.

La reprise de *Tannhäuser* s'impose à Bruxelles pour la saison prochaine. Malgré l'initiation plus complète de nos compatriotes en matière musicale, l'œuvre ne peut manquer d'exciter le plus sympathique intérêt et de retrouver le succès qui l'accueillit en 1872. Si l'on peut, comme il en est sérieusement question, s'assurer le concours d'Ernest Van Dyck, le plus parfait *Tannhäuser* qui soit apparu sur la scène, nous aurons quelques représentations de haut intérêt qui rachèteront les erreurs passées et ramèneront au théâtre ceux qui s'en sont désintéressés.

THÉÂTRE DE L'ŒUVRE

Le Petit Eyolf, d'H. Ibsen.

La troupe de M. Lugné-Poe a représenté pour la première fois, au Théâtre des Menus-Plaisirs, vendredi passé, le poignant drame d'Ibsen que nous avons tout récemment analysé en détail. L'impression causée par cette belle œuvre a été profonde et l'interprétation que lui ont donnée les artistes, bien qu'un peu conventionnelle et imprégnée des traditions invétérées dans la Maison, a été remarquable. On s'obstine à voir dans le *Petit Eyolf* une conception inférieure aux *Revenants*, à *Rosmersholm*, au *Canard sauvage*. Œuvre de vieillesse, dit-on. Répétition d'effets déjà utilisés, action languissante, caractères d'exception succédant aux observations d'humanité si énergiquement condensées dans les drames précédents.

Il nous paraît, au contraire, que le *Petit Eyolf* mérite de prendre place à côté des plus belles créations du génie d'Ibsen. Les symboles en sont plus clairs que dans tels de ses autres ouvrages, l'action plus proche de la réalité, les caractères plus nettement établis. Et la lutte qui torture le cœur d'Allmers est une des plus passionnantes qui aient été décrites. Le premier acte, dominé par l'apparition tragique de la Femme aux Rats, qui incarne avec un si puissant relief les idées de Fatalité et de Providence, est, à lui seul, un parfait chef-d'œuvre. Il suffirait à classer le *Petit Eyolf* parmi les plus hautes créations de la littérature moderne. La jalousie farouche de Rita, sa passion charnelle pour son mari exhalée en cette phrase terrifiante : « Je ne suis pas née pour être mère mais pour devenir mère », son exclusivisme exaspéré qui va jusqu'à souhaiter la mort du petit Eyolf pour posséder plus entièrement Allmers, sont d'une observation vraie dans leur douloureuse expression. Et l'évolution lente de cet effroyable égoïsme, si humain dans les manifestations de l'amour sensuel, vers la pitié et la fraternité, vers un idéal de tendresse sociale et d'altruisme provoqué par le malheur, donne au dénouement du drame une grandeur imprévue. C'est, après les souffrances morales implacablement exposées dans leur atroce vérité, l'apaisement et le réconfort, la consolation et le pardon. Le

drame terrible qui se joue dans le cœur des deux époux, en leur solitude norvégienne, sans aucun incident émotif extérieur si ce n'est la mort de l'enfant sur lequel pivote l'action, se résout en un large amour de l'humanité qui sera pour ces deux cœurs torturés la rédemption prochaine. Et c'est sur cette impression sereine, inattendue dans la philosophie assombrie d'Ibsen, que se clôt cette œuvre poétique, pénétrante et forte, dénuée de l'ironie habituelle au dramaturge.

M^{lle} Berthe Mellot a été, dans le rôle de Rita, une amoureuse ardente, exaltée, superbe dans ses emportements. M. Lugné-Poe imprime au personnage d'Allmers une allure grave et réfléchie, en harmonie avec sa voix assourdie, avec ses gestes de pasteur, M^{lle} Suzanne Desprès, qui est presque une débutante, donne à la douce figure d'Asta une physionomie touchante. Et, avec quelque exagération de mimique, M^{me} Zapolska compose en artiste de talent la mystérieuse figure de la *Femme aux Rats*.

Les Bibliothèques publiques à l'étranger.

FAITS A RETENIR ET A MÉDITER
PAR LA COMMISSION DE LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE (1).

La Bibliothèque nationale de Paris a été pendant longtemps ouverte de 10 heures à 4 heures. Un arrêté ministériel du 14 avril 1885 a accordé la prolongation jusqu'à 6 heures, du 15 mai au 15 septembre, mesure depuis longtemps sollicitée.

La bibliothèque du British Museum est ouverte de 9 heures du matin à 8 heures du soir de septembre à avril inclusivement et jusqu'à 7 heures durant les autres mois.

La Bibliothèque royale de Berlin est ouverte de 9 heures du matin à 9 heures du soir.

Catalogues.

Nos voisins ont compris qu'une bibliothèque sans catalogue est un coffre plein d'or dont on aurait perdu la clé. Cette question de catalogue se rattache intimement à cette autre grande question, celle de la bibliographie, dont se préoccupent aujourd'hui les bibliothécaires, les hommes de science et libraires; elle exigerait à elle seule une étude approfondie. On ignore trop généralement les travaux considérables des Anglais, des Allemands et surtout des Américains en ces matières. Sans autre examen on déclare impossible en Belgique la réalisation d'œuvres qui depuis de longues années ont été menées à bonne fin à l'étranger. Bornons-nous à quelques faits.

Le catalogue du British Museum est à la disposition des lecteurs, en deux mille volumes imprimés, continuellement tenus à jour et fortement reliés en cuir. Les feuillets de ces livres sont en une sorte de parchemin qui défie toute usure. Outre ce catalogue, plusieurs centaines de bibliographies générales et spéciales sont rangées au centre de la salle de lecture et réalisent ainsi une merveilleuse topobibliographie. Certaines bibliothèques spéciales en Angleterre possèdent des catalogues idéologiques sur fiches. C'est ainsi par exemple que la Bibliothèque Redcliffe à Oxford, qui ne comprend que 15,000 livres, possède un répertoire de 200,000 fiches classées sous 12,000 rubriques alphabétiques différentes.

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

La Bibliothèque nationale à Paris ne possède pas encore de catalogue imprimé complet. Mais l'impression d'un tel catalogue vient d'être décidée en volumes de 800 pages contenant chacun environ 32,000 notices. Ce catalogue sera le monument de ce qu'ont écrit et pensé les Français pendant quatre siècles. Il existe dès maintenant un bulletin périodique imprimé de tous les ouvrages qui entrent dans la bibliothèque. Ce bulletin sert à la confection des catalogues mis à la disposition du public. En effet, outre les catalogues imprimés de l'histoire de France et de la médecine, les catalogues autographiés du supplément de l'histoire de France et de l'histoire de la Grande-Bretagne et ceux de diverses autres séries historiques, deux séries de fiches sont placées dans la salle de travail. Elles comprennent tout ce qui a paru dans le bulletin périodique pour les livres étrangers depuis 1875, pour les livres français depuis 1882. Une collection est rangée suivant l'ordre alphabétique des noms d'auteurs ou des premiers mots des titres pour les œuvres anonymes. Une seconde collection, comprenant les mêmes ouvrages, est rangée suivant l'ordre alphabétique des noms des matières. (Rapport de Picot.)

Que de progrès ainsi réalisés ! C'est une conception nouvelle du rôle des bibliothèques dans la vie moderne.

Avec la science qui s'impose partout le besoin de connaître s'accroît, et avec lui le besoin d'être renseigné sur les modes d'acquérir la science. Autrefois les bibliothécaires n'étaient que des conservateurs, les livres étaient pour eux et pour quelques rares privilégiés ! Aujourd'hui ils ne sont plus que les fonctionnaires chargés d'un service public.

Le règlement de la Bibliothèque nationale de 1833 portait : « Article 40. Il est interdit aux travailleurs de faire la recherche dans les catalogues, inventaires ou bulletins des objets qu'ils désirent avoir. » En 1839, défense de communiquer aucun catalogue au public. En 1868, on commence l'impression des catalogues : il faut une autorisation spéciale pour consulter les inventaires manuscrits !

C'est aux catalogues de la bibliothèque de Berlin que revient la palme. Ce catalogue est complet, il est tenu à jour, il est à la fois idéologique et alphabétique par noms d'auteurs. Deux salles y sont exclusivement réservées au catalogue. Dans la première sont rangés les registres du catalogue alphabétique. L'accès en est libre ; chacun poursuit ses recherches à sa guise. Dans la seconde salle se trouve le catalogue idéologique qui est consulté sous la direction de bibliothécaires spécialement chargés de renseigner le public.

Il suffit d'indiquer un sujet quelconque, la parfumerie, l'art de la renaissance, la confection des ponts tubulaires, les appréciations de ses contemporains sur Pascal, en quelques secondes la liste des livres que possède la Bibliothèque sur la matière est communiquée à l'intéressé. Celui-ci fait immédiatement son bulletin de demande et a soin d'y inscrire lui-même l'ordre numérique de classement des livres sur les rayons. Le travail des bibliothécaires est diminué d'autant. Le catalogue idéologique est double : sur fiches pour les bibliothécaires (système Priatko), sur registres pour les lecteurs. Les Allemands lui donnent cette importance qu'une vingtaine de personnes y collaborent. Il est vrai que le travail est fait à Berlin pour toute l'Allemagne. Chaque jour les notices bibliographiques relatives aux livres du dépôt légal et à ceux des livres étrangers acquis par la Bibliothèque royale sont imprimées et envoyées à toutes les bibliothèques de l'empire. Celles-ci découpent ce bulletin et le collent sur fiches ou sur registres, pour la confection de leurs catalogues particuliers. Ce

système, coûteux en apparence, est finalement très économique. D'une part il combine l'impression du catalogue avec celle de la bibliographie nationale ; d'autre part il dispense les bibliothèques particulières d'imprimer à grands frais des catalogues qui ne seront jamais à jour et qui constituent de grandes et inutiles charges pour leurs budgets.

Les Bibliothèques populaires.

En Angleterre la loi fondamentale qui régit les bibliothèques publiques date de 1855 (18 et 19 Vict. ch. 70). Elle a été souvent amendée depuis. En vertu d'une loi récente du 27 juin 1892 (55 et 56 Vict., ch. 53) tout district urbain et toute paroisse rurale constitue une circonscription distincte pour le service des bibliothèques publiques (*library district*) et une *library authority* est constituée par voie d'élection en personne morale avec capacité d'acquérir et de posséder. Plusieurs paroisses peuvent s'entendre pour former entre elles un seul *library district*.

La *library authority* peut fonder des bibliothèques ou musées publics, des écoles d'art ou de science, dont la fréquentation est essentiellement gratuite. Elle fait le règlement, organise le contrôle, les approvisionne de livres, journaux, cartes et instruments, nomme et révoque les employés et gens de service, règle les heures d'admission du public. Elle est placée sous le contrôle de l'administration locale (*local government board*).

Le gouvernement (ministère des sciences et arts) peut accorder aux *library authorities* des subventions pour la création ou le développement des bibliothèques ou des écoles d'art ou de science. Mais les ressources principales proviennent de l'impôt ou de taxes spéciales. Des emprunts peuvent être contractés par les *library authorities* avec l'assentiment du *local government board*. Et les commissaires des prêts pour travaux publics sont autorisés à effectuer des prêts pour le service des bibliothèques publiques. Chaque *library district* a ses comptes particuliers de recettes et de dépenses. Il appartient à tout contribuable de la circonscription d'en prendre connaissance et même copie.

Sur toutes questions relatives aux bibliothèques publiques la loi de 1892 sanctionne le vote individuel par écrit pour la consultation des électeurs.

EXPOSITION A. DANSE ET G. GOEMANS

M. Auguste Danse expose au *Cercle artistique* une centaine de gravures à l'eau-forte et à la pointe sèche, de dessins au crayon et à la sanguine qui le montrent artiste consciencieux et habile, maître de son art et infiniment varié dans l'expression des œuvres qu'il interprète. Qu'il reproduise la *Kermesse flamande* de Rubens, une Tête de Botticelli, de Van der Weyden, ou de Goya, un Portrait d'enfant de Van Dyck ou de Devos, qu'il s'applique à rendre, avec leur coloris et jusqu'à leur faire spécial, une œuvre de Bastien Lepage, de Wauters, de Verwée ou de Cluysenaer, il pénètre le sens intime du modèle, il en fait ressortir la beauté secrète, il assouplit son burin aux moindres intentions du peintre.

Son exposition présente, à cet égard, un réel intérêt d'art. Outre la sûreté de l'exécution, elle révèle une compréhension artistique qu'il est rare de trouver chez les graveurs, trop souvent préoccupés de l'extériorité des œuvres qu'ils traduisent.

Une série d'originaux, portraits, paysages, études diverses,

complètent cet attrayant envoi, affirmant, à côté de l'interprète qui s'efface, un artiste à la vision personnelle et pénétrante.

M. Goemans expose, en même temps que les gravures de M. Danse, une série de toiles d'une facture un peu lourde et monotone mais qui respirent la sincérité et la joie de peindre. Les sites rustiques des environs de Bruxelles et des Flandres : chemins creux, lisières de bois, vergers, allées d'arbres, ruisseaux fuyant dans les campagnes sont les motifs favoris de l'artiste, préoccupé de les exprimer dans leur réalité et leur simplicité. Parmi eux, *l'Hiver à Uccle* et *Midi à la ferme* plaisent par la franchise et la vérité de leur coloris.

Les Chanteurs de Saint-Gervais ⁽¹⁾.

Le fondateur de l'Association des Chanteurs de Saint-Gervais, M. Charles Bordes, secondé par un clergé soucieux de restaurer en son antique dignité le chant liturgique, assumé, depuis quelques années, la lourde et glorieuse entreprise de remettre en leur lustre primitif les grands artistes des xv^e, xvi^e et xvii^e siècles, depuis Jean Ockeghem, le Flamand argentier de Louis XI, qui consacrait son loisir à écrire des motets, jusqu'à Thomas Luis da Vittoria, le Zurbaran de la musique.

Avec la fermeté que donnent les nobles passions de l'intelligence, M. Bordes marcha vers son but, insoucieux des obstacles et noblement certain de ramener au Beau le goût du public, malgré l'abjecte sottise où si longtemps l'incurie sacrilège des maîtres de chapelle emprisonna l'Art divin commis à leur fidélité. Enlever les croyants et les esthètes aux indécences coutumières dans la plupart des églises de Paris; supprimer les cafardes romances de Saint-Eustache; faire comprendre aux pasteurs comme à leurs ouailles que c'est manquer à la fois de respect au génie et au culte que d'insérer tel passage de Wagner ou de Schumann dans les offertoires ou les sorties, en guise de musique rituelle; former des choristes capables de rendre avec intelligence et précision les ouvrages des anciens maîtres catholiques, tel fut d'abord le soin des artistes de Saint-Gervais.

Après une « semaine sainte » organisée vers 1889, avec M. Vincent d'Indy, Charles Bordes vit venir à lui tout ce qui montre, dans Paris, quelque curiosité pour les tentatives d'art que n'ont point encore déflorées le snobisme et l'admiration automatique des mondains. Dans l'humble nef de Saint-Gervais, les chaises d'abonnés portaient plus d'un nom illustre de poète ou d'écrivain.

Après avoir fait connaître à son auditoire les œuvres de Palestrina et révélé cette pléiade qui gravite autour du grand compositeur romain comme, autour d'Homère, poète souverain, les aèdes antiques, M. Bordes n'estime pas avoir achevé sa tâche. Les messes d'Orland de Lassus, de Goudimel et de Josquin des Prés, les motets de Nanini, de Felice Anerio, de Clemens non Papa, forment, certes, une gerbe musicale dont plus d'un s'enorgueillissait, dans le repos. Mais, bien avant ces richesses et légué par les âges héroïques du christianisme, sinon par la civilisation hellénique, mère de tout art et de toute religion, un incomparable trésor s'amassait que mutilent, depuis des siècles, ses indignes héritiers.

(1) On lira avec intérêt ces notes sur l'œuvre désintéressée et vraiment artistique de M. CHARLES BORDES, le maître de chapelle des chanteurs de Saint-Gervais qui se sont fait entendre dernièrement aux Nouveaux-Concerts. Elles ont paru sous la signature RENZO dans un supplément du *Journal*.

C'est le plain-chant, ou chant grégorien, contemporain de cette autre création populaire : la Vie des Saints, que Michelet compare à une jeune végétation couvrant de feuilles et de fleurs la vieille mesure romaine convertie en monastère. A ceux qui ont entendu ces touchantes et pures mélodies vociférées par les maîtrises diocésaines, l'enthousiasme paraîtra tout au moins superflu.

Les mugissements des chantres, les clameurs du serpent que l'orgue, dans les paroisses riches, supplée avec une exécrable fidélité, ne peuvent, en effet, donner une idée, même confuse, des souples et libres harmonies que renferme le chant grégorien dûment exécuté. C'est la foi d'une race jeune et son âme héroïque chantant, comme elle bâtissait des cathédrales, pour gagner le paradis.

Dépôtaires de la tradition grégorienne, les bénédictins de Solesmes et nommément les PP. Maugreux et Pottier ont pu reconstituer les chants de leurs offices premiers, que d'indignes mutilations avaient à jamais oblitérés, les neumes, tantôt élégiaques, tantôt gracieux, que supprimait l'impérite des chantres, et le texte lui-même dont l'esprit semblait irréparablement perdu. Mais leur bréviaire, gravé pour leur seul usage, est écrit à la manière antique, en vieux caractères de plain-chant. Cette notation barbare, dont Lucien Descaves compare si justement les signes à des prunelles d'aveugle, est, pour le plus grand nombre des choristes, d'une lecture indéchiffrable. En attendant que M. Bordes réalise son idéal d'une école où se formeront des choristes modèles, il lui faut recruter au hasard sa chapelle, emprunter des exécutants aux professions les plus diverses : Employés de bureaux, choristes de théâtre, ouvriers même, tels sont les collaborateurs qu'il s'est donné. Il est évident que ces gens, longuement occupés à d'autres labeurs, ne peuvent s'informer d'un si étrange alphabet des sons et joindre cet apprentissage stérile à l'étude qui prend leurs heures de repos. C'est pourquoi M. Bordes et ses associés se proposent de graver en notes ordinaires et sur des portées de cinq lignes, avec les indications habituelles de mesure et d'expression, tous les textes du plain-chant.

PETITE CHRONIQUE

Nous avons annoncé déjà qu'il n'y aurait pas de représentations à Bayreuth cette année, la direction du théâtre préparant une reprise intégrale de la Tétralogie pour l'été 1896, vingtième anniversaire de l'inauguration des *Bühnenfestspiele*. Les pèlerins pourront calmer leur impatience en faisant le voyage de Munich où on leur offrira, en août et septembre 1895, l'œuvre complet de Wagner à l'exception de la *Novice de Palerme* et de *Parsifal*. Voici les dates fixées pour ces représentations : *Les Fées*, le 8 août et 8 septembre; *Rienzi*, le 9 de chacun de ces deux mois; le *Vaisseau-Fantôme*, le 11; *Tannhäuser*, le 13; *Lohengrin*, le 15; *l'Or du Rhin*, le 17; *la Valkyrie*, le 18; *Siegfried*, le 20; *le Crépuscule des Dieux*, le 22; *Tristan*, les 25 et 29 août, 25 septembre; les *Maîtres Chanteurs*, les 27 août, 1^{er} et 27 septembre.

La direction musicale est confiée à MM. H. Lévi, Fischler et R. Strauss, et parmi les interprètes les plus connus nous remarquons : M^{mes} Bettaque, Bianchi, Klafsky, Mailhac, Moran-Olden, Staudigl et Ternina; MM. Birrenkoven, Fuchs, Gerhacusser, Gura, Lieban, Mikorey, Perron, Scheidemandel, Schlosser, Siehr, Vogl et Wiegand.

M. Edouard Nevejans, professeur de chant néerlandais au Con-

servatoire de Gand et directeur de la section chorale du *Cercle artistique* de cette ville, est mort à Bruxelles la semaine dernière. Il appartenait depuis vingt-cinq ans au Conservatoire de Gand, où il a formé toute une pléiade d'excellents élèves. Son début dans le professorat avait été signalé par une importante réforme dans les classes de solfège.

M. Nevejans laisse quelques compositions musicales, entre autres de nombreux chants et romances; un opéra : *De Dubbele Jacht*; il a collaboré aussi avec Miry au choix de mélodies et de chants pour les conservatoires, écoles de musique, écoles normales.

La ville de Weimar va fêter le cinquantenaire artistique du compositeur Edouard Lassen, qui est, depuis de longues années, capellmeister du grand-duc de Saxe-Weimar.

M. Lassen débuta, en effet, à Bruxelles en 1843, au concert du Conservatoire. Il avait treize ans.

Appelé par Liszt à Weimar, il s'y fixa. Ami de Wagner, il monta toutes les œuvres du maître et fut ainsi l'un des premiers ouvriers de l'art wagnérien.

Dans ses *Notes de voyage*, M. Maurice Kufferath donne sur la situation des théâtres et des conservatoires de l'Allemagne d'intéressants renseignements :

« En réalité, théâtres et conservatoires ont, en Allemagne, une situation tout opposée à celle qu'ils ont en Belgique et en France. Ici, c'est l'enseignement qui est subsidié officiellement; là-bas, c'est le théâtre. Le roi de Saxe verse, en moyenne, 250 à 300,000 francs de sa caisse particulière pour l'Opéra de Dresde, A Munich, on fait des économies, mais le subside royal se monte toujours à 200,000 francs au moins. A Vienne, l'Opéra coûte annuellement à l'empereur la jolie somme de 300,000 florins, c'est-à-dire près de 700,000 francs. Les théâtres des petites principautés touchent des subsides énormes, toute proportion gardée. Ainsi le grand-duc de Bade paie annuellement 250 à 300,000 marcs pour le théâtre de Carlsruhe. Il est vrai que cette scène est aujourd'hui l'une des premières de l'Allemagne, après Bayreuth, cela va sans dire. Les théâtres municipaux reçoivent, eux aussi, des subventions considérables : 250,000 marcs à Francfort; 200,000 marcs à Leipzig. Ces chiffres sont très élevés, il faut en convenir, en comparaison des subsides consacrés à l'enseignement de la musique. Je sais que les subsides royaux ou princiers sont des dépenses facultatives de la couronne, qui peut du jour au lendemain les retirer; on ne peut donc les comparer à une intervention de l'Etat, d'où résulte que les dépenses du Conservatoire sont inscrites régulièrement au budget chaque année. La disproportion entre le théâtre et l'école au regard de l'encouragement public n'en est pas moins choquante. L'Allemagne, qui a de si belles universités et si bien dotées, n'a que de médiocres conservatoires, exception faite de quelques établissements sur lesquels j'aurai à revenir. Il y a de bons professeurs particuliers, mais l'organisation générale laisse énormément à désirer. Certaines branches de la théorie ou de la pratique musicale ne sont même pas représentées dans le programme des cours. »

Le poste, éminemment honorifique, de poète-lauréat, est vacant en Angleterre, et ce depuis le mois d'octobre 1892, date de la mort de Tennyson.

Cette vacance donne lieu, dans les salons littéraires de Londres, à des intrigues infiniment compliquées. Le poète Swinburne, qui

semblait tout d'abord réunir toutes les chances, a passé au second plan, et c'est actuellement M. William Morris qui tient la corde.

M^{me} Patti doit reparaitre cette année au théâtre, à Covent-Garden, où sir A. Harris l'a engagée pour six représentations à 400 livres (10,000 francs) l'une.

Parmi les autres artistes engagés pour la saison, qui commence cette semaine, citons M^{mes} Calvé, Melba, MM. Jean et Edouard de Reszké, Tamagno, Alvarez.

La vente des dessins du *Courrier français*, qui a eu lieu dernièrement à l'Hôtel Drouot, a produit 6,009 francs. La vente des peintures, dessins et lithographies, faite le même jour, par Paul Gauguin, a produit 22,000 francs.

Il paraît que nous ne sommes pas seuls à plaider la cause des ARBRES. Voici ce que renseignait, ces jours derniers, le *Journal* :

« Une société s'est fondée à Paris, il y a un an ou deux, sous ce titre : *Les Amis des arbres*, — titre qui a pu paraître bizarre à quelques-uns.

Nous croyons même que la Société naissante, dont on ne s'expliquait pas bien le but, fut, en son temps, l'objet de quelques plaisanteries faciles. Or, les rieurs avaient tort. Voici que les événements non seulement justifient sa création, mais démontrent que le besoin s'en faisait sentir.

On coupe, on mutile nos arbres un peu partout, on les arrache au petit bonheur, ou bien l'Etat aliène ou vend des hectares entiers d'arbres superbes qui, pris isolément, sans doute, ne sont que des arbres, mais, en bloc, constituent ces forêts aux merveilleux ombrages, ces parcs touffus chers aux promeneurs et aux excursionnistes de notre banlieue.

Aux Invalides, les vieux arbres de l'Esplanade viennent d'être mis en coupe réglée sous prétexte de travaux de chemins de fer souterrains, — et il faut une interpellation au Conseil municipal et une intervention du ministre pour faire cesser ce vandalisme,

A Garches-Saint-Cloud, c'est l'admirable parc de Villeneuve-l'Étang tout entier dont le Domaine prépare la vente prochaine.

Vous pensez si la population du pays est en émoi, et comme trouverait à s'employer, aujourd'hui, cette mystérieuse Société des Amis des arbres qui a le tort de ne plus faire parler d'elle, si elle voulait bien se charger de porter devant les pouvoirs publics les nombreuses et légitimes protestations qui se trament. »

Le chansonnier Bruant, qui, durant quelques années, avait eu une de ces vogues que l'on est convenu d'appeler bien parisiennes, abandonne définitivement cabaret et chansons et se retire... après fortune faite.

Bruant se fixe à Courtenay, un modeste chef-lieu de canton du département du Loiret — dont il est originaire; il a acheté là, dans une très jolie vallée, un vieux moulin tout décrépit, dont la roue verdie par la végétation aquatique ne fonctionne plus depuis longtemps, et qu'il fait restaurer intérieurement, tout en conservant l'aspect lamentable de l'extérieur.

Bruant, qui n'abandonne ni son sombrero, ni sa chemise rouge, ni ses bottes, finit pêcheur à la ligne !

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étaines. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galleries d'exposition et de vente

OUVERTES TOUS LES JOURS

Entrée libre.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

Eaux-fortes et Dessins de F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

LA REVUE BLANCHE

BI-MENSUELLE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : fr. 0-60.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 25 fr. — Edition ordinaire, France : 12 fr. — Union postale :
15 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois,
en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur
l'ensemble du mouvement littéraire et artistique. (Charpentier et
Fasquelle, éditeurs.)

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants,
hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les jour-
naux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

SARAH BERNHARDT. — LE SALON DU CHAMP-DE-MARS. — LA SAISON DES PEINTRES. — CONCERT DE L'ÉCOLE DE MUSIQUE DE VERVIERS. — RENOIR ET RENOUARD. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — CONSTANTIN GUYS. — PETITE CHRONIQUE.

SARAH BERNHARDT

Elle est revenue, en comète, avec sa renommée, ses séductions, ses qualités âprement prenantes, et ses défauts ! Elle est revenue, commençant à laisser voir à la scène la charge des ans, invisible aussi longtemps que la jeunesse, ou la belle maturité plus glorieuse que la jeunesse, l'enveloppait de leur nimbe auréolé de sérénité, de joie et de reflets d'or. Et la curiosité s'est éveillée, intense, de savoir (à ce point toujours cruelles sont nos âmes) ce que tant de saisons de succès, accumulant leurs alluvions, ont mis de stratifications anodines ou limoneuses sur ce beau talent et ce souple corps faits d'originalité, de passion et de grâce.

C'est GISMONDA, la nouvelle incohérence historique de Sardou, qui a servi à l'expérience : expressément bâtie et combinée pour faire ressortir toutes les aptitudes célèbres de la tragédienne et faire saillir, en leur

intellectuelle musculature, ce qu'elle a de forces secrètes et de magies imprévues. Dans son cadre étrange pris à ce bizarre Orient latin qu'implanta au fond de la Méditerranée la radieuse folie des Croisades, *Gismonda* montre les descendants des premiers paladins aventuriers près de se dissoudre et de disparaître par la prise de Byzance sous l'assaut des musulmans de Mahomet II. Et dans leur cortège bizarre où les comtes d'Ascalon et de Jaffa coudoient les ducs de Sparte, les princes d'Antioche et les rois de Chypre, mêlant le casque au turban et la cuirasse à la simarre vénitienne, s'agite et vibre une jeune souveraine d'Athènes, mi-princesse de Bagdad et mi-patricienne de Florence.

C'est cette fée, cette sorcière, cette mondaine royale, cette détraquée féodale, assaillie de prétendants et d'aventures, chancelante en ses passions comme son trône grec, qui semble de comédie, chancelle sous les attaques approchantes de l'Islam, que M^{me} Sarah Bernhardt avait à révéler.

Elle l'a fait sinon puissamment, certes avec une désinvolture savoureuse. Languissamment maîtresse d'un duché languissant, où les prérogatives du pouvoir apparaissent mutilées et croulantes, pareilles aux chapiteaux des colonnes et aux frontons effeuillés des temples dont les silhouettes meublent le paysage lointain des décors ; élégamment raffinée sous ses costumes de la

Renaissance italienne, si éblouissants en leur carnavalesque magnificence opulente de soie, d'or, de bijoux et de velours; fatiguée, dirait-on, de ce superfin de toutes choses, devenu monotone en ses recherches maladivement ingénieuses, et sa rouerie qui se sent à bout; assoiffée de complications qui la projettent, loin, au dehors des quotidiennes banalités de la domination et de la vie sans la grandeur des catastrophes; lente, d'ordinaire, en sa parole de suzeraine qui ne sait plus rien dire qui vaille et attend qu'un imprévu redoutable lui rende l'éloquence perdue; la retrouvant, tout à coup, cette éloquence, redescendue des cieux dans le tumulte d'une tempête amoureuse accourue en alligator du fond des abîmes passionnels; multiple donc et changeante, énigmatique en d'apparentes lassitudes ranimées brusquement par l'injection de philtres ardents et empoisonnés, telle l'artiste nous est apparue, aussi douce que le miel quand elle caresse, aussi chantante que la Mandragore; mais âpre, au gosier déchiré, aux cris rauques ou perçants quand la colère ou l'effroi la secouent.

Le public l'a peu comprise. Il va trop, en ces grandes machines spectaculaires, à la splendeur des mises en scène, et ses oreilles n'écourent qu'après ses yeux.

Il est, au surplus, une autre cause à cette froideur que seuls deux ou trois épisodes vraiment émouvants (tel l'abandon furieux aux appels de la chair et du cœur à la fin du troisième acte) ont passagèrement dégelée.

En son talent si parfaitement et si invinciblement classé, M^{me} Sarah Bernhardt a une imperfection qu'en de précédentes études sur sa personnalité parfois nous avons relevée. Elle apparaît toujours elle-même sous le déguisement des personnages toujours nouveaux qu'elle a charge esthétique d'incarner. Elle ne s'anéantit pas dans ses rôles. Elle se manifeste invariablement Sarah Bernhardt en son profil, en ses cheveux, en ses mains subtiles, sa taille, sa marche et surtout sa voix, en son débit, devenus classiquement monotones et paresseusement mélodique. Elle n'a point, parmi tous ses dons merveilleux, le don de disparaître sous l'effigie des héroïnes qu'elle doit faire revivre dans l'enchantement d'une œuvre. Elle agit comme si, échappant à la mort, elle avait vécu, à travers le temps, tantôt reine à Mycène avec Thésée, tantôt impératrice à Constantinople avec Justinien, tantôt princesse moscovite dans *Fédora*, tantôt Parisienne dans la *Dame aux Camélias* ou la *Femme de Claude*. Elle ne fait pas dire: Voici Marguerite Gautier, voici Théodora, voici Phèdre, mais seulement: Voici Sarah! la voici sous un autre costume, la voici en d'autres lieux, la voici aux prises avec d'autres événements. Mais c'est Sarah!

Redoutable système! car alors on cherche avant tout la femme connue, la femme qui revient et à laquelle les ans infligent leur grimace impitoyable et irritant en sa fanure. Et la désillusion va grandissant. Qu'importe-

raient à la scène ces détériorations secondaires si l'on ne pensait pas à la reine de beauté, à l'enchanteresse aussi majestueuse et convoitée comme telle qu'en ses victoires de comédienne. Au cours de son existence privée elle en pourrait souffrir, mais non en sa vie de théâtre où, dépouillant sa personnalité, elle revêtirait celle des tragiques figures qui n'ont pas d'âge et auxquelles on demande seulement le masque et les émotions sublimes du pathétique éternel.

L'École théâtrale française contemporaine ne connaît pas le secret des transformations de l'individualité à la scène. La coquetterie féminine y a trop de place. L'actrice y veut plaire surtout pour elle-même. Elle a répugnance à se transfigurer et semble priser plus les compliments qui vont à son visage et à sa plastique que les éloges à l'interprétation de ses rôles. Elle ne sait pas se résoudre à être simple, sauvage, débridée, brutale, vulgaire, difforme ou laide s'il le faut, surtout à se faire oublier, à passer derrière son personnage, se bornant à le faire mouvoir en sa réalité historique, en sa vérité obligatoirement estropiante des grâces habituelles de la personne naturelle.

La monotonie qui fatalement en résulte se fait sentir et insensibilise les auditoires quand une gloire persistante fait indéfiniment paraître et reparaitre la même individualité. Son talent n'est pas amoindri, mais il blase; il perd le piment excitateur de la nouveauté, et le péril d'indifférence grandit jusqu'au jour où il s'avilit en cette révoltante injustice de ne plus se souvenir des premiers jours où la divinité naissante a ému, a ravi et transporté.

De ces courtes méditations se dégage une fois de plus cette loi suprême de l'Art: qu'il est sans cesse évoluant, qu'il se plaît en des mues infatigables, qu'il a pour essence le neuf et qu'il répudie qui prétend le fixer. Cette jouvence de renouveau, nous l'avons tous en nous! Il suffit d'en laisser jaillir les eaux inépuisables, de nous abandonner aux instincts toujours vivaces qui nous tourmentent et nous rajeunissent. Le tort, le crime est de prétendre fixer le beau en des formes immuables et d'appliquer notre maladroite volonté à comprimer nos indocilités, alors qu'elles seules sont salutaires. C'est la Comédie française, aux académiques manies, aux mondaines prétentions, au snobisme agaçant qui a inventé et invétéré en France la stérilisante théorie des traditions. M^{me} Sarah Bernhardt a passé dans ce délétère milieu, et si elle en a secoué le convenu insupportable, elle en a emporté l'habitude du « toujours la même ». Quand il s'agit d'elle ce toujours là même est beau, très beau, elle reste infiniment intéressante; mais il n'a plus, au même degré que jadis, la puissance de bouleverser et d'enthousiasmer.

Le Salon du Champ-de-Mars.

Êtes-vous « Champ-de-Mars » ? Êtes-vous « Champs-Élysées » ? La distinction s'affirme, d'année en année, au point de créer deux sortes d'écoles rivales dont les disciples s'entêtent à perpétuer les traditions.

La tradition « Champ-de-Mars » est, on le sait, plus moderne et plus libre. Les pointus qui s'y conforment dédaignent l'oléographie vulgaire, la polychromie anecdotique qu'abritent les serres chaudes du Palais de l'Industrie. Ils cherchent dans la vie contemporaine les éléments émotifs que la Maison d'en face puise dans les chroniques du passé, et leur palette s'éclaire, s'affine, s'irise, reflète de la lumière et de la joie.

Quelle sensation fraîche et gaie que les premières promenades, voici cinq ans révolus, dans ces halls emplis d'œuvres vibrantes, personnelles, fleurant le plein air et la nature ! Quelle poussée en avant et quel enthousiasme ! Mais voici que l'École apparaît, la terrible École qui tue l'originalité de l'artiste et enraie l'évolution de l'art. Le besoin de se conformer aux usages reçus, à l'enseignement donné par quelques maîtres écoutés se manifeste avec tant d'évidence que, dans certaines salles, la même main semble avoir couvert d'innombrables toiles dont les signatures seules diffèrent. Puvis de Chavannes, Whistler, Carrière, Cazin, Besnard ont une escorte d'imitateurs accourus des quatre points cardinaux, — car le Salon parisien pratique la plus large hospitalité aux artistes étrangers, — et de flagrantes analogies de vision et de facture donnent à l'ensemble du Salon une monotonie que chaque printemps accentue davantage.

L'envahissement est inquiétant. Il s'affirme non seulement dans la manière de peindre, mais dans le choix du sujet. Si une *Jeanne Darc écoutant les voix* a quelque succès, l'an d'après douze *Jeanne Darc* tombent en extase sous des pommiers fleuris. Cette fois, les sujets tristes sont à la mode. Et la sentimentalité d'enfants malades (oh ! le sérum du croup !), de poètes en détresse, d'amoureuses abandonnées remplace les Cronstadt, les Rades de Toulon et l'Alliance franco-russe de naguère. Aux mêmes places, d'ailleurs, les mêmes noms, ce qui est commode pour les visiteurs pressés mais contribue à faire ressembler tous les Salons l'un à l'autre.

Deux œuvres dominent la présente exposition et s'imposent, triomphantes : le Panneau décoratif peint par Puvis de Chavannes pour l'escalier de la bibliothèque de Boston et le Projet d'un monument aux morts d'Albert Bartholomé.

La grande toile du maître est intitulée : *Les Muses inspiratrices acclamant le Génie, messenger de lumière*. C'est, dans un ciel clair, par-dessus la mer d'un bleu profond, un vol de blanches figures aux gestes nobles et calmes. L'œuvre saisit par le caractère sobre de la composition, par le rythme des lignes, par l'harmonie du coloris, réduit à quelques tons essentiels. Elle prend rang parmi les plus pures du grand peintre et c'est avec mélancolie qu'on songe à sa lointaine destination.

Le *Monument aux morts* est l'œuvre à laquelle travaille depuis dix ans M. Bartholomé. On a pu voir à Bruxelles, l'an passé, au Salon de la *Libre Esthétique*, quelques-unes des figures qui la composent : pleureuses, femmes prostrées, figure de l'Espérance soulevant la dalle sous laquelle reposent les morts. Ces fragments, de dimensions réduites, faisaient pressentir l'œuvre de haute

intellectualité et de poignante émotion qui vient d'être soumise dans son ensemble au jugement du public.

Elle partage avec *les Muses* de Puvis de Chavannes l'attention sympathique et mérite au même titre les éloges. Elle décèle une exceptionnelle nature d'artiste, repliée sur elle-même, sensible et douce, qui exprime des sentiments élevés en termes choisis, discrets, d'autant plus éloquents qu'ils cherchent moins la rhétorique et le bruit. L'art de M. Bartholomé est, avant tout, dans la pensée. Et ce qui frappe, c'est la sincérité avec laquelle, par des moyens très simples, cette pensée est rendue. Le *Monument aux morts*, en sa philosophie consolante, demeurera une des belles œuvres de ce temps.

Whistler n'est pas représenté cette année au Champ-de-Mars, mais voici Burne Jones, qu'on n'est guère accoutumé de voir prendre part aux batailles parisiennes. *L'Amour dans les ruines*, popularisé par la photographie, le montre, fidèle à son art de concentration et de symbole, reflété d'archaïsme. L'exécution méticuleuse, le coloris antipathique de ses toiles nuisent à l'intérêt de ses compositions, comme dans les œuvres de tels musiciens une instrumentation défectueuse alourdit l'inspiration. Et l'on se prend à préférer la reproduction à l'œuvre elle-même. Un portrait de femme, animé d'une vie intense, d'une beauté calme, d'une expression mystérieuse, l'emporte sur sa grande toile et atteste un talent plus original et plus souple.

Ce que nous aimons en M. Albert Besnard, c'est qu'il se renouvelle constamment. Nature inquiète et toujours inassouvie, soucieuse de neuf, modifiant sa vision et sa palette selon les pays qu'il explore, voici l'artiste épris des colorations chatoyantes de l'Algérie et rapportant d'un séjour sur la terre africaine toute une gerbe d'œuvres séduisantes : têtes de femmes aux voluptés perverses, *Marché aux chevaux* grouillant de vie, sites maritimes aux horizons profonds. Un vitrail exécuté par Tiffany, un autre commandé par l'État et réalisé par M. Carot le montrent préoccupé d'art décoratif, habile à combiner des harmonies de couleurs, à varier les rythmes, à tirer parti des matières mises à sa disposition.

Le *Théâtre populaire* de M. Eugène Carrière, vaste composition en grisaille dans laquelle s'affirme l'art expressif du peintre, requiert par l'originalité de la mise en page, par le caractère des figures qui s'y meuvent. Il y a, dans la pénombre de cette salle de spectacle, des gestes crispés, des poses d'attention inquiète, des physionomies recueillies et tendues vers la scène qui sont réellement impressionnantes. Mais l'effet ne paraît pas répondre à l'espoir de l'artiste et l'éclairage trop violent du Champ-de-Mars enlève le mystère de cette peinture discrète, justifiant cette définition comique imaginée par Ponchon : « Pour avoir un Carrière, on fume sa pipe et on met un cadre autour. »

M. Alexander a improvisé dans la gamme des gris, des mauves, des roses fanés et des verts tendres des variations exquises. Ses figures de jeunes femmes nonchalamment étendues sur des divans, lisant, sommeillant, rêvant, ont des souplesses d'attitude tout à fait séduisantes.

M. J.-E. Blanche reste fidèle à ses portraits d'allure et de couleur britanniques. M. Lerolle expose deux toiles, une *Promenade* et un *Portrait de femme*, de coloris harmonieux, de sentiment pénétrant, — deux œuvres qui décèlent le goût et la sûreté de main de l'excellent artiste. M. Aman-Jean est représenté par une série de portraits parmi lesquels la *Jeune fille au paon* et le *Portrait de M. de Moncourt* plaisent particulièrement par la sobriété des

tons, par la sincérité de l'expression. M^{lle} Louise Breslau, une série de portraits qui attestent ses qualités habituelles. M. Cazin aligne quelques paysages semblables à ceux que nous connaissons de lui.

M. Cottet montre, à côté de marines artistement interprétées, des figures poussées au noir, d'un caractère impressionnant alourdi par une facture uniforme. M. Ducz hausse aux proportions d'un tableau d'histoire le mince épisode de *l'Heure de la tête des enfants débiles*. M. de la Gandara répète, sous les traits de Sarah Bernhardt, le portrait de M^{me} la princesse de Chimay qu'il exposa l'an passé. M. Lhermitte a composé pour l'hôtel de ville une toile gigantesque, *Les Halles*, brossée avec un incontestable talent mais de bien médiocre intérêt. Même observation pour *les Joies de la vie* de M. Roll, composition mi-symbolique, mi-réaliste devant laquelle, avec la meilleure volonté du monde, on passe indifférent.

A remarquer parmi les petites toiles intéressantes, les *Vues de Versailles* de M. Lobre, *l'Intérieur* de M^{me} W. Singer, les paysages de MM. Sisley, Boudin, Chudant, les *Religieuses* et la *Prière du soir* de M. Blache qui, avec M. Maurice Denis, apporte une note nouvelle dans l'ensemble un peu uniforme du Salon.

Parmi les étrangers, signalons quelques portraits des peintres écossais J. Lavery et J. Guthrie, d'un style soutenu; un harmonieux paysage rapporté de Hollande par M. Cameron, dont la *Libre Esthétique* exhiba, l'an passé, un portrait d'homme très remarqué; de limpides paysages peints en Norvège et en Normandie par M. Thaulow; des paysanneries russes de M. Gari Melchers; un *Pêcheur* de M. Liebermann, qui représente l'Allemagne avec infiniment plus d'intérêt que M. Uhde, tombé, dans sa *Marche au tombeau*, aux pires imageries, et M. Max Klinger dont l'absence de goût, la lourdeur et la trivialité sont manifestes dans son gigantesque *Jugement de Paris*, supporté par un socle en sculpture polychromée d'un effet déplorable. Même banalité, même superficialité d'impression dans les compositions de M. Skarbina et dans les *Sirènes* de M. Schlittgen.

Les artistes belges gardent au Champ-de-Mars un rang honorable et leurs envois, connus pour la plupart à Bruxelles, sont remarqués. Citons, sans entrer dans le détail d'œuvres déjà analysées ou que nous aurons l'occasion de rencontrer dans les Salons belges, MM. Alfred Stevens, Emile Claus, Albert Baertsoen, Franz Courtens, Léon Frédéric, Charles Doudelet, fort mal placé, Georges Morren dont la *Décoration pour salle de bain* remporte un vif succès, M^{lle} d'Anethan, MM. Marcette, Charlet, Théodore Verstraete, Willaert, Buysse et Edmond Verstraeten.

Dans un prochain article, nous passerons en revue les œuvres qui, dans les sections de sculpture, de gravure et d'objets d'art nous paraissent dignes d'intérêt.

La Saison des peintres.

La floraison annuelle des six ou sept mille toiles qui, en même temps que les marronniers des avenues, les arbres de Judée et les lilas des jardins, animent Paris, a donné à un rédacteur de *l'Écho de Paris* l'idée d'interviewer quelques peintres sur l'art nouveau. On croyait la querelle vidée. Elle recommence, avec plus d'âpreté que jamais, et les âneries solennellement débitées par les pontifes de l'académie demeurent ineffables. Dans le tas, ces courts extraits :

« Croyez-en mon expérience, Monsieur, dit M. FRANÇAIS. Il n'y a pas trente-six façons de peindre. On regarde la nature et on tâche de la copier fidèlement, sans tricher; les petites différences qu'on peut trouver entre deux peintres sont celles de leurs tempéraments. Je sais bien qu'aujourd'hui on veut bouleverser tout cela; nous avons des Sisley, des Monet, qui font de la peinture de fou. C'est bien dangereux, Monsieur; ça mène à Charenton!

— Oh! mon cher maître, n'êtes-vous pas excessif?

— Non, non, on l'a vu! Tous ceux qui ont peint comme ça sont devenus fous... »

M. VIBERT, l'inventeur des couleurs inaltérables et des cardinaux indélébiles, déclare :

« Nous sommes envahis par le puffisme! Voyez ce qui se passe chez les marchands! On veut habituer le public à des choses impossibles! On vante les impressionnistes, les Monet et autres, qui ne sont que des ignorants!

— Des ignorants?

— Sans doute, ils brossent des études, des ébauches, et ils veulent nous faire avaler ça comme de la peinture sérieuse. Mais ce qui est difficile en peinture, Monsieur, c'est de finir! Tous les maîtres font aussi des ébauches, posent des effets larges sur leurs toiles, puis ils reviennent dessus patiemment, longuement; ils font de l'art, enfin, c'est-à-dire quelque chose de précieux et d'achevé! »

Et changeant brusquement de ton, avec une étonnante richesse d'effets comiques dans la voix, M. Vibert continue :

« Mais c'est comme un homme qui se promènerait en chemise dans les rues et qui voudrait faire croire qu'il a inventé un nouveau costume! Il nous dirait : « Admirez cette simplicité, cette élégance! » et nous ne lui ririons pas au nez?

Si quelqu'un était assez fou pour faire cela, est-ce que tout le monde ne lui crierait pas : « Vous n'avez rien inventé; nous aussi, nous avons une chemise; seulement elle est en dessous, on ne la voit pas! »

Et M. BOUGUEREAU :

« Un art nouveau! mais pourquoi faire? L'art est éternel, il n'y en a qu'un! Le nôtre est le même que celui de tous les temps. Nous faisons le mieux que nous pouvons et quand nous égalons les maîtres nous sommes bien heureux!

— Mais on dit qu'ils ont épuisé la formule et qu'il faudrait chercher autre chose?

— Ah! voilà! Chercher autre chose! Ce sont les journalistes qui ont inventé ça, et il y a des espèces de détraqués qui les suivent pour avoir de la réclame! Avez-vous jamais vu des ombres bleues, vous? Croyez-vous que ça soit bien malin de faire des femmes qui suent des arcs-en-ciel? Oui! des femmes qui transpirent les couleurs du prisme! Il y a des gens qui sont atteints de daltonisme; ça n'est pas de ma faute, à moi! Il y en a d'autres qui prennent ça pour de la peinture. Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse?

— Pourtant, mon cher maître, le public commence à s'y habituer. Les Monet se vendent bien.

— Ah! ah! se vendent bien! Il faudrait voir! Non, voyez-vous, mon cher Monsieur, il ne faut pas croire à toutes ces soi-disant innovations. Il n'y a qu'une nature et qu'une façon de la voir. Aujourd'hui, on veut arriver trop vite, on invente comme cela de nouvelles esthétiques, le pointillisme, le *pipisme*! Tout ça, c'est pour faire du bruit. Ça ne durera pas, soyez tranquille. Si nous avons quelques maîtres dans notre XIX^e siècle, soyez sûr qu'ils resteront. Et, vraiment, il n'est pas nécessaire qu'il y en ait beau-

coup. Quand on parle de la Renaissance, on parle d'une longue période. Eh bien ! de nos jours, nous avons — sans parler des vivants — Ingres et Delacroix ; l'eau et le feu, n'est-ce pas ? Et cependant, des gens très forts qui ne faisaient pas d'ombres bleues ni de tapisseries et qui savaient dessiner !

Mais tous ces gens-là, continue M. Bouguereau, avec, dans la voix, une légère humeur tempérée de beaucoup de mépris, tous ces gens là n'ont aucun talent. Ils cachent leur insuffisance sous un étalage de procédés enfantins. Ils veulent mettre leurs modèles en plein soleil. On n'a jamais vu ça ! Qu'est-ce que vous faites, vous, en plein soleil ? Vous faites la grimace, moi aussi. On ne peut pas peindre le soleil ! »

La riposte de M. Gauguin est amusante par son intransigeance méprisante :

« Copier la nature, qu'est-ce que ça veut dire ? Suivre les maîtres ! Mais pourquoi donc les suivre ? Ils ne sont des maîtres que parce qu'ils n'ont suivi personne ! Bouguereau vous a parlé de femmes qui suent des arcs-en-ciel, il nie les ombres bleues ; on peut nier ses ombres brunes, mais son œuvre à lui ne sue rien ; c'est lui qui a sué à la faire, qui a sué pour copier servilement l'aspect des choses, qui a sué pour obtenir un résultat où la photographie lui est bien supérieure, et quand on sue, on pue ; il pue la platitude et l'impuissance. D'ailleurs, qu'il y ait ou non des ombres bleues, peu importe : si un peintre voulait demain voir les ombres roses ou violettes, on n'aurait pas à lui en demander compte, pourvu que son œuvre fût harmonique et qu'elle donnât à penser.

La nature ! la vérité ! ça n'est pas plus Rembrandt que Raphaël, Botticelli que Bouguereau. Savez-vous ce qui sera le comble de la vérité bientôt ? C'est la photographie quand elle rendra les couleurs, ce qui ne tardera pas. Et vous voudriez qu'un homme intelligent suât pendant des mois pour donner l'illusion de faire aussi bien qu'une ingénieuse petite machine ! En sculpture, c'est la même chose ; on arrive à faire des moulages parfaits sur nature ; un mouleur adroit vous fera comme ça une statue de Falguière quand vous voudrez !

— Alors, vous n'acceptez pas l'épithète de révolutionnaire ?

— Je la trouve ridicule. M. Roujou me l'a appliquée ; je lui ai répondu que tous ceux qui en art ont fait autre chose que leurs devanciers la méritaient ; or, ce sont ceux-là seuls qui sont des maîtres. Manet est un maître, Delacroix est un maître. On a crié à l'abomination à leur début ; on se tordait devant le cheval violet de Delacroix ; je l'ai cherché vainement dans son œuvre ce cheval violet. Mais le public est ainsi fait. Je suis parfaitement résigné à demeurer longtemps incompris. En faisant ce qui a déjà été fait, je serais un plagiaire et me considérerais comme indigne ; en faisant autre chose, on me traite de misérable. J'aime mieux être un misérable qu'un plagiaire ? »

Les aménités continuent.

Concert de l'École de Musique de Verviers.

Le programme de ce concert est comme une profession de foi musicale. Écoutez : la *V^e Symphonie* de Beethoven, le *Quatuor* de Lekeu, l'air d'*Agamemnon* de Gluck, la ballade de Senta (avec chœurs), les *Adieux* de Wotan et le chant final du *Crépuscule des dieux*.

Seguin a donné à ces deux choses si apparentées, les *Adieux*

d'*Agamemnon* et les *Adieux* de Wotan, une même intensité passionnée et grave qui rapproche encore les génies de Gluck et de Wagner et les montre étrangement frères, malgré les années qui les séparent et malgré leurs personnalités si marquées.

Je vous ai souvent parlé de la direction de L. Kefer, de sa précision et de son ampleur de conception. Ces qualités, plus encore que d'habitude, semble-t-il, ressortaient brillamment dans l'exécution des *Adieux* de Wotan et du dernier chant de Brunnhilde où passait une fougue hypnotisante.

La musique profondément triste et pleine de fataliste résignation de Guillaume Lekeu était comprise (et rendue, à part les effets d'émotion d'un ou deux exécutants) de façon à évoquer tout ce qu'on a pu sentir de plus poignant en fait de tristesse.

Renoir et Renouard.

M. Frantz Jourdain, dans l'étude qu'il vient de publier sur les « *Décorés* », s'attachant de préférence à présenter ceux qui ne le sont pas, burine ces deux physionomies des plus attachantes :

« On les confond fréquemment, à cause de la consonnance du nom, quoique leur tempérament, leur facture ne soient guère semblables... ; et pourtant — je n'affirme rien — je soupçonne les deux artistes de se rencontrer dans la même cathédrale, dans l'église où l'un officie pompeusement au maître-autel, où l'autre, dans une chapelle latérale, dit la messe basse pour les loqueteux, les petits, les humbles, tous les malchanceux dissimulant, derrière un pilier de pierre aussi grise que leurs haillons, la honte de la souffrance et l'avitissement de la misère. Certainement ils s'estiment fort, les deux prêtres de l'art, et je serais bien surpris si leurs prières ne s'unissaient pas dans un culte commun.

Renoir est un maître, un très grand maître, un de ceux dont s'honore le plus l'école française ; la clarté de sa vision, la souplesse de son pinceau, la grâce de son dessin, la lumière de sa coloration, le charme de sa composition, l'ont porté à une place d'honneur qu'il n'a d'ailleurs pas conquise sans luttes âpres et amères. S'il avait eu l'ingéniosité de naitre à l'étranger, il y a belle lurette qu'il dormirait sous des poutrelles en staf, qu'il collectionnerait des obligations multicolores, qu'il portaiturait des dames suaves ou des boursiers véreux et qu'il posséderait assez de médailles pour organiser, entre intimes, une partie de tonneau dans le hall renaissance de son hôtel.

Sa nationalité malencontreuse ne lui suffisant pas, le malheureux aggrava son cas en affichant dès ses débuts une déplorable indépendance. Coude à coude avec Manet, Pissarro, Cals, Claude Monet, Lépine, Sisley, Sézanne et d'autres détraqués du même genre, il attaqua la vieille Bastille — si solide alors ! — dont les ruines jonchaient aujourd'hui le Salon des Champs-Élysées. A l'époque où florissait un prix de Rome de paysage exécuté — sans rire — entre quatre murs, où les figures étaient passées au jus de pipe, où l'on représentait un tas de braves gens très comme il faut déguisés en pompiers, en marquis Louis XV ou en ténors moyen âge, Renoir se lança à corps perdu dans le plein air et la modernité. Amant respectueux de la nature, il s'entêta à la copier telle qu'il la voyait, refusant de la déshonorer par des arrangements et des maquillages sacrilèges ; bravement il rendit la vie contemporaine, la campagne au saut du lit ; les fleurs en déshabillé, l'ivresse du soleil et des ciels infinis, brossant canotiers,

bourgeois, grisettes, saltimbanques, étudiants, nocceuses et rentiers, fixant les êtres et les choses qui nous entourent, le milieu dans lequel nous aimons, nous souffrons, nous vivons, se grisant de la jouissance presque physique de créer un beau morceau de peinture, d'une pâte solide et d'un modèle délicat.

Encore plus que la foule, les artistes ressentent de la haine pour le révolté qui lâche le troupeau et marche à l'écart; aussi la docte cabale ne se gêna-t-elle pas et démontra-t-elle à l'insensé le danger de quitter les sentiers battus. Malpropretés inutiles. Renoir continua à foncer droit devant lui, loyalement, logiquement, l'œil rivé sur un point unique, l'esprit dominé par la passion de l'art, l'absorbante préoccupation de son existence, en somme.

Il y a deux ans, l'exposition de l'œuvre du peintre, chez Durand-Ruel, tourna à l'apothéose. M. Roujon, qui avait brillamment inauguré sa direction aux Beaux-Arts en acrochant, au Luxembourg, un Whistler, un Besnard et un Carrière, s'empressa de commander une toile à l'impressionniste, afin de consacrer officiellement l'éclatante valeur du dédaigné d'antan.

Maintenant qu'elle est enfin venue, la gloire administrative, Renoir est-il heureux? Mon Dieu, oui... et non. Le bonheur parfait n'existe pas sur terre; à présent, ce sont ses cheveux gris qui le chagrinent. Oh! il ne regrette pas les jours navrants d'autrefois, et sa robuste gaité nargue la vicillesse à l'affût, mais... voilà, comme il n'emploie jamais de modèles de profession, il avait l'habitude d'accoster dans la rue, pour les emmener à son atelier, les ouvrières dont la jeunesse et le type lui plaisaient. Ses allures rondes, un peu peuple, n'effrayaient pas, et l'affaire se concluait rapidement. Aujourd'hui — inexplicable anomalie! — la respectabilité de sa chevelure le rend suspect, et ses anciennes clientes lui rient au nez en l'appelant: « Vieux polisson! » — C'est dur. »

Memento des Expositions

- BERLIN. — Exposition des Beaux-Arts. 1^{er} mai-29 septembre.
 CALAIS. — Société des Amis des arts. 1^{er} juin-1^{er} octobre.
 CHARLEVILLE. — V^e Exposition de l'Union artistique des Ardennes, 9 juin-14 juillet.
 DOUAI. — Société des Amis des arts. 7 juillet-4 août. Envois: 20-30 juin. Dépôt à Paris (même date) chez Dupuy-Vildieu, 5-8, rue de l'Ecliquier. Gratuité de transport sur le réseau du Nord pour les invités.
 GAND. — Exposition triennale des Beaux-Arts. 1^{er} septembre-28 octobre. Délai d'envoi: Notices, 28 juillet; œuvres, 3 août. Commission sur les ventes: 5%. Renseignements: M. Ferdinand Van der Haeghen, secrétaire. Règlement à la disposition des intéressés dans nos bureaux.
 LILLE. — Exposition internationale d'art photographique.
 LYON. — VIII^e Exposition de la Société lyonnaise des Beaux-arts (Palais des Arts religieux. Parc de la Tête d'or), 9 avril-9 juin.
 MUNICH. — Troisième exposition internationale de la Sécession. (Union artistique de Munich). 1^{er} juin-31 octobre.
 — Société des Artistes (Münchener Künstlergenossenschaft), au Palais de Cristal.
 OSTENDE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. (Limitée du 14 juillet au 15 septembre, aux membres du Cercle des Beaux-Arts et des invités.) Trois œuvres par exposant. Délai: envoi des œuvres, 5-15 juin. Renseignements: M. Emile Spilhaert, artiste-peintre, Ostende. Règlement à consulter dans nos bureaux.

PARIS. — Deuxième exposition des *Miniaturistes et enlumineurs de France* (Galerie Georges Petit, rue de Sèze). 15 mai-15 juin.

STRASBOURG. — Exposition rétrospective d'Alsace-Lorraine. 1^{er} juillet-15 octobre. Emballage, assurance et transport aux frais de l'Exposition. Renseignements: M.-A. Ritteng, président du Comité, à Strasbourg.

VERSAILLES. — Quarante-deuxième exposition de la *Société des Amis des Arts de Seine-et-Oise*. (Musée de Versailles.) 30 juin-29 septembre. Envois: 27 mai-1^{er} juin à M. Bercy, secrétaire général de l'exposition, au Palais de Versailles.

CONSTANTIN GUYS

L'artiste dont il est ici question n'est pas à découvrir, par la bonne raison qu'il est connu et apprécié depuis longtemps par les amateurs et les artistes, et qu'il a connu, de son vivant, un assez beau commentaire public de son œuvre. Ce commentaire n'est rien moins, en effet, que l'étude publiée par Charles Baudelaire dans les numéros du *Figaro* des 26, 28 novembre et 3 décembre 1863, et qui est devenue, depuis, l'un des chapitres les plus curieux et les plus beaux de l'*Art romantique*.

Mais s'il ne s'agit pas d'une découverte, il s'agit d'une nouvelle mise en honneur, d'une manifestation qui augmentera le nombre des admirateurs d'une œuvre unique, éparpillée en feuilles volantes, à tous les vents de la rue, sans signature, avec la seule marque à jamais reconnaissable d'un admirable talent d'observateur et de dessinateur. Cette mise en honneur se fait cette semaine par une exposition organisée par M. Moline dans un petit réduit de la rue Laffitte, que connaissent bien les chercheurs d'incédit. Et cette première exposition est comme la préface d'une autre promise par Nadar, préparée depuis un an, et qui sera sans doute un résumé définitif de l'existence et de la pensée de Constantin Guys. Toutefois, on peut déjà, par les deux cents dessins exposés rue Laffitte, se faire une très juste idée de la tournure d'esprit et de la manière d'art de l'artiste peu connu.

Il y a trois ans, lorsque Nadar annonça la mort de Constantin Guys et raconta les dernières années de la vie de l'artiste en un beau récit tout soulevé d'émotion, il faut bien dire qu'il y eut des interrogations. Guys? Constantin Guys? Le nom était dans le souvenir de certains, et, les œuvres, très disséminées, bien placées, chez ceux qui en goûtaient l'âpre charme. Mais, tout de même, ces syllabes ne rappelaient rien, ne rappellent rien encore, au plus grand nombre, et l'on peut dire que le vieillard mort à la maison Dubois, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, après sept années d'immobilité et de solitude, est un artiste presque ignoré du public artistique, et absolument ignoré du public.

Il l'avait voulu ainsi, et c'est là, en dehors de la valeur d'art des feuilles qu'il a couvertes de traits et de taches, l'extraordinaire, le rare de cette existence d'un homme qui pouvait vivre célèbre et qui s'est résolu au strict incognito.

L'œuvre qu'il a laissée ne pourra sans doute être jamais rassemblée tout entière. Son biographe Nadar a expliqué comment, certains jours, les étalages des marchands étaient tout enguirlandés de ces vivants croquis, dessins cernés, amples lavis, qui évoquaient de manière saisissante les spectacles de la rue, les scènes élégantes, les lieux de plaisir, les aspects des bouges, la vie des filles. Ces croquis, on pouvait les acheter pour 2 francs, pour

1 franc, pour 50 centimes; on pouvait les emporter pour presque rien, par douzaines. Où sont-ils dispersés dans les déménagements, sombrés dans les ventes? Il est bien sûr que la grande quantité est perdue. Mais, par ce qui reste encore en possession de quelques-uns, il est possible de révéler Guys à ceux qui ne le connaissent pas et de fournir les pièces à l'appui de l'étude de Baudelaire.

Cette étude, on le sait, a pour titre *Le Peintre de la vie moderne*, et Guys n'y est désigné que par la lettre initiale de son nom. Car, là encore, il ne voulut pas être nommé; il fit de cet anonymat persistant la condition de son consentement à la publication de ces pages, et le poète des *Fleurs du mal*, qui était l'ami du dessinateur, souscrivit à son désir.

Tout de même, l'artiste aura eu son heure d'exaltation intime, de gloire cachée, à se voir louer par un tel critique, et d'une manière si pénétrante, si complète, si définitive. Elles sont infiniment intelligentes, ces soixantes pages où Baudelaire a mêlé la description des dessins de Guys et la description de l'existence des grandes villes. On se souvient des divisions de l'étude : le beau, la mode et le bonheur, — le croquis de mœurs, — l'artiste, homme du monde, homme des foules et enfant, — la modernité, — l'art mnémonique, — les annales de la guerre, — pompes et solennités, — le militaire, — le dandy, — la femme, — éloge du maquillage, — les femmes et les filles, — les voitures. On a encore dans l'esprit les formules de présentation mystérieuse dont se servit l'écrivain : « Je veux entretenir aujourd'hui le public d'un homme singulier, originalité si puissante et si décidée, qu'elle se suffit à elle-même et ne recherche même pas l'approbation. Aucun de ses dessins n'est signé, si l'on appelle signature ces quelques lettres, faciles à contrefaire, qui figurent un nom, et que tant d'autres apposent fastueusement au bas de leurs plus insouciantes croquis. Mais tous ses ouvrages sont signés de son âme éclatante, et les amateurs qui les ont vus et appréciés les reconnaîtront facilement à la description que j'en veux faire... »

Et Baudelaire continuait, montrant l'Homme des foules avide de se jeter à travers les rues, les yeux ardents, la cervelle fiévreuse : « Quand M.G..., à son réveil, ouvre les yeux et qu'il voit le soleil tapageur, donnant l'assaut aux carreaux des fenêtres, il se dit avec remords, avec regrets : Quel ordre impérieux ! quelle fanfare de lumière ! Depuis plusieurs heures déjà, de la lumière partout ! de la lumière perdue par mon sommeil ! Que de choses éclairées j'aurais pu voir et que je n'ai pas vues ! Et il part, et il regarde couler le fleuve de la vitalité, si majestueux et si brillant... »

C'est là l'explication de l'œuvre et de la personnalité de Constantin Guys. Il a été un anonyme perdu dans la foule, anxieux de tout voir, de ne rien perdre de la rapide fantasmagorie de la vie, cherchant un refuge à son travail dans quelque obscure retraite, quelque humble chambre secrète choisie dans l'amas des maisons.

Alors, seul, muni de son papier blanc, de ses crayons, de son encre, il se souvenait et il forçait à surgir de nouveau la réalité qui l'avait attiré, passionné. Les résultats de ce travail, vous pouvez les voir rassemblés aujourd'hui et vous reconnaîtrez en Guys un artiste de forte lignée, qui touche, à ses débuts, aux nuances psychologiques de Gavarni; qui côtoie, à sa fin, les cauchemars de Goya. En plus, une profonde personnalité, une aptitude à voir les défilés de passants, les silhouettes des gens à la

mode juchés sur les voitures, les piaffements des fins chevaux bien vêtus, les attitudes des figurants du plaisir, les marchandages d'amour, et surtout une compréhension sensuelle de la fille, de la fille d'en haut, prétentieusement attifée, et de la fille d'en bas, toute proche l'animalité, tantôt épaisse, abrutée, accroupie bestialement, tantôt enrubannée, faisant craquer le corset, provocante, insolente, tenant fièrement le haut du trottoir.

Cette existence cachée de Constantin Guys ne fut-elle pas une existence étonnante, féconde en joies, en ivresses de voir et d'exprimer? Pourquoi faut-il, en effet, que l'art doive être étayé d'un métier, productif de gain, servi par le tapage? C'est une belle destinée, celle de l'homme qui n'a pas eu de nom, et que tout le monde reconnaît sur cette désignation trouvée par un poète : « Le peintre de la vie moderne. »

(Le Journal.)

GUSTAVE GEFFROY.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à deux heures, matinée des *Nouveaux Concerts* à l'Alhambra sous la direction de M. Mottl, chef d'orchestre à Carlsruhe et à Bayreuth.

Dimanche prochain; concert extraordinaire donné à l'Alhambra par les *Nouveaux Concerts* sous la direction de M. Vincent d'Indy, avec le concours de M^{me} Georgette Leblanc et de M. Théo Ysaye.

Au programme, entièrement consacré à l'École française contemporaine : la Symphonie (inedite) en trois parties d'Ernest Chausson (première audition); *Phidylé* d'Henri Duparc (chant et orchestre); *Variations symphoniques* de César Franck (piano et orchestre); *Saugefleurie*, poème symphonique de Vincent d'Indy; *les Landes*, poème symphonique de Guy Ropartz; *Madrigal* de Vincent d'Indy et *Dansons la gigue!* de Ch. Bordes (chant et orchestre); *Danses béarnaises* de Ch. Bordes.

M. Vincent d'Indy arrivera mardi à Bruxelles pour préparer les études de cette intéressante audition.

Le 5 du mois d'août prochain s'ouvrira à Tournai un Congrès archéologique organisé par la Société historique et littéraire de cette ville sous les auspices de la Fédération archéologique et historique de Belgique. Le Congrès, qui durera quatre jours, sera consacré à la visite des monuments et des musées de la ville.

Il y aura des séances générales et des assemblées de sections; une journée sera consacrée à une excursion à travers les grandes carrières de pierres, à Antoing (château fort), Fontenoy, Hollain, où se voit la pierre Brunehaut, le seul monument druidique encore debout en Belgique, au château de Belœil; un banquet aura lieu le jour de l'ouverture du Congrès et une fête sera offerte aux congressistes par l'administration communale.

Sous le titre *Donnons-nous aujourd'hui notre pain quotidien*, M. Victor Barrucand, dans la *Revue blanche* du 15 mai, appelle l'attention sur les raisons morales et les causes économiques qui pourraient amener pour le pain la gratuité, comme on a la gratuité pour l'eau, l'éclairage et l'entretien des rues, etc.

« Le progrès des civilisations, dit-il, ne sera qu'un vain mot, s'il n'est pas orienté vers un certain communisme où l'association des individus se substitue aux bienfaits de l'État et de la Charité pour une économie plus équitable et conforme aux nouvelles exigences d'un idéal pratique. »

À signaler, dans le même numéro, un article de critique de M. Ch. Andler sur le troisième volume du *Capital* de Karl Marx, volume paru cet hiver en Allemagne et dont jusqu'ici aucun sociologue français n'avait rendu compte.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étaines. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente

OUVERTES TOUS LES JOURS

Entrée libre.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

LA REVUE BLANCHE

BI-MENSUELLE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : fr. 0 60.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un au : 25 fr. — Edition ordinaire. France : 12 fr. — Union postale : 15 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois, en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et artistique. (Charpentier et Fasquelle, éditeurs.)

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LES ASSOCIATIONS ESTHÉTIQUES ET SCIENTIFIQUES. — LE SALON DU CHAMP-DE-MARS (Deuxième article). *La Sculpture*. — EXPOSITION DE CLAUDE MONET. — CUEILLETTE DE LIVRES. *L'Iris exaspéré*, par Adrien Milhouard. *L'Ame en exil*, par Georges Marlow. *Tannhäuser à l'Opéra en 1861*, par G. Servières. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — CORRESPONDANCE DE LIÈGE. — NÉCROLOGIE. — HENRI DUPARC. — PETITE CHRONIQUE.

Les Associations esthétiques et scientifiques

Il est difficile, désormais, de tenter un effort efficace sur les masses, soit dans le domaine de la Science, soit dans le domaine de l'Art, sans un groupement d'individualités et de forces. Les tendances sont si multiples, les choses à accomplir si variées, les sympathies éparses si nécessaires, les ressources à recueillir si étendues, qu'à travailler seul, si ce n'est à quelque œuvre qui se plaît en la solitude du travail, on risque fort de ne pas aboutir et de promptement fléchir sous le découragement.

Mais si les Associations apparaissent ainsi de plus en plus la condition inévitable pour la réussite, on recule souvent devant la complication des vieilles formes, avec leur attirail de statuts, de présidence et de vice-présidence, d'assemblées, de votes, d'administrateurs à

renouveler, de luttes et de rivalités incessamment renaissantes. Et l'ennui de ces enchevêtrements est tel que beaucoup d'institutions salutaires ne s'organisent pas. Trop de broussailles! Trop de broussailles! Et trop d'épines!

Il ne paraîtra pas superflu, à ce point de vue, de signaler une curieuse tendance qui élimine toute cette mathématique et qui, malgré le caractère à première vue paradoxal du système, a réussi, deux fois, à Bruxelles, en ces dernières années, grâce à l'initiative hardie des uns, à la bonne volonté et à la loyale modestie de quelques autres, attestant que vraiment, quand une idée élevée dirige les caractères et les actes, tous les habituels liens et toutes les coutumières contraintes deviennent inutiles.

Voici en quelques mots la combinaison : Un projet naît-il, de ceux que ne flétrit aucune préoccupation de spéculation ou de lucre (car dès que l'intérêt mord les hommes, le contrat, l'obligation, les clauses rigoureuses, prudentes, défiantes sont indispensables comme des muselières aux animaux féroces en appétit ou en rut) on dresse la liste de ceux que l'idée nouvelle séduit ou attire. On s'assure avant tout que ce qui les préoccupe c'est l'intellectualité de la chose, la vue perspective, pour ainsi parler, de ses influences morales, abstraction faite de tout profit. Car si dans nos sociétés tapageuses et avides, il y a des batailleurs que seul

l'appât du gain fait mouvoir et qui, en toute affaire, ne voient que dividendes ou raffles, il en est d'autres, les dévoués et les altruistes ceux-là, qui, dédaigneux de la Finance, éprouvent un égal besoin d'agir pour l'Art et pour les Sciences et de rendre à la communauté ce service suprême de magnifier les âmes et d'ennoblir les pensées.

Le recrutement fait, on réunit les adhérents en des assemblées où l'on ne procède nullement à la banale besogne de la discussion et de l'adoption d'un règlement, à des votes par lesquels une majorité bientôt odieuse impose ses volontés à une minorité qui s'irrite. Ce sont de calmes et fraternels convents où, sous la direction d'un président dont les pouvoirs ne dureront que le temps de la réunion, on cause librement, sans disputer, sans discuter sur toutes les questions que soulève le bien de l'œuvre. L'expérience a prouvé que promptement, sans qu'il soit opportun de recourir à un scrutin, il se forme une opinion commune, sans froissements, sans heurts, avec une extraordinaire souplesse de tous les esprits s'inclinant devant le mieux qui se dégage et qui soumet à lui toutes les dissidences.

L'exécution de cette décision, vraiment familiale, est confiée à un serviteur, à un mandataire, à une sorte de régisseur chargé de parler au public, dont l'unique préoccupation doit être, en s'oubliant soi-même, de ne faire valoir que le but commun. C'est lui qui collecte les tendances du groupe, qui les met en exercice, qui réalise les désirs et les croyances, avec une fidélité absolue, en mandataire scrupuleux et modeste, s'effaçant devant ceux dont les intelligences fonctionnant en commun l'inspirent, comme eux-mêmes s'effacent devant l'idée directrice de l'institution à laquelle ils se sont voués.

Et l'on fonctionne ainsi dans la paix, l'indépendance, le bon vouloir, l'absence de vanité et d'amour-propre, en une entente charmante et cordiale qui garantit à chacun sa foi dans le but et son intérêt pour l'œuvre qui s'accomplit.

Plaisanterie, dira-t-on. Rêve paradisiaque! Comment, pas la moindre autorité! Et ce qui est plus fort, jamais de vote! Mais c'est l'Anarchie, cela!

Anarchie, si l'on veut, mais réalité. Entre gens d'intellectualité supérieure, à qui l'expérience de la vie a enlevé ces prétentions enfantines de commandement et de direction dont on s'affuble volontiers aux débuts de la vie, qui ne pensent plus à être des chefs, ce miracle est possible, puisque, nous le répétons, il s'est réalisé deux fois à Bruxelles et qu'on peut y aller voir.

Deux fois! D'abord pour la Science, c'est l'UNIVERSITÉ NOUVELLE, cette conception ultratéméraire dont on avait si complaisamment prédit et l'insuccès et l'évaporation. Voici quatorze mois que ce projet prétendument saugrenu est né et la vitalité de l'institution s'affirme avec une intensité grandissante.

L'Idée qui a présidé à son éclosion était si vigoureuse, qu'en deux mois elle avait groupé cinquante professeurs et soixante mille francs; qu'aujourd'hui elle a quatre-vingt savants à son service et qu'elle va fonder les deux facultés complémentaires qui lui donneront rang d'Université complète.

Tout ce monde est admirable, ayant non seulement donné son argent, mais prodiguant son temps aux cours sans aucune rémunération. Jamais on n'a vu un tel élan de générosité et de dévouement au profit de la science vivante et libre destinée à remplacer l'enseignement suranné, neutre, nivelé et doctrinaire qui déprime les étudiants à la vieille Université de la rue des Sols.

Or, dans les assemblées sans nombre qu'il a fallu pour atteindre ce résultat, malgré les questions variées à l'infini qui y ont été agitées pour organiser ce vaste ensemble, jamais il n'y a eu un vote, jamais l'apparence d'une âpreté ou d'un conflit. Oh! la puissance bienfaisante des cœurs unis dans une seule foi et voulant fermement un seul but!

Celui qui exécute les résolutions ainsi délibérées et surgissant en quelque sorte d'elles-mêmes dans une belle maturité centrale, c'est Charles Dejongh. Et il le fait, avec une simplicité, une abnégation, une conscience à rechercher la volonté d'ensemble et à ne jamais permettre un empiètement de la sienne propre, qui ne sauraient être surpassées et sur lesquelles il convient de ne pas insister davantage pour éviter de blesser ce type de modestie laborieuse et très noble.

Mais arrivons à une application plus directement artistique.

Il s'agit cette fois de LA LIBRE ESTHÉTIQUE, cette association devenue si promptement notoire qui a remplacé les XX.

On se souvient des dix années de magnifiques efforts et de si grands résultats qui marquèrent la vie de ceux-ci à Bruxelles. Quand on pénétrait à l'intérieur de leur organisme, il y avait pourtant parfois quelques intestines querelles, quelques désaccords sans retentissement au dehors qui provenaient de ce qu'ils avaient adopté sinon en leur entièreté (ils n'avaient pas de Président, ce fameux président ailleurs indispensable), au moins en quelques-unes de leurs routines, les séculaires usages: on y votait.

Le procédé que nous venons d'esquisser fut appliqué à l'association lors de sa transformation, il y a deux ans. Cent esthètes, cent amis, rapidement recrutés. Pas d'artistes des arts du dessin puisque c'est d'eux qu'il fallait exposer les œuvres et qu'il importait de ne pas mêler les questions d'intérêt personnel à l'œuvre que l'on poursuivait. Nulle organisation dans les formes clichées. Un Trésorier et un mandataire chargé d'accomplir scrupuleusement les résolutions du groupe et d'en réaliser les tendances, par une information

constante des communs désirs, une préoccupation fidèle de s'alimenter d'idées auprès de ceux qui le composent. Encore une fois, le « Régisseur chargé de parler au public », gardien attentif de l'IDÉE poursuivie et plaçant la sauvegarde de celle-ci au-dessus de tout. Car c'est d'elle seule, bien comprise et jalousement respectée, que dépendent et le succès et l'avenir et, cette chose essentielle, l'influence sur le développement de l'art, de l'art neuf et incessamment progressif qui a donné à ce remarquable mouvement issu de Belgique son ampleur et sa salutaire influence, rayonnant si loin, rayonnant si puissamment.

Mais, objectera-t-on, malgré tout ce qu'il y a de séduisant dans cet organisme si souple et si malléable; ne craignez-vous pas un danger? Celui de voir l'Œuvre se résorber dans une personnalité? Les liens entre l'ensemble et les parties sont si ténus, si fragiles que rien n'est plus facile que de les briser, alors même qu'ils ne se rompraient pas d'eux-mêmes. Ces « régisseurs chargés de parler au public », comme vous dites, c'est fort bien quand ils ont l'exact sentiment de leur délicate et scrupuleuse mission. Mais s'ils étaient pris de quelque vanité personnelle excessive, s'ils exagéraient leur importance, s'ils oubliaient le groupe pour ne penser qu'à leurs succès et à leur autorité personnels, s'il leur venait le besoin de se produire comme les seuls metteurs en scène et d'attirer à eux tout le pouvoir avec ses avantages de relations et de petite gloire?

Ah! l'inconvénient serait énorme! Une institution qui s'incarne en un homme est invariablement destinée à s'amoinrir et à périr. Elle perd les sympathies publiques. Elle va à la coterie avec sa misère et ses déchéances. Le groupe alors se désaffectionne et se désagrège. Il perd en conséquence sa force d'ensemble et de propagande, cette propagande incessante mais constante que chacun fait à toute heure pour ce qu'il aime, pour ce à quoi il se sent attaché comme un soldat au drapeau.

Mais combien sont faciles à éviter ces écueils! D'abord il suffirait, sans doute, de rappeler la règle et l'esprit à qui pourrait l'oublier. Puis il y a les assemblées du groupe, aussi multiples qu'il est utile, où les amicales remontrances peuvent se produire et ont vite raison des inconvénients passagers.

La circonstance que toute fonction n'a aucune durée fixée et que les hommes sont toujours remplaçables suffira, au surplus, s'il y a vraiment crise. Mais comment une crise sérieuse pourrait-elle naître entre des personnalités qui n'ont qu'un phare : le bien désintéressé de la Science ou de l'Art?

Nous avons cru devoir attirer très particulièrement l'attention de nos lecteurs sur ce curieux phénomène, qui marque assurément une évolution dans les mœurs du Mécénisme. Nous en recommandons l'essai, spéciale-

ment à cette belle jeunesse esthétique qui reprend avec tant de vaillance le lourd labeur inauguré par ses aînés et à qui ceux-ci repassent, avec tant de joie, d'espérance et de sécurité, le FLAMBEAU SACRÉ!

Le Salon du Champ-de-Mars ⁽¹⁾.

(Deuxième article)

La Sculpture.

Pour des causes diverses, — auxquelles, certes, est étrangère la préférence accordée, pour les commandes officielles, aux exposants des Champs-Élysées, la collaboration des sculpteurs au Salon du Champ-de-Mars reste discrète. Tandis qu'au Palais de l'Industrie les massifs de verdure sont, en manière de gros cailloux blancs, bordés de bustes en marbre et que sur le gravier, obstruant à tous les carrefours la circulation des visiteurs qui s'empressent vers le buffet, se dressent les statues équestres, les groupes véhéments, les calmes académies, les fontaines, les monuments dont quelques-uns — tel le don ducal à la bonne ville de Valence — débordent à l'extérieur, au Champ-de-Mars la sculpture s'efface, se fait humble, orne avec modestie le hall vitré qui sert de fumoir à la Société Nationale.

Une centaine d'œuvres en tout, la plupart signées de noms étrangers, et sur quelques-unes desquelles passe le souffle inspirateur du maître de céans, Auguste Rodin.

Nous avons signalé dans un article précédent le morceau principal de cette sélection, le *Monument aux morts* d'Albert Bartholomé, vers lequel vont, spontanément, toutes les sympathies admiratives. Quelques autres morceaux requièrent l'attention. C'est, d'abord, l'envoi de notre grand Constantin Meunier, pour qui va s'ouvrir prochainement, dans les galeries de M. Bing, une exposition d'ensemble qui fera événement à Paris. Les deux bas-reliefs *La Moisson* et *le Port*, la jolie figure au geste las : *En Juin* et la réduction du *Père Damien*, vus tous quatre à la *Libre Esthétique*, constituent l'apport de l'artiste et commandent le respect. Autour de lui se groupent quelques-uns de nos artistes : G. Charlier, P. Braecke, dont une figure en bronze : *Abandonnée*, a un beau caractère, H. Le Roy, G. Morren, G. Devreese et E. Rombaux. Jef Lambeaux complète le contingent par l'envoi de son groupe *L'Ivresse* et par le buste de M^{me} X..., œuvres connues à Bruxelles.

Rodin, absorbé par des travaux importants, s'est borné cette année à exposer, avec un de ses *Bourgeois de Calais* dont l'inauguration est imminente, deux bustes, l'un d'Octave Mirbeau, l'autre de M^{lle} Camille Claudel, — deux portraits caressés avec soin, poussés dans le détail à la plus stricte exactitude, et, par un procédé familial à l'artiste, à demi enfouis dans une gangue de marbre non dégrossi.

On a fait à M^{lle} Camille Claudel, à sa *Petite Châtelaine* devenue cette année, on ne sait trop pour quelle cause, le *Portrait de Jeanne enfant* après avoir été baptisée *Inspiration* à la *Libre Esthétique*, un très vif et très légitime succès. Proclamer chef-d'œuvre, ainsi que l'a fait M. Octave Mirbeau, ses quatre petites bonnes femmes enveloppées d'un morceau de journal nous paraît toutefois excessif : ce *Croquis d'après nature* est une œuvrette spirituelle, joliment établie et d'une animation amusante, soit. Mais elle est

(1) Voir notre dernier numéro.

loin de mériter les épithètes supercoquenticuses dont on a ursulapidé ce petit groupe. L'intérêt qui s'y attache est mince et le talent de M^{lle} Claudel nous est apparu, dans *la Valse*, plus révélateur et plus profond.

À côté des artistes qui perpétuent les traditions d'un art distingué, correct, sans émotion mais d'un métier sûr et d'une habileté incontestable d'exécution, — les Injalbert, les Saint-Marceaux, les Lenoir, — voici l'effort nouveau des sculpteurs qui cherchent, dans des manifestations spéciales, appropriées à la vie journalière, et dans des procédés inédits, une voie non frayée. Bien qu'un peu lourde, mal dégagée encore des concepts d'école, la cheminée ornementale dont M. Jean Baffier nous montre des fragments est une œuvre sincère, d'un art robuste et sain. M. Baffier entend célébrer la gloire du travailleur de la terre, ses peines, ses travaux, ses joies, ses plaisirs. Son métier d'artisan probe, ennemi des mièvreries comme des concessions à la banalité, s'accorde avec le but élevé qu'il poursuit.

M. Dampy a trouvé, dans une combinaison de bois et d'ivoire, une réalisation délicate et neuve du portrait. Sa statuette de jeune fille, d'un sentiment pénétrant, est l'un des objets d'art les plus séduisants du Salon, comme l'était, l'an passé, le *Chevalier Raymondin* et la *Fée Mélusine*.

L'esquisse d'une fontaine : *Hercule détourne à travers les rochers le fleuve Alphée*, montre, sous un aspect nouveau, le talent original et souple de M. Pierre Roche. La figure est d'un beau mouvement et fait pressentir, pour l'exécution définitive, une œuvre puissante et personnelle.

Citons enfin les figures en céramique, fort attrayantes en leurs colorations métalliques, de M^{me} Besnard, de MM. Lenoir et Masseau.

L'importante exposition posthume de Jean Carriès, dont nous parlerons dans un prochain article, nous servira de transition pour aborder l'examen des œuvres exposées dans la section des objets d'art, l'une des plus intéressantes du Salon.

Exposition Claude Monet.

C'est, avec *Tannhäuser*, l'événement parisien. Et les siffleurs de jadis rencontrent, dans une mêlée de qualificatifs enthousiastes, dans un choc d'épithètes dont la plus modérée est « admirable », ceux qui, naguère, traitaient le grand peintre de fou furieux.

Et ceci n'a rien pour nous étonner. C'est l'histoire connue, sans cesse recommencée, et qui jusqu'à la fin des siècles divertira ceux qui aiment à rire des bévues de l'humanité. Tel qui, voici vingt ans, refusait cinq louis à Claude Monet pour un paysage est heureux de pouvoir en acquérir un aujourd'hui à quinze mille francs. — Quinze mille? Parfaitement. C'est le prix de ses *Cathédrales*, et déjà presque toutes sont casées. Ouverte il y a quinze jours, l'exposition a eu un tel succès qu'il ne reste, pour ainsi dire, pas une toile à l'artiste. M. de Camondo s'en est, pour sa part, adjugé quatre.

Et c'est, en ces vingt aspects, infiniment variés, d'un portail gothique, une maîtrise étourdissante. Comme le dit très justement Gustave Geffroy, « il semble que tout obstacle matériel ait disparu. Toute idée de peinture, de moyens employés, de couleurs mélangées s'en va. Une mystérieuse opération s'est faite. L'art de

Monet, épuré, dépouillé, purifié, pourrait-on dire, de tout alliage visible, conquiert un espace inconnu de lumière, et une nouvelle vérité nous apparaît. Je ne crois pas que l'on puisse réduire, cette fois, l'impressionnisme de Monet à l'observation instantanée d'un accident. Je crois que ces œuvres achèveront la démonstration, donneront à tous la même sensation de l'éternelle beauté de la vie, présente à toutes les heures, à tous les moments de la lumière.

« Le réel est présent, et il se transfigure. Ces clochetons, ces porches, ces contreforts, ces sculptures de Rouen, toute cette pierre vue à toute heure du jour, dans la douceur du matin, dans l'illumination de midi, vue par tous les aspects d'atmosphère, sous la caresse du soleil, à travers l'opacité du brouillard ou l'air chargé de pluie, c'est pourtant la réalité à la fois changeante et immuable. La matière est là, soumise à la fantasmagorie lumineuse. Ce que Monet peint, c'est l'espace qui existe entre lui et les choses. C'est son rêve de clarté qu'il fait se dresser devant lui par ces pierres de Rouen où il fixe toutes les poésies errantes résumées en ces ombres verdâtres, en ces lueurs phosphorescentes, en ces braisillements roses et ces pures flammes d'or. C'est son rêve qu'il déchiffre aux rives de la Seine parmi ces fantômes de maisons, d'arbres, à la surface de cette eau profonde. C'est son rêve qu'il poursuit en Norvège, au village de Sandviken, au flanc neigeux de la montagne de Kolsaas, dans cet espace frigide hanté pour nous de la pensée grave et de la parole profonde d'Ibsen. »

Aux vingt vues de la *Cathédrale de Rouen*, aux huit *Vernon vu du bord de l'eau*, à la série du *Kolsaas* et de *Sandviken*, l'artiste a joint une douzaine de toiles qui marquent les étapes, depuis dix ans, de son voyage à la conquête de la lumière : champs de tulipes éblouissants, bords de Seine aux eaux miroitantes ou glacées, hivers à Giverny, meules arc-en-cielées de lumière, peupliers des bords de l'Epte frissonnant dans la transparence de l'air. Chaque toile fixe un stade de cette lente et superbe évolution. Et c'est avec émotion qu'on passe en revue cette vie d'artiste probe et sincère, épris de beauté et de nature, obstiné dans ses études, fidèle à ses convictions malgré les sarcasmes et les résistances, aboutissant par sa persévérance et sa fermeté à un triomphe auquel tous sont contraints de se rallier.

CUEILLETTE DE LIVRES

L'Iris exaspéré, par ADRIEN MITHOUARD. Paris, Lemerre.

M. Mithouard en est à son troisième livre et il n'a pu trouver encore sa voie. Il cherche, il tâtonne et peut-être s'affirmera-t-il en ses prochains volumes.

Il porte en lui un certain excitant d'originalité dont nous ne prévoyons point la décisive expression. Mais qu'importe ! La précieuse qualité de ce livre est évidemment le souci de recherche qui peut amener un talent personnel.

L'auteur reste fidèle à la vieille prosodie syllabique, qu'il manie facilement. Son poème de *Gabaël* est bien venu et la partie finale décèle, avec de réelles qualités d'artiste, un sens émotif et descriptif très étendu.

L'Iris exaspéré est un livre d'intérêt et de promesse ; il est donc à noter avec l'espoir qu'il marquera dans l'évolution d'un talent.

L'Ame en Exil, par GEORGES MARLOW. — Collection du *Réveil*.

Ceci est un livre d'impression délicieuse. C'est une gamme chantée et les accents sont tristes pour la ville morte où l'âme s'exile et se complait à languir. C'est toute la mélancolie de la Malines flamande avec ses venelles et ses coins de date ancienne, son béguinage fleuri d'ans et de solitude égarée, ses tinteiments de cloches frêles et puritaines, ses madones clouées aux carrefours et ses vieilles mantes en prières. Et cet émoi, suscité et attendu, a fait frissonner le poète. La musique est douce, gracieuse, une musique lente de clochettes, épendant au loin le charme et l'extase.

Oh ! nous préférons certes d'autres vers, d'autre lyre, plus forte, plus virile et plus vraie peut-être, mais *L'Ame en Exil* est si charmante qu'elle ne saurait nous lasser.

Ses yeux ont vu tant de choses frêles et captivantes de vie passée et de deuil, ses oreilles ont entendu tant de bruits mornes et tristes et l'âme elle-même a pris tant d'émotion d'exil, de solitude et d'ennui et le poète, lui aussi, a la voix si profonde et si lasse de toute vie matérielle et brusque, qu'il s'attache à sa ville avec amour et abnégation.

Ecoutez-le chanter :

Mais elle mourra tout de même
Un soir d'automne avec les fleurs,
Malgré l'offrande de son cœur,
La petite ville que j'aime !

Car elle est vieille et triste aussi,
Triste à ne pas vouloir le dire,
Et le soleil a beau sourire
Sur ses jolis clochers transis,

Toujours sa plainte désolée
Frissonne en la douceur du soir...
Ah ! si j'avais un peu d'espoir
Pour la chère ville exilée !

Et cet espoir qu'il souhaite et qu'il ne saura jamais vouloir le crisper, et il se lamente, le poète, pour sa ville à lui, la ville vraie de sa vie et de ses rêves.

Car c'est tout le livre, cet amour de la vieille cité flamande où son enfance est éclosée et où brûle la veilleuse de son âme.

Il serait difficile de faire élection entre ces poèmes de la douceur, afin d'en citer ici. Quelques-uns sont quelque peu mièvres, mais si peu que l'ensemble n'en respire rien et que l'impression dernière l'oublie.

L'Ame en Exil de Georges Marlow constitue une œuvre charmante d'impression et d'émotion qui effleure avec grâce et candeur la frêle et sensible robe de nous-mêmes.

C'est une fleur de dentelle et de soie et quand elle mourra, on en conservera, dans le tabernacle de l'âme, le parfum et les feuilles fanées.

S. B.

Tannhäuser à l'Opéra en 1861, par GEORGES SERVIÈRES,
133 p. Paris, librairie Fischbacher.

Dans une brochure qui vient de paraître, M. Georges Servièrés nous montre, en un historique aussi attachant que sérieusement documenté, comment l'œuvre de Wagner fut mise à l'étude, présentée sur la scène, interprétée, accueillie par le public parisien et jugée par la presse de l'époque.

Ce récit anecdotique ne s'adresse pas seulement aux érudits du

wagnérisme, il intéressera tous les lecteurs comme un chapitre instructif de l'histoire musicale et dramatique de la France.

Il est suivi d'un appendice relatif aux représentations de *Tannhäuser* en province.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Paroles intimes, par LÉON PASCHAL. Collection du *Réveil*. Bruxelles, Edm. Deman. — *N'est pas sceptique qui veut*, comédie en deux actes et *Louissette*, comédie en deux actes, par le comte MAXIME DE BOUSIES. Bruxelles, Edm. Deman. — *Paludes*, par ANDRÉ GIDE. Paris, librairie de l'Art indépendant. — *Le Joyeux Sacrifice*, par JEAN THOREL. Paris, Léon Chailley.

CORRESPONDANCE DE LIÈGE

« Solness le Constructeur » à l'Œuvre artistique.

Je n'avais pas lu *Solness le Constructeur* ; la représentation donnée samedi au Salon de « l'Œuvre artistique » me l'a fait connaître, me jetant brusquement dans ce drame de vertige, et si complètement que de longues heures après mon esprit ne pouvait encore s'en abstraire.

Comment fixer les impressions reçues, les pensées suscitées, en des mots précis exprimant des idées nettes ? Souvent après, elles sont multiples et complexes.

Clairement expliquer ce qu'on peut avoir sûrement compris de ces symboles aux horizons infinis me semble presque impossible, et d'ailleurs très vain.

Expliquons-nous l'insondable mystère de la vie ? Au dedans de nous, en dehors de nous que de choses troubles que nous ne saisissons qu'à demi et qui cependant nous émeuvent profondément !

Etrangement troublé par les âmes inquiètes du drame d'Ibsen, mon esprit fut transporté en une atmosphère de rêves sans fin, une puissante émotion m'étreignit. Qu'importe dès lors ce que j'ai peu ou point compris ?

L'impression est si forte que le public — même ce mauvais public qui se targue de « bon sens » — n'y échappe pas entièrement.

Aussi — en dépit de ses critiques saugrenues et de ses observations puériles — revient-il à ces représentations ; et beaucoup même oublient-ils la conforme tenue jusqu'à applaudir.

Le succès de Lugné-Poe et de M^{lle} Suzanne Deprès, remarquables tous deux dans les rôles de Solness et de Hilde Wangel, a été grand.

Il nous faut remercier le comité de « l'Œuvre artistique » de nous avoir valu cette joie intellectuelle.

NÉCROLOGIE

François Lintermans, professeur de chant et l'un des plus ardents propagateurs du chant choral en Belgique, vient de mourir à Bruxelles. Fr. Lintermans avait débuté modestement comme choriste à l'Opéra de Paris, où il était coryphée à l'époque de la première de *Robert le Diable*. Très recherché naguère comme professeur, il a formé quelques élèves distingués. Mais c'est surtout comme directeur d'orphéons qu'il eut des succès remarqua-

bles, notamment à la tête de la société qu'il avait fondée, *Les Artisans réunis*, qui fut longtemps, grâce à lui, la première société chorale de Belgique. En 1872, Lintermans conduisit à ses frais *les Artisans réunis* à Londres, où ses chanteurs furent très acclamés. De même en 1881, lors du mariage de la princesse Stéphanie, il fut à la tête des sociétés chorales qui allèrent à Vienne prendre part aux fêtes célébrées à cette occasion. Lintermans avait composé plusieurs chœurs parmi lesquels il faut citer *Le Réveil*, publié chez Katto. Il était né à Bruxelles en 1808.

HENRI DUPARC

Le concert d'aujourd'hui appelle l'attention sur la personnalité un peu mystérieuse d'Henri Duparc, un des disciples les mieux doués de César Franck, dont le programme des *Nouveaux Concerts* porte une mélodie exquise, *Phidylé*, écrite sur un poème de Lecomte de Lisle. On lira avec intérêt les détails biographiques que publiait récemment sur le compositeur M. Georges Servières dans le *Guide musical* :

« Ses premiers amis dans la carrière artistique furent Camille Saint-Saëns, — qui, par la suite, réduisit pour deux pianos son poème symphonique *Lénore* et lui dédia la *Jeunesse d'Hercule*, R. Bussine, Fauré, A. de Castillon et le peintre Henri Regnault, qui était féru de musique et doué d'une voix de ténor magnifique.

En 1870, Saint-Saëns lui ouvrit de nouveaux horizons en lui communiquant les partitions du *Rheingold* et de la *Walküre* qui venaient de paraître, et l'entraîna à Munich au mois de juin, pour assister à la représentation de ce dernier drame de Wagner. Chassé brusquement d'Allemagne par la déclaration de guerre, Duparc rentra à Paris, où il prit part comme mobile aux premières opérations du siège.

« C'est là, m'écrivit M. Vincent d'Indy, — qui ayant fait la connaissance de Duparc un an avant la guerre, devint aussitôt et resta l'un de ses plus intimes amis, — que je le retrouvai, à cette bizarre époque où, lui venant de Bagnole et moi du fort d'Issy, nous nous rencontrions le dimanche au Cirque d'Hiver. Padeloup, en garde nationale, y dirigeait un orchestre bariolé où se coudoyaient des spécimens de tous les corps extraordinaires créés pendant la guerre : *moblots*, gardes nationaux, volontaires bruns, gris, verts, etc.. ; en ces curieux concerts, la *Symphonie pastorale* était commentée par Sarcey (!) qui faisait sur Beethoven une longue conférence, et la *Réformations-Symphonie* par le pasteur Albanese Coquerel, le tout terminé par le couplet patriotique et la *Marseillaise* de Berlioz (!) !

« Puis Duparc, atteint d'un rhumatisme aigu à l'estomac, fut obligé de rester chez lui, et le service devint trop sérieux à partir du mois de décembre pour que nous pussions nous rencontrer autrement que par hasard. »

Ce fut lui qui, en 1872, présenta son camarade Vincent d'Indy à son maître César Franck et le décida à terminer sous la direction de celui-ci ses études de contrepoint, fugue et composition. De 1872 jusqu'au moment où Duparc quitta définitivement Paris, ce fut entre les deux jeunes gens une constante intimité. Ils habitaient la même maison, cette maison de l'avenue de Villars où demeurait aussi un autre ami de M. d'Indy, le littérateur Robert

(1) Engagé volontaire à dix-neuf ans, en septembre 1870, M. V. d'Indy a consigné ses souvenirs du siège dans une brochure publiée en 1872, chez Douziol, et intitulée : *Histoire du 105^e bataillon de la garde nationale de Paris en l'année 1870-71.*

de Bonnières. Il ne se passait pas de jour qu'ils n'allassent l'un chez l'autre, sous prétexte de quelque renseignement littéraire ou artistique à se demander, d'un travail esquissé à se communiquer.

« Tous les mardis, ajoute mon aimable correspondant, et cela dura jusqu'en 1880 environ, Duparc réunissait chez lui des amis, ou des amis de ses amis, et nous lisions jusqu'à deux heures du matin des chefs-d'œuvre anciens ou des productions modernes.

« Là venaient assidument Fauré, Camille Benoit, Chabrier, Alexis de Castillon, Robert de Bonnières, très souvent Saint-Saëns et les jeunes musiciens étrangers qui nous étaient signalés de passage à Paris, Svendsen, Tanczew depuis, directeur du Conservatoire de Moscou, Friedheim, un extraordinaire élève de Liszt qui vient d'être condamné en Amérique pour assassinat ; c'est de là enfin que sortit la Société Nationale, dont Duparc fut pendant plus de dix ans le zélé secrétaire. »

L'été, le jeune musicien allait passer six mois à Marnes, dans une maison de campagne appartenant à ses parents. Cette résidence régulière et la considération dont jouissait sa famille lui valurent l'honneur d'être élu maire de sa commune. Mais il n'était pas fait pour les tracasseries administratives et il attribue à tous les ennuis que lui causèrent ses fonctions la névrose dont il est atteint. Pour la soigner, il y a une dizaine d'années il se décida à fixer définitivement son séjour dans les Basses-Pyrénées. Il vit depuis dix ans à Monein, dans la solitude, travaillant à un drame lyrique, la *Roussalka* (d'après le poème de Pouchkine), écrivant peu, pour ménager son cerveau qui se fatigue aisément, raturant beaucoup, rarement satisfait de ce qu'il produit. »

PETITE CHRONIQUE

Voici le programme complet du concert extraordinaire qui sera donné aujourd'hui, à 2 heures, à l'Alhambra, par la Société des Nouveaux Concerts, sous la direction de M. Vincent d'Indy :

1^o Symphonie inédite, E. CHATSSON (première audition) ; 2^o *Pavane*, air de danse extrait de *Caligula*, G. FAURÉ (première audition) ; 3^o *Phidylé*, H. DUPARC (première audition) ; soliste : M^{me} Georgette Leblanc ; 4^o Variations symphoniques pour piano et orchestre, C. FRANCK ; soliste : M. Théo Ysaye ; 5^o *Saugeflorrie*, légende-symphonie, V. D'INDY ; 6^o a) *Madrigal dans le style ancien*, V. D'INDY (première audition) ; b) *Dansons la gigue*, CH. BORDÈS ; soliste : M^{me} Georgette Leblanc ; 7^o *Les Landes*, paysage breton, J.-G. ROPARTZ (première audition) ; 8^o *Danses béarnaises*, CH. BORDÈS (première audition).

La répétition générale à laquelle nous avons assisté hier a valu à M. Vincent d'Indy, aux œuvres interprétées et aux solistes un très grand succès.

Par suite de l'indisposition persistante de M. Angenot, le Quatuor Crickboom se voit forcé de remettre sa troisième séance au mois d'octobre prochain.

M^{me} C.-Th. Mège donnera aujourd'hui dimanche, à 2 heures, à la salle Berden, 42, rue Keyenveld, par invitations, une audition de ses cours de piano et de chant.

La Société chorale *Art-Charité* a été créée il a peu de mois sous la présidence de M^{lle} Beernaert, par l'initiative intelligente de M. Henri Thiébaud, son directeur. Elle réunit les jeunes amateurs de chant et donne à leur talent un but de charité qui stimule leur zèle. Les chœurs, composés seulement de dames et de jeunes

filles, ont aussi pour mobile la vulgarisation de la musique des auteurs belges.

S. M. la Reine, toujours prête à donner l'appui de son nom aux œuvres charitables, nationales et artistiques, a daigné accorder son auguste protectorat à cette nouvelle société, dont la comtesse Ed. de Liedekerke est présidente d'honneur, et qui compte parmi ses membres honoraires M. Gevaert, l'illustre directeur du Conservatoire royal.

Le premier concert de la chorale aura lieu le 29 mai, à 8 heures, salle de la Grande-Harmonie. Parmi les œuvres inscrites au programme nous distinguons le *Sorbier* d'Émile Mathieu, le *Chant de Paix* de Jan Blockx, des fragments d'*Angelo* de César Cui.

M^{lles} Julie Decré, contralto du Théâtre d'Anvers, Anna Parys, du Théâtre du Parc, et Irma Sethe, violoniste, ont bien voulu prêter le concours gracieux de leur talent à une audition dont le produit sera consacré aux victimes des accidents du travail.

Nous espérons que le public tiendra à encourager la tentative de ces femmes dévouées qui mettent leur voix, leur temps à la disposition des malheureux, avec un désintéressement absolu, digne de leur belle devise : *Art-Charité*.

L'ouverture de « Venise à Bruxelles » a lieu au moment où nous mettons sous presse. Nous rendrons compte dans notre prochain numéro de cette curieuse restitution, appelée à être la grande attraction de l'été. L'entrée, à partir d'aujourd'hui dimanche, est fixée à un franc, à cinquante centimes pour les enfants au-dessous de 7 ans. Abonnement personnel pour la durée de l'Exposition : 10 francs. Les personnes désireuses de s'abonner doivent envoyer leur « portrait-carte non collé » à l'administration de Venise, quai de Willebroeck.

C'est le 3 juin prochain que sera inauguré, à Calais, par MM. Leygues, Poincaré et Roujon, représentant le gouvernement, le beau groupe d'Auguste Rodin : *Les Bourgeois de Calais partant de la place du Marché*, dont un fragment figure précisément cette année au Salon du Champ de Mars. L'œuvre, dans son ensemble, est, d'ailleurs, connue de tous les admirateurs de Rodin qui l'ont pu voir, en 1889, à une exposition particulière des œuvres de l'artiste.

Les préparatifs de l'Exposition internationale du Centenaire de la Lithographie, dont l'ouverture aura lieu prochainement au Champ-de-Mars, sont poussés activement par le Comité, qui s'est notamment assuré, pour les sections étrangères, le patronage et le bienveillant concours des ambassades de Russie, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie, d'Italie, d'Espagne, etc.

Grâce au chaleureux accueil fait partout à l'idée d'une Exposition internationale, les organisateurs sont dès maintenant certains de réunir dans le Palais des Beaux-Arts et la galerie Rapp, outre un admirable ensemble, différentes pièces d'un haut intérêt historique, telles que les premières presses lithographiques exécutées du temps de Senefelder.

D'autre part, le Kensington Museum, de Londres, est en pourparlers avec le Comité pour l'expédition d'une collection lithographique.

M. de Camondo vient d'acheter, pour plus de 60,000 francs, le tableau de Manet, *Les Femmes de Boulogne*, que le peintre avait vendu 800 francs.

Le silence anglais. — C'est Alphonse Daudet qui, interviewé par

un rédacteur de l'*Écho de Paris*, fait cette observation intéressante : « Voulez-vous savoir l'impression première, la plus forte, la plus saisissante que j'aie ressentie en arrivant à Londres, celle qu'on reçoit, sans analyse, dans la chambre obscure du cerveau, comme un coup de soleil frappe la plaque photographique, qui ne s'efface jamais, et qu'on ne retrouve plus, même à la deuxième vision des choses? Cette impression pour moi ç'a été, malgré l'activité énorme et sans égale des rues, du mouvement fantastique des omnibus éclatant de couleurs éperdues, des voitures innombrables, des camions, des charrettes, malgré cette foule sans cesse renouvelée courant dans tous les sens — ç'a été le silence! Un silence absolu, — car le grondement sourd et monotone de la marée n'est pas le bruit, — un silence inquiétant, troublant, qui faisait de la vie monstrueuse au milieu de laquelle j'arrivais tout à coup comme le rêve réalisé de millions d'automates taciturnes se mouvant dans un décor de rêve sur un sol de caoutchouc! »

Autre remarque typique : « La caractéristique de Londres est l'abondance, une abondance exagérée, folle. Voyez leurs monuments : il y en a trop. On a la sensation d'une immense boîte de joujoux monumentaux renversée dans une plaine, au hasard, pêle-mêle. Tiens, voilà une tour, deux tours, dix tours. Vous aimez les obélisques? En voilà encore, encore, et des socles, et des palais, et des colonnades, et des coupoles, et des clochers, et jamais assez grands, jamais assez hauts, jamais assez fastueux!

« Avoir feuilleté toute une soirée des albums de Gustave Doré, moyenageux et fantastiques, manger ensuite de l'opium, s'endormir là-dessus, et rêver! Le rêve, ce sera Londres! »

Le nombre de 13 était décidément dans la destinée de Richard Wagner, dit le *Guide musical*.

Né en 1813, le maître est mort à Venise le 13 février 1888. L'inauguration du Théâtre de Bayreuth par le *Rheingold*, prologue de l'*Anneau du Niebelung*, eut lieu le 13 août 1876. Enfin, par une concordance singulière, *Tannhäuser*, joué à Paris pour la première fois le 13 mars 1861, y a été repris le 13 mai 1895.

ESSEX & COMPANY. LONDRES (Angleterre).



LES
ÉCHANTILLONS
&
UN STOCK
IMPORTANT
DE
NOS PAPIERS
SE
TROUVENT
CHEZ NOTRE
AGENT

M. G. HOBÉ

WALLPAPER PRINTERS. 47, Boulevard
116 & 114 VICTORIA ST. SW de Waterloo
& ESSEX MILLS BATTERSEA BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étaines. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente

OUVERTES TOUS LES JOURS

Entrée libre.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

Eaux-fortes et Dessins de F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

LA REVUE BLANCHE

BI-MENSUELLE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : fr. 0 60.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un an : 25 fr. — Edition ordinaire. France : 12 fr. — Union postale : 15 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois, en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et artistique. (Charpentier et Fasquelle, éditeurs.)

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE VOLANT. — J. H. ROSNY. *L'Autre Femme*. — LE SALON DU CHAMP-DE-MARS (Troisième et dernier article.) — CONCERT FRANCKISTE AUX NOUVEAUX CONCERTS. — UNE COOPÉRATIVE INTELLECTUELLE. — PAYSAGES URBAINS. *Un Coin du vieux Bruxelles* : *Hôtel Ravenstein*; *Institut Dupuich*. — PETITE CHRONIQUE.

LE VOLANT

trois actes par JUDITH CLADEL; première représentation au THÉÂTRE DE L'ŒUVRE, le 29 mai 1895.

Le public du Théâtre de l'Œuvre est composé d'abonnés, souscripteurs à ces représentations, toujours originales, où M. Lugué-Poe s'efforce de produire soit *la Belle Œuvre*, soit *l'Œuvre Neuve*, puisque la devise de ses tendances, vaillantes et hardies, est : MENER LE THÉÂTRE EN PROFONDEUR, EN BEAUTÉ, EN NOUVEAUTÉ. Ce public spécial, formant masse de lettrés et de curieux fort indépendants, se complète, le jour des premières, par le bataillon de la presse chroniqueuse, arrivant serré et en bon ordre, avec ses partis pris, ses positions à défendre, son dépit bourgeois contre les novateurs, et par un contingent d'attentifs qui sollicitent des invitations. Le Théâtre de l'Œuvre ne joue pas à bureaux ouverts, car ce serait se soumettre à la Censure administrative française qui, en mutilant les œuvres,

déprimerait l'utilité de cette entreprise esthétique, et à des frais spéciaux la plupart du temps écrasants pour des entreprises qui vivent du bon vouloir des auteurs et des acteurs et du désintéressement de tous.

La nécessité d'admettre « la presse chroniqueuse » qu'on voit là, aux premiers rangs, en ses représentants les plus notoires et les plus autorisés, vétérans chevronnés du compte rendu dramatique (indégotables), centurions, dans la force de l'âge, orgueilleux de leur grade, cadets ayant déjà presque la morgue de leurs aînés, rend difficile au public en général l'appréciation de ce qui s'est passé dans la salle. Après chaque acte, en effet, ces messieurs de l'habit noir se joignent dans les couloirs, forment groupe de délibération comme des juges debout derrière leurs sièges, et, en une sorte de bourse littéraire, établissent la cote que, d'après eux, mérite la pièce qui se déroule. Avec une confraternité d'une solidarité touchante, ils forment les cours de compensation en lequel chacun d'eux va liquider son appréciation journalistique.

Derrière ce cordon faisant ainsi la police des opinions comme les sergents de ville les jours de publique liesse, moutonne, écoute, applaudit, murmure, s'agite le vrai public, contenu et refoulé, en ses intellectuelles rumeurs, par ces représentants bien disciplinés de l'autorité gazetière. Il importe peu à ceux-ci que dans cette masse vibrante on pense de telle ou telle façon.

Cela ne les regarde pas. Ils ne rendront pas même compte de l'allure des manifestations. Calmes et rigides, en factionnaires qui ne connaissent que la consigne et le mot d'ordre, ils traitent tout ce qui ne vient pas de leurs conciliabules en quantité négligeable, fort dédaigneux et inébranlables. Intéressant détail, même ce qu'ont pu dire, durant les jours précédents, leurs confrères du même bureau de rédaction, qui ne sont pas « les chroniqueurs attitrés », n'a pas, à leurs yeux, la moindre importance et ils les contrediront avec une désinvolture sereine. Ils plangent !

Nous assistâmes à ces phénomènes, assurément du plus vif intérêt, ces jours-ci à l'occasion de la pièce de M^{lle} JUDITH CLADEL, *Le Volant*, admise à la scène par M. Lugné-Poe comme témoignage de sa méritoire bonne volonté de faire place en son répertoire à des œuvres de début, ces œuvres toujours placées en ce difficile et en apparence insoluble dilemme : « Nous les jouerons quand l'auteur sera connu. Mais l'auteur ne sera connu que lorsqu'on l'aura joué. » L'occasion était parfaite pour donner un symbolique exemple de magnanimité directrice : la jeune fille porte un très grand nom, elle est sympathique, modeste et belle, son œuvre, grevée assurément des imperfections de la jeunesse et de l'inexpérience, dénote une surprenante entente des proportions dramatiques et de l'enchaînement rapide et fort que le théâtre commande.

Le public de la salle a admirablement compris ces conditions de la représentation, en ce qu'elles avaient de relatif et de transitoire quant au classement de l'œuvre qu'on lui soumettait, et de définitif et de rassurant quant aux espérances littéraires qu'elle faisait naître. Son attitude a été celle d'une bienveillance parfaite pour un tel début et d'un grand enthousiasme pour l'encouragement de la jeune autrice. Plus d'une fois des applaudissements ont éclaté pendant les actes, il y eut des rappels très francs après chaque baisser de rideau et finalement une ovation pour l'écrivain dont le nom a été proclamé au milieu de bravos prolongés. Les conversations de couloirs durant les entr'actes et à la sortie faisaient exactement la part de l'inexpérience charmante en certaines naïvetés et de la maturité ingénieuse et précoce. De minuit à trois heures du matin, dans le tranquille appartement de la rue Christine, il y eut un défilé d'admiration amicales qui firent certes de cette soirée, pour la débutante, une des plus heureuses de sa vie.

Les comptes rendus des journaux n'ont pas suffisamment reflété ce très net succès de la représentation, rare assurément dans l'existence de l'ŒUVRE. Ils ont parlé du bout des lèvres, en phrases pincées, en juges sévères se demandant si le *Volant* répond aux conditions cathédrales du Théâtre tel qu'on le comprend en 1895 dans les cafés des boulevards parisiens honorés de la quoti-

dienne présence des choryphées du journalisme taquinant leur absinthé. Ils ont été d'avis qu'assurément ce n'est pas équivalent aux magistralités de Dumas fils ou d'Augier. Ils ont, avec des gestes de paternité, piqués de quelque mauvaise humeur, complimenté sans élan cette jeune fille qui veut se faire une place et lui ont fait l'honneur de la traiter aussi rigoureusement qu'une grande personne arrivée.

Le *Volant* n'a, au surplus, pas été bien compris en général, par des esprits qui sont encore peu dégagés de la pièce parisienne usuelle, très claire en son unique préoccupation de la vie visible, et vont difficilement à l'accoutumance du ténébreux permanent des événements humains, même dans le quotidien domaine des anecdotes de notre existence. Le *Volant* expose l'effritement d'un ménage, très munitionné contre l'imprévu et le mauvais sort par toutes les précautions et les conventions auxquelles notre monde niais attache des garanties de sécurité. Et ce détraquement qui va avec l'impassibilité et la constance de l'inévitable, il l'explique, non par les complications connues et les malentendus courants, les désaccords qu'on pourrait nommer « classiques », mais par l'influence mystérieuse des petits riens, psychiques microbes, inaperçus et redoutables, qui mettent des maladies mortelles dans les affections les plus sûres et détruisent plus inévitablement les retentissantes catastrophes.

Ce drame de vie bourgeoise, où le lacis des événements puérils forme un filet plus indestructible que l'acier, va du mouvement lent et implacable du volant des machines qui, une fois en train, continue sa rotation par les impulsions les plus légères, entraînant irrésistiblement tous les organes en un fonctionnement rythmique et fatal. M^{lle} Judith Cladel l'expose en une langue simple, celle de la vie parisienne journalière, sans bruyance, sans affectation de style, en une sorte de contraste voulu entre le ténébreux tragique des faits et l'insignifiance des péripéties.

Dès qu'on saisit cette pensée directrice de sa pièce, celle-ci apparaît à son vrai point, en sa beauté calme et émotive. Si, au contraire, on y cherche l'habituel tapage d'une aventure conjugale, on doit la trouver insignifiante et fade, précisément par ce qui en fait le mérite, l'absence du cri et du désordonné qui eussent été à l'encontre du but poursuivi, savoir : Montrer que c'est par des murmures indistincts, de petites poussées presque insensibles, des « grains de sable » comme le dit la pièce, que nous sommes menés et bousculés par les sentiers de la Fatalité, dans ses défilés et par ses sombres carrefours.

M^{lle} Judith Cladel est entrée dans la vie littéraire avec l'éclat, sinon des éloges avérés, du moins d'une notoriété extraordinaire. Pendant quelques jours, son début a été l'événement parisien, ce feu de paille incessamment

allumé en cette ville étrange qui veut de perpétuels incendies et de perpétuels changements. La voici désormais connue et en évidence. Le but que ceux qui se sont intéressés si vivement à Elle souhaitent, est atteint. Peut-être est-elle destinée à prendre place dans la série de ces beaux esprits féminins qui de tout temps ont ajouté à l'admirable phalange des hommes de lettres français, la grâce et le charme des fleurs féminines. Elle médite déjà sans doute une autre œuvre à laquelle sa brillante aventure récente ajoutera une maturité plus grande d'esprit et d'expérience. Le sang rustique et brûlant qui coule en Elle, fille d'un tel Père, va la mener en des tentatives plus vaillantes encore, plus originales et plus puissantes que sa remarquable œuvrette de début qui, ainsi que vient de l'écrire Paul Margueritte dans *l'Écho de Paris*, atteste « un talent ingénu, plein de promesses, avec de charmantes gaucheries et de sincères élans, objet de curiosité, d'intérêt et aussi de méfiances amusantes, chez certains, de légère envie inavouée, chez d'autres, cortège de son jeune talent à l'éclosion pleine de sève et de son gracieux succès ».

J.-H. ROSNY

L'Autre Femme, 1 vol. de 260 pages. Léon Challey, éd., à Paris.

L'« Autre Femme » ne paraît pas dans le roman des frères Rosny. Ils étudient l'envers de l'adultère, non l'anecdote passionnelle en elle-même, mais son contre-coup au foyer. Comme l'Arlésienne de Daudet, l'« Autre Femme » est le sujet invisible du drame qui se passe entre deux êtres, le mari et la femme, drame sans rejaillissements extérieurs, « sans événements », fait de la jalousie, des instinctives et merveilleuses divinations de la femme, de la passion, des mensonges, des raisonnements éperdus de l'homme inassouvi, cherchant au delà du calme présent un frisson plus intense.

Les Rosny apportent à cette étude toute la minutieuse sincérité de leur science, de leur art psychologique, et disent des choses que nous avons devinées sans pouvoir les exprimer. Mais leur œuvre n'est pas seulement l'étude d'un fait, d'une situation : « Sans être une thèse », dit la préface, « car en vérité on n'y ose conclure, — elle vise à dépasser les annales individuelles. » — Et en vérité elle les dépasse. A la lire, peu nous importe la querelle d'Hubert et d'Hélène, leurs angoisses et leurs jours de paix lourde ; c'est l'histoire « commune à des myriades d'êtres » qui nous intéresse en ses hurlantes et contradictoires constatations ; ce qui nous passionne c'est cette éternelle question : « L'homme est-il simple ou complexe, fidèle ou adultère » de par sa nature ?

C'est là que Rosny n'ose conclure. Il se contente d'exposer — œuvre de penseur — les termes du dilemme, et d'être moraliste de la seule façon qu'on puisse l'être en ce siècle, en nous forçant à désirer, à chercher nous-mêmes une solution.

Il met en présence dans la lutte la plus intime qui soit, toute l'énergie de la nature soufflant à travers l'orgueilleux désir individualiste, le besoin toujours renouvelé de sensations violentes affirmant la vie et la conservant, d'une part ; et de l'autre, la formidable, la positive nécessité d'un groupement familial unique.

Hubert Briare est torturé par la lutte que ces deux rudes adversaires se livrent dans le petit espace de toute conscience humaine, — comme si chaque nouvel être devait résoudre la question pour son propre compte, — et il ne la résoud pas. Qu'il soit fidèle ou qu'il trahisse, il est également malheureux. Quoi qu'il fasse, il doit mentir. Mentir à lui-même ou aux autres.

Dans les temps barbares où nous vivons, l'homme sent la nécessité de la double et persistante protection des enfants par les parents, et la nécessité d'intéresser la femme à un seul foyer. Il essaie d'ériger cette nécessité de conservation de la race en vertu, et les religions l'ont génialement suivi sur ce terrain utilitaire. L'homme pourtant se souvient au fond de lui-même de ses orgueilleuses conquêtes des temps primitifs, et des nombreuses vaines qui lui donnaient chacune une nouvelle affirmation de sa force, de sa valeur, de sa beauté, de sa supériorité ; qui lui rendaient sa confiance en lui-même et le faisaient vivre.

Nous en sommes là à l'heure qu'il est, et le livre de Rosny vaut par cette rigoureuse constatation de notre doute actuel. Le Bien et le Mal ne se formulent plus suivant les antiques affirmations et la rage qui nous prend de ne pouvoir les définir se traduit en nos vies par une inquiétude que rien ne distrait. — Pour être plus heureux, faut-il obéir au vœu de l'individu et à cette terrible nature qui va toujours aux moyens les plus immédiats et les plus sommaires pour nous nourrir de la joie qui nous fortifie ? Faut-il écouter cette autre voix qui parle si haut de la conservation de la race, de sa puissance en face des autres races et des externes fatalités, faut-il être toujours bon pour ce grand ennemi intime, *l'autrui* dont nous avons besoin ?

Ce livre est triste comme une suppliante interrogation, comme l'enfantine question que toute une époque adresse à l'avenir, à ceux qui entreront dans la terre de Chanaan d'une certitude.

Écoutez cette dernière parole, navrante comme la défaite dernière d'un lutteur qui n'a plus foi en lui-même, et qui ne sait pas qu'il pourrait admirer son vainqueur ; il n'a qu'un désir trouble, un instinct qu'il subit, et que nul ne vient magnifier pour lui.

« Véritablement elle n'a pas été gratuite, l'aventure ! Chacune de ses faveurs a été payée ; et de quelle force elle a meurtri le bonheur de trois êtres. Par delà l'océan, *l'autre* s'opiniâtre à souffrir, à pleurer, à espérer je ne sais quel lamentable miracle, à se forger une fiction mélancolique, tournée vers un amant fictif qui n'a, qui n'eut jamais rien d'Hubert, création absurde et pitoyable, chaque jour recommencée, et que ses pauvres lettres attestent. — Ici, l'épouse, depuis trois ans aux écoutes, à la chasse souterraine, dévorée et brûlée par l'odieux mystère. Et lui-même, à chaque heure, a redouté la débâcle : perte de ses enfants, gel de l'abandon... Ah ! oui, l'usure a été lourde, l'hypothèque affreuse de l'équivoque amour... et toutefois, pantelant du péril, de la dispute dernière, que regarde-t-il dans l'avenir, sinon l'adultère encore, l'éclatant malheur d'aimer, comme le pauvre homme de Laghouat, soupirant dans les vallées tranquilles après le formidable Sahara, le sépulchre des sables où blanchissent les os de ses pères. »

Oui, « où blanchissent les os de ses pères » qui tous, tous ont eu soif, ne fût-ce qu'un jour, de ces horizons sans limites de la foi amoureuse, qui seule leur rendait l'éternité sensible et leur donnait la certitude de n'être pas enfermés tout entiers dans l'armure trop ajustée de leur personnalité.

Et devant cette fatalité dont les Rosny ont voulu prendre un exemple dans la vie ordinaire, — dans la vie de trois bourgeois

d'âme moyenne qu'aucune universelle espérance n'a jamais animés d'abnégation personnelle, — devant cette fatalité si bien étudiée dans ses grandes lignes, si bien fouillée qu'on peut enfin lui donner un nom, il vous monte une colère de l'impuissance, de la stupidité, de l'aveuglement de l'homme qui n'a pas su résoudre encore le problème de sa propre faim, de son propre désir et qui reste devant cet obstacle épais les bras croisés, passif, humilié comme un enfant battu, battu parce qu'il a trop demandé, et qui continue à demander encore à voix basse.

N'ont-elles pas mérité de souffrir, ces générations qui ne savent pas se rendre compte des nécessités à concilier, et qui ne savent pas monter assez haut dans la région des pensées-sciences — des pensées généralisantes — pour apprendre au moins de quel côté elles doivent diriger leurs recherches ou leurs efforts ? Elles n'ont pas la force de concentration nécessaire pour découvrir ou créer une unité de bonheur ou même de personnalité ; elles n'ont pas davantage l'héroïque humilité de se reconnaître ouvertement complexes et de vivre courageusement selon cette complexité, confiantes en l'unification à base plus large qui pourrait se réaliser au-dessus d'elles, malgré elles, dans l'univers éclairé par la généreuse franchise de leurs actes, fussent-ils erronés.

Il suffit qu'un psychologue nous montre l'énorme distance qui sépare les termes de ces problèmes gigantesques : individualisme-altruisme, unité-complexité, et l'impuissance haletante, timide, honteuse avec laquelle toute une époque les regarde, pour qu'il mérite d'être mis au nombre de ceux qui ont travaillé pour de larges classes d'hommes — peut-être pour toute l'humanité future.

Le Salon du Champ-de-Mars ⁽¹⁾.

(Troisième et dernier article.)

Exposition Jean Carriès. — Les objets d'art.

On se souvient du retentissement qu'eut à Bruxelles, en 1886 ou 87, l'envoi de Jean Carriès au Salon des XX. Son art, tendu vers l'expression aiguë, révélait des abîmes d'amertume, de mystère, de poignante douleur. Et tandis que la surprenante habileté de métier faisait naître, chez quelques-uns, le soupçon d'un surmoulage que rendaient bien improbables la diversité des œuvres exhibées et leurs qualités expressives, d'autres exaltaient la pensée pénétrante que dégagait chacun des morceaux exposés, l'intensité du sentiment, l'originalité des dispositions ornementales. Dans tel de ses bustes — celui de *Charles I^{er} d'Angleterre*, par exemple — la souffrance et la résignation donnaient à l'œuvre une haute intellectualité. La bonhomie d'un *Franz Hals*, imaginé de toutes pièces par l'artiste, en gage d'enthousiaste admiration (Carriès nous disait : « J'ai fait un père Hals comme il *devait* être, sans me soucier de ses portraits »), la tendresse avec laquelle il modelait des têtes d'enfants, le respect extatique qui lui inspira le portrait de sa mère marquaient d'une griffe spéciale toutes ses créations. Cette sculpture instinctive, violente, tourmentée dans la forme comme l'était l'âme inquiète de Carriès, se rattachait parfois à certaines œuvres maîtresses de la Renaissance auxquelles elle empruntait la finesse, l'élégance, l'ordonnance décorative. Elle était, avant tout, le reflet d'un tempérament véhément, d'une nature fruste qui s'abandonnait sans réserve aux émotions et s'ingéniait à leur donner une réalité plastique.

(1) Voir nos deux derniers numéros.

Une exposition particulière de l'œuvre de Carriès à Paris fortifia l'espoir qu'avaient fait naître ses débuts. Puis ce fut, après un exil de deux années à Montriveau où l'artiste, épris des chatoiements métalliques du grès flambé, s'efforça d'arracher à la flamme le secret de ses alchimies, un triomphe au Salon du Champ-de-Mars. On se rappelle l'éblouissement des vitrines où s'accumulaient, à côté des bustes et des fragments de sa *Porte monumentale*, l'innombrable théorie de ses vases, de ses coupes, de ses pots revêtus d'émaux de toutes nuances, rappelant les colorations somptueuses des vieilles céramiques de Nippon.

La mort a brisé cet effort. Et voici, pieusement réunie dans une salle spéciale empreinte de la tristesse des deuils, l'œuvre complète de Jean Carriès, ses bustes d'enfants, ses têtes de guerriers, de mendiants, d'évêques, les portraits de Franz Hals, de Velasquez, de Jules Breton, de Vaequerie, sa propre image, méditative et sombre, à laquelle l'artiste a joint, dans une pensée respectueuse d'amour filial, le médaillon de sa mère. Et, dominant tout, la *Porte* énorme, labeur de ses dernières années, monument compliqué dans lequel Carriès a cherché, par un effort mal récompensé, à mêler aux lignes de l'architecture gothique les caprices d'une imagination tumultueuse et désordonnée.

Carriès demeure, dans l'histoire de la sculpture contemporaine, une figure d'exception, apparentée aux artisans du moyen-âge bien plus qu'aux artistes de notre époque. Son art, mélange de vérité et de rêve, incomplètement dégagé des formules et des souvenirs, indique plutôt l'essai, l'aspiration, qu'une réalisation définitive. « C'est, comme l'a dit avec raison M. Gustave Geffroy, une intelligence en marche qui n'a pas touché le but. La sculpture de Carriès est seulement pittoresque, son architecture est un recommencement, et ses masques, ses figurines, ses pots s'en vont de l'art gothique à l'art japonais ; il n'a eu que ça et là la vision directe de la nature. Mais nous devons songer qu'il est mort à trente-neuf ans ; que tout cela, en somme, est un énorme labeur, une immense étude d'où allait, sans doute, sortir un grand artiste. »

Dans la fermentation que subit l'art, Carriès n'est pas seul à donner cette impression de tentatives parfois heureuses, parfois vaines. L'évolution des industries artistiques représentées au Champ-de-Mars marque ce moment d'hésitation, cette incertitude sur les chemins à suivre. Depuis quelques années que l'attention des artistes se fixe sur les applications de l'art à la vie quotidienne, les essais sont nombreux et intéressants. Mais le style n'apparaît pas encore nettement. Si la *Vitrine* de M. Carabin est un robuste morceau de sculpture supportant ingénieusement la cage vitrée destinée à être peuplée de bibelots d'art, elle n'affirme qu'un travail d'artiste au métier sûr, à la probité foncière. La *Fontaine* de M. Alexandre Charpentier, l'un des objets d'art les plus attachants du Salon, donne l'impression d'une œuvre de maîtrise propre à révéler la parfaite habileté de l'ouvrier et servie par une intelligence artistique supérieure. La console en mosaïque de bois composée par M. Gall rappelle, par ses dispositions, les meubles de style, et n'était l'extrême perfection du travail et le choix des colorations, n'offrirait que peu d'intérêt. Ses merveilleux cristaux révélateurs, d'une technique approfondie et d'une imagination toujours en éveil, marquent un goût plus sûr, une création plus novatrice, encore que telles formes renouvelées de jadis, telles montures sans grâce imposent des réserves et inspirent des regrets. Le piano en marqueterie de M. Edme Cauty

n'apporte aucun élément nouveau et le buffet composé par M^{me} de Frumerie pour les artistiques produits céramiques de Dalpayrat et Lesbros a des proportions massives déconcertantes.

La lourdeur paraît être le caractère distinctif des essais de cette année. La cheminée de M. Besnard, par exemple, est une erreur manifeste d'un homme de talent. Les pythons qui déroulent leurs anneaux devant le foyer, les flammes d'or qui se déploient sur un vitrail de verres opaques, tout est démesuré, barbare, en contradiction avec l'intimité qu'appelle la destination de l'œuvre.

Les étains de MM. Desbois et Charpentier ont, en revanche, des modèles souples et une grâce séduisante. Citons particulièrement, de ce dernier, une figurine formant, avec un plateau de Delaherche, un encrier d'une sobriété et d'un goût parfaits.

Delaherche a d'ailleurs un ensemble décoratif superbe, l'un des plus beaux et des plus complets qui soient au Salon. Les frises décoratives dont on a vu quelques spécimens à la *Libre Esthétique*, font, dans leurs cadres de boiseries claires, un effet merveilleux et reposant, par leur coloris harmonieux, par la distinction du dessin et la richesse des émaux, comparables aux plus beaux grès japonais, des tentatives malencontreuses qui l'environnent.

La céramique est honorablement représentée, en outre, par M. Bigot, dont les grès clairs, flammés et cristallisés, exécutés en partie sur des modèles de M. Pierre Roche, révèlent une recherche personnelle des plus attrayantes, par MM. Dammouse, Dalpayrat et Lesbros, Lachenal, Desmunt, Rousseau, et par M. Emile Muller, qui a exécuté avec succès divers modèles de M^{me} Besnard, de MM. Grasset et Lenoir. La céramique est, au Champ-de-Mars, la volupté des yeux. N'oublions pas de mentionner, dans cette section, les poteries dues à M. Cazin, le paysagiste, qui s'éprit des charmes de la cuisson il y a vingt ans, et qui fut, peut-on dire, un initiateur.

D'autres objets requièrent l'attention. Voici les tasses et les vases en émail et or, de matière si rare et de coloris si précieux, de M. Thesmar. Voici la coupe en bronze, *La Nuit*, de M. Prouvé, le buvard en cuir, *Les Ronces*, de M. Camille Martin, l'encrier et l'amphore en bronze vert de M. Georges Morren, dont la *Salle de bain*, analysée ici même l'an passé, est fort admirée. Voici les figurines délicates de M. Vallgren et ses essais décoratifs : surtout de table, chenets, lustre pour lumière électrique, plus curieux que pratiques ; les cuirs teints et modelés à la main par M. Saint-André ; les broderies et tapisseries de MM. Rippl-Ronai, Ranson, Maillol ; les reliures d'art de MM. Marius-Michel et Charles Meunier ; les étoffes, avec réserves polychromes ou monochromes et décorations décolorées par les acides, de M. Isaac ; les éventails tapageurs de M. Guérard ; les vases en terre cuite du regretté Joseph Chéret ; les modèles de salières, de bougeoirs, de gobelets, de sucriers imaginés par M. Baffier ; les broderies de M^{me} Duez. L'ensemble dénote une somme considérable d'efforts dans les domaines les plus divers et montre l'importance grandissante qu'attachent désormais les artistes les plus renommés à l'art du décor, à la transformation de l'objet usuel.

Bien que mal exposés, les vitraux d'art exécutés par M^{me} Tiffany, de New-York, sur des cartons commandés à MM. Besnard, Ranson, Roussel, Ibels, Bonnard, Maurice Denis, Vallotton, de Toulouse-Lautrec, Vuillard, Isaac et Sérurier constituent le « clou » de la section des objets d'art. Les artistes choisis ont tous, on le sait, des aptitudes spéciales pour imaginer, en juxtaposant quelques tons plats, les plus ingénieuses harmonies. Dans

l'art de l'affiche, du papier peint, de la tapisserie, de l'illustration ils ont donné les preuves d'un talent original, simplificateur, imprévu et neuf.

L'idée de leur confier le soin de composer des cartons de verrières était des plus heureuses. M. Tiffany a, au moyen de ses verres aux colorations veloutées, si doux à l'œil, si chauds et si riches, réalisé un ensemble exquis. Et l'on rêve au prestige de ces verrières, traversées de soleil, dans l'intimité du *home*, apportant dans la monotonie de la vie quotidienne leur gaité exubérante, la féerie de leurs chatoiements.

Concert franckiste aux Nouveaux-Concerts.

La dernière matinée des *Nouveaux-Concerts*, qui a clos définitivement, le 26 mai, la saison musicale, offrait, outre l'attrait d'un programme neuf, la séduction de deux solistes de choix : M^{me} Georgette Leblanc et M. Théo Ysaye, et la curiosité d'une direction sympathique entre toutes, celle de M. Vincent d'Indy, très populaire parmi les artistes et les amateurs bruxellois.

La renommée que vient d'acquérir en Espagne, comme chef d'orchestre, l'auteur de *Wallenstein* et du *Chant de la Cloche*, a reçu sa consécration à Bruxelles. En trois jours M. Vincent d'Indy est parvenu, grâce à la lucidité de sa direction ferme et compréhensive, à mettre sur pied tout un programme d'œuvres difficiles, exécutées pour la plupart en première audition, et parmi lesquelles deux compositions de longue haleine : la *Symphonie en si bémol* d'Ernest Chausson, divisée en trois parties, et l'exquise légende symphonique *Saugefleurie*, écrite par M. Vincent d'Indy sur un conte de Robert de Bonnières, et qui, depuis sa première apparition aux Concerts populaires, en 1886, était demeurée enfouie dans les cartons malgré l'impression de fraîcheur et de poésie intense qu'elle avait laissée dans la mémoire des auditeurs.

La symphonie d'Ernest Chausson, qui fut jouée deux fois avec succès à Paris, est une œuvre solidement bâtie sur quelques thèmes essentiels et polyphoniquement développée, en style très pur, avec une éloquence pittoresque. Le premier mouvement, le meilleur des trois, a de la puissance, de la vie, une couleur orchestrale charmante en ses timbres spéciaux, évocatifs du joli poème *Viviane*, qui fut si chaleureusement accueilli naguère à Bruxelles. *L'Adagio* qui le suit, largement conçu et plein de trouvailles harmoniques, a paru goûté particulièrement du public. Le final, dans lequel s'enchaînent, avec des modifications de rythme et d'instrumentation, quelques thèmes de la première partie et qui se termine par un choral d'une belle venue, complète le triptyque. L'œuvre de M. Chausson, inconnue à Bruxelles, a été très applaudie. Elle classe définitivement le compositeur parmi les musiciens les plus en vue de l'école française contemporaine.

Diverses compositions de moindre étendue, mais charmantes en leur inspiration délicate et portant nettement la marque de leur nationalité, ont affirmé la vie intense du groupe musical dont César Franck fut l'inspirateur et l'âme. C'étaient : du père Franck lui-même les *Variations symphoniques* pour piano et orchestre, si jeunes, si fraîches, si radieuses, si dénuées de pédantisme, magistralement interprétées par M. Théo Ysaye ; de Gabriel Fauré, la jolie *Pavane* et l'un des airs de danse de *Caligula* qu'on eût volontiers bissé ; de Guy Ropartz, les *Landes*, morceau symphonique plein de jolis effets d'orchestre ; de Charles Bordes, deux *Danses béarnaises*, l'une au rythme alanguiné, teintée de

mélancolie, l'autre emportée, fougueuse, traversée des chauds rayons de soleil du Midi.

Nous avons gardé pour la fin le gros succès de la séance, les mélodies dites par M^{me} Leblanc avec le charme d'une voix pure et vibrante, mise au service d'une compréhension supérieure. Car chez cette artiste d'exception, les moyens vocaux demeurent soumis à l'expression poétique, lui sont docilement asservis. Dire la grâce qu'elle donne au poème de *Phidylé*, si royalement vêtu d'harmonie par Henri Duparc!... Tendre et souriante dans le *Madrigal* de Vincent d'Indy, elle a mis dans le poème de Verlaine *Dansons la gigue*, merveilleusement transcrit par Charles Bordes, une ironie et une amertume qui ont donné à l'œuvre un saisissant relief. On n'imagine pas cette évocation douloureuse rendue avec plus d'intensité.

Et voici, après ce concert sensationnel, qui demeurera l'un des souvenirs dominants de la saison, les violons dans leurs boîtes, et les housses sur les harpes jusqu'aux jours maussades de novembre...

Une Coopérative intellectuelle.

Sur l'initiative de MM. E. Deman, E. Monseur, P. Otlet, G. Tourret-Grignan et Emile Verhaeren, une entreprise nouvelle, vraiment intéressante, est en formation. Il s'agit de centraliser le commerce des livres, des revues, des journaux, en créant une agence où chacun puisse se procurer, sans devoir recourir à tous les intermédiaires habituels, la nourriture intellectuelle qui lui est nécessaire. Par le système de la coopérative, des réductions pourront être faites sur le prix des publications. Mais le véritable but de l'Association, c'est, à la faveur de ce souci d'économie, d'établir, dans l'intention d'élever le niveau général de la culture, une puissante association de tous ceux qui font dans notre pays œuvre sincère de science, d'art ou de morale, pour ne pas dire de politique, quelles que soient leurs tendances philosophiques ou religieuses. « Si notre projet de société se réalise, dit la circulaire adressée par le comité provisoire, la majorité des travailleurs intellectuels s'y trouvera groupée, et certainement ils donneront aux administrateurs de la Société le mandat impératif de soutenir toutes les entreprises de publicité qui en sont dignes, et spécialement tous les efforts qui peuvent se faire dans le pays même. Et rien ne sera plus aisé : les publications malhonnêtes ou absolument sans valeur ne figureront pas sur les listes de périodiques que le Conseil d'administration offrira aux membres à des prix de faveur. Un classement se fera d'ailleurs de lui-même : comme il faut nécessairement apporter à une publication un certain nombre d'abonnements pour obtenir une réduction importante, la Société devra demander à ses adhérents de se mettre d'accord pour choisir les journaux et les revues les plus dignes des souscriptions, autrement dit établir une sorte de referendum pour dresser la liste ; or, il n'est pas douteux que le suffrage général ne donne ses préférences aux meilleures productions dans chaque catégorie ; au surplus, indépendamment de toute intervention directe du Conseil de la société, les publications estimables retireront de grands avantages du système même des abonnements. Ceci ne peut se comprendre que par un exemple : beaucoup de personnes ne sont pas abonnées à la *Société nouvelle* et au *Réveil*, qui n'hésiteraient plus à se faire adresser ces revues, s'il leur suffisait de donner, le 2 décembre, quatre coups de crayon sur une circulaire et de payer, *en une fois*, à leur facteur, vers le

15 décembre, une somme de 43 francs, pour recevoir pendant un an la *Société nouvelle*, le *Réveil*, la *Réforme* et le *Peuple*, publications dont les quatre abonnements pris à part reviennent aujourd'hui à 48 francs, sans compter les ennuis de la poste. Nous engageons les lecteurs à faire eux-mêmes le calcul pour les publications qu'ils reçoivent ou désirent recevoir, par exemple pour le groupe : *Revue générale*, *Journal de Bruxelles*, *Durendal*, *Muséon*, *Justice sociale*, ou le groupe : *Revue de Belgique*, *Revue Universitaire*, *Indépendance*. Ils comprendront aisément combien l'association de toutes les forces intellectuelles du pays peut augmenter la vitalité des publications périodiques d'un ordre élevé. »

Pour jouir des avantages de la coopération, il faudra verser une cotisation minimale destinée à couvrir les frais d'un petit bulletin bibliographique indispensable tout au moins pour indiquer le chiffre des différents prix de faveur offerts aux membres de la Société.

Les coopérateurs payant leur cotisation auront droit :

A. — A des réductions de 10 à 15 p. c. sur la plupart des publications périodiques belges et étrangères ;

B. — A des réductions de 15 à 20 p. c. sur tout livre payé au comptant, sauf crédit de trois mois accordé par le gérant, sous sa responsabilité, aux personnes qu'il jugerait solvables ;

C. — A un tarif de faveur sur les annonces de la *Bourse aux livres* du Bulletin bibliographique de la Société ;

D. — Éventuellement à des réductions sur l'abonnement de lecture à des bibliothèques circulantes à déterminer.

E. — Éventuellement, la Société se chargerait du recouvrement des cotisations des sociétés poursuivant quelque but élevé de science, d'art ou de morale. Les titres de ces sociétés avec le chiffre de la cotisation seraient indiqués dans la circulaire de novembre et les coopérateurs qui n'en sont pas membres pourraient ainsi, dans le cas où un ballottage n'est pas nécessaire, adhérer à l'une ou l'autre d'entre elles sans autre formalité qu'un trait de plume.

Tel est, dans ses grandes lignes, le projet à la réalisation duquel travaillent nombre d'esprits distingués et qui pourra, s'il aboutit, rendre de réels services. On est prié de s'adresser, pour tous renseignements, à M. Tourret-Grignan, 54a, rue Fonsny, à Bruxelles.

La *Coopérative intellectuelle* a déjà réuni 150 adhérents.

PAYSAGES URBAINS

Un coin du vieux Bruxelles : Hôtel Ravenstein. Institut Dupuich.

Les transformations — enfin décidées et que ne retarderont certes pas les velléités d'opposition de quelques députés de province — les transformations de la Montagne de la Cour attirent l'attention sur un des coins les plus intéressants du vieux Bruxelles : les rues Villa-Hermosa, de Terarken et Ravenstein. Dans cet îlot qu'on ne pourrait désirer plus central mais où continuent à régner le silence et la paisible solitude, la pioche s'apprête à faire son œuvre. Qu'il soit permis aux archéologues, comme aux fauteurs de l'Art dans la rue et de l'Esthétique des villes, de souhaiter une intelligente et artistique direction aux escouades de démolisseurs. Mieux vaut conserver d'authentiques vieilles façades que les édifier plus tard en « simili » dans quelque parc d'exposition.

La ville de Bruxelles a obtenu que l'Hôtel Ravenstein, restauré depuis peu, fût compris dans la zone des expropriations. L'hôtel

sera maintenu intact et sa destination actuelle conservée : quelques sociétés savantes et artistiques continueront à y loger leurs foyers. Avec l'hôtel sera conservée aussi la petite maison du XVI^e siècle, qui lui fait suite du côté de la rue Ravenstein. Mais l'Institut Dupuich, plus connue dans le quartier sous le nom de « Synagogue », est appelé à disparaître et c'est bien grand dommage. Cet immeuble est contemporain de l'hôtel Ravenstein et forme son correspondant de l'autre côté de la rue. Sous les plâtras et la chaux se cachent les mêmes vieilles solives artistiquement découpées, les fenêtres heureuses, les claustrales colonnades. Il paraît qu'officiellement tout cela sera abattu pour faire place à un square bien inutile.

Mais depuis peu d'officieux projets sont dans l'air et c'est à eux que va notre sympathie. Les sociétés savantes de Bruxelles, — il y en a plus d'une trentaine et l'hôtel Ravenstein est fort insuffisant — expriment hautement le désir de posséder enfin un logis digne d'elles, digne de leurs collections et de leurs bibliothèques. Le baron de Selys-Longchamps, il y a plusieurs années déjà, exposait au Sénat de Belgique le projet de les doter d'un hôtel des sociétés savantes. L'idée est reprise aujourd'hui et paraît mûre pour la réalisation. Il s'agirait de faire un seul ensemble de l'hôtel Ravenstein et de l'Institut Dupuich et d'utiliser la cour de cet institut pour y édifier une grande salle de conférences et de congrès pouvant contenir un millier de personnes. Les vieux bâtiments seraient restaurés, tout entourés de verdure et la nouvelle rue courbe aurait vue sur ce petit béguinage scientifique.

Le projet, discuté cette semaine dans une réunion des délégués des sociétés savantes, y a rencontré de chaudes adhésions. Il est d'une exécution facile car le coût serait relativement peu élevé. Au surplus, ces messieurs de la science font chorus avec les littérateurs et se plaignent de ce que tous les encouragements sont pour la peinture, la sculpture et la musique. Ils réclament de nos administrations un peu plus de justice distributive. Le public leur donnera volontiers raison, car ils ne l'ont guère habitué à de grandes exigences. Le public saura gré aussi à qui lui conservera la plus grande partie du vieux Bruxelles. Assez comme cela de la monotonie des quartiers neufs.

PETITE CHRONIQUE

La représentation du *Volant* a été précédée d'une conférence de notre collaborateur Edmond Picard. Fidèle à une règle que nous avons respectée depuis quinze ans, *L'Art Moderne* n'en dira rien parce qu'il est des nôtres. M. Edmond Picard consacra des articles à l'exposé des idées sur le théâtre qu'il a proposées à son auditoire français comme moyen de sortir du marécage où ce bel art erupit trop longtemps parmi les moisissures de la comédie d'intrigue, de la comédie de caractère, du petit « morceau de vie » parisien, et du drame en vers genre *Pour la Couronne*.

La *Libre Esthétique* s'est réunie hier en assemblée générale à la Maison d'Art de la Toison d'or. Le rapport présenté par le trésorier, M. Bernier, constate l'excellente situation de la Société, dont l'exercice étouffé clôture, tous frais payés, par un boni d'environ quinze cents francs.

Le succès artistique du Salon de 1895, de ses conférences littéraires et de ses concerts a dépassé, de beaucoup, celui de l'année précédente. Et les exposants ont été largement favorisés : le chiffre des ventes connues de l'administration dépasse 25,000 francs.

Le carillon de la Maison du Roi est enfin placé; on travaille à

l'installation du clavier qui doit le faire fonctionner. Tout sera terminé dans le courant du mois de juin.

La Maison d'Art de la Toison d'Or sera fermée pendant les mois d'été, du 1^{er} juillet au 30 septembre. A partir du 1^{er} octobre, la Société organisera une série nouvelle d'expositions, de conférences et de concerts. Elle s'est, dès à présent, assuré des concours d'artistes qui promettent une campagne exceptionnellement intéressante.

L'ouverture officielle de l'Exposition des Beaux-Arts de Namur est fixée au dimanche 23 juin, à 3 heures. L'envoi des œuvres destinées à l'Exposition doit se faire du 30 mai au 8 juin.

Les œuvres ayant figuré au Salon pourront être adressées en temps utile à l'Exposition de Gand. Pour tous renseignements, s'adresser à M. Jules Trepagne, secrétaire de l'Exposition, à Namur.

Le Salon organisé par le Cercle des Beaux-Arts d'Ostende, dont l'ouverture est fixée au 14 juillet, promet d'avoir une importance considérable. Voici les noms des artistes qui y prendront part :

M^{lle} E. Beernaert, MM. H. Bellis, M. Hagemans, A. Le Mayeur, W. Delsaux, E. Claus, M^{lle} G. Meunier, MM. J. Montigny, Asselbergs, H. Cassiers, E. Carpentier, J. Ensor, M^{me} Collaert, MM. Van der Ouderaa, G. de Burlet, E. Spilliaert, O. Dierickx, L. Dardenne, H. Permecke, M^{lle} L. de Hem, MM. V. Gilsoul, A. Heins, E. Laermans, F. Buelens, Madoux, Marcette, M. Leroy, M^{me} Ronner, MM. A. Ronner, Eug. Smits, A. Vlamincx, H. Staquet, Uytterschaut, A. Musin, Ch. Van den Eycken, Jan Verhas, G. Vanaise, Stremel, Wytzman, André Hennebicq, E. Motte, Stoobant, Is. Verheyden, Degouve de Nuncques, O. Coppens, L. Herbo, Franz Charlet, Ed. Van der Meulen, Heyermans, F. Delgouffre, etc., etc.

Parmi les sculpteurs : MM. Jef Lambeaux, P. Braecke, A. Craco, E. Lefever, P. Comein, Jean Hérain, H. Le Roy, etc., etc.

De l'étranger : MM. Jules Chéret, O. Redon, Tattegrain, Olive, P. Bergeret, Gaillard, W. Mesdag, etc.

C'est aujourd'hui, à 11 h. 1/2, qu'aura lieu l'ouverture de l'Exposition organisée à Gand, dans le péristyle de l'Université, par l'Association belge de photographie.

M. S. Bing, qui avait été très frappé, lors d'un récent voyage à Bruxelles, de l'organisation de la Maison d'Art de la Toison d'or, vient de se décider à créer à Paris une entreprise artistique analogue. Un avis envoyé aux artistes et artisans, très élégamment tiré sur papier du Japon, annonce, pour le 1^{er} octobre prochain, l'ouverture dans les galeries de la rue de Provence d'une exposition permanente et internationale qui, sous le titre *L'Art Nouveau*, groupera sans distinction de catégories toutes les productions artistiques : sculpture, peinture, dessin, gravure, arts du décor, du mobilier et de l'objet utile. Seront admises « toutes les œuvres d'art qui manifesteront une conception personnelle en accord avec l'esprit moderne. »

Voilà, certes, une excellente innovation, destinée à rendre, à Paris, le même service que la Société anonyme L'Art en Belgique. Mais, cette fois encore, parlera-t-on de la contrefaçon belge?

Une exposition ouverte en ce moment rue Laffitte, dans l'ancienne « Boutique bleue » des néo-impressionnistes, devenue, sous la direction de M. Mouline, la « Galerie Laffitte », et où fréquentent tous les artistes et esthètes soucieux d'art neuf, montre, à côté des publications d'art de la *Revue blanche* et des épreuves de *L'estampe originale*, une importante série de lithographies d'Henri de Toulouse-Lautrec : Marcelle Lender, Yvette Guilbert, May Belfort sont les héroïnes préférées de l'artiste qui, d'un crayon synthétique, merveilleusement souple, les campe de dos, de profil, de face, avec une variété d'attitudes, une sûreté d'expressions tout à fait intéressantes.

Des dessins de Vallotton : portraits poussés à la charge, compositions violentes, à l'emporte-pièce, complètent l'exhibition, qui montre réunis les artistes les plus personnels et les plus audacieux du crayon et de la plume.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étaines. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente
OUVERTES TOUS LES JOURS

Entrée libre.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

LA REVUE BLANCHE

BI-MENSUELLE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : fr. 0 60.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un an : 25 fr. — Edition ordinaire, France : 12 fr. — Union postale : 15 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois, en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et artistique. (Charpentier et Fasquelle, éditeurs.)

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. *La Situation actuelle du théâtre en France.* — VICTOR REMOUCHAMPS. *Vers l'âme.* — LES THÉÂTRES A LONDRES. *The Savoy Theatre.* — PUBLICATIONS D'ART. *Pan, The Evergreen, A Northern Seasonal.* — PAYSAGES URBAINS. *Le Sgraffite.* — CONCOURS POUR UNE BORDURE D'ENCADREMENT. — NÉCROLOGIE. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE

(Premier article.)

La Situation actuelle du théâtre en France.

Le théâtre de langue française, dont le centre est à Paris (nombriil du monde trop regardé par les Parisiens-fakirs), n'est assurément pas, à la présente heure, en belle condition de force et de santé. Depuis des ans et des ans (mettons un demi-siècle au moins) il bat l'estrade dans les mêmes champs très épuisés. Il s'attarde en des formes d'une usure devenue lamentable et si son public national, très patient, peu esthétique, bourgeois et facile à contenter, — parce qu'il ne demande à la scène que l'art distractif, art fort bas et en général de camelotte, — accepte avec bonhomie ce régime suranné, à l'étranger, où les choses ne vont pas aussi commodément, on trouve que vraiment la dramaturgie n'y est plus « à la

hauteur ». Rien n'est piteux, en n'importe quelle saison (fût-ce la brillante saison d'hiver en laquelle les spectacles battent leur plein), comme la lecture des affiches théâtrales sur les boulevards : les plats du jour les plus vulgaires, les pièces aux relents de gibier avancé, les légumes flétris, les pâtisseries rances y forment un très écœurant menu auquel aucun apéritif ne saurait restituer l'appétissance.

Inventorions, pour mieux mettre le fait en évidence, car nos voisins de là-bas, s'ils ont mille qualités aimables et des talents à foison, n'aiment pas à confesser leurs infirmités, spécialement celles du domaine de la Littérature dont ils se croient toujours les plus notables représentants humains, et, dès qu'on y conteste leur primauté, qu'on a l'air d'en savoir peut-être un peu plus qu'eux sur la matière de plume, ou qu'on risque, avec discrétion, de leur glisser un conseil, voici qu'une bande couraillante de chroniqueurs et de critiques clame avec ensemble et énergie : qu'ils savent tout cela, qu'ils le savent même depuis vingt-cinq ans et plus !

Soit. Ne chicanons pas là-dessus. Mais alors pourquoi cette brumeuse stagnation en plein dans les vieux marécages ?

Ces vieux marécages, en voici la topographie.

C'est d'abord la comédie dite de caractère ou d'intrigue, en laquelle excella jadis M. Alexandre Dumas fils, en laquelle triompha en des temps plus lointains

M. Émile Augier, en laquelle s'essaient imperturbablement, et, ma foi, avec succès auprès des muses et des belles, MM. Pailleron et Jules Lemaitre. Cela consiste à détacher de la vie parisienne, en ses superficialités les plus conventionnelles, quelques types mondains, de préférence aristocratiques, et à les faire mouvoir autour du sempiternel adultère, pivot obligé en France de toute affaire théâtrale sérieuse. C'est d'ordinaire bâti comme ça vient, sans réalité vraie, mais avec une très séduisante abondance de traits aiguisés, de rapprochements amusants dans les mots ou les idées, d'images originales et ingénieuses, avec lesquels se mettent en harmonie d'élégance les toilettes des dames de la troupe sur lesquelles l'auteur compte beaucoup pour amorcer l'auditoire et qui assurément ne lui font jamais banqueroute.

C'est ensuite la pièce « à grand spectacle » nouveau modèle, dont M. Victorien Sardou tient la spécialité avec une virtuosité inégalée. On connaît ces machines pompeuses et compliquées dont la base (assurément d'un choix heureux et noble) est quelque personnage historique ou quelque époque fameuse, dignes la plupart d'un Shakespeare. Mais, dans la mise en œuvre, quel amincissement et quel cabotinage ! Tout tourne invariablement autour d'une invraisemblable fable d'amour ou de débauche amoureuse introduite dans l'Histoire comme une gousse d'ail dans le gigot. Les événements, expliqués par cet art batifolant, apparaissent en des allures funambulesques qui leur enlèvent toute pénétration. On s'amuse de la beauté du décor et de la splendeur des costumes. Des péripéties, réglées suivant un programme inévitable (la scène de jalousie, la scène de séduction, la scène d'indignation, etc.), servent à faire valoir les qualités connues et les spécialités de quelque comédien ou comédienne célèbres. On s'émeut à fleur de peau, juste ce qu'il faut pour ne rien déranger aux règles de la digestion. C'est de la kaléidoscopie scénique, une sorte de danse serpentine où la trame de l'œuvre fait l'office de l'étoffe voltigeante que colorent des appareils disposés dans les cintres. De-ci, de-là, un bel épisode, tel qu'une fleur orchidée entraînée par un ruisseau d'eaux ménagères. Ces compositions ont, d'ordinaire, trois cents représentations, tant à Paris qu'en province et aux Amériques.

Le vieux mélo (ah ! combien il a la vie dure, le vieux mélo !) se présente ensuite. On ne saurait mieux le résumer que ne le fit en son dernier numéro cette *Revue blanche* très artistique en laquelle toutefois nous lûmes, non sans étonnement, ces deux lignes, seul hommage rendu au dernier fort beau livre de Georges Eekhoud, *MES COMMUNIONS* : « Contes flamands, locaux et drus. De bonne Flandre est bonne, et Georges Eekhoud est de bonne Flandre. » Ah ! vraiment, la littérature belge commence à être supportée difficilement sur « les bords fleuris » et nos voisins s'impatientent. Mais

laissons. Voici comment la *Revue blanche* caricature à bon escient le patriarcal mélodrame en ses variétés classiques : « Il existe trois sortes de *mélos* qu'une intelligence même moyenne ne saurait confondre pour peu qu'elle possède le sens du spécifique : d'abord le grand, le seul, le vrai, le pur mélodrame, gloire de nos ères romantiques, le mélo de cape et d'épée illustré par Dumas le père, comme Dieu lui-même (et de fait, ce créole extraordinaire n'a-t-il pas *tonitrué* toutes ses œuvres ?) ; ensuite le mélo sinistre et judiciaire à la Rocambole, où la nuit descend à l'horizon avec des *allures*, où toute porte qui se respecte dissimule un aimable guépier de chourineurs en éveil, où des épaules de policiers hantent les ruelles, où le quatrième acte suscite la Cour d'assises et du rouge magistral, où le septième tableau évoque généralement la perspective de la Roquette et le petit jour bleu transi, bleu grelottant et une nuque ; enfin, très au-dessous, à des distances, le misérable et piètre mélo à la Dennerly, le mélo pleurnichard etsaugrenu, nous offrant l'éternel supplice des mères à qui l'on supprime un fruit d'entrailles, l'éternel supplice de filles dont quelque abominable individu lubrique convoite les appas et traque la vertu, fâcheux mélo qui nous valut ces geignantes et poussives compositions illustres : LES DEUX ORPHELINES, L'AÏEULE, MARTYRE, etc. »

Bien croqué, mais, que diable ! comment se fait-il que ces ridicules échafaudages aient encore crédit et profit chez le peuple le plus spirituel de la planète ?

Il y a encore la pièce en vers, à laquelle s'applique en sages alexandrins M. François Coppée, et que M. Armand Silvestre revêt parfois de draperies plus légères et plus gracieuses. C'est de l'ennui kilométriquement calendré, s'étalant en longues bandes solennelles et plates, d'un factice irréprochable, que les pieux de la prosodie admirent et auquel les pions font des succès pédantesques. Occasions pour les élèves du Conservatoire de rafraîchir en la mémoire, les us de la déclama-tion traditionnelle où l'on fait un sort à tous les *e muets* et où la pratique des liaisons (dites dangereuses) entre les moindres vocables s'en donne jusqu'à la débauche.

Il y a, enfin, le vaudeville élargi aux proportions des trois actes, en attendant les cinq ; la bouffonnerie ininterrompue, compliquée parfois d'acrobatisme pour montrer les dessous fanfreluchés de la jeune première, le triomphe des quiproquos et des polissonneries. C'est là qu'on s'amuse ! Aussi y va-t-on de préférence et peu à peu ce genre, excitateur du rire et du rut, semble vouloir absorber tous les autres, à l'exception de la cavalcadante machinerie Victorienne.

Tel le bilan, rapidement esquissé, du théâtre contemporain chez la grande nation. De temps en temps un effort pour rompre les mailles du réseau, un vaillant qui fend la presse, crie, gesticule, apporte une œuvre de

nouveauté, de profondeur ou de beauté. Ah ! ouïche. On le repousse, on le bouscule, on le renforce, on l'évacue. Il importe de ne déranger ni les certitudes, ni les habitudes. Va te coucher, gêneur ! Et la parade reprend avec ses paillasses valétudinaires et ses friperies de l'autre demi-siècle, jugée gravement et applaudie mathématiquement par messieurs les critiques.

Soumis à ce régime de table d'hôte, le goût du public se déprime et tourne à l'albuminurie. Toute aptitude à comprendre et à aimer le noble et le grand s'atrophie. On meurt d'ennui à Paris aux pièces d'Ibsen et on goguenarde Maeterlinck. Mounet-Sully seul fait avaler de temps en temps un peu d'Eschyle. Aux pièces de Victor Hugo ne vont que les lycées de jeunes filles. Le théâtre n'est plus qu'un restaurant de nuit où l'on cantharide les champagnes. L'art peu à peu glisse au bastringue et au chahut.

Récemment Catulle Mendès, découragé et pris de nausée, demandait si ça n'aurait pas de fin ? et quoi allait venir pour renouveler cet ameublement d'hôtel garni qu'on dirait acheté au Louvre.

Aucuns y pensent, aucuns y ont pensé, ailleurs qu'à Paris, et c'est cela que nous tâcherons d'exposer avec notre bonne volonté départementale.

VICTOR REMOUCHAMPS

Vers l'âme. (Collection du *Réveil*.) Bruxelles, chez Edmond Deman.
Brochure de 113 pages sur hollandaise Van Gelder.

Effort d'un poète pour lire dans son âme, pour la deviner ; et tout son effroi devant ce gouffre qui se creuse toujours plus avant à mesure que sa pensée le scrute.

Quelques mots de la préface :

« J'ai tenté de me connaître. Je sais que l'œuvre est impossible. Nous autres, hommes, nous avons dû inventer les dieux pour qu'ils réalisent nos espoirs. Je n'ai pour toute science que l'angoisse infinie de moi et de tout. Je ne crois qu'au mystère... »

« J'aurais aimé me dire. J'aurais aimé me surprendre en ma clarté réelle. Mais vivre c'est changer sans cesse... Qu'on m'invente un miroir qui fixe le vertige ! Notre existence ne suffit pas à refléter notre âme. Quand je mourrai, je n'aurai pas vécu toute mon âme. Je ne puis donner d'elle ici que des lueurs, que des mirages, bien plutôt. Vous ne saurez pas qui je suis. Vous ne saurez même pas qui je crois être. Mais je me laisse être sincère... N'attendez pas la clarté vraie. Pourtant je veux dire ma vision, car elle est le songe loyal et documentaire d'une âme. »

Voilà bien le livre : songe loyal et documentaire d'une âme. Livre de religion, de cette religion du mystère qui nous emporte tous, tous ceux de nous qui vivons en nous-mêmes. Certains diront que cette « secte » ne contient que de rares oisifs préoccupés de leur « moi » et dépourvus de vitalité suffisante pour organiser entre eux et les choses une activité, une réciprocité vibrante d'inconscience. Mais n'est-ce pas aux siècles d'action forte où les croyances pesaient comme une indiscu-

table fatalité sur les déterminations et sur les vies des hommes, leur barrant d'inconscience tout un côté des choses, qu'écloraient ces *Âmes intérieures*, qui nous ont laissé de si pénétrantes analyses d'une vie d'âme aussi combative, aussi énergique, aussi affirmative que la vie extérieure de leur siècle. Peut-être même ces analyses étaient elles aussi spontanées et inconscientes que les guerres des puissances ennemies : le domaine de la pensée n'est pas forcément un domaine conscient ; et se démener dans ce puits intérieur peut témoigner d'une vie plus intense, plus nécessairement, plus fatalement imposée que ne l'est la lutte pour le pain quotidien.

Les questions que se pose notre génération — presque aussi souvent agaçantes mais à coup sûr aussi significatives que les « pourquoi ? » enfantins — annoncent qu'un nouveau monde apparaît, dont nous ne connaissons ni les abords ni les routes, et vers lequel nous pousse notre naturelle soif d'espace. Déjà le nombre de ceux qui cherchent à s'y orienter est si grand qu'il s'y trouvera des prophètes avant qu'il soit longtemps. Mais à quoi bon des prophètes ? Puisque quelques disciples parlent une langue si haute qu'on peut les écouter et les juger comme on juge les poètes de *l'Imitation*, puisqu'on peut dire la profondeur de leur âme, leur désir d'infini, leur mépris du présent, ou du moins leur indifférence pour tout ce qui peut être connu, traversé de part en part.

On les accuse de vivre d'abstraction, de ne pas donner de corps à leur pensée, à cette pensée qui leur fut pourtant suggérée par des corps. Il serait d'un puissant artiste de nous imposer une abstraction nouvelle au moyen d'une image ou d'une suite d'images, certes.

Mais toute époque est-elle équilibrée, tout artiste est-il « l'homme » complet ? Voilà si longtemps qu'on ne nous donne que des images décoratives, que des racontars, que des faits si péniblement enveloppés de généralité ; ne pourrions-nous souffrir que quelques-uns viennent nous parler de ce qu'on peut trouver dans ces images, sans les faire repasser devant nous ?

Dois-je aller jusqu'à injurier ceux qui ne comprennent pas ce langage décoloré de vie extérieure, cette confession sincère, profonde plutôt que circonstanciée ? Faut-il leur dire d'ouvrir les yeux et de regarder autour d'eux dans tous les arts, toute cette jeunesse d'aujourd'hui, cherchant sourdement la synthèse, se lançant dans l'abstraction pour se reposer de l'excès de faits qu'on lui a montré, désireuse d'achever l'évolution actuelle par la condensation, la contraction qui suit toutes les expansions ? Le moment est-il venu de condenser ? Qu'en sait-on ? Quelques esprits, de plus en plus nombreux, le désirent : il semble que cela indique et légitime un mouvement, fût-il partiel.

Pourquoi alors serait-il « prétentieux d'énoncer des pensées » (cela a été dit à propos de *Vers l'âme*) quand on en a ? Quand on vit de cette vie, aussi sincèrement que les gourmands vivent du plaisir de leur palais ?

On reprochait encore à Victor Remouchamps de prendre des vérités connues et de les habiller de formes neuves. Qu'est-ce qui est neuf ? « La matière demeure et la forme se perd », disait Ronsard ; la « forme », cette seule chose qui change. Quand un homme touche le fond, l'essence, la matière de notre vie, c'est qu'il a atteint à cette bonne et haute banalité qui fut connue de tous comme le pain, c'est qu'il a le sens *de ce qui est* ; et s'il a trouvé en lui-même une forme nouvelle pour dire ce que toutes les religions, toutes les affectueuses prudences et toutes les tremblotantes

philosophies ont dit avant lui, c'est que cet homme a de la moelle dans les os, et que c'est un poète-penseur.

Il voit distinctement les vieilles lois générales à travers une nouvelle série de choses et il les dit avec cette confiance et cette simplicité enfantines dont nous ne voyons pas la grandeur, parce qu'elle nous fait honte de notre précédent aveuglement. Il se peut que nous ayons pensé quelque chose de ce qu'il dit. Mais nous n'en savons rien, et nous n'en aurions jamais rien su, s'il n'avait pas parlé. Pour moi, je le remercie d'avoir condensé en quelques mots, en quelques secourables solidifications, ce que j'appréhendais vaguement du « Silence », de « l'Illusion et du Mensonge » et de plusieurs autres choses, et je ne peux pas disséquer critiquement une unité sincère comme celle de V. Remouchamps. Il est, de par son tempérament, un étudiant de l'histoire naturelle de l'âme, et son livre annonce que l'outil d'une intense, d'une opiniâtre loyauté vaut mieux pour creuser cette science que toutes nos empiriques dogmatisations.

Je vois qu'il n'est pas parfait et ma paresse lui demanderait parfois une image — et pourtant j'ai honte de ne pouvoir mieux parler de lui — car je sais que ceux qui désespèrent de trouver autour d'eux des lueurs profondes peuvent aller à lui comme à un frère qui leur dira les éternelles pensées de toute leur race, grandies par une angoisse religieuse qui enfla toutes nos pauvretés pour en faire des choses divines. C'est toute la joie de Dieu qui revient et nous hante, — sans la *personne* de Dieu. C'est un peu de la foi de plusieurs, de la foi de demain peut-être; c'est l'oubli des antiques symboles rendus inutiles par un sentiment qui éclate à notre époque et qui l'aurole de la clarté des beaux aboutissements : le sentiment, la notion, la sensibilité même du MYSTÈRE.

LES THÉÂTRES A LONDRES (1)

V. The Savoy Theatre.

Avec ses fauteuils de velours turquoise, les rideaux vieil or qui encadrent, dans les loges, l'éblouissement des diamants et la grâce des toilettes de style; avec son architecture Renaissance, son foyer or et blanc, ses couloirs où d'épais tapis assourdissent les pas, le théâtre de M. D'Oyly Carte est d'une élégance suprême. On y respire, dès l'entrée, une atmosphère de luxe, — d'un luxe plus raffiné encore que dans la plupart des autres salles de spectacles de la Métropole. Ce petit espace où, par d'ingénieux artifices, s'élève sur un terrain décliné d'une superficie restreinte une scène assez profonde pour y déployer une figuration respectable et une salle qui contient quatre étages de spectateurs, semble concentrer toute la coquetterie de la haute vie anglaise.

C'est à l'opérette qu'est voué le Savoy Theatre, ou plutôt à ce genre mixte, spécial au goût britannique, qui tient de l'opéra comique, du vaudeville et du ballet, et dont nous avons cité un exemple caractéristique : *The Shop Girl* de MM. H.-J.-W. Dan et Ivan Caryll, jouée au Théâtre de la Gaieté. Sir Arthur Sullivan, le compositeur le plus populaire en Angleterre, est le fournisseur attiré de cette jolie scène et il arrive parfois que telle de ses partitions, le *Mikado*, par exemple, y tient l'affiche cinq ou six cents soirées consécutives. Le goût des Anglais pour le théâtre, l'énorme population de Londres, le flot, sans cesse renouvelé, des étrangers qui y affluent expliquent ce phénomène. Grâce à la

continuité des représentations, les *managers* peuvent engager dans la mise en scène un capital dont le chiffre ferait bondir les directeurs de nos plus grandes scènes. Il est vrai qu'en employant dans la confection des costumes, au lieu des lustrines et des satinettes vite fripées et usées, des étoffes sérieuses, des velours, des draps, des satins de prix, ils réalisent une économie en évitant le coûteux renouvellement du matériel.

Une administration ainsi comprise donne à la toilette extérieure des pièces représentées une rare magnificence. Et cette toilette entre, nous l'avons dit, pour une bonne part dans le succès des œuvres auprès d'un public infiniment moins difficile que le nôtre sur la qualité d'art qu'elles recèlent.

Nous ne pensons pas que la puérile affabulation imaginée, sous le titre *The Chieftain*, par M. F.-C. Burnand, et qui paraît issue en ligne directe des *Brigands* d'Offenbach, réussisse, en Belgique ou en France, malgré l'éclat des costumes et les splendeurs de la mise en scène, à intéresser les spectateurs. Et la musique incolore d'Arthur Sullivan n'ajoute guère d'attrait aux niaiseries d'un livret languissant relevé de facéties plus voisines du cirque que du théâtre. Il y a entre le luxe de la salle, la richesse des costumes, l'attention soutenue d'un public aristocratique et la pauvreté du spectacle un disparate affligeant. Quelle somme d'efforts, de bonne volonté, d'argent, de talent vainement dépensée !

L'élément bouffon du *Chieftain* est, détail piquant, confié à un touriste anglais égaré dans une sierra des environs de Séville et sur lequel s'accumulent, avec les coups de pied au derrière, toutes les mésaventures. Peter-Adolphus Grigg est sorti de toutes pièces d'un vaudeville parisien. Il est grotesque dans son costume, dans ses gestes, dans ses discours, dans ses couplets, dans les entrechats qu'en consciencieux acteur comique il est traditionnellement tenu d'exécuter, — tandis que la belle Juanita, personnifiée par Miss Owen, dessine avec une grâce nonchalante des pas voluptueux. C'est, dans toute sa fleur d'ironie, l'Anglais au voile vert, au veston à carreaux extravagants qui a fait la joie de nos débuts au spectacle.

Ce trait d'autoblaguisme est d'autant plus caractéristique que les Anglais n'en sont pas friands et préfèrent se moquer de leurs voisins. Nous avons vu dans *The Shop Girl* un certain comte de Saint-Vaurien malicieusement coiffé d'un chapeau à bords plats, décoré d'une rosette écarlate, et dont le rôle était assez déplaisant. La méchanceté ne s'attaquait même pas uniquement au costume et au langage. En retrouvant à l'improviste, le lendemain, au cœur de Londres, sur la scène la plus *fashionable* de la capitale, le classique touriste britannique traité comme un clown, nous avons reconnu qu'une nation qui se moque avec tant de bonhomie d'elle-même a bien le droit de railler aussi les autres.

PUBLICATIONS D'ART

Pan. — AVRIL-MAI 1895.

La Société *Pan*, de Berlin, dont nous avons annoncé la constitution et exposé le but vulgarisateur, vient de faire paraître la première livraison de sa revue internationale : quarante-huit pages de texte grand in-4° et quatorze planches hors texte, gravures sur cuivre, eaux-fortes, lithographies, phototypies, glyptographies, etc. Une variété extrême de tendances et de procédés : Arnold Böcklin coudoie Vallotton et Albert Dürer voisine avec Félicien Rops. Texte allemand et français : Nietzsche, Novalis, Johannes

(1) Voir nos numéros des 3, 10, 17 février et 3 mars derniers.

Schlaf, Théodor Fontane, W. von Seidlitz, Bierbaum, B. von Liliencron, R. Dehmel, G. Sheerbart, W. Bode, P. Verlaine, S. Mallarmé, etc. Parmi les illustrations, citons le *Persée* de Böecklin, *Cassandre* de Max Klinger, un *Jardin de brasserie* de Liebermann, le *Roi maure* de F. von Uhde, le *Christ* de J. Sattler, la *Poésie de Mallarmé* de F. Khnopff, *Oude Kat* de F. Rops, *Suppho* de M. Dumont, un intérieur de Whistler, le *Schumann* de Vallotton, les reproductions de médailles de Chaplain, Dupuis, Chapu et Roty, les ornements et culs-de-lampe de L. von Hoffmann, Hans Thoma, Franz Stuck, Otto Eckmann, Axel Gallen, etc.

La revue *Pan* paraîtra par livraisons bimensuelles (40 pages de texte et 12 planches) et trimestrielles (60 pages de texte et 16 planches), de façon à former, chaque année, un volume d'au moins 240 pages de texte, avec 70 planches d'art.

Il sera publié trois éditions : l'une tirée à 1500 exemplaires, au prix annuel de 75 marks; une édition de luxe, sur japon impérial, restreinte à 70 exemplaires, au prix de 160 marks; enfin une édition d'artiste, à 30 exemplaires, hors commerce.

Le prix de chaque livraison est fixé à 20 marks pour la revue bimensuelle, à 30 marks pour la revue trimestrielle. Les exemplaires de l'édition de luxe ne pourront être vendus séparément.

La Société *Pan* a choisi pour la représenter à Bruxelles la Société anonyme *L'Art*, avenue de la Toison d'Or, 56.

**The Evergreen. A. Northern Seasonal, 1895,
Part I. Spring.**

En même temps que paraissait à Berlin la revue *Pan*, un groupe d'écrivains et de peintres inaugurerait à Edimbourg la première partie d'un curieux et artistique recueil, *The Evergreen*, qui comprendra quatre volumes correspondant aux quatre saisons et, dans la pensée des fondateurs, en harmonie avec chacune d'elles. Le *Printemps* (*Spring book*), qui ouvre la série, est un joli volume d'environ 150 pages, relié en cuir gaufré et illustré de dessins à la plume par C.-H. Mackie, W.-G. Burn-Murdoch, J. Duncan, W. Smith, J. Cadenhead, W. Walls, P. Macgillivray, P. Sérusier, Helen Hay, Alice Gray, etc. Le plan est neuf et ingénieux. Divisé en quatre parties, le *Spring book* chante le printemps dans la Nature, dans la Vie, dans le Monde et dans le Nord. C'est un revival charmant de poèmes et de proses, dû à la collaboration enthousiaste de jeunes écrivains et d'hommes de science parmi lesquels, à côté des signatures de V. Branford, A. Carmichael, J. Geddie, W. Maedonald, W. Sharp, J.-A. Thomson, A. e D. Herbertson, P. Geddes, J.-J. Henderson, H. Laubach, R. Stephens, F. Macleod, nous avons trouvé celle de notre compatriote Charles Sarolea, qui a accepté, à la suite des incidents dont on se souvient, une chaire à l'Université d'Edimbourg (1).

M. Sarolea publie dans *The Evergreen* un article dans lequel il exalte la renaissance de l'idéalisme dans la littérature française. « Même en tenant compte de ce qu'il peut y avoir, dit-il, de dilettantisme, de snobisme et d'insincérité dans cette invasion de tous les ésotérismes, comment, malgré tout, méconnaître ce que la jeune littérature a apporté dans son œuvre de sympathie plus large, de souffle plus pur, d'inspiration plus généreuse et en même temps d'originalité plus intime et moins extérieure, comment ne pas applaudir à la disposition de la littérature brutale et de la littérature hystérique, comment ne pas saluer avec une joie confiante l'art français qui va s'épanouir et le renouveau qui va fleurir ! »

(1) Voir *L'Art moderne* 1893, p. 361.

La seconde partie de *The Evergreen, the book of Autumn*, paraîtra en septembre. La troisième partie, *the book of Summer* sera mise en vente en mai 1896 et *the book of Winter* en novembre 1896. Le prix de souscription est de 5 shillings par volume, d'une Livre pour le recueil complet. Les souscriptions sont reçues à Edimbourg chez MM. Patrick Geddes, Lawnmarket; à Londres, chez M. T. Fischer Unwin, Paternoster Square; à Bruxelles, à la Maison d'Art de la Toison d'Or.

Supplément au catalogue de l'Œuvre gravé de Félicien Rops, par ERASTÈNE RAMIRO. Illustrations de FÉLICIEEN ROPS. Fleurons et culs-de-lampe par ARMAND RASSENFOSSÉ. Un volume grand in 8° de 200 pages. Paris, librairie Floury. Tirage à 570 exemplaires numérotés, dont 20 sur japon, avec triple état des planches, à 100 francs, 50 sur hollandaise à 70 francs, 500 sur vélin à 35 francs.

On sait avec quelle ferveur M. Erastène Ramiro — pseudonyme de notre confrère du barreau de Paris Eugène Rodrigues — commente l'œuvre admirable, jadis à peine connue, actuellement au premier plan, du maître graveur Félicien Rops. En deux volumes dans lesquels la critique et l'érudit apparaissent nettement sous le biographe et le collectionneur, M. Ramiro a classé et décrit les innombrables planches — gravures et lithographies — que la verve inépuisable de l'artiste a éparpillées avec une royale prodigalité.

Le *Catalogue descriptif et analytique de l'Œuvre gravé de Félicien Rops*, paru chez Conquet en 1887 avec une notice biographique et critique de M. Ramiro (1), relevait plus de 600 pièces. *L'Œuvre lithographié*, qui le suivit en 1891 (2), en mentionnait plus de 250. Une seconde édition de *L'Œuvre gravé*, — la première avait été rapidement épuisée, — éditée par M. E. Deman en 1893 (3), complétait le premier tirage, en rectifiait quelques inexactitudes. Et voici que le *Supplément* auquel l'auteur vient de consacrer ses persévérants labeurs se présente sous l'aspect d'un fort volume de 183 pages. Il relève, pour la plus grande joie des admirateurs de Rops, toute une série de planches non cataloguées jusqu'ici et dont bon nombre, parmi les plus belles, sont reproduites dans l'ouvrage pour lequel l'artiste a, en outre, gravé cinq planches nouvelles. « Si le texte n'a d'autre prétention que de fournir un guide documentaire assez exact, dit modestement M. Ramiro, les trente-cinq croquis originaux de Rops, semés à travers la typographie, et les cinq compositions inédites qu'il a exécutées et gravées spécialement et *uniquement* pour ce livre, constituent une décoration précieuse dont il n'existe nul équivalent en librairie. »

Nous avons apprécié la méthode, l'intelligence et la conscience artistique avec lesquels M. Ramiro a mené à bonne fin le travail considérable qui a été pour le prestigieux artiste un précieux adjuvant. Les mêmes qualités se retrouvent dans le *Supplément*. Après un *Avant-propos* dans lequel l'auteur expose spirituellement la lente initiation des éditeurs à l'œuvre de Rops, sont analysés successivement : les compositions diverses, les planches d'étude, les pièces *attribuées* à Félicien Rops (oh ! le délicat euphémisme !), les menus, lettrines, adresses et marques, enfin les illustrations. Dans un appendice qui forme l'un des chapitres les plus attachants, M. Ramiro publie une série de lettres dans lesquelles Rops expose une série d'illustrations projetées et restées en souffrance. « Prose excellente, alerte, spirituelle, narquoise, ironique,

(1) Voir *L'Art moderne*, 1887, p. 117.

(2) Voir *L'Art moderne*, 1891, p. 206.

(3) Voir *L'Art moderne*, 1894, p. 351.

abondante en figures inattendues, en traits divergents, en digressions désordonnées, et surtout en formules ingénieusement propres à entretenir dans le cœur des hommes les plus chimériques dessins. Sans doute Rops eût consacré à son crayon le temps qu'il a donné à sa plume, il eût exécuté toutes les œuvres dont se languissent tant de ses admirateurs. Mais ses autographes valent bien qu'on s'attarde à les recevoir. Et à quiconque le chicanerait, Rops pourrait répondre que les dettes de peintre ont été acquittées par l'écrivain. »

Il était, certes, d'un rare intérêt de montrer avec quelle verve endiablée Rops manie la plume. Et le prétexte des œuvres projetées était un ingénieux artifice pour introduire dans son *Œuvre gravé* quelques-unes de ses œuvres écrites.

PAYSAGES URBAINS

Le Sgraffite.

Dans une notice qu'il vient de publier (1), M. Louis Cavens recommande avec raison, pour remplacer la peinture à l'huile qui donne à nos rues une si désolante uniformité, le procédé du sgraffite qui, après avoir été utilisé dans l'antiquité, repris au temps de la Renaissance, est tombé dans l'oubli jusqu'en ces dernières années où il a été remis en honneur dans diverses villes, notamment à Vienne, à Dresde, à Londres. Il y a quelques spécimens de sgraffites à Bruxelles : au n° 193 de la chaussée de Charleroi, rue Van Moer, rue Defacqz, rue Faider, avenues Louise et de la Toison d'or, etc.

Mais qu'est-ce que le sgraffite ?

« Sgraffito, en italien, signifie égratigné, gratté, gravé. Comme son nom l'indique, il s'agit d'une véritable gravure faite dans un mortier préparé à cet effet. Diverses couches très minces de ce mortier sont superposées ; chacune d'elles est enduite d'une couleur différente. Puis on grave. Il s'agit surtout d'avoir un artisan habile qui sache faire cette gravure adroitement, avec délicatesse et fermeté. »

Indépendamment de la variété infinie d'aspects qu'on peut donner par les sgraffites aux habitations, le procédé présente les avantages d'une solidité étonnante, d'un entretien aisé et d'un prix relativement modéré. « Ils sont, dit M. Cavens, incomparablement plus durables que la généralité des enduits adoptés aujourd'hui, peut-être plus solides que la pierre, et conviennent dans nos contrées humides où les matériaux se désagrègent rapidement.

« Comme effet décoratif, rien ne peut leur être comparé. Qu'on se représente, en effet, les façades de nos innombrables maisons recouvertes de sgraffites. Tous les styles peuvent être utilisés. Toutes les fantaisies peuvent se donner libre cours. Toutes les couleurs peuvent s'y rencontrer, rehaussées d'or et d'argent.

« Ceux qui ont vu, entr'autres, la nouvelle Pinacothèque, à Munich, ornée de fresques, le Vieux-Château, à Dresde, orné de sgraffites ; ceux qui ont vu dans la via Nuova, à Gênes, un antique palais orné de peintures à la détrempe qui, datant de plusieurs siècles, rappellent encore leur splendeur passée ; ceux qui ont vu aux environs de cette ville ainsi qu'aux environs de Florence et de Rome les nombreuses villas recouvertes de fresques dont une fut, à ce que l'on assure, dessinée et peinte par Raphaël, ceux-là peuvent se faire une idée de ce que notre ville deviendrait

(1) *Le Sgraffito*, 15 p. Bruxelles, Imprimerie Polleunis et Ceuterick.

par l'adoption et la généralisation du procédé qui nous occupe.

« A notre avis, l'emploi du sgraffite n'exclut en aucune manière le travail de l'architecte et du sculpteur. Tout au contraire. Il doit être utilisé en même temps que l'architecture et la sculpture pour former avec celles-ci un ensemble vraiment remarquable, plein de grâce et d'harmonie. Bien plus, il les ferait valoir dans une large mesure. Et puis, quel aspect riant, quelle gaieté cette polychromie donnerait à nos rues, dans nos climats brumeux ! »

M. Cavens sait-il que le gouvernement a, il y a quelques années, envoyé M. Mellery à Dresde pour étudier les sgraffites du Vieux-Château ? Il était question d'appliquer le procédé à certains monuments publics, notamment au Palais des Beaux-Arts. Il serait intéressant de savoir ce que ce projet artistique est devenu.

Concours pour une bordure d'encadrement.

Suivant l'exemple donné par le *Studio*, dont les concours obtiennent à Londres un si vif succès, le *Journal des Artistes* met au concours un modèle de bordure d'encadrement.

Les concurrents devront se conformer aux conditions d'exécution en usage chez les encadreurs, c'est-à-dire fournir un angle ou coin du cadre, et un morceau de frise, composé de telle sorte qu'il puisse former le milieu d'un côté et présenter à ses deux extrémités le raccord nécessaire (et autant que possible facilement dissimulé) avec les morceaux de frise suivants.

Les concurrents ont toute liberté comme largeur de leur ornementation, comme profils de cadres et comme disposition. Toutefois, ils sont avertis que les dimensions en largeur des bordures sont rarement supérieures à 30 centimètres et inférieures à 3 centimètres, que la longueur des raccords pour la commodité du moulage est en moyenne de 35 centimètres.

Le concours sera à deux degrés.

Les artistes devront d'abord fournir un croquis indiquant, par le procédé qu'il leur plaira (crayon, plume, aquarelle, etc.), leur idée d'une façon claire.

Ce croquis devra représenter un quart du cadre avec l'indication nette du raccord d'un morceau de la frise avec le morceau suivant et avec l'angle.

Les meilleurs croquis dont le nombre n'excédera pas 10) seront publiés dans le *Journal des Artistes* et leurs auteurs recevront une prime de 25 francs.

Les dix concurrents primés pourront prendre part à la seconde épreuve du concours.

Pour cette seconde épreuve, ils devront fournir le morceau de frise et l'angle exécutés en plâtre. Trois projets seront choisis et seront payés 100 francs, 75 francs et 50 francs.

Les dessins pour la première épreuve du concours devront parvenir le 20 juin au *Journal des Artistes*, 33, rue du Dragon, dont l'administration donnera tous les renseignements techniques que pourraient désirer les artistes.

NÉCROLOGIE

Franz von Suppé, un des compositeurs les plus populaires de notre époque, vient de mourir à Vienne.

Il était, dit le *Guide musical*, né à Spalatro, en Dalmatie, en 1820. Sa grande réputation date de *Fatinitza*, opéra comique en

trois actes, qui fut joué pour la première fois à Vienne, en février 1876. La pièce passa rapidement sur la plupart des scènes allemandes et fut représentée également à Paris, en 1879, après avoir obtenu un succès considérable à l'Alcazar de Bruxelles, sous la direction Humbert. *Boccace*, opéra comique en trois actes, n'eut pas moins de succès deux ans plus tard, et s'est maintenu jusqu'aujourd'hui sur les scènes de province en France et en Belgique, ainsi qu'en Allemagne.

Franz von Suppé, qui avait d'abord étudié la médecine, et qui eut des commencements très difficiles, est le véritable créateur de l'opérette viennoise, un genre différant assez sensiblement de l'opérette française d'Offenbach et de Lecocq. Les grands ensembles de chœurs y ont une tout autre allure, les rythmes de valse et de polka se substituent aux rythmes binaires plus alertes de la marche et du couplet français. Suppé a donné aussi une plus grande importance à l'orchestre, et il y a, dans toutes ses partitions, des pages instrumentales et chorales largement conçues et développées avec infiniment de grâce et d'ingéniosité. Pendant longtemps, son ouverture *Poète et Paysan*, écrite pour un opéra qui n'a jamais été achevé, figura avec succès au programme des concerts symphoniques et elle y fait encore de temps à autre une apparition.

On doit également à Suppé nombre de compositions religieuses, entre autres un *Tantum ergo* qui est considéré comme un chef-d'œuvre, ainsi que des symphonies et des lieder.

Suppé, qui était plus Italien qu'Allemand et qui avait d'ailleurs reçu des conseils de Donizetti, restera certainement l'une des figures intéressantes de ce siècle musical, à son rang, bien entendu, de petit maître de la musique récréative.

Depuis longtemps il était souffrant; et il avait presque complètement perdu la vue.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Au Pays de Paul et Virginie, par JULES LECLERCQ; ouvrage accompagné de gravures et d'une carte; Paris, Plon, Nourrit et C^{ie}. — *Souvenirs d'un artiste dramatique*, par HENRY BECQUE; Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, rue Bonaparte, 31. — *Nos Maîtres*, études et portraits littéraires, par TÉODOR DE WYZEWA; Paris, Librairie académique, Perrin et C^{ie}. — *Le Chemin nuptial*, roman, par ROBERT SCHEFFER; Paris, A. Lemerre.

Musique.

Pilate livre le Christ (échos de l'Orient judaïque), par le prince EDMOND DE POLIGNAC. Partition pour orchestre, solo et chœur. — *Les Landes*, paysage breton pour orchestre par J.-GUY ROPARTZ; partition et parties d'orchestre. Paris, E. Baudoux et C^{ie}, 30, boulevard Haussmann. — *Sonate* pour piano et violon par GUILAUME LEKEU (1870-1894), ornée d'une lithographie de Carlos Schwabe; Paris, E. Baudoux et C^{ie}.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de la Société des Beaux-Arts de Bruxelles, actuellement ouvert dans les salles du Musée moderne, sera définitivement fermé aujourd'hui dimanche, à 5 heures.

Le Gouvernement vient d'acquérir pour le cabinet des estampes une nouvelle série d'eaux-fortes de M. James Ensor. Cette série comprend entre autres quelques-unes des planches exposées aux

Salons des XX et de la *Libre Esthétique*: les *Mauvais juges*, *L'Ange exterminateur*, le *Combat des pouilleux* et des paysages.

Gand-Attractions organise pour aujourd'hui, dimanche, à 4 h. 1/2, une audition de *Christus*, symphonie mystique d'Adolphe Samuel, directeur du Conservatoire royal de Gand. La Société « Gand-Attractions » croit ainsi satisfaire au désir unanimement exprimé de voir donner une audition de cette œuvre accessible à tous les amateurs de musique. Il s'agit, en effet, d'un véritable concert populaire, attendu que, outre des places à 3 francs et à 1 franc, il y en aura à 25 centimes. Le concert a lieu dans la grande salle du Casino.

L'œuvre sera exécutée par les professeurs et élèves du Conservatoire royal de Gand; de nombreux amateurs ont promis leur concours. L'auteur dirigera son œuvre.

On trouve les billets pour les places réservées, chez MM. Breitkopf et Härtel et chez MM. Schott frères, éditeurs de musique à Bruxelles.

L'orchestre de la Scala de Milan donne tous les soirs un concert symphonique à « Venise », dans la grande salle des auditions. En Italie, cet orchestre est considéré comme un des plus fameux du pays, et son chef, le chevalier Cimini, jouit d'une grande réputation artistique. Les quatre-vingts exécutants qui composent l'orchestre de la Scala interprètent des œuvres des écoles italienne, française, allemande, suédoise, russe, de toutes les époques. Prix d'entrée: galeries, 2 francs; parterre, 1 franc.

La grande salle des auditions peut contenir 3000 personnes.

PRIX DU ROI. — Le concours pour le prix du Roi (25,000 fr.) à décerner cette année sera attribué au meilleur ouvrage qui fera l'histoire de la fondation par les principaux peuples anciens et modernes de leurs dépendances d'outre-mer, en exposant surtout les avantages politiques et économiques qu'ils ont retirés directement ou indirectement des dites dépendances.

Nous apprenons que c'est M. Hans Richter qui dirigera à Bayreuth, l'an prochain, la série complète de *l'Anneau de Nibelung*.

Un célèbre tableau de Turner, représentant la place Saint-Marc à Venise, vient d'être acheté, chez un marchand de Londres, par un amateur de New-York, pour la modeste somme de 250,000 fr.

Le peintre Raffaëlli vient de rentrer à Paris, après un séjour de plusieurs mois en Amérique, où il a fait des conférences et organisé des expositions de ses œuvres. Interviewé par un rédacteur du *Gil Blas*, il a donné d'intéressants renseignements sur les mœurs artistiques des États-Unis. « Si j'en juge d'après les multiples manifestations auxquelles j'ai assisté, les Américains vont se passionner de jour en jour plus vivement pour les questions d'art. Des musées s'établissent dans toutes les villes; de nombreux élèves viennent étudier en France. Il existe dans les grands centres déjà de magnifiques collections particulières, et, dans les villes les plus nouvelles, il se passe des faits singulièrement suggestifs. Ainsi, par exemple, à Chicago, pendant que les hommes ont le culte des grandes entreprises, les Américaines ont créé quantité de clubs de femmes dans lesquels elles étudient les questions d'art du jour, et cela avec une passion, un respect du sujet tout à fait stupéfiants.

« Je fus, lors de mon passage dans cette ville, à l'un de ces clubs. On discutait, ce soir-là, l'art dans l'affiche; or, les murs du club étaient tapissés des plus belles affiches de nos artistes français, et une charmante Américaine en faisait valoir le cachet et le goût parfait. Je vous assure que, si mon ami Chéret, si Grasset et si les plus jeunes, votre collaborateur Stejnlen et Toulouse-Lautrec avaient été là, ils auraient eu de joyeuses surprises en se voyant discuter avec tant de clairvoyance et une admiration si consciente. »

M. Raffaëlli se propose de publier sous le titre: *Impressions d'un impressionniste en Amérique*, un récit de son voyage, illustré d'un grand nombre de croquis.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galleries d'exposition et de vente

OUVERTES TOUS LES JOURS

Entrée libre.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

LA REVUE BLANCHE

BI-MENSUELLE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : fr. 0 60.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un an : 25 fr. — Edition ordinaire. France : 12 fr. — Union postale : 15 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois, en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et artistique. Charpentier et Fasquelle, éditeurs.)

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. (Deuxième article.) *Le Théâtre symbolique.* — ROBERT SCHEFFER. *Le Chemin nuptial.* — LÉON LOY. *Nouvelle désobligeantes.* — LES THÉÂTRES A LONDRES. VI. *Drury Lane.* — ARCHITECTURE. — LE « CHRISTUS » DE M. AD. SAMUEL. — LA PROCHAINE CAMPAGNE DU THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE⁽¹⁾

(Deuxième article.)

Le Théâtre symbolique.

L'intellect humain ne se contente pas de la réalité visible et tangible. En tous les temps, en tous les lieux, par une irrésistible inclination, il a été, il va, vers le halo qui enveloppe le calme, riant ou terrible spectacle de l'Univers. Il sent, il sait que d'immatériels rapports, plus vrais que la réalité, forment la trame qui unit par de multiples et puissants liens tout ce qui est, tout ce qui vit. Il sent, il sait que les forces les plus énergiques sont en même temps les plus mystérieuses. Que nul n'a jamais vu, que nul ne verra jamais, que nul n'a jamais touché, que nul ne touchera jamais, l'Attraction, par exemple, qui tient ensemble, qui unit et qui sépare, qui

(1) Voir notre dernier numéro.

rapproche et qui repousse, l'infini des atomes et des mondes; que seuls ses effets la révèlent, alors qu'elle demeure cachée en d'indésignables abîmes, partout présente et pourtant aussi inconnue en soi que Dieu. Qu'il en est de même de la Chaleur, du Mouvement, du Temps, de l'Espace. Que partout donc l'Incognoscible nous enserme, sans jamais se montrer, mais se révélant néanmoins par une activité, bonne ou méchante, railleuse ou dramatique, et une rumeur ininterrompues.

Prédisposé ainsi à l'influence et à la réalité de l'Invisible et de l'Intangible, en lesquels il baigne comme le fœtus dans les eaux de l'amnios, le cerveau humain se complait aux cogitations immatérielles, et quoi qu'il fasse, fût-il le plus positif des organes pensants, incessamment y revient, qu'il s'égare au pays ingénieux des légendes, qu'il s'élève dans les aériennes et lointaines régions des mythes, qu'il parsème ses rêves ou ses discours d'images florescentes, qu'il crée des systèmes du monde et des théories explicatives de tout ce qu'il ignore, comme s'il écoutait aux portes condamnées du palais des mystères. Ces divagations, si séduites en leurs obscurités, ont été le principal aliment de l'agitation intellectuelle de l'Humanité, la source de ses conceptions les plus harmonieusement singulières, le pays enchanté où elle a vécu de préférence, en des féeries, des théodicées, des paganismes, des philosophies attirantes, baroques et merveilleuses.

Richard Wagner a fait de cette poésie à la fois enfantine et profonde la substance même de son colossal théâtre. De parti pris, il a fixé en ses œuvres un lot puissant de ces imaginations dites « populaires » et méritant ce grand vocable si elles expriment ce qui sort directement et irrésistiblement d'un de ces fragments d'humanité qu'on nomme nation, ce qui en émane comme une évaporation incompressible, ce qui en suinte comme la sueur du corps. Le surextrait des légendes germaniques est à jamais cliché dans la prodigieuse série des drames lyriques du grand druide de Bayreuth.

Mais de cette vie cérébrale supra-sensible des grandes masses humaines, il n'a pris qu'une des expressions : LE SYMBOLE. Il n'a pas creusé les ténèbres plus souterraines des causes, des influences indéchiffrables, des riens insaisissables devenant directoires et décisifs pour les événements, de tout ce fantastique à la fois goguenard et redoutable qui, à petits coups d'ailes légers autant que le duvet, fait mouvoir la roue et fait dévier la machine du monde, par un jeu fantastique tantôt de la réalité vue, tantôt de l'irréalité transcendante.

Cette conception de l'art scénique, qu'il a si prodigieusement réalisée, a un caractère d'une netteté parfaite et constitue vraiment une des formes théâtrales les mieux déterminées. C'est le Mythe mis en action, l'événement présenté aux seules fins d'en susciter un autre dans l'esprit attentif des spectateurs, à qui l'on donne ainsi, outre le plaisir de voir et d'entendre, celui plus raffiné, mieux en accord avec l'imaginatif foncier de sa nature psychique, de passer du connu à l'inconnu, du vu à l'invu et d'avoir la sensation de ce travail intime d'intellectualité supérieure et ingénieuse.

Le phénomène est assurément bizarre et à première vue puéril. Pourquoi ne pas aller directement au but ? Pourquoi ce détour ? Pourquoi cette complication dans le mécanisme cérébral ? Le théâtre français contemporain n'a-t-il pas raison de dédaigner ces lacis et ces arabesques en présentant, sans intermédiaire, le fait tel qu'il est ? Cette clarté et cette simplicité ne sont-elles pas préférables aux brumes « allemandes », enveloppant l'action de leurs nuages ? celles-ci ne sont-elles pas un simple effet de psychologie nationale et racique ?

Eh bien, non ! Les cerveaux humains, spécialement ceux de la grande race aryenne, à laquelle appartiennent fraternellement tous les peuples européens, (les Latins aussi bien que les Germains, qui, vraiment, identiques sur toutes les catégories profondes, ne diffèrent que par des nuances), ne se parquent pas en des divisions aussi nettes. L'esprit français aime et a soif du symbole et de ses multiples applications autant que l'esprit teuton ou slave. On ne saurait lui faire ce tort de le tenir pour dénué de cette aptitude curieuse et si attirante à doubler les jouissances intellectuelles. Il suffit de parcourir sa littérature pour y trouver, à toutes les époques, des

œuvres où le Symbole se manifeste, tantôt ingénieux, tantôt puissant. Une des dernières et des plus rayonnantes incarnations du génie latin, Victor Hugo, n'a-t-il pas en ses différents âges, avec une égale beauté poétique, parcouru l'un et l'autre domaine ? Les œuvres de sa vie parvenues au zénith de la vieillesse, ne sont-elles pas revêtues, presque invariablement, des majestueuses draperies de ce supraterrestre énigmatique ?

Or, si cette forme de penser, d'exprimer et d'émettre est à ce point humaine, elle doit avoir place au théâtre, et récemment le Sar Peladan, dans sa superbe tragédie BABYLONE a, certes, montré quel parti peut être tiré de ce genre très noble, très élevé, très séducteur. Il y a réduit en symboles un des phénomènes les plus étonnants de l'histoire de notre race, les transformations évolutives de la force religieuse. Chaque scène, presque chaque vers, exprime un chaînon de cette chaîne des générations. Certes, on peut dire que pareille conception dépasse, au moins en son idée première, le symbolisme de la pure légende populaire et qu'à ce point de vue un théâtre qui viserait à traduire le développement millénaire de l'Humanité dépasserait en grandeur intellectuelle celui du wagnérisme en ses pompes de contes de fée.

Les champs ouverts au Symbole sont indéfinis. Il peut être introduit, comme expression de la vie, dans les choses les plus vastes et dans les plus quotidiennes. Ibsen, cet étrange génie que nous signalerons encore en d'autres expressions théâtrales, et qui, vraiment, semble avoir, sinon complètement réalisé, au moins entrevu, toutes les formes nouvelles propres à la scène, a bien montré dans quelques-unes de ses pièces les plus célèbres, que le Symbole peut être employé comme moyen d'expression pénétrante ailleurs que dans l'Histoire : Solness, Rosmersholm, la Dame de la mer. L'homme complique si volontiers les jeux de sa cérébralité, il se blase si aisément sur ce qui se voit en trop pleine lumière : il aime les pénombres, il aime à tâtonner et à découvrir. C'est ce besoin qu'il faut satisfaire, c'est cette aptitude qu'il faut éveiller. Le Théâtre symbolique, jusqu'ici presque inconnu en langue française, a pour destinée de remplir cette fonction et doit dès lors prendre place à côté du théâtre trop familièrement clair auquel s'adonnent exclusivement nos voisins et qui, si promptement, devient bourgeois et, phénomène contradictoire, très faux malgré sa prétention à la réalité, tant il est vrai que celle-ci n'est qu'un masque. Au début, le public éprouvera quelque déroutement : on l'a tant accoutumé à la banalité du plein jour. Mais, à n'en pas douter, il prendra vite goût à la métamorphose qui le sortira de son habituel régal et le mettra en plein paysage lunaire, fantastique et angoissé.

ROBERT SCHEFFER

Le Chemin Nuptial. Un vol. Paris, Alphonse Lemerre, éditeur.

« L'Amour c'est ce qui me révèle à moi-même », dit quelque part André Mauvalle, le héros de ce beau livre. « Et tu en es encore à te chercher ? » est sur le point de lui répondre sa femme, une très douce et noble créature, mais elle a peur des mots irréparables et elle n'ose rien dire. Oui, il en est encore à se chercher, parce que si douce et si noble qu'elle soit, elle n'a jamais été pour lui qu'une glace sans tain, et qu'en face de son âme il n'a rien découvert de la sienne. Pourquoi ? Il n'y a pas de raison. Il en est ainsi : voilà tout. Nous approchons d'une âme que nous croyons aimer et qui est digne d'être aimée, et lorsque enfin nous sommes à portée de sa voix, nous nous apercevons qu'elle ne peut pas répondre. Il n'y a rien à faire. André Mauvalle supporte quelque temps cet horrible silence de deux âmes qui se taisent et s'éloignent, et cependant qu'il souffre, quelque chose d'admirable et de grave s'agit déjà dans l'avenir. Il faut dire en passant que cette agitation mystérieuse d'événements obscurs qui demandent à naître est reproduite ici avec une puissance qui n'est pas ordinaire, en sorte que tout le livre, effet assez étrange, semble vivre dans son propre avenir plutôt que dans son présent. Mauvalle pressent depuis longtemps, depuis toujours peut-être, l'approche d'une autre âme qui sera le miroir fidèle de la sienne. Il n'est pas probable que l'amour soit uniquement ce qui nous révèle à nous-même. Il est bien davantage ; mais cette révélation n'en est pas moins l'un des signes certains de l'amour véritable. Quoi qu'il en soit, les deux êtres prédestinés se rencontrent et n'ont même pas besoin de se reconnaître. Et ici encore, le livre atteint sans peine et d'une manière tout à fait remarquable la vérité profonde et je ne sais quelle vraisemblance supérieure, selon la destinée. Cette rencontre a lieu sans efforts apparents, comme elle a lieu toujours dans la vie de quelques-uns des élus de l'amour. « A voir l'étrangère si connue, il lui semblait qu'il vint au devant de soi-même. » « J'ai su aussi, lorsque tu t'es trouvé devant moi, que désormais nous nous appartenions. » Et c'est ainsi que parlèrent toujours dans leur cœur les rares privilégiés qui se trouvèrent un moment dans les grandes clartés d'un amour prédestiné, unique et nécessaire.

Or, ceux qui n'ont pas connu un amour de ce genre ne savent pas ce que c'est que l'amour. Il n'y a aucune ressemblance entre les amours ordinaires les plus passionnées et l'amour de deux âmes qui bien avant de se retrouver s'appelèrent et se désirèrent à travers l'espace et le temps. Il ne faut pas que les amants qui n'ont pas senti la puissance du destin dans leur cœur, nous parlent de l'amour ; ils n'en connaissent que les faubourgs et ne peuvent nous dire que les misères des faubourgs. Les autres seuls ont le droit de prendre la parole au nom de la passion mystérieuse et divine. André Mauvalle est de ceux-ci. « Derrière moi, lui déclare un soir son amante, je sentais l'impulsion d'une invisible main vers quelque but encore ignoré, et j'étais attirée doucement par quelque chose de connu que je ne savais pas retrouver. Quand je t'ai lu, c'est alors que je suis née. Quand je t'ai vu, j'ai su que je t'appartenais, et j'avais peur que tu ne voulusses pas de moi. Sentais-tu, à travers l'immensité vide, le souffle ardent de mon désir ? »

Ils s'aiment ainsi jusqu'à ce que la mort, dont les pas semblent inévitablement hâtés par le bonheur, les sépare brusquement ; et

celui qui semble survivre se laisse tristement retrouver par celle qui fut abandonnée. Rien n'est plus découragé ni plus doux que ce retour sans espoir et rien n'est plus conforme à la vie souterraine de la vie.

Voilà le livre. Il est de ceux qui vivent d'une vie très profonde ; et encore qu'il ne soit pas toujours égal à la beauté intérieure qu'il laisse deviner et que ses sommets ne resplendissent que par moments ; lorsqu'ils resplendent, ces sommets, leur clarté est d'une pureté et d'une puissance admirables. Et puis, il est écrit selon je ne sais quelle vérité supérieure qui dicte les beaux livres.

MAURICE MAETERLINCK

LÉON BLOY

Nouvelles désobligeantes, 1 vol. de 370 pages. Chez E. Dentu.

Avez-vous lu, ces temps-ci, quelqu'une de ces vertueuses brochures émanant de gens effrayés par la perversité où nous vivons, gens prudents qui croient que les dissertations, les éclaircissements, les « Paroles de l'heure présente » et le récit de quelque vie exemplaire vont régénérer le monde ?

Cette naïveté était possible autrefois, et plusieurs s'y sont taillé de bonnes petites réputations de sainteté. Mais il n'est plus permis de patauger dans ces marais fades avec les raccommodeurs d'humanité, maintenant que nous commençons à épeler comme de grands garçons le chapitre de notre propre histoire naturelle. Ce n'est pas avec des paroles qu'on émeut le bipède humain, c'est avec des faits, — des faits derrière lesquels il peut pressentir des forces. L'homme est très respectueux des forces, et très craintif des écrasements possibles, et je crois bien que pour maintenir en activité ce somnolent animal, l'attrait du beau ne suffit pas, il faut lui faire sentir la pointe du fouet de l'horrible.

Et Léon Bloy, qui vitupère et crache, et assène coups de poings et coups de pieds à la bassesse, à la lâcheté, à la bêtise, accomplit merveilleusement cette besogne d'assainissement.

Son rire sardonique doit faire partie des grandes forces et des grands effrois naturels, et comme eux, comme la moqueuse rafale ou comme le sifflement aigu du vent, il doit cingler les peureuses inconsciences d'une grande partie de nos contemporains.

Sa virulente indignation est servie par une pénétration incroyable des intentions mauvaises, mesquines, honteuses, de ce couard de genre humain toujours pressé de mettre dans son jeu une crasseuse prudence immédiate.

Il écrase les dérisoires champignons de nos minuscules protectionnismes, et peut-être aucun des maladroits mensonges derrière lesquels nous nous retranchons pour refuser le don de nous-même n'a-t-il échappé à sa cuisante satire.

Malgré toute ma bonne volonté de désobliger, à son exemple, « le nombre infini des imbéciles », je ne puis leur traduire l'horreur de « la fin de Don Juan », de « Jocaste sur le trottoir », de « Soyons raisonnables », ni les épiques joyusetés du « Cabinet de lecture », de « Deux Fantômes », ni la pitié tragique contenue dans « l'Appel du Gouffre », « Un homme bien nourri », « Une Recrue », ni même l'ardente hypertrophie d'humilité de « l'Ami des bêtes » où Léon Bloy de toute sa géniale admiration suscite l'image d'un saint et fait revivre « ces temps défunts où la terre était comme un grand vaisseau dans les golfes du Paradis ».

Je l'aime mieux quand il parle des hommes que lorsqu'il gonfle

le sentiment du divin jusqu'à risquer de faire éclater la machine humaine. Je ne vous citerai que quelques mots qui prouvent la profondeur de cet esprit et sa haute conception de la valeur des grands hommes :

« Nous nous étions triés attentivement pour qu'il n'y eut pas au milieu de nous un seul de ces gens qui sont promis aux académies et qu'une dérisoire immortalité peut satisfaire.

« Il était solidement établi, dans nos conseils, *que nul n'admettrait jamais ni commencement ni fin à quoi que ce fût, et ne descendrait jusqu'à l'abjection de s'imaginer COMBLÉ d'un bonheur quelconque* (1).

« Nous étions les chanoines de l'Infini, les protonotaires de l'Absolu, les exécuteurs médiques de toute opinion probable et de tout lieu commun respecté.

« De temps en temps, j'ose le dire, la foudre tombait sur nous. »

LES THÉÂTRES A LONDRES (2)

VI. Drury Lane.

L'un des spectacles les plus populaires du Théâtre anglais est ce mélange de féerie et de pantalonades, cette mixture de drame et de bouffonnerie que voit éclore chaque année la Noël et dont le succès se prolonge fréquemment, au régime de deux représentations par jour, jusqu'au cœur de l'été. C'est ce qu'à Londres on nomme une « Pantomime », expression qui n'a nullement le même sens que dans la langue française. Les grands théâtres montent annuellement leur Pantomime, à laquelle ils consacrent les plus grands frais de mise en scène. Les cortèges, les ballets, les formidables ensembles de figuration se succèdent sans cesse, à peine interrompus par les farces que débitent, devant une toile de manœuvre, les acteurs comiques chargés de divertir le public pendant le changement de décor et la préparation du spectacle.

L'an passé, ce fut *Cinderella* qui attira la foule, durant des mois, au *Lyceum* que la tournée d'Irving en Amérique avait mis en disponibilité. Montée avec un goût merveilleux d'après les dessins d'artistes de premier ordre, — Walter Crane ne dédaigna pas d'en composer les principaux costumes, — cette féerie, pleine d'inventions nouvelles, de trucs inédits, de trouvailles d'éclairage, fit pâlir la mise en scène de tous les théâtres rivaux.

Cette année, c'est *Dick Whittington*, la « new poetic, fantastic and funny pantomime » composée par Sir Augustus Harris, Cecil Raleigh et Henry Hamilton, les auteurs du célèbre *Derby Winner*, qui parut concentrer les préférences du public. Durant tout l'hiver, le vaste théâtre de Drury Lane, l'un des plus spacieux de Londres, ne désemplit guère et le directeur-auteur dut s'en réjouir doublement.

La légende de Whittington parti avec son chat de l'humble boutique de M. Fitzwarren pour devenir trois fois maire de la Cité devait tout naturellement exciter l'enthousiasme des petits et grands enfants qui forment la clientèle ordinaire des pantomimes. Et comme il n'est pas difficile de greffer sur ce joli conte les plus exubérantes fantaisies chorégraphiques et pittoresques, on devine ce que la collaboration des maîtres de ballet, costumiers et décorateurs apporte de variété et d'imprévu au spectacle. Sir Augustus

(1) L'auteur ne met en italiques que le mot *comblé*.

(2) Voir nos numéros des 3, 10, 17 février et 3 mars et 9 juin.

Harris promène avec aisance son petit héros des hauteurs de Highgate et des docks de Londres aux pays barbaresques pour le ramener, triomphant, après les plus étranges aventures, à Westminster et au traditionnel banquet de Guildhall, dans une apothéose de roast-beefs et de plum-puddings qui accentue la note patriotique de ce nouveau « Tour du Monde ».

Le chat, le célèbre chat qui valut à Whittington sa fortune, joue, faut-il le dire? un rôle capital dans la pièce. Il y a en Angleterre des mimes d'une souplesse extraordinaire pour remplir les emplois d'animaux, très recherchés en ce moment. On se souvient du succès que valurent récemment à M. Charles Lauri, au Théâtre de l'Alcazar, ses imitations de chat et de singe dans *Puss-Puss* et dans les *Sioux*. A Drury Lane, ce sont les frères Griffiths qui exécutent, avec une prestigieuse vélocité, les gambades, les courses folles, les poursuites, les gymnastiques endiablées du Chat et du Rat dont l'agilité communique aux péripéties du livret une agitation perpétuelle.

Ces mêmes Griffiths terminent le spectacle, après une série de tableaux fondants composés sur le thème du *Christmas*, par une Harlequinade (avec un *h*, en anglais) entre Clown et Policeman dans laquelle pleuvent, selon l'usage, les coups de pied, les cartons à chapeaux, les paniers à linge, les briques, les tuiles, les animaux, dans le plus incohérent et aburissant imbroglie. De toutes les formules dramatiques, celle-ci est peut-être la plus purement britannique.

On remarque à Drury Lane, comme dans les théâtres d'Italie et dans certains autres théâtres de Londres dont nous avons parlé, le rideau « à chatière » qui permet aux artistes rappelés de venir saluer le public sans qu'il soit nécessaire de manœuvrer l'énorme toile.

Quant aux dimensions de la scène, on en jugera par ce seul détail : dans *Dick Whittington*, il y a, à la fois, à un moment donné, au milieu d'une armée de ballerines, de choristes et de figurants, trois orchestres sur le théâtre, mêlant l'éclat de leurs cuivres tonitrueux aux sonneries des trompettes thébaines, au vacarme du carillon qui lance à toutes volées le « leitmotif » du héros :

Whittington, Whittington,
Thrice mayor of London.

C'est la seizième pantomime annuelle que monte Sir Augustus Harris. Et l'insatiable activité de ce directeur extraordinaire ne se borne pas à présider aux spectacles du plus grand théâtre de Londres. Il dirige à la fois Drury Lane, Princess's Theatre, Covent-Garden, menant de front la féerie, le drame et l'opéra, traverse constamment le Détroit ou l'Atlantique pour recruter son personnel, donne à Londres des auditions à toutes les « étoiles » qui montent à l'horizon et, dans ses moments de loisir, compose des pièces qui ont trois cents représentations.

ARCHITECTURE

M. Gustave Geffroy consigne dans le *Journal* ces observations intéressantes sur l'architecture moderne :

« Presque tous les architectes dessinent par lignes droites et non par surfaces.

J'ignore si cette simple constatation apparaîtra bien significative aux intéressés. Elle est, néanmoins, capitale. Elle indique une des raisons, sinon la raison essentielle, du marasme actuel de l'architecture; elle dit, au moins en partie, pourquoi cette

architecture est incertaine, pourquoi nos constructions sont sans modelé, sèches, vidées, mortes. Comparez, dans un monument restauré, la partie ancienne à la partie nouvelle, et vous serez surpris de voir la même pierre pesante ici, et là, frêle, signifiant ci le volume, et là, l'apparence. Ne croyez pas que c'est la couleur du temps qui joue seule un rôle dans ce bel aspect chaud et vivant de la pierre d'autrefois. Lorsque nos maisons, nos églises, nos écoles, nos hôtels de ville deviennent sombres par le fait du temps, ils n'en paraissent pas mieux modelés, ils gardent leur aspect inconsistant, leur matière mince.

On peut donc être fondé à croire que les architectes d'aujourd'hui fournissent par leurs dessins et leurs lavis un renseignement précieux sur leur conception d'art. Comment dessineraient-ils de cette façon sur le papier et construiraient-ils d'une manière tout à fait opposée? Cela serait bien invraisemblable.

Ils affirment donc ici, pour la plupart, qu'ils imaginent un monument par les lignes et non par les surfaces, qu'ils le voient par ses faces successives et non par son volume.

Nos maisons ressemblent effectivement à ces froides images exécutées par la règle et l'équerre : c'est la même extériorité fragile, la même percée de portes et de fenêtres sur le vide. L'architecte a fixé les contours, les ouvertures, par le tire-ligne, et il croit avoir tout fait, parce qu'il a calculé quelques distances, voulu quelques proportions.

C'est la preuve qu'il méconnaît la loi d'unité, qui est la même pour l'architecture que pour la sculpture, la peinture, l'objet d'art. En quoi l'œuvre d'architecture peut-elle se différencier de l'œuvre du statuaire? A toutes les distances, de près comme de loin, toutes les parties qui composent un monument ne doivent-elles pas se relier les unes aux autres pour former un tout? Et la seule manière de créer cet ensemble n'est-elle pas dans une distribution logique de lumière et d'ombre, dans la création d'une grande forme enveloppante?

Cette forme générale ne peut être trouvée que dans le modelé des surfaces. Elle est absente des combinaisons dirigées par le seul tire-ligne.

La conception de l'œuvre d'architecture est tellement entrée ainsi dans l'esprit de l'architecte qu'il exécute les copies de monuments exactement de la même manière qu'il exécute un projet de maison de rapport. Quelques-uns rapportent de leurs voyages des notes intéressantes, des aquarelles qui prennent tout de suite un charme, parce que le lavis aura essayé de montrer la forme des surfaces, par quelques indications de lumière et d'ombre. Mais combien d'autres, devant les monuments du passé, n'ont encore pour unique préoccupation que de chercher par quelles droites lignes, par quels rigides encadrements peuvent se représenter sur le papier ces beaux blocs de pierre qui se présentent dans l'atmosphère avec une forme et non avec des contours.

Cela va si loin que certains de ces copistes que l'on voudrait au moins exacts de la plus ordinaire exactitude, ayant à figurer quelque vieille peinture murale, présente au milieu de détails d'architecture, commettent le plus étonnant des non-sens. Ils copient la peinture, ils l'intercalent au milieu d'un lavis de leur métier. Ils voient le modelé du peintre, ils ne veulent pas voir le modelé de l'architecte, leur confrère : ils le remplacent par quelques traits sans aucune espèce de signification.

Les architectes d'autrefois ne dessinaient pas de la même manière et leurs monuments se ressentaient de leur intelligence de dessinateurs. Il faudra revenir à la connaissance des ensem-

bles, à la recherche des effets généraux, à la répartition exacte et logique des effets particuliers. Sans cela, notre architecture restera muette. »

Le « Christus » de M. Ad. Samuel.

(Deuxième audition.)

La deuxième audition du *Christus* de M. Adolphe Samuel à Gand a confirmé l'impression causée par la première exécution de cette œuvre remarquable. Un auditoire de quatre mille personnes (le *Vooruit* seul avait retenu huit cents places), attentif et respectueux, a accueilli avec un très grand succès la symphonie mystique du directeur du Conservatoire, auquel on a offert des palmes et des couronnes. La maison Novello, de Londres, avait chargé un de ses critiques, M. Shedlock, d'assister à l'exécution et de la renseigner sur la valeur de la partition. Elle se propose d'éditer l'œuvre et de la faire jouer en Angleterre, où elle paraît appelée à un très grand succès, surtout si elle est interprétée par d'imposantes masses chorales. Elle sera exécutée l'hiver prochain à Cologne et peut-être à Liège.

Complétons l'analyse que nous avons publiée lors de la première audition (1), par les observations que nous adresse un de nos correspondants gantois : « C'est décidément, nous écrit-on, une très belle œuvre, qui gagne à être réentendue. La troisième partie (*Scènes de l'Apostolat*) et la cinquième (*A venit Regnum Dei*) sont, à mon avis, les mieux traitées. La troisième est réellement charmante. Le thème syncopé de la foule ondoyante, largement développé par les violoncelles dans la sonorité de *la naturel*, sert de base à la composition. Il se mêle ingénieusement aux motifs du Christ prêchant au bord du lac. Toute la scène des disputes entre Jésus et les Pharisiens railleurs est écrite de main de maître et l'*Entrée triomphale à Jérusalem* qui termine cette partie est du plus prodigieux effet. C'a été le « clou ». Avec les chœurs du Palais de cristal de Londres, l'impression serait énorme.

« Quant à la cinquième partie, elle est hors de pair. Sobrement écrite pour l'orchestre, elle laisse dominer les chœurs, qui sont bien écrits et variés de coloris. La fin — un *Amen* succédant *pianissimo* au *Magnificat* — est d'un effet très heureux. L'un des thèmes principaux de ce final, évocatif de la parole du Christ se répandant sur la terre, est tiré de la liturgie. C'est celui dont Mendelssohn a fait son *Lobgesang*. M. Samuel s'en est servi à son tour d'une façon très heureuse. »

La prochaine campagne du Théâtre de la Monnaie.

Le *Roi Arthus* de M. Ernest Chausson, qu'il est question de monter au théâtre de la Monnaie, sera représenté l'hiver prochain à l'Opéra de Barcelone. Les Catalans marquent décidément leurs préférences pour la Jeune France musicale. Après avoir reçu avec enthousiasme M. Vincent d'Indy, qu'ils avaient prié de venir diriger cinq grands concerts historiques, voici qu'ils se préparent à accueillir l'auteur de *Sainte-Cécile* et de *la Tempête*.

Celui-ci nous écrivait spirituellement à ce propos : « Je vais donc débiter en catalan (pas en espagnol), loin de mes amis bruxellois. Je les regrette sincèrement beaucoup. Mais j'espère

(1) Voir l'*Art moderne* du 14 avril dernier.

que cela ne m'empêchera pas de réapparaître à la Monnaie. Je serai encore théâtralement demi-vierge. Et c'est très à la mode maintenant. »

Quant à *Fervaal*, le drame lyrique de M. Vincent d'Indy dont les journaux annoncent, pour cet hiver, l'exécution au théâtre de la Monnaie, il est à espérer que les directeurs ne laisseront pas échapper cette occasion de donner, en primeur, l'une des partitions les plus attachantes du théâtre lyrique moderne. M. Stoumon, à qui M. d'Indy a lu son œuvre lors de son dernier séjour à Bruxelles, s'est montré très disposé à mettre *Fervaal* en scène. Il a prié le compositeur de lui donner une seconde audition et de lui communiquer la partition d'orchestre, qui est en ce moment à la gravure chez l'éditeur Durand. La seule difficulté réside dans le choix du ténor, qui a, dans l'œuvre de M. d'Indy, un rôle capital, exigeant les plus sérieuses qualités vocales et dramatiques. La question est de savoir si la direction aura, dans son personnel, un artiste à la hauteur de sa tâche. C'est de cette question que dépend la décision à prendre.

Parmi les nouveaux engagements faits par MM. Stoumon et Calabresi on cite ceux de M^{mes} Foedor, Packary, Landouzy, de MM. Gibert, de l'Opéra, Jérôme, de l'Opéra-Comique, Frédéric Boyer, — toutes excellentes acquisitions. Le plan de la saison, qui n'est pas encore définitivement arrêté, comprendra dans tous les cas une reprise de *Fidelio* avec M^{me} Georgette Leblanc, et peut-être, pour la même artiste, des *Noces de Figaro*. Il est aussi sérieusement question d'*Iphigénie en Tauride*. L'éminent directeur du Conservatoire serait disposé à prêter à l'exécution de cet ouvrage la précieuse collaboration qu'il a donnée à *Orphée*, dont la réalisation a été, on s'en souvient, vraiment artistique.

La direction compte reprendre également un ouvrage de Wagner, soit *Tannhäuser*, soit *les Maîtres Chanteurs*. C'est, pensons-nous, cette dernière partition qui sera choisie.

Dans un horizon plus vague : *Thaïs*, de Massenet, *la Vivandière*, l'ouvrage posthume de Benjamin Godard, *Hänsel et Gretel* de Humperdinck.

La saison sera clôturée par une série de représentations données en avril par M. Ernest Van Dyck qui interprétera *Lohengrin*, *Werther*, *Manon* et, suivant l'œuvre mise au répertoire, *Tannhäuser* ou *les Maîtres-Chanteurs*.

Terminons ces renseignements par la liste, incomplète mais déjà respectable, que publie *le Ménestrel*, des œuvres lyriques françaises encore inédites :

Benjamin Godard, *les Guelfes*; Théodore Dubois, *Circé*; F. Poise, *Carmosine*; V. Joncières, *Lancelot*; Bourgault-Ducoudray, *Bretagne*; Ch.-M. Widor, *Nerto*; W. Chaumet, *Mauprat*; A. Coquard, *Jahel*; H. Maréchal, *Daphnis et Chloé*, *Ping Sing*; G. Marty, *le Duc de Ferrare*; Lucien Lambert, *le Spahi*, *la Pentecosta*; Ed. Audran, *Photis*; F. Leborne, *Moudarrach*; Salvayre, *Myrto*; Xavier Leroux, *Évangéline*, *William Ratcliff*; Paul Puget, *Beaucoup de bruit pour rien*; Reynaldo Hahn, *l'Île des rêves*; H.-T. Ravera, *Estelle*; Charpentier, *Louise*; Pierné, *Pisardo*; S. Lazzari, *Armor*; E. Paladilhe, *Vanina*; Debussy, *Pelléas et Mélisande*; Vincent d'Indy, *Fervaal*; M^{me} de Grandval, *le Bouclier de diamant*; Ch. Lecoq, *Renza*.

Memento des Expositions

DOUAI. — Société des Amis des arts. 7 juillet-4 août. Envois : 20-30 juin. Dépôt à Paris (même date) chez Dupuy-Vildieu, 5-8, rue de l'Ecliquier. Gratuité de transport sur le réseau du Nord pour les invités.

GAND. — Exposition triennale des Beaux-Arts. 1^{er} septembre-28 octobre. Délai d'envoi : Notices, 28 juillet; œuvres, 3 août. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : M. Ferdinand Van der Haeghen, secrétaire. Règlement à la disposition des intéressés dans nos bureaux.

LILLE. — Exposition internationale d'art photographique.

NAMUR. — Exposition internationale des Beaux-Arts. Ouverture : 23 Juin.

OSTENDE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. Du 14 juillet au 15 septembre. (Limitée aux membres du Cercle des Beaux-Arts et aux invités.) Trois œuvres par exposant. Délai : envoi des œuvres, 5-15 juin. Renseignements : M. Emile Spilliaert, artiste-peintre, Ostende. Règlement à consulter dans nos bureaux.

SPA. — Exposition des Beaux-Arts : 7 juillet-30 septembre. Envois : 4-24 juin. Gratuité de transport pour les artistes belges invités. Gratuité de retour pour les étrangers invités. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : M. Albin Body, président.

STRASBOURG. — Exposition rétrospective d'Alsace-Lorraine. 1^{er} juillet-15 octobre. Emballage, assurance et transport aux frais de l'Exposition. Renseignements : M.-A. Ritleng, président du Comité, à Strasbourg.

VERSAILLES. — Quarante-deuxième exposition de la Société des Amis des Arts de Seine-et-Oise. (Musée de Versailles.) 30 juin-29 septembre. Renseignements : M. Bercy, secrétaire général de l'Exposition, au Palais de Versailles.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Confessions, notes autobiographiques par PAUL VERLAINE; portrait par Anquetin; Paris, publications du *Fin-de-Siècle*, 59, rue de Provence. — *Couronne de clarté*, par CAMILLE MAUCLAIR; couverture illustrée par G. Rochegrosse; Paris, P. Ollendorff. — *Passé le détroit*, par GABRIEL MOUREY; couverture illustrée par R.-A. Bell; Paris, P. Ollendorff.

Musique.

Lied F. Coppée, *Nids d'oiseaux* F. Coppée, *le Réveil* Sully-Prudhomme, *Œillets* (A. Silvestre, *Novembre* P. Bourget, mélodies pour chant et piano, par EDOUARD TRÉMISOT; Paris, Enoch et C^{ie}; Londres, Enoch and Sons.

PETITE CHRONIQUE

L'installation du groupe de Ch. Vanderstappen, *La mort d'Ompdrailles*, vient de révéler une utilisation excellente du magnifique horizon, vaste comme la mer, qui ouvre ses perspectives de brume et de ciel au fond de la place Poelaert. On sait combien la silhouette décorative des statues s'accommode difficilement des carrefours, de l'embarras des ruelles, des cheminées et des maisons. Il faut les tentures moelleuses des grands ciels à leurs purs profils. L'art appliqué à la rue devrait tenir compte de cette heureuse disposition qui met l'horizon tout entier à la disposition de nos sculpteurs.

Pourquoi ne créerait-on pas au bord du ciel une exposition per-

manente de sculpture? On cherche une destination pour les terrains qui avoisinent les toits des quartiers peuplés qui grouillent en contre-bas. Cela ne vaudrait-il pas mieux que l'éternel square anglais avec ses allées tournantes? Le souvenir de l'acropole des Propylées et du Parthénon où sur le ciel intensément lumineux de l'Attique ces chefs-d'œuvre prenaient l'allure eurythmique des divinités et de Pallas-Athéné qu'on apercevait de loin toute ivoire et or debout sur l'azur, nous fait désirer avidement de voir, sur cette terrasse du Palais de Justice où se dresse, là aussi, la figure de Thémis, se réaliser pour le peuple tout entier, un art décoratif qui puisse hausser toutes les âmes à la noblesse de cet art païen disparu.

Mariage d'artistes : le pianiste Théo Ysaye, qu'on a chaleureusement applaudi naguère à la *Libre Esthétique* et aux *Nouveaux Concerts*, sera uni demain à M^{lle} Carry Mess, une jeune violoniste de beaucoup de talent, élevée à la forte école d'Eugène Ysaye. Les témoins des époux seront MM. Guidé, professeur au Conservatoire de Bruxelles, A. Marchot, violon solo des Concerts populaires, L. Van Hout, professeur au Conservatoire de Bruxelles, et J. Jacob, professeur au Conservatoire de Gand.

M. Emile Agniez, professeur au Conservatoire, l'excellent virtuose et compositeur, vient d'être nommé chevalier de la Couronne d'Italie.

Les concours du Conservatoire ont été ouverts hier, à 10 1/2 h., par le concert traditionnel.

Voici l'ordre dans lequel ils auront lieu :

- Lundi 17 juin. — Instruments à embouchure.
9 heures. Saxophone, trompette.
3 heures. Cor, trombone.
- Mercredi 19. — Instruments à anche et flûte.
9 heures. Basson, clarinette.
3 heures. Hautbois, flûte.
- Samedi 22. — 10 heures. Alto.
2 heures. Violoncelle.
- Lundi 24. — 3 heures. Orgue.
- Mercredi 26. — 2 heures. Musique de chambre avec piano.
- Vendredi 28. — 2 heures. Piano (demoiselles).
Prix Laure Van Cutsem.
- Samedi 29. — 2 heures. Piano (hommes).
- Lundi 1^{er} juillet. — 8 1/2 et 2 heures. Violon.
- Mardi 2. — 9 et 2 heures. Violon.
- Vendredi 5. — 10 heures. Chant théâtral (hommes).
2 heures. Chant théâtral (demoiselles).
Duos de chambre.
- Samedi 13. — Tragédie et comédie.

Quelques nouvelles du *Guide musical* :

M. Humperdinck, dont le charmant opéra *Hänsel et Gretel* a eu tant de succès, achève en ce moment un second opéra : *Der Wolf und die sieben Geislein* (le Loup et les sept Chèvres), dont le livret, de même que celui de la première œuvre, a été écrit par sa sœur, M^{me} Wette.

— M. Charpentier, l'auteur des *Impressions d'Italie*, vient de terminer un « opéra moderne », *Louise*, dont l'action se déroule en pleine colline Montmartre. Les directeurs parisiens hésitant à monter cette œuvre, elle verra probablement le jour de la rampe, cet hiver, à Nantes, où M. Henri Jahyer, le nouveau directeur du théâtre Graslin, lui a offert l'hospitalité.

L'auteur semble disposé à abandonner le milieu contemporain pour se retremper dans les sujets classiques. M. Charpentier, après Gluck, prépare en effet un nouvel *Orphée*.

Que les eaux du Styx lui soient favorables !

— Un nouveau théâtre modèle, fait à l'image de celui de Bayreuth, va être construit en Allemagne, près de Dessau, dans le duché d'Anhalt. Ce fut la folie généreuse du roi de Bavière qui édifia le premier ; c'est un prince qui va bâtir le second : les souverains allemands ont parfois de bonnes idées. Le prince dont il s'agit est l'héritier du duché d'Anhalt, admirateur enthousiaste de Wagner. Il compte faire représenter dans son théâtre, par des artistes de son choix et devant des invités également choisis par lui, les principales œuvres de Wagner.

Complétons cette dernière information. Pour n'être pas prince, on peut réaliser parfois des projets princiers. Un ingénieur belge établi à Paris, M. Mors, grand amateur de musique et admirateur passionné, lui aussi, de Wagner, a fait construire dans sa propriété, rue des Marronniers, à Passy, une salle de spectacle complète dans laquelle il fera jouer, dès l'hiver prochain, avec le concours des meilleurs chanteurs de Paris, et probablement sous la direction d'un éminent chef d'orchestre bruxellois, divers ouvrages classiques et modernes : Gluck, Beethoven, Weber, Wagner. Le théâtre est, nous dit-on, parfaitement aménagé. La scène, l'orchestre, les dégagements sont assez vastes pour l'exécution intégrale des grandes partitions que M. Mors se propose de faire entendre à ses amis.

Inutile d'ajouter que les invitations seront disputées pour l'inauguration du théâtre de Passy !

Le succès de « Venise à Bruxelles » dépasse les prévisions les plus optimistes. Dimanche dernier plus de 15,000 personnes l'ont visitée. Parmi les attractions nouvelles, citons le Théâtre des Marionnettes et le Théâtre des Variétés qui viennent de s'ouvrir.

Pour satisfaire à de nombreuses demandes, l'orchestre de la Scala de Milan, qui se fait entendre chaque soir, donnera aujourd'hui dimanche une matinée à 3 heures.

La collection de tableaux anciens de M. J.-L. Menke est exposée en ce moment au Cercle Artistique d'Anvers. Le catalogue, élégamment imprimé sur Hollande, mentionne cinq Rubens, trois Van Dyck, trois Terburg, deux Ostade, des toiles de Corneille Devos, Teniers, P. et J. Breughel, Craesbeek, Hobbema, Van der Helst, N. Maes, Jan Steen, J.-D. de Heem, Weenix, S. Ruysdael, Brecklenkamp, Wouwermans, Bol, Van Goyen, etc.

Le comité de l'exposition entreprise à l'occasion de l'inauguration des nouveaux locaux de l'Académie des Beaux-Arts de Liège a fixé au 15 juillet prochain son ouverture.

Les principaux artistes liégeois qui ont passé par l'Académie de Liège depuis sa fondation, en 1765, jusqu'à nos jours y seront représentés par quelques-unes de leurs œuvres.

Dans ce but, trois sections ont été créées. La première recherche les œuvres d'art depuis 1765 jusqu'au jour du transfert de l'Académie dans les locaux de la rue Féronstrée ; la seconde, depuis l'époque de cette installation jusqu'en ces derniers temps. La troisième s'occupera de l'exposition des travaux récents des membres du Cercle des Beaux-Arts.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente

OUVERTES TOUS LES JOURS

Entrée libre.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

LA REVUE BLANCHE

BI-MENSUELLE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : fr. 0 80.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 25 fr. — Edition ordinaire. France : 12 fr. — Union postale :
15 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois,
en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur
l'ensemble du mouvement littéraire et artistique. (Charpentier et
Fasquelle, éditeurs.)

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants,
hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les jour-
naux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne**, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. (Troisième article) *Le Théâtre transcendantal*. — JULES LECLERCQ. *A travers l'Afrique centrale et Au Pays de Paul et Virginie*. — LES THÉÂTRES A LONDRES. VII. *Alhambra. Empire. Palace*. — AUGUSTE RODIN. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — PETITE CHRONIQUE.

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE⁽¹⁾

(Troisième article.)

Le Théâtre transcendantal.

Quand le théâtre à la sauce Augier ou suivant la recette Dumas fils met en scène un épisode de vie contemporaine, l'auteur apparaîtrait fort déshonoré s'il n'enchaînait pas tous les faits dans la logique vulgaire des caractères attribués aux personnages et n'attribuait pas toute l'affaire à des actes de volonté humaine bien déterminés et régulièrement déduits. Ce théâtre très pondéré a, en effet, comme base cette vieilleries, affreusement démentie par les caprices de la Destinée et vraiment archi démodée pour quiconque observe la marche capricante des événements, les plus conséquents comme les moindres, que l'homme est un animal libre et res-

(1) Voir nos deux derniers numéros.

ponsable qui dirige lui-même sa vie, et peut, selon ses décisions, la rendre bonne ou mauvaise, pure ou vicieuse, ordonnée ou dévergoncée.

Ces messieurs de la critique parisienne règlent là-dessus leurs jugements, et suivant que les personnages agissent ou n'agissent pas selon cette norme aussi enfantine que pédantesque, ils déclarent solennellement, avec l'aplomb des courtes vues, que les bonshommes mis en scène « tiennent ou ne tiennent pas ».

C'est absolument bête! et démenti par cette diablerie et cette chienne de vie qui se plaît à bousculer, à désorienter, à chicaner tous les programmes et toutes les résolutions, probablement avec de grands éclats de rire que nous n'entendons point parce qu'ils sont lâchés derrière les décors de l'existence et dans les coulisses du Sort par des êtres amorphes et fantomatiques.

Ici reparait cet inconnu qui enveloppe le monde, ce halo des choses, prolongement de leur organisme dans les ténèbres, cet indéfini qui continue dans le mystère le visible des matérialités que nous pouvons tâter et que nous croyons être toute la réalité, alors qu'elle n'en est, apparemment, que le petit noyau solide et un insignifiant dessous, point de départ et support des vrais et inquiétants phénomènes qui l'enserrent de leur atmosphère prodigieuse. C'est de ce dehors énorme et impalpable pour nos sens, limités comme nombre et comme projection, que viennent, on peut le croire,

toutes les décisives influences qui règlent l'imprévu et le compliqué formidables de l'Histoire, en ses infiniment grands et ses infiniment petits.

Nul peut-être ne sentit plus intensément ces obscurités inquiétantes, ne discerna davantage cette matrice chaotique, que notre Maurice Maeterlinck. Et de lui est venu ce mot destiné à exprimer, autant qu'il est possible à une langue non préparée pour qualifier les linéaments de ces brumes : LE TRANSCENDANTAL. Il le mit pour la première fois, avec ce sens spécial et ténébreux, dans son admirable préface à la traduction d'Emerson par Marie Mali.

Son œuvre dramatique, prise en ses culminances, semble n'être qu'une série de tentatives pour rendre, en la forme saisissante de la scène, cette domination du non-vu sur le visible, de l'impalpable sur le tangible, avec les plus ingénieux raffinements des rapprochements et des images. Avec un art inégalé, au moyen d'artifices singuliers, faits la plupart du temps de simplesses déroutantes, il suscite, dans les âmes, l'effroi de cette ambiance invisible, toujours vivante, tantôt présente, tantôt approchante, tantôt s'éloignant après avoir accompli son acte dérisoire ou terrible.

En chacun de ses personnages, en la moindre des scènes dont il déroule le panorama étrange, si souvent incompréhensible pour les esprits accoutumés aux quotidiennetés plates, ronfle ce bruit du mystère pareil au très lointain murmure d'une mer difficile et belliqueuse. Et si parfois il met ce tragique travail de la profonde Nature en des épisodes de vie ordinaire, plus souvent, entraîné par le fantastique de l'aventure, il préfère un monde et des régions féeriques et imaginaires, à première vue, mieux en accord avec l'apparent détraquement de ces grandes forces qui ne paraissent désordonnées que parce qu'elles violent les mesquins arrangements selon lesquels nous voudrions régler nos vies débiles et fragiles d'écoliers s'imaginant être de grands personnages.

Le champ ouvert au dramaturge par cette conception de l'existence est immense. Les événements s'y révèlent sous une formule nouvelle, mélancolique et terrifiante, bien faite pour émouvoir notre humanité jusqu'aux entrailles. C'est la Fatalité antique s'introduisant dans cette vie contemporaine affreusement multiple et qu'on croyait soumise à des lois si précises. L'homme misérable y reprend sa posture d'infirmes et de petit rien. Il y apparaît repris dans le grand tourbillon de l'inconnaissable, luttant en vain pour échapper au souffle d'ouragan de la spirale universelle. Le tragique y retrouve sa redoutable puissance et sa fécondité d'émotion.

Récemment cette jeune fille dont quelques jours durant s'est occupée avec tant d'entrain la versatilité parisienne, Judith Cladel, en son *Volant*, a tenté

d'appivoiser le monstre et de saisir, pour les mettre au théâtre, quelques-uns de ses mouvements et de ses cris rauques. Elle a eu, cette commençante, l'intuition du parti à tirer, pour l'art dramatique, de cette conception de la vie. Son Antoine dénonce, en mots agités auxquels la critique n'a rien compris, cette tendance vraiment neuve dans le théâtre parisien. Il dépeint cet état d'esprit qui semble anormal et qui vraiment est, au contraire, le sentiment d'une exacte correspondance avec l'envers inaperçu, et pourtant si vrai, de l'énigmatique création dans laquelle nous sommes plongés comme les animaux primitifs dans les limons d'une terre imparfaitement débrouillée. Écoutez ces paroles, d'autant plus saisissantes qu'elles émanent d'une âme féminine, d'une penseuse à peine née à la vie et à la littérature, vagissant, pour ainsi dire, encore, mais déjà prise par ces cogitations d'une si contemporaine inquiétude :

« Nous sommes dans une chambre bien claire; tu vois des meubles, des gens, des fleurs, et puis c'est tout, n'est-ce pas? Tu n'as que les yeux ordinaires, tes yeux de chair. Mais moi, ce ne sont pas ces meubles, ces gens qui m'entourent; c'est surtout ce que je ne vois pas, l'insaisissable, la vibration d'une flamme, le craquement des boiseries, la marche silencieuse des événements, le souvenir des âmes qui palpitèrent entre ces murs. Le mystère existe! Les gens passent à travers l'existence avec un bandeau sur les yeux. Voyons, vous ne remarquez donc rien? ni le fantastique du hasard, ni les coïncidences? il faut être aveugle! Je pense près de vous. Vous parlez. Vous exprimez la pensée qui m'occupait. Hasard? Je songe à un ami absent. Au même instant, je reçois une lettre de lui, inattendue. La nuit, je rêve d'une personne pas vue depuis longtemps. Le lendemain elle arrive. Hasard? Non, c'est l'obscurité qui s'éclaire tout à coup pour redevenir plus épaisse ensuite. Nous vivons dans la nuit, vous dis-je. Il y a des couleurs que nos yeux ne voient pas, des parfums que nous ne sentons pas. UN MONDE IMPÉNÉTRABLE SE JOUE DE NOUS! »

Cet impénétrable, c'est le transcendantal. C'est lui qu'il faut mettre en scène, comme cette jeune fille essaya de le faire en montrant la désagrégation par des riens d'un amour qui semblait indestructible, et comment ces riens sont projetés de l'Obscur, sans la volonté humaine, contrairement aux efforts désespérés de la volonté. Cette voie, si largement ouverte par Maeterlinck (et c'est là le secret de sa gloire, soyez-en certains, vous qui cherchez par quel miracle elle s'est en moins de rien répandue et affirmée dans les deux hémisphères), cette voie d'autres peuvent y entrer et la parcourir, car les applications en sont d'une variété infinie. Cela nous changera un peu des Augiérades et des Dumascopées, et certes, nous rafraîchira un peu.

Fit-elle autre chose cette religion, perpétuel souci des

hommes depuis les plus profonds lointains de l'Histoire, demandant, avec des supplications, aux divinités inconcues, l'explication des mille incidents, des mille catastrophes de l'existence, du déroutement incessant de nos projets, de nos raisonnements et de nos espérances? Font-ils autre chose ces rêveurs qui parlent d'astralisme ou de quelque autre conception, admissible ou baroque, par laquelle ils essaient d'expliquer le perpétuel phénomène des arrangements bouleversés comme si quelque satanique apparition venait souffler la flamme claire de nos combinaisons?

Des cerveaux à parois étroites expliquent tout cela par quelque aphorisme bourgeois. Alphonse Karr disait :

Dans les projets humains et leurs folles visées
La Providence a su se garder une part :
C'est ce que le vulgaire appelle le Hasard!

Mais Ibsen, plus profond, écarte cette Providence qui serait en quelque point de l'invisible, surveillant le monde comme une cuisinière son pot-au-feu, pour lever le couvercle dès que le bouillon bouillonne trop. Il a restitué au mécanisme de l'Univers sa dignité farouche d'incompréhensible. De même qu'il sut être symboliste, il fut transcendantal. Son génie a ouvert cette issue comme il avait ouvert l'autre. Et c'est à nos modernes et néophiles dramaturges à arpenter la grand'route dont il leur a aussi montré l'interminable et solennelle avenue.

JULES LECLERCQ

A travers l'Afrique australe et Au Pays de Paul et Virginie. Ouvrages accompagnés de gravures et d'une carte. Deux volumes de 312 pages, Paris, E. Plon, Nourrit et C^{ie}, éd.

« On sent bien, quand on avance en âge, dit M. Jules Leclercq, qu'il y a trois saisons dans la vie : la première, celle où l'on espère voyager ; la seconde, celle où l'on voyage ; la troisième, celle où l'on se souvient d'avoir voyagé. La bonne saison est la seconde, l'été de la vie. » Et c'est dans cette deuxième période que se trouve l'auteur des deux ouvrages que vient de publier la librairie Plon.

Après avoir parcouru l'Europe, après avoir décrit, en de précieux volumes pleins d'observations inédites, les Pyrénées, le Tyrol, les villes du Nord, M. Jules Leclercq a étendu son champ d'investigation. Nous l'avons suivi en ses pérégrinations en Algérie et au Maroc, en ses expéditions aventureuses aux Montagnes Rocheuses et au Pic de Ténériffe, qu'il gravit en alpiniste de bonne école il y a quinze ans, en ses courses vagabondes en Islande, au Mexique, en Transcaspié et jusqu'au sommet du mystérieux Ararat. Voici qu'un récent voyage nous vaut ces deux volumes nouveaux : *A travers l'Afrique australe et Au Pays de Paul et Virginie*, parus coup sur coup et qui forment un diptyque de puissant intérêt.

Dans le premier, M. Leclercq décrit les impressions qu'il recueillit au cap de Bonne-Espérance, puis dans les golcondes du

Transvaal qui allument aujourd'hui de si ardentes convoitises. Il a parcouru l'Etat libre d'Orange, pénétré l'intimité des Boers, gravi le mont Amajuba, traversé le « fair Natal », ce paradis de l'Afrique, dont la configuration, sur les cartes, rappelle celle « d'un diamant taillé ». Et les cases du Zoulouland n'ont pour lui pas plus de secrets que n'en eurent, pour nous, les huttes des Congolais à l'Exposition d'Anvers.

Le second volume nous mène à l'île Maurice, qu'en souvenir de Bernardin de Saint-Pierre l'auteur baptise pittoresquement : le Pays de Paul et Virginie. En cette île de dix-huit cents kilomètres de superficie, quels souvenirs, quelle variété d'impressions, quel passé enthousiaste à opposer au scepticisme utilitaire des habitants actuels!

M. Leclercq s'abandonne aux berceuses réminiscentes du roman sentimental. Les plantations de cannes à sucre qui ont envahi, submergé l'ancienne île de France chère à nos premières lectures, ne lui font pas perdre de vue les forêts vierges de jadis, et le vivant souci littéraire qui traverse son récit anime d'un souffle poétique son dernier volume, le meilleur et le plus séduisant de tous ceux qu'il a écrits.

« J'ai vainement cherché, dit-il, la touffe de bambous où, en venant à la messe avec sa mère et Marguerite, Virginie aimait à se reposer, assise à côté de celui qu'elle appelait alors son frère. Je savais pourtant qu'on montrait aux Pamplemousses les deux tombes accouplées de Paul et Virginie ; mais quand j'ai interrogé là-dessus les gens de village, j'ai appris que les tombes ont disparu récemment. Elles se trouvaient dans la propriété d'un planteur, et le vandale les a détruites pour faire place à ses cultures de cannes à sucre. Un Créole m'a conduit sur l'emplacement des sépultures, et m'a montré l'endroit précis où il y avait naguère deux grossières petites statues érigées en souvenir des deux amants : le site, envahi par les plantations, a perdu son primitif aspect de poétique solitude depuis que, à quelques pas de là, on a établi une station de chemin de fer où retentit le sifflet de la locomotive. »

Le touchant roman de Bernardin de Saint-Pierre n'est guère apprécié par les Mauriciens. « Quand ils parlent de cette œuvre qu'ils qualifient d'enfantine, ce n'est point pour en louer les beautés, mais pour en épilucher les imperfections, et ils trouvent plaisir à y relever les erreurs qui semblent témoigner des notions superficielles de l'écrivain sur les lieux et les distances. »

Il a fallu à M. Leclercq des recherches persévérantes pour découvrir au Port-Louis, capitale de l'île Maurice, un exemplaire de *Paul et Virginie*. « C'était, dit-il, l'édition populaire, qui se vend un franc à Paris et qui coûte ici cinq francs. On m'en eût demandé vingt, que je n'eusse pas cru payer trop cher le divin plaisir de lire cette idylle aux lieux mêmes où elle se passa. »

Le motif du dédain dans lequel le livre est tombé et des calomnies qu'on répand sur la mémoire de son auteur? C'est, ajoute M. Leclercq, que Bernardin de Saint-Pierre fut le précurseur de l'œuvre antiesclavagiste. L'île de France ne le lui a pas encore pardonné!

Souhaitons que la consciencieuse et littéraire description de notre compatriote exerce sur les Mauriciens une influence salutaire et les ramène au respect d'un homme de lettres auquel M. Leclercq consacre une enthousiaste apologie. Les documents qu'il a réunis et contrôlés, le saisissant tableau qu'il trace de son séjour et de ses excursions, — parmi lesquelles l'émouvante ascension du Pieter-Booth mérite une mention spéciale, — les ren-

seignements précis et personnels qu'il a recueillis donnent dans tous les cas à son livre une valeur exceptionnelle, à la fois littéraire et scientifique.

LES THÉÂTRES A LONDRES (1)

VII. — Alhambra. — Empire. — Palace.

Les « Théâtres de Variétés » — ainsi dénomme-t-on à Londres de luxueuses salles de spectacles vouées aux gymnastes, aux acrobates, aux danseurs, aux clowns, aux chanteurs comiques, aux virtuoses du cycle, et même aux chiens savants, — occupent une large place dans la vie nocturne. C'est là que se réunissent, indépendamment des Anglais qui préfèrent aux sévérités du drame la vue affriolante des maillots de soie, les innombrables étrangers qu'une connaissance imparfaite de la langue anglaise éloigne des théâtres de comédie.

Dès sept heures, le Leicester square, la place la plus cosmopolite de Londres, s'illumine des feux multicolores de l'Alhambra. Des lanternes de couleurs dessinent les courbes de son architecture mauresque. Le croissant brille au sommet des coupes, évoquant la fêrerie des nuits d'Orient.

En face, l'Empire, le plus sérieux concurrent du vaste *music-hall*, s'embrace à son tour. La lumière crue des foyers électriques éclaire la foule pressée aux guichets, l'uniforme galonné des valets de pied, le casque en feutre des flegmatiques *policemen*, le fracas des cabs déversant sous le porche des femmes en toilettes claires, des gentlemen aux revers fleuris. Proche, le Daly's theatre flamboie, tandis qu'il resplendissent, dans un papillotement de gaz et de lampes à incandescence, les vitrines des magasins, les salons de restaurant où s'étouffent les consommateurs. C'est, de toutes parts, un éclaboussement de lumière réfléchi par les trottoirs moites, d'auréolantes clartés teintant le brouillard, autour des réverbères, de halos versicolores.

Toute la vie de l'immense cité semble s'être concentrée devant ces façades étincelantes, sur ces pavés luisants que foule tout un peuple impatient. Mais le spectacle se renouvelle dans tous les quartiers de Londres où s'érigent des salles de spectacles, et voici que le dernier venu des Théâtres de « Variétés », le Palace, installé dans le vaste monument en briques, flanqué de tours, qu'on destinait à l'Opéra, voit, comme l'Alhambra et l'Empire, ses bureaux assiégés tous les soirs; ce qui n'empêche pas les cafés-concerts proprement dits, le London Pavilion, le Tivoli, l'Oxford, etc., de regorger de spectateurs. Dans ceux-ci, l'élément populaire domine et l'enthousiasme est loin de s'en ressentir.

L'Alhambra est le plus célèbre des théâtres de ballets et de fantaisies. C'est là que l'excellent compositeur G. Jacobi, qui entretient avec nos compatriotes artistes les plus cordiales relations, dirige avec une autorité et une compétence hautement appréciées un orchestre de cinquante musiciens fort bien disciplinés. Une ouverture, une transcription d'opéra, un fragment symphonique conduits, selon l'usage britannique, face au public, d'une main soigneusement gantée de blanc, forme tous les soirs un des numéros les plus applaudis du programme. Deux grands ballets, outre un choix de chansons et de danses, d'excentricités, de jeux

gymniques, constituent le spectacle. Aucun théâtre de Londres ne rivalise avec l'Alhambra pour le luxe des costumes, le nombre des danseuses, le soin et le goût de la mise en scène.

Le dernier ballet monté à l'Alhambra (scénario de M. Coppi, musique de M. G. Jacobi) est une plaisante adaptation du conte d'Ali-Baba dans laquelle un artiste qui s'est fait applaudir jadis à Bruxelles dans le *Voyage en Suisse*, M. H. Agoust, l'émule et le collaborateur de ces souples et agiles mines, les Hanlon-Lees, se taille un double succès d'interprète et de metteur en scène. A ses côtés, deux de ses fils et sa charmante fille, M^{lle} Louise Agoust, qui débute dans la pantomime avec de surprenantes dispositions, perpétuent la tradition d'une famille vouée à l'art flexible du geste. Les danseuses aériennes naguère en représentations au Théâtre des Galeries, les Grigolatis, si élégantes dans leurs mystérieuses évolutions, terminent ce très joli spectacle, corsé par une série de tableaux vivants, la grande attraction de la saison, l'indispensable « numéro » de tout spectacle anglais comme l'était, l'an passé, la danse serpentine qu'ils ont remplacée.

Les tableaux que fait défiler la direction de l'Alhambra, fort coquettement présentés et musicalement commentés par M. Jacobi, sont, comme dit le programme, *domestic, humorous and heroic*. La note patriotique domine, et l'uniforme écarlate, chevaleresquement exhibé sur les champs de bataille de jadis et de naguère, chatouille le chauvinisme de l'auditoire.

A l'Empire, les tableaux vivants sont d'ordre moins héroïque. Ils reproduisent principalement des œuvres connues, parmi lesquelles quelque *Enfin sculs!* exerce un souverain prestige.

L'Empire, on le sait, partage avec l'Alhambra la faveur du public. C'est là qu'Yvette Guilbert soulève l'enthousiasme des populations. Sous la direction de M^{me} Katti Lanner, la maîtresse de ballet la plus réputée de Londres, une armée de danseuses déploie chaque jour, sur la vaste scène de M. Hitchins, la séduction d'un ensemble harmonieux, la grâce de quelque pas inédit. *La Frolique*, un ballet de M. Ernest Ford luxueusement mis en scène, et *le Pier de Brighton*, du même compositeur, l'un des divertissements les plus goûtés, repris chaque année avec succès, occupaient l'affiche lorsque nous visitâmes le superbe *music-hall* de Leicester Square. De nombreux chanteurs, comédiens, acteurs comiques et excentriques remplissaient l'intervalle de ces deux gros morceaux, qui avaient pour mission d'ouvrir et de clôturer le spectacle. Et de huit heures à minuit, la foule était copieusement servie de distractions de tous genres, de musique et de danse.

Le nouveau Palace-Theatre of Varieties, inauguré il y a quelques mois, a rapidement conquis la faveur publique. Ses fauteuils de velours jonquille, les panneaux bleu-de-ciel des loges, le style de la livrée à aiguillettes des laquais chargés du service de la salle donnent au théâtre de M. Charles Morton une coquetterie particulière. On se croirait revenu aux suprêmes élégances d'une salle de spectacle de la Régence, et dans le joli foyer blanc et or, d'une architecture pleine de goût, on souhaiterait voir, au lieu de l'inévitable *evening dress* et du nœud de batiste, la joie des habits de couleur, avec la fanfreluche des jabots de dentelles, la soie claire des bas, les plumes frissonnantes des tricornes et la sveltesse des fourreaux battant légèrement les mollets. Le « whisky and soda » de la *Bar-maid*, le sourire avec lequel elle le débite n'assomblent, hélas! qu'un moutonnement de *smokings* et de plastrons blancs aux découpures anguleuses, dignes d'inspirer la verve ironique d'Aubrey Beardsley.

(1) Voir nos numéros des 3, 10, 17 février, 3 mars, 9 et 16 juin.

Mais le spectacle? Le spectacle est, au Palace comme à l'Empire, comme à l'Alhambra, composé de ballets et de chansons, de saynètes et de pantomimes, d'intermèdes comiques et de tableaux vivants. Ceux-ci l'emportent sur ceux des théâtres concurrents par la fidélité et le goût avec lesquels ils sont composés, par le choix des sujets et la richesse des costumes. Le Palace s'est fait, par ses tableaux vivants, une sorte de renommée, et depuis l'inévitable *Lady Godiva* jusqu'au *Blind Begger* de J. Dyckman, jusqu'au *Spirit of the Summit* de Sir Frederick Leighton, tous les tableaux célèbres de Londres ont été reproduits et « personnalisés » au Palace, en séries sans cesse renouvelées qui ont attiré au théâtre une clientèle énorme et assuré le succès de l'entreprise.

Un ballet dansé en costumes Watteau sur une adaptation de mélodies de Mendelssohn et d'extraits de *Fleur d'Oranger* de l'ami Massager (les Anglais seuls ont le génie de ces combinaisons!) complétait le programme, pour la plus vive satisfaction des yeux et même des oreilles.

AUGUSTE RODIN

L'inauguration des *Bourgeois de Calais* fait de Rodin « l'homme du jour ». Choisissons parmi les chroniques consacrées à l'artiste celle de M. Octave Mirbeau, la plus complète et la mieux documentée :

Auguste Rodin est né à Paris en 1840. C'est dire qu'il est, aujourd'hui, en pleine activité de sa force physique, en plein épanouissement de ses facultés intellectuelles. Très jeune, il entra chez Barye; mais, comme la plupart des maîtres en qui s'agite le monstre créateur, Barye ne savait pas enseigner. Il était d'apparence timide, silencieux et triste. Et la jeunesse aime les gestes hardis, la parole sonore, la joie. Il ne semble pas que ce séjour chez Barye, depuis tant admiré, ait fait sur l'esprit de M. Auguste Rodin une impression autre que celle d'un prodigieux et invincible ennui. Aussi abandonna-t-il très vite cet atelier pour entrer chez Carrier-Belleuse. Aujourd'hui, encore, cette incompréhension de jeune homme est, pour lui, un sujet de mélancolique étonnement, et presque de remords. De chez Carrier-Belleuse, il alla en Belgique. Et, là, durant plusieurs années, il paya, talent comptant, l'hospitalité d'un sculpteur belge, dont le nom, je pense, est, depuis longtemps, retourné à l'oubli — qui était chargé de décorer la Bourse de Bruxelles. Au nombre des figures dont se compose cette décoration, celles de Rodin sont facilement reconnaissables à leur différence. Un œil amoureux de la forme ne s'y trompe pas. Il va vers elles, tout de suite, comme, dans une foule d'indifférents, on va vers l'ami aussitôt aperçu.

Durant qu'il travaillait obscurément pour les autres, Auguste Rodin ne perdait pas son temps. Il apprenait à vaincre les difficultés de son art, et il se fortifiait l'esprit. Curieux de tout ce qui vit, de tout ce qui pense, ayant de la nature et de ses harmonies un sens très pénétrant, il se donnait, tout seul, par des lectures abondantes et choisies, par des habitudes d'assidue réflexion et d'observation profonde, il se donnait une des plus fortes éducations que je sache. Ses amis savent quelle âme ardente, quelles énergies mentales, quel souple organisme cérébral se cachent sous la tranquillité douce et si fine, presque rusée, de son masque. Pour ma part, je ne connais pas de joie plus vive qu'une promenade dans la campagne, avec ce silencieux et admirable ami, en qui la nature semble s'être complue à déposer ses secrets les

mieux gardés. Car M. Auguste Rodin ne borne pas son action à la recherche de la vie plastique. De la ligne et du modèle, il remonte au mouvement, du mouvement à la volonté, et à tous les phénomènes passionnels ou psychiques qui en découlent. Cela devait être ainsi pour qu'il pût réaliser l'œuvre qu'il allait entreprendre. Et M. Rodin aura été non seulement le plus grand statuaire de son temps, il en aura été aussi un des penseurs les mieux avertis des souffrances de l'âme humaine et des mystères de la vie. Non seulement il exprimera, avec une puissance toujours renouvelée, la logique beauté des formes, mais avec de la glaise, de la cire, du bronze et du marbre, il modèlera de la passion et créera de la pensée.

La première figure qu'il envoie au Salon, c'est *l'Age d'airain*. Elle est belle. Quelques parties même en sont si admirables que le jury ne peut croire qu'il se trouve devant une œuvre d'art, et, stupidement, conclut à un moulage sur nature. Pourtant, s'accusent encore dans l'harmonie du corps, dans le modelé du torse et la levée du bras du ressouvenir de l'antique. Il n'importe. Le jury ne veut pas admettre qu'un statuaire, inconnu de lui, soit capable d'une telle œuvre. Et puis, aucun, parmi ces gens du métier, ne sait que le moulage sur nature ne donne qu'un ensemble de chairs mortes et de lignes affadies. Auguste Rodin n'a pas de peine à se justifier, et l'affaire ébruitée attire l'attention sur son nom. Si les hostilités se montrent, se montrent aussi des défenseurs. Peu à peu, l'artiste sort de l'ombre où il avait vécu jusque-là.

Vient ensuite un *Saint Jean-Baptiste prêchant*. Ici, le statuaire rompt avec toute la tradition et son art, passionné de nature et d'humanité, son art initiateur de formes et d'attitudes, s'affirme éloquemment. Son saint Jean est tel que l'avait conçu Gustave Flaubert: une sorte d'anachorète farouche, à la puissante ossature décharnée par les fatigues et les jeûnes. Les flancs se creusent, les reins s'évident, le torse de lutteur amaigri montre la carcasse tourmentée et douloureuse. Il marche à grandes enjambées, très droit sur des jambes nerveuses et des pieds secs que les cailloux et les brûlants sables de la route ont cuirassés de corne. Et prêchant comme on bataille, il fait un geste violent qui distribue l'anathème. Sa face est tout entière allumée de lueurs mystiques, sa bouche vomit les imprécations... A peine s'il est question de cette œuvre de maître. Paris la voit et ne la regarde pas; à Londres, où elle est ensuite exposée, du moins, on la discute.

Mais voici que successivement paraissent d'admirables bustes, et le public est bien forcé de s'arrêter devant des figures connues ou populaires, recrées par l'artiste avec une intensité de vie surprenante, qui démasque l'âme.

C'est, d'abord, Victor Hugo, vieilli et déjà penché sur la mort. Visage profond où tout est revivant de cette Pensée, énorme et fulgurante, qui semble à l'étroit dans les limites d'un crâne humain, bossué de ses secousses et de ses formidables poussées: la seule image du poète où soit vraiment interprété ce qu'il y eut de force grondante et de rêve lumineux derrière ce front à la fois serein comme un ciel et houleux comme une mer d'orage; et, ce qu'il y avait aussi d'étranglement faunesque dans l'expression de cette bouche de vieillard, aux plans rétractés.

C'est M. Henri Rochefort, avec son beau crâne de César romain, qu'avilit un ricanant toupet de clown. Toute l'histoire de l'illustré pamphlétaire est racontée, en cet extraordinaire morceau

de plâtre, que la fantaisie bourgeoise du modèle laissa longtemps inachevé. La blague rit, grimace, se tord sur des lèvres dont la double expression d'ironie et d'insouciance s'éteint parmi les lourdeurs molles des joues qui s'épaississent... C'est M. Dalou, masque impérieux, nerveux et trouble, où la ruse se mêle à la noblesse, et dont le profil hardi, fier, opiniâtre est coupant ainsi qu'une lame d'acier... C'est M. Jean-Paul Laurens, le digne pendant du Démosthène antique, et combien d'autres, jusqu'à M. Puvis de Chavannes, sûr ainsi d'une double immortalité! Et c'est toute la série des bustes de femmes, inoubliables figures, vivants poèmes, marqués dans leur modernité tentatrice du sceau de l'énigme éternelle, et qui vont, chantant, dans une symphonisation merveilleuse de la chair, le rêve qui gonfle les gorges naissantes ou épanouies, ou qui se lève de l'aromale beauté des nuques.

Cette fois, il faut bien que le public admire. S'il ne sait pas encore ce que, dans ces œuvres, il y a d'effort et d'art conquérant, du moins est-il étreint par un charme sensuel, par des secousses d'émotion physique qui, malgré lui, domptent et violentent son ordinaire inertie mentale.

En même temps, le public apprend qu'Auguste Rodin travaille à une porte colossale, qui lui a été commandée pour le Palais des Arts décoratifs. Cette porte, on la décrit, même avant que l'artiste en ait fixé la forme et déterminé l'arrangement. Chacun sait que les motifs qui s'y dérouleront lui sont inspirés par l'*Enfer* du Dante. Autour de cette entreprise grandiose se crée une véritable agitation, accrue encore par la connaissance de quelques fragments troublants. De temps à autre, dans des expositions libres, apparaissent de petits groupes, de petites figures d'une passion étrange et neuve, qui le déroutent dans ses goûts traditionnels du *joli* bête et de l'insignifiant; tout un monde de souffrance et de volupté, hurlant sous le fouet des luxures, se ruant désespérément au néant des possessions charnelles, aux étreintes farouches des amours damnées et des baisers infâmes. Les corps, marqués du mal originel, du mal de vivre en proie à la fatalité de la douleur, se cherchent, se poursuivent, s'enlacent, se pénètrent — spasmes et morsures — et retombent, épuisés, vaincus dans cette lutte éternelle de la bête humaine contre l'idéal inassouissable et meurtrier.

Tout l'art de Rodin est dans ce petit bronze, plus douloureux que n'importe lequel des poèmes de Baudelaire. Le buste droit, la gorge en avant et fleurie de chair tentatrice, le corps horizontal et vibrant comme une flèche qui déchire l'air, la face cruelle, inexorable, la Femme est emportée à travers les espaces. Elle est belle de cette inétreignable beauté qu'ont les chimères que nous poursuivons et les rêves que nous n'atteindrons jamais. Renversé sur ce corps horizontal, est le corps d'un adolescent, anatomie de souffrance. Les bras, repliés en arrière, cherchent à étreindre ce torse implacable; ses jambes, qui pendent, voudraient arrêter ce corps qui fuit. Nul enlacement de ces deux êtres: aucune partie de ces deux vies charnelles ne se joint. Et, cependant, tout, dans ce bel enfant, suppliant et vaincu, a soif d'amour, d'embrassement, d'idéal, toutes choses par quoi il meurt, qui sont là à portée de sa main, à portée de son âme, et que sa main ne saisira jamais et dont son âme jamais ne connaîtra la possession. La femme fuit: elle ne se détournera pas.

Ce qu'il y a de poignant dans les figures de Rodin, ce par quoi elles nous touchent si violemment, c'est que nous nous retrouvons

en elles. Suivant une belle expression de M. Stéphane Mallarmé, « elles sont nos douloureux camarades ».

Je n'ai pu donner qu'une notion bien incomplète, à peine intelligible, de l'œuvre déjà si considérable d'Auguste Rodin. Je terminerai par ces lignes que Stendhal écrivit en 1817, dans son *Histoire de la peinture en Italie*: « Si un Michel-Ange nous était donné dans nos jours de lumière, où ne parviendrait-il point? Quel torrent de sensations nouvelles et de jouissances ne répandrait-il pas dans un public si bien préparé par le théâtre et le roman? Peut-être créerait-il une sculpture moderne, peut-être forcera-t-il cet art à exprimer des passions! Du moins, Michel-Ange lui ferait-il exprimer des états de l'âme!... »

C'était la venue d'Auguste Rodin que Stendhal annonçait ainsi. Mais l'eût-il aimé, lui qui n'aimait que Canova!

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Instruments à anche.

Jury: MM. GEVAERT, président; BENDER, L. DU BOIS, J. DUPONT, SENNEWALD, VAN HERZEELE.

Saxophone. — Professeur: M. BEECKMAN. Rappel avec distinction du 2^e prix obtenu en 1894, M. Lebert; 2^e prix, M. Bastin.

Morceau de concours: Solo de concert Beeckman.

Instruments à embouchure.

Même jury.

Trompette. Professeur: M. GOEYENS. — 1^{er} prix avec distinction, M. Delcourt; 1^{er} prix, M. Van den Eynde; 1^{er} accessit M. Jirondal.

Morceau de concours: Transcription d'un air d'*Erice* (Galuppi). Épreuve supplémentaire pour les élèves aspirant au 1^{er} prix: exécution sur la petite trompette en *ré aigu* d'un morceau tiré de *Water und Fire music* de Hændel avec deux trompettes obligées.

Cor. Professeur: M. MERCK.

a) Cor basse: 1^{er} prix, M. Escaré; 2^e prix, M. Boon; 1^{er} accessit, M. Marchal.

b) Cor alto: 1^{er} prix avec distinction, M. Grégoire; 2^e prix avec distinction, M. Sodoyez; 2^e prix, M. Delhaye; 1^{er} accessit, M. Waerie; 2^e accessit, M. Capart.

Morceaux de concours: a) Cor basse: Transcription d'un air du *Siège de Corinthe* (Rossini); b) Cor alto: *Intermez-zo-barcarolle* (Aug. Dubois). Morceau d'ensemble: Final de la suite pour huit cors (Léon Dubois).

Trombone. Professeur: M. SEHA. — 1^{er} prix avec distinction, M. Junion; 1^{er} prix, M. De Keyzer; 2^e prix avec distinction, M. Van der Kelen; 1^{er} accessit, MM. Maes et Ranwez.

Morceaux de concours: a) Trombone ténor: 2^e solo Demersseman; b) Trombone basse: 1^{er} solo (Demersseman).

Épreuve supplémentaire pour le trombone-contre-basse: Fragments divers de R. Wagner.

Instruments en bois et flûte.

Jury: MM. GEVAERT, président; BENDER, LÉON DU BOIS, J. DUPONT, HERMAN, SENNEWALD, TURINE, VAN HERZEELE.

Basson. Professeur: M. NEUMANS. — 2^e prix, MM. Trineoni et Erculisse; 1^{er} accessit, MM. Kncip et Smets.

Morceau de Concours: *Impromptu* de Colyns. Morceau d'ensemble: *Sérénade* de Colyns.

Clarinette. Professeur: M. PONCELET. — 1^{er} prix, MM. Van Praet, Dufrasne, Michotte, Masure, Heynen; rappel avec distinction du 2^e prix, M. Meuret; 2^e prix, MM. Dujardin, Schenis, Bageard, Fredericq; 1^{er} accessit, MM. Struckmann, Brodtkom, Perrier, Vervact; 2^e accessit, MM. Vrelust, Gillion, Martin et Montigny.

Morceau de concours: 9^e solo de Klosé. Morceau d'ensemble: *Das Liebesmahl der Apostel* (final), transcription de L. Jehin.

Hautbois. Professeur : M. GUIDÉ. 1^{er} prix, M. Vranckx; 2^e prix, MM. Dejean et Hernette; 1^{er} accessit, M. Randour.

Morceau de concours : *Concertino* de Vogt.

Flûte. Professeur : M. ANTHONI. — 1^{er} prix (avec distinction) : MM. Boschmans et Vinck; 2^e M. Berg et Loots; 1^{er} accessit : MM. Van Staceghem, Bury et Brabants; 2^e accessit, M. Goffaux. Morceau de concours : Concerto en *sol majeur* de Mozart (1^{re} partie).

Instruments à cordes.

Jury : MM. GEVAERT, président; J. DUPONT, KÉFER, MASSAU, VAN DER HEYDEN, WALLNER.

Alto. Professeur : M. L. VAN HOUT. — 1^{er} prix, M. Lempers; rappél avec distinction du 2^e prix, M. Meses; 2^e prix, MM. Liesenborghs et Lejeune; 1^{er} accessit, MM. Betrancourt et Delmotte.

Morceau de concours : *Concertino* d'Aug. Kiesgen.

PETITE CHRONIQUE

M. Antoine vient d'adresser à ses abonnés une longue lettre dans laquelle il expose la situation du Théâtre Libre.

Il rappelle que l'entreprise, fondée en 1887, sans ressources fixes, n'a jamais pu combler entièrement son déficit.

« Il eût été possible d'accueillir les offres constamment faites par des auteurs dénués de talent et désireux de prendre, moyennant argent, leurs lettres de naturalisation littéraire dans une maison où l'on se piquait de n'accueillir que des artistes. Mais nous n'avons jamais, dans les heures les plus critiques, regretté d'avoir constamment repoussé ces offres, et nous nous en applaudissons aujourd'hui plus que jamais. Cependant, les embarras croissant, il fallut songer à constituer au budget du Théâtre Libre des ressources supplémentaires et honorables. »

M. Antoine, ayant accepté les offres de la direction du Gymnase comme artiste afin d'achever de payer les dettes qu'il avait faites comme directeur du Théâtre Libre, explique qu'il a cédé son exploitation, libre de tout passif, à M. Laroche.

« Pour achever de dire toute sa pensée, M. Antoine n'est pas loin de croire que cette mutation, commandée par des circonstances purement pécuniaires, se serait cependant et inévitablement imposée à une date rapprochée. De nouveaux courants littéraires sont en formation, et il peut craindre de n'être pas le serviteur suffisamment compréhensible et zélé de jeunes gens d'une génération plus récente; il passe donc la main, pour ne pas risquer de méconnaître des théories qui ont le droit de se faire jour et de s'affirmer comme celles qui les ont précédées. »

Le Théâtre Libre si courageusement fondé et si énergiquement dirigé, malgré des difficultés pour tout autre insurmontables, par M. Antoine, demeurera l'une des entreprises les plus artistiques de l'époque. Nombre d'écrivains et de comédiens lui doivent leur célébrité et son influence, en ces huit années de luttes, a été considérable.

M. Edgard Tinel travaille activement à son drame lyrique *Godeline*, ouvrage qui aura des proportions considérables. L'œuvre sera terminée avant le printemps prochain. La première exécution en sera donnée à Malines où ont été créées les autres œuvres du compositeur flamand.

Franciscus, l'oratorio de M. Tinel, vient d'être exécuté pour la centième fois en Allemagne. L'auteur vient d'être invité à diriger la prochaine exécution de son œuvre au festival de Cardiff.

Le concours pour le choix du carillonneur de la Maison du Roi aura lieu le 23 juillet, pendant les fêtes nationales.

Tous les spécialistes du pays y prendront part : ceux de Bruges, de Malines, d'Alost, de Lierre, d'Hérentals, de Louvain, de Meselaere, etc., ainsi que leurs élèves.

Le carillon sera joué tous les jours entre midi et deux heures. On a retrouvé récemment les partitions des airs antiques qui servaient au carillonneur de l'ancien beffroi de l'église Saint-Nicolas. Tous feront partie du répertoire de notre carillon communal.

Les travaux ordonnés par le gouvernement pour la restauration de l'Abbaye de Villers ont amené la découverte d'objets d'art du XIII^e siècle d'un grand intérêt.

Un comité vient d'être constitué pour procéder aux études et au classement. Ce comité se compose de MM. le chanoine Delvigne, Ch. Lagasse, de Loelt, de Prelle de la Nieppe, Ch. Licot, Beyaert et De Witte.

L'orchestre de l'opéra de Milan donnera aujourd'hui dimanche, à 4 heures, dans la salle des fêtes de « Venise » à Bruxelles, une matinée dont le programme comprend, entre autres, l'ouverture des *Vêpres siciliennes* de Verdi, l'*Hommage à Donizetti* de Ponchielli, l'ouverture de *Lohengrin* de Wagner et diverses œuvres de Bizet, de Rossini et de Boccherini.

Le concours de balcons fleuris a réuni cette année un grand nombre de concurrents. Les adhésions arrivant encore en grand nombre, le comité a décidé de les accepter encore jusqu'au 30 courant. Le jury fera sa première visite dans les premiers jours de juillet.

La répétition générale des chœurs qui seront exécutés demain au concours de Dinant, par le Cercle Tilman, aura lieu aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au Théâtre Molière.

La troupe de M^{me} Aciana prêtera son concours à cette audition et interprétera la *Belle Hélène*, opéra bouffe en 3 actes d'Offenbach.

Du Journal :

Le Conseil municipal de Paris vient de ratifier le choix fait par la quatrième commission, parmi les objets d'art exposés au Champ de Mars : il a décidé, l'achat de la fontaine en étain du sculpteur Alexandre Charpentier, cette œuvre de la plus originale fantaisie, devant laquelle s'était longuement arrêté le Président de la République quand il visita l'exposition du Champ de Mars.

Alexandre Charpentier apprendra cette bonne nouvelle à Bruxelles, où des travaux l'ont appelé. Le gouvernement belge profitera-t-il de sa présence pour lui confier l'exécution des nouvelles pièces de monnaie dont la modification a été résolue? Nul choix ne serait plus heureux.

ESSEX & COMPANY. LONDRES
(Angleterre)



LES
ÉCHANTILLONS
&
UN STOCK
IMPORTANT
DE
NOS PAPIERS
SE
TROUVENT
CHEZ NOTRE
AGENT

M. G. HOBÉ

WALLPAPER PRINTERS.
116 & 114 VICTORIA ST. SW
& ESSEX MILLS BATTERSEA BRUXELLES
47, Boulevard
de Waterloo

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galerias d'exposition et de vente

OUVERTES TOUS LES JOURS

Entrée libre.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

B^{is} LET^{re} PER. OPTIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

LA REVUE BLANCHE

BI-MENSUELLE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : fr. 0 60.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 25 fr. — Edition ordinaire, France : 12 fr. — Union postale :
15 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois,
en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur
l'ensemble du mouvement littéraire et artistique. (Charpentier et
Fasquelle, éditeurs.)

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants,
hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les jour-
naux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 40.00 ; Union postale, fr. 43.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à.

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. (Quatrième article.) *Le Théâtre synthétique*. — LE THÉÂTRE DE L'ŒUVRE A BRUXELLES. — LES KAMTCHATKA, par Léon Daudet. — LES THÉÂTRES A LONDRES. VII. *Olympia*. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE⁽¹⁾

(Quatrième article.)

Le Théâtre synthétique.

C'est Emile Verhaeren qui, récemment, à Paris, au sortir de l'exposition des œuvres de Corot, s'expliquait, en accumulant le pittoresque de son originalité abondante, sur cette conception théâtrale, non pas absolument neuve, soit, mais jamais conçue, croyons-nous, en une entité bien distincte formant concentration nette d'idées spéciales.

Le théâtre contemporain, surtout en France, met en scène des personnages isolés, constituant des types de caractères, de manies, de passions, de travers. Il ne voit les éternelles forces psychiques qui traversent l'humanité en grands courants généraux, en fluides univer-

(1) Voir nos trois derniers numéros.

sels affectant les individus, que dans la réaction cérébrale qu'elles provoquent en des unités considérées à part.

Parfois, certes, ces passions furent, ailleurs, exprimées avec une intensité si puissante qu'elles s'élargirent aux proportions de lois naturelles, de phénomènes cosmiques, grandeur et beauté qu'elles revêtent quand on les abstrait de toute contingence. Les amants, les jaloux de Shakespeare, ses ambitieux, ses exaltés, ses juifs sont bien autre chose qu'un juif, un exalté, un ambitieux, un jaloux, un amant. Roméo, Othello, Macbeth, le roi Lear, Shylock évoquent moins des êtres humains déterminés que des fantômes gigantesques absorbant en eux l'amour, la jalousie, l'ambition, la folie, le sémitisme. Ce sont des symboles, des figures schématiques, des incarnations supra-réelles, conçues, concentrées et coulées en un indestructible métal par le génie.

Mais la pensée littéraire française contemporaine n'a pas cette expansion souveraine. Elle est avant tout anecdotique. Elle ne sait pas aller au delà de l'épisode dans l'expression des multiples agitations de l'âme et de la vie. Dumas, Augier que nous citons et recitons, non pas certes par quelque animosité artistique, mais parce qu'ils furent chefs de file et chefs d'école, distillateurs du surextrait des idées de leur temps sur le théâtre, n'ont pas frappé en médaille un seul type. Ils ont raconté, sur la scène, de petites histoires intéressantes,

localisées dans quelque salon, dans quelque château, dans quelque atelier, des faits divers bien choisis, bien ordonnés et adroitement combinés. Ce sont des mondains faisant le récit de mondanités. Rien qui tient à l'éternel des choses et des événements, rien qui donne le coup de dent au profond pathétique de l'homme et y laisse la trace d'une incurable morsure. C'est toujours ce maudit « art distractif » qui n'a d'autre effet que de se faire regardé passer passagèrement en amusant et qui jamais ne laisse sur les âmes la rude et salutaire empreinte, la rude poigne, qui transforme en ennoblissant.

Mais il est encore une autre manière que la shakespearienne de concevoir la généralisation grandiose des types et des événements. L'historique et inépuisable agitation de l'Humanité turbulente et souffrante ne se manifeste pas seulement dans les individus, dépositaires transitoires de ses mystères passionnels, réceptacles étranges et conscients de ses forces inconscientes, où celles-ci, matérielles et aveugles, prennent tout à coup cette beauté de se muer en sentiments animés projetant des joies et des douleurs, tragique miracle de la transformation, cent fois plus émouvant et plus ténébreux en son mécanisme que celui du mouvement en chaleur avec rétraction de la chaleur en mouvement. IL Y A LES GROUPES ! Il y a l'être d'ensemble, l'agrégat d'humains, obéissant à une seule poussée, se mouvant sous l'influence d'une seule direction, concrétisant les mêmes désirs, les mêmes besoins, les mêmes appels de l'inconnu, et de cet inconnu suprême : l'Avenir, fondant en un seul magma les individus, les enrégimentant pour une œuvre commune, leur enlevant leur spécialité pour les reprendre à l'état de cellules enchâssées dans un tout et donnant alors le spectacle de ce groupement agissant, combattant, pensant, jouissant, peinant, travaillant comme un être à part, très visible, très inquiétant, très curieux, très dramatique.

Quand Hauptmann fit les « TISSERANDS », il réalisa cette conception de mettre en scène un des groupes en lesquels s'annihilent les individus. On ne trouve rien dans cette œuvre rumorante qui se localise dans un personnage devenant ce qu'on nomme « le héros de la pièce ». Tous s'effacent, tous semblent n'être que de très surbordonnés serviteurs d'une idée plus haute et de plus d'amplitude. On ne se souvient ni d'un homme, ni d'une femme. Ce qui passe et repasse dans le souvenir c'est la masse, c'est le groupe, LES TISSERANDS, avec leurs cortèges de misères, de brutalités, d'invocations à la justice, de désir violent de vengeance et de bouleversement d'un ordre social odieux qui les opprime. Le principal personnage, le héros de la pièce, le seul, le dominant, le culminant, le voilà !

Emile Verhaeren voudrait généraliser un tel exemple. Pour lui, il y a de par les sociétés, nombre de groupes

qui circulent ainsi, véhiculant leurs haines et leurs espérances, leurs infirmités et leurs douleurs, leurs aspirations mal comprises par eux-mêmes, leurs entraînements, le drame poignant et terrible de leurs passions et de leurs instincts. C'est cela qu'il voudrait mettre en action, mettre en scène, dans un théâtre nouveau, que, sous la pression de ses ardentes projections d'idées, nous avons nommé le THÉÂTRE SYNTHÉTIQUE, essayant d'étiqueter cette tendance où l'ensemble s'étage dominateur au-dessus des détails fourmillants.

Pensez à ce que serait une pièce intitulée Les Mendiants. Pensez aux infinies ressources qu'elle offrirait au dramaturge, tourmenté du besoin de rendre avec le saisissant, le poignant de la scène cette existence de douleurs, de ruses, entremêlée de résignation et de révolte, alternant comme les battements d'un cœur tressautant. Pensez à ce que serait une pièce intitulée Les Soldats, où apparaîtrait en sa synthèse redoutable tout ce que la brutalité sans mesure et sans réflexion devient quand elle subit, dans le même alambic psychique, les effets chimiques de l'avidité pour la gloire. Et de même les Courtisans, et de même les Savants, et de même les Magistrats, et de même les Politiques ! Ce qu'ils pensent d'eux-mêmes, et ce qu'ils pensent entre eux, ce qu'ils font entre eux, ce qui remue en eux, ce qui s'y glisse, ce qui y bataille, d'où ils viennent, où ils vont dans la grande mêlée sociale ténébreuse.

Certes, devant les proportions de tels sujets, on s'arrête effrayé. Nous sommes tant habitués à concentrer notre objectif sur des types isolés et mesquins que nous nous rendons difficilement compte des procédés par lesquels on pourra maintenir l'intérêt en ne visant que la masse. Conférer à celle-ci la visibilité de ses secrètes allures, donner le relief à ce qu'elle renferme de profondément mystérieux, montrer les souterrains commandements auxquels elle obéit sans le savoir, tout cela exige un art puissant auquel devront s'assouplir non seulement les auteurs pour créer l'œuvre, mais aussi les auditeurs pour la comprendre.

Mais ne suffit-il pas d'indiquer la voie ? Elle ouvre des échappées si séduisantes que certes des artistes s'y engageront. Le fait même qu'un esprit tel que celui d'Emile Verhaeren en est hanté n'est-il pas un pressentiment et une prophétie ? Notre jeune théâtre belge peut faire cette tentative. Les ouvriers ne manquent pas à la tâche, ceux qui ont tant fait déjà en d'autres domaines et que l'imprévu, le neuf, le hardi, surtout le téméraire attirent si irrésistiblement. Ah ! avec quelle joie on accueillera, on saluera, on acclamera sans doute ces essais rénovateurs !

Le Théâtre de l'Œuvre à Bruxelles.

Les journaux de Paris se sont beaucoup occupés ces jours derniers du projet que M. Lugné-Poe expose dans la lettre suivante. Assurément il réaliserait un désir devenu très fervent dans le jeune monde littéraire belge et donnerait une prompt réalisation pratique aux idées excellentes émises par M. Chomé et par M. de Haulleville, restées malheureusement en l'air à cause des frais. Nous serons heureux de recevoir toutes les communications que nos lecteurs voudront bien nous faire à ce sujet. Nous, aussi, pensons que l'espoir sérieux d'être joué fera éclore en Belgique une brillante phalange d'auteurs dramatiques. Quoi rêver de plus intéressant qu'un tel mouvement après tant d'autres qui ont donné à notre pays un rang si élevé dans la Littérature?

MON CHER MAITRE ET AMI,

Dernièrement, je me refusais à publier quoi que ce soit d'une causerie hâtive faite à la *Libre Esthétique*. Aujourd'hui, je sollicite une page dans *L'Art moderne* pour tirer une conclusion pratique de vos articles si littéraires et si incisifs sur le théâtre contemporain.

Je connais la généreuse hospitalité de votre revue, je me sais ici dans une maison amie. Je vais donc y exposer amicalement un projet dont nous nous sommes entretenus et qui pourrait inspirer dans un court délai, par la cohésion des efforts tentés d'une manière plus intense et plus éclatante, la puissance véritablement féconde du mouvement dramatique belge depuis quelque années.

Ce projet, vous le savez, consiste tout simplement dans l'installation du Théâtre de l'Œuvre en Belgique.

Grouper dans une tentative éclectique d'art dramatique des noms tels que ceux de Camille Lemonnier, Baudoux, G. Eekhoud, Max Elskamp, Giraud, Van Lerberghe, Maurice Maeterlinck, H. Maubel, Nizet, etc., ne serait pas sans quelque crânerie, et sans doute sans quelque nouveau pour les lettres belges, si les représentations du Théâtre de l'Œuvre chez vous incitaient la critique à se demander quel mouvement dramatique est depuis quelque temps le plus fécond, le nôtre ou celui de Belgique.

Qui sait même si les représentations de l'Œuvre, chez vous, ne nous révéleraient pas un maître? Qui sait si le coup de fouet qui doit réveiller les énergies engourdies de nos jeunes gens, ne serait pas donné par quelqu'un des vôtres?

Maeterlinck ne voit-il pas déjà une pléiade de nouveaux-venus l'imiter? Et cela ne prouve-t-il pas surabondamment qu'il a ouvert une voie nouvelle?

Ceci seul justifierait — si mon projet demandait une justification — l'installation du Théâtre de l'Œuvre en Belgique.

D'autre part, cette installation me donne le moyen de payer à votre pays une dette de reconnaissance.

L'Œuvre est issue directement d'une représentation de *Pelléas et Mélisande*, œuvre d'un écrivain belge, et c'est aussi la Belgique qui nous fit pour la première fois sortir de France.

Il y a donc, vous le voyez, de la reconnaissance dans la dette que je vais m'efforcer de payer auprès des vôtres, et c'est ce qui fait que je me suis aussi vivement attaché au projet que je viens vous soumettre : L'ŒUVRE A BRUXELLES.

Ce projet, vous le savez, cher Maître et ami, nous en avons causé longuement et plusieurs fois.

Ce qui manque à Bruxelles, c'est UN THÉÂTRE D'ESSAI, un théâtre de jeunes. On a dit parfois que les auteurs dramatiques, en Belgique, sont rares, et qu'à part Maurice Maeterlinck il ne sera produit que très peu.

Cela provient de ce que la Belgique ne possède pas de théâtre d'essai.

Il y a bien, à Bruxelles, un ou deux théâtres subventionnés, qui par leur cahier des charges sont tenus de monter chaque année des ouvrages dus à de jeunes auteurs. Mais les directeurs de ces théâtres n'ont pas confiance en ces ouvrages, aussi les montent-ils en dépit de tout bon sens, les sacrifient-ils.

Les jeunes auteurs, étant donc certains d'un insuccès, abandonnent le théâtre pour la poésie et le roman; aussi le mouvement dramatique belge est-il entravé dans son expansion, vos auteurs dramatiques sont-ils étouffés dans leur essor.

Et cependant le mouvement littéraire belge a acquis depuis quelques années une importance exceptionnelle. Vos journaux, vos revues sont alimentés par une foule de jeunes de talent. Pourquoi ne feraient-ils pas du théâtre? Certes, ils en feraient s'ils étaient certains d'être joués et d'être joués sérieusement.

C'est ce que nous venons leur offrir.

L'Œuvre va s'installer à Bruxelles. Elle y fonctionnera de même qu'à Paris, et en même temps qu'à Paris.

Comme organisation, l'Œuvre fonctionnera, à Bruxelles comme ici, par un système d'abonnement.

L'Œuvre, de cette tentative, ne prétend point tirer une source de bénéfices et ne demande qu'une chose : couvrir strictement ses frais. Nous procéderons donc comme suit. Notre programme une fois arrêté, nous calculerons par avance les frais totaux de la saison en faisant entrer dans ce compte : la location de la salle et les frais y afférant (1), la publicité et les affiches, le cachet des artistes, les voyages, le transport des décors s'il y a lieu et les autres menus frais.

Par avance nous prions ceux qu'intéresse notre tentative de bien vouloir s'inscrire comme abonnés et lorsque, à une époque déterminée, la liste sera close, le montant total des frais sera partagé entre tous les adhérents, et le résultat de cette opération donnera le prix annuel de l'adhésion, moyennant lequel l'abonné aura le droit d'assister, aux fauteuils d'orchestre ou en loges de rez-de-chaussée ou de première, à toutes les représentations (huit par année ainsi que je l'explique ci-dessous) sans autres frais. J'imagine qu'avec un nombre suffisant d'adhérents la place ne coûterait à chaque abonné que cinq francs.

Pour les autres places il sera constitué un autre tarif, mais ceci est une petite question d'organisation qui s'arrangera d'elle-même, si l'on accepte le procédé d'abonnement.

Comme programme, il serait téméraire, durant la première année, de ne jouer que des œuvres belges.

Il est nécessaire que vos jeunes sentent, voient le terrain, il est nécessaire qu'ils préparent leurs œuvres.

Nous donnerions donc l'hiver prochain, à Bruxelles, huit spectacles :

1° *Six de nos représentations de Paris;*

2° *Deux autres et composées uniquement d'œuvres belges.*

(1). Nous avons quelque espoir de disposer d'une salle sans autres frais que l'éclairage, le chauffage et une très minime location.

(NOTE DE LA RÉD.)

Par la suite, les résultats nous indiqueront ce qu'il faudra faire, et je ne doute pas que d'année en année la place à consacrer aux auteurs belges soit de plus en plus considérable.

Nous avons du reste agi de même à Paris, où nous avons, durant notre première année, consacré seulement un de nos spectacles à l'art dramatique français. Nous y avons consacré trois soirées cette année. Nous ferons probablement davantage l'an prochain, et ainsi de suite.

Donc, l'an prochain, nous donnerions à Bruxelles huit représentations.

Deux représentations belges, par exemple, et sauf à obtenir l'assentiment des auteurs :

Madame Lurur, C. Lemonnier ; *L'Idée*, Henri Nizet ; *Les F'lai-reurs*, Van Lerberghe ; *Intérieur*, Maeterlinck, etc.

Le programme de nos spectacles comprendra ensuite :

Le Petit Eyolf, *Solness le Constructeur*, Ibsen ; *Ames soli-taires*, Hauptmann ; *Au-dessus des Forces humaines*, Björnson ; *le Volant*, Judith Cladel ; *Carmosine*, Alfred de Musset.

Ainsi l'OEuvre sera fondée à Bruxelles.

Je suis heureux d'en proposer la bonne nouvelle à vos lecteurs et je les prie de m'encourager, de m'aider.

Les difficultés seront grandes. Je le reconnais. Mais avec l'aide de tous, nous les vaincrons chez vous, de même que nous les avons vaincues à Paris.

Et l'OEuvre fondée à Bruxelles, nous songerons alors à la fonder à Amsterdam et à Londres, et ainsi se réalisera le projet dont nous nous sommes entretenus si souvent, avec vous, lors de la fondation du théâtre international de l'OEuvre, fondation qui s'appuie sur des bases d'autant plus sérieuses que nos tournées en Belgique, en Hollande et en Angleterre nous ont ancrés dans cette idée qu'en chacun de ces pays se trouve un public disposé à encourager et à aider un théâtre d'Essai international.

LUGNÉ-POE

LES KAMTCHATKA

Par M. LÉON DAUDET. Paris, Charpentier.

Ce sont, dans l'esprit de M. Léon Daudet, « ces outranciers de la mode et des préjugés à rebours, ces bourgeois exaspérés, habitants de régions brumeuses, excessives et stériles qui, sur la foi de quelques farceurs, conviennent de certaines admirations, adoptent certains *génies*, certains mobiliers, certaines croyances, un certain ton, certains clichés, dénigreur ou laudatifs, et sabrent impitoyablement tout ce qui n'est pas en vue de leur burlesque presque-île, tout ce qui sort de leurs théories mensongères et empruntées. »

Ce sont aussi les faux artistes, ratés hargneux qui, incapables de créations logiques et équilibrées, nient féroce-ment toutes les œuvres parées de précieux éléments de beauté, ne louent que les corruptions biscornues, rachitiques et nébuleuses, comme pour se venger de leur impuissance et aussi pour perturber le goût public, afin de bénéficier de son désarroi. Ce sont les mêmes qui, sans cesse, hissent des drapeaux, successifs et contradictoires, pour annoncer des livres ou des drames qui ne paraissent jamais : naguère, matérialistes et réalistes, avant-hier royalistes et catholiques, hier mages, catholiques toujours et anarchistes, aujourd'hui mystiques et sociologues, trop incertains et trop nomades pour qu'un artiste sincèrement fidèle à une de ces croyances puisse

avoir foi à leur zèle pour les idées qui lui sont chères. Il ne voit pas, dans l'étude de l'art d'autrefois, que les théories sont vaines, que les œuvres fortes sont toujours issues d'une émotion profonde en face de la nature et de la vie, jamais d'un embrigadement ni d'un système ; que, dans toute création réaliste, il y a une part de rêve et d'idée, et que les hautes œuvres de pure pensée ont toujours la vie à leur base. Alors, pourquoi discuter à l'infini, pourquoi nier au nom d'une formule ? Pourquoi ne reconnaître de talent qu'à ceux qui marchent en groupe et travaillent selon un codex ?

Mais c'est si commode, une théorie ! Avec la badauderie présente du reportage et des conférenciers aux aguets un manifeste vaut une série d'ouvrages. Et pour peu qu'on veuille se particulariser par une étrangeté de costume ou de maintien, on existe, on acquiert la réputation d'un artiste rare ; rare, en effet, parce qu'on n'écrit jamais. Alors, on cherche à remplacer l'originalité de la pensée par la bizarrerie de l'attitude physique et morale. Si les houpelandes d'un autre âge et les uniformes de mage sont inoffensifs, vraiment fâcheuse est parfois la servilité à des admirations ou à des haines apprises, à un étroit cathéchisme d'art. Et les manières d'être morales, compliquées et artificielles, sont bien déplaisantes aussi. Puissent-elles même n'être jamais perfides !

Tels sont les fantoches que Léon Daudet fait très plaisamment vivre devant nous. La lecture attentive de son livre montre bien que c'est sur ceux-là seuls que porte sa colère et non sur les artistes, sincères en leurs audaces, respectables même quand ils s'égareront.

Esprit moderne et hardi, il n'a pas une minute songé à railler de leur bel effort les artistes qui cherchent, avec réflexion, de nouvelles formes d'art pour traduire la vie, l'humanité et les idées de leur temps, et qui parfois, dans cet élan vers autre chose, peuvent aboutir à l'étrange où à l'obscur. Léon Daudet, au contraire, que ses livres et ses articles nous montrent préoccupé de demain, tout à fait hostile à la tradition et aux recommencements, a nettement différencié les chercheurs sincères, intéressants même quand ils se trompent, des comédiens et des banquistes. Paul Lermy, son personnage de premier plan, qui a toutes ses sympathies, n'est pas un routinier. Il cherche à s'exprimer librement lui-même, en dehors des théories d'autrefois et de maintenant. C'est un artiste bien moderne. Cette délimitation que l'auteur a faite entre les chercheurs et les... autres, ne doit point leur déplaire. Elle les délivre des voisinages fâcheux.

De même, quand Léon Daudet raille les « Norderies » et les romans russes, il n'entend pas nier la salutaire influence qu'eurent sur nous Ibsen et Tolstoï. Il sait bien que le premier a élargi notre vision dramatique, nous encourage à faire plus profond et plus général, sans rien sacrifier de la clarté nécessaire et, comme nous tous, il a reçu la leçon d'humanité, de pitié et de bonté que nous donna Tolstoï. Même si notre XVIII^e siècle français n'est pas étranger à son art et à sa philosophie, Tolstoï n'en a pas moins donné aux idées des Encyclopédistes une grande éloquence, une chaleur dans la tendance, grâce auxquelles ses idées nous ont émus davantage. Léon Daudet a simplement raillé l'exaltation intransigeante et borgne pour les choses du Nord, les suiveurs qui admirent même ce qui est mauvais et incompréhensible, qui s'affolent surtout de détails insignifiants et de goût déplorable et n'attachent plus de prix aux conceptions claires, mieux ordonnées de notre littérature.

Qu'on ne s'y trompe donc pas : ce sont seulement les enthousiasmes de commande pour l'absurde et l'incompréhensible que l'auteur a raillés et les pitres de l'art qu'il a voulu peindre. Et s'il l'a fait, c'est certainement par respect pour l'effort libre des chercheurs, pour ne plus que l'on confonde leur zèle et leur foi avec les grimaces raccrocheuses des premiers, leurs tentatives audacieuses et parfois surprenantes avec les pantalonnades des autres.

Je ne vois point que l'artiste, personnel et probe, soit atteint par cette satire qui ne vise que d'astucieux bouffons. Telle est du moins l'impression que j'ai reçue de ce livre. C'est l'étude de l'âme kamtchatka qui m'intéresse, étude faite d'après des traits de caractère et des détails de mœurs çà et là observés.

Aussi me refusé-je à reconnaître, parmi les personnages, tels écrivains ou peintres vivants qu'on y prétend voir. Parmi ceux dont on cite les noms sous le manteau, il en est d'intéressants, de sincères, qui travaillent isolément et noblement. Depuis bien des années, ils sacrifient toute jouissance de la vie à leurs idées d'art. Ils ont droit au respect.

L'auteur a groupé ses observations autour d'une intrigue sentimentale qui leur donne la vie. On sent aisément que l'action ne l'a pas beaucoup préoccupé. Il l'a choisie quelconque. Ce n'est qu'un support à son étude d'un milieu, qu'un prétexte à un défilé de caractères et de silhouettes. Car Léon Daudet qui, dans ses romans antérieurs, a su nous prouver sa dextérité à établir, avec logique et art, de poignants drames humains, aurait pu donner à son action plus de complexité et plus d'ampleur. On voit qu'il a surtout été tenté, cette fois, par la peinture d'une atmosphère, par le désir de silhouetter une mascarade de grotesques. Pour notre part, nous le regrettons un peu, car le livre eût acquis plus de profondeur et le pamphlet plus de portée. Nous aimions beaucoup aussi, dans les livres précédents de Léon Daudet, des images expressives et neuves, une éloquence de mots que nous retrouvons moins fréquemment dans ce récit fiévreux. Mais, en revanche, quelles qualités de vigueur et d'apreté!

Il est même bizarre qu'on ait reproché à l'auteur la violente franchise de son attaque, la frappe si nette de son ironie, la belle vigueur de son pamphlet. Autant lui reprocher alors d'avoir un tempérament et d'écrire, sincèrement, selon ce tempérament. Nous ne voyons vraiment pas pourquoi on ne pourrait, sans s'exposer à des critiques, se dispenser d'emprunter à Tackeray, à Swift, à Sterne, à Paul-Louis leur accent d'ironie, et pourquoi on serait toujours astreint à reprendre la finesse pince-sans-rire de tel ou tel, l'insinuation nuancée de tel autre. Léon Daudet est un esprit clair et ardent. Il observe des ridicules qui l'exaspèrent. Il s'irrite contre les pitres qui se servent, pour parvenir, de leur impudente sottise. Il le dit, sans ménagement, avec vigueur et précision dans le trait, et un cinglant dans la moquerie qui lacère. Il reste fidèle à son tempérament. Et, pour violente qu'elle soit, cette forme de raillerie n'exclut ni la virtuosité ni la variété.

Léon Daudet montre bien les extases, les détraquements et le fiel de son peuple féroce. Comme il sait le mécanisme de ses admirations et de ses haines convenues!

Nous les connaissons aussi, les femmes, des bourgeoises à rebours qui, lasses des poses où se sont évertuées leurs mères, en ont adopté d'autres, et sont devenues des poseuses pour l'art, au lieu d'être des poseuses pour le chiffon, le savoir ou le cheval. Le genre de pose, seul, a changé. Mais c'est la même prétention bourgeoise qui les dirige. Elles ne comprennent pas que la seule belle allure, c'est la simplicité.

Quelques-unes, plus intelligemment maniées, l'ont senti. Mais alors, avec le même besoin d'affectation, elles se sont mises à jouer à la simplicité. Elles sont devenues des femmes simples, à force de complications et d'études. Simples dans leur geste, dans leur costume, dans la décoration de leur intérieur. Mais, à mille nuances, on s'aperçoit que cette simplicité est encore une attitude.

Et leurs admirations, leurs dédains? Tout cela est appris, tout cela est selon la formule. Avec des voluptés dans la voix et dans le regard, elles exaltent le croque-notes et le barbouilleur à système, le versificateur brumeux qui, amalgamant dans ses poèmes les ors et les gemmes, les chevaliers et les dames, empruntés à d'autres, n'arrive pas à céler le néant de sa pensée et de son émotion. Tout cela, elles le louent sans comprendre, sans le sentir, simplement parce que cela est momentanément de mise pour paraître des raffinées. Franchement, nous préférons les vieilles dames qui, dans la candeur de leur joie, louent Ohnet et autres du Terrail. Assurément leur plaisir est bas, mais au moins elles expriment leur goût avec sincérité. Comment nous débarrasser de l'affectation pour l'art? Quel fouet ou quel glaive?

O ces froideurs que crée la pose! On se méfie des gens qu'on sent n'être pas eux-mêmes. Et l'effort perpétuel où ils se guident pour avoir une belle attitude, déconcerte et glace. Quel supplice de sentir qu'un être, homme ou femme, se compose pour vous, s'ingénie à vous montrer une âme compliquée, n'a plus un geste qui ne soit une attitude.

La notation de ces poses est faite à larges traits, violents, qui les précisent bien. Léon Daudet, après avoir montré ces Kamtchatka ridicules, les fait un peu trop noirs. Je ne pense pas que l'impuissance, la jalousie, l'aigreur de quelques-uns les poussent à tant de vilénies si astucieusement machinées. Scorpion n'est qu'exceptionnel.

Ce que nous retenons surtout, c'est la vigoureuse leçon de sincérité et de simplicité que l'auteur donne par ses « Kamtchatka ».

C'est un très intéressant livre de plus à l'actif de Léon Daudet qui, ayant créé, dans *L'Astre noir*, dans *Hærs*, des caractères de passion profonde, de vie ardente, appliqué son intelligence aux questions de philosophie et de morale qui préoccupent notre époque, a voulu, dans ses deux derniers romans, *Les Morticoles* et les *Kamtchatka*, montrer les audacieuses fourberies ou les ridicules d'une corporation et d'un milieu. Il l'a fait ici avec plus de fantaisie, là, avec plus d'observation, mais toujours avec un loyal désir de vérité et de justice, avec une égale vigueur dans l'ironie. Il se révèle ainsi un hardi satiriste, après s'être affirmé un observateur réfléchi et sagace.

GEORGES LECOMTE.

LES THÉÂTRES A LONDRES (1)

VIII. Olympia.

Des affiches tapissant, par hectares, les palissades, le tablier des ponts, les remblais des chemins de fer, les quais de la Tamise, proclament que l'Olympia est *The grandest show on earth*, la plus vaste exhibition du globe. Avec une prodigalité qui, à elle seule, marque le développement colossal de l'entreprise, des chromolithographies auprès desquelles nos double-colombier

(1) Voir nos numéros des 3, 10, 17 février, 3 mars, 9, 16 et 23 juin.

feraient l'effet de timbres-poste aguichent les passants à tous les carrefours jusqu'aux faubourgs les plus excentriques, et gagnent, de proche en proche, les villes voisines pour se répandre aux extrémités de l'Angleterre. Elles déploient des panoramas au coloris violent, des danses de bayadères, des batailles navales, des cortèges innombrables défilant dans d'éblouissants décors de pagodes et de temples. Et le portrait de l'impresario, M. Bolossy Kiralfy, de proportions gigantesques, apparaît comme l'image du magicien évocateur de toute cette féerie.

Construit il y a quelques années, l'Olympia est devenu rapidement l'une des attractions principales de la métropole. La modicité du prix des places, qui varie de un à cinq shillings, permet à tous de prendre sa part du spectacle, et l'affluence des visiteurs est telle que la direction encaisse journellement une recette moyenne de vingt mille shillings (vingt-cinq mille francs).

Qu'on se figure un dédale de bâtiments et de jardins, de pièces d'eau et de bosquets, une salle de spectacle grande comme l'ancien Hippodrome de Paris, une salle de banquets pouvant contenir quatre cents convives, deux grandes salles de restaurant, une demi-douzaine de bars, un Café-divan, un fumoir, une salle de lecture, des halls énormes remplis de comptoirs où l'on débite toute la brimboterie des expositions, des galeries de tableaux, un panorama, un bureau de poste, plus toutes les dépendances réservées à l'administration, au service de la scène, au personnel, etc.

L'Olympia s'est ouvert par une exhibition de Venise, infiniment plus complète et plus fidèle — ceci soit dit sans intention malveillante — que celle de l'entreprise récemment inaugurée à Bruxelles. Les six millions d'habitants que possède Londres justifient d'ailleurs la différence et notre modeste population de six cents mille âmes ne pourrait arriver à couvrir les frais d'une pareille entreprise.

Aux palais, aux ponts, aux canaux, à l'enchevêtrement des venelles de la cité des doges a succédé une curieuse restitution de Constantinople. Du haut de la Tour de Galata, le regard embrasse la Corne d'Or, la pointe du Sérail, les îles des Princes, la rive asiatique du Bosphore jusqu'à la mer Noire; à l'Est, les dômes, les coupoles, les minarets de Stamboul chevauchent dans une lumière étincelante, dominés par le mystérieux Château des Sept-tours. L'illusion est complète et l'ingénieuse disposition des ruelles aux maisons ornées de moucharabies, la multitude des cafés, des mosquées, des bazars peuplés d'une population pittoresque aux costumes bariolés, ajoute au panorama une intense impression de vie. Sur les eaux, des caïks authentiques promènent les visiteurs, les mènent au Temple de Vénus, aux jardins du Sérail, au Palais des mille colonnes.

Dans la grande salle de spectacle, sur une scène aux proportions gigantesques séparée des spectateurs par une nappe d'eau qui permet à une flotille d'évoluer, en même temps que se déploie la magnificence des ballets et des formidables ensembles de figuration, la direction fait représenter, deux fois par jour, une pantomime-féerie en deux actes et cinq tableaux qui réunit un personnel de deux mille acteurs, danseuses, choristes et figurants. Le corps de ballet comprend quatre cents ballerines. L'orchestre, cent cinquante musiciens, adroitement dissimulés sous l'eau dans « l'abîme mystique » imaginé par Wagner et dont l'éclairage des pupitres décele seul la présence. Les choristes, militairement disciplinés, réunissent un contingent de trois cents exécutants. Je renonce à évaluer le nombre de che-

vaux, de chameaux, d'éléphants et de tigres — oui, de tigres ! que fait défiler dans d'admirables décors M. Bolossy Kiralfy, parmi l'armée des figurants habillés avec une richesse et un goût incomparables.

Une Mission en Orient tel est le titre de la pièce à spectacle composée par le directeur de l'Olympia — se divise en deux parties. L'une décrit les aventures d'un ambassadeur du roi Henri V à Constantinople, en Egypte et aux pays barbaresques, prétexte à ballets merveilleux. L'autre ramène le légat à Londres le jour du couronnement de la reine Catherine, et le scénario permet aux metteurs en scène de prodiguer en des décors d'une fidélité archéologique parfaite le faste des costumes les plus somptueux, tandis qu'une flotte éblouissante débarque au pied de la Tour, dans une apothéose de bannières, d'écussons, de fleurs, d'armures, au bruit tonitruant des fanfares, le royal cortège.

Ce spectacle extraordinaire, interrompu par un entr'acte très court (le changement des décors se fait à vue), dure trois heures, et la variété des tableaux est telle qu'il ne présente aucune monotonicité. Des scènes comiques, des exercices gymniques en corsent l'attrait : joutes sur l'eau avec culbutes, plongeurs, éclaboussades joyeuses; jeux de force et d'adresse adroitement intercalés et exécutés par des gymnastes habiles. L'un des effets les plus applaudis est, sur un pont que d'invisibles automates jettent des deux côtés de la scène, à fleur d'eau, jusqu'aux premiers rangs des spectateurs, la mise en ligne des quatre cents danseuses, rangées de front, face au public, et lançant toutes à la fois, dans un galop endiablé, leurs jambes aux étoiles.

Tel est, dans son imprévu et ses dimensions inusitées, le colossal établissement londonien devant lequel s'effacent, sinon par la qualité d'art qui y règne, du moins par les proportions, les attractions diverses et le luxe de la mise en scène, toutes les entreprises de spectacles de la capitale. M. G. Spencer Edward, spécialement délégué aux relations du Théâtre avec la presse, nous en a fait les honneurs avec une bonne grâce charmante et nous avons cru ne pouvoir mieux clôturer notre revue des théâtres de Londres que par cette visite à l'Olympia.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE ⁽¹⁾

Violoncelle. Professeur : M. ED. JACOBS.

Jury : MM. GEVAERT, président; J. DUPONT, KÉFER, MASSAU, VAN DER HEYDEN, WALLNER.

1^{er} prix (avec grande distinction), M. Loevensohn; 1^{er} prix (avec distinction), M. Gaillard; 1^{er} prix, M. Fohstrom; 2^e prix (avec distinction), M. Dochaerd; 2^e prix, M. Bonnin.

Morceau de concours : 1^{re} partie du 7^e Concerto de Romberg.

Orgue. Professeur : M. A. MAILLY.

Jury : MM. GEVAERT, président; abbé CRAS, abbé DUCLOS, L. DU BOIS, MESTDAGH et VAN REYSSCHOOT.

1^{er} prix (avec la plus grande distinction), M. Van Dyck; 1^{er} prix, M^{lle} Hoffmann; 2^e prix (avec distinction), MM. Reuchsel, Janssens, Guillaume.

Musique de chambre avec piano. Professeur : M^{me} DE ZAREMSKA.

Jury : MM. GEVAERT, président; DU BOIS, ERNEL, HUBERTI, STORCK, WALLNER.

1^{er} prix (avec distinction), M^{lle} Raboux; 1^{er} prix, M^{lle} Deles-

(1) Voir notre dernier numéro.

senne; 2^e prix, M^{lle} Daplinecourt; 1^{er} accessit, M^{lles} Francq et Quinet.

Piano (jeunes filles). Professeurs : MM. C. GURICKX, AD. WOUTERS.

Jury : MM. GEVAERT, président; RATEZ, directeur du Conservatoire de Lille, ERMEL, GHYMERS, LAZARE, WALLNER.

1^{er} prix (avec distinction), M^{lle} Pousset; 2^e prix (avec distinction), M^{lles} Doelman et Laenen; 1^{er} accessit, M^{lle} Pardon.

Morceau de concours : 1^{re} partie du concerto en *fa majeur* de Hummel.

Memento des Expositions

DOUAI. — *Société des Amis des arts*. 7 juillet-4 août. Envois : 20-30 juin. Dépôt à Paris (même date) chez Dupuy-Vildieu, 5-8, rue de l'Echiquier. Gratuité de transport sur le réseau du Nord pour les invités.

GAND. — Exposition triennale des Beaux-Arts. 1^{er} septembre-28 octobre. Délai d'envoi : Notices, 28 juillet; œuvres, 3 août. Commission sur les ventes : 5%. Renseignements : M. Ferdinand Van der Haeghen, secrétaire. Règlement à la disposition des intéressés dans nos bureaux.

OSTENDE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. Du 14 juillet au 15 septembre. (Limitée aux membres du Cercle des Beaux-Arts et aux invités.) Trois œuvres par exposant. Délai : envoi des œuvres, 5-15 juin. Renseignements : M. Emile Spilliaert, artiste-peintre, Ostende. Règlement à consulter dans nos bureaux.

SPA. — Exposition des Beaux-Arts : 7 juillet-30 septembre. Gratuité de transport pour les artistes belges invités. Gratuité de retour pour les étrangers invités. Commission sur les ventes : 5%. Renseignements : M. Albin Body, président.

STRASBOURG. — Exposition rétrospective d'Alsace-Lorraine. 1^{er} juillet-15 octobre. Emballage, assurance et transport aux frais de l'Exposition. Renseignements : M.-A. Ritleng, président du Comité, à Strasbourg.

VERSAILLES. — Quarante-deuxième exposition de la *Société des Amis des Arts de Seine-et-Oise*. (Musée de Versailles.) 30 juin-29 septembre. Renseignements : M. Bercy, secrétaire général de l'Exposition, au Palais de Versailles.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon triennal des beaux-arts, qui devait s'ouvrir à Bruxelles en 1896, sera remis à 1897, afin qu'il coïncide avec l'exposition de Bruxelles.

Les Salons de Gand et d'Anvers, qui devaient suivre celui de Bruxelles, en 1897 et 1898, seront reportés à 1898 et 1899.

C'est le mardi 23 juillet, à 10 heures du matin, qu'aura lieu le concours pour l'obtention de la place de carillonneur de la ville de Bruxelles.

Ce concours consistera dans l'exécution d'un morceau au choix du récipiendaire et d'un morceau imposé.

Les postulants devront envoyer leur demande à l'administration communale, au plus tard le 13 juillet prochain.

Un grand concours de sculpture sera ouvert cette année entre les élèves et anciens élèves de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, âgés de 30 ans, et qui ont obtenu une distinction, prix ou accessit, dans les concours des classes supérieures.

Le prix consiste en une somme de 1,000 francs.

Le concours commencera le 8 juillet prochain et sera clôturé le 21 août suivant.

Les inscriptions seront reçues au secrétariat de l'Académie, rue du Midi, le lundi 1^{er} juillet, de 8 à 10 heures du matin.

Le 2 juillet paraîtra à Bruxelles un journal anglais quotidien, *The Belgian Times*, dont le rédacteur en chef est M. Lloyd Williams, ancien rédacteur du *Bangkok Times* à Siam.

Le nouveau journal fera une place importante à l'art, nouvelles de théâtres, articles de critique, etc.

L'orchestre de la Scala de Milan continue à attirer tous les soirs à « Venise » une foule d'auditeurs, charmés par l'interprétation précise et nuancée que donnent les artistes italiens des œuvres classiques et modernes de leur répertoire.

La circulaire ci-après vient d'être envoyée aux artistes :

CHER CONFRÈRE,

Un groupe d'artistes nous a chargés d'organiser une manifestation de sympathie à l'adresse de M. le ministre de Burlet. Il a été décidé que nous réunirions en un album qui sera offert à M. le ministre les œuvres qui nous seront adressées à cet effet et nous espérons que vous voudrez bien être des nôtres.

Les dimensions suivantes ont été arrêtées : 32 sur 43 centimètres.

La remise de cet album se fera à une date très rapprochée et nous vous prions de nous faire parvenir votre œuvre au plus tard fin juillet prochain.

Veuil'ez agréer, Cher confrère, nos salutations bien cordiales.

Le comité : F. COURTENS, I. DE RUDDER, L. FRANK, P. KUHS-TOHS, C. MEUNIER, C. SAMUEL, J. VERHEYDEN, P. WOLFERS.

Les œuvres doivent être adressées à M. P. Wolfers, 4, square Marie-Louise.

La dernière livraison parue des *Hommes d'aujourd'hui* (Vanier, éditeur) publie un portrait de notre collaborateur Emile Verhaeren : dessin de Théo Van Ryselberghe, texte de F. Vielé-Griffin.

La *Petite Revue documentaire*, dont le premier numéro vient de paraître (Paris, Eugène Baillet, directeur, 19, passage des Princes, abonnement annuel 3 francs) publie une intéressante étude biographique de M. Rodolphe Darzens sur le maître huchier F.-R. Carabin.

Sous le titre *La Renaissance idéaliste* paraît depuis quelques mois une revue mensuelle de littérature et d'art sous la direction de M. Albert Fleury. Au sommaire de la livraison de juin, les noms de MM. Albert Fleury, comte L. de Larmandie, Cyprien Godebski, Grillot, de Givry, etc. Abonnements : 5 francs par an. En vente à la librairie de l'Art Indépendant, 11, rue de la chaussée d'Antin, Paris.

Une nouvelle revue mensuelle, *L'Enclos*, publie, en son n^o 3, une très intéressante étude de Jean Baffier sur *l'Art et la Vie*, des vers de René Ghil, la réponse de F. Pelloutier à Gabriel Deville sur la *Grève générale*, *Malopolis* de M. Franck Vincent. Au même numéro, *Sensations d'Art* (Claude Monet), par Louis Lumet, *Politique*, Charles Achard, *Musique*, J.-G. Prod'homme, etc. Rédaction et administration : 7, rue l'Annonciation, Paris.

Dans la *Revue blanche* du 15 juin, nouvel article de M. Victor Barrucand sur le *Pain Gratuit*. L'auteur y indique les moyens pratiques de réaliser, sans le concours de l'État, la réforme qu'il propose. Une question de cette nature soulève de nombreuses objections. M. Victor Barrucand en a prévu quelques-unes et les résout dans un sens favorable. La nouveauté des idées qu'il émet à ce sujet sollicite l'attention des économistes.

Le Cercle artistique de La Haye, fondé par un groupe d'artistes jeunes, pleins d'initiative et de talent, ouvrira du 15 au 20 juillet une exposition internationale de peinture et de sculpture. Une section sera consacrée aux industries d'art. Cette exposition, sévèrement triée, est réservée aux artistes invités et ne comprend que trente à quarante exposants. Les artistes choisis pour représenter la Belgique sont : MM. C. Meunier, Ch. Vander Stappen, Paul Du Bois et Théo Van Ryselberghe.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étaines. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galleries d'exposition et de vente

OUVERTES TOUS LES JOURS

Entrée libre.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 131 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 276 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

Ouvrages d'Art et de Bibliophilie

ANCIENS ET MODERNES

LIVRES ILLUSTRÉS

Estampes en noir et en couleurs du XVIII^e siècle

EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

RELIURES D'AMATEURS

Expertise et direction de ventes publiques

ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES ET GRAVURES

BULLETIN PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS ENVOYÉ GRATUITEMENT

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre

16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

LA REVUE BLANCHE

BI-MENSUELLE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : fr. 0 80.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un an : 25 fr. — Edition ordinaire, France : 12 fr. — Union postale : 15 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois, en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et artistique. (Charpentier et Pasquelle, éditeurs.)

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. (Cinquième article.) *La forme littéraire dans les œuvres dramatiques.* — « BRAND ». — J. DE TALLENAY. *Treize douleurs.* Préface du Sar Péladan. — ÉDOUARD DUBUS. — LE MONUMENT HENRI MURGER. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — CONCOURS. — PETITE CHRONIQUE.

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE⁽¹⁾

(Cinquième article.)

La Forme littéraire dans les œuvres dramatiques.

En dehors du sautillant vaudeville, qui admettait le mélange de la prose et des vers, ceux-ci servant à la confection des couplets chantés, avec le trait final obligatoire (Scribe fut le culminant fabricant de ces machines : il agrandit même le couplet jusqu'à la tirade), il est de règle, pour le théâtre, en France, d'aller invariablement jusqu'au bout soit en vers, soit en prose, selon la ligne posée en commençant. C'est cette première ligne qui fait la loi ! Libre de ne pas lui donner la forme prosodique et versificatoire. Mais une fois parti, il y aurait sacrilège académique à se départir, et scandale.

(1) Voir nos quatre derniers numéros.

Cela amène les plus ridicules excès. Que le héros déclame son morceau de bravoure, que l'héroïne roucoule son amplification d'amour, ou qu'un valet apporte une lettre, que n'importe quel seigneur dise soit de fermer la porte, soit d'ouvrir la fenêtre, c'est à l'alexandrin majestueux, chevronné de ses rimes plates et au pas lourd, que l'on a recours.

Et ainsi la pièce marche en une démarche solennelle pesante dont le classique ennui est irrémissiblement proverbial. Oh ! la tragédie ! Oh ! la diction pompeuse des conservatoires ! Oh ! les traditions !

Shakespeare (un de ces réservoirs géniaux, un de ces viviers où remue une poissonnerie d'idées et de nouveautés miraculeuse) avait compris en son goût tout-puissant que la forme poétique ne s'accommode que de situations, de personnages, d'épisodes et de pensées poétiques, et avec sa hardiesse, ou plutôt sa simplicité granitique, son originalité indomptable de cerveau natif libéré des misères scolastiques, il écrivit selon ce que lui inspira son instinct, faisant parler en prose les gens de prose, donnant l'essor au vers quand vraiment il sentait monter en lui le flot des émotions héroïques ou tendres. En certaines de ses œuvres cette admirable variété se révèle avec un goût olympien, une adresse merveilleuse. De la lourdeur terne des banalités inévitables, il passe, souple, séducteur et fort aux paroles ailées du poète. Un accord divin s'établit entre les pensées et les

discours. La transition est d'une habileté magnifique. Les soudures, presque invisibles. L'alternance, d'une harmonie superbe. Il se joue vraiment comme un équilibriste et un jongleur sublime de toutes les difficultés. La prosodie n'est pas pour lui une fournisseuse de béquilles pour donner à des idées quelconques une apparence de solidité et de maintien. Elle est une auxiliaire jamais en défaut qu'il appelle, renvoie, prend, abandonne, reprend selon l'occasion et la nécessité, avec une désinvolture élégante et un étonnant maniement d'escrime.

C'est cette liberté, cette souplesse d'adaptation qu'il faudrait introduire dans le théâtre. Il ne faudrait plus, suivant la vieille méthode, pousser le vers, le derrière assis sur une chaise, devant un bureau de normalien, un dictionnaire des rimes à portée, proche lui-même d'un dictionnaire analogique et d'un dictionnaire des synonymes (piteux arsenal des demi-castors de la littérature), mais laisser surgir en soi la forme adéquate, fidèle compagne de la pensée qui harmonieusement l'évoque et la commande, suivant le sentiment à exprimer, suivant la pensée à décrire. Il y a là un accord préétabli, un despotisme du goût, que l'accoutumance à suivre les intérieures suggestions fait discerner avec une sûreté singulière, dès qu'abandonnant la pédagogie littéraire on se livre aux bons conseils, aux chuchotements et aux salutaires entraînements de l'instinct.

Ah! combien vite, quand on adopte cette hygiène cérébrale nouvelle, ces habitudes de l'indépendance intellectuelle révoltée contre les clichés, on sent germer et monter des aptitudes inconnues, un savoir-faire naturel fécond comme toutes les forces primitives, en même temps qu'une allégresse dans les mouvements, dégagés enfin de toute callisthénie rhétorique! Combien ample le souffle, combien largement ouverte la poitrine, combien sereine la tête et émotif le cœur! Et comme d'eux-mêmes les mots, les images, la cadence, le rythme fonctionnent en rouages parfaitement alésés et huilés!

A cet assouplissement de la forme d'après le fond, à cet ajustage constant et incessamment varié, se rattache, avec évidence, la question de la prose rythmée et du vers libre. Le Sar Péladan, dans cette pompense et tant méconnue *Babylone* que nous entendimes à Bruxelles, a donné une manifestation décisive de la beauté du style où le puéil artifice de la rime est remplacé par une préoccupation constante de la musicalité des phrases, obtenue par le choix des sonorités, la mesure prosodique, l'enchaînement heureux des assonances et des dissonances, toutes ces ressources inépuisables qu'une langue belle et raffinée garde pour qui sait s'en servir et n'y voit pas seulement un vulgaire instrument composé de sons quelconques destiné à la désignation mécanique des choses et des êtres.

Cette grande et permanente musique, si intimement

imprégnée de vie, où tout peut devenir harmonie de douceur, de brutalité, de caresse, d'énergie, où le sang se mêle au lait et au miel, où la couleur voisine le son, où les parfums émanent du parterre des mots, où le verbe se fait chair et matière, devrait être la préoccupation constante de l'écrivain. Spécialement au théâtre, elle apparaît comme le grand instrument pour dompter les cerveaux par l'oreille. Ah! qu'on serait promptement loin, en comprenant ainsi la langue, des somnifères planitudes des « pièces en cinq actes et en vers » suivant la formule qui fait fuir le spectateur quand il la découvre menaçante sur les affiches. On se reposerait du vers par la prose, et de la prose par le vers, leur alternante séduction conquerrait si charmeusement le capricieux intellect; de l'un à l'autre la surprise, renaissante à chaque changement de registre, serait si savoureuse; le voyage dans les méandres d'une œuvre aurait une variété si ondulante et d'un si doux massage cérébral!

Libérez-vous, libérez-vous, écrivains néophyles de l'orthopédie surannée qui vous inflige gêne et raideur et guindisme. Retrouvez la belle pensée en la grâce de sa nativité dansant sur les prés au grand air, loin de toute pédantise et sans que pèse sur elle la discipline des magisters. Qu'elle se drape suivant sa fantaisie et que sa fantaisie ne soit que la poussée de l'instinct artistique. Qu'il n'y ait plus des recettes pour fabriquer permettant aux médiocres de se croire et de se dire poètes parce qu'ils cultivent la rime riche, comptent arithmétiquement les pieds et respectent la césure; plus de *Gradus ad Parnassum*, d'art poétique enregistré, de traités de versification donnant la série des dispositions réglementaires exposant à des procès-verbaux prosoliques quiconque les enfreint. Pégase n'eut jamais ni selle, ni bride, ni mors. Les neuf muses courraient nues comme les nymphes, les driades et les océanides. L'art est un révolté dont on avait fait un très obéissant domestique. Sur nos théâtres rancis, on manœuvre comme des soldats à la parade, sous l'œil des caporaux de lettres, menacé de la salle de police ou de la schlague des critiques attitrés. Le théâtre doit redevenir un pays libre où l'on ne jugera plus les œuvres en leur prenant mesure, en les plaçant sous la toise, en les pesant à la balance Roberval des professeurs, mais en se demandant si elles sont conformes à la vie par le fond, à l'harmonie par la forme!

« BRAND »

Pièce en 5 actes, d'ISSÉN. Première représentation au Théâtre de l'Œuvre.

L'œuvre la plus précieuse est-elle celle qui promène la pensée: à travers de larges avenues, puis en des sentiers, au long des grèves, devant un gouffre, parfois, mais toujours avec précision

et certitude, ou celle qui la lance en plein pays étranger, inconnu, lui montre à la fois le sol crevassé et le ciel prêt à crouler, l'entraîne vers des forêts insondables, l'y abandonne un moment, toute frissonnante au souffle du mystère pour l'y ressaisir et la bousculer encore entre des défilés et des détroits dont elle sort enfin, épuisée, non lassée, heureuse de son vertigineux voyage? *Brand* est cette œuvre et le formidable prologue de l'ensemble des drames d'Ibsen. Dans ces cinq actes, le philosophe, jeune et sûr, déjà, de la richesse de son génie, n'a pas redouté comme une prodigalité de réunir en faisceau les problèmes qu'il a depuis lors repris un à un.

Vrai père de Rosmer, d'Allmers, de Stockmann, de Solness, Brand, ce pasteur norvégien qui devient la proie de son propre idéal et la victime de sa volonté. Le voici, par une aube brumeuse, descendant la montagne, se risquant au bord des précipices, sans souci des cris de ses guides, pour aller là où l'envoie Dieu, où l'appelle sa vocation, colonne de feu que jamais ne lui dérobe aucun nuage.

Le voici sur la rive d'un fjord, parmi une population noyée dans la misère physique et morale. La commune est sans prêtre. « C'est là celui qu'il nous faut », acclame le peuple, nommant l'étranger que ses actes de volonté et de courage ont désigné à leur enthousiasme. Son rêve, pourtant, s'échappait loin de cette vallée obscure, tapie au pied des fjells, vers les villes nombreuses et les campagnes claires, où il voulait partir régénérer les âmes. C'est l'orgueil qui l'y poussait, le devoir est de demeurer là, près du troupeau perdu. Alors, il lui sacrifie tout, son propre enfant, tué par l'atmosphère mortelle du pays où son vouloir l'enracina, le bonheur de sa femme, cette créature adorée qui elle-même a préféré aux joies faciles l'austère félicité de vivre près de lui, l'homme à l'amour solide mais flagellant; abattue, elle tombe aussi dans la lutte surhumaine entreprise pour suivre son époux jusqu'aux « célestes hauteurs » qu'il veut atteindre.

Ces hauteurs, il croit les entrevoir, mais toujours une cime plus élancée se dresse derrière l'autre : il rebâtit l'église de la paroisse, espérant qu'elle sera la maison où les vrais fidèles, sincères et purs, trouveront le vrai Dieu; puis, au jour même de l'inauguration, il comprend son erreur, le nouveau temple est aussi petit que l'ancien; le seul assez grand pour une grande âme, c'est celui qui a le ciel pour coupole, les arbres pour piliers, les rochers pour autels, c'est la Nature. Il le dit à son peuple qui l'acclame et marche derrière lui à la montagne déserte, où ils planteront l'étendard du Seigneur. Là, le prêtre parle encore de sacrifices et de souffrances, la foule, enfant, elle, réclame un miracle, des champs couverts de blé sur ces terres froides et nues, murmure, crie à la trahison et lapide son pasteur avant de retourner au clocher.

Abandonné, égaré, il n'en sera que plus fort. Par son immuable volonté, il arrivera, il s'élancera aux pieds de Dieu; cependant le calvaire fut rude : Alf, son fils, Agnès, son épouse... « Je suis là, » dit la voix inoubliée tandis qu'apparaît l'image radieuse de la morte; est-ce une consolation venant vers le martyr, est-ce un décevant fantôme, vêtu d'une apparence si chère pour mieux l'entraîner vers le piège du doute? Brand s'est toujours trompé, affirme-t-il, il eut la folie de vouloir tout ou rien et par là de se croire pareil à l'esprit divin, auquel « il ne sera jamais semblable, puisqu'il fut créé dans la chair ». Souviens-toi de celui qui, le glaive de feu à la main, chassa l'homme du Paradis. Devant la porte il a creusé un abîme. Tu ne le franchiras pas. Il a laissé

ouvert le chemin du désir éternel, clame le désespéré. La vision s'évanouit, le pic neigeux qui semble être son nid se détache et roule dans la vallée. L'avalanche est déchaînée, elle va engloutir Brand qui implore une parole de pitié et de lumière, à l'heure de sa mort. Elle résonne enfin : « Dieu est charité! »

Ainsi, ce drame d'un début si humain, si intime, s'étend en poème philosophique et s'achève en fécie; par cela même il fut composé pour la lecture bien plus que pour le théâtre. Il est difficile d'admettre à la scène ces longs raisonnements, ces discussions qui réclament la réflexion et le calme et ne peuvent être fixés et compris en un passage si rapide; l'esprit a beau tourner à l'entour des souvenirs qu'il en garde, les lacunes mettent des trous noirs dans le tableau et rendent inexplicable la singulière figure de Brand, sa noblesse, sa démence, son orgueil qui le conduit à tout offrir en holocauste, incessamment, bien que ses doutes soient horribles, parfois, et qu'il ne sache si le sacrifice consommé ne fut pas inutile.

Il est homme, cependant, ce bourreau de lui-même, et c'est cela, c'est l'invincible tendresse qu'il s'acharne à arracher de lui, avec une opiniâtreté, une rigidité toutes protestantes.

Je te frapperai sans colère
Et sans haine, comme un boucher,
Comme Moïse le rocher!

Il est homme et pousse des cris plus déchirants qu'aucun autre en perdant sa mère, son fils, sa femme. « Tu souffres, Brand? lui demande celle-ci après lui avoir fait pressentir sa mort prochaine. — Je t'aime, dit-il. » Et, elle partie, la douleur la plus terrestre reste en lui. L'avouer? Sa fierté ne s'y résignera jamais. Prier? L'offrande doit être faite volontiers. Sa misère s'exprime, malgré lui, par les tristes chants dont son orgue emplit le vaisseau de la nouvelle église. Sa puissance le trahit : aux jours trop cruels, il est sur le point de céder à la vie, à l'affection; il faut que les événements extérieurs consolident la gaine de glace où il se mure; à chaque tentation il voit surgir devant lui une bohémienne, sorte d'Erinnye, être bizarre, à demi fou, qui vient inconsciemment, violent et féroce, le traquer et le forcer dans le terrible chemin du devoir.

Ce sont les liens de la souffrance et de l'amour qui ont fortement attaché notre âme à l'âme de ce prêtre, assez pour que nous l'accompagnions aux régions fantastiques où il s'égarait, en ces mystiques contrées que seule, jusqu'ici, sillonnait l'aile angélique de Séraphitus-Séraphita. Mais il paraît alors que la véritable tragédie n'est pas l'action tangible jouée sur les planches. Brand ne nous occupe plus, ses angoisses nous laissent froids devant celles que nous devinons : L'AVENTURE RÉELLE SE DÉROULE DANS LE CERVEAU D'IBSEN! c'est la même qui tourmenta tant d'autres poètes, le désir de s'exhausser dans un effort prodigieux vers l'inconnu, l'espoir de franchir l'abîme creusé devant le Paradis, ne fût-ce que pour y risquer un regard pendant l'éclair d'une seconde, le dire et mourir après « d'avoir vu Jéhovah ».

Il est surprenant qu'en dépit de l'altitude où volent les pensées de l'écrivain, les impressions qu'elles soulèvent ne soient pas d'une intense poésie. Serait-ce que les personnages demeurent quand même trop nos semblables, que le pasteur protestant, marié, ne possède pas le prestige du prêtre catholique isolé sur le piédestal de son sacerdoce, que la vérité d'un Brand n'éblouit pas comme la chasuble d'un abbé de la Croix-Jugan? D'ailleurs, les différentes œuvres d'Ibsen suscitent aussi cette réflexion : l'invisible mais réel halo que les artistes nomment l'atmosphère ne

les environne point tout entières; c'est son absence seule qui les empêche, malgré leur grandeur, d'être aussi belles que « le tremblant et résigné théâtre antique, que le flottant et énigmatique Hamlet ».

C'est, du moins, ce qu'a cru saisir un très fervent auditeur du poème de rêve prométhéen interprété l'autre soir par les vaillants acteurs de l'*Œuvre*.

J. DE TALLENAY

Treize Douleurs. Préface du Sar Péladan Grand in-18 de 300 pages. Paris, P. Ollendorff, éditeur.

Treize contes enveloppés d'une très douce atmosphère d'attendrissement féminin, — non de cet attendrissement ou plutôt de cette sensibilité un peu animale dont on louait les femmes du commencement de ce siècle si prompts aux pleurs faciles, — mais de la sensibilité plus intérieure et plus profonde d'une intellectuelle de notre temps scrutant sous les masques apparents la psychologie compliquée des souffrances contemporaines. « L'intérêt de ces douleurs, dit M. Péladan dans la préface, vient de la qualité des souffrants; chaque aventure se prisme aux réflexions d'un personnage pensant, réfléchi, parfois même philosophe. »

Philosophe, et hautement, généreusement, le savant qui devine l'âme sereine de la pauvre Xénia Pawlownia. Un cerveau incomplet avait empêché toutes ces facultés féminines de se condenser, et cet être, oublié par l'impérieuse et bienfaisante nécessité qui concentre malgré nous les forces humaines en une unité d'effort, cet être était resté enfant, éparpillé, inutile, impuissant malgré la grande beauté de sa nature.

« Elle était gracieuse et douce, impétueuse, généreuse et fine; elle était bonne, elle était ardente au Grand, au Bien, au Beau. Ses dix-huit ans réunissaient, condensaient d'une façon puissante des instincts, souvenirs superbes d'une autre vie, qui formaient pour celle-ci un bel espoir d'évolution réalisatrice, et qui faisait dire autour d'elle : « C'est quelqu'un ! » Puis, au long des années, Xénia Pawlownia était demeurée, ainsi que tant d'autres, l'être instinctif, vivant d'impulsions, oubliant de faire manœuvrer à son profit le cerveau, l'instrument à l'aide duquel l'âme incarnée doit marcher en avant, toujours en avant. Elle n'avait pas fait un pas. Elle était à cinquante-sept ans exactement la même qu'à dix-huit, et son cas présentait cette anomalie curieuse, c'est qu'aucun de ses instincts n'avait subi le banal et restreint développement ordinaire et qu'elle gardait maintenant encore un arrêt subit et inexplicable de toutes ses facultés, l'innocence, la gaieté, la confiance, toute la spontanéité charmante de l'enfant. »

Qui n'a rencontré au moins quelqu'une de ces créatures fragiles, restées fleurs trop longtemps, et qu'aucun fruit n'est venu faner ?

Mais rarement furent-elles mieux esquissées qu'en cette courte histoire, où par un contraste nécessaire, organique presque, jaillit une philosophie de la vieillesse ou de l'âge mûr, réalisant rationnellement, bien qu'exceptionnellement, hélas ! ce fruit dont une grande partie des hommes apportent le germe en naissant :

« Les médiocres, les non-évolués qui en vieillissant ne vont pas au progrès, deviennent, selon leur nature, les mécontents, les sceptiques, les insoucians, les dévôts. Seuls, les êtres supérieurs ont la sérénité, et c'est à celle-ci qu'on les reconnaît; seule-

ment, comme les médiocres forment la masse dominante, ils font croire à l'impuissance de l'âge avancé. » Impuissance de la masse à se réaliser « dans ses idées, ses goûts, ses sensations, ses élans », — mais impuissance qui n'est pas la règle pourtant, « puisqu'elle ne contrarie pas, malgré sa force et sa généralité, l'harmonieuse loi du progrès, loi si absolue que la torpeur morale des trois quarts de l'humanité n'a pu triompher de quelques beaux efforts individuels qui la poussent de siècle en siècle aux larges horizons des lumières nouvelles ».

Ici me reviennent ces mots de Daniel Harcoland : « Héros, celui qui, sans jamais s'abandonner, consent à vivre son intégrité. Être soi, c'est agir. » Et je me retrouve bien dans le courant le plus vivant de la pensée actuelle, formulée par l'homme en axiome, pressentie par la femme en la finesse spontanée de ses études psychologiques, creusant toujours plus avant.

Dans les autres pages originales ou touchantes de ces treize tableaux charmeurs et profonds, je note des descriptions rapides, enthousiastes de paysages où quelques curieuses touches de couleur locale apportent de l'intensité à des scènes de l'Amérique méridionale, à des épisodes de traversée transatlantique ou à des souvenirs de l'Abbaye de Villers. C'est dans ces ruines que se passe « un des épisodes les plus caractéristiques du livre », dit encore Péladan, la rencontre de ces deux pauvres mortels qui se sont aimés dans leur jeunesse et qui tremblent de tant de joie et de tant de peine en se retrouvant. Là aussi nous assistons à cette étonnante « Vision astrale » qui nous transporte en pleine évocation des esprits.

Analysant la douleur, dans la préface, Péladan trouve quelques-unes de ces lueurs qui donnent à ses paroles de poète des reflets apostoliques. A lui, comme à l'auteur des *Treize Douleurs*, l'occultisme est un puissant appui. Que cet appui soit réel ou que seulement il leur paraisse tel, il leur prête ce pivot nécessaire à tout esprit passionné de généralisations, et il leur communique une habitude et une facilité de concentration dont nous, misérables incroyants, ne pouvons pas user. C'est une concentration analogue qui donna à tous les anciens écrivains religieux leur force et leur rayonnement. Nous attendons qu'une synthèse, se déduisant d'elle-même de la multiplicité des évidences, vienne nous rendre ce pouvoir; et peut-être sommes-nous près de la saisir. Mais combien de nous mourront sans l'avoir devinée? Et ne sont-ils pas sages, ceux qui, sans attendre, s'ancrent comme ils peuvent dans la belle sérénité d'âme ?

Édouard Dubus.

Le poète Édouard Dubus vient de mourir à Paris, à l'hôpital de la Charité. Collaborateur au *Mercur de France* et à la *Plume*, très aimé dans les cénacles de la jeune littérature, Dubus laisse un volume de poésies : *Quand les violons sont partis...* et une brochure écrite en collaboration avec Georges Darrien : *Les Vrais Sous-Offs*. Il n'avait que trente et un ans.

Paul Verlaine a consacré au poète un article ému dont nous détachons ce fragment :

« Dubus, très difficile, car très lettré, pour lui-même, a peu produit relativement à son activité cérébrale, qui était prodigieuse. Outre ses travaux de journalisme, qui lui furent un gain-pain non moins qu'un dérivatif, pour ainsi parler, à son exubérance intellectuelle, il n'a produit avec une brochure en com-

pagnie de Darien, l'auteur de cet âpre *Biribi, les Vrais Sous-Offs*, qui eurent un succès d'énorme mystification où se prirent de très gros et des plus huppés personnages en vue sur les cimes bourgeoises, et que, seul cette fois et bien original en tout respect de la tradition, et, un peu, pour être complet en opposition, sinon en contradiction avec les partisans — ses camarades et ses pairs — du « vers libre », il n'a produit, disais-je, que : *Quand les violons sont partis*, titre étrange et charmant livre, qui tient bien cette double promesse.

En mes rêves, où règne une magicienne,
Cent violons mignons d'une grâce ancienne,
Vêtus de bleu, de rose et de noir plus souvent,
Viennent jouer parfois, on dirait pour le vent,
Des musiques de la couleur de leur costume.

Et dont je garde souvenir pour lui complaire
En maint joyau voilé d'ombre crépusculaire
Qu'orfèvre symbolique et pieux je sertis
A sa gloire,

QUAND LES VIOLENS SONT PARTIS.

.....

Je suis un piano brisé
Parce qu'il a trop amusé.

Au clavier tout neuf, des menottes
A plaisir ont cassé des notes

J'ai roucoulé très gentiment
Des morceaux pleins de sentiment.

Histoire de rire, des femmes
Ont tapoté des airs infâmes.

D'autres, des traherideras
Et des laitous d'opéras.

Quand ce fut assez odieux,
Elles me firent leurs adieux

A coup de pied dans la carasse.
Un joujou déplaît : on le casse.

Je suis un piano brisé
Parce qu'il a trop amusé.

Si petit que soit le bagage littéraire de Dubus, on peut dire qu'il restera de son œuvre, avec les trois quarts de ses vers dans nos mémoires et dans les mémoires de ceux de nos congénères qui viendront après nous, le souvenir exquis d'une âme légère et délicate, susceptible de tous les enthousiasmes, et capable de toutes les belles et nobles, mais finalement funestes, imprudences, d'un cœur certes haut placé, d'un esprit qui eût pu être cruel et ne voulut que demeurer sympathique quand même.

Sa mort fut bien triste, exceptionnellement triste et dure à l'excès. Mais sa figure planera, douce et pure, sur un moment de ce siècle où il sut vivre, aimé de tous ceux qui le connaissaient, estimé et apprécié des plus difficiles entre les fervents de l'art d'écrire délicieusement. »

Le Monument Henri Murger.

On vient d'inaugurer à Paris, dans les jardins du Luxembourg, non loin du buste de Banville, le monument du modeste et charmant auteur de la *Vie de bohème*.

Ce monument, d'une grande simplicité, est dû au ciseau de M. Bouillon. Il porte, gravé sur le socle : « A Henri Murger,

1822-1861, la jeunesse, ses amis, 1895 », et se détache sur les feuillages et les fleurs.

A l'inauguration, faite en présence d'un grand nombre d'écrivains et d'artistes, M. Poincaré, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, a prononcé un discours très heureux dans la forme et d'un sentiment juste. « L'œuvre d'Henri Murger, a-t-il dit entre autres, est tout entière, peut-être, dans le parfum qu'elle exhale. On garde de ses livres comme un souvenir délicieux et incertain de lecture ancienne et d'impressions assourdies, et, bien que le pays latin que nous avons connu n'ait pas toujours ressemblé à celui qu'il nous a décrit, Murger a plus que tout autre, par le je ne sais quoi de tendre et de rêveur qui est en lui, le don d'éveiller en notre âme la nostalgie des années passées.

« S'il n'est pas un artiste chercheur de formes rares, il est, par l'esprit et la verve, un Gaulois de bonne race; il est, par le sentiment, par le naturel, par le charme parfois un peu maladif de ses créations, un poète exquis et enchanteur.

« Vous avez eu raison, Messieurs, de vous concerter pour lui élever ce buste; vous avez eu raison de confier le soin de reproduire ses traits à un sculpteur qui a compris son modèle parce qu'il en a aimé la grâce légère et le sourire attristé; vous avez eu raison de placer cette image dans la verdure de ce jardin, où vient mourir sous les arbres l'écho joyeux du quartier que Murger a chanté.

« Devant le cadavre de sa maîtresse, Rodolphe pousse, Messieurs, ce cri d'un touchant égoïsme : « Oh ! ma jeunesse, c'est vous qu'on enterre ! » C'est elle aussi, notre jeunesse, que nous fêtons aujourd'hui. Pour ceux d'entre nous qui n'en sont pas encore séparés par une longue distance, l'évocation a déjà quelque chose de doucement amer.

« Pour ceux qui ont parcouru plus de chemin, puisse cette résurrection d'une heure avoir la secrète et pénétrante volupté des vieilles illusions momentanément réchauffées. »

Le soir, un banquet a réuni, sous la présidence de M. Jean Aicard, les admirateurs de l'écrivain et les organisateurs de la cérémonie. La réunion a été des plus joyeuses. Des allocutions ont été prononcées par MM. Jean Aicard et Tiranti, qui a déclaré qu'en ce jardin du Luxembourg, où aimait à se promener l'auteur des *Scènes de la vie de bohème*, Murger sera entouré non seulement de l'admiration et du culte dus au talent, mais aussi de cette amitié plus douce et plus chaude qui ne se gagne pas à force de génie, que l'on s'attire au contraire, insensiblement, par le charme profond qui s'attache aux œuvres que nous croyons vivre.

On a chanté et récité des poésies de Murger, on a bu à Mimi Pinson et à Musette, on a évoqué la mémoire de leur tant joyeuses amours, et chacun a emporté de cette délicieuse fête intime le plus délicat souvenir.

A la fin du repas, un ami de M. Paul Verlaine a apporté, avec une lettre d'excuses du poète, retenu par la maladie, un bouquet destiné à orner le buste de Murger.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE⁽¹⁾

Piano. (Hommes.) Professeur : M. DE GREEF.

Jury : M. GEVAERT, président; MM. RATEZ, DE HARTOG, ERMEL, GHYMERS, LAZARE, WALLNER.

1^{er} prix (avec la plus grande distinction), M. Bosquet; 1^{er} prix,

(1) Voir nos deux derniers numéros.

MM. Barat et Putzeys; 2^e prix (avec distinction), M. Lenaerts; 1^{er} accessit, MM. Steenbruggen, Hennuyer, Moulart et Tuytjens.

Violon. Professeurs : MM. J.-B. COLYNS, A. CORNÉLIS,

Jury : MM. GEVAERT, président; MM. BEYER, LEENDERS, R. MASSART, THOMSON, VAN WAEFELGHEM.

1^{er} prix (avec distinction), MM. Muller et Moins; 1^{er} prix, M^{lles} Coryn et Heureux; rappel du 2^e prix (avec distinction), M. Goffin-Prume; 2^e prix (avec distinction), M. Hannot et M^{llo} Paternostre; 2^e prix, MM. Burton et Mainil, M^{lles} Lebleu et Bernard; 1^{er} accessit, MM. Baroen, Delvaux, de Idiaquez, Bosquet et Notrange.

Morceau de concours : 1^{er} solo du 8^e concerto de Rode.

Chant monodique (jeunes gens).

Jury : M. GEVAERT, président; M^{me} MARCHESI, MM. EECKHAUTTE, FONTAINE, L. JOURET, MICHOTTE, VAN DEN HEUVEL.

Professeur : M. DEMEST. — 1^{re} mention : MM. Desmet et Wauquier.

Morceaux de concours : Ténor : Air du *Jugement de Midas* : « Doux charme de la vie » (Grétry).

Basse : Air d'Ulysse dans *Pénélope* : « Tout a péri » (Piccini).

Chant monodique (jeunes filles). — Même jury.

Professeurs : M^{me} CORNÉLIS-SERVAIS, M^{lle} ELLY WARNOTS.

Première mention : M^{lles} Nachtsheim, Collet, Lemmens, Whitehead, Bury, Vindevogel, Vanden Steene, Renson, Destrebecq, Lermigneanu et Gouy.

Seconde mention : M^{lles} Abeloos, Pinget, Bayer, Brusselaers, Lemoine et Russinger.

Morceaux de concours : Soprano dramatique. — Air des *Bayadères* : « Du doute où je vous vois » (Catel); air du *Messie* : « Je sais que mon Sauveur existe » (Hændel).

Soprano de demi-caractère. — Air de la *Prise de Jéricho* : « D'une fausse pitié » (attribué à Mozart).

Soprano léger. — Air d'*Hippolyte et Aricie* : « Rossignols amoureux » (Rameau).

Soprano gracieux. — Air de *l'Ami de la maison* : « Je ne fais semblant de rien » (Grétry).

Contralto. — Cavatine d'*Alceste* : « Je n'ai jamais chéri la vie » (Gluck).

Chant théâtral (hommes). — Professeur : M. DEMEST.

Jury : M. GEVAERT, président; M^{me} MARCHESI, MM. EECKHAUTTE, FONTAINE, L. JOURET, MICHOTTE, STOUUMON, VAN DEN HEUVEL.

1^{er} prix avec la plus grande distinction, M. Dufranne; 1^{er} prix, M. Dequesne; 2^e prix avec distinction, M. De Clynsen; 2^e prix, M. Soyez.

Morceaux de concours : Ténor : Prière et air d'Huon dans *Obéron* : « Toi qui règles mon destin » (Weber).

Baryton : Air de Lucifer dans la *Résurrection* : « Moi, je tremble » (Hændel).

Basse : Air d'Ulysse dans *Pénélope* : « Tout a péri » (Piccini).

Chant théâtral (jeunes filles). — Professeurs : M^{me} CORNÉLIS-SERVAIS, M^{lle} ELLY WARNOTS.

Même jury. — 1^{er} prix avec la plus grande distinction, M^{lle} Merek; 1^{er} prix avec distinction, M^{lles} Duchâtelet, Dutilh et Delmée; 1^{er} prix, M^{lles} Schouten, Friché, Coomans, Packbiers et Vindevogel; 2^e prix (rappel), M^{lles} Staquet et Charton; 2^e prix avec distinction, M^{me} Nau, M^{lles} Oesombre et Maton; 2^e prix, M^{lles} de Guevara, Barat, Ascleer, Schilthuyzen, Clotens et Spaak.

Morceaux de concours : Soprano dramatique : Air des *Bayadères* : « Du doute où je vous vois » (Catel).

Soprano de demi-caractère : Air de la *Prise de Jéricho* : « D'une fausse pitié » (attribué à Mozart).

Soprano léger : Air d'*Hippolyte et Aricie* : « Rossignols amoureux » (Rameau).

Contralto : Cavatine d'*Alceste* : « Je n'ai jamais chéri la vie » (Gluck).

Duos pour voix de femmes (prix de la Reine). Même jury.

Concurrentes : M^{lles} Barat et Dutilh. Duo du *Jugement de Midas* (Grétry). M^{lles} Merek et Delmée. *Jeunesse!* (Michotte).

Prix décerné à M^{lles} Barat et Dutilh.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Les Paillasses (1).

Nous avons rendu compte du procès intenté par M. Catulle Mendès à M. Leoncavallo, auteur des *Paillasses*, au sujet de la ressemblance que présente le livret de cet opéra avec la *Femme de Tabarin*.

Ce procès a été inopinément terminé par M. Catulle Mendès qui, dans une lettre qu'il adresse au *Figaro*, expose les scrupules qui le déterminent à abandonner son action :

Paris, 25 juin.

MON CHER CONFRÈRE,

Ce matin, M. Paul Ferrier m'a mis sous les yeux (et je l'en remercie vivement) le livret d'un opéra comique intitulé *Tabarin*, paroles d'Alboise et André, musique de Georges Bousquet, représenté sur le Théâtre-Lyrique en décembre 1852.

Au deuxième acte de ce *Tabarin*, une scène — sans montrer le triple décor de ma parade et sans s'achever tragiquement — offre quelque ressemblance avec la scène principale de la *Femme de Tabarin*.

J'ignorais complètement cet opéra comique.

Cependant, je ne me reconnais pas le droit de réclamer à quelqu'un ce que je n'ai pas emprunté, mais ce que j'aurais pu emprunter, en une très faible mesure d'ailleurs, à un autre.

Je vous prie donc de bien vouloir annoncer, mon cher confrère, que je me désiste de toute action judiciaire contre MM. Leoncavallo, Sonzogno, Choudens et Crosti.

Cordialement à vous.

CATULLE MENDÈS.

Il ne reste plus qu'à rayer l'affaire du rôle.

CONCOURS

Un concours est ouvert aux artistes belges pour une affiche illustrée annonçant les manifestations de l'Œuvre de l'art appliqué à la rue.

Les projets devront être exécutés en deux ou trois couleurs, y compris la couleur du texte. L'affiche doit avoir 1^m,20 de haut sur 0^m,85 de large. La moitié de l'affiche, au moins, doit être réservée au texte.

Les projets seront envoyés en grandeur d'exécution avant le 14 juillet au local de l'Œuvre. Le jugement aura lieu à cette date. Chaque envoi sera accompagné d'un pli cacheté contenant les nom, prénom et adresse de l'auteur. Le pli portera une devise ou une marque reproduite sur l'œuvre. Les projets comprendront ces mots : « Belgique. Œuvre nationale de l'Art appliqué à la rue et aux objets d'utilité publique. » Le jury est nommé par les pouvoirs publics participant à l'Œuvre et le conseil général de celle-ci. Il ne réduira les primes que si les projets lui paraissent absolument insuffisants.

Une somme de 1,000 francs est affectée à ce concours. Le premier prix sera de 500 francs. L'auteur du projet primé devra veiller à la bonne exécution de son œuvre; une maison de

(1) Voir *l'Art moderne*, 1891, pp. 320 et 328.

confiance s'est engagée à exécuter l'affiche dans les 8 jours qui suivront le jugement.

La somme de 500 francs pourra être répartie par le jury selon le mérite qu'il reconnaitra aux projets qui seront distingués. L'Œuvre se réserve le droit de reproduction et d'exposition des projets primés.

La Société nationale pour la protection des sites et des monuments de Belgique organise, entre les artistes du pays, un concours pour les quatre meilleures esquisses peintes destinées à orner les panneaux du grand escalier de la gare du Luxembourg à Bruxelles (côté des 1^{res} classes) et reproduisant les quatre sites suivants :

1° La Meuse en amont de Freyr, avec la vue du Waulsort dans le fond.

2° La Lesse et le château de Walzin ;

3° La Lesse sortant de la grotte de Han ;

4° Le château de Crupet.

Quatre prix de 150 francs chacun seront décernés aux quatre meilleures esquisses.

Si les quatre esquisses primées sont l'œuvre d'un même artiste, celui-ci recevra en outre une prime de 150 francs.

Les œuvres seront jugées par un jury formé de cinq membres, dont deux artistes à désigner par les concurrents et deux artistes à désigner par la société, sous la présidence du président de cette société.

L'exposition des œuvres aura lieu au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles, du 15 août au 15 septembre.

Les envois devront être adressés au Cercle avant le 10 août. Chaque envoi devra être accompagné d'un bulletin portant le nom des deux artistes que l'auteur choisit comme jurés, ainsi que d'une note indiquant le nom et l'adresse du peintre, avec le prix de l'esquisse pour le cas où celle-ci trouverait amateur.

PETITE CHRONIQUE

La direction des Concerts du Waux-Hall, qui multiplie cette année les concerts extraordinaires et les auditions d'artistes, prépare en ce moment trois séances musicales d'un intérêt exceptionnel. Elle organise pour le 14 juillet un concert consacré à l'école française, qui comprendra un choix d'œuvres de C. Saïnt-Saëns, E. Lalo, V. d'Indy, G. Fauré, E. Chausson, E. Chabrier, Ch. Bordes et Guy Ropartz.

Le 18, concert réservé aux œuvres de Richard Wagner.

Le 25, programme de compositions nationales : plusieurs fragments importants de Guillaume Demol, un musicien de réelle valeur, enlevé trop jeune à l'art et un peu oublié, et diverses œuvres de Paul Gilson, Simar, J. Blockx, Mortelmans et De Greef.

M. Léon Du Bois fait preuve, on le voit, d'une activité et d'une initiative artistique qui méritent d'être encouragées.

Samedi dernier, à la salle Erard, M^{lle} Marie Poirson, accompagnée au piano par M^{lle} Nora Berg, nous faisait braver l'orage. M^{lle} Poirson s'est spécialisée sur les sommets de l'art mélodique. Elle a répandu ici le goût d'un Bach qui n'est pas celui de l'orgue et du clavecin, mais qui, avec son universel génie, est un chanteur exquis de lieder tendres et familiers : *Pensées d'un fumeur de tabac*, — *Rappelle-toi*, — *Toi près de moi*, — *Pourquoi courber ta force* — *Prudence* — *Hymne religieux*. Tout cela étudié et compris par deux interprètes semblant n'en faire qu'une seule, et gardant cependant chacune leur autorité particulière de race artistique.

Elles sont ensuite entrées de plein pied dans l'art le plus contemporain et le plus divers, avec quatre nouveaux chants de Brahms, traduits par Maurice Kufferath, et deux des pures inspirations du pur César Franck. Il faut louer M^{lle} Poirson de se maintenir dans un goût d'aristocratie musicale et du soin qu'elle met à rehausser la haute valeur des œuvres par une esthétique juste et un respect enviable. Elle a, dans M^{lle} Nora Berg, plus et mieux qu'une accom-

pagnatrice. La grande valeur personnelle de l'artiste a donné au recital de M^{lle} Poirson le complément nécessaire qui en fait une œuvre d'art.

Le comité Portaels s'est réuni lundi dernier à l'hôtel de ville de Bruxelles et a chargé M^l. Emile Namur, sculpteur, et Jean Hauwaert, architecte, de l'exécution du monument à élever à Jean Portaels.

A ce propos, nous avons vu ces jours-ci dans l'atelier de M. Ch. Van der Stappen un buste de Portaels d'une ressemblance frappante et d'une vie intense. L'artiste, qui avait gardé à son ancien maître la plus grande affection et un respect presque filial, l'a exécuté de mémoire, au lendemain de sa mort, avec une fidélité réellement extraordinaire.

La revue *Pan*, dont nous avons annoncé la fondation, public, à partir de son deuxième fascicule, un supplément français contenant des œuvres inédites d'écrivains français et des traductions d'études et de poèmes publiés en langue allemande par la revue *Pan*. Des extraits caractéristiques de livres nouveaux compléteront les livraisons, au nombre de cinq par année. Ce supplément, dont l'abonnement est de 3 francs, est envoyé gratuitement aux Sociétaires et aux abonnés français de la Revue. S'adresser pour les abonnements à Bruxelles à la Maison d'Art, 56, avenue de la Toison d'or, à Paris, rue des Beaux-Arts, 9. L'abonnement à la Revue est de 95 francs par an. Au sommaire du supplément numéro 2 (juin-juillet) : H. de Régnier, F. Nietzsche, M. Maeterlinck, O. Eisenmann, J.-K. Huysmans, H. Albert, A. Gide. Extraits de livres récents d'Emile Verhaeren, M. Maeterlinck, A. Gide, R. Scheffer, Camille Mauclair, Max Elskamp.

Du *Gil Blas*, cet instantané de CAMILLE MAUCLAIR, connu en Belgique par ses conférences à la *Libre Esthétique* et dans divers cercles littéraires :

« Un homme de lettres dans la pure et belle acception du mot.

De ceux de la jeune génération qui donnent le plus d'espoir. Publia déjà deux volumes : *Eleusis, causeries sur la Cité intérieure*, qui fut très remarqué ; *Sommatines d'automne*, qui contient des pièces exquises. Vient d'éditer chez Ollendorff *Couronne de clarté*, dont l'on s'est beaucoup occupé ces temps-ci.

Grand, blond, l'air assez dédaigneux et fermé, étend volontiers ce dédain à ceux de ses confrères qui se lancèrent dans les réclames et les tapages de mauvais aloi. D'une grande bonne foi artistique et tendant à la simplicité, préférera rester dans sa maison close que de transiger.

S'il ne se décide à en sortir, le succès saura bien l'y aller trouver. »

La renaissance des carillons est générale. Tandis qu'à Bruxelles on se prépare à inaugurer le carillon de la Maison du Roi. Londres vient d'installer à la Bourse, en présence du lord-maire, un carillon dont la construction a exigé trois années de travail et une dépense de 200,000 francs.

Ce carillon se fera entendre à neuf heures du matin, à une heure et à cinq heures après midi, c'est-à-dire au moment de l'ouverture des bureaux, du lunch et de la cessation du travail. Il ne jouera que de vieux airs nationaux.

VENISE A BRUXELLES (de 10 heures du matin à minuit). — Entrée : 1 franc, 50 centimes pour les enfants âgés de moins de 7 ans. — Concerts : de 4 à 11 h. 1/2, mandolinistes ; de 5 h. 1/2 à 7 heures, harmonie des Bersaglieri ; de 7 à 8 h. 1/2, chœurs italiens ; 8 1/2, orchestre du Grand-Opéra de Milan ; entre les deux parties de ce concert, chœurs ; de 10 à 11 h. 1/2 du soir, harmonie des Bersaglieri et chœurs alternant. Théâtres : à partir de 4 heures, les Marionnettes ; à 8 heures, les Variétés et le Casino Veneziano. Dimanche, matinée, à 4 heures, orchestre du Grand-Opéra de Milan.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Aménagements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art — Reliures, etc.

Galleries d'exposition et de vente

CLOTURE ANNUELLE
RÉOUVERTURE : Samedi 5 Octobre.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

LA REVUE BLANCHE

BI-MENSUELLE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : fr. 0 60.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 25 fr. — Edition ordinaire, France : 12 fr. — Union postale :
15 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois,
en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur
l'ensemble du mouvement littéraire et artistique. (Charpentier et
Pasquelle, éditeurs.)

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants,
hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les jour-
naux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.

L'Argus lit 5.000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. (Sixième article.) *La Renaissance du Chœur antique*. — CUEILLETTE DE LIVRES. *Souvenirs d'un auteur dramatique*, par Henry Becque; *Passé le détroit*, par Gabriel Mourey; *Les Veber's*; *Chansons d'amour*, par Maurice Boukay, préface de Paul Verlaine; *Entre deux airs*, par Willy. — SOLENNITÉS ARTISTIQUES. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — PIERRE ET JEAN. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE⁽¹⁾

(Sixième article.)

La Renaissance du Chœur antique.

Récemment j'ai relu Eschyle, tout Eschyle. Hélas! seulement tout l'Eschyle qui est venu jusqu'à nous, non les tragédies perdues au cours du voyage, à combien de naufrages, à travers l'océan des siècles. J'ai relu les *Perses*, j'ai relu *Prométhée enchaîné*, j'ai relu les *Suppliantes*, les *Sept Chefs devant Thèbes*, les *Atrides*, *Agamemnon*, les *Choéphores*, les *Erynnies*, les *Euménides*! Et pour concentrer et résumer les impressions de ces chefs-d'œuvre, pour voir clair dans ces eaux immenses et en extraire les vérités essentielles, pour

(1) Voir nos cinq derniers numéros.

échapper au bourdonnement et au tourbillonnement de ces abîmes, j'ai relu le premier volume de ce livre incomparable : les *Deux Masques*, par Paul de Saint-Victor; le premier volume consacré tout entier « à celui qui, avec le génie, eut la vaillance; à celui qui a agi et qui a chanté; au héros né à Eleusis, dans l'aire des deux grandes déesses; à celui qui, lorsqu'il dansait sur le théâtre, en tête de ses Chœurs, aurait pu frapper sa lyre de l'épée, comme les Curètes frappaient de leur glaive sur le bouclier ».

J'étais tourmenté du rôle de ces Chœurs, si amples et si mystérieux, dans la tragédie grecque. De cette persistance à les faire intervenir. De leur destination impérieuse admise par ce peuple d'artistes et invariablement respectée. De la place émouvante qui leur fut maintenue comme s'ils apparaissaient en organes essentiels, inévitables et indestructibles.

Je me demandais anxieusement pourquoi? Et je me demandais encore si, pénétrant le secret de leur institution, il n'y aurait rien dans le théâtre contemporain, végétant et désormais si pauvre, qui pût justifier, imposer peut-être, leur retour et leur résurrection sur la scène. Car est-il facilement admissible que cette forme énigmatique admise et consacrée par cette Grèce immortellement esthétique, put être tenue pour définitivement perdue et irrémissiblement superflète?

Les *Fidèles*, le grave divan des vieillards chargés

par le Grand Roi de gouverner la Perse pendant son absence alors qu'il allait inconscient aux désastres de Marathon et de Salamine. Les *Océanides*, ces trois mille filles de Thétis et d'Océanos, déesses des sources, des fontaines, des lacs, des rivières, salutaires et douces comme les eaux qu'elles épanchent, qui pleurent autour de Prométhée, le titan enchaîné. Les *Danaïdes* échappées aux vaisseaux de leurs poursuivants, débarquant au rivage d'Argos et sauvant éperdument la terre abordée. Les *Erynnies* se réveillant et s'élançant tumultueusement hors du temple hurlant de rage contre le dieu qui a délivré Oreste et « aboiant au soleil ». Toutes ces conceptions de groupes parlant, priant, raisonnant, criant, persécutant, animant de leurs mélodies et de leurs psalmodies le théâtre antique, sont-elles à jamais disparues et stérilisées ?

Ils exprimaient ces Chœurs, quand on les médite, la grande voix des foules, muette et pourtant incessamment résonnante, comme le murmure des flots sur les rivages sonores. Le passé et ses traditions et ses préjugés. Le présent et ses joies et ses inquiétudes. L'avenir et ses pressentiments et ses prophéties. Ils planaient sur la scène ainsi que de grands nuages passant en laissant tomber la pluie des paroles révélatrices, mêlée d'éclats de soleil et d'éclats de tonnerre. Ils expliquaient et résumaient. Ils posaient les problèmes humains et en indiquaient les solutions presque toujours tristes ou terribles. A côté de l'événement individuel ou plutôt au-dessus dans le ciel, ou au-dessous dans les profondeurs souterraines, enveloppant l'anecdote individuelle des ténèbres de la vie, montrant la solidarité qui lie tout épisode à l'universelle action des forces en lesquelles se meut inflexiblement la Nature, ils posaient les larges plans du Cosmos, la toile d'araignée immense où se débattent les individualités moucheronnantes. Ils étaient aussi la voix du grand Tout, incessamment en fonction, incessamment observateur, incessamment cruel ou pitoyable, allant à son but sans s'inquiéter des écrasements ou des exaltations.

Ils étaient enfin l'interprète compatissant des pensées des héros misérables, fléchissant sous les heurts de la Fatalité, monologuant en eux-mêmes sur l'infléchissibilité du Sort, se laissant aller aux rêveries douloureuses de quiconque se sent pris dans l'enchevêtrement des choses et se laisse aller résigné à leur cahotement, sans plus se tendre pour la lutte, sans plus croire que la volonté est une arme suffisante pour triompher de la Destinée.

La scène moderne serait-elle destituée des mêmes situations tragiques, et devrait-elle se confiner amoindrie dans le simple mouvement des individus et dans les illusions de la prétendue liberté humaine ? N'aurait-elle plus pour rendre les angoisses du cerveau méditant que le soliloque classique mettant sur les planches la

ridicule image de l'acteur se parlant à soi-même au grand dam de toute vraisemblance ?

Pourquoi, sinon sur les parties visibles du théâtre au moins dans les coulisses, peut-être dans les cintres, ne pourrait-on de nouveau faire gémir, chanter, prédire, paraphraser le chœur ? Pourquoi ne pourrait-il comme jadis remplir son grand rôle d'interprète des mystères, d'orateur chargé d'exprimer l'âme du peuple et l'âme des choses, en leur collectivité pathétique ? Pourquoi toute l'obscurité de la subconscience et de la subhistoire ne trouverait-elle pas en lui son instinctive narratrice, généralisant les détails de la vie et leur restituant l'ampleur cosmique ?

Tant d'aperçus profonds, tant de réflexions tourmentantes viennent à la vue et à l'audition des œuvres. Enchevêtrés ils remuent dans l'âme des spectateurs. Ils restent là inexplicables et indéchiffrables. C'est au Chœur à accoucher ces angoisses, à faire la clarté dans ces ombres, soit qu'il accompagne l'action en s'y intercalant, soit qu'il remplisse les entr'actes, ces poses en lesquelles l'auditeur attentif et saisi par l'œuvre se replie sur lui-même en un essai de mise en ordre de ses sensations.

Quelle beauté aurait une pièce dans laquelle ces « voix » mêleraient aux visibilités du présent, les antécédents du passé, révélant l'atavisme intellectuel et les prévisions du futur, montrant la vie universelle en ses racines et ses prolongements, totalisant ce qui fut et faisant entrevoir ce qui sera ! Quelle beauté dans les réflexions multitudinaires des foules disant ce qui s'agite dans les entrailles des masses à chaque coup frappé par l'Histoire et faisant parler ces groupes si impressionnables et si devinateurs, si muets aussi d'ordinaire, car qui les écoute avec l'attentive terreur de ceux qui savent que les foules sont les vrais et définitifs dépositaires de tout ce qui fait la majesté du monde et l'impériale domination de l'Obscur !

A ceux qui sentent en eux les agitations du dramaturge, nous livrons ces courtes réflexions sur un sujet si séducteur et si étrange. Certes la mise en œuvre de ces moyens rénovés, à l'encontre des habitudes et des préjugés d'un public déprimé ou hésitant, semble enveloppée de difficultés énormes. Mais, courage, courage ! Il faut oser ! C'est une joie si intime de parcourir, ne fût-ce que pour soi, des terres inconnues et de retrouver les îles et les continents jadis explorés. Si la mappemonde terrestre n'a plus guère de terres inabordées, il en est autrement de la mappemonde cérébrale. Là, pas de limites ! Là, pas de retour sur soi-même dans les périple ! On peut aller, aller toujours. L'aventure et l'imprévu y sont inépuisables. Oui il faut oser, oui il faut essayer, il faut recommencer les voyages pour conquérir les toisons d'or, car là abondent les Colchides... Seuls les Argonautes manqueront-ils au rêve ?

CUEILLETTE DE LIVRES

Souvenirs d'un auteur dramatique, par HENRY BECQUE. — Un volume in-8° de 230 pages. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire.

Quand il raconte l'histoire de ses démêlés avec les directeurs de théâtre, M. Henry Becque a la dent dure. Gare à ceux qui ont trahi leur parole ! L'auteur des *Corbeaux* n'a pas vidé dans cette pièce son arsenal de mots cruels. Et parmi les hommes qu'il fustige, Sarcey et Claretie sont ses « sujets » préférés. Il leur réserve ses coups d'étrivière les plus énergiques, qu'il applique avec une joie féroce et tranquille. « Esprit borné et paresseux, incapable d'un effort intellectuel, écrit-il, Sarcey depuis bien longtemps ne vit plus que sur quelques rengaines qu'il reproduit invariablement. Nature vulgaire, irréfléchie et joviale, qu'Ibsen l'embête, comme il le dit, et que Labiche le transporte, c'est tout naturel. Scatologue distingué, sans avoir la grande envergure de Zola, il trouve tout naturellement avec le pétomane des jouissances artistiques qui sont à sa portée et qui lui suffisent ; la scatologie fait partie de cette figure littéraire et la complète. Enfin et bien que son passage dans l'université ait été fort insignifiant, Sarcey se vante très justement d'avoir été professeur. Nous lui avons toujours vu, avec les talents indépendants, cette attitude si réjouissante du cuistre qui croit sérieusement à sa fêrue et à sa direction. »

Cet extrait donne le ton du volume, incisif et cinglant, impitoyable à ceux qu'il juge mériter le châtement.

En revanche, quelle bonne et cordiale camaraderie pour les esprits loyaux, pour les artistes dignes de sympathie et d'estime ! Ecoutez, par exemple, ce que dit M. Becque du fondateur du Théâtre Libre : « Tout le mouvement dramatique de ces dix dernières années, c'est Antoine qui l'a créé. Tous les auteurs dramatiques d'aujourd'hui et de demain, c'est Antoine qui les a mis en vue. Antoine nous a fait connaître les chefs-d'œuvre étrangers. Si Ibsen est célèbre parmi nous, si Dumas a connu cette joie d'aimer et d'admirer son grand confrère norvégien, c'est à Antoine qu'il le doit. Les services d'Antoine ne se sont pas bornés là. Il nous en a rendu un autre et bien inattendu.

Chimène qui l'eût cru ?

Rodrigue qui l'eût dit ?

C'est Antoine, c'est le Théâtre Libre qui fournit aujourd'hui au Théâtre-Français ses plus remarquables tragédies.

J'ai hâte de dire que le gouvernement a largement récompensé Antoine et que celui-ci serait bien mal venu de se plaindre. On lui a donné cinq cents francs. »

L'ironie glaciale qui termine ce passage est bien de la même plume qui écrivit la *Parisienne*. On retrouve, dans maints chapitres de ces attachants *Souvenirs*, cette verve caustique. Elle donne au volume une saveur piquante, un Cayenne qui relève le mets, en rehausse le goût. Et l'histoire des pièces de Becque, avec ses aperçus personnels, avec ses coups de fouet aux directeurs déloyaux et aux critiques imbéciles, prendra place tout naturellement dans les bibliothèques, à côté de son Théâtre.

Passé le détroit, par GABRIEL MOUREY. Un volume de 342 pages, couverture par R. Anning Bell. Paris, P. Ollendorff.

Ce livre aurait pu s'appeler, dit l'auteur, *Du Strand à la Maison de vie*. « Mon désir fut de simplement noter, en toute sincérité de cœur et d'esprit, et les aspects extérieurs de la vie anglaise, et l'efflorescence miraculeuse de la lignée d'artistes à la tête de qui les noms de Rossetti, de Burne-Jones, de Madox Brown, de William Morris, etc. brillent d'un si puissant éclat. »

Alors que s'éveille l'attention sur la Renaissance de l'art britannique et que déjà les polémiques surgissent, les consciencieuses études de M. Gabriel Mourey, résumé de six mois d'observations, apportent à la discussion, avec la séduction d'une langue flexible et musicale, un réel intérêt documentaire, guidées par un sens critique délié. Encadrées en des « motifs londoniens » d'un impressionisme subtil, dont tous ceux qui ont pénétré la beauté des nostalgiques paysages de la Métropole apprécieront la vérité, ses notes sur les Préraphaélites et sur leurs continuateurs révèlent le même souci d'exactitude. Mais les détails historiques ou biographiques qu'il mêle à son récit n'ont aucune sécheresse. L'écrivain fait vivre les artistes dont il parle. Il en scrute les pensées, il en dévoile l'âme. Et sa vive admiration pour eux trouve sans peine l'expression juste, le mot qui peint. On devine le charme d'un ouvrage ainsi compris, « senti et écrit, confesse son auteur, avec amour ».

Au hasard, cette citation. Il s'agit d'un artiste que tout récemment, au Salon de la *Libre Esthétique*, on a pu apprécier à Bruxelles :

« L'étrange talent que celui de cet Aubrey Beardsley, de ce jeune homme de vingt ans dont le succès s'affirme déjà, s'impose à la curiosité des amateurs, des artistes, de la critique, par sa bizarre compréhension des choses, un peu macabre, comme retouchée par un Edgard Poe du crayon et d'un parti pris avoué de procédé si caractéristique. En ses affiches, comme en ses couvertures de livres, comme en ses illustrations à travers cette curieuse revue trimestrielle dont il est l'âme : *The Yellow Book*, de l'éditeur John Lane, où se produisent les manifestations les plus avancées de l'art du dessin, comme en ses lettres ornées et ses titres de chapitres pour *Le Morte Darthur* de Malory, si somptueusement édité par J.-M. Dent, il réalise son idée par d'incohérentes taches, des indications sommaires de Japonais exilé dans les brouillards londoniens. Cependant l'acuité de sa manière de sentir, avec une espèce de fougue contenue qui s'épanche malgré lui et une cruauté intensesment décorative dans sa manière de s'exprimer, le dénote septentrional. Comme presque tous les artistes de cette fin de siècle que séduit le mirage de la réalité — mais qui n'ont pas assez de puissance imaginative pour transfigurer en rêves d'art pur cette réalité — il se plaît à transformer, à déformer, à enlaidir les formes vraies, à en exagérer le sens bestial, un peu à la manière de notre Toulouse-Lautrec. Chez Aubrey Beardsley, cela se complique en outre des éléments particuliers d'une race chez qui tout raffinement devient maladif, obsédé de visions funèbres, excentrique et anormal. Il côtoie les limites du fantastique, de l'impossible, tout en s'asservissant à ne pas franchir celles de la vérité, et l'impression demeure dans la mémoire de ces planches tachées — blanc sur noir — de visages déprimés, de gestes disloqués qui appartiennent encore à la vie et pénètrent déjà dans le domaine des hallucinations comme dans ses pages : *Les Wagnérites*, *L'Éducation sentimentale*, *Effet de nuit*, *l'Escorte de Lady Gold*, etc. Il ne va pas jusqu'à la caricature en exagérant la lai-

deur des êtres et des choses, il parvient quand même à créer la sensation de la vérité et l'on assiste au spectacle d'un étrange sadisme du crayon, d'une joie dans la souffrance, dans une crise de névrose, que la sincérité de l'artiste rend poignants, et que l'on aime comme par pitié : rêveries de malade pour qui le monde extérieur n'existe qu'au travers de sa fièvre et qui impressionnent comme si l'on assistait à un accès de délire. »

Les Veber's. — Un vol. illustré gr. in-8° de 182 p. — Paris, Em. Testard, éd. Tirage de luxe : 25 ex. sur japon impérial ; 25 ex. sur chine.

Cette signature collective : LES VEBER'S, apparue depuis quelques mois dans le *Gil Blas* au bas d'articles d'une irrésistible drôlerie semés d'ironiques dessins, fleuronne, en six ou sept langues, la couverture colorée d'un fort beau volume tout fraîchement mis en vente par l'éditeur Testard.

Les frères Veber's, ces *Zemganos* de la littérature et du crayon, passent joyeusement la revue des événements et des hommes. Ils sont les historiographes gais de l'année, et leur verve narquoise s'exerce sur les menus et graves incidents qui ont occupé la chronique. Leur raillerie, qui a des dehors de parade foraine, est, au fond, de fine et spirituelle essence. Les Veber's rient en dedans, à la façon des conteurs américains et sous des propos en apparence sérieux débitent les plus invraisemblables paradoxes, les plus cuisantes satires. Lisez les *Visites de M. Jules Lemaitre* (rien n'est plus actuel, au lendemain de l'élection qui a admis sous la coupole le critique des *Débats*), lisez le *Voyage du jeune Francisque en Grèce*, lisez le *Journal des Goncourt*, le *Conte de fées*, les *Mystères de la graphologie*, *Un Chapitre de Lourdes*, les *Concours du Conservatoire*. Lisez au hasard un des vingt-cinq ou trente morceaux de ce savoureux recueil. Vous y trouverez, tracés de main de maître, avec tant d'humour et de jovialité que les victimes auraient bien mauvaise grâce de s'en irriter, de mordantes critiques, de malicieux aperçus, de vives attaques contre les travers de chacun. Les hommes y sont déshabillés avec prestesse, et la cravache que manient les auteurs n'épargne ni les vanités ni les ridicules.

Et tandis que le texte va son train, hérissé de méchancetés, d'innombrables illustrations, exécutées d'un trait sûr, pimentent le récit, accentuent les ressemblances, précisent les points visés.

Pour n'en pas perdre l'habitude, les Veber's font, en manière de salut final, à la fin de chaque chapitre, leur propre caricature, et cette auto-charge, variée à l'infini, n'est pas un des moindres attraits de cet hilarant panorama.

Les Veber's nous paraissent être, de tous les auteurs gais, les plus sérieux empêcheurs de s'empessimiser en rond.

Pour finir, le portrait en pied que dessine des deux frères M. Gustave Guiches : « Par son élégance volontairement surannée, ses redingotes à longs pans flottants, ses manteaux romantiques, ses cravates à triple tour et ses escarpins vernis, Pierre Veber évoque le souvenir de quelqu'un de ces poètes délicats et fashionables qui firent « les beaux jours » de la monarchie de Juillet. Les traits eux-mêmes, — sans que se trouve altérée leur sympathique expression de jeunesse, — les cheveux, disposés avec une intention de toupet, et la barbe, en fine jugulaire, aussi l'exquise politesse du langage et des manières justifient cette comparaison.

Ce qui est bien moderne chez lui, par exemple, c'est le tour d'esprit. Passionné de littérature et d'art, les aspects de la vie

intellectuelle l'intéressent de préférence aux événements d'une plus simple humanité. Mais il perçoit surtout le comique essentiel des êtres et des choses. Il le pressent, il le recherche, il le poursuit et lui fait rendre sa gaieté entière au risque d'y mêler les quelques gouttes acides nécessairement obtenues par ces épreuves au presse-citron. D'une voix confidentielle, avec des euphémismes timides et qui seraient ingénus s'ils étaient moins spirituels, il conte de pittoresques anecdotes, d'une verve jaillissante, dispersant les trouvailles d'idées, d'images, de définitions et de mots. Et cette impression de comique dégagée par lui de tout spectacle, il l'exprime avec un impeccable tact d'artiste, une variété de formules qui va de l'à-peu-près de la chronique fantaisiste à l'allusion la plus subtile et la plus précieusement ouvragée.

Très brun, la barbe et les cheveux noirs, d'un noir espagnol, plus grand de taille que son frère, grand d'Espagne, dirait celui-ci, Jean Veber conserve à sa mise la très élégante et très pratique désinvolture du peintre amoureux des longues séances d'atelier et du travail en plein air. Moins exclusivement humoriste que son collaborateur habituel, il s'est préoccupé à un égal degré des aspects de nature et des scènes de la vie. Certains de ses paysages, des jardins aux fleurs multicolores où des géraniums ardents mettent comme des étangs de flammes dans les verdure assombries par la tombée du soir, des pares, des sous-bois, des éclats de soleil sur de profonds herbages imposent de particulières et pénétrantes sensations d'art. Une vision légendaire, le Stylite hissé sur la colonne d'extase, avec un grouillement de foule inquiète et en adoration, les coteaux, les vallées, les villes et les hameaux disséminés dans les lointains, affirme avec une rare puissance d'apothéose la domination du rêve sur la réalité. Mais, si l'humoriste n'exclut pas, chez Jean Veber, le peintre des charmes du paysage et l'évocat des récits mystiques, il se retrouve singulièrement personnel dans les croquis d'une conception si originale qui ajoutent à la verve de la plume fraternelle la verve d'un prestigieux crayon. »

Chansons d'amour, par MAURICE BOUKAY. Préface de PAUL VERLAINE. Dessins de Steinlen, Bouillerot, Echalié. — Paris, E. Dentu.

« Voici donc enfin retrouvée la « bonne chanson », si j'ose m'exprimer ainsi, dit le Pauvre Lélian dans sa préface ; non plus celle si piquante de Désaugiers, si correcte de Béranger, si bourgeoise, dans le bon sens, de Nadaud, mais plutôt, à mon avis, la chanson simple et vivante, dans le goût de Pierre Dupont, avec je ne sais quoi de la grâce du XVIII^e siècle et la poésie vraie.

« Oh ! la simplicité ! l'amour sincère et sans nulle crainte d'être ingénu, l'expression de cet amour franc, net, chaste, — parce qu'il est sincère, et pur, puisqu'il est ingénu ; l'accent juste sans plus ; le cri, en quelque sorte, de la passion, le cri non pas tout à fait, le chant vibrant, la note vraie du cœur, — et des sens aussi.

« Dans le recueil que nous donne aujourd'hui le nouveau poète que j'ai le plaisir de vous présenter, vous trouverez l'émotion, la belle candeur, tour à tour forte et charmante de la jeunesse — la jeunesse ! cette fête grandiose et si courte, mais immense.

Immense, mais si courte ! Et quelque mélancolie ne peut que se mêler à ce jeu. Et vous serez, je ne dis pas frappés, ni surpris, ni étonnés, — mais charmés du ton du livre. »

La vogue étant revenue aux naïves chansons d'autrefois et les chanteuses en renom : Yvette Guilbert, Eugénie Buffet, Mévisto, ayant provoqué une sorte de renaissance de ces refrains sans prétention, voici un recueil qui aura un joli succès : chansons

d'amour, chansons de jeunesse, d'un tour libre, d'un sentiment sincère, les unes gaies et rieuses, les autres teintées de mélancolie. Et déjà quelques-unes des frêles compositions de Maurice Boukay sont-elles, comme telles inspirations de Paul Delmet, de Xanrof et de Mac Nab, devenues populaires.

Entre deux airs, par WILLY. Paris, E. Flammarion.

Un trombone (à coulisses, naturellement) et un tuba criblent de croches, de noires, de blanches, de points d'orgue, de dièses, de bémols et de soupirs le bonnet de l'Ouvreuse par-dessus la bedonnante silhouette du Patron qui conduit d'un geste autoritaire son orchestre. Telle est la composition dont Jacques Onfroy de Brévillle décore, en manière de couverture, le nouveau volume de son ami Willy : *Entre deux airs*.

Ce volume est, faut-il le dire ? la suite et le complément des exilarantes fantaisies précédemment réunies sous des étiquettes suggestives : *La Mouche des croches*, *Bains de sons*, *Rythmes et Rires*, etc. Willy y passe joyeusement en revue les concerts de l'année, et sa verve ironique s'exerce avec malice sur les maîtres de la musique et sur leurs interprètes. Les ealembours dont chaque page est bourrée, les à-peu-près qui émaillent drôlement le récit n'empêchent pas la critique de M. Gauthier-Villars d'être judicieuse. Sous les clowneries, les parades et le rire, il y a une pensée droite et une compréhension d'artiste.

Solennités artistiques ⁽¹⁾.

Ils étaient tous là, avec leur rétrospective et incertaine jeunesse ; tous, embourgeoisés dans le chapeau haut de forme et l'habit ; une inauguration solennelle réunissait les sénateurs de l'art.

Vaguement paternels, avec un souvenir du désintéressement des débuts, ils étaient venus, quelques-uns par désœuvrement, la plupart pour la concurrence. Car il y avait des personnages officiels, et de même que les requins suivent les navires, il y a des tas de voraces dans les sillages ministériels. Il s'agit de se pousser, car pour ces gens qui tiennent dans leurs mains caduques un traditionnel et mouvant flambeau, l'art, ce tortionnaire des âmes, ce furieux et invisible démon, n'est qu'un des petits moyens de parvenir, d'être décoré et d'avoir des pantoufles.

Malgré les déchéances de l'âge et les avilissements de leur vie, on retrouvait en eux quelque chose du bon bougre d'autrefois. Ils se regardaient, vieilliss et tout blancs, les yeux incertains, les mains tremblantes. Ils semblaient des grognards vieilliss et voûtés, se traînant dans leurs uniformes trop larges. Les uns, aimés des femmes, avaient des moustaches de cavaliers cambrés à la parade ; d'autres, joyeux et poussifs, agitaient des toisons neigeuses ; des crânes bossués et difformes s'accrochaient sous les calvities ; des yeux craintifs de bête en cage luisaient dans les bouffissures jaunes des fiers visages d'antan. Quelques-uns se traînaient, accrochés à des monstres femelles, modèles quelconques épousés dans une faiblesse de rut. Des professionnels, en bonne posture académique, avec des décorations cliquetantes, soutenaient des thèses avec des gestes de pantins, et quelques-uns, mal placés à leur sens, erraient, solitaires et rageurs, comme des affamés. Ils étaient tous là, petits et grands, gros et maigres,

(1) Nous avons trouvé dans la boîte de l'Art moderne cette cinglante satire qui vise, pensons-nous, une inauguration de Salon officiel récente, mais qui peut s'appliquer à bon nombre de cérémonies du même genre.

longs cheveux et faces rasées, crânes tout nus et grosses moustaches, trop élégants ou trop défaits, celui qui refait tous les tableaux avec des haussements d'épaules, et l'homme illustre qui désigne bienveillamment à son cortège femelle les œuvres qu'elles seront, par bon goût, tenues d'admirer.

Il se glissait partout une odeur d'obséquiosités, à la fois vanité et faiblesse, et la sarabande autour de quelques cocos éminents, dont la fortune était susceptible de largesses, allait son train. Le besoin d'être coté à la Bourse des réputations, entre un bicycliste et un maniaque, leur faisait tirer les journalistes par la manche et leur glisser leurs maigres désirs avec des sous-entendus.

Puis inévitablement des êtres officiels et saugrenus osèrent, misérables gladiateurs parés des armes d'Hercule, jeter au nom de l'art, par des bouches pourries et veules, l'affirmation de leur propre importance. Mais bien qu'ils fussent cachés dans leurs discours comme des lâches sous la peau du lion, on sentait au-dessus des âmes une étrange révolte. Un académicien qui caressait ses favoris d'un air diplomatique eut beau s'incliner vers ces pétophores avec une réponse qui retombait en cadence sur ses pattes, et des femmes peintres, les cheveux en nattes, plus hardies que des amazones de cirque, et qui avaient exposé leur inévitable douzaine d'huîtres, battre une acclamation à l'art avec une choquante familiarité, une surnaturelle puissance, énervant ces niaiseries sacerdotales, laissait leurs efforts sans écho. L'ironie sinistre de tous ces officiels osant mêler à leur cuisine de valets le nom radieux de l'art, fait pour les hommes libres et pour les dieux, amassait une atmosphère de vengeance et d'orage, et faisait souhaiter — par un désir enfantin d'intervention miraculeuse — que sur ce ramassis de menteurs et de sacrilèges le plafond s'écroulât, ensevelissant leur impiété.

Les grandes idées, belles et pures, trainées comme par les cheveux, dans cette mascarade, devaient certes tenir conseil là-haut, hautaines et furieuses comme des Euménides. Leur puissance mystérieuse et leur volonté contraire arrêtaient déjà l'effet des discours. Les applaudissements sonnaient dans le vide. Les compliments grimaçaient et les âmes encore vulnérables, sans cuirasse, doctrinaire, sur lesquelles les flèches d'idéal et d'amour entraient en tremblant jusqu'au cœur, franches et nues, sentaient peu à peu le désaccord secret, la désharmonie, l'à-côté monstrueux de tous ces officiels aimables qui osaient parler de l'art divin avec un sourire, pressés d'avoir une décoration ou un honneur de plus.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE ⁽¹⁾

Mimique théâtrale (à huis-clos). Professeur : M. VERMANDELE.
Jury : MM. GEVAERT, président ; MM. EUG. DEVAUX, L. JOURET, REY, SIGOGNE, STALLAERT, STOUON, VANDER STAPPEN.

1^{er} prix (avec distinction), M. Thirionet ; 1^{er} prix, M. Staquet et M^{lle} Renson ; 2^e prix (avec distinction), MM. Dufranne, Carton et M^{lle} Vindevogel ; 2^e prix, M. Wauquier, M^{lles} Hasselmans et de Guevara.

Déclamation (à huis-clos) (jeunes filles). Professeur : M^{me} NEURY-MAHIEU.

Jury : M. GEVAERT, président ; MM. L. JOURET, MONROSE, REY, SIGOGNE, STOUON.

Première mention : M^{lles} Barat, Derboveh, De Capper, Dutilh, Schouten, Nachtsheim.

(1) Voir nos trois derniers numéros.

Seconde mention : M^{lles} Hofman, Grégoire, Dauchot.

Jeunes gens. Professeurs : MM. CHOMÉ et VERMANDELE. —
Même jury.

Seconde mention : MM. Dufrance, Mourickx, Thirionet,
Wauquier.

Le concours de tragédie et de comédie qui devait avoir lieu
hier, est fixé à demain, lundi, à 9 et à 2 heures.

PIERRE ET JEAN

Deux écrivains qui signent dans l'*Echo de Paris* Pierre et Jean publient depuis quelque temps, sous forme de correspondance, de fort jolies chroniques dans lesquelles ils défendent les idées nouvelles et les artistes indépendants. Voici la plus récente :

9 juillet. — Nous nous sommes promis, mon cher Jean, ne l'oublions pas, de n'appeler l'attention du pouvoir que sur les indépendants, tranchons le mot : les sauvages. Peut-être t'es-tu un peu écarté du programme, hier, en demandant la croix pour un ou deux romanciers qui font leurs commissions eux-mêmes, sans intermédiaires. Ton excuse est dans leur talent qui les rend dignes après tout de la distinction à laquelle ils prétendent.

Mais comme je me sens peu enclin au rôle de cheval côtelier, c'est un vrai bouquet de chardons que je t'offrirai aujourd'hui, avec les peintres Degas et Claude Monet, le dessinateur Willette et le sculpteur Alexandre Charpentier.

Avec ces quatre-là, tu peux être tranquille. Tu ne les rencontreras pas dans les antichambres, quêtant l'apostille. Deux d'entre eux au moins, Degas et Monet, ont déserté les salons annuels, travaillent à l'écart, l'un, le premier, insociable, épineux, mais grand artiste tout de même; l'autre, solitaire aussi, mais tendre, exquis, assoupli par le spectacle continu de la nature, les confidences de l'air, des arbres, de l'eau, des champs, des vieilles cathédrales, celle de Rouen, le joyau de son admirable exposition particulière du mois de mai dernier.

Deux fois seulement dans ma vie, devant une toile de Degas, chez un marchand de tableaux, et devant un paysage de Monet, j'ai regretté de n'être pas assez riche pour me payer sur l'heure ces merveilles et les emporter jalousement pour en délecter mes yeux à loisir.

Avec Willette et Alexandre Charpentier, deux jeunes, c'est encore l'art en sabots, l'horreur du tailleur chic, des simagrées mondaines, la joie dans le travail et la sécurité dans l'isolement. Je connais à peine Willette, mais il suffit de le rencontrer deux fois pour le ranger parmi ces *sauvages* dont la vie et le caractère me rendent le talent plus estimable et plus cher.

Quant à Charpentier, je l'ai vu lutter, je l'ai vu, sans commandes pour vivre et faire vivre les siens, entreprendre néanmoins des travaux considérables comme ses *Boulangers*, *Gomorrhe*, la *Femme au bain*, sûr d'avance qu'il ne les placera pas, que personne n'en voudrait... Et c'est alors que j'eusse désiré connaître le ministre des beaux-arts pour le conduire, un soir, dans cet atelier de Billancourt, ouvert à tous les vents et où l'on apercevait, au milieu de sa famille assemblée, le sculpteur se délassant de l'ébauchoir avec l'archet et faisant pleurer son violoncelle sous un chant comme d'actions de grâces, qui montait du violon de sa jeune fille.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Un artiste connu à Bruxelles, où il a fait partie de la troupe du Théâtre de la Monnaie, M. Bérardi, baryton, a soutenu et gagné devant la Cour d'appel de Nîmes un procès qui soulevait une question de droit assez intéressante.

M. Bérardi avait été engagé, en novembre 1894, par M. Barret, directeur du Théâtre d'Avignon, pour remplir les fonctions de baryton de grand opéra « jusqu'à la fin de la saison théâtrale, celle-ci ne pouvant finir avant le 31 mars 1895 », aux appointements de 4,500 francs par mois. Le 1^{er} avril 1895, M. Barret signifia à l'artiste que son engagement était expiré et qu'il ne faisait plus partie de la troupe.

Dans l'intervalle M. Barret avait cédé son exploitation à M. Chamhard, et celui-ci, assigné conjointement avec le premier par l'artiste, déclarait n'être pas tenu de respecter un engagement conclu par son prédécesseur.

Le tribunal de commerce d'Avignon, puis la Cour d'appel de Nîmes, donnèrent gain de cause à M. Bérardi en décidant que, par saison théâtrale, on doit entendre la période pendant laquelle la ville confie à un directeur, sous certaines conditions imposées par un cahier des charges, l'entreprise et l'exploitation du théâtre municipal; que, dès lors, l'engagement d'un artiste jusqu'à la fin d'une saison théâtrale comprend toute la période pendant laquelle la ville a confié à un directeur l'entreprise du théâtre (dans l'espèce jusqu'au 1^{er} mai 1895); qu'il en est ainsi quand même ce directeur aurait cédé, après quelques mois d'exploitation, la continuation de l'entreprise à un tiers; que cette cession n'opère ni arrêt dans l'entreprise, ni liquidation, et que le cessionnaire se trouve lié par tous les engagements pris par son cédant; les charges de la direction précédente lui incombent, de même qu'il profite des avantages qui lui avaient été concédés.

En conséquence les directeurs ont été condamnés à payer à l'artiste le solde de ses appointements et à le replacer dans les quarante-huit heures dans la troupe, aux clauses et conditions de l'engagement. M. Bérardi a été autorisé à insérer dans un journal de la ville la décision intervenue, aux frais des directeurs.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Les Fleurs de lis de l'ancienne monarchie française; leur origine, leur nature, leur symbolisme, par JEAN VAN MALBERGHEM, archiviste adjoint de la ville de Bruxelles. Bruxelles, H. Lamertin; Paris, Alph. Picard et fils. — *Décors*, par CHARLES DELCHEVALERIE (couverture d'Aug. Donnay); Liège, A. Miot et Jamar. — *Les Évocations*, par ALBERT FLEURY; Paris, Bibliothèque de la Renaissance idéaliste, 41, rue de la Chaussée d'Antin. — *Le Voile de Flamme*, par MADELEINE LÉPINE, avec un portrait de l'auteur et une composition hors texte de Victor Koos; Paris, Bibliothèque de l'Association, rue Mayet, 5. — *La Construction des villes; règles pratiques et esthétiques à suivre pour l'élaboration des plans de villes*. Rapport présenté au Congrès international des ingénieurs de Chicago, 1893, par J. Stübgen, conseiller royal d'architecture à Cologne; traduction de Ch. Buis, bourgmestre de Bruxelles. Bruxelles, E. Lyon-Claesen. — *La Vie artistique*, par GUSTAVE GEFROY; dédicace à Michelet; pointe sèche de J.-F. Raffaelli. Quatrième série. (Le Musée du Soir. — Salon de 1894 et de 1895.) Paris, E. Dentu. — *L'art grec d'après les découvertes et les études modernes*, par CH. POTVIN. (Polychromie, sculpture, vases peints, figurines, musique.) Bruxelles, P. Weissenbruch.

Musique.

Proses lyriques, par CLAUDE DEBUSSY. a) De Réve... b) De Grève... c) De Fleurs... d) De Soir... Paris, Eugène Fromont, boulevard Malesherbes.

PETITE CHRONIQUE

Le festival de musique française que donnera ce soir l'orchestre du Waux-Hall à l'occasion de la fête du 14 juillet offrira un programme exceptionnellement intéressant. Il comprendra entre autres la *Rhapsodie d'Auvergne*, pour piano et orchestre, de Camille Saint-Saëns et le *Poème des Montagnes* de Vincent d'Indy, joués par M. P. Litta; le *Camp de Wallenstein* de V. d'Indy, la *Pavane* et les airs de danse de *Caligula* de Gabriel Fauré, les *Danses béarnaises* de Charles Bordes, *Joyeuse Marche* de Chabrier, les *Landes* de Guy Ropartz, etc.

Ce soir, à 8 1/2 heures, le concert de l'orchestre de la Scala de Milan à « Venise » sera donné au bénéfice de la société chorale de dames *Art-Charité*, et avec le concours de cette association artistique et philanthropique.

Le programme comprendra notamment diverses compositions d'auteurs belges : MM. Henri Thiébaud, directeur d'*Art-Charité*, Emile Mathieu, Jan Blockx, etc. Cette audition sera donnée avec le concours de M^{lles} Rachel Neyt et Wirix et de M. Louis Flameng.

Revue nouvelle ou ressuscitée : la *Revue indépendante*, d'abord, si vivante et si littéraire du temps d'Edouard Dujardin, un peu languissante ensuite, et qui paraît décidée, à en juger par un avant-propos de bon augure, à reprendre vaillamment son poste de combat : « Fidèle à son passé, elle entend être à l'avant-garde dans la bataille littéraire, marcher avec les jeunes troupes, c'est-à-dire combattre pour tout ce qui est noble, généreux, viril. La haine du bourgeois, l'horreur du convenu et du lieu commun, le dégoût du *snobisme*, du *poncif* et de l'*opportunisme*, voilà quelle sera à peu près sa devise. » La *Revue indépendante* paraît tous les mois à Paris, chez Albert Saïnc, 12, rue des Pyramides, avec une collaboration qui groupe toutes les forces vives de la jeune littérature : Abonnement : 10 francs par an pour la France, 14 francs pour l'étranger.

Puis : la *Critique*, paraissant le 5 et le 20 de chaque mois, sous la direction de M. Georges Bans. Dans le numéro que nous recevons (5 juillet 1895) est encastrée une gravure sur bois par M. Désiré Fortoul. Abonnement : 5 francs par an pour la France, fr. 5-75 pour l'étranger. Administration : 50, boulevard Latour-Maubourg, Paris.

La *Critique* a pris place à côté du *Mercur de France*, de la *Plume*, de la *Revue blanche*, parmi les meilleurs périodiques français qui défendent les idées nouvelles.

Enfin, voici la *Revue Franco-Américaine*, une grande revue mondaine, littéraire, politique, publiée sous la direction du prince André Poniatowski avec la collaboration de tous les hommes de lettres en vue, depuis Edmond de Goncourt et Léon Tolstoï jusqu'au joyeux Courteline, à l'ineffable Jules Renard.

De nombreuses illustrations dans le texte et des planches hors texte décorent cet intéressant magazine, le plus important et le plus varié de tous ceux qui ont été fondés en France. Parmi elles, les encadrements, frontispices, culs-de-lampe et dessins de Félix Valloiton méritent une mention spéciale.

Signalons, dans le numéro de juillet, un article sur le *Silence* de Maurice Maeterlinck, des Notes littéraires sur la Belgique par Marcel L'Heureux, la première partie d'un roman : *L'Essai de Vivre*, par Paul Adam, des fantaisies d'Alphonse Allais, Tristan Bernard, Marcel Schwob, des chroniques de Camille Maclair, Gabriel Mourey, Pierre Louys, etc., etc.

Le prix d'abonnement est de 50 francs par an. Chaque livraison est en vente à 5 francs. Rédaction et administration : Paris, 28, rue de Richelieu; New-York, 63, 5th Avenue.

LE JOURNAL EN BELGIQUE. — A la suite d'une idée suggérée au *Journal* par notre éminent confrère et excellent ami, Camille Lemonnier, le *Journal*, d'accord avec M. Louis Delmer, a pris l'initiative d'une entente qui, tout en assurant les intérêts de la littérature française, contribuerait à la diffusion des œuvres des écrivains belges.

On a pu voir récemment, lors de la discussion du budget des

Beaux-Arts à la Chambre belge, que ses écrivains ne sont pas toujours assurés de rencontrer, chez eux, l'estime et l'admiration qu'ils méritent.

Le *Journal* ayant décidé de créer prochainement, à Bruxelles, une Salle des dépêches, annexera, à cette salle, une librairie représentant l'une de nos premières maisons d'édition. Le *Journal* s'entendrait auprès de celle-ci pour faciliter aux auteurs belges la publication de leurs œuvres en sauvegardant leurs intérêts matériels.

M. Jean Baes vient de livrer une série de vingt-cinq aquarelles, représentant des cottages construits par lui en Belgique, en Hollande et en Angleterre, à la maison Lyon-Claesen qui a entrepris d'édition cet ouvrage dans lequel quiconque aime le séjour à la campagne trouvera de quoi satisfaire ses projets.

Le succès de ce recueil sera d'autant plus vif que les constructions qui y figurent sont conçues avec une simplicité qui n'exclut pas le bon goût.

M^{me} Miolan-Carvalho, la célèbre cantatrice, la créatrice de Marguerite, de *Faust*, est morte à Puy, près de Dieppe.

M^{me} Caroline Miolan était née à Marseille le 31 décembre 1827. Elle suivit la classe de Duprez au Conservatoire de Paris et y remporta un premier prix de chant. Elle débuta en 1849 à l'Opéra-Comique, où elle reprit et créa avec succès divers rôles dans la *Giralda*, les *Noces de Jeannette*, etc.

En 1853 elle épousa M. Léon Cavaille, dit Carvalho, qui appartenait, lui aussi, à l'Opéra-Comique. Elle chanta ensuite au Théâtre-Lyrique, dont son mari devint le directeur.

Là elle joua les *Noces de Figaro*, la *Reine Topaze*, etc., mais surtout *Faust*, dont la création du rôle de Marguerite la rendit célèbre.

Elle créa ensuite d'autres œuvres de Gounod, telles que *Mireille* et *Roméo et Juliette*, avec le même succès.

Elle passa ensuite avec son mari à l'Opéra-Comique, puis à l'Opéra, où elle acheva sa brillante carrière, semée de triomphes dus à des qualités artistiques hors ligne. Puis elle se retira du théâtre et se consacra au professorat.

C'était une artiste dans le sens le plus élevé du mot. Elle porta l'art du chant, et surtout l'art de bien dire, à une perfection que bien peu de cantatrices ont atteinte; elle personnifiait, pourrait-on dire, l'art du chant français, dans sa distinction la plus exquise.

La Société royale pour l'Encouragement des beaux-arts porte à la connaissance des artistes de Gand qu'elle ouvre un concours pour le dessin d'une affiche destinée à annoncer sa 36^e exposition; des primes de 200 et de 100 francs seront attribuées aux projets classés respectivement premier et second.

Les dessins devront être adressés à M. le secrétaire de la Société, au local de la Bibliothèque, fossé d'Othon, avant le 15 juillet; ils ne seront pas signés, mais porteront une marque distinctive reproduite dans une enveloppe cachetée renfermant le nom de l'auteur.

Le format de l'affiche est laissé au choix des concurrents, mais sa surface devra être équivalente à celle du rectangle de soixante centimètres sur quatre-vingts; les projets seront de préférence traités en une ou deux teintes, et la composition sera agencée de manière à mettre en vedette l'inscription:

XXXVI^e Exposition triennale des Beaux-Arts à Gand — 1895 — Du 1^{er} septembre au 28 octobre.

Les pojets primés resteront la propriété de la Société.

VENISE A BRUXELLES (de 10 heures du matin à minuit). — Entrée : 1 franc, 50 centimes pour les enfants âgés de moins de 7 ans. — Concerts : de 4 à 11 h. 1/2, mandolinistes; de 5 h. 1/2 à 7 heures, harmonie des Bersaglieri; de 7 à 8 h. 1/2, chœurs italiens; 8 1/2, orchestre du Grand-Opéra de Milan; entre les deux parties de ce concert, chœurs; de 10 à 11 h. 1/2 du soir, harmonie des Bersaglieri et chœurs alternant. Théâtres : à partir de 4 heures, les Marionnettes; à 8 heures, les Variétés et le Casino Veneziano. Dimanche, matinée, à 4 heures, orchestre du Grand-Opéra de Milan.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galleries d'exposition et de vente

CLOTURE ANNUELLE
RÉOUVERTURE : Samedi 5 Octobre.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

LA REVUE BLANCHE

BI-MENSUELLE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : fr. 0 60.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un
an : 25 fr. — Edition ordinaire, France : 12 fr. — Union postale :
15 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois,
en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur
l'ensemble du mouvement littéraire et artistique. (Charpentier et
Fasquelle, éditeurs.)

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants,
hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les jour-
naux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. (Septième article.) *Le Théâtre hiératique*. — RICHARD WAGNER. *La Tétralogie de l'Anneau du Nibelung*. — EXPOSITION DES BEAUX-ARTS A OSTENDE. — CUEILLETTE DE LIVRES. *Le Joyeux sacrifice*, par Jean Thorel; *Le Journal des Goncourt*; *Augustin Dugrè*, par Charles Saunier. — CONFÉRENCES PÉRIPATÉTIENNES. — LE KINÉTOPHONE. — CONCOURS DU CONSERVATOIRE. — LE GLAS DU BIBELOT ANCIEN. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE⁽¹⁾

(Septième article.)

Le Théâtre hiératique.

Le théâtre grec antique connaissait peu « l'action ». L'action, vous savez, cette agitation sur la scène, tantôt des personnages isolés, tantôt des masses, de « la figuration », qui paraît indispensable aux dramaturges modernes pour captiver le public et l'empêcher de s'endormir. Il faut qu'on se remue, il faut qu'on « brûle les planches » ! Le spectateur doit incessamment être tenu en haleine par des mouvements, des incidents, des surprises. On le traite comme un malade atteint d'ataxie locomotrice qu'on fait sursauter par des décharges électriques dans le dos.

(1) Voir nos six derniers numéros.

Eschyle, Sophocle, Euripide ne procédaient pas ainsi. Au point de vue des trémoussements physiques leur théâtre est très inférieur. Leurs personnages parlaient mais s'agitaient peu. C'était plutôt des tableaux vivants. Les acteurs, le visage couvert du masque figé en une physionomie et une expression immobiles, déclamaient à travers un porte-voix, vêtus des costumes typiques de leur rôle, juchés sur les hauts patins des cothurnes, ne pouvaient guère aller et venir, changer d'expression, varier leurs gestes, leurs attitudes, leurs allures. Ils étaient statuaires. ILS ÉTAIENT HIÉRATIQUES.

Et leurs discours participaient de la même gravité solennelle. Leur dominante, ce n'est pas la conversation vive, courte, animée, dialoguée à outrance, du théâtre contemporain, considérée, elle aussi, comme une condition de vie et d'intérêt pour la pièce, c'est la tirade, oui la tirade tenue aujourd'hui pour odieuse. Et, qui pire est, la tirade philosophique, abondante en maximes, en aphorismes, en vers qu'on peut détacher pour en faire une règle, un conseil, un proverbe, un lapidaire souvenir.

Eschyle, Sophocle, Euripide traitent ainsi les plus hauts problèmes concernant les hommes, les dieux, le monde, l'existence, l'âme. Leurs tragédies ont un aspect grandiose de leçons morales, divines et humaines. Ce sont de profonds historiens, des philosophes méditatifs, des croyants et des apôtres. Ah! que leurs exposés religieux, politiques, métaphysiques sont loin des caque-

tages de ces pièces à thèse auxquelles l'ingéniosité de Dumas fils a donné un temps quelque faveur et qui sont désormais si complètement coulées à fond, ayant entraîné avec elles, dans les abîmes, le système lui-même que l'antiquité avait autrement compris et qui peut être renouvelé, nous le croyons.

La tragédie selon Corneille et Racine avait essayé de reprendre cette tradition quasi-sacerdotale. Mais au lieu d'appliquer sa conception aux grands mystères de l'existence, elle l'avait, en général, concentrée sur l'examen des passions individuelles. Certes, un tel sujet a de la beauté, du pathétique, de l'ampleur et a conservé pour les hommes un intérêt puissant. Mais il est, certes, un rapetissement des proportions primitives et souvent apparaît un peu court pour les cinq actes qu'on croyait devoir invariablement lui octroyer.

La vie moderne, pour nous nations de descendance aryenne, a pris une complication que la Grèce ignorait quoiqu'elle fût notre directe ancêtre, motif pour lequel elle demeure notre inspiratrice de prédilection et nous incline à retourner à ses merveilleux souvenirs avec un entêtement indestructible. Tous les problèmes que les grands tragiques traitaient devant le peuple existent encore pour nous et existeront toujours, mais en des proportions et sous des aspects bien différents. Les cerveaux de notre race, qui alors apparaissaient en une si belle simplicité marmoréenne, coupés à larges pans et dessinés en quelques fermes lignes, sont aujourd'hui des organes à mille facettes et effraient par le lacis et l'enchevêtrement de leur dessin. Comme les Grecs nous avons besoin que le génie vienne mettre de l'ordre dans ce fouillis en extrayant du chaos des ombres les vérités primordiales et en nous les montrant dans leur force, leur majesté en pleine clarté. Les foules modernes vaguent, bourdonnantes, dans la multitude immense des petits faits, des petites notions tumultueuses, presque désintéressées du soin de grouper les détails et de généraliser. Elles fourmillent sans comprendre les lois d'ensemble qui les mènent et dont la conscience est la source de la beauté morale, du bonheur et de la paix intellectuels. On ne ramène pas assez, pour le vulgaire, ses vibrations à l'unité et il en résulte une dépression et un désordre psychiques déplorables. L'anecdote règne en maîtresse dans tous nos actes et dans leurs directions. On ne synthétise pas, on n'entend plus les hauts et salutaires commandements de la Destinée envisagée avec la force péremptoire de l'éternelle harmonie. Ces vues pénétrantes n'existent que pour les esprits d'élite qui les trouvent dans quelques œuvres rares ne descendant pas jusqu'aux masses.

Le Théâtre est indiqué pour reprendre cette propagande des hautes et directrices idées. Sa destination dominante est l'apostolat des foules. Ce qu'ont fait si éloquemment et avec une portée si dominatrice les tra-

giques grecs, les tragiques contemporains, leurs vrais descendants, peuvent le refaire en l'adaptant à nos nouvelles conceptions du monde, de l'âme et de la vie.

C'est un préjugé que de croire que ni le théâtre, ni la forme poétique ne s'appliquent aux pensées abstraites et aux généralisations puissantes et qu'il a horreur de toute théorie. Quand on leur conserve la forme professorale, quand on cathédrise, oui. Mais il en est autrement lorsqu'on enchâsse les généralités dans la mise en œuvre de quelque événement humain qui forme l'armature à laquelle ces pensées peuvent être appendues en ornements, comme des bijoux ou des fleurs brillantes ou funèbres. Alors on a comme modèles les tragédies antiques si belles en leur leçon millénaire. Elles démontrent avec quelle simplicité pieuse l'essentiel des épisodes peut être extrait et frappé en phrases nettes comme des exergues de médailles, le profond des choses surgissant constamment à côté du quotidien détail pour lui donner une grandeur impérieuse.

Cette *Babylone* du Sar Péladan, dont deux fois déjà, en ces rapides études, le souvenir nous est revenu, est un exemple de ce renouveau théâtral spécial. Jamais peut-être la conception grecque n'a été mieux ressuscitée. Et il vient d'affirmer de nouveau cette puissante aptitude dans sa restitution des deux *Prométhée* perdus d'Eschyle, témoignage d'un si extraordinaire effort de ce très noble esprit.

L'œuvre de Péladan, en ses harmonieux et crépusculaires méandres, où se retrouvent sans peine les esprits attentifs, explique, avec une incomparable magnificence de langage, la transsubstantiation d'une idée religieuse quand, au hasard des aventures historiques, deux races devenant contiguës, il se fait un passage de dogme de l'une à l'autre. En un panorama ennobli de grandes lignes et à personnages rares, il concentre l'immense phénomène du Christianisme s'emparant des rites asiatiques pour les purifier et les diviniser en douceur et en mansuétude. C'est Mérodak Baladan qui le symbolise : il fut roi, despote, Sar, César, Tzar, Kaiser, à Babylone, arrogant, batailleur, destructeur, massacreur, faisant fonctionner le Tau crucificateur comme fonctionne la guillotine, le Tau, obscène objet de parure que les femmes portaient en collier ou sur la poitrine, comme aujourd'hui les chrétiennes la Croix. Car le miracle est qu'il devint la croix, par la vertu d'un inégalable martyr, et que son horreur se transmua en bonté, en foi, en charité, en espérance, en compassion, en amour (les mystérieux appels des contrastes opérant cette magie), quand une autre race, l'aryenne, la nôtre, venant en contact avec ces traditions abominables, en ressentirent l'intolérable émoi et, par une réaction indignée de son âme fraternelle, culbuta et transfigura la psychologie de ce mythe de cannibales et de son redoutable symbole. Voici

Mérodak tout à coup mage aryen au désert, ébranlé, apaisé, métamorphosé, pauvre et humble, en robe blanche, affranchi de toute contingence, méditant, subjugué par le vague avenir, implorant, ne portant plus la tiare qu'en signe de royauté sur les cœurs.

Cette œuvre est hiératique, sentenciale à la grecque, calme, toute en grands gestes et en sacerdotales paroles. Elle eût pu être jouée avec le masque et le cothurne. Et pourtant elle est moderne, contemporaine au possible, car elle correspond à nos visions et à nos besoins d'aujourd'hui. Elle est un exemple!

Ici, comme toujours, il s'agira de surmonter les habitudes du public qu'a émasculé, déprimé, gâté ce détestable théâtre « distractif » dans le marécage duquel les directeurs, et les auteurs après les directeurs, l'ont peu à peu fait descendre. Le théâtre hiératique (que nous nommons ainsi à défaut d'un meilleur vocable exprimant son caractère de solennité grave et philosophique) apparaîtra d'abord, sans doute, ennuyeux et polaire. Mais rapidement nos âmes reviendront au besoin de sensations élevées des âmes athéniennes dont elles sont les filles et dont elles attestent la survivance.

RICHARD WAGNER

La Tétralogie de l'Anneau du Nibelung, publiée avec l'autorisation spéciale de la maison B. Schott's Söhne, éditeur, par LOUIS-PILATE DE BRINN' GAUBAST et EDMOND BARTHÉLÉMY. Paris, E. Dentu.

La bibliothèque wagnérienne vient de s'enrichir d'un nouvel ouvrage qui, logiquement, eût dû être publié le premier de tous les volumes français qui traitent, avec plus ou moins de compétence, d'érudition, voire de bonne foi, des drames de Wagner. La traduction que donne M. L.-P. de Brinn' Gaubast, il la qualifie lui-même de *traduction de propagande*. Son mérite principal est la fidélité. Malgré les difficultés considérables que présente la traduction en français de l'allemand très spécial de Richard Wagner, dont quelques expressions sont presque intraduisibles, l'auteur s'est efforcé de serrer de si près le texte qu'il en exprime l'essence, l'esprit, en même temps que le sens littéral. Soutenu par une foi robuste et un enthousiasme ardent, M. de Brinn' Gaubast a merveilleusement réalisé son but, qui est de faire connaître dans leur beauté et leur simplicité les quatre drames admirables qui forment l'*Anneau du Nibelung*. C'est, sans contredit, la meilleure traduction qui ait été tentée, et l'on pourrait dire la seule, la plupart des traducteurs ayant cherché à adapter sur les notes musicales des paroles françaises exprimant tant bien que mal, et plutôt mal, le sens du poème, alors qu'il eût été raisonnable de commencer par donner au public une idée exacte et complète des drames, quitte à les laisser déformer ensuite par les exigences des rythmes musicaux.

A toute personne désireuse de s'initier sérieusement à la Tétralogie nous conseillerons donc *au préalable* la lecture attentive de l'excellente traduction que vient d'éditer la maison Dentu. Elle y trouvera, dans toute leur pureté, l'*Or du Rhin*, la *Valkyrie*, *Siegfried* et le *Crépuscule des Dieux*, « dramatiquement recréés en vue de communiquer à des Français ignorant l'allemand l'impres-

sion de beauté *dramatique*, dramaturgique et phonétique qu'ils produisent à la lecture, à l'audition, à la représentation, sur des Français connaissant l'allemand ». Cette phrase, que nous empruntons à l'avant-propos du traducteur, résume très exactement le mérite du livre et le sentiment qu'il dégage.

Des notes philologiques complètent le travail, et aussi, après une attachante étude critique de M. Edmond Barthélémy sur les cycles germaniques et scandinaves, un commentaire musicographique du même auteur, sorte de fil conducteur qui mène le lecteur à travers les partitions tandis que le traducteur l'initie aux splendeurs des poèmes. « Nous serions satisfait si cet essai de commentaire musical donnait une certaine esquisse de la polyphonie, dit M. Barthélémy. Nécessité, d'abord, de ne nous point lancer dans des développements incompatibles avec le cadre tout littéraire de cet ouvrage, et, surtout, — nous n'avons point de fausse honte à l'avouer, — méfiance de nos pauvres forces en présence de cet océan polyphonique, si un et si multiple, si compact et si multiforme, que bien peu, — un Hans de Wolzogen, par exemple, un Alfred Ernst, l'un muni du vivant souvenir de la parole du Maître, l'autre d'une science longuement acquise, — peuvent affronter d'un bord à l'autre; nécessité, donc, quant au présent ouvrage, méfiance quant à nous-même, nous avons dû nous borner à noter les thèmes qui importent le plus, ceux qui constituent comme la charpente musicale de l'œuvre. Satisfait serions-nous encore si ces intermittentes évocations de musique pouvaient, soulignant le texte comme l'orchestre souligne la scène, servir, çà et là, l'effet dramatique, augmenter un geste, prolonger un cri. Mais heureux serions-nous surtout si, à suivre attentivement ces notes, le lecteur se faisait une idée de la musique wagnérienne, non pas en elle-même, mais au point de vue de sa connexité avec le Drame; s'il découvrait que, de ce point de vue considérée, elle apparaît instantanément comme une garantie d'unité, — de cette unité qui nous importe tellement, à nous, Français, dès qu'il s'agit d'une œuvre intellectuellement allemande. »

M. Barthélémy aurait pu, comme dans les *Leitfaden* de M. Hans de Wolzogen et les excellentes études de M. Maurice Kufferath, donner dans ses notes la représentation graphique des thèmes qu'il décrit. Cela eût précisé davantage son commentaire et favorisé le but qu'il expose si bien. Il est vrai qu'il a soin de renvoyer méthodiquement aux pages de la partition où le lecteur attentif et désireux de s'instruire pourra, sans peine, retrouver le motif décrit par le commentateur.

Exposition des Beaux-Arts à Ostende.

Beaucoup moins intéressante que celle de l'an dernier. L'élément jeune, malgré les efforts de M. James Ensor, a été écarté au profit d'une bande d'amateurs et de croûtards. Quelques artistes, çà et là, surnagent dans la mélasse immonde dont on a inondé la cimaise; c'est ainsi qu'on rencontre avec plaisir les envois de MM. Laermans, Stremel, Gilsoul, Degouve, Wytzman, Baertsoen, Chéret, Braecke, Lambeaux, Stevens, Redon, Coppens, de Burlet, et surtout celui de M. Jakob Smits, absolument remarquable. Mais les bons tableaux perdent de leur charme à côté des œuvres équivoques et des toiles gluantes avec lesquelles on les oblige à voisiner. On n'invite pas des artistes pour les mettre en aussi mauvaise compagnie. On ne met pas en vedette les ridicules

poehades historiques d'un Van den Bussehe. Si le cercle d'Ostende n'adopte pas pour l'an prochain une discipline plus respectueuse du beau, nous lui prédisons qu'il ne fera pas longue vie. On ne se compromet pas impunément avec les amateurs, les femmes qui peignent des fleurs, les marinistes boueux ou les vieilles ganaches. Prenez garde, n'est-ce pas!

A huitaine le compte rendu du Salon de Charleroi.

CUEILLETTE DE LIVRES

Le Joyeux Sacrifice par JEAN THOREL. Paris, L. Chailley.

Bien avant qu'il nous ait donné ses précises et éloquentes traductions des *Tisserands* et d'*Hannele Matern*, M. Jean Thorel était connu des lettrés par deux livres d'émotion délicate et de noble écriture : *La Complainte humaine* et *Promenades sentimentales*.

Au cours de récits finement nuancés, très attachants, une âme grave, une intelligence active se révélaient. En même temps, M. Jean Thorel donnait à toutes nos revues françaises, les solennelles comme les modernistes, des articles de pensée haute, de discussion claire, qui le montraient critique d'érudition vaste et de goût très sûr. Spécialement, il nous renseigna avec méthode sur les lettres allemandes.

Il vient de publier un nouveau recueil de contes qu'il intitule : *Le Joyeux Sacrifice*. Comme il ne s'agit pas d'anecdotes grivoises ou d'un pittoresque facile, comme M. Jean Thorel ne signe pas deux chroniques par jour dans les grands quotidiens et n'est incorporé dans aucun troupeau, il a été peu parlé de ce livre, qui vaut pourtant par des qualités d'émotion discrète, de réflexion et de sobre éloquence.

Des aspects de vie et de passion y sont étudiés avec une pénétrante analyse et dans leur développement normal. Les scènes se déroulent sans fracas ni astucieux coups de théâtre, mais, ce qui vaut mieux, avec l'émotion d'idées et de sentiments qu'elles comportent ; c'est peut-être un peu gris, mais, par contre, nuancé et complet.

Jean Thorel ne fait aucun sacrifice à la mode et aux théories qui règnent durant un trimestre. Avec tranquillité, il dit ses émois et ses rêves. C'est la même âme qui s'exprime. Tel il était dans la *Complainte humaine* et les *Promenades sentimentales*, tel il nous apparaît dans le *Joyeux Sacrifice*, avec cette sûreté plus grande de pensée et de style que chaque année de travail réfléchi apporte à l'écrivain.

Le Journal des Goncourt, VIII^e volume. Paris, Charpentier et Fasquelle.

Quel évocateur de silhouettes et de physionomies est resté M. Edmond de Goncourt, quel peintre des spectacles de la ville et de la nature!

Ce dernier volume du *Journal des Goncourt* est vraiment une jolie série d'aquarelles éclatantes, fraîches, rapides, qui donnent bien la sensation de la vie. En quelques touches, les personnages se dressent, parlent, agissent, selon leur caractère, et les aspects essentiels d'un paysage apparaissent.

Malgré le hâif du croquis, c'est toujours une phrase de grand écrivain, non seulement expressive, riche, mais d'un équilibre, d'une beauté d'agencement et de rythme qui réconfortent en ces

temps d'improvisations journalistiques. Ce volume a un attrait de plus : il nous révèle les impressions du plus raffiné des artistes devant le carton-pâte et les colucs de l'exposition. Il en est de très neuves, de très surprenantes. Toutes sont d'une vision artiste et sincère. La sincérité, c'est le charme de ce Journal. On « blague » aisément, dans les chroniques facétieuses, ce désir de vérité, nous dirons plus : ce besoin de vérité. Mais il est l'essence même de l'art des Goncourt, et il ne semble pas que ce soit une vertu méprisable.

M. de Goncourt ne se borne pas à décrire et à relater, il note au jour le jour des réflexions sur la vie, sur les hommes, esquisse en quelques lignes des motifs de nouvelles et de romans, accumule les observations et les traits qui fixent l'atmosphère et l'état moral d'une époque.

La vie de cet écrivain, toujours aussi fiévreusement passionné de vérité et d'art, est vraiment une admirable vie.

GEORGES LECOMTE

Augustin Dupré, orfèvre, médailleur et graveur général des monnaies, par CHARLES SAUNIER. Préface par M. O. Roty, membre de l'Institut. Paris, Société de propagation des livres d'art.

En rendant hommage au maître graveur auquel la France doit nombre d'œuvres remarquables et ce chef-d'œuvre : le sou de l'an IV, M. Charles Saunier appelle en même temps l'attention sur la renaissance de l'art de la médaille à laquelle nous assistons depuis quelque temps avec joie.

C'est ce que constate, dans sa préface, M. L.-O. Roty, l'éminent artiste dont on peut admirer au Musée de Bruxelles le talent distingué et le goût sûr. « Il y a vingt ans, dit-il, l'État était le seul protecteur des graveurs. Aujourd'hui le particulier désire posséder, sous la forme d'une plaquette, l'image de ceux qu'il aime. »

De là cette résurrection d'un art charmant dans lequel, après Chapu et Degeorge qui, les premiers, restituèrent à la médaille ses qualités sculpturales et décoratives, excellent aujourd'hui Alexandre Charpentier et l'auteur lui-même de la préface. « Avec Chapu et Degeorge la médaille n'est plus l'objet de curiosité banal, que l'on ne regardait que la loupe à la main. C'est désormais un bas-relief de métal. Les maîtres d'autrefois l'avaient compris : ainsi aucun souci d'étonner par le métier ; parfois même ils sont malhabiles ; leur préoccupation unique est l'effet décoratif. »

Augustin Dupré, en plusieurs de ses œuvres, semble avoir préludé aux audaces des médailleurs du XIX^e siècle. « Ses mérites de maîtrise et de composition mis à part, dit M. Charles Saunier, on pourrait réclamer pour lui le titre de précurseur, titre dont le saluait, dès 1808, Joachim Lebreton dans son beau et si juste rapport sur les Beaux-arts. »

Mettre en lumière la vie et l'œuvre d'un artiste de cette valeur devait séduire l'esprit investigateur, passionné d'art et de justice, de M. Saunier. Son livre, documenté et précis, renferme, outre une étude détaillée et un commentaire fidèle de l'œuvre de Dupré, une cinquantaine de reproductions en héliogravure et en similitravure, des lettres inédites, une nomenclature de ses travaux, etc. La monographie est fort intéressante et l'édition en est luxueuse.

Conférences péripatéticiennes.

Une intéressante innovation : M. Maurice Griveau, qui s'est fait connaître par divers travaux importants sur l'Esthétique, organise à Paris des conférences-promenades sur la science de l'Expressif et du Beau. Il a fait la première sur l'esthétique de la Nature au cours d'une promenade aux environs de Paris. Les suivantes auront lieu dans Paris même. L'orateur se servira, pour ses démonstrations, des monuments, des musées, des curiosités. Jeudi passé, par exemple, il a donné rendez-vous à ses auditeurs à Notre-Dame, non pour leur refaire un historique cent fois exposé, mais pour leur donner des aperçus inédits sur la manière dont les pierres agencées de telle et telle façon, et solidaires dans une forme, impressionnent notre esprit; comment certaines lois naturelles de convenance statique ou psychique, observées par l'architecte à son insu, dans son génie inconscient des moyens, conscient seulement du but à réaliser, influencent le visiteur dans son appréciation après avoir influencé l'architecte dans son œuvre.

La Cathédrale, synthèse des arts, selon le conférencier, comme le Paysage est la synthèse des faits esthétiques naturels, lui a donné l'occasion d'étendre à la sculpture — considérée comme annexe à l'architecture et dans sa personnalité indépendante — à la peinture et à la musique, ses observations sur les harmonies entre la matière et la forme, sur les éléments d'un tableau et les lois de polarité, sur les complémentaires dans la couleur et dans la ligne, sur l'harmonie des couleurs avec les directions, sur l'assimilation des impressions visuelles aux sensations auditives, sur l'analogie du coloris et du timbre, etc., etc.

L'orateur s'est même occupé de l'affiche, de son rythme typographique, des artifices de la réclame qui utilise l'hypnose visuelle; enfin de la toilette et de son évolution, des persistances et des variations dans l'ajustement féminin, du rôle protecteur, puis distinctif, enfin esthétique des diverses pièces de l'uniforme militaire et de cette œuvre d'art composée par le Hasard, si belle en ses attitudes, en son laisser-aller populaire, en ses groupes tragiques, véhéments, héroïques, enthousiastes, compatissants ou désolés : la Foule.

LE KINÉTOPHONE

Dans son attachant récit d'une visite à Edison (1), M. Octave Uzanne décrit le très intéressant appareil qui vient d'être livré à la curiosité publique.

« ... L'extraordinaire propriétaire d'Orange Park m'expose ceci :

— Vous me demandiez quelle était ma dernière, c'est-à-dire ma prochaine invention; la voici : c'est le... Il me lance un mot que je ne saisis point; je lui passe mon carnet et il y écrit : KINÉTOGRAPH. Sous le mot *Kine* il crayonne : *motion*; sous le mot *graph* : *record*. J'interprète : *Enregistrement du mouvement*.

— Le *kinetograph* sera pour l'œil, continue-t-il, — vous allez le comprendre ou plutôt le voir, — ce que le *phonographe* est pour l'oreille. C'est la complémentaire de mon invention pour l'enregistrement du son. Grâce à ce nouveau système, on verra un opéra, une comédie, une personne en même temps qu'on l'enten-

(1) *Vingt jours dans le Nouveau Monde* Paris, May et Motte, 1893.

dra, et l'on pourra désormais fixer les gestes des acteurs et les empêcher de disparaître tout à fait pour la postérité.

Alors, avec un obligeant sourire : — Talma, Rachel, Sarah Bernhardt, Mounet-Sully... tous vivront.

— Mais, lui dis-je, l'interrompant, n'est-ce pas la même chose que le *téléphote*?

Edison sourit :

— Le *téléphote* n'a jamais existé que dans l'imagination des *newspaper men*; je ne m'en suis jamais occupé, car je ne m'occupe que de *choses utiles*; le KINÉTOGRAPH est et sera indispensable comme le *phonographe*. J'ai beaucoup travaillé avant de trouver la reproduction de la vie sous le regard, et ce n'est pas avant deux ans que mon œuvre sera au point.

L'excellent démonstrateur me sort alors diverses petites photographies graduées, prises à raison de 24 poses à la seconde; il me montre des acrobates dont les moindres mouvements sont notés, me conduit à son atelier spécial de photographie où la silhouette d'un homme est prise en plein mouvement par clichés successifs de *quatre côtés différents*, dans la proportion de 2,760 poses à la minute; ce sont ces épreuves qui, mises sur un cylindre merveilleusement articulé, actionné à peu près comme celui du phonographe, reproduisent avec toute l'expression de la vie et de l'accélération du mouvement le geste humain méthodiquement enregistré. La boîte mystérieuse est prête et va fonctionner. Je m'approche.

L'ouvrier qui la dirige me prie de m'incliner sur une lentille de verre qui est à son sommet; je regarde : un déclenchement se fait dans l'appareil, et je vois, ébloui, émerveillé, un paysan tyrolien danser devant sa cabane et ses montagnes (avec le vent agitant la cime des arbres) un pas vraiment épileptique qui dure de vingt-cinq à trente-cinq secondes. Rien ne manque à cette apparition extravagante; l'homme se démène et pivote sur les quatre faces avec une vitesse supérieure à celle de la gigue; on suit la désarticulation de ses genoux, le redressement de ses chaussures, le jeu des hanches, l'arrondissement des bras, la voltige du chapeau, puis, lorsque cette danse échevelée prend fin, le petit Tyrolien sourit, salue et puis rentre dans sa chaumière. Le cylindre cesse de tourner.

Je regarde Edison qui épie mes sensations d'un œil magnétiseur et malin, avec un sourire jovial emprunté à Coquelin cadet. Je lui fais signe que je suis sans voix, sans expression possible, presque sans croyance. Il fait un signe, me prie de regarder encore, et je revois le petit Tyrolien recommencer sa gigue aussi frénétiquement, d'un mouvement extraordinairement précis, parfait et prodigieux.

Je m'écrie, transporté : — La découverte est complète, quand allez-vous la lancer ?

— Il me faut encore dix-huit mois à deux ans, me répond paisiblement ce modeste et patient travailleur. D'ici là, je ne veux ni bruit ni réclame. »

Edison, on le voit, a tenu parole. La visite de M. Octave Uzanne date du 26 avril 1893. Dix-huit mois après, le kinétographe émerveillait New-York, Londres, Paris, Bruxelles, et le voici, par l'adjonction d'un phonographe, perfectionné encore, complété et réalisé dans sa forme quasi définitive.

Nous disons *quasi* définitive, car lorsqu'on aura découvert la photographie des couleurs, l'illusion sera plus parfaite encore.

Tel qu'il est, le *kinétophone* est d'un intérêt réellement extraordinaire et rendra aux arts de sérieux services. Une première expé-

rience, toute intime, au Théâtre de l'Alcazar, en a démontré l'excellent fonctionnement. Aujourd'hui le kinéphone est visible à la Foire, dans une élégante baraque installée par M. Luc Malpertuis qui en faisait, le jour de l'inauguration, lui-même les honneurs avec sa bonne grâce et sa cordialité habituelles.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE (1)

Tragédie et comédie. Professeur : M. CHOMÉ.

Jury : MM. GEVAERT, président; L. JOURET, MONROSE, REY, SIGOGNE et STOUJON.

1^{er} prix, MM. Artot et De Groef; 2^e prix, MM. Versluys, Staquet et Sermon.

Professeur : M^{lle} J. TORDEUS. Même jury.

1^{er} prix (avec distinction), M. Soyez; 1^{er} prix, M. Tilmont; 2^e prix (avec distinction), M^{lles} Segers et Polyte; 2^e prix, M^{lles} Amiable et Raemaekers.

Les œuvres interprétées par les concurrents ont été, pour les élèves de M. CHOMÉ : des fragments d'*Athalie* (M. Artot), le premier acte du *Misanthrope* (MM. Versluys et Staquet) et *Gringoire* (MM. De Groef et Sermon). Pour les élèves de M^{lle} TORDEUS : des scènes d'*Horace* (M^{lle} Segers), de *l'Ecole des Mères* de Marivaux (M^{lle} Polyte), de *Dalila* d'Octave Feuillet (M^{lle} Amiable), de *la Petite Fadette* de George Sand (M^{lle} Raemaekers), de *Ruy Blas* (M. Tilmont) et de *l'Avare* (M. Soyez).

Le glas du bibelot ancien.

La vente des armes et armures de la collection Spitzer a produit, pour les deux premières vacations, la somme de 804,535 fr. Certains numéros sont montés à 27,500, 35,000, 51,000 et 61,000 francs.

A ce propos, M. Arsène Alexandre publie dans *l'Éclair* un spirituel article, dont voici l'essentiel :

« ... Spitzer avait compris le travers de son temps, il avait constaté le goût, le respect de ses contemporains pour le bric-à-brac. La mode, très particulière à notre époque, des entassements d'objets hétéroclites, armures et épées à deux mains chez des gens éreintés; chappes, or frais, missels, vierges d'ivoire chez des librepenseurs; couronnes royales, mains de justice, souvenirs de la monarchie chez des démocrates; œuvres pures de maîtres désintéressés chez des acceptateurs; et ainsi de suite, dans le plus comique et le plus prétentieux des fouillis. Voilà la passion qu'il avait deviné qu'on pouvait servir en faisant, par ce moyen, une grosse fortune.

On voulait de l'ancien, n'en fût-il plus au monde: il en donna; quand il n'y en avait pas tout à fait assez pour la consommation, il en fit — ou il en fit faire. Ce fut un beau spectacle, dont on fit de fameuses gorges-chaudes dans les coulisses de la bibeloterie.

Les trucs étaient des plus réjouissants, en effet, et ces armures elles-mêmes, que d'histoires elles ont enfermées dans leurs flancs discrets, profonds comme des tombeaux! Spitzer, par exemple, achetait des armures du xvi^e siècle, du temps, c'est vrai, mais des armures de soldats, tout ce qu'il y avait de moins luxueux. Il les faisait couvrir d'ornements en damasquiné d'or par tel ou tel artisan à ses gages — maigres gages même, disait-on, et difficilement obtenus — et la roturière cuirasse devenait l'historique compagne de batailles, au moins d'un prince de sang.

Puisque l'un des meilleurs artistes qu'employa Spitzer est mort, on peut bien le nommer: ce que le pauvre Gauvinen a orné, de ces armures où il prodiguait son inépuisable fantaisie et le travail prestigieux de sa main!

Et les flambeaux authentiques aussi! La paire fabriquée avec

(1) Voir nos quatre derniers numéros.

un flambeau d'une bonne époque, cassé en deux, et dont chaque moitié, *légèrement restaurée*, devenait un objet indiscutable, puisque chacun contenait une part de vrai.

Il y en a bien d'autres que nous serions heureux de raconter si on nous en fournissait l'occasion en nous donnant le plus léger démenti.

Mais laissons en paix Spitzer et ses cendres et ses collections qui sont maintenant l'orgueil des musées et des galeries particulières. Cela n'est qu'un chapitre inédit et un peu plus corsé que Balzac lui-même ne l'aurait imaginé du *Cousin Pons*.

Ce que nous souhaiterions, à l'occasion de cette vente, et ce qui pourrait bien devenir une réalité au lieu d'un simple désir, ce serait que cette petite solennité, cette danse des armures et cette danse des écus, marquât la fin du bric-à-brac. On peut lui souhaiter beaucoup de mal car il en a fait beaucoup. Il a perverti la idée et le goût du public, faussé le concept et détruit la loyauté des ouvriers d'art. Ils sont devenus, par sa faute, d'inconscients faussaires, des copistes invétérés, des pasticheurs incurables. Et certes, il faudra beaucoup de temps pour que ce mal se guérisse. En faudra-t-il, des destructions, grand Dieu!

Certes, le renouveau de l'art dit appliqué (ou décoratif, ou tout autre mot qu'on voudra, car ils sont tous mauvais) a engendré à son tour bien des snobismes et bien des prétentions, bien des avortements, bien des insuffisances, bien des erreurs. Le Champ-de-Mars, à côté d'une quinzaine d'artistes vrais, d'inventeurs, de beaux ouvriers, révèle déjà des imitateurs rusés, des faiseurs médiocres et encombrants. Les Champs-Élysées, qui ont suivi le mouvement, à la fin, avec la rapidité de l'animal qui fournit l'écaille, n'ont pas montré, pour leur début, grand'chose de remarquable, à part Théodore Rivière et deux ou trois autres. Il y a des animaux de bronze d'un Américain qui sont des imitations roubardes de Carriès, un meuble qui est une détestable imitation de Carabin, etc., etc. Mais, enfin, de tout cela, il sortira un jour quelque chose.

Il est préférable de voir quantité de gens patauger un instant que de travailler à coup sûr en copiant, car la copie c'est la mort, et l'invention, c'est la vie. Et si mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré, mieux vaut objet moderne, même critiquable, que bibelot truqué, même estampillé Spitzer.

Tout cela est très clair. Le commerce du vieux-neuf en a dans l'aile, et la vente Spitzer aura été le bouquet qui termine brillamment, mais sans retour, les meilleures fêtes. »

Memento des Expositions

AMSTERDAM. — Exposition communale d'œuvres d'artistes contemporains. 14 septembre-17 octobre. Délai d'envoi : 14-20 août. Gratuité de port. Retour aux frais des exposants. Renseignements : *Secrétaire du Comité de l'Exposition communale des Beaux-Arts, Amsterdam*.

GAND. — Exposition triennale des Beaux-Arts. 1^{er} septembre-28 octobre. Délai d'envoi : Notices, 28 juillet; œuvres, 3 août. Commission sur les ventes : 5%. Renseignements : M. Ferdinand Van der Haeghen, secrétaire. Règlement à la disposition des intéressés dans nos bureaux.

NANCY. — Société lorraine des Amis des Arts 27 octobre-1^{er} décembre. Délais : dépôt chez M. Pottier, emballeur, rue Gaillon, 14, à Paris, du 20 septembre au 5 octobre; envois directs à Nancy, du 5 au 12 octobre. Notices avant le 1^{er} octobre. Trois œuvres par exposant. Renseignements : M. Adam, président de la Société des Amis des Arts, rue Victor Hugo, 27, Nancy.

ROUBAIX-TOURCOING. Exposition des Beaux-Arts. 14 septembre-21 octobre. Envoi : 20 août-1^{er} septembre. Commission : 10 p. c sur les ventes. Renseignements : M. P. Devillars, président de la Société artistique, Tourcoing.

SAINT-GERMAIN-EN-LAYE. — V^e Exposition annuelle des Beaux-Arts. 1^{er} août-6 octobre. Délai d'envoi : 23 juillet. Droit d'emplacement : 5 francs par exposant. Maximum d'envoi : deux œuvres. Emballage à Paris chez MM. Guinchard et Fourniret, 76 rue Blanche. Renseignements : M. le Secrétaire de l'Exposition, Saint-Germain-en-Laye.

PETITE CHRONIQUE

Le jury de l'Exposition triennale des beaux-arts de Gand vient d'être constitué définitivement. Il se compose, pour la peinture, de MM. A. Baertsoen, Gand; Th. Baron, Namur; Em. Claus, Astene; L. Frédéric, Bruxelles; F. Khnopff, Bruxelles; Mellery, Bruxelles; J. Mertens, Anvers; Is. Verheyden, Bruxelles; Th. Verstracte, Anvers; A. Struys, Malines; L. Tytgat, Gand; Em. Wauters, Paris. Membres étrangers: A. Roll, Paris; F. Thaulow, Norwège.

Sculpture: MM. C. Meunier, Louvain; Van der Stappen, Bruxelles; Louis Mast, Gand; Julien Dillens, Bruxelles.

Architecture: MM. De Waele, Gand, et Licot, Bruxelles.

Objets d'art: MM. Octave Maus et Paul Du Bois, Bruxelles.

Quelques amateurs de musique, désireux de faire connaître à l'étranger l'œuvre de M. Paul Gilson, *Francesca da Rimini*, exécutée cet hiver aux Concerts populaires, ont résolu de la publier par souscription.

Celle-ci, fixée à 25 francs, donne droit à un exemplaire de la partition d'orchestre de *Francesca* et à la réduction pour piano. Cette somme représente le prix coûtant de chaque exemplaire.

L'Art moderne transmettra au Comité les demandes qu'on voudra bien lui adresser.

C'est demain, lundi, à 10 heures du matin, qu'aura lieu à Bruxelles le concours de carillon qui préoccupe vivement l'opinion. Les candidats sont: MM. Joseph Bernard, d'Anvers; Auguste Bernard, de Liège; Van Bocckssel et Poulet, tous deux de Gand; Blondeel et Dupan, de Bruges; Vandeplass, de Louvain; Loret, de Termonde; De Keyser, de Dixmude; Deschietere, de Nieuport; Denyn, de Malines; Micha, de Pont-Fabrique par Stavelot; Bassette, de Cottignies, canton de Rœulx; Tonglet, de Schaerbeek; Donnay, de Waterloo; Piécart, de Couillet; Coutelier et Vanderloo, de Molenbeek-Saint-Jean.

Le jury sera composé de MM. Gevaert, directeur du Conservatoire de Bruxelles, Joseph Dupont et Léon Joret, professeurs au même Conservatoire, Van Duyse, auditeur militaire à Gand, et Mahillon, fabricant d'instruments de musique, à Bruxelles. Les concurrents devront exécuter un prélude et un morceau rythmé d'un caractère populaire, le tout au choix. Il n'y a pas de morceau imposé. On tirera au sort l'ordre dans lequel les carillonneurs se feront entendre. Chacun d'eux pourra jouer pendant un quart d'heure au plus.

L'emploi de carillonneur qu'il s'agit de conférer au plus méritant comporte les obligations suivantes: jouer tous les jours de midi à une heure de relevée ainsi que les jeudis, samedis et dimanches soir, les veilles au soir et jours de fêtes communales et nationales. Le collège aura de plus le droit de réquisitionner le concours du carillonneur pour toutes les circonstances extraordinaires où il le jugera convenable. Le carillonneur sera obligé de remplir son office en personne: il ne pourra se faire remplacer qu'avec l'assentiment du collège échevinal.

M. Em. Vanden Busche vient de terminer le dernier des quatre panneaux qui lui ont été commandés en 1892 pour décorer le vestibule du nouvel Hôtel des Postes de Bruxelles.

Cette décoration se composera de deux grands panneaux, de deux panneaux plus petits et d'une grande toile pour le plafond.

Les deux grands panneaux représentent: *Les moyens de transport postaux chez les différents peuples de l'univers* et la *Décharge des colis postaux par la malle-poste*.

Le sujet des deux autres sont: *Charlemagne instituant les postes de son Empire* et *Charles-Quint recevant le serment de J.-B. Tour et Taxis en qualité de grand maître des postes de l'Empire*.

Le plafond représentera *Pégase* ainsi que *le Commerce et l'Industrie*.

Les deux grands panneaux ont environ 4^m,50 sur 4 mètres; les autres 4 mètres sur 3 mètres.

L'humour liégeois ne perd jamais ses droits, dit l'*Express*:

Eugène Ysaye, qui vient de rentrer à Bruxelles, après une

tournée à travers le Nouveau Monde, y a été, naturellement, la proie des intervieweurs.

— Que pensez-vous de César Thomson, qui vient d'avoir tant de succès ici, lui demanda l'un de ces derniers.

— Thomson est un ami d'enfance et un grand artiste, son mécanisme est merveilleux.

— Et vous, avez-vous aussi un beau mécanisme?

— Moi, fit Ysaye, d'abord un peu interloqué... non pas! C'est même ce qui me distingue de mes confrères: je n'ai absolument pas de mécanisme.

Et le lendemain, l'un des principaux organes de la presse américaine relatait le grand succès d'Eugène Ysaye, le seul et unique parmi les grands violonistes qui sache se jouer des plus grandes difficultés techniques « sans avoir de mécanisme!!! »

Le ministre des postes et télégraphes de France vient de confier à M. Eugène Grasset la commande de la nouvelle vignette du timbre-poste. On se souvient que le concours ouvert en 1894 pour la création d'un type nouveau avait donné un résultat négatif.

Le tableau d'Eugène Carrière, *Théâtre populaire*, qui vient d'obtenir un si grand succès au Champ-de-Mars, va prendre place dans la galerie de M. Paul Galimard.

Un comité d'initiative s'est formé dans le but de faire élever à Paris, au parc Monceau, un monument à la mémoire de Frédéric Chopin. Le siège du comité est au Grand-Hôtel.

Prochainement sera ouverte au Crédit Lyonnais et dans toutes ses succursales la souscription qui permettra à chacun d'adresser son offrande.

L'idée de faire du théâtre antique d'Orange ce que la scène de Bayreuth est à l'Allemagne, c'est-à-dire un théâtre national où l'on représenterait chaque année plusieurs chefs-d'œuvre dramatiques de l'antiquité, est en voie de réalisation. Un groupe de députés à la tête duquel était M. Maurice Faure avait demandé un crédit de soixante-dix mille francs pour la restauration partielle de la scène, conservée en son état actuel, avec ses ruines et ses débris de plantes et d'arbres sauvages.

C'est actuellement chose faite, et le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-arts vient, par arrêté, de constituer la commission chargée d'organiser ces représentations qui, de tous les points du Midi, attireront un énorme concours de population.

On s'occupe déjà de la composition des spectacles. Chaque année, il serait donné dix spectacles par l'Opéra, la Comédie française, l'Odéon, l'Opéra-Comique. On pense donner en 1896: *Herculanum*, de Félicien David; les *Troyens*, de Berlioz; *Edipe-Roi* et *Antigone*, de Sophocle; *Andromaque*, de Racine. On parle aussi des *Burgraves*, de Cromwell d'Hugo et, naturellement, de la *Reine Jeanne* de Frédéric Mistral.

A l'Opéra de Paris, on a définitivement renoncé à mettre à la scène la *Damnation de Faust* de Berlioz que M. Gunsbourg avait fait représenter à Monte-Carlo. La *Damnation de Faust* restera donc une œuvre de concert. En revanche, les directeurs monteront *Orphée*, avec M^{me} Héglon dans le rôle principal. La *Prise de Troie* sera représentée ensuite.

La direction du Musée des Offices, à Florence, vient de commander à M. Eugène Carrière son portrait pour la célèbre Galerie des Peintres.

VENISE A BRUXELLES (de 10 heures du matin à minuit). — Entrée: 1 franc, 50 centimes pour les enfants âgés de moins de 7 ans. — Concerts: de 4 à 11 h. 1/2, mandolinistes; de 5 h. 1/2 à 7 heures, harmonie des Bersaglieri; de 7 à 8 h. 1/2, chœurs italiens; 8 1/2, orchestre du Grand-Opéra de Milan; entre les deux parties de ce concert, chœurs; de 10 à 11 h. 1/2 du soir, harmonie des Bersaglieri et chœurs alternant. Théâtres: à partir de 4 heures, les Marionnettes; à 8 heures, les Variétés et le Casino Veneziano. Dimanche, matinée, à 4 heures, orchestre du Grand-Opéra de Milan.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente

CLOTURE ANNUELLE
RÉOUVERTURE : Samedi 5 Octobre.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

LA REVUE BLANCHE

BI-MENSUELLE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : fr. 0-60.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un an : 25 fr. — Edition ordinaire, France : 12 fr. — Union postale : 15 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois, en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et artistique. (Charpentier et Fasquelle, éditeurs.)

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.
L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA LITTÉRATURE BELGE A LA CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS. — LA VIE ARTISTIQUE, par Gustave Geffroy. — DANS LA RUE. — LE SALON DE CHARLEROI. — LA STATUE DE GODEFROID DE BOUILLON. — L'EXPOSITION DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS, A LIÈGE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PAPIER MURAL. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

LA LITTÉRATURE BELGE

à la Chambre des Représentants.

Jules Destrée, le jeune député de Charleroi et l'écrivain délicat qu'on sait, vient de signaler à l'attention de la Chambre belge le mouvement littéraire qui, depuis quelques années, vaut tant de gloire à notre pays.

Il a dit, entre autres considérations intéressantes :

« Il est utile d'indiquer les deux raisons spéciales pour lesquelles l'Etat doit aux artistes une protection qu'il ne doit, par exemple, ni aux cordonniers ni aux pharmaciens. La valeur des produits artistiques est autrement considérable que celle des produits des autres professions.

Les souliers s'usent à l'usage et les pilules passent, mais les produits artistiques perdurent à travers les âges et continuent à procurer à tous les jouissances et les consolations les plus nobles. Qui dira tout ce qu'ont

produit les cathédrales gothiques et les œuvres artistiques innombrables enfantés par le génie? C'est une source toujours fraîche à laquelle peuvent boire successivement les générations assoiffées. Ne confondez donc pas l'agriculture et la voirie vicinale avec les beaux-arts et les belles-lettres.

D'autre part, l'œuvre de l'artiste, surtout quand c'est un chef-d'œuvre, n'est pas immédiatement productive comme celle du cordonnier et du pharmacien : on ne peut sur-le-champ la négocier en espèces. C'est pourquoi l'Etat doit intervenir.

Qui ne connaît la valeur considérable des tableaux de Millet, dont *l'Angelus* s'est vendu naguère un million? Cependant, toute la vie de l'artiste fut misérable. Il écrivait un jour à un ami qu'il n'avait pas quarante sous chez lui, et voilà vingt ans, ajoutait-il, que je mène cette misérable existence! Aussi, des idées de suicide le hantaient. Ses besoins étaient si urgents qu'il échangea un jour six de ses principaux dessins contre une paire de souliers!

On peut donc dire que, quelque travailleur qu'il soit, l'artiste ne retire pas de son travail la rémunération immédiate à laquelle il aurait droit : d'où la nécessité pour l'Etat de protéger les artistes en leur permettant tout d'abord de vivre.

Mais faut-il qu'il aille plus loin, en décernant des couronnes à ceux qui ont ses préférences? Je crois que

non : l'Etat doit protéger, il n'a pas à juger et à récompenser. C'est là de l'art officiel, de celui dont on a pu dire que ce n'était plus de l'art, mais un bon métier. »

Parmi les moyens que M. Destrée a prônés pour l'encouragement des lettres belges, il a notamment réclamé la création d'une librairie belge à Paris :

« M. Slingeneyer, a-t-il dit, un des rares députés qui aient su rendre un juste tribut d'hommages à nos jeunes littérateurs, proposa au gouvernement, il y a quelques années, de rédiger un catalogue général des productions belges et d'y puiser les livres destinés aux distributions des prix et aux bibliothèques populaires. Je signale cette idée généreuse à M. le ministre de l'intérieur.

Je le prie d'examiner aussi si l'on ne pourrait créer une librairie belge à Paris : nos auteurs se plaignent surtout de ne pas avoir de débouchés. On lit beaucoup en Belgique, mais on n'achète guère de livres : on les loue au cabinet de lecture... quand on ne les demande pas à l'auteur ! Il est impossible à un auteur en Belgique de vivre de son art.

Si nos livres étaient mieux connus en France, dans ce grand pays de langue française, avec une librairie et des réclames soutenues, peut-être la situation changerait-elle. Je ne sais si cet essai réussirait, étant donnée la forte solidarité des libraires parisiens ; cependant, la mesure me sourit, car ce serait une protection accordée non à tel ou tel artiste, mais à l'art lui-même. Cette librairie belge recevrait indistinctement les œuvres de tous nos littérateurs. »

Le discours de Jules Destrée a fait coasser tous les grenouillards de la doctrine. La vieille ganacherie parlementaire a sué de la bêtise et du fiel. Des énormités ont été débitées. M. Woeste a, entre autres, proféré que « Wagner était un jouisseur ». Il a ajouté que l'auteur de *Parsifal* avait « passé sa vie dans des palais dorés ! » Dès lors, d'après lui, on a tort de jouer ses œuvres à la Maison du Peuple ! Wagner y doit être odieux. Mais M. Woeste s'annexe le maître de Bayreuth. Celui-ci doit faire partie de la bourgeoisie à laquelle on doit M. Malander et M. Helleputte. Wagner est un bourgeois ! Et le député d'Alost apporte ainsi aux discussions des Chambres des longueurs de vue et d'amples aperçus qui feraient rougir un écolier. Un artiste, M. Woeste, n'est pas plus un bourgeois qu'un socialiste. On n'enrégimente pas les artistes comme on classe des électeurs. Il est, au-dessus des partis, un domaine de l'intellectualité qui vous reste étranger, et d'où l'on vous renverrait, si vous tentiez d'y pénétrer, aux légitimes tripotées que les rustauds d'Alost vous ont naguère infligées, inconscients vengeurs de l'Art qu'outrage si souvent votre esprit mesquin.

M. Woeste n'a pas été le seul à débiter de sereines sottises. Célestin Demblon ayant lu un sonnet d'un de nos poètes — un sonnet sonore à la Heredia — tous les

droitiers ont ri, déclarant qu'ils ne comprenaient pas ! M. Coremans a essayé quelques plaisanteries provinciales, a tenté de se moquer de Maeterlinck, — mon Dieu ! ce que Maeterlinck les gêne, ces tristes sires, par sa gloire légitime ! — et puis, cela a été fini. Un nouveau ministre des beaux-arts s'est déclaré l'ami des lettres et, après cette eau bénite ministérielle négligemment lancée, la Chambre a passé à d'autres exercices.

La Belgique est, pensons-nous, le seul pays d'Europe où le mépris des lettres soit aussi profond. En fait d'art, on ne protège ici que quelques peintres, visiteurs assidus des antichambres ministérielles, et quelques cancre d'académies. Les lettres ? Ah ? bien oui ! Elles sont accueillies aux Chambres par des éclats de rire ! M. Woeste déclare qu'il n'y comprend rien, M. Coremans les piétine lourdement et un sieur Hoyois brandit par-dessus elles l'éteignoir de sa vulgaire éloquence.

Et alors, Emile Verhaeren, faites donc surgir dans vos vers panthéistes, en flambantes rusticités, les plaines désolées, les marais noirs, les ciels et les horizons inquiets de votre terre ! Et vous, Georges Eekhoud, faites-vous le chantre superbe et enfiévré de nos plèbes et confiez à vos livres les secrets cuisants de votre large cœur, fait d'or et de tendresse. Et vous, Maurice Maeterlinck, créez des drames qui sortent de la vieille âme dolente et mourante des Flandres et qui sont comme cueillis dans les rêves lointains de nos pays. Que Louis Delattre conte, avec des accents frais comme la rosée et pétillants comme la mousse d'un vin joyeux, toutes les idylles de l'Entre-Sambre-et-Meuse et qu'Eugène Demolder ressuscite dans l'or de ses proses les vieilles légendes de nos contrées opulentes et pieuses ! Tout ce gigantesque effort passe inaperçu du monde officiel et les législateurs se détournent avec mépris pour ne considérer que les intérêts des boursiers et pour ne s'inquiéter que des prochaines campagnes électorales, singulièrement modifiées depuis qu'un ennemi nouveau a brandi dans les mêlées politiques un glaive de justice qui fait des blessures vengeresses.

Oui ! Toute cette levée généreuse du génie de notre race, toute cette poussée de la poésie de notre patrie laisse inattentifs ces marchands de discours électoraux et toutes ces gloires d'associations politiques ! Allez ! Fernand Séverin, faites des vers qui chantent comme des plaintes de violoncelles ! Et vous, doux chantre de lieds, Max Elskamp, ouvrez les cassolettes du passé de nos petites villes pour en laisser échapper les parfums fanés de leurs souvenirs et les plaintes sentimentales de leurs carillons morts ! Et vous, Hubert Krains, écrivez-nous les histoires âpres et mélancoliques de cette Wallonie que nous révèlent aussi Hubert Stiernet, Georges Garnir et Maurice des Ombiaux ! Forgez-nous de beaux vers, Grégoire Le Roy et Charles Van

Lerberghe! Écrivez de belles pages de critique, Francis Nautet et Ernest Verlant! Démontrez-nous de subtiles psychologies, exquis prosateur Henry Maubel! Tous, tous originaux et forts, affirmez, comme le proclamait cette nouvelle revue, *Le Coq Rouge*, « un art vraiment patrial et antipatriard! » Luttz contre toutes les basses jalousies! Méprisez les propos rancuniers! Secouez les dénigrements et les moqueries des politiciens et des ratés! C'est vous qui êtes le cœur de la patrie! Et les rires de la Chambre, et les moqueries des plaisantins qui y règnent — pour quelques ans encore — passent sur vous comme un vent malsain qui glisserait sur des fleurs sans leur ôter leur parfum. Que ces manifestations des grotesques de notre Parlement augmentent encore votre mépris pour eux. La gloire est lente à venir. Le chemin par vous suivi est un calvaire, dans ce fangeux royaume. Mais elle viendra pour vous, la gloire, quand les Coremans et les Woeste auront fait dans l'ombre de l'oubli leur dernière pirouette électorale et que toutes les grenouilles parlementaires auront replongé dans le marais d'où elles n'eussent dû jamais sortir!

LA VIE ARTISTIQUE

par GUSTAVE GEFFROY. Quatrième série. Dédicace à Michelet.
Pointe-sèche de J.-F. Raffaëlli. Paris, E. Dentu.

Nous avons signalé les premiers volumes de cette attachante *Vie artistique* dans laquelle M. Gustave Geffroy, qui a pris une si grande place dans la critique parisienne, passe en revue les artistes et leurs œuvres. La quatrième série qu'il vient de publier résume la courageuse et fructueuse campagne menée par l'écrivain en faveur du Musée du soir. Elle réunit en outre les études critiques suggérées à M. Gustave Geffroy par les Salons de 1894 et 1895. On retrouve dans ces pages, que fleuronne une pointe-sèche de Raffaëlli, la compréhension artistique, l'impartialité, le bon sens et l'écriture élégante qui ont valu aux précédents recueils un succès de bon aloi. Epris de beauté et d'harmonie sans parti pris d'école, ouvert à toutes les manifestations d'art sincère, agrandissant sans cesse son champ d'observations, M. Geffroy a le don de faire vivre les œuvres dans la description qu'il en fait. Il les explique, il les commente, il expose les raisons de l'ascendant qu'elles exercent, et, de plus en plus, sa critique se hausse à une philosophie de l'art, à une esthétique supérieure développée en judicieux aperçus. A titre d'exemple, ce fragment emprunté à la belle dédicace du livre à Michelet :

« Je crois que l'art est destiné de plus en plus à jouer dans l'avenir un grand rôle, que c'est la force que nous avons à notre disposition pour créer une harmonie sociale, une entente humaine, qui n'ont jamais existé. Il y a des exemples de sociétés hiérarchisées, maintenues en factice équilibre, mais au prix de quel silence, de quelle mort des foules. Aujourd'hui la masse humaine peut vivre d'une vie personnelle et non représentative, elle sort déjà de l'ombre, elle s'avance, vient occuper la scène de l'Histoire. Il lui faut se reconnaître, parler un même langage, achever de créer la conscience universelle, la vie harmonieuse de l'esprit.

L'art est le signe visible de cette vie de l'esprit. C'est la représentation du monde par des images réfléchies en nous, c'est la rencontre de l'homme avec tout ce qui existe, la preuve de l'éveil de l'inconscient. Tout ce qui a mené les troupes humaines, régi les sociétés, a été l'affirmation plus ou moins sensible de cette éternelle évolution. Les religions et les politiques sont les sentiments et les bégaiements de l'humanité à la recherche d'elle-même. Nous avons à continuer l'œuvre de compréhension, à nous hâter toujours vers la prise de possession plus complète.

Cette assimilation nécessaire des masses à la vie de l'idée fut commencée, sera achevée par l'art. Les destructions forcées, assainissantes, qui ont été une des besognes d'hier, et qui seront aussi une des besognes de demain, ouvrent l'espace, marquent le départ d'étapes nouvelles. Ce qui doit être aperçu nettement, c'est qu'il faut enseigner à l'humanité qu'elle est maîtresse de son bonheur, qu'elle doit trouver sa joie, sa fin, en elle-même, sur place. Cette philosophie qui n'a été que le lot de quelques esprits, qui est maintenant en partage à un plus grand nombre, doit devenir créatrice de la beauté, du sort de tous.

Or, une préparation aura été faite, lorsqu'il aura été démontré au plus humble, au plus obscur, au plus ignoré, qu'il est maître de créer de la vie, que le moindre objet façonné par ses mains est aussi animé par la faculté individuelle qui est en lui, qu'il est à la marque particulière de sa sensation et de son esprit. C'est ici que le travail confine à l'art, que dis-je? C'est ici qu'ils se confondent, et que tout labeur s'éclaire. Donnez cet étonnement et ce bonheur à tout homme de lui révéler qu'il possède une parcelle du pouvoir créateur et vous aurez provoqué en lui le sursaut qui le sauvera de tout ennui et de tout désespoir.

Appeler à la vie des forces qui s'ignorent, affirmer l'art d'aujourd'hui, c'est annoncer la vie de demain, c'est rêver la réalité de l'avenir. »

DANS LA RUE

On sait que le triomphateur du concours de carillonneurs qui passionna Bruxelles la semaine dernière est un jeune artiste d'Alost, M. Demette, arrivé par hasard dans la capitale, inscrit à la dernière minute, et que la clameur populaire proclama vainqueur, unanimement, avant même que le jury eût délibéré. Ce nouveau Walter de Stolzing battit avec une aisance rare les Beckmesser qui l'avaient précédé dans le campanile. Et vraiment, dans ce décor du XVI^e siècle, l'enthousiasme de la foule qui porta en triomphe son carillonneur élu, évoqua un instant les joutes musicales de jadis. Il y avait, dans l'air, une joie débordante. Des balcons de l'Hôtel de Ville, des fenêtres des antiques maisons de corporations, de la place encombrée d'auditeurs partaient, à la volée, les applaudissements, les bravos, les bans répétés. Le spectacle était superbe et contrastait avec l'allure guindée de nos concerts où l'esprit critique tue l'émotion, où le « bon ton » et le « decorum » commandent l'impassibilité.

Le succès du concours de carillonneurs, qui a tenu debout, sous la pluie, deux heures durant, une foule innombrable, a démontré le vif intérêt que porte le peuple aux manifestations artistiques. Ceux qui ont assisté aux concerts et aux séances littéraires de la Maison du Peuple savent depuis longtemps combien le peuple est attentif aux beautés de la musique et de la poésie; ils savent aussi qu'il n'est point de public plus compréhensif ni plus respectueux des œuvres qu'on lui fait connaître.

Alors que de toutes parts on associe le peuple aux expressions de l'art, que l'enseigne et l'affiche se font artistiques, que des artistes en renom chantent dans les carrefours, qu'on s'efforce de rendre esthétiques les rues et les places publiques, que les peintres ne dédaignent pas de dessiner les costumes et les chars des cortèges, que les sculpteurs autorisent l'exposition en plein vent de leurs œuvres, ne pourrait-on pas restituer les joutes lyriques et poétiques d'autrefois? Un concours de chant, dans un parc ou sur une place publique, serait-il difficile à organiser? Moins compliqué, assurément, qu'un festival de fanfares, d'harmonies ou de chœurs. Un cours de poésie, ouvert à tous, ne stimulerait-il pas la verve populaire, source d'inspirations prime-sautières, pittoresques et charmantes? Qu'est-ce qui empêcherait, si ce n'est un puéril respect humain dont l'usage aura vite raison, les poètes de réciter publiquement leurs vers, les prosateurs de lire des contes, les chansonniers de chanter leurs chansons? Pourquoi ne pas faire fleurir « dans la rue » l'art poétique et l'art lyrique au même titre que les arts du décor et du modelage? D'universelles sympathies accueillaient cette innovation, ou plutôt ce retour aux traditions.

Le Salon de Charleroi.

Grâce à l'initiative de M. Valère Mabile, président de la Société française de bienfaisance de Charleroi, cette cité industrielle qui semblait jusqu'ici assez rétive aux entreprises artistiques possède son Salon triennal des Beaux-Arts. On se souvient du succès inattendu qu'eut, il y a trois ans, la première exposition; celle-ci n'est pas moins réussie et ne reçoit point du public une faveur moindre. On peut donc considérer l'institution comme définitivement établie; l'habile et disert maître de forges qui en fut le promoteur a du reste eu soin, lors de l'ouverture, de faire prendre aux personnages officiels qui assistaient au raout d'usage des engagements précis. D'une part, le bourgmestre de Charleroi a déclaré adopter l'œuvre et d'autre part le Ministre des Beaux-arts a promis l'aide financière de l'Etat. Il paraît donc assuré que Charleroi aura désormais son salonnet triennal.

C'est une excellente et louable décision.

On peut certes trouver fades et sans intérêt les exhibitions d'œuvres connues et secondaires que sont généralement ces réunions de province; on peut, au point de vue artiste, en déplorer le goût attardé, la banalité fréquente, la médiocre saveur, un certain côté commercial trop marqué, l'absence de tout imprévu. Mais il serait injuste de méconnaître l'utilité très grande qui en résulte, quand même, pour l'éducation du public. Bien des gens à qui toute notion esthétique resterait étrangère viennent, en ces salonnets, éveiller leur sensibilité, apprendre le respect du tableau ou de la sculpture, et souvent, après avoir été séduits d'abord par des nullités mercantiles, finissent par apprécier des œuvres d'art véritable.

L'exposition de Charleroi remplira cette mission et à ce titre elle mérite l'encouragement et la sympathie. Elle ne nous apporte aucune révélation de talent nouveau, mais offre des aspects assez nombreux et assez variés du talent de la plupart de nos artistes.

Nous y trouvons des œuvres de CONSTANTIN MEUNIER et de X. MELLERY; du premier, des pastels et un beau bas-relief; du second, l'aquarelle: *La Sagesse glane*; des paysages de COURTEÏNS et de GILSOUL, de VAN RYSSSELBERGHE et d'HEYMANS, de MARCETTE et

de M. et M^{me} WYTSMAN; et encore, parmi ceux-ci, des œuvres des dames qui prirent le salon sous leur patronage: MM^{mes} BEERNAERT, BOGH, COLLART, HÉGER et RONNER; des fleurs de M^{lles} ART et G^{lles} MEUNIER; une *Symphonie en vert* de M^{me} MOMMEN; un *Intérieur* de VANAISE; quelques portraits de MOTTE, RICHIR, LABOULAYE, HERBO; une *Étable* de STOBBAERTS; l'habituel cortège des talentueux aquarellistes: CASSIERS, STACQUET, UYTERSCHAUT, BINJÉ, DE BURLET, THÉMON; des dessins notables de F. KHNOPFF et STEVENS; des gravures de DANSE, *Kermesse flamande* d'après Rubens et les portraits de ses deux filles qui exposent aussi: M^{lle} L. DANSE, des paysages, M^{me} DESTREE, une épreuve d'état de son eau-forte d'après De Braekelcer. Des sculpteurs enfin, et non des moindres: JEF LAMBEAUX, avec sa *Folle chanson*, VINÇOTTE avec une *Tête de Méduse* en ivoire, LAGAE, DU BOIS, SAMUEL.

D'autres encore, beaucoup d'autres, trop même, car cette exposition compte près de trois cent cinquante œuvres et eût gagné à être un peu moins nombreuse et un peu plus choisie. On y a trop facilement admis maintes platitudes déconcertantes qui encombrèrent inutilement les locaux disponibles. Si l'on veut que l'institution vive, c'est un point auquel il faudra veiller.

La Statue de Godefroid de Bouillon.

C'est un véritable événement bruxellois, dit l'*Indépendance*, que l'érection de l'échafaudage annonçant le prochain placement des bas-reliefs qui complètent le monument élevé par Simonis au héros de la première croisade.

Songez donc qu'on les attend depuis quarante-sept ans! Le 9 août 1848, le ministre de l'intérieur faisait connaître à la classe des lettres de l'Académie qu'il avait ménagé sur le piédestal de la statue quatre emplacements destinés à recevoir des tables de bronze, dont deux représenteraient en bas-reliefs des faits de la vie de Godefroid, tandis que les deux autres porteraient des inscriptions. Et le ministre invitait la classe à lui proposer le sujet des bas-reliefs, le texte des inscriptions.

Cette dépêche ministérielle ouvrit, entre érudits, une des discussions les plus longues, les plus passionnées... et les plus confuses dont on ait gardé le souvenir. Elle durait encore, à l'Académie même, entre le chanoine de Rans, le baron de Reiffenberg et Louis Gachard, en l'année 1852!

Les seuls triomphateurs, au reste, dans cette discussion, furent les flamingants — les premiers flamingants. — L'inscription principale proposée par l'Académie fut tripatouillée, mais le vœu qu'avaient émis quelques-uns de ses membres de la voir traduite en flamand sur l'autre face du piédestal fut exaucé. Comme s'il n'avait pas mieux valu reproduire, du côté de l'église de Saint-Jacques-sur-Caudenberg, les premiers vers de l'*Il Gioffredo, overo Gerusalemme liberata* (restituons donc au poème de Torquato Tasso son titre exact, où figure le nom du grand croisé belge):

Canto l'armi pictose e 'l capitane
Che 'l gran Sepolcro libero di Cristo,
Molto egli opro col senno e con la mano,
Molto soffri nel glorioso acquisto.

Quant aux bas-reliefs, la classe proposa au ministre d'y célébrer Godefroid guerrier et Godefroid législateur, en représentant, d'un côté, la prise de Jérusalem, de l'autre, la promulgation des Assises de Jérusalem. Ces sujets sont-ils définitivement main-

tenus? A la vérité, on sait aujourd'hui que Godefroid ne monta point le premier à l'assaut de la Ville Sainte et qu'il ne donna point à ses sujets un Code créé de toutes pièces. Mais cette statue de Godefroid de Bouillon présente de tels anachronismes archéologiques, consacre de telles erreurs historiques, que ces sujets ne la dépareraient pas — au contraire!

Exposition de l'Académie des Beaux-Arts à Liège.

(Correspondance particulière de l'ART MODERNE).

L'ouverture officielle des nouveaux locaux de notre Académie, faite avec quelque pompe, est l'occasion d'une exposition. Dans des salles claires aux murs blancs s'étalent, assez nombreuses, des œuvres d'artistes liégeois. Il en est qui datent de cinquante ans et plus, il en est d'actuelles, toutes dues à des professeurs ou élèves de notre Académie.

L'école de peinture de Liège n'est point de celles qui marquent dans l'histoire de l'art; ni la richesse de la couleur, ni la beauté de la ligne, ni la vigueur du dessin ou l'intensité de l'expression ne la caractérisent. Elle n'a produit jusqu'en ces temps derniers que d'assez froides médiocrités.

Dans le nombre des toiles appendues en ces halls neufs je ne vois dignes d'arrêter un peu l'attention parmi les anciens que quelques portraits de Vieilvoie et un portrait bien vivant du musicien feu Toussaint Radoux, signé par Visen; parmi les contemporains nos seules sympathies vont aux efforts d'Emile Berchmans et de Marneffe.

La place que prend Emile Berchmans en cette exposition est considérable. Il n'est point de genre dans lequel il ne se soit essayé et le plus souvent avec succès.

Ses pastels — et l'un particulièrement : le portrait de M^{me} Berchmans — ont d'harmonieuses délicatesses de couleur et de dessin. Ses imitations d'anciennes tapisseries, ses projets de peintures décoratives sont d'élégantes compositions allégoriques qui révèlent une vision personnelle.

Auguste Donnay expose des panneaux décoratifs déjà vus à « l'Œuvre artistique ». La pureté de la ligne, un sens pénétrant d'intimité, la finesse de couleurs assourdies sont de maitresses qualités d'Auguste Donnay; elles le classent au premier rang de nos artistes.

Ses illustrations pour les *Poésies et Chansons* de V. Defrecheux éditées chez Bénard sont particulièrement précieuses par l'élégance du dessin, la justesse du sentiment, la discrétion de l'expression; pures synthèses de l'âme wallonne un peu grêle, un peu triste, elles chantent une poésie de douce originalité.

Les eaux-fortes de de Witte, d'une belle sûreté, celles de Maréchal, bien observées et très variées d'impression, retiennent,

Ainsi les jeunes encore, ceux qui écartent les formules toutes préparées, triomphent; on peut affirmer qu'eux seuls marquent en cette exposition.

A la sculpture : très remarqué un projet de rampe de Mignon, très beau de mouvement; à mentionner au passage *Caïn* d'Alphonse Bouhon, une œuvre de Leroy bien venue, des scènes comiques de Léopold Harzé, de gaité communicative bien qu'un peu banale.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

La traduction des œuvres de Richard Wagner.

MM. les fils de B. Schott, éditeurs de musique à Mayence, sont propriétaires du droit d'édition des œuvres de Wagner. En 1885, un traité est intervenu entre eux et M. Victor Wilder. Aux termes de ce traité, M. Wilder traduisit en français, moyennant des conditions pécuniaires fixées par acte sous seing-privé, les *Maitres Chanteurs*, *l'Or du Rhin*, la *Walkyrie*, *Siegfried*, le *Crépuscule des dieux* et *Parsifal*.

MM. Schott s'étaient-ils interdit le droit de faire faire par d'autres que par M. Victor Wilder de nouvelles traductions de ses œuvres?

Les héritiers de M. Wilder l'affirment. MM. Schott le contestent.

D'où procès à la suite de la traduction par M. Alfred Ernst des *Maitres Chanteurs*, traduction que la maison de Mayence a imposée à M. Eugène d'Harcourt lorsque celui-ci a fait exécuter dans ses concerts des fragments des *Maitres Chanteurs*.

Les héritiers Wilder réclament à MM. Schott : 1^o 10,000 francs pour le préjudice déjà causé; 2^o 25,000 francs éventuellement pour toute publication d'une nouvelle traduction des *Maitres Chanteurs*.

M^e Raoul Rousset s'est présenté à l'audience du tribunal de la Seine pour les héritiers Wilder. M^e Pouillet, le nouveau bâtonnier, a soutenu la thèse de MM. Schott.

A huitaine pour continuation des plaidoiries et conclusions de M. le substitut Trouard-Riolle.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Sous les brumes et les clartés des Flandres, par ÉMILE GREYSON. (Eefje; le Calvaire; Mélodie Idyllique). Bruxelles, A. Castaigne. — *Éphémères*, par le Vicomte DE COLLEVILLE. Préface de PAUL VERLAINE; avant-propos de LÉON DESCHAMPS. Paris, Bibliothèque de la Plume. — *Une Campagne électorale au Pays noir*, par JULES DESTREE. Bruxelles, P. Lacomblez.

Papier mural.

On a admiré au dernier Salon de la *Libre Esthétique* les très intéressants projets de papier peint exposés par M. Maurice Denis. Par une heureuse combinaison de tons clairs, de lignes flexibles disposées en judicieux décors, ils réalisaient une innovation importante et réellement artistique sans pasticher la manière des artistes anglais qui, en ces derniers temps, ont rénové l'industrie du papier de tenture : les Walter Crane, les Lewis Day, les Voysey, les Sumner, les Image.

M. André Marty, directeur de l'*Estampe originale*, a eu l'idée de faire imprimer l'un des projets de M. Denis, *Les Bateaux*, par le procédé lithographique. Il a obtenu ainsi une reproduction absolument fidèle de l'original, chaque feuille se repérant parfaitement avec la suivante. C'est le premier essai de ce genre qui ait été tenté en France. A ce titre, nous croyons intéressant de le signaler à nos lecteurs, inquiets de nouveauté et de tentatives originales.

Le papier mural édité par M. Marty est tiré en deux tons sur papier blanc. Chaque feuille a une dimension de 90 centimètres sur 50 et est mise en vente à 2 francs. Nous en publions ci-contre une exacte reproduction.

Signalons, en outre, dans le même esprit de vulgarisation, les objets d'utilité : classe-musique, porte-aiguilles, etc. pour lesquels M. Marty se sert de nouveaux gaufrages d'Alexandre Charpentier en papier complètement durci. C'est, dans la meilleure acception du terme, de l'art appliqué aux usages de la vie.



PAPIER MURAL LITHOGRAPHIÉ

Composition de M MAURICE DENIS.

PETITE CHRONIQUE

Les membres de la Société des Aquarellistes se sont réunis jeudi soir au ministère des affaires étrangères, pour offrir à M. Jules de Burlet, ancien ministre des Beaux-Arts, un album en témoignage de reconnaissance et de sympathie.

M. A. De Vriendt, président de la Société, a remercié le ministre de la bienveillance qu'il a témoignée aux artistes, et spécialement aux aquarellistes, auxquels il a ouvert au Musée une section spéciale. L'album qui consacre le souvenir de cette manifestation

contient, sous une élégante reliure à fermoir d'argent, une quarantaine d'aquarelles signées de Beeckman, Cluysenaer, Emile Claus, Einjé, H. Cassiers, Léon Abrv, Becker, De Mol, Dell'Acqua, W. Roelofs, Emile Delpérée, M. Hagemans, A. et J. De Vriendt, Den Duyts, major Hubert, Emile Hoeterickx, A. Hennebicq, Théo Hannon, David Oyens, Alex. Marcette, Constantin Meunier, Lanneau, Paul Thémon, Fernand Khnopff, Stroobants, Smits, Henriette Ronner, W. Roelofs fils, G. Puttaert, Jan Verhas, Van Seben, V. Uytterschaut, Van Severdonck, Franz Van Leemputten, Staquet, Louis Titz, Isidore Verheyden.

M. de Burlet a chaleureusement remercié les Aquarellistes de leur délicate attention.

« Ma maison reste la vôtre, a-t-il dit. Vous y trouverez toujours le même accueil affectueux et cordial.

J'accepte de grand cœur l'album que vous venez de me remettre. Il sera conservé dans ma famille au même titre qu'un précieux souvenir, comme témoignage de l'affection qui m'unit aux artistes. Quoique éloigné des Beaux-arts, j'y reste attaché d'âme. Dans ma nouvelle situation, je suivrai avec la plus grande sollicitude tout ce qui touche au domaine des arts et des aquarellistes. »

M. et M^{me} de Burlet ont fait ensuite à leurs hôtes avec leur bonne grâce et leur affabilité habituelles les honneurs du ministère.

L'ouverture de l'Exposition de l'enseigne artistique dans les galeries du Musée est remise à mardi prochain, à trois heures.

La merveilleuse reconstitution de la Maison du Roi sera complétée, sous peu, par les portes en chêne sculpté que la ville de Bruxelles a commandées à MM. Goyers et C^{ie}.

L'entreprise comprend une porte principale à deux vantaux et quatre portes latérales au rez-de-chaussée; une double porte au premier étage, une autre au second et quatre portes de cave, soit au total quatorze panneaux, d'un prix global de seize mille francs.

Les portes du rez-de-chaussée sont entièrement terminées. Elles ont été exécutées en trois mois par une équipe de huit menuisiers et de douze sculpteurs. Par la finesse du travail, exempt de pièces rapportées, de surcharges et de frottés au papier de verre, cet important ouvrage d'art décoratif rivalise avec les belles menuiseries du moyen-âge. Le style en est, naturellement, conforme à celui du monument, qui date du xvi^e siècle. L'ornementation est d'un goût sobre et harmonieux. La porte principale, surtout, présente, avec ses entrelacs variés, ses pinacles fleuronés, sa frise ajourée, un ensemble vraiment séducteur. Les nervures, les arêtes, les saillies sont taillées d'un ciseau précis dans un bois aux colorations blondes, et par une disposition ingénieuse toutes les parties sont ajustées l'une dans l'autre sans être collées ou clouées.

Exposées dans l'atelier de MM. Goyers et C^{ie}, les

portes de la Maison du Roi ont reçu l'approbation de M. le bourgmestre Buls et des artistes invités à les apprécier.

L'ensemble du travail sera achevé dans un mois et le placement pourra être fait aussitôt après.

Rodolphe Salis, directeur du *Chat noir*, viendra donner, avec sa troupe, à partir de mardi prochain, quatre représentations à Bruxelles, au théâtre des Galeries.

Le spectacle comprendra : *Pierrot peintre*, de L. Morin; *l'Épopée*, de Caran d'Ache; *l'Enfant prodigue* et *la Marche à l'Étoile*, de G. Fragerolle et Henri Rivière; *le Roi débarque*, de Rim-Onau.

Les poètes J. Goudezki, Montoya, Bonnaud, Brun et Portejoie se feront entendre dans leurs œuvres caractéristiques.

Nous nous joignons à la *Réforme* pour demander en faveur des artistes qui prennent part au concours organisé par la Commission des sites et monuments (décoration de la gare du Luxembourg), une prolongation de huit ou quinze jours pour le dépôt des esquisses.

La date actuellement fixée est le 10 août. Or, les artistes n'ont été avisés officiellement de l'ouverture du concours qu'il y a une douzaine de jours et il s'est fait que depuis ce moment jusqu'aujourd'hui les pluies et les orages n'ont pas cessé dans les Ardennes, où se trouvent les quatre sites dont la reproduction est imposée. Maintenir la date du 10 août malgré ce cas fortuit, serait une rigueur inutile et obliger les concurrents à exécuter leurs esquisses en chambre au lieu de pouvoir les broser sur nature, condition essentielle d'un travail sérieux et d'un concours fructueux.

L'institut Dupuich va célébrer le cinquantième anniversaire de sa fondation. A cette occasion il organisera, dimanche prochain, à 3 heures, à l'hôtel Ravenstein, un concert et une fête d'escrime.

M. Théodore Verstraete, le peintre anversoïse, serait, nous dit-on, absolument perdu pour l'art. Le pauvre artiste souffre d'une maladie mentale qui ne laisse guère d'espoir de guérison.

L'École de musique d'Anvers, dirigée par M. Peter Benoit, vient de recevoir le titre de Conservatoire royal. Elle se trouve désormais sur le même rang que les établissements similaires de Bruxelles, de Gand, de Liège et de Mons.

Le théâtre des Galeries fera sa réouverture dans la seconde quinzaine d'août avec une brillante reprise de *l'Ali-Baba* de Ch. Lecocq, créé en 1887 à l'Alhambra, où il n'eut pas moins de 112 représentations consécutives.

En vue de cette reprise, dont les études sont commencées, les auteurs ont apporté au livret primitif d'importantes modifications et le maestro Lecocq a écrit de la musique nouvelle. Le directeur des Galeries, M. Maugé, a engagé pour chanter le rôle de Morgiane M^{me} Moreau-Armeliny, qui s'est fait tout dernièrement remarquer au théâtre de la République dans les *Mousquetaires de la Reine*, et, pour celui de Zobeïde, M^{me} Théry, applaudie aux Bouffes-Parisiens et aux Variétés.

M. Carvalho montera l'hiver prochain *Hansel et Gretel* de M. Humperdinck, traduction de M. Catulle Mendès.

M^{me} Jeanne Douste, qui vient de le chanter plus de deux cents fois à Londres, au Drury-Lane, est engagée pour créer le principal rôle en français.

Nous avons, dans nos études sur les théâtres à Londres, dit avec quelle grâce et quelle intelligence M^{me} Douste incarne la petite héroïne du compositeur allemand.

Le Théâtre royal de Munich prépare pour les mois d'août et de septembre, comme nous l'avons annoncé, un double cycle complet de représentations wagnériennes sous la direction de MM. H. Lévi, Fischer et R. Strauss. Rappelons, pour ceux de nos lecteurs que tenterait une excursion en Bavière au cours des vacances, les dates exactes.

Août et septembre : le 8, les *Fées* et *Rienzi*; le 11, le *Vaisseau-Fantôme*; le 13, *Tannhäuser*; le 15, *Lohengrin*; le 17, *l'Or du Rhin*; le 18, la *Valkyrie*; le 20, *Siegfried*; le 22, le *Crépuscule des Dieux*; le 25, *Tristan et Iseult*; le 27, les *Maîtres Chanteurs*.

Il y aura une représentation supplémentaire de *Tristan et Iseult* le 29 août et une des *Maîtres Chanteurs* le 1^{er} septembre.

On peut s'adresser pour les places à M. Jos. Seiling, éditeur de la Cour, Perusastrasse, Munich.

A l'occasion du 14 juillet, les promotions et nominations suivantes ont eu lieu dans la Légion d'honneur :

Commandeur : M. Victorien Sardou.

Officiers : MM. Paul Bourget, André Theuriet, Anatole France.


Chevaliers : MM. Fabrice Carré, René Doumic, Paul-Gustave Guiches, Catulle Mendès, Maurice Rollinat, Emile Desbeaux, directeur de l'Odéon; Eugène Gigout, compositeur de musique, organiste de Saint-Augustin; Georges Gauné, inspecteur des théâtres.

Wagner à la foire de Neuilly! Si invraisemblable que cela soit, Carle des Perrières nous affirme l'authenticité du fait : *Lohengrin* a été joué et chanté sur une scène foraine à Neuilly, alternant sur l'affiche avec les *Mousquetaires au couvent* et *l'Ami des femmes*!!!

Nul n'ignore que Guillaume II est l'auteur d'un *Hymne à Ægir* qui figure aujourd'hui au répertoire de tous les orchestres d'outre-Rhin. Ægir, le dieu scandinave qui excita la verve musicale de l'empereur d'Allemagne, en a acquis une popularité qu'il n'eut probablement jamais avant ce jour. Le dernier en date de ses adorateurs est un peintre de Dresde, M. Ehrenberg, qui vient d'achever un immense tableau dont Ægir est le personnage principal. Cette œuvre sera prochainement exposée à Berlin. M. Ehrenberg est allé chercher des documents dans la patrie même d'Ægir, à Copenhague. Voici le sujet de sa toile : Un prince scandinave, entouré de ses rudes guerriers, brave les flots de la mer du Nord dans une frêle barque. Des nixes cherchent à faire chavirer l'embarcation. Elles sont sur le point d'y parvenir quand Ægir paraît à l'horizon. Devant lui les vagues s'apaisent; les nixes s'enfuient terrifiées et Ægir sauve le prince scandinave.

ESSEX & COMPANY. LONDRES
(Angleterre).

LES
ÉCHANTILLONS
&
UN STOCK
IMPORTANT
DE
NOS PAPIERS
SE
TROUVENT
CHEZ NOTRE
AGENT
M. G. HOBE



WALLPAPER PRINTERS.
116 & 114 VICTORIA ST. SW
& ESSEX MILLS BATTERSEA BRUXELLES

47, Boulevard
de Waterloo
BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étaines. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galerias d'exposition et de vente

CLOTURE ANNUELLE
RÉOUVERTURE : Samedi 5 Octobre.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

LA REVUE BLANCHE

BI-MENSUELLE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : fr. 0-60.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un an : 25 fr. — Edition ordinaire, France : 12 fr. — Union postale : 15 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois, en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et artistique. (Charpentier et Fasquelle, éditeurs.)

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.

L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

GASPARD DE LA NUIT. *Fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot.* — L'ART POPULAIRE. — CUEILLETTE DE LIVRES. *Les Personnages de l'Individu*, par Daniel Harcoland; *Dialogue entre nous*, par Jean Delville; *Paroles intimes*, par Léon Paschal. — LA MUSIQUE DES CLOCHES. — A PROPOS D'UN TABLEAU DE CONSTANTIN MEUNIER. — MÉMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE

GASPARD DE LA NUIT

Fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot
par LOUIS BERTRAND.

Ce titre seul est évocatif de fantastique et de macabre. *Gaspard de la Nuit!* De quelle vieille gravure bizarre ce personnage s'est-il échappé, dans quel diabolique clair-obscur a-t-il pris corps, pour, chevauchant quelque balai de sabbat ou quelque méphistophélique cavale soufflant du feu, s'élancer, au milieu des chauves-souris et des hiboux, à travers les cieux nocturnes? *Gaspard de la Nuit!* Il a des frères, là-bas, dans les vieilles tavernes berlinoises, parmi les buveurs de bière d'Hoffmann, et il a vraisemblablement connu les sorcières de Macbeth.

Il y a déjà longtemps qu'il a été créé, d'ailleurs, *Gaspard de la Nuit*. C'est un fils du romantisme. Il a vu le jour en 1836 et plus tard Rops l'a gratifié d'un

ténébreux frontispice. Et il était devenu une rareté bibliographique. On en parlait comme d'un trésor caché. Quelques fureteurs et quelques lettrés le possédaient seuls. Mais voilà qu'une revue française, le *Mercure de France*, vient de le réimprimer, en belle édition, ma foi! et tous les curieux pourront lire enfin les fameuses fantaisies de Louis Bertrand!

Vraiment, elles constituent un des plus délicieux repas qu'on puisse servir à un lettré. Ce livre est un très beau livre et il est déplorable que la mort en ait fauché l'auteur tout jeune avant qu'il ait pu donner de nouvelles preuves de son immense talent.

Après une préface d'une satanique philosophie et d'un verbe accentué que ne désavouerait pas Diderot, c'est un recueil de poèmes en prose. Louis Bertrand est-il l'inventeur du poème en prose? pour quels motifs a-t-il adopté ce genre au milieu de la révolte du vers romantique alors battant son plein? Gustave Kahn, dans le numéro de mai de la *Société nouvelle*, disserte ingénieusement sur ce sujet. Voici ce qu'il dit: « Pourquoi Bertrand adapta-t-il sa vision à cette sorte de courts poèmes, ou plutôt de courtes visions en quelques phrases burinées; par dégoût du vers de son temps trop cadencé et strict; c'est peu probable. L'aurore du romantisme apportait, en contraste de la poésie de l'empire, tant de si belles trouvailles que peu d'esprits durent se rebeller et la trouver dès lors insuffisante; ce ne fut

point non plus comme Baudelaire, pour trouver une forme musicale intermédiaire entre la prose et la poésie. Bertrand n'a pas de musique en sa phrase, purement plastique. On pourrait chercher, et dire que le mélange de grotesque et de tragique que voulait réaliser Bertrand ne convenait point au vers de son temps; on trouverait immédiatement chez Victor Hugo la preuve du contraire. Il est probable que Bertrand, que nous ne pouvons juger comme poète du vers, faute de pièces, se chercha en ce temps où la première nécessité de la littérature était (marque heureuse des temps vraiment classiques) l'originalité, se chercha un coin de terroir. Sainte-Beuve écrivait de son ton de précieuse, que Baudelaire s'était construit aux confins de la littérature un kiosque ou plutôt une yourte, indiquant ainsi fort nettement combien lui et ceux de sa filière, ceux de la muse pédestre, comprennent peu la poésie fondamentale, pure et complète. On pourrait un peu continuer sa phrase en l'appliquant à Bertrand qui se construisit, lui, pour lui l'errant des quais et des bibliothèques, comme un musée plein de rares estampes disposées dans des salles parées de riches vitraux. *Le Gaspard de la Nuit* est d'un lettré antiquaire, aussi d'un amateur de gravures se passionnant non pour la beauté du trait, mais pour la suggestion qu'apportent, par le remuage des cartons, les anecdotes brusquement rapprochées de milieux et de temps disparates; c'est d'un amateur d'art, non pour la beauté des lignes, mais pour leur imprévu et leur caractère; c'est un amateur par curiosité, et par ennui de la même place trop connue. »

Les courts poèmes en prose de Louis Bertrand sont d'un trait précis et décisif. En dix mots il évoque une ville gothique. En une phrase il faisait surgir une foule de loqueteux et de béquillards, comme on en voit dans les gravures de Callot. Il possède une couleur sûre et franche, d'un charme inexprimable. Tels de ses petits récits romantiques s'enjoaillent soudain ainsi que des tableaux de vieux intimistes hollandais. D'autres rappellent des drôleries de Bosch. D'autres ont des saveurs d'anciennes peintures allemandes. Les traits sont d'une spiritualité exquise, et ces poèmes se déroulent, variés, colorés comme des arlequins ou noirs comme des diables, parfumés comme des muscadins ou sentant le roussi. Choisissons-en deux, dans le tas.

LE MAÇON

Le maçon Abraham Knupfer chante, la truëlle à la main, dans les airs échafaudé, si haut que, lisant les vers gothiques du bourdon, il nivelait de ses pieds et l'église aux trente arcs-boutants, et la ville aux trente églises.

Il voit les tarasques de pierre vomir l'eau des ardoises dans l'abîme confus des galeries, des fenêtres, des pendentifs, des clochetons, des tourelles, des toits et des

charpentes, que tache d'un point gris l'aile échancrée et immobile du tiercelet.

Il voit les fortifications qui se découpent en étoile, la citadelle qui se rengorge comme une géline dans un tourteau, les cours des palais où le soleil tarit les fontaines, et les cloîtres des monastères où l'ombre tourne autour des piliers.

Les troupes impériales se sont logées dans le faubourg. Voilà qu'un cavalier tambourine là-bas. Abraham Knupfer distingue son chapeau à trois cornes, ses aiguillettes de laine rouge, sa cocarde traversée d'une ganse, et sa queue nouée d'un ruban.

Ce qu'il voit encore, ce sont des soudards qui, dans le parc empanaché de gigantesques ramées, sur de larges pelouses d'émeraude, criblent de coups d'arqubuse un oiseau de bois fiché à la pointe d'un mai.

Et le soir, quand la nef harmonieuse de la cathédrale s'endormit couchée les bras en croix, il aperçut de l'échelle, à l'horizon, un village incendié par des gens de guerre, qui flamboyait comme une comète dans l'azur.

PADRE PUGNACCIO

Padre Pugnaccio, le crâne hors du capuce, montait les escaliers du dôme Saint-Pierre, entre deux dévotes enveloppées de mantilles, et l'on entendait les cloches et les anges se quereller dans la nue.

L'une des dévotes — c'était la tante — récitait un *ave* sur chaque grain de son rosaire; et l'autre — c'était la nièce — lorgnait du coin de l'œil un joli officier des gardes du pape.

Le moine marmottait à la vieille femme: « Dotez mon couvent. » Et l'officier glissait à la jeune fille un billet doux musqué.

La pécheresse essuyait quelques larmes; l'ingénue rougissait de plaisir; le moine calculait mille piastres à douze pour cent d'intérêt, et l'officier retroussait sa moustache dans un miroir de poche.

Et le diable, tapi dans la grande manche de Padre Pugnaccio, ricana comme Polichinelle!

L'ART POPULAIRE

Dimanche dernier, sans aucun encombrement, les trains ont débarqué à Bruxelles quarante mille provinciaux. Il y en avait de toutes les parties de la Belgique: de Namur, de Liège, de Gand, de Saint-Hubert, d'Anvers, du littoral de la Campine et des Ardennes. Spontanément, sans intervention officielle, tout ce monde s'est organisé en un cortège dont le pittoresque improvisé a dû remplir de joie les auteurs de l'Art dans la rue.

Les costumes, les bannières, les cartels, les chants, la musique des fanfares, tout cela était d'une variété très grande, et pour ceux-là mêmes qui oubliaient la politique, impressionnés du spectacle de Vie que donnait ce défilé monstre de deux heures il n'y a pas eu un seul instant de fatigue ni de lassitude.

La Vie est le partage des foules, peu importe le mobile qui les

assemble. C'est pourquoi dans le peuple il y a d'inépuisables ressources d'art.

A ceux qui sentent et comprennent ces choses d'unir leurs efforts pour en intensifier les causes.

Les fêtes nationales chez nous sont devenues d'une indicible banalité. La rédaction du programme est abandonnée au rondecuirisme des bureaux. Quand Ricard a eu tiré ses plus belles « chandelles romaines » et qu'on a eu réuni les petits bourgeois au Parc Léopold en une « fête de nuit monstre » annuellement recommandante et monstrueuse d'inanité, l'imagination de nos administrateurs est épuisée. Les mécontents n'ont qu'à se réunir au Tir national et les amateurs d'éloquence à se consoler aux distributions de croix civiques.

C'est piètre. Aussi la foule, avide de spectacles d'où l'idée ou le sentiment ne sont pas totalement absents, et qui créent entre tous ceux qui y assistent un lien de sympathie, d'émotion commune, de pensée unique, la foule réclame bien haut la revue des troupes, le défilé de l'armée, symbole de son unité, de sa force et de sa solidarité.

Ce qu'il faudrait ?

Eh bien, il faudrait qu'après avoir fait des rues de Bruxelles un décor merveilleux, qu'après avoir amené les particuliers à orner et embellir extérieurement leurs demeures, les administrations donnent à tout objet d'usage public un cachet d'art et de bon goût, il faudrait organiser dans ce décor des spectacles dignes de lui, dignes d'une démocratie consciente de sa puissance civilisatrice. Les fêtes publiques, les fêtes nationales surtout, devraient être l'occasion de ces grands spectacles auxquels présiderait l'Art dans toutes ses manifestations.

Se figure-t-on ce que serait chaque année, au mois de juillet, l'afflux dans notre capitale de trente ou quarante mille Belges invités aux frais de l'État, maître des chemins de fer, à venir participer à de grandes réjouissances esthétiques pour les yeux, pour les oreilles, pour l'intelligence ?

En ces journées de fêtes, il y aurait des concours de chant, de poésie, de musique, et le jury serait la foule, souveraine dispensatrice de gloire par ses acclamations et ses bravos. Pour lors aussi seraient ouvertes les grandes expositions de peinture et de sculpture, les inaugurations des architectures nouvelles, des nouveaux parcs, des nouvelles rues, des grands travaux d'utilité publique ; dans nos musées seraient données des conférences par nos plus illustres savants, sur nos théâtres seraient jouées non plus les œuvres insignifiantes et sans portée qu'on y représente aux matinées gratuites, mais les chefs-d'œuvre de l'art dramatique national et universel. La science elle-même aurait sa part aux fêtes : toutes les inventions de l'année seraient exposées et expliquées, afin que chacun, après ces jours de fête, pût s'en retourner dans sa ville ou dans son village, le souvenir plein de choses harmonieuses, belles, neuves, incitatrices au progrès, au beau et au bien, qu'il aurait vues et entendues.

Ces fêtes nationales, aujourd'hui si banales, si bêtement administratives, seraient, appropriées à notre époque, ce qu'étaient les jeux de la Grèce et de Rome. Les grands concours de monde donnent seuls une réalité tangible à l'âme d'un peuple. C'est alors que la fraternité et la solidarité sont senties et reconnues. Quelles occasions le peuple a-t-il aujourd'hui de se réunir en dehors des meetings politiques qui divisent, ou des distractions ineptes qu'on lui offre sur les champs de foire ou les champs de courses ?

Ministère des Beaux-Arts, ministère de l'Instruction publique, ils sont désormais séparés et leur action, jamais concertée, est nulle sur les foules à l'âge adulte. Aucun de nos politiciens ne songe à ce Ministère du Progrès et de l'Éducation nationale, le plus nécessaire de tous. De ce ministère dépendrait notamment l'organisation de ces fêtes vraiment nationales auxquelles chaque année seraient appelés à participer une partie des Belges. C'est lui aussi qui aurait pour mission d'aider et d'épurer toutes les manifestations d'art et de curiosité scientifique populaire. Il veillerait à la conservation des coutumes locales, des jeux, des chansons, des costumes, des traditions populaires, non pas comme un archéologue veille à la conservation d'un passé mort et impossible à ressusciter, mais parce que toutes ces choses sont des manifestations de l'âme vivante du peuple et qu'elles portent en elles le germe de développements ultérieurs.

Pour instruire les masses, pour élever le niveau de leur moralité, de leur science et de leur esthétique, il se servirait de tout ce que le peuple a créé spontanément sous l'incompressible besoin d'échapper aux matérialités économiques.

Il ne se désintéresserait ni de ce qui se passe dans les baraques de nos foires, ni du but que poursuivent les sociétés d'amusement populaire. Les orchestrons qui se font entendre dans les villages, les chromolithographies qu'on vend dans nos bazars, les almanachs populaires qui se colportent dans les campagnes, comme aussi les musées anatomiques et les ménageries des kermesses, toutes ces choses que le peuple aime, auxquelles il va instinctivement et sans y être contraint, sont susceptibles d'amélioration et peuvent aider ainsi à son éducation.

CUEILLETTE DE LIVRES

Les Personnages de l'Individu, par DANIEL HARCOLAND. Monodrame traduit de l'anglais par ARTHUR-THOMAS SHEFFIELD. — Petite brochure de 70 pages. Paris, L. Sauvatre.

Un vieillard et un jeune homme se rencontrent au bord de l'abîme où ils veulent se précipiter, le vieillard parce qu'il a trop souffert, le jeune homme parce qu'il a trop joui. « La femme aime trop », dit le jeune homme. « La femme trahit trop », dit le vieillard. Puis, tous deux se souviennent d'une rencontre antérieure sur ce même pont tragique, rencontre où ils avaient échangé leur sort, et où le blasé des heures de joie les a données pour savourer l'âpreté des peines, tandis que le vieillard évoquait le repos des joies. Tous deux ont maintenant tenté l'épreuve en sens inverse. Dans l'angoisse de leur commune impuissance à trouver le bonheur, ils se demandent si leurs misérables vies partiales et partielles « ne relèvent pas d'une Idée » unique qui serait la perfection, l'équilibre de leur infécond et désespérant contraste. Le Fantôme de l'Idée, de la Conscience ou de la Vie intérieure leur apparaît alors et leur révèle qu'ils sont le reflet extérieur, les deux extrémités du balancier d'une pensée absolue, l'extériorisation douloureusement divisée de la divinité.

Pourquoi nous as-tu réalisés ? demande le jeune homme, puisque tu pouvais nous garder en toi, et puisque tu nous rappelles aujourd'hui à notre centre ? Le Fantôme, confus, est obligé d'avouer que la *Nécessité* le poussa, que l'Idée ne fut pas libre de ne pas s'intégrer dans la Forme. Elle eut la faiblesse, « l'infériorité » de vouloir paraître ; peut-être seulement pour que soit dite toute sa beauté. Mais elle se repent ; le Fantôme, l'Âme du

mortel, « divisé contre lui-même », tire toute la couverture à elle et prouve à ceux qui ont vécu que la seule vie est la vie de l'Idée, dégagée des contingences. Repoussant les heures de peine et les heures de joie qui les appelaient, la Jeunesse et l'Age se précipitent dans le torrent de l'abstrait. Les Heures, en ricanant, leur annoncent qu'ils y trouveront la mort. Mais le Fantôme illuminé s'écrie :

La mort, non pas ! c'est la vie ! Plus de joie, plus de douleur, — jamais personne n'y pleure, jamais personne n'y sourit ; on y savoure l'immarcescible beauté
C'est la vie ! Tout est en soi, soi est dans tout, au royaume des idées. C'est la vie, vous dis-je, la vie des vies ! »

Cette courte scène philosophique contient des pages profondes et des images neuves.

Mais pourquoi l'auteur qui a mis dans la bouche du Fantôme le splendide aveu de l'indestructible mariage de la Forme et de l'Idée, veut-il réduire toute vie à l'abstraction !

Puisqu'il reconnaît que la conscience des choses a déjà libéré l'homme de l'influence des Heures et des contingences, pourquoi cette folie de se plonger dans la pensée pure, aussi impuissante à elle toute seule que le serait la Forme abandonnée à elle-même ?

Daniel Harcoland est un spiritualiste féroce, rempli de mépris pour la matière, et nommant Fragilité ses Transformations, aussi éternelles, aussi infinies que la pensée qui les condense.

Mais son œuvre n'en est pas moins une audacieuse et dramatique réalisation des luttes les plus intimes, les plus tragiques, dont l'âme de l'homme est le théâtre.

Dialogue entre nous. *Argumentation kabbalistique, occultiste, Idéaliste*, par JEAN DELVILLE. — Brochure de 100 pages. Imp. Daveluy frères, Bruges.

La préoccupation très noble de toute cette magie semble être de rendre la Foi tangible, désirable, belle en ses mystères et humaine.

Pour y arriver, elle cueille des fleurs à beaucoup d'anciennes philosophies. Je ne sais si d'autres mages se sont expliqués aussi ouvertement que M. Delville, mais sa vulgarisation de la science kabbalistique fixe le panthéisme et rentre assez facilement dans les théories de ces matérialistes qu'il déteste tant, et ce, précisément au moment où il les accuse de ne pas comprendre les « phénomènes magnétiques » de la foi, puis encore quand il fait de Dieu le centre de la gravitation des mondes. Ce centre-là ne me paraît pas devoir être nécessairement mystique, encore qu'il soit inconnu de nous, pauvres ignorants. Flammarion n'avait pas eu besoin de magie pour échafauder — légèrement — une personnalité à Dieu au moyen de l'astronomie.

Ce doit être sincèrement que quelques hommes essaient de donner ainsi une extériorisation systématique du mystère qui les entoure. Ils ne veulent pas regarder les rapports des choses entre elles, ils ne regardent toutes les choses que par rapport à un point central qu'ils sont par conséquent forcés de définir plus ou moins, quoiqu'ils l'affirment inconnaissable.

Le monde est pour eux une série de règles de trois où les rapports des nombres connus ne sont déterminés que par les suppositions que l'on forme sur l'X.

Toutes ces suppositions ont leur beauté et leur attrait pour ceux à qui il faut un guide et un entraîneur pour sortir des notions exclusivement positives et pour se maintenir dans un état d'esprit quelque peu « comparant » ou religieux.

Mais pour ceux qui vivent de la pensée de ce siècle, scrutant dans la matière, dans la conscience, dans les faits sociaux et dans les surprises et les combinaisons des personnalités, cet Inconnu, gonflé de révélations étonnantes, pour ceux-là, la Magie est sans objet et la mystérieuse réalité contient plus de libre Infini que toutes les condensations prématurées de l'intuition, fût-elle doublée de l'ésotérisme le plus lointain, le plus ancien.

Paroles intimes, par LÉON PASCAL. (Collection du *Réveil*.) Bruxelles, chez Edmond Deman. Brochure in-16 de 70 pages.

Ces *Paroles Intimes* (suivies de *Paroles d'un Athée mystique et de la Naissance des Héros*) racontent la vie d'esprit d'un moderne, trempé des tendances investigatrices de son temps. L'auteur dit très sincèrement, et décorativement, ce qu'il a pensé, et comment cela lui advint. Sa volonté, manifestement et courageusement chercheuse, n'est encore qu'au commencement de ses recherches ; il faut attendre, pour la juger mieux, que le temps ait condensé tout ce qu'il y a de personnel dans cette nature intéressante et loyale.

LA MUSIQUE DES CLOCHES

En restituant à la maison du roi son carillon, a-t-on voulu seulement doter Bruxelles d'une curiosité archéologique, et les passants vont-ils écouter les jeux de cloches du *Broodhuis* restauré avec le sourire mêlé d'indulgence et d'étonnement qu'on a pour les choses surannées?...

Ou bien voudra-t-on réellement voir dans cette restauration du vieil orchestre campouaire un exemple donné par notre petite capitale aux villes d'alentour, un signal pour la réfection de ces carillons qui sont une des originalités admirables de ce pays ?

Dans la plupart des autres villes de Belgique, le carillon vit encore, bien qu'il ait de détestables mœurs et qu'on l'ait amené à l'oubli complet de son caractère et de son rôle. L'instrument qu'on offre ici aux carillonneurs est modeste. Le manque d'espace n'a pas permis qu'on le montât dans les meilleures conditions, et je crois que sa basse fondamentale ne pèse que six cents kilos. Celle de Saint-Rombaut, à Malines, en pèse neuf mille.

N'importe, et on pourrait dire : tant mieux ! Car c'est un peu la richesse de l'instrument et le perfectionnement de son mécanisme qui ont incité les carillonneurs à la virtuosité et, partant, à l'oubli de ce qui fait vraiment la beauté du jeu de carillon. Les carillonneurs les plus habiles se grisent du mauvais goût des foules qui applaudissent à l'exécution de valse, de romances et de chansonnettes tirées des pires flonfloneux, de sorte que la musique des carillons proteste contre les carillons. Dans ce genre, en effet, les pianos napolitains de Schaerbeek devaient suffire.

Les carillons ne furent pas inventés pour servir ces mélodies à manivelle, et leur mission est plus haute. Ils le savent, ils le sentent, dirait-on, et leur voix en exil se lamente de ne rien jouer de plus pur.

Si le carillon de Bruxelles a moins de puissance matérielle, moins de rouillardise technique que tel carillon réputé du pays, il faut qu'il cherche sa raison d'être dans le style de son répertoire et qu'il revienne, pour nous charmer, à son esprit originel.

Autrefois, le plus souvent, les carillonneurs étaient organistes. On sait tout ce que comporte d'étude approfondie de cette profession, approfondie en pensée surtout, car c'est l'esprit qui doit prévaloir. L'esprit de la vie du peuple en ses heures gaies ou tristes, en ses

jours de liesse, de kermesse, en ses jours de deuil, en ses heures de trouble, de crainte, de détresse, de défaite, en ses jours de triomphe, voilà ce que chantaient les carillons, et leur histoire participe largement à la glorieuse histoire de la musique aux Pays-Bas ; elle compose, avec la musique des ménestrels qui jouaient aux fêtes de cours et aux ommegangen, l'art lyrique appliqué, à côté de l'art absolu des polyphonistes flamands et wallons.

Les carillonneurs composaient leur répertoire en adaptant soit des thèmes liturgiques, soit des thèmes de chansons de race, — thèmes ethniques, — soit des morceaux de clavecin ou d'orgue, au double clavier du carillon. On a perdu presque tous ces « répertoires ». Il en reste un du fameux carillonneur bruxellois Théodore de Sany aux archives de la ville. Feu le chevalier van Elewyck a publié également les œuvres de Mathias Vander Gheyn, célèbre carillonneur de Louvain. Mais le fonds ne manque pas pour la reconstitution d'un répertoire coloré, vivant, caractéristique, en harmonie avec l'endroit historique d'où les merveilleuses sonorités d'un jeu de cloches vont retentir ; tout dépend du génie — plus encore que du talent — de l'artiste à choisir et aussi de l'intelligente attention de ceux qui se piquent d'esthétiser nos villes.

On ne songe plus assez à ce que peut cette musique des cloches sur l'âme des foules, à l'intuition qu'elle leur apporte d'une vie supérieure. Quand les orateurs sur les places publiques se sont tus et que la foule autour d'eux se fait houleuse, divisée par les opinions adverses, faites sonner les cloches impérieuses et bonnes. Leur oraison venue de plus haut éveillera dans le cœur des hommes ce qu'ils ne peuvent pas dire pour arriver à s'entendre et à s'aimer, et l'émotion d'un immense désir de paix les étreindra. Faites sonner les cloches à toutes les heures, pour rappeler aux hommes que l'esprit les mène et que le bonheur n'est pas de se satisfaire de ce qu'on mange et de ce qu'on boit. Faites sonner les cloches, pour que leur joie s'élève et rayonne et qu'ils retrouvent enfin le sens de la *joie de vivre* ; car ceux qui ont ressenti la beauté de la voix des cloches pensent volontiers que quand les cloches sonnent, il se fait un miracle.

Et tandis que les monodies solennelles de l'église scandent les phases de la vie mystique, quelle musique quotidienne pourrait-on préférer à celle de nos carillons pour rendre un peu d'âme à ce qu'on appelle « la vie civile » ?...

(Guide musical.)

HENRY MAUBEL

A propos d'un tableau de Constantin Meunier.

M. Nyssens, ministre de l'Industrie et du Travail, vient d'acquiescer le tableau de Constantin Meunier : *Ouvriers borains revenant du travail*. A ce propos, l'*Express* de Liège adresse au ministre le « Petit billet » que voici :

A Monsieur ALBERT NYSENS,

Ministre de l'Industrie et du Travail,
à Bruxelles.

Le *Journal de Bruxelles* nous annonçait hier, Monsieur, que vous avez récemment acheté, pour orner votre ministériel cabinet, un tableau de Constantin Meunier dont le sujet, dans la note chère à ce grand artiste, représente des *Ouvriers borains revenant du travail*.

En faisant cette acquisition, vous avez été bien inspiré, Monsieur le Ministre. Elle prouve que vous avez des goûts sûrs en ma-

tière d'art, et cette préoccupation d'égayer par la présence d'une œuvre esthétique la sévérité d'une muraille garnie de cartons verts est plutôt d'un favorable augure. Le besoin de voir des choses belles est la marque d'un esprit large.

Mais, si j'ose me permettre de pénétrer votre psychologie, j'imagine que l'idée qui motiva cet achat fut plus sérieuse et plus profonde qu'une simple fantaisie d'amateur. Et finalement j'en arrive à déterminer quelle fut votre intention en choisissant précisément ce tableau, et point un autre, et pourquoi, l'ayant choisi, vous l'avez fait accrocher en face de votre table officielle.

En effet, vous êtes mondain, vous aimez le luxe, nous ont dit vos biographes. Vous auriez donc pu, sans étonner personne, vous entourer d'aquarelles décentes et bien cotées ou de bustes de Vanderstraeten. Ni la couleur timide des unes ni le sourire des autres ne vous ont troublé dans vos cogitations ardues.

Vous avez préféré à ces amusettes ornementales un tableau de vie rude et douloureuse. En votre cabinet confortable, il y a maintenant comme une trouée dans la muraille, par où l'on voit passer, sous leurs vêtements de baigne, le teint hâve et l'œil atone, quelques-uns des tristes servants de la mine. Ils sont harassés et portent leurs outils sur l'épaule, sous un ciel sans joie, ils rentrent aux sombres coronas ; ils vont dormir un lourd sommeil de quelques heures et se réveilleront demain pour le même labeur et la même amertume.

Il va vous obséder, ce drame social dont un noble artiste a peint à votre intention la sombre angoisse : dans votre ministériel cabinet, à moins d'entasser jusqu'au plafond les paperasses, on ne verra que lui.

Si j'ai bien deviné, Monsieur, c'est là ce que vous avez voulu, et je traduis votre soliloque intérieur à peu près en ces termes :

« Elevé dans l'aisance, instruit dans les préceptes d'un droit trop formel et byzantin, j'ignore en somme ce peuple dont la misère émeut mes désirs de justice. Et dans ce poste de ministre du travail qu'on m'a confié, si je veux faire mon devoir et empêcher qu'une palidonie de plus s'ajoute à tous les méfaits qu'ont commis les anciens partis, il faut que l'âme douloureuse des petits me hante à chaque instant. Il faut que leur cri retentisse sans cesse à mon oreille, que j'aie devant les yeux le spectacle de l'état d'abrutissement intellectuel et physique, d'isolement moral, d'appétits inapaisés et de danger permanent dans lequel ils vivent. Pour que mon œuvre soit féconde, il faut qu'elle soit pénétrée d'humanité. »

Voilà ce que vous voulez paraître vous être dit, M. le Ministre.

Et le jour où le hasard propice vous conduisit devant les dantesques borains de Meunier, vous vous êtes écrié en vous-même : « J'ai trouvé... »

A présent, Monsieur le Ministre, nous attendons, sans grande confiance, hélas ! les résultats de cette confrontation par laquelle veut sembler se manifester votre bonne volonté — de l'œuvre d'art tragique et de votre esprit d'initiative.

PIERRE STELLAN

Memento des Expositions

AMSTERDAM. — Exposition communale d'œuvres d'artistes contemporains. 14 septembre-17 octobre. Délai d'envoi : 14-20 août. Gratuité de port. Retour aux frais des exposants. Renseignements : *Secrétaire du Comité de l'Exposition communale des Beaux-Arts, Amsterdam.*

GAND. — Exposition triennale des Beaux-Arts. 1^{er} septembre-28 octobre. Délai d'envoi : Notices, 28 juillet ; œuvres, 3 août. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : M. Ferdinand Van der Haeghen, secrétaire. Règlement à la disposition des intéressés dans nos bureaux.

NANCY. — Société lorraine des Amis des Arts. 27 octobre-1^{er} décembre. Délais : dépôt chez M. Pottier, emballer, rue Gaillon, 14, à Paris, du 20 septembre au 5 octobre ; envois directs à Nancy, du 5 au 12 octobre. Notices avant le 1^{er} octobre. Trois œuvres par exposant. Renseignements : M. Adam, président de la Société des Amis des Arts, rue Victor Hugo, 27, Nancy.

ROUBAIX-TOURCOING. Exposition des Beaux-Arts. 14 septembre-21 octobre. Envoi : 20 août-1^{er} septembre. Commission : 10 p. c sur les ventes. Renseignements : M. P. Devillars, président de la Société artistique, Tourcoing.

PETITE CHRONIQUE

Le gentilhomme-cabaretier de Montmartre, Rodolphe Salis, qu'on croyait retiré dans ses terres, vient, tout comme la Patti, de reparaitre sur les planches. Et sa verve narquoise, sa parole grasse et trainante, son à-propos de gavroche parisien agrémentent le joli théâtre d'ombres créé par Caran d'Ache et Henri Rivière, qui valut au *Chat Noir* une popularité durable.

Quatre soirs consécutifs on a applaudi d'enthousiasme, au Théâtre des Galeries, l'*Épopée*, l'*Enfant prodigue*, les *Oies de Javotte*, *Pierrot peintre*, fantaisies aimables, ironiques, sentimentales ou héroïques, qui font défiler dans un cadre minuscule les facéties les plus imprévues dans de jolis décors peints et découpés avec art.

Des poètes-chansonniers : Bonnaud, Brun, Montoya, Goudeski, Portejoie ont fleurnonné le spectacle d'un répertoire nouveau, truffé de calembours et d'allusions satiriques, selon les vénérables traditions du célèbre établissement de la rue Victor Massé.

La question des « Industries d'art » entre décidément partout dans le domaine pratique. A l'exemple de la Maison d'Art de la Toison d'Or, on va construire à Paris, à l'angle de la rue Mansart et de la rue Notre-Dame de Lorette, une Maison d'Art avec salle de spectacle, salle de conférences, salle d'exposition. Le foyer du théâtre, spécialement aménagé à cet effet, sera réservé à l'Exposition permanente, renouvelée tous les trois mois, de la *Fédération des ouvriers d'art*, une association nouvelle qui vient d'être constituée dans ce but précis : Représenter corporativement tous les ouvriers d'art, créer une exposition permanente, défendre leurs intérêts auprès des pouvoirs publics, permettre aux différentes branches de s'affirmer d'une façon éclatante et de s'affranchir des intermédiaires.

La *Revue Franco-Américaine*, qui nous apporte cette nouvelle, ajoute, sous la signature de M. Gabriel Mourey : « Le groupement de ces hommes me semble promettre des résultats féconds. Ce qu'ils veulent, en somme, au-dessus de tout, c'est la liberté absolue, l'indépendance franche de leur art, l'exclusion définitive des amateurs ; pour être des leurs, il s'agit de savoir concevoir et exécuter soi-même son œuvre : l'élan solidaire, commun vers de nouvelles formes d'art décoratif. Tous ils savent à fond les secrets de leur métier, — j'emploie ce mot à dessein ; — enserrés jusqu'à ce jour dans les liens étroits, dans les nécessités obligatoires que leur imposent les industriels, les fabricants, ils veulent faire œuvre individuelle et produire comme créateurs et comme exécutants. Ils sont des artisans dans le sens le plus noble du mot et

c'est un de leurs titres de gloire. De là peut naître un mouvement nouveau, un élan imprévu vers la synthèse moderne tant souhaitée. Et qui sait si, grâce à leurs efforts unis en vue de cette conquête si hautaine, qui sait s'il ne surgira pas parmi eux l'homme de génie capable de créer enfin cet art nouveau que nous désirons tous de toutes nos forces. »

D'autre part M. Mayer Graefe, président de la société *Pan*, dont nous avons reçu ces jours-ci la visite, va ouvrir à Berlin, au siège de la Société, une Maison d'Art pour l'établissement de laquelle il vient de faire le voyage de Paris, de Londres et de Bruxelles afin de s'entendre avec les différents artistes qui ont le souci de l'art « appliqué ». M. Mayer Graefe s'est mis en relations avec la Maison d'Art, qui représente officiellement la société *Pan*, et, à Paris, avec M. S. Bing qui ouvrira, ainsi que nous l'avons annoncé, une maison analogue à Paris, dans son somptueux hôtel de la rue de Provence.

Le Conseil communal de Mons vient de décider l'organisation, dans les salons de l'hôtel de ville, d'une exposition des Beaux-arts à l'époque de la kermesse de l'année 1896, c'est-à-dire vers la fin du mois de mai prochain.

L'Administration communale espère donner au Salon de Mons une sérieuse valeur artistique, et elle compte que les artistes belges et étrangers répondront avec empressement à l'appel qui leur sera adressé incessamment.

M. Pietro Lanciani, l'auteur de *Pierrot macabre*, vient d'être engagé par M. Munié, au Théâtre Molière, en qualité de chef d'orchestre.

Le nouveau règlement de l'Académie des Beaux-Arts supprimant la direction et instituant le rectorat de trois ans, sera voté, sans doute, à la séance de lundi du Conseil communal.

C'est M. Stallaert qui sera nommé recteur pour la première période. Le cours supérieur de peinture que donnait feu Portael lui sera dévolu également.

Mais ce sera là, sans doute, du provisoire. On songe à supprimer ce cours et à créer pour les jeunes peintres deux ou trois ateliers libres. On donnerait aux élèves le local et les modèles. C'est tout ce qu'ils demandent et c'est tout ce dont ils ont besoin. On les laissera suivre librement leur tempérament. C'est ce que désirent la plupart des artistes.

M. Mellery, que l'on avait présenté pour le cours supérieur de peinture, a refusé, en recommandant ce système.

Les autres cours de l'Académie seraient spécialement orientés vers l'art décoratif. C'est ainsi que l'on va transformer le cours de paysage de feu Quinaut en un cours de paysage décoratif.

(Gazette.)

A citer dans les revues d'août : *La Société nouvelle* (Bruxelles), une remarquable étude de M. Georges Eekhoud sur deux écrivains de la pléiade shakespearienne, John Fletcher et Francis Beaumont, des poèmes de F. Vielé-Griffin et Emile Verhaeren, un conte de Louis Delattre ; *De Vlaamsche School* (Anvers), un article biographique et critique de M. Pol De Mont sur James Ensor, avec un portrait de l'artiste et deux dessins ; *la Revue blanche* (Paris), une correspondance inédite de Jules Laforgue, des articles de Stéphane Mallarmé, Georges Lecomte, Paul Hamelle, Victor Barucand ; *la Revue Franco-américaine* (Paris et New-York), une nouvelle inédite de Dostoïewsky, des vers d'Henri de Régnier, des articles de Bernard Lazare, Jean Ajalbert, Gabriel Mourey,

Camille Maclair, Marcel L'Heureux, Pierre Louijs, etc. ; dans *The Magazine of art* (Londres), une étude de M. Spielmann sur feu Henry Moore et une intéressante notice de M. Edouard Gosse sur « la Place de la sculpture dans la vie contemporaine » ; dans *Samtiden* (Bergen, Norvège) un article de M. H. Bahr sur Ernest Hello.

D'ART : Une nouvelle revue mensuelle imprimée à Issoudun et qui monte avec le midi. Quatre fascicules parus, déjà, sous des couvertures diversement colorées. Dans la dernière livraison, un éloge de M. Henri Mazel par M. Edmond Pilon, des vers et proses diversés d'écrivains jeunes, parmi lesquels M. Eutrope Mapiçoulis qui, dans une ballade, appelle chat un chat et Armand Silvestre « le roy des péteurs ». Rédaction : 7, cité Jarry, Paris. Abonnements : 5 et 7 francs

D'une lettre que nous adressa, en 1884, M. le bourgmestre Buls et qu'un hasard nous a fait retrouver dans de vieilles archives, nous extrayons ce passage :

« Je suis d'avis que la ville ne doit rien faire exécuter : bâtiments publics, seaux, cachets, médailles, jetons, ameublements, sans demander le concours de l'Art ; de même, je voudrais que dans chaque manifestation publique on appelât la participation des Beaux-arts. Ce n'est qu'en alliant l'art à tout ce qui constitue la vie populaire qu'on le rendra national et vivant. C'est la seule façon, à mon avis, d'encourager les artistes que puissent employer l'Etat et les municipalités. »

M. Buls ne nous en voudra pas de publier cette communication toute personnelle puisqu'elle montre, à son honneur, quelle était déjà, il y a onze ans, la préoccupation artistique qui l'a guidé constamment et qui a eu une si heureuse influence dans son administration.

Les fêtes organisées à Venise sont multiples et originales. Les spectacles nautiques alternent avec les scènes comiques. Après le défilé du cortège humoristique de *Piedigrotta* a lieu le bal *Piattaforno*. La retraite des *Bersaglieri* provoque ensuite son enthousiasme habituel. Et pour les amateurs de musique, l'orchestre de Milan organise chaque soir un concert attrayant.

Faisant droit aux réclamations dont nous nous sommes fait l'écho, la Société nationale pour la protection des sites et des Monuments a prorogé jusqu'au 25 août le dépôt des esquisses à présenter au concours pour un projet de décoration de la gare du Luxembourg.

Les panneaux à décorer sont ceux qui se trouvent de chaque côté des deux escaliers menant aux salles d'attente de la gare. Ils ont chacun 3^m,75 de largeur sur 3^m,50 de longueur.

La dimension des esquisses est laissée à l'appréciation des concurrents. L'exposition de celles-ci aura lieu l'Hôtel Ravenstein, du 1^{er} au 30 septembre prochain.

Ce qu'on dépense d'ingéniosité, de patience, de talent même, pour arriver à « faire de l'ancien » est chose incroyable, dit la *Métropole* à propos de l'article de M. Arsène Alexandre sur la vente Spitzer que nous avons reproduit. N'a-t-on pas vu, il y a quelques années, lors de la transformation intérieure de notre Hôtel-de-ville, des antiquaires se disputer à prix d'or les vieilles poutres vermoulues en bois de chêne qui en provenaient, et en fabriquer des bahuts, des crédences, voire des boiseries « authentiques du XVI^e siècle ». Récemment, à Bruxelles, j'ai

visité un véritable « atelier » de meubles et de bronzes de l'époque de l'Empire. L'architecte qui le dirigeait avait une série de documents anciens, parmi lesquels des cuivres fort intéressants. Il les reproduisait par la galvanoplastie, puis les faisait ciseler et dorer au feu, absolument comme on opérât il y a un siècle et les appliquait enfin sur des meubles fabriqués de vieux bois, piqués de vers et plaqués de thuya !

Le moyen après cela de discuter l'authenticité d'une pièce qui porte

Des ans l'irréparable outrage.

On vient de fonder en Russie une société par actions dont le but est d'exploiter un théâtre flottant sur le Volga. Le bâtiment, de construction américaine, comprendra une grande scène et un parterre où mille spectateurs pourront prendre place. On y trouvera encore une grande salle de restaurant, un vestiaire et les appartements des artistes.

Ce curieux théâtre naviguera sur le Volga et s'arrêtera de préférence dans les villes privées de salles de spectacle. L'impresario a engagé une troupe russe pour la comédie et le drame et une troupe française pour l'opérette. Il y aura de quoi satisfaire tout le monde sur le « navire de Thespis ».

Il n'est bruit à Londres que de la vente que se propose de faire la corporation des Barbiers : elle a résolu de mettre aux enchères un Holbein offert à la guilde des chirurgiens-barbiers de la Cité en 1537 par Henri VIII et représentant ce souverain au moment où il confère à cette corporation ses chartes et franchises.

Tous les seigneurs et citoyens qui l'entourent sont des portraits historiques de grandeur naturelle. On demande de ce précieux ouvrage 15,000 livres sterling, soit 375,000 francs.

Les autres corporations de la Cité organisent une souscription afin de pouvoir acheter la toile et l'offrir au musée de Guildhall. Déjà des offres ont été faites par dépêches au nom d'acquéreurs américains.

Dans la *Revue blanche* du 15 juillet, M. Victor Barrucand commence la publication des *Mémoires inédits du général hébertiste Jean Rossignol*, un des vainqueurs de la Bastille, qui commanda en chef les armées réunies de la République dans la guerre vendéenne.

La première partie de ces mémoires frustes, et qui valent par la sensation directe, sans apprêt littéraire, nous apporte les intéressantes révélations d'un soldat notant les incidents de sa vie militaire sous l'ancien régime, en même temps que des documents sur le caractère spécial de ce peuple de Paris qui fit la Révolution. Il est facile de suivre là les modifications de l'esprit populaire se développant de lui-même sous l'influence des événements : c'est un des attraits inattendus de cette actualité rétrospective.

VENISE A BRUXELLES (de 10 heures du matin à minuit). — Entrée : 4 franc, 50 centimes pour les enfants âgés de moins de 7 ans. — Concerts : de 4 à 11 h. 1/2, mandolinistes ; de 5 h. 1/2 à 7 heures, harmonie des Bersaglieri ; de 7 à 8 h. 1/2, chœurs italiens ; 8 1/2, orchestre du Grand-Opéra de Milan ; entre les deux parties de ce concert, chœurs ; de 10 à 11 h. 1/2 du soir, harmonie des Bersaglieri et chœurs alternant. Théâtres : à partir de 4 heures, les Marionnettes ; à 8 heures, les Variétés et le Casino Veneziano. Dimanche, matinée, à 4 heures, orchestre du Grand-Opéra de Milan.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galleries d'exposition et de vente

CLOTURE ANNUELLE
RÉOUVERTURE : Samedi 5 Octobre.

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER
SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

LA REVUE BLANCHE

BI-MENSUELLE

Rédacteur en chef : Alex. NATANSON

Direction et rédaction : 1, rue Laffitte, Paris.

Un numéro : fr. 0-60.

Abonnement : Edition de luxe, sur Hollande, ex. numérotés, un an : 25 fr. — Edition ordinaire, France : 12 fr. — Union postale : 15 fr.

LA REVUE BLANCHE paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois, en livraisons de 50 pages illustrées. Elle renseigne avec précision sur l'ensemble du mouvement littéraire et artistique. (Charpentier et Fasquelle, éditeurs.)

L'ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

L'Argus de la Presse fournit aux artistes, littérateurs, savants, hommes politiques, tout ce qui paraît sur leur compte dans les journaux et revues du monde entier.

S'adresser aux bureaux de L'Argus, 155, rue Montmartre, Paris.
L'Argus lit 5,000 journaux par jour.

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

EN VOULEZ-VOUS, DES... ENSEIGNES? — LES ÉCRIVAINS BELGES. — CUEILLETTE DE LIVRES. *La Construction des villes*, par J. Stubben (traduct. de Ch. Buls); *De l'importance du paysage dans l'art moderne*, par Jean Robie. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — TOILES DE MAÎTRES. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *L'Horloger peint malgré lui*; *La traduction des œuvres de Wagner*. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE

EN VOULEZ-VOUS, DES... ENSEIGNES?

« Les anciens avaient la coquetterie des rues : fontaines, réverbères, enseignes, marteaux de porte, horloges, puits ouvragés, tout était prétexte à décoration, tout était œuvre d'art; et l'on peut juger, par les quelques villes qui n'ont pas secoué le manteau de vétusté qui sied si admirablement à celles qui le portent : Nuremberg, Prague, Vérone, Sienne, de ce que devait produire cette unanimité d'aspirations vers le beau.

La décoration des places publiques constitue le caractère et l'originalité des villes. Mieux que les constructions, qui ne sont souvent que des éditions différentes, tirées à un nombre infini d'exemplaires, du même ouvrage, elle donne d'une cité la note dominante. Judicieusement comprise, elle exerce cette séduction qui s'échappe de la conversation d'un homme dont le langage est pur,

la parole choisie, la tenue distinguée. Et la décoration ne comprend pas uniquement les fontaines dites monumentales et les statues : il y a mille choses, insignifiantes en apparence, qui contribueraient dans une large mesure à former le goût si l'on voulait s'en donner la peine. »

Il y a tout juste quatorze ans que l'auteur du présent article écrivait ces lignes au début de cet *Art moderne* qui devait — l'événement l'a décidément prouvé — lancer dans le monde quelques idées nouvelles (1). Art municipal, ainsi classifiait-il cette manifestation spéciale du génie artiste. Et aussitôt après, généralisant : Paysage urbain.

Nous ne nous doutions guère, alors, en nos timides revendications, heureusement accueillies par des hommes de goût et de bon sens parmi lesquels, en premier lieu, notre bourgmestre-esthète M. Buls, de la moisson que feraient lever, bientôt après, ces idées semées au hasard des terrains, à la volée, sans souci de savoir où tomberait la graine. Semez! Semez! Il en restera toujours quelque chose, pourrait-on dire. En l'occurrence, comme en bien d'autres, nous avons constaté que rien n'est perdu de ce qui peut amener quelque progrès dans l'évolution des choses. Toute semence fructifie dans le domaine de l'intellectualité, et ce qui paraît, au

(1) Voir l'*Art moderne*, 1881, p. 277.

premier énoncé, le plus contraire aux usages, aux traditions, à la commune opinion, a le plus de chance d'être bientôt universellement adopté.

Qui oserait contester aujourd'hui le puissant intérêt qui s'attache au décor de la rue, reconnu enfin sinon d'utilité, du moins de délectation publique? D'une voix, tout le monde acclame les artistes qui ont fait entrer dans le domaine des réalisations pratiques ce qui demeurait le désir patient ou secret de certains. L'art à la rue! c'est-à-dire l'agrément des yeux, la joie artistique offerte aux promeneurs par l'harmonieuse composition des enseignes, par l'élégance des façades enluminées, par le coloris chatoyant des affiches, par le goût des ornements extérieurs : balcons, grilles, bretèques, marquises, et des objets qui peuplent les places et les carrefours : aubettes, kiosques, boîtes aux lettres, plaques commémoratives, réverbères, fontaines, abreuvoirs...

Avec un louable entrain tout le monde encourage cet art populaire. Les marchands de la rue de la Madeleine ouvrent généreusement leur bourse à l'occasion du concours d'enseignes. Quelques-uns font des folies d'ornementation et de peinture murale. Le gouvernement prête son musée aux organisateurs de l'Exposition d'enseignes modernes et anciennes, — une jolie idée. Les administrations communales ouvrent des crédits, les particuliers souscrivent à qui mieux mieux, les journaux publient chaque jour des colonnes de reportage et le roi descend de voiture pour contempler de plus près une façade décorée.

En voulez-vous, des enseignes? Il y en a en fer forgé, en verre, en plâtre, en céramique, en tôle émaillée. Le fer forgé surtout est très demandé. (Forgé? Hum! Entendons-nous. L'estampage domine en ces travaux hâtifs.) La peinture à fresques et le sgraffite renaissent. Et tout le monde s'extasie. Nous allons avoir la plus belle ville du monde. Il y aura de l'art partout. Les rues seront des musées, et les carrefours des salons d'exposition permanente

L'enthousiasme est tel, et le principe si respectable, qu'il semble y avoir mauvaise grâce à crier casse-cou. Et pourtant l'intérêt même de ce paysage urbain que nous avons été les premiers à défendre le commande.

Soyons donc francs et constatons que le résultat atteint est fort laid. A part quelques exceptions, — le cabaret « à la Rose » par exemple, dont la décoration dans le style de la Renaissance s'allie harmonieusement à la construction et exprime par des allégories discrètes le commerce du débitant, — les enseignes prétentieuses, boursofflées, lourdes et vulgaires appendues aux façades ne s'accordent ni avec les maisons qu'elles sont appelées à décorer, ni avec le négoce qu'elles symbolisent. Elles apparaissent — toutes — comme des verrues énormes sur un visage, et la conséquence la plus immédiate est d'attirer l'attention sur la laideur et le défaut

de style d'habitations qui, jadis, passaient inaperçues.

Tel chasseur gaulois de dimensions absurdes écrase de tout son poids le modeste étalage d'un marchand de gibier. Telle naïade sortie d'un faisceau de roseaux menace les passants du poids d'un gigantesque éventail en fer alourdi de cabochons. Tel marchand de denrées coloniales parsème sa façade de légumes et de fruits en fonte accrochés dans les trumeaux comme les plants de tabac qu'on fait sécher aux murs dans les villages de la Semois. Tel autre symbolise son commerce de fleurs artificielles par des panneaux de tournesols et de lys qui font ressortir la lourdeur des cartouches que personne n'avait remarqués jusqu'ici. Et la décoration se complète par une débauche de fleurs qui semble annoncer le passage imminent d'une procession. Ailleurs, les frêles bijouteries, les orfèvreries délicates sont allégorisées par des rinceaux de fer gros comme le poing, tordus en spirales échevelées. Partout, défaut de style, manque de goût, déséquilibre entre l'enseigne et la maison, entre l'emblème et l'article offert au public.

Ah! ce n'est pas ainsi que les anciens comprenaient l'enseigne, et il suffit de jeter un coup d'œil sur les exquises ornements allégoriques de la Grand'Place pour avoir une idée nette de ce que peut être, quand il est bien compris, le motif décoratif destiné à aguicher le passant, à caractériser la maison, à donner au magasin son allure et son nom. Voyez avec quelle grâce *le Cygne* se déploie dans un cartouche harmonisé avec la façade qu'il décore. Voyez *la Louve*, *le Renard*, *le Paon*, *la Rose blanche*, *le Pot d'étain*, *la Roue de la Fortune*, *la Corne d'Abondance*, *les Trois Couleurs*. Ils n'allaient pas chercher midi à quatorze heures, les modestes artisans qui imaginèrent ces motifs d'ornementation naïfs et charmants. Et c'est encore, dans l'exposition actuellement ouverte au Musée, la section rétrospective qui seule sollicite.

On y voit, outre les photographies des enseignes que nous venons de citer, de beaux spécimens — photographiés également — d'enseignes brugeoises des XVI^e et XVII^e siècles, quelques échantillons empruntés au Musée communal, les artistiques restitutions de M. Van Cuyck pour le Vieil Anvers, quelques vénérables et artistiques enseignes que nous avons tous connues jadis à Bruxelles : *les Trois Perdrix*, *le Gourmet*, ou que les organisateurs ont été décrocher à Liège, à Mons, à Namur, à Ypres, à Furnes et ailleurs.

La section moderne ne présente, il faut le reconnaître, que des conceptions médiocres, des compositions d'un dessin vulgaire ou prétentieux, sans aucun rapport avec la destination de l'objet.

C'est que l'art de décorer intelligemment un immeuble ne s'improvise pas à coups de cortèges, de souscriptions et de banquets. Il ne suffit pas de crier : « Appliquons l'Art à la rue! » et subsidiairement : « La main à la

poche, Messieurs! Vous verrez des merveilles! » Il faut, pour réussir même une enseigne, une série de tâtonnements, d'essais, une génération laborieuse qui perfectionne l'œuvre de la génération précédente jusqu'à l'épanouissement définitif.

Croyez-vous que la forme de la soupière ait été trouvée du premier coup? Et que pour façonner une louche, il n'y ait pas eu une foule de tentatives plus ou moins malheureuses? Un peintre de nos amis, garçon de talent mais un peu snob, cherchait dernièrement une forme nouvelle de soupière. Il la voulait élégante en même temps que pratique, et se désespérait de retomber, après vingt essais infructueux, dans le moule traditionnel, le seul qui réunit toutes les qualités qu'on est en droit d'exiger d'une soupière. La vérité est que la forme de ce récipient est le résultat des trouvailles consécutives de plusieurs générations de potiers. Chacune d'elles l'a perfectionnée, et l'on ne conçoit plus — à part la décoration extérieure — une soupière plus soupière que la soupière actuelle.

L'histoire des enseignes est analogue. Imaginer qu'un peintre médiocre de portraits, capable tout au plus d'exprimer photographiquement au fusain cette chose banale : la ressemblance, arrivera du premier coup à composer une enseigne qui ait le style, les proportions, l'originalité, la forme voulus, c'est souhaiter l'impossible. De même que la nature, l'art *non fecit saltus*. Et dans ses expressions les plus modestes comme dans ses élans les plus grandioses, il exige de persévérantes recherches. Faire une belle enseigne requiert autant de réflexion, d'études, de goût, que la composition d'un tableau. En « condescendant » à faire des enseignes (en voulez-vous? ..), en s'installant sur des échafaudages d'où ils sont descendus pour porter des toasts, les artistes ont démontré tout bonnement qu'on ne crée pas un modèle artistique d'enseigne comme une pochade d'atelier. A cet égard, le concours aura eu un excellent résultat : celui de mettre en garde le public contre cette fièvre « d'art à la rue » qui balance actuellement, dans les préoccupations de nos concitoyens, la cyclomanie elle-même.

Ils ne faisaient pas de concours, les artisans qui modélaient, à Nuremberg, la Belle Fontaine, la Fontaine de la Vertu et celle de l'Homme aux Oies. Et il n'est pas plus logique d'œuvrer en groupe que de « penser en bande », comme l'écrivait Baudelaire.

Si l'on veut sérieusement donner à la question des industries d'art une réalité tangible, qu'on s'occupe d'inculquer aux artisans des idées artistiques. Qu'on perfectionne leur enseignement. Qu'à côté des études techniques et purement professionnelles on développe chez eux le goût, l'imagination, le sentiment de l'art. Qu'on les rappelle aux traditions de leurs prédécesseurs. Qu'on leur indique les champs nouveaux ouverts à leur acti-

tivité. C'est eux, et non la fanfare des artistes banqueteurs, bavards et écrivassiers, qui créeront un mouvement fécond et généreux.

LES ÉCRIVAINS BELGES

Le discours de Jules Destrée à la Chambre a ramené l'attention sur notre littérature nationale, naguère ignorée et décriée, et qui, désormais, s'impose — n'en déplaise à quelques esprits encrassés de préjugés ou de mauvaise foi — par l'originalité et la variété des talents.

Il est intéressant de mettre en regard des observations saugrenues proférées par MM. Woeste et Coremans l'analyse sérieuse et documentée que lui consacrait dernièrement un des écrivains français les plus en vue, M. Maurice Barrès :

« Si les écrivains belges tiennent vivement à garder comme moyen d'expression le français, ils prétendent avec la même énergie mettre sous des mots français leur âme belge.

Et ils y parviennent. Camille Lemonnier et Joris-Karl Huysmans, pour prendre les deux écrivains les plus célèbres de race belge, ont avec des différences de tempérament une manière commune qui est caractérisée par des qualités merveilleuses de couleur et de relief qui excluent, comme il va de soi, l'esprit et la nuance. Je me rappelle un article de M. de Wyzewa sur une exposition de peinture à Bruxelles, où il insistait très sérieusement sur ceci : que les grands peintres belges de jadis étaient avant tout d'excellents ouvriers peintres, assez mal organisés pour trouver des choses nouvelles, mal doués du sentiment des nuances et d'intellectualisme. Mais ils traduisaient ce qu'ils voyaient avec une prodigieuse conscience, et ils voyaient avec une justesse et une vivacité telles que c'était de la puissance. Par là, nul ne les a égalés.

N'est-ce pas cette même conscience de rendu et cette puissance de vision que nous admirons chez Huysmans et chez Lemonnier, alors que se plaçant successivement devant les modèles les plus différents, ils nous peignent de jour en jour et avec une égale sincérité les objets que, pour notre part, nous ne saurions pas associer dans notre sympathie.

Sur ce sol de peintre, tous les écrivains peignent, les romanciers comme les poètes et Lemonnier et Huysmans comme les Verhaeren et les Rodenbach.

Mais ce n'est point seulement de cette façon générale que s'impose la marque autochtone sur la littérature belge; le sol, le climat, les mœurs, les traditions locales influent si fort sur elle, qu'on peut aisément y distinguer les caractères de diverses provinces...

Je n'essayerai pas de mener le lecteur parmi ces nuances. Elles ne sont pas des inventions de critique; mais pour y prendre de l'intérêt, il faudrait que ceux qui me lisent fussent, par ailleurs, familiarisés avec les très nombreux et très distingués écrivains de la littérature belge. A défaut d'une connaissance directe des œuvres, les curieux profiteront du travail de M. Francis Nautet : *Histoire des Lettres belges d'expression française*. Pour notre but, qui est d'affirmer la fécondité artistique dans ce pays, il nous suffira de noter quatre groupes particularistes :

a) Au midi de la Belgique, la race indépendante et protestante n'est pas pure; il y a une population mixte qui parle le français : ce sont les Wallons. Leur sol est plus riche, partant la vie plus aisée, l'énergie moindre. Les écrivains y sont plus nuancés, plus

déliés, moins gens de Kermesse, dans ce délicat brouillard de Meuse, que nous ne les verrons au Nord. Pour ces raisons de tempérament et parce qu'ils sont plus récemment entrés dans le mouvement avec un organe spécial, *La Walonnie*, et qu'ils semblent avoir goûté particulièrement l'influence des poètes récents, tels Gustave Kahn et Henri de Régnier, tandis que les autres groupements, moins jeunes, témoignent de Baudelaire et de Zola.

b) *Les Flamands purs*, avec Eekhoud, le romancier d'Anvers, dont la rude et abondante manière célèbre toutes les vieilles mœurs.

c) *Le Groupe gaulois*, composé de Maeterlinck, de Van Lerberghe et de Grégoire Le Roy. Cette petite trinité, qui vivait à Gand, et qui, très amicalement, dans un effort commun, semble avoir créé la manière illustrée par le succès de Maeterlinck, témoigne dans son œuvre de la tristesse de Gand et des canaux rectilignes de la plaine.

d) Enfin, j'aimerais à signaler comme un groupe particulier tels écrivains, entre autres M. Verhaeren, bien connu en France qui, par culture et éducation, ne sont plus ni Wallons, ni Flamands, mais plutôt des *Français du Nord*.

Tous ces écrivains — et par cet essai de classification on entrevoit s'ils sont nombreux — sont en communication avec le mouvement parisien. Ils en reçoivent beaucoup; ce que l'on sait chez nous et sur quoi l'on insiste trop; mais ce qu'on ne répète pas assez, c'est combien nous leur devons.

J'insiste sur ce point qui est vérité essentielle: ces écrivains prennent chez nous une certaine mode, le ton des choses du jour; mais leur fonds, leurs qualités essentielles, ils les ont trouvés chez eux — et leur plus grand écrivain, De Coster, l'auteur de ce vrai chef-d'œuvre, *Uilenspiegel*, n'a en rien subi l'influence française. En outre, très souvent, ils nous devançant, préparent nos modes, nous en fournissent les matériaux.

C'est qu'ils sont de culture moins étroitement française que nous autres Parisiens. Le Belge, par nécessité de commerce, est souvent international. Eekhoud, très justement, appelle Anvers la Nouvelle Carthage. (Le port d'Anvers, dans ses sublimes brouillards rouges, ne vous rappelle-t-il pas, en outre, telle Carthage de Turner?) L'âme belge, dans l'œuvre de Maeterlinck, est métissée de préraphaélisme anglais et de romantisme allemand. Ce poète est le frère très noble de Burne-Jones et de Novalis. Mais ils ne se contentent point de bénéficier des arts étrangers dont ils prennent contact; ils nous en transmettent le bénéfice. »

CUEILLETTE DE LIVRES

La Construction des villes. Règles pratiques et artistiques à suivre pour l'élaboration de plans de villes. Rapport présenté au Congrès international des ingénieurs de Chicago (1893) par M. J. STUBBEN, conseiller royal d'architecture à Cologne. Traduction de M. CH. BULS, bourgmestre de Bruxelles. Bruxelles, E. Lyon-Claesen.

Préoccupé à juste titre de tout ce qui peut contribuer à l'embellissement, à l'hygiène, à l'agrément des cités, — en particulier de notre bonne capitale brabançonne, — M. Charles Buls vient d'ajouter un nouveau chapitre à son *Esthétique des Villes*, dont nous avons, ici même, vanté les idées ingénieuses et pratiques. Ce chapitre, c'est la traduction d'un rapport présenté au Congrès de Chicago par un architecte allemand, M. Stubben, et qui renferme des conseils utiles à suivre et des observations bonnes à méditer.

M. Stubben détermine les règles à appliquer dans l'élaboration des plans de villes quant à la circulation, aux constructions, à l'hygiène. Il a le souci de composer harmonieusement ce que nous avons baptisé le *Paysage urbain*. « De même, dit-il, que la recherche du beau est le but principal de tous les arts, de même la beauté dans l'aspect des villes est une condition essentielle de leur existence.... La culture de l'art a toujours une action civilisatrice sur le cœur et l'esprit. Aussi peut-on attendre du caractère esthétique d'une ville une heureuse influence sur la grossièreté des classes inférieures de la population. Pour la partie cultivée des habitants et principalement pour les gens sensibles au beau, elle est en même temps une source de jouissance et de satisfaction. »

De l'importance du paysage dans l'art moderne, par JEAN ROBIE. Brochure extraite du journal *L'Art*. Paris.

A peine dix pages grand format (entourées de dessins), mais valant un volume d'argumentation.

Toute l'évolution de la compréhension de la nature y est indiquée. Depuis les fresques de Pompéi qui ne contiennent pas de paysages, et les admirations d'Horace pour les ruisseaux « distribués avec art » et les terreurs de Benvenuto Cellini à la vue de « l'affreux pays des Alpes » et les assertions du *naturaliste* Buffon qui dit la nature « hideuse et mourante » sans l'homme, jusqu'aux modernes, Robie note toutes les sympathies grandissantes qui se manifestent pour la nature et le plein air.

Il dit comment ce réveil se marqua d'abord dans les écrivains — Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Lamartine, Victor Jacquemont — et il semble croire que ce furent eux qui le déterminèrent. Pour la dignité de l'émotion artistique, j'aime mieux croire que peintres et poètes subirent ensemble l'impression de la nature, à mesure que l'homme désorbitait son imagination des cataclysmes lointains dont le menaçaient toujours la politique ou la métaphysique. Il se peut qu'à certaines heures les écrivains furent plus tôt avertis de l'impulsion générale...

Quoi qu'il en soit, depuis David « qui assomma l'antique classicisme avec tout son bric-à-brac de casques, de boucliers et d'accessoires emblématiques, en voulant lui tendre la perche », les genres que l'on nommait dédaigneusement secondaires prirent une importance capitale, grâce à l'ascendant de l'école anglaise qui de son côté dérivait des Flamands. Et, « le plein air est désormais le domaine de toute une légion de travailleurs enthousiastes, infatigables, toujours aux prises avec la nature, bravant les intempéries pour l'amour de l'art et jetant sur la toile le nuage qui passe ou les rayons de soleil inondant la feuillée ».

Cette vie au grand air est l'hygiène de l'âme; comme un souffle mystérieux, les effluves vivifiants qui se dégagent de la terre révèlent les harmonies (ou du moins les possibilités d'harmonies) de la création; les peintres qui les perçoivent sont les plus ardents, les plus féconds, car les manifestations de la nature sont illimitées.

Dans cette contemplation de chaque jour la personnalité se développe et s'affirme suivant le tempérament individuel; chacun se choisit pour ainsi dire lui-même dans ce vaste champ livré à son attention et « le paysage prend une physionomie, s'anime, se personifie et offre en somme autant d'intérêt dans son apparente simplicité qu'une figure humaine quelconque ».

Il faut croire que pour être initiées, les masses avaient besoin de « voir la nature à travers un tempérament » selon une expression

déjà vieille. On peut s'en convaincre en entendant ces voyageurs dire d'un paysage : « C'est un Courbet ! c'est aussi beau qu'un Corot ! » Ils ne peuvent pas nier que les peintres ne leur aient *appris à voir*.

Je ne sais trop si Robie admet que quelques « audacieux novateurs » sortent de « l'interprétation respectueuse » de la Nature.

J'imagine pourtant que ceux-là servent aussi bien la Vérité, qui déforment le spectacle qu'ils ont sous les yeux pour lui faire exprimer leurs angoisses, leurs ironies.

Si l'imagination rend le paysage ou la forme humaine plus grandiloquents, ou plus mesquins et ridicules ou plus tourmentés qu'on ne les voit, n'est-ce pas encore un « état d'âme » qu'elle interprète et n'est-ce pas encore une chose *naturelle*? Les cauchemars, la satire, les folles apothéoses, les apitoiements déformateurs n'ont-ils pas la réalité des rêves, réalité presque tangible, quand ils sont universels?

Ils expliquent sournoisement les secrètes préoccupations, les pensées, les sensations non formulées de toute une génération, de toute une classe, peut-être. Il amènent les plus sceptiques à soupçonner *dans leur nature même* tout un côté très positif dont ils ignoraient la très réelle existence.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Cabotinage d'amour, par MARCEL L'HEUREUX; Paris, P. Ollendorff. — *La Femme compositeur*, par EUGÈNE DE SOLENIÈRE, avec quatre portraits hors texte; Paris, bibliothèque de *La Critique*. — *Atlantique Idylle*, par LÉOPOLD COUROUBLE; Bruxelles, P. La-comblez.

Toiles de maîtres.

Sous le titre « Petits métiers de Paris », *l'Echo de Paris* publie cet article, qu'il est utile de faire connaître à nos lecteurs :

Tout comme le crime et le vol, la « fausse peinture » a ses annales. Des procès retentissants nous ont fait savoir qu'à Paris comme à Londres, et qu'à Pétersbourg comme à Vienne, telle toile acquise sous le feu des enchères, à coup de billets de mille et signée d'un illustre nom, ne valait pas cent francs.

Ce sont là des *coups* savamment organisés par un syndicat de marchands s'entendant comme larrons en foire pour fourrer dedans cet être ridicule et chéri, tour à tour berné comme Gogo, louangé comme Mécène et qui s'appelle : l'AMATEUR. Généralement, en effet, l'amateur n'y entend rien. Lorsque par hasard il a quelque compétence, elle est gâtée par des crédulités étranges, une superstition stupide et noire, qui font comprendre le mot génial adressé par un marchand à M. de Goncourt au sujet d'un bibelot considéré par l'écrivain comme *invendable* :

— Ah ! je suis tranquille sur le sort de ce machin-là... *il trouvera son malade!*...

Mais le gros coup est toujours dangereux à risquer. Un peintre belge qui l'avait tenté plusieurs fois et avec succès, possédé de la rage du faux, résolut de laisser après lui des imitateurs. Il réunit dans son atelier une dizaine de rapins, pauvres d'argent et de scrupules, les associa. Sous sa direction, ils eurent tôt fait de composer des vernis spéciaux qui en cinq minutes donnaient à un tableau neuf une patine aussi chaude, aussi veloutée, que si elle eut été déposée par une lente succession de mois et d'années.

C'étaient d'ailleurs des copistes extraordinaires. Un collectionneur ayant confié au vieux Belge un Rembrandt qu'il s'agissait de rentoiler, l'un des rapins en fit une copie si merveilleuse d'exactitude qu'après avoir été patinée avec tous les soins désirables elle fut livrée au collectionneur, dans la galerie duquel elle figure encore à la place de l'original.

Le vieux faussaire est mort en Hollande il y a quelques années. C'est d'un de ses élèves, établi à Montmartre, que je tiens tous ces renseignements. Aujourd'hui, par l'effet de la concurrence, la « toile de maître » nourrit encore son homme, mais médiocrement. Devant la baisse des prix, une diminution de risques s'imposait. Les marchands n'exigent plus de signatures sur le faux tableau. Et bon an mal an il se pratique à Montmartre une centaine de Ziem et de Monticelli. Les meilleurs sont vendus à Paris, le fretin passe en Amérique.

Un autre peintre de ma connaissance excelle dans les Teniers, les Van Ostade. Il copie à s'y méprendre tous les peintres de l'école hollandaise. Cela lui a coûté dix années d'études au Louvre, une année de manipulations chez un chimiste. Afin de donner à ses tableaux un aspect plus complet d'authenticité, l'avisé traqueur achète et fait acheter où il s'en trouve de vieux tableaux sans valeur. Les toiles sont soigneusement grattées, puis repeintes, et une fois glissées dans un cadre ancien, piqué des taretts, à demi doré, elles constituent des bijoux que des amateurs aveugles se disputent avec frénésie. Mais à dupeur, dupeur et demi. Les marchands se réservent la plus grosse part des bénéfices. Les peintres en faux vieux ne font pas fortune.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

L'Horloger peint malgré lui.

La question de savoir s'il est permis de reproduire, dans un tableau, sans autorisation, les traits de quelqu'un, a été de nouveau débattue en France, devant la justice de Paix du canton d'Anduze d'abord, puis devant le tribunal civil d'Alais. Les deux degrés de juridiction ont décidé que toute personne a le droit d'interdire l'exhibition publique de son portrait.

Était-ce bien d'un portrait qu'il s'agissait? Le cas était particulièrement curieux et la décision n'en est que plus significative. Sur une toile de petite dimension, M. S... avait peint la rue Neuve d'Anduze, avec sa fontaine, ses magasins. A la porte d'un de ces derniers figurait une minuscule figure vêtue d'une blouse blanche et d'une calotte. Sur l'enseigne on pouvait lire : T..., horloger. Le tableau fut exposé à la vitrine d'un libraire de la ville.

Il paraît que les horlogers, tout comme les poètes, constituent une *genus irritabile*. M. T... vit, à tort ou à raison, une intention malicieuse dans l'exhibition susdite et assigna le peintre en dommages-intérêts. Ce dernier eut beau plaider qu'il était matériellement impossible de reconnaître dans la tache de couleur étoffant le tableau la personne du demandeur, la justice n'en donna pas moins raison à l'horloger :

« Attendu que personne ne s'est mépris à Anduze sur l'intention malicieuse qu'a eue S... de représenter l'horloger T... devant son magasin sur le tableau qu'il a exposé dans la vitrine de P... ; que des constatations en fait retenues par le premier juge, après l'examen même du tableau, il résulte que tout, dans la tournure, les vêtements, la coiffure, la position, concourt à désigner T... ; que de plus, afin d'enlever tout doute sur la personne qu'il a

voulu reproduire, le peintre a eu soin de rappeler l'enseigne qui porte le nom de ce négociant ;

« Attendu qu'il est vainement objecté que, dans le personnage reproduit, les traits du visage ne sont ni formés ni reconnaissables ; qu'il importe peu que l'image de la personne qu'on a voulu rappeler au public soit rigoureusement exacte, s'il est impossible de se méprendre sur la ressemblance par les signes distinctifs qui la caractérisent, sa manière spéciale de se vêtir, son attitude générale, la pose habituelle de son corps et le rappel de ses habitudes quotidiennes ;

« Attendu qu'il est certain, au vu du tableau qui a été soumis au Tribunal, qu'en représentant T... sur la porte même de son magasin, dans sa pose habituelle, avec ses vêtements de travail, S... a obéi à une pensée de dénigrement et a agi sous l'impulsion de sa haine, à raison de leurs dissentiments antérieurs, dans le but de ridiculiser son adversaire aux yeux de ses concitoyens. »

En conséquence, le tribunal confirme la décision qui avait condamné le libraire à faire disparaître le tableau de la vitrine, sans accorder à l'horloger de dommages-intérêts, aucun préjudice n'étant établi. En outre, il condamne les défendeurs à payer cinq francs pour chaque contravention qui serait constatée à l'avenir aux dispositions de la décision intervenue.

Cette solution est conforme à la jurisprudence. Les *Pandectes belges* (v° *Caricature*, nos 11 et 12) se prononcent dans le même sens et nous avons rapporté plus d'une décision qui consacre les mêmes principes. Rappelons notamment le procès intenté par M^{me} Bonnet, artiste dramatique, à la société des biscuits Olibet qui s'était servie d'une de ses photographies pour composer une affiche-réclame, d'ailleurs charmante (v. *l'Art moderne*, 1892, p. 271) et l'instance dirigée par le comédien Romain contre le photographe Chalot qui avait exposé le portrait de l'artiste à sa vitrine sans l'autorisation de celui-ci (v. *l'Art moderne*, 1887, p. 263). La question a été discutée à la Conférence du Jeune Barreau de Paris et résolue dans le même sens (v. *l'Art moderne*, 1890, p. 214).

La traduction des œuvres de Wagner (1).

La troisième chambre du tribunal de la Seine vient de rendre son jugement dans le procès intenté, à propos de la traduction en français des œuvres de Wagner, par les héritiers de M. Victor Wilder contre la maison Schott, de Mayence, et que nous avons exposé en détail.

Le tribunal décide que l'éditeur n'avait conféré à M. Wilder aucun monopole ; que, par suite, en publiant une traduction concurrente, il avait usé de son droit ; qu'il n'avait pas agi d'ailleurs avec déloyauté, mais sous la contrainte de M^{me} Wagner, qui, en repoussant de la scène la traduction Wilder, plaçait la maison Schott dans la situation ou de renoncer au bénéfice de son contrat d'édition avec Richard Wagner ou d'accepter le concours obligatoire de M. Ernst.

La demande des héritiers Wilder a donc été complètement repoussée.

(1) Voir notre numéro du 28 juillet dernier, p. 237.

Memento des Expositions

AMSTERDAM. — Exposition communale d'œuvres d'artistes contemporains. 14 septembre-17 octobre. Délai d'envoi : 14-20 août. Gratuité de port. Retour aux frais des exposants. Renseignements : *Secrétaire du Comité de l'Exposition communale des Beaux-Arts, Amsterdam.*

GAND. — Exposition triennale des Beaux-Arts. 1^{er} septembre-28 octobre. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : M. Ferdinand Van der Hacghen, secrétaire. Règlement à la disposition des intéressés dans nos bureaux.

NANCY. — Société lorraine des Amis des Arts. 27 octobre-1^{er} décembre. Délais : dépôt chez M. Pottier, emballer, rue Gaillon, 14, à Paris, du 20 septembre au 5 octobre ; envois directs à Nancy, du 5 au 12 octobre. Notices avant le 1^{er} octobre. Trois œuvres par exposant. Renseignements : M. Adam, président de la *Société des Amis des Arts*, rue Victor Hugo, 27, Nancy.

ROUBAIX-TOURCOING. Exposition des Beaux-Arts. 14 septembre-21 octobre. Envoi : 20 août-1^{er} septembre. Commission : 10 p. c sur les ventes. Renseignements : M. P. Devillars, président de la *Société artistique, Tourcoing.*

ROUEN. — Exposition municipale des Beaux-Arts. 1^{er} octobre-30 novembre. Deux œuvres par exposant maximum : 2^m,50. Délai d'envoi : 24 août. Dépôts à Paris : MM. Guinehard et Four-niret, rue Duperré, 9. Renseignements : M. Edmond Lebel, conservateur du Musée.

PETITE CHRONIQUE

L'inauguration du monument Artan élevé au cimetière d'Oostduinkerke, près Nieupoort, aura lieu dimanche prochain, à 11 1/2 h. du matin.

Le comité fait un pressant appel aux souscripteurs et aux artistes pour qu'ils assistent nombreux à cette manifestation artistique. Le départ pour Nieupoort-Oostduinkerke aura lieu à 7 h. 45 à la gare du Nord.

On nous écrit de Blankenberghe : « Nous sommes gratifiés d'un temps assez beau et la foule est déjà considérable. Dès la première heure la plage et la digue présentent une animation extraordinaire. Le soir le Casino ne désemplit pas. Les concerts y sont d'ailleurs fort brillants cette année. Les auditions symphoniques et les matinées classiques ont valu à l'orchestre des succès du meilleur aloi. Nous avons applaudi M. Désirant, un ténor remarquable, M. Laoureux, violoniste, et M. Godenne, violoncelliste, deux artistes de haut mérite que l'on peut placer au premier rang des virtuoses belges, M. Deporre, autre violoniste très remarqué, M^{lle} Chainaye et M^{lle} Goulancourt, cantatrices dont la réputation n'est plus à faire et enfin M. Bonnard, de la Monnaie.

On annonce M^{mes} Chrétien, de l'Opéra de Paris, Flament, des Concerts du Conservatoire, et Kufferath, la jeune violoncelliste, ainsi que M. Chomé, professeur de déclamation au Conservatoire de Bruxelles, et le baryton Dufranne, le jeune et brillant créateur de *l'Or du Rhin*.

Nous aurons enfin des séances consacrées aux jeunes auteurs belges et étrangers.

Un confrère proteste avec raison contre l'emploi qu'on veut faire des terrains bordant la place Poelaert, à droite du Palais de Justice. On sait la vue magnifique que réserve le vide existant actuellement à cet endroit, permettant la vue de s'étendre sur les bas Bruxelles et sur toute la vallée de la Senne. Il est incontestable

ble que c'est bien là un des plus beaux panoramas dont on puisse jouir à Bruxelles.

Or, si l'on en croit des écriteaux nouvellement installés le long des palissades bordant les terrains vides de l'endroit, quelques financiers seraient disposés à faire bâtir, à couper net la vue dont nous pouvons être fiers. La phrase « terrains à bâtir à vendre » ne laisse aucun doute à ce sujet. Bientôt les seules façades banales de maisons bourgeoises, à l'architecture moderne, seront le rideau sur lequel viendront s'arrêter les regards des passants.

Comme le constate notre confrère, c'est grâce à une rare fortune que l'on a trouvé, dans l'axe même de l'avenue, à ménager le magnifique tableau existant actuellement. Nous espérons que la municipalité bruxelloise va, au plus vite, faire enlever les tristes écriteaux qui annoncent la mort du plus beau panorama de Bruxelles.
(*L'Emulation.*)

Les monuments ont, dit le *Moniteur des Arts*, des ennemis terribles, qui parfois se coalisent en « société des amis des monuments ». Le moindre mal qu'ils aient à subir, c'est quelque replâtrage, quelque blanchissage à la chaux ou quelque barbouillage de ciment. Mais quand la rage prend ces amis dangereux de restaurer, de « reconstruire », comme ils disent, les désastres commencent.

Tous les voyageurs qui ont visité les « villes mortes » de Belgique connaissent le château des Comtes, le *Gravenkasteel*, de Gand. Ils se rappellent avec admiration le tableau que formaient ces vieilles et sombres ruines, dans l'ombre desquelles les petites maisons à pignons gothiques dormaient, leur reflet bercé par l'annulation lente des canaux. Et les érudits savent l'importance du lourd donjon du *Gravenkasteel* pour l'histoire de l'architecture romane féodale.

Or, un architecte a senti le besoin de bâtir. Il a persuadé, chacun pris à part, les membres de la « commission des monuments » de Gand qu'il était bien sûr de pouvoir « reconstruire », d'après les plans primitifs, le vieux château des Comtes, et qu'ainsi il remplacerait par un monument d'affreuses ruines prêtes à s'écrouler. Une bonne moitié de la « reconstruction » est déjà faite. Tout a été remis à neuf, du pied des tours aux créneaux. Le *Gravenkasteel* a pris des airs de château d'opéra comique ou de mur de jardin pour villa anglaise. Les artistes de Gand, d'ailleurs, se désolent de voir leur vieille ville livrée à une « commission des monuments » qui « reconstruit », et ils se sentent devenir indulgents à ceux qui voudraient démolir.

Nous avons déjà, on s'en souvient, protesté contre la « restauration » intempestive dont s'occupent avec raison notre confrère parisien et plusieurs autres journaux français.

Le magnifique monument funéraire de M. Albert Bartholomé, qu'on a admiré au Salon du Champ-de-Mars, va être placé au Père-Lachaise, à l'extrémité de la grande allée centrale. Il surmontera le caveau provisoire que se propose de faire construire la Ville et qui servira aux funérailles des personnages de marque dont l'inhumation définitive doit avoir lieu hors de Paris. L'achat et l'installation du monument de M. Bartholomé monteront à 150,000 fr., dont 100,000 fr. payés par l'Etat et 50,000 fr. par le Conseil municipal.

Les légendes s'en vont une à une. Voici qu'on conteste à Gutenberg l'invention de l'imprimerie. S'il faut en croire une note envoyée aux journaux par notre confrère de Hongrie la *Foia*

dieccsana, Adrian Diaconü, architecte et archéologue, a trouvé dans les ruines de l'ancien château-fort romain Bersovia, aux environs de Temesvár, des preuves infaillibles que la gloire d'avoir inventé l'imprimerie est due aux Romains. Des recherches de Diaconü il résulte que la IV^e légion Flavia Felix, qui stationnait dans la province florissante de Dacia ripensis, s'entendait à la pratique de la typographie avec des types mobiles.

Deux membres de l'Académie scientifique de Bucarest ont examiné la trouvaille de Diaconü et l'ont déclarée « sensationnelle et d'une importance étendue ».

M. Walter Crane vient d'être appelé à la direction de l'Ecole municipale d'art de Manchester.

Le British Museum va devenir acquéreur, pour 625,000 francs, de la collection de dessins, gravures et eaux-fortes appartenant au colonel J.-W. Malcolm et représentant une valeur marchande d'un million au moins. Elle renferme, entre autres merveilles, 160 dessins de Raphaël, autant de Michel-Ange et de Rubens, 200 ouvrages de Rembrandt et des études sans prix de Botticelli (études pour une figure de l'Abondance) et de Léonard de Vinci (tête de guerrier).

A la vente des tableaux composant la collection Huth, qui vient d'avoir lieu à Londres, un paysage de Constable a atteint le chiffre de 223,125 francs. Il avait été payé jadis à son auteur, en 1820, 2,625 francs seulement.

Une des plus grandes ventes de tableaux de l'année aura été celle qui vient d'avoir lieu à Londres. La recette totale s'est élevée à 87,144 livres sterling, soit exactement 2,178,600 francs. La vente, qui avait attiré une élite nombreuse, a été, paraît-il, très mouvementée. Les tableaux appartenaient pour la plupart à l'école anglaise primitive.

La *Lady Musgrave*, de Gainsborough, a été achetée deux cent cinquante mille francs. Il y a quinze ans le même tableau était vendu, dans la même salle, 26,000 francs. Cinq Turner ont atteint : *Helvoetsluys*, 160,000 francs ; la *Vallée d'Aoste*, 104,000 francs ; *En allant au bal*, 66,800 francs ; *En revenant du bal*, le même prix, et enfin le *Mostlake*, 135,200 francs. La *Lady Melbourne*, de sir Joshua Reynolds, a été vendue 59,800 francs.

Lugné-Poe n'est pas en odeur de sainteté à « l'Eglise métropolitaine de Jésus Conducteur » dont M. Erik Satie est le Parcier. Voici l'avis que fait paraître ce dernier dans un *Cartulaire* dont le premier numéro vient de paraître :

« Les Chrétiens qui ont à énoncer des revendications d'ordre esthétique touchant M. Lugné-Poe, le théâtre de « l'OEuvre » qu'il dirige et la presse détestable qui l'inspire et le glorifie, doivent les faire connaître au siège de Notre Abbatale, 6, rue Cortot. Nos Frères trouveront en nous un rempart contre les œuvres sataniques, manifestées dans le *Mercure de France*, la *Revue blanche* et la *Plume*, en même temps que la force nécessaire pour assurer le respect dû à Dieu, à l'Eglise et à l'Art. »

VENISE A BRUXELLES (de 10 heures du matin à minuit). — Entrée : 1 franc, 50 centimes pour les enfants âgés de moins de 7 ans. — Concerts : de 4 à 11 h. 1/2, mandolinistes ; de 5 h. 1/2 à 7 heures, harmonie des Bersaglieri ; de 7 à 8 h. 1/2, chœurs italiens ; 8 1/2, orchestre du Grand-Opéra de Milan ; entre les deux parties de ce concert, chœurs ; de 10 à 11 h. 1/2 du soir, harmonie des Bersaglieri et chœurs alternant. Théâtres : à partir de 4 heures, les Marionnettes ; à 8 heures, les Variétés et le Casino Veneziano. Dimanche, matinée, à 4 heures, orchestre du Grand-Opéra de Milan.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : **3, RUE KEYENVELD**

Magasins de détail : **2, rue de la Croix de Fer.**
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE À PRIX-MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. *Huitième article.* — CERCLES, par R.-W. Emerson (traduction inédite). — NOTES SUR LES OUVRIERS D'ART. *Rupert Carabin.* — L'AMATEUR.

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE⁽¹⁾

(Huitième article.)

LE SILENCE a, dans l'activité humaine, une part énorme! Nous nous taisons infiniment plus que nous ne parlons. Maurice Maeterlinck a écrit sur cette tendance et sur l'importance fatidique et prodigieuse du silence quelques pages incomparables, en lesquelles cet étonnant esprit de prophète et de révélateur a, peut-être plus que n'importe où ailleurs, donné la jauge de son volume intellectuel et l'étiage de sa profondeur. Il a marqué tout ce que dit le silence et l'éloquence de son mutisme. Il a déterminé de combien son imprécision dépasse, comme intensité d'élocution, l'insuffisance des paroles, et quelle grâce de vague ou de tragique cette imprécision maintient autour des tremblantes pensées,

(1) Voir les nos des 9, 16, 23, 30 juin, 7, 14 et 21 juillet derniers.

si séduisantes précisément parce qu'elles flottent dans l'ambrosie des choses qui ne sont pas encore nées. Il a dit, en des images inoubliables et par des aperçus sublimes d'émotion ténébreuse, comment, en dédaignant l'amoindrissant à-peu-près du langage, fût-il le plus souple et le plus riche des instruments peu à peu agglomérés par l'ingéniosité humaine au cours des temps patients et féconds, deux âmes peuvent, sans ouvrir les lèvres, se mieux comprendre et descendre de concert, frémissantes et ravies, dans les abîmes du cœur et les labyrinthes du cerveau.

Cela c'est le Silence absolu, protégé par l'immobilité du geste et la mise au repos de la physionomie. Son magique effet est alors préparé par les circonstances, par la concordance des événements, par les mots antérieurement dits, par ceux qui vont éclore. Mais il y a aussi une condition intermédiaire, une demi-révélation, prenant place entre le mystère cataleptique de l'esprit quand rien du corps ne bouge, ni expression du visage, ni attitude ou mouvement des membres, et la pleine explosion, ou plutôt la tentative d'éruption des pensées au dehors, toujours insuffisante, lorsque la voix entre en travail et s'efforce par le mécanisme des sons divers ou des vibrations, de traduire les murmures et les agitations intérieures de nos âmes incommensurablement plus merveilleuses, plus compliquées, plus rayonnantes.

Cette région intercalaire, c'est le royaume du Geste,

ou plus exactement c'est la Pantomime, l'art qui met en œuvre *tout* ce qu'en leurs complications et leurs combinaisons infinies, nos nerfs, nos muscles, nos artères, nos fibres, peuvent réaliser de phénomènes expressifs aux mille nuances, aux dix mille finesses, utilisant un alphabet de courbes, d'allures, de mouvements, de plissements, de sinuosités, d'attitudes auprès duquel n'est rien le classique alphabet scolaire des voyelles et des consonnes.

L'antiquité avait connu et réalisé cet art avec une intensité dont le souvenir est resté puissant. Les rivalités, à Rome, de Bathylle et de Pilade, les engouements et les admirations qui les enveloppèrent de leur tumulte, sont demeurées légendaires. Mais il a subi une longue éclipse dont à peine quelques tentatives modernes ont essayé de libérer l'astre autrefois si brillant. Dans un genre et avec des figurations limitées, Debureau, prisonnier volontaire du classique personnage de Pierrot, a, s'il faut en croire ceux qui assistèrent à son étrange spécialité, manifesté les ressources émouvantes d'un visage humain malléable travaillé par une volonté s'appliquant à en faire le constant et changeant miroir des sensations, des transformations et des tourments intimes. Plus récemment, en une forme moins psychique, mais d'une beauté réaliste brutale, serpentine et poignante, les frères Martinetti, particulièrement par leur tragique *Robert Macaire*, drame de rire et d'épouvante, ont coloré de teintes éclatantes en leur crudité, cette région du geste qu'on croit, à priori, si terne et si muette. A son tour, Félicia Mallet, dans *l'Enfant prodigue*, a matérialisé la grâce légère et volante du corps féminin quand il veut parler, troubler et impressionner sans la voix.

Et si ainsi des acteurs, repris de l'antique besoin de mimer, ont attesté le caractère impérisable de cette fantaisie humaine et de cette faculté rare, quelques artistes auteurs ont essayé de bâtir des pièces nouvelles destinées à lui donner carrière. Parmi elles, il faut avant tout citer la mise à la scène par Camille Lemonnier de son beau, court et nerveux poème en prose *Le Mort*, grevé, il est vrai, par les Martinetti faisant ses interprètes, de quelques intermèdes faisant trop sentir qu'en eux les mimes parfaits voisinaient avec les clowns incurables amateurs de drôleries, de sauts et de cabrioles.

La vigoureuse poussée donnée par Lemonnier pour enfoncer et rouvrir des portes depuis trop longtemps condamnées, devrait trouver des imitateurs. Tout au moins, faudrait-il que dans les pièces parlées une part plus large fut accordée aux scènes muettes et aux beautés d'effroi et de mystère de la Pantomime. Ici, comme ailleurs, le théâtre contemporain est pris de la manie d'unité quand même, ayant perdu le sens qu'en une même œuvre, les ressources scéniques peuvent s'entremêler, ou plutôt qu'elles doivent être entremêlées

en un harmonieux et souple enchevêtrement. Pourquoi faudrait-il que les personnages parlent toujours, ne laissant jamais la scène sans un bruit de paroles? Pourquoi pas des scènes muettes, partant d'autant plus émouvantes puisqu'elles traînent avec elles le mystère de cette imprécision redoutable dont tantôt je rappelais l'immanquable et frissonnante action sur les auditeurs?

Les grands comédiens ont compris les ressources des épisodes où, ne disant rien, retardant l'envolée des mots de leur rôle, usant de la liberté de se taire, qu'à l'encontre des pièces lyriques soumises à la mesure et à la continuité musicale, leur permettent les œuvres simplement parlées, ils aboutissent à des effets plus puissants que ceux du langage. Mon père m'a souvent parlé de Talma, jouant Oreste, entrant en scène à reculons, muet et terrifié, battant en retraite devant le spectre des Erynnies, exprimant par ses bras projetés en avant, en un simulacre d'horreur, l'épouvante de se sentir menacé par les déesses infernales impitoyables. Moi-même, j'ai vu Rossi dans *Macbeth*, assis à sa table royale, entouré de convives, rendre par la physionomie, par une bouche entr'ouverte plus bruyante que si les lèvres y eussent composé des mots, par des regards plus éloquents que des harangues, l'affreuse peur et la déchirante surprise de l'apparition de Banco sanglant, surgissant blafard et vengeur à la porte de la salle du festin. Et Mounet-Sully, dans *Œdipe-Roi*, assis pendant un des intervalles que remplissent les chœurs, exprimant par son affaissement, par ses yeux désespérés, par ses mains lourdement pendantes, qu'il sent l'ombre de la Fatalité gagner sa vie et la vouer à l'horreur.

Il faudrait multiplier ces effets de silence. Il faudrait multiplier ces effets de geste. Rendre à ce geste impérieux, touchant et multiple, sa dignité curieuse et grave. Pousser l'extension jusqu'à la Pantomime complète. Choisir les sujets auxquels cette forme ingénieuse convient le mieux. Essayer sur le public l'impression singulière de ce mouvement sans bruit, de ce silence tumultueux, inquiétant et charmeur. Ici encore son éducation d'auditeur est à faire. Mais comme bientôt il serait converti quand on songe au besoin qu'ont les âmes de demeurer dans les brumes et de ne pas avoir trop à subir la détermination absolue amoindrisante de tout. L'homme baigne volontiers dans les effluves de l'indécis, l'homme est un amant de l'incertitude, l'homme est reconnaissant à la Science de lui faire quelquefois banqueroute et de ne pas matérialiser tous ses rêves.

CERCLES

PAR R. W. EMERSON

(Traduction inédite.)

La nature se concentre en balles
Et ses façons orgueilleusement éphémères,
Promptes aux extériorisations,
Sculpent le profil de la Sphère.
Si on savait ce que cela signifie
Une nouvelle genèse surgirait.

L'œil est le premier cercle — l'horizon qu'il forme est le second — et dans toute la nature cette figure primaire se répète à l'infini. C'est le plus haut emblème que contienne l'hiéroglyphe du monde. Saint Augustin décrivait ainsi la nature de Dieu : Un cercle dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Nous déchiffrons toute notre vie le sens copieux de cette première de toutes les formes. Nous en avons déjà déduit une morale en constatant le caractère circulaire ou compensatoire de toute action humaine. Nous en signalerons une nouvelle application, une nouvelle analogie : c'est que toute action peut être surpassée. Toute notre vie est un apprentissage de cette vérité : qu'autour de tout cercle on peut en tracer un autre ; qu'il n'y a dans la nature ni fin ni borne, mais que toute fin est un commencement, qu'un nouveau crépuscule recouvre chaque midi, et que sous chaque profondeur s'ouvre une profondeur nouvelle.

Ce fait, pour autant qu'il symbolise le fait moral de l'Insaissable, de la fuyante Perfection que les mains de l'homme ne peuvent enfermer, ce fait qui inspire et condamne à la fois tout succès, tout achèvement, toute réalisation, peut très commodément nous servir pour rassembler plusieurs illustrations de la force humaine dans ses divers départements.

Il n'y a pas de bornes dans la nature. L'univers est fluide et volatil. La permanence n'est qu'un mot fait pour indiquer des degrés. Notre globe, vu par Dieu, est une loi transparente, et non une masse compacte de faits. La loi dissout le fait et le garde fluide. Notre civilisation est la prédominance d'une idée qui attire après elle tout notre cortège de villes et d'institutions. Montons à une autre idée, tout cela disparaîtra. La sculpture grecque est fondue, comme si toutes ces statues avaient été faites de glace ; çà et là reste un fragment ou une forme solitaire, pareils à ces tous petits tas de neige qu'on trouve en juin et juillet dans les crevasses les plus froides des hautes montagnes. Car le génie qui les créa crée aujourd'hui des choses différentes. Les lettres grecques durent plus longtemps, mais elles subissent la même condamnation, et elles tombent dans l'inévitable puits que la création d'une nouvelle pensée ouvre à tout ce qui est vieux. Les nouveaux continents sont bâtis avec les ruines de tout ce qui fut la vieille planète ; les nouvelles races se nourrissent de la décomposition de l'ancienne. Les arts nouveaux détruisent l'ancien. Voyez l'inutilité de tous ces capitaux investis dans la construction des aqueducs depuis les découvertes des lois physiques ; l'inutilité des forteresses depuis les canons, des routes et des canaux depuis le chemin de fer, des voiles depuis la vapeur, de la vapeur depuis l'électricité.

Vous admirez cette tour de granit résistant aux injures de tant de siècles. Cependant une petite main tremblante éleva ces immenses murs, et ce qui bâtit vaut mieux que ce qui est bâti. Meilleure que la main et plus subtile était la pensée qui se réalisa par la main ; et ainsi toujours, derrière l'effet grossier est une belle cause qui, attentivement étudiée, est elle-même l'effet d'une

cause plus belle encore. Toute chose a un aspect permanent jusqu'à ce qu'on connaisse son secret. A la femme, une grande fortune semble un fait permanent et durable ; à un commerçant elle paraît chose facilement obtenue avec n'importe quels matériaux, et facilement perdue. Un verger, des terres labourées, un sol fertile paraissent à un citadin choses aussi « solides » et positives qu'une mine d'or ou un fleuve. Mais à un grand fermier ces choses ne paraîtront pas plus sûres ni plus fixes que le résultat de la moisson.

La Nature a un aspect agaçant de stabilité séculaire, mais elle a une cause comme tout le reste ; et quand je pourrai comprendre cela, ces champs auront-ils toujours leur immuable étendue, ces feuilles continueront-elles à pendre avec cette même et innombrable individualité ? La permanence est un mot fait pour indiquer des degrés. Toute chose est médiane, centrale. Les lunes ne bornent pas plus le pouvoir de l'esprit que les balles qui nous servent de jouet.

La clef de chaque homme est sa pensée. Si fort, si hardi, si indépendant qu'il paraisse, quel que soit le défi qu'il jette à ceux qui veulent le comprendre, il obéit à un gouvernail, qui est l'idée d'après laquelle il classifie tous les faits. On ne peut le changer qu'en lui montrant une nouvelle idée qui commande la sienne. La vie de l'homme est un cercle évoluant sur lui-même et qui d'un anneau presque imperceptible s'élance de toutes parts vers de nouveaux et de plus grands cercles, et sa poursuite n'a pas de fin. La portée de cette génération de cercles — roue sans roue — dépendra de la force de vérité, de la sincérité de l'âme individuelle. Car l'effort d'inertie de toute pensée qui s'est transformée en le remous circulaire d'une circonstance, — comme un empire, par exemple, ou les règles d'un art, un usage local, un rite religieux, — c'est de se cramponner à cette fugitive circonférence, de s'y solidifier et d'y confiner la vie. Mais si l'âme est vive et forte, elle fait éclater les bornes de tous côtés et s'épand, dans l'espace profond, en un autre orbite, qui, lui aussi, a sa plus haute marée où il essaie de s'arrêter et de se terminer. Mais le cœur refuse de se laisser emprisonner ; dans ses premières, dans ses plus étroites pulsations, il tend déjà, avec une grande force, vers l'extérieur, vers d'immenses et innombrables expansions.

Chaque conclusion n'est que le premier fait d'une nouvelle série. Chaque loi générale n'est que le fait particulier d'une loi plus générale qu'on pourra découvrir. Il n'y a pas d'« extérieur », pas de mur d'enceinte, pas de circonférence autour de nous. Un homme finit son histoire, — quelle est belle, qu'elle est concluante ! quel nouvel aspect elle donne à toutes choses ! Il remplit tout l'horizon. Quand d'un autre côté se lève un autre homme qui dessine un cercle autour de celui que nous venions de confondre avec les bornes de notre sphère — alors le premier orateur n'est plus « l'homme », il n'est plus qu'un « premier orateur ». La seule correction qu'on fasse à son discours c'est de tracer un cercle qui soit plus large que cette première pensée et qui la renferme.

C'est ainsi que les hommes en agissent aussi envers eux-mêmes. Le résultat de la pensée actuelle qui hante votre esprit, et à laquelle vous ne pouvez échapper sera résumée par un mot et le principe qui semblait expliquer la nature sera compris et englobé lui-même dans les nombreux exemples qui serviront à une généralisation plus hardie. Dans la pensée de demain git le pouvoir qui soulèvera tous tes crédos, tous les crédos, toutes les litté-

ratures des nations, et qui s'introduira dans un ciel qu'aucun rêve épique n'a pu encore décrire. Tout homme en ce monde n'est pas tant un travailleur qu'il n'est une suggestion du travailleur qu'il pourrait être. Les hommes sont les prophéties ambulantes des âges futurs.

Nous montons pas à pas cette mystérieuse échelle : les pas sont les actes ; la nouvelle perspective c'est du Pouvoir. Tout résultat est menacé et jugé par celui qui le suit. Chacun d'eux semble être contredit par celui qu'on élève au-dessus de lui, il n'en est que limité. La nouvelle affirmation est toujours détestée par l'ancienne, et à ceux qui vivent de l'ancienne, la nouvelle semble un abîme de scepticisme. Mais l'œil bientôt s'y habitue, car l'œil et l'affirmation sont les effets d'une même cause ; et bientôt l'œil perçoit toute l'innocence et toute la bonté de la nouvelle aurore, qui elle aussi, quand toute son intensité sera épuisée, pâlera et s'évanouira devant celle qui la suit.

Ne crains pas la nouvelle généralisation. Le fait a-t-il l'air crasseux, matériel, menaçant d'avilir ta théorie de l'esprit ? Ne lui résiste pas ; il relèvera et raffînera juste d'autant ta théorie de la matière.

Il n'y a pas de borne dans l'homme si on en appelle à son état conscient. Tout homme croit qu'il n'est pas entièrement compris ; et s'il est doué de quelque sincérité, s'il s'abandonne en dernier ressort à l'âme universelle, à l'âme divine, je ne vois pas comment il peut en être autrement. Il doit sentir qu'on n'a jamais ouvert la dernière chambre, la dernière cachette ; il y a toujours un résidu inconnaissable, inanalysable. C'est-à-dire, tout homme croit qu'il a devant lui une plus grande possibilité, une toujours plus grande possibilité.

Nos humeurs ne croient pas l'une à l'autre. Aujourd'hui je suis plein de pensées et je peux écrire ce que je veux. Je ne vois pas pourquoi je n'aurais pas les mêmes pensées, le même pouvoir d'expression demain. Pendant que j'écris, ce que j'écris me semble la chose la plus naturelle du monde ; mais hier, je voyais un vide triste dans la direction où je trouve maintenant tant de choses ; et, dans un mois, je suis sûr que je me demanderai qui était celui qui a écrit tant de pages consécutives sur un tel sujet. Hélas ! ma foi infirme, ma volonté trop peu tendue, ce grand reflux d'un plus grand courant ! Je suis Dieu dans la nature, je suis un brin d'herbe au pied d'un mur !

L'effort continué qu'il fait pour s'élever au-dessus de lui-même, pour atteindre un degré supérieur à sa hauteur précédente, se trahit dans les relations de l'homme. Nous avons soit d'approbation et cependant nous ne pouvons pas pardonner à l'approuvateur. La douceur de la nature est l'amour ; pourtant, quand j'ai un ami je suis tourmenté par mes imperfections. L'amour que j'ai pour moi-même accuse l'ami. S'il était assez haut pour me mépriser, alors je pourrais l'aimer et m'élever par mon affection à de nouvelles hauteurs (1). La croissance d'un homme peut se mesurer à la succession de ses amis. A chaque ami qu'il perd pour la vérité, il en gagne un meilleur. Pendant que je me promène dans les bois, pensant à mes amis, je me suis demandé pourquoi je jouerais avec eux ce jeu d'idolâtrie. Je connais, je vois trop bien, quand je ne m'aveugle pas volontairement, les courtes limites de ceux qu'on appelle nobles et dignes. Généreux, nobles, ils le sont, nos discours au moins l'attestent libéralement,

(1) Il faut que chaque ami soit plus grand que l'autre ; c'est-à-dire, qu'ils soient égaux mais différents.

mais la vérité est triste. O, bienheureux Esprit que j'abandonne pour eux, ils ne sont pas toi. Toutes les considérations personnelles que nous nous permettons nous coûtent des provinces célestes. Nous vendons le trône des anges pour un plaisir court et turbulent (1).

Combien de fois devons-nous apprendre cette leçon ? Les hommes cessent de nous intéresser quand nous avons trouvé leurs limites. Le seul mal, le seul péché, est cette limitation. Aussitôt que vous rencontrez les limites de quelqu'un, tout est dit sur lui. A-t-il du talent, de l'audace, de la science ? Cela ne sert à rien. Il était hier, pour vous, attirant et captivant — une grande espérance, un océan où on pouvait se jeter.

Maintenant vous en avez trouvé les rives, ce n'était qu'un étang, et peu vous chaut de le revoir ou de ne plus le revoir.

Tout nouveau pas que nous faisons dans le domaine de la pensée réconcilie vingt faits qui semblaient discordants et les relie pour en faire des expressions différentes d'une même loi. Aristote et Platon sont considérés comme étant chacun à la tête d'une école différente. Un sage verra qu'Aristote platonise. Un pas de plus dans la pensée, les opinions divergentes se concilient, elles deviennent les deux extrêmes d'un principe, et nous ne pouvons jamais aller assez loin pour exclure une vision plus haute encore.

Gare ! quand le grand dieu déchaîne un penseur sur cette planète ! Tout court des risques. C'est comme quand une conflagration éclate dans une grande ville ; personne ne sait où on sera en sûreté ni où tout cela finira. Il n'y a pas de parcelle de science qui ne puisse être retournée sur le flanc demain ; il n'y a aucune réputation littéraire, — pas même les « gloires éternelles », — qui ne puisse être suspectée et condamnée. Les espérances les plus chères à l'homme, les croyances de son cœur, la religion des nations, les mœurs et les morales de l'humanité, tout cela est à la merci d'une nouvelle généralisation. Une généralisation est toujours un nouvel influx de la divinité dans l'esprit. C'est la cause du tressaillement qui l'accompagne.

La valeur consiste dans le pouvoir de se retrouver soi-même, qui fait qu'un homme ne peut pas être mis sur le flanc, qu'on ne peut le soustraire à aucune généralisation, mais qu'il reste debout, où qu'on le mette. Ceci ne peut s'obtenir qu'en préférant la vérité à notre précédente compréhension de la vérité ; qu'en l'acceptant vivement de quelque côté qu'elle vienne ; qu'en gardant l'intrépide conviction que nos lois, nos relations avec la société humaine, notre chrétienté, notre monde peuvent à tout instant être renversés et mourir.

Il y a des degrés dans l'idéalisme. Nous apprenons d'abord à jouer avec lui, académiquement ; l'aimant aussi fut jadis un jouet.

Ensuite, dans le tourbillon de la jeunesse et de la poésie nous voyons qu'il peut être vrai par fragments, qu'il a la réalité des étincelles. Puis son apparence devient peu à peu sévère et grande et nous voyons qu'il faut qu'il soit vrai. Il se montre moral et pratique.

Nous apprenons que *Dieu est* ; qu'il est en nous ; et que toute chose est son ombre.

(1) Il y a pourtant des êtres qui n'ont pas de limites et qu'on peut aimer toujours, ce sont ceux qui ne se cramponnent pas à eux-mêmes ni à vous, et qui, « se confiant à l'âme universelle » qui les traverse, vivent de sa vie dont le courant les porte, et non du souci d'accorder l'univers à leurs particularités par de prudentes couardises. Mais pour pouvoir aimer ces êtres, il faut être sans limite comme eux, et se fier, du même courage héroïque, à la même sagesse inconnue.

L'idéalisme de Berkeley n'est qu'un exposé imparfait de l'idéalisme de Jésus, et celui-ci, à son tour, n'est que l'exposé imparfait de ce fait que toute la nature n'est que la rapide expansion de la bonté s'exécutant et s'organisant elle-même. Il est encore plus évident que l'histoire et l'état du monde à une période donnée dépend étroitement de la classification intellectuelle qui existait alors dans l'esprit des hommes. Les choses qui sont aujourd'hui chères aux hommes le sont à cause des idées qui ont émergé à leur horizon mental, et ces pensées amènent l'état de choses actuel, comme un pommier porte ses pommes. Un nouveau degré de civilisation ou de culture révolutionnerait instantanément tout le système des occupations humaines.

(A suivre.)

NOTES SUR LES OUVRIERS D'ART

RUPERT CARABIN

Dans la *Petite Revue documentaire* que publie à Paris M. Eugène Baillet, notre confrère Rodolphe Darzens inaugure une très intéressante série d'études sur les ouvriers d'art qui requièrent désormais si vivement l'attention. Sa première chronique est consacrée à l'un des exposants de la *Libre Esthétique* et des *XX*, M. F.-R. Carabin, que sa cordialité et son inaltérable bonne humeur, non moins que son talent, ont vite rendu populaire en Belgique parmi les artistes :

« Petit mais trapu et musclé, les épaules larges sous sa veste de velours et la poitrine bombée sous le tricot, la face rose, mobile extrêmement, tantôt grave et illuminée de pensées, tantôt joyeuse et sillonnée d'éclats de rire, les lèvres et les narines sensuelles, les yeux pétillants de malice, une chevelure inculte et flottante, tel m'apparut, par un midi d'été brûlant, courant nu-pieds dans les plates-bandes du jardin de Willette, à l'Isle-Adam, Rupert Carabin, alors inconnu, aujourd'hui déjà célèbre.

C'était la première fois que je le rencontrais; mais j'avais remarqué et aimé aux Salons des *Indépendants* ses statuettes et ses médaillons de cire ou de plâtre patiné, d'un art voluptueux, d'un dessin harmonieusement souple et d'une réalité bientôt absolue. Et comme m'avait plu l'œuvre, me plut l'ouvrier, avec sa franchise ouverte, sa brutale gaieté, son intensité de vie et de travail.

Depuis cette époque déjà lointaine, j'ai revu de temps à autre l'artiste qui devait réveiller le bois et y évoquer de palpitantes figures charnelles. Et chaque fois j'ai eu la joie de voir progresser ce travailleur opiniâtre, toujours à la recherche du mieux, du nouveau, et qui a conquis enfin une belle et puissante originalité.

Car l'œuvre de Rupert Carabin est unique: aucun tailleur « d'images » moderne ne se peut comparer à cet artisan, dont les mains expertes ont modelé dans le bois d'innombrables compositions, réalités ou symboles, chairs savoureuses ou masques énigmatiques, humanités ou bestialités, plantes, fleurs, — exacte et impressionnante interprétation de la nature et de la pensée. Et l'œil frissonne d'intime plaisir au contact de ces contours délicats ou massifs, mais toujours d'une vibrante réalité, qui surgissent de l'inerte matière, touchée par le génie.

Oui, le génie: le mot, ici, n'est pas une outrance d'expression trop fréquente aujourd'hui. Car, Rupert Carabin est certainement un de ces artistes en qui luit la flamme dévoratrice des ténèbres et des ignorances et qui nous éclaire l'avenir vers lequel nous

marchons. Comme Baudelaire, dotant, suivant le mot de Victor Hugo, le Ciel de l'Art d'un frisson nouveau, Rupert Carabin évoque avec ses bois sculptés, qui doivent pourtant servir à un usage journalier, de rares sensations esthétiques qui font de lui l'égal des plus merveilleux poètes. Peut-être lui reprochera-t-on de se détacher quelque peu de son siècle pour vivre de tous les âges: et j'en suis chagrin pour ma part; mais il n'en est pas moins certain qu'il a fait œuvre durable et de cela je ne puis que m'en réjouir.

Quelques lignes biographiques ne messieront pas dans ces notes rapides qui n'ont d'autre but que de pouvoir servir à une plus sérieuse étude.

François-Rupert Carabin est né à Saverne, en Alsace, en 1862. Son père, garde forestier, demeurant à six kilomètres de Saverne, à Staubach, le petit Carabin fut, jusqu'à dix ans, élevé en plein bois, où il apprit à aimer cette artiste divine, la Nature. Et chaque jour, pour se rendre à l'école, Rupert Carabin s'en allait à travers les arbres amis, dont plus tard peut-être les troncs devaient s'ébaucher en formes quasi-humaines sous son ciseau.

Or, comme pour aller de Staubach à Saverne, où était l'instituteur, Rupert Carabin parcourait six kilomètres de forêt, il avait le emps de faire vraiment l'école buissonnière parmi buissons et ronces, se barbouillant le visage de mûres et de mérisées, et braconnant avec passion.

Ce beau temps ne devait pas durer, malheureusement; car, lorsqu'il eut dix ans, son père et sa mère vinrent à Paris, et il fut bien obligé de troquer l'instituteur savernois contre le maître d'école communal parisien, pour bien peu de temps d'ailleurs. En effet, on l'envoie à onze ans et demi en apprentissage chez un graveur en camées.

Le métier était encore bon. L'enfant ne se contenta pas de graver, il voulut apprendre à dessiner et à modeler, fréquenta le soir l'école Lequein, rue des Petits-Hôtels (devenue depuis l'école Bernard Palissy). Mais le graveur en camées voyait périliter peu à peu son commerce: en sorte qu'à dix-sept ans, au moment où il gagnait trois francs par jour, Carabin fut obligé de chercher ailleurs sa vie. Heureusement pour lui, sans doute: car s'étant mis pour vivre à faire trente-six métiers, — réparant des marbres anciens, exécutant pendant trois ans des moulages après décès pour une agence de pompes funèbres, dessinant et lithographiant des catalogues industriels, — il s'adonnait entre-temps à la joie de créer et débutait en 1884 à la première exposition des *Indépendants*, société dont il fut, avec Dubois-Pillet, un des membres fondateurs. Il exposa des médaillons (son père et sa mère), des cires, des plâtres patinés, d'un modelage délicat et parfois déjà charnel. Il fut d'ailleurs très remarqué des artistes, connu ainsi Adolphe Willette et Charles Maurin, qui lui acheta — oui, lui acheta! — ses premières œuvres, et fit mieux encore, le présenta à un amateur intelligent, M. Montandon, lequel offrit au jeune sculpteur de mettre quatre mille francs à sa disposition pour faire ce qu'il voudrait. Si vous réussissez, dit-il à l'artiste, tant mieux pour moi; sinon, tant pis pour vous.

Carabin fit une bibliothèque sculptée en plein noyer, et ce fut là sa première œuvre d'art.

Il me faut maintenant terminer cette rapide esquisse où je n'ai pu qu'indiquer le caractère de l'Art nouveau du « tailleur d'images moderne », par une sorte de catalogue de l'Œuvre de Carabin, ou

du moins par la nomenclature aussi complète que possible de tout ce que je connais de lui. De ce travail aride, quelques amis de l'art me sauront gré peut-être et cela sera ma suffisante récompense.

BIBLIOTHÈQUE. — 1890 (appartient à M. Montandon). — Ce meuble, par une disposition originale, comporte pour les deux tiers inférieurs un vaste panneau qui figure le carton dont se servent les artistes pour collectionner des estampes : deux femmes sculptées décèlent en leur nudité chaste que c'est bien là l'usage de cette partie de la bibliothèque : l'une, en effet, met en mouvement une presse lithographique ; l'autre, assise sur un escabeau, feuillette des estampes en un cartable posé sur un X. Le pied de droite du meuble se modèlera massivement en un être accroupi, la face sans pensée et presque sans contours : c'est l'Ignorance. A gauche, un monceau de masques l'un sur l'autre jetés, ceux des vices bas et déprimants. Je reconnais la *Vanité*, l'*Avarice*, la *Co-lère*, l'*Intempérance*, l'*Imbecillité*, l'*Hypocrisie*. Sur le haut de la bibliothèque, trois femmes sont différemment assises. C'est à gauche, buste renversé, tête jetée en arrière, la *Lecture badine*. A droite, songe, physionomie et gestes aux lignes pensives, la *Lecture sérieuse*. Enfin, presque au centre, trônant sur des livres entassés, la *Vérité* se mire. Maintenant des ferrures, roseaux délicats, palmes égales, et une souris rongeuse qui sert de loquet, se détachent, martelés par le bon ouvrier Servat, sur la patine du bois.

TABLE. — 1890 (appartient à M. Montandon). D'une grande simplicité, la première table sculptée par Carabin est remarquable par la grâce voluptueuse des quatre corps de femmes nues qui portent un livre fermé. Et l'artiste les a voulu placées ainsi : deux à chaque extrémité d'un des grands côtés de la table ; les deux autres ensemble, au centre du côté opposé. Chacune a son charme spécial et elles sont bien diverses par le maintien, le port des coiffures, le geste ; mais toutes sont pareilles dans la perfection du modelage qui atteint la vérité de la vie.

SIÈGE. — 1891 (appartient à M. Montandon). — Une femme accroupie, le bras gauche soutenant, par la main posée à terre, le corps ployé sous le poids d'infolios larges et lourds qui chargent la nuque et que le bras droit replié aide à maintenir en équilibre. Des contours admirablement musclés, d'une chair savoureuse et qui palpite.

SECRÉTAIRE. — 1891 (appartient à M. Montandon). — D'une structure moins composite que sa première bibliothèque, mais d'un art non moins raffiné, ce petit meuble est un des chefs-d'œuvre de Carabin. Les panneaux du bas sont d'une grande simplicité : des ferrures de Servat, une grenouille, des rossaux et un iris s'y appliquent. A gauche, tout contre le meuble, un corps grêle de fillette dont les doigts de la main droite sont mordus par les dents d'un masque grimaçant : c'est la *Curiosité punie*. Sous ses pieds s'épanouissent des lotus, tandis qu'à droite un lierre prend racine, monte et va s'enguirlander sous le panneau supérieur qui forme une sorte de coffret. Une figure de femme, l'*Indiscrétion*, se penche sur ce panneau où sont représentées : à droite, fuyant vers l'arrière-plan sur sa roue mobile, la *Fortune* qui sème des pièces d'or tombant d'un sac crevé, richesse d'où naît la joie et la discorde : deux femmes en effet, à gauche, au premier plan, se prennent aux cheveux, tandis qu'au fond des flammes d'incendie se développent. Et Carabin a voulu aussi symboliser ce qu'une lettre peut apporter de nouvelles plaisantes ou pénibles.

TABLE. — 1892 (appartient à M. Galimard). — Bien plus banale certes que celle dont Carabin apporta d'abord la maquette — tou-

jours inexécutée — à M. Galimard qui n'en put supporter l'intense originalité. Quatre figures de femmes représentant les quatre éléments forment les pieds. Même disposition que pour la table de M. Montandon. L'eau s'écoule par la bouche d'une des femmes et forme, constituant l'entablement, une nappe liquide que reçoit la Terre dans son sein tendu. Une vierge ailée, la chevelure s'envolant, symbolise le *Vent* et le *Feu* lui brûle les ailes.

SIÈGE. — 1892 (appartient à M. Galimard). — Sur son écheline courbée en sorte que la tête touche presque aux genoux, une femme porte une moitié de sphère céleste évidée. L'accablement du corps accroupi est total : les bras sur lesquels il s'arcoute ploient sous la charge et la tête, tournée vers la gauche, semble chercher de l'air.

FAUTEUIL. — 1893 (appartient à M. Montandon). — Un des meubles les plus originaux que conçut Carabin. Dos à dos deux femmes agenouillées : l'une penchée en avant, les mains à terre, porte le siège, une planche large et forte ; l'autre dressée, souriante, les seins saillants, la main gauche au-dessus de la tête, soutient le dossier très haut sur lequel s'éparpille sa rayonnante chevelure. Deux chats aux attitudes câlines, aux poils longs et soyeux, forment les bras du fauteuil : l'un regarde vers des lointains chimériques, tandis que l'autre, placé en sens contraire, plus positif, lève sa tête vers le haut du dossier, où deux souris — forgées par Servat — rongent de leurs dents minces les rubans qui soutiennent un coussin de soie historique.

ECRAN. — 1893 (appartient à M. Montandon). — Un chat encore, dressé le long du cadre qui contient une étoffe brodée de fleurs légères, joue de ses pattes agiles avec le feu. En haut, à gauche, une branche de volubilis forgée par Servat.

COFFRE A BIJOUX. — 1893 (appartient à Arsène Alexandre). — Ce coffre est posé sur un tronc d'arbre contre lequel une femme, la Tentation, se lie les bras et les mains avec ses propres cheveux ; figure d'un art troublant et d'exécution impeccable, une des plus belles peut-être qu'ait évoquées Carabin. Le panneau du coffre comporte une composition curieuse dont le sens sera : *L'art refusant la richesse*. C'est au premier plan une femme assise tenant en main une statuette, tandis qu'apparaît derrière elle la *Fortune* qui apporte de l'or ainsi que toutes les joies qui en résultent : et voici une table servie où se dresse un faisan ; voici une voiture avec le cocher et le groom en livrées luxueuses ; voici le château princier.... Mais la femme à la statuette, d'un signe de tête refuse, tandis que devant elle, un homme — le sien — sculpte la porte d'une demeure rustique. Une limace qui forme la serrure, et une branche de lierre placée sur le côté gauche du coffre, sont en fer forgé par Carabin lui-même.

COFFRET A SECRETS. — 1894 (appartient à M. K...). — Je ne saurais le décrire mieux que ne l'a fait l'artiste lui-même dans le catalogue du Salon du Champ de Mars de l'année dernière :

« Ce meuble, écrit-il, destiné à recevoir des papiers confidentiels, symbolise « *La garde du Secret* ».

« Les deux grandes figures placées de chaque côté représentent la communication du « *Secret* ».

« Dans le bas-relief supérieur une figure de femme tient sur ses genoux un coffret renfermant le « *Secret* » que l'aident à garder trois autres personnifications :

« *L'Oisiveté*, qui empêche la plupart des hommes à pénétrer les arcanes ;

« *L'Écriture*, qui transmet les secrets d'âge en âge, et

« *La Mort*, qui les ensevelit à jamais.

« Cette idée de la Mort est plastiquement figurée par un fluide « fantomatique qui, peu à peu, se dégage des cheveux que peigne « et lisse la femme assise.

« Le bas-relief inférieur montre en une forêt « *Le Passé* » qui « s'enfonce dans l'ombre.

« *Le Présent*, qui est la gaieté et la folie.

« *L'Avenir*, qui arrive avec le soleil levant et qui apporte la « fleur, promesse du fruit.

« La décoration générale se complète par un cep de vigne « vierge exprimant le mystère de la « culture »; un pied de « bardane, le mystère de la « médecine »; les ferrures sont un « serpent qui se dépouille, symbole du « renouveau »; et une « branche de violette, symbole de « discrétion et de modestie »; « la clef, une chenille, symbole du mystère de la « transformation « animale. »

VITRINE. — 1895 (appartient à la Ville de Paris). — Voici l'œuvre la plus considérable de Carabin, celle qui représente jusqu'ici son plus long effort et où se sont affirmées ses qualités maitresses : hardiesse et ingéniosité de l'invention, que dénotent l'architecture générale du meuble et les symboles choisis pour son ornementation ; sûreté et harmonie de l'exécution, qui donnent aux figures évoquées dans le bois le relief des sensations neuves et inépuisables.

Cette vaste vitrine, destinée au musée Galliera, est faite pour être vue de tous côtés : elle est heptagone, ayant trois pans sur l'une de ses faces et deux sur l'autre, ces deux faces étant réunies par deux larges montants sculptés dont les motifs sont : *le Métal et la Céramique*.

Les deux figures qui supportent la face à trois pans de la vitrine représentent, l'une le *bois dur*, l'autre le *bois tendre*; et deux branches, la première de chêne, la seconde de bouleau, s'étendent le long des portants.

A la partie inférieure de la face opposée, une figure massive, vue de dos, au bras écarté, dont la tête disparaît dans la masse du bois, symbolise la *PIERRE*.

Et c'est ainsi que cette vitrine, destinée à contenir des objets d'art, de bois, de pierre, de métal ou de grès, incarne dans de belles formes pour l'œil du passant-amateur, les matières premières que l'artisan façonnera selon son goût et son plaisir. »

M. Darzens termine cette attachante description par la nomenclature des menus objets d'art : cires, étains, bois, grès, plâtres, bronzes que la fantaisie de l'artiste a semés le long de sa vie. Plusieurs d'entre eux, notamment le *Vide-poches à l'araignée*, les *Chouettes*, la *Chauve-Souris*, la *Femme au bilboquet*, le *Masque de Carabin*, etc. ont été exposés à Bruxelles.

L'AMATEUR

Notre spirituel confrère Arsène Alexandre trace dans le *Figaro* ce portrait (ressemblance garantie) de l'« Amateur », l'un des fléaux actuels de l'art :

L'amateur est un microbe. Il peut être défini ainsi : un personnage qui se mêle de ce qui ne le regarde pas, et qui est sans excuse de le faire, possédant d'autres moyens d'existence. L'amateur s'est occupé de tout, il est partout. Sa multiplication est d'assez fraîche date, mais il a eu le temps de causer les plus grands et les plus irréparables ravages. Il est le produit du désœuvrement des gens riches et de la nonchalance et du manque de dignité des artistes professionnels.

Son ridicule, pour ne pas dire son crime, est d'avoir cru et d'avoir maintenant fait croire à toute la foule que toute œuvre d'art et de pensée est facile à accomplir, et qu'il suffit de s'y mettre un matin, en s'éveillant. Il a tâté timidement le terrain, s'est faufilé humblement, se frottant avec bonheur aux gloires qui voulaient bien permettre quelques familiarités. Puis, après quelques essais, encouragés par les sceptiques, les vaniteux ou les intéressés, lorsqu'il a vu que les artistes et les écrivains, « ce n'était que cela » — et comme il avait raison ! — il s'est dit : « Qu'est-ce qui m'empêche d'en être, mais en plus chic? »

Et il s'est peu à peu étalé ; il a loué des salles de théâtre, payé des imprimeurs, obtenu des admissions aux Salons après avoir fait antichambre dans les Cercles. Mais il régente maintenant ; il critique et morigène, fait des pactes de réputation, occupe des places, encombre le livre, l'exposition de ses faciles niaiseries. Ses enfants s'y mettent et seront à leur tour des amateurs. Il sera professeur demain, et il réalisera son rêve, qui est de devenir riche — une fois de plus — en vendant ce qu'il appelle ses œuvres.

Car l'amateur ne donne pas ce qu'il fait : où serait la sanction, et ne dirait-on pas que cela n'a point de valeur ? Les artistes de profession s'en plaignent maintenant ; ils rient jaune ; ils ont compris trop tard, c'est fort bien fait.

Or, l'amateur a créé le cabotinage, que l'on croyait depuis longtemps arrivé au paroxysme, alors que ce n'était que jeux d'enfants. Au près des extraordinaires cabotins qui sont les amateurs, les pauvres mentons-bleus, les sympathiques « mastuvu » sont de pures violettes. L'amateur se fait annoncer frénétiquement, pas une ligne de lui ne doit passer inaperçue ; il est malade tant qu'il n'a pas sa photographie rue de Rivoli ou son instantané dans une revue à images.

L'amateur envahissant et despotique ne sait pas ce qui est beau. Il ne l'a jamais su. Il a pris le jargon des ateliers pour de la pensée, et l'excentricité facile pour du génie. N'était-ce pas, d'ailleurs, pour ce cabotin du monde, le moyen le plus sûr d'être vite remarqué ? En tout il manque de goût et de tact. Affolé, il a couru d'école en école, et d'imitation en imitation. Son instinct ne l'a jamais trompé, et partout il a su exhumer les affectations et les choses malsaines pour en faire son culte d'un moment.

Il regarde comme une marque d'infériorité de s'enthousiasmer comme une bonne vieille bête pour les forts esprits et les belles œuvres consacrées. C'est lui qui a honni, au profit de l'hortensia bleu qui est fait avec de la chimie, la rose qui est faite avec de l'air, du soleil et du bon Dieu, toutes choses irrespirables pour ses narines subtiles.

Toutes les folies, toutes les cocasseries, il les a tentées ou les tentera bravement, car il est incapable d'être simple et de revenir à la santé. Il faudrait revenir à la modestie et au silence. L'envahissement de sottise, l'océan de prétention qu'il a créés, ne peuvent être endigués.

VENISE A BRUXELLES (de 10 heures du matin à minuit). — Entrée : 1 franc, 50 centimes pour les enfants âgés de moins de 7 ans. — Concerts : de 4 à 11 h. 1/2, mandolinistes ; de 5 h. 1/2 à 7 heures, harmonie des Bersaglieri ; de 7 à 8 h. 1/2, chœurs italiens ; 8 1/2, orchestre du Grand-Opéra de Milan ; entre les deux parties de ce concert, chœurs ; de 10 à 11 h. 1/2 du soir, harmonie des Bersaglieri et chœurs alternant. Théâtres : à partir de 4 heures, les Marionnettes ; à 8 heures, les Variétés et le Casino Veneziano. Dimanche, matinée, à 4 heures, orchestre du Grand-Opéra de Milan.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LES MOULAGES. — CERCLES, par R.-W. Emerson (traduction inédite), (suite). — CONFESSIONS. Notes autobiographiques, par Paul Verlaine. — CATULLE MENDÈS. — PETITE CHRONIQUE.

Les Moulages.

Le Musée du Cinquantenaire à Bruxelles est celui des musées belges où de temps à autre on arrange et l'on classe quelque chose. Si telle section — celle de l'art japonais — est déplorablement tenue, telle autre prouve qu'on travaille. Le hall des moulages profère des œuvres belles et l'idée d'édifier le fronton du Parthénon et de le meubler de ses statues est peut-être la meilleure qu'un conservateur brabançon ait eue depuis 1830.

Toutefois, on est loin de compte, si même dans le département des plâtres on croit ne pas avoir commis d'erreurs grossières. La principale c'est de n'avoir point patiné les monuments et les statues. L'ensemble fait mal à l'œil et hurle de blancheur. On se suppose en un chantier de construction ; on cherche à terre des râpes et des truelles. De la craie et du plâtre faisant suite à du plâtre et de la craie. Si encore on avait quelque beau ton bleu de ciel pour servir de fond à ces

crudités, mais on ne voit partout que barres de fer, rosaces de verre, cloisons en bois, étiquettes veules et mal fichues. Si l'on n'avait constaté, en entrant, que l'on se trouve dans un musée, on pourrait se croire en un débarras gigantesque.

Le principe devrait être : reproduire le plus exactement l'original, non pas seulement dans son dessin mais dans sa couleur. Toutes les œuvres où le temps a passé arrivent à une teinte cendreuse délicate, tantôt tirant sur le noir, tantôt sur le brun. Deux monuments antiques juxtaposés ne se nuisent jamais, à cause de leur nuance. Les siècles les uniformisent. Ils ont presque même robe et même manteau. Que la coupe en soit romane, gothique ou renaissance, qu'importe : ils peuvent voisiner.

A Paris, les deux ailes du Trocadéro ont été converties en musée. D'abord on les avait affectées à la sculpture comparée (égyptienne, assyrienne, grecque, byzantine, romaine, gothique et renaissance) ; peu à peu on les destine à l'unique sculpture française depuis Charlemagne jusqu'à la période moderne.

Dans la première aile, les objets sont montrés — à part quelques portiques d'église (Avalon, Autun, Dijon) — en leur crayeuse et poudreuse blancheur ; dans la seconde, statues et monuments teintés de gris ou de bistre, réalisent des ensembles illusionnants au point que l'on se croit transporté en des cours de cloître, ou des

parvis de cathédrales. Le morceau de monument renseigne sur l'œuvre entière ; il participe à sa longue vie de siècles ; on se l'imagine vraiment usé. Grâce à sa couleur vieille, on admet les cassures et les meurtrissures, tandis que rien n'est plus illogique que de présenter une œuvre toute neuve et toute fraîche et de teinte immaculée, avec des bras coupés, des balafres dans le visage et des vêtements rongés. Au Cinquantenaire, une statue de l'Acropole a même dehors que des stalles en bois, ou des lutrins en cuivre, ou des fonts baptismaux en bronze ou en étain. L'important en toute œuvre d'art c'est la matière dont elle est faite : une belle forme sort différente du marbre ou de l'airain. Il faut donc que dans les reproductions on se puisse rendre compte de la matière d'où l'œuvre est tirée.

Mais n'y eût-il que la seule raison de la diversité, elle suffirait à faire admettre par tout homme de goût, le principe de la patine et de la coloration des moulages. L'expérience tentée au Trocadéro semble décisive. Le plâtre nu et cru ne s'excuse que pour telle ou telle statue grecque de l'époque de Praxitèle ou de Scopas. Il est nuisible soit pour les reproductions des frises médiévales, des frontons byzantins, des balustres renaissance et des hauts ou bas-reliefs romans ou gothiques.

Un point sur lequel il nous plaît encore d'insister, c'est sur le manque ou l'insuffisance de renseignements confiés aux cartouches. Le catalogue du Musée n'existant pas, les inscriptions et les indications devraient être d'autant plus nombreuses et nettes. Or, à chaque pas elles font défaut. On se demande pour quelle occasion le préposé aux étiquettes ménage sa science et si vraiment la peur qu'il a de dater ou de commenter d'un nom ou d'une notice une œuvre d'art, n'est point l'indéniable preuve d'une incompétence foncière. Nous avons déjà signalé, en parlant de la collection japonaise, l'ânerie affichée au bas de quasi chaque estampe. Cette ignorance empiétrait-elle et s'étendrait-elle aussi aux moulages !

Et qu'on ne nous accuse pas d'exagérer : même lorsqu'en Belgique une commission de Musée semble se remuer un peu, elle reste si en retard quand même sur ce qui s'accomplit chez nos voisins, que le devoir des journaux d'art est de la talonner sans cesse. L'inertie nationale, la marche hannetonnière, on ne les constate nulle part avec une telle flagrance, qu'au Cinquantenaire et dans la rue de la Régence.

CERCLES ⁽¹⁾

PAR R.-W. EMERSON

(Traduction inédite.)

La conversation est un jeu de cercles. En conversation nous déracinons les *termini* qui bornaient de tous côtés les terrains vagues du silence.

On ne peut pas juger les interlocuteurs par l'esprit général qui domina les discours, même lorsqu'ils l'exprimèrent sous l'impression de cette pentecôte. Demain ils seront redescendus de ces sommets. Demain vous les trouverez courbés sous le vieux bât. Pourtant il faut jouir de la flamme aiguë tant qu'elle éclaire nos murailles.

Quand chaque nouvel orateur fait surgir une nouvelle lumière, et nous délivre de l'oppression du précédent, pour nous dominer à son tour par la grandeur et la forme exclusive de sa pensée, et nous abandonner enfin à un autre libérateur, nous croyons retrouver nos droits, nous nous sentons devenir des hommes. O combien de vérités profondes, que les siècles et les espaces immenses seuls peuvent réaliser sont indiquées par le simple énoncé de chaque vérité !

Aux heures ordinaires la société repose froide et statuesque. Nous sommes tous à attendre, l'esprit vide, — sachant peut être qu'il pourrait se remplir, — entouré de puissants symboles qui ne nous apprennent rien et ne nous sont pas des symboles mais des jouets et une prose triviale. Alors vient le dieu qui convertit les statues en hommes ardents, qui d'un éclair de ses yeux réduit en cendres le voile qui cachait toutes choses ; et le sens des meubles eux-mêmes, des tasses et des plats, des chaises des horloges et du ciel de lit, devient manifeste. Les faits qui se dressaient si gigantesques dans le brouillard d'hier — propriété, climat, éducation, beauté personnelle et d'autres semblables — ont étrangement changé de proportion. Tout ce que nous avons cru stable tremble et vacille : littérature, villes, climats, religion quittent ce qui leur servait de base et sous nos yeux entrent en danse. Et pourtant, ici encore, se glisse la rapide prudence qui nous fait faire un retour demi-circulaire sur les choses et nous dit que si le verbe est excellent, meilleur encore est le silence, qui lui fait honte.

La longueur du discours indique la distance intellectuelle qui existe entre l'orateur et l'auditeur. S'ils se comprenaient parfaitement sur un sujet quelconque, il serait inutile de traiter ce sujet entre eux. S'ils étaient d'accord en tous points, aucune parole ne serait supportable.

La littérature est un point situé en dehors de notre cercle quotidien, et autour de ce point nous pouvons décrire un nouveau cercle. La littérature nous sert à atteindre un sommet d'où nous puissions dominer notre vie actuelle, et la diriger. Nous ne nous remplissons la tête de sagesse ancienne, nous ne nous installons, du mieux que nous pouvons, en des maisons grecques, puniques, romaines, que pour mieux voir nos maisons et nos coutumes françaises, anglaises et américaines.

De même nous jugeons mieux la littérature quand nous sommes au milieu d'une nature sauvage, ou dans le tumulte des affaires, ou quand nous la regardons du haut d'un beau sentiment religieux. On ne voit pas bien un champ quand on est au milieu. Il

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

faut à l'astronome la base de son diamètre de l'orbite terrestre pour qu'il puisse calculer la parallaxe d'une étoile.

C'est pour cela que nous aimons le poète. Tous les arguments, toute la sagesse ne se trouvent pas dans l'Encyclopédie, ou dans les traités de métaphysique ou dans les corps de doctrine, mais bien dans les sonnets et dans les pièces de théâtre.

Attaché à ma besogne journalière, je suis enclin à continuer mes vieilles habitudes et je ne crois pas aux forces réparatrices, au pouvoir qui change et qui réforme. Mais voilà que quelque Pétrarque ou Arioste, grisé du vin de son imagination, m'écrit une ode ou un roman vigoureux, animé, plein d'action et de pensée hardie. Ses notes aiguës m'enflamment et m'éveillent, elles brisent la chaîne de mes habitudes, j'ouvre les yeux sur mes propres possibilités. Il flanque des ailes à tous les vieux bahuts de la terre, contenant la fragile verroterie de nos précédentes combinaisons, — et une fois de plus je me trouve capable de choisir un chemin plus droit entre la théorie et la pratique.

Il nous est tout aussi nécessaire de pouvoir regarder de haut la religion des sociétés. Nous ne voyons jamais bien le christianisme si nous nous mettons au point de vue du cathéchisme : mais peut-être le verrons-nous beaucoup mieux si nous le regardons du milieu d'une prairie, d'une barque sur un étang, ou en écoutant chanter les oiseaux dans les bois. Purifiés par les éléments, par la lumière et par le vent, baignés dans la mer des belles formes que les champs nous offrent, nous aurons peut-être la chance de jeter un coup d'œil juste derrière nous sur les biographies.

Il est légitime que l'histoire du Christ soit chère au meilleur de l'humanité; pourtant, n'y eût-il jamais parmi les jeunes philosophes élevés dans le christianisme, des âmes que réjouissent ce courageux mot de saint Paul : « Alors le Fils aussi sera soumis à Celui qui tient toute chose en dessous de lui, afin que Dieu puisse être tout dans tout. » Si grands et si bienvenus que soient les mérites et les vertus personnelles, l'instinct de l'homme se précipite avidement vers l'impersonnel et l'illimitable — et il s'arme joyeusement de cette généreuse parole de leur propre livre pour secouer le dogmatisme des bigots.

On peut concevoir le monde naturel comme un système de cercles concentriques, et de temps en temps nous apercevons dans la nature de petites dislocations qui nous avertissent que la surface où nous sommes n'est pas un plan ferme et fixé, mais bien un plan glissant. La multiple ténacité des propriétés de tous ces corps, travaillés par la chimie, par la végétation, les lois qui traversent les métaux, les animaux, et qui semblent en faire des choses éternelles, existant pour elles-mêmes, — tout cela ne sont que des moyens, tout cela ne sont que des mots divins, aussi fugitifs que d'autres mots.

Le naturaliste, le savant qui a étudié le poids des atomes ou les affinités chimiques, a-t-il exploré toute sa science s'il n'a pas découvert la loi profonde dont ces faits ne sont qu'une constatation partielle et approximative : la loi en vertu de laquelle les semblables s'attirent; cette loi qui fait que le bien qui vous appartient gravite de lui-même vers vous et n'a pas besoin d'être péniblement poursuivi. Et pourtant, cette constatation n'est qu'approximative à son tour, elle n'est pas absolue. L'omniprésence d'une loi plus haute encore est un fait supérieur. Il n'est pas nécessaire que les amis et les faits soient attirés les uns vers les autres à travers des canaux souterrains, subtilement creusés, car à les biens considérer, ces choses procèdent d'un même enfantement

de l'âme universelle. La cause et l'effet ne sont que les côtés différents d'un fait.

Le même et éternel procédé aligne tout ce que nous appelons vertu et éteint chacune d'elles à la lumière d'une vertu meilleure. Le grand homme ne sera pas prudent dans le sens populaire du mot; toute sa prudence sera autant de pris sur sa grandeur. Mais il faut que chacun, quand il sacrifie la prudence, sache à quel dieu il la sacrifie : si c'est au plaisir ou à la paresse, il vaudrait mieux pour lui qu'il continue à être encore prudent; mais si c'est à une grande confiance — alors celui-là peut bien sacrifier ses mules et ses paniers qui peut les remplacer par un chariot ailé. Geoffrey met ses bottes pour traverser les bois afin d'être préservé de la morsure des serpents. Aaron ne pense jamais au péril. Depuis de longues années, aucun d'eux ne rencontre d'accident. Et pourtant, il me semble que chaque précaution que vous prenez contre un péril semblable vous rend sujet à ce péril. Je suppose que la plus haute prudence est en fin de compte la plus minime des prudences. Ceci est-il un saut trop rapide du centre à la circonférence? Pensez à toutes les occasions où vous retomberez dans de pitoyables calculs avant de vous reposer dans un grand sentiment, avant de faire de la limite atteinte aujourd'hui un nouveau centre. Pensez encore que la plus généreuse bravoure que vous puissiez avoir en ce sens est familière aux plus humbles. Les petits et les pauvres ont leur façon d'exprimer aussi bien que vous les derniers sommets de la philosophie. *Blessed be nothing* (Bienheureux rien) et « pires sont les choses mieux ça vaut » sont des proverbes qui expriment le transeendantalisme de la vie ordinaire.

La justice d'un homme est injustice pour un autre, la beauté pour l'un est laideur pour l'autre, la sagesse de l'un est la folie de l'autre, cela dépend de l'élévation à laquelle chacun se place. L'un croit que la justice consiste à payer ses dettes et abhorre sans mesure celui qui néglige ce devoir et qui fait attendre ses créanciers de façon gênante. Mais celui-ci a sa propre méthode de juger les choses et il se demande : Quelle est la dette que je dois payer la première? la dette au riche ou la dette au pauvre? la dette d'argent ou la dette de pensée à l'humanité, la dette de génie à la nature? Pour vous, ô changeur! il n'y a pas d'autre principe que ceux de l'arithmétique. Pour moi, le commerce est d'une importance relative; l'amour, la confiance, la sincérité de caractère, les aspirations de l'homme, tout cela est sacré; et je ne peux pas comme vous détacher un devoir de tous les autres et consacrer mécaniquement mes forces aux paiements en argent. Laissez-moi marcher, aller en avant; vous verrez que, lentement, le progrès que fera mon caractère liquidera toutes ces dettes sans faire d'injustice à des réclamations plus hautes. Si un homme dévouait sa vie à payer ses notes, cela ne deviendrait-il pas une injustice? N'a-t-il que des dettes d'argent? Et toutes les autres réclamations, tous les droits que la généralité a sur cet homme doivent-ils être abandonnés jusqu'à ce qu'il ait payé son propriétaire et son banquier?

Aucune vertu n'est finale; toutes sont initiales. Les vertus d'une société deviennent des vices pour un saint. Ce qui effraie dans les réformes, c'est qu'on découvre qu'il faudra jeter ses vertus ou ce qu'on a été vertueux, dans le même puits où moisissent déjà nos vices plus grossiers.

Pardonnez ses crimes, pardonnez aussi ses vertus,
Ces fautes mineures à moitié converties en bien.

La plus haute influence des minutes divines c'est d'abolir aussi

notre contrition avec tout le reste. Je m'accuse tous les jours de négligence et d'inutilité; mais quand ces vagues de Dieu me traversent, je ne compte plus le temps perdu. Je ne proportionne plus mon perfectionnement possible au temps qu'il me reste du mois ou de l'année; car ces moments confèrent une espèce d'omniprésence ou d'omnipotence qui n'a rien à faire avec la durée et qui nous pénètrent du sentiment que l'énergie de l'esprit se mesure à l'œuvre à créer, sans condition de temps, au-dessus du temps.

Et c'est ainsi, s'écrie certainement un de mes lecteurs, c'est ainsi, ô philosophe des cercles! que vous arrivez à un magnifique Pyrrhonisme, à l'équivalence et à l'indifférence des actions, et que vous pourriez nous enseigner que *si nous sommes vrais*, nos crimes pourraient devenir les pierres vivantes avec lesquelles nous pourrions construire le temple du vrai dieu.

(La fin au prochain numéro.)

CONFESSIONS

(Notes autobiographiques), par PAUL VERLAINE. — Portrait par Anquetin. — Paris, Publications du *Fin de Siècle*.

Dans son dernier livre, le pauvre Lélian ouvre son âme et, non sans mélancolie, en cette langue flexible et douce faite de nuances et, de demi-teintes, il raconte son enfance, ses tristesses d'écolier, les déboires de son adolescence. Et consciencieux en ces « notes » jusqu'à ne vouloir omettre aucun détail, il s'excuse sur ses erreurs et ses faiblesses de jadis — et de naguère! — qu'ingénument il confesse. Il nous initie même à la vie troublée que lui valut une courte union, si impatientement désirée, et dont l'idyllique épisode se déroule sur le fond tragique des événements de 1870. Le volume est passionnant comme un roman et, pour tous ceux qui aiment et qui admirent le poète auquel, tout récemment, dans l'enquête ouverte après la mort de Leconte de Lisle, nombre d'écrivains consultés attribuaient la première place parmi les ciseleurs de vers d'aujourd'hui, il offre un intérêt touchant et séducteur.

Les aveux du poète sont semés d'anecdotes attachantes, de renseignements littéraires inédits. Détachons ce joli portrait d'après nature de Sainte-Beuve, qui donna en raccourci une idée de ce curieux volume de souvenirs dans lequel la personnalité de l'autobiographe s'efface constamment pour laisser passer les événements — et les hommes : « Je le vois encore, avec sa tête d'où l'embonpoint de l'âge avait chassé la laideur initiale; chauve, rasé, aux petits yeux un peu à la chinoise, au rictus fin encore plus que malin, quoique bien malin déjà. Calotté de noir velours, tout de flanelle blanche habillé, en raison de rhumatismes (hélas! je devais connaître cela par la suite), il avait l'air d'un pape hétéroclite dans son immense fauteuil. Avec cela une réelle très latente mélancolie de séminariste plutôt janséniste et d'un amoureux rétrospectif et plein de souvenirs soigneusement cachés... C'était à mes yeux plutôt encore l'homme de *Volupté* que l'écrivain, si savoureux encore, mais non sans des dessous bien étranges, des derniers *Lundis*, et je me prenais, en contemplant cette figure mi-voltairienne, mi-cléricale et par-dessus tout, et en dépit de tout, poétique à sa manière bien sienne, intime et pénétrante entre toutes, à me redire mentalement, à la face de celui qui les avait faits, ces vers « libres » attribués à un petit garçon

dans l'extase d'un prompt destin d'exilé deux fois et par la politique d'un père et par sa propre chancelante pauvre santé :

Mon Dieu, rendez-nous la mer
Et la montagne Saint-Pierre
Et notre petit jardin
Et grand'maman le jasmin.

Il parlait d'une voix dont l'intonation m'échappe aujourd'hui, mais autant qu'il pourrait m'en souvenir de si loin, après une seule audition, notez le bien, claire plutôt que haute, mesurée, pesée plutôt que lente positivement. Il nous dit des choses charmantes dans une langue courante avec du pittoresque, tel un ruisseau sur des herbes et des cailloux, des souvenirs sans trop d'anecdotes. Il parlait de Victor Hugo avec une réserve admirative que l'auteur des *Châtiments* plus que celui des *Rayons et les Ombres* ne professait guère à l'égard de celui des *Consolations* comme je pouvais dès lors et puis depuis m'en convaincre dans maintes conversations tenues entre le grand homme et ce moi chétif...

Quant à nous et à nos débuts, il nous félicita gentiment, point trop paternellement, plutôt avunculièrement (le mot n'est pas de moi). Ses critiques bienveillantes s'exerçaient de préférence sur mon abus des grands mots en K et en Y et en Ç, vestige de lectures trop juvénilement convaincues de Leconte de Lisle. Pourtant, en dépit des Tchandra et des Çurya qui s'y trouvaient de trop à son avis, et au mien... d'aujourd'hui, il aimait la pièce « Çavitory » :

Ainsi que Çavitory faisons nous impassibles
Mais, comme elle, dans l'âme ayant un haut dessein!

L'entretien ayant dérivé légèrement vers la vie privée (comment pouvait-il en être autrement avec Joseph Delorme? et comme je lui parlais de mes projets de mariage, sans enthousiasme ni, je le crois, sans causticité, il « conclut » par ces mots, — ou ce mot :

— C'est à voir, c'est à voir! »

N'est-ce pas charmant d'ironie fine et de précision dans le trait?

CATULLE MENDÈS

Catulle Mendès, qui vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur, ce qui a fait dire à tout le monde : « Comment! il ne l'était pas encore? » racontait dernièrement ses débuts dans la vie littéraire. L'histoire est touchante et doublement intéressante, puisqu'elle met en scène, outre l'auteur de *Philomela*, du *Roi Vierge* et des *Mères ennemies*, un écrivain dont il a été beaucoup parlé ces derniers temps : Henry Murger.

« J'arrivais de ma province. Les gens qui exagèrent mon grand âge apprendront avec déplaisir que je n'avais guère que seize ou dix-sept ans. Ex-rédacteur en chef de deux journaux littéraires, j'avais déjà fait jouer du vaudeville sur le théâtre de Toulouse; mais à Paris, je n'étais pas célèbre du tout, (cela m'étonna un peu, me souvenant de l'attention que j'éveillai le long des allées Lafayette), et je n'y connaissais personne. Tout petit, perdu parmi tant de gens qui passent, j'avais pour seul moyen vers la gloire une lettre d'introduction auprès d'Henry Murger. Elle m'avait été donnée par un de ses très vieux amis, compagnon de jeunesse au Quartier Latin, qui avait exilé en province le regret de ses rêves déçus. Il s'appelait Rivet. (C'est l'an dernier qu'il est mort, très vieux, très vieux. Un intelligent et excellent homme. Ma meilleure joie, quand je traversais Toulouse, c'était d'aller lui serrer la

main.) Sa lettre dans ma poche, mêlée à des manuscrits, je m'enquis tout de suite de la demeure d'Henry Murger. Il n'était pas facile à trouver. Lui, qu'à cause de sa renommée je m'imaginai triomphant, heureux, riche, — de loin on a de ces illusions! — lui que je rêvais logé dans un appartement somptueux, il allait de domicile en domicile, fuyant la meute acharnée des huissiers. Enfin, — ce fut, je pense, Albert Glatigny qui me fournit ce renseignement, — j'appris que je pourrais le voir, les matins, vers neuf ou dix heures, à l'entresol d'une maison de la rue Neuve-Bossuet. Elle n'existe plus, cette rue. Elle était tout proche de la rue des Martyrs. Je vis au delà d'une grille, une cour; et, dans la maison, un escalier grimpait tout droit jusqu'à l'entresol. Je tremblais d'émotion en montant les marches. J'allais voir cet homme célèbre! Comment me recevrait-il? Que dirait-il de mes poèmes, de mes contes? Et, mes illusions persistant, j'étais à peu près persuadé que j'allais le trouver dans du luxe et de la joie, au lendemain peut-être de quelque fête d'amour et de poésie! Une petite porte. Pas de sonnette. Je frappai, timidement. On ne vint pas ouvrir. Comme j'avais envie de m'en retourner! Mais il faut avoir du courage. Je frappai plus fort. « Hein? quoi? qui est là? » Je balbutiai je ne sais quelles paroles. Il y eut un bruit de clé dans une serrure : « Attendez, je me recouche. » Puis, de plus loin : « Entrez! » J'ouvris la porte, j'entraï. D'abord, je ne vis rien du tout, les volets étant clos; puis, dans une demi-obscurité, ce fut, vaguement, une pièce assez vaste, au plafond bas, quelques chaises éparses, des gravures aux murs gris, et tout au fond, dans un coin, non pas sur un lit, mais sur quelque chose qui ressemblait à une banquette d'antichambre, une tête barbue qui se levait d'entre un désordre de draps pâles. Oh! est-ce que c'était Murger! Il me dit : « Ouvrez la fenêtre. » J'obéis, tout frissonnant; le plein jour entra. Je vis toute la grande chambre presque vide, et un homme, assis, les draps repoussés, en manches de chemise et en pantalon noir, sur le damas de laine rouge d'une banquette à clous de cuivre. Sans doute il avait dormi là, pas tout à fait déshabillé. Je me rappelle un visage un peu gras, très doux et très désolé, avec des lèvres pâles sous le grisonnement de la moustache, et des yeux gros, mouillés, sans lueurs, pleins du vague du sommeil, ou de choses éteintes. Il me regardait, l'air un peu surpris. Je lui tendis, d'une main vacillante, la lettre de Rivet. Il la prit, me fit signe de m'asseoir, la décacheta, la lut. Puis, l'ayant jetée sur les draps, il me regarda encore, très longtemps, sans parler. Je sentais son regard plutôt que je ne le voyais, car je tenais ma tête baissée, n'osant ni remuer, ni dire une parole. Enfin :

— Alors, me demanda-t-il, vous venez à Paris pour faire de la littérature?

Il y avait dans sa voix un peu rauque, douce pourtant, je ne sais quelle méchanceté ironique et, à la fois, une grande, grande, profonde désolation. Je répondis, mon cœur si serré que je ne le sentais pas battre :

— Oui, Monsieur... oui... et si vous pouviez... si vous aviez la complaisance de...

Je lui tendais mes manuscrits, noués d'une faveur rose, comme des lettres d'amour.

Il se dressa brusquement, saisit les papiers, les déchira, les jeta par la fenêtre; puis, allant et venant par la chambre, l'allure et la voix brutales :

— Voulez-vous foutre le camp dans votre pays, tout de suite, gamin! et ne jamais revenir!

Épouvanté, je m'étais enfui vers la porte. Je disais : « Oui,

oui... je vous demande pardon... Monsieur... je ne savais pas, je m'en vais... » Mais il me prit par l'épaule, sans rudesse, m'amena vers la banquette, s'assit, me fit asseoir à côté de lui, d'une lente pesée, et, mélancoliquement, après un silence :

— Enfant, enfant, pauvre petit! C'est un fou, Rivet, s'il vous a mis ces chimères dans la tête. Avec ça que ça lui a servi, à lui, d'en avoir le cœur et l'esprit pleins! Pourtant je vous demande pardon tout de même. Restez là un moment, causons. J'aime beaucoup Rivet. Je me suis couché très tard, vous m'avez réveillé, j'étais de mauvaise humeur. Ainsi, vous faites des vers?

— Oui, Monsieur.

— Et vous voulez faire des romans?

— Oui, Monsieur.

— Et des pièces?

— Oui, Monsieur.

Il croisa les bras, la tête penchante :

— J'ai quarante-quatre ans! j'ai beaucoup travaillé! j'ai beaucoup de talent! je suis célèbre! Vous êtes venu à moi parce que vous me trouvez beaucoup de talent et parce que je suis célèbre. Regardez! cette chambre où j'ai couché n'est pas ma chambre à moi, c'est une chambre qu'un ami me prête; il dort chez sa maîtresse, à l'étage au-dessus. D'ailleurs, pas de lit, comme vous voyez. J'ai un chez moi; j'aime mieux ne pas y rentrer à cause des coups de sonnette qui éveillent le matin : ce sont les créanciers qui viennent. Il y a le boucher, il y a le fruitier, il y a le charbonnier. Ils demandent leur argent. Ils ont raison. Ils ne sont pas riches, ils ont besoin de leur argent. On a honte de ne pas pouvoir les payer. Vous avez lu les *Scènes de la vie de bohème*? Merci. Que voulez-vous, il faut bien rire des choses tristes. Et il y a la vieille maîtresse qui se lève avant vous, qui vous dit : « Allons, allons! dépêche-toi, remue-toi, occupe-toi de quelque chose. » Elle a raison. Elle sait qu'il n'y a pas trois francs sur la cheminée, et qu'on aura envie de déjeuner tout à l'heure, quoiqu'on ait soupé la veille à la Brasserie des Martyrs, ou à la Belle-Poule. C'est pour ne pas l'entendre me parler, le matin, que je couche chez un ami. Ah! oui, mes pièces? mes livres? j'en gagne de l'argent! J'ai vendu la *Vie de bohème* pour cinq cents francs. A la Société des auteurs dramatiques, pas moyen de toucher un sou à cause des oppositions. Car j'ai des dettes. Comment aurais-je vécu? Et la *Revue des Deux-Mondes*, pour chaque roman, ne me donne guère que trois mille francs. Avouez que vous pensiez me trouver logé comme un prince et vêtu d'étoffes orientales? Je dors sur une banquette comme un domestique qui attend son maître attardé au cercle, et je dois au concierge de la maison en face le raccommodage de la redingote que j'endosserai tout à l'heure pour aller déjeuner à crédit à la Brasserie des Martyrs. Ah! je sais bien ce que vous pensez. Qu'importe la détresse, si on a la gloire! La gloire, mon enfant, ça n'existe pas. On est connu, oui; on est fameux, si voulez; des gens, quand vous passez, vous nomment, et sous les galeries de l'Odéon, de jeunes hommes qui n'ont pas de quoi acheter vos livres, les feuilletent à l'étalage. Ça ne fait pas le plaisir que l'on croyait que ça ferait. Puis, on est si haï, à cause de cette renommée dont on ne tire point de joie! Vous ne pouvez pas savoir ce qu'il y a de méchanceté et de rage, et de désir de vous sauter au cou pour vous étrangler, dans la flagorneuse humilité de ceux qui vous appellent « cher maître ». Cette méchanceté, on la devine, on la voit, on la sent! et, à moins d'être méchant soi-même, on en reste très triste. Ah oui! les hommes de génie, peut-être, sont contents et triomphants! Étes-

vous Dante, ou Shakespeare, ou Hugo? (Je n'osais pas lui dire que je l'étais parce que, vraiment, je ne le croyais pas.) En ce cas, soit, vous pouvez tenter la fortune littéraire; car, contre la vie atroce, et l'atroce envie, vous aurez un sûr et peut-être heureux refuge en la conscience de votre génie. Mais nous, les moindres, nous, les à-peu-près, nous, les presque, nous avons, même dans les meilleurs moments de notre vie, les moments où nous créons, la crainte abominable de notre insuffisance, l'angoisse de l'imperfection! Il y a des heures où, célèbres, nous nous demandons si nous n'usurpons pas cette célébrité, et si, en effet, nous valons mieux que la misère et que le mépris dont s'excuse l'envie! Parbleu! si vous m'aviez rencontré au café Véron, avec Scholl, ou avec Lambert Thiboust, ou avec Barrière, je vous aurais tenu, jeune homme, un tout autre langage. Quand on a déjeuné (car, on ne sait comment on déjeune), lorsqu'on a touché quelque avance dans quelque journal, et qu'on est sûr de diner, et qu'on assistera, ce soir, à une première représentation dans un fauteuil qu'un millionnaire aurait voulu payer dix louis, on est gai, bien portant, spirituel, et devant les gens qui passent en disant votre nom, on a la gloriole de sa gloire! Mais à présent, c'est le matin. Le matin se souvient des tristesses d'hier et ne croit pas encore aux vanités de ce soir. Et nous ne sommes que nous deux, et je ne vous invite pas à déjeuner parce que j'ai crédit pour moi, non pour un autre convive, et je vous dis la vérité, et je vous conseille de partir et de rester toujours très loin de nous. Savez-vous pourquoi j'ai déchiré vos manuscrits? parce que vous avez peut-être du talent: je n'aurais pu m'empêcher de vous le dire, et j'aurais été la cause d'une vie affreuse, — et inutile. Car, à quoi servons-nous, sinon à notre propre désespoir? Allons, allons, repartez aujourd'hui même, si c'est possible. D'ailleurs, j'ai à travailler. Vous voyez, sur cette table, ces papiers? Ce sont des épreuves, il faut que je les corrige. Les épreuves! ce mot, mon pauvre petit, c'est toute l'allégorie de la vie d'un homme de lettres. Allez-vous-en. Vous ne m'en voulez pas? Oh! je sais bien que ce que je vous ai dit ne servira à rien. Si vous avez du talent, quelqu'un, un autre, non pas moins triste, car tous nous sommes aussi tristes les uns que les autres, mais moins convaincu de la nécessité d'accomplir le devoir que j'accomplis, vous dira: « Mais c'est très bien! mais c'est très bien! Il faut travailler, jeune homme. » Oh! les criminels! N'ayez pas de talent du tout, c'est la grâce que je vous souhaite!

Il me poussait vers la porte. Je descendis l'escalier, affolé.

Depuis, ce fut très rarement que je le revis. Quand il me rencontrait, il me parlait volontiers des nouvelles que j'avais publiées, de mes vers qu'on lisait déjà; même il se montrait très indulgent à mon commencement d'œuvre. Aucune allusion à la matinée dans la chambre, dans la chambre presque vide, aux discours qu'il m'avait tenus le jour où il n'avait pas de quoi m'inviter à déjeuner. Il tomba malade. On dut le transporter à la Maison Dubois. Je fus un des visiteurs de son agonie. Au moins, maintenant, maintenant qu'il était moribond, c'était dans un vrai lit qu'il était couché. Je vis cette chose épouvantable, l'avant veille, je crois, de sa mort: un peu de la chair de sa lèvre restée, avec de la moustache, aux doigts de l'ami qui en avait voulu retirer de la confiture. Bien que les hasards ou les stratagèmes de la vie littéraire nous eussent placés en deux camps divers et en apparence hostiles, sa mort m'attrista plus que je ne saurais dire, et son souvenir m'est resté mélancoliquement cher, à cause des cruelles paroles qu'il m'avait dites, en un matin sincère, et qui, si j'en avais suivi le conseil, m'eussent épargné tant de peine. »

PETITE CHRONIQUE

Les efforts que les artistes belges font actuellement dans le domaine de l'art appliqué viennent d'avoir un résultat sérieux à l'étranger. La principale maison de tapis de Silésie organise un concours pour dessins de tapis exécutés exclusivement par des artistes belges. Quatre prix seront décernés par un jury composé de professeurs d'académies berlinoises. Ces prix seront respectivement de 750 francs, 560 francs, 375 francs et 250 francs. Parmi les dessins non primés, la manufacture de Silésie se réserve d'en acheter encore quelques-uns. L'envoi des dessins doit être fait avant le 1^{er} octobre. Pour tous renseignements s'adresser à M. Eugène Demolder, 6, rue Montagne-aux-Herbes-potagères, à Bruxelles.

Le jury d'admission du Salon de Gand a, dit la *Métropole*, terminé ses travaux vendredi.

C'est la première fois qu'un jury composé exclusivement d'artistes fonctionnait en Belgique. Il s'est montré d'une grande sévérité.

Sur plus de onze cents œuvres qui ont été soumises au jury d'admission, neuf cents sont admises, cent ont obtenu la cote un, et sont ainsi désignées pour la cimaise; deux cents ont été reçues avec la cote deux.

Les opérations du jury se sont accomplies avec célérité, sans donner lieu à aucun incident. La Commission directrice de la Société des Beaux-Arts doit se féliciter de son innovation.

On sait que c'est le 1^{er} septembre que s'ouvrira le Salon de Gand, qui promet d'offrir, grâce aux invitations faites et aux mesures prises par la Commission directrice, un véritable intérêt artistique.

Le Salon de Gand affirmera des tendances franchement modernistes. Qu'on en juge par ces quelques noms, pris au hasard parmi les exposants: Claude Monet, Camille Pissarro, Henri Martin, Renoir, Sisley, Charles Doudelet, Laermans, Verheyden, Van den Eeckhoudt, F. Klnopff, Lavery, Guthrie, Stevenson, Thaulow, etc.

Une innovation importante consiste dans la création d'une section spéciale des industries d'art pour laquelle un choix a été fait parmi les artisans de la céramique, de l'étain, de l'ameublement, etc. Les objets d'art occuperont, au centre de l'Exposition, une salle qui leur sera exclusivement consacrée.

Parmi les exposants de cette section figurent MM. Paul Du Bois, H. Van de Velde, G. Lemmen, W.-A. Finch, G. Hobé, G. Serrurier, O. Coppens, Emile Berelmans, Rassenfosse, la Société anonyme *L'Art*; MM. Alexandre Charpentier, Delaherche, Dalpayrat et Lesbros, Bigot, Vallgren, Carabin, P. Roche, Tiffany, William Morris, Walter Grane, Ashbee, la *Fitzroy picture Society*, etc.

C'est la première fois que les industries d'art sont accueillies dans un Salon officiel belge. A la suite des expositions de la *Libre Esthétique*, il était d'ailleurs difficile de les tenir plus longtemps à l'écart. Leur « début » paraît être appelé à un vif succès.

Dimanche dernier a eu lieu, au cimetière d'Oostduinkerke, près Nieupoort, l'inauguration du monument élevé à la mémoire du peintre Artan. Ce monument est dû au sculpteur Van der Stappen, qui fut l'ami intime de l'artiste. Le *Journal de Liège* avait dit dernièrement à ce propos:

« Artan dort là-bas, à côté de cette mer immense qu'il se plaisait à rendre avec tant de fougue, de vérité et de virtuosité.

Il a été le premier de nos marinistes ayant su, comme Courbet, rendre la puissance de la vague, avec, en plus, la pénétration du sentiment. Ses plages, l'hiver, quand la tempête se brise contre les dunes, en emplissant la mer de clameurs farouches, sont d'une émotion profonde, communicative.

Rien de petit, de mesquin, dans sa manière; tout y est large et d'un trait il indique tout un horizon immense. Coloriste, il est resté fidèle aux traditions flamandes et ses tonalités ont autant d'éclat que de solidité.

Artan, comme tous les artistes, a connu les succès et le revers et l'on ne peut dire que sa vie prise dans l'engrenage de la lutte quotidienne, ait été heureuse. Il semble en vérité que tout ce qui se fait de grand sur cette terre s'accomplisse au milieu des meurtrissures du chemin, parmi les ronces et les épines. Ceux qui inaugureront le 18 août le monument d'Artan évoqueront bien des pages de sa vie, trempées de larmes.

Mais il eut toutefois la consolation de voir son œuvre acceptée par tous, ce qui n'a pas toujours été la récompense d'autres peintres talentueux morts ignorés. »

On donnera cet hiver de grands concerts symphoniques à l'Opéra de Paris. Le premier aura lieu le premier dimanche de novembre.

En dehors des concerts, il y aura trois festivals : un festival Saint-Saëns, un festival Massenet et un festival Vincent d'Indy. Les compositeurs dirigeront eux-mêmes leurs œuvres.

Le Casino de Royan donnera le 3 septembre prochain la première représentation de *Le Fiancé de la Mer*, drame lyrique en un acte, paroles de M. E. de Mouël, musique M. J. Bordier d'Angers.

M^{lle} Marguerite Lavigne et le ténor Jean Rondeau sont spécialement pour créer l'ouvrage.

M. Flon, premier chef d'orchestre du Théâtre royal de la Monnaie, dirigera l'exécution.

Le Cercle des beaux-arts, à Rotterdam, ouvrira le 1^{er} septembre une exposition de tableaux d'Anton Mauve, le grand peintre regretté, mort il y a six ans.

Notre confrère Maurevert fait en ce moment dans le *Gil Blas* une enquête sur l'*Emotion au théâtre*. Il a interrogé les sommités de l'art lyrique et dramatique qui lui ont communiqué d'intéressantes observations. Citons entre autres cette courte lettre du chanteur Dubulle, qui se distingua à Bruxelles lors de la création des *Templiers* :

« MON CHER MONSIEUR,

Comme moi, n'avez-vous pas remarqué que les artistes, au début de leur carrière, vivaient davantage leurs rôles à la scène et les jouaient moins bien — et que, plus tard, ils les vivaient moins et les jouaient mieux?...

Je n'ose pas espérer que cette simple réflexion d'un artiste lyrique puisse jeter une lumière éclatante sur la question que vous vous proposez de traiter...

Agréez, cher Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

DUBULLE. »

A ce propos, M. Maurevert rapporte une curieuse anecdote sur

le ténor Merli, qui jouit d'une grande vogue sous le second Empire. Pour des motifs politiques ou privés, ce chanteur exéçrait l'empereur.

La présence seule du souverain avait à ce point le don de l'exaspérer qu'il ne manquait jamais, lorsqu'il y avait dans son rôle une scène d'imprécations, de se diriger vers la loge de Napoléon III, et, là, en pleine avant-scène, point tendu, œil mauvais, narines palpitantes, il débitait au « tyran » toutes les abominations qu'il avait à déverser sur la tête (par exemple) de Gessler, de *Guillaume Tell*!

Jamais il ne se montrait plus fougueux, plus admirable que les soirs d'impériale présence. Il se montrait tellement naturel qu'on fut obligé, après maintes observations, de lui donner son congé.

M. William Mitchell vient d'offrir au British Museum son incomparable collection d'estampes bien connue de tous les amis de l'art. On y remarque, en épreuves de choix, l'œuvre d'Albert Dürer et de ses élèves, le plan de Venise de Jacopo de Barbari, les meilleurs morceaux en clair-obscur des Italiens du xvi^e et du xvii^e siècle; d'excellentes gravures d'après Raphaël, d'autres d'après Holbein, etc. Signalons encore un grand nombre d'estampes françaises et de xylographes allemands de toute rareté.

Le trésor artistique des Etats-Unis vient de s'accroître d'une importante collection de tableaux de l'école anglaise, récemment acquise par M. J. Pierrepont Morgan, de New-York. Cette collection ne comprend que six œuvres, mais de premier ordre : un Constable, le *Cheval blanc*, deux portraits de Gainsborough, un Rommey et un Lawrence. Le tableau de Reynolds est le délicieux portrait de Mistress Pagne Galwley et de son enfant, qui fut gravé par J.-R. Smith en 1780.

Depuis un mois environ on a établi derrière le nouveau Musée, à Vienne (Autriche), sur une pelouse dépendant des écuries de l'empereur, une sorte de hangar installé sur une plaque tournante. Ce hangar, qui intrigue considérablement les passants, a d'assez vastes proportions. Il présente, à l'un des bouts, une ouverture avec un système de vitrage inclinable.

Les tableaux à reproduire sont fixés sur des chevalets à demeure, ou, quand ils sont très grands, on les appuie contre un bâti vertical. Quand le temps est sec et stable, on expose hors du hangar. Comme tout le système, malgré ses proportions colossales, tourne sur des rails circulaires, il est facile d'orienter l'atelier mouvant selon l'heure de la journée ou selon l'effet lumineux propice au tableau à reproduire. Une petite annexe, bien fermée de toutes parts, sert de laboratoire pour charger les châssis. On se propose, durant la belle saison, de terminer sur place les clichés; l'administration impériale, grâce à l'installation de cet important service, pourra obtenir, sans grande dépense, d'excellentes reproductions des nombreux chefs-d'œuvre réunis dans les splendides galeries du nouveau Musée.

VENISE A BRUXELLES (de 10 heures du matin à minuit). — Entrée : 1 franc, 50 centimes pour les enfants âgés de moins de 7 ans. — Concerts : de 4 à 11 h. 1/2, mandolinistes; de 5 h. 1/2 à 7 heures, harmonie des Bersaglieri; de 7 à 8 h. 1/2, chœurs italiens; 8 1/2, orchestre du Grand-Opéra de Milan; entre les deux parties de ce concert, chœurs; de 10 à 11 h. 1/2 du soir, harmonie des Bersaglieri et chœurs alternant. Théâtres : à partir de 4 heures, les Marionnettes; à 8 heures, les Variétés et le Casino Veneziano. Dimanche, matinée, à 4 heures, orchestre du Grand-Opéra de Milan.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : **5, RUE KEYENVELD**

Magasins de détail : **2, rue de la Croix de Fer.**
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA FAUTE DE M^{me} CHARVET, par Camille Lemonnier. — L'ŒUVRE DE CAMILLE LEMONNIER. — CERCLES, par R.-W. Emerson (traduction inédite), (suite et fin). — FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — LE « PAYS DE LA MUSIQUE ». — PETITE CHRONIQUE.

LA FAUTE DE M^{me} CHARVET

par CAMILLE LEMONNIER. In-8°, 293 pages. Paris, E. Dentu.

C'est dans le sentiment d'une grande admiration que je viens d'achever la lecture de cette nouvelle œuvre de Camille Lemonnier.

Ah! comme notre public sait peu la grandeur et les proportions d'un tel artiste! Non pas que je veuille désormais dédaigner ce public belge, jadis occasion et objet de tant de colères. Le temps des découragements et des irritations est passé. De telles salutaires transformations se sont opérées en lui, il apparaît maintenant, du moins en grande partie, avec de telles bonnes volontés prometteuses de réparations, de telles poussées le travaillent dans tous les domaines de la pensée et de la foi esthétique, qu'on se sent repris de sympathies et de larges espérances. Il a subi, en ses tendances originaires, peut-être malgré lui, malgré l'effort obstiné des mauvais

conseillers et des directions odieuses d'une critique officielle ou mondaine arriérée et envieuse, une si puissante attraction vers un art élevé, désintéressé et sain, qu'on peut le croire proche d'une radieuse délivrance. Oui il semble libre enfin de suivre ses instincts héréditaires, vers le vrai beau, vers l'originalité savoureuse, et disposé à enfin comprendre, à chanter, à exalter ce que ses artistes nationaux lui apportent, à pleines brassées, de fleurs cueillies aux champs diaprés et odorants de sa propre nature.

Dans ce livre d'environ 300 pages, écrit d'une affilée, en un déroulement continu de psychologie analytique calme, prodigieusement ingénieuse et forte, Camille Lemonnier, l'ardent descriptif, le rutilant coloriste qui a dans les veines un sang puisé aux sources brûlantes dont le rouge flot bouillonnait en Rubens (étymologie fatidique, *rubens*) et en Jordaens, refrène sa coutumière ardeur, relève, épingle, étiquette avec une minutie déconcertante, heure par heure, suivant les procédés de notation acharnée d'un moderne physiologiste travaillant au microscope, à la loupe, patiemment, opiniâtrement, tous les moments d'une crise d'âme féminine, banale en soi, usuelle certes pourrait-on dire et quotidienne.

Voici en sa vulgarité voulue, le thème : Une modeste bourgeoise quelconque, très convenablement mariée à un laborieux au physique sympathique, bon époux, bon

père, travailleur irréprochable, dans un joli petit ménage qui va bien, où on ne dépense pas trop, où tout est normalement réglé, avec, à la clef, un enfant, une fillette gentille, s'avise de nouer un adultère, quelconque comme tout le reste, dont le partenaire est un amant vague qui reste à la cantonade, nullement entraîné par la perversité, obéissant sans résistance au besoin de mettre un peu d'aventure en sa vie plane, comme on met des pickles dans l'assiette au gigot. Cela ne dérange rien au début dans la monotone vie conjugale qui en est, au contraire, aimablement relevée; puis les ennuis viennent, surgit le tragique, et l'anecdote finit par une accommodation, non point méprisable, mais admissible, opportuniste et touchante, qui réconcilie, ou plutôt concilie les époux dans la paix d'un doute, mélancolique et charitable, où le mari contient ses soupçons et ses tristesses à demi apaisées qui s'useront avec le temps au bain lénifiant des habitudes domestiques.

Mais voici la merveille! L'artiste, le très grand artiste, a fait de cette simple histoire une universalité, une synthèse résumant, à jamais croirait-on, cette éternelle aventure, en l'élargissant aux proportions du pathétique humain le plus curieux et le plus émouvant. Et il semble qu'il s'est plu à augmenter les difficultés, à reculer la limite du saut auquel il se préparait. Avec obstination il accumule les détails puérils, réduit ses personnages aux dimensions fongibles, applicables à des milliers d'analogues personnages, voulant la vie telle qu'elle est pour le commun des êtres, écartant le facile stratagème des embellissements et des situations d'exception, s'acharnant en un schéma qui puisse s'adapter fraternellement à la multitude des âmes. Et il dédaigne tout extérieur décor, car le livre est écrit sans paysage, sans description matérielle, sans tous ces accessoires au charme facile, comme s'il avait été conçu et lentement produit dans l'air étouffé d'une chambre de malade, close, emprisonnante, sans bruit, sans murmure.

Sur ce canevas d'étoffe courante, Lemonnier a mis les broderies incomparables de sa haute et pénétrante pensée qui va fouiller au fond et au tréfond de la fragile humanité, qui pénètre agile, vrillante, impitoyable, et aussi consolatrice, dans les souterrains psychiques les plus obscurs et les plus enchevêtrés. Le déliement perpétuel auquel il procède, l'adresse à anatomiser, à dégager et à séparer les fibres, à disséquer avec une intensité, un entêtement de chirurgien émérite, les sentiments, les craintes, les hésitations, les douleurs, les crises, les apaisements, la dialectique amoureuse, les regrets, les remords, les espoirs, la vie en zig-zag et en chicane de M^{me} Charvet, le compliqué du phénomène qui se réalise en elle avec la fatalité cruellement paisible de la Destinée, laissent une impression violente d'admiration et d'étonnement. On se demande où le cerveau de l'écrivain a trouvé les ressources et les adresses pour

deviner ainsi toutes les phases de l'événement et révéler ce cœur de femme dans les moindres atomes de ses secrètes agitations bourgeoises, ennoblies parce qu'elles apparaissent en leur faiblesse, et leur décousu et leur fatalité originels.

Une pareille prescience, une aussi rare pénétration est caractéristique du génie, surtout quand elle s'ajoute à l'abondance, autre don que notre grand compatriote a obtenu du Sort et dont j'aime à donner la preuve écrasante et déroutante en défilant à la suite de cet article la liste des œuvres dont Camille Lemonnier a glorifié notre pays, sans interruption, sans achoppement, sans lassitude, depuis plus de trente ans. Quel admirable exemple et quelle prodigieuse libéralité esthétique! Sans compter l'avenir, car il est dans la force de l'âge, dans la belle maturité du talent, au chaud midi de la vie. En décembre prochain cet infatigable, cet inépuisable ne va-t-il pas nous donner *La Légende de Vie*, déjà remise à l'éditeur, grandiose composition d'ensemble, philosophique et vivante, embrassant toutes les grandes forces qui mènent l'Humanité?

Que ceux qui voudront lire *la Faute de M^{me} Charvet* n'espèrent pas y trouver le facile plaisir des romans d'action à péripéties turbulentes. C'est, je le répète, une étude de psychologie et un inventaire d'intimité cérébrale. C'est un tissu miraculeusement solide, mais fait de mailles au petit point. La séduction de l'œuvre est dans cette patience et cette exactitude. Elle est aussi dans le sentiment irrésistible qu'on se trouve devant une expression définitive et, peut-on dire, rigoureusement scientifique, d'un de ces ordinaires phénomènes d'âme dont le plus souvent nous ne faisons qu'effleurer la surface sans en pénétrer la mystérieuse et émouvante mobilité.

L'ŒUVRE DE CAMILLE LEMONNIER

ROMANS ET NOUVELLES

Nos Flamands, Bruxelles, 1869. — *Croquis d'Automne*, Bruxelles, 1869. — *Contes flamands et wallons*, 1^{re} édition, Bruxelles, 1873. — *Les Gras et les Maigres*, Bruxelles, 1874. — *Derrière le Rideau*, Paris, 1875. — *Un Coin de Village*, Paris, 1879. — *Un Mâle*, 1^{re} édition, Bruxelles, 1881. — *Le Mort*, 1^{re} édition, Bruxelles, 1881. — *Thérèse Monique*, 1^{re} édition, Paris, 1882. — *Ni Chair ni Poisson*, Bruxelles, 1884. — *L'Hystérique*, 1^{re} édition, Paris, 1885. — *Les Concubins*, 1^{re} édition, Paris, 1886. — *Happe-Chair*, 1^{re} édition, Paris, 1886. — *Ceux de la Glèbe* (édition revue et augmentée des *Concubins*), Paris, 1887. — *Noëls flamands* (édition revue et augmentée des *Contes flamands et wallons*), Paris, 1887. — *Madame Lupa*, 1^{re} édition, Paris, 1888. — *Le Possédé*, 1^{re} édition, Paris, 1890. — *Dames de Volupté*, 1^{re} édition, Paris, 1892. — *La Fin des Bourgeois*, 1^{re} édition, Paris, 1892. — *Claudine Lamour*, 1^{re} édition, Paris, 1893. — *Le Bestiaire*, 1^{re} édition, Paris, 1893. — *L'Arche*, 1^{re} édition, Paris, 1893. — *L'Arche*, 1^{re} édition,

Paris, 1894. — *L'Ironique Amour*, 1^{re} édition, Paris, 1894. — *La Faute de M^{me} Charvet*, Paris, 1895.

CONTES POUR LES ENFANTS

Bébés et Joujoux, Paris, 1879. — *Les Petits Contes*, Bruxelles, 1882. — *Histoire de Huit Bêtes et d'une Poupée*, Paris, 1884. — *La Comédie des Jouets*, Paris, 1888. — *Les Jouets parlants*, Paris, 1892.

CRITIQUES D'ART

Salon de Bruxelles, Bruxelles, 1863. — *Salon de Bruxelles*, Bruxelles, 1866. — *Salon de Paris*, Paris, 1870. — *Gustave Courbet et son œuvre*, Paris, 1878. — *Mes Médailles*, Paris, 1878. — *Histoire des Beaux-Arts en Belgique*, Bruxelles, 1887. — *Les Peintres de la Vie*, Paris, 1888.

DIVERS

Paris-Berlin (anonyme), Bruxelles, 1870. — *Sedan*, 1^{re} édition, Bruxelles, 1871. — *Les Charniers* (édition revue de *Sedan*), Paris, 1881. — *La Belgique*, Paris, 1887. — *En Allemagne*, Paris, 1888. — *Paroles pour Georges Eekhoud*, Bruxelles, 1894. — *Paroles pour Charles De Coster*, Bruxelles, 1894.

THÉÂTRE

Un Mâle, drame en quatre actes, Paris, 1891. — *Le Mort*, mimodrame, Bruxelles, 1894.

JOURNAUX

L'Art Universel, Bruxelles, 1871-1874. — *L'Actualité*, Bruxelles, 1876-1877. — *Le Journal du Dimanche*, Bruxelles, 1881-1882.

COLLABORATIONS

Le Figaro, *Le Bien public* de Paris, *Le Musée des Deux-Mondes*, *L'Art moderne*, *La Revue de Belgique*, *Le Progrès*, etc. Environ deux cent cinquante contes et nouvelles au *Gil Blas*.

SOUS PRESSE

La Légende de Vie. — *L'Éternel Pèlerin*.

Entre l'humble petit Salon de 1863 et *la Faute de M^{me} Charvet*, quarante-trois volumes par conséquent, sans compter de nombreuses rééditions, les réimpressions Gilon, etc. *Un Mâle*, paru d'abord chez Kistemaekers, puis chez Savine, enfin chez Dentu, atteint actuellement le chiffre de 25,000 exemplaires de tirage.

CERCLES ⁽¹⁾

PAR R.-W. EMERSON

(Traduction inédite.)

Je ne tiens pas à me justifier. J'avoue que je suis content d'observer la prédominance du principe de la saccharine dans toute la nature végétale, et que je ne le suis pas moins en voyant dans la nature morale le principe du bien, de la vie, inonder sans limite tous les pores, toutes les crevasses que l'égoïsme a laissées ouvertes, inonder même l'égoïsme et le mal eux-mêmes; de sorte qu'aucun mal ne me paraît dépourvu de cette bénédiction et je ne peux m'imaginer aucun enfer qui n'en contienne quelques grains. Mais de peur d'induire quelqu'un en erreur quand je suis ma fan-

(1) Suite et fin. Voir nos deux derniers numéros.

taisie et quand je n'en fais qu'à ma tête, il faut que je rappelle au lecteur que je ne suis qu'un expérimentateur. N'appréciez ni ne dépréciez ce que je fais; ne croyez pas que je veuille décider de ce qui est bien et de ce qui est faux. Je dérange tout. Rien ne m'est sacré, rien ne m'est profane non plus, j'expérimente simplement, éternel chercheur, sans passé derrière moi.

Et cependant ce mouvement incessant, cette progression de toutes choses ne pourraient jamais nous devenir sensibles s'ils ne formaient pas un contraste avec un principe stable ou fixe dont le reflet est en notre nature. Tandis que se poursuit l'éternelle génération des cercles, l'éternel générateur demeure. Cette vie centrale est supérieure à la création, supérieure à la connaissance et à la pensée, elle contient tous les cercles. Éternellement elle agit pour créer une vie et une pensée semblables à elle, suggérant à notre pensée un certain développement, comme si ce qui *était* apprenait à ce qui *sera* à devenir meilleur.

Ainsi il n'existe dans les choses ni sommeil, ni pause, et elles ne sont pas imprégnées de conservation, mais de rénovation, de germination et d'élan. Pourquoi importer de vieux lambeaux et de vieilles reliques au pays de l'heure actuelle? La nature a horreur de l'ancien et la décrépitude semble la seule maladie; toutes les autres se résument en celle-là. Nous leur donnons beaucoup de noms, fièvre, intempérance, insanité, stupidité et crime; elles sont toutes des formes de la dégénérescence et d'une décrépitude: elles peuvent s'appeler repos, conservatisme, appropriation, inertie, et non nouveauté; elles ne sont pas la voie en avant.

Nous grisonnons tous les jours. Je n'en vois pas la nécessité. Quand nous nous occupons de ce qui nous est supérieur nous ne vieillissons pas, nous rajeunissons. L'enfance, la jeunesse, réceptives, aspirant toujours, regardant toujours devant elles, d'un regard que cette confiance rend religieux, ne se comptent pour rien; elles s'abandonnent à l'instruction qui les envahit de toutes parts. Au lieu de cela l'homme et la femme de soixante-dix ans croient tout savoir, ils ont vécu plus longtemps que l'objet de leur espoir, ils renoncent à aspirer, ils acceptent comme nécessaires les choses actuelles, et ils parlent de haut à la jeunesse. Mais qu'ils deviennent les organes de l'esprit saint; qu'ils deviennent des amants; qu'ils étudient la vérité; et leurs yeux se relèveront, leurs rides s'effaceront, ils seront encore parfumés d'espérance et de force. Il ne faudrait pas que l'âge rampe et plane sur l'esprit. Dans la nature chaque moment est nouveau; le passé est toujours avalé et oublié, l'avenir seul est sacré. Rien n'est certain que la vie, la transition, l'énergie du principe qui fait de la vie avec toutes les morts. Aucun amour ne peut être assuré par serment ni par contrat l'envahissement d'un amour plus haut. Aucune vérité si sublime qu'elle soit n'est certaine de n'être pas un jour chose triviale, vue à la lumière d'une nouvelle pensée. Les gens désirent être fixés, établis; il n'y a pourtant d'espoir pour eux que pour autant qu'ils sont bouleversés, ou tout au moins qu'ils ne sont pas fixés.

La vie est une série de surprises. Quand nous voulons nous juger en entier, nous ne pouvons deviner l'humeur, le plaisir, le pouvoir de demain. Nous savons quelque chose de notre manière d'être inférieure, nous pouvons parler de nos actes de routine, de nos sens, mais Dieu nous cache ses chefs-d'œuvre; nous n'apercevons pas la croissance totale et les mouvements universels de l'âme; ils sont incalculables. Je puis savoir qu'une vérité est salutaire, mais je ne peux pas deviner comment elle m'aidera, car *être* une chose est le seul moyen de *connaître* cette chose.

L'homme qui avance a tous les pouvoirs qu'il avait auparavant, mais il les a comme s'ils étaient nouveaux. Il porte dans son sein toutes les énergies du passé, et cependant il est lui-même une émanation du matin. Je rejette en cet instant de renouvellement toute la sagesse amassée jadis, désormais vide et vaine. Il me semble qu'aujourd'hui, pour la première fois, je sais quelque chose en toute vérité. Nous ne savons la valeur des mots les plus simples que quand nous aimons et que nous désirons.

Où les affections changent et montent — extérieures dans l'enfance, intéressées même — et à mesure qu'on avance elles deviennent plus hautes et plus fortes. Mais pourquoi faut-il que les objets de ces affections changent; ne peuvent-ils grandir eux aussi? L'affection qu'on a pour ses enfants reste la même — tout ce qu'ils ont en eux de force et de talent ne vient pas de nous — mais *tout cela a passé à travers nous*. Et l'homme ou la femme qui à travers nous ont vécu une seconde vie morale, sont soudés à nous d'une affection nouvelle. Pour avoir la force de changer d'opinion, il faut sentir en soi une entièresité, une santé qu'on n'a pas si on est mutilé. Comment sauter si on n'a plus de jambes? Et l'homme n'est pas *un*, il n'est pas entier, s'il n'a soudé à lui — au point de ne plus sentir leur présence — et des enfants, et un être de sexe différent croissant avec lui, faisant partie de lui. L'être est seul et libre et fluide dans l'univers, mais il n'est pas séparable de ses membres, et le tout qu'il forme avec cette famille immédiate est bien semblable à un tronc pourvu de branches, puisque ces êtres lui sont nécessaires. Ce tout est une unité sociale; n'est-il que cela? ne fait-il pas souffrir, indiquant ainsi son insuffisance, quand il n'est pas aussi une *unité morale*? chaque membre accomplissant sa fonction et grandissant en même temps?

Nous nous transformons constamment nous-mêmes et pourtant nous ne sortons pas de nous. L'unité de la famille allant se transformant ne peut-elle aussi rester la même?

La différence entre le talent et le caractère, c'est que l'un suit avec adresse la vieille route connue, et que l'autre a le pouvoir et le courage de tracer une nouvelle route vers des buts nouveaux et meilleurs. Le caractère fait dominer le présent; il rend l'heure actuelle gaie, sûre, elle fortifie toute l'assemblée en lui montrant que tant de choses auxquelles on n'avait pas pensé sont excellentes et possibles. Le caractère affaiblit l'impression des événements particuliers. Quand nous voyons le conquérant, nous ne pensons guère à telle bataille ou à tel succès. Nous voyons que nous avons exagéré la difficulté. Cela lui était facile à lui. Le grand homme ne peut guère être tourmenté ni convulsé; les événements passent sur lui sans beaucoup l'impressionner. Les gens disent parfois : Voyez ce que j'ai surmonté; voyez comme je suis gai; voyez comme j'ai triomphé de ces noirs obstacles! Ils n'ont pas triomphé s'ils me rappellent ces noirs obstacles. La vraie conquête c'est de faire disparaître la calamité, comme un nuage insignifiant devant une aube énorme.

La seule chose que nous cherchions avec un désir insatiable c'est de nous oublier nous-mêmes, de sortir de notre décorum par surprise, de perdre notre sempiternelle mémoire et de faire quelque chose sans savoir comment ni pourquoi, bref, de tracer un nouveau cercle. Rien de grand ne fut jamais accompli sans enthousiasme. Le chemin de la vie est merveilleux, c'est un continu abandon. Les grands moments de l'histoire sont les actions rendues faciles par la force des idées, comme les œuvres du génie et les œuvres religieuses. « Un homme, dit Cromwell, ne monte jamais si haut que quand il ne sait pas où il va. » Les rêves

et l'ivresse, l'opium et l'alcool ne sont que des contrefaçons de ce génie révélateur, et de là vient leur dangereuse attraction pour les hommes. C'est pour la même raison qu'ils appellent à leur aide des passions sauvages comme la chasse, le jeu, la guerre, pour singer de loin ces flammes et ces générosités du cœur.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Il faut saluer en Francis Vielé-Griffin, Américain à la fois nordiste et sudiste, un de nos plus purs poètes français.

Ce ne sont pas ses aînés qui l'eussent contesté. On sait qu'il n'y eut guère dans ce siècle en France que trois poètes français : Lamartine, Musset, Vigny. Hugo fut le grand Espagnol, père, grand-père et arrière-grand-père d'une nombreuse descendance non moins espagnole. Qu'on suive la lignée : Gautier, le Castillan fier et magnifique; Banville, l'Andaloux sémillant et flamboyant; Baudelaire, l'Aragonais concentré, taciturne, cruel. Puis les coloniaux : Leconte de Lisle, de souche castillane comme Gautier, mais plus solennel et d'une fierté qu'on sait orgueilleuse d'avoir passé la « ligne »; Léon Dierx, de souche murcienne, c'est-à-dire indolent et le rêve amolli par la chaleur du Capricorne; enfin, José-Maria de Heredia, qui, pour mieux affirmer cette intellectuelle descendance, a tenu d'abord à être Espagnol de chair et de sang, et qui, en conquistador de la famille, représente le triomphe de l'Espagne tropicale.

Ce ne sont pas non plus ceux de sa génération qui contesteront à Francis Vielé-Griffin la qualité de Français. Ce ne sera ni Emile Verhaeren, qui est un Espagnol des Flandres, ni Henri de Régnier, qui, bien que natif de cette contrée éminemment française dénommée jadis la Thiérache, est, avant tout, un Anglo-Espagnol des îles Barbades, se souvenant des côtes de Cuba aux bords du lac de Windermere. Ce ne sera pas non plus, comme on le verra, Saint-Pol-Roux, qui n'est plus Espagnol, mais Mexicain; Papadiamantopoulos et ses fidèles de la ligue « moréatique », qui sont Grecs et font de la Grèce une Macédoine; Stuart Merrill, le poète joaillier, évidemment Newyorkais; Gustave Kahn, Oriental germanisé; Albert Mockel, Adolphe Retté, A.-Ferdinand Hérol, dont les imaginations habitent différents points de la frontière allemande.

Tous — et j'en oublie — constateront, sans que cet aveu soit le moins du monde un blâme pour la nationalité de leur esprit, que Francis Vielé-Griffin est, entre tous, le plus pur, le seul poète français.

La preuve s'en manifeste à la première page ouverte au hasard d'un de ses livres : *Joies*, les *Cygnés*, la *Chevauchée d'Yeldis*, *Palai*.

Gâté par la plastique, qu'on a aujourd'hui le tort de ne plus séparer du lyrisme, si on lit cette page d'un regard tant soit peu distrait (comme souvent il arrive dans ces moments de paresse où l'on attend que les choses vous réveillent), il semble que rien ne ressort et qu'on glisse au fil d'une eau pâle entre deux rives unies. C'est qu'en effet la langue, les images et les rythmes ne nous soulèvent pas d'une vague violente; mais ils nous portent, nous bercent délicatement comme dans une brume de lumière; peu à peu, l'on jouit de nuances infinies, et l'eau transparente est profonde.

L'on s'aperçoit alors que cette page sublimise les vertus pre-

mières de la langue d'oïl, toutes de fraîcheur et de jeunesse rapide. Elle ne stagnait point sous le soleil comme un miroir implacable, jadis, avant qu'un renforcement nullement national du génie latin fût venu l'endiguer de toutes parts. Le génie celte lui faisait des pentes douces où elle prenait la vie avec d'imprévues fantaisies, avec les enveloppements d'une grâce courante et prime-sautière.

Aussi Francis Vielé-Griffin ne se lie-t-il pas par ce côté à Lamartine, à Musset, à Vigny. Ceux-ci ont subi, dans une partie de leur œuvre, cette sorte de contrainte où la tyrannie latine tenait la langue et qui aboutit à ces vers en zinc, premier-Empire et dessus-de-pendule auxquels nul n'échappa des poètes français. Ils sont très nombreux dans Vigny, nombreux dans Lamartine et, dans Musset, beaucoup plus fréquents que n'a permis de le remarquer la vive allure de son impertinence. Voyez comme, de nos jours, à travers de pensives et pénétrantes « solitudes », la tradition en a été gardée par Sully-Prudhomme et comme M. Coppée a su la retrouver dans les ruisseaux de la rive gauche.

Notre poète échappe à cette sujétion non seulement en redevenant le vrai trouvère des bords de Loire, mais en recreusant le vieux sol gaélique jusqu'aux jaillissantes sources de l'inspiration populaire.

Ce sont ces sources qui ont le plus vivifié la rénovation actuelle. Les inspireurs anonymes de la poésie rustique furent les maîtres qu'on écoute. « Ce sont eux nos classiques ! » disait un jour Verhaeren. Mais on ne les honora pas pour les imiter avec des préoccupations réalistes et non lyriques, comme le font MM. André Theuriot et Gabriel Vicaire. On leur ravit seulement ce je ne sais quoi de leur ton à la fois juste et lointain, comme réticent, et cette union parfaite avec la nature qui ne peut être naturaliste, mais psychique — partant symbolique, comme beaucoup de ces refrains de pastourelles aux apparences obscures où les choses des champs disent les paroles de l'âme.

Francis Vielé-Griffin doit à ces anonymes la verdure ingénue si particulière de son lyrisme et cette spontanéité alerte et fluente qui s'allie avec bonheur aux jeunes vertus de la langue d'oïl.

Mais le point capital où se marque dans son œuvre la pureté du sens français est donné par l'extériorité de ses poèmes, qui, sans cesser d'être des poèmes, sont des « contes ».

Le « conte » n'est pas le récit épique. Quelle que soit la noblesse de son lyrisme, il reste intime, avec même des détours familiers, et sans que cette intimité joue les tableaux de genre ! (Voir nos Espagnols romantiques et parnassiens.) Car il s'éloigne de la plastique, dont l'énergie, en arrêtant le mouvement, souvent le fausse.

Le vrai conte ne circonscrit point des groupes et des scènes : il se développe plutôt en longueur, insinuant et disert.

Telle est, en effet, la caractéristique de la parole gauloise. Le pur Celte est bavard sans que l'emphase enfle sa conversation narrative. Il ne tient pas à étonner, mais à séduire. Ce sont les Méridionaux et leur ancestralité beaucoup moins latine que sarrasine qui ont corrompu la nature originelle du tempérament français.

Cependant le conte-poème de Francis Vielé-Griffin, en répondant à ces traits, s'apparierait à *Sylvia*, *Simone*, *Une bonne Fortune*, de Musset, ou à maintes pages de *Jocelyn*, s'il n'était tout à fait autre chose.

Chez Musset, une grande part du conte a mangé le poème. Le

fait anecdotique domine, et le bavardage, accort de grâce et pointillé d'esprit. Avant tout, c'est une histoire, avec des entre-deux lyriques non tramés dans l'étoffe. En passant par Sainte-Beuve et Coppée, le conte est devenu tout extérieur, et, descendant l'échelle de l'art, on atteint ainsi au monologue, au mot pour le mot, au geste pour le geste.

Or, c'est par l'action intérieure que le conte de Francis Vielé-Griffin reste un poème, par le double sens prolongé qui enveloppe comme d'un halo l'événement, les personnages et leurs paroles simples et cursives. Tantôt, ainsi que dans la *Chevauchée d'Yeldis*, ce sont des héros-types au nom impersonnel, représentatifs d'entités morales dont l'aventure évolue et se dénoue, objective selon les mille et un incidents de nos quotidiennes émotions, sans que l'intensité vivante soit un instant diminuée par l'abstraction cachée. Tantôt, ce sont, comme dans *L'Ours* et *L'Abbesse*, les héros précis d'une légende que le poète transfigure et moralise suivant son rêve. Dans ses œuvres dramatiques, *Anceus Swanhilde* et, sans doute, ce *Phocas le jardinier* encore inédit, la même action latente anime une humanité proche vraiment humaine, et cela nous permet d'espérer que Francis Vielé-Griffin créera, parallèlement aux drames germaniques de Maeterlinck, cette nouvelle tragédie française dont l'aube point. Mais, tragiques ou lyriques, ce sont toujours des évocations de l'âme, c'est-à-dire plutôt de la conscience que de l'imagination, qui revêtent la forme humaine, s'enchantent au rayonnement des choses, font corps avec l'atmosphère d'harmonie et de beauté qui émane d'elles et dont elles participent.

L'atmosphère ! tel est le mot charmeur qui doit le plus servir à caractériser l'art de Francis Vielé-Griffin. Il n'y a pas désunion entre l'être ou la pensée qu'il vivifie et l'atmosphère. Tout est fondu dans l'unité qui fait qu'une figure ne se détache point de la lumière enveloppante. Rien chez notre poète ne vient en avant. Il ne ressort point de ses compositions des morceaux qui prennent une valeur aux dépens de l'ensemble, ces airs de bravoure que gardent nos meilleurs lyriques. Ni l'expression, ni l'image ne forment de ces petits nœuds dorés qui bossellent le poème. Le poème est tout de souplesse et d'ondoyance rythmique, musicale, non uniment berceuse à la manière lamartinienne, mais comme la langue même, diversement courante et changeante, libre, avec des fuites menues et des retours bouillonneux, et des ruisselets qui se cherchent et se contrarient, pour enfin converger vers de clairs bassins étales.

Aussi est-il presque impossible de donner par des extraits quelque idée de l'art de Francis Vielé-Griffin ; on est tenu d'habiter dans la pleine atmosphère de l'œuvre : le charme alors vous gagne et vous ravit. Je voudrais le tenter cependant pour montrer combien, dans la poésie contemporaine, la tonalité de cette œuvre est particulière, riche de nuances neuves.

Soit d'abord cette strophe d'alexandrins, qu'on a accusé notre poète de ne pas savoir faire :

Ta main posée est comme un fruit sur cette branche.
Ainsi que d'un fruit clair, j'ai soif de ta main blanche.
La forêt d'ombre fleure, et la nuit s'effarouche
Du mois des lis fleuris et des lèvres offertes,
— O sourire posé parmi les feuilles vertes ! —
Reine, j'ai faim d'un baiser de ta bouche...

Soit cet exemple de forme populaire transfigurée :

O grands doux frères qui souriez,
Nulle âme au bois, dès mainte année,
N'est venu cueillir les lauriers,
Et nulle âme, dès mainte année,
Prairie, au gué ! ne t'a moissonnée.
Dès mainte et mainte et mainte année,
La Vie à la belle Mort s'est donnée
Dans le jeune baiser du renouveau,
Si que la Parque hésite, étonnée,
Avant de couper l'écheveau.

Soit ce début de « causerie » émue :

Arrête-toi,
Ecoute moi, mon frère qui passes ;
Tais-toi !
Je sais notre âme tendre et lasse,
Que tu marchais sans regarder ni voir,
Vers quelque espoir
Ancien et cher — ou jeune, à peine aimé,
Comme un rire entrevu qu'on suit, moqueur,
Ou comme un long regard perdu qu'on va cherchant,
Marchant,
Marchant — d'octobre en mai ;
Je sais ton cœur, mon cœur.

Soit, enfin, ce ton narratif du poème « conté » :

Claude était pâle, avec un sourire,
Gai d'une gaité étrange comme un songe,
De voix si douce dans le rire
Qu'elle démentait sa raillerie ;
Un gai mensonge
Voilait son âme d'effronterie,
Faisant rêver de ses paroles :
Il portait à l'épaule sa viole
Et jouait — se jouant — des airs
Si clairs
Avec leurs songes entonnés
Qui se mêlaient si bien aux rêves de nos cœurs
Qu'au second refrain nous nous joignons tous,
A demi-voix, faisant le chœur ;
Il aimait Yeldis d'un amour étonné.

Francis Vielé-Griffin, plus peut-être que les autres poètes novateurs, fait de la parole une musique fluide. Les rythmes ne doivent point arrêter ses enlacements, atténuer les imprévus de passion qui les surprennent et les renouvellent. Pour cette liberté, pour toute liberté rénovatrice, il fut de ceux qui combattirent le bon combat avec le plus de conviction et une ardeur sans cesse éveillée.

C'est qu'il semble que notre poète, pour mieux affirmer sa vraie patrie, ait tenu à montrer toutes les faces du caractère celtique.

Le Celte, doux, imaginaire, qui retient son rêve pour le bavarder, l'arrête aussi pour combattre. La rouge petite revue *Les Entretiens politiques et littéraires*, que Francis Vielé-Griffin dirigea pendant trois ans, porta le fer dans les camps rétrogrades. Il apparut là un nervo-sanguin admirable, prompt, souple, ingénieux et joyeux dans l'attaque, la plume ombrageuse, d'une susceptibilité qui surexcitait parfois les coups de pointe un peu à l'aveugle — le type absolu enfin du Français qui charge.

Il est physiquement de même, un grand dépensier d'énergie, presque un gaspilleur. Epris de tous les sports, il connaît le vice de sa force : le record. Les roues de sa bicyclette ont dévoré les provinces de France, et ce n'est pas, sans doute, sans quelque ironique mélancolie que, parcourant les routes du Mâconnais, il tint à traverser du sillage de sa course les empreintes toujours visibles du cheval de Lamartine.

Santé, espérance et lumière sont donc les trois mots synthétiques qui disent l'œuvre et l'esprit de Francis Vielé-Griffin, comme ils disent les paysages de la Touraine qu'il habite et la

philosophie qui éclaire ses poèmes. Il est curieux de se souvenir qu'on l'appela aussi « décadent », alors que toute son œuvre est une rébellion contre les génies pervers et que son rêve idyllique de beauté unit sans cesse la Vie, l'Amour et la Mort (dont la vanité humaine suscite plus que toute autre cause les conflits) dans une ronde harmonieuse qui résout l'intellectuel problème de vivre.

(Gil Blas.)

ROBERT DE SOUZA

Le « Pays de la Musique ».

Les *Notes de voyage* publiées par M. Maurice Kufferath dans le *Guide musical* sont pleines de détails intéressants sur les institutions musicales et sur le mouvement artistique de l'Allemagne. M. Kufferath loue beaucoup les premières mais constate que la production est plus que médiocre.

Après avoir vanté l'organisation des ateliers de gravure et des maisons d'édition de Leipzig, notre confrère donne ces renseignements, qui concordent avec nos propres observations :

« L'esprit qui règne dans ces établissements n'est, malheureusement, pas très large. Leipzig est demeuré la citadelle du classicisme. On y a l'horreur de l'art nouveau. Berlioz et Wagner y sont encore traités en révolutionnaires, qu'il faut abominer. Défense de prononcer le nom de Liszt ; il fait hausser les épaules. Jugez par là en quelle estime on doit tenir les jeunes gens qui se réclament de Bayreuth ! Brahms est le seul maître contemporain qui soit reconnu et admis. Quant à la musique étrangère, on l'ignore ; César Cui, Glazounow, Rimsky-Korsakoff, Napravnik sont dédaignés. La musique russe commence pour Leipzig à Rubinstein et finit à Tchaïkowsky. Le nom de César Franck est inconnu totalement. Saint-Saëns est tout juste toléré ; Lalo, Vincent d'Indy, Gabriel Fauré ne comptent pas. C'est M. Gouvy qui représente à Leipzig toute la musique française. Pour la musique scandinave, elle se résume en Edouard Grieg, dont les moindres fadaïses harmoniques sont accueillies avec des transports d'enthousiasme. Bref, Leipzig est un milieu artistiquement très arriéré et qui s'en fait accroire sur sa renommée et son passé. Mais son classicisme est de qualité telle qu'il ne l'a pas empêché d'acclamer Mascagni follement.

C'est, du reste, une chose curieuse que l'Allemagne musicale d'aujourd'hui. Du nord au sud, elle est divisée en petites chapelles, j'allais dire en garnisons musicales. On n'a pas d'opinion indépendante, on obéit à un mot d'ordre. Si vous êtes wagnérien, défense de rien admirer en dehors du maître de Bayreuth. Si vous êtes bralunisme, il vous est interdit de trouver aucune idée musicale dans les partitions de Wagner. J'ai entendu un illustre chef d'orchestre wagnérien me dire avec un accent de sincérité absolue que Brahms n'était pas un musicien et que Schumann n'avait pas laissé une œuvre. De l'autre côté, un distingué violoniste, professeur de musique dans une université, m'a déclaré, un jour, que dans la moindre danse hongroise de Brahms il y avait plus de musique que dans tout *Parsifal* ! Je n'exagère rien, je vous prie de le croire, et je ne rapporte pas là des propos de table : ce sont des opinions que j'ai entendu émettre à jeun, et le plus sérieusement du monde. Si des artistes parlent ainsi, que doit être l'âme musicale d'un simple amateur !

Avec cela, ils produisent énormément. On a fait récemment la statistique des morceaux de musique et des partitions qui se sont publiées, l'année dernière, de l'autre côté du Rhin. Leur chiffre

s'élevait à plus de 6,000. Mais quelle musique. Que de platitudes ! Les moins mauvaises de ces compositions, si elles sont convenablement écrites, sont vides de sentiment et d'idées. C'est ce qu'on appelle, en Allemagne, une œuvre solide, *Gediegenes Werk* ! Méfiez-vous de ces choses *gediegen*. Elles sont généralement assommantes. Bien entendu, je mets hors de cause le grand et admirable maître Johannes Brahms, comme aussi quelques talents saillants, tels que Brückner, Goldmarck et le jeune Richard Strauss. Ce dernier est le seul, avec Brückner et Engelbert Humperdinck, l'auteur de *Hänsel et Gretel*, qui ait donné une impression de personnalité. Tous les autres copient ou bien Brahms, ou bien Wagner, à moins qu'ils ne ressassent Grieg, Chopin et Schumann.

Combien plus originaux, plus libres dans leurs mouvements, plus dégagés de préoccupations d'écoles et de partis, les symphonistes français Saint-Saëns, César Franck, Fauré, d'Indy, Lalo, Chabrier, Delibes, Duparc, Chausson et nos compositeurs belges, si savoureux en leur robustesse un peu massive mais saine, Peter Benoit, Gustave Huberti, Jan Blockx, Emile Mathieu, Gilson, etc. C'est à peine si, en Allemagne, on en connaît les noms et les partitions ! Quelques chefs d'orchestre ont pu peut-être ces dernières, mais tout de travers, en y cherchant inconsciemment la facture allemande, car ils sont très étroits, ces bons chefs d'orchestre, et ne saisissent pas aisément le sens de ce qui n'est pas écrit selon leurs conventions et leurs traditions. Il ne faut pas chercher ailleurs l'explication du succès en Allemagne du *Franciscus* de Tinel, qui est, certes, l'œuvre la moins nationale que la Belgique ait produite depuis trente ans. Mais elle est écrite correctement dans le style convenu de l'oratorio allemand ; et cela a suffi pour lui ouvrir toutes les portes, alors que des ouvrages d'une portée artistique plus profonde, d'une puissance incomparablement supérieure, comme le *Schelde* ou le *Lucifer* de Benoit, n'ont pu jusqu'ici se frayer un chemin de l'autre côté du Rhin. Autrefois, on y montrait une curiosité universelle ; aujourd'hui, on y affecte, pour les écoles française et belge, un dédain d'autant plus déplacé que la production actuelle est d'une insignifiance rare et que la décadence est, en somme, manifeste, en dépit des quelques maîtres qui sauvent la réputation du « pays de la musique ». Les circonstances qui ont, pendant si longtemps, éloigné d'Allemagne les artistes français, sont sans doute pour beaucoup dans cette méconnaissance de leur art de l'autre côté du Rhin. Le jour où un quatuor français bien composé se mettrait en peine d'aller initier les Allemands aux belles œuvres de Franck, de Fauré et de Saint-Saëns, la situation changerait sans doute ; et si nos chanteurs belges disaient là-bas nos *Lieder* et les airs des oratorios de Benoit, d'Huberti, de Mathieu, bien des préventions tomberaient. En Belgique, nous avons, du reste, ce très vilain défaut de nous débiter les uns les autres, même vis-à-vis de l'étranger, et de nous tenir à un rang modeste qui semble convenir à notre neutralité politique. Si nous y mettions un peu de l'entregent actif des Français et de l'impudence réclamière des Allemands, nous arriverions vite plus loin que nous ne sommes. »

PETITE CHRONIQUE

On va commencer cette semaine les travaux de terrassement et de nivellement de la place de l'Odéon, à Paris, où doit être érigé le monument d'Emile Augier, par Barrias.

L'inauguration de ce monument aura lieu au mois d'octobre

prochain, sous la présidence de M. Poincaré, ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes.

M. Claretie prononcera à cette occasion un discours. Les artistes de la Comédie française d'autre part chargeront, dit-on, M. Got de prendre la parole en leur nom.

L'œuvre de M. Barrias est chez le fondeur. Elle se compose d'une stèle de granit à arêtes vives, entourée de deux figures féminines et d'une statue d'enfant symbolisant le génie de la comédie. Elle est surmontée du buste d'Emile Augier, fort simple.

Pas de grille, point de marches. L'ensemble du monument est d'une faible hauteur.

La *Revue blanche* continue la publication des *Mémoires inédits de Jean Rossignol*. Cette fois le général hébertiste raconte les journées de juillet à octobre 1789. Il y a là des documents singulièrement expressifs sur la psychologie des foules.

Au surplus, voici le sommaire du dernier numéro :

X. : *Brevets et Jeunes filles*. — *Monsieur François Coppée essentiel*. — Paul Adam : *Du Bonheur* (d'après MM. Maizeroy, Vandérem et Mauclair). — Emile Tardieu : *Psychologie du faible*. — Romain Coolus : *Poire pour la soif*. — *Mémoires inédits du général Rossignol*. — Lucien Muhlfeld : *Le Petit Symbolard*. — Louis-N. Baragnon : *Histoire et Mémoires*. — Louis-Pilate de Brinn'Gaubast : *Les Lettres portugaises* (avec un portrait d'Eugenio de Castro, par Vallotton). — Georges Dalbert : *Qui s'intéresse aux Conseils généraux?* — Paul Pascal : *Fédéralisme et Assainissement*.

A l'occasion du treizième Congrès eucharistique qui aura lieu du 1^{er} au 16 septembre à l'archevêché de Milan, s'ouvrira une Exposition d'objets se rapportant au culte, depuis les vêtements sacerdotaux et les ornements liturgiques de toutes sortes jusqu'à l'encens et aux hosties, et qui comprendra en outre une importante section artistique, rétrospective et moderne, où seront admis non seulement les trésors des églises, mais encore les collections privées.

On connaissait Victor Hugo dessinateur et peintre. Le *Journal des Artistes* nous révèle un Victor Hugo sculpteur, et, paraît-il, un sculpteur possédant son métier comme un professionnel. Le poète sculptait comme il dessinait, dit-il, c'est-à-dire comme personne. Son ciseau endiablé se promenait indifféremment sur le chêne, le sapin, les dossiers des chaises, les panneaux des portes, les manteaux des cheminées, et toujours avec la même formidable et fantastique allure. Ce sont des fleurs étranges, d'apocalyptiques animaux, d'insensées arabesques, le tout s'enchevêtrant, se heurtant, s'amalgamant, et réalisant, en fin de compte, la plus puissante harmonie. C'est bien lui, lui tout entier ; il est là ce qu'il est partout, en littérature comme en dessin, en poésie comme en prose, l'homme énorme et l'artiste plein de grâce, le géant sans égal qui sait tour à tour mettre Orsa sur Pélion, et sertir divinement les plus exquises fleurs.

Tout cela — monstres héraldiques, végétaux bizarres et riantes figurines — a été peint et doré par la même main qui l'a sculpté. Et l'on ne sait vraiment laquelle des deux harmonies, celle des tons ou celle des formes, est la plus enchanteresse.

La gouge et l'ébauchoir du sculpteur étaient parfois remplacés par le fer à remuer le coke rougi au feu, comme nous l'apprend Richard Lesclide, dans son beau livre sur les *Propos de table de Victor Hugo*. Dans ce cas, l'outil du maître creuse le bois de « lignes flamboyantes, carbonisées. Il arrive ainsi à des effets prodigieux. Cette gravure incendiaire se colore de teintes polychromes et des fleurs merveilleuses s'épanouissent, sorties vivantes de l'imagination du poète ».

VENISE A BRUXELLES (de 10 heures du matin à minuit). — Entrée : 1 franc, 50 centimes pour les enfants âgés de moins de 7 ans. — Deux orchestres de Bersaglieri. — Concerts italiens originaux. — Plusieurs théâtres. — Lundi et jeudi, fêtes extraordinaires.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : **5, RUE KEYENVELD**

Magasins de détail : **2, rue de la Croix de Fer.**
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 1' suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARRAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

ATLANTIQUE IDYLLE, par Léopold Courouble. — A PROPOS DE « LA FAUTE DE M^{me} CHARVET » de Camille Lemonnier. — JULES BOIS. — L'ÉCOLE ESTHÉTIQUE ANGLAISE. — MARCELLIN DESBOUTIN. — PETITE CHRONIQUE.

ATLANTIQUE IDYLLE

par LÉOPOLD COUROUBLE. Bruxelles, Lacomblez.

Ce livre apporte à la littérature belge une note spirituelle, fraîche et pimpante, d'une ironie bonne enfant et d'une sentimentalité malicieuse. Il se compose de trois nouvelles : *Atlantique Idylle*, *les Fiançailles de Joseph Kaekebrouck* et *Ferdinand Mosselman*. Les deux dernières surtout intéressent par une prime-sautière originalité et un ton neuf, d'une *localité* savoureuse et joyeuse.

M. Léopold Courouble est un conteur vif et preste, un « croqueur » subtil de types et de paysages. Sa plume pétille. Ses traits sont brefs. Il y a du vif-argent dans son style, et son esprit mousse capiteusement. *Atlantique Idylle*, c'est, narrée, une traversée d'Anvers à New-York. Ah ! c'est joliment aquarellé ! Toute la vie du steamer est contée là avec un charme rare, et l'on retient surtout ces émigrants et la délicieuse figure,

entrevue sous un voile de douce poésie, d'une jeune Luxembourgeoise. Lisez plutôt ce fragment :

« Cependant l'ombre densissait et les premières étoiles s'allumèrent dans le ciel. La nuit s'éveillait.

Les émigrants s'étaient rassemblés au milieu du navire; femmes et jeunes filles s'assirent sur les bâches, sur les rouleaux de câbles. Les hommes restèrent debout adossés contre les cabines.

Il se fit un grand silence. Soudain un harmonica hoqueta une courte ritournelle et les émigrants entonnèrent un lied populaire de la vieille Allemagne. C'était un chant doux et plaintif, comme une floraison des mélancolies qu'ils avaient portées pendant le jour.

J'écoutais avec émotion. Le chœur s'éteignit bientôt avec une note grave. Alors une voix pure, vibrante, s'élança dans la nuit magnifique. Mon cœur se prit à cogner à coups précipités.

Doucement, retenant mon souffle, je m'avançai vers les chanteurs. Je percevais les formes indécises des misses et des gentlemen qui écoutaient pressés contre le garde-fou le concert imprévu.

Enfin je distinguai la chanteuse. Elle était assise sur les cordages. Je ne pouvais voir ses traits, mais je reconnus le châle de pâle laine qui recouvrait ses cheveux et dégageait dans l'ombre une douce lueur.»

Tout le récit s'imprègne ainsi d'une mélancolie discrète. Cela sent le bon air marin, apporté par les vents

du large pleins de soleil. Des figures drôles surgissent aux coins des pages — le docteur Pimley ou le cuisinier anglais du steamer — mais de petites fleurs bleues, tendrement nostalgiques, s'épanouissent constamment au courant de cette idylle passagère.

Dans les deux autres nouvelles, on retrouve ce tempérament à la fois moqueur et attendri de l'auteur, mais il se manifeste en des gammes absolument différentes, et qui sont d'un intérêt très spécial.

C'est la veille bourgeoise bruxelloise que M. Courouble nous raconte. Il nous introduit chez elle, un bon sourire aux lèvres et l'œil plein d'ironie. Oh ! non ! Il ne la flagellera pas des fouets de la satire, car au fond il a des hottes d'indulgence pour ces bonshommes simples, ces familles aux allures patriarcales, ces marchands enrichis, ces matrones bourgeoises. Mais il nous les montre avec une vérité amusante, une vie intense, avec un art sûr et curieux. C'est prodigieux de couleur locale. Et vraiment, ces diners de « première communion », ces bals de « la Grande Harmonie », ces déjeuners bourgeois, ces intérieurs de boutiquiers évoquent les toiles où Jan Steen, avec une verve railleuse et plaisante, bouffonne et sans méchanceté, peignait les scènes pareilles de son temps.

Dans ces descriptions des mœurs bruxelloises, M. Courouble, par un art adroit, par la seule noblesse de son style et la fine distinction de son esprit, encadre la trivialité des scènes d'une bonhomie exquise et d'un charme esthétique. Ce qu'il a recueilli d'expressions « bruxelloises », dans cette langue maternelle et bête des bons bourgeois du « bas de la ville », il les épingle en son récit avec une malice suave, qui en fait valoir tout le grotesque et qui incite au rire. Car rien n'est hilarant comme les *Fiançailles de Joseph Kaekebroeck* ou comme l'histoire de *Ferdinand Mosselman* ! On parle beaucoup des âmes, depuis quelque temps, dans le monde des lettres. On en découvre partout. Eh bien ! M. Courouble nous a découvert la vieille âme bruxelloise, une vieille âme cossue, de belle humeur, et qui sommeillait là-bas, dans le magasin de cordes du père Verhaegen ou dans le vieil hôtel, rue de Flandre, de M. Van Poppel.

Dans les drôleries que ces nouvelles révèlent, citons quelques mots typiques, que les Bruxellois savoureront :

« Pendant ce temps, les dames, plus recueillies, assises sur des chaises disposées en rond sous le lustre, s'entretenaient, en sirotant leur tasse, de la grosseur de M^{me} Théodore Van Poppel qu'elles félicitaient sur son courage et sa bonne santé. Pour une première fois, elle portait très bien... »

— Hein, insinua M^{me} Rampelberg, hein, on dirait, où est-ce qu'elle a appris ça donc ? »

Une conversation à un dîner de « première communion » :

« Vous conviendrez, fit M^{me} Platbrood, en cherchant un assentiment chez la majestueuse M^{me} Kaekebroeck, que le coup d'œil était rudement joli à l'église. Toutes ces petites filles sous leurs voiles, c'était très impressionnant. On peut rire de moi si on veut, mais ça m'a émue. »

— Ça je veux croire, approuva M^{me} Timmermans, tandis qu'une vieille larme dégoulinait par saccades sur ses grasses joues de veuve. Och, moi je ne sais qu'à même pas voir quelqu'un en blanc sans pleurer ! »

Au bal de la Grande Harmonie :

« Une jeune fille décolletée qu'ils suivaient depuis un instant s'arrêta tout à coup, renversa la tête et d'un mouvement énérvé, frotta sa nuque sur ses épaules. »

— Aïe, s'écria-t-elle, j'ai une démangeaison !

— C'est une puce, dit son cavalier finement.

— Oeie mon Dieu, taisez vous, quand il y a une puce quelque part elle est sûr pour moi... »

Ces traits de conversation locale fourmillent dans la nouvelle, bien entendus toujours, et bien retenus. Mais ces grosses fleurs de « bruxelloisie » s'épanouissent dans des parterres de beau style de conte qui dénotent en M. Courouble un indiscutable artiste.

A PROPOS DE LA « FAUTE DE M^{me} CHARVET »

de CAMILLE LEMONNIER.

Comme vous, j'ai admiré « d'une si violente admiration » ce poème vibrant d'intimité, qu'il m'est impossible de ne pas vous la dire, à ma façon secondaire et reflexe.

Pour me consoler moi-même et pour consoler plusieurs autres, de la misérable bourgeoisie et mesquinerie d'âme qu'on sent à certaines heures pénétrer en soi, je voudrais pouvoir souligner quelques lignes de ce livre RELIGIEUX au sens le plus naturel et le plus profond du mot.

Dans « la vie en zig-zag » de cette âme qui s'ignorait, pénètre, par la faute, une soif de se voir une et nue, de se connaître et de se laisser vivre dans le sens de sa propre impulsion ; toute la casuistique désordonnée et décousue avec laquelle les médiocres construisent leur vie et leur vertu en un assemblage hétéroclite de combinaisons et de petits calculs, croule devant la révélation d'un fait intérieur ignoré, inaperçu et tout-puissant.

« Si à ce moment, ayant tant de motifs pour continuer à être lâche, la controverse intérieure se fut élevée, peut-être elle n'aurait pas eu le courage d'arriver au bout de sa résolution. Mais elle se trouva dans une heure où il semble qu'un peu d'exaltation nous est envoyé exprès pour nous rendre moins clairvoyants à ce qu'il nous faut perdre dans les débats de la vie. »

Emmeline ne se sentit plus le besoin de se chercher des raisons pour avoir raison. Elle alla tout d'une fois au bout de son âme qui fut sa meilleure raison. Elle n'écouta pas d'autre voix que celle qui lui parlait de l'accomplissement de sa beauté », de la beauté de cette âme « qui pensait et agissait pour elle, très droite et ferme dans cette déroute de l'esprit. Son âme, à présent, *voulait* contre sa volonté même ». Devant l'admirable et lente évolution de cette

créature ordinaire, conduite à une sorte de sainteté, à une intuition claire de la souillure par l'impossibilité de vivre en beauté devant elle-même, devant ce phénomène que le poète nous fait toucher du doigt, nous sentons qu'une forte affirmation de plus est venue nous trouver qui nous tire des ombres et des scepticismes résignés. Sans philosophie et sans métaphysique nous ouvrons les yeux sur un des latents secrets que nous portons tous en nous, nous comprenons la nécessité tragique, absolue et heureuse de nous vivre nous-mêmes, d'écouter ces voix graves et simples qui parlent en nous et dont nul autre que nous ne peut suivre toutes les inflexions; nous sentons que cette unité intime de notre nature, enfin découverte, nous rend faciles tous les renoncements — si durement exigés jadis — et que le bonheur qu'elle nous fait entrevoir est plus vrai que les orgueilleux héroïsmes des fois mortes et forcées. Nous sommes plus près du divin en étant près de notre âme, en la réalisant, en la connaissant.

Elle seule, gonflée de toute la beauté que les hasards de sa nature et de sa vie lui ont permis de refléter, elle seule peut témoigner, aux jours où elle prend possession d'elle-même, de la réalité positive et sacrée des courants invisibles qui nous emportent vers une sagesse sans prévisions, vers un acquiescement confiant et vers une joie qui ne peut se comparer qu'aux rêves désormais dépassés des anciennes religions.

JULES BOIS

Le partiel mysticisme et l'idéalisme de l'art comme de la littérature contemporaine ont été la proie d'une raillerie vraiment trop facile. Qu'elle soit venue d'écrivains supérieurs qui y ont vu une atteinte à leur culte panthéistique de la Beauté ou à celui de la Raison, de savants et de philosophes qui y ont vu une phase nouvelle du découragement humain dans la recherche de la Vérité, il semble bien que leur raillerie fut un peu le rire de l'oubli. Pour eux, le mystique nouveau n'est qu'un rejeton catholique, un faible qui ne peut pas se débarrasser de son atavisme chrétien, et le souvenir ne leur évoque point ces grands mystiques qu'étaient non seulement l'ineffable Jésus, mais les rishis de l'Inde et les pharaons, et ces admirables philosophes hellènes, Pythagore, Platon et les néo-platoniciens Plotin, Proclus, auxquels, leur métaphysique mise à part, l'homme doit, sans conteste, un élargissement merveilleux de sa conscience et, par conséquent, de sa personnalité. Les railleurs ne se sont pas rappelés que la méthode expérimentale a simplement ouvert parfois l'œuf symbolique de ces intuitifs; que la seule division des savants en partisans de l'inconnu et ceux de l'inconnaissable entrebâillait une porte à toutes les spéculations de l'hypothèse; que les récentes révélations d'agents ou de forces psychiques (dont les manifestations connues des anciens ont donné naissance au magnétisme, au somnambulisme, à la télépathie, etc.) amenaient science et philosophie à revenir sur de sommaires conclusions; qu'enfin, pour rester dans le domaine littéraire, tout vrai poète était un mystique, car, s'il est exact, comme l'a dit M. Jules Soury, que « connaître les rapports des choses et les conditions de ces rapports est toute la science », faire sentir l'infini dans ces rapports est toute la poésie!

Il est vrai — et il faut se hâter de le dire — que nos mystiques paraissent former un pandémonium bien propre à entretenir la raillerie et une juste incompréhension. Car ils ne se sont pas

contentés de l'ésotérisme de la pensée : ils ont repris, mêlé tous les appareils objectifs, toutes les phraséologies des psychurgies et théurgies anciennes : théosophisme hindou, hermétisme égyptien, magie khaldéenne, initiation pythagoricienne, kabbale judaïque, etc. Ces appareils étaient, en ces temps, inévitables : la science, alors entièrement intuitive, devait, pour expliquer la nature, l'interpréter, et, comme l'homme avait une impatience fiévreuse d'arriver tout de suite à la Cause et à l'Unité, chacune de ces interprétations était une synthèse que le sage matérialisait dans un symbole et dans les rites. Or le sage, hiérophante ou mage, ne possédait pas tous les éléments constitutifs de cette synthèse que la science moderne commence seulement à découvrir; son intuition avait trop souvent ainsi une base empirique et, si quelques-unes de ses interprétations furent justifiées ou sont passibles de l'être, la plupart sont, comme leurs symboles, et depuis longtemps, caduques.

Ce qui achève de dérouter de bons esprits, c'est que, tout en ayant la prétention de nous délivrer des liens étroits de l'orthodoxie romaine, nos littérateurs mystiques étaient leur mode de l'obédience pompeuse de M. de Vogüé comme de la déchéance philosophique de M. Bourget. Le sar Peladan entend marier la plus stricte et la plus humble fidélité au dogme avec son orgueil et ses pratiques de grand-maître. Et il n'est pas jusqu'au naturalisme religieux exaspéré de M. Huysmans, à la maladie de son sensualisme impuissant, étroit et inquiet qu'on ne prenne pour du mysticisme.

Mais ce qui complète la confusion est la manière dont certains de nos mystiques se servent des décors occultes pour extérioriser avec ambiguïté les questions morales, pour dédoubler, multiplier la transcendance du moi en une sorte de ronde mythologique. Et, tandis que, suivant les uns, le vrai mystique est celui, comme dit Villiers de l'Isle-Adam dans *Axel*, pour qui « l'univers n'est qu'un prétexte au développement de sa conscience », une illusion toujours dépassée par l'idéal, « le pâle reflet d'un monde qui n'est pas hors de sa pensée, mais en lui-même », a écrit Schelling, — celui dont le moi s'agrandit du détachement de toutes les contingences tend sans cesse à une unité plus parfaite par l'extase soit religieuse, soit esthétique; le vrai mystique est, suivant d'autres, celui qui se sait, qui se voit environné de vies et de volontés invisibles, mais personnelles, conscientes (servantes du bien ou du mal, que toutes les formes créées peuvent incarner), celui dont le moi, plus apostolique, est, selon son abjection ou sa perfection, l'esclave ou le maître de ces puissances occultes se partageant l'univers qui attend toujours, depuis Zoroastre, le définitif triomphe du Mage Blanc.

C'est plus spécialement ce dernier mysticisme qui, depuis quelques années, a tenté nombre d'esthètes et de romanciers nouveaux. Il attira par l'étrangeté et le surnaturel de sa rhétorique, qui permettait de renouveler l'invention extérieure, d'agiter l'inquiétude de notre pensée et de nos nerfs; il attira par les relations qu'il pouvait établir avec les récentes découvertes psychiques comme avec nos préoccupations sociales.

C'est de ce mysticisme-là que relève Jules Bois.

J'ai dû prendre par le plus long pour atteindre ses œuvres : il importait de dégager tout de suite dans la question les points généraux obscurs qui l'approchent et l'écartent de notre esprit.

* *

Le mysticisme de Jules Bois est, en effet, plus social qu'ésoté-

rique, c'est-à-dire plus humain et agissant que spéculatif et absorbé. Deux idées principales le soutiennent : la rédemption du mal par la spiritualisation intérieure et par l'amour purifié, d'où le relèvement de la femme, et même son exaltation jusqu'au rôle de créature salvatrice, parce que, dans son abaissement, elle n'a pas « péché contre l'esprit », parce qu'elle est restée l'être de l'instinct, de l'intuition, du cœur.

En attendant cette rédemption et cette exaltation, le mal moderne est effroyable ; la femme est son agent le plus meurtrier.

On voit se dessiner la tâche de Jules Bois : dévoiler le mal, le poursuivre jusqu'en ses arcanes, montrer la femme au fond de son abjecte luxure et de la nôtre, puis sortir l'Amour des chairs corrompues qui le pourrissent pour qu'il nous régénère, croisse, s'affirme et chevauche enfin à travers l'humanité en blanc héraut annonciateur de la victoire du Bien.

Divers écrivains dans tous les pays vont au même but. La première originalité de Jules Bois aura été de pénétrer des maux souterrains et de saisir leur filiation à travers les âges. De là son dernier livre : *Le Satanisme et la Magie*.

Il n'y a pas, en effet, de vices plus ignobles que ceux qui se greffent sur les membres mêmes de l'idole divine dressée par la foi, et qui les couvrent de moisissures. C'est avec une perverse puissance de vie que notre poète mystagogue arrache de l'ombre ces purulences et qu'il classe dans son rouge herbier leurs putrescentes floraisons. Son style a tantôt la fièvre, une fièvre comme moite des rondes impures, tantôt une grâce balancée et étregnante, molle de tous les charmes orientaux qui disent les traîtresses séductions dont le Monstre pare ses desseins.

Et voici la « sorcière », le « sorcier », les avaricieux et luxurieux, en révolte contre la chasteté, contre la charité évangéliques, ou simplement contre la nature, et qui retournent le culte normal au profit de leur assouvissement ; hypocondriaques qui se plaisent aux mystifications rémunératrices et qui se consolent avec les bêtes de leur haine de l'humanité ; hystériques qui excitent leurs sens en des noctambulismes crapuleux. Et voici le « mage », l'orgueilleux, celui qui veut régner, et qui, ne pouvant asservir les forces humaines, en crée à son service d'imaginaires à l'aide d'une fausse science et de faciles et fallacieuses analogies. Et voici le « sabbat », où se déchainait le rut des humbles, qui, avec l'ombre, recouvraient la liberté, la jouissance crue de la terre, le droit à tout, fût-ce au sacrilège, à l'inceste, au meurtre, au sacrifice humain, à tout ce qui était le contraire du commandement religieux oppresseur. Et voici la « messe noire », parodie horrible et sanglante, qui sera célébrée tant qu'il y aura des prêtres enragés contre ce Dieu qu'ils consacrent et qui veut arrêter leur forcenée concupiscence ; la « messe noire » qui emplit de crimes sadiques le XVII^e siècle, ce XVII^e siècle au masque officiel si prude, si calme, si noble. Et voici la troupe « des vampires, des incubes, des succubes, des larves », rêves malsains, voletant et soufflant autour des « envoûtés de haine ou d'amour » qui languissent sur les degrés du trône où s'érige et règne l'inéluctable Contre-Dieu, Satan !

Satan existe-t-il donc ? Je me plaisais à croire qu'en relatant les turpitudes infâmes de son culte Jules Bois étalait les misères de l'éternelle superstition, de cette manie de déification anthropomorphique dont s'exalte le vice comme la vertu. Je louais l'enchantement de son art, qui arrivait à animer d'un fluide satanique nos désirs les plus quotidiens ; mais, en croyant au « satanisme », j'en niais d'autant plus « Satan ».

Or, Jules Bois a tenu, l'autre jour, à professer ici même « que Satan existe bien réellement, qu'il est au fond du cœur de l'homme l'hydre indéniable et éternelle, que sa force peut s'objectiver, s'extérioriser, se mesurer comme toute force, qu'il peut apparaître, qu'il est à la fois panthéistique et « individuel ». Conclusion du satanisme à Satan, la plume m'en tombe ! Que le satanisme existe, on ne l'a jamais nié ; nous n'en aurions aucune preuve que j'affirmerais son existence. Toute foi crée la foi contraire. La croyance en une divinité juste et bonne, mais difficile et peu serviable amène fatalement la croyance en une divinité inférieure utile aux besoins journaliers. Du moment, et tant qu'on reste dans l'absolu en morale, qu'on coupe l'homme en deux parties, la basse et la haute, on tire à l'infini, c'est-à-dire jusqu'au déisme, deux lignes parallèles qui ne se rejoindront jamais et perpétuent l'initial principe de toute imperfection : l'antagonisme humain.

Mais depuis quand un culte prouve-t-il son dieu ?

M. Huysmans, dans la préface qu'il a inscrite en tête du livre de Jules Bois, fait grand cas de cette jeune fille de Gif qui, folle, au dire des médecins, devait être enfermée ; mais, reconnue possédée par le prêtre, fut guérie par l'exorcisme. Est-ce que cela ne prouve pas simplement l'éducation religieuse de la jeune fille, sur qui l'influence du prêtre devait être toute-puissante ou, plus simplement encore, la puissance de volonté du prêtre ? Car c'est vraiment trop facile de transformer la suggestion en agent diabolique parce que des nécromants en usèrent — force neutre au service de toute énergie consciente. Tous les crimes des démoniaques ne sont en effet que « des phénomènes psychologiques sociaux » et ne font pas qu'on les puisse croire des œuvres de Satan : un culte ne prouve que la foi qu'il sert.

Et puis Jules Bois me laissera lui dire que son objectivation satanique continue d'une façon trop primitive l'antique et simpliste manichéisme. Elle a ceci de plus grave qu'elle le met en contradiction avec lui-même, avec cette loi d'amour dont il espère l'humaine régénération. Le nouvel altruisme, tolstoïste ou autre, se garde de toute extériorité du Bien ou du Mal — fût-elle divine ! Il y a des actes bons et des actes mauvais ; mais ils ne sont pas toujours ceux qu'on pense ; ils échappent presque à toute classification. L'Amour qui nous permet d'espérer encore dans la Vie n'est plus un juge ; il ne considère plus l'acte, mais l'homme, l'homme tout entier, dont les faiblesses même concourent à une harmonie supérieure ! La conséquence de cette conception veut que nous soyons débarrassés de toute fantasmagorie représentative de ce matérialisme à rebours entretenant la barbarie, la maladie fétichiste, extériorisant une lutte d'entités qui, de toute manière, ne peut exister sans nous, et qui, même au point de vue mystique, empêche l'esprit d'atteindre à ce pur désintéressement où il se doit parfaire. C'est par cette conception vraiment idéaliste que notre perfectionnement religieux social s'accorde avec la science la plus élevée, qui reconnaît de plus en plus l'unité des phénomènes, et que sera peut-être réalisée la parole de Claude Bernard quand il disait : « Je suis persuadé qu'un jour viendra où le physiologiste, le poète et le philosophe parleront la même langue et s'entendront tous. »

* * *

Je regrette que Jules Bois m'ait obligé à discuter cette question, qui me prive d'écrire comme je l'aurais voulu sur le poète, le dramaturge et le conteur. J'aurais voulu aussi m'étendre sur son idée du « rôle fatidique de la femme », qui est un des

liens de presque toutes ses œuvres, et qui lui a fait suivre la belle voie sociale si grandement élargie par Léopold Lacour, duquel nous attendons avec impatience le prophétique livre *La Révolution féministe*.

Dans son premier « drame ésotérique », *Les Nocces de Sathan*, notre mystagogue reprend l'Éloa d'Alfred de Vigny pour l'arrêter au bord de la chute et lui donner la force de sauver Lucifer. Dans son second drame, *La Porte héroïque du Ciel*, il montre dans le poète le prêtre du nouvel amour de qui la multitude attend la bonne parole. Dans *Prier*, ses vers disent l'attrait et le dégoût de la chair, puis la renaissance du cœur qui s'épure en la lumière du ciel limpide. Dans *l'Éternelle Poupée*, qui reste pour moi son œuvre la plus ingénieuse, la plus complète au point de vue de l'art, il transcrit les « trois gestes contemporains de cette « Éternelle Poupée » que sont notre société et ses femmes : le geste de flétrissure morale, le geste de cérébrale perversion, le geste d'homicide ». Dans toutes ses œuvres, Jules Bois témoigne d'une préoccupation haute qui va toujours au delà de la petite chose tangible immédiate, et il sait prolonger l'étendue du songe, sans perdre le sens de la vie, que même il entraîne et fouette, sous le voile mystique, en un échevèlement de danse exacerbée.

(Gil Blas.)

ROBERT DE SOUZA

L'ÉCOLE ESTHÉTIQUE ANGLAISE

Dans le très intéressant volume qu'il vient de publier sous le titre *Passé le Déroit* et dont nous avons rendu compte (1), M. Gabriel Mourey se montre fervent admirateur de l'école préraphaélite et du mouvement d'art qu'elle a créé. On sait que l'influence considérable exercée par les artistes anglais sur le continent rencontre, d'autre part, des adversaires convaincus. L'article de M. Octave Mirbeau, *Des lys!* a provoqué contre les partisans de Burne-Jones, qui incarne actuellement les idées préraphaélites, une levée de piques dont la violence semble avoir dépassé la réaction que devait nécessairement amener l'exclusivisme de certains.

Nous croyons intéressant de reproduire, à titre de document dans le débat, un fragment de l'étude consciencieuse, précise et très littéraire de M. Gabriel Mourey.

« Là plupart des esprits graves s'obstinent à fréquemment déplorer la complaisante faiblesse du caractère français devant les influences étrangères, aussi bien en matière d'art que de littérature, ou simplement de modes, à traiter de dangereuses fredaines ses enthousiasmes exotiques, presque de folie son besoin de chercher hors de soi de quoi se satisfaire... comme si la pénétration des races ne constituait pas le plus fécond agent de civilisation et d'enrichissement. Sans doute, dans un pays comme le nôtre, il se peut que l'on atteigne trop vite l'au-delà des bornes, mais cela ne prouve-t-il pas à l'honneur de notre sang vif, de notre insatiable imagination, de notre puissance compréhensive, de notre impétuosité d'élan? Et puis avec un peu d'ironie, on a bientôt raison chez nous de tels excès, et, une fois assagis, il ne nous en demeure pas moins un nouveau thème à vibrations, si frêle soit-il.

(1) Voir *l'Art moderne* du 14 juillet dernier, p. 219.

De toutes les influences extérieures que nous subimes depuis vingt-cinq ans, celle de l'Angleterre apparaît la plus manifeste. Longtemps elle se réduisit à de simples fantaisies de mode : toilette et hygiène, sport et confortable; nous lui devons une sage et précieuse éducation physique, l'estime des exercices corporels, une manière de vie plus saine, mieux équilibrée, le goût de la campagne et des voyages, le tennis et le polo, le yachting et le flirting. Mais il restait mieux à faire.

Un mouvement s'était produit en Angleterre, une vraie renaissance qui devait rajeunir l'art tout entier de ce pays et dont le contre-coup commence à peine à se faire sentir en France : je veux parler de cette prodigieuse école préraphaélite qui rénova non seulement la poésie et la peinture anglaises, mais encore l'art industriel, l'art de la décoration et de l'ameublement, l'art du costume féminin. Sera-t-elle aussi féconde chez nous que de l'autre côté du détroit? Il y a tout lieu de l'espérer. Nulle esthétique, en effet, ne semble actuellement convenir mieux à l'état général des esprits cultivés et artistes.

Parlant de Dante-Gabriel Rossetti qui fut, on le sait, le fondateur de la Confrérie préraphaélite, M. Edouard Rod a excellemment noté l'essentiel de cet idéal : « Il comprit, écrit-il dans son étude sur les *Préraphaélites anglais*, que l'époque *plastique* de la peinture était passée; que le corps humain, sa vigueur et sa beauté, ne jouissant plus de la même estime qu'autrefois, la simple représentation du corps ne pouvait être l'unique objet de l'art; qu'en une époque tout intellectuelle, la peinture elle-même devait obéir au courant général et poursuivre un autre idéal que celui de la forme pure et que cet idéal ne pouvait être que *l'expression*. » C'est, en effet, par l'expression, par la rareté, la profondeur, la sincérité, la chaleur émue de l'expression, si l'on peut dire, et surtout l'intellectualité selon laquelle ils sont conçus, que valent les peintures et les poèmes des préraphaélites. Tandis que la plupart des artistes français se contentent de produire le plaisir sensible, prenant la vérité pour but au lieu de ne s'en servir que comme d'un moyen, les préraphaélites se révèlent uniquement soucieux de fixer (et c'est ici Taine qui parle, Taine ennemi lui-même de cette Ecole qu'il a si bien compromise!) « les impressions de la personne morale, le dialogue silencieux de l'âme et de la nature, le retentissement sourd d'un moi profond plein de cordes vibrantes, d'une grande harpe intime qui répond par des sonorités imprévues à tous les chocs du dehors. Pour eux ce moi puissant est le principal personnage du monde. Invisible, il se subordonne et il se rallie toutes choses visibles. L'être spirituel est le centre auquel le reste aboutit. »

On comprend, après cela, l'accueil que réservait le grand public anglais aux premières manifestations de telles œuvres d'art. Durant des années, malgré la noblesse hautaine de leurs idées, malgré la radieuse beauté de leurs conceptions, les esthètes servirent de cible aux ironies les plus cruelles, aux attaques les plus injustes. La presse satirique les déchira; le théâtre parodia leurs manières d'être; les critiques d'art eux-mêmes les bafouèrent et le *Punch* les caricaturait impitoyablement. Raffinés et subtils comme ils l'étaient, pratiquant par-dessus tout le culte de l'idéal et de la beauté, nourris dans l'étude passionnée des Primitifs, considérant comme un sacerdoce l'exercice de leur art, cet art pour la pratique duquel « il faut, selon Rossetti lui-même, être pur de cœur, libre de toute sensualité intellectuelle », l'ignorance grossière de la masse éclatait de rire devant leurs tableaux. On inventa toutes les fantaisies pour les ridiculiser.

Citerai-je ce

MENU ESTHÉTIQUE POUR LES FAUX DÉVOTS DE LA SUAVITÉ
ET DE LA LUMIÈRE

Lis en branches au naturel
Fleurs de Tournesol à l'oriflamme
Poissons louches à la dado
Cuisse de cigogne tout au long
Tête d'épouvantail à la Boticelli

Compote de fruit défendu à la Baudelaire fortement sucrée.

Pourtant ils triomphèrent par la seule puissance de leurs efforts et leur abnégation presque religieuse. L'heure de la gloire, de la fortune même sonna pour eux. Nul aujourd'hui n'oserait plus contester la valeur de poètes comme Rossetti, Swinburne et William Morris, de peintres comme Rossetti, Burne Jones, Holman Hunt, Watts, Walter Crane. Ils sont non seulement de grands et profonds artistes, mais aussi d'extraordinaires ouvriers d'art. William Morris, lui, a renouvelé toute l'esthétique de la décoration et du mobilier : il dessine des papiers peints et des étoffes d'un goût rare, qui font la joie des yeux. Il combine de savantes harmonies de couleurs, d'une simplicité touchante, de séduisants motifs ornementaux de la plus délicieuse originalité. Un archaïsme délicat s'y allie à un sentiment de modernité tout particulier, et cela contient la douceur fraîche, la vérité charmante, l'infinicaprisme que mettent les artistes japonais dans la moindre de leurs créations.

À côté de William Morris, Walter Crane, le miraculeux illustrateur des contes de fées, Walter Crane qui fait de ces *Toy books*, de ces livres d'enfants, *La Princesse Belle Etoile*, *La Biche au Bois*, *La Beauté endormie*, de purs petits chefs-d'œuvre et qui vient, en renouvelant et éclaircissant sa manière, de se révéler comme un délicat poète, dans cet album floral : *Le Tournai du Lis et de la Rose*. Walter Crane se plaît aussi à composer des frises ornementales, des papiers décoratifs d'une féerie pâle.

L'art industriel en fut rajeuni : la mode vint des bois laqués, des meubles clairs à étagères et à miroirs, des cheminées à tablettes multiples, à colonnettes grêles, à compartiments garnis de petites portes avec des panneaux de joyeux émail ; les murailles furent recouvertes des *artistic wallpapers* si joliment ordonnés pour la fête du regard ; les plafonds et les boiseries s'ornèrent de cuirs japonais frappés d'or à la splendeur morte ; au lieu des vitraux éclatants, on drapa devant les fenêtres la transparence fleurie de ces mousselines d'Ecosse qui évoquent l'imagination de tissus de fleurs diaphanes ; sur les sièges recouverts de velours harmonieux s'étaient les somptueux coussins de soies indiennes dont l'éclat flambe comme des rayons d'automne ; et ce fut partout, aux pieds des tables et des chaises, habillant la frêle architecture des crédences et des bibliothèques, le joyeux luisant des laques pour lesquelles on créa une infinité de subtiles nuances : primerose, vert de mer, vert de figue, brun noisette, œillet fané, vert de houx, œuf de moineau, etc., etc. L'iris, le tournesol, le chrysanthème, l'orchidée, la tulipe, le lotus, le glaïeul fournirent une nouvelle flore ornementale dont on décora les cretonnes et les soies.

Cette renaissance s'étendit bientôt à l'art typographique, à l'art du livre ; les reliures et les cartonnages se magnifièrent de fantaisistes décors recouvrant la belle ordonnance de mise en page, un luxe de caractères spéciaux qui invitent à la lecture et séduisent l'œil avant l'esprit. L'Angleterre a créé le livre moderne, tandis que nous nous attardons encore à reproduire l'aspect des anciennes éditions, tandis que nous gardons encore trop fréquemment cette faiblesse d'imprimer en types archaïques les œuvres contemporaines.

Mais tout ceci n'est que de vains mots pour exprimer le charme infini de cet art et en susciter l'amour. Le nombre augmente chaque jour, à Paris, des artistes et des curieux qui se passionnent pour lui ; notre vœu est que son influence s'affirme de plus en plus chez nous : notre art industriel, si appauvri, ne pourra qu'y gagner. Le souvenir des époques précédentes, au lieu d'être, ce qu'il aurait dû être, simplement éducateur, a stérilisé tous les efforts, tous les talents, et nos ouvriers ne sont plus que des copistes. On se contente de calquer les vieux modèles et rien de plus ; toute originalité créatrice semble morte.

Le siècle de la lumière électrique et du téléphone vit des intérieurs du plus douteux moyenâgeisme, en un bric-à-brac de brasserie montmartoise, derrière d'épais vitraux, parmi des meubles jus de chique, au coin de cheminées de stuc à gargouilles. Que le meuble et le bibelot se libèrent donc enfin ! Que l'art ornemental s'éclaire et se transforme ! Et que nous possédions enfin une forme de style mobilier adaptée à l'esprit de ce temps, à ses aspirations, à ses besoins, à son âme, à sa vie. »

MARCELLIN DESBOUTIN

Le bon graveur Desboutin, dont les traits ont été popularisés par son « Homme à la pipe », est vivement portraituré par M. Franz Jourdain dans son intéressante série des *Décorés* et de *Ceux qui ne le sont pas* :

Plus délabré que Job et plus fier que Bragance,
Drapant sa gueuserie avec son arrogance...

Desboutin ne rappelle en aucune façon une gravure de mode ; mais, tudio ! messeigneurs, quelle allure ! Quand ce superbe vieillard, coiffé d'un feutre cabossé, vêtu d'un veston et d'un pantalon découragés, chaussé de bottes épuisées, le ventre barré d'une ceinture de flanelle, passe — la pipe de terre aux dents — sur les boulevards et coudoie les rachitiques spécimens de la mondanité parisienne, eh bien, je vous le jure, l'avantage ne reste pas aux gélatineux palefreniers qui donnent le *la* de l'élégance suprême à l'Europe attentive.

Oh ! évidemment, il est mal nippé, ce trainard de la bohème disparue, mais regardez cette tête puissante, pensive et fière dont l'expression dédaigneuse rappelle celle de Barbey d'Aurevilly, et, ma foi ! vous oublierez tailleur, chemisier, bottier, coiffeur et chapelier, et vous remercierez la nature de vous avoir laissé des mâles de cette trempe pour nous consoler des nombreux Aztèques qui à Trouville, à Dieppe, et... ailleurs, se promènent sous des casquettes d'invalides.

Il a été riche, Desboutin ! longtemps il a mené grand train : palais à Florence, chevaux, voitures, table toujours dressée, hospitalité fastueuse, bourse ouverte, amis, obligés, pique-assiettes. Malheureusement il y a des gens qui méprisent si profondément l'argent, qu'ils tentent l'impossible afin de le forcer à déguerpir. Vexé de cette façon inattendue et désagréable d'être traité, l'argent un beau soir est parti, mais le talent, lui, est resté.

Et quel talent !

Voilà un quart de siècle que les planches du graveur excitent l'admiration des artistes, des amateurs, des gens de goût, des passants indifférents et même de ses adversaires. Avec Bracquemond, cet audacieux a révolutionné, galvanisé la gravure française qui s'enlaidissait dans une correction impersonnelle et morne. Il manie le burin comme un pinceau et certaines de ses eaux-fortes

— aux noirs veloutés et transparents — évoquent le souvenir, cependant si écrasant, du dieu Rembrandt. Dans la pointe sèche, où il a presque créé un genre, tellement il a bouleversé les vieux moules, sa taille reste incisive, vivante, audacieuse, colorée, grasse, et la collection de ses portraits si fâcheusement dispersée — entre autres ceux de Manet, de Goncourt, de Puvis de Chavannes, de lui-même, présentera à nos descendants un superbe morceau de l'art moderne. Impossible de saisir avec plus d'intensité la caractéristique, la silhouette morale d'un être.

Il y a vingt-trois ans, Desboutin, qui est un lettré délicat, fit représenter à la Comédie française un drame en vers, *Maurice de Saxe*, dont le succès, arrêté par le canon de Reischoffen, aurait rapporté à tout autre qu'à lui le ruban rouge. Seulement l'auteur est un irrégulier, un indépendant, un original ne fréquentant aucun salon officiel, un monsieur insupportable dont l'épine dorsale doit être ankylosée et dont le chapeau semble collé sur une chevelure hirsute. En outre, ce Montmartrois ignore le chemin des ministères; il préfère ergoter sur l'art dans une brasserie quelconque ou copier quelque Fragonard inconnu plutôt que de passer fructueusement son temps dans les antichambres dont la teinte des tentures et la dorure des lambris flanqueraient le tétanos à l'obélisque.

Le talent! le talent!... c'est quelque chose pour un artiste; à la rigueur, ça ne peut pas nuire... Evidemment on le lui pardonnerait encore; il faut se montrer indulgent avec ces gens-là, en somme. Mais... mais pourquoi ne s'adresse-t-il pas à un bon tailleur?

PETITE CHRONIQUE

ERRATA. — Dans l'*Art moderne* de dimanche dernier, 4^{er} septembre (page 276, première colonne) une note s'est glissée par mégarde dans la traduction d'Emerson. Elle commence par ces mots: « Oui, les affections changent », et se termine par ceux-ci: « L'unité de la famille... ne peut-elle aussi rester la même? »

Ces réflexions, qui viennent profaner l'unité de l'œuvre, ont été égarées par une erreur très regrettée dans les feuillets livrés à l'imprimerie: (N. du traducteur.)

La prochaine campagne des Concerts populaires promet d'être très brillante.

Dès maintenant M. Joseph Dupont a traité avec M. Ferruccio Busoni, le pianiste merveilleux qui fit sensation l'hiver dernier au troisième concert, et avec M. Willy Burmeister, un jeune violoniste hambourgeois dont la technique extraordinaire a soulevé l'enthousiasme dans toutes les grandes villes d'Allemagne où il s'est fait entendre.

Des pourparlers ont été engagés également avec Hans Richter et il a accepté de venir diriger un concert extraordinaire cet hiver; la date n'en est pas encore fixée.

On parle aussi d'une œuvre chorale très importante, la *Sainte Godelieve* d'Edgar Tinel, pour la fin de la saison.

Il y aura, comme les autres années, quatre concerts ordinaires dont les dates sont dès à présent fixées aux dimanches 23 novembre, 8 décembre, 19 janvier et 9 février.

Quant aux concerts extraordinaires, ils auront lieu en mars et le lendemain de la clôture de l'année théâtrale.

Le concours organisé par la Société nationale pour la protection des sites a donné lieu à de nombreux envois. L'exposition en est

ouverte au Cercle artistique jusqu'au 15 septembre, de 10 à 5 heures. Entrée gratuite.

L'Hôtel de Ville de Bruxelles ne contenait aucune œuvre de notre compatriote, le peintre Alfred Stevens. Cette lacune va être comblée car le Collège lui a commandé, pour la somme de 10,000 francs, une toile qui est destinée au cabinet de l'échevin de l'état-civil.

Le Théâtre Libre, à Paris, jouera cet hiver le *Roi Lear*. Cette représentation sera fort curieuse. Shakespeare sera en effet joué en France pour la première fois *intégralement* et *sans adaptation*. Les scènes se suivront dans l'ordre indiqué et le décor changera avec chaque scène. Or, il y a vingt-six scènes dans le *Roi Lear*. C'est grâce à un procédé nouveau de machinerie, dont les essais ont déjà été faits par M. Laroche, que l'on pourra obtenir la rapidité nécessaire à ces changements.

Il y aura cet hiver cinquante ans que le célèbre tragédien Ernesto Rossi exerce le sacerdoce dramatique. Afin de célébrer dignement ce jubilé, il se propose de faire une dernière tournée en Allemagne et en Autriche.

On vient de découvrir à Prague un important tableau de Lucas Cranach, représentant le *Christ et la Samaritaine*, et, au revers, des scènes bibliques. Provenant de la succession d'une dame de Clar, née comtesse de Mitrowitz, il fut mis en restauration, et c'est alors qu'on découvrit dans un angle la marque particulière de l'artiste allemand; mais aucune date n'y est jointe. Quoique le tableau soit un peu endommagé, aucune figure n'a souffert.

Une vente d'autographes vient d'avoir lieu à Liverpool.

Plusieurs manuscrits de Mozart, de Beethoven, de Chopin ont donné un certain intérêt à cette vacation.

Une variation pour violon et piano de la *Belle Célémène*, de Mozart, a été vendue 840 francs; un rondeau en la mineur, pour piano, de Mozart, 700 francs; une fugue pour piano, de Mozart, 400 francs; un autographe de Beethoven, 925 francs; un quartette de Spohr, 200 francs; un manuscrit de Schubert, 262 francs; un manuscrit de Chopin, 262 francs.

Un admirateur de Shakespeare fait ériger à Londres, en mémoire du grand dramaturge, deux monuments de granit aux deux compagnons de Shakespeare, les acteurs John Hemming et Henry Condell.

Hemming fut le créateur des rôles comiques de Shakespeare, de *Falstaff* entre autres, et, avec Condell, il travailla à la première édition des drames de leur ami commun.

Dédié aux jeunes filles nerveuses. — Le docteur Waëtzold vient de publier un mémoire dans lequel il soutient que les maladies de nerfs dont souffrent tant de jeunes filles doivent, en grande partie, être attribuées à l'étude du piano. Il demande qu'on défende cet exercice aux adolescentes jusqu'à l'âge de seize ans, et même au delà pour celles qui sont délicates de constitution.

Dans un tableau de statistique, cet éminent médecin montre que sur 1,000 fillettes qui étudient le piano avant douze ans, 600 sont affectées de désordres nerveux tandis que 200 seulement sont malades sur 1,000 qui commencent plus tard; enfin, il ne compte que 100 névropathes sur 1,000 parmi les fillettes qui n'ont jamais « taquiné l'ivoire ».

VENISE A BRUXELLES (de 10 heures du matin à minuit). — Entrée: 1 franc, 50 centimes pour les enfants âgés de moins de 7 ans. — Deux orchestres de Bersaglieri. — Concerts italiens originaux. — Plusieurs théâtres. — Lundi et jeudi, fêtes extraordinaires.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : **5, RUE KEYENVELD**

Magasins de détail : **2, rue de la Croix de Fer.**
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
**ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE**
AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.
RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p.c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix
DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. (Neuvième article.) *L'Enchevêtrement des formes*. — IMPRESSIONS D'ARTISTE. — EUGÈNE GRASSET. — PALUDES, par André Gide. — EXPOSITIONS A LA HAYE. — A LA MONNAIE. — PETITE CHRONIQUE.

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE⁽¹⁾

(Neuvième article.)

L'Enchevêtrement des formes.

C'est un préjugé fortement établi que celui qui impose au dramaturge, pour une œuvre théâtrale, l'UNITÉ !

Il semble que la fameuse et arbitraire règle des trois unités, mises en loi par Boileau, ce reviseur du cadastre littéraire, ait conquis peu à peu d'autres provinces que celles portant les étiquettes classiques : Temps, Lieu, Action. Vraiment, on croirait l'écrivain transformé en aiguilleur de la gare d'une grande ville d'où rayonnent multiples les voies ferrées : une œuvre s'engage-t-elle dans une direction, on lui donne le rail et il faut qu'elle n'en sorte plus ; la voilà partie, qu'elle aille ainsi jusqu'au terminus. Tout écart sera pris pour un déraillement,

(1) Voir les nos des 9, 16, 23, 30 juin, 7, 14, 21 juillet et 18 août derniers.

imputé à faiblesse, négligence, ignorance, impuissance, défaut de goût, absence de correction. Messieurs les critiques seront sévères et parleront des « modèles du grand siècle ». Ils auront pour eux tous les professeurs de rhétorique et les académiciens.

C'est, pourtant, une manie d'un conventionnel grotesque, qui procède, croirait-on, des mêmes poussées secrètes qui si longtemps ont mis et conservé en honneur, comme principes du Beau, ces fadaises niaises : la symétrie, la pondération, la ligne régulière (spécialement la droite), le nivellement, la propreté (spécialement en son symbole le blanc), l'alignement et autres expressions de la planitude et du bon ordre qui sont les caractéristiques avérées des médiocres et des infirmes incapables de marcher sans béquilles ou sans cordeaux. Pas un pli, pas un renflement, pas un écart, pas une déviation, pas une tache, est encore, pour certains esprits départementaux, la consigne d'un art qui se respecte ; et s'il est exact que beaucoup d'indépendance et d'originalité commence à s'infiltrer dans l'Esthétisme, il faudra, néanmoins, que le moissonneur Saturne fasse manœuvrer sa grande faux dans plus d'une savane de préjugés à haute tige avant que les espaces soient suffisamment ouverts au pittoresque, à la liberté, à l'imprévu, à l'étrange, dont les enchevêtrements, pareils à la confuse végétation des jungles, forme le curieux et séduisant tohu-bohu de la vie en sa vérité.

Cette vie, que l'artiste a pour mission d'exprimer en ce qu'elle a de perpétuellement inaccessible pour les cerveaux ordinaires impuissants quand ils sont laissés à leurs propres forces; cette vie devenant alors si intense en son secret et brûlant mécanisme, ne comporte pas la régularité logique et disciplinaire que les grammairiens du Parnasse prétendent imposer, comme une convenance académique, à ceux qui se mêlent de la dépeindre par le jeu merveilleux des mots, et des images que ces mots, en cela plus merveilleux encore, suscitent dans les âmes. Cette régularité, elle aime à la bousculer. C'est une grande dérangeuse de programmes, devoir qu'elle accomplit avec une ironie constante. Elle n'est guère au dehors, cette vie capricieuse et tragique; elle bourdonne surtout en nous, dans le fond de notre intellectualité incessamment fonctionnante en la série bizarre de ses conceptions kaléidoscopiques; plus encore dans le tréfond de nos instincts souterrains, plus énergiques en leurs poussées et plus ténébreux que cette intellectualité qui s'agite au-dessus avec l'illusion de notre volonté libre et de notre imputabilité. L'extérieur spectacle de la Nature, soumis, croirait-on, à une plus dure et plus conséquente logique, n'est que le décor du drame, (presque immobile quand on le compare à notre agitation intérieure) de notre turbulence psychique et de son désordonné tumulte.

C'est de la vie ainsi conçue, trépidante et multisonore, que le théâtre doit, sur la scène, faire apparaître des lambeaux, « des tranches » ainsi que l'a dit avec quelque brutalité un contemporain. Or, si l'une des plus évidentes règles d'un art sain est l'adéquation de la forme au fond, la première s'assouplissant avec une docilité incessante au caractère de l'idée, à la nature de l'épisode, aux fluctuations intarissables des événements, comment admettre qu'il importe, au contraire, de la maintenir, d'un bout à l'autre de l'œuvre, en une uniformité réglementaire chargée d'accomplir ce miracle : rendre par un procédé unique toutes les variations multiformes et versicolores du déroulement vital ?

La réflexion, dès qu'elle s'intensifie, ne démontre-t-elle pas le mensonge d'une telle école ? Certes, l'œuvre alors atteindra parfois une beauté architecturale spéciale, correcte, grandiose, cérémonieuse et froide, pouvant plaire par ses proportions, son équilibre symétrique, sa netteté lapidaire. Mais cet avantage particulier et local n'a qu'une valeur en sous-ordre alors qu'on pressent l'abondance, la variété, la chaleur, l'émotion, l'effervescence, le mouvement, LA VIE en un mot décisif, en un monosyllabe péremptoire, que l'abandon de cette discipline de caserne littéraire va répandre par la fécondité de l'âme délivrée des liens scolastiques du caporalisme des maîtres et de leurs traités de rhétorique.

Toutes les tendances, toutes les formes, tous les moyens, tous les procédés doivent, croyons-nous, s'en-

chevêtrer, s'enlacer, se suppléer, s'entr'aider, pour extérioriser une conception théâtrale, soumis à cette seule loi, qui est plutôt une affirmation d'indépendance : que l'expression doit étroitement s'emboîter sur le fond, serpentant en une ligne ondulante, voltigeant au moindre souffle du changement psychique, s'acharnant à un accord persistant et harmonieux.

Ainsi, étant donnée la variabilité infinie des situations et des personnages, des impressions, des entraînements, des valets mêlés aux maîtres, des jeunes gens aux vieillards, des sexes, des lieux-communs aux sublinités, du calme à l'angoisse, de l'indifférence à la passion, du comique au sentimental, pourquoi, ainsi que Shakespeare en donna déjà le mémorable exemple, ne pas, suivant l'occurrence, alterner du vers à la prose et de la prose au vers, librement ? Pourquoi, si ce qu'il faut dire le comporte, par l'instinctive action des lois de l'harmonie, du rythme, de la cadence, ne point passer du vers libre au vers prosodique ? car ce serait une hérésie nouvelle que de prétendre absolument proscrire les formes anciennes alors qu'elles aussi peuvent apparaître, en de déterminées circonstances, comme le meilleur cri, le plus convenant et le plus vibrant langage ?

Les autres modernes conceptions qui furent indiquées au cours de cette rapide étude, dont le but sera suffisamment atteint si elle sert de point de départ à de plus ingénieuses visées, cet art symbolique, cet art transcendantal, ou synthétique, ou hiératique, pourquoi les cantonner chacun en un exclusif territoire et les imposer à l'œuvre du début à la fin ? Pourquoi rien que le romantisme, ou le réalisme, ou le classique, en une invariable coulée, alors que le Destin ricanant et farceur nous fait, dans la réalité, si gaillardement sautiller de l'un à l'autre, bon gré mal gré ? Eux aussi, chacun en ce qui le concerne, sont des forces et des artifices destinés à rendre visible la variabilité des phénomènes qui se succèdent en nous, perpétuels. Nous ne sommes point, nul au monde n'est constamment dans un seul de ces cercles. Nous n'analysons pas, nous ne soignons pas suffisamment nos ondulantes sensations. Le Sort nous fait, sans trêve, passer de l'une à l'autre, nous balançant, comme suspendus à un fil, dans leur concentrique emmêlement. Notre âme est essentiellement protéiforme et dès lors les sons que l'artiste lui fait rendre doivent être versatiles, nuancés, zigzaguant comme elle.

Les chœurs, la pantomime, la musique, le chant doivent aussi venir comme adjutants. Ah ! ce n'est pas trop de toutes les ressources esthétiques humaines pour faire entendre aux foules l'infinie complication de nos intimes énigmes. Ce n'est pas séparément qu'il faut faire jouer tous ces instruments, c'est en orchestre, en clavier, en carillon. Certes, de gauches applications ont pu faire douter de la légitimité de ces mélanges. Le mélodrame, le vaudeville, je sais, je sais ! inutile de les

objecter, je pourrais vous répondre *l'Arlésienne*. C'est au goût à sentir comment on évite les fautes et, entre autres, on se demande en vertu de quel absolu précepte, alors que la musique accompagnatrice surexcite si miraculeusement le sens des paroles même non chantées, il faudrait la proscrire de toute œuvre, ou plus exactement de toute situation scénique où l'on ne chante pas? Quelles ressources offre la sourdine, murmurant indistincte à côté des événements comme, dans la nature, les météores jamais apaisés, jamais tout à fait silencieux! Quelle admirable transposition des mélodées grégoriennes, si un art nouveau, reprenant leurs règles et les adaptant à la contemporanéité, les appliquait à ces chœurs, voix de la foule, dont précédemment je demandais la rénovation!

Oui, cette mosaïque de l'art correspondrait à l'émouvante mosaïque de la Vie!

Impressions d'artiste.

Orléans, une ville ecclésiastique et blanche, toute poudreuse comme un va-nu-pieds au bord d'une route. Le grand ciel clair endôme le miroir du fleuve dont un frissoulis jette des éclairs de soleil. Très basses sur les digues de gazon entre des peupliers d'Italie, les maisons dorment, grises et sentant déjà le Midi. Dans les rues, noirs comme des clercs, de rares passants incrustent durement leur silhouette dans la grisaille crayeuse. Volets fermés, petites maisons. Hautes murailles d'où s'échappent les arbustes touffus et prisonniers. Et c'est un caquet exaspérant et gentil tourbillonnant comme la poussière que soulèvent coups de vent au coin des rues, un caquet de sous-officiers et de grisettes, fou, saccadé, nerveux, charmant.

De l'absinthe. La jolie liqueur rose et soyeuse du vin du Cher dans des carafons de cristal. Les déjeuners interminables dans cet air sec et clair que fouette l'appétit. Des gens gais. Des gens un peu négligés, mais heureux. Pioupiou, par groupes comme des bouquets de pivoinés. — Garçon, une absinthé! garçon! une fine.

Puis, mêlés à cet entrain, (politesses naïves, confidences spontanées, sourires, aussi, mais avec des airs d'hommes indulgents et supérieurs, qui dévisagent avec des yeux perçants sous leurs grands chapeaux bretonnants), les ecclésiastiques, défilé vif et coquet aussi, forment un dessous mystérieux et solide à ces dehors de légèreté française. Entre les enclos où dégringolent vers des chemins de velours blanc les vignerons accrochés à leurs échelas, ils apparaissent comme les esprits familiers de la région. Fins, très fins, bénisseurs, et d'une politesse dont l'indulgence est presque sensuelle.

L'Evêché regarde l'Hôtel de ville; il est là, non loin, avec un petit air sage de rien du tout. En réalité c'est l'administratif qui fait décor, l'autre est l'essentiel. C'est lui qui est l'âme; le pouvoir civil est fait de vaines agitations. Celui-ci change avec les drapaux, les robes et les amants. L'autre est ce qui reste.

Sous une chaleur d'orage, à travers les rues poudreuses et délabrées, le Musée et l'hôtel de ville nous attendent écornés et meurtris. Une foule endimanchée et taciturne remplit les couloirs où

pendent, au hasard, des collections de cadres flétris. Tohu-bohu d'antiquailles! Le long des lambris dans la poussière gisent des gothiques, Vierges penchées sur fonds d'or, Italiens primitifs, Orcagnas de rencontre, avec des tours babyloniennes, des processions et des armées. Puis des Bol bitumeux brutalisant des pastels en grandes perruques, des Largillière voisinant des classiques, l'école de David et d'Ingres et fronçant le sourcil devant de tout petits Corot, etc., etc; tout cela dort fraternellement dans la poussière.

A chaque pas, entendre les mêmes réflexions de bourgeois français, vides, étrangères, ricaneuses, papotement veule qui semble le ronron de cette grande horloge administrative: la France de province. Et l'incurie dans laquelle s'écaillent les splendeurs poussiéreuses d'un tas d'oubliés est significative. On y découvre par hasard des coins charmants, notamment cette chambre perdue au sommet d'un introuvable escalier où, entre des soldats en sueur qui tuaient l'ennui de leur permission, je vis accrochées un tas d'études de Léon Coigniet; merveilleuses, certaines, une tête de Bonaparte, premier consul, des charges de cuirassiers héroïques de tumulte, puis des riens savoureux, des profils, des ébauches. Il est vrai que, par compensation, le conseil municipal, qui doit être crétinisé au dernier chef, a gâché par des restaurations intempestives son hôtel de ville charmant. L'École Saint-Luc, dont l'abominable peste envahit déjà nos églises, y a répandu ses horreurs avec générosité. On a tout colorié, bariolé, peinturluré. Et quand on pénètre dans la salle des séances où doivent se prélasser sur des cuirs gaufrés une trentaine d'imbéciles élus, on les imagine tapant du couteau à papier sur des tables anciennes, lorgnant d'un œil d'orfèvre l'or assoupi des vieux cadres, passant des mains d'expert sur le drap pesant des tentures et pour le reste se souciant de l'art qui baigna leur race on devine combien.

En cette France provinciale, douloureux sentiment, rien n'est donc intellectuel et vivant? Tous ces gens aimables circulent sans bruit, sans frottement, sans inquiétude, avec des béatitudes de sacristains. L'Église domine les âmes de son idéal immobile. L'Administration souveraine emmaillote leur vie courante. Pris entre ces deux forces ils ne sont plus que des machines dociles. Rien n'y cultive la force des révoltes, ils n'ont plus d'âme, plus de sang. Quand on erre entre ces groupes dansant sous une invisible tutelle la farandole continue de leur joyeuse existence, on regrette que le charme exquis de leur société ne se complète point d'un bruit lointain de bataille. On tend l'oreille, espérant que l'alerte sonne, que les faisceaux se rompent et qu'au lieu de s'amuser aux vétilles des ambitieux et des charlatans tout ce peuple, dans la fierté de ses souvenirs, va se porter en avant. Mais un bavardage général couvre le rare appel des lutteurs. Au pays de Jeanne d'Arc et de Napoléon, aucun effort ne groupe les espoirs. Un ciel bleu sans orage? Assez! L'horizon est inquiet pourtant. Que signifie?

On demande des Barbares.

LÉON HENNEBICQ

EUGÈNE GRASSET

M. Eugène Grasset, que les expositions de la *Libre Esthétique* ont fait connaître à Bruxelles, vient d'être décoré. Le gouvernement français lui a, en outre, conféré une distinction particulière en le chargeant de créer le type du nouveau timbre-poste qu'il se propose d'émettre. Aucun des projets proposés au concours institué à cet effet, n'avait pu être adopté.

A ce propos, on lira avec intérêt l'étude que consacrait dernièrement à l'artiste Camille Lemonnier dans le *Gil Blas*, et qui complète les notices que nous avons publiées précédemment (1).

Les temps sont proches où il apparaîtra que la personnalité ne consiste pas à appliquer un tempérament forcément borné, limité par ses aptitudes à la représentation d'un aspect de la nature et de la vie adéquat à ses impulsions secrètes. Ce fut la loi des devanciers : enfermés aux orbes que leur traçait une sorte de spécialisation de la cérébralité, ils demeurent, dans l'évolution spirituelle, particularisés par un exclusif attachement à des manières et des sujets immuables, en sorte que leur angle visuel aussi bien qu'intellectuel semble s'être volontairement rétréci pour n'embrasser qu'un champ restreint et toujours le même.

La personnalité, avec l'extension toujours plus reculée des éléments d'observation et de conjecture, a perdu le caractère rigoureux ; elle participe actuellement de l'étendue même des sujets qui sollicitent le rêve et la conjecture ; elle s'est élargie dans l'infini en s'universalisant et, si l'on peut dire, elle s'est faite impersonnelle en se répandant en dehors d'elle-même et se soustrayant aux compressions qui bornaient son essor. L'artiste ne se satisfait plus à exprimer uniquement l'homme que le fit son instinct ou l'aventure de la vie ; il répugne au parqu岸ment en des cantons d'art mesurés par le sens des réalités immédiates. Ce qui l'attire, c'est le phénomène, les latitudes de sensations et d'idées inexploitées, l'accession aux terres vierges où l'image s'avère une combinaison du songe intérieur plutôt que la résultante de la vision physique. L'idiosyncrasie a changé ; elle se complique d'endosmoses infinies qui sont comme les incarnations successives d'un être perpétuellement évolutif et, par de larges bonds, touchant à des horizons opposés. Mais ce n'est point assez que la spéculation se soit libérée des redites et des routines et s'égale à l'immensité des manifestations de l'être : la main-d'œuvre, par une logique admirable, se conforme à cet état nouveau de l'esprit d'invention en se variant selon ces muables psychologies, en s'attribuant tout le domaine des formes.

Je crois l'avoir affirmé un des premiers, tout livre, toute œuvre d'art est un organisme dont le principe vital s'atteste par l'équation de l'expression et de l'idée. A chaque œuvre une âme nouvelle et une forme nouvelle, comme, dans la vie, l'apparence semble résulter des intimités psychiques, comme au visage grave l'âme et, par des signes irrécusables, la porte au dehors. L'artiste supérieur se dénonce celui qui, d'une plus profonde et subtile compréhension, embrasse une plus large part de choses, en les exprimant dans leurs relations de forme et de fond.

Cette vérité d'art éclate en Grasset et lui donne son rang d'artiste d'avant-plan. Elle le classe et le défère à l'esthétique de demain dans l'inintelligence des lois de l'œuvre d'art qui fait prévaloir encore de machinaux et trop ponctuels ouvriers. Son don d'invention est jaillissant : il tire des réservoirs de sa pensée le flot inépuisable des images. Je le tiens pour le plus considérable « imagier » de ce temps. Doré, qui assumait le renom d'un intarissable inventeur, n'inventa qu'un linéament et le répéta avec une indigence laborieuse. Vierge, plus flexible, créa une école et ne cessa pas d'être l'ouvrier d'une même main, admirable et souple, où l'âme ne descendit pas. Mais Grasset trouva l'arabesque infinie et, comme par un sortilège, y fit entrer des âmes multiples, engen-

(1) Voir nos numéros des 18 février et 21 avril 1894.

drées d'une merveilleuse et unique ressuscitée des âges et des races. Il en varia les orbes, il en proliféra le caprice, il la dressa comme une haute lambrusque aux sarments séveux, aux fibres tortillées en tous sens et dont les pieds plongent aux plus généreux terreaux, si la cime s'en perd dans les vents fous du rêve et de la fantaisie. Je n'en vois pas à lui comparer pour la fertilité, pour le moût vivace et capiteux, pour la constante floraison épanouie. La nature se communique à lui, par des pénétrations profondes ; il est le plus savant et le plus courtois des linéistes. Nulle page qui ne révèle la présence durable de l'étalon à qui, dans la réalisation, se rapporte toute conception plastique. Mais il ne copie pas : il interprète avec une liberté admirable ; les formes, pour lui, sont l'apparence du réel, plus que le réel même ; il en exprime les significations latentes et le mystérieux symbolisme. Et le phénomène naît ; il se manifeste comme la part de conjecture qui double toute réalité, comme la prolongation du réel dans les zones spirituelles. La forme, en son œuvre innombrable, se décèle le mouvement de l'âme et comme l'âme même en action, s'arrogant le geste extérieur, le mécanisme physique qui l'associe au rythme de la vie universelle.

Enviante gloire, son invention ingresse tous les domaines, embrasse les expressions les plus variées. C'est qu'il sent bien que tous les arts ne sont au fond qu'un même art, qu'il n'y a qu'un art à travers la dissemblance des moyens d'expression. S'il était permis d'en douter, l'exquise unité qui se fait jour parmi ses apparentes divergences serait là pour en fournir la preuve. Peintre, affichier, ornemaniste, verrier, chercheur d'aspects nouveaux pour les métaux et le bois, il ductilise la matière, utilise ses propriétés à exprimer telles sensations idéales qu'il entend dégager et par lesquelles s'accomplit l'accord entre l'œuvre et les ambiances. Vous ne verrez pas, à l'exposition de la *Plume*, ses touffus et arborescents Landiers sans pressentir qu'ils furent faits pour une maison d'art où le goût japonais multiplia l'art fleuri des artistes du Nippon. Un dessein d'harmonie s'y concerte : la volonté d'associer à la demeure qui la sertit cette ferronnerie qui mêle la flore à la faune. Jamais d'ailleurs il ne s'épuise ; il semble s'oublier à chaque invention nouvelle et se recommencer. Le meuble, cette « maison en diminutif », selon la jolie expression d'Arsène Alexandre, il le recrée, comme il recrée l'estampe ; il combine des émaux, il compose des mosaïques, il assortit les soies des tapisseries ; il est l'artisan d'art aux mains de qui les métiers se disciplinent et obéissent. Il semble travailler dans une ivresse continue d'invention, dans un vertige sacré de forme et d'idées. S'il n'éveille pas au même degré qu'un Gallé la sensation presque mystique du bonheur, il induit en des joies de curiosité et d'intense intérêt, il stimule l'esprit et le retient par le jeu expressif des lignes, le délié caprice de l'imagination, l'étrange et expressive beauté des figures dont il anime toute matière.

On peut dire de Grasset qu'il ne fit rien inférieurement. Si, comme les qualifia Morris, certains arts, comparés aux autres, se dénoncent mineurs, encore ne les jugea-t-il pas subalternes. Il les pratiqua, au contraire, avec dévotion, en artiste sensible et qui se voue à sensibiliser tout ce qu'il touche. Vignettes, estampes, affiches, letrines, dessins pour ameublements sous l'outil alerte se parent d'une beauté à laquelle concourt un sens émouvant de la vie à travers les âges. Le présent se marie au passé dans ce

large et synthétique esprit ; il se meut dans l'espace et le temps ; la vie se suscite chez lui éternelle, seulement régie par des facteurs différents. Arrêtez-vous devant le *Duel mérovingien*, le *Mystère*, la *Chasse sous Charlemagne*, le *Combat des lances*, l'*Orphée*, cet adorable *Printemps de jadis*, aux neiges roses, aux fleurs de pommier effeuillées parmi les musiques. La résurrection est absolue : aucun détail qui n'ait été contrôlé, et pourtant on dirait la vision immédiate et comme l'instantané d'un homme qui exprime ce qu'il a sous les yeux.

**

L'impression est bien plus forte encore dans les vitraux. C'est l'âme et la main d'un artiste des époques de la prière et de la foi élucidant à travers de terrestres images l'approche des paradis, exprimant les recours en Dieu au bout de toutes les actions humaines. La couleur mirallée et splendide magnifie les Providences ; elle se prismetise d'un éclat de gemmes et d'arc-en-ciel ; elle exerce sur nous un charme liturgique, comme les mysticités des vieux chants d'église. Je pense à cet *Arbre de Jessé*, à cette vigne du Seigneur, aux vrilles figurées par les meneaux et spirant jusqu'aux parvis célestes. Je pense aussi à cette *Légende de Jeanne d'Arc*, un pur joyau, une des expressions les plus hautes de l'art de ce temps et qui, sans doute pour cela, subit, on se le rappelle, de la part d'ignares contempliers, le déni de n'avoir point été exécutée. L'exquise polychromie évoque les tons fleuris et emparadisés, les airs de tête graves, les nobles et simples attitudes des plus beaux missels. Chaque vitrail encadre un des fastes de l'héroïne, et les ajours symbolisent les vertus, les périls, les trahisons, les dominations, comme le commentaire de cette vie miraculée. Ensuite, au vitrail terminal, il n'y a plus que le ciel et l'éternité des béatitudes.

Grasset, en fondant les époques et les arts au creuset de sa vision, en intensifiant celle-ci jusqu'à l'hyperesthésie, mérite donc bien le nom d'artiste universel, que je lui donne ici glorieusement.

PALUDES

par ANDRÉ GIDE. Paris, librairie de l'Art Indépendant.

ANDRÉ GIDE écrit ce charmant et si profond livre, *Le Voyage d'Urien*, dont nous rendions compte dans l'*Art moderne* du 15 avril 1894.

Voici une nouvelle œuvre : Un de ces petits volumes qui vous laissent, après lecture, pour quelques instants une profonde détresse. Si pareille misère allait vous arriver ? Si le Destin, un jour de très méchante humeur, s'amusa à plonger votre âme dans le marais où gémissent ces autres, fiévreuses et falotes, pour ne l'en retirer que toute grise et toute ternie, à jamais incapable de refléter, en son miroir plombé, le vrai ciel, la pure lumière, les beaux paysages exaltants et consolateurs. Quel effroi ! Ressembler, aussi passagèrement soit-il, aux piètres malheureux dont le cœur sonne le vide, répété en écho par le cerveau lassé de n'enregistrer rien que menues impressions, chétives sensations, maigres tristesses, ignorantes mélancolies.

Paludes, c'est l'absence d'histoire d'un être qui n'a pas la force d'en désirer une. Il se lamente sur la rongante médiocrité de sa vie, il la décrit, il en pleurniche, mais en sortir ? Il va et vient entre les murailles de ses pâles pensées, s'y cogne à peine et très peu meurtri, froissé seulement, se remet à tourner sur lui-même

avec deux ou trois compagnons de spleen, puis une ombre de femme insipide et atone que ne retiennent là ni sympathie, ni affection, mais une égale incapacité de s'en échapper.

Qui donc, quels héros ont accaparé toute volonté en atrophié ceux-ci, en les laissant si déplorablement empêtrés dans le brouillard de la monotonie ? Leur liberté est entière, cependant ; ailleurs et tout près sont des pays merveilleux dont la vue provoque les héroïques décisions et tant de désirs de grandeur et de bonté ; partout agissent des hommes dont la noblesse jette autour d'eux un éclat contagieux ; le petit éclair d'énergie qu'exige la découverte des uns ou la rencontre des autres ne lui jamais pour ces pauvres animaux qui ne voient pas plus loin que leur carapace ; seules les attirent des inutilités semblables à la leur, ne les blessant point par un trop rude contact ou des panoramas de banlieue aux maisons en construction parmi la laideur incolore des gravois et des décombres. Sans doute, lancés par hasard ou par miséricorde hors de cette morne mesquinerie, retirés de la lumière d'aquarium où ils vaguent, secoués de temps en temps par un petit tressaut : l'idée fugitive qu'ils eussent pu être des vaillants, eux aussi, — ils criaient, aveuglés par trop de clartés et suppliaient qu'on les ramène à leurs grisailles.

« Les événements arrivent à chacun selon ses affinités appropriatives ; chacun trouve ce qui lui convient », affirme le personnage de *Paludes* exprimant en ces mots la vague raison de son inertie et s'abandonnant au courant des choses sans plus d'effort réel pour une transformation de sa nature qui, embellie, solliciterait alors (selon ses idées) les belles aventures.

L'égoïsme seul n'a pu produire pareille dessiccation des âmes ; il existe trop d'égoïstes intelligents qui, bien que plongés en une perpétuelle contemplation du moi et dédaignant toute tentative d'analyse autre que celle de leur individu, ont su intéresser puissamment par la photographie minutieuse de leur personnalité, mais eux les verseurs d'ennui et d'amertume s'essoufflent ou n'y parviennent pas. Elles sont nombreuses aujourd'hui, les volontés malades qui ne comprennent point que la vie se complait à enrouler autour de tous le lacis des banalités quotidiennes, des vaines obligations, des recommencements fastidieux : là est l'épreuve ; les forts rompent le filet et d'un large vol s'enfuient loin des ridicules attaches, vers les buts que renouvellent sans cesse leurs esprits voyageurs. Ils ont eux-mêmes créé l'aventure. Docile et fidèle, elle suit leur sillage en pleine atmosphère, sans descendre à ramper près des toiles d'araignées où se crispent risiblement et agonisent les mouches. Leur marasme donnerait pitié, peut-être, si leur vanité ne l'égalait ; mais ces souffrances, révélées avec un soin qui les feraient croire titaniques, et tant de clameurs nous laissent froids envers des prétentieux tels que nous les montre cette alerte, incisive et pimpante satire : *Paludes*.

EXPOSITIONS A LA HAYE

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Organisée sur le plan des Salons des XX et de la *Libre Esthétique*, l'exposition que vient d'ouvrir à La Haye le *Kunstkring* est remarquable pour cette ville.

Les maîtres Israëls, Jacob et Thys Maris y sont représentés par des toiles de choix. La majestueuse et puissante *Vue de Dordrecht* de Jacob Maris est particulièrement admirée. Citons aussi les œuvres de MM. Roelofs, Gabriel, de Bock, Karsen, Zilcken, Witsen,

Bauer, de Zwart, Verster, Bastert, Josselin de Jong, Siebe ten Cate, van Hoytema, Jan Veth et Tholen.

Les invités : Van Rysselberghe, Pissarro, Thaulow, Jacques-E. Blanche, Brangwyn, Omer Coppens, Doudelet, Degouve de Nuncques, Frédéric, Mancini, Peppercorn, Robert Picard, Segantini, forment un ensemble *select* des plus séduisants.

Dans la section des gravures, aquarelles et dessins, signalons particulièrement l'envoi de M. Dijsselhof, le si artiste décorateur hollandais, ceux de MM. Ensor, Gaskin, Holst, dont la lithographie *Helga* est charmante; Khnopff, exquis comme toujours; Liebermann, Redon, Dario de Regoyos, Swan et Toorop. Ce dernier expose de merveilleux dessins à la mine de plomb, dont deux portraits incisifs, délicats, subtils.

Parmi les sculpteurs : Alexandre Charpentier, Paul Du Bois, Constantin Meunier, Vander Stappen, Mendes da Costa et quelques autres.

Pour la première fois en Hollande les objets d'art ont eu au *Kunstkring* les honneurs d'une section spéciale. On y remarque de beaux tapis dessinés par Colenbrander, un élégant écran de M^{me} Derkinderen, des grès de Dammouse, quelques cuivres et meubles. L'ensemble est très intéressant et la présentation en est faite avec beaucoup de goût.

En même temps s'est ouverte l'Exposition des Aquarellistes hollandais. Ici encore, Jacob Maris s'affirme magistralement. M. Bauer, l'artiste fécond et laborieux, a rapporté d'Orient sept dessins d'une facture large, élégante, expressive. Parmi les envois les plus appréciés, citons une *Vue de Tanger*, d'Israëls père; des aquarelles d'une incomparable fraîcheur unie à une profonde impression de Gabriel et de Weissenbruch, ces vétérans toujours jeunes; un remarquable *Puddleur* de Josselin de Jong, que le puissant réalisme de ses illustrations paraît désigner pour commenter l'œuvre de Zola.

Des Mesdag, Bastert, Bilders van Bosse, Bisschop, Blommers, Breitner, Duchattel, van Essen, Isaac Israëls, Willem Maris, Oyens, Pecquereau, Poggenbeek, Offermans, Roelofs, Thérèse Schwartze, Tholen, van Leben, Zileken complètent cette remarquable Exposition. Bornons-nous à cette nomenclature de noms : tous sont connus et indiquent suffisamment le caractère artistique du Salon.

A LA MONNAIE

Les débuts des artistes nouvellement engagés au Théâtre de la Monnaie ont été, en général, très favorablement accueillis; et bien que la salle ne présente pas encore, en raison des tardives villégiatures, son aspect accoutumé, que les loges des abonnés restent vides et que les vestons gris des touristes soient plus nombreux que les habits noirs, les spectacles d'ouverture ont été suivis par un contingent honorable d'auditeurs.

On a commencé, selon la coutume, par les ouvrages du répertoire qui permettent d'aligner les recrues nouvelles et d'engager la bataille : pour l'opéra, l'*Africaine*, *Aïda*, *Samson et Dalila*; pour l'opéra comique, *Mireille*, le *Maitre de Chapelle*, le *Barbier de Séville*.

Dans l'*Africaine* et dans *Aïda*, M. Gibert a conquis d'emblée la sympathie du public par sa voix généreuse, d'un beau timbre, et par la netteté de son articulation. C'est un artiste dont il y a

beaucoup à espérer et qui se fera rapidement une situation importante.

M^{me} Pacary a une jolie voix, étendue et souple, harmonieuse dans les registres graves comme dans l'aigu. Elle promet également — quand elle aura plus d'habitude de la scène, car à ce point de vue la nouvelle pensionnaire a beaucoup à apprendre — une cantatrice de valeur.

M^{me} Fædor paraît plus embarrassée encore de ses mouvements et de ses jeux de scène (l'émotion inséparable, sans doute...) mais sa voix est agréable et l'épreuve lui a été, somme toute, favorable. Le médium est un peu faible, mais les notes élevées sont claires et paraissent émises sans effort.

Quant à M. Frédéric Boyer, c'est non pas d'un début, mais d'une rentrée qu'il s'agit, car l'excellent artiste fit partie naguère, on s'en souvient, sous la direction Verdhurt, du personnel de la Monnaie, où il remporta de triomphants succès. La voix de M. Boyer est demeurée merveilleusement fraîche et belle, et l'aisance avec laquelle il vocalise les amusantes et spirituelles broderies musicales du *Maitre de Chapelle* lui a valu le plus chaleureux accueil. L'engagement de M. Boyer et celui de la sémillante M^{me} Landouzy assurent à l'opéra comique de fructueuses soirées.

Le *Barbier de Séville*, qui les réunissait hier, a reçu des deux artistes une interprétation vivante, animée, et les jolis gazouillements de M^{me} Landouzy, applaudie et rappelée d'enthousiasme après la « leçon de chant », ont paru plaire beaucoup au public, amusé comme à une première. Signalons particulièrement M. Gibert, qui fait un Bartolo excellent, d'une verve et d'une drôlerie irrésistiblement comique, MM. Bonnard et Sentein.

Le nouveau baryton, M. Cadio, a plu également, dans *Mireille*, par le charme d'une voix étoffée, conduite avec art, et par l'expression, parfois exagérée il est vrai, de la mimique. La sonorité de l'organe n'est malheureusement pas ce qui distingue le trial, M. Caisso, mais l'artiste se tire adroitement d'affaire et supplée par l'habileté du jeu, de la diction et du geste à la parcimonie de l'ingrate nature.

M^{me} Korsoff, qui débutait avec lui dans le *Maitre de Chapelle*, n'a, comme son camarade, que peu de voix. Mais sa bonne volonté, son espièglerie et ses petites mines drôles ont donné à la figurine de Paër un aspect assez satisfaisant. Pourquoi donc, à ce propos, ne joue-t-on jamais le second acte du *Maitre de Chapelle* et comment admet-on qu'un opéra comique reste ainsi sans conclusion?

Quand nous aurons dit que M. Casset s'est fait applaudir dans *Samson et Dalila*, que la voix de M^{me} Armand s'affaiblit de plus en plus, hélas! et que M. Seguin demeure le superbe et consciencieux artiste, toujours en scène, sobre et tragique que nous connaissons, nous aurons terminé le rapide aperçu des débuts de la campagne théâtrale.

PETITE CHRONIQUE

M. Vincent d'Indy et ses éditeurs, MM. Durand père et fils, viennent de passer quelques jours à Bruxelles pour s'entendre avec les directeurs de la Monnaie au sujet de la distribution et de la mise en scène de *Fervaal*, le drame lyrique de M. d'Indy que MM. Stoumon et Calabrézi se proposent de monter cet hiver.

C'est M. Gibert, le nouveau ténor applaudi dans l'*Africaine* et dans *Aïda*, qui créera le rôle principal. M. Seguin sera chargé du personnage, très important également, d'Arlagard. Le drame comporte en outre un rôle de femme qui exige à la fois des quali-

lités vocales et dramatiques et dont la titulaire n'est pas encore désignée.

Les études de *Fervaal* commenceront incessamment sous la direction de M. Flon. La première représentation, qui sera l'événement artistique de la saison, aura lieu vraisemblablement à la fin de janvier ou au début de février.

La campagne du Théâtre de la Monnaie promet d'ailleurs d'être fort intéressante. Outre une reprise de *Fidelio* avec M^{me} Georgette Leblanc et une reprise de *Tannhäuser*, la direction prépare la première représentation de *Thais* de Massenet et d'*Évangéline* de Xavier Le Roux, une partition en trois actes dont on dit beaucoup de bien. On répète en ce moment *Sigurd*, dont la reprise aura lieu prochainement pour le second début de M^{me} Pacary.

VILLÉGIATURES D'ARTISTES. — Le sculpteur Alexandre Charpentier vient de faire en Hollande, avec sa famille et un équipage composé de trois matelots, une croisière de six semaines. Parti en juillet de Tamise dans un *botter* battant le pavillon français et celui du Yacht-Club d'Amsterdam, dont l'artiste est membre, M. Charpentier a visité successivement la Zélande, Gouda, Rotterdam, Harlem, Amsterdam. Puis il s'est embarqué sur le *Zuiderzee* dont il a effectué le tour complet, faisant escale aux « villes mortes » décrites par Henri Havard et dans les îles de Marken, d'Urk et de Schokland. Il a visité la Frise, l'Overijssel, la Gueldre et a regagné par Dordrecht son port d'attache, enchanté de la navigation, des sites de la Hollande et de l'accueil qu'il a reçu partout.

C'est là un joli mode, et point banal, de voyager.

Un incident curieux à noter. En détresse dans l'île de Schokland où il avait dû aborder par suite du gros temps, M. Charpentier est resté cinq jours sans vivres. La chair de mouettes dont l'artiste a essayé de se nourrir est, paraît-il, d'un goût détestable. Heureusement des pêcheurs ont été forcés de mouiller devant l'île et ont ramené quotidiennement dans leurs filets des plies qui ont, durant le séjour forcé à Schokland, assuré la subsistance de la colonie.

Le peintre Van Rysselberghe est parti le 5 septembre pour Constantinople où il est chargé par la Compagnie des Wagons-lits d'exécuter d'après nature des études devant servir à la composition d'une affiche artistique.

La prochaine campagne des Concerts populaires :

M. Joseph Dupont a traité avec M. Ferruccio Busoni, le pianiste qui fit sensation l'hiver dernier au troisième concert, et avec M. Willy Burmeister, un violoniste hambourgeois d'une technique extraordinaire.

Hans Richter a accepté de venir diriger un concert extraordinaire cet hiver.

On parle aussi d'une œuvre chorale très importante, la *Sainte Godelieve* d'Edgar Tinel, pour la fin de la saison.

Les quatre concerts ordinaires sont fixés aux dimanches 25 novembre, 8 décembre, 19 janvier et 9 février.

L'un des plus brillants élèves d'Ysaye, M. Angenot, engagé comme violon solo à Spa, s'est fait entendre à plusieurs reprises dans les concerts de cette ville et y a obtenu des succès qui le classent parmi les meilleurs instrumentistes actuels.

L'ESCRIME BELGE A L'EXPOSITION D'AMSTERDAM. — Qu'il nous soit permis de donner dans notre journal quelques nouvelles d'une matière qui n'est pas artistique, mais qui, étant relative à un cercle fréquenté par beaucoup d'esthètes, intéressera, nous n'en doutons pas, nombre de nos lecteurs, d'autant plus qu'il y a assurément un bel art du geste dans l'escrime, une mimique alerte et noble, de la pantomime élégante et harmonieuse.

La presse rend compte des brillants succès remportés par l'Escrime belge à l'Exposition d'Amsterdam. Le maître Raymond Delhaize, du Cercle bruxellois *Arte et Marte*, dont la salle admirablement aménagée est installée dans un local dépendant du Bain royal, rue de l'Enseignement, a emporté le 1^{er} prix international (coupe d'argent et médaille d'or) et le 1^{er} prix de perfec-

tionnement (médaille d'or pour l'escrime la plus correcte, la plus nettement classique, comme précision, attitude, allure, tenue, académie, finesse et promptitude du jeu).

Le maître Van Humbeek, de Liège, professeur à l'École normale d'escrime au 14^e de ligne, a remporté le 2^e prix international, le 2^e prix de perfectionnement et le 3^e prix de sabre. Le 1^{er} prix de sabre est échu au maître Petit, de Gand.

Enfin, le moniteur Bailly, prévôt du Cercle *Arte et Marte*, a obtenu le 4^e prix international.

A noter, pour donner à ce bouquet de succès toute son importance, qu'il y avait plus de 400 tireurs. Aussi a-t-on fait à nos compatriotes des ovations méritées.

La coupe d'argent, 1^{er} prix international, attribuée à Raymond Delhaize, peut être vue tous les jours, de 4 à 7 heures, au local du Cercle *Arte et Marte*. Elle consacre la valeur de l'éducation technique qu'y reçoivent les élèves de l'excellent professeur.

On annonce que le monde de l'escrime aura le plaisir de recevoir cet hiver à Bruxelles quelques-uns des champions hollandais avec lesquels nos tireurs viennent de croiser le fer à Amsterdam. Ils recevront, qu'ils en soient assurés, le plus chaleureux et le plus cordial accueil.

La commission de la Société des Beaux-Arts de Mons vient de décider que l'exposition triennale statutaire s'ouvrira vers la mi-mai 1896. Les personnes qui en feront la demande au secrétaire recevront vers les premiers jours de janvier prochain le règlement et le programme de cette exposition.

Conclusion d'un joli article d'Henry Maubel publié par le *Guide musical* et intitulé : *Comment nous entendons la musique* :

« Le jeu mystérieux et sublime de la musique vaudrait d'être accordé avec un peu plus de piété. Les hommes vont souvent vers la musique avec leur instinct tout court ; ils ont pour elle des effusions de chien qui retrouve sa maîtresse, et le bruit dont ils l'accueillent n'est pas si loin de ressembler au bruit des aboiements.

On peut les remettre en état d'attention et, pour employer un mot dont le sens mystique convient à l'art comme à la religion, en état de grâce. On le pourrait surtout en conditionnant mieux les auditions de musique. Ma proposition se précisera d'elle-même quand j'aurai cité, comme des inconvénients majeurs au bon effet de la musique, l'aspect de la cuisine orchestrale, toute cette instrumentation de gestes techniques qui empêche l'auditeur de se spiritualiser, l'éclairage excessif des salles qui rend pénible la concentration de l'être, aussi la surcharge des programmes disparates, où s'entassent bout à bout des œuvres sans intervalles pour qu'on y songe et qu'on se les assimile ; on ne se dit pas non plus qu'un titre et le nom d'un auteur peut-être inconnu préviennent insuffisamment la sensibilité des auditeurs. C'est comme si on les introduisait dans une forêt en pleine nuit. »

Décidément, dit la *Justice*, voilà la *Coopérative intellectuelle* officiellement constituée.

Parmi les administrateurs et les commissaires, citons : Eugène Monseur, Edmond Deman, Henri La Fontaine, D^r Pol Demade, Emile Verhaeren, Léon Paschal, Georges Dwelshauwers, D^r Godard, etc.

Quelques prix intéressants concernant l'école française de paysage, relevés au cours d'une vente récente à Londres :

Corot, *Biarritz*, 11,500 francs ; *Entrée d'Arras*, 8,400 francs ; les *Saules*, 15,750 francs ; *Judith*, 4,200 francs ; Courbet, *Femme au perroquet*, 4,200 francs ; Daubigny, *Plage de Villerville, effet de soir*, 7,875 francs ; Diaz, *Femme orientale avec un enfant*, 4,725 francs ; *Gorges de Franchard*, 7,175 francs ; J. Dupré, *Paysage*, 6,025 francs ; Millet, *L'Hiver, femme portant des fagots*, 28,875 francs ; Rousseau, *Fontainebleau*, 8,925 francs ; Troyon, *Charrette attelée*, 21,000 francs.

VENISE A BRUXELLES (de 10 heures du matin à minuit). — Entrée : 1 franc, 50 centimes pour les enfants âgés de moins de 7 ans. — Deux orchestres de Bersaglieri. — Concerts italiens originaux. — Plusieurs théâtres. — Lundi et jeudi, fêtes extraordinaires.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : **5, RUE KEYENVELD**

Magasins de détail : **2, rue de la Croix de Fer.**
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

ALFRED VERWÉE. — LE SALON DE GAND. — VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PIERRE DE BRÉVILLE. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. « Lourdes »; *Un Rubens inconnu*. — PETITE CHRONIQUE.

Alfred Verwée.

Fermés, à jamais fermés par les poings de la mort, ces admirables yeux où se joua le prisme, qui burent les rosées de la terre, ces yeux si passionnément amoureux de vie et de lumière... O la fête de tels yeux! L'incomparable volupté des visions qui caressèrent leurs miroirs! Et toute la joie des matins, la fixe et dure splendeur des midis, l'or poudroyé des heures à leur déclin! Yeux magiciens en qui s'alchimisèrent jusqu'au radieux orient des gemmes, jusqu'à l'exaspération des métaux, les ardentes et fortuites conjonctions des tons, les moelleuses et splendides réfractions de l'arc-en-ciel! Yeux ivres de la beauté fleurie des prairies, des satins moirés de l'horizon, de la courbe balancée des grands nuages passant comme des gabares d'argent au large des ciels de Flandre!

Sans doute un mystérieux pressentiment agitait le Maitre quand, déjà si proche de la fin, il se fit porter devant

la mer. Une dernière fois il voulut s'éblouir d'harmonie et de clarté. Tout l'espace entra dans ces prunelles qui allaient se fermer; il but la suprême ivresse d'une âme qui, peut-être, rêva de s'éterniser en la magnificence extasiée d'un tel moment! C'était, il y a quinze jours, à Knocke; et Alfred Verwée n'est plus, un des grands peintres de la nature s'en est allé à travers l'ombre qui pour jamais éteignit la source de son génie, — ces yeux merveilleux où, comme une eau joaillée, un très pur et sensible cristal, filtra la lumière et qui la reconstituèrent en rutilants et profonds émaux.

Verwée fut dans toute sa puissance un peintre optique. Il le fut avec tous les prestiges qui résultent de ce don incomparable: spontanéité et abondance de l'afflux nerveux, sensibilité de la fibre oculaire, exaltation du sens de la couleur et de la perception lumineuse. L'image retentissait en lui, vibrante et sonore, animée de la vie mobile que lui prête l'ondoiement de la lumière. A peine ressentie, elle se formulait dans sa forme coloriste avec une densité matérielle et une plénitude du ton qui étaient comme les rythmes essentiels de cet art sain et vigoureux, épargné par les visées trop subtiles. Presque toujours c'était, parmi le vert intense et lustré de la grasse savane flamande, rafraîchie du constant emperlement des vapeurs, la large tache massive du taureau aux rousseurs dorées, aux flancs couleur de l'ardent automne, ou les blancs hâlés de la génisse, les noirs

bleutés de la vache pesamment trainant ses mamelles. Une sève grasse, les sucS d'une terre plus que nulle autre généreuse en chyles, par de secrètes et profondes décanations, aboutissaient à cette chair fleurie, à ces cœurs et à ces pétales d'une flore animale qui, au hasard des errances, s'effeuillait ainsi que des bouquets dans des jardins de lumière et de vie. De fluides, d'humides atmosphères les baignaient, échauffées d'une clarté moelleuse et brillante, de cette clarté entre deux nuages où le soleil semble se dissoudre en des argents liquides, en des blancs gras de barytes et qui était la prédilection de ce grand peintre si pénétré des intimes et mystérieuses vertus de la glèbe natale. Par une analogie émouvante avec le caractère mi-voilé de ces contrées où même l'été demeure brumeux, Verwée alla rarement jusqu'à l'insolite éclat des midis caniculaires. Après avoir séjourné un peu de temps, à la période des débuts, dans les sourdines du gris qui réglaient alors la commune recherche des artistes, il trouva le mode qui s'accordait le mieux avec son expansif tempérament de coloriste et ne cessa presque plus de peindre des paysages qu'enveloppait une large coulée de lumière tempérée, merveilleusement suggestive des graves et tranquilles magies du ciel flamand. Elle passa sur ses toiles comme un fleuve d'or et d'azur; aspiré de ces étendues marines qu'on sent toujours à la limite de ses pâturages. Elle lui procura à la fois la force et la finesse du ton, des valeurs puissantes et veloutées, le somptueux accord de la forme animale avec le décor prairial. Quelquefois, lignant les rives d'une bande vermeille, un long rais s'étend et soleille, réveillant le vermillon léger des toits d'un hameau, allumant de coruscations furtives le vert chantant des herbages. L'étain froid d'une eau fluviale aussi s'éclaire au bas d'une architecture de nuages. C'est l'habituelle symétrie de ses campagnes : elle lui a suffi à exprimer les Forces de la nature; une pensée d'éternité se dégage des inépuisables réservoirs de vie auxquels s'alimente le troupeau. Nous sommes dans la genèse primordiale et infinie.

Personne plus qu'Alfred Verwée, à travers ces sensations de puissance et de durée, ne communiqua l'émotion de la Flandre rurale. Il la peignit d'une âme enivrée et panthéiste, pour qui la terre était l'universelle matrice, l'alambic sacré des formes et l'image sensible de toute éternité. Il la peignit surtout d'une âme flamande, inexprimablement ouverte aux impressions spéciales que fait naître un pays de grand vent et de grandes eaux sous des ciels spacieux où la lumière est concentrée comme un regard entre des paupières doucement songeuses. Le souffle large de la mer est l'hôte de ces paysages dont il tonifie les atmosphères, auxquels il imprime une vie mouvante et sonore. Sous sa brusque haleine, l'onduleuse plaine verte remue comme une soie miraillee, comme une golconde de prases et d'ème-

raudes. C'est le charme de cette maîtrise opulente de ne pas séparer la poésie de la réalité et de les fondre plutôt dans une expression magnifique et définitive. Verwée dans l'histoire du naturisme restera le poète de la Force et de la Joie. Je rapproche intentionnellement ces deux mots qui me paraissent résumer l'intime caractéristique de son mâle et original talent.

Il eut la volupté de peindre. On s'aperçoit qu'en cédant à la nécessité d'exprimer cette joie des choses qu'il était dans son tempérament de ressentir si vivement, il rechercha lui-même la joie à la fois matérielle et idéale du beau morceau bien venu, des riches pâtes estampées par le coup de brosse, de la toile retentissant aux heurts pressés de l'exécution comme une voile dans le vent. Il s'égalait dans la manœuvre aux plus beaux maîtres; il les dépasse quelquefois par la trouvaille spontanée de l'effet et les grâces libres, la hardiesse et la décision d'une main qui ne laissait pas à l'émotion nerveuse le temps de se refroidir. Il s'apparentait à la technique des peintres de cette période glorieuse que signala le retour aux origines, aux qualités fondamentales de la race et qui s'illustra des noms d'Alfred et Joseph Stevens, de de Braekeleer, d'Artan, de Dubois, de Smits, de Boulenger. Il fut comme eux un impeccable et splendide ouvrier gardant dans son intégrité la religion de la belle couleur luxuriante et chaude qui, à travers le temps, avait été le trait dominant des peintres flamands. Sa vision se matérialisait sur la toile en des aspects de joailleries et d'émaux qui étaient comme la magnificence naturelle de son faste de peintre. Sa peinture par moments prenait une densité riche et minérale.

Alfred Verwée avait débuté en 1863 par des *Animaux en prairie* qui furent remarqués. Un *Verger* qu'il exposa en 1866 confirma ces généreuses prémices. En 1869, toute la riche fleur de son tempérament éclata dans l'*Étalon*. Dès ce moment son rang est marqué, il va par ses voeis, avec certitude. Et la *Récolte dans le nord de la Flandre* (1872), l'*Attelage zélandais*, les *Bords de l'Escaut*, la *Prairie aux coquelicots* (1875), les *Chevaux*, environs d'Ostende (1878) l'acheminent par une définitive étape à cette œuvre maîtresse, *L'Embouchure de l'Escaut*, qui, au Salon de Paris de 1879, impressionna si vivement les artistes français et fut à Bruxelles l'une des grandes séductions de l'exposition rétrospective.

C'est que, comme l'écrit l'auteur de l'*Histoire des Beaux-Arts en Belgique*, l'artiste avait su fixer, dans sa représentation de la contrée flamande, la sensation de matérialité plantureuse et de robuste animalité qui se dégage de cette terre maintenue par les humidités de l'atmosphère dans un verdoisement perpétuel. Il en avait exprimé la fécondité, les sèves généreuses, l'effervescence concentrée au moyen de colorations d'une intensité étonnante, où s'accordaient les lumières du ciel,

les robes chatoyantes des bestiaux, la tache sombrement reluisante du sol. Ce qui dominait, c'était la santé prodiguée jusqu'à l'exubérance, le goût et la recherche de la puissance, l'aptitude à peindre la grasse existence sommeillante de la bête, un riche instinct à l'aise dans une peinture solide et nourrie, puis encore la sensibilité de l'œil reflétant comme un miroir l'infinie variété des tons, la faculté d'exprimer la réalité sous un angle spécial, à travers le mirage coloré du cerveau, enfin la sensualité d'un praticien mettant à son exécution cette caresse qui donne aux objets représentés la vibration et l'électricité de la vie.

Verwée meurt à peu près vers le temps où avant lui s'en étaient allés Dubois et Artan. Il meurt dans la force de l'âge, dans la pleine maturité de son art — si toutefois c'est mourir que de laisser après soi une œuvre considérable dont la beauté et l'ampleur n'ont rien à redouter du temps.

Le Salon de Gand.

Voici le moins mauvais des salons triennaux. Bruxelles, Anvers nous ont habitué à de l'horreur classée et numérotée sur tous les murs, invariablement; ici, des panneaux entiers demeurent sans provocation au sens esthétique. C'est énorme.

Nous ne savons qui a présidé au placement. En tout cas, quel qu'il soit, mérite-t-il d'être remercié. Ranger la plupart des bonnes toiles uniquement à la cimaise, créer des « groupes sympathiques », rejeter au premier étage l'art flasque et veule des salonniers en titre, ne point donner le pas même à M^{lle} Beernaert sont des actes de courage artistique. Si l'on n'avait point exilé « au grenier » les Coppens, les Gilsoul et quelques autres jeunes de marque, toute critique s'évanouirait.

Toutefois ne faut-il encore crier victoire. Les innovations et les audaces affichées à Gand rencontrent de nombreux contradicteurs. Les patrons de l'œuvre, autrement nommés membres souscripteurs, trouvent que cette année le local du Casino a l'air morne, que cela manque de cadres et de bordures d'or, que les toiles ne grimpent point assez les unes sur les autres, que les tons et la décoration ne sont point suffisamment criards. Elle a peine à admettre la simplicité, la province tape-à-l'œil !

Il faudra bien pourtant qu'on s'habitue à un goût meilleur. Car il est d'évidence entière que des expositions comme le Champ-de-Mars, à Paris, et les XX, à Bruxelles, ont créé un nouveau modèle d'exhibition que l'on adoptait l'an dernier à Munich, que l'on suit cette année à Gand et qui se généralisera d'ici à dix ans. L'art qu'on a appelé industriel et qui est l'art tout court, prendra rang à côté de la peinture et de la sculpture et s'étalera sous le même toit. Le tableau ne s'utilisera plus uniquement pour composer des arrangements symétriques sur des cloisons rouges, ni comme prétexte à des encadrements vermeils. Tout se présentera d'une manière plus rationnelle et plus sincère et les concours où l'on tassait les œuvres comme des bestiaux en des boxes, seront définitivement choses d'antan.

Au cours de la promenade que nous avons faite au Salon gantois, nous avons été sollicités par les envois suivants :

Sculpture. — Le *Saint Michel* de Vanderstappen. L'art en est savant et la diversité de matière — ange en ivoire blanc, Satan en bronze sombre — souligne la pensée de lutte, heureusement. Il n'y a que ceux qui se sont mis en tête que « les dents d'éléphants » doivent nécessairement servir à des figuages et à des chiffonnages en sculpture, qui blâment l'exécution simple et franche de ce groupe parfait. Meunier a agrandi son *Enfant prodigue*, un chef-d'œuvre. Ses envois sont, comme toujours, superbes. La plupart ont déjà été analysés ici. M. Taubman s'affirme sculpteur personnel. M. Rousseau nous sollicite grâce à son buste : *Heureuse!* dont le sentiment de joie humble et chrétienne — on dirait une communiant — souligne un état d'âme ravie.

Peinture. — Parmi les Belges, deux envois immédiatement remarqués : celui de M. van den Eeckhout : *Portrait*, et celui de M. Charles Mertens : *A la Renommée, friture*. Le *Portrait*, d'une facture spéciale et d'une couleur profonde et riche, impose au souvenir une musicienne, assise le dos tourné vers son piano, le visage vers le spectateur. La pose aisée, la pénétrante étude de la physionomie, l'intimité incluse dans les meubles, l'impeccable calage des objets assignent à cette toile des éloges nécessaires. M. Charles Mertens aime les colorations rares et assourdies. *A la Renommée, friture* est avant tout charmant à l'œil et très artiste.

MM. Baertsoen, Marcette, Coppens, Gilsoul se continuent en précisant chacun sa manière. Leurs envois marquent. *Deurle*, par M. Claus, est un pastel exquis. Les grandes toiles de MM. Delville et Frédéric étonnent plus qu'elles ne conquièrent. Les sujets qu'ils ont choisis semblent être trop vastes; ils n'en triomphent pas.

La plupart des Anglais qui exposent sont des Anglais de Paris. Ils prennent aux peintres impressionnistes français leur facture et souvent leur palette et les assagissent. Leurs envois sont distingués. Les Écossais se prouvent frustes et sommaires. Leurs tons sont ardents et hardis. Mais néanmoins, parmi eux l'influence romantique sévit encore et telles ébauches de Rousseau et tels Dupré et tels Diaz semblent les hanter trop continuellement. Quant à M. Macaulay Stevenson, il ne regarde la nature qu'à travers Corot.

Les envois de Lavery font preuve d'habileté et de « chic ». Les portraits de Guthrie ont belle sévérité et rare allure. Il est beau peintre dans l'ancien sens du mot.

La Lecture, par Fantin-Latour, domine l'envoi parisien. Peinture sobre, consciencieuse, magistrale. Le fond et les parties d'ombre ne sont point comparables, quant à la facture et au ton, au visage de la lectrice, ni surtout aux mains qui tiennent le livre. Celles-ci sont vraiment admirables. Quelques études de Roll peuvent intéresser. Les maîtres impressionnistes sont mal représentés. Aucun ne peut être jugé d'après les numéros du catalogue gantois. C'est rendre un mauvais service à ces artistes que de les présenter ainsi. Seule, la *Paysanne assise* de Camille Pissarro requiert l'attention. Elle est vraiment la rustaude et la serve.

Deux tableaux d'un nouveau venu : Cottet. *Le Deuil* (scène bretonne) se présente avec des qualités frustes, profondes et sombres. Trois femmes en noir causent — les deux vieilles consolant la plus jeune — sur un banc, tandis qu'on aperçoit le village en contrebas. Facture et coloration très spéciales. Art qui s'apparente à celui des calvaires, art presque local, art rugueux et funèbre, dont le mérite essentiel est de vous transporter du coup, là-bas, parmi les roches du Finistère, près de la mer. M. Cottet affirme des qualités d'artiste indiscutables. Non loin de lui, le mélancolique et sobre talent de M. Pointelin se prouve en des sites sylvestres :

lisières de bois et terrains à sapinières infinies. Talent très fin, mais monotone.

M. Zorn, qui s'essaie à la peinture lumineuse, ne réalise souvent que la peinture blanche et crayeuse. Les types de M. Kroyer sont de vie réelle, mais banale. Cela sent l'illustration.

Art décoratif. — Rares, intéressants, — mais déjà examinés ici, à propos des Salons de la *Libre Esthétique* et de *Pour l'Art*, — seules à signaler, les nouvelles poteries de M. Finch, très réussies.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

C'était en 1869, le Théâtre royal de Munich, sous la direction du maître de chapelle Richter, devait jouer pour la première fois le *Rheingold*; les wagnériens en foule s'étaient donné, à cette occasion, rendez-vous dans la capitale de la Bavière : Liszt, Janssens, Franz Servais, des notabilités de toutes nationalités attendaient impatiemment cette solennité musicale. Entre tous, se faisait remarquer la colonie française : Saint-Saëns, M^{lle} Holmès, Judith Gautier (alors dans toute sa beauté), Villiers de l'Isle-Adam, Catulle Mendès. Munich ruisselant de soleil, avec ses temples grecs en carton peint, avait pris l'aspect d'une petite Athènes moderne.

Les jours se passaient, et, pour une raison ou pour une autre, la répétition générale si attendue était constamment remise. Pour s'aider à patienter, on visitait les bibliothèques, les clyptothèques, les pinacothèques et les autres « thèques » en tous genres; on faisait des excursions dans les environs et, le soir, on se réunissait pour dîner et finir ensemble la soirée au café de l'Opéra, espèce de Bouillon Duval servi par des femmes. Après le dîner, en vidant force chopes, on s'entretenait de musique.

Au nombre des notabilités étrangères se trouvant alors à Munich, se distinguait une grande dame — je pourrais dire la dernière des grandes dames — M^{me} de Mouchanoff, femme de l'intendant impérial des théâtres de Varsovie, encore très belle malgré ses cinquante ans sonnés, et qui, durant sa jeunesse, avait, sous le nom de princesse Kaleszi, mis la tête à l'envers à plus d'un à Paris; musicienne remarquable, grande amie de Chopin, de Liszt, de Wagner, etc., c'est en son honneur que Théophile Gautier écrivit la « Symphonie en blanc majeur ».

Très curieuse de voir de près la fille du grand Théo, et voulant par la même occasion faire connaissance avec la colonie française, elle me chargea de transmettre à tous une invitation à l'hôtel des « Quatre Saisons ».

Lui ayant parlé tout particulièrement de Villiers de l'Isle-Adam et de la façon remarquable dont il lisait ses œuvres, il fut convenu que ce dernier lirait à cette réunion un petit drame intitulé *La Révolte* dont il avait le manuscrit avec lui. Au jour fixé, nous nous rendîmes à l'invitation; le grand salon de l'hôtel, mis à la disposition de M^{me} de Mouchanoff, était déjà rempli aux trois quarts par des notabilités de toutes sortes. Après les présentations d'usage, Saint-Saëns, je crois, se mit au piano, joua sa *Danse macabre*, puis d'autres se succédèrent, puis enfin vint le tour de Villiers de l'Isle-Adam. Décoré de sa plaque de chevalier de Malte, correctement vêtu de noir, il alla s'asseoir sur le tabouret du piano. Au milieu d'un grand silence, il commença la lecture de son œuvre; tout semblait marcher à souhait quand, tout à coup, les yeux hagards, il se souleva de son siège, déboutonna son pan-

talon, retira ses bottes et s'avachit les pieds pendants sur les touches du piano resté ouvert, qui gémissent lamentablement sous son poids, à la stupéfaction de l'auditoire qui semblait assister à une attaque de folie : les dames abritées derrière leurs éventails, les hommes ahuris, chacun se demandait ce que cela voulait dire lorsqu'une voix de femme se fit entendre : c'était cette bonne M^{me} Judith Gautier qui expliquait à M^{me} de Mouchanoff que c'était le résultat d'une maladie, et quand ça le prenait, Villiers devait être libre de tout lien et s'asseoir les jambes pendantes. Au bout d'un moment, la crise étant passée, comme si de rien n'était, Villiers chaussa ses bottes, reboutonna son indispensable et se remit comme devant à lire son drame. C'était pour la première fois, je l'avoue, que j'assistais à pareil spectacle, et ma qualité d'introduit ne me laissait pas sans une certaine inquiétude. Le lendemain Munich était plein de cette burlesque aventure, lorsque heureusement, quelques jours après, la répétition générale du *Rheingold* mit fin à tous ces bavardages, et il ne fut plus question que de Wagner et de son œuvre.

A quelque temps de là, me trouvant à Weimar, Son Altesse Royale le grand-duc me fit l'insigne honneur de m'inviter à une soirée de la cour. Je m'y rendis d'autant plus volontiers que je savais y rencontrer la plupart de mes compagnons de Munich. J'y retrouvai en effet Judith Gautier, Franz Servais, Villiers de l'Isle-Adam, etc., etc.

Au courant de la soirée, Judith Gautier, désireuse d'entendre jouer la marche du *Tannhäuser* par Liszt, s'adressa au grand-duc pour le prier d'obtenir cette faveur. Se rendant à sa prière, Son Altesse en fit la demande en ces termes :

— « Cher maître, jouez-nous donc cette superbe marche du *Tannhäuser* que vous interprétez si magistralement. »

Mais Liszt, peu disposé à se mettre au piano, lui répondit :

— « Monseigneur, ne faisons pas de blagues ! »

Le grand-duc n'insista pas.

Du reste, les honneurs de la soirée devaient être exclusivement consacrés à Villiers de l'Isle-Adam qui s'était engagé à lire son drame.

Donc, sur l'invitation du grand-duc, chacun prit place : les dames d'abord, puis les invités et les hauts fonctionnaires de la cour en grand uniforme, faisant cercle; le grand-duc en occupait le centre avec Villiers assis en face de lui. Quand le silence fut complet la lecture commença. A un moment donné, Son Altesse, à l'énoncé d'un mot très drôle et très parisien, partit d'un éclat de rire. Villiers de l'Isle-Adam, stupéfié sans doute qu'un étranger comprit si bien les subtilités de sa langue et voulant probablement en exprimer sa satisfaction, tapa sur le ventre du grand-duc en s'écriant : « Ah ! il a compris ! » Aussitôt tous les dignitaires se lèvent comme un seul homme, prêts au premier signal à flanquer par la fenêtre le malencontreux poète; le grand-duc, pouvant difficilement se remettre de sa surprise, dit enfin à Villiers, un peu ahuri de son inconsciente inconvenance : « Mais, oui... Monsieur, j'ai compris ! » Les choses semblaient devoir tourner au tragique, lorsque Son Altesse, avec sa bienveillance habituelle, jeta un regard circulaire autour de lui; chacun se rassit et Villiers reprit sa lecture sans autre incident.

Tout est bien qui finit bien.

C'est ainsi que le chevalier de Malte Villiers de l'Isle-Adam, par deux reprises, fit son entrée dans le monde en Allemagne.

(*La Renaissance idéaliste.*)

CYPRIEN GODEBSKI

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

L'Art de parler. Diction, technique et hygiène vocales, art oratoire, par EMILE SIGOGNE, chargé du cours d'éloquence à l'Université de Liège; Bruxelles, P. Lacomblez. — *A la gloire de Böcklin*, par PAUL GÉRARDY; Liège, Gnosé.

Musique.

Le Fiancé de la mer, petit drame lyrique en un acte, poème de E. Le Mouël, musique de J. Bordier d'Angers; partition, chant et piano; Paris, E. Baudoux et C^{ie}.

PIERRE DE BRÉVILLE

Le Guide musical inaugure une série de portraits de musiciens d'avant-garde intitulée « Ceux de demain ». Le premier médaillon est celui d'un compositeur dont les concerts des *XX* et la *Libre Esthétique* ont fait apprécier quelques œuvres caractéristiques : *Sainte Rose de Lima*, *Fantaisie* pour piano, *Portraits de musiciens*, *Après la Mort*, etc.

Profil de mousquetaire, où l'arête droite et ferme du nez et le retroussis de la moustache accentuent l'allure combative, allure soudainement adoucie, estompée, quand, de face, l'expression rêveuse du regard, auquel l'arc un peu surélevé des sourcils ajoute de l'indécision, montre l'aspect double de cette sympathique figure de musicien-poète.

Pierre Onfroy de Bréville, — plus juvénile encore que ses trente-quatre ans, — issu de vieille famille normande, a étudié le rudiment musical, harmonie comprise, au Conservatoire de Paris. Au trouble du premier frisson créateur, il va chez le docteur des âmes artistes, César Franck, dont, jusqu'à la dernière heure, il resta un des fidèles.

Sa production, cependant marquante, ne compte qu'un nombre d'œuvres assez limité jusqu'à présent. « J'ai perdu beaucoup de temps à d'inutiles études », dit-il. Façon négligemment ironique de qualifier les années consacrées à faire son droit et à se préparer aux affaires étrangères.

S'est présenté au concours de Rome; à l'inscription, étonnement, difficulté. « Mais vous ne sortez pas du Conservatoire! » lui objecte-t-on. — « Qu'importe, je suis Français, âgé de moins de trente ans, je remplis les conditions exigées par la loi : voici des pièces probantes. » Force fut d'inscrire au concours cet intrus qui osait attenter au fief de la « nursery » Ambroise Thomas et C^o. Ces velléités présomptueuses furent vite réduites à néant : au concours préparatoire, le fâcheux obtint deux voix seulement, malgré les concessions consenties d'une fugue « centre gauche », comme il le dit lui-même. Bréville n'insista point; cet échec — prévu — le confirmait dans l'opinion qu'il était plutôt nuisible, pour une carrière musicale officielle, d'avoir reçu les conseils de César Franck, « ce Monsieur qui se permet de donner des leçons de composition » (ainsi s'exprimait l'un des chers Maîtres du Conservatoire).

Et le voici maintenant un des plus purs et des plus distingués dans cette pléiade d'élite formée autour du vieux père Franck.

Ses œuvres (une simple énumération, ceci n'étant ni étude ni analyse) :

A l'orchestre : la *Nuit de Décembre*, poème symphonique d'après Musset; *Ouverture pour la Princesse Maleine*; *Prélude et Musique de Scène* pour les *Sept Princesses* de Maeterlinck.

Chœurs de femmes et orchestre : *Medeia et Sainte Rose de Lima*.

Chœur mixte, baryton et orchestre : la *Tête de Kenmarc'h*.

Une *Messe*; plusieurs motets pour voix seules ou chœurs de femmes ou chœurs mixtes.

Pour piano : une *Grande Fantaisie*; ensuite des portraits de musiciens (pastiche curieux).

Une *Suite* pour orgue. — Nombre de mélodies, etc.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

« Lourdes. »

Emile Zola vient de gagner le procès qu'il avait intenté au *Gil Blas*, au sujet du règlement des 50,000 francs fixés de commun accord pour la publication de son dernier roman, *Lourdes*.

Le *Gil Blas* alléguait que Zola avait contrevenu à ses obligations en soutenant dans un autre journal une polémique très vive dont son ouvrage sur *Lourdes* était précisément le sujet, puis en laissant paraître, simultanément avec le feuilleton du *Gil Blas*, diverses traductions de l'ouvrage que publiaient des journaux américains, russes, espagnols, portugais, anglais, allemands et italiens; enfin et surtout, en faisant paraître l'ouvrage en librairie dès le 25 juillet 1894, alors que le *Gil Blas* était loin d'avoir terminé sa publication, puisque le dernier feuilleton n'a paru que dans le numéro du 14 août.

De tous ces faits le *Gil Blas* prétendait avoir éprouvé un préjudice au moins égal à la somme qui lui était réclamée et dont il refusait le paiement.

Le tribunal de commerce de la Seine a donné raison à l'écrivain. Le jugement, qui contient d'intéressantes solutions juridiques, décide qu'aux termes du contrat, Zola a uniquement concédé le droit de faire paraître le roman dans le journal sans aliéner la propriété de l'œuvre pendant la durée de sa publication; qu'il n'a pas été accepté par Zola de stipulation prohibitive au sujet de la publication en langue étrangère; qu'il n'en a même pas été question et que cette publication a eu lieu à la connaissance du *Gil Blas* et sans protestation, comme pour les autres romans de Zola publiés par ce journal dans les mêmes conditions; que les journaux en langue étrangère ne peuvent être lus que par une clientèle spéciale, essentiellement différente de celle du *Gil Blas*; que leurs traductions, quelle que soit leur valeur, ne peuvent revêtir le caractère d'une concurrence à l'encontre du livre traduit et qu'on ne peut comparer l'œuvre que des idiomes divers s'assimilent, chacun suivant son génie propre, au texte même donné par l'écrivain et qui représente seul sa création personnelle, la forme littéraire donnée à sa pensée; que, pas plus ces journaux étrangers qu'un article du *Figaro* discutant le thème du roman, que la polémique soutenue par Zola, seul juge de l'attitude à prendre pour défendre son livre, seul maître de la tribune à choisir quant à ce, n'ont pu diminuer le nombre des lecteurs désireux de chercher dans le *Gil Blas* l'affabulation de *Lourdes*; qu'on peut se demander même si la polémique incriminée n'a pas eu la valeur d'une large et gratuite publicité dont le *Gil Blas* a été le premier à profiter; qu'en tous cas, le tribunal ne relève pas sur ces points des faits préjudiciables imputables à Zola et qu'il n'y a lieu de s'y arrêter.

Quant à l'apparition en librairie de l'ouvrage avant que le *Gil*

Blas eût terminé sa publication en feuilleton, le tribunal estime que ce fait engagerait la responsabilité du romancier si les renseignements fournis ne démontraient la bonne foi de celui-ci et l'existence d'une autorisation donnée par le représentant du *Gil Blas*, quant à la mise en vente du livre à la date reprochée.

La publication de *Lourdes* en feuilletons n'ayant pas été continue et ayant été remplacée plusieurs fois par diverses chroniques, Zola, craignant que la fin du roman ne coïncidât pas avec la date fixée pour la mise en vente en librairie, prévint l'administration du *Gil Blas* qu'il condenserait sa copie et augmenterait la quantité des lignes quotidiennes pour que le roman fût terminé en temps utile. Un accord intervint alors entre les parties et l'auteur fut autorisé à faire paraître son livre, à charge par lui de porter le nombre de ses feuilletons de cent à cent dix, obligation qui fut scrupuleusement observée. Dans ces conditions, aucun grief n'est imputable à Zola et le *Gil Blas* est condamné à lui payer les 50,000 francs formant l'objet du contrat.

Un Rubens inconnu.

Il y a environ quinze mois, un peintre expert de Reims, M. Alvin-Beaumont, échangeait, contre deux fauteuils Louis XV et un coffret François I^{er}, un tableau sur cuivre appartenant à une marchande de curiosités, M^{me} Lapersonne.

Quarante-huit heures après, ayant procédé au nettoyage de son tableau, M. Alvin-Beaumont voyait apparaître, sous l'épaisse couche de poussière incrustée qui le recouvrait, une ravissante *Visitation de Rubens*.

M^{me} Lapersonne, mise au courant de cette découverte qui fit grand bruit à Reims, demanda aussitôt l'annulation du marché.

M^e Duval, son avocat, exposait au tribunal qu'elle ne pouvait se douter de la valeur de l'œuvre, et demandait tout au moins que le prix du Rubens fût partagé entre elle et son acquéreur : tel le partage de la moitié d'un trésor entre le propriétaire du sol et l'ouvrier qui l'a découvert.

M^e Brissard, au nom de M. Alvin-Beaumont, répondait que M^{me} Lapersonne est, par profession, fort experte en toiles de maîtres, et qu'elle ne pouvait prétendre à la résolution d'un contrat d'ordre purement aléatoire.

M. le procureur de la République Herbaux estime, comme lui, qu'il n'y a aucune analogie à établir entre le manœuvre dont la pioche inconsciente heurte accidentellement un trésor et le chercheur qui retrouve des chefs-d'œuvre à jamais perdus pour l'art. Il conclut donc à la validité du marché.

Le tribunal a jugé, en effet, que M^{me} Lapersonne ayant vendu son tableau comme « peinture religieuse », sans spécification d'auteur, M. Alvin-Beaumont pouvait tout aussi bien, en le nettoyant, se trouver en présence d'une vieille croûte que d'un chef-d'œuvre de la peinture flamande ; il courait risque de perdre. Il a gagné, tant mieux pour lui.

Et le tribunal décide que M^{me} Lapersonne n'a droit ni à l'annulation de la vente, ni au partage du prix, ni à un centime d'indemnité.

PETITE CHRONIQUE

La réouverture des cours de l'École de musique de Saint-Jossetten-Noodde-Schaerbeek, sous la direction de M. G. Huberti, est fixée au lundi 7 octobre.

Le programme d'enseignement comprend le solfège, l'harmo-

nie, le chant individuel et le chant d'ensemble. Tous les cours sont gratuits.

L'inscription des élèves aura lieu :

Pour les jeunes filles et les demoiselles, le jeudi 3 octobre, de 2 à 5 heures, et le dimanche suivant, de 9 heures à midi, rue Royale-Sainte-Marie, 152 ;

Pour les garçons, à partir du 1^{er} octobre, tous les jours, de 6 à 7 heures du soir, rue Traversière, 15 ;

Pour les hommes, à partir de la même date, tous les jours, de 8 à 9 heures du soir, dans le même local.

Le conflit qui avait surgi entre la fabrique de l'église d'Anderlecht et l'administration communale, au sujet de l'aliénation de plusieurs tableaux de valeur du peintre De Craeyer, est en voie d'apaisement. A la suite d'une enquête faite par la Commission des Beaux-Arts au sujet de la valeur de ces œuvres, le gouvernement s'est déclaré disposé à acheter ces toiles pour une somme de 15,000 francs, mais en laissant à l'église la charge de les faire restaurer.

Nous lisons à ce sujet dans la *Ligue artistique* :

« Nos sincères compliments au département des Beaux-Arts qui achète, et paie rubis sur l'ongle à l'église d'Anderlecht des tableaux qui appartiennent à l'Etat et n'ont été confiés à la dite église qu'à simple titre de dépôt!... »

« A la rigueur on comprend que pour ne pas irriter les populations catholiques, criant à la spoliation, l'Etat, quels que soient ses chefs, n'enlève point de vive force aux églises de province les chefs-d'œuvre d'art ancien dont elles se font gloire et profit. De même, il nous paraît de bonne administration, au point de vue de l'art, que le gouvernement se prête à toutes les transactions raisonnables lorsque les fabriques d'église expriment spontanément le vœu de se dessaisir, contre finances, de leurs trésors d'art religieux, arguant de besoins vrais ou faux... »

« Au bout du compte, le gouvernement, investi de la mission de compléter nos collections publiques fait, en somme, une bonne affaire en achetant pour 15,000 francs des tableaux estimés, au bas mot, 40,000 francs et que, sans les propositions de la fabrique d'église d'Anderlecht, il n'eût pas osé réclamer comme étant sa propriété de droit.

« Le mal et le danger résident dans l'obligation, imposée à la dite fabrique d'église, de faire restaurer à ses frais les toiles souffrantes... »

« Comme les marguilliers d'Anderlecht se f...ichent d'art ancien comme d'une guigne — puisqu'ils ont pendant si longtemps laissé se détériorer leurs De Craeyer dans un coin humide de sacristie — ils feront raccommodeur au rabais les tableaux *cédés*, par le premier rebouteur venu. Et ces malheureux De Craeyer, déjà hypothéqués, mais qu'il est encore possible de débarrasser de leur lèpre, n'auront plus aucune valeur.

« N'eût-il pas mieux valu offrir des tableaux d'Anderlecht une somme moindre et de les faire restaurer, sous un contrôle rigoureux, par un spécialiste compétent, dont l'expérience, la science et la probité artistique ne laissât aucun doute? »

Enregistrons cet aveu de Champal à propos des peintres d'avant-garde qui exposent au Salon de Gand :

« Ce salonnet est le plus original de l'exposition. On y a groupé des tableaux d'impressionnistes, de luministes français. C'est la première fois qu'un Salon officiel dans notre pays fait une place aussi large, aussi décente, aux œuvres de ces peintres nova-

teurs. Et la commission organisatrice ne doit point regretter cet acte d'équité : le panneau formé des tableaux de MM. Claude Monet, Sisley, Pissarro et Maufra constitue un heureux ensemble de hautes qualités picturales. On y admire, mariées en une symphonie, les éblouissantes notations de ces subtils coloristes. On ne pouvait exposer avec plus d'art, pensons-nous, ce lot d'œuvres curieuses. Ce groupement aide, en effet, à la démonstration de leur supériorité. Ces toiles se font mutuellement valoir par la diversité de leurs harmonies toutes neuves, toutes délicatement picturales. Et quel éclat, quelle gaieté se dégagent de ces paysages irradiants ! *Belle-Isle*, de M. Claude Monet, est une féerique impression de récifs qui semblent formés d'une lave de pierres précieuses... Ces roches qui se mirent dans les flots émeraude reflètent l'or du soleil. Et à côté de ce brasier de coloris merveilleux s'estompe avec des douceurs infinies un effet de neige chatoyant de dessous précieux : des gris, des roses exquis. Et quelle radieuse étude aussi que cette *Vue de Moret* de M. Alfred Sisley ! La *Paysanne assise* de M. Pissarro s'impose à la curiosité des connaisseurs, de tous les visiteurs « réceptifs », et enfin le paysage de M. Maufra, qui unit dans une caresse d'atmosphère l'océan, la falaise et le ciel, suscitera des émerveillements. »

Voici la liste des tableaux et aquarelles vendus à l'Exposition de Spa :

Roses, M. De Nayer ; *Cerises*, M^{lle} Perrignon ; *Sainte Marie-Madeleine*, M. Van Severdonek ; *Prunes*, M^{lle} Perrignon ; *Tourbière aux environs de Spa*, M. X. Janne ; *Automne*, M. Malfilatre ; *L'Amblève à Remouchamps*, M^{lle} Cambresy ; *Printemps*, M. Malfilatre ; *Cadidja*, M. Wathelot ; *la Moisson*, M. Schermer ; *Bruyères*, M. Van Leemputten ; *Environs de Rotterdam*, M. P. Bayart ; *Dessin au fusain*, M^{me} Werlemann ; *Chevaux bateliers*, M. Schermer ; *Roses*, M. De Nayer ; *Tête italienne*, M. Halkett ; *Siphon*, M. Ruytinx ; *Paysage*, M. Bronfort ; *Myosotis et giroflées*, M^{lle} Lahaye ; *Fleurs*, M. Paquay ; *Moulin à eau de Berthem*, M. De Schietere ; *Un Remorqueur*, M. Van der Straeten ; *Exposition de chiens*, M^{me} Zelia Klerx ; *Fleurs*, M^{lle} Henrard ; *Paysage*, M. G. Crehay père ; *Clair de lune*, M. Malfilatre.

On annonce de Saint-Petersbourg la mort du sculpteur Alexandre de Bock, ancien professeur de sculpture à l'Académie impériale des beaux-arts, décédé à l'âge de 66 ans.

Parmi ses œuvres les plus remarquables, il faut citer le beau bas-relief du *Jugement de Salomon* qui décore la façade du Palais de Justice de Saint-Petersbourg, et la colossale statue de *Minerve* qui couronne le dôme de l'Académie russe des beaux-arts.

LES VANDALES DU NORD. — Les vieux monuments des villes du Nord de la France sont partout menacés de destruction. La commission des monuments historiques du département ayant examiné l'enceinte de Cambrai avant le démantèlement, avait conclu à la conservation de la porte Notre-Dame, « arc de triomphe de l'époque de la Renaissance, d'une originalité extrême et d'une grande richesse de décoration ». Or, voici que, sur un rapport de l'architecte-voyer, déclarant que la porte doit être réparée et sous le prétexte qu'il faudra continuer à l'entretenir, le conseil municipal de Cambrai se montre favorable à la démolition pure et simple. — A Douai, tandis qu'on se décide à restaurer la vieille église de Saint-Pierre, le conseil vote la destruction de la Tour Saint-Eloi, un curieux monument du XIV^e siècle, parce que cette tour empiète de vingt-cinq centimètres sur l'alignement du boule-

vard qui doit remplacer les remparts. De tous côtés, les artistes et les archéologues protestent contre ces destructions.

La souscription organisée, en Allemagne, pour la conservation du Musée Richard Wagner, que M. Oesterlein avait installé à Vienne, et que des Américains se proposaient d'acquérir à coups de dollars pour le transporter chez eux, a produit plus de 91,000 marks. Parmi les donateurs se trouve le compositeur impérial de l'*Hymne à Ægir*, qui a souscrit pour 1,000 marks. Après avoir tout payé, le comité aura encore un reliquat. Rappelons que le Musée Richard Wagner se trouve déjà transporté à Eisenach, où une société spéciale s'est organisée pour qu'il y soit conservé.

Le *Ménéstrel* publie d'intéressantes anecdotes au sujet des superstitions anglaises :

« A l'ouverture du Prince of Wales Theatre, plusieurs personnes se trouvèrent mal. C'était la faute au tapissier qui avait recouvert les fauteuils d'une étoffe avec dessins de plumes de paon. Aussitôt, le directeur fit arracher l'étoffe, et le sort fut conjuré. Un acteur qui dépose son parapluie sur la table du régisseur pendant la répétition porte malheur à la pièce. Une pièce qui exigerait qu'un acteur montât avec son parapluie sur la scène deviendrait absolument impossible, et aucun artiste consciencieux ne se prêterait jamais à ce rôle. Celui qui siffle pendant la répétition souhaite au directeur une salle vide. Celui qui siffle dans sa loge attire une maladie à son voisin. Un acteur qui chausserait des souliers neufs pour son rôle gâte tous ses effets de scène, à moins qu'il ne mette le soulier gauche au pied droit et *vice versa*, auquel cas il peut être assuré d'un succès « colossal ». C'est, du reste, toujours d'un bon présage si l'on s'est trompé de la sorte en s'habillant, et, quand pareille chose arrivait à l'acteur Brooks, pour rien au monde il n'aurait réparé son erreur pendant tout le premier acte. Un musicien qui joue d'une clarinette jaune fait échouer l'opéra qu'on joue. Une superstition très répandue est celle qui touche les souliers dans lesquels l'artiste a fait son premier début. Il garde cette chaussure comme un talisman et, pour un nouvel engagement ou dans une nouvelle pièce, il ne manquera assurément pas de les mettre. M^{me} Adelina Patti partagea pendant de longues années cette superstition et, dans chaque nouveau rôle, elle mettait les vieux petits souliers de son premier début. »

Les souliers, on le voit, jouent un grand rôle dans toutes ces historiettes.

Voici le sommaire complet du dernier numéro (15 septembre) de la *Revue blanche* :

Un réserviste aux manœuvres d'armée (I. La Caserne). — Camille Ronce, *Quelque aperçus de l'idée de parenté*. — *Nouvelles Conversations avec Eckermann*. — Louis N. Baragnon, *Pour l'intégrité du parler de France*. — Lucien Muhlfeld, *Consultation*. — *Mémoires du général Rossignol*. — Gustave Kahn, *Vers*. — Charles Saunier, *Tableaux, tapis, papiers de Charles Maurin*. — Georges Dalbert, *Simulacres et anniversaires*. — Victor Barrucand, *Les Lettres italiennes*, avec un portrait de Leopardi, par Félix Vallotton. — Paris, rue Laffitte, 1. — Le numéro : fr. 0-60. — L'abonnement : 12 francs (France) ; 15 francs (extérieur).

VENISE A BRUXELLES (de 10 heures du matin à minuit). — Entrée : 1 franc, 50 centimes pour les enfants âgés de moins de 7 ans. — Deux orchestres de Bersaglieri. — Concerts italiens originaux. — Plusieurs théâtres. — Lundi et jeudi, fêtes extraordinaires.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : **5, RUE KEYENVELD**

Magasins de détail : **2, rue de la Croix de Fer.**
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. (Dixième article.) *Le Monodrame*.
— UN CHANT DANS L'OMBRE, par Fernand Severin. — JAMES TISSOT.
— MEMENTO DES EXPOSITIONS. — FRANÇOIS SERVAIS. — PETITE CHRONIQUE.

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE⁽¹⁾

(Dixième article.)

Le Monodrame.

Vous en avez eu assez, parfois, n'est-ce pas, des Conférences, ce genre bâtard de la leçon et du discours, où l'orateur disserte sur un sujet le plus souvent dogmatique, parlant un article de revue ?

Vous en avez eu assez, parfois, du Monologue, passé à l'état de persécution mondaine, saynète puérile, chansonnette récitée, d'une monotonie de procédé agaçante, à la portée des petits jeunes gens impuissants à se produire autrement ?

Vous en avez eu assez, parfois, de la Lecture, par laquelle un auteur révèle, en un débit fort terne, et dans l'immobilité de la posture assise, ce que vous pourriez mieux déguster vous-même au coin du feu ?

(1) Voir les n° des 9, 16, 23, 30 juin, 7, 14, 21 juillet, 18 août et 15 septembre derniers.

En avez-vous eu assez ?

Oui, n'est-ce pas, depuis que cela dure ; lecteurs, monologuistes, conférenciers diminuent en qualités s'ils augmentent en nombre, et la curiosité va s'éteignant.

Et pourtant l'universalité du phénomène ne vous a-t-elle pas donné à penser qu'il correspondait à un besoin, et que cette façon d'entretenir le public à *haute voix* dans les lieux qui ne sont pas le Théâtre, moins pour l'instruire que pour tenter de le charmer artistiquement, pourrait, mieux comprise et mieux réalisée, aboutir à un genre plus distrayant ?

D'autre part, avez-vous réfléchi aux difficultés énormes de faire arriver une œuvre dramatique à la représentation ; de telle sorte qu'on ne saurait dire s'il est plus aisé de la créer que de la jouer. D'où stérilité désolante pour une des formes les plus attachantes de la Littérature, surtout en Belgique, où avoir une pièce sur l'affiche est une bonne fortune exceptionnelle, et une pièce qui réussit, un prodige.

N'est-il pas possible de combiner ces éléments en apparence disparates et d'en faire un mélange qui nous sauverait de l'ennui des Conférences en même temps qu'il délivrerait la littérature dramatique des entraves qui la paralysent ?

Quand on lit la première partie du *Faust* de Goethe, on est frappé à la fois du puissant intérêt dramatique de l'œuvre et de l'impossibilité de la mettre au théâtre.

Des épisodes multipliés, souvent très courts, des descriptions mises dans la bouche des personnages pour suppléer au décor absent. On se figure vivement les lieux, on sent que l'action indiquée par le dialogue serait très belle, mais pour en faire une représentation sur la scène, il faudrait des remaniements considérables.

Les pièces de Shakespeare laissent une impression analogue et ceux qui, de notre temps, ont essayé de les jouer telles quelles, ont mal réussi; d'excellents critiques déclarèrent, après l'épreuve, qu'elles n'étaient pas faites pour le théâtre contemporain. Là aussi des épisodes variant incessamment, et des descriptions parlées fréquentes. Les décors n'existaient pas au temps du grand tragique, ou ils étaient rudimentaires. La scène et la salle étaient disposées comme celles où ont lieu les conférences modernes.

Assurément, voilà des observations qui rendent perplexes : elles ne tendent à rien moins qu'à proclamer injouables, à moins d'une mutilation sacrilège, des chefs-d'œuvre d'art dramatique incomparablement au-dessus de tout ce qu'on représente aujourd'hui.

Je m'y résigne difficilement.

C'est la question des décors, des changements et de la figuration qui cause l'embarras. Notre public admet difficilement des transformations si répétées et nos machinistes non plus. Ces derniers sont pourtant infiniment plus habiles et ont à leur disposition des moyens d'action insoupçonnés au temps d'Élisabeth.

Singulière contradiction!

Qu'y a-t-il donc qui nous empêche d'interpréter et surtout de goûter ces œuvres admirables qu'exécutaient les ancêtres de manière à enthousiasmer?

Était-on plus facile à contenter? Faible raison, car les représentations avaient lieu devant une cour raffinée et fastueuse. De plus, les pièces du grand Will étaient comprises, admirées sans réserve : or, cela n'aurait pas été possible avec une mise en scène qui eût été nécessaire et qu'on eût absolument négligée.

L'explication n'est-elle pas ailleurs?

Dans la conception shakespearienne, le décor matériel, irréalisable alors, n'était-il pas un accessoire inutile? Pour le grand poète et pour tout son temps, la règle n'était-elle pas de le faire surgir fortement dans l'imagination des spectateurs par ces descriptions à grandes touches, souvent violentes, qui nous choquent quelque peu dans le dialogue des personnages en scène?

Cette observation a une grande portée. Elle explique deux choses obscures : la multiplicité des changements de lieux et les tirades descriptives. Elle est aussi d'accord avec l'idée qu'on se fait de l'art du décorateur et du machiniste à cette époque primitive ainsi qu'avec la tradition historique; les décors étaient dédaignés. Elle fait évanouir l'étonnement de ceux qui, voulant jouer actuellement ces drames puissants, n'y obtiennent que

des effets médiocres parce qu'ils ne réussissent pas à adapter à l'œuvre des moyens matériels la suivant dans son développement rapide et changeant.

Mais s'il en est ainsi, s'il a existé un genre de littérature dramatique *sans décors*, y suppléant par des artifices de style, comportant toutefois le débit à haute voix et la mimique, pourquoi n'essaierait-on pas de le rénover, ne fût-ce que pour rendre Shakespeare autrement que par la lecture des yeux, dans un fauteuil? N'y a-t-il point parmi nos ressources contemporaines ce qu'il faut pour le pratiquer? Et si, allant au delà, on cherche à réaliser un art analogue, quelles modifications seraient à introduire dans les procédés dont il a laissé d'immortels vestiges?

Certes, on aurait peu de chances de réussir en jouant *Hamlet* ou *Macbeth* sur l'estrade d'une salle de conférences, avec autant d'acteurs qu'il y a de personnages dans la pièce... et sans décors. Nous sommes si accoutumés aux merveilles de la mise en scène, que nous ne nous accommoderions pas d'une troupe entière évoluant dans le vide.

Mais imaginez qu'une seule personne, comme dans les Conférences, les Monologues, les Lectures, tienne la redoutable estrade. L'absence du décor ne choque plus. Imaginez que, déclamant un drame, au lieu de dire seulement : *le théâtre représente une forêt*, — *le théâtre représente la salle du trône*, elle lise, avant de commencer le dialogue, une description vraiment littéraire, mais à l'emporte-pièce, faisant *tableau* dans l'esprit des auditeurs, avec une intensité qui les transporte au lieu où il faut être. Imaginez qu'alors le livret à la main, debout, avec une mimique sobre mais saisissante, avec une accentuation pénétrante on rende la scène. Est-ce qu'il n'y aura pas là un genre littéraire nouveau, masquant la banalité des Lectures, des Monologues, des Conférences, sous l'action se développant dans le décor évoqué par l'imagination, genre tenant à la fois de l'œuvre écrite et de l'œuvre jouée, du Livre et du Théâtre; évitant les inconvénients du premier, — l'apparence terne, et les inconvénients du second : la complication des moyens; utilisant, en lui donnant une expression inattendue, ce besoin *d'entendre parler autrui*; reprenant la tradition shakespearienne mais l'adaptant à notre temps.

Je précise, car la chose en vaut la peine.

Un auteur veut écrire pour le théâtre. Il hésite, car sera-t-il jamais représenté? Pourtant le sujet, tel qu'il le conçoit, s'accommode mal du roman. Mieux que cela : son tempérament est celui d'un dramaturge. Faire sa pièce quand même? Que vaut une pièce non jouée? Courte par essence, nécessairement composée de mots expressifs, de phrases brèves, d'intentions, de sous-entendus à exprimer par le jeu des acteurs, elle risque de paraître une chose morte et de rester incomprise.

Pour citer une fois de plus Shakespeare, n'est-ce pas le sort que lui font, en ce siècle, beaucoup de ceux qui le lisent : Très beau, sans doute, mais hors de notre portée? — Ecrire dans ces conditions n'est guère tentant. Aussi le fait-on peu et, chez nous, ne le fait-on pas du tout. Qui doutera pourtant que, chez tant d'écrivains qui éclosent en Belgique, il y ait des aptitudes pour le théâtre?

Mais qu'un artiste se dise : « Ne pensons plus à la scène proprement dite, avec loges, banquettes, rampe, décors, directeur, machinistes, actrices et acteurs. Ce sont là de bons instruments, mais on peut s'en passer. Je vais écrire ma pièce pour qu'elle soit lue, à haute voix, devant un public comme celui des conférences. Les décors, je les remplacerai par des descriptions, qu'il faudra faire aussi évocatrices que possible, qui ne seront pas des hors-d'œuvre, mais des morceaux de style se rattachant intimement à l'ensemble. Pas de troupe : ce sera le rôle du lecteur de varier juste assez le ton, l'accentuation, et de mimer autant qu'il le faudra pour donner l'illusion du jeu. Pas s'asseoir, pas se masquer à moitié derrière une table : debout, le manuscrit à la main, la face bien visible, le geste modéré, un va-et-vient circoscrit, rien d'excessif, une action constante et concentrée. L'œuvre sera divisée en actes et en scènes; les épisodes pourront être aussi sommaires et aussi multipliés que le sujet le comportera, puisque tout ce qui est matériel est peint par les mots. La longueur sera celle des drames, des comédies, et la lecture aura la durée d'une représentation, moins les entr'actes, remplacés par de courtes pauses. Le style pourra être le style intensif et sobre du théâtre, car l'accent et le jeu serviront à souligner, à éclaircir, à renforcer. L'ensemble devra se dérouler avec des liaisons plus visibles et plus fréquentes, mais le mouvement général, le dialogue seront ceux d'une œuvre dramatique. Les scènes muettes sur les planches seront rendues par la parole. Il en sera de même des personnages : une esquisse rapide, vigoureuse.

Si l'artiste se charge de reproduire lui-même ce qu'il aura ainsi fait, quelle vérité dans l'expression et pour lui quelle jouissance! Dans l'art, la période d'enfantement est assurément la plus délicieuse. Combien pâles, après elle, les satisfactions de la publicité ou du succès! Mais communiquer ce qu'on a créé, rendre tout ce qu'on a voulu y mettre, dévoiler les secrets des moindres recoins, à chaque nouvelle interprétation mieux comprendre, découvrir quelque effet, d'abord inaperçu, avoir la joie d'un imprévu constant, éprouver le sentiment que les liens avec l'auditoire se serrent et que la pensée pénètre davantage, quelle joie, quelle ivresse, quelle récompense!

Et quelle source féconde aussi de corrections et d'améliorations pour l'œuvre, vue chaque fois en meilleure lumière.

Conférences! Monologues! Lectures!

Si, au lieu de ces simagrées artistiques et de ces procédés démodés, nos écrivains inauguraient *le Théâtre pour lecture à haute voix* que je viens d'esquisser : *le Monodrame* (on dit bien Monologue), ils donneraient à la situation un renouveau dont elle a besoin, et ouvriraient à notre littérature dramatique un genre qui lui rendrait la vie.

Je confesse que c'est ce que j'ai tenté, il y a quelque dix ans, en écrivant le *Juré* et en allant le lire, ou plus exactement le jouer un peu partout en Belgique.

UN CHANT DANS L'OMBRE

par FERNAND SEVERIN. — Bruxelles, Lacomblez.

Un Chant dans l'ombre! Quel titre suggestif pour un volume de vers! Il possède la douceur d'un chant de violoncelle et, sous un ciel étoilé, parmi des bois profonds, au loin, dans un nocturne mystérieux, on entend des chants pleins du rêve des choses plongées dans la nuit.....

Mais ce titre a été choisi avec art. On ne pouvait, semble-t-il, en cueillir un plus adéquat aux poèmes de M. Fernand Severin. Car ses vers ne sont-ils pas tissés de rêve, de mélancolie, de tendresse et de nuit?

M. Severin s'enfonce de plus en plus dans ce pays idéal où il avait déjà chanté son *Don d'Enfance* et où s'était épanoui, dans une noble pureté, son *Lys*. C'est dans son âme qu'il trouve ses visions, et c'est son cœur, mieux que son œil, qui lui fait voir les idylliques paysages de ses ingénues églogues. N'a-t-il pas dit :

Je ne vois plus le monde, et la vie, et toi-même
Qu'au loin, tels qu'en un songe et combien vaguement!

Et puis :

Un rêve, et rien de plus, tu le sais, toi, mon frère,
Ornait ces horizons d'un mirage éphémère.

Et ailleurs :

Le plus beau songe encore est sous les yeux fermés,
Il n'est rien au dehors qui vaille qu'on s'éveille.

Il vit ainsi au fond du rêve, comme en un sommeil magique, touché par la baguette d'une muse, entr'ouvrant de temps en temps la paupière à quelque vague et caressant rayon. Il y a du lointain dans ses poèmes. Il parle comme du fond d'un bois, comme du fond de la nuit, dans des temps incertains et propices aux rêveries. C'est, sans cesse, la tendre extase, l'émotion candide d'un poète adolescent dont la poitrine est gonflée d'amour et de tendresse. Et l'on pense que si l'on devait illustrer ces livres, un peintre classique et virgilien, le Girodet des liliales mythologies seul le pourrait, avec sa lumière blanche sur des corps chastes et beaux, parmi des paysages d'ombre pâlement lumineuse.

Mais au fond de ce rêve, comme un trésor parfumé et chantant, M. Severin a gardé un amour fervent pour la nature. C'est un panthéiste qui confesse les douceurs du ciel et des choses. Comme le faisait très bien remarquer M. Hubert Stiernet, en une étude parue dans le *Coq rouge*, toutes ses sensations les plus chères s'expriment par des comparaisons prises aux bois, aux fleurs, aux plaines. Son amante est

Une fleur des grands bois que flétrirait le jour.

Il lui demande de lui rendre

Le souvenir obscur de ces grands bois qu'il aime.

Il trouve que

La nature elle-même est belle comme un songe.

Il rêve

D'un chant souple et nouveau comme le chant des feuilles.

Mais que chante-t-il, en ses poèmes? Un amour chaste, naïf et plein de mélancolie. Il recueille des vers pour une idéale aimée comme si, avec des mains tremblantes et pleines de caresses, il lui tressait des couronnes de fleurs champêtres, écloses à l'aube. Son verbe s'imprègne de toute l'ingénuité d'un premier amour :

Or, tandis que la nuit pare de tous ses pleurs
Mon trésor ignoré qui s'endort sous ses ailes,
Je veux faire à sa grâce un vêtement de fleurs,
Un beau manteau vivant de fleurs pâles et frêles.

Ainsi, dans leur exil, dorment les anges las!
Où sont les fleurs-enfants, innocentes comme elle,
Qui n'offenseront pas ses membres délicats?
Quelle ombre les pâlit? Quel vallon les recèle?

Cette poésie se vêt ainsi d'une grâce candide et émue. Les brillants dont elle est semée, on ne sait au juste si c'est des gouttes de rosée ou des larmes. Les aveux troublants y sont murmurés comme des prières. Le triomphe et la volupté, eux-mêmes, sont voilés et se chantent avec des calineries de haut-bois :

Tu voisais le jaloux secret de ta beauté :
Mais, ô chère, tes mains ne m'ont point résisté,
Et j'épèle tout bas ton frissonnant mystère.

Douces rébellions! O combats enfantins!
Je sens bien dans mes mains se dénouer tes mains
Et, sous mes longs baisers, fléchir ta tête fière.

Je te vois bien sourire, enfant, parmi tes pleurs.
Folle qui me défends de respirer tes fleurs!
Ce sourire ignoré te livre tout entière.

Mais cet amour adolescent est plein d'inquiétude et d'étranges morbidesse viennent l'effleurer :

Je t'aime... En cette nuit, toute claire d'opales,
Où monte en frissonnant la lune à son lever,
Les fleurs qui font mourir, adorables et pâles,
Se mêlent sur ta tête aux fleurs qui font rêver.

Une tristesse discrète plane dans l'adorable musique de ces poèmes. Le poète redoute, à certaines heures, les désillusions et les blessures de l'amour :

Nous nous croyons unis, et l'amour a des ailes!

Mais cette mélancolie ne souffle que par instants dans les bois sacrés, les pays calmes, les jardins hantés, où le jeune poète, dans son heureuse enfance, adore sa dame de grâce et épure son cœur à la flamme de cette noble et virginale adoration. Les fléaux de la haine et de la colère passent loin de ces oasis de candeur, où il écoute, pieux et ravi, l'amour et la tendresse couler de son cœur comme d'une source claire et chantante.

La forme de ces poèmes est élégante et fine. Le vers est racinien. Mais ne nous attardons pas à vanter les cisèlures d'un vase dont l'intérieur déborde d'une sincère poésie. Si la musique est dans le verbe, c'est que le verbe jaillit d'un instinct rare et d'une émotion forte. La musique est dans l'âme d'un poète avant d'être dans une forme pronée. Malheureux ceux qui ne possèdent que celle-ci! Ils s'esquintent, s'essouffent et finissent par crever sur les plus piteux des Pégases, et les arbres qu'ils s'imaginent faire fleurir n'arborescent que des fruits secs et de mesquines floraisons.

JAMES TISSOT

Quelques intéressants détails biographiques empruntés à un *Courrier de Paris* de M. Carle des Perrières sur l'auteur de la *Vie de Jésus*, ce prodigieux labeur qui coûta à l'artiste dix ans d'efforts et qui a été acheté un million par les éditeurs Mame, de Tours :

Peintre élégant, artiste heureux, également courtisé par la fortune et par la mode, il a aujourd'hui cinquante-cinq ans, peut-être un peu plus; ses cheveux longs sont très grisonnants depuis ces cinq dernières années, quoique la moustache soit restée brune et les yeux d'une rare énergie.

Déjà célèbre sous l'Empire, Tissot habitait un hôtel de l'avenue de l'Impératrice, qu'il avait installé avec le luxe que lui permettaient sa fortune personnelle et le produit, considérable, de ses tableaux. D'une activité étonnante, d'un labeur incessant, James Tissot grave lui-même ses tableaux; un certain nombre de gravures tirées, il brise la planche. De là une extrême rareté et une grande valeur pour ces gravures, dont le nombre est très limité.

Une des premières choses que l'on admira de Tissot, c'étaient douze panneaux exposés chez Sedlmeyer; cela s'appelait *La Femme à Paris*. Ces esquisses admirables étaient d'une facture aussi rare que les meilleurs Heilbuth et aussi parisiennes que des Béraud.

Après la guerre et la Commune, James Tissot alla s'établir en Angleterre; il y vécut dix années et y gagna une réelle fortune. C'est là qu'il fit ces quatre délicieuses toiles, *L'Enfant prodigue*, compositions d'une finesse adorable.

Tissot est d'une famille essentiellement religieuse; son frère mourut après avoir consacré sa vie à l'étude du spiritualisme religieux. Lui-même devint très fervent catholique pendant son séjour à Londres; sa religion prit un caractère mystique, et je me souviens qu'il y a quelques années, lorsque j'eus l'occasion de le voir avant son départ pour la Palestine, tout le monde disait sur le boulevard que Tissot quittait la France pour toujours et qu'il s'en allait fonder un couvent à Marsaba, au bord de la mer Morte, et s'y retirer.

* * *

Chose étrange, les brouillards anglais jettent fréquemment dans le mysticisme l'âme de nos grands artistes. Gounod n'a pas échappé à cette loi. C'est pendant son séjour en Angleterre que Tissot rencontra une personne qui fut la véritable femme de sa vie. Nul ne la connut jamais sous un autre nom que celui de *Ketty*; elle était veuve et mère de trois délicieux bébés. Souffrante, chétive, la délicieuse créature fut, pendant des années, l'objet des soins incessants de l'artiste; mais, étreinte par ce mal effroyable qui s'appelle la phtisie, elle s'éteignit dans les bras de James Tissot. Avant de mourir, elle avait embrassé la religion catholique, gagnée par l'ardente foi de son ami, et elle rendit l'âme dans ses bras, douce, sereine, comme en extase.

Cette mort, venant après celle de son frère, plongea Tissot dans une profonde douleur. C'est après ces deux grands chagrins que l'artiste se mit en relations avec les médiums anglais les plus célèbres et qu'il n'épargna ni argent, ni recherches, ni travaux pour se rendre compte de ce qui avait été tenté et trouvé en spiritisme.

Il s'adonna à cette étude avec l'ardeur qu'il apporte à toutes ses recherches, s'empara de tous les livres spéciaux, groupa tout ce

qui avait été écrit sur la matière et en forma une des bibliothèques les plus rares qui existent. Suivant la théorie des médiums, il prétend que les âmes, encore en proie à l'attraction terrestre avant de s'envoler pour l'éternité dans des mondes plus élevés, subissent diverses transformations, traversent une sorte d'état transitoire pendant lequel on peut être en communication avec elles.

Un soir, un médium anglais lui fit voir Ketty; ce médium avait un esprit, son correspondant ordinaire dans le monde surnaturel; l'esprit amena Ketty. James Tissot la vit, peu éclairée d'abord, puis plus lumineuse et, enfin, tout le buste en pleine lumière; il sentit ses lèvres sur son front et la caresse hâtive d'un baiser. Puis plus rien : tout rentra dans l'ombre.

Tissot, pâle, livide, brisé d'émotion, se retira en toute hâte dans son atelier et jeta sur la toile ce qu'il venait de voir. Cela s'appelle *L'Apparition*. Je n'ai jamais rien vu, pour ma part, qui ressemble, de près ou de loin, à cette toile; je ne connais rien d'aussi saisissant.

L'esprit et Ketty sont près l'un de l'autre; la tête de l'esprit est brune; d'un ton rougeâtre, elle contraste singulièrement avec la tête délicieuse de Ketty, éclairée d'une lumière blanche et vaporeuse, comme un rayon électrique qui semble s'échapper de leurs mains.

Les mains ont l'air de tenir une sorte de morceau de glace lumineuse qui se reflète sur le visage pâle et souriant de la jolie Anglaise. Tout le reste disparaît dans l'ombre, et l'on pressent même, devant cette étrange peinture, qu'ils vont, eux aussi, disparaître, et ne sont fixés sur la toile que pour quelques secondes.

Cette apparition fut-elle réelle? Fut-elle l'effet de l'imagination exaltée, surchauffée du peintre, imagination incessamment tendue vers le même objet?

C'est là ce qu'il nous serait absolument impossible d'établir. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle a donné lieu à l'un des tableaux les plus saisissants que l'on puisse voir.

Rentré en France, James Tissot s'installa dans un hôtel ravissant, tout près du Bois, plein de choses artistiques, de merveilles japonaises de la plus grande valeur. Dans le sous-sol, il s'est amusé à établir des fours et, aidé d'un praticien anglais, il fabrique des cloisonnés de la plus grande beauté.

Après l'apparition de Ketty, le spiritisme devient l'étude et la préoccupation de sa vie, surtout le spiritisme religieux. Fervent catholique, le peintre mondain a laissé ses pinceaux; son talent est devenu plus étoffé, plus vigoureux : il en a donné la note dans un tableau longtemps caché, connu depuis, qui s'appelle *La Rédemption*. Un paysan et une paysanne en loques, leur paquet devant eux, noué dans un mouchoir bleu, sont assis sur des ruines. Le paysan est blessé à la tête et à la jambe; la femme, la figure dans ses deux mains, a un mouchoir noué autour du visage. Tous deux sont misérables, malheureux, souffrants. Les deux figures de paysan sont d'un tel réalisme, d'une telle sincérité qu'elles pourraient être signées Bastien Lepage. A côté de l'homme, la tête sur son épaule, s'appuie un Christ, le Christ pâle et blond, à la barbe longue, aux grands yeux bleus déchirants. Ce Christ montre ses bras décharnés et ses mains sanglantes, qui sortent d'une riche chasuble couverte de pierreries, aux deux misérables et semble vouloir les consoler.

L'homme se retourne et, du coin de l'œil, regarde.

Lorsque James Tissot s'est décidé à produire les deux toiles

que je viens de vous dépeindre, on a été stupéfait de la transformation de son immense talent. En proie à ses idées spirites, Tissot lut un ouvrage de la sœur Emmerich, ouvrage excessivement curieux et tout à fait inconnu, la *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, six volumes traduits de l'allemand par l'abbé Cazalès.

La sœur Emmerich, religieuse illettrée, vivait à Duhlmen, en Bavière, vers 1820. Accablée par une maladie de langueur, elle ne quitta jamais Duhlmen, et, vers les quatre dernières années de sa vie, de son lit de douleur, elle était en proie à de constantes visions. En communication quotidienne avec N.-S., elle reconstitua, jour par jour, presque heure par heure, l'existence du Christ jusqu'au crucifiement. Elle dictait à un protestant allemand, nommé Brentano, qui, depuis, se convertit au catholicisme, et ses visions étaient d'une exactitude si précise qu'elle indiquait, à tel ou tel endroit de la Palestine, tel vallon, telle montagne, tel accident de terrain qui s'y trouvent encore aujourd'hui. D'après ses ouvrages, on a pu arriver à dresser une carte de Palestine.

C'est la lecture des ouvrages de la sœur Emmerich qui donna à James Tissot l'idée de son superbe voyage en Palestine; c'est elle qui lui donna le désir de reconstituer toute l'existence du Christ dans son véritable cadre. Il y réussit en rapportant de ce pieux pèlerinage des documents extraordinaires et toute une série de dessins qui sont la reconstitution de la vérité en matière religieuse. Il est arrivé à nous représenter un Christ vrai, réel, tel qu'il a existé, tel qu'il a vécu, tel qu'il est mort.

Dans ce cadre mystique, par une nuit d'argent, comme sont les nuits d'Orient, sur la montagne des Oliviers ou sous les sycomores de Malta-Riche, le peintre mondain et parisien, avec sa foi exaltée, eût pu, à son tour, se croire l'objet de visions surnaturelles et désertier pour toujours l'atelier.

Dieu merci, il n'en a rien été. James Tissot nous est revenu avec quelques chimères de moins et un chef-d'œuvre de plus, qui est sa *Vie de Jésus*.

Memento des Expositions

AMSTERDAM. — Exposition communale d'œuvres d'artistes contemporains. 14 septembre-17 octobre.

GAND. — Exposition triennale des Beaux-Arts. 1^{er} septembre-28 octobre. Renseignements : M. Ferdinand Van der Haeghen, secrétaire.

MONS. — Exposition de la *Société des Beaux-Arts*. Mai 1896. Renseignements : M. Léon Losseau, secrétaire, rue de Nimy.

NANCY. — Société lorraine des Amis des Arts. 27 octobre-1^{er} décembre. Délais : dépôt chez M. Pottier, emballer, rue Gaillon, 14, à Paris, du 20 septembre au 5 octobre; envois directs à Nancy, du 5 au 12 octobre. Notices avant le 1^{er} octobre. Trois œuvres par exposant. Renseignements : M. Adam, président de la *Société des Amis des Arts*, rue Victor Hugo, 27, Nancy.

ROUBAIX-TOURCOING. Exposition des Beaux-Arts. 14 septembre-21 octobre. Renseignements : M. P. Devillars, président de la *Société artistique, Tourcoing*.

ROUEN. — Exposition municipale des Beaux-Arts. 1^{er} octobre-30 novembre. Deux œuvres par exposant (maximum : 2^m, 50). Renseignements : M. Edmond Lebel, conservateur du Musée.

FRANÇOIS SERVAIS

Constaté que les arts subissent des transformations n'est pas chose neuve, qu'elles soient dues aux effets du temps ou aux caprices du goût. Il faut cependant remarquer que celles qui s'attachent à la musique sont les plus fréquentes, en même temps qu'elles en modifient le caractère et l'impression d'une façon plus particulière.

L'invention d'un instrument, citons le saxophone par exemple, apporte dans les formules de composition des modifications telles que le caractère et la contexture en sont changés considérablement; de plus elles obligent le compositeur à une écriture nouvelle en corrélation avec les autres instruments. Un des effets les plus sensibles de ces innovations a atteint principalement les modes d'exécution.

L'exécution qui, il n'y a pas encore longtemps, conservait, n'est-il pas vrai, chez l'instrumentiste un caractère plus personnel, même dans l'orchestre, tend aujourd'hui à se fondre et à se généraliser dans l'ensemble. Il s'en suit que cette catégorie de musiciens, que l'on appelle des virtuoses, disparaît de plus en plus, et qu'elle nous semble actuellement une expression vieillie et surannée de l'art musical.

Dans les autres arts les vieilles formules ne font pas naître en nous cette sensation de délaissement et d'ironique mépris. Les naïvetés même d'exécution et d'interprétation des vieux maîtres, en peinture, en sculpture, en gravure, ne nous choquent pas au même sens, ni au même degré; non seulement elles nous charment autant qu'elles nous intéressent, mais ces formules, pour nous vieillies de ces arts, restent encore et resteront toujours des sources où les artistes intelligents savent et sauront puiser avec fruit.

Au contraire, nous nous refusons à avoir recours aux moyens périmés qu'employaient les musiciens exécutants, nos prédécesseurs. Non contents d'abandonner complètement leurs façons de faire, nous ne pouvons nous empêcher de sourire en nous demandant comment un Paganini pouvait faire pleurer et pâmer son auditoire en exécutant des variations sur le *Carnaval de Venise*, et, pour n'en pas citer de multiples exemples et venir à l'homme qui nous occupe, comment François Servais, avec son violoncelle, faisait passer du rire aux larmes ceux qui l'écoutaient en jouant simplement une fantaisie sur l'air de *Maître Corbeau*, où il avait trouvé moyen d'introduire une marche funèbre et toutes sortes d'excentricités.

Est-ce à dire cependant que nos ascendants nous étaient inférieurs en intelligence? Absolument non; mais le goût de l'époque était là. Il faut donc en conclure que les transitions de l'art musical sont celles qui retiennent le moins le goût et l'admiration des hommes.

Ce François Servais, que l'on nommait *roi des violoncellistes*, *violoncelliste des rois*, et dont la renommée égalait le talent, fut à la vérité un artiste des plus admirables dans son art. Et pourtant les premières années de son enfance ne présageaient rien de semblable.

Son père, bourrelier de la petite ville de Hal, en Brabant, joignait à son métier les fonctions d'organiste, et, contrairement aux habituelles idées paternelles, voulait pousser son fils vers la musique au lieu de se conserver un successeur comme artisan du cuir. Laissons de côté, momentanément, le développement de la

carrière musicale du jeune Servais pour placer ici une anecdote qui marqua fortement dans sa jeunesse, où son père joua le plus grand rôle, mais que Servais lui-même, plus tard, se plaisait à raconter souvent.

C'était à la veille de la bataille de Waterloo; soudain, dans la petite ville de Hal, le bruit se répand que les Cosaques viennent d'arriver. Des racontars étranges circulent aussitôt sur le compte de ces farouches soldats: ils volent comme le vent sur leurs chevaux, dit-on, dansent comme des damnés et ne répugnent pas à manger de la chandelle. Aussi les habitants effrayés prennent-ils les précautions les plus sérieuses pour se mettre à l'abri de ces terribles hommes; ils ferment et barricadent leurs portes, se tapissent avec femmes et enfants dans les caves, et là, tremblant de peur, attendent que la ville redevienne libre.

Le petit Servais, en compagnie de sa sœur, du fond de la cave paternelle, regarde par le soupirail, et, plein d'émotion, n'aperçoit que les pieds des chevaux qui passent d'un pas lourd. Les chevaux sont passés. Tout à coup des coups violents retentissent contre la porte. La mère fait faire silence et ordonne de ne pas bouger. Mais les coups redoublent et une voix commande d'ouvrir. Le père Servais ose entrebâiller sa porte et se trouve nez à nez avec une ordonnance qui lui enjoint, au nom du colonel, de venir de suite remettre en état les lanières de l'étrier rompues. Le bourrelier semble rechigner à l'ordre. Aussitôt il est empoigné et conduit au lieu voulu. Quelques moments après, sa famille désolée est bien stupéfaite de le voir revenir sain et sauf, et, qui plus est, payé de sa peine.

Vingt ans plus tard, le jeune Servais, devenu alors une véritable illustration, se rend en Russie où déjà il avait fait plusieurs apparitions et où il était fort goûté. Le grand-duc Constantin, qui lui-même jouait du violoncelle, le tenait en grande affection et l'avait souvent à sa table.

Cette fois, à l'un des diners du grand-duc, le voisin de Servais se trouve être un gros général ventripotent, que sa proéminence abdominale tient un peu écarté de la table. Depuis le début du repas il n'a guère quitté Servais des yeux, quand, s'adressant à lui avec une sorte d'expression de curiosité dans la voix:

— Pardon, Monsieur Servais, n'êtes-vous pas d'origine flamande?

— Mais, justement, Excellence.

— Et, par hasard, ne connaîtriez-vous pas la petite ville de Hal?

— J'y suis même né, général.

— Ah, ah... Eh bien, Monsieur Servais, ce qui vous étonnera, c'est que je connais particulièrement votre ville natale. Je m'y trouvais à la veille de Waterloo, et je me rappelle encore la mine effarée et renfrognée d'un brave bourrelier que j'envoyai quérir pour remettre en état mes étriers rompus. Ce coquin de bourrelier avait fait la sourde oreille pour venir et on avait dû l'emmener entre deux de mes hommes; son travail fut bien fait, mais sa...

Servais se levant et interrompant son voisin:

— Pardon, Excellence, si je vous coupe la parole; *ce coquin*, c'était mon père! — Tableau! ne manquait jamais d'ajouter Servais avec sa franche et joviale bonhomie, en terminant cette anecdote.

(*La Renaissance idéaliste.*)

CYPRIEN GODEBSKI

PETITE CHRONIQUE

Le jury pour le grand concours de composition musicale de 1893, composé de MM. Gevaert, président, Joseph Dupont, Huberti, Mathieu, Radoux, Samuel et Van den Eeden, membres, vient de procéder au jugement de ce concours.

De premier prix a été décerné, à l'unanimité, à M. M. Lunsens, de Molenbeek-Saint-Jean.

Un premier second prix a été accordé, également à l'unanimité, à M. Daneau, de Binche.

Un deuxième second prix a été obtenu à la majorité de cinq voix par M. J. Jongen, de Liège.

Les répétitions d'*Évangeline*, légende canadienne, drame lyrique en quatre actes, avec prologue et épilogue, paroles d'après le poème de Longfellow, par MM. Louis de Grammont, George Hartmann et André Alexandre, musique de M. Xavier Leroux, ont commencé à la Monnaie. La première représentation aura lieu dans la première quinzaine de novembre.

Les rôles de cet ouvrage sont distribués de la façon suivante : *Évangeline*, M^{me} Mercy; *Dahra*, M^{me} Armand; un père, M^{me} Milcamps; *Gabriel*, M. Bonnard; *Basile*, M. Gilibert; *Benedict*, M. Cadio; un officier anglais, M. Journet.

Les six tableaux de l'ouvrage de M. Leroux sont répartis comme suit :

Prologue, la Forêt primitive; acte I, la Ferme de Benedict; acte II, une Place publique devant l'église; acte III, les Bords de la Tèche dans la Louisiane; acte IV, une Maison de refuge dans la Pensylvanie; Epilogue, Retour à la forêt primitive.

Aujourd'hui dimanche, le Théâtre Flamand rouvre ses portes. Le spectacle d'ouverture est composé de *Hildegarde*, un nouveau drame-légende en six tableaux de M. Auguste Hendrikx, musique de M. Oscar Roels. Cette pièce servira de début à M^{me} Smits-Grader.

Au cours de la campagne qui commence, les directeurs du théâtre, MM. Edmond Hendrikx et Albert Rans, monteront les pièces suivantes : *Hun Paradijs*, par Nestor De Tière; *Heideboeren*, par P. Kints; *Vorst en Volk*, par R. Verhulst; *Boudewijn Hapken*, par Is. Albert; *Kerlenbloed* et *De Zwarte Koning*, par C. De Visschere; *De Veertiende*, par Edm. Roeland; *Pier-la-la*, par Aug. Hendrikx; *Alvar*, par E. Bède, traduction de Em. Hiel, musique de Paul Gilson; *Sint-Niklaas*, par Th. Hannon, musique de Jan Blockx; *Bij de Kolonel*, par K. Versnaeyen; *Het Meilief*, comédie lyrique champêtre, paroles de Jules De Meester, musique de P. Benoit.

La troisième exposition du *Sillon* s'ouvrira le 5 octobre prochain au Musée moderne. Le public y trouvera plusieurs œuvres du peintre anglais Sir Edward Burne-Jones.

Au cours de l'exposition des conférences seront données par MM. Iwan Gilkin, Albert Giraud et Valère Gille!

Afin de faire connaître aux non-initiés les meilleures productions de la littérature néerlandaise en Belgique, M. J. Verbeeck a entrepris la traduction de quelques œuvres des principaux écrivains flamands.

Il commence par l'édition d'une trilogie du poète Emmanuel Hiel : *Au Peuple de Flandre*, et une nouvelle du romancier Raymond Stijns : *Fantaisie rouge*. — Prix : 1 franc pour les deux ouvrages.

Adresser les souscriptions à M. Verbeeck, 41, chaussée de Ninove, Molenbeek-Saint-Jean.

Une jeune violoncelliste de 13 ans, M^{lle} Elsa Rüegger, élève de M. Ed. Jacobs, professeur au Conservatoire de Bruxelles, vient d'obtenir beaucoup de succès au Kursaal de Scheveningue, la station balnéaire hollandaise.

Le *Courrier de Scheveningue* dit à ce sujet : « Le talent de M^{lle} Elsa Rüegger est incontestable et tout le monde s'est plu à reconnaître la méthode, la technique et la virtuosité de cette enfant prodige, dans toute l'acception du mot. Il ne lui manque que la force qui vient avec l'âge. »

On écrit de Montpellier au *Temps* qu'une assez vive agitation est provoquée en ce moment dans cette ville : Deux grands industriels, MM. Giraud, ont fait construire un passage couvert. Au sommet du portique devant donner accès à ce passage, ils ont fait sculpter par M. Injalbert un haut relief qui vient d'être terminé et débarrassé de ses voiles.

Un journal de Montpellier, *L'Éclair*, a protesté aussitôt contre cette œuvre qu'il a qualifiée d'*inconcevable exhibition*. Le *Petit Méridional* et la *Dépêche* ont, au contraire, pris la défense de l'œuvre incriminée.

L'Éclair est aussitôt revenu à la charge, appuyé cette fois par un groupe de pères de famille qui ont protesté avec lui et qui viennent de faire apposer sur les murs de la ville une immense affiche écarlate, où la démolition de la sculpture est réclamée par mesure de salubrité publique et de vulgaire morale.

M. Injalbert, interviewé à ce sujet, a déclaré : « Le haut-relief dont il s'agit a été exposé au Salon du Champ-de-Mars en 1894; les journaux en ont parlé; et personne, ni dans la presse, ni dans le public, n'a songé à protester. Il faut croire que la pudeur est plus délicate à Montpellier qu'à Paris. Mon œuvre n'est nullement licencieuse; j'ai représenté des figures nues, comme l'ont fait les artistes de toutes les époques, voilà tout; et ceux qui m'attaquent, s'ils sont logiques, doivent proscrire absolument la nudité dans l'art.

« Déjà, en 1882, le même journal avait essayé de soulever l'indignation de ses lecteurs contre deux groupes représentant des lions domptés par des Amours qui m'avaient été commandés par la municipalité et qui ont été placés sur la promenade du Peyrou. On me reprocha amèrement de n'avoir pas habillé mes Amours. Puis l'agitation s'apaisa, sans avoir eu d'effet, et personne n'y pense plus aujourd'hui à Montpellier. J'imagine que la polémique actuelle aura le même sort, d'autant plus que le groupe de pères de familles protestataires se réduit à quatre. »

VENISE A BRUXELLES (de 10 heures du matin à minuit). — Entrée : 1 franc, 50 centimes pour les enfants âgés de moins de 7 ans. — Deux orchestres de Bersaglieri. — Concerts italiens originaux. — Plusieurs théâtres. — Lundi et jeudi, fêtes extraordinaires.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. (Onzième et dernier article.) *Épilogue.*
— A PROPOS DU MONODRAME — HENRY DE GROUX A SPA. — CAMILLE MAUCLAIR. *Couronne de clarté.* — *Dans l'île des yeux clos.*
— CHARLES MAURIN. — MORALE MONDAINE. — PETITE CHRONIQUE.

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE⁽¹⁾

(Onzième et dernier article.)

Épilogue.

Et maintenant que de façon sommaire certes (mais, en ces temps de hâte, quelle chance as-tu d'être lu, écritain, si tu es long?), suffisante, du moins l'espéré-je, pour être compris et éveiller l'attention cette perpétuelle indifférente, j'ai dit, en un rapide décalogue, ce qu'une méditation de gravité et de fantaisie m'a fait voir aux horizons panoramiques de ce si vaste et si beau pays de l'art dramatique, maintenant je voudrais, en ces ultimes lignes, insister sur le désir et sur l'espoir qui me décidèrent à cette tournée, rapide comme une excursion sur bicyclette.

Car ce ne fut pas seulement l'appétit d'écrire et le

(1) Voir les n°s des 9, 16, 23, 30 juin, 7, 14, 21 juillet, 18 août, 15 et 29 septembre derniers.

besoin cérébral si humain d'extérioriser les muettes girations intérieures des pensées irritées de ne pas avoir de son.

Ce fut encore (le titre adopté ne le disait-il pas en son enseigne?) l'envie, oh ! très ardente, de libérer le théâtre du gérontisme qui le dessèche et l'enride, lui soutirant peu à peu jusqu'aux dernières gouttes de suc, ne lui laissant que les teintes pâlies et l'odeur fade des plantes d'herbier. « Renouveler » c'est-à-dire raviver, rendre le mouvement et la fraîcheur du coloris. Ou, plus exactement, faire pousser d'autres fleurs, semer à nouveau, faire éclore d'autres corolles. Dans l'Art, comme ailleurs, plus qu'ailleurs, les recommencements sont des tentatives de redresser les morts couchés, les morts tombés; dans l'Art, comme ailleurs, plus qu'ailleurs, le passé ne doit jamais être un modèle, mais un enseignement.

Ce fut ensuite, et surtout, l'envie, oh ! très ardente, de pousser vers le théâtre cet immense travail littéraire qui s'attarde au roman comme celui des chercheurs d'or sur les placers épuisés; vers des terrains vierges, car vraiment si peu de théâtre fut extrait en ce siècle des terres dramaturgiques, du moins au point de vue de la réussite des récoltes, que le sol contient encore les substances les plus précieuses et que les plus belles végétations y trouveront intacts les éléments nécessaires à leur croissance.

Peut-on expliquer autrement que par l'ennui et le

sentiment que les formes sont épuisées, cette abstention des uns loin d'un art si vivant et si beau, cette impuissance des autres à faire œuvre qui vaille? Dans le cirque de la Littérature contemporaine tant d'ouvriers tournent indéfiniment et s'amointrissent en d'identiques exercices. Qui prend encore un intérêt sérieux à l'obsédante, à la sempiternelle affabulation romancière, aux gestes fatigués, à l'odeur rance des choses mille fois revues et accablées par l'infirmité d'être trop connues, banales et tristes et agaçantes à l'égal des airs qui achèvent de s'éliminer dans la mouture des orgues comme les vieux habits aux clous des friperies? Autre chose! autre chose! Et alors pourquoi, en une vaillante ruée, en un brusque et ardent changement de front, ne pas aller à l'art dramatique, et concentrer là toutes les forces en un vigoureux assaut?

Il est si grand, si impressionnant, si décisif en ses impressions ravageuses, salutaires et rénovatrices des âmes, cet art qui va non plus aux cerveaux isolés des lecteurs, par la calme communication des yeux marchant leur tranquille cheminement sur les pages, transfusant l'œuvre par un silencieux et solitaire écoulement, mais a comme objectif, redoutable et turbulent, la Foule! La foule, ce monstre tentaculaire, cette entité en laquelle les individualités s'absorbent, unies violemment et cimentées par des fluides invisibles et puissants qui brassent et massent en un seul tout des centaines d'êtres, destitués tout à coup de leur direction personnelle et de leurs sensations propres pour ne plus ressentir que les chocs bousculants d'impressions d'ensemble, instinctives, irrésistibles, brutales, attendries, latentes à l'égal des forces inconnues.

Il y a, dans cette conception récente des multitudes, dans le mystère qui les régit, les lois singulières qui les font penser, vibrer et mouvoir, une étrange séduction pour l'artiste, pareil alors, en ses tentatives de les interroger et de leur livrer son œuvre, à Œdipe devant le Sphinx dévorateur de quiconque ne résolvait pas ses énigmes. Il ne s'agit plus de conquérir les individuels suffrages de quelques-uns, de faire acte d'art pour les lettrés et les esthètes, d'épancher en une production qui, à la rigueur, pourrait demeurer discrète et méconnue, le psychique phénomène d'une âme en mouvement. L'entreprise grandit à des proportions imposantes, périlleuses, pathétiques et grandioses comme l'être total et informe, à taille de géant, auquel il s'adresse. C'est cet être géant, sans défini visage, sans figure d'homme et, comme la Divinité, invisible quoique présent, que l'auteur doit impressionner et séduire, au péril immédiat de sa vie littéraire. Certes mille têtes sont là, douées d'yeux et d'oreilles, qui regardent et qui écoutent: mais point pour chacune en particulier, point pour elles-mêmes, point pour les pensées qui gisent derrière leur matérielle apparence: pour plus grand qu'elles toutes,

pour le foyer inaperçu dont toutes ces oreilles et tous ces yeux ne sont que les communications, les soupiraux, les sabords extérieurs, pour le public spectateur, pour la Foule! oui la foule, Briarée broyant en sa titanique structure tous ces matériaux humains, soudainement soudés l'un à l'autre, soudainement comprimés et réunis par des liens psychiques plus forts que s'ils étaient en dur métal d'acier ou d'or.

La mise à la scène des événements du dehors ou du dedans de l'Homme, ces deux mondes spéciaux et tragiques, n'est que la figuration de ces événements en images. Les Foules, écrivait récemment un profond observateur, ne pensent que par images, ne se laissent impressionner que par des images; seules les images les terrifient ou les saisissent et deviennent des mobiles d'actions ou d'impressions. Et allant irrésistiblement au Théâtre, quoique son livre purement philosophique et sociologique en parut si loin, il ajoutait: Aussi, les représentations théâtrales qui donnent l'image sous sa forme la plus nettement visible, ont-elles toujours eu une énorme influence sur les foules. Rien ne frappe davantage l'imagination des foules de toutes catégories que les représentations théâtrales. Toute la salle éprouve en même temps les mêmes émotions, et si ces émotions ne se transforment pas aussitôt en actes, c'est que le spectateur le plus inconscient ne peut ignorer qu'il subit des illusions et qu'il a ri ou pleuré à d'imaginaires aventures. Parfois, cependant, les sentiments suggérés par les images sont si forts qu'ils tendent, comme les suggestions habituelles, à se transformer en actes. C'est là un des indices les plus remarquables de l'état mental des foules. L'irréel a presque autant d'action sur elles que le réel.

Ah! l'admirable rôle, la séductrice mission de l'auteur dramatique, si vraiment (et comment en douter devant l'évidence des phénomènes?) son œuvre a cette portée et cette magie! Combien belle sa mission sociale, à la condition qu'elle sorte des niaiseries, des fadaïses et des fastidieux recommencements qui importunent les esprits depuis tant d'années et, par exemple, font du stupide et nauséux adultère entre bourgeois le piton central sur lequel pivotent, en France, les neuf dixièmes et demi des œuvres de théâtre.

L'heure est venue de tenter, sur d'autres vaisseaux, le voyage et l'aventure. Il semble qu'on ait le pressentiment que l'expérience sera heureuse et que des équipages vont surgir prêts à s'embarquer pour cette navigation lointaine à la découverte d'îles superbes. Chez nous, notamment, en cette petite Belgique désormais si remuante et si féconde, des écrivains sont déjà nés, vont, circulent, là, près de nous, autour de nous, inconnus encore mais prédestinés, à qui ne manque que le définitif coup d'instinct qui, ainsi que dans un lâcher de pigeons, pousse l'être hésitant en ses tournolements, dans la

droite direction vers le but assigné au retour fatal. Le public attend, les encouragements sauront éclore avec l'abondance et la sympathie des longues attentes enfin satisfaites. On veut, on veut du Théâtre, du théâtre neuf, rajeuni, original, hardi, audacieux, téméraire, mené par des insurgés de la pensée. Allons, en route ! En avant ! Sabre en main !

A propos du Monodrame.

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE *l'Art moderne*.

En lisant la série d'articles que *l'Art moderne* publie sur le RENOUVEAU AU THÉÂTRE, je suis si frappé de la justesse des observations qui y sont contenues, et le sujet a tant d'importance par lui-même, que je cède à l'envie de vous exposer mon sentiment à cet égard.

Certes, s'il est un corps animé qui réclame l'infusion d'un sang nouveau, c'est le théâtre. Ceci était une fois de plus évident à la sortie d'une représentation de *l'Ami des Femmes*, de Dumas, au Théâtre du Parc. Que de fantoches, gentils, élégants, spirituels, mais... fantoches. Pas d'humanité, ou si peu ! Et dire que ces pièces sont parmi les meilleures. Je réfléchissais aux tentatives de rénovation possibles, à ce « monodrame » qui a fait le sujet de votre dernière analyse, à ce qui pourrait prendre la place de genres surannés et réveiller l'attention d'un public qui commence à s'apercevoir qu'on le joue.

La conférence s'en va, non pas tant par ses défauts que par l'ignorance technique de ses habituels auteurs. Le monologue est d'habitude tellement idiot que lorsqu'il ne disparaît pas entièrement sous le talent personnel des diseurs ou la coquetterie des diseuses, il fatigue même les mamans chaperonnes et les jeunes mirriflors de salon. On attend du neuf, et un genre nouveau qui s'adapterait à ce nouvel état d'esprit qui, à l'heure actuelle, se forme, d'emblée réussirait.

Sera-ce le monodrame tel que vous le décrivez ? La théorie que vous en faites est de tous points séduisante et offre un idéal dont la réalisation est tentante. De plus, vous avez à l'appui une expérience. Je me souviens avoir entendu M. Edmond Picard lire *LE JURÉ* et avec quelle intensité d'impression, quel extraordinaire relief ! Cette lecture, qui, certes, ne semblait pas longue, durait sans arrêt deux heures et demie. Il faisait là, sans s'en douter, une chose extraordinaire. On est si facilement porté à croire possible pour les autres ce à quoi nous arrivons sans efforts. Quel est le comédien ou le tragédien qui pourrait, à lui seul, soutenir les cinq actes d'une pièce, encore augmentée par les descriptions nécessaires à la parfaite compréhension du sujet. Je parle d'une lecture telle que vous l'entendez, avec toute la puissance de l'expression dramatique.

Jouer un rôle, et il y en a d'écrasants, nécessite une dépense de forces beaucoup moindre. L'acteur trouve justement un repos dans la variété des mouvements, des attitudes, des gestes, de la marche, de la mimique complète ; le jeu musculaire fait équilibre à la très grande déperdition nerveuse que produit la voix à un fort diapason. Un va-et-vient circonscrit, une action constante et concentrée, une œuvre où les scènes muettes sur les planches seront rendues par les paroles, tout cela accompli par un seul, pendant

plusieurs heures, sous les regards convergents d'un nombreux auditoire, ne sera pas de facile exécution pour un artiste rompu à toutes les difficultés du bien dire. Et voyez en face de cette tâche un jeune auteur, non habitué à la parole en public. L'insuccès serait certain.

M. Edmond Picard a prouvé que cela était possible pour lui, mais non pour les autres. Voilà vingt ans déjà que j'exerce cet art de lire ou de parler en public, et il m'est arrivé plusieurs fois de lire *la Princesse Maleine* ou *Pelléas et Mélisande* devant des auditoires hostiles à cette littérature et qui, au théâtre, ne l'eussent pas goûtée ; cette lecture, que je faisais à peu près dans les conditions indiquées par vous, émotionnait puissamment. Mais je sais ce qu'elle me coûtait, et je fus obligé de renoncer à lire une pièce dans une seule séance. Pour que ce genre nouveau réussit, il faudrait d'abord une véritable préparation technique. Et quel est l'auteur qui ne se figure pas devoir lire admirablement ce qu'il a écrit, parce qu'il l'a écrit. Il faudrait aussi que la pièce, devant être lue à haute voix par un seul, n'excédât pas la durée de deux ou trois actes.

Il y a d'ailleurs dans le public une somme d'attention qu'il ne faut pas dépasser. On peut évidemment tenir en haleine des auditeurs pendant plusieurs heures consécutives, mais cette attention n'est maintenue que par une dépense de force nerveuse beaucoup plus grande pour la seconde heure que pour la première et augmentant ainsi dans une proportion géométrique. Or, tous les tempéraments ne sont pas vigoureux, et il serait imprudent de fixer comme règle habituelle une exception.

Ces réflexions que je vous expose, bien loin d'être des objections, proviennent au contraire du désir de voir réaliser cette originale manifestation d'un art dramatique affranchi de toutes les servitudes de la mise en scène. Les accessoires au théâtre sont devenus tout ; ce serait un juste retour qu'ils devinssent rien. Puis, il y aurait là un admirable et propice champ d'action pour l'exercice de la parole expressive, et peut être la meilleure occasion de renaissance.

Votre bien dévoué,
EMILE SIGOGNE

HENRY DE GROUX A SPA

Dans la charmante et riante cité où il semblerait que seules les préoccupations des plaisirs mondains, de la toilette élégante, des sports du bel-air et des jeux de hasard doivent occuper la place, voici que l'administration communale a pris une mesure qui démontre combien l'Art, en sa mystérieuse puissance, habite au fond des âmes et, quoi qu'il arrive, finit par obtenir son rang.

A voir ce dont il s'agit (un local public inoccupé accordé à un peintre pour y vivre, y méditer, y travailler en liberté), on croirait que c'est peu de chose. Mais étant donné l'habituel dédain et la secrète haine de beaucoup de foules bourgeoises pour tout ce qui n'est pas l'immédiat profit et le quotidien bénéfice, l'incident mérite vraiment d'être signalé à l'honneur de ceux qui l'ont accompli (M. De Damseaux, bourgmestre de Spa, et ses collègues du collège échevinal) et pour l'exemple des dépositaires de l'autorité publique qui, en d'autres lieux et pour d'autres artistes, auraient le moyen d'imiter ces magistrats qui se sont laissés inspirer par un si juste, si rare et si élevé sentiment de ce qui est dû à l'Art.

L'Art, certes, est une des grandes forces sociales. Il marche de

pair, comme ressort civilisateur, organe de paix, de félicité, de progrès et de prospérité, avec le Droit, la Religion, la Morale, le Commerce, l'Industrie. Un peuple sans art est un peuple déshérité; il apparaît inférieur et abandonné des dieux; il lui manque la beauté et la grâce, l'allure noble et sereine qui accompagne la vraie grandeur et la vraie dignité. Et pourtant, chez le vulgaire, quelle inconscience de sa vertu régénératrice et de son utilité suprême qui font que les nations qui ont rayonné par l'Art restent au-dessus de toutes les autres dans la mémoire des hommes, et que leurs chefs-d'œuvre, prétendument superflus en comparaison des avantages du négoce et des intérêts pécuniaires, font pâlir tous les autres événements, toutes les expéditions, toutes les victoires, toutes les richesses, les noms des grands artistes resplendissant seuls au-dessus des noms oubliés de l'opulence submergés dans les marécages de l'indifférence.

Il y a à Spa, sur cette admirable route en pente ombragée qui mène à la Sauvenière par un fastueux berceau de verdure, un vaste bâtiment élevé au siècle dernier par un traitant du nom de Levoz pour y abriter les jeux de l'époque : le Pharaon et le Biribi. Depuis longtemps il est vide, l'agitation villégiaturante s'étant concentrée plus bas, au cœur même de la coquette villette, à la Redoute, aujourd'hui le Casino. Le « Salon Levoz » est un grand cube, aux hautes et spacieuses fenêtres, laissant entrer le jour à profusion. Un large escalier, jadis gémissant sous la montée et la descente bruyantes des joueurs, mène à une salle de dimensions magnifiques et d'une architecture hardie. A côté, d'autres pièces, aux mêmes proportions solennelles. Toutes superbement disposées pour l'atelier d'un grand peintre.

Henry De Groux, l'artiste aux conceptions mythiques et étranges, au coloris somptueux répandant sur la toile des coulées de métaux rares et de bijoux précieux broyés sur la palette, vit ces locaux déserts dont la solitude et le silence n'étaient rompus que par quelque distribution de prix ou quelque bal populaire. L'idée lui vint que ce serait une retraite inespérée pour l'ermite, le simple et le méditatif qu'il est. Il se risqua, sans grand espoir, à solliciter la jouissance de ces appartements où semblait pleurer le regret de ne plus servir à rien. Il eut la surprise et la joie de voir accueillir sa demande par des hommes en qui souffla la haute inspiration de favoriser l'Art et de donner ainsi à la cité qu'ils administrent la gloire d'être la première en Belgique à inaugurer un système spécial d'aide généreuse à ceux qui, plus que tous autres, contribuent à la renommée de notre petit pays, si actif, si allant, si facile désormais à l'enthousiasme et aux tentatives vers les nobles entreprises.

On ne saurait trop louer cette initiative, vraiment téméraire quand on songe aux précédents et aux routines, et qui, pourtant, sera si fructueuse dans ses résultats, tant elle honore la ville et ses magistrats. Henry De Groux est, assurément, un de nos plus beaux peintres. Son originalité, la profondeur de sa cérébralité, la hardiesse de ses innovations, l'harmonie suprême de son coloris, la turbulence de ses rêves le mettent, sans conteste, au premier rang de ceux qui marqueront dans la génération nouvelle de nos artistes. Les œuvres qu'il a dans son nouvel atelier du « Salon Levoz », quelques-unes sorties à Spa même de ses merveilleux pinceaux, sont là pour l'attester; sans compter celles que nous vimes en tant d'expositions où toujours il fit sensation et qui lui valurent cette renommée parisienne brillante si difficile à obtenir, fût-ce par les plus laborieux et les plus talentueux. Avoir donné à un tel homme le moyen de travailler en paix dans des conditions

qu'envieraient les meilleurs artistes, c'est avoir accompli un acte digne des plus grandes louanges et qui certes n'est pas au-dessous de celles que nous lui donnons ici sans réserve et du meilleur de notre cœur.

CAMILLE MAUCLAIR

Couronne de Clarté, roman féerique, 200 pages in-16, couverture dessinée par Rochegrosse. Paris, P. Ollendorf.

Le poète aime une femme qu'il appelle Maïa; « ses cheveux étaient tout mon couchant, ses mains cueillaient dans le vide toutes les fleurs que j'avais élues, et sa présence charmait à la fois mon désir d'être loin et mon désir de demeurer ».

Avec elle il veut explorer toutes les profondeurs, tous les inconnus, aller jusqu'au bout de tout pour se connaître lui-même, et parce que Maïa est triste d'aimer sans savoir où ils sont et où leurs pas les portent.

Et ils vont, avertis par trois prophétiques et enfantines figures, que le chemin sera semé de fleurs, de larmes et d'étoiles.

Ils traversent l'île de la Connaissance inquiète, qu'ils nomment l'île de la Fièvre, puis l'île du Doute, qu'ils appellent le Mal inconnu, l'île des Certitudes trop courtes ou du dégoût, qui est aussi l'île des Rides, la cité de Volupté, le pays triste de l'Amnésie, l'île des Yeux clos, — royaume de l'Art, — le ciel intérieur de la foi religieuse; mais rien ne les révèle à eux-mêmes.

Leur espoir se tend vers la Mort, fontaine qu'on dit être le miroir suprême de tout ce qui fut. Haletants, ils en attendent le jour, et quand ils peuvent enfin se pencher sur elle, ils voient que ses eaux non plus « N'ONT PAS DE REFLETS ».

Alors éclate le chant de triomphe et d'orgueil de la Pensée qui a tout créé, qui a revêtu du manteau de l'Apparence toute la sensibilité humaine :

« Il n'y a pas, Maïa, un sens de la vie. Il n'y a pas de sens dans la mer. Nous sommes venus pour gravir une montagne imaginaire dont la plus haute cime nous révélerait avec ordre l'horizon de notre existence : mais l'horizon, la montagne étaient déjà dans nos songes et nous n'avons atteint aucun but, car le seul but était de n'en point avoir, d'en chercher un en souriant pour la seule joie de s'animer et d'espérer! » L'esprit existe et suffit. » « Narcisse n'a pas besoin de son double, *il est* et les formes innombrables du firmament ne feront pas qu'ils ne soient plus. » « Viens, matérialise-toi, miracle, sors du fond de l'inconnaissable, prouve qu'un homme n'a pas menti à sa propre puissance, mais a regardé l'univers en souverain, l'a serré dans ses mains crispées, comme un aigle, et le précipitera avec son dernier geste dans l'Oubli et la Nullité. »

« Mais je le sens! Il vient! Serre-toi contre moi, rentre en moi, disparais en moi, Maïa, cher fantôme! Il vient; quelque chose de sublime approche, et le ciel torride nous salue majestueusement, car la Vérité connue ébranle l'univers jusque dans ses plus ténébreuses ossatures, et le vieil Hadès lui-même a froid de peur, et la considère avec un ressentiment farouche! Nous ne pouvons plus accepter que le suprême et le paroxysme de toutes choses, nous sommes nés pour le royaume de la Clarté! »

Tout le livre est la réalisation, par l'image vivante, colorée, féerique, d'une philosophie que d'aucuns ont pris pour une philosophie de négation. N'entend-on pas, cependant, à l'accent seul de ces dernières phrases, que le jeune penseur se sent en possession d'une grande affirmation! Qu'importe! s'il n'a pas trouvé de

dieux, si aucun rayon n'est venu pour lui d'une sphère inconnue lui montrer l'ordonnance des choses et ce qu'il était; il a trouvé une certitude dans le fait même que rien ne lui répondait; car Maïa, ce premier et fragmentaire miroir, Maïa elle-même s'est fondue en lui, complétant cette unité humaine qu'on ne voit pas, qu'on ne sent pas, et qui est pourtant la seule réalité dont on cherche le reflet dans la création tout entière. Maïa qu'il avait crue un but, un centre, un miroir universel, ne peut refléter que lui. Mais à deux seulement ils sentent complètement...

« Ce que je cherchais dans l'univers avec méthode, en raidissant contre la nuit et le caché ma raison adolescente, elle le cherchait avec passion, et sans savoir, en heurtant sa chère sensibilité vivante aux angles immuables des lois et des géométries qui sont le fond des événements.

« Je l'accusais d'être inconsciente, d'être mon reflet, d'être la déformation, grandie et dansante devant moi, de mes raisonnements : mais combien j'étais injuste de l'en accuser ! Savais-je si la passion et l'illusion ne vont pas plus près du bonheur avec leurs ailes défectives, que l'organisme robuste et borné de la raison ? Elle se préparait une déroute pleine de splendeur, et moi je n'étais même pas sûr d'une petite victoire... »

C'est à deux qu'ils interrogent la dernière des fontaines révélatrices et sa muette réponse se répercute en ces « miroirs jumeaux » qui se vérifient l'un par l'autre.

L'affirmation ne leur est pas apportée par un fait nouveau, par l'annonce d'aucune ajoute au trésor des révélations intérieures. C'est la négation même, le manque de signification de tout ce qui n'est pas eux qui leur enseigne la sainteté et la profondeur de leur être.

C'est dans la belle certitude qu'ils existent et que tout se colore de cette Vie qui est au fond d'eux-mêmes, qu'ils trouvent la couronne de clarté qui dore pour eux tout l'horizon.

Pour ceux de nous qui n'ont pas pu, comme les simples, vivre sans se regarder vivre, et qui ont tristement cherché dans la pensée cette unité qui nous rapprocherait de l'heureuse inconscience, c'est une joie de voir naître une génération d'affirmateurs, de croyants, d'orgueilleux, qui pendant que la sève bouillonne en eux se sont emparé de toutes les armes de la vieille et savante Pensée. Ils les ont dérouillées et dans les trouvailles qu'elle annonçait timidement, ils ont découvert le joyau dont elle ignorait la valeur, ayant toujours été trop vieillotte pour soupçonner la Vie. Depuis longtemps elle avait hasardé l'assertion qu'en la conscience humaine était le fait divin qui peut sanctifier et unifier tous les autres faits. Mais combien sèche en ses mains était restée cette conception ! L'heure semble venue aujourd'hui de l'épanouissement poétique audacieux, glorieusement affirmateur, de cette réalisation.

Et Camille Maclair est un de ceux qui, escaladant les premiers le bastingage de nos vieux vaisseaux, le mieux nous réjouit par son chant confiant qui prédit une Terre Nouvelle.

Dans l'île des yeux clos. (*L'île des artistes*). (Fragment du livre de C. MACLAIR : *Couronne de clarté*).

Nous n'avions pas prévu l'art jusqu'aujourd'hui, et nous voyions les choses alterner leurs aspects comme les phalènes autour des lampes, en les admirant : mais elles n'entraient point dans nos esprits. Nous ne songions point à les retenir, et il nous paraissait même prudent de les laisser se développer puis s'en aller. Nos âmes passaient sur la vie comme des brises, elles goûtaient des

arômes fugitifs et oubliant les baumes d'hier pour les encens futurs. Nous avons vécu devant la vie, et rien n'en était devenu notre chair et notre pensée. Mais ici nous avons commencé à comprendre autre chose : et nous sommes comme à l'entrée d'une grande avenue. Dans l'île de la Volupté nous jouissions bien des formes diverses de la sensation, mais nous en étions les serviteurs, et nous obéissions à la sensualité en tremblant : plus tard nous avons sondé le secret du temps gardé par les sirènes et ce secret consenti et craint par de multiples flots d'hommes n'a légué à notre insistance que le sentiment soudain de son vide. Le monde nous est apparu comme un amas de vapeurs brillantes et colorées, nous avons passé au travers, mais voici que la vérité transparait plus réelle. Cette vérité, poursuivie avec fièvre, je l'avais déjà pressentie; elle est en nous, et il nous faut regarder en nous-mêmes pour la saisir.

Débarassée des détails inutiles, elle dort au fond du cristal calme de nos pensées. Il semble que les événements se transforment pour venir à nous. Ils tiennent à nous par mille liens invisibles, ils nous pénètrent comme des baumes qui transsudent le verre d'un flacon, en apparence impénétrable. Ils s'assoupissent dans notre âme, et elle devient somptueuse de cet apport continu. C'est comme la fiancée universelle, tout lui revient en caravanes de méditations, et elle sourit avec tranquillité.

L'art est le philtre qui accomplit ces alliances incessantes. Il élabore la nature; il apparaît comme un jeune dieu aux yeux violents, il plane et s'insinue. Entre la pitié et la mort il se tient debout comme entre deux sœurs. Les êtres qui vivent ici sont des maîtres de l'art et leurs yeux sont clos. Ils regardent leur propre sérénité et ne voient la vie que pour pénétrer ce qui est derrière la vie. Ils se promènent sans jamais considérer rien en soi-même, et leurs prudences sont, véritablement, tournées au dedans. Ils thésaurisent des formes et des couleurs avec une avarice subtile, et ils jouissent de ce qui a lieu sans y participer.

Cette nation des artistes est inusitée et singulière. Leur morale se borne à la beauté, et ils ne demandent à tout qu'une attitude conforme aux destinations évidentes. Ce qu'ils nomment la vertu peut souvent n'être aux yeux des autres peuples qu'un vice, mais complet et logique, et ils ne mesurent l'élégance d'un geste qu'à son appropriation. Ils admettent seulement ce qui est composé et harmonisé.

Ils vivent cependant au milieu de l'excès, car ils vont au bout de toutes les idées, exigent la plénitude des bons instincts comme des mauvais, et trouvent plus d'avantage à protéger tous les développements, en quelque sens qu'ils s'orientent, qu'à restreindre tout à une morale moyenne et partout transportable. Leur tribunal essentiel, c'est leur œuvre; ils ne respectent les autres hommes qu'au degré de leur compréhension.

Ils ne connaissent point les inégalités de condition et ne possèdent que leurs songes : le reste leur semble accessoire, ils mettent en commun les choses nécessaires à la subsistance, souffrent et jouissent extrêmement. Pour eux l'équilibre n'est pas la demi-mesure, mais l'exercice absolu de tous les sentiments, en allant du mal au bien; et les crimes ne sont pas plus fréquents dans cette société que dans les autres, car le droit à la colère balance le droit à la charité comme se balancent, dans d'autres contrées, la défense et la permission. Ils admirent l'initiative et haïssent la conformité. Ces caractères les ont rapprochés comme des élus d'entre la foule cosmopolite; et, en effet, ils mettent au second plan la parenté et ont établi en prééminence la sympathie intellec-

tuelle. L'affinité est leur guide, et ils ne s'enquière jamais de la naissance, mais ils n'admettent au milieu d'eux que les passionnés qui désirent se survivre en une œuvre. Une extrême solitude les environne parce qu'ils n'ont jamais cherché à se rapprocher des autres nations. Ils voyagent au milieu d'elles et les observent sans s'y mêler : leur langage et leur vision sont particuliers et ne viennent pas toujours de la terre. Ils ne s'inquiètent que de l'essentiel et sont incompréhensibles aux négociants et aux soldats. Le terme de la vie ne leur paraît pas ce qu'il paraît à autrui, et leur signe de reconnaissance est qu'ils sont dissemblables, partout où ils s'égarent. Ils arrivent, énoncent des choses spéciales, auxquelles on n'a jamais le temps de penser, insufflent aux assistants le trouble ou l'enthousiasme, la douceur ou l'énergie, la haine parfois, l'incompréhension presque toujours, l'ennui jamais, car leurs yeux sont beaux et significatifs ; puis ils s'en vont, et l'homme placide des transactions, qui les méprise comme des désintéressés inutiles, est un instant ébranlé, n'adresse qu'à la poussière de leurs pas qui s'éloignent l'ironie de son sourire.

La vie de ces hommes s'oriente probablement dans une parabole contraire à celle des autres. Ils sont des passants éternels, ils touchent un instant leurs frères en humanité, puis semblent entraînés autre part. Leur ivresse d'art ne s'explique pas, elle paraît superflue et même choquante à l'immense majorité des foules. Elles s'en passeraient, et ce sentiment d'anormalité des artistes est universel. Souvent leurs parents même les délaissent avec tristesse, ne les comprennent plus, s'étonnent de cette bizarrerie subite de leur descendance. Ils sont des phénomènes et des dangers pour l'entente des sociétés, leur silence est protestataire et leur effort inutilisable. On dirait qu'ils s'épuisent à dresser vers le firmament une Babel jamais terminée : ils sont comme l'honneur orgueilleux et impie de l'humanité, des monuments exceptionnels, et ils se servent des langues pour un usage restreint et différent des usages ordinaires. Leur tentative est en dehors du raisonnement et du consentement public ; et la sourde jalousie des hommes actifs la tolère avec déplaisir, attend qu'elle s'abolisse, l'enserme dans l'isolement et le dédain. Mais eux sont occupés de leur passion et ne songent qu'à eux-mêmes. Nous les avons tout de suite aimés avec une grande ferveur, parce qu'ils nous ouvraient, par leur exemple, un monde nouveau, riche et savoureux, et que leurs soucis s'accordaient aux nôtres. Ils sont venus à nous, simplement, et en quelques paroles ont éveillé dans nos esprits des échos amplifiés et progressifs. La notion du temps s'est enfuie, nous nous étions connus depuis toujours, et l'aspect inattendu d'un objet amenait sur nos lèvres des phrases semblables. Ils voyaient en tout le caractère différentiel, ce par quoi une chose contraste vraiment avec l'autre. Et le monde vu ainsi apparaissait renouvelable indéfiniment.

Charles Maurin.

Voici, d'après le *Journal des Artistes*, une étude sur Charles Maurin, à propos de quelques œuvres de cet artiste exposées chez Vollard, à Paris :

Charles Maurin : voilà un des artistes les plus intéressants de notre génération, et c'est un bon ouvrier ; d'une technique nouvelle et déjà parfaite, il possède tous les secrets, sauf celui d'en tirer cinquante mille francs de rente. Je lui crois de nos vieux

maitres-jurés, la foi, la patience et la haute fierté. Je lis cela sur sa bonne figure d'homme du peuple, incapable des grimaces et des sourires aujourd'hui nécessaires. Si Maurin savait faire anti-chambre, il serait déjà célèbre.

Son procédé n'a rien de mystérieux, c'est la peinture au vaporisateur. Projetée sur des étoffes, la couleur pénètre complètement les tissus (aux endroits où l'artiste le lui permet — bien entendu), mais les tons se fondant les uns dans les autres produisent des effets très nuancés que l'impression sur étoffe avec ses couleurs pâteuses ne saurait donner : ceci n'est pas pour débiter l'impression parfois très intéressante ; il n'y a aucune comparaison possible, c'est tout autre chose. Ceux d'entre nous qui ont vu représenter la *Belle au Bois dormant* à l'« OEuvre », se souviennent sans doute d'une certaine robe au dernier acte... une merveille ! et Sarah Bernhardt a souvent recours, pour ses costumes, aux gazes féériques de Maurin...

Maurin se plaît aux indigos profonds, aux violets, aux pourpres et aux chromes magnifiques, surtout aux chromes. Sans doute, il s'est rendu compte de l'importance de cet artifice : l'exaltation des tons jaunes, pour nos yeux habitués, dans nos climats tempérés et humides, aux bleus fanés, aux mauves gris et prédominants ; je le crois ; car son dessin atteste d'une vigoureuse volonté, il n'attend rien de la réussite ou de la bonne volonté du spectateur ; du reste, assez savant pour se réduire en quelque sorte à l'essentiel et au caractéristique.

Charles Maurin est un dessinateur. Mais, attachant au terme dessinateur un sens plus large qu'on ne fait ordinairement, j'ouvre ici une courte parenthèse : On entend dire parfois devant une toile : « Voilà d'un bon peintre, quel dommage qu'il ne sache pas mieux dessiner. » Au Louvre, par contre, devant un portrait d'Ingres, — ce géant, — certains artistes émettront cet avis : « Quel merveilleux dessin ! Pourquoi a-t-il cherché à le peindre ? » D'où l'on pourrait conclure que le dessin et la couleur sont deux éléments distincts ou deux fonctions différentes de l'œil artiste dont la réunion serait enviable, mais dont la division n'est pas impossible. A la réflexion, je crois comprendre l'idée des peintres qui cherchent à établir une telle division, mais je me refuse à l'admettre pour autre chose qu'une erreur dans l'éducation technique et si je veux expliquer comme mon sentiment répugne à cette vieille convention, sans m'attarder à des développements indéterminés, j'aurai recours à un exemple : Parmi les peintres anciens, je crois qu'il y a au-dessus d'Ingres un grand maître dessinateur : Vélasquez. Et ainsi le dessin ne se réduit pas à une manière donnée d'indiquer exclusivement le volume que tel objet occupe dans l'espace par sa projection sur un plan droit et la seule définition que j'accepte est celle de M. Bracquemond parce qu'elle confond les deux notions que je m'étonnais plus haut de trouver divisées : *Le dessin, c'est la juste distribution des valeurs.*

Maurin en est un nouvel exemple. Et qu'importent les formules ! Que m'importe s'il juge à propos de laisser telle apparence plus vague ou si, dans un autre cadre, il cherche à souligner d'un trait net certaines formes ; il fait comme il lui plaît ; du moment qu'il nous montre vraisemblables, logiques, les rapports nécessaires.

Là où il veut indiquer un changement de valeur, il ne se contente pas d'une sorte de transposition du ton local, il fait intervenir une coloration nouvelle, en apparence bizarre, mais comme la valeur de cette coloration étrange reste juste ; l'œil le plus prévenu ne saurait en être choqué, les modèles s'affirment, se

composent, les couleurs s'harmonisent. Malgré les surprises, on doit reconnaître « que cela fait bien » et tout est là. Charles Maurin est un bon dessinateur suivant la définition de M. Bracquemond, donc il est un bon décorateur.

Que l'administration des Beaux-Arts s'inquiète de Maurin, c'est assez peu probable, mais que les fabricants de papiers peints viennent lui demander des conseils c'est tout à fait invraisemblable. Et pourtant ils y trouveraient leur compte. Malheureusement il y a tout une éducation à faire, ils ne possèdent pas le plus simple élément de décoration. Ceux d'entre eux qui sont de bonne foi disent : Trouvez-moi du nouveau, si vous en connaissez ; on leur en montre : ils n'y comprennent rien. Alors ? Alors il faut se tourner vers le public et s'armer de courage....

HENRY NOCQ

MORALE MONDAINE

Les revues bien pensantes se donnent évidemment la mission de prêcher la vertu, même au moyen des romans anodins qu'elles servent à leurs lecteurs.

Mais quelle idée se fait-on donc de la vie dans ce monde où les inconscquences cascadedent les unes sur les autres et où aucun noyau solide ne vient forcer les esprits à comparer sainement les droits et les devoirs humains ?

Lisez le *Mari de Simone* dans le *Correspondant* de cet été. L'auteur, évidemment bien intentionné, fait admirer l'héroïsme d'un « parfait honnête homme » qui épouse une riche idiote pour payer les dettes de son père. Reconnaisant de ce service, il lui est « plus fidèle qu'il ne l'eût été à une autre », mais il gémit toute sa vie de ne point avoir d'enfants, car il était « aimant et dévoué ».

La religion qui admettrait ou admirerait cette prostitution, pourrait-elle revendiquer un ensemble logique de croyances réglant la sainteté de la vie humaine ? l'entière de l'amour qui seul légitimise l'union de l'homme et de la femme, et dont l'intimité continue, réelle ou mensongère, imprime, pour la grande moyenne des gens et des conjoints ordinaires, sa caractéristique sur toute la vie des époux, quoi qu'ils fassent, cette entièreseté peut-elle être détruite, supprimée pour un autre devoir — pour un devoir d'argent ? — Les pères, comme au temps des Romains, possèdent-ils leurs enfants au point de substituer la conscience paternelle à la leur, et faut-il que le fils oublie sa dette d'amour, et la nie, pour que son père satisfasse ses créanciers ?

Si j'étais l'évêque laïc qui dirige cette revue, je mettrais à l'index ces monstrueuses et hérésiarques histoires, ou j'excommunierais celui qui a eu la maladresse de dévoiler l'insuffisance de l'éducation morale inculquée dans les sociétés orthodoxes.

PETITE CHRONIQUE

M^{lle} Virginie Loveling, de Gand, vient de remporter avec son roman *Een Dure Eed* le prix quinquennal de littérature néerlandaise.

Nous apprenons que M. Jan Blockx, le compositeur anversoïse, verra cet hiver son ballet *Milenska* applaudi à l'Opéra de Berlin. Blockx aura donc pendant cette saison son *Milenska* à l'Opéra

de Berlin et au théâtre d'Anvers, son *Saint-Nicolas* à Bruxelles, au théâtre Flamand, et son opéra *De Herbergprinces* à l'Opéra flamand d'Anvers.

Un Salon d'Art idéaliste s'ouvrira à Bruxelles, au mois de février 1896. Cette exposition aura un caractère tout spécial.

Les artistes désireux de prendre part à cette nouvelle manifestation artistique sont priés de bien vouloir s'adresser à M. Jean Delville, avenue des Sept-Bonniers, 92, à Forest. Comme on le sait, les Salons d'Art idéaliste proscrivent rigoureusement : la peinture d'histoire, à moins qu'elle soit *synthétique*, la peinture militaire ; toute représentation de la vie contemporaine privée ou publique ; le portrait, s'il n'est pas iconique ; les paysanneries, les marines, les paysages ; l'humorisme, l'orientalisme pittoresque ; l'animal domestique ou de sport ; les fleurs, les fruits et les accessoires.

Voici le sommaire du dernier numéro (octobre) de la *Revue blanche*, à laquelle vient de se réunir la *Revue franco-américaine*, récemment fondée par le prince André Poniatowski :

TEXTE. — Jules Laforgue, *l'Art moderne en Allemagne*. — Zo d'Axa, *Si tu m'aimes...* — *Un réserviste aux manœuvres d'armée*. — Robert d'Humières, « *Les Temps Nouveaux* », du marquis de Castellane. — Tristan Bernard, *l'Heureux amant d'Allemagne*. — *Mémoires du général Rossignol (année 1793)*. — *Fragments imprévus du duc de Saint-Simon (Mgr Fuxet)*. — Stéphane Mallarmé, *Variations sur un Sujet*. — Coolus, *Notes dramatiques automnales*. — Alfred Ernst, *les Représentations de Munich*. — Charles Sluyts, *A propos du Salon de Gand*.

ILLUSTRATIONS. — Deux bois de Charles Maurin.

Paris, rue Laffitte, 4. — 60 cent. par numéro ; 12 francs (France) et 15 francs (extérieur) par an.

On a fait beaucoup de bruit autour du *Chant à Ægir*, de Guillaume II, empereur d'Allemagne.

Guillaume II n'est pas le premier souverain qui ait fait de la musique. Henri VIII, roi d'Angleterre, se piquait d'être un des plus habiles musiciens de son royaume. Il chantait avec goût, jouait du clavecin et de la flûte, et composait des motets et des messes.

Fétis fit exécuter, vers 1850, à Bruxelles, dans un de ses concerts historiques, une antienne à quatre voix de Henri VIII (*O Lord, the maker of all things*).

Dans le second volume de son histoire générale de la musique, Hawkins a publié un motet latin à trois voix de Henri VIII, daté de 1519 (*Quam pulchra es!*).

Au reste, Henri VIII ne fut pas un innovateur ; il y eut avant lui un autre souverain compositeur : Henri III, duc de Brabant, surnommé *le Débonnaire*, l'époux d'Alix de Bourgogne, fut un compositeur fort goûté en son temps. La Bibliothèque nationale de Paris possède quatre chansons notées de sa composition et datées de 1240 à 1250.

VENISE A BRUXELLES (de 10 heures du matin à minuit). — Entrée : 1 franc, 50 centimes pour les enfants âgés de moins de 7 ans. — Deux orchestres de Bersaglieri. — Concerts italiens originaux. — Plusieurs théâtres. — Lundi et jeudi, fêtes extraordinaires.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

L'ORIGINALITÉ BELGE. — LE SILLON. — TRUQUAGE. — CUEILLETTE DE LIVRES. *L'Art de parler*, par Emile Sigogne. — *Une campagne au pays noir*, par Jules Destrée. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

L'Originalité belge.

« Ne voilà-t-il pas, dit M. Jean Ajalbert dans le *Gil Blas*, que le roi Léopold va regagner les parages de la rue de la Montagne-aux-Herbes-Potagères, convaincu qu'il existe des « sujets belges », une « littérature belge », des « vins belges » aussi, peut-être! »

Et, parce que « la survivance de notre flamand ne tend nulle part à s'affirmer », tout ce que nous écrivions en français serait français, rien que français, sans le plus petit grain de caractéristique belge puisque les littératures françaises et belges *n'en feraient qu'une*, de par la langue.

La langue! mais l'Océan seul aurait-il le privilège de partager en deux littératures bien distinctes tout ce qui est écrit dans une même langue, comme il le fait pour l'Anglais et l'Américain?

Ces deux nations ont beau être sœurs, le sang saxon

a beau se trahir dans tout ce qu'elles font, le temps, le milieu, l'histoire en ont fait deux peuples dont les manifestations artistiques portent une empreinte particulière à chacun d'eux. Il n'est pas surprenant qu'on ne nous accorde pas encore une personnalité bien marquée. Tandis que par d'autres arts nous avons affirmé déjà notre bonhomie mi-fruste, mi-rêveuse et chatouilleusement indépendante, nous n'avons pas depuis assez longtemps témoigné de notre existence en littérature pour qu'on puisse empiler les écrivains les uns sur les autres et en déduire facilement un caractère général. Et pourtant, plus que la ténacité du Breton, plus que l'imagination du Français méridional, notre ombrageuse rusticité peut être cantonnée dans les minuscules provinces qui l'ont vue s'épanouir.

Combien de fois a-t-on dit que la couleur fine et intense de nos vieux peintres, cette amoureuse et matérielle et enveloppante couleur, était devenue l'héritage de nos écrivains, et que la Flandre les grisait d'un reflet de sa lourde richesse, de sa puissante bonté. — Combien de fois n'a-t-on pas comparé Eekhoud à Jordaens, et Lemonnier à un Rubens spiritualisé? A lire, par exemple, les récentes et admirables pages de Lemonnier sur Verwée, ne se demande-t-on pas lequel est le plus merveilleusement peintre des deux?

Mais sans parler de la terre, qui dans les moindres recoins du globe tamise et réverbère d'une façon diffé-

rente les rayons du soleil et trempe ses habitants jusqu'à l'âme dans les nuances de son atmosphère, on trouve d'autres sources à l'originalité belge, car sur l'écrivain pèsent d'autres influences encore que celles des yeux et des sens.

Si nous ne représentons dans l'ensemble de la race aryenne qu'une nuance, nous la représentons depuis si longtemps qu'elle a fini par nous marquer d'une teinte indélébile.

Aussi loin que nous puissions remonter dans l'histoire, notre petit coin de terre a été habité par des tribus *différentes*. Les grandes familles humaines qui nous environnent semblent avoir abandonné de petits morceaux d'elles-mêmes aux confins des pays qu'elles ont envahis, et le temps, puis on ne sait quelle mystérieuse puissance d'agrégation ont fait un tout de cet utile carrefour qui les relie — ou les sépare.

L'instinct de la conservation donnait aux grandes nations une cohésion qui jusqu'ici n'avait pas encore perdu toute raison d'être. Mais la cohésion impose des sacrifices. Elle noie les nuances individuelles dans une couleur moyenne et générale, elle discipline, elle enrégimente — on est Français, Allemand ou Anglais avant d'être soi-même, presque — et ce faisant, on ne peut guère sortir des règles, des syntaxes, des académies, de la tenue qu'une collectivité adopte pour se concentrer; quelques institutions-arbitres résumant tant bien que mal l'idéal commun; et l'instinct d'unité de la famille nationale, pour quelque obscure raison cachée dans les cauchemars du passé ou les craintes de l'avenir, domine celui des revendications isolées. Un Malherbe, un Boileau tyrannisent des générations et il faut être presque des géants pour leur résister.

La multiplicité de nos origines fait au contraire que nous, « gens de frontières », nous avons la sourde crainte de nous fragmenter à l'excès si nous essayions de réduire en une norme, en une forme quelque peu définitive les tendances si diverses qui nous mènent. Comment unir, sans les charcuter, ces codes d'art contradictoires en leur belle et nécessaire variété? La seule unité qui nous renferme c'est cette prudence taciturne qui nous a tenus dans un salutaire éloignement des grammaires, des conventions, des manuels, qui eussent dû tailler dans toutes et chacune de nos particularités pour en faire un tout possible. La conservation de l'individu — ou du moins d'un petit groupe d'individus — l'a emporté sur l'instinct de cohésion ou de concentration du pays.

En art nous sommes furieusement anarchistes; quand nous nous servons correctement — cela nous arrive — de cette langue française que nous aimons, on reconnaît toujours cette maudite psychologie subversive du Belge, qui forge des mots, qui les emploie à sa guise, qui fait serpenter sa prose à travers toutes les prairies

ou tous les chemins, sans demander s'ils sont bien les lits consacrés de ces ruisseaux capricants. Personne ne fait école, ou si ce malheur involontairement arrive, quelque cataclysme de susceptibilité dénoue prestement le faisceau des imitateurs.

Tous nos défauts comme nos qualités transparaissent dans notre art et le font bien nôtre. Tandis qu'on rencontre en France tant de cerveaux policés, « usés par le frottement incessant des autres » comme dit Mauclair, nous regorgeons d'esprits bourrus, pressés d'atteindre leur but, maladroits aux harmonies extérieures et momentanées, dédaigneux de cacher leurs sensualités ou leurs brutalités, pelotonnés sur eux-mêmes. Il se peut que nous ayons encore, de loin, l'aspect un peu rude des choses qui ne sont qu'à demi définies — aspects que d'aucuns assimileraient à celui d'ours mal léchés. Mais l'attitude infiniment, absolument belge de ces plantigrades qui auraient l'honneur de nous symboliser vaguement, est un petit, très petit haussement d'épaules quand on les force à constater ce manque de raffinement. Ils admettent le reproche; mais ils n'acceptent aucun des cosmétiques brevetés qui pourraient donner à leur poil le lustre d'un uniforme. Vous les entendez d'ici, dire, la langue au bout des lèvres et l'œil à moitié fermé : « Nous aimons mieux nous lécher nous-mêmes » ! Et ils attendent tranquillement que « la bonne nourriture » communique à leurs apparences les luisants nécessaires.

J'entends résonner dans l'air la musique de cette objection : « Est-ce par ce qu'il y a trente-six manières d'être mal léché que les Belges sont originaux ? »

La réponse surgit toute seule, très paisible : Mais non; regardez ceux que leur propre intensité a fait grandir, par un développement rapide et harmonieux, jusqu'à un raffinement minutieux : le fini de Lemonnier ressemble-t-il à celui de Maeterlinck, celui de Verhaeren à celui de Giraud ?

Il est l'épanouissement pleinement extériorisé de leur pensée, de leur nature, de leur essence; et pourtant, malgré les différences qui séparent ces talents, ils restent bien belges, parce qu'il n'y a peut-être encore que dans ce petit pays d'entêtés qu'on puisse aussi énergiquement secouer le joug de la masse et former une ligue contre les réglementations arbitraires.

Entre tous ces esprits il y a des fraternités, pas de fusion. C'est l'individualité primant la collectivité et allant rejoindre l'altruisme au tournant de ce qu'on pourrait appeler l'égoïste originalité, par le désir de fédération. Seule, du reste, la fusion des complémentaires serait enviable. Mais on connaît trop peu la chimie de ces mélanges pour risquer de s'annihiler en faisant à la patrie le sacrifice de tant de dons personnels qui l'enrichissent; on aime mieux se servir comme on est, — un peu cru, — et que la patrie fasse le mé-

lange elle-même ! on ne lui sert pas de plats composés. Et la patrie prouve qu'elle a une âme, une vraie âme collective, en faisant bon accueil aux plus opposés, aux plus différents, aux plus variés de ces matériaux bruts et naturels. En chacun d'eux — le mystique, l'intellectuel, le sensuel, le raffiné, le rustique — elle se reconnaît en sa diversité. Son manque d'harmonie déterminée, codifiée, lui permet même d'admettre l'excessif, qui n'est le plus souvent que le nouveau.

C'est ainsi que, la première souvent, elle fait ce dont M. Ajalbert la loue très généreusement, — elle ouvre sa porte aux inconnus, aux incompris, aux exacerbés. Le petit piédestal qu'elle leur offre suffit à prouver au monde qu'ils ont droit à une place dans l'harmonie générale où la France les fait entrer définitivement en les robotant et les polissant.

Les rôles ne sont-ils pas différents ? et ne pouvons nous pas dire que les morceaux si divers dont est faite notre personnalité nous prédisposaient à cette mission : élargir le rythme des oscillations dont peut vivre notre race en sa marche ascendante ?

Et qu'importe si nos habitudes peu mesurées, peu limées et frottées nous font donner aux oscillations des longueurs parfois disparates — puisque d'autres sont là pour les égaliser ?

LE SILLON

Le Sillon — un cercle de très jeunes peintres, une « Chrysalide » qui porte de sérieuses espérances, — débuta en février 1893 à la Galerie Moderne par une exposition indécise, impersonnelle, qui passa quelque peu inaperçue dans la bagarre annuelle des Salons. Puis ce fut, en avril 1894, une nouvelle tentative dans la baraque en planches de la place Lebeau d'où venait d'émigrer, après la déroute triennale du Salon officiel, quelque exposition de produits alimentaires.

Cette fois *le Sillon* s'affirme au Musée en un salonnet de choix, trié sur chevet, et qui paraît être le point de départ d'une campagne de quelque durée. *L'Essor*, le *Voorwaarts*, *Pour l'Art* ayant clos leur cycle, les XX mués en cette triomphante *Libre Esthétique* dont l'organisation, le plan et jusqu'aux modes d'exhibition sont désormais calqués en tous pays, il se pourrait que *le Sillon* drainât le mouvement moderniste à Bruxelles et devint, à côté de sa sœur aînée, la citadelle des aspirations nouvelles. Qu'importe le nom ? Qu'importe l'étiquette ? L'essentiel, c'est que la bataille s'engage, c'est que la vague succède à la vague, et que toujours, en ce renouvellement perpétuel sans lequel il n'y a que misère et mort, les conceptions neuves, les expressions inédites se fassent jour.

Le Sillon, le moins intransigeant des salonnetts d'avant-garde, gagnerait, semble-t-il, à ne point s'assagir en de périlleux décalques. *Le Sillage*, disions-nous l'an passé, serait peut-être une plus exacte appellation, puisque chacun des artistes qui y exposent paraît prendre la remorque d'une personnalité en vue.

Les choses n'ont guère changé, si ce n'est que certains membres du *Sillon* ont changé de remorqueur. M. Georges Bernier,

qui imitait Stobbaert, s'inspire cette année, résolument, d'Alfred Verwée. M. Gustave Stevens, le plus Jacques Blanche du groupe, et non le moins talentueux, s'oriente, en son curieux *Roi Harfalgar*, vers l'archaïsme de Burne-Jones et les joailleries de Gustave Moreau. M. Emile-Antoine Coulon n'aurait vraiment pas besoin de déclarer, à côté de sa signature, qu'il est élève de Félicien Rops pour que ses œuvres, à part leur trivialité et leur incorrection de dessin, évoquassent le souvenir du maître graveur. Fernand Khnopff a, parmi les jeunes exposants, au moins deux adeptes convaincus qui se sont assimilés jusqu'à l'habitude qu'il a prise de couper la tête à ses modèles, et qui ont poussé la ferveur jusqu'à contrefaire son très spécial monogramme. M. Maurice Blicke est-il l'élève de Gilsoul ? Ses paysages, d'ailleurs de belle allure décorative, témoignent de son ardente admiration pour cet artiste. M. Fernand Toussaint a-t-il passé par l'atelier d'Alfred Stevens ? L'un de ses portraits de femmes et son *Clavecin* (à part l'harmonie perroquet — rouge, vert et jaune — de l'avant-plan que désavouerait avec véhémence l'illustre peintre) l'affirment énergiquement. Quant à M. Alfred Crick, nul ne niera, en voyant ses *Liserons* et sa *Pauvrette*, qu'il ait travaillé sous la direction de Charles Van der Stappen.

Mais n'oublions pas qu'il s'agit de débutants. L'impression inévitable du « déjà vu » dissipée, examinons de plus près les œuvres. La plupart méritent qu'on s'y arrête, et forment, dans l'ensemble, une exhibition de bonne tenue, homogène et attrayante.

Le *Portrait du sculpteur Weygers*, de M. René Janssens, est, peut-être, le meilleur morceau de peinture du *Sillon*. Il rappelle, par ses tonalités assourdies, par la sobriété du dessin, par le style de la silhouette et l'expression méditative du modèle, certaines toiles de Fantin-Latour. Bon ! Encore un nom de peintre que fait surgir en notre pensée l'une des œuvres capitales de l'exposition. Qu'on veuille bien ne voir en ce rapprochement que le désir, non de critiquer, mais de faire saisir, par un exemple, l'aspect d'une toile qui marque parmi les meilleures productions de l'année. Car si le *Portrait* de M. Janssens rappelle, par sa tenue générale, les œuvres du célèbre peintre, il diffère complètement de celles-ci par la facture, et ici au moins ne s'agit-il pas d'influences mais d'une simple affinité de vision, d'une parenté intellectuelle.

Dans des données analogues, un *Portrait de femme* catalogué *L'Étude* enferme, à dose plus restreinte, des qualités identiques. Mais qu'est-ce donc que cette malencontreuse bibliothèque que le modèle porte sur le dos ? Ce rayon chargé de volumes gagnerait à être remis à son plan, ou tout simplement reculé sous la draperie héliotrope qui en dissimule la moitié.

De consciencieuses études — intérieurs d'églises amoureuxment détaillés — complètent l'envoi du jeune artiste, dans lequel il est aisé de démêler un portraitiste d'avenir.

M. Gustave Stevens partage avec M. René Janssens l'intérêt principal du Salon. Le portrait de fillette qu'il intitule *Fleur de lys*, et qui s'appelait au Champ de Mars, l'an passé, *Sœur d'infante* — les deux titres n'ont d'ailleurs rien d'incompatible — est d'une grâce et d'une joliesse un peu mièvre. Son *Roi Harald Harfalgar*, qui « depuis deux cents ans, fasciné par une ondine au fond de l'Océan, ne peut ni vivre ni mourir », démontre que le sortilège des incantations n'atteint pas seulement les monarques légendaires et qu'il est, de l'autre côté de la Manche, une dangereuse naïade blottie sous les ombrages de *The Grange*, au bord d'une longue avenue bien connue de ceux qui ne bornent pas

leurs pèlerinages esthétiques à la visite annuelle des deux Champs parisiens.

L'artiste ne manque, d'ailleurs, ni de goût ni de savoir faire. Et sa maîtresse toile, n'étaient d'écrasants souvenirs, plairait par l'harmonie des tons, en leur gamme conventionnelle, par la disposition décorative des accessoires, par l'incontestable habileté du métier.

Quand M. Stevens se contente d'être lui-même et d'exprimer naïvement une impression reçue, il séduit davantage. Et de son copieux envoi, nos préférences vont aux simples études de clochers où, dans l'enchevêtrement des madriers, on sent frissonner l'âme des carillons.....

M. Fernand Toussaint s'attache aux élégances féminines, et il est assez naturel que sa palette ait été influencée directement par le maître qui les exprime avec une virtuosité que nul n'a égalée. Débarrassé d'obsédantes réminiscences, revenu à plus de simplicité et — oserions-nous dire ? — de candeur, M. Toussaint prendra sa place au bon rang.

C'est, semble-t-il, un défaut général au *Sillon* que cette habileté de main prématurée. Il y a un âge où il sied d'être gauche. Et en ce salonnet de débutants, point de gaucherie, ou si peu ! Juste ce qu'il faut pour n'avoir pas l'air trop roublard, et encore !

Voyez les dessins au fusain de M. Léon Bartholomé : *La Fileuse, Couturières à Daoulas, Intérieur à Gouézec*. C'est fait de main experte, en manière d'illustrations, avec un incontestable talent d'exprimer d'un trait sûr les moindres détails du costume, de l'ameublement. On souhaiterait une vision plus synthétique, le caractère de la Bretagne exprimé avec plus de sobriété, en ses éléments essentiels. Une étude de femme couchée décèle une tendance vers ces recherches, et cette étude marque peut-être, dans l'évolution d'un des artistes les mieux doués du *Sillon*, un point de départ.

Nous avons signalé la parenté d'art qui unit M. Maurice Blicck à Victor Gilsoul. C'est, sur des ciels d'un bleu profond, même déploiement de verts intenses et, en certains crépuscules tombant sur le miroir des eaux, identité presque complète de vision et d'expression. La *Paix vespérale*, qui montre une haie de peupliers rangés en bataille sous le vol de légères nuées, a néanmoins, nous l'avons dit, une belle allure décorative qui décèle un paysagiste de l'école des anciens maîtres. Mais que M. Blicck demeure paysagiste et se garde d'attaquer la figure ! Son Portrait de femme en noir détonne étrangement dans l'ensemble de son envoi.

Le plus vigoureux des coloristes du *Sillon*, c'est M. Paul Mathieu qui en ses quartiers de viande crue, en ses rougets, en ses pommes, ses oranges, ses poteries, sonne les plus joyeuses fanfares qu'on puisse ouïr. Les airs en avaient été, il est vrai, notés avant lui par Alfred Verhaeren et par Hubert Bellis. Mais le jeune artiste les rajeunit en les transposant dans un ton plus élevé encore. Et sa musique éclate tumultueusement. Tant pis pour les voisins !

A citer, dans l'envoi de M. Jean Gouweloos, un *Automne* qui montre, renversée dans un fauteuil, une figure de femme âgée, les maintes jointes, perdue dans la contemplation d'un paysage nocturne. A citer aussi l'*Orchidée* et quelques autres dessins, d'un sentiment très pur, de M. Louis Cuvelier. Enfin, les paysages de MM. Delgouffre et Verdussen, les dessins de MM. Henri Meunier et Amand De Vleeschouwer, les sculptures de MM. Crick et Weygers, le meuble de hall dessiné par l'architecte Paul Hankar.

Sir Edward Burne-Jones ajoute au Salonnet du *Sillon* l'intérêt

de quelques dessins à la mine de plomb et à la sanguine, menue monnaie d'un talent qu'il serait téméraire de juger sur ces incomplètes données.

TRUQUAGE

A propos de l'acquisition faite par Eugène Ysaye du célèbre Stradivarius connu en lutherie sous le nom d'*Hercule* et qu'il paya 26,000 francs, un des maîtres de l'archet nous racontait hier, au Cercle *Arte et Marte*, entre deux assauts, une amusante histoire :

« J'avais quatorze ans, je piochais ferme Kreutzer et Fiorillo, et mon ambition était de posséder un Stradivarius. Justement on m'en présenta un, une occasion unique : un joli violon de forme pure, de sonorité moelleuse, au vernis ambré, d'apparence authentique.

« Le prix ? — Deux mille francs. »

J'allongeai mes billets et emportai mon trésor. Un luthier, auquel je montrai l'instrument, l'examina, le retourna, le flaira. « Le dos est bien de Stradivarius, prononça l'expert. Mais la table est moderne. »

Me voici fort contrarié. N'avoir qu'un demi-Stradivarius quand j'en rêvais un tout entier !... Mon illustre maître Vieuxtemps, à qui je contai ma mésaventure, me consola paternellement. « Confie-moi ton violon, me dit-il, je l'emporterai à Paris et je te ferai faire une nouvelle table par Vuillaume. Elle sera aussi parfaite qu'une ancienne. »

Vieuxtemps partit avec mon violon, le porta chez le célèbre luthier, qui s'écria aussitôt : « Mais je connais ce dos-là ! J'ai été chargé de le copier pour compléter un Stradivarius dont la table seule subsistait ! »

Mon vendeur avait ingénieusement divisé l'instrument, et d'un seul Stradivarius en avait fait deux. J'appris plus tard que ce Stradivarius avait fait partie, dans une vente publique, d'un lot de trois violons, payé en bloc six cents francs.

Le plus drôle de l'histoire, continua notre ami, c'est l'épilogue. Avec sa table nouvelle, merveilleusement construite par Vuillaume, mon violon avait, à la vérité, fort bon air, mais je cherchais l'occasion de l'échanger contre un Stradivarius « bon teint ». Un luthier anglais vint m'en offrir trois mille francs, et je le lui cédaï avec empressement. Quelque temps après, me trouvant à Londres où je donnais une série de concerts, un amateur m'invita à visiter sa collection. « Je viens d'acheter, me dit-il pour m'allécher, un Stradivarius que j'ai payé dix mille francs et dont vous me direz des nouvelles. »

J'acceptai l'invitation. Dans une vitrine, à la place d'honneur, parmi d'autres instruments de prix, était exposé un violon que je reconnus du premier coup d'œil, — et vous aussi, n'est-ce pas ? Je maîtrisai mon envie de rire et dis très gravement à l'amateur : « Vous avez là, en effet, Monsieur, un superbe instrument, et vous l'avez acquis à bon compte ! »

Et, reprenant son fleuret et son masque : « A quoi bon désabuser ce brave homme ? » ajouta philosophiquement l'artiste.

CUEILLETTE DE LIVRES

L'Art de parler, par EMILE SIGOGNE. (Un volume, chez Paul Lacomblez.)

Je n'aurais jamais cru qu'il fut possible de faire tenir dans un aussi petit volume tant de choses écrites qu'en contient le livre de M. Emile Sigogne.

L'Art de parler! Cela ne vous dit pas grand'chose ce titre-là? Il est cependant étonnamment suggestif, pour dire comme dit aujourd'hui tout le monde. *L'Art de parler!* Cela n'a l'air de rien du tout, n'est-ce pas? Quand vous aurez lu le travail que M. Sigogne vient d'en écrire, vous conviendrez qu'il n'était pas de sujet plus vaste, ni de plus complexe.

En effet, l'Art de parler, l'Art oratoire et tous ses dérivés, l'Éloquence en un mot, s'attache à tous les degrés de l'échelle intellectuelle. Si les Grecs trouvaient que l'Éloquence « est une vertu », ainsi que le rappelle M. Sigogne, si les Latins, et aujourd'hui encore les Français, le nomment le premier de tous les Arts, c'est que l'homme qui la possède — dans quelque genre que ce soit — doit par cela même posséder en lui une singulière réunion de dons naturels, d'études acquises, d'aptitudes prime-sautières, puis perfectionnées; et au-dessus de tout cela, une élévation d'intelligence et de caractère très réelle, car il n'est pas possible d'agir bien, sans tout cela, sur ses semblables. Même dans l'Éloquence privée, même dans l'intimité du conseil ou de la leçon, comme au milieu d'une foule réunie, l'on prend de l'orateur tout ce qu'il doit donner. Et tout ce qu'il doit donner, c'est le meilleur, c'est l'Éloquence.

Et de plus, l'Art de parler tient aussi à la physiologie, à l'hygiène, à la médecine, puisque toute la partie physique, extérieure — pour ainsi parler — d'un éloquent langage est l'ensemble des plus ou moins bonnes conditions où vivent les organes essentiels de la respiration, c'est-à-dire de la vie. Il est ainsi aisé de concevoir quelle science est nécessaire pour écrire sur un tel objet.

M. Emile Sigogne l'a fait à la fois en théoricien possédant imperturbablement son sujet, et en praticien rompu par l'expérience et le talent, à ses multiples difficultés.

Car *L'Art de parler* a, de la première à la dernière page, la noble émulation de former un livre utile, et l'on peut affirmer, après l'avoir lu, qu'il a la rare fortune d'avoir réalisé son but. D'autant plus utile — et je dis nécessaire — que l'auteur s'élève avec raison contre l'abandon dans lequel est tombé l'Art oratoire, pendant qu'au contraire, dans les autres domaines intellectuels, une véritable effervescence s'est emparée de tous les esprits. Et très judicieusement, dans sa préface, il fait cette remarque : « L'indifférence pour l'Art de la parole a en soi quelque chose d'essentiellement illogique. Nous avons, pour charmer nos oreilles, inventé nombre d'instruments, et les plus beaux de ces instruments sont ceux qui se rapprochent le plus de la voix humaine; cette voix humaine, nous la cultivons pour d'exceptionnelles occasions : le chant; mais pour le langage ordinaire, c'est-à-dire, en somme, pour l'exercice le plus fréquent, le plus important, le plus coutumier, et après celui de respirer, vital par excellence, nous n'en tenons pas le moindre compte. . . .

. . . . Notre indifférence pour ces choses provient aussi de notre ignorance, et de ce morcellement indéfini de nos aptitudes, introduit par un esprit d'analyse à outrance. Que nous sommes loin de cette eurythmie que voulaient les Grecs, de ce

besoin d'harmonie et de concordance entre les objets, de ce désique toute action soit non seulement utile, mais belle ! Nous avons fait deux parts de la vie : d'un côté l'utile, qui trop souvent est le laid; de l'autre le beau, qui trop souvent n'est que le joli. En faisant cela, nous avons faussé la vie. Reléguant le beau dans une sphère spéciale où un petit nombre est admis à le contempler, nous l'avons amoindri et en avons tari les sources. De l'utile, nous avons fait le banal ou le vulgaire, tandis qu'au contraire les deux choses sont inséparables. Le beau doit se mêler aux plus humbles objets de la vie pratique. L'Art rehaussant tout, rien n'est nécessairement vulgaire. Pensez que ces admirables statuettes de Tanagra étaient les poupées des enfants, des jouets, et faites la comparaison. Pensez que les marchandes de poissons à Athènes sifflaient un orateur qui émettait des sons discordants, et pensez aux nôtres, — et faites aussi la comparaison. »

En citant tout entier ce passage de l'introduction du livre, je veux en marquer la tendance hautement artistique.

Même dans les chapitres d'une ingénieuse précision de détails, où l'auteur passe en revue la physiologie de la voix, des poumons, des organes vocaux, etc.; même dans ceux où il entre en pleine anatomie, en pleine hygiène, n'oubliant rien de tout ce qui dans l'organisme humain contribue à la fonction de l'orateur, de l'acteur, du lecteur, du causeur, même enfin dans les parties les plus matérielles pour ainsi dire de son travail, M. Sigogne prouve au lecteur quelque peu attentif, que s'il est un savant dans l'enseignement de son art, il est aussi un penseur et un artiste, dans le sens aujourd'hui délaissé de philosophe et d'éducateur du Beau.

Dans ce volume, qui sait exposer en peu de mots tout l'enseignement complet de l'Éloquence, depuis la simple conférence familière jusqu'aux grands discours judiciaires et politiques, en passant par l'art dramatique, M. E. Sigogne mélange habilement les règles immuables et les conseils particuliers. Il joint toujours de larges considérations sur la mission de l'Art, son but et ses résultats, aux règles classiques et fondamentales du bien dire. Préceptes spéciaux et des plus minutieux à ceux qui doivent parler en public — scène, tribunal, chaire sacrée et profane — et préceptes généraux et universels autant qu'ignorés, dont nous tous devons faire notre profit, car, tous, nous ignorons ce qu'est bien parler. Nous dirons, avec l'auteur lui-même, que préjudiciable est cette insouciance à tout instant de la vie privée. Nous passons sans cesse, et cela en tous pays, à côté de vulgarités, de bassesses du langage familier, sans même nous en apercevoir, tant l'idéale forme que devraient revêtir nos idées nous est devenue indifférente.

A ce titre et à quelques autres, faits d'une expérience de professeur consommé, ce livre sera serviable, car il vient à son heure. Je veux dire à cette heure où l'éloquence a besoin de rentrer activement dans la vie intellectuelle contemporaine.

Par tous les côtés de la vie publique et sociale, l'art de parler aura de plus en plus besoin de tout son prestige. Par tous les côtés de la vie artistique, il instruira et ennoblira cette classe d'individus auxquels l'on sent désormais le besoin de donner le pain de l'esprit avec celui du corps, et il est inutile d'ajouter que dans la vie morale et sentimentale, par conséquent aussi dans la vie de la famille et les devoirs de l'éducation, l'Éloquence persuasive peut étendre immensément son pouvoir. Car le père et la mère, avec un mot juste et choisi, — moins encore, — avec une inflexion

heureuse, émue, indignée dans la voix, peuvent arrêter leurs enfants au seuil de l'erreur ou les lancer plus avant sur la route vraie!

Aussi, dans le livre que nous donne M. Émile Sigogne, le langage familier et la causerie journalière trouvent tout à apprendre et à méditer.

Aussi bien, voilà pour le théoricien érudit, et voici que le praticien n'avait, pour bien parler de son art, qu'à se rappeler les principes qu'il applique lui-même, car M. Sigogne n'a pas parlé publiquement qu'en Belgique, où ses cours et ses conférences sont connues; mais il a, pendant plusieurs années, fait des conférences publiques à Florence, à l'Institut des Hautes Études, où je les sais avoir été fort goûtées.

Le style de M. Sigogne est simple, comme il convient à un livre d'enseignement; mais un autre plaisir à le lire est dans son extrême pureté française, qui repose vraiment. Au milieu d'un amas de productions à parfums variés et composés, en tous genres, (cliché-réclame), la modestie du titre, la beauté du sujet, la réelle érudition et la consciencieuse noblesse du point de vue, font de ce livre, parmi les ouvrages spéciaux, un travail de la plus sérieuse valeur artistique.

JACQUES HERMANN

Une Campagne au pays noir, par JULES DESTRIÉE. — Petit volume à fr. 1-50. Bruxelles, Lacomblez, éditeur.

Un récit vif, alerte, animé, plein de mouvement et de vie, d'une bataille électorale acharnée qui mettait aux prises dans un des coins les plus industriels de la Belgique les rancunes accumulées et jusque là comprimées des petits et la puissance de l'argent des patrons et des oppresseurs.

Mais il y a dans ce livre autre chose qu'une annotation d'une vie politique de quelques semaines enfiévrées, et ceux qui s'attendraient à voir en ce petit volume un récit politique seraient bien trompés. A côté de l'homme public qu'est M. Jules Destriée il y a l'écrivain artiste, le critique hardi qui nous donna souvent de compréhensives études et c'est en artiste violemment épris d'un mouvement grandiose de revendications qu'il nous raconte la campagne que menèrent lui et ses camarades de lutte dans le pays de Charleroi.

Il ne faut pas chercher en ce livre une narration de faits politiques ou un chant de victoire poussé par un élu d'hier, mais un récit d'une étape en sa vie où l'auteur et les siens, pénétrés par l'âme du peuple, comprirent les aspirations, les désirs, les mépris et les dégoûts des opprimés et souffrant alors de leurs souffrances, firent entendre les plaintes de ceux qui ne savent pas se plaindre de la vie misérable qui leur est donnée.

Signalons parmi les meilleures pages quelques paysages nocturnes et ce meeting aux allumettes d'une impression si grande en sa simplicité.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

La Musique à Paris (1894-1895), par GUSTAVE ROBERT. Études critiques sur les concerts, etc. Paris, librairie Fischbacher. — *Le Sceptique loyal*, complément du *Parabolain*, par LÉON RIOTOR. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire. — *Douze petits nocturnes*, par ANDRÉ RUIJTERS. Collection de l'*Art Jeune*. Bruxelles P. Lacomblez. — *Propos d'un peintre*, par HENRY DETOUCHE. Frontispice et préface de Félicien Rops. Trois compositions de l'auteur. Paris, librairie de l'*Art indépendant*.

Memento des Expositions

MONS. — Exposition de la *Société des Beaux-Arts*. Mai 1896. Renseignements : M. Léon Losseau, secrétaire, rue de Nimy.

NANCY. — Société lorraine des Amis des Arts. 27 octobre-1^{er} décembre. Délais expirés. Renseignements : M. Adam, président de la *Société des Amis des Arts*, rue Victor Hugo, 27, Nancy.

NANTES. — Société des Amis des Arts. 1^{er} février-15 mars 1896. Limitée aux invités et aux membres de la Société. Gratuité de transport. Dépôt à Paris chez M. Toussaint, 13, rue du Dragon, du 3 au 10 janvier. Envois directs avant le 8 janvier à l'Exposition, rue Lekain, 10, Nantes. Notices avant le 4 janvier. Commission sur les ventes : 10 %. Secrétaire général : M. Des Camps de Lalanne.

PETITE CHRONIQUE

Quelques revues nouvelles, marbrant de leurs couvertures multicolores, au retour des vacances, notre table de rédaction :

L'Art Wallon, qui poursuit la tâche commencée par la *Wallonie et Floréal*, — « grouper les forces intellectuelles et artistiques de la terre wallonne, affirmer et défendre les aspirations des Jeunes ». *L'Art Wallon*, qui paraît tous les mois à Verviers, rue du Palais, 129, aligne une belle rédaction dans laquelle nous relevons les noms de Paul Gérardy, Albert Mockel, Arnold Goffin, Hubert Krains, Auguste Donnay, Léon Paschal, Fernand Séverin, Hubert Stiernet, I. Will, etc. et, hors Wallonie, ceux de MM. Georges Rodenbach, Émile Verhaeren et Francis Vielé-Griffin.

En terre wallonne également, le *Vieux-Liège*, journal hebdomadaire du format de feu *Caprice-Revue* fondée naguère et spirituellement rédigée par Maurice Siville. *Le Vieux-Liège* paraît tous les samedis sous la direction de M. Ch.-J. Comhaire-Brunay, rue de la Sauvenière, 116. Abonnement : 5 francs par an (8 fr. pour l'Union postale).

En France : *Le Livre des Légendes*, publication mensuelle illustrée, — et fort joliment illustrée, — paraissant à Paris, en fascicules de vingt-quatre pages contenant chacun une aquarelle hors texte et de nombreuses images dans le texte, têtes de pages, lettres ornées et culs-de-lampe originaux, — sous la direction de M. Jacques des Gachons. Bureaux : rue de Buci, 40. Abonnement : 60 francs par an pour les exemplaires de luxe sur japon impérial (10 exemplaires), 20 francs pour les exemplaires sur papier vergé à la forme (40 exemplaires), 12 francs sur simili-japon (50 exemplaires), 6 francs sur papier teinté. Union postale : un franc de plus par année.

Enfin l'*Idée Moderne*, revue mensuelle littéraire, artistique et philosophique publiée à Paris, 85, rue Notre-Dame des Champs, sous la direction de M. Nicole Chambellan. Au sommaire du dernier fascicule (15 septembre) nous relevons entre autres les signatures de Paul Verlaine, Gustave Kahn, F. Vielé-Griffin, Maurice Maeterlinck, Camille Maclair, Robert de Souza, Henri Mazel, etc. Abonnement : 10 francs par an.

A toutes, succès et longue vie.

Le premier concert de la saison aura lieu samedi prochain, à la Grande Harmonie. Il est organisé par la maison Breitkopf et Härtel avec le concours de M. Ben Davies, premier ténor de l'Opéra Royal de Londres, de M. Tivadar Nachez, violoniste de S. M. la reine d'Angleterre, et de Miss Mary Wurm, pianiste.

Les concerts organisés par la maison Schott frères seront donnés dans la salle de la Grande Harmonie les 26 octobre, 16 et 30 novembre avec le concours de M^{lle} Chaminade, pianiste-compositeur, du célèbre Quatuor de Prague et du Quatuor des Concerts du Gewandhaus à Leipzig, qui se feront entendre tous deux pour la première fois à Bruxelles.

On nous prie d'annoncer l'ouverture des cours de musique ci-après : M. Gustave Kefer, le pianiste et compositeur bien connu, vient d'organiser, à la salle Erard, rue Latérale, un ensemble de leçons comprenant le piano (professeur : M. Gustave Kefer), le chant (professeur : M^{lle} Rachel Neyt), l'histoire de la musique (professeur : M. Erasme Raway) et le solfège (professeur : M. Hoyois).

M^{me} A. Cousin donne, à partir du 1^{er} octobre, les mardis et vendredis, à 3 heures, chez les éditeurs Breitkopf et Härtel, Montagne de la Cour, 45, des cours de piano, d'harmonie et de solfège.

Enfin, M^{lle} Dresse vient d'inaugurer un enseignement intuitif du solfège et d'ouvrir un cours élémentaire de piano. Les leçons sont données le mardi, de 4 h. 1/2 à 6 heures, rue de la Croix-de-Fer, 28, et le jeudi, de 2 heures à 3 h. 1/2, à la salle Berden, rue Keyenveld, 42.

Le Quatuor Crickboom, Angenot, Miry, Gillet, des Concerts d'Harcourt et de la Société Nationale, vient d'être engagé par la Société Catalane des Concerts de Barcelone pour une série de cinq auditions qui auront lieu les 13, 17, 20, 24 et 27 octobre.

Les programmes, composés d'œuvres classiques et modernes, portent les noms de Bach, Beethoven, Schubert, Schumann, Brahms, Zepolli, Borodine, Grieg, Svendsen, César Franck, Guillaume Lekeu, Vincent d'Indy, G. Fauré, E. Chausson et C.-A. Debussy.

Nous souhaitons bon succès à nos compatriotes.

Tandis que le Théâtre de la Monnaie se prépare à monter *Fervaal* de Vincent d'Indy, le *Chant de la Cloche* du même auteur va entrer en répétitions à Haarlem (Pays-Bas), à Genève sous la direction de M. Ketten et à Liège sous la direction de M. Sylvain Dupuis.

D'autre part, un fragment important de *Fervaal*, la troisième scène du 2^e acte, figure au programme du premier festival de musique organisé à Paris par les directeurs de l'Opéra.

COMITÉ ALFRED VERWÉE. — Les artistes, esthètes et journalistes qui se sont constitués en comité pour honorer le grand artiste que la Belgique vient de perdre, donner à son art si national et si beau la place qu'il doit occuper dans l'histoire et mettre dans tout son relief sa personnalité et sa vie, ont décidé, comme première mesure d'exécution, de dresser le CATALOGUE DE SON ŒUVRE.

Le Comité prie, en conséquence, instamment quiconque possède un tableau, un dessin, une aquarelle, une esquisse ou une ébauche du Maître, de l'indiquer dans le plus bref délai possible à M. ERNEST VAN NECK, secrétaire du Comité, 27, rue de la Fontaine, à Bruxelles, avec les renseignements suivants :

Dimensions dans le cadre, — sujet, — si l'œuvre est signée ou non, — si elle est datée, — les indications intéressantes sur son origine (achetée à l'artiste, ou à un intermédiaire, ou en vente publique, et quand).

Adresse complète du propriétaire ou détenteur.

Le Comité se propose de déléguer ses membres pour aller voir l'œuvre sur place.

Aux termes du règlement des Grands Concours institués par le Gouvernement, on vient d'exposer, dans une des salles vacantes du Musée moderne de peinture (rue du Musée, 4) les envois réglementaires de M. Rombaux, lauréat du Grand Concours de sculpture, en 1891, en même temps que ceux de MM. Verhelle et Vereecken, lauréats des Grands Concours d'architecture de 1890 et 1893.

Ces œuvres sont exposées publiquement jusqu'au 15 courant, de 10 heures du matin à 5 heures de relevée.

Liste des œuvres acquises pour la tombola au Salon de Gand (1^{re} liste) : H. Bellis, *Azalées et Cinéraires*; Denduyts, *Sous bois (hiver)*; Pointelin, *Plateau de Saint-Laurent (Jura)*; Art, *Fleurs et gibier*; Binjé, *Brumes d'automne*; Van Biesbroeck, *Etude*; Wytzman, *Vieux murs*; Marcette, *Canal de Slykens*; Douglas Robinson, *Devant le miroir*; Koldewey, *Marée basse*; Lhermite, *A la Fontaine*; L. De Hem, *Bibelots*; Garrido, *Un sonnet*; Heins, *Coin de Capri*; Cassiers, *Les bords de la Durme*; Binet, *Taches de soleil*; Johnston, *Tête de rousse*; Metdepenninghen, *Etude*; Hens, *La place du Steen (Anvers)*; Rull, *Déclin du jour*; Paterson, *Paysage*; H. Leroy, *Souvenir d'Anderlues*; Taubman, *La nuit*; Horenbant, *Coin de ferme*; Willaert, *Vieux canal*.

La clôture irrévocable du Salon est fixée au 28 courant.

Les journaux d'outre-Manche nous apportent le récit circonstancié du grand festival triennal qui vient d'avoir lieu à Cardiff (pays de Galles). Les pièces de résistance étaient le *Messie* de Hændel et le *Dernier jugement*, le *Saint-Paul* de Mendelssohn, la *Damnation de Faust* de Berlioz, le *Requiem* de Verdi et le *Franciscus* d'Edgard Tinel. Ce dernier ouvrage a été, à cette occasion, exécuté pour la première fois en Angleterre. L'auteur dirigeait en personne et il a été, de la part du public britannique, l'objet de l'accueil le plus chaleureux. On l'a acclamé aux répétitions et au concert, on l'a interviewé, portraituré, choyé de toutes les manières. Son œuvre paraît avoir fait une grande impression, à en juger tout au moins par le langage de la presse de Londres et de la province, qui en fait grand éloge, sans restriction. La *Free Library*, de Cardiff, a demandé à M. Tinel de lui faire l'honneur d'apposer sa signature sur une partition de son œuvre qui serait conservée dans les archives de la ville, en souvenir de sa visite. M. Tinel s'est naturellement empressé de déférer à ce vœu.

L'exécution de son ouvrage paraît, du reste, l'avoir grandement satisfait; il a déclaré à un rédacteur du *Western Mail* qu'après Berlin, c'était la meilleure exécution à laquelle il eût assisté.

Les autres journées du festival ont obtenu leur succès traditionnel : chœur excellent, solistes de choix, parmi lesquels le ténor Davies et M^{me} Albani, orchestre remarquable, rien n'y a manqué. La direction générale de la fête était aux mains de Sir Joseph Barnby. (*Guide musical.*)

VENISE A BRUXELLES (de 10 heures du matin à minuit). — Entrée : 1 franc, 50 centimes pour les enfants âgés de moins de 7 ans. — Deux orchestres de Bersaglieri. — Concerts italiens originaux. — Plusieurs théâtres. — Lundi et jeudi, fêtes extraordinaires.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 3, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LA GRANDE MER DES IDÉES. — L'ÂME FÉMININE. *La Ligue des Femmes. Blanche Rousseau.* — UNE PRÉFACE DE FÉLICIEN ROPS. — THÉÂTRES. — ŒUVRES DRAMATIQUES INÉDITES. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *Les Dépêches télégraphiques de l'Agence Havas.* — PETITE CHRONIQUE.

La Grande Mer des Idées.

Artistes, subissant l'instinctif phénomène de la production qu'en notre naïveté ou notre orgueil nous croyons un acte de notre volonté consciente et libre alors qu'il sort de nous comme la verdure au printemps sort de la terre, comme l'image réfléchie surgit aux profondeurs aquatiques des miroirs, nous rêvons pour nos œuvres la durée, nous les souhaitons flottant aux horizons de l'avenir, sur la vaste mer des idées, inscrites à notre nom, battant notre pavillon telles que de beaux vaisseaux pavoisés dont au passage on cite la qualification glorieuse. La Gloire, oui la gloire, l'enfantin désir de se survivre dans la mémoire des hommes, enfantin et âpre et maladif et cruel, formé de si mystérieux et si injustifiables facteurs au plus profond de nos abîmes psychiques plus souterrains que ceux des géologies et des telluriques, la gloire dont Baudelaire forgea la sché-

matique et vibrante image en ces mots d'airain et d'or :

Je te donne ces vers afin que si mon nom
Arrive heureusement aux époques lointaines,
Et, navire poussé par un grand aiglon,
Fasse un jour travailler les cervelles humaines,

Ta mémoire, pareille aux fables incertaines,
Tourmente le lecteur ainsi qu'un tympanon,
Et par un fraternel et mystique chaînon
Reste comme pendue à mes rimes hautaines.

Hélas! de combien peu le Sort comble cet orgueilleux désir! Que de milliers et de milliers d'œuvres à jamais submergées dans les naufrages de l'histoire, gisantes au fond des mers de l'Idée ou dissoutes dans ses flots toujours rumorants! Et pour ceux dont le nom, le nom, le nom, ce vain assemblage de quelques lettres qu'un souffle exprime dans l'effort d'un instant, semble devoir survivre, quel désastre, quel anéantissement de presque tout ce qui sortit de leurs âmes, ne laissant comme résidu qu'un minime bagage, qu'un débris, qu'un lambeau qu'eux-mêmes eussent pris en dédain, et qui, dans l'appréciation qu'ils faisaient de leur long labeur vital, n'a guère compté.

Ah! quel prompt effacement, quelle évaporation décourageante, quelle indifférence presque immédiate pour la plupart de ces fleurs d'intellectualité qui coûtent tant d'efforts à qui les a fait éclore et pour lesquelles il espérait l'admiration persistante! Un livre! cette efflorescence dernière de pensées sans nombre, d'émotions,

de parfums travaillés par l'ouvrier intellectuel au laboratoire du cerveau dans le trouble silencieux de la méditation. Voyez son destin : il semble que la Nature le soumet aux lois de cette surabondance de production qu'elle exagère à des proportions délirantes pour être sûre qu'au moins quelques œufs viendront à éclore du frai immense des poissons et des chenilles et des mouches. Incessamment fonctionne la ponte des esprits, incessamment paraissent les œuvres, incessamment elles disparaissent dans l'avortement de l'attention publique vite lassée, vite blasée. Quelques regards distraits, une lecture rapide, quand ce n'est pas un simple parcours, et l'abandon dans la mare, le rejet au tas, le fini pour toujours, la fleur cueillie, regardée, respirée et qu'on laisse tomber sur la route dans la poussière et les piétinements.

A Paris mille romans par année! cent volumes de vers! dix mille articles de revues! une parturition intarissable, la pensée sans cesse en érection dans d'innombrables cerveaux, une jeunesse ardente active aux ateliers intellectuels partout ronflant, des vétérans menant cette immense spiritufacture, plus bruyante que le Creusot ou Essen, que Sheffield ou Manchester. Et, au bout de l'an, rien ou presque rien qui subsiste. Un stock énorme de choses délaissées pareil aux amas d'écaillés d'huîtres, à l'aube, dans le bac aux exitures des restaurants et des tavernes.

Et du passé que subsiste-t-il? Quelques très rares insubmersibles, semblables à des épaves sur la surface où tous les autres ont coulé à fond : Homère, Eschyle, Dante, Shakespeare, parmi d'autres, rares aussi, à demi chavirés et que la postérité engloutira peut-être définitivement. Et même pour les grands qui semblent inchavirables, quelques pièces seulement, le reste déjà disparu, comme sucé, résorbé par l'abîme. Le dérision s'en mêle : rien qu'une parcelle surnage, opiniâtrement, de tout un grand naufrage; ce sera, des vingt volumes de Diderot, le *Neveu de Rameau* ou le *Paradoxe sur le Comédien*; ce sera, des quatre vingt volumes de Voltaire, *Candide* ou *Zadig*. Parfois l'œuvre isolée d'un fantaisiste qui écrit en se jouant, pensant ne rien satisfaire qu'un caprice, et que l'Humanité tenace et contradictoire se met à préférer et à doter du don divin de la durée : telle *Manon Lescaut*.

Ah! vraiment, si l'on écrit et si l'on pense pour la Gloire, la tricherie du Destin est abominable et la duperie dépasse les limites supportables! L'entêtement à risquer à ce jeu sa cervicale substance serait égal à celui des imbéciles qui mettent leurs épargnes dans les filouteries financières. L'œuvre ne naît que pour mourir en bas âge.

Et pourtant on persiste. Obstinement, aveuglement, on persiste. L'Art ne chôme pas. En vain quotidiennement l'expérience se renouvelle, sarcastique et inique.

Les déçus sont remplacés par d'autres déçus, et les déçus eux-mêmes s'acharnent à de nouvelles déceptions. Incorrigible est l'humanité artiste, incorrigible comme on l'est quand ce qui pousse et détermine n'est pas ce fantôme qu'on nomme la volonté libre mais la redoutable et écrasante réalité des forces incompressibles.

Qu'importe à la Nature que l'œuvre sorte de celui-ci ou de celui-là? Qu'importe que l'œuvre vive en son entité particulière? Qu'importe qu'elle conserve ou perde la fragile étiquette d'un nom? La Nature ne travaille pas pour la gloire d'une personnalité! Elle travaille pour des buts majestueux en leur socialisation tragique. Il semble qu'elle aime à affirmer son besoin de généralisation grandiose en jetant les individus dans la fournaise où elle prépare ses vastes desseins, comme une cuisinière jette des poireaux et des panés dans sa marmite. Elle n'admet pas qu'un de ces ingrédients prétende à l'honneur de rester à jamais lui-même au-dessus de l'universelle et formidable bouillie. De sa gigantesque cuillère elle l'enfonce et le retourne et aide à sa dissolution. Ah! tu parles de gloire! ah! tu rêves d'immortalité! ah! tu te crois important et guignes la célébrité! tiens, tiens, tourne, roule, tourbillonne dans la soupe avec le reste.

Mais alors? Alors, il faut non pas s'arrêter, révolté et imprécateur, mais s'oublier soi-même. Ne plus penser à la gloire dérisoire. Non, n'y penses plus et tu retrouveras, dans ton artistique labeur, le repos et la sérénité. Ne crois pas que tu fais œuvre inutile, ô toi qui vois si promptement disparaître dans le torrent ce que la patiente giration de ton esprit avait créé avec amour. Ta pensée n'est point perdue; elle est indestructible, elle va, avec des myriades d'autres pensées, accomplir sa destinée. Elle sera l'un des facteurs, plus multiples que les poussières de la voie lactée, qui aideront à la merveilleuse et irrésistible poussée de la vie universelle vers l'Harmonie. Tout artisan peut être sûr que le produit de son labeur devient une parcelle de l'édifice immense. Pourquoi se préoccuperait-il de savoir si son nom sera inscrit sur l'un des matériaux, l'une des pierres, l'une des poutres de la construction cyclopéenne à laquelle l'Humanité labore sans relâche, Babel dont aucune confusion des langues ne saurait arrêter la montée triomphale vers les cieux.

C'est un mirage de croire que tant de livres qu'on ne lit plus, que tant d'autres dont on ne se souvient plus, tant de pensées qui furent jaillissantes, et semblent tombées flasques et molles, n'ont pas accompli leur mission. C'est un mirage de croire que l'artiste doit se désespérer quand son œuvre s'absorbe dans l'indifférence ou l'oubli. C'est une présomptueuse et ridicule manie que de vouloir la notoriété! La vie se charge de donner des démentis brutaux et meurtrissants à ceux qui comprennent ainsi la consigne de l'artiste. La multi

tude elle-même, par ses larges dédains et sa spacieuse ingratitude, corrobore cette loi d'airain. Mais le penseur prend promptement sa revanche quand il ressent la joie mystique de discerner nettement où va le monde et comment il faut comprendre l'agitation et l'impitoyance de ses flots tourmentés. Les innombrables productions des hommes tombent dans cette mer et y subissent la désagrégation inévitable. Elles deviennent un des sels de cet océan sans bornes et toujours mouvant dont les vagues murmurantes sont le chant de la vie. Nulle de ces productions ne disparaît, nulle n'est superflue. Elles sont indispensables au puissant magma de l'universel progrès.

De plus en plus ces grandes clartés se dégagent des ténèbres. Ainsi s'explique l'impossibilité d'arrêter, malgré les déceptions, cette multitude d'artistes toujours en action, toujours bruyante, toujours enthousiaste. Ainsi s'explique le pâlissement et le discrédit augmentant de ces besoins de gloire qui, encore au commencement de ce siècle, semblaient le principal moteur des efforts, bourgeoise récompense proposée par les éducateurs comme appât aux néophytes. Plus grave et plus profonde est devenue la préoccupation de ceux qui subissent la souffrance et la jouissance de produire. C'est en eux-mêmes, aux heures passionnées du travail, qu'ils trouvent la fin et le bonheur. Ils dédaignent la renommée en tant que but. Il leur suffit de savoir désormais que tous, fût-ce le plus humble d'entre eux, contribuent au séculaire devoir d'aider à la marche de la pensée et que ce n'est pas le petit navire qu'aurait freté chacun d'eux, yacht de plaisance fait pour le cabotage et le cabotage, qu'il faut conduire et faire aborder « aux époques lointaines » que chante Baudelaire, mais l'énorme vaisseau, Léviathan des mers dont ils ne sont que l'équipage et qui, à sa poulaine refoulant les flots, montre en lettres d'or ce nom : L'HUMANITÉ !

L'ÂME FÉMININE

LA LIGUE DES FEMMES. — BLANCHE ROUSSEAU.

A lire ces bulletins de la Ligue des Femmes, il me vient une envie de dire à ces probes fournis ce que je pense qu'elles font.

Je ne vois pas bien qu'elles en aient une idée claire.

Et pourtant j'en sais qui seraient fières de l'œuvre humaine qu'elles essaient d'échafauder, si elles la connaissaient. Peut-être même ce qui les rend si timorées n'est-il autre chose que ce manque de notion d'un but universel, social, religieux qu'elles pressentent sans oser le formuler. Si mes rêves les font protester, tant mieux.

Les hommes et les femmes se regardent encore comme ils regardaient les os des animaux dépecés crus au temps où on n'avait pas à en manger tous les jours. On ne savait pas ce que c'était qu'un estomac régulier, on mourait de faim ou d'indigestion, tout comme maintenant on meurt, on moisit, on se rabougrit d'avoir aimé trop, trop ou peu, ou de travers. L'amour est en

retard sur la nutrition. Que voulez-vous ? Comme conservation il ne vient qu'en seconde ligne, et nous allons toujours, paraît-il, au plus pressé d'abord. C'est avec le plus grand désordre que nous avons toujours vaqué jusqu'ici à cette obligation naturelle. Quelques malins découvrirent bien qu'il fallait régler ce torrent, donner une forme à ce qu'il y avait de plus simple dans la hiérarchie des groupements, et besoin de protection d'une part, orgueil de possession de l'autre y aidant, des lois furent forgées au petit bonheur qui arrangeaient tout pour la tranquillité extérieure de l'univers. En dedans le calme était moins intense. Mais on boursait les crevasses internes avec force considérations souvent religieuses, philosophiques parfois, mais plus rarement.

Il y eut des moments où la charpie morale qui remplissait ainsi charitablement les vides, devenait cotonneuse ou nauséabonde, ou simplement insuffisante. A ces moments-là, qui correspondaient généralement à l'entr'acte qui sépare une foi mourante d'une foi nouvelle, à ces moments-là l'amour reprenait ses allures entières, et on assistait sur une partie petite ou grande du monde au spectacle difficile à qualifier qu'on a appelé l'immoralité déchainée. De nos jours, comme voilà longtemps que l'entr'acte dure, on commence à rencontrer beaucoup de gens qui ont des indigestions. On en trouve d'autres qui expliquent plus bêtement encore comment ils font pour mourir de faim. Et ça semble très agaçant à tout le monde.

Et puisque les nouvelles pièces se font attendre, il y a même des gens qui redemandent les anciennes. Si elles contenaient un bon lot de poncifs, au moins e'taient des pièces, celles-là ! Elles faisaient un sort à tous les personnages.

Eh ! mais, dites donc, braves gens, ne croyez-vous pas que de ces morticoles, pieux ou laïques, qui tripatonillaient nos viscères et nos consciences depuis tant de siècles, il y aurait un empilage suffisant à faire pour que, en les pressant bien, nous en soutirions quelque petites notions qui nous mettraient à l'abri de nos ennemis !

Il paraît, d'après les dits morticoles, que l'homme et la femme ont l'un sur l'autre une action que j'appellerai pour satisfaire votre besoin d'érudition, proportionnelle à leur nature. Du moins j'imagine qu'elle est proportionnelle. Que serait-elle bien sans cela ?

Il est donc nuisible de se laisser influencer par un être trop petit ou trop grand ou en quelque façon non adaptable à nous.

Sur les êtres complexes que nous sommes devenus, en entassant les réflexions de nos grands-pères, descendues en sens inverse sur les nôtres, une impression fugitive ne suffit plus pour déterminer des entraînements énormes et persistants.

Pour que nous ramassions en une seule flambée toutes les parties de nous-mêmes, sens, imagination, inquiétudes et soucis d'idéal et de vie pratique, défauts et vertus, il faut que nous rencontrions des êtres rares. Si rares, qu'ils font souvent l'effet d'être introuvables, défalcation faite de tous les faux départs qui agitent les gens.

Sé pourrait-il que nous ayons enfin un jour la virilité de ralentir notre allure d'enfants pressés courant aux certitudes immédiates tout en surface, et que nous pensions que pour construire cette humaine unité faite de l'homme et de la femme il faut du temps ?

L'individualisation toujours croissante dans laquelle nous embobine dame Nature, après avoir séparé et spécifié les sexes, les races, les familles, les cerveaux, et le plus ou moins de vitesse d'élan de chacun, nous laisse à nonner pendant des siècles pour trouver les lois des reconstituantes fraternités.

De spécification en spécification, nous en arrivons à spécifier le groupe formé par un homme et une femme. Au moins commençons-nous, depuis quelques civilisations, à croire que ce soit possible. Nous croyons même que cette chose est salutaire et plutôt désirable, et selon notre habitude invariable nous attendons que ça se fasse tout seul, comme se sont faits les autres bouleversements. Mais voilà que par les femmes dont elle est plus près, la Nature, sans qu'elles le sachent, leur faisant trouver mille petits moyens de rapprochement, nous mène tout doucement à des reconstitutions d'unité un peu moins hasardées. Elles sentent, elles toutes les premières, que la race s'anémie et, sans le savoir, elles mijotent vigoureusement dans de surnois petits congrès, — ou à part elles tout simplement, — la façon de modifier les moyens de sélection qui sont décidément défectueux. Elles savent très bien que quand on veut arranger une armoire très en désordre il faut d'abord tirer tout dehors pour retrouver tout ce qui pourrait s'appareiller. Et leur inexplicable habitude de brouiller toutes les cartes depuis le commencement du monde va peut-être devenir compréhensible. Dans tous les travaux et dans tous les arts, dans la pensée comme dans l'action elles veulent se mêler aux hommes, se mesurer, — pour se connaître elles-mêmes certes, — mais aussi pour connaître mieux l'homme et pour qu'il les connaisse. Elles ne le savent pas, les bienheureuses, et telles qui veulent tâter du barreau, de la médecine ou de la littérature ne se croient nullement poussées par des instincts qui leur feraient horreur si elles les savaient aussi sexuels.

Les impulsions primordiales échappent heureusement au domaine de la volonté et des petits calculs de chacun. Au-dessus, bien au-dessus de ce qu'elles appellent la revendication de leurs droits, au-dessus de leurs petits orgueils et de leur besoin de bruit, souffle quelque chose de cette éperdue Bonté qui rapproche, qui nivelle ce qu'une autre Force avait séparé. J'ai regardé longtemps une marguerite double égarée dans une gerbe de ses pareilles, sur ma table. Peut-être les femmes sont-elles occupées à reconquérir l'intimité de l'être unique, l'intimité consciente, agissante; peut-être en remuant leurs cervelles finiront-elles par savoir qu'elles ont une âme, une âme personnelle, une âme à laquelle un besoin vital, que des pédagogues peuvent appeler besoin de vérité, de loyauté, de dignité, de respect de soi-même, si ça les amuse, les pousse à rester fidèles. Dès que sera née, en toutes, la conscience de l'âme féminine encore insaisissable malgré toutes les descriptions, naîtra aussi de lui-même le désir de donner aux autres, de répandre un peu, toujours un peu plus de cette âme. C'est cette âme-là qui manque, qui a manqué jusqu'ici à l'équilibre de notre monde social où les femmes ont mis de l'affectuosité et quelques instinctives lucurs, mais pas beaucoup de petits grains d'âme. Peut-être maintenant vont-elles pressentir les courants impérieux qui unissent en des impulsions gigantesques les efforts minuscules de nos tâtonnements, peut-être un jour apprendront-elles à tous l'énigme de cet étrange éternel désir qui voudrait confondre la prière et l'amour.

Les doctes ligues des femmes protesteront contre ces interprétations. Aussi bien, à côté de leurs inconscients tremoussements surgissent çà et là, isolées, mais de plus en plus nombreuses, de vraies âmes féminines et je veux vous parler de l'une d'elles.

Avez-vous lu la *Maisonnnette* de Blanche Rousseau dans le *Cog rouge* d'octobre?

Le passé et l'avenir, l'espoir de ceux qui commencent, et les efforts de ceux qui vont sans savoir, obscurément devant eux, coura-

geusement, d'un courage dont ils ignorent la raison, tiennent dans ce récit consciemment profond. Les faits d'aujourd'hui, enveloppés par les hommes dans d'interminables ratiocinations, sont dans ces six pages comme bercés dans des bras de femme.

Ce vieux « qu'on avait fait partir, bien petit encore » loin de sa maisonnnette, et « qui se retournait toujours pour regarder derrière lui », ce vieux qui meurt, les prunelles agrandies par le rêve de cette maisonnnette qu'il n'avait pas su retrouver et que ses souvenirs faisaient si bonne, ce grand-père qui n'a encore que de la curiosité pour ce qui entraîne l'effort de tous les petits-fils, et qui meurt si doucement, il nous émeut parce que Blanche Rousseau l'a peint de si simple façon qu'on le voit vivre, en son villageois et printanier mirage, et parce que aussi quelque chose de nous tous est en ce vieux. Ce n'est pas du symbole cette histoire, c'est plus et mieux, c'est une petite histoire vivante, une chose de tous les jours dont l'instinct de la femme a découvert les côtés profonds, une petite paille emportée par le même ouragan et dans la même direction que celui qui fait tourner le monde. C'est la pitié et l'attendrissement descendant par la femme sur l'aridité des chemins intellectuels, et unifiant en une lueur de chaude bonté et de naturel des choses que l'esprit seul n'eût pas généralisées.

Je vous parlerai probablement encore de Blanche Rousseau. Je voulais seulement dire aujourd'hui que la *Maisonnnette* me fait croire à la belle réalité de l'âme féminine cent fois plus que toutes les ligues de femmes.

Une préface de Félicien Rops.

Félicien Rops fleuronne de cette jolie préface les *Propos d'un peintre* humoristiques et charmants que vient de faire paraître à Paris M. Henry Detouche :

« Ces quelques lignes ne sont ni une préface, ni une introduction, ni un avant-propos, c'est une présentation rapide entre deux shake hands comme il s'en fait tant les jours de vernissage, par le temps qui court de grands et de petits salons.

« *Henry Detouche* », tout le monde le connaît ce nom-là; on l'a vu à ces mêmes expositions, partout où l'on parle, où l'on voit, partout où l'on glose, partout où l'on écoute, partout où l'on cérébralise! Quand vous aurez lu son livre, vous serez son ami, toute présentation deviendra inutile. Je ne suis donc à l'heure présente qu'une interposition momentanée, dont vous me remercierez plus tard, après besogne faite.

Les peintres, je parle de ceux qui ne veulent pas admettre que, lorsqu'on veut faire œuvre de bon peintre, un navet bien peint vaut mieux qu'une jolie idée, ont toujours désiré montrer que leur boîte crânienne valait celles de la plupart des littérateurs courants, et pouvait servir à autre chose qu'à mettre les vieux tubes de couleurs et les pinceaux hors d'usage; — ce qui était, peut-être, d'une vanité audacieuse. Beaucoup se sont donc rués sur les lettres, et les institutaires leur ont été doux, et protecteurs ainsi qu'il convenait.

Le siècle commençait à peine, et sans provocation, sans être en état de légitime défense, un académicien pervers, Girodet, dit Trioson, publiait un poème en six chants : *Le Peintre*, en même temps qu'il exposait son *Déluge*, un tableau dans lequel il unissait, disaient les critiques, (pardon, je voulais écrire : « les Aristarques ») de l'époque, « la Fierté de Michel-Ange à la Pureté de Raphaël ». — Heureusement, ce monsieur digne peignait mal. Il ne fit pas d'élèves, et cela arrêta dans leurs premiers vagisse-

ments un tas de Chactas et d'Atala et quelques autres poèmes en six chants pour lesquels ce grand coupable accordait son luth.

Je n'ai guère autorité pour vous présenter mon ami Detouche, à ce propos je serai forcé de vous parler de moi. Le moi est haïssable, surtout « le moi » d'autrui, mais cela sera bref, rassurez-vous.

Je l'ai connu à cette curieuse époque, vers 1876 et 1877 où Manet sortait de Vélasquez et de Goya et massait autour de lui tout « un mouvement » qui se réunissait au café Guerbois dans l'avenue de Clichy à côté du vieux cabaret du Père Lathuille. Là se trouvaient chaque soir, autour du bock traditionnel, un gros de militants, dont certains, les « Certains » d'Huysmans, étaient déjà chevronnés : le spirituel et admirable artiste qui s'appelle Degas, — Forain qui cherchait déjà ce qu'il a trouvé, Duranty, l'écrivain exquis, à qui l'on devait déjà : *Le Malheur d'Henriette Gérard*, un succès, Desboutin, retour de Florence, et tant d'autres ! Un beau soir je vis à côté de moi s'asseoir un jeune homme assez étrange, dans l'aspect duquel il y avait du Don Pablo de Ségovie, du chasseur d'Afrique, et du Gringoire bien tenu. C'était Henry Detouche. D'emblée nous causâmes presque intimement « de omni re scibili, et quibusdam aliis ». L'aurore de juillet dorait les coteaux de Fontenay-aux-Roses et de la Tour de Croÿ où j'habitais, et notre conversation durait toujours. Elle n'a pas cessé depuis. C'est à vous, ami lecteur, à prendre ma place. Je vous la cède à regret. Vous me saurez bientôt gré de ma complaisance. »

THÉÂTRES

Galleries : **La Périchole** (reprise). — Molière : **Les Danicheff** (reprise). — Monnaie : **Lakmé** (reprise).

« Si *Peau d'âne* m'était contée, j'y prendrais un plaisir extrême.... » C'est ce plaisir rétrospectif qu'ont goûté, jeudi, la plupart d'entre nous en assistant au joyeux défilé des pupazzi confectionnés pour l'amusement des grands et petits enfants par Henri Meilhac, Ludovic Halévy et le maestro Offenbach. Et comme — à part une courte apparition provoquée, voici deux ans, à l'Alcazar, par une troupe de province — la *Périchole* était restée dans les cartons depuis un temps immémorial, elle a paru toute neuve à la génération nouvelle. Pimpante et fraîche, vraiment gaie sans trivialité, spirituelle et ironique, la partition a d'ailleurs gardé toute sa jeunesse. Elle demeure un type d'opéra bouffe, un modèle que d'innombrables contrefaçons n'ont même pas entamé. Et le livret imaginé par les maîtres du genre, mélange de comique ahurissant, de satire, de bonne comédie et même de sentiment, a l'air d'avoir été écrit hier, tant les auteurs y ont synthétisé et caricaturé, en une exubérante fantaisie, d'éternelles vérités.

Pour produire l'effet qu'on est en droit d'en espérer, même après vingt ans, les railleuses inventions de cette célèbre collaboration exigent une interprétation de choix : des chanteurs assez artistes pour ne pas exagérer le comique des rôles, assez discrets pour en exprimer les effets avec légèreté, sans forcer la note.

La *Périchole* a trouvé en M^{me} Clary, en MM. Dambrinne, Poggi, Poudrier, Jouanne, etc. les fidèles dépositaires des traditions d'autrefois. Offenbach, s'il revivait, serait ravi de la finesse, de la verve et de la grâce de sa Périchole, et le Piquillo incarné par M. Dambrinne, un comédien doublé d'un chanteur, lui plairait assurément.

Le faste habituel de M. Maugé a donné à cette reprise à sensa-

tion un cadre somptueux qui lui assure les plus fructueuses recettes. Le décor du premier acte, notamment, est l'un des plus jolis qu'on ait vus à Bruxelles. Deux ballets complètent le spectacle. Mais les costumes chatoyants et le charme des ballerines n'empêchent pas de regretter qu'Offenbach soit mort avant d'avoir songé à en écrire la musique.

Le Théâtre Molière avait, la veille, fait avec *les Danicheff* un début également heureux. On connaît de longue date ces *Danicheff*, dont l'exotisme a permis aux auteurs de faire « passer » les situations les moins vraisemblables et de mettre en scène des personnages auxquels M. Ohnet lui-même n'eût peut-être pas osé rêver. On sait qu'à côté de l'écrivain masqué qui, sous le pseudonyme de Pierre Newski, s'affirma l'inventeur de cette affabulation bizarre, le brio, l'esprit et le tour de main d'Alexandre Dumas assurèrent à la pièce une fortune durable. Aujourd'hui encore, et malgré le recul des années, elle demeure vivante, animée, d'un effet certain sur le public épris de conventions, d'exagérations, de complications extérieures, de paradoxes spirituels et de monologues anecdotiques.

Ce public-là a manifesté avec véhémence sa satisfaction et souligné d'applaudissements « essentiellement parisiens » les indices d'une éventuelle alliance franco-russe qui (déjà !) donnent aux *Danicheff* une actualité particulière.

La pièce est d'ailleurs jouée avec conviction et avec talent par une troupe habilement composée par M. Munié et dans laquelle se distinguent, au premier rang, M^{mes} Cogé, Bade et Munié, MM. Hattier, Lefrançais, Châtelain et Arnaud.

La reprise de *Lakmé* au théâtre de la Monnaie a donné à M^{me} Landouzy l'occasion d'égrener son joli chapelet de notes cristallines et à M. Bonnard de s'affirmer, malgré quelques défaillances au dernier acte, chanteur consciencieux et acteur de bonne école.

M^{me} Landouzy chante délicieusement les mélodies aimables dont Léo Delibes a composé sa partition, en particulier cet air des « Clochettes », d'inspiration médiocre, auquel elle donne une si rare variété de nuances et d'intentions qu'elle en fait oublier la banalité. On souhaiterait une comédienne plus spontanée, de jeu plus accentué et de mimique plus expressive. Mais la cantatrice est si gracieuse, la voix si fraîche, l'émission si pure que les regrets s'effacent, presque, et qu'on applaudit d'enthousiasme, comme au concert.

Œuvres dramatiques inédites.

Dans une petite enquête qu'il vient d'ouvrir sur les auteurs dramatiques français, le *Gil Blas* donne d'intéressants renseignements sur les œuvres inédites de M. Jean Jullien, l'un des écrivains les mieux doués de la génération nouvelle, dont nous avons applaudi, grâce à l'initiative d'Antoine, la *Sérénade* et le *Maître*, sur celles de M. Henry Céard, l'auteur applaudi de *Renée Mauperin*, de *Tout pour l'honneur*, des *Résignés*, de la *Pêche*, ainsi que sur les pièces en portefeuille de MM. Georges Lecomte, Gaston Salandri et quelques autres :

Après des mois d'attente, Jean Jullien a pris une vigoureuse détermination. Des scènes étrangères lui demandent un ouvrage ; il vient d'accepter cette curieuse combinaison. Trois actes de lui,

Intimités, vont être joués à Vienne et à Munich. Une autre pièce, en cinq actes celle-ci, *L'Oasis*, suivra de près sur une autre scène allemande. C'est une pièce très philosophique, très théâtre, avec beaucoup de rêve. La mise en scène en est assez compliquée, il y a de somptueux défilés et le drame pivote autour d'un très beau rôle de femme.

Avec *Intimités* et *L'Oasis*, on trouve dans les cartons de Jean Jullien un beau stock d'œuvres entièrement achevées. La *Loi*, cinq actes, que l'auteur considère comme trop catégoriquement concluante pour voir le jour en ce moment, *Un homme du monde*, trois actes, comédie quelque peu rosse; enfin, *Savoir*, cinq actes, première partie d'une trilogie déjà toute préparée. *Savoir* est une pièce austère; un de nos grands directeurs l'a même trouvée « trop uniformément désolante » pour être montée sur une scène du boulevard.

Quant aux pièces en un acte, elles sont légion dans le « cercueil » du quai du Louvre, comme Jullien appelle sa casse aux ours. Les titres sont provisoires; citons seulement *Nouvelle lune*, *Un Trésor*, *Le Consentement*, etc.

Les revues françaises n'étant pas plus ouvertes à notre si loyal critique que les théâtres, il vient de publier, dans *Die Zeit (le Temps)*, de Vienne, un article sur *L'influence des littératures étrangères sur les jeunes écoles françaises*. Le sujet lui avait été proposé par le directeur du périodique autrichien qui avait sans doute trouvé piquant de publier l'aveu public du chef de la jeune École dramatique française, — avec de cette influence subie qu'on lui reproche tant. Or, Jean Jullien, au contraire, a constaté dans son article que la renaissance dramatique datait du Théâtre-Libre et des Escholiers, fondés bien avant qu'Ibsen et les Allemands pénétrassent sur nos planches. Et il a démontré que c'était justement cette soudaine effervescence qui avait créé notre mouvement de curiosité vers les littératures exotiques.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Les Dépêches télégraphiques de l'Agence Havas.

Le Tribunal de Commerce de la Seine a tranché, le mois dernier, une question assez intéressante en matière de droit d'auteur.

La Société de l'Agence Havas avait remarqué que, bien que le journal *Le Voltaire* eût cessé d'être abonné à son service d'informations depuis le 20 janvier 1892, ce journal n'en continuait pas moins de publier ses dépêches télégraphiques au moment même où elles paraissaient dans les journaux abonnés. Estimant qu'une reproduction faite dans ces conditions lui portait préjudice, l'Agence Havas a assigné M. Alcan-Lévy, propriétaire du *Voltaire*, en paiement d'une somme de fr. 21,933-38 à titre de dommages-intérêts, somme précisément égale au montant de l'abonnement que M. Alcan-Lévy aurait eu à payer pour cette même période.

M. Alcan-Lévy repoussait cette demande, alléguant que des dépêches télégraphiques portant à la connaissance du public de simples nouvelles politiques, ou autres, ne pouvaient être assimilées à un produit du travail de l'écrivain donnant lieu à un droit de propriété littéraire. Il ajoutait, au surplus, qu'il imprimait le *Voltaire* plus tard que certains autres journaux abonnés à l'Agence Havas.

Contrairement à un arrêt de la Cour de Cassation qui avait, le

8 août 1861, repoussé une demande analogue de l'Agence Havas en se fondant sur ce que la reproduction de dépêches télégraphiques dans un journal après leur insertion dans un autre journal ne constituait pas une atteinte au droit de propriété littéraire, ni aux principes qui régissent la propriété en général, le tribunal a accueilli les conclusions de la demanderesse et condamné le *Voltaire* à payer à l'Agence Havas la somme de fr. 21,933-38 réclamée.

Le jugement décide que si un fait en lui-même, un événement advenu, ne peut être l'objet d'un droit de propriété, il en est autrement de la priorité de la connaissance de ce fait ou de cet événement, que s'assure une agence au moyen d'un service spécial de correspondants et de télégrammes; et que le journal qui, sans être abonné à cette agence, se procure chaque jour d'une façon quelconque ses dépêches et les reproduit, alors qu'elles n'ont pas encore été publiées et qu'elles sont par conséquent encore la propriété de l'agence, commet un acte qui le rend passible de dommages-intérêts.

PETITE CHRONIQUE

La réouverture de la Maison d'Art de la Toison d'or, dans laquelle on achève en ce moment d'importants travaux d'agrandissement, aura lieu vers le milieu de novembre. La première exposition sera exclusivement consacrée aux œuvres d'Alfred Stevens. L'éminent artiste réunira, pour la première fois en Belgique, un ensemble de ses œuvres anciennes et récentes en un Salon de choix destiné à faire sensation.

La section des arts appliqués s'ouvrira, à la même époque, par une exposition des œuvres de MM. Daum frères, les verriers de Nancy qui ont remporté un si vif succès au dernier Salon de la *Libre Esthétique*, et des céramiques à reflets métalliques de M. Clément Massier, du Golfe Juan, qui débutera à Bruxelles par cette exhibition.

Une exposition de certaines œuvres de Jean Portaels ainsi que de celles des élèves de l'ancien atelier Portaels, organisée en vue d'honorer la mémoire du maître, succédera à ces expositions particulières. Le concours de tous les anciens élèves de Portaels est dès à présent assuré, ce qui promet une exposition d'un puissant intérêt. Un comité vient d'être constitué pour choisir les œuvres et s'occuper de leur placement à la « Maison d'art ». Ce comité est composé de MM. A. Hennebicq, président, Léon Frédéric, Is. Verheyden, A. Neurice et William Picard.

La Société Nationale pour la protection des sites et monuments de Belgique avait, on s'en souvient, mis au concours un projet de décoration artistique de la gare du Luxembourg à Bruxelles. Le rapport du jury, signé par M^{lle} E. Beernaert, MM. G. Van den Kerkhoven, Is. Verheyden et Th. Baron, constate que la plupart des esquisses présentées offrent de sérieuses qualités artistiques, mais qu'aucun des concurrents n'ayant rempli exactement les conditions du programme, il n'y a pas lieu de décerner de primes.

Les œuvres envoyées au jury ne répondaient pas, paraît-il, au caractère décoratif imposé. Beaucoup d'entre elles n'avaient même pas les proportions des panneaux à décorer.

Quatorze concurrents ont pris part au concours entier, qui comprenait quatre projets. D'autres se sont limités à une partie des sites désignés.

C'est samedi prochain, à 8 heures du soir, qu'aura lieu, dans

la salle de la Grande Harmonie, le premier concert de la maison Schott. Il sera donné par le célèbre Quatuor de Prague composé de MM. C. Hoffmann, J. Suk, O. Nedbal et H. Wihan.

Les deux autres séances sont, comme nous l'avons dit, fixées aux 16 et 30 novembre. Au concert du 16 on entendra M^{lle} Chaminate, pianiste-compositeur. L'audition du 30 aura lieu avec le concours du Quatuor de Leipzig (MM. C. Prill, M. Rother, B. Unkenstein et G. Wille).

L'abonnement aux trois concerts est de 15 francs (places numérotées), 10 francs (places non numérotées) et fr. 7-50 (galerie). Par concert : 6, 4 et 3 francs.

Le Conservatoire donnera à son premier concert la grande messe en *si mineur*, de J.-S. Bach.

Deux soirées d'art sont annoncées pour le 28 novembre et le 17 décembre à la Salle Ravenstein : Interprétations de Schumann par M^{lle} Eugénie Dietz, que le public parisien a applaudie l'hiver dernier au Théâtre d'Application, et conférence par M. Henry Maubel.

M^{lle} Irma Sethe, la brillante élève d'Eugène Ysaye, vient d'être engagée à Londres où elle donnera en novembre une série de *recitals* avec orchestre à Saint-James's Hall. M^{lle} Sethe se rendra de là à Munich où l'appellent également plusieurs engagements importants.

En dépit des attaques que les Bénédictins ont dirigées contre l'ouvrage de Gevaert : *La Mélopée antique dans le chant de l'Église latine*, Léon XIII vient de décorer l'éminent directeur du Conservatoire de l'Ordre de Grégoire le Grand.

On nous prie de démentir le bruit que « Venise » a fermé ses portes. La date de la clôture n'a pas été changée. Le quartier italien restera accessible au public jusqu'au 1^{er} novembre. L'entrée, dont le produit est abandonné au personnel, est fixé, à partir de ce jour, à fr. 0-25.

Afin de mieux étendre l'influence et la valeur artistique du *Studio* (5, Henrietta street, Covent Garden, Londres), la direction de cette revue va augmenter en permanence le nombre de ses pages, dès le prochain numéro, actuellement sous presse. Parmi d'autres matières d'un intérêt spécial se trouvera dans ce numéro un article sur la célèbre école d'art du professeur Herkomer à Bushey, copieusement illustré de reproductions des œuvres de ses élèves.

Ce numéro du *Studio* comprendra, en outre, plusieurs illustrations supplémentaires, parmi lesquelles un dessin en couleurs par Aubrey Beardsley.

Une revue nouvelle, *La Cote artistique*, publiée à Paris sous la direction de M. R. de Saint-Albin, a principalement pour but de renseigner les artistes et les amateurs sur les prix atteints par les œuvres d'art dans les ventes publiques. Elle donnera le compte-rendu de toutes les ventes artistiques de France et de l'étranger, une revue des expositions, etc. Bureaux : 39, rue de Chateaudun. Abonnement : 30 francs par an.

Le comité des *Bühnenfestspiele* de Bayreuth vient de fixer les dates des représentations de l'*Anneau du Niebelung*, qui sera repris l'année prochaine à Bayreuth, vingt ans après la première exécution (août 1876).

Il y eut, à cette époque, trois séries de représentations. Il y en aura cinq en 1896, du 10 juillet au 19 août.

Comme en 1876, la Tétralogie sera donnée en quatre journées successives. C'est dire que, contrairement à certains bruits, il n'est pas question d'interrompre la Tétralogie par des relâches entre la *Walküre* et *Siegfried*, entre *Siegfried* et la *Götterdämmerung*.

Voici comment s'échelonnent les représentations du Ring :

Première série : 19 juillet, *Rheingold* ; 21 juillet, *Walküre* ; 21 juillet, *Siegfried* ; 22 juillet, *Götterdämmerung*.

Et ainsi de suite pour les quatre séries : la seconde, du 26 au 29 juillet ; la troisième, du 2 au 5 août ; la quatrième, du 9 au 12 août ; la cinquième et dernière, du 16 au 19 août.

Les dispositions relatives à la répartition des rôles ne sont pas encore définitivement arrêtées ; et ce qui a pu être publié à ce sujet n'a aucun caractère officiel.

Le personnel de l'orchestre, à part quelques modifications inévitables, sera celui qui a participé aux précédentes représentations modèles de Bayreuth.

Il est probable que nous connaissons d'ici à un mois la distribution des rôles.

La petite ville de Meiningen, célèbre par l'admirable troupe de tragédiens et de comédiens, aujourd'hui dispersée, qui conquist naguère une réputation universelle, vient de se signaler par une nouvelle initiative artistique. Elle donna, dans les derniers jours de septembre, un festival en trois journées exclusivement consacré aux œuvres de Bach, de Beethoven et de Brahms, — les trois grands B, comme on dit en Allemagne.

Le programme, artistement composé et qui reçut une interprétation irréprochable, comprenait :

De Bach : la grande *Passion selon saint Mathieu*, le concerto n° 6 de la série des *Concerts avec musique* qu'il écrivit vers 1721 pour le margrave de Brandebourg, et la cantate pour double chœur, orgue et orchestre sur le verset 10 du chapitre XII de l'Évangile de saint Jean.

De Beethoven : les quatuors en *si* (op. 130), en *ut* (op. 59, n° 3) et en *fa* mineur (op. 95), interprétés par le quatuor Joachim ; le concerto en *mi* bémol pour piano, joué par d'Albert ; enfin la *Missa solennis*.

De Brahms : le *Chant de triomphe* ; la symphonie en *ut* mineur ; les *Variations sur un thème de Hendel* pour piano ; trois quatuors pour voix mixtes avec accompagnement de piano ; le *Double concerto* pour violon et violoncelle, joué par Joachim et Robert Haussmann ; la sonate en *fa* mineur pour piano et clarinette (d'Albert et M. Muehlfeld), le quintette en *sol* pour cordes et le quintette pour clarinette et cordes.

« Je ne sais si ces festivals de Thuringe sont destinés à vivre et à se renouveler, dit notre confrère Maurice Kufferath, qui consacre aux fêtes de Meiningen une relation détaillée. Quel que soit leur avenir, ce que je sais bien, c'est que ce festival initial a été l'une des fêtes musicales les plus parfaites auxquelles il m'ait été donné d'assister. »

Comme tant d'autres fresques, les peintures du XIV^e siècle qui décoraient les voûtes de l'église San-Michele, à Florence, avaient été recouvertes d'un badigeon.

Après trois ans de travail, l'habile restaurateur Dario Chini a pu les débarrasser de cet enduit et désormais elles apparaissent en entier, mais un peu pâlies ; la même opération va être faite sur les piliers.

Le superbe tabernacle d'Orcagna, de la même église, est aussi l'objet de réparations.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p.c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

DIVIDENDES INTELLECTUELS. — J.-H. ROSNY. *Resurrection*. — LES LAURÉATS DU PRIX DE ROME. *Les Sujets imposés au concours de Rome*, par A. HENNEBICQ. — LA MUSIQUE POUR TOUS. — PAUL GILSON. — CONCERT BREITROPF ET HARTLL. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Dividendes intellectuels.

Est-ce que vraiment il n'y a que l'espoir de faire produire à l'Argent des intérêts et bénéfices, des « fruits civils » comme disent les juristes par une désagréable prostitution du joli mot à relents automnaux, racine charmante de cette sonorité chaude « Fructidor », qui doit inspirer et guider qui le met dans une « entreprise » ? N'y a-t-il en ce monde d'humaine agitation à la fois matérielle et mystique, d'autre placement qui soit avisé et digne de promouvoir les désirs des capitalistes que celui qui semble devoir rapporter des dividendes pécuniaires, de la monnaie, des espèces sonnantes et trébuchantes, ainsi nommées peut-être par anticipation prophétique des inévitables déchéances en lesquelles l'Argent, le terrible et infernal argent, fait trébucher les âmes ? L'emploi matériel avec un guichet au bout du sentier, un comptage de rondelles métalliques, un portefeuille ou un portefeuille qui s'ouvrent et qui se

ferment et, *ad infinitum*, un recommencement de ces cérémonies vulgaires et plates, mérite-t-il seul de mettre en branle l'Homme, cette entité multiface, « cette image de Dieu », faite d'esprit plus que de chair, de sentiment plus que de calcul, et cet homme devra-t-il incessamment apparaître en la réduction de relative noblesse figurant « l'homme d'affaires » ?

Il semblerait ou puéril ou grotesque de s'adresser aux possesseurs heureux, ou crus tels, de la fortune, en leur tenant l'étrange discours que voici : Messieurs les heureux, Messieurs les riches, Messieurs les financiers, nous vous demandons de mettre de l'argent dans une entreprise. Mais nous tenons à vous déclarer que cet argent ne vous rapportera jamais d'autre argent et qu'il faudra renoncer cette fois à voir se réaliser ce miracle, qualifié satanique par les Pères de l'Église : une chose inerte et insexuelle se multipliant elle-même par une génération monstrueuse d'intérêts. Bien plus, tenez d'avance votre mise pour perdue. Nous sommes, en effet, des gens bizarres qui ne vous annoncent que des DIVIDENDES INTELLECTUELS !

Ah ! quel étonnement chez l'interpellé, et bientôt quel esclaffement ou quel encolèrement ! Des Dividendes intellectuels ! Qu'est-ce que c'est que ça ? Est-ce qu'on les palpe vos dividendes intellectuels ? Est-ce qu'on peut les empiler ou les serrer en liasse ? Est-ce qu'ils sont susceptibles d'être mis en dépôt ou en compte courant dans

une banque de tout repos? Est-ce qu'on ouvre des comptes pour ces intellectuels dividendes? Adressez-vous à côté, Monsieur le mystificateur, il y a un dispensaire pour les aliénés; sonnez fort et parlez en maître, un bon cabanon vous y attend.

Et l'agile et subtil « homme d'affaires » retournera à ses digitales numérations d'espèces et à ses cérébrales combinaisons boursières. Il volera, de nouveau, à ras de terre dans les brouillardeux territoires argentifères, habités par ces fantômes : l'Inquiétude, l'Apreté, l'Egoïsme, planant muets et cruels au-dessus de la foule grouillante des prédateurs et des victimes, avec la seule joie morne, ou la seule douleur, après la chasse, après la course, du Profit où de la Perte.

Est-ce que vraiment, comme vie, c'est là tout, et cela vaudrait-il la peine de vivre? N'est-il pas, pour l'Argent, une forme d'utilisation qui puisse le sanctifier en donnant, à qui le manie, l'éblouissement d'une belle et noble chose accomplie? Faut-il, avec Banville, crier ce rauque cri de dégoût et de désespérance :

Quittons nos lyres, Erato,
On n'entend plus que le râteau
De la roulette et de la banque.

Ne vient-il pas l'envie haletante de crier avec lui ce cri clair d'alouette et d'atmosphère :

Plus haut, plus loin, de l'air, du bleu,
Des ailes, des ailes, des ailes!

La Vie a besoin d'Idéal, et de sacrifices à l'idéal, dont les autels sont toujours dressés et attendent les offrandes. Le secret des ennuis, des souffrances, du spleen têtue en ses retours, des déceptions de ceux qui ne pensent qu'aux matériels profits est dans la non-satisfaction de cette force intime, toujours présente, qui incessamment travaille et tourmente l'organisme qui la recèle, sans obtenir le normal épanchement qu'elle exige et pour lequel, obstinée, elle se démène. Pareils à qui dédaigne ou néglige l'exercice physique, ils subissent un constant malaise, attristant leur vie et rendant inefficaces, dans la sensation et la jouissance, tout ce que cet argent, mal utilisé, leur permet d'acheter. Ils cherchent et ne trouvent pas. Ils assistent à la désagrégation de tous leurs plaisirs, à la dislocation ou à l'étalement en mare nauséuse de tous leurs programmes. Leur âme n'a pas d'appétit, leur âme digère mal : ils ont une gastrite psychique.

Le remède est dans l'alimentation de cette âme qu'ils peuvent, avec leur argent, leur passif, servile et fort argent, se procurer aussi aisément que les mets cuisinés, que les sensualités bourgeoises du rut, du ventre et de la vanité. Ils ne connaissent qu'une moitié d'eux-mêmes et c'est cette hémiplogie de leur individualité, si bellement organisée pourtant par la Nature en une prodigieuse harmonie d'élégance pour le bonheur, qui les rend mal-

heureux et les laisse malades, infirmes, blasés et découragés. Qu'ils cultivent l'immatériel du personnel mystère de leur être, qu'ils deviennent « hommes d'affaires » pour ces entreprises de l'esprit; qu'ils y risquent libéralement leurs capitaux; qu'ils emploient autant d'ingéniosité, d'ardeur, d'opiniâtreté à y réussir que dans leurs entreprises à dividendes pécuniaires; qu'ils s'acharnent à leur faire produire ces dividendes intellectuels dont la vertu, la valeur, les bienfaits, les profits commencent à apparaître, n'est-ce pas? au cours de ce discours, en leur réalité émouvante? La guérison, la paix, l'ennoblissement, la satisfaction intime, la sereinité, le sentiment divin de la dignité sont à ce prix.

Oui, financiers, Crésus, richards, millionnaires, milliardaires, titans détenteurs de fortunes mondiales, vous tous qui formez ce hiche-liffe cosmopolite et redoutable de l'Argent, que guignent pourtant, comme Enée guettait le Cyclope, les catastrophes et les représailles, et qui, ayant tout ce qui peut faire heureux, n'êtes pas heureux, il faudrait qu'on vous vit à la tête d'autres usines que vos usines ronflantes et fumantes; occupés d'autres mines que vos mines de pétrole, de phosphate, de charbon ou de cuivre ou d'or; en d'autres spéculations que vos spéculations sur les valeurs d'agiotage. L'âme, l'esprit, le Beau, l'Art sont, eux aussi, susceptibles de donner des produits en abondance, de merveilleux produits pour l'épanouissement de notre fragile et sentimentale personnalité, pour ces joies humaines, toujours fuyantes, que vous poursuivez vainement. La moitié des horizons terrestres et célestes leur appartient et c'est la moitié la plus radieuse, celle des grandes lumières et des puissants soleils. Vous n'êtes que du côté des ombres, vous n'êtes que dans la nuit, vous êtes des noctambules fourvoyés et tristes, réfléchissant à la dérision d'être si riches et d'avoir si peu de félicité.

Dividendes intellectuels! Dividendes intellectuels! Salutaire devise! Formule saine et péremptoire en sa simplicité suggestive et forte! Elle retourne brusquement la question. Elle dégage les insuffisances anciennes. Elle donne la clef et montre le chemin. Elle révèle la richesse ignorée, la richesse délaissée, la vraie, la pure, et souffle la rafraîchissante notion d'une activité enfin rationnelle et harmonique. Ce n'est pas l'Argent, ce magicien, qui est mauvais, c'est l'emploi qu'on en fait, mesquin, toujours intéressé, toujours avide, et par conséquent irritant et bête. On veut que toujours, toujours, toujours il engendre d'autre argent. On l'avilit dans une ponte odieuse, vermiforme et solitaire, où le cordon des ronds s'allonge indéfiniment en un ténia monétaire. Il faut le régénérer et le réhabiliter. Il faut lui rendre sa productivité noble et vraiment sociale. Il faut le sauver des ignobles fricotages où on le tient exilé et prisonnier comme un dieu enchaîné, comme

Samson réduit à tourner la meule chez les Philistins.

Et voilà donc pourquoi, Messieurs les heureux, ou crus tels, Messieurs les riches, Messieurs les financiers, on vous demande de mettre votre argent dans des entreprises d'Art, en vous déclarant que cet argent ne vous rapportera jamais d'argent, en vous déclarant qu'il faut même le tenir d'avance pour à jamais perdu; dans des entreprises dont la force, la vertu, l'avenir seront précisément ce sentiment incessamment proclamé et profondément ressenti, d'un désintéressement absolu; dans des entreprises dont les dividendes pécuniaires seront zéro, mais dont les dividendes intellectuels seront plus somptueux et plus féconds en jouissances que ceux de vos spéculations les plus ébouriffantes.

J.-H. ROSNY

Résurrections. Un volume de 280 pages. Librairie Plon, Paris.

Une vingtaine de tableaux rapides; des faits, mettant de la chair vivante autour d'une pensée, d'une sensation neuves, ou laissant au cerveau l'impression de l'illumination soudaine de quelque coin du domaine de l'inconscient.

Ainsi, dans les premières nouvelles, quelques formes bien modernes de la solidarité familiale: Un homme trouve dans le testament de son frère l'aveu d'une faute. Le mort abandonna jadis une fiancée pauvre pour faire un mariage riche et pour réparer son tort il laisse à l'abandonnée une somme importante; quelques papiers disent la courte histoire, banale et froide sous la plume d'un homme « dénué de romanesque ». Les lettres de la fiancée sont là aussi, « vécues, frémissantes, douloureuses, d'admirables lettres d'amour ».

« Quand j'en eus fini la lecture », écrit l'héritier, « je demeurai sous la désolation et la détresse, la frénésie de pitié, la colère de cet admirable amour gaspillé, perdu salement par un être de ma race. »

Il voudrait réparer, réparer moralement, entièrement s'il le peut. Mais dans son désir de ressusciter la vie morte de l'oubliée passe beaucoup plus qu'une ordinaire générosité et volonté de réparation. Il veut consoler la pauvre créature dont le chagrin a terni les yeux; non pas seulement parce que ses lettres l'ont ému, mais parce que quelque chose de lui était si près de l'offenseur qu'à certaines heures ils ne faisaient plus qu'un et la faute semblait coller un peu à sa peau, à lui aussi. Autour de la responsabilité personnelle s'agglutine peu à peu une responsabilité collective dont une grande partie des hommes de notre temps ont très clairement et très positivement conscience. Étrange agrandissement de ce qu'on croit être l'unité centrale, le moi, qui semble pour un temps peuplé d'autres êtres tout aussi soi que soi-même; on se sent un fragment, fragment de son propre destin, fragment de la volonté qui nous pousse en avant. La sensation de solidarité qui presque toujours eut quelque chose de mystique quand on voulait l'étendre d'un bond à l'humanité tout entière, reprend pour nous sa réalité absolue quand nous la rencontrons dans ces sentiments qui relient de petits groupes humains. Presque tous nous sommes en mesure d'en être conscients dans les liens du sang; quelques-uns en connaissent la force quand elle rassemble des cerveaux, des parties de cerveau, des âmes; mais ceux qui,

comme les Rosny, font toucher le côté irrésistible et sensationnel de ces multiplications du moi apportent une pierre à l'édifice de la fraternité humaine qui se bâtit de petites fraternités ajoutées les unes aux autres, se fondant peu à peu les unes dans les autres.

Dans *Compensations* la solidarité des différentes générations est marquée d'un trait de vie.

Un homme rencontre la femme qui lui inspire « cet amour absolu résultant d'une conjonction plus rare que les éclipses complètes »; elle est à la veille d'en épouser un autre! Il voyage, il se marie sans l'oublier, menant intérieurement la vie anémique de ceux qui ne peuvent plus jouir fortement de rien, jusqu'au jour où son fils aime la fille de cette femme qui eût dû être la sienne. Les races sont reliées. « Délices incomparables », écrit-il, « d'avoir d'eux ce fruit de mon sang que je n'avais pu avoir d'Elle; voir de leur union germer des êtres qui seraient les petits-enfants d'Hélène et mes propres enfants. » A cette pensée, « il se transpose tout entier dans son fils ». « J'aimais comme lui, mais pour lui et moi ensemble », dit-il.

De loin, il assiste à l'aveu d'amour des jeunes gens. « Ils étaient mon Destin, la Vie jeune, la réparation encore possible... j'étouffais, j'avais une fièvre ardente. Quand il se pencha, quand il parla bas, je sentis que je parlais d'amour pour la première fois de ma vie, que je faisais l'aveu que je n'avais pu faire. Quand elle rougit, c'est Hélène qui rougissait; et quand elle pâlit et se mit à répondre avec tremblement, oh! ce fut la réponse et le tremblement que j'avais été sur le point de voir et d'entendre, il y a plus de vingt-deux ans!... Et j'eus le contentement et l'amour qui m'avaient manqué comme la source au désert, je fus l'aimé de la morte adorable. »

A-t-on jamais aussi intimement donné l'impression de l'unité qui peut relier deux générations, a-t-on aussi bien préparé pour nos heures de rêve de petites étincelles qui vont des morts aux vivants, — de quelques morts à quelques vivants, — rendant possibles, prochaines, faciles, les conceptions et les sensations de tous les morts unis à tous les vivants.

Et ce malandrin se battant jusqu'au sang, jusqu'à la défiguration complète, pour une fille, qui accepte « le rude baiser de la victoire, le baiser de sang et de boue, le contact des joues sanglantes et des paupières hideusement enflées... », tout comme « la dame au grand hennin, l'altière moyen-âgeuse prenait le baiser du lourd chevalier aux mains de tuerie et à la face de boucher ». Sentez-vous ces deux siècles qui se rapprochent, et la seule transposition de milieu qu'a subi leur commune rudesse, encore si imprégnée du brutal instinct de la lutte, de la sélection à main armée, visible, tangible sous toutes les couches de douceur dont on a badigeonné nos mouvements?

Dans la *Mangeuse d'hommes*, de l'ordinaire et banale chasse au tigre tant de fois contée, Rosny encore une fois élargit le sens. La bravoure fanfaronne du tueur devient le besoin d'humilier la race si longtemps toute-puissante du fauve. Il voit la tigresse tenir un homme entre ses griffes, le laisser échapper, le ressaisir, lui donner plusieurs fois la terre et l'espoir: « Elle joue, la damnée brute! » « Des ténèbres étaient sur son âme. Il vit grandir, dans une apothéose lugubre, la bête qui, en notre ère encore, domine l'antique Hindoustan qui, plus que dévoratrice de l'homme, ose s'en amuser comme d'une bestiole.

« Dans l'épouvante du moment, il entrevit, par quelques forces subtilement déplacées, par un peu plus de ruse encore,

jointe à la terrifiante vitesse et à la musculature des tigres, par un rien d'esprit d'association, que le règne du félin eût été possible. En même temps monta en lui un esprit de vengeance... » Son fusil brise les pattes de la tigresse, qu'il n'a pas voulu tuer afin qu'elle *sentit* son pouvoir, et il l'emmène captive. « La bête gémit, débilitée par la souffrance, et les Hindous crurent que dans sa substance obscure, dans sa cervelle étroite et féroce elle reconnaissait la suprématie de l'homme. » Jusqu'au fond de nous-mêmes, et cette fois d'une façon consciente, nous sentons s'agiter les instincts primordiaux de terreur et de domination qui remuaient toute notre race et qui lui donnèrent ses premières fraternités, ses dieux et le trésor immense de ses Ruses contre l'ennemi qu'on appelle Sciences.

Une série d'observations faites en Angleterre et le *Décat amoureux* sont d'un sarcasme profond, sanglant, triste, où l'on soupçonne toujours cet éternel point d'interrogation du penseur devant des faits déconcertants et pourtant universels, saisis en quelqu'une de leurs plus grotesques manifestations.

Il est plus que vraisemblable que ce sous-genre de l'espèce humaine, à tête de moulin à vent, qu'on appelle le lecteur ordinaire, confonde ces courtes histoires avec les « nouvelles » dont sont remplis les journaux à feuillets. Rosny peint ce qu'il voit avec une si naturelle simplicité, une absence si fière de recherche, si peu de préparation des « effets » que le public s'y trompe. On ne lui hurle pas qu'il y a là quelque chose. Aucun agrandissement emporté et vibrant ne vient réveiller le sauvage qui dort en lui, et le public ne sait pas deviner l'herbe fine et saine dont il pourrait se repaître quand on ne la lui frotte pas sous le nez. La grande masse des hommes à l'heure présente est lasse du beau travail de démolition auquel elle s'emploie depuis si longtemps.

Elle aime les reconstructeurs, les affirmateurs, — mais elle les veut forts, et quand ils ne sont pas audacieux ou sauvages elle les croit timides, et passe outre. Les Rosny sont des affirmateurs; ils appartiennent décidément, courageusement, à cette petite armée qui va toujours croissant, d'esprits qui veulent apporter *quelque chose* à cette masse affamée, en quête de choses positives à se mettre sous la dent. L'intensité, qui moule la pensée dans une forme d'art spontané, la férocité des affamés se communiquera sûrement, quelque jour, tout entière à eux.

Alors ils seront compris. Les fraternités qu'ils entrevoient étincelleront. Dans le grand atelier rempli de décombres où nous travaillons tous, on ne verra plus seulement quelques pierres paisiblement rejointes avec un ciment nouveau par des mains qui se cachent, on verra le maçon se dresser de toute sa hauteur, unissant tant de bons matériaux épars et se démenant. Alors seulement la masse applaudira, comme elle est forcée d'applaudir tous ceux qu'elle voit travailler à quelque reconstruction, si minime qu'elle soit. Elle les aime; elle sait qu'une cohésion plus grande qu'eux tous peut, en un jour, comme en le temps que dure un soleil, donner un sens à ces partiels et patients essais d'union.

Les Lauréats des Prix de Rome.

On lisait cette semaine dans les journaux fait-diveristes :

« Un grand cortège aux lumières a célébré, lundi soir, à Molenbeek, le triomphe de M. Martin Lunssens, premier prix de Rome pour la musique. Une cinquantaine de sociétés y ont pris

part avec transparents, cartels et drapeaux, éclairés de feux de Bengale. Le défilé a duré une demi-heure. Devant la demeure du lauréat, qui a paru sur le seuil de sa porte en compagnie de son père, les manifestants se sont arrêtés et le musicien et son père ont pris place dans un landau. Le cortège s'est rendu à la maison communale au milieu d'une foule formidable qui acclamait le lauréat avec enthousiasme. M. Hollevoet, bourgmestre, entouré de son collègue au complet et du Conseil communal, a remis à M. Lunssens une médaille d'or massif de grand module. Puis M. Clempoel, président du Comité et président du Cercle royal Grétry, lui a remis, au nom de la Fédération des sociétés de la commune, un encrier de vieux bronze, œuvre du sculpteur De Wever. »

!!!

D'où procède cette étonnante, cette abracadabrante coutume de faire aux jeunes gens qui obtiennent la victoire, en général assez ridicule, et désormais fort démodée, dont la palme porte le nom suranné et grandiloque de « Prix de Rome », des ovations analogues au Triomphe romain, décerné à Scipion revenant du sac de Carthage ou à Jules César conquérant des Gaules et vainqueur de Vereingétorix; victoire d'autant plus puérite que trop souvent ces futurs grands hommes font une horrible banqueroute à la Destinée?

Il y a là-dedans probablement plus de mysticisme qu'on ne pense. La foule instinctive célèbre-t-elle le bonhomme ou l'Idée dont le bonhomme est le passager et insuffisant support? Cette Idée, fort belle et presque divine, c'est l'Espoir uni à la Jeunesse, l'espérance d'un grand avenir fécond en grandes choses, ayant devant lui le Temps pour accomplir, et servi par les forces, l'énergie, l'enthousiasme, la confiance qui semblent l'apanage de ceux qui entrent dans la vie par une première action empreinte de beauté et de promesses. Un tel ensemble, un tel concours de ces fluides psychiques, mystérieux et séduisants, explique l'élan populaire, l'entraînement, le besoin d'acclamer, de s'épancher en grandes manifestations, car où trouver un plus éblouissant bouquet de fleurs d'âmes épanouies et magnifiques.

Le triomphateur, ce n'est donc pas Toi, adolescent, et le fait glorifié ce n'est pas ta cantate. Tiens-toi tranquille et sois modeste. Toi seul devrais être soucieux et triste au milieu de ces fanfares, de ces harangues et de ces feux de Bengale, dans ton landau bourgeois à côté de ton père qui t'en pourrait conter sur les déceptions de la vie s'il n'était pas ébloui par sa paternité facile à aveugler. Tiens-toi tranquille et sois modeste, car toutes ces divinités mystiques qui volent autour de toi et t'éventent de leurs grandes ailes caressantes, l'Espérance, la Jeunesse, la Beauté, l'Énergie, la Force, la Réussite, les Victoires, sont versatiles et trahissantes : elles te quitteront comme les papillons, voltigeant autour d'une fleur, quittent la fleur pour une autre fleur. Oui, oui, tiens-toi tranquille, éphèbe que l'orgueil de cette cérémonie départementale gonfle encore, et sois modeste. Crains de n'avoir été en tout cela que l'âne portant des reliques.

Les sujets imposés aux concours de Rome, par A. HENNEBICQ, membre de l'Académie royale de Belgique (classe des beaux-arts).

Eh! quoi! voici les prêtres eux-mêmes qui blasphèment le sanctuaire, les vieux rites et les cérémonies traditionnelles! Lisez ces excellentes paroles d'un académicien orthodoxe que les sirènes entraînent vers les gouffres enchantés du neuf :

« Je me permets d'attirer l'attention de la Classe sur un point essentiel dans la réforme des concours de Rome.

Dans une des séances préparatoires du jury des concours de Rome, auxquelles j'assistais, il avait été proposé de donner des sujets plus généraux, afin de laisser aux jeunes artistes plus de liberté dans la conception de leur sujet.

Il est nécessaire, dans l'intérêt de ces concours, de rajeunir leurs tendances et leur art.

Le concours de Rome ne peut être qu'une occasion de permettre aux natures d'artistes d'épanouir leurs personnalités; là devrait s'arrêter leur mission. Il n'en est malheureusement pas ainsi. On prolonge, par un déplorable système, les procédés de l'école dans le domaine supérieur des libres activités; on leur impose un sujet.

Il est indispensable de porter, dans une juste et opportune mesure, remède à cette situation. Le seul moyen, c'est de choisir des sujets d'une généralité si grande, qu'ils ne constituent plus une entrave au libre développement de l'artiste. Si l'on se bornait par exemple à donner : la Douleur, le Désespoir, la Ruine, l'Ensevelissement, comme sujets, nul doute que chacun des concurrents, choisissant l'époque, le lieu et les circonstances qui répondent à son tempérament, ne puisse ainsi faire une œuvre qui ne soit la pleine expression de son sentiment personnel. Ainsi se trouverait en grande partie écarté le despotisme du sujet.

Ce despotisme est actuellement d'autant plus importun pour les concurrents, qu'on se restreint à prendre des sujets dans la Bible, la Grèce ou Rome.

La Grèce et Rome ne forment plus qu'une époque admirable au milieu des chefs-d'œuvre de tous les temps. C'est de l'ensemble même de ceux-ci que se dégage le sens de l'Art.

L'Art subit à notre époque une transformation. Des tendances nouvelles apparaissent. Il est évident qu'il faut permettre aux concurrents qui s'en réclament de pouvoir exprimer librement la tendance qui leur plait. Nous n'avons pas à combattre dans les concours l'opportunité de certaines écoles, mais seulement à les apprécier à ce point de vue vraiment classique et supérieur du sentiment de l'Art. Les anciens n'ont obéi qu'aux impulsions de leur tempérament. Les jeunes artistes d'aujourd'hui font de même, mais vivant dans une autre société, à une autre époque, leur interprétation en diffère par un autre sentiment de la nature.

Ce sentiment peut leur inspirer des chefs-d'œuvre comme celui d'où sortaient les chefs-d'œuvre des anciens. L'Art de toutes les époques, l'Art de toutes les écoles a un droit égal à notre respect. Comme ses aînés, l'Art contemporain a ses raisons d'être et son mérite. Tâchons, en nous efforçant de mettre en pratique dans l'institution des concours de Rome ces idées de tolérance envers la jeunesse, et en leur rendant la vie qu'ils ont perdue, d'être des hommes de notre temps. »

LA MUSIQUE POUR TOUS

Il faudrait qu'au moins en musique TOUT LE MONDE parlât la même langue et comprît les mêmes signes. C'est ce que ne comprennent pas, ni l'auteur de la musique modale, M. Guyot, qui prêche une simplification des signes musicaux applicable seulement à quelques chants annotés selon sa méthode, ni M. Tinelli qui applique la méthode modale dans son Ecole des chantres et qui la proserit dans son Ecole de musique. Les chantres n'ont pas

besoin d'en savoir davantage, pense-t-il, et pourvu qu'on sache chanter et lire un certain nombre restreint de choses simples, qu'importe si le domaine entier de la musique soit fermé? Pour les chantres, c'est leur affaire. Ils peuvent choisir. Mais les enfants des écoles! Ils apprendront à lire les chants populaires, qui auront été notés suivant la méthode modale, et plus tard s'ils veulent faire partie d'une société chorale, d'une fanfare, ils ne connaîtront aucun des signes musicaux employés dans les sociétés où ils entreront! Les peines qu'ils se seront données seront perdues, car l'immense trésor de la musique ancienne et moderne ne peut être transposé dans la langue simpliste de la méthode modale. Voyez-vous la musique, qui devrait unir tous ceux qui l'aiment, se partager en *musique des petits*, des ouvriers qu'on cantonne, qu'on enferme dans un domaine étroit, et en *musique de ceux qui ont bien le temps!*

On cherche depuis longtemps à faciliter l'étude de la musique et cette année Camille Seghin, dans une *Méthode* adoptée par la Ville de Bruxelles, a formulé en termes clairs la façon très simple d'enseigner les premiers éléments musicaux aux enfants. C'est la musique rationnelle, tonale, la musique de tous les temps et de tous les tons, inculquée peu à peu par tous les moyens qu'ont pu rassembler l'observation et l'expérience d'un professeur passionnément épris des choses et des natures simples.

Au moment où les moyens d'apprendre à lire la musique se renouvellent comme se sont renouvelés les moyens d'apprendre à lire la lettre imprimée, à quoi bon introniser en notre pays des simplifications factices comme celles de M. Guyot, qui ne tendent rien moins qu'à faire deux classes, deux castes de musiciens qui ne pourront jamais comprendre les mêmes signes. A quoi bon apprendre à lire les enseignes de tout un village par un procédé qui ne permet pas de lire d'autres enseignes ni tout le trésor de livres de l'humanité?

PAUL GILSON

Dans sa série : *Ceux de demain*, le *Guide musical* donne ce portrait-interview d'un de nos compositeurs les plus en vue :

Contraste frappant entre l'homme et l'œuvre. Un mince garçon indécis, parlant peu, riant moins, toujours ailleurs. Réfléchissant? Sans doute, mais il ne nous fait point part de ses réflexions. Plutôt long que grand, il s'avance la tête inclinée de côté souvent, l'œil un peu noyé dans les brides des paupières. Ironique? Peut-être, car il garde pour lui ses traits topiques. Bref, on ne peut rien savoir, on ne peut fixer par une ligne caractéristique l'aspect fuyant, insaisissable de cet étrange artiste.

Dans l'estaminet bruxellois où nous dégustons de la bière *geuze-lambic* d'une marque historique (le profane que je suis éprouve la sensation d'avaler des vilebrequins), essai d'interview auquel le compositeur oppose une force fabuleuse d'inertie. Cette bière (oserais-je dire qu'elle est son violon d'Ingres?) ne délire pas les langues, elle accentue la contemplation.

Allons, essayons les réactifs; et plusieurs sujets sont effleurés. Peine inutile. Cependant, il est à retenir que ce silence couve des idées bien arrêtées; car, à certaines tentatives pour deviner si Gilson est un respectueux, si des clichés dévots aux hommes et aux œuvres consacrés sont de mise avec lui, il vous a, dans les yeux clairs, de ces regards froids et commentateurs, comme quoi il se soucie... parfaitement de ceci ou de cela. Est-il un timide, un taciturne ou un concentré méprisant?

Ne serait-il pas en droit, celui qui ne connaîtrait que la personne de Paul Gilson, de s'attendre à un œuvre musical vague, ténébreux, d'enfancement pénible, d'expression tourmentée?

Ne serait-ce pas logique?

Et sa Muse est simple et forte, vermeille et souple. Nul plus que Gilson ne fut moderne avec autant de naturel, savant avec autant de désinvolture. Cet irrésolu nébuleux dompte le bronze pur avec une maîtrise calme, ce jeune homme de trente ans a la plume experte d'un routier.

Et quelle nature musicale fleurie, sereine; quelle facilité étonnante de savoir être simple sans afféterie! Se souvient-on de ces phrases mélodiques aux contours aisés et amples, d'un souffle égal, atteignant sans peine au paroxysme expressif? Cette harmonie large, pleine et pourtant sertie finement, mosaïque sans heurts. Et surtout, cette orchestration innée, cette faculté merveilleuse de colorier la pensée musicale dès qu'elle se présente à son esprit, de l'estamper en sa forme définitive.

O cet équilibre heureux des sonorités dans la *Symphonie de la Mer*, ces accords miroitants, ces timbres clairs, mélangés sans se ternir!

Voilà certes un beau musicien, ayant produit beaucoup et armé solidement pour le voyage vers la gloire.

Que le pli de son front s'aggrave, et, demain, nous aurons un grand maître!

M. R.

OEUVRES PRINCIPALES DE PAUL GILSON.

Soli, chœurs et orchestre : *Sinai* (qui lui valut le prix de Rome en 1889), les *Suppliantes*, *Daphné*, le *Démon* et *Francesca da Rimini*.

Orchestre seul : *Rapsodie*, *Danses écossaises*, *Andante et Scherzo sur un thème brabançon*, *Suite pastorale*, *Marche inaugurale*, *Fantaisie-Scherzo*, *Fantaisie sur des Thèmes canadiens*, musique de scène pour la *Princesse Maleine*, la *Mer*, poème symphonique.

Un oratorio : *David*; une *Élégie* pour quatuor d'archets; *Humoresque* pour instruments à vent, une *Pièce* pour sept flûtes, une autre pour quatre cors, une fantaisie pour la famille des tuben, quantité de mélodies, etc., etc.

Concert Breitkopf et Härtel.

La saison musicale s'est ouverte — disons entr'ouverte — à Bruxelles samedi dernier par un petit concert de solistes engagés par la maison d'édition Breitkopf et Härtel : MM. Ben Davies, ténor, et Tivadar Nachéz, violoniste, M^{lle} Mary Wurm, pianiste, tous trois de Londres, d'après le programme, et en tournée de concerts sous les auspices de l'*Impresa Cavour*.

Tivadar Nachéz? Ce nom évoque bien plus les steppes de la Puzta, les brandebourgs et les éperons des Tziganes, que les brouillards britanniques. Il figure, croyons-nous, sur la couverture d'innombrables *czardas* publiés à Pesth, si bien que nous nous figurions un Nachéz hirsute, au jeu déhanché, aux coups d'archet pittoresques, menant de la voix et du geste un petit orchestre sauvage, cabré en d'impétueuses marches de Racoczy...

L'apparition d'un violoniste correct, sanglé dans un habit de coupe impeccable sur lequel scintille une brochette de décorations, a trompé notre attente. Et le talent sage, apaisé de l'artiste nous a, de même, surpris. M. Tivadar Nachéz a joué sans grand éclat

du Vieuxtemps, du Max Bruch. Son interprétation de la sonate en *sol mineur* de Bach est si éloignée de celles que nous en ont données la plupart des violonistes qu'elle a inspiré aux auditeurs un vif désir d'entendre l'artiste dans une œuvre plus conforme à son tempérament et à ses aptitudes. C'est en jouant une *Rhapsodie hongroise* de sa composition que l'artiste s'est enfin révélé et qu'il a obtenu son vrai succès.

M. Ben Davies possède une jolie voix, un peu gutturale comme toutes les voix anglaises, mais d'un timbre agréable. Il a chanté en diverses langues, passant avec la plus grande aisance « du grave au doux, du plaisant au sévère » et mêlant, dans une macédoine qui a été goûtée des pensionnats anglais qui occupaient la salle, Haendel, Chaminade, Gounod et Frédéric Clay.

La pianiste, M^{lle} Mary Wurm, s'est prodiguée en accompagnant ses partenaires et en occupant l'attention du public pendant qu'ils reprenaient haleine dans la salle d'accord.

Memento des Expositions

BRUGES. — XVIII^e salon d'hiver du *Cercle artistique brugeois* (réservé aux artistes invités). 8 décembre 1895-février 1896. Envois : 29 octobre-28 novembre. Trois œuvres au maximum. Transport gratuit. Renseignements : M. G. Claeys, président de la Commission.

MONS. — Exposition de la *Société des Beaux-Arts*. Mai 1896. Renseignements : M. Léon Losseau, secrétaire, rue de Nimy.

NANCY. — Société lorraine des Amis des Arts. 27 octobre-1^{er} décembre. Renseignements : M. Adam, président de la Société des Amis des Arts, rue Victor Hugo, 27, Nancy.

NANTES. — Société des Amis des Arts. 1^{er} février-15 mars 1896. Limitée aux invités et aux membres de la Société. Gratuité de transport. Dépôt à Paris chez M. Toussaint, 13, rue du Dragon, du 3 au 10 janvier. Envois directs avant le 8 janvier à l'Exposition, rue Lekain, 10, Nantes. Notices avant le 4 janvier. Commission sur les ventes : 10 %. Secrétaire général : M. Des Camps de Lalanne.

PETITE CHRONIQUE

L'Exposition des anciens élèves de l'atelier Portaels qui aura lieu cet hiver à la Maison d'Art de la Toison d'or s'annonce comme devant offrir un ensemble de haut intérêt. Indépendamment d'une partie rétrospective qui comprendra un choix d'œuvres des artistes décédés : Agneessens, Pierre Oyens, T'Schaggeny, Coppieters, Charles Lefèvre, Ravez et de Portaels lui-même, le Salon se composera d'œuvres de MM. Wauters, Cormon, Van der Stappen, Verheyden, David Oyens, Van der Hecht, Van Hammée, Verdeyen, Meerts, Frédéric, Van Gelder, Impens, Emile Charlet, Mayné, Licot et Van Humbeeck.

COMITÉ ALFRED WERWÉE. — Le Comité, dans sa dernière séance, a été définitivement constitué comme suit : MM. Alfred Stevens, président; Ch. Cardon, Omer Dierickx, Dutocq, Hèle, Camille Lemonnier, E. Marlier, C. Marlier, Constantin Neunier, Edmond Picard, Félicien Rops, Eug. Smits, Art. Vanden Nest, Ch. Vanderstappen, Vimenet, membres; William Picard, trésorier; Ernest Vannock, secrétaire.

Comité de la Presse : MM. Ch. Tardieu, Gust. Lagye, Théo Hannon, Ach. Chainaye, Lucien Solvay, Systemans et Verliant.

Le Comité a reçu environ une centaine de lettres de possesseurs d'œuvres d'Alfred Verwée. Il remercie les amateurs qui ont ainsi répondu à sa circulaire. Mais comme assurément cette correspondance n'épuise pas la série des tableaux du Maître, il croit utile de renouveler sa demande.

En conséquence, le Comité prie instamment quiconque possède un tableau, un dessin, une aquarelle, une esquisse ou une ébauche du Maître, de l'indiquer dans le plus bref délai possible à M. Ernest Van Neck, secrétaire du Comité, 27, rue de la Fontaine, à Bruxelles, avec les renseignements suivants :

Dimensions dans le cadre, — sujet, — si l'œuvre est signée ou non, — si elle est datée, — les indications intéressantes sur son origine achetée à l'artiste, ou à un intermédiaire, ou en vente publique, et quand.

Adresse complète du propriétaire ou détenteur.

Le Comité se propose de déléguer ses membres pour aller voir l'œuvre sur place.

L'État vient d'acquérir, pour le Musée de Bruxelles, le tableau d'Alfred Stevens, intitulé *L'Atelier du peintre De Knyff*, actuellement exposé au Salon de Gand.

Le ministre des Beaux-Arts a également décidé, dit-on, l'acquisition des tableaux suivants : *Les Cordiers*, effet de neige de Baertsoen; les *Portraits de financiers*, de Kroyer; *L'Automne*, de Tholen; la *Chapelle en Campine*, de Verheyden; les *Vêpres à Sainte-Gudule*, de Vanden Eeden; le *Canal à Gand*, de Willaert, et le *Bain*, de Zorn.

Pour la sculpture, M. Constantin Meunier a reçu la commande du *Pardon de l'Enfant prodigue* en bronze.

Au début de novembre aura lieu, sous la direction du libraire-expert Deman, la vente des livres provenant de la bibliothèque de M. G. Eckhoud. Le catalogue, qui note des ouvrages littéraires et artistiques rares et de haut goût, paraît faire entrevoir, sur plusieurs d'entre eux, certaines dédicaces curieusement documentaires.

Le résultat du concours de Rome, pour la peinture, a été proclamé lundi dernier à Anvers.

C'est M. Jean Delville, de Louvain, élève de l'Académie des beaux-arts de Bruxelles, qui a été nommé lauréat. Le deuxième prix est échu à M. Van Biesbroeck, élève de l'Académie des beaux-arts de Gand. M. Émile Gloors, élève de l'Académie d'Anvers, a été classé troisième.

Le sujet imposé était : *Le Christ glorifié par les enfants*.

LES DESSOUS D'UN CONCOURS DE ROME. — Une anecdote à propos du dernier concours de Rome. On s' imagine les répugnances qui ont dû être vaincues pour que le prix fût attribué à Delville. Il règne en effet dans tous ces jurys une telle étroitesse d'esprit que l'esprit de clocher fait encore la base de leurs décisions. Il est entendu par exemple que les membres anversoïses ne peuvent donner le prix qu'à un Anversoïse, n'eût-il aucun talent. C'est ce qui est arrivé. Au début de la délibération, ces messieurs s'occupèrent exclusivement à rechercher l'origine des tableaux. Deux d'entre eux, MM. Ooms et Max Rooses, Anversoïses, prirent le tableau du Gantois Van Biesbroeck pour une œuvre anversoïse et s'efforcèrent d'entraîner le jury. La majorité était obtenue et on allait voter quand ils s'aperçurent que c'était le tableau voisin qui était anversoïse et avec un bel ensemble ils changèrent d'avis. Ce déplacement de voix rendit courage aux partisans de Delville et après

un ballottage, les Anversoïses restant seuls de leur avis, il l'emporta sur Van Biesbroeck.

Tel est le niveau intellectuel des discussions de ces messieurs, et les hasards grâce auxquels a été obtenu un résultat dont ceux-là mêmes qui y ont fait la plus mesquine opposition se laisseront féliciter.

Dans ce soir d'octobre aux ciels piqués de lueurs, au milieu de la Grand'Place, blême de clarté électrique, se dresse depuis quelques jours sur le ciel transparent une silhouette d'audace et d'étrangeté. C'est la flèche de l'hôtel de ville enchevêtrée d'échafaudages. Les poutres, les étais, les solives accrochés dans un singulier désordre se hérissent et mordent de leurs dents noires la luminosité phosphorescente des astres. C'est un spectacle d'une merveilleuse beauté. Rien des architectures académiques, une fantaisie accidentelle a travesti l'édifice. C'est oriental et beau comme une pagode siamoise ou cambodgienne. Mais ce hasard admirable reste comme inutile pour les passants indifférents. Il importait que l'attention y fut attirée. De plus pour les constructeurs d'art elle révèle la possibilité, par un entrecroisement de solives et poutrelles ornées et forgées, de construire des tours incomparablement aériennes, plus fines et plus audacieuses encore que les cathédrales gothiques et trouées de tous côtés par les vents et les clartés du ciel.

La maison Schott frères nous prie d'annoncer que des trois concerts qu'elle se proposait de donner, un seul aura lieu : celui de M^{lle} Chaminade qui reste fixé au samedi 16 novembre et pour lequel viennent d'être engagés M^{me} Ronchini, cantatrice, et M. J. Smit, violoniste, professeur au Conservatoire de Gand.

La musique ne chômera pas cet hiver, à Bruxelles, dit l'*Indépendance*. Il n'est bruit, depuis quelques jours, dans le monde musical, que de la fondation d'une nouvelle société de concerts symphoniques, qui donnerait quatre matinées d'orchestre dans la salle du Cirque, aménagée à cet effet avec l'autorisation de la Ville.

Ces concerts auraient lieu sous la direction de M. Eugène Ysaye, qui, à l'exemple de Spohr, de Vieuxtemps et de Joachim, a la noble ambition de cumuler la virtuosité de l'archet avec celle du bâton de commandement. On se rappellera qu'il y a deux ans M. Ysaye s'est déjà révélé chef d'orchestre aux concerts du Waux-Hall, où il dirigea quelques concerts extraordinaires. On dit aussi qu'outre les quatre concerts symphoniques qu'il dirigera, M. Eugène Ysaye donnera, avec son quatuor, quatre séances de musique de chambre à la *Maison d'Art*.

Nous aurions ainsi, outre les concerts populaires et les concerts du Conservatoire, les Nouveaux-Concerts dirigés par M. Franz Servais et les concerts symphoniques de M. Eugène Ysaye.

Les amateurs de musique n'auront vraiment pas à se plaindre.

Le *Conservatoire Africain* organise, pour le 16 novembre prochain, une représentation au Théâtre de la Monnaie, au bénéfice des Crèches qu'il patronne. On donnera la *Navarraise*, le *Maître de Chapelle* et *Sylvia*. Prix des places ordinaire.

Le peintre Maximilien Luce a réuni quelques-unes de ses études et les expose à Paris jusqu'au 5 novembre, passage des Princes, à la *Petite Revue documentaire*.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

JUDIC. — REPRISE DE « LOHENGRIN ». — LE CAVEAU VERVIÉTOIS. — THÉÂTRE MOLIÈRE. *Margot*. — LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. *Le Théâtre de l'Œuvre* et « *Venise sauvée* ». — A PROPOS DU RENOUVEAU AU THÉÂTRE. A M. *Joseph Caraguel*. — EXPOSITION MAXIMILIEN LUCE. — LA GRAVURE SUR BOIS. — CONCOURS DE L'ACADÉMIE. — PETITE CHRONIQUE.

JUDIC

Certes, ce n'est pas un considérable événement que Judic venant jouer-chanter, au Théâtre du Parc, la *Femme à Papa* de Billaud (pas Millaud qui fut intime ami de la divette, ce qui valut à celle-ci le sobriquet triomphal de Vénus de Millaud) et Hennequin, le créateur de la pièce-à-portes, naturelle évolution de la pièce-à-tiroirs; ou *Divorçons*, ou *Lili*, ou toute autre funambulose remplaçant le goût par le ragoût pour aboutir au dégoût.

Dans une salle surchauffée, où l'on n'était admis qu'à des prix surtaxés, au milieu des relents de camphre et de naphthaline exhalés par des fourrures trop récemment revenues de leur pension d'été chez les pelletiers, M^{me} Anna Judica exhibé ses beaux yeux inaltérables, ténébreux, caressants et doux, sa grâce cruellement épaissie et sa voix tristement amincie, dans des rôles sveltes où

elle se mouvait comme une ourse avenante (bien léchée assurément) dansant la pavane. Car elle aussi ne parvient pas à réparer des ans l'irréparable outrage, et, pour des motifs que nous n'avons pas à pénétrer (matérielles nécessités ou soit inextinguible de bravos) recommence l'odyssée de la vieille Déjazet s'accrochant désespérément à la rampe.

C'est dur d'écrire cela, je le sais, et le chevalier français qui, aussi bien que le compagnon de saint Antoine, sommeille en chacun de nous, en souffre. Mais le théâtre est un service public, non un outil à galanterie, et de même qu'un homme politique est mal venu à exiger la gratitude de ses électeurs et à leur présenter facture de son mandat, les comédiens éreintés n'ont pas à compter sur l'indulgente reconnaissance de leurs spectateurs. L'Art avant tout, et, pour le service de l'Art, de bonnes équipes vaillantes, jeunes, novatrices, voilà ce qu'il faut. Il y a une mise à la retraite pour les vieux généraux et les vieux magistrats : il en faut une pour les vieux acteurs et les vieilles actrices. Voilà !

Je sais bien que la presse, « cet arbitre du goût », a généralement trouvé que la sémillante et gracieuse prima-donna de jadis était encore « ravissante » quoique quinquagénaire et pouvait, sans anachronisme de fraîcheur et pléonasme d'embonpoint, jouer les fillettes et les innocentes. La presse nous permettra de ne point partager son indulgence et de détourner notre public

d'admiration et de tolérances ridicules. Assurément on retrouve dans les dits, chants et gestes de l'actuelle M^{me} Judic des échos et souvenirs de ses talents charmants d'autrefois, mais ses présents accents les rappellent comme le phonographe la voix humaine : en évincés.

Notre public a droit désormais à ce qu'on lui évite les mystifications. Il a subi, malgré tous les mauvais conseils des quotidiens, courtisans par état des directions théâtrales et des personnalités artistiques en vue, une éducation sérieuse et impartiale, dont les bons effets se font puissamment sentir. Il est hors tutelle et il ne faut pas que messieurs les chroniqueurs la lui fassent encore à la tomate. Il sait remettre les choses au point et on l'a bien vu, entre autres, à la représentation de début de cette extraordinaire tournée où la *Femme à Papa* s'est montrée entourée de médiocrités plastiques et scéniques destinées à ne pas écraser ses talents fléchissants. Une claque, habilement dispersée, fonctionnait suivant un bon dressage et essayait (parfois avec succès grâce à la bonne volonté du machiniste) de faire remonter le rideau ; des bouquets de chrysanthèmes défilèrent à un moment en un nombre trop considérable et en un ordre trop bien réglé pour qu'on ne soupçonnât pas l'administration d'en avoir fixé la série et d'en avoir payé les frais. Rien n'y fit : l'allumage rata et le public demeura d'un calme morne et indifférent qui fut « une grande leçon ». Ainsi au moins s'exprima un parent de M. Prudhomme qui me fit l'honneur de m'adresser la parole à la sortie.

Nous sommes menacés de voir se renouveler ces injustifiables agressions au public dans le courant de cet hiver. N'annonce-t-on pas que la Patti va, à son tour, nous rendre juges de la façon dont elle se défend contre les impolitesses de l'homme à la faux, de ce malotru de Saturne qui va, va, va, en renversant toutes les bouteilles d'eau de Jouvence dont les divinités de théâtre garnissent les tablettes de marbre de leurs cabinets de toilette, j'allais dire de leurs ateliers de réparations. Il faut empêcher cela, dans l'intérêt de ces dames et dans celui de l'Art. Il importe de ne pas se survivre et de ne pas nous épouvanter par des apparitions de revenants et de fantômes. L'Art n'a jamais eu un goût plus vif qu'aujourd'hui pour le neuf et le frais. Un jour ou l'autre, si on continue à abuser de la complaisance de nos auditoires, ils pourraient bien se souvenir que les pommes cuites n'ont pas disparu de la terre et que nos ancêtres en faisaient un usage qui pour brutal qu'il fût n'en était pas moins fort efficace.

Vieilles pièces, comédiens fanés, rentrez dans les coulisses et jouissez en des lieux discrets de vos gloires passées ; sinon on vous enverra au diable. C'est se ficher de nous que de nous imposer vos exhumations, où il semble qu'on nous fait assister au débandelette-

ment des momies : poussière, parfums rances, étoffes déteintes, visages ridés. Puis cela vexé de se conduire envers nous comme si le présent était tellement stérile, qu'il faut recourir à M. Hennequin, à M. Billaud, à leurs antiques interprètes, et à tutti quanti pour nous émouvoir. C'est détourner notre goût ardent pour l'art de ses véritables satisfactions : celles-ci doivent être modernes, vivantes, vraies ; les fantoches, les calembredaines, les pasquinades commencent à nous faire horreur. Qu'on remise tout cela, œuvres et personnel, et passons, sapristi, à d'autres numéros !

REPRISE DE LOHENGRIN

A Cologne, en un théâtre provincial à peine coté, nous assistâmes le mois dernier à une représentation de *Lohengrin*. Malgré l'insuffisance des chanteurs et les drôleries d'une mise en scène rudimentaire, — la sonnerie de la fanfare d'Henri l'Oiseleur par quatre cornets à pistons n'en était pas le moindre élément comique, — il y avait parmi les interprètes, depuis le chevalier au cygne jusqu'au plus humble choriste, une telle conviction, une si belle ardeur, un si évident désir de contribuer à la fidèle restitution d'un chef-d'œuvre, que la détresse d'Elsa provoquait parmi les auditeurs attentifs et recueillis une émotion réelle. Le sens intime du drame se dégageait nettement de cet ensemble de bonnes volontés ardemment unies et la pensée du maître souffrait peu, somme toute, de la médiocrité des voix.

La reprise que nous donna cette semaine de *Lohengrin* le Théâtre de la Monnaie, nous laisse une impression tout autre, et la comparaison n'est pas en faveur de notre « première scène ». Avec des éléments incontestablement supérieurs à ceux dont dispose le Théâtre de Cologne, avec des chanteurs doués d'agréables qualités vocales, avec des chœurs plus nombreux, un orchestre excellent, des décors passables, la direction n'a réussi à produire qu'un *Lohengrin* glacé, sans relief et sans accent. Ainsi compris, le drame poétique d'une si pénétrante psychologie apparaît l'opéra le plus banal et le plus vide qui soit. Mieux vaudrait, certes, limiter le répertoire aux œuvres courantes que de donner d'un chef-d'œuvre une si piètre idée.

Des artistes choisis pour incarner les héros du poème, seul M. Seguin s'est montré, dans le rôle de Telramund qu'il joue magistralement, interprète compréhensif et fidèle. La bonne volonté de M^{lle} Fœdor, chargée du personnage d'Elsa, ne peut compenser l'insuffisance de ses moyens vocaux et son inexpérience de la scène. M^{lle} Pacary, dont la voix, qui ne manque pas d'éclat ni de timbre, est malheureusement fort inégale, n'a pas l'autorité nécessaire pour donner le caractère voulu à la farouche Ortrude. Elle fait de louables efforts pour dramatiser son geste. Mais son visage impassible semble contredire constamment l'animation de sa mimique. M. Gibert, coiffé d'une malencontreuse perruque tenant le milieu entre celle de Louis XIV et la blonde toison des sœurs Barrison, a chanté de sa voix tonnante, à gorge déployée, toutes les scènes du drame, qu'elles fussent héroïques, tendres ou contenues, qu'il s'adressât au félon chevalier, à la maléficiouse Frisonne ou à la frêle Elsa. Jamais on n'entendit un *Lohengrin* aussi bruyant. Il en eût fallu beaucoup moins dans la vie extra-théâtrale, pour que sa douce compagne,

épouvantée, désertât sur l'heure la chambre nuptiale et se réfugiait chez sa mère. Il y a pourtant, incontestablement, en M. Gibert l'étoffe d'un artiste. Nous lui entendîmes chanter jadis à Paris, au Cirque d'hiver, avec infiniment de talent et de goût, le rôle de Wilhelm du *Chant de la Cloche*. Souhaitons que *Fervaal* le retrouve l'interprète ému et compréhensif de la musique de Vincent d'Indy.

M. Dinard, indisposé, ne donna au personnage du Roi qu'une physionomie effacée, et M. Danlée, chargé du rôle du Héraut, dut se faire remplacer, au dernier moment, par M. Gilibert qui se tira d'affaire, selon sa coutume, en artiste intelligent et bon musicien.

Les chœurs chantèrent imperturbablement faux et l'orchestre, qui lutait énergiquement au début, finit par se laisser entraîner par la *débandade générale*.

Le public, provoqué par les maladresses de la claqué, s'est montré sévère et protesta vigoureusement contre d'intempestifs applaudissements. C'est que *Lohengrin* est du petit nombre des œuvres qu'il importe de ne pas livrer aux hasards d'une interprétation médiocre. Si la direction n'est pas en état de lui donner le cadre qu'elle mérite, qu'elle attende des temps meilleurs. Il existe au répertoire assez de banalités pour l'interprétation desquelles le public a mis en réserve des trésors d'indulgence.

LE CAVEAU VERVIÉTOIS

Depuis de très longues années ils se rassemblaient, parlaient, contaient, riaient, et étendaient sur leur pain, comme s'ils l'avaient baratté eux-mêmes, le beurre de tout ce qui s'était dit de bon et de mauvais sur l'art littéraire d'antan. Boileau était prophète et j'imagine que La Harpe était vaguement divinisé, dans ce cénacle où tout le monde attendait le saint Esprit en bavardant.

Le saint Esprit n'aime pas les bavards. Voilà ce qu'une jeune génération a découvert, et n'eût-elle découvert que cela, elle eût déjà assez vécu.

Au milieu de ces égreneurs du chapelet local s'est soudain produit une réaction. L'art véritable a ému quelques-uns d'entre eux. Les livres ont circulé, les discussions se sont envenimées; il n'y a pas longtemps, on représentait les *Aveugles* de Maeterlinck, on lisait tout haut des articles de la *Société nouvelle*, — on en arrivait à admirer, à détester; un peu de passion, de vraie passion artistique entraînait en cette petite église fermée où le jeu littéraire n'avait été jusqu'alors qu'un remplacement inoffensif du dominical jeu de quilles.

Aujourd'hui au lieu des jacassements à petits bruits de source gazouillant sur les cailloux locaux, grondent les vrais enthousiasmes tenaces pour les choses qu'on sent plus grandes que soi, les querelles féroces de ceux qui se découvrent tout à coup défenseurs d'une arche dont les adversaires leur révèlent l'existence, mieux encore que ne l'avait fait leur propre admiration.

Au milieu des coups il se pourrait que quelques leurs jaillissent. En attendant le silence gagne, le silence des luttes, où l'intellectualité disparaît avec son cortège oiseux de raisonnements, de racontars et de calculs pour faire place à la muette et puissante passion qui ne sait que crier, qui ne « s'explique » jamais, qui ne joue que « le drame des forces qui entraînent et des forces qui résistent », foyer de choes, de coups, d'où partent des éti-

celles de vie sans lesquelles « aucune œuvre ne se développe ».

Car dans notre ensemble, nous ne sommes encore que des êtres de passion et, du haut en bas de l'échelle des esprits qui formulèrent la vérité, on ne trouve personne qui servit l'humanité s'il ne la passionnait.

Il se pourrait même que la passion devint très noble et très impersonnelle en ces petites villes, éloignées du centre où se meuvent les penseurs, les poètes, les artistes pour lesquels on se bat; on n'y sait bien qu'une chose, c'est qu'on n'est pas un centre; nul n'oserait s'y affirmer pontife pour son propre compte, à moins d'être inspiré par une impulsion très forte. Il faut une conviction bien nourrie pour émettre des admirations neuves, parce qu'il est encore très mal porté, là, d'être enthousiaste de quoi que ce soit. Le snobisme littéraire n'y peut pas plus sévir que ne pourrait s'y introniser une aristocratie de vidangeurs.

Dans ces citadelles avancées de la barbarie, tout artiste est suspect. De deux choses l'une : ou il va lutter sur le marché où on *gagne de l'argent*, par des moyens qui ne sont pas à la portée de tout le monde, il va se battre, dans la mêlée pour la vie, avec des armes plus ou moins inconnues, on ne pourra pas faire le coup de poing avec lui comme on le fait entre commerçants, et il faudra bien le laisser passer, quitte à flairer avec défiance tous les buissons où il accrochera sa laine. Ou bien, cet être fantastique ne luttera que faiblement pour l'argent, — il cherchera autre chose, peut être la gloire, peut être même, chose inouïe, la satisfaction de sa passion du beau.

Dans les deux cas cet être est, pour la province, un *déclassé*, un déséquilibré; la passion du beau n'ayant pas encore eu le temps de se développer, (on n'en est encore qu'à l'instinct de conservation sous toutes ses formes), le beau est une denrée absolument égarée sur ce marché et ceux qui la demandent ne peuvent être que les détenteurs d'une nature spéciale, tellement affamés qu'ils bravent le mépris public pour se repaître de ce qu'ils aiment.

Il y a donc des chances pour que le mouvement jeune qui se produit dans ce brave Caveau Verviétois soit un remous du mouvement universel de la pensée qui va s'intensifiant, et qui de ville en village va lentement désorbiter les esprits de leurs minuscules pivots de banlieue, pour les faire entrer dans le tourbillon général où ils ont conscience de vivre d'une vie plus intense, plus large, plus digne du sens humain qu'ils portent en eux.

Un des rédacteurs de la très jeune revue *L'Art Wallon* me disait : « Si quelques-uns de nous sont encore bien nouveaux ou bien jeunes pour produire, au moins voulons nous SERVIR l'art autant qu'il sera en nous.

Rares sont les vrais producteurs, les vrais mâles qui affolent toute l'humanité, parce qu'ils ont quelque chose à lui donner. Nous ne créons pas une revue pour qu'il en naisse, ils poussent bien tout seuls. — Mais toutes les bonnes semences qu'ils ont jetées à tous les vents, nous voulons les empêcher de s'éparpiller. Nous sommes petits, nous voulons tirer des grandes choses tout ce qu'elles n'ont pas encore donné, tout ce qu'on en laisse perdre. — Ce ne sera pas nous que nous servirons au public, ce sera, à travers nos plus chaudes admirations et nos plus acerbes mépris, dans les études les plus personnelles que nous pourrons faire, le reflet des plus grandes choses que nous aurons vues. S'il nous naît des maîtres, tant mieux. — Du reste la Wallonie a une âme, et il faudra bien qu'elle s'extériorise en productions originales; elle l'a déjà fait; elle finira par prendre couleur et rang

parmi les autres âmes, et tout en contemplant l'art universel, nous verrons bien comment mûrira l'art wallon. »

Ce rédacteur-là sort du Caveau. Il y pousse donc de la bonne graine dans ce terrain qui fut de longues années si consciencieusement et si enfantinement remué. Quelques rares modernes ont passé par là, l'étincelle a pris dans les jeunes taillis — et vraiment je crois qu'on peut dire que maintenant le feu y est, un bon, un courageux, un modeste feu de province, capable de réveiller des cantons entiers de hibous ou de marmottes.

THÉÂTRE MOLIERÈRE

Margot, de M. LUDOVIC HALÉVY.

Il se trouve en ce moment à Bruxelles un théâtre où une troupe homogène, composée d'artistes consciencieux et méritants, joue admirablement la comédie. *Res miranda!* Ne cherchez pas aux alentours de la zone neutre. C'est à Ixelles, sur la scène du théâtre Molière jadis vouée à d'insipides répertoires et transformée par l'active et intelligente initiative de M. Munié que s'accomplit, tous les soirs, de 8 heures à minuit, le phénomène.

Déjà nous avons signalé l'excellente interprétation qu'a reçue sur cette petite scène traversée par un frisson d'art les *Danicheff* de M. Pierre Newsky. La façon dont la compagnie de M. Munié joue actuellement la scintillante *Margot* de M. Ludovic Halévy a dépassé, de beaucoup, ce que nous étions désormais en droit d'espérer d'un théâtre qui ne peut manquer de concentrer d'ici peu l'attention et la sympathie des esthètes.

On connaît la thèse un peu paradoxale de cette *Margot*, dans laquelle M. Halévy a mis, à défaut d'une psychologie bien approfondie, une verve et un esprit étourdissants. Sur le point de « déteiler », après une vie de clubman brûlée aux deux bouts, Boisvilette imagine de faire une honnête femme de la petite Margot, la gardeuse de poules que la mort de sa mère a jetée dans le galant régiment où sa marraine, la belle Carline, a conquis ses galons. Et l'épreuve réussit. Elle réussit même si bien que Margot, complètement dégaïlée des poules et des cocottes, refuse la main qu'il lui offre — la droite — pour épouser un simple garde-chasse. Honnête, plus qu'honnête ! dirait ce pauvre Arthur James.

Vaille que vaille, la comédie de M. Ludovic Halévy retient par la finesse du trait, par la vivacité du dialogue, par la séduction d'une forme très littéraire, berceuse et musicale. Avec une habileté d'homme de théâtre rompu au métier, le malin académicien ménage ses effets et arrive à des « crescendo » vraiment amusants. Tel, au deuxième acte, le dépit de Margot qui accable d'invectives son bienfaiteur en apprenant que son neveu Georges vient de se fiancer à Valentine d'Arcy. Il y a là une scène de très bon théâtre, vivante et émue, qui suffirait à classer *Margot*, malgré ses invraisemblances et son extériorité, parmi les œuvres marquantes du répertoire moderne.

M. Montlouis a fait sa rentrée dans la pièce d'Halévy. Nous avons eu déjà l'occasion de signaler le mérite de cet artiste de talent, toujours en scène, dont l'art souple et divers donne au Tabarin de Catulle Mendès, au Boisvilette de Ludovic Halévy leur caractère et leur accent. Margot, c'est M^{lle} Dalbieu, une élève du Conservatoire de Paris qui n'avait joué jusqu'ici qu'un petit rôle de *Cabotins* avec Coquelin et l'un des personnages de la *Comtesse Sarah* au Molière. M^{lle} Dalbieu promet beaucoup. Elle a une aisance peu commune, une simplicité de moyens, un naturel qui

lui assurent une place distinguée parmi les comédiennes de la nouvelle génération. Citons en outre MM. Lefrançais, Leitner, Fleury, M^{mes} Munié, Bade, De Backer, Gibeau et De Cerny, qui tous ont droit à une mention élogieuse.

Le spectacle commence par la *Martingale*, de M. Fritz Lutens, qui a retrouvé le succès de bon aloi qui l'accueillit l'an passé.

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE ⁽¹⁾

Le Théâtre de « l'Œuvre » et « Venise sauvée ».

Je vous ai maintes fois parlé du théâtre de « l'Œuvre » qui doit son existence et sa vitalité au labeur, à l'énergie, à la persévérance, à la ténacité de mon ami Lugné-Poe. C'est sur cette scène unique, dans ce cénacle d'art pur et de littérature, que s'est manifesté le génie d'Ibsen; sans « l'Œuvre », nous n'aurions connu ni *Rosmersholm*, ni *l'Ennemi du peuple*, ni *Brand*, ni *Père de Strindberg*, ni d'autres ouvrages encore dignes d'être admis aux honneurs de la République des lettres aussi bien que de retenir l'attention de spectateurs lettrés.

Les tribus de Béotie, les peuplades de Philistins, les escouades de parvenus, les *Beati possidentes* du naturalisme poussèrent une clameur de haro contre l'invasion des Scandinaves; ils firent appel au sentiment national contre l'étranger, invoquant le patriotisme des gros tirages et les traditions de clarté, d'ingéniosité sur la scène française dont Scribe avait été l'Apollon; ils dressèrent contre les intrus du Nord toutes les objections puérides par lesquelles les conservateurs essaient de maintenir leur tarte à la crème et d'arrêter l'essor d'un nouvel esprit et d'un théâtre original.

Ibsen a poursuivi sa carrière victorieuse, triomphant des préjugés, de l'opposition intéressée et de l'obstruction systématique. De ces drames s'épandait la force du génie conquérant. La planche de la scène française était vouée aux actions de faits divers, aux contingences pornocratiques, à la casuistique sentimentale ou tout bonnement à la copie servile et grossière de la réalité. Henrik le Northman inaugura le théâtre des idées: par lui nous assistâmes au conflit supérieur du personnage humain avec les institutions sociales; nous fûmes initiés à la lutte des libres caractères et du tempérament contre l'hypocrisie, le pharisaïsme, les conventions des lois, contre l'iniquité, la férocité et la stupidité des hommes réunis en troupeau.

Voici le théâtre de l'« Œuvre » fondé: les pièces d'Ibsen ont gagné la partie et la conquête morale s'est achevée. Le passé engage l'avenir: l'œuvre devient l'asile des chefs-d'œuvre de la littérature de tous les peuples, en choisissant de préférence les pièces qui n'ont pas été représentées en France ou celles que les raisons d'hypocrisie écartent de la scène de leur pays d'origine. Ainsi est fondée, prélude de l'autre, la fédération intellectuelle. Le *Chariot de terre cuite* vient de l'Inde; *Annabella*, de Ford, appartient au XVI^e siècle de l'Angleterre. Toutes les productions originales de l'art dramatique, d'où qu'elles soient issues, comparaitront sur la plate-forme du théâtre de l'« Œuvre ».

Il existe un chef-d'œuvre peu connu en France, le dernier drame de la période héroïque de l'Angleterre, la *Venise sauvée* d'Otway. Dès longtemps, j'ai été frappé d'admiration par sa lecture, par le mélange d'idéal et de réalité, de naturel et de sublime

(1) Voir *l'Art moderne* des 9, 16, 23, 30 juin, 7, 14, 21 juillet, 18 août, 15, 29 septembre et 6 octobre derniers.

particulier aux contemporains de Shakespeare et aux poètes qui suivirent. Il me parut toujours qu'il se trouvait dans *Venise sauvée* la scène la plus audacieuse qui ait jamais été vue sur aucun théâtre, celle du sénateur Antonio et de la courtisane Aquilina. Pour ce qui est du sublime, jamais, soit dans la tragédie antique, soit dans le drame moderne, il n'a été atteint au point de la scène de Pierre et de Jaffier. Toute seule, elle égalerait Otway aux plus grands tragiques de tous les temps.

A la fin de la saison dernière, je parlai de *Venise sauvée* à Lugné-Poe et lui conseillai de connaître la pièce. Il la lut et s'enthousiasma comme moi ; il résolut aussitôt de la jouer et m'annonça son projet. J'y applaudis.

Au mois de septembre dernier, il vint me voir et m'apporter le programme de sa saison, en tête duquel figurait le drame d'Otway. « Je ferai tous mes efforts, dit-il, pour assurer à *Venise sauvée* une interprétation d'éclat et, comme on fait la guerre à « l'OEuvre » sur ma personnalité d'artiste, je renonce désormais à jouer dans les représentations. »

Le brave garçon usait vraiment d'abnégation, car quel comédien consent, lorsqu'il est le maître, à faire abstraction de son amour-propre ? *Venise sauvée* sera servie par des interprètes d'élite qui ont assumé des rôles ardues avec un beau dévouement, un complet désintéressement. A la fameuse scène du sénateur et de la courtisane, Lina Munte prête à Aquilina sa fatale et impérieuse beauté, sa ligne svelte et élégante, sa manière caline et fougueuse. Philippe Garnier n'est pas seulement l'acteur superbe, doué du plus puissant tempérament dramatique qu'il y ait : c'est un artiste qui s'éprend des belles œuvres et leur sacrifie son intérêt. Quand Lugné le pria de participer à la représentation, il allait partir pour une lucrative tournée. Il y renonça pour le rôle de Pierre, en faveur de *Venise sauvée*, et ne demanda que le plus modeste appointement, juste de quoi vivre durant un mois de travail. Si à ces bonnes volontés d'art, à ces talents, vous ajoutez Gémier, Dupont et la gracieuse M^{lle} Melly, je vous promets pour la prochaine séance de « l'OEuvre » un spectacle incomparable, d'une grandeur et d'une beauté tragique supérieures. Venez-y voir et vous remercierez votre très convaincu et enthousiaste avertisseur :

(L'Écho de Paris.)

HENRY BAUER

A propos du Renouveau au Théâtre.

A M. JOSEPH CARAGUEL

Ah ! ah ! jeune homme, vous voulez être un auteur dramatique pas comme les autres, vous croyez que tout n'est pas pour le mieux dans le meilleur des théâtres, vous dédaignez les vieux clichés, les cadres usés, et la scène à faire, vous pensez qu'il est bon de créer des personnages un peu humains, et non des fantoches, vous supposez que la psychologie, réservée au roman, a quelque droit à monter sur les tréteaux ; et vous appelez une pièce la *Fumée*, puis la *Flamme*, un titre qui, selon feu Koning, n'aurait pas rendu quatre représentations, et vous invitez les spectateurs que Sarcey, ce malhonnête homme de lettres, a depuis longtemps dégoûtés de tout ce qui ne ressemble pas à du vaudeville, à écouter des gens qui pensent tout tout haut, et qui récitent des monologues que Coquelin cadet ne reconnaîtrait pas pour siens. A ce jeu-là, vous vous casserez les reins, jeune homme, c'est moi qui vous le dis ; l'adjudant-major Claretie pas-

sera sur le trottoir opposé quand il vous apercevra ; et les snobs des premières représentations décréteront que vous n'avez pas le sens du théâtre. Relisez donc Scribe, étudiez les drames de Georges Ohnet, et fouillez les tiroirs de Sardou : c'est là que vous trouverez le sens du théâtre.

(Gil Blas.)

HENRY BECQUE

Exposition Maximilien Luce.

Les œuvres de Maximilien Luce exposées en ce moment à la *Petite Revue documentaire*, à Paris, obtiennent un très grand succès qui classe définitivement l'artiste parmi les peintres les plus sincères de la génération nouvelle. On a vu à Bruxelles, aux XX et à la *Libre Esthétique*, quelques toiles de M. Luce décelant, à côté d'intéressantes recherches de lumière et de couleur, une âme sympathique aux humbles, emplie de tendresse pour les déshérités et les malchanceux.

Les journaux d'art sont unanimes à louer l'art sobre, précis et ému du peintre néo-impressionniste. Le *Moniteur des Arts*, peu enclin, en général, à faire l'éloge des artistes néophiles, parle de M. Luce en ces termes : « L'Exposition, qui vient d'ouvrir, se compose d'une trentaine de toiles, d'une cinquantaine de dessins et de quelques aquarelles, lithographies, etc. »

Les toiles, pour le plus grand nombre, sont tout simplement superbes et quelques-unes attirent plus particulièrement. Ce sont des impressions d'une absolue sincérité, rapportées des environs de Poissy où Maximilien Luce a passé une partie de son été. Il y a aussi des vues prises du haut de Montmartre, des vues de Jardins aux environs de la rue des Saules, des visions larges, rendues fortement, des pages harmonieuses d'une couleur superbe.

Et, dans ses dessins, des ouvriers au travail pris sur le vif, des logements d'ouvriers, des tableaux de la vie des humbles et des miséreux pour lesquels il éprouve une tendresse infinie et dont il rend la misère avec toute son âme.

« Elle vibre bien, cette âme-là, a écrit M. Georges Darien, elle vibre bien dans cet homme d'un grand talent, simple et courageux, consciencieux et convaincu, dans ce révolté aux lèvres railleuses et aux yeux bons qui doit s'imposer et qui s'imposera, soyez-en sûrs, dans Maximilien Luce, — peintre ordinaire du Pauvre ».

Écrites il y a cinq ans, ces lignes n'étaient que prophétiques. Elles sont aujourd'hui une réalité. Maximilien Luce a conquis sa place parmi les premiers de ceux qui cherchent après des luttes vaillantes, s'imposent à l'attention du vrai public ; il y a en lui une âme d'artiste, qui attire et retient tous ceux qui prêtent quelque peu attention à son œuvre pleine d'une émotion communicative. »

La Gravure sur bois.

Sous ce titre : *Le Krach de la gravure sur bois*, un collaborateur du *Figaro*, qui signe du pseudonyme Jean Burin, jette un cri d'alarme en faveur de la gravure sur bois, fortement menacée par les procédés mécaniques et photographiques.

Nous n'irons pas jusqu'à dire que l'art de la gravure sur bois est mort ; mais il est bien certain qu'il est très malade.

Oui, l'art de la gravure sur bois, qui rendit célèbres les noms d'artistes tels que les Pannemaker, les Baude, les Bong, les Bren-

amour, les Taylor, les Rousseau, les Bellenger, les Thiriart, les Huyot, les Riou, les Méaulle, les Froment, les Langeval, les Lemaire, les Gusman, les Tinayre, les Florian, cet art, qui demande tant de personnalité, tant de sens artistique, est sur le point d'être tué par ces deux grands triomphateurs de notre fin de siècle, par la science et par la machine.

Ce n'est point qu'il soit possible de graver mécaniquement sur bois; mais les procédés mécaniques permettent de se passer de la gravure. Le jour où la photogravure a été découverte et rendue pratique, le premier coup a été porté à la gravure sur bois.

On sait ce que c'est que la photogravure : c'est un procédé photographique qui permet d'obtenir d'un dessin un cliché en zinc, en reproduisant parfaitement les moindres détails.

Au début, la photogravure arrivait seulement à reproduire les dessins au trait ou à larges hachures. C'était déjà tout un champ d'action enlevé à la gravure sur bois; mais il lui restait encore les dessins au lavis, présentant des noirs purs, des demi-teintes, des blancs, des dégradés que seuls le burin et l'échoppe étaient capables d'interpréter.

Aujourd'hui, il n'en va plus de même. La photogravure s'est perfectionnée tous les jours. Elle est en mesure, actuellement, de donner des clichés de zinc reproduisant fidèlement les lavis les plus subtils, les plus délicatement nuancés : c'est ce que, dans le métier, on appelle le *simili*.

Au point de vue artistique, il est bien évident que les clichés obtenus au moyen de la photogravure ne donneront jamais des résultats équivalents à ceux que peut obtenir la gravure sur bois, même médiocre. L'interprétation de l'artiste, tout ce qui donne à l'œuvre d'art son cachet et sa personnalité leur feront toujours défaut. C'est la machine, avec sa régularité mathématique, mais aussi avec sa froideur, sa banalité, son défaut de caractère.

Mais la gravure sur bois coûte beaucoup plus cher que la photogravure. On obtient d'excellents *similis* à 15 centimes le centimètre carré. Une gravure sur bois ordinaire ne se paie pas moins de 30 à 35 centimes le centimètre carré.

Ces chiffres sont éloquents.

Pour les reproductions de tableaux, pour les épreuves à encadrer, la gravure sur bois ne saurait être remplacée par d'autres gravures. Le public actuel n'a plus d'yeux et de goût que pour le journal illustré ou le livre à images, et c'est là que la photogravure triomphe, à l'exclusion aujourd'hui presque complète de la gravure sur bois, qui, il y a quelques années encore, n'avait à redouter aucune concurrence.

Déjà les journaux illustrés anglais : le *Graphic*, l'*Illustrated London News*, le *Pictorial World*, le *Sint-James Budget*, etc., ont presque absolument renoncé à la gravure sur bois. Un autre, le *Sketch*, emploie exclusivement la photogravure. Les journaux illustrés et les éditeurs français suivent cet exemple. Partout la photogravure triomphe — au détriment de la gravure sur bois.

Les graveurs, qui voient de jour en jour leurs travaux décroître, sont forcés de diminuer le nombre de leurs aides. Certains ont même été obligés de licencier entièrement leurs ateliers. Bref, la situation est très critique pour eux, car la lutte leur est bien malaisée, sinon impossible.

Ils en sont réduits, pour se défendre, à s'efforcer presque d'attenter à la liberté du travail. Les maîtres imprimeurs se sont, en effet, engagés, les uns vis-à-vis des autres, à ne point prendre de nouveaux apprentis pendant une période de cinq années. Cette mesure a évidemment pour but de limiter, pour l'avenir, la

concurrence, et de répartir entre le moins de mains possible ce qui pourra survenir de futurs travaux. Mais ce n'est là qu'un expédient, et l'on sait ce que valent les expédients.

Allons, la science n'a pas tellement fait banqueroute qu'on a bien voulu nous le faire croire! Nous serons peut-être bientôt forcés de déplorer la banqueroute de l'art.

Concours de l'Académie.

L'Académie royale de Belgique (classe des Beaux-arts) met au concours pour l'année 1896 les questions suivantes :

PARTIE LITTÉRAIRE

1^{re} Question : Faire l'histoire de la céramique au point de vue de l'art, dans nos provinces, depuis le xv^e siècle jusqu'à la fin du xviii^e siècle.

2^e Question : Quelle influence ont exercée en France, du xiv^e au xvi^e siècle, les sculpteurs nés dans les provinces belges et dans la principauté de Liège? Citez les œuvres nées de cette influence et les maîtres qui la caractérisent.

Les mots « provinces belges » sont pris ici dans l'acception qu'ils avaient au xvi^e siècle.

3^e Question : Déterminer les origines et les caractères de l'architecture flamande du xv^e siècle. Indiquer les principaux édifices dans lesquels ces caractères se rencontrent. Donner l'analyse de ces édifices en y joignant au besoin des croquis.

La valeur des médailles d'or, présentées comme prix, sera de huit cents francs pour la première question et de mille francs pour la deuxième et pour la troisième.

Les mémoires envoyés en réponse à ces questions doivent être lisiblement écrits et peuvent être rédigés en français, en flamand ou en latin. Ils devront être adressés, francs de port, avant le 1^{er} juin 1896, à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies.

ART APPLIQUÉ. — Peinture.

On demande une frise destinée à décorer un « asile de nuit ».

Les cartons pourront être faits en dessin ou en grisaille; ils devront avoir 1^m,60 de longueur sur 0^m,80 de hauteur. Un prix de mille francs sera attribué à l'auteur du projet couronné.

Gravure en médailles.

On demande un projet de médaille pour les lauréats des concours de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique.

Les modèles en cire ou en plâtre devront avoir 0^m,45 de diamètre. Un prix de six cents francs est attribué à l'auteur du médaillon couronné. Les cartons et les projets de médailles devront être remis, francs de port, au secrétariat de l'Académie avant le 1^{er} octobre 1896. L'Académie n'accepte que des travaux complètement terminés; les cartons (sur châssis) et les modèles (en plâtre ou en cire) devront être soigneusement achevés. Les auteurs couronnés sont tenus de donner une reproduction photographique de leur œuvre, pour être conservée dans les archives de l'Académie.

PETITE CHRONIQUE

C'est aujourd'hui dimanche qu'aura lieu la séance publique annuelle de la classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique. Le programme est ainsi composé :

1° Discours par M. Gevaert, président de la classe et président de l'Académie, sur l'état présent et l'avenir de la musique;

2° Proclamation des résultats des concours de la classe et des grands concours du gouvernement;

3° Exécution de la cantate *Calirrhoë*, poème couronné de M. Lucien Solvay; musique de M. Martin Lunssens, premier prix du grand concours de composition musicale de 1895.

M. Joseph Dupont vient d'annoncer, par circulaire, que les Concerts populaires, au nombre de quatre, seront donnés, comme les années précédentes, au Théâtre royal de la Monnaie.

Le bureau d'abonnement sera ouvert en faveur des anciens abonnés jusqu'au 5 novembre. Passé ce délai, il sera disposé des places non réclamées.

En outre des quatre séances habituelles, M. Dupont compte organiser un ou plusieurs concerts extraordinaires pour lesquels les abonnés auront également droit de préférence dans le choix des places. Les dates de ces concerts seront fixées ultérieurement.

Les bureaux et l'administration sont transférés 82, Montagne de la Cour, chez MM. Schott frères. Toute demande quelconque relative au service des places doit y être adressée.

Le premier concert du Conservatoire est fixé au 22 décembre. M. Gevaert y fera exécuter, comme nous l'avons annoncé, la *Messe en si mineur* de J.-S. Bach (première audition intégrale à Bruxelles).

Les trois autres concerts auront lieu le 2 février, le 2 et le 30 mars.

C'est par erreur que les œuvres de feu T'Schaggeny ont été citées parmi ceux qui doivent composer l'Exposition de l'Atelier Portaels à la Maison d'Art. Il s'agit des toiles de M. Frédéric T'Schaggeny, qui fut l'un des fidèles disciples du maître.

Déplacements d'artistes. — Le peintre Van Rysselberghe, qui vient de revenir d'un voyage à Constantinople et à Athènes, part dans quelques jours pour la Roumanie et la Hongrie où il est chargé d'exécuter divers travaux artistiques.

L'Orient paraît séduire particulièrement nos artistes cette année. Au cours du mois de septembre, les sculpteurs J. Dillens et Ch. Samuel ont fait également un séjour à Constantinople et en Grèce. Ils sont revenus enthousiastes de leur voyage.

Le peintre Maximilien Luce est depuis quelques jours en Belgique. Il compte étudier particulièrement le port d'Anvers et le bassin de Charleroi.

M. Francis Vielé-Griffin vient de rentrer à Paris après avoir passé quelque temps à Bruxelles, où M. Van Rysselberghe a mis la dernière main au portrait de la charmante M^{me} Vielé-Griffin.

Rencontré, enfin, la semaine dernière, en tournée de musées, M. Stuart-Merrill et le peintre A. Point.

Dans le dernier numéro de *l'Art moderne* une erreur nous a fait écrire que M. Guyot était l'auteur de la musique modale. C'est

propagateur qu'il faut lire. Rousseau, Galin, Paris et Chevé pourraient protester et se plaindre de ce qu'on leur enlève la paternité divisée de ce tant aristocratique moutard.

L'*Apollonide* de M. Franz Servais va être représentée au Théâtre de Carlsruhe sous la direction de M. Félix Motll.

Il est vraiment extraordinaire que ce très beau drame lyrique d'un de nos compositeurs belges les plus distingués n'ait pas trouvé auprès de nos directions théâtrales l'accueil auquel il avait droit.

D'autre part, on annonce que le ballet de M. Jan Blockx, *Milenka*, va être monté cet hiver à l'Opéra de Berlin.

La très artistique revue illustrée *Van Nu en Straks*, qui avait interrompu sa publication, va renaître en décembre et groupera toutes les forces vives de la jeune littérature néerlandaise. Les bureaux sont établis à Anvers, Beeldkensstraat, 57. L'abonnement est, pour la Belgique, de 8 francs par an.

Une application vraiment intéressante des arts à l'industrie. — Un esthète parisien, le baron V..., vient de commander à un groupe d'artistes une salle de billard. Jules Chéret est chargé de la décoration des murs. Braquemond a dessiné le modèle de la cheminée, qui sera exécutée en grès flammé par le céramiste Chaplet. Le billard, les chaises, les queues, porte-queues, etc. seront faits sur les modèles et sous la direction du sculpteur Alexandre Charpentier.

Dans les premiers jours de novembre s'ouvrira à la Galerie Laffitte, 20, rue Laffitte, à Paris, une exposition des œuvres du peintre Hervier.

M. Moline, directeur de cette galerie qui concentre actuellement le mouvement moderniste, vient de publier un catalogue des estampes qu'il met en vente. Il s'y trouve nombre de pièces rares (eaux-fortes, lithographies, gravures sur bois, affiches, etc.) signées Anquetin, Bonnard, Maurice Denis, Ibels, Jossot, Hermann Paul, Camille Pissarro, Lucien Pissarro, Odilon Redon, F. Rops, H. de Toulouse-Lautrec, F. Vallotton, Th. Van Rysselberghe, Whistler, Willette, Chéret, A. Charpentier, Vuillard, etc.

Le catalogue est envoyé gratis sur demande.

En ce moment, à l'Opéra de Paris, dit le *Guide musical*, on est tout aux études des grands concerts qui doivent être un des événements de la saison musicale. On sait que l'administration a engagé pour ces concerts un cadre de chœurs de quatre-vingts voix et un orchestre de cent instrumentistes complètement indépendant du personnel de l'Opéra.

Les chœurs travaillent sous la direction de M. Marty et l'orchestre sous celle de M. Vidal. Pour l'instant, on s'occupe spécialement de l'important fragment de *Fervaal* (troisième scène du deuxième acte), qui sera une des pièces de résistance du concert d'ouverture. Les premières lectures ont eu lieu avec un entrain qui est d'un bon augure pour le résultat final.

Voici la distribution des principaux rôles : Fervaal, M. Affre; Arfagard, M. Noté; un messenger, M. Bartet.

Dès lundi, M. V. d'Indy viendra surveiller les répétitions; c'est lui qui dirigera l'exécution devant le public.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : $\left\{ \begin{array}{l} 2, \text{ rue de la Croix de Fer.} \\ 1, \text{ rue de l'Enseignement.} \end{array} \right.$

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

DE

BEAUX LIVRES ANCIENS ET MODERNES

(Beaux-Arts, Littérature),

ESTAMPES en noir et en couleur, GRAVURES NAPOLÉONIENNES, etc.,
provenant de la collection de M. G. EERHOUD,
homme de lettres.

La vente aura lieu du jeudi 7 au samedi 9 novembre, à 2 1/2 heures
précises, au domicile et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-
expert, rue d'Arenberg, 16, chez qui on peut se procurer le catalogue.
Exposition chaque jour de vente, de 9 heures à midi.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE ROMAN EN FRANCE AU XIX^e SIÈCLE — *La Morale*, PAR M^{me} DE BEAUVOIR. — UN DISCOURS ACADÉMIQUE. — LES AUVENTS. — THÉÂTRE DE LA MONNAIE. *Maitre Wolfram*. — CERCLE DES BEAUX-ARTS DE TERMONDE. — PETITE CHRONIQUE.

LE ROMAN EN FRANCE AU XIX^e SIÈCLE

par M. EUG. GILBERT (1).

Notre mouvement littéraire n'a pas été moins remarquable par la diversité que par la qualité des talents qu'il a révélés. Dans toutes les provinces de la Littérature, nos écrivains ont fait trouée, jalonnant d'œuvres de valeur leurs étapes divergentes. A la suite de Camille Lemonnier, l'instaurateur de nos Lettres françaises avec De Coster, Van Hasselt et Pirmez, ils nous ont reconquis une nationalité littéraire, ils ont relevé devant l'étranger lettré le drapeau tombé des mains flamandes des Ledeganck et des Conscience. La Critique, le Roman, la Poésie, le Théâtre ont soudain et comme à la fois, dans une explosion de renom-

(1) Paris, Plon, 1895, in-8°, 460 pages.

mée littéraire, répandu le nom belge La Critique! jadis genre inférieur, vétilleux épluchage de pédant, dédaigneusement défini par Lamartine : « La puissance des impuissants », — mais rehaussé depuis, par ses rénovateurs français, à la dignité d'une Magistrature de Lettres, tutélaire ou vengeresse, rendant les arrêts d'une définitive Justice.

Chez nous, — nous l'avons déjà dit (1), — Francis Nautet et Ernest Verlant ont rempli, avec l'autorité du talent, cette difficile mission. Doués de ce que Taine appelle justement « l'imagination sympathique », ils ont eu l'intuition subtile des tempéraments, se sont assimilés avec souplesse les plus divers états d'âme et ont ainsi pénétré sûrement et à fond la psychie des auteurs qu'ils jugeaient. Déjà, dans ses comptes rendus littéraires de la *Revue générale*, M. Gilbert a marché sur leurs traces : sans doute, il n'a pas, comme ses brillants devanciers, la forme personnelle et de vif relief, l'ingénieuse nouveauté d'aperçus, les généralisations embrassant de haut la perspective des idées, mais il a, comme eux, le culte fervent des lettres, la rectitude compréhensive de jugement, une vaste lecture et cette impartiale sincérité, qui est la probité du critique.

Si, d'après l'aphorisme de Bonald, la littérature est

(1) Voy. *l'Art moderne*, 1893, n° 3 : *Deux maîtres critiques belges*.

l'expression de la société, c'est le roman qui en est la preuve la plus évidente. Nul genre littéraire n'a plus directement subi, en ses multiples transformations, la vicissitude des mœurs, des idées et des tendances modernes : il a gardé, de chaque période du siècle, l'image des hommes et des choses aussi nette que les empreintes des faunes et des flores dans les pétrifications et il constitue ainsi un exact et complet document de reconstitution historique.

A l'origine, aux âges aristocratiques, le Roman apparaît, à côté de la solennelle Tragédie, avec la même cour de rois, de chevaliers et de princesses, sur les hauteurs épiques : il ne raconte que de nobles aventures, il ne s'apitoye que sur d'illustres infortunes ; puis, à mesure que s'approchent les temps nouveaux, il descend vers les classes inférieures, il se démocratise. *Gil Blas*, la *Nouvelle Héloïse*, *Manon Lescaut* marquent l'entrée en scène littéraire de ce tiers-état, qui va bientôt surgir dans la politique. Après la Révolution, au lendemain de la crise terrible, la société française a perdu sa légèreté joyeuse et sceptique du siècle dernier ; épuisée de sang et de larmes sur d'énormes décombres, encore incertaine de revivre, elle a le retour religieux et la mélancolie de la mort vue de près : elle s'écoute en Châteaubriand, se reconnaît en René et, toute chancelante, pleure et s'agenouille avec lui. En 1830, une nouvelle génération se lève, qui n'a pas souffert et n'est pas désabusée de l'Idéal : c'est l'heure du sentimentalisme romantique, de l'envolée éperdue de tous les rêves, — de George Sand. Mais la réaction ne tarde pas ; dégrisés de cette soulerie d'imagination, les esprits ont hâte de se ressaisir, de reprendre conscience d'eux-mêmes dans la réalité ; — et, satisfaisant à ce besoin du Vrai, Balzac écrit sa *Comédie humaine*, Flaubert, *Madame Bovary*. Depuis, la France a de nouveau senti peser sur elle les pieds d'airain des tragiques destinées : à son âme assombrie par le malheur, Zola apporte son pessimisme fataliste, en même temps que dans son œuvre, notamment dans *Germinal*, monte déjà la grondante rumeur des foules misérables.

Enfin, — par cette loi de perpétuelle oscillation, de flux et de reflux qui, sans cesse, roule les hommes comme les vagues d'un bord à l'autre, — un courant nouveau succède à la débâcle du naturalisme. L'aspiration mystique naît du désenchantement de la vie ; les âmes, s'évadant de la tyrannie des forces aveugles qui les oppriment, se rejettent vers un surnaturel espoir. Coup sur coup, Bourget dans *Terre promise* et *Cosmopolis*, Loti dans *Jérusalem*, Alph. Daudet dans *Une Petite Paroisse* subissent déjà cette tendance spiritualiste ; et voici qu'à son tour J.-K. Huysmans, avec la confiance d'une foi retrouvée, se met en route vers l'Étoile annonciatrice des rédemptions.

Comme on le voit assez par ces traits rapides et som-

maires, le roman en notre siècle, dans l'orageuse fluctuation des idées et des événements, n'a cessé de se transformer comme ces rivages continuellement travaillés et modifiés par une mer tourmentée.

Evidente, intime, constante se manifeste ainsi la connexité entre le mouvement littéraire et l'évolution sociale. En dégageant ce rapport invariable comme une loi, en y subordonnant le développement de son œuvre, M. Gilbert eût imprimé à celle-ci un caractère d'unité qui lui fait défaut. Des hauteurs d'un principe, il eût mieux fait apparaître, dans la cohésion d'une vaste synthèse, tout le cycle des métamorphoses du roman, les expliquant dans leurs origines, les coordonnant dans leur succession, reliant leur disparate variété par le lien d'une cause unique : l'incessante versatilité de l'esprit humain, dont elles sont la non moins changeante expression.

M. Gilbert s'est contenté de faire de son livre une sorte de Musée littéraire, divisé en compartiments spéciaux à chaque genre de roman, isolant chaque groupe d'école. Certes, les curieux de littérature, désireux de s'initier, parcourront avec intérêt et profit cette galerie de portraits d'une ressemblance exacte, mais, trop souvent, superficielle et inachevée. Si les raffinés d'art ne reconnaîtront peut-être pas dans l'effort laborieux de M. Gilbert la pénétration d'une critique fouillée et révélatrice, le charme neuf d'idées personnelles et la séduction d'un style original, ils en apprécieront du moins le large éclectisme, qui, douant l'auteur du don essentiel de tout comprendre, l'a préservé d'erreurs capitales d'appréciation. De plus, l'ouvrage atteste une vaste recherche : c'est un inventaire complet, minutieux, dénombrant jusqu'aux infiniments petits du Roman. Toutefois, pour renseigner entièrement le lecteur sur l'histoire de ce genre littéraire en France, M. Gilbert eût dû élargir son plan et n'en pas arrêter l'arbitraire limite aux frontières de ce pays. Ecarter, à raison de leur nationalité étrangère, des écrivains qui ont contribué au progrès des lettres françaises, est une raison d'état-civil qui nous paraît insuffisante. Il est certain que les littératures suisse et belge ont au moins autant d'affinité avec l'âme française que l'exotisme de Loti. D'ailleurs, M. Gilbert l'a senti par endroits et n'a pu notamment s'empêcher de consacrer à Rousseau quelques sommaires alinéas.

Mais est-ce assez pour l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* qui, comme M. Gilbert le reconnaît, « introduisit en France le roman-passion », et fut l'une des sources d'où s'épancha le vaste fleuve romantique ? Ne méritait-il pas dans l'œuvre du critique la même large place qu'il occupe dans la littérature ? De même, Töppfer avait droit à une étude plus approfondie. Sans doute M. Gilbert rend justice à son naturel pittoresque, à sa grâce rustique, à sa narquoise bonhomie, mais la valeur d'art qu'il importait surtout de mettre en relief et d'analyser en lui, à l'exemple de Sainte-Beuve, c'était l'expressive

et riche couleur de sa langue archaïque : « Il me semble, dit à ce sujet le maître critique, dût la proposition d'abord étonner un peu, que, maintenant que l'Académie française entreprend un dictionnaire *historique* de la langue, ce dépôt de vieux parler cantonal, rassemblé dans le *Presbytère*, pourrait devenir un des fonds à consulter ; on en tirerait à coup sûr des remarques utiles sur la fortune et les aventures de certains mots. »

Quant à nos romanciers et conteurs M. Gilbert les a négligemment rejetés en tas, dans une note. Et cependant peut-il prétendre avoir décrit la Cité des Lettres françaises, s'il en retranche le quartier déjà si vaste, les fiers monuments qu'y ont bâti les nôtres ? Dès lors, pourquoi, sinon en exclave, du moins n'y signaler qu'à peine et comme incidemment Camille Lemonnier, le puissant Mâle, Georges Eekhoud, l'âpre amant de la rude Campine, Eugène Demolder, dont les évangéliques récits, illuminés de fastueuses images, ressemblent à un vitrail ensoleillé, où resplendissent les pieuses légendes ?

Du reste, même à des écrivains français de haut renom, M. Gilbert a mesuré la place avec non moins d'injustifiable parcimonie. Alors que son œuvre volumineuse apparaît, par endroits, comme une vaste nécropole encombrée de littérateurs morts-nés, d'écrivailleurs « qui n'ont pas eu lieu », comme dit de Banville, des maîtres romanciers, qui se survivent dans une grande mémoire, n'y obtiennent qu'une lapidaire et insuffisante épitaphe. Et, pourtant, c'étaient des sujets de curieuse analyse, de féconde étude que des écrivains tels, notamment, que Léon Cladel, l'expert ciseleur de style, joignant comme Cellini le souci patient du fini à la fougue de l'inspiration, — tels que Barbey d'Aurevilly, ce grand seigneur de lettres, égaré dans notre siècle et vivant, avec l'illusion de ses rêves aristocratiques, dans le somptueux Versailles de son imagination.

En concluant, M. Gilbert se demande quelle sera la formule du roman de l'avenir. Sera-t-elle la somme des progrès réalisés par les modernes écrivains ? Se dégagera-t-elle à la fois du roman réaliste et du roman psychologique, empruntant à l'un son observation exacte des influences ambiantes, à l'autre sa pénétration d'analyse interne ? M. Gilbert, avec raison, ne se hasarde pas à le prédire : la conjecture serait téméraire. *Spiritus flat ubi vult* ! Il suffit, en effet, d'un esprit de vitalité supérieure pour dérouter les prévisions, dévier le cours d'une littérature et changer son orientation esthétique. On ne prescrit pas sa voie au génie : seul, il la sait et, d'un impérieux et sûr instinct, il la suit. Il apparaît tout à coup, dans le firmament bien réglé de l'Art, au milieu de la régulière gravitation des talents, comme la comète qui surgit à l'improviste, obéissant, dans le désordre apparent de ses orbes, à sa loi particulière et projetant, à travers les pâles scintillations d'étoiles, sa grande traînée lumineuse.

LA MORALE

par M^{me} DE BEAUVOIR. Liège, 1829. Imprimerie de J. Desoer.

Un vieux bouquin retrouvé. Et curieux !

Savez-vous pourquoi, au lieu d'avoir des grand'mères qui nous attendrissent sur la vieillesse comme on s'attendrit sur l'enfance, nous retrouvons si souvent cette morfondante vieille femme qui s'est fait une religion de « l'air qu'on aura en faisant telle chose », qui n'est plus occupée qu'à des calculs de probabilités sur le retentissement possible des faits et gestes d'un chacun ? Savez-vous pourquoi tant de femmes qui vivent trois cents jours de l'année entre leurs quatre murs ont remplacé la peur du diable, — dont elles se moquent toutes, sans exception — par la terreur lourde, permanente, envahissante, cataleptique, de l'opinion publique ?

Car le ciel, qui aimanta plus longtemps que l'enfer leurs gestes vers un nombre restreint d'actions louables, disparaît avec une étonnante rapidité de l'horizon bourgeois, voire de l'horizon des âmes qui se croient religieuses. On se sait toujours dépendant, on a le sentiment vague mais toujours grandissant que la force suprême qui soutient, qui console, qui punit, qui encourage, qui se venge et qui récompense, c'est cette masse humaine tout entière qui peu à peu découvre les moyens de s'expliquer, de s'équilibrer et de dicter des lois générales. L'humanité fait sa police elle-même, et les vieilles femmes continuent à avoir peur du gendarme, qu'il s'appelle Lucifer ou Collectivité.

Du côté religieux, une violente réaction a tenté de remplacer par l'amour divin les mesquines terreurs dont les forts se gaussent ; et il a anéanti l'enfer, ce saint qui a dit : « Donnez-moi l'enfer, Seigneur ! pourvu que je conserve votre amour ; il me suffit », prouvant qu'un homme pouvait contenir un amour assez généreux pour surpasser la conception que les anciens se faisaient de l'amour divin lui-même. L'amour par ce seul mot avait vaincu la crainte, et désormais, s'il eut été vrai, le mythe d'une divinité personnelle eût dû grandir et s'épanouir en toute noblesse.

Mais il ne sut pas prendre l'homme tout entier, et au lieu de s'épanouir, il se racornit.

Dans la religion de l'humanité, les petits, les faibles, et, disons-le leur féroce, la plupart des femmes, sont aussi honteusement craintifs, aussi lâchement superstitieux que le furent les paysans du plus obscur moyen âge.

Dans cette religion de l'Humanité où par le cœur, par le génie, quelques-uns montrent que nous touchons au règne de l'amour, il faut trainer derrière soi le poids mort de ceux qui ne marchent qu'au fouet, qui ne croient qu'au diable, qui n'ont d'autre vertu que la peur du gendarme, du gendarme gigantesque qu'ils nomment la Réprobation de l'opinion publique.

Servantes, âmes d'esclaves, d'hétaïres, que rien n'attire en dehors du cercle des intérêts immédiats ; qui dans le ciel lui-même n'auriez vu qu'un repos confortable en compagnie de ceux qui connaissaient vos défauts ; âmes abjectes qui donnez à la vieillesse les relents nauséabonds d'une enfance mal soignée, frottée de coups plus que de savon ; ne méritez-vous pas qu'on vous traduise devant ce tribunal que vous redoutez tant et qu'on vous montre ce que vous êtes, en votre microbienne petitesse ?

La bourgeoisie féminine de la moitié de ce pays fut pendant longtemps comprimée dans les fromageuses et identiques formes en bois de ce qu'on appelait l'éducation, par quelques femmes

dont la psychologie devrait être connue, et devrait occuper une large place dans l'histoire des idées de ce temps. J'ai pu constater les dégâts prolongés commis par quelques-unes d'entre elles et notamment par l'imposante M^{me} de Beauvoir.

Celle-ci a pris la peine de condenser en un opuscule la quintessence des avis dont elle badigeonnait l'âme de ses élèves, et il se trouve, par une bonne fortune dont je voudrais vous faire apprécier tout le prix, qu'elle nous a légué le code le plus sereinement prudhommesque de la morale bourgeoise, morale si symboliquement représentée par la ratatouille que les Allemands appellent *Himmel und Erde*, « Ciel et Terre ! » pommes et pommes de terre fusionnées par une même sauce au lard.

La piété y est recommandée, parce que « la religion assure le bonheur dans l'une et l'autre vie » ; cependant « une demoiselle ne doit pas *agrandir* ses devoirs religieux et sociaux, pas plus que les abrégés ». J'ai de la religion, me disait une grand-mère qui avait « réglé sa conduite sur ces enseignements », « mais je n'en abuse pas ! »

Toutes les vertus d'ailleurs y sont recommandées. Écoutez plutôt : « Pratiquez *souvent* la modestie.

Les *avantages* de la douceur sont considérables.

Souvenez-vous qu'une personne paresseuse *donne aux autres une mauvaise idée de son caractère et de son esprit*.

Ne négligez jamais de pratiquer la politesse ; cette qualité contribue à donner une *idée avantageuse* du cœur et de l'éducation.

Il faut défendre ses amis quand ils sont attaqués... Dans ce cas, se taire *serait donner une mauvaise opinion de soi*.

Mais comme le profit de toutes ces vertus pourrait sembler éloigné à la jeunesse légère, il n'est pas mauvais de le rendre plus sensible encore. Il faut plaire, être docile, soumise, *parce que* les hommes aiment les femmes complaisantes.

« Un homme craint toujours de s'unir à une demoiselle qui n'est pas complaisante. » Le dernier mot du chapitre sur la complaisance est cette réflexion finale, sanction ultime, aussi réelle qu'inconsciente de toute cette prédication : « Plus une femme est complaisante pour son mari, plus elle goûte les douceurs de l'union conjugale. »

Encore un conseil : « Une demoiselle ne doit jamais *paraître* désirer d'attirer l'attention des hommes. »

Je passe toutes les recommandations vertueuses dont le but en partie double est d'attirer les bénédictions célestes et les hommages masculins. « Les hommes n'aiment pas ceci, détestent les femmes qui... » etc.

De la fierté, de la grâce chevaleresque, de la loyauté religieuse et humaine qu'une caste avait amenues jusqu'à en faire ce vernis écaillé qu'on appelait la vieille politesse, une génération de bourgeois a fait l'évangile cauteleux, factice et égoïste des rapports *avantageux* que les hommes peuvent avoir entre eux. Comment s'étonner que les fils des femmes élevées de cette façon soient devenus les académiciens, les médiocres, les indépassables doctrinaires de toutes tailles pour qui les plus grandes choses sont des moyens de parvenir ? Voyez-vous d'ici le règne des housses s'introduisant dans les cervelles comme dans les salons ? On mettait la liberté et toutes les vertus, comme les pendules, sous globe, pour qu'elles reluisent mieux les jours extraordinaires où elles *serviraient* à quelque chose, pour le ciel ou, chose plus fréquente, pour la terre. Faute d'un idéal de passion et d'enthousiasme, on glissait dans le plus sémite des utilitarismes, — gluante mare où il y a encore tant de gens à repêcher.

Faudra-t-il donc toujours que l'humanité redevienne mesquine et trainarde pendant une longue suite d'années, quand elle s'est dépensée en un effort de construction ou de destruction ? Voidet de Beauvoir avait voté la mort de Louis XVI ; il ne restait rien à sa veuve des passions ni des héroïsmes qui avaient agité l'époque de son enfance ; plaire, — aller pour cela, puisqu'il le faut bien, jusqu'à la bonté, — se garantir des coups de langue et des coups du sort, puis se reposer éternellement d'un si noble labeur, voilà tout l'horizon de cette femme d'un conventionnel.

Elle avait la préoccupation assez vive, semble-t-il, d'établir entre les deux sexes la meilleure entente, et elle rêvait d'atteindre ce but en prêchant aux femmes la soumission, la patience, la passivité sous toutes ses formes.

Jamais il ne lui vint à l'esprit d'observer, elle qui continuait à vivre dans « le monde », ce que pouvait être dans le destin d'une famille, d'une société, le poids, la nature, la valeur positive ou négative de la femme. Cette question n'était pas dans l'air et la bourgeoisie n'avait ni le cœur ni l'esprit assez haut pour s'en occuper. Aujourd'hui ces mêmes poupées qui apprirent de M^{me} de Beauvoir tous les bénéfices de la prévenance et de l'amabilité pourraient lire dans les études de vie ou dans les simples romans qu'elles ont sous la main des mots dont la profondeur les forcerait à réfléchir, comme cette parole de l'*Astre noir*, de Léon Daudet : « Les *idées* de Malauve se *prolongeaient en elle en sensibilités*. » Et tant d'autres qui témoignent de cette étude constante, acharnée, bien qu'inconsciente souvent, des rapports existant entre les hommes et les femmes, comme si l'humanité commençait à comprendre ce que cette âme de cuisinière devinait à sa façon aux premiers jours du siècle, à savoir que, si l'amour de l'humanité doit régner sur la terre, il faut d'abord qu'on connaisse un peu mieux la partie la plus facile de la besogne : il faut que les hommes et les femmes commencent par découvrir le moyen de s'entendre ; ce qui, malgré des fleuves de « complaisance », est toujours le problème le plus mystérieusement tracassant de tous ceux qui pourchassent ces deux moitiés ennemies de la race humaine, en menaçant de les avaler. Les femmes peuvent trouver dans la littérature et la pensée moderne, quand elles savent lire, tout au moins l'indication d'un domaine de labeur qui ferait d'elles plus tard des vieilles femmes moins tremblotantes et encombrantes que les élèves de M^{me} de Beauvoir. Elles y verraient que notre recherche du bonheur pour tous, à mesure qu'elle devient plus passionnée, plus haletante, et qu'elle donne à notre œil une plus ardente fixité, nous fait sentir avec plus de précision que la première pierre de l'édifice de ce vaste amour de tous, où nous voudrions nous perdre, est celle de nos sentiments les plus intimes. Parmi les femmes qui, au commencement du xx^e siècle, porteront des cheveux blancs, il s'en trouvera peut-être qui auront assez aimé et pensé pour que quelques phosphorescences s'accumulent en leur esprit ; qui auront vécu d'affirmations assez fortes pour en garder le parfum adouci et la confiance souriante. Alors sera marquée la distance qui sépare deux siècles, qui sépare la fin prudente et peureuse d'une aristocratie embourgeoisée, égoïste, de la forte aristocratie plébéienne, plus fière de ses puissances et vaillantes fraternités que des mérites personnels de qui que ce soit ; plus fière et plus généreuse parce qu'elle se sent assez grande pour baser les « cours de morale » et autres « manuels de conduite » qu'elle léguera à l'avenir, sur l'amour et non plus sur la crainte.

Un discours académique.

A la séance publique annuelle de la Classe des Beaux-Arts de l'Académie, M. Gevaert, directeur de la Classe et président de l'Académie pour l'année courante, a prononcé un fort intéressant discours sur l'importance qu'a prise la musique au XIX^e siècle, sur l'évolution du goût musical, sur l'influence sociale de la musique et son avenir.

Parlant du développement de la musique dans la société contemporaine, M. Gevaert a fait remarquer que ce phénomène n'est pas absolument nouveau dans l'histoire de la civilisation. C'est que la musique n'est pas seulement un art, mais une faculté primordiale, un besoin inné de l'être humain. Pour s'adresser à ses semblables, l'homme se sert du langage articulé; pour se parler à lui-même, il emploie le langage modulé. A toutes les époques, sous toutes les latitudes, la mélodie exprime la joie de vivre, la terreur de l'inconnu, l'angoisse de l'inconnaissable. Les Hébreux et les Arabes ont pu se passer d'arts plastiques, mais il n'est pas de peuplade qui ne possède une musique rudimentaire, caractérisée au moins par quelques rythmes de danse.

Les préférences du public vont aujourd'hui aux formes musicales qui exigent une initiation technique. On ne se contente plus, comme autrefois, d'un solo de chant ou d'instrument; les auditeurs de concert se plaisent aux complexités de la polyphonie, aux curiosités des timbres, aux hardiesses de l'harmonie chromatique.

Faut-il voir dans ce revirement une vogue passagère, une simple question de mode, d'affectation, de vaine prétention à la science? Le directeur du Conservatoire lui attribue, à tort ou à raison, une cause plus profonde. La vraie explication se trouve, d'après lui, dans la psychologie des foules, éclairée d'une vive et peut-être inquiétante lumière par les récents et remarquables travaux de plusieurs philosophes et sociologues. Ceux-ci nous apprennent qu'une agglomération d'individus est un être collectif, dominé par l'Inconscient, où un même sentiment se communique à tous par une sorte de contagion, où l'individu cultivé devient lui-même un instinctif, et qu'une telle agglomération est impulsive, mobile, prompte à la suggestion et à l'exaltation.

Cette théorie paraît résoudre le problème. Si la musique est l'art des foules, c'est qu'elle leur apporte la révélation esthétique de ce qui se dérobe au raisonnement. C'est ainsi qu'on voit parfois se révéler à la foule une œuvre demeurée inconnue du musicien compétent mais isolé. Il y a là une justification nouvelle du vieil adage : *Vox populi, vox Dei*.

Malgré la puissance d'intuition esthétique de la foule, c'est l'action latente d'une minorité d'élite qui a fait monter le niveau des sensations collectives. Ce mouvement vers les sensations les plus hautes s'est accompli avec une promptitude étonnante. Comparez les répertoires des auditions publiques ou privées : hier, quelques romances, ou des solos de virtuosité instrumentale; aujourd'hui, les classiques et les archaïques aussi goûtés que les maîtres les plus récents. Il y a là une contradiction apparente qui inspire des doutes sur l'équilibre moral du public musical. Toujours est-il que cette double tendance existe. La réhabilitation des anciens maîtres a coïncidé avec la popularité croissante de l'art wagnérien; elle a frappé les adversaires les plus intransigeants du maître de Bayreuth.

Ce grand mouvement musical exercera-t-il une influence effi-

cace et bienfaisante sur les relations des diverses classes? La musique peut-elle être considérée comme une force sociale?

Pour l'orateur, cela n'est pas douteux. Sans remonter aux mythes antiques qui attestent l'influence sociale de la musique dans le passé, il emprunte à deux penseurs contemporains des appréciations toutes en faveur du développement de cette influence dans l'avenir : en Angleterre, Herbert Spencer classant la musique à la tête des beaux-arts comme étant celui qui fait le plus pour le bonheur de l'humanité; en France, Emile Montégut qui lui attribue plus qu'à tout autre le pouvoir d'exercer une influence bienfaisante sur la démocratie moderne. Cette opinion qu'il partage, M. Gevaert la motive : Les arts de la forme n'ont pas d'action instantanée sur les foules; mais la musique rappelle au sentiment de la solidarité ceux qu'a désunis la lutte pour l'existence. Ce n'est pas sans raison que toutes les religions ont utilisé le chant, qui aujourd'hui encore ramène dans les temples les sceptiques en rupture de ritualité religieuse.

Cette remarquable allocution, qui tranche sur la banalité des harangues académiques traditionnelles, a été écoutée avec la plus grande attention et saluée d'une triple salve d'applaudissements.

L'exécution de la cantate couronnée, *Callirhoë*, écrite par M. Martin Lunsens sur un texte de M. Lucien Solvay, a terminé la séance. Le jeune prix de Rome a révélé dans cette œuvre de réelles qualités de métier et, à défaut d'une inspiration que ne provoque guère le travail « sur commande » et hâtif imposé aux malheureux concurrents en loge, une connaissance approfondie de la technique orchestrale. D'inévitables réminiscences wagnériennes se font jour, çà et là, dans la trame serrée de sa partition. Mais l'ensemble est homogène et fait espérer un musicien d'avenir.

LES AUVENTS

Par nos temps de pluie obstinée ou de dégel abominable, la traversée des rues devient, pour les gens soucieux des éclaboussures, un difficile problème. La surélévation des trottoirs, idée féconde mais primitive, avait pu faire croire à la possibilité de circuler dans nos villes sans se croquer de la tête aux pieds. Mais au bout de quelques heures de pluie ou de dégel, le cloaque où s'ébattent à grands flieflacs les camions et les voitures s'est transporté sur les endroits que la sollicitude officielle « réservait aux piétons ». Et des envies vous prennent, pour une simple visite au coiffeur, de s'équiper comme pour les grandes chasses des marécages.

Parfois cependant, après avoir pendant des éternités sauté patiemment de pavé en pavé avec des gestes d'équilibriste, un auvent sauveur où la lumière entre des dessins de fer forgé filtre jusqu'aux magasins vous permet d'interrompre momentanément cet importun exercice.

On s'en éloigne avec regret pour rentrer dans l'eau gluante. On se demande pourquoi en ce siècle dont on vante — dans les gazettes bénévoles — les triomphantes conquêtes du confortable, on n'a point encore obligé les propriétaires desservant les rues principales à protéger par un abri continu la circulation des trottoirs. Les administrations communales ont dans leurs attributions d'imposer à leurs contribuables ces charges d'utilité publique; on oblige à enlever la neige et tout ce qui pourrait gêner les communications. Pourquoi, par une mesure un peu nette,

n'irait-on pas cette fois plus loin? Pourquoi ne pas rendre l'auvent obligatoire?

Ce n'est pas seulement une question d'utilité pratique, c'est aussi une question d'esthétique. On voit suffisamment le parti que les manipulateurs du fer, fondeurs ou forgerons, pourraient tirer de ces constructions légères et protectrices. Il y a là, pour les sociétés d'art appliqué à la rue, tout une série de motifs ornementaux de grand intérêt. L'été, lorsque dans les grandes rues rectilignes comme des canaux montant de l'horizon la lumière tombe éblouissante et criarde, les grandes fleurs grimpanes, capucines, glycines, vignes et lianes, entortillant de leur souplesse les ornements rigides du fer et courant sur les vitrines, masqueraient d'ombre fraîche les grands boulevards exténués de soleil.

Dans la société en l'an 2000 de l'Américain Bellamy, les rues sont transformées en serres immenses. Espérons que sans attendre jusqu'à cette date éloignée l'idée que nous offrons aux sociétés d'art appliqué et qui est, pensons-nous, tout à fait neuve, pourra se réaliser à Bruxelles et nous débarrassera définitivement des pataugeades hivernales.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Maître Wolfram (reprise).

On s'est demandé, non sans surprise, ce qui avait bien pu déterminer la direction du Théâtre de la Monnaie à reprendre cette chose vieillotte et falote, aussi dénuée d'intérêt scénique que de réel attrait musical.

Maître Wolfram dormait paisiblement dans les cartons et l'on ne gardait de cette partition ingénue que le souvenir d'un air de baryton agréablement écrit autour duquel s'exhalèrent quelques banalités du vieux répertoire d'opéra comique. S'il fallait juger d'après cela l'auteur de *Sigurd* et de *Salammbô* !...

C'est sans doute pour donner à M. Boyer l'occasion de chanter l'air en question que les directeurs ont secoué la poussière accumulée sur cette relique d'un passé respectable mais dangereux à évoquer.

La reprise de vendredi a détruit les illusions qu'entretenaient d'incertains souvenirs et le crédit de la génération précédente. Avec la meilleure intention du monde, avec le désir d'accorder à un musicien éminent et sympathique le tribut d'attention auquel il a droit, le public s'est visiblement désintéressé de cette insignifiante historiette, et les invraisemblances sur lesquelles la bienveillance de jadis fermait les yeux sont apparues si flagrantes que le sourire, le terrible sourire a arrêté net toute impression d'art.

Applaudissements aux interprètes : MM. Boyer, Isouard, Gilbert et M^{lle} Milcamps, qui ont tiré tout le parti possible d'une situation difficile et peu enviable.

Un *lapsus calami* nous a fait attribuer, dans notre dernier numéro, à Ludovic Halévy la comédie que joue en ce moment, avec un grand succès, le théâtre Molière. *Margot* est d'Henri Meilhac, et non d'Halévy. L'association des deux noms a été si fréquente et la collaboration des deux écrivains si féconde que la méprise s'explique.

Que ceux qui n'ont jamais péché par distraction (nos bons confrères de la *Chronique* par exemple) nous jettent la première pierre.

Cercle des Beaux-Arts de Termonde.

Une exposition d'œuvres d'art vient d'avoir lieu à Termonde. Limitée aux artistes qui habitent la ville ou qui en sont originaires, elle comprenait 133 tableaux, aquarelles, dessins et sculptures. Ce Salonnet, par lequel débutait le Cercle artistique récemment fondé par M. Oscar Schellekens, son président, a eu un vif succès.

La liste des acquisitions que nous publions ci-après prouve que le public s'est sincèrement intéressé à cette artistique initiative.

César Beeckman. *Sur l'Escaut*. — Théo Bogaert. *Dans les Dunes; Mariakerke*. — Aug. Cambier. *Après la Pluie; L'Allée*. — Henri Cassiers. *En Zélande; Près de Dordrecht; Un Canal à Bruges; Béguinage de Bruges*. — Franz de Beul. *Retour à la Ferme; Troupeau de moutons. Soir*. — Jules Delespaul. *Hiver sur la Dendre; Rue à Vlassenbroeck; Bateau sur la Dendre; Rue Saint-Michel à Gand*. — V. Ducaju. *Quentin Metsys*. — Louis Jacobs. *Août; Après la Pluie*. — Fernand Khnopff. *A Fosset; Une Fin de jour; Quatre dessins*. — Pr. Lenssens. *Un mobilier de salle d'Étude*. — Aug. Loret. *Matin à Vlassenbroeck*. — Ad. Maes. *Hâleurs sur l'Escaut*. — L. Spanoghe. *L'Escaut*. — R. Wytzman. *La Banlieue. Bruxelles*. — Ad. Willems. *L'Aube sur l'Escaut; Fleurs de Jardin; Fleurs des Champs; Centaure dans les Vignes*.

Soit au total 34 numéros. — Il est à remarquer qu'un bon nombre des 133 œuvres exposées n'étaient pas à vendre, entre autres les toiles de M. Franz Courtens.

L'année prochaine, le Cercle organisera une exposition par invitations. Il ouvrira en même temps une exposition de l'œuvre de Jacques Rosseels, directeur de l'Académie de peinture de Termonde.

PETITE CHRONIQUE

La date de la prochaine Exposition générale des Beaux-Arts de Bruxelles vient d'être officiellement reportée à 1897, ainsi que nous l'avons fait pressentir.

L'ouverture de l'Exposition annuelle organisée par la Société royale Belge des Aquarellistes aura lieu samedi prochain, à 10 1/2 heures du matin, au Musée moderne, place du Musée.

La direction de la Maison d'Art de la Toison d'or pousse activement les préparatifs de l'exposition des œuvres d'Alfred Stevens qui aura lieu à la fin du mois dans ses galeries. La plupart des collectionneurs bruxellois qui possèdent des toiles de l'éminent artiste ont mis gracieusement celles-ci à la disposition des organisateurs, ce qui promet de constituer, avec les tableaux récents que se propose d'exposer M. Alfred Stevens, un ensemble du plus grand intérêt. Citons, entre autres, parmi les heureux possesseurs de maîtresses œuvres du peintre, MM. Vimenet, Edouard Oulet, Léon Lequime, Emile Clarembaux, Du Toict, de Hèle, Gérard, Cardon, Leroy, etc.

Le comité de l'exposition de l'atelier Portaels s'est réuni lundi dernier à la Maison d'Art. Il a décidé que l'exposition s'ouvrirait le 1^{er} février 1896 dans la grande salle que vient de construire la société *L'Art* et dans ses dépendances.

Le premier des Salons d'art idéaliste dont nous avons annoncé la fondation, s'ouvrira à Bruxelles, à la Salle Saint-Luc, rue des Finances, 40, du 9 janvier au 16 février 1896.

« Analogues, si pas identiques aux Salons de la Rose † Croix créés à Paris par le Sar Joséphin Péladan et au mouvement préra-

phaélite de Londres, dit la circulaire qui vient d'être distribuée, les Salons d'art idéaliste prétendent vouloir continuer, à travers les évolutions modernes, la grande tradition de l'art idéaliste, depuis les maîtres anciens jusqu'aux maîtres contemporains.

Ils bannissent rigoureusement : la peinture d'histoire à moins qu'elle soit *synthétique*, la peinture militaire ; toute représentation de la vie contemporaine privée ou publique ; le portrait, s'il n'est pas iconique, les paysanneries, les marines, les paysages, l'humorisme, l'orientalisme pittoresque ; l'animal domestique ou de sport ; les tableaux de fleurs, de fruits et d'accessoires. »

Sont admis à adhérer aux Salons d'art idéaliste à titres de membres protecteurs — exposants ou non — ceux qui verseront une cotisation annuelle dont le minimum sera de 5 francs.

Cette cotisation donnera droit à l'entrée du Salon pendant toute la durée de l'exposition. Les membres protecteurs pourront assister personnellement aux conférences, concerts, enfin à toutes les gestes d'art des Salons d'art idéaliste.

Adresser toute communication à M. Jean Delville, avenue des Sept-Bonniers, 93, à Forest, lez-Bruxelles.

Contrairement à ce qui nous avait été annoncé, le Cercle *Pour l'Art* continuera cet hiver son intéressante campagne artistique. Il organise pour le mois de janvier son quatrième Salon annuel. Une salle y sera spécialement réservée à l'œuvre d'un de ses membres, le peintre Antoine Laeroix, décédé en janvier dernier.

C'est au Cirque royal, mis par la ville à la disposition de la nouvelle société, que se donneront les concerts symphoniques de M. Ysaye, qui a réussi à recruter un orchestre de quatre-vingt-dix musiciens, indépendamment de ceux des théâtres et du Conservatoire.

Les concerts symphoniques commenceront en janvier et se poursuivront en février et mars, le dimanche après-midi. Une entente interviendra avec l'administration des Concerts populaires et le Conservatoire pour la fixation des dates des quatre matinées.

Quant aux séances de musique de chambre, qui seront données par le beau quatuor formé par M. Ysaye (MM. Marchot, Van Hout et Jacob), elles auront lieu le soir, à 8 1/2 heures, dans la nouvelle salle de la Maison d'Art, avenue de la Toison d'or.

M. Ysaye se propose, dans les programmes de ses concerts de symphonie et de chambre, de faire une large place à la musique de nos auteurs nationaux. Il y aura une œuvre belge à chaque programme. Mais chaque concert débutera par une grande œuvre classique, et le reste du programme sera consacré aux modernes français, allemands, suédois et russes. Il sera fait une part également à la virtuosité, par l'engagement d'artistes en renom, instrumentistes ou chanteurs.

M. Eugène Ysaye se fera entendre probablement au dernier des quatre concerts, dans le concerto de Beethoven.

Bref, la nouvelle société paraît disposée à faire les choses allègrement et à imprimer une activité nouvelle au culte de l'art musical à Bruxelles.

CONCERTS POPULAIRES. — Dimanche 24 novembre 1895, à 1 1/2 heure, au Théâtre Royal de la Monnaie, 1^{er} concert d'abonnement, avec le concours de M. Ferruccio B. Busoni.

Le programme comprend entre autres : Ouverture d'*Egmont* (Beethoven). — Symphonie en *fa*, première exécution (H. Goetz). — *Chant du Printemps*, première exécution (Lod. Mortelmans). — *Concertstück*, de Weber (soliste : M. Busoni). — *Carnaval à Paris* (Svendsen). — Pièces pour piano seul (M. Busoni). — Marche hongroise de la *Damnation de Faust* (Berlioz).

MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck, Neumans et De Greef, professeurs au Conservatoire, donneront cet hiver quatre séances de musique de chambre pour instruments à vent et piano.

La première, qui sera consacrée à Schumann, aura lieu le 1^{er} décembre, à 2 heures, dans la grande salle des concerts du Conservatoire, avec le concours de M^{lle} Käthe Triebel, cantatrice.

On peut se faire inscrire pour les abonnements chez M. Florent, au Conservatoire.

A l'occasion du 25^e anniversaire de sa fondation, l'École de musique de Saint-Josse-ten-Node donnera un grand concert avec

chœurs et orchestre, dont le programme comprendra notamment la 3^e partie de *Faust*, drame lyrique de Schumann, et *Verlichting*, poème dramatique de G. Huberti et Hiel.

La Commission administrative et la Direction font appel au concours des anciens élèves des classes de chant individuel possédant les connaissances musicales voulues, et les prie de contribuer par leur adhésion à l'éclat de cette manifestation artistique.

Les répétitions préparatoires ont lieu les mardis et vendredis, à 9 1/2 heures du soir, à l'École moyenne, rue Traversière, 15, où les inscriptions sont reçues.

Notre excellent ami et collaborateur Philippe Zilcken, le distingué peintre et aquafortiste de La Haye, vient d'être cruellement éprouvé par la mort de sa femme, M^{me} Hélène Zilcken, née Hauzeur, prématurément enlevée à son affection. Nous adressons à l'artiste l'expression la plus sincère de nos condoléances.

Le Théâtre Libre vient de faire sa réouverture avec la *Fumée*, puis la *Flamme*, quatre actes de M. Joseph Caraguel.

Le deuxième spectacle se composera du *Cuivre*, pièce nouvelle, de MM. Paul Adam et André Picard.

Plus tard, on donnera *Mademoiselle Fifi*, un acte de M. Oscar Méténier tiré de la célèbre nouvelle de Guy de Maupassant.

M. Laroche, directeur du Théâtre Libre, vient de faire un voyage à Londres d'où il a rapporté les maquettes des décors et les dessins des costumes du *Roi Lear*, qui sera joué dans la traduction intégrale, avec Taillade dans le rôle principal.

Pour la partie lyrique des spectacles, outre les pièces déjà reçues, M. Laroche a entre les mains les manuscrits suivants : *Saint Julien l'Hospitalier*, tiré du roman de Flaubert par M. Camille Erlanger ; le *Roi Arthur*, opéra en quatre actes de M. E. Chausson ; l'*Épave*, livret de M. Louis de Gramont, partition de M. Xavier Leroux, l'auteur d'*Évangéline* qu'on répète à la Monnaie.

La saison du Théâtre de l'Œuvre à Paris s'ouvrira par *Venise sauvée*, d'Otway. M. Lugné-Poë jouera ensuite l'œuvre maîtresse de l'Inde, *L'Anneau de Sakountala*, adaptation de A.-F. Hérodote, puis une traduction de *L'Assemblée des femmes* d'Aristophane, par Tristan Bernard.

Le directeur de l'Œuvre compte reconstituer certains mystères du moyen-âge. Il mettra en scène, notamment, le mystère du *Mari qui a vendu sa femme au diable* et le *Jeu d'Adam*.

Sir Charles Hallé, le plus célèbre virtuose de l'Angleterre et certainement l'un des plus remarquables pianistes contemporains de Liszt, Thalberg et M^{me} Schumann, vient de mourir à Manchester. Charles Hallé était Allemand d'origine, mais son long séjour en Angleterre, où il était établi depuis 1848, l'avait complètement britannisé. Charles Hallé a fait naguère de fréquentes apparitions sur le continent, et plusieurs fois il figura comme virtuose aux festivals rhénans. Il eut aussi de vifs succès à Paris. Mais c'est à Manchester plus particulièrement que se concentra son activité artistique. Il y fonda en 1857 des concerts symphoniques qui prospérèrent étonnamment et qu'il continua de diriger avec succès jusqu'en ces dernières années.

En 1888, la reine Victoria, en récompense de ses services et de son talent, lui décerna le titre de *Sir*. L'année dernière, Charles Hallé avait encore entrepris une tournée de concerts en Australie et dans l'Afrique du Sud, en compagnie de sa femme, la violoniste bien connue Normann-Neruda. Sir Charles Hallé était né en 1819.

Le *Magazine of art*, dont la livraison de novembre ouvre une année nouvelle, se maintient à la tête des publications artistiques illustrées. Cette livraison contient, entre autres, trois planches hors texte : *The Silver Thames*, gravure de M. F.-S. Walker, *Country Cousins* d'après Jean Aubert et un fac-simile en couleur d'une étude de Baudry. Comme texte, — semé d'illustrations : les portraits de Walter Scott, par M. F.-G. Kitton, la *Place de la sculpture dans la vie quotidienne*, par Edm. Gosse, une étude sur le peintre Burton Barber, par M. H. Furniss, *l'Art au théâtre* par M. H. Spielmann, une notice sur les cartons de F. Madox-Brown, etc.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : $\left\{ \begin{array}{l} 2, \text{ rue de la Croix de Fer.} \\ 1, \text{ rue de l'Enseignement.} \end{array} \right.$

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvrè-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

QUELQUES POÈTES RÉCENTS. — LE CARNAVAL DU PRIX DE ROME. — THÉÂTRE DE L'ŒUVRE A PARIS. *Venise sauvée et Crise conjugale.* — AU CONSERVATOIRE. — THÉÂTRES. Théâtre du Parc : *Monsieur le Directeur.* Théâtre de l'Alcazar : *Mam'zelle Nitouche.* — LES MUSÉES. — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Quelques poètes récents.

Certes faut-il être aveugle pour ne point voir qu'à cette heure déjà, la poésie à laquelle on a donné la dénomination assez vague de symboliste, d'individualiste, de verslibriste, s'est imposée victorieuse. Un groupe de noms, désormais connu de tous, représente cette récente et nécessaire évolution ; en France il est accepté, comme méritant et novateur, par ses adversaires mêmes ; les revues graves et durables, sans exercer le moindre contrôle, s'ouvrent devant lui ; les quotidiens de la « grande presse » lui prêtent leurs colonnes ; les théâtres de tradition romantique ou classique lui sourient, même les recueils étrangers l'accueillent et, ne se contentant plus de l'étudier, sollicitent sa collaboration.

Ses œuvres qui, disait-on, ne comptaient qu'une douzaine de lecteurs, se rééditent aujourd'hui et des écrivains les traduisent en Angleterre et en Allemagne.

On sent en lui la force et déjà la maîtrise. Il représente, seul, à cette heure, la littérature française en veine d'invention. Cela se prouve, mais cela se sent bien plus encore, autant par les appoints qui lui viennent de tous côtés que par les attaques réactionnaires qui le visent.

Certes, il suffit de constater ces résultats, obtenus sans réclames, pour les proclamer superbes, mais encore seraient-ils quasi stériles s'ils n'entraînaient une toujours plus large et libre entente de l'art et si les jeunes de vingt ans ne les acceptaient. Or, — et ceci seul importe, — il ne se fait guère aujourd'hui de début marquant en littérature, sans que les conquêtes faites il y a dix ans n'y soient affirmées et élargies.

Plus rien n'y subsiste de la forme parnassienne, ni son angulosité, ni sa froideur, ni sa monotonie, ni surtout son fétichisme de la rime. Au contraire, une liberté toujours plus grande, un continuel souci de faire prédominer la poésie sur la versification, l'âme sur le décor, la vie sur le procédé. La sève abonde, tandis que la stérilité et la vieillesse s'affirment ailleurs.

Quand on songe à l'agonie du parnasse, on ne peut se défendre de la comparer à celle du classicisme au début de ce siècle. En avons-nous connu des pasticheurs qui taillaient dans le marbre de Leconte de Lisle et ciselait dans le métal de José de Hérédia, tout comme les Vienet, les Arnault, les Andrieux, les Lemerrier se cou-

paient des vêtements dans les toges tragiques de Corneille et de Racine. Même pauvreté d'élan, même indigence d'originalité, même servilité envers le « déjà fait », mêmes raisonnements usés, mêmes conseils, mêmes rengaines, même impuissance et même pionnerie.

Aujourd'hui, ce sont les strophes carrées et régulières, les sonnets proclamés impeccables, les quatrains à la neige et au gel, les rimes inévitables que les attardés prônent encore au nom de la raison et de la sagesse. C'est l'art qui ressemble au toc égyptien, grec, persan, indou, renaissance, fabriqué de nos jours en Allemagne et qui sert à berner des bourgeois chez les antiquaires des deux mondes. Plus n'est question de flamme, ni d'ardeur, ni de profonde beauté; tout est métier facile et sec. Hors des règles et des cordeaux, que chercher? Dans les mains levées d'Apollon, au lieu de la grande et simple lyre, voici les gaufriers grotesques de Théophile Gautier. Des critiques parlent de la « cuisine des vers » et tout se précise en recettes comme chez M. Cauderlier. On veut sauver, dit-on, l'art de l'ignorance, du désordre, de la révolution et, en réalité, on ne vise que la spontanéité, la vie, la jeunesse que l'on hait parce qu'on ne les a plus.

Mais ceux qui débutent sont bien trempés. Ils ont la joie de se sentir autres que ceux qui les obsèdent de conseils et qui n'existeront dans le pays de poésie que comme de vieilles bornes renversées au long des routes. Celui qui se sent élu méprise les admonestations et prend en pitié ceux qui les lui administrent. Qu'ils le laissent tranquille et se contentent de perdurer à l'état de vieux durillons têtus sur la chair désormais renouvelée et lumineuse de la poésie libre.

Voici toute une série de livres d'écrivains jeunes que ce début d'automne apporte : *La Chambre blanche*, de Henri Bataille, *Les Paroles vers elle*, d'Albert Fleury, *Un Jour*, de Francis Jammes, *Le Sang des crépuscules*, de Charles Guérin. Aucun d'eux ne songe encore aux préceptes de Banville. Ils se consultent eux-mêmes avant de consulter les prosodies, ils se donnent tels qu'ils sont, en toute saveur d'originalité, en toute franchise de nature. Tous charment et étonnent et deux d'entre eux profèrent de l'inentendu.

Écoutez ces vers de Henry Bataille :

Le cri du coq est plein de gouttes de rosée,
Il est le même depuis vingt ans que je vis,
Le même sur les champs, les routes et les villes.
Quand je suis triste il est derrière ma croisée
Et je voudrais parfois l'entendre sur la mer...

Et ceux-ci encore :

O Marie, soyez-moi Marie et mon cœur vivra.
Qui me séparera de l'amour de Marie?
Les ténèbres ne m'empêcheraient pas
De sentir sa douceur. — O Marie,

Vous m'avez fait perdre la paix et pourtant
Je vous ai aimée d'une charité éternelle...
Peut-être si Dieu qui nous entend certainement
M'avait créé selon elle
On aurait été bien heureux!
Mais ce n'est pas pour être heureux,
Ce n'est pas pour cela que je l'ai attirée...
Qu'elle vive sur mes volontés comme elle veut,
Je n'en demande pas tant, et, s'il vous agrée
Simplement, douce ou tendre ou pas,
Soyez-moi Marie et mon cœur vivra.

Et puis enfin :

Par les vitres grises de la lavanderie
J'ai vu tomber la nuit d'automne que voilà...
Quelqu'un marche le long des fossés pleins de pluie...
Voyageur, voyageur de jadis, qui t'en vas,
A l'heure où les bergers descendent des montagnes,
Hâte-toi. — Les foyers sont éteints où tu vas,
Closes les portes aux pays que tu regagnes...
La grande route est vide et le bruit des luzernes
Vient de si loin qu'il ferait peur... Dépêche-toi :
Les vieilles carrioles ont soufflé leurs lanternes...
C'est l'automne : elle s'est assise et dort de froid
Sur la chaise de paille au fond de la cuisine...

De Francis Jammes :

Nous nous aimerons tant que nous ne respirerons plus,
En nous pressant sur le banc noir et vermoulu
Aux pieds en bûches. Puis nous reviendrons, le soir.
Les génisses douces tendront le cou vers toi, à l'abreuvoir...
Puis nous irons voir Caügt dont le nom me plaît
Comme une flûte et comme des violettes,
Caügt qui dit : Salut! qui a quatre-vingts ans,
Des joues rouges ridées, maigres, des yeux luisants,
Qui regarde, méfiant, par les haies d'églantiers
Et qui porte de jolis coqs en son panier.

Et encore :

La vallée d'Almeria. La vallée d'Almeria
doit être une vallée en tubéreuse aux eaux d'argent
et aux montagnes claires et bleues et aux torrents
pleins de fleurs claires, de grenadiers rouges et luisants.

La vallée d'Almeria. La vallée d'Almeria
doit être une vallée où est un château clair,
des histoires d'amour pleines de sernigats,
de jardins en sommeil et de belladones.

MM. Albert Fleury et Charles Guérin ne sont guère aussi spéciaux en leur art, mais certes s'affirment-ils très émancipés des entraves et se présentent-ils en vrais et clairs poètes.

La toute jeune génération française dont les prosateurs merveilleux s'appellent André Gide, Camille Mauclair, Saint-Georges de Bouhélier, Pierre Louys se fortifie par ce nouvel appoint de poètes, tandis qu'en Belgique s'affirment André Ruyters, Henri Vande Putte, Arthur Toisoul et Georges Rency.

Vraiment l'art, en ce moment, brille en des mains vaillantes et l'on ne doit guère être inquiet de son

avenir. Et les pauvres cris d'alarme que poussent certains écrivains taris ou desséchés et passés au petit journalisme ne doivent apparaître que comme encouragements à rebours. C'est l'éternelle histoire mesquine et désolante.

Le Carnaval du Prix de Rome.

Décidément ça n'en finit pas !

Toute la presse réclamière a célébré à peu près dans ces termes le véridique programme de cette comédie :

« La réception du lauréat du prix de Rome a été faite, lundi soir, avec apparat. Ce sont les élèves de l'Académie des Beaux-Arts qui ont pris l'initiative d'une « entrée » solennelle. Le cortège s'est formé rue du Midi, sous les fenêtres illuminées de l'Académie qui flamboyaient de mille feux. Deux hérauts d'armes à cheval, porteurs de lourdes bannières, ouvraient la marche. Derrière eux les élèves de l'Académie et des écoles des beaux-arts des faubourgs agitaient des lanternes vénitienes multicolores. Une cinquantaine de drapeaux de différentes nations représentaient l'universalité de l'Art. Les principales sociétés chorales et instrumentales prenaient part au défilé. Plusieurs chars étaient éclairés à la lumière électrique, notamment celui qui représentait la ville de Bruxelles protégeant les Arts et sur lequel étaient groupés les plus jolis modèles de l'Académie. A la gare du Nord, M. Jean Delville, congratulé par les organisateurs de la fête, est monté dans un landau orné de couronnes et de fleurs, qui l'a conduit à l'Académie. Ici réception officielle avec les discours par le corps professoral et les membres du collège échevinal, compliments, vin d'honneur et fête. »

Ainsi, de cette lutte entre un artiste d'une indépendance gênante et la troupe édentée des vieillards officiels, — combat que Jean Delville avait entamé au nom d'une opinion philosophique dont l'esthétisme souverainement dédaigneux heurtait audacieusement le conventionnalisme orthodoxe des académiciens bourgeois, — les gérontes ont eu le dessus, la médiocrité a triomphé ? Jean Delville rentrant pour un soir son art en lui-même comme un limaçon rentre ses cornes, s'est laissé caresser, choyer, acclamer par la gloire des fonctionnaires en chapeau claqué et des gardes civiques qui, dans leurs esprits, l'ont célébré lundi dernier tout au plus comme émule des Pietstecker, des Smausbeek et des Vanrattenderm.

Depuis quinze ans, un groupe, audacieux et fervent, lutte contre les Académies officielles, pourrissoirs du haut enseignement. C'est là qu'une poignée de bonzes momifiés dans un romantisme de keepsake tournent devant de jeunes âmes enthousiastes et vaillantes leurs insidieux moulins à doctrines. C'est là qu'on étouffe, qu'on déforme, qu'on empoisonne. Parmi les plus vaillants adversaires de cette décrépitude malsaine, Jean Delville jouait un rôle hautain. Il y avait été soumis juste assez pour l'indignation et le mépris. Il le disait dans des livres, dans des articles, dans des conversations, dans des œuvres. L'originalité de son talent leur faisait exéquer son nom. Son attitude était intransigeante, irréductible, invulnérable.

C'est alors qu'il s'embarque dans la galère du prix de Rome. Qu'il conquiert cette Toison d'or gardée par un dragon académique et s'en allât avec l'or qui lui permettait des études plus vastes.

C'était bien. Qu'il eût une attitude hautaine vis-à-vis de ces professeurs, ses ennemis, c'était son devoir. Mais voilà qu'on apprit que le radical adversaire se prêtait à la glorification de cet enseignement malsain, et qu'il rentrerait au bruit des cuivres et de l'éclat des fleurs pour glorifier cette académie.

Et par quelle mascarade !

Oripeaux de cortège, exhumés des magasins dormants, cuirasses de carton, casques de fer blanc, Grecs et Romains funambulesques, cartels d'élection, chars de bœuf gras, dans un orchestre de comice agricole ! Et lui, Delville, se prêtant à ce point à cette farce digne de la raillerie caricaturale de Rowlandson ou d'Ensor, partant en simulacre pour revenir se faire recevoir à la gare du Nord ! Ce n'est pas tout. Pendant le cortège, acclamations, bouquets, couronnes de papier doré, compliments des petites filles. Et enfin, la rentrée à l'Académie, vinclé, vaincu, terrassé d'hommages, au milieu du chœur dansant des doctrinaires en triomphe ! Vous ne les avez donc pas entendus, se frottant les mains, se chuchoter à l'oreille des paroles dignes du roi Midas et vous montrer du doigt comme un gibier conquis ? Le bruit de leurs applaudissements et leurs trépignements d'exultations n'a point frappé votre cœur comme une insulte ?

Vous avez, paraît-il, souri. Et lorsqu'ils se sont, devant vous, proclamés vos Pères, vous ne leur avez pas crié : « Je vous renie ! » Mais vous avez, dans une réplique destinée à corriger plus ou moins l'affaire et à pallier les reproches que, sans doute, vous sentiez venir, accouplé ces Messieurs à l'art divin comme les larrons au Christ.

En vous faisant pareil accueil l'Académie a songé à faire une bonne affaire ; c'est comme un noble usé et ruiné qui a vu en vous une occasion de redorer son blason par un mariage riche. Vous êtes l'homme-sandwich qui portiez lundi dernier la réclame de cet enseignement que vous avez toujours combattu. Pour vous, franchement, ô vaillant, ce fut un singulier rôle !

Quant à la ville de Bruxelles et à sa participation officielle qui, s'il faut en croire les journaux, « a jeté un lustre considérable sur la cérémonie », vous faites partie de ses manœuvres électorales de la dernière heure. On avait, quinze jours auparavant, englué le monde universitaire en lui payant 30,000 francs de truffes, de champagne et de représentations gratuites, on avait gagné le commerce par les plantureux festins de Bruxelles Port de mer. Il fallait agir sur le monde artistique et on a pensé à vous, l'artiste digne de respect, comme à un mannequin indispensable et qui ne coûtait rien.

Vous n'avez donc pas vu que vous aviez au milieu du dos une affiche doctrinaire ? Vous avez été pendant une soirée un inconscient agent électoral, qui souriait, saluait et sortait. Vous ou un autre, peu importe, du reste, pourvu que vous les serviez.

D'autre part, et comme continuation de ce système, on peut lire dans les journaux la nouvelle suivante :

« Un comité composé de délégués de diverses sociétés organise une manifestation en l'honneur de M. Alexis Craps, qui vient de remporter le premier prix au concours organisé à Bruxelles par l'OEuvre nationale de l'Art appliqué à la rue. »

Hier c'était vous, aujourd'hui c'est Craps. Soyez certain que si c'était le lendemain des élections ce ne serait ni vous, ni Craps, ni personne.

Ah ! si l'aventure, au lieu d'être une mixture confectionnée par des marmitons politiques, avait été vraiment faite pour l'art ! Si vous aviez été acclamé par vos pairs, par les jeunes, par ceux qui mettent

leur ambition dans le mépris des hommages que peuvent dispenser les marchands de déconsidérations civiques, nous vous saluerions avec autant de joie que nous mettons aujourd'hui de douleur et de regrets dans nos plaintes. Mais aujourd'hui, les déesses sont irritées. Vous êtes sorti de leur route.

L. H.

Théâtre de l'Œuvre à Paris.

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Venise sauvée, tragédie en cinq actes de THOMAS OTWAY, et **Crise conjugale**, comédie en trois actes de M. BERR DE TURIQUE.

Deux pièces représentées à une soirée d'intervalle : l'une, vieille tragédie forte, inégale, solide muraille aux lézardes vénérables noblement dressée dans le champ de l'art dramatique, l'autre, comédie moderne, mondaine, habilement conduite, gentil, frêle paravent vu cent fois en n'importe quel salonnet parisien, un peu soucieux de la mode ; la première déclamée sur un théâtre irrégulier et vaillant, par de bons et de mauvais acteurs, tous enthousiastes en leur œuvre de résurrection, la seconde sur une scène subventionnée et bien sage, par de consciencieux ou de charmantes artistes.

Venise sauvée, c'est la glorification de l'amitié survivant à la tromperie, à la lâcheté, à la folie humaines, c'est la touchante histoire d'amis, Pierre et Jaffier, soldats de fortune révoltés, conspirateurs contre l'autorité du Sénat. Jaffier, être doux et toujours vacillant, subissant l'ascendant d'une femme adorée, dénonce par faiblesse celui qu'il aime, cette « seconde moitié de lui-même », le laisse saisir, emprisonner, condamner à la torture, puis, labouré de remords, reçoit avec des pleurs, des sanglots, des supplications, des cris de souffrance mortelle, les injures et les soufflets du trahi, obtient enfin son pardon, encore sa tendresse en échange du coup de poignard que, sur parole jurée à Pierre, il lui plantera au cœur, le délivrant ainsi du supplice auquel il le voua, quand le bourreau liera ce fidèle à la roue infâme où ses os doivent être brisés. C'est aussi la toute-puissance de l'amour qui mène l'homme au crime et revêt parfois la courtisane de beauté morale, mais c'est surtout le cri de vengeance d'Otway contre les grands qui, pouvant le tirer de sa détresse, en faisaient le bouffon, le fou de leurs orgies pour l'abandonner le lendemain à sa misère, à la honte, à la faim dont il mourut. Ah ! qu'il dut tressaillir de joie farouche ce cœur douloureux lorsque fut jouée *Venise* avec la scène inouïe où Aquilina, l'hétraire belle, âpre, assoiffée d'or, douce dans ses amours, féroce dans sa colère, repousse l'ignoble vieillard amoureux d'elle, le sénateur, le puissant, le riche, le débauché ; elle se repait du spectacle hideusement grotesque de ce fantôme sénile qui se roule à ses pieds, mugit comme un bœuf, saute comme le crapaud, aboie comme un chien, implore les caresses, les coups même dont elle le roue ; elle le piétine, elle le fustige de sa cravache à toute volée, le pourchasse à travers la chambre, le fait jeter dehors, rampant, suant, soufflant, râlant, hurlant, sous la cinglée d'étrivières de ses valets, lance par la porte la pesante toge de pourpre et la toge sénatoriales, ouvre les fenêtres béantes et, tandis qu'il ne cesse d'aboyer sur le seuil fermé, respire enfin l'air pur, toute palpitante encore de son implacable et grandiose sauvagerie. Aquilina, c'est l'âme vivante du poète, faible, tendre, mendiant, plagiaire, repu de haine et de malheur.

Ce court drame inscrit dans la tragédie anglaise et qui, avant la représentation sur les planches de l'Œuvre, n'avait jamais été donné en France, fut supérieurement interprété par M. Gémier et par M^{me} Lina Munte, lui, effrayant en sa bestialité, elle, superbe en sa violence.

Après de pareils tableaux, à la fois d'un si furieux naturalisme et d'une envergure romantique jusqu'ici inégalée (on dit que M. Zola y a songé pour un chapitre de *Nana*, et, probablement, Théophile Gautier se les rappela en composant un épisode du *Capitaine Fracasse*, la mort d'Agostin, le bandit), le vaudeville, soigneusement monté par la direction de l'Odéon eût eu fort à faire pour dominer de tels souvenirs. Aussi, ne l'a-t-il pas tenté. Il s'est contenté d'être, par ses mignardises libertines, autrement immoral que les brutalités susdites ! L'Anglais célèbre à grandes cloches le vaste, le vainqueur, l'irréductible amour ; le Parisien aussi parle d'amour, naturellement, mais de quel amour !

Un jeune homme, absolument quelconque, Henri de Lançay, épouse une mignonne petite femme qui l'adore, mais, au bout de deux mois de joli ménage, la trompe, un jour, par hasard, avec une Georgette connue avant le mariage et inopinément rencontrée. M^{me} de Lançay a surpris l'aventure et, très digne, dicté ses volontés : pour le monde et la tranquillité des parents ils seront toujours un couple de parfaits époux, mais l'un à l'autre des étrangers. Cette énerve situation dure depuis un an, malgré le repentir, et même les maladroitesses exaspérations de Monsieur, inutiles devant la fermeté de Madame qui préfère le suicide au moindre baiser, jusqu'à l'arrivée d'un ami, de retour d'Amérique ; il y prit sans doute chez les Iroquois l'usage des moyens qu'il rapporte ; il persuade le mari transi de monter l'imagination à la pauvre offensée en l'exposant aux déclarations ardentes d'un bellâtre, danseur de cotillons qui déjà lui fait la cour, et de profiter du moment où cette malheureuse petite âme, affolée par les protestations passionnées, « mise au point », ne saura plus à qui se vouer pour intervenir à temps et rentrer dans ses bonnes grâces. Et les choses arrivent telles qu'il les ordonne.

De la noble affection née d'une communion de pensées, du désir de n'importe quel idéal, il n'est point question, pas plus chez la femme que chez l'homme, cela est vieux jeu ; le seul émoi à soulever dans ce gracieux cœur, trop plein de bourgeoises illusions sur la fierté et la fidélité, c'est uniquement celui que peut donner le vertige de la valse où vous entraîne un audacieux cavalier, un soir de musique, de fleurs, de flirt, de toilette et de champagne. Bien que souvent spirituels, trois actes pour cela c'est beaucoup. Ils prirent cependant un grand charme, grâce à l'interprétation d'une toute jeune débutante qui sut atténuer, par l'harmonie de sa voix fraîche et l'élégance attendrissante de ses attitudes désolées, le caractère finement dessiné, mais irritant à la longue, de Marie de Lançay : M^{me} Lara a remporté là un très réel succès vraiment dû à la justesse de son jeu, presque entièrement affranchi des formules du convenu. Dès qu'elle aura pris un peu plus possession d'elle-même, il est certain que son talent, si délicat dans les scènes de tendresse et d'émotion et fort énergique déjà, s'épanouira encore et s'emparera de l'ampleur et de la quiétude qu'une sincère artiste comme elle doit désirer.

J. C.

AU CONSERVATOIRE

L'audition traditionnelle des lauréats a suivi, dimanche, au Conservatoire, la lecture du palmarès et la harangue de M. Edouard Fétis. On a applaudi particulièrement M^{lle} Jeanne Merck, premier prix (avec la plus grande distinction) de chant théâtral, qui a dit d'une jolie voix claire et en bonne musicienne l'air de la folie d'*Hamlet*, son morceau de concours. Grand succès aussi pour le jeune Joseph Müller, qui a affirmé d'exceptionnelles qualités dans l'exécution de l'*Introduction* et de l'*Adagio* du quatrième Concerto pour violon de Vieuxtemps, pour M^{lles} Barat et Duthil qui ont chanté le duo du *Jugement de Midas*, de Grétry.

Des morceaux d'ensemble : une symphonie de Haydn et les airs de ballet de Sacchini, sous la direction de MM. Emile Agniez et Colyns, ont montré la bonne tenue et la discipline de la classe d'orchestre. M. Soubre a, de son côté, fait valoir, dans l'audition d'un madrigal à cinq voix de femmes, de Scarlatti, les soins avec lesquels il conduit sa classe d'ensemble vocal. L'octuor pour cors, de Léon Dubois, exécuté avec justesse, complétait le programme.

Aujourd'hui, à 2 heures, suite de l'audition des lauréats.

THÉÂTRES

THÉÂTRE DU PARC. — *Monsieur le Directeur*, par ALEX. BISSON.

Une de ces pièces à quiproquos incessamment renaissantes, à malentendus ahurissants, à confusions baroques, qui semblent la joie des familles et de leurs délégations de vieilles mamans poussées en graisse, de jeunes filles poussées en graine, de fiancées demi-vierges, de futurs gendres frôleurs et diseurs de riens.

Cette fois le procédé va jusqu'à l'éreintement complet de l'auditoire. Il s'agit de deux femmes, une mariée, une veuve, qu'on prend l'une pour l'autre en un tournoiement continu : on rit parfois ; en effet, c'est parfois drôle. Et voilà tout !

La troupe s'en tire pas mal, bourgeoisement.

Mais, bon Sort ! que tout cela est loin du théâtre émotionnant les Foules, faisant surgir ce grand frisson où les foules se sentent solidaires, ce grand frisson qui est leur vraie joie dès qu'elles l'ont ressenti, le vrai secret de leur goût pour l'art dramatique et de leur mystérieux emballement pour l'acteur. Chacun, écoutant-regardant ces machines kaléidoscopiques, fonctionne pour son compte particulier, dans l'isolement des sensations personnelles, sans la miraculeuse transformation des individus coagulant leurs impressions en masse totale, instinctive et puissante, aux vibrations géantes, aux sursauts surhumains. La Foule, la foule, la foule n'apparaît pas, ne surgit pas, ne se forme pas dans l'auditoire qui reste une collection et ne devient pas un organisme n'ayant plus qu'un seul caveau et qu'un même paquet d'entrailles. Le tragique phénomène, but de cet art superbe du théâtre, demeure au repos.

Quand donc viendront les vrais dramaturges rendre à cet art superbe du théâtre ses proportions imposantes que connurent et l'antiquité et quelques époques modernes ? Quand sortira-t-il de ces limbes où il s'agit infirme et amoindri ? Ibsen, Maeterlinck ont montré les directions. Voilà les moniteurs et les apôtres. Voyons, jeunesse littéraire belge, passez donc à votre tour les portes qu'ils ont ouvertes.

THÉÂTRE DE L'ALCAZAR. — *Mam'zelle Nitouche* (reprise).

L'Alcazar a repris *Mam'zelle Nitouche*. Et tandis que s'alan-guissent les yeux de velours de M^{lle} Lardinois, la verve de MM. Ambreville, Lespinasse et Crommelynck secoue la salle d'une gaité communicative. Ce n'est pas, certes, la finesse de trait, la légèreté de touche du joyeux quatuor Judic, Baron, Dupuis, Cooper, qui assura à cette bouffonnerie, lorsqu'elle apparut sur la scène des Variétés, un succès de fou rire. La troupe de l'Alcazar conserve, malgré la transformation du théâtre, quelques-unes des traditions de la revue bruxelloise, triomphe de la maison. Et l'uniforme du 27^e dragons déguise imparfaitement les héros populaires, quantes fois acclamés sous la tenue du garde-civique immortalisé par le légendaire Van Copernolle ou sanglés dans la tunique sévère du « garde-ville ». Mais le sel un peu gros dont les interprètes saupoudrent l'action assaisonne au goût des habitués un mets dont ceux-ci paraissent être demeurés friands. Et les amours de Champlâtreux, et les aventures incohérentes de la jolie pensionnaire des Hirondelles, et les saillies du commandant, et les sautillants couplets dont Hervé a illustré ces folies ont, tous les soirs, leurs admirateurs enthousiastes.

LES MUSÉES

En réponse aux articles de M. Gustave Geffroy sur le *Musée du Soir* et la *Force créatrice de l'art*, le sculpteur Jean Baffier adresse au critique une lettre ouverte dont nous extrayons cet intéressant fragment :

« Je vous affirme, en mon âme et conscience, que je considère les Musées, en tant qu'utilité au point de vue de l'émulation créatrice, comme absolument inutiles ; je dirai même plus, ils sont nuisibles, car ils ne présentent, en somme, que des fragments dépareillés, n'ayant entre eux aucune corrélation.

N'étant pas, de ce fait, dans leur ambiance rationnelle, ils ne peuvent dégager ce que j'appellerai l'effet d'ensemble, c'est-à-dire la caractéristique du concept initial qui a déterminé leur création.

Tout bien considéré, le Musée, comme nous l'entendons dans les temps modernes, ne peut être utile qu'au point de vue d'une reconstitution historique, pouvant permettre de comparer les différents aspects de civilisations et de leurs aspirations selon leurs tempéraments et leurs climats.

Je crois que dans toutes les branches de l'activité humaine, aussi bien que dans les arts, ce que je viens de dire est juste, car je ne vois pas du tout, par exemple, notre armée entraînée à la victoire par la contemplation constante des glorieux moignons qui sont aux Invalides.

Les Musées modernes ne sont que les « Hôtels des Invalides » de l'art, que nous devons visiter de temps en temps, comme philosophes, comme penseurs : il faut y passer, méditer quelque temps, saluer avec respect et se retirer.

Pour créer, il faut être dans le mouvement et la vie, c'est-à-dire au centre de tout ce qui vibre. Il faut prosterner son front devant la grande œuvre de Dieu : la Nature, l'adorer dans son infinie grandeur, en embrassant la terre et le ciel ; il faut se mettre à genoux devant le petit brin d'herbe et contempler longuement et tendrement la plus petite fleur. Alors, si l'on est pénétré des splendeurs de la création, si l'on est ému par le mystérieux rap-

port des êtres et des choses, on peut chercher à réaliser l'œuvre d'art.

Mais pour grouper les forces créatrices, mon cher Maître, pour les utiliser, les féconder, il faut autre chose que des Musées, des Ecoles et des Salons annuels; il faut ce que nous appelons, nous autres, gens du peuple, le grain de sel, c'est-à-dire une croyance! C'est donc dans l'âme d'une nation que doit se trouver le courant d'émulation qui détermine l'impulsion créatrice, et non dans la contemplation de débris provenant de civilisations antérieures, pas plus que dans des théories de professeurs et des règlements d'exposition. »

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Poèmes et Poésies, par FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. Cueille d'avril. Joies. Les Cygnes. Fleurs du chemin et Chansons de la Route. La Chevauchée d'Yeldis. Paris, éd. du *Mercur de France*. — *Le Livre de la Naissance, de la Vie et de la Mort de la Bienheureuse Vierge Marie*, par A.-FERDINAND HÉROLD. Lettres ornées de Paul Ranson. Paris, éd. du *Mercur de France*. — *Emile Verhaeren*, par ALBERT MOCKEL, avec note biographique par F. Vielé-Griffin. Paris, édition du *Mercur de France*. — *L'Œuvre de mort*, par MAURICE LEBLANC. Paris, Ollendorff. — *Le Pain qu'on pleure*, par MICHEL ABADIE. Paris, Bibliothèque de l'Association, 17, rue Guénégaud. — *Un jour*, par FRANCIS JAMMES. Paris, édition du *Mercur de France*. — *L'Art appliqué à la rue et aux objets d'utilité publique*, par EUGÈNE BROERMAN. Brochure de 48 pages illustrée de nombreuses phototypies. Bruxelles, Alfred Castaigne. — *Le Sang des Crépuscules*, par CHARLES GUÉRIN; prélude musical de PERCY PITT. Paris, édition du *Mercur de France*. — *Les Évangiles*, par le comte LÉON TOLSTOÏ. Traduit du russe par T. DE WYZEWA et G. ART. Paris, librairie académique Perrin et C^{ie}. — *The Evergreen; A Northern Seasonal. The book of Autumn*. Edinburgh, Patrick Geddes; London, T. Fischer-Unwin; America, J.-B. Lippincott C^o. — *Épisodes de la Vie d'A. Rubinstein*, d'après M. Wladimir Baskine, par IVAN MARTINOFF. Avec portrait et notice biographique. Bruxelles, imp. Lombaerts. — *Contes chimériques*, par JEHAN MAILLART. Bruxelles, Lacomblez.

Musique.

Album russe de P. Tschäikowsky, pour violon et piano, par AD. HERMAN. Six pièces choisies. Paris, Mackarr et Noël. — *Fer-vaal*, action musicale en trois actes et un prologue, poème et musique de VINCENT D'INDY. Partition chant et piano, réduite par l'auteur. Dessin de Carlos Schwabe. Paris, A. Durand et fils.

Memento des Expositions

BARCELONE. — III^e exposition générale des Beaux-Arts et d'Art industriel. 23 avril-23 juin 1896. Quatre œuvres par exposant au maximum, sauf agrégation du jury. Délais d'envoi: 20 mars-1^{er} avril. Retour gratuit des œuvres récompensées. Renseignements: M. J.-M. Rius y Badia, maire de Barcelone, président de la Commission organisatrice.

BRUGES. — XVIII^e salon d'hiver du *Cercle artistique brugeois* (réservé aux artistes invités). 8 décembre 1895-février 1896. Envois: 29 octobre-28 novembre. Trois œuvres au maximum.

Transport gratuit. Renseignements: M. G. Claeys, président de la Commission.

BRUXELLES. — Inauguration des galeries de la Maison d'Art. Exposition d'œuvres d'Alfred Stevens. 30 novembre-fin décembre.

MONS. — Exposition de la *Société des Beaux-Arts*. Mai 1896. Renseignements: M. Léon Losseau, secrétaire, rue de Nimy.

NANTES. — Société des *Amis des Arts*. 1^{er} février-15 mars 1896. Limitée aux invités et aux membres de la Société. Gratuité de transport. Dépôt à Paris chez M. Toussaint, 13, rue du Dragon, du 3 au 10 janvier. Envois directs avant le 8 janvier à l'Exposition, rue Lekain, 10, Nantes. Notices avant le 4 janvier. Commission sur les ventes: 10%. Secrétaire général: M. Des Camps de Lalanne.

PAU. — XXXII^e exposition annuelle de la *Société des Amis des Arts*. 15 janvier-15 mars 1896. Délais d'envoi: Notices, 8 décembre; œuvres, 20 décembre. Gratuité de transport pour les invités. Dépôt à Paris avant le 8 décembre chez M. Pottier, 14, rue Gailon. Commission sur les ventes: 10%. Renseignements: M. Gaston Tardieu, secrétaire général.

PETITE CHRONIQUE

La Société des Aquarellistes a ouvert hier, avec le cérémonial traditionnel, son trente-sixième Salon annuel. Malgré l'heure matinale, imposée paraît-il par de royaux désirs, il y avait foule, et, selon la coutume, on s'est occupé beaucoup plus des toilettes nouvelles et des chapeaux à sensation que des œuvres exposées.

Celles-ci sont moins nombreuses que précédemment: cent quatre-vingt-deux numéros seulement, répartis dans deux salles du Musée. Nous en passerons la revue dans notre prochain numéro.

A l'exposition des œuvres d'Alfred Stevens, qui s'ouvrira à la fin du mois, succédera, en janvier, dans la nouvelle salle de la Maison d'Art de la Toison d'Or, une exposition des œuvres d'Henry De Groux.

M. De Groux, outre ses peintures récentes, qu'il n'a pas encore exposées, compte réunir un ensemble important des œuvres qu'il a exécutées en ces dix dernières années, parmi lesquelles, notamment, le *Christ aux outrages*, sa toile capitale, et la *Procession des Archers de Furnes*, panneau décoratif de 14 mètres de longueur.

Un choix des plus belles lithographies de l'artiste complétera cette très intéressante exposition.

A l'exemple de ce qui a été fait en peinture par les expositions des XX et de la *Libre Esthétique*, quelques adeptes de la photographie, en dehors de toute influence officielle de société établie, ont organisé un Salon photographique qui s'ouvrira samedi prochain, au Cerele artistique et littéraire. Il n'y a que des invités, donc pas de jury d'admission et le seul but poursuivi est une exposition des œuvres de ceux qui pensent que la photographie peut recevoir une autre application que celle de la reproduction mécanique des choses. Le public pourra juger si la photographie peut réellement prétendre au rang auquel elle aspire, c'est-à-dire entre la peinture et le dessin. Considérée uniquement comme moyen d'expression artistique, la photographie nouvelle veut ne s'inspirer que de cette maxime de Whistler: « Une œuvre ne peut être considérée comme finie que lorsque toute trace de la méthode employée a disparu. »

La tentative est intéressante, surtout par la qualité des exposants qui viennent d'Angleterre, d'Amérique, d'Autriche, d'Allemagne, de France, même des Indes et de Belgique.

Le peintre André Sinet ouvrira le 25 courant, par invitations, une exposition de ses œuvres à la Galerie Clarembaux, 5, rue du

Congrès. Cette exposition comprendra une soixantaine de pastels, croquis, notes d'atelier, etc.

Nous recevons de la Société royale pour l'encouragement des beaux-arts de la ville de Gand la liste officielle des acquisitions faites au Salon de 1895 par l'intermédiaire de la Commission directrice.

Le Gouvernement belge s'est rendu acquéreur des œuvres suivantes : H. Lhermitte, *Les baigneuses* (pastel). — J.-P. Laurens, *Cadre d'études* (toile). — Alfred Stevens, *L'Atelier de de Knyff*. — H.-W. Mesdag, *Après l'orage* (marine). — Macaulay Stevenson, *Rêve de crépuscule*. — Le Lièpvre, *Journée d'automne*. — Mac Ewen, *Une famille hollandaise*.

On remarquera que, pour la première fois, l'Etat choisit pour ses Musées, en même temps que des tableaux d'artistes belges, quelques toiles étrangères. C'est là une excellente initiative qui fait honneur à M. De Bruyn, ministre des Beaux-Arts, et rompt avec les traditions d'un nationalisme mesquin. Tous les Musées d'Europe ont le souci de montrer, à côté des œuvres nationales, ce que l'art étranger produit de plus intéressant. Seul, le Musée de peinture moderne de Bruxelles ne contenait, jusqu'ici, aucune œuvre étrangère. On se demandait vainement le motif de cet exclusivisme, auquel M. De Bruyn vient, avec raison, de mettre un terme.

Signalons une autre innovation louable : les acquisitions de l'Etat seraient désormais, avant d'être définitivement placées, exposées à l'examen du public et de la critique dans une des salles du Musée. Cette décision vient d'être prise par le Ministre et sera appliquée, pour la première fois, aux œuvres qu'il vient d'acquérir pour le Gouvernement au Salon de Gand.

Les achats faits pour le Musée de la ville de Gand sont : Baertsoen, *Matin de neige en Flandre*. — Kröyer, *Étude de portraits*. — Tholen, *Automne*. — Vanden Eeden, *Les vêpres à Sainte-Gudule*. — Is. Verheyden, *Chapelle en Campine*. — Wilaert, *Le quat Saint-Antoine à Gand*. — Zorn, *Avec sa mère*. — Constantin Meunier, *Le pardon* (groupe en bronze).

Soixante-quatre œuvres, indépendamment d'un certain nombre d'objets d'art, ont été acquis pour la tombola offerte aux membres de la Société ou achetés par des particuliers.

Outre le *Concertstück* de Weber, M. Busoni jouera au Concert populaire de dimanche prochain une fugue de Bach, la *Barcarolle* de Chopin et la *Méphisto-Valse* de Liszt.

Au deuxième concert, M. J. Dupont fera entendre en première audition *Psyché* (avec chœurs) de César Franck, la *Nuit persane* de Saint-Saëns et des fragments du *Prince Igor* de Borodine : marche, chœur *a capella*, ballet avec chœur, cavatine.

Le troisième concert sera principalement consacré à l'audition de M. Willy Burmeister, le célèbre violoniste américain.

La saison sera close le 6 mai par un concert extraordinaire sous la direction de M. Hans Richter.

M^{me} Marguerite Lallemand, pianiste, donnera une séance musicale à la Grande Harmonie le mercredi 4 décembre, à 8 heures du soir, avec le concours de M^{me} Fichetef, cantatrice, et de M. Miry, violoncelliste.

Billets chez MM. Schott frères, éditeurs, 82, Montagne de la Cour, et chez M. Lallemand, 20, rue du Nord.

Le Conservatoire de Liège inaugurera samedi prochain, à 8 heures du soir, la saison d'hiver par un concert donné sous la direction de M. Radoux, avec le concours de M. Diémer, professeur au Conservatoire de Paris. Au programme : la 2^{me} symphonie de Borodine, le 4^{me} Concerto pour piano et orchestre de Saint-Saëns, l'*Élégie* de Sokolow, le *Caprice espagnol* de Rimsky-Korsakoff et des pièces pour piano seul.

Les Nouveaux-Concerts sont fixés aux 15 décembre, 19 janvier, 15 mars et 12 avril. M. Sylvain Dupuis compte faire exécuter, entre autres, la Symphonie d'E. Chausson, le prélude à l'*Après-midi d'un faune* de C.-A. Debussy, la suite bretonne de *Pêcheurs d'Islande* de Guy Ropartz, l'ouverture d'*Armor* et *Ked* de S. Lazzari, la *Belle au bois dormant* d'A. Bruneau, des fragments de *Guntram* de R. Strauss, la 7^{me} symphonie de Brückner, le

prélude d'*Ingwelde* de Shilling, *Thamar* de Balakireff et diverses œuvres de Glazounow, Rimsky-Korsakoff, Glinka, Dvorak, Smetana, Svendsen, Reznicek, etc.

M. Moline, directeur de la Galerie Laffitte, expose en ce moment à Paris, jusqu'au 7 décembre, un choix d'œuvres — aquarelles, sépias et dessins — du paysagiste A. Hervier, un nom un peu oublié qui eut jadis de grands succès aux Salons et qui eut l'honneur d'être vivement loué par Th. Gautier et Ph. Burty.

La Société nationale pour la protection des sites et des monuments adresse au public un pressant appel en vue d'augmenter le nombre de ses adhérents. Les dommages qu'il s'agit d'empêcher sont si regrettables et la nécessité de s'y opposer si urgente qu'elle espère rencontrer parmi les amateurs éclairés des beautés de notre pays un écho qui lui permettra de réaliser ses patriotiques et artistiques désirs.

Adresser les demandes d'inscription (membres protecteurs : 10 francs ; membres effectifs : 5 francs par an) au secrétariat de la société, 31, rue de Rome, Bruxelles.

M. Lugné-Poe, directeur du Théâtre de l'Œuvre, vient de recevoir un acte en prose tiré des romans de la « Table ronde », *Le Cimetière périlleux*, par Fernand Hauser.

Le sculpteur Falguière met en ce moment la dernière main au monument de Georges Bizet.

C'est une énorme masse de marbre blanc, d'une hauteur de trois mètres. Le bronze est absolument exclu de ce monument, qui se compose d'un rocher brut où courent des branches de laurier et que surmonte le buste du compositeur ; d'une Muse jeune et mièvre élevant des palmes, et d'une Carmen assise au pied de la montagne et consultant les tarots de la bohémienne.

Le soubassement a été exécuté sur les dessins de M. Charles Garnier. Le monument de Bizet, qui sera érigé au parc Monceau à Paris, sera inauguré sans doute cet hiver.

Une nouvelle revue internationale, *Arte*, vient d'être fondée à Lisbonne sous la direction de MM. E. de Castro et M. da Silva Gayo (représentant français : L.-P. de Brinn' Gaubast). Elle comprendra deux parties : l'une consacrée à des poésies, contes, romans, études esthétiques et critiques, etc. publiés en portugais, en français et en espagnol ; l'autre formant un bulletin bibliographique et artistique international. « Le but que nous poursuivons étant surtout un large cosmopolitisme, dit la circulaire par laquelle les directeurs annoncent cette intéressante publication, nous prenons à cœur de faire connaître en Portugal et les choses d'art et les littératures étrangères, en même temps que nous tâcherons d'intéresser tous les pays à l'art et à la littérature portugaise, en yant recours — pour mener à bien ce fécond échange de sentiments et d'idées — à des versions littérales bien que soigneusement littéraires. »

L'*Arte* paraîtra en livraisons mensuelles de 52 à 64 pages. Chaque volume annuel comprendra huit livraisons qui seront publiés le 15 de chaque mois, de novembre à juin inclus.

Prix de la livraison : fr. 1-25. Abonnement annuel : 10 francs, S'adresser, pour tout ce qui concerne la rédaction, à M. E. de Castro, 11 rua do Cosme, Coimbra (Portugal).

Le peintre Carrière entreprendra cet hiver le grand panneau décoratif qui lui a été commandé pour l'amphithéâtre de l'enseignement libre à la Sorbonne.

Interprétant en un sens très large ce mot d'enseignement libre, l'auteur de *Maternité* se propose d'exprimer dans son œuvre la grande éducation de la Nature et de l'Histoire. La toile est remplie, presque tout entière, par une vision énorme et vague de Paris, tel qu'il apparaît sur les hauteurs de Belleville. A gauche, un groupe composé d'une femme allaitant son enfant, d'une jeune fille à la physionomie attentive, d'un homme regardant au loin et la main droite posée sur une table de bronze où sont tracés des caractères. Cette œuvre, qui promet d'avoir un caractère décoratif saisissant, sera exposée au prochain Salon.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : $\left\{ \begin{array}{l} 2, \text{ rue de la Croix de Fer.} \\ 1, \text{ rue de l'Enseignement.} \end{array} \right.$

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

MADAME LA MAISON D'ART. — L'EXPOSITION DES AQUARELLISTES. — LA MORALE. — JACQUES ROMMELAERE. *Ma semaine.* — AU CONSERVATOIRE. — THÉÂTRES. Théâtre de la Monnaie: *Don Pasquale.* Théâtre de l'Alhambra: *La Dame de Monsoreau.* Théâtre Molière: *Belle Maman.* — DOCUMENTS A CONSERVER. — PETITE CHRONIQUE.

Madame la Maison d'Art.

Elle va donc se rouvrir, la Maison d'Art « A la Toison d'Or », en une direction nouvelle, rectifiée, sans les préoccupations mercantiles, sans les espoirs de profits matériels dont, au début, l'an dernier, on s'y était de bonne foi inspiré, espoirs déroutés des finalités par lesquelles elle sera efficace et vivante. Elle va se rouvrir, voulant l'Art en ses expressions vraiment nobles, surélevées; prête à se fermer momentanément chaque fois que rien de tel n'y sera possible, comme à Rome on fermait le temple de Janus quand s'interrompait le drame, tantôt destructeur, tantôt fécond, de la Guerre.

Car si, par de persistants et d'acharnés efforts, répétés depuis six lustres, des entêtés et d'imperturbables exaltés sont parvenus à galvaniser esthétiquement cette Belgique, depuis des ans et des ans jadis Belle-à-Bois-dormant dans les régions de l'Art, devenue maintenant, par une épidémie imprévue, enjouée et saine; s'ils

sont parvenus à donner à tous cette fièvre du Beau qui présentement agite et fait vibrer chez nous universellement les âmes; si, à ce point de vue, le but est atteint en des proportions inespérées; si, il s'en faut que ces forces tout à coup excitées et bruyantes, se révèlent par des manifestations rassurantes. La Vulgarité, la terrible et odieuse vulgarité semble profiter de ces impulsions généreuses et les détourner au bénéfice de ses maléfices pires que le néant. D'innombrables applications empreintes de hâte et de platitude surgissent, inutiles et nauséuses. Des milliers d'improvisateurs, artistes de contrebande, amateurs superficiels, esthètes de pacotille, vont, viennent, parlent, dissertent, discutent, décident, se bousculent dans le vide de leurs insuffisants et prétentieux instincts.

L'« Art dans la Rue », d'une si fraternelle et si émouvante conception, devient le symbole et le tremplin de ceux qui croient que l'on peut, sans l'inévitable aide du temps, sans l'alluvion lente de générations insensiblement préparées, improviser dans la vie entière cette chose rare et divine: la vraie Beauté! On croirait assister à une invasion de larbins et de femmes de chambre se travestissant, comme dans la *Vie parisienne*, en gens du monde et jouant la comédie de la grande existence artistique.

L'heure est venue, sans rien détruire de l'admirable effervescence qui fait bourdonner et rayonner notre

Belgique, de rappeler cette turbulence au sentiment des difficultés et de la réserve sans lesquelles son activité tournerait en carnaval. Quelques hommes veulent s'y dévouer et comptent sur l'aide de tous ceux qui, comme eux, pensent que l'Art doit avoir incessamment des expressions hautes et choisies; qu'il faut, tout au moins, qu'il y ait quelque part un foyer qui, dédaignant l'habituel galvaudage des forces, rappelle, par une sélection sévère, que l'Art est un dieu difficile qui ne se laisse pas adorer par un culte banal de carrefour.

Ce sont eux qui, après les inévitables tâtonnements des choses qui commencent, veulent empreindre la Maison d'Art de la forme, de l'allure, de la dignité en lesquelles elle va s'ouvrir plus esthétique et plus vaillante. Ce sont eux qui ont chassé de leur groupe toute idée de tirer d'une entreprise artistique autre chose que des « Dividendes intellectuels », persuadés que toute inclination vers le matériel profit est, en ce domaine sacré, déprimante et destructive. L'un a donné à l'Œuvre l'édifice en lequel elle s'abritera et vivra sa belle vie désintéressée et pure. Un autre a voulu, sans aucune arrière-pensée de restitution, donner l'argent nécessaire à la construction d'une salle en rapport avec les expositions, les conférences, les concerts, les lectures, les représentations théâtrales choisies, originales, remuantes en lesquels l'Art robuste aime à faire éclore ses tendances évolutrices et les incessantes expressions de sa marche vers l'avenir. D'autres ont donné les ressources nécessaires pour l'alimentation de cet organisme, de manière à chasser, comme un vent malfaisant, les inquiétudes pécuniaires qui ternissent le miroir pur des résolutions esthétiques. D'autres, enfin, donnent leur temps, leurs aptitudes, leur bonne volonté, leur expérience, se constituant tuteurs, protecteurs, administrateurs non rémunérés de cette maison de Corporation qu'ils veulent belle, animée, habitée comme le furent autrefois ses sœurs, les demeures corporatives du XVII^e siècle.

Mais ce qui grandit encore ce projet, d'abord cru si singulier, mais qui déjà subit la bienfaisante familiarité de l'accoutumance, c'est la résolution prise par tous de s'effacer dans cette œuvre, de ne penser à aucun personnel orgueil comme ils ne pensent à aucun personnel profit. De n'être pas, avec suffisance, les metteurs en scène de cette entreprise sans précédent, mais ses serviteurs très humbles, ne voulant que pour elle, ou plutôt pour la haute Idée qu'elle incarne, la gloire, les honneurs et la durée. Il faut qu'elle demeure seule visible, symbolique et réginale, dominant en son abstraction morale et quasi-mystique, en hiératique figure revêtue de tout l'ornement dont la conception juste de son but et de l'influence sociale qu'elle aura peut la revêtir, comme d'un manteau pompeux et fier.

Quel beau rôle et quelle chevaleresque attitude! Ah!

vraiment, on croit trop aisément qu'en notre temps on ne peut faire mouvoir les hommes qu'en leur montrant de matériels avantages! Au fond des âmes sont des trésors de fidélité aux grandes divinités. Combien apparaîtraient plus fréquemment ces nobles fantômes, si on montrait qu'on a foi en la générosité de ses semblables et si on faisait à ceux-ci de sonores appels! La Maison d'Art en est un radieux et pathétique exemple. Aussi les mystérieuses puissances qui inspirent les institutions et règlent leur sort, vont-elles sans doute conspirer avec ceux qui, pris de tant d'enthousiasme et de tant de dévouement, lui font cortège en sa tentative hardie.

Et c'est pourquoi ils la nomment humblement et pieusement « Madame la Maison d'Art », ainsi que des croyants disent Notre-Dame. C'est pour elle seule que va s'inaugurer le culte dans l'universel effacement des officiants. Trop souvent, chez nous comme ailleurs, ceux qui fondent quelque chose ont la sotte vanité d'en vouloir ramener à eux la notoriété et la puissance, ne s'apercevant pas que l'œuvre la meilleure chancelle et s'amointrit quand elle se personnifie dans une individualité. L'Idée seule est incorruptible, l'Idée seule est souveraine. Autour d'elle il faut l'anonymat des hommes, récompensés, du reste, en leur cœur, par la joie très limpide de voir prospérer et s'invigorer l'institution à laquelle ils se dévouent. Ah! qu'elle est savoureuse la paix sereine, la jouissance intime et si profonde de quiconque s'anéantit en quelque grand dessein, en quelque œuvre élevée dont il devient une molécule, frissonnant de la vie féconde ou tumultueuse de l'ensemble.

Salut donc à Madame la Maison d'Art! Qu'elle soit sainte et vénérée. Qu'à Elle on aille en pèlerinage. Qu'à Elle on porte les ex-voto et les dons. Qu'Elle devienne en ce Bruxelles brillant, désormais si intellectuellement fécond, un sanctuaire. Non pas le sanctuaire d'un groupe, d'une coterie, non pas une « petite chapelle », mais un monument commun à tous ceux qui, fuyant la vulgarité, ont la soif des grands vins de l'Art. Tant de piquettes nous sont servies par les incurables médiocres, tant de boissons frelatées, de mélanges écœurants ou fades? Qu'on puisse là trouver les philtres dont ont besoin les âmes, sans lesquels, toujours flasques et amoindris, nous vaguons en infirmes dans la vie, pourtant si aisément héroïque, fraternelle et vaillante quand elle trouve ses véritables aliments.

L'EXPOSITION DES AQUARELLISTES

A défaut de Xavier Mellery, dont l'art pensif, exprimé en des symboles discrets ou puisant sa force au mystère de la vie des choses, dominait de haut les Salons précédents, l'Exposition actuelle s'honore de l'envoi d'un artiste que certaines affinités de vision rattachent au maître des *Heures* et de la *Justice*. M. Jakob Smits pénètre, sous la rustique enveloppe de ses modèles, la tristesse résignée de l'humanité. Il exalte les humbles, les pauvres, les petits, dans lesquels il découvre la divine étincelle. Et sous la magie de son regard d'artiste, voici que s'ennoblissent et s'héroïsent les misérables au milieu desquels il vit, en un bourg de Campine perdu dans un océan de bruyères. Ce paysan à la face douloureuse, c'est Jésus trahi par le baiser de Judas. Tel profil de Campinoise s'auréole de lumière et évoque la bienheureuse Vierge Marie dans la joie sereine de sa divine maternité. Teinté de mysticisme, profond et réfléchi, l'art de M. Smits s'oriente, définitivement, en ces pages de grande allure, vers un idéal élevé, digne des efforts persévérants et de la probité du peintre. Une palette riche et harmonieuse malgré certaine tendance à abuser des couleurs sombres, une vision synthétique, une facture ample servent l'artiste dans ses moyens d'expression et le classent au rang des meilleurs exécutants.

Avec la *Tête de vieille* de Constantin Meunier, superbe étude incisive et éloquente, les trois aquarelles de M. Jakob Smits donnent au Salon des Aquarellistes une note d'art qu'on cherche en vain dans la plupart des envois. L'habileté de mains, la joliesse des couleurs, le brio de l'exécution sont incontestables et presque toutes les œuvrettes qui composent le Salon témoignent, chez nos spécialistes, de la plus aimable facilité à manier prestement la goutte d'eau colorée. Il y a même une supériorité évidente du groupe belge sur les aquarellistes étrangers, relégués aux arrière-plans depuis que les Stacquet, les Binjé, les Uytterschaut, les Cassiers ont pris la tête du cortège. Mais combien cet art léger, à fleur de peau, paraît petit à côté d'une œuvre mûrie et émouvante comme le *Baiser de Judas* ou le *Symbole de la Campine* ! La facture seule intéresse, et le site choisi, l'adresse du virtuose à jongler avec les pinceaux, à croquer un paysage, à saisir un effet de lumière.

M. Cassiers s'attache à rendre, dans leur vérité, les sites de la Zélande et de la Hollande. Quelques-unes des œuvres qu'il expose cette année témoignent de la sincérité de ses efforts, notamment sa *Vieille église de Katwyck*, dans laquelle il élargit et simplifie sa manière, son *Dimanche de novembre en Zélande*, son *Jour de pluie à l'Écluse*. Ces trois pages affirment un progrès considérable et marquent parmi les aquarelles les plus appréciées du Salon. MM. Binjé, Uytterschaut, Stacquet, Thémon, de Burlet, Marcette, Hagemans — ce dernier traitant le paysage d'une manière plus décorative — poursuivent, avec des tempéraments divers, la recherche d'une réalité d'expression que les moyens restreints de l'aquarelle rendent toujours approximative. C'est, cette fois, M. Binjé qui aligne le contingent le plus varié et le plus intéressant. M. Verheyden s'improvise aquarelliste dans un petit *Hiver* agréablement croqué.

Parmi les étrangers, — invités ou membres honoraires, — M. Havermans, dont le faire s'apparente au style de M. Mari Bauer, a rapporté d'Algérie deux croquis : *L'Abrévoir d'El-Kantara* et *Un fondouk à Biskra* d'un dessin ferme et caractéristique. Sa

Paysanne d'Over-Maas compte parmi les meilleurs morceaux du Salon. M. W.-E. Roelofs, fils du paysagiste hollandais bien connu, révèle, dans ses trois natures-mortes, un tempérament de coloriste. Une Allemande, M^{me} Dora Hitz, débute par deux portraits de facture souple, de coloris harmonieux.

A côté de cela, quelle salade de choses niaises, bêtes à faire pleurer, triviales à donner la nausée ! La *Vie de la sainte Vierge* et le *Bain* de M. Dubufe paraissent empruntés à la vitrine d'un confiseur. M^{me} la baronne Nathaniel de Rothschild, M. Schmidt-Michelsen et les invraisemblables Cipriani, Joris, Tarengi, Bartolini, Bucciarelli nous vengent, hélas ! de nos Dell'Acqua, de nos Becker et de nos Van Severdonck.

LA MORALE ⁽¹⁾

Correspondance.

Liège, le 21 novembre 1895.

Monsieur le Directeur de L'ART MODERNE,

Lisant ce que vous avez dit de cette étonnante M^{me} de Beauvoir, rédactrice d'un code si parfait du savoir-vivre, du cérémonial, des belles manières et de tout ce qui constitue vraiment les usages du monde « distingué », je me suis écrié :

Mais elle est à nous, cette femme ! C'est à Liège qu'elle a pratiqué son petit métier légal d'avorteuse d'âmes. C'est à Liège que règne encore son esprit et le souvenir de ses belles maximes ! Si les femmes de notre province avaient la moindre initiative elles auraient depuis longtemps fait élever une statue à cette géniale personne qui a si bien défini, résumé, codifié leurs aspirations, qui les a faites si complaisantes, si séduisantes, et qui les a dispensées des tracés d'une pensée, d'une conscience, où il pourrait entrer quelques grains d'inconnu.

Paire à Dieu par un certain nombre d'opérations fixes — et aux hommes par tous les moyens qui restent — voilà un idéal clair, net, positif, apaisant. Il donne même tant de paix qu'encore aujourd'hui, nous, Liégeois, qui sommes assez vivants de notre nature, nous n'avons l'esprit doucement endormi dans des doctrines si confortablement définies et limitées, qu'uniquement, peut-être, parce que nos femmes nous ont imprégnés de cette sagesse pouponne, berceuse, solidement accrochée à des choses qu'on peut toucher, voir, autour desquelles on peut tourner et qui sont si distinguées !

Elles n'ont peur de rien nos valeureuses Liégeoises « de la bonne bourgeoisie » ; elles tranchent, décident, régissent l'art, la mode et les mœurs avec l'aplomb des gens sérieux qui ont un Code derrière eux et qui connaissent tous les gendarmes du qu'en dira-t-on par leur petit nom (le grand *On* et tous les petits *on*).

Il doit en revenir quelque bribe de gloire à M^{me} de Beauvoir, car si Anvers et Gand sont infestés dans leurs parties bourgeoises d'une part de somnolence égale à la nôtre, il me semble de loin qu'ils en sont moins fiers et qu'ils ne l'ont pas encore symbolisée en aucun monument d'art ou de littérature. Aucune image condensant leurs impressions n'est venue leur donner ainsi confiance en eux-mêmes et les rendre absolument sûrs de tout ce qu'il faut faire dans toutes les circonstances de la vie pour être en mesure d'affirmer qu'on est infailliblement distingué.

(1) Voir l'Art moderne du 10 novembre.

Nous, nous sommes assis avec une glorieuse assurance sur un tas de certitudes pourvues d'angles droits.

Il y eut peut-être des M^{me} de Beauvoir dans le clan masculin; je ne veux pas les chercher; mais quand on en tient une, une femme qui a résumé toute une classe de ses pareilles pendant plusieurs générations, et qui vit encore en esprit, quoique morte, on ne la lâche pas, on ne l'oublie pas, on y va d'un petit monument, quand on n'est pas ingrat.

C'est à Liège qu'il faut élever une statue à M^{me} de Beauvoir!

UN STATUAIRE LIÉGEOIS.

JACQUES ROMMELAERE

Ma Semaine. — Hors commerce, sans nom d'auteur ni millésime, in-8°.

L'Art moderne a déjà parlé de ces notes d'artiste (1), fines, sincères, élégantes, peignant au hasard des voyages et de la vie quotidienne les sites, les pensées et les impressions très personnelles d'un poète qui porte la poésie comme un noble, pourvu de nombreux quartiers, eût jadis porté sa noblesse : avec la facilité, le naturel et la grâce aisée des choses qui sont en notre race depuis plus d'une génération.

Mais il importe de reparler de Jacques Rommelaere parce que les promesses de ses débuts s'accroissent et qu'il pourrait bien prendre rang parmi l'élite de nos écrivains, s'il les réalise, ce qui paraît imminent.

Ce jeune penseur-sensitif est en même temps, et jusques au fond des moelles, un musicien; il est bien l'être multiple de notre époque affamée de fortes et toujours fuyantes synthèses; toute harmonie de lignes ou de couleurs se traduit involontairement pour lui par un accord musical, un point d'orgue, une « tenue ». Nos impressions se confondent parce qu'aujourd'hui plus qu'autrefois nous les laissons s'approfondir en nous et qu'à l'intérieur de nous elles vont frapper une sorte de dénominateur commun inconnu, mystérieux, qui les réduit à une même résultante, à un même effet indéfinissable en lui-même, qu'on ne peut décrire que par la similitude de plusieurs de ses extériorisations.

Les dernières notes de J. Rommelaere sur l'Italie font penser à ce poète encore trop peu connu, l'Américain Thoreau, qui donna la plus artistique et la plus originale description qui soit de son pays, en écrivant son journal. Non que ces deux écrivains se ressemblent; une seule chose, mais elle en vaut beaucoup d'autres, les rapproche dans ma pensée, c'est la grâce que donne à tout ce qu'ils font leur laisser-aller absolu.

Pour Jacques Rommelaere, l'art n'est encore que le beau décor de la vie. La note humaine, chaude, fraternelle, ne vibre pas, ou vibre seulement d'une façon réflexe. Le penseur est solitaire et on sent que les hommes lui paraissent éloignés de lui. Si l'âme que parent cet esprit et cette sensibilité pouvait être emportée dans le courant qui trempe la vie des plus grands remueurs d'hommes et les unit à tous les autres humains par des choses dont ils sont toujours les premiers à découvrir la profondeur; si cette âme était traversée un jour, comme le fait prévoir le don spécial de l'artiste, par un rayon d'énergique et lucide Bonté, sensibilisant les responsabilités de notre unité de race au milieu d'un univers hostile ou indifférent, elle pourrait devenir l'âme d'un de nos plus grands poètes.

(1) Voir l'Art moderne des 5 et 12 août 1894.

AU CONSERVATOIRE

L'auditoire réuni dimanche dernier au Conservatoire a eu successivement l'agrément d'un aimable concert de lauréats et les émotions d'un concours public. Ouil d'un concours. Concours d'arrière-saison, complément et couronnement des épreuves estivales qui font battre tant de cœurs et tremper de si nombreux mouchoirs. Il s'agit du diplôme de « virtuosité », auquel seules peuvent prétendre les jeunes filles qui ont, dans la classe de piano, décroché le prix de « capacité ». Ainsi en a décidé le généreux esthète qui a fleurnonné d'un annuel billet de mille francs le rouleau de parchemin offert, avec de paternelles accolades, par le Conservatoire à ses lauréats.

Ce prix de virtuosité, d'invention toute récente, a été remporté, « haut les mains » par une jeune pianiste qui a révélé des dons exceptionnels, M^{lle} Voué, élève de M. Wouters. Il est peut-être sans exemple au Conservatoire qu'une artiste se présente au concours avec un pareil ensemble de qualités : le sentiment juste des œuvres à interpréter, la délicatesse et l'égalité du toucher, un mécanisme sûr, du goût et de la discrétion. Aussi le public a-t-il fait à cet enfant prodige un succès étourdissant. Le concerto en *mi bémol* de Beethoven, le *Coucou* de Daquin, trois pièces de Scarlatti, la Valse en *mi* de Moszkowski, la Ballade en *la bémol* de Chopin et la Tarentelle de Liszt (extraite de *Venezia e Napoli*) ont tour à tour donné à M^{lle} Voué l'occasion de mettre en lumière, sous leurs aspects divers, les faces multiples d'un talent qui promet à l'artiste un avenir brillant, — prophétisé avec quelque solennité par la voix du président du jury, M. Gevaert.

Parallèlement à ce concours officiel, qui a été l'attrait principal de la séance, se poursuivait, officieusement, un petit concours privé entre chefs d'orchestre, ou aspirants. Voici M. Van Dam au pupitre, ouvrant le feu, et conduisant par cœur, d'un geste soigneusement étudié, une symphonie de Mozart exécutée par la classe préparatoire d'orchestre. M. Van Dam paraît s'ingénier à prendre pour modèle le directeur du Conservatoire, et certes ne peut-on lui en faire grief. Il arrondit le bras, cambre la taille, étend avec onction la main gauche. Et sa jeunesse s'irrite brusquement d'une fausse note lâchée par un cor. Il tance d'un regard courroucé le « préparatoire » en défaut, prêt à lui jeter son bâton à la tête.

Voici M. Jouret, à la fois majestueux et bonhomme, à la tête d'un essaim non moins « préparatoire » qu'il dirige « au doigt et à l'œil ». L'excellent professeur se sert, en effet, rarement de la baguette blanche et bat, avec fermeté, la mesure d'un index pointé vers le grand orgue ou d'une main fermée sur un imaginaire bâton. Exécution nuancée et précise de deux *Cantiques spirituels* de Bach et de deux *Noëls français du XVII^e siècle*, le tout disposé à quatre voix mixtes par M. Gevaert.

A M. Jouret succède M. Colyns, préoccupé avant tout de suivre avec la plus scrupuleuse attention son élève, M. Moins, chargé d'exécuter l'*Adagio* et le *Final* du 3^{me} concerto de Vieuxtemps et qui s'acquitte d'ailleurs de sa tâche avec une correction irréprochable. M. Colyns, tout entier à son affaire, ne se soucie ni de l'élégance de ses gestes, ni de la « posture » qu'il échète de donner au dirigeant. On dirait de quelque *capellmeister* d'outre-Rhin conduisant amoureuxment une œuvre qu'il connaît « dans les coins », qu'il aime à entendre, et qu'il se fait jouer pour lui-même, complètement étranger au public.

M. Wouters, lorsqu'il monte au pupitre, paraît extraordinairement intimidé. Et son embarras augmente à mesure que se déroulent les périodes mélodiques du Concerto, dont il ralentit les mouvements et énerve l'allure décidée. A l'*Adagio*, M. Gevaert s'impatiente et, de sa baignoire, scande la mesure sur le bourrelet, sans arriver à dégeler le chef d'orchestre. La pianiste profite d'un solo pour reprendre à peu près le mouvement, et l'équilibre s'établit au Final.

Le jury ne prononce aucun verdict quant aux chefs d'orchestre, mais le public décerne *in petto* la palme à M. Van Dam, qui paraît avoir les plus sérieuses qualités.

THÉÂTRES

THÉÂTRE DE LA MONNAIE : **Don Pasquale**, de Donizetti (reprise).

Pas plus que celle de *Maître Wolfram*, la reprise de *Don Pasquale* n'était commandée par l'impatiente curiosité du public. Ecrite en 1843, cette insignifiante bouffonnerie italienne avait fait, deux ou trois fois, une courte apparition au répertoire et, depuis dix-sept ans, dormait paisiblement du sommeil des partitions fatiguées. On l'a réveillée trop tôt — ou trop tard. Car *Don Pasquale* n'a pas encore la saveur archaïque des œuvres anciennes, et elle porte déjà les rides d'une vieillesse prématurée.

Il était aisé de prévoir que la génération actuelle, avide de neuf, habituée aux formules de l'art lyrique moderne, ne pourrait guère s'intéresser aux vocalises, aux rosolies, aux fioritures et aux cocottes qu'une détestable éducation musicale avait mises à la mode il y a un demi-siècle. Mais voilà. Nous possédons à la Monnaie deux chanteurs dont le talent réside précisément dans l'expression de ces formules surannées, et il s'agit d'employer ces deux gosiers merveilleusement souples et harmonieux. De là l'obligation de remettre à la scène des vieilleries que personne ne songerait à exhumer. C'est fâcheux, car l'art n'a rien à gagner à cet assaut de virtuosité.

Reconnaissons d'ailleurs que M. Boyer et M^{me} Landouzy chantent l'un et l'autre avec infiniment de talent les mélodies « célèbres » dont se compose *Don Pasquale*, que M. Gilibert a tiré le meilleur parti possible d'un rôle ingrat, que M. Bonnard dit de son mieux la sérénade, le seul morceau qui lui soit dévolu bien qu'il ne soit guère dans sa voix, et que la Direction de la Monnaie n'a rien négligé pour intéresser le public à cette reprise, dont l'interprétation vivante, homogène et gaie égale celle du *Barbier de Séville*.

THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA : **La Dame de Monsoreau**, par MM. ALEX. DUMAS et MAQUET.

Un excellent comédien applaudi naguère à Bruxelles, M. Eugène Garraud, vient d'installer à l'Alhambra le drame de cape et d'épée à grand spectacle, et le succès quasi-triomphe qui a accueilli sa tentative démontre, une fois de plus, que ce genre de littérature garde — et gardera toujours — son prestige. La poignée de sceptiques que nous sommes (et encore !) ne balancera jamais la foule impressionnable et naïve, prompt à s'enflammer, à maudire le traître, à pleurer sur les infortunes de la victime. Les invraisemblances de l'action, les incohérences du livret ne la choquent point. Au contraire ! Elles ajoutent à l'humanité entrevue un élément de féerie et de légende qui corse l'attrait du spectacle. Et plus la « loyale épée » du héros accumulera de

cadavres, plus les applaudissements éclateront, frénétiques et unanimes.

La nouvelle direction de l'Alhambra n'a pas lésiné à cet égard. C'est sur une véritable Saint-Barthélemy que tombe le rideau, aux acclamations du petit public, après une copieuse série de tableaux où le Vice et la Vertu se livrent bataille sans merci à travers un inextricable fouillis d'épisodes divers.

La Dame de Monsoreau est, on le sait, l'une des pièces les plus caractéristiques du genre, et l'idée d'inaugurer par ce feuilleton historique la série de représentations que se propose de donner M. Garraud est vraiment heureuse.

Si le public s'y amuse comme à l'audition d'une œuvre nouvelle, s'il découvre Henri III et ses mignons, tremble pour le brave Bussy et la tendre Diane de Méridor, s'aimante à la bravoure de l'héroïque Chicot, méprise le duc de Guise et cette canaille de Monsoreau, nous ne pouvons nous défendre, nous, d'admirer l'ingéniosité (et dans *ingéniosité* il y a *génie*) de cet extraordinaire Alexandre Dumas qui sait si exactement ce qu'il faut écrire pour exalter l'imagination des spectateurs et leur arracher tour à tour les larmes, les rires et les applaudissements.

Une interprétation excellente, une mise en scène élégante concourent au succès de *La Dame de Monsoreau*. M. Eugène Garraud personnifie en comédien sobre et de bonne école le roi de France. Et dans sa troupe, fort bien composée, citons particulièrement M. Krauss (Chicot), qui mène toute la pièce avec un réel talent, et M^{lle} Depoix, gracieuse et touchante dans le personnage de Diane.

THÉÂTRE MOLIERE : **Belle-Maman**, comédie en trois actes de Victorien Sardou.

Il fut un temps où la belle-mère jouait dans la littérature, spécialement au théâtre, un rôle capital. Sacrifiant à la mode (ce que cette condescendance a dû lui coûter !...) M. Sardou a mis la belle-mère en pièce (ou en pièces) à son tour. Et la *Belle-Maman* qu'il offrit aux curiosités parisiennes et rastaquouères réunies en 1889 par la World's Fair du Champ-de-Mars n'est qu'une ingénieuse broderie sur la trame, quelque peu usée, de l'influence néfaste du Monstre dans le ménage du Gendre. Pour faire accepter cette donnée rabattue, l'auteur, avec l'habileté qu'on lui connaît, a imaginé un type de belle-mère qui bouleverse les notions traditionnelles. Au lieu de la peindre acariâtre, haineuse et insupportable, il en fait un modèle de gentillesse, de dévouement, d'affection, un vrai amour de belle-maman à laquelle il est impossible de ne pas pardonner ses étourderies et ses inconséquences.

Mais le résultat est le même, ce qui n'est pas encourageant. Et après avoir à demi ruiné l'excellent Thévenot par une série de bévues accomplies avec les plus louables désirs, M^{me} Noirel le mène sans s'en douter à un duel, au divorce, à l'effondrement de ses espérances et de son bonheur. Heureusement, tout finit par s'arranger, *Belle-Maman* étant une comédie du genre gai — et même parfois du genre vaudeville. Les choses s'embrouillent, dès le deuxième acte, à la manière d'Hennequin. Et l'on claque des portes avec autant d'agitation que dans le *Chapeau de paille d'Italie*.

Jouée avec entrain — avec trop d'entrain — par la troupe du Théâtre Molière, dans laquelle, au premier rang, MM. Arnaud, Fleury et Lefrançais, M^{mes} Munié et Dalbieu, *Belle-Maman* a été applaudie avec conviction et fait passer « une bien agréable soirée » aux heureux Ixellois, de plus en plus fiers de leur « Bonbonnière ».

DOCUMENTS A CONSERVER

Nous recevons du triomphateur du Prix de Rome la lettre qu'on va lire, d'une petite écriture agitée qui donnerait beaucoup à penser à un graphologue.

Décidément le cas de M. Jean Delville est plus grave qu'on le pouvait supposer. Ce qu'il répond, et la façon dont il répond, aux observations que sa malheureuse faiblesse a fait surgir en des milliers d'âmes et qu'un de nos collaborateurs, Léon Hennebicq, a formulées si vaillamment, ouvre un horizon peu rassurant sur la psychologie de « l'homme au chapeau Rembrandt ».

Nous eussions pu, d'après une règle qu'ont établie les devoirs de la courtoisie et qu'a consacrée la jurisprudence, refuser l'insertion de cette cahotante et souvent inconvenante épître qui semble se ressentir de la griserie du soir fameux où le jeune vainqueur fut promené aux flambeaux, cymbales retentissant, comme un bœuf gras de la peinture. Mieux vaut l'afficher au musée des Documents à conserver, parmi nos *Curiosa*.

Le prix de Rome porte rarement bonheur à qui le décroche, on le savait de reste. En voici un nouvel exemple. D'ordinaire ce fut l'avenir qui se chargea de démontrer cette fâcheuse guigne. Il y a progrès : c'est maintenant le présent.

Mais l'un n'empêche pas l'autre. Nous surveillerons le bonhomme et l'attendrons à ses œuvres futures pour diagnostiquer définitivement ce qu'il a dans la peau. Souhaitons qu'il ne fasse point banqueroute à l'Art comme la plupart de ses prédécesseurs qui eurent, du moins, le mérite de ne pas gonfler d'orgueil au point d'en péter comme la grenouille du Fabuliste.

Voici la pièce ! Et dire que son auteur, dans un discours (qu'on s'est accordé à trouver un peu longuet et margarineux) a fait la leçon à M. Gevaert en proclamant, contre la Musique, « qu'il n'y a que la ligne ! » que le tout est « d'avoir de la ligne ! » Et ben, merci ! T'as de la ligne, mon gentilhomme, comme les z'homards y-z-ont des poils aux pattes.

Forest, 19 novembre 1895.

MONSIEUR L. H.

Souffrez que le coupable de lèse-personnalité, contre lequel vous avez fait retentir la ferblanterie justicière de votre courroux, s'explique un peu et laissez-moi vous dire, tout en tremblant — car j'ai très peur ! — combien je trouve votre terrible réquisitoire plus ridicule encore que le « carnaval du Prix de Rome ». Le geste vainement stigmatiser de vos phrases n'est-il pas un peu un geste de dépit ? Au fond, n'auriez-vous pas envié un moment ma place dans ce bon landau triomphal ? Et n'auriez-vous pas préféré que ce fût vous le chevalier fleuri par ces jolies jeunes filles ? Vous n'êtes pas le seul, allez ! Quoique je me suis senti très heureux d'une fois pouvoir, enfin, me « promener en voiture », chose qui ne m'arrive jamais, n'étant pas avocat et n'ayant pas eu la chance d'être un fils à papa, je vous avoue que je ne souhaite ni à vous ni à personne un siège aussi douillettement véhiculatoire et aussi délicieusement orné de fleurs, de couronnes et de palmes ! Pensez donc ! A chaque minute, le long du parcours de ma joyeuse entrée, je m'attendais, Carnot illusoire, à voir surgir de la clameur des acclamations un Caserio subit et vengeur, le poignard de la jalousie au poing. Car, vous devez savoir cela, la jalousie a des fantaisies qui s'expriment aussi tragiquement par des coups de couteau que bêtement par des coups de plume.

Vous le voyez, loin d'appeler ce joyeux et naïf cortège un « carnaval » vous eussiez fait mieux de le qualifier : Le calvaire du Prix de Rome. En effet, et tous les gens un peu lucides que le parti-pris n'a pas fait loucher seront de cet avis ; que j'étais là bien plus en *résigné* qu'en triomphateur enivré de carillons, de fleurs et de fanfares. Ceux là auront de suite compris que si je n'ai pas lancé à la face enthousiasmée de mes acclamateurs populaires ou officiels l'invisible rictus de ma souffrance intime, c'est que j'avais jugé qu'il valait mieux savoir souffrir *tout cela*, le sourire aux lèvres, que de prendre comme vous l'auriez souhaité, une ridicule attitude de matamore outrecuidant et d'opposer à cette explosion de touchante sympathie un orgueil aussi méchant qu'imbécile. J'ai préféré redevenir un moment le très humble *élève* de l'Académie accédant, après de multiples refus, aux désirs enthousiastes de mes nouveaux et anciens condisciples. Et c'est cela seul, Monsieur L. H., qui m'a ému, parce que, malgré tout, j'avais senti que dans leur acte de pure et admirative exaltation c'est le « hautain » et « l'intransigeant » qu'ils fêtaient et non le *lauréat du concours de Rome*. En me laissant faire, j'étais conscient, absolument, mon bon petit Monsieur, et si vous avez cru voir sur mon dos une affiche de l'hôtel de ville, c'est que vous avez regardé mon postérieur du haut de la tribune rouge de la rue de Bavière. J'ai accompli un acte de volonté dont la secrète raison vous échappe. Mais vous saviez, comme beaucoup d'autres le savaient, qu'il faudrait être un enfant ou un gaga pour se laisser éblouir par quelques lampions et se laisser griser par quelques coups de battoirs et que mon devoir était de continuer cette martyrisante *épreuve* du concours de Rome jusqu'au bout ! Au lieu de faire un silence intelligent et compréhensif sur cette popularité d'un soir, vous avez jugé nécessaire d'ajouter à cette « comédie » le cabotinage chicamier de votre réquisitoire malveillant. A vrai dire, vous avez été plus ébloui que moi de ces fleurs et de ces lumières, sinon vous n'y auriez jamais donné assez d'importance au point d'étaler dans ce journal la preuve de votre manque de tact et de votre conduite intempestive. Mais, avant de finir, je veux relever votre méchante insinuation, but caché de votre diatribe : celle d'essayer de me donner la posture à double face d'un Janus. J'aurais chanté sur tous les tons des cocoricos de coq rouge : dans « mes livres (*sic*), dans mes articles, dans mes conversations, dans mes œuvres (*sic*) » j'ai proclamé qu'à l'Académie « on étouffe, on déforme, on empoisonne » !!! Eh bien, ma petite « déesse irritée », vous mentez, ni plus ni moins ! Jamais et nulle part, je n'ai dit ni écrit de pareilles sottises, car j'ai toujours affirmé que celui qui sort de l'Académie émasculé, c'est qu'il n'était pas un mâle. L'Académie, je l'ai répété souvent, aide au développement préliminaire des véritables vocations et j'ajoute ici : beaucoup de nos petites gloires à deux sous qui, sous prétexte d'esthétique libre, dissimulent mal leur impuissance et vomissent sur les Olympes, feraient bien de retourner de temps à autre rue du Midi. L'Académie, souvenez-vous en, Monsieur L. H., est instituée avant tout pour les jeunes artistes pauvres. Vous connaissez aussi bien et mieux que moi des artistes à rentes et à pignon sur rue qui se rappellent avec gratitude l'hospitalité de l'Académie à leur indigence passée. L'Académie facilite l'étude et le travail des commençants et, malgré ses inconvénients accidentels, je la défends contre des attaques puériles et irréfléchies. Maintenant il ne vous reste plus qu'à me qualifier de « vieille perruque » ou de « vieux-jeune » en attendant ma nomination de membre de l'Académie de Belgique, de France ou de Navarre et

en attendant que je sois devenu Ministre des Beaux-Arts en Belgique, choses auxquelles j'aspire, je ne le cache pas, avec autant d'illusions que certains champions d'esthétique libre!

Je crois inutile de vous dire combien je désire la publication de ma présente justification dans le prochain numéro de *L'Art moderne*.

JEAN DELVILLE

Eh bien, c'est fait. La voilà LA JUSTIFICATION! Elle est péremptoire, évidemment. Jean Delville fut ce jour-là un martyr. Pitié pour le martyr! Maintenant il s'agit de faire des miracles, ce qui est le premier devoir d'un martyr. Nous les attendons.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui, à 1 h. 1/2, au Théâtre de la Monnaie, premier Concert populaire sous la direction de M. Joseph Dupont, avec le concours de M. Ferruccio-B. Busoni, pianiste.

C'est le 8 décembre que la Maison d'Art inaugurera ses nouvelles galeries de la « Toison d'Or » par l'exposition des œuvres d'Alfred Stevens, que nous avons annoncée. La section des Arts appliqués débutera en même temps par une exposition des verres artistiques de MM. Daum frères, de Nancy, et des faïences à reflets métalliques de M. Clément Massier, du Golfe Juan.

La veille de l'inauguration, les galeries de la Maison d'Art s'ouvriront aux membres de la Société *L'Art*, à leurs invités et à la Presse. Des invitations spéciales seront adressées prochainement pour ce *private view* de haute attraction.

Le Théâtre de la Maison d'Art sera inauguré à la fin de décembre par M. Lugné-Poe et la troupe du Théâtre de l'Œuvre.

La Section d'Art et d'Enseignement populaires de la Maison du Peuple, fondée il y a cinq ans en vue d'initier la classe ouvrière aux choses artistiques, projette pour l'hiver 1895-96 les séances ci-après :

1^{re} Séance, organisée par M. Gustave Kéfer. Audition d'œuvres de Brahms, dont la Sonate pour piano et clarinette (première exécution en Belgique).

2^{me} Séance. Conférence par M. Emile Verhaeren sur la chanson populaire. Audition de chants populaires de tous les pays.

3^{me} Séance. Conférence par Ed. Picard sur la Socialisation de l'art. Partie musicale avec le concours de M. Henri Weyts.

4^{me} Séance. Conférence par M. Jules Destrée sur Georges Eekhoud.

5^{me} Séance. Conférence par M. Georges Eekhoud sur Francis Baumont et Fletcher. Représentation de *Philaster*, pièce en cinq actes.

Plusieurs séances, dont les sujets seront annoncés ultérieurement, sont en préparation.

Rappelons que c'est jeudi, à 8 h. 3/4, à la salle Ravenstein, que M^{me} Eugénie Dietz donnera une audition d'œuvres de Schumann, précédée d'une conférence par M. Henry Maubel.

Le peintre Théodore Verstraete, rétabli de l'indisposition qui avait inquiété ses amis, a ouvert hier, à la salle Verlat, à Anvers, une exposition de ses œuvres. Cette exposition, visible tous les jours de 10 à 4 heures, sera close le 2 décembre.

M. Eugène Ysaye est parti pour la Russie, où l'appellent de brillants engagements. Il jouera à Saint-Petersbourg, à Moscou et à Odessa, aux concerts de la Société musicale russe.

Le célèbre violoniste belge sera rentré à Bruxelles dans les premiers jours de décembre. Il jouera, en février, le concerto de Beethoven aux concerts du Conservatoire.

Un joli magasin vient de s'ouvrir Montagne de la Cour, n° 20, tranchant sur la banalité des vitrines voisines. M. Georges Hobé y a fait une heureuse application « d'art à la rue », et sa formule, basée sur une étude rationnelle des besoins commerciaux, est à

la fois élégante et sobre. Une disposition ingénieuse, en retrait, permet au public de contempler l'étalage sans interrompre la circulation du trottoir, fort étroit à cet endroit. Et la foule profite largement de la faculté qui lui est offerte.

Les ouvrages présentés cette année au grand concours de peinture pour le prix de Rome sont exposés au Musée moderne, où le public est admis à les visiter jusqu'à samedi prochain, de 10 à 4 heures.

La *Revue féministe* dont nous venons de recevoir les premières livraisons (le titre précise, n'est-ce pas, son programme), paraît à Paris, 54, avenue Daumesnil, le 5 et le 20 de chaque mois. « Sa seule ambition, annonce-t-elle, est de devenir un organe de haute culture intellectuelle, artistique et morale ». Abonnements : France, 14 francs par an ; Union postale, 18 francs. La livraison : 60 centimes.

Ajoutons à la série des revues nouvelles récemment écloses *L'Art international*, paraissant à Paris le 10 et le 25 de chaque mois sous la direction de M. Julien de Lacki et vouée à tout ce qui peut intéresser les artistes : critique, articles techniques, chronique des ventes, etc. Bureaux : rue de Châteaudun, 36. Abonnement : 12 francs par an.

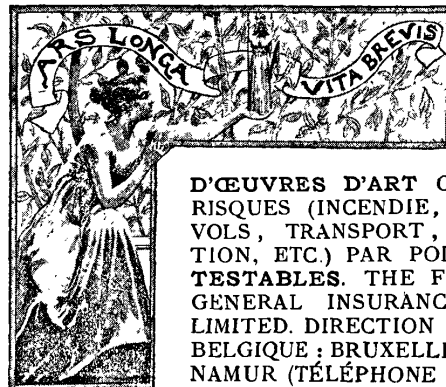
M. Guy Ropartz, qui a brillamment inauguré, l'an dernier, sa direction au Conservatoire de Nancy, vient de faire paraître le programme de sa prochaine campagne, qui promet d'être aussi intéressante et aussi féconde que celle de ses débuts.

M. Ropartz compte donner huit concerts, dont le premier a eu lieu le 17 novembre. Outre les œuvres du répertoire classique et moderne, il fera entendre, en première audition, *Orphée* de Gluck, le *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn, le *Fiancé de la Mer* de J. Bordier d'Angers, *Narcisse* de Massenet, le *Chasseur maudit* de César Franck, *Max et Thélia* de Vincent d'Indy, le prélude d'*Armor* de S. Lazzari, la deuxième symphonie d'Albéric Magnard, le prélude à la *Dame de la Mer* de Savard, la *Belle au bois dormant* d'Alfred Bruneau, etc.

Parmi les artistes engagés pour les concerts de Nancy figure notre compatriote M^{lle} Jeanne Flament, premier prix du Conservatoire de Bruxelles.

Ce que coûtent les virtuoses.

De tous les virtuoses contemporains, c'est M. Paderewsky qui touche les honoraires les plus élevés : il vient de recevoir un cachet de 35,000 francs pour une seule audition à Chicago. Son dernier concert à Londres lui a rapporté plus de 25,000 francs. Enfin, il vient de signer un engagement pour l'Amérique : il donnera cent concerts et recevra 1,250,000 francs. Les auditions d'artistes dans une réunion privée constituent, en Angleterre, pour certains acteurs et actrices, une source d'abondants revenus ; seul, M. Jean de Reszké dédaigne de se produire dans les salons. Dernièrement encore, il a refusé 18,000 francs pour deux chansons. M^{me} Melba, par contre, est très demandée et accepte toujours. Elle a touché dernièrement 6,250 francs pour une soirée. M. Plançon reçoit 3,000 francs. M. Edouard de Reszké exige jusqu'à 8,000 francs pour trois chansons ; il a gagné, de ce chef, l'année dernière, 250,000 francs.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC.) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 50, RUE DE NAMUR (TÉLÉPHONE 1421).

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : $\left\{ \begin{array}{l} 2, \text{ rue de la Croix de Fer.} \\ 1, \text{ rue de l'Enseignement.} \end{array} \right.$

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face*
du Conservatoire, 23, rue de la Régence. Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

ALEXANDRE DUMAS FILS. — LES CRIMINELS DANS L'ART ET ENRICO FERRI. — EXPOSITION ANDRÉ SINET. — LE SALON PHOTOGRAPHIQUE. — PREMIER CONCERT POPULAIRE. — THÉÂTRES. — MEMENTO DES EXPOSITIONS. — PETITE CHRONIQUE.

Alexandre Dumas fils

J'écris « fils », invinciblement, parce que dès qu'on pense à ce mort d'hier, derrière sa silhouette de mondain, préoccupé de style académique même en ses plus turbulentes agitations littéraires, surgit plus puissante et shakespearienne la figure athlétique et plus humaine du « père », réclamant, avec une jovialité triste de grand aventurier de lettres, une place, que sa paternelle bonté veut petite, mais que la postérité veut large, avec un instinctif besoin de l'opposer en sa robuste carrure (plus sympathique parce que plus expressivement vivante et remuante) à la personnalité guindée, boulevardière et calculatrice de sa progéniture. Ah! combien celui-là représente la tumultueuse, généreuse, éloquente, romantique génération du commencement du siècle, non déshabituée des allures héroïques et tapa-

geuses du premier Empire! Et combien celui-ci a les prétentions correctes, calculées, voluptueuses, hichelifeuses, dédaigneuses et ambitieuses du second Empire, alors que les âmes étaient tourmentées non plus de gloire militaire mais de gloire salonnrière.

Toute la littérature de ce descendant si peu analogue à cet ancêtre se ressentit de l'opposition des époques et des milieux, subissant le rétrécissement de l'histoire. L'œuvre entière du Fils sent l'homme rongé par la préoccupation de se trouver en équation avec le monde « distingué » de son temps, considéré par lui comme le centre de la vie sociale et comme la seule partie de l'humanité valant la peine qu'on s'en occupe. Et vu qu'en ces temps impériaux finissant et en ces temps républicains commençant, la courtisane, l'amour et l'adultère étaient la malade et constante affaire de tout ce Bel-Air, il n'écrivit pas une ligne qui ne fût un écho de ce personnel avarié et de ses passions de décadence. Toutes ses thèses, rendues fameuses par les courriéristes et jugées sociales par les paranoïdes de l'aristocratie éreintée et de la bourgeoisie corrompue, tournent autour de ce Lilliput et n'ont servi que d'amusettes à cette poignée de polichinelles, de poupées et de cabotins, titrés de vrais noms historiques à particule ou de noms de guerre aussi ronflants. Lui, pauvre byzantin, confiné sur ces radeaux ou dans ces Cythères, croyait remuer l'Humanité!

Sur ces trames, égales en valeur à des charades, il exerça un très remarquable talent de mise en scène, adroite et pittoresque ; ses constructions étaient mica-cées d'esprit, de paradoxes subtils, de mots à contre-pétrie, tels qu'on les aime dans les diners priés, les five-o'clock, les cabinets particuliers et les enceintes de pesage. Cela cliquetait et tintinnabulait « de façon piquante ». On s'amusait ! Et ses pièces, si elles paraissaient simplement distractives aux cerveaux, n'ennuyaient jamais les yeux et les oreilles. C'était un joli défilé de cocodès et de cydalises, jouant au drame de l'amour et empapillotant de l'élégance en des turpitudes. Au cours de ce déballage, un jour Offenbach mit le tout en caricature, et peut-être en vérité, dans son opérette célèbre et typique : *La Vie parisienne*.

Ces édifications laborieuses, où manquait la vraie vie, où résonnaient uniquement le factice, le mensonge des existences qui ont pour maître ressort l'actrice, la prostituée de haut étage et la femme du monde qui ne pense qu'au couchage en de luxueuses alcôves ou sur les divans des cabarets à la mode, eurent le succès d'érotisme qui ne manque jamais aux peintures libertines qu'une main experte maintient sur les limites d'un déshabillage savant et excitateur. Décrire d'élégantes saletés. Irriter la muqueuse intellectuelle comme on irrite la muqueuse physique. Donner la sensation du plaisir approchant sans la brutalité du plaisir réalisé. Le chatouillement et non la pâmoison, le frôlement et non la ruée du rut. Grandir de petits orages intimes aux proportions des tempêtes. Faire un événement du cocuage d'un prince ou d'un duc. S'imaginer que ces petits crins-crins comptent dans l'évolution d'un peuple et que celui qui pose et résout « ces cas » est un puissant esprit. L'admirable histoire du *Capitaine Pamphile* par le Père a vraisemblablement plus de chance de durée que tous ces grandiloquents échafaudages dont aucun ne valait la peine de dépasser l'acte unique et violemment concentré de la *Visite de noces*, la meilleure œuvre, peut-être, de tout cet encombrant théâtre.

Ah ! combien lointain déjà tous ces personnages, infiniment petite cohorte de blasés, d'artificiels, de mannequins, de viveurs et de polissons corrects ! Combien lointaines et démodées toutes ces aventures de carton où se posaient, croyait-on, de profonds et hardis problèmes, tels que la réhabilitation de quelque mijaurée séduite par un bellâtre, le sort prétendument malheureux du bâtard, le droit pour la femme de tromper un mari fêlard et négligent, le droit pour le mari trompé d'envoyer un bon coup de fusil à son infidèle, les inconvénients du mariage sans le correctif judiciaire du divorce. Que signifient toutes ces balivernes en comparaison des formidables mystères qui maintenant surgissent ? Que valent ces aventures de coulisses, de bou-

doirs, de restaurants, d'ateliers, de tribunaux mises en regard des inquiétudes que l'envers des choses, enfin aperçu, en son effroi et son ténébreux, enfonce rongeantes au cœur des multitudes d'aujourd'hui et dont Ibsen a montré les grimaçants profils. Vraiment, ce ne sont plus qu'anecdotes pour bonnetiers !

L'écrivain célèbre qui vient d'être résorbé par la mort au moment où, hésitant lui-même devant la vanité de son labeur, il ne parvenait pas à achever une œuvre où se continuaient ses tentatives tout en surface, brillantes mais creuses, ne mérite pas d'après nous les encens qu'en vertu de la maxime *De mortuis nil nisi bene* on brûle à sa mémoire en épais nuages. Il ne fut pas de son temps, il fut d'une coterie, il fut d'un faubourg. Il n'eut jamais le sens que le théâtre, dont il se croyait un rénovateur, est fait non point pour la misérable et dédaignable poignée des mirliflors, mais doit aller à la Foule, doit remuer la foule, doit la prendre aux entrailles, et que, s'il n'y vise point, il n'est en vérité « qu'un théâtre de société » un peu plus grand que celui qu'en des châteaux divers montent ces héros des échos parisiens pour y jouer des pièces écrites par le fils de la maison et jouées par les invités mâles et femelles en commerce réglé de flirtage. En quoi M^{me} Aubray, cette bécasse, en quoi la princesse Georges, cette hystérique, en quoi Denise, cette dinde, en quoi l'Ami des Femmes, ce prétentieux dénoueur de catastrophes pour rire, dépassent-ils beaucoup les plus ordinaires figurants de la vie quotidienne ? En quoi nous émeuvent-ils profondément ? En quoi sont-ils autre chose que des personnages de faits divers délayés en cinq actes, en cinq robes pour la jeune première, en cinq pantalons pour le jeune premier ?

Il amusa son temps, certes. Il eut du succès, indubitablement. Il fut le favori d'un beau monde inutile, oui. Il fut académicien, pourquoi le contester ? On le consultait sur les théorèmes variés de la fornication vers laquelle tend et en laquelle se résume toute aventure parisienne. Il donnait des formules, des recettes et des remèdes. Il était oracle, expert, prophète. Il corrigeait les pièces téméraires et les émasculait. Il tient et tiendra un rang dans la Littérature, mais aux secondes loges. On ne le lit plus guère ; et quand on le représente il fait l'effet des tapisseries déteintes. Pire que cela, il grimace et choque.

Il importe de le dire devant l'avalanche d'oraisons funèbres qui s'abat sur nous depuis quatre jours et qui pourrait donner le change aux nouveaux venus cherchant quelque direction et un modèle. Il a déjà influé sur des milliers d'imitateurs. Il ne faut pas qu'on le sacre définitivement. Il suffit de l'embaumer dans ses triomphes éteints. Il en eut large ration depuis 1852 où rayonna en son nimbe pâle sa *Dame aux Camélias*, cette séduisante transfiguration de la catin en victime sentimentale, jusqu'aux jours moroses où la disparition

du carnaval napoléonien rendit moins ardents ses admirateurs et où il sentit venir l'indifférence.

Ce fut un étonnant virtuose, ce ne fut pas un humain. Quand il jouait de son violon littéraire, ce n'était pas la sonate qu'on écoutait, c'était le coup d'archet et la main aux doigts nerveux et agiles qu'on regardait!

Les Criminels dans l'Art et Enrico Ferri.

La pensée contemporaine, basée sur le positivisme abstrait et poussée vers les déductions logiques, s'est attachée à l'étude du crime. Au lieu de se restreindre exclusivement à l'examen de l'acte extérieur, au fait matériel accompli par l'être humain, la science, scalpant le cerveau et pesant la conscience, a porté son souci vers le crime intérieur, dû à quelles cogitations provocatrices, à quelles prédispositions naturelles, à quels rouages anormaux, à quelle tare atavique? Et voici déjà les funambulesques superficialités d'une routine valétudinaire frappées d'un coup mortel par ces incursions dans ce qu'un passé avait appelé incognoscible ou avait dédaigné dans sa vanité égoïste, cruelle et inféconde!

Pour corroborer ses conclusions acquises par l'examen et les recherches patientes, la Science avait, son œuvre accomplie, à se retourner vers l'Art et à contrôler ses propres affirmations avec les presciences des hommes de génie.

Au cours des siècles, nombreux ils furent, en effet, les grands, aux yeux de clairvoyance, qui virent par au-delà de la vie et devancèrent les temps à venir. Ils sentirent, dans une sorte de vertige spirituel et de palpitation surhumaine d'âme, les rouages de cette force mouvementée et mystérieuse agitant l'universalité des êtres, et ils eurent la divination des choses cachées et obscures, enfouies dans l'énigme des destins.

Tel, le divin Shakespeare, découvrant et cristallisant en d'immortelles figures les trois types criminels affirmés aujourd'hui par la science : né, passionné, aliéné = Macbeth, Othello et Hamlet!

Jeudi dernier, à la Loge des Amis philanthropes, Enrico Ferri nous donna, sur ce sujet, une admirable conférence. Il montra l'Art — sculptural, pictural et littéraire — exerçant au cours des temps cette divination subconsciente des vérités aujourd'hui affirmées... Wiertz, Hugo, Tolstoï, Dostoïewski, Ibsen, Zola, d'autres encore... défilèrent tour à tour, et l'orateur, de sa parole chaude, vibrante et imagée, fit tressaillir nos âmes de grandes idées et de choses belles.

Il revient au conférencier un tribut d'hommage et d'admiration que nous ne lui marchandons pas et que lui témoigna, du reste, avec enthousiasme, le public nombreux qui, jeudi soir, l'applaudit.

Nous voulons cependant relever dans la conférence que nous entendîmes une contradiction qui ne laissa point de nous étonner et qu'à l'heure présente nous ne pouvons encore nous expliquer.

Ferri attaqua les écoles nouvelles — en peinture — et il eut pour les symboliques, les impressionnistes et autres néophiles des paroles dures et ridiculisantes; disons plus : la critique pionnesque et la schlague prétentieuse du bourgeoisisme impuissant et blagueur.

Chose étonnante, disons-nous, car n'est-il pas étrange de voir celui qui, en science, accorda toute prédominance à l'examen cervical et à l'abstraite pensée, déblatérer ceux qui, épris du mystérieux des choses, s'efforcent vers le pourquoi et le sens de tout, et, ayant la passion de la vue, veulent percer l'atmosphère englobant de son énigme l'universalité du mouvement?

Je me rappelle la pensée développée par celui qu'ici je contredis : « Au lieu des arbres tordus de convulsion cherchée, dit-il, « pourquoi pas les arbres beaux et vigoureux, droits et fiers, « dominateurs et puissants, tels qu'en nature vraie? » et, en même temps, par une action réflexe, il était amené à montrer la source insoupçonnée de cette vigueur tangible : les racines enfouies, productrices de sève, étendant dans les profondeurs de la terre féconde leurs tentacules puisant la force. C'était là la vraie source de vie, la vraie chose belle, active et digne d'admiration — comme, en la Société, seul est digne d'admiration le Peuple, unique force et source de fécondité, et non les apparents sommets sociaux, brillants mais vains, attirants mais vides et inutiles.

Eh bien! c'est du symbolisme, cela! C'est la fixation d'une réalité, non apparente, mais plus vraie, plus profonde que les réalités matérielles et visibles!

Ainsi donc, même par ses propres paroles comme par son système scientifique, Ferri se contredisait et, au sujet de la criminologie, dont il a fait la passion de sa vie, combien il serait important qu'il n'errât point et ne continuât à combattre, au profit des reproducteurs des apparences, les chercheurs avides de sortir du sommeil latentes des fausses certitudes environnantes.

Car errer de la sorte, c'est fermer, *a priori*, le chemin à ceux qui poursuivront la route tracée et, par les décisions prétendues irréductibles d'une science positive, imposer des limites à ceux qui voudront scruter plus encore, approfondir plus avant les mystères; c'est défendre à Aladine de dire à Palomides : « Il faut bien qu'il y ait des lois plus puissantes que celles de nos âmes dont nous parlons toujours! »

Quand Rita tue le petit Eyolf, qu'est-elle, sinon la jalouse et passionnée aimante, qui, presque consciemment, obéit aux destins vengeurs, en supprimant le fruit de sa chair? Qu'est-elle sinon la presque aveugle obéissante aux lois ténébreuses des événements humains?

C'est qu'il est au delà de tout des ténèbres profondes et lourdes où notre raisonnement ne peut pénétrer et où, pourtant, nous sentons les forces inconnues mais évidentes auxquelles nous sommes soumis. Nous sommes les lueurs falotes subissant les souffles dont la partie intime de notre moi sent impérieusement la sardonique impulsion — incomprise et par cela même combien terrible!

CH. GHEUDE.

Exposition André Sinet.

Ce qui frappe, en ces quelque cent pastels cimaisés chez Clarembaux par un nouveau venu, M. André Sinet, c'est le double courant qui porte l'artiste vers des réalisations en apparence contradictoires. Paysan du Perche, — hé! oui! paysan! cultivateur et fermier, capable de conduire avec fermeté la charrue et d'engranger une pleine charretée du blé qu'il a semé lui-même, — l'artiste saisit et exprime dans leur réalité presque animale les mouvements, les attitudes, les gestes las ou tendus à la besogne

des rustres qu'il a sous les yeux. Et ce sont, en des plaines mornes, des efforts archoutés, des flexions de muscles observés d'un coup d'œil synthétique et sain, sans mièvrerie.

Mais voici qu'à côté de l'artiste épris du charme pittoresque de la vie des champs apparaît un Parisien sensible aux élégances, aux raffinements, aux séductions de l'existence luxueuse; son crayon souple est aussi habile à croquer, dans leur atmosphère, les personnalités en vue, à les faire défiler sur les verres de sa lanterne magique animée et joyeuse, qu'à poétiser des coins de nature fruste peuplés de sarraus et de cottes de laine. Les acteurs engagés par le Hasard sur la scène de la Vie parisienne sont typés sur le vif, avec une pénétration et une acuité qui en fixent définitivement la physionomie. On ne pourrait être plus prince de Sagan que le prince de Sagan griffé au pastel par M. Sinet. Et son Yvette Guilbert, et sa Berthe Cerny, et son Maurice Donnay, et son Henry Bauer, et son Léon Gandillot, et son Hugues le Roux, et son Georges Feydeau portent en eux plus qu'une ressemblance de traits et de silhouette. Ils concrétisent leur ressemblance morale, ils ouvrent un aperçu sur leur psychologie.

Le saisissant portrait que vient de faire M. Sinet du sculpteur Van der Stappen, surpris dans l'intimité de l'atelier, et celui de M^{me} Van der Stappen, élégamment drapée dans un manteau aux colorations délicates, révèlent, mieux encore que tout autre, puisque les modèles nous sont plus connus, la pénétrante vision de l'artiste.

Des scènes d'intérieur, des études finement modelées, des sites londoniens aux lueurs indécises, aux horizons vaporeux, complètent cette intéressante exposition, qui classe, de prime abord, M. André Sinet parmi les peintres sincères et personnels.

Si tous les pastels réunis à la galerie Clarendon n'ont pas même valeur d'art, il n'en est aucun qui ne décèle un effort consciencieux. L'art de M. Sinet est discret et sobre. Il exprime avec justesse ce qu'il a à dire, en des harmonies tranquilles, parfois un peu sourdes, mais toujours distinguées. Il s'apparente, par le coloris et la souplesse de la ligne, aux petits maîtres du XVIII^e siècle dont il rappelle, parfois, l'afféterie. Au demeurant, un ensemble de réel intérêt, affirmatif d'une personnalité qui prendra rang.

Le Salon photographique.

Discutée récemment dans le décor solennel d'une séance de rentrée à la Cour d'appel d'Aix, — et résolue affirmativement par le magistrat qui en fit l'objet de sa mercuriale (1) — la question de savoir si la photographie peut être rangée parmi les arts ou doit être reléguée parmi les procédés mécaniques vient d'être posée à nouveau, pratiquement cette fois, à Bruxelles. Quelques amateurs, à la tête desquels M. Hector Colard, ont réuni, en un Salon international, soigneusement trié, un ensemble d'épreuves du plus grand intérêt qui plaident éloquemment la cause de l'Art photographique. Et pour mieux appuyer la démonstration, M. Colard a publié dans un journal spécial l'*Hélios*, un petit manifeste qui précise la portée de l'exposition dont il a groupé les éléments avec des soins minutieux et un goût sûr.

« Depuis quelques années il s'est créé dans le monde photographique, dit-il, un mouvement qui n'a fait que croître et se développer. Il a paru nécessaire de délimiter bien nettement les

(1) *Des œuvres photographiques et de leur protection légale.* (Journal des Tribunaux du 17 novembre 1895.)

deux voies dans lesquelles la photographie s'est engagée : d'une part, le côté scientifique, documentaire, c'est-à-dire les procédés, les applications diverses aux sciences, à l'industrie, etc. ; d'autre part, le côté artistique.

« Le moment est venu pour chacun de choisir sa voie. Il n'est plus possible que sous le nom générique de photographie on continue à confondre deux manifestations aussi opposées.

« Nous n'avons pas à nous occuper du côté scientifique, mécanique, qui a rendu et rendra encore de grands services, où la photographie est la partie principale, l'unique but à atteindre.

« Nous ne voulons considérer la photographie que comme moyen d'expression d'art.

« Si l'on veut bien réfléchir, qu'est-ce en somme que la photographie? Ne peut-on pas la comparer à la gravure à l'eau-forte, où pour commencer on obtient une épreuve négative d'où sort, au moyen des encrages et de l'impression, une épreuve positive? Les moyens employés dans les deux cas sont mécaniques. Il est vrai que la main de l'artiste dans l'eau-forte a produit presque tout, tandis que, dans la photographie, la lumière a tout fait en apparence. »

Et plus loin, développant ce dernier point, M. Colard ajoute :

« La chambre noire n'est pas un instrument aussi mécanique qu'on veut bien le penser : elle agit, dans une certaine mesure, d'après ce que veut lui faire faire celui qui s'en sert.

« Ce n'est que l'*outil* qui doit être manié par la main d'un homme doué d'un goût et de sens artistes.

« Est-ce à dire pour cela que tout le monde est à même de faire produire à un instrument mécanique une œuvre d'art? Ce serait presque aussi ridicule que de supposer qu'un instrument de musique, un violon, par exemple, mis dans les mains d'une personne quelconque, donnera la même sensation d'art que celle qu'en tire un Joachim.

« Il faut tout d'abord une connaissance technique du métier, mais surtout un sens, une éducation artistiques. Il faut avoir à dire quelque chose, à exprimer une sensation que l'on a éprouvée. Ce n'est pas *parce que* la photographie est un procédé qu'elle doit donner des résultats artistiques, c'est *quoique* procédé qu'elle peut arriver à être un moyen d'expression d'art. »

Un moyen d'expression d'art : le terme nous paraît exact, et la visite du Salon photographique qui vient de s'ouvrir confirme la thèse si énergiquement défendue par M. Colard.

Parmi les trois cents épreuves groupées au Cercle artistique, il n'en est pas une à laquelle puisse s'appliquer la dédaigneuse définition de Lamartine : « La réverbération d'un verre sur du papier, un coup de soleil pris sur le fait par un manœuvre. » Toutes, au contraire, ou presque toutes, décèlent dans le choix du site ou dans la pose du modèle, dans l'éclairage, dans la mise en page et jusque dans les éléments matériels d'expression : papier, précision ou *fou* du cliché, etc., une intention arrêtée, une volonté d'artiste dirigeant vers un but déterminé les moyens mécaniques dont elle dispose. Les tempéraments divers se font jour, nettement : les uns s'attachant, ainsi que tels peintres méticuleux et patients, à la perfection des détails ; d'autres s'efforçant de synthétiser la nature, de résumer une impression vivement éprouvée.

Il y a, parmi ces virtuoses de la plaque sensible, des portraitistes comme feu M^{me} Cameron, qui fut l'initiatrice de l'évolution, comme MM. Frédéric Hollyer et W. Crooke ; des paysagistes comme MM. Henry-E. Davis, H.-P. Robinson, B. Alfieri, J.-H.

Anderson, Karl Greger, Rowland Briant, Tom-J. Bright, George Davison, F.-C. Lambert, James-A. Sinclair, Franck M. Sutcliffe, J.-J.-B. Wellington, etc. D'autres composent des « tableaux de genre » (mais oui, pourquoi pas ?). C'est la France, principalement, qui nous en offre des exemples : MM. Robert Demachy, dont telle épreuve à la sanguine, d'après nature, évoque un portrait de Chaplin, René Le Bègue, le capitaine C. Puyo, etc. Certains exposants arrivent à donner à leurs épreuves la beauté sévère des tableaux anciens : tel ce *Mayeur* de M. Robert Pauli, qui semble être la reproduction d'un Holbein.

Les plus forts abordent avec un égal bonheur les genres les plus divers. La palme revient sans conteste, parmi ceux-ci, à M. J. Craig Annan, de Glasgow, qui expose une vingtaine d'œuvres réellement superbes : portraits qu'aristocratisent des élégances de pose à la Whistler, coins de paysage traités avec la séduction d'une gravure à l'eau-forte ou d'une aqua-tinte, compositions variées d'où toute trace de procédé mécanique a disparu. L'envoi est présenté avec un goût, une sobriété et une distinction remarquables. Ainsi comprise, la photographie s'élève assurément au rang des expressions les plus artistiques.

La Hollande paraît réfractaire aux idées nouvelles, dont l'Angleterre est le foyer. L'Allemagne n'est représentée que par M. Meyer, de Dresde. En revanche, l'Autriche a quelques artistes-photographes de marque, parmi lesquels nous citerons le baron Von Liebig, Ch. Scolik, H. Kuhn (dont le « Stilleben » aurait pu être traduit plus exactement par « Nature-morte » que par « Vie calme ! »), Dr Henneberg, Ludwig David, J.-S. Bergheim, etc. Un Américain marque parmi les meilleurs paysagistes : M. Alfred Stieglitz, de New-York, dont l'*Eglise de Katwyk* vaut, ma foi ! pas mal d'aquarelles connues reproduisant le même site.

Nos compatriotes font bonne figure à côté de ces nombreuses illustrations étrangères. Et bien que le groupe des exposants belges soit restreint, toutes les œuvres qu'ils alignent sont intéressantes et révélatrices de cette intention d'art qui est la raison d'être de la présente manifestation. L'étude de nu, les souvenirs de manœuvres, la *Forge* de M. Alexandre; les *Marines*, le *Westminster*, la *Briqueterie* de M. Jules Rigaux; les portraits, compositions, études et paysages de M. Hector Colard; la *Bergerie*, les portraits et paysages de M. Edouard Hannon; l'*Etude de cygne* et le *Vésuve* de M. Gaston T'Serstevens; les études diverses de MM. Alfred Gêruzet, René De Man, de M^{mes} Dansaert, Poelaert et Lourtie démontrent que la Belgique tient, dans cet art nouveau, honorablement son rang. Et sans doute le Salon actuel sera-t-il pour notre pays un encouragement et un excitant.

PREMIER CONCERT POPULAIRE

Lorsqu'il vint pour la première fois à Bruxelles, l'an passé, M. Ferruccio Busoni, totalement inconnu, excita d'emblée la sympathie du public qui discerna aussitôt, dans cet étranger au visage doux, au maintien modeste, un artiste de premier ordre. L'impression produite dimanche dernier par sa deuxième audition a confirmé et accentué encore le succès qui l'avait accueilli à son premier voyage.

Acclamé par toute la salle, M. Busoni a dû paraître plusieurs fois sur l'estrade après l'exécution de chacun des numéros de son copieux programme. Et le voici définitivement classé dans l'opinion publique parmi les plus grands pianistes de l'époque. Quand

il aura reçu la consécration de Paris ou de Londres, où il ne s'est pas encore fait entendre, M. Busoni égalera en célébrité les Paderewsky et les D'Albert qu'il dépasse peut-être par la précision du mécanisme, par l'ampleur du son et la variété du coloris.

La technique de l'artiste est réellement prodigieuse. Il se joue avec une aisance rare des difficultés les plus épineuses et apporte dans l'exécution des œuvres de tous styles une diversité de timbres et d'effets déconcertante. A l'écouter, on oublie le piano, dont il est parvenu à vaincre la sécheresse malgré la netteté presque miraculeuse de l'articulation digitale. Le mécanisme du pianiste n'a heureusement pas étouffé l'artiste qui sent profondément et exprime par d'innombrables nuances la musique des maîtres qu'il interprète.

Le *Concertstück* pour piano et orchestre de Weber, retouché mais non défiguré par Liszt, une admirable fugue de Bach pour orgue, transcrite par M. Busoni, la *Barcarolle* de Chopin et l'étourdissante *Méphisto-Valse* de Liszt, ont tour à tour mis en lumière les qualités exceptionnelles de l'artiste. Dans la fugue, le Steinway de M. Busoni avait, positivement, des résonances d'orgue et le martèlement du pédalier, transformé en octaves basses, acquérait une grandeur magnifique.

Le programme symphonique de la séance offrait, outre l'ouverture d'*Egmont* et la *Marche hongroise* de Berlioz, brillamment joués par l'orchestre, deux œuvres nouvelles : une Symphonie en la majeur de Herman Goetz et un *Chant du printemps* de L. Mortelmans.

La symphonie du jeune compositeur allemand, mort à vingt-sept ans, a de la fraîcheur et de la grâce. Le premier mouvement (*allegro moderato*) est d'une écriture élégante, sur laquelle le style de Weber paraît avoir exercé son influence. L'*Intermezzo* qui le suit a de piquants effets de timbre et de rythme. Un *Adagio* un peu longuet et un *Final* qui réunit avec trop d'évidence des réminiscences d'*Euryanthe* et de *Freischütz* complètent l'œuvre, qu'on s'est accordé à trouver agréable, mais superficielle et peu originale.

Dans le *Chant du printemps*, de M. Mortelmans, c'est l'influence de Wagner qui apparaît. Dès les premières notes, l'esprit évoque à la fois la *Chevauchée des Walkyries* et la *Siegfried-Idyll*, et malgré l'introduction d'un thème caractéristique flamand (analogue à celui sur lequel Jan Blockx a bâti sa « Kermesse » de *Milenska*), d'obsédants souvenirs persistent jusqu'à l'accord final. On salue au passage des phrases de *Tristan et Iseult*, de *Siegfried*, de la *Valkyrie*, si bien qu'en ce poème « allégorique », la chasse que décrit, avec de retentissantes fanfares, le jeune compositeur anversois, ressemble quelque peu au braconnage. De la patte, d'ailleurs, en cette page mouvementée et sonore, de l'acquis et une connaissance non superficielle des ressources orchestrales.

Le bijou de la séance, — presque une révélation ! — a été l'adorable *Carnaval à Paris* de Svendsen, qui avait passé jadis presque inaperçu et qui a eu, dimanche, tous les honneurs du concert. Il est vrai que M. Joseph Dupont en a particulièrement soigné l'exécution, qui, malgré ses difficultés, a été superbe de précision, de couleur et de vie. Le compositeur suédois ne fut jamais mieux inspiré qu'en ce tableau à la fois tendre et joyeux, si sain, si haut en couleurs. Supérieur au *Carnaval romain*, de Berlioz, dont M. Svendsen semble s'être inspiré, le *Carnaval à Paris* combine l'exubérante gaieté d'une mascarade échevelée avec la mélancolie voilée d'un épisode idyllique dont le thème est emprunté à une mélodie du Nord. Le contraste est exquis et

développé, d'un bout à l'autre, avec une rare délicatesse de touche. Une nouvelle audition de cette œuvre charmante serait, certes, accueillie avec faveur.

THÉÂTRES

THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — La reprise de *Fidelio*, qui aura lieu dans le courant de la semaine, a reçu la distribution suivante : Léonore, M^{me} Leblanc ; Florestan, M. Casset ; Pizarro, M. Seguin ; Rocco, M. Gournet ; Jaquino, M. Isouard ; Fernando, M. Cadio ; Marceline, M^{lle} Milcamps.

A l'étude : *la Tentation de saint Antoine*, ballet de MM. Hannon et Lanciani.

THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA. — Le succès de la *Dame de Monsoreau* grandit tous les jours et l'on peut affirmer, dès à présent, que le théâtre du boulevard de la Senne a repris son rang parmi les grandes scènes de la capitale.

Ce n'est pas seulement le public populaire qui accourt en foule, mais le monde élégant, non moins friand des drames de cape et d'épée, quand ceux-ci sont montés avec les soins d'interprétation et de mise en scène qu'y a apportés M. Eugène Garraud.

A la *Dame de Monsoreau* succédera, dans le courant de la semaine, la *Fille des Chiffonniers*, de MM. Anicet-Bourgeois et Ferdinand Dugué.

THÉÂTRE DU PARC. — Le succès de *Monsieur le Directeur* ne fait entrevoir aucun changement d'affiche.

THÉÂTRE FLAMAND. — Reprise, aujourd'hui, de *Roxe Kate*, la célèbre tragédie de Nestor de Tière, qui a eu plus de cent représentations en Hollande. L'auteur vient de retoucher son œuvre et de transformer le cinquième acte.

THÉÂTRE DES GALERIES. — Mardi et mercredi, répétition générale ; jeudi, irrévocablement, première représentation du *Voyage de Suzette*, opérette à grand spectacle.

THÉÂTRE MOLIERE. — La première représentation de l'*Étrangère*, qui devait avoir lieu samedi, est reculée de quelques jours pour ne pas coïncider avec les funérailles d'Alexandre Dumas.

Le 21 décembre, les *Demi-Vierges* de Marcel Prévost.

THÉÂTRE DE L'ALCAZAR. — En attendant la revue annuelle, reprise des *Petites Brebis* et de *Me-Na-Ka*.

A partir de mercredi, le *Lever d'une Parisienne* par M^{lle} de Presles.

Memento des Expositions

BARCELONE. — III^e exposition générale des Beaux-Arts et d'Art industriel. 23 avril-23 juin 1896. Quatre œuvres par exposant au maximum, sauf agrégation du jury. Délais d'envoi : 20 mars-1^{er} avril. Retour gratuit des œuvres récompensées. Renseignements : M. J.-M. Rius y Badia, maire de Barcelone, président de la Commission organisatrice.

BRUGES. — XVIII^e salon d'hiver du Cercle artistique brugeois (réservé aux artistes invités). 8 décembre 1895-février 1896. Trois œuvres au maximum. Transport gratuit. Renseignements : M. G. Claeys, président de la Commission.

BRUXELLES. — Inauguration des galeries de la Maison d'Art. Exposition d'œuvres d'Alfred Stevens, de verres artistiques de MM. Daum frères, de faïences à reflets métalliques de M. Clément

Massier. 10 décembre-10 janvier. Renseignements : Direction de la Maison d'Art, avenue de la Toison d'or, 56, Bruxelles.

MONACO. — IV^e Exposition internationale (Palais des Beaux-Arts de Monte-Carlo). Par invitations spéciales. Janvier-avril 1896. 10 % sur les ventes. Envois du 15 novembre au 15 décembre, à M. André, emballer, rue Chaptal, 28, Paris. Renseignements : M. F. Custot, administrateur délégué de la Société des Bains de mer, à Monte-Carlo.

MONS. — Exposition de la Société des Beaux-Arts. Mai 1896. Renseignements : M. Léon Losseau, secrétaire, rue de Nimy.

NANTES. — Société des Amis des Arts. 1^{er} février-15 mars 1896. Limitée aux invités et aux membres de la Société. Gratuité de transport. Dépôt à Paris chez M. Toussaint, 13, rue du Dragon, du 3 au 10 janvier. Envois directs avant le 8 janvier à l'Exposition, rue Lekain, 10, Nantes. Notices avant le 4 janvier. Commission sur les ventes : 10 %. Secrétaire général : M. Des Camps de Lalanne.

PARIS. — Union des femmes peintres, sculpteurs, etc. (Palais des Champs-Élysées). — 1^{er}-20 février 1896. Envois : 12 et 13 janvier, à l'adresse de M. Toussaint, emballer, au Palais des Champs-Élysées. Droit : 5 francs par œuvre (maximum 20 francs, quel que soit le nombre des œuvres).

PAU. — XXXII^e exposition annuelle de la Société des Amis des Arts. 15 janvier-15 mars 1896. Délais d'envoi : Notices, 8 décembre ; œuvres, 20 décembre. Gratuité de transport pour les invités. Dépôt à Paris avant le 8 décembre chez M. Pottier, 14, rue Gailon. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : M. Gaston Tardieu, secrétaire général.

PETITE CHRONIQUE

L'abondance des matières nous oblige à remettre à la semaine prochaine l'analyse de l'intéressante causerie faite jeudi dernier par M. Henry Maubel sur Robert Schumann et qui ouvrait l'audition des œuvres de ce maître par M^{me} Eugénie Dietz.

CONSERVATOIRE ROYAL. — C'est aujourd'hui, à 2 heures, qu'aura lieu la première séance de musique classique pour instruments à vent et piano donnée par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck et De Greef, avec le concours de M^{lle} Käthe Triebel, cantatrice ; de M. Achille Lermينياux, violoniste ; de MM. Heirwegh, Mahy, Sisseineir et Bogaerts. On y entendra des fragments de l'*Otello* de Gouvy, des mélodies de Schumann, une sonate pour piano et violon du même maître, ainsi que sa fantaisie pour piano et clarinette.

CONCERTS POPULAIRES. — Le deuxième concert d'abonnement aura lieu dimanche prochain, avec le concours de M^{lles} Anna Parys et Claire Friché, de M. E. Engel et du « Choral mixte » (directeur : M. Léon Soubre).

Le programme comprend : *Psyché*, poème symphonique pour orchestre et chœurs (première exécution) (César Franck). — *Nuit persane*, poème d'Armand Renaud (soli, chœurs et orchestre) (C. Saint-Saëns). — Fragments de l'opéra *Le Prince Igor* (A. Borodine).

Répétition générale, samedi 7 décembre, 2 1/2 heures, à la Grande Harmonie.

Indépendamment des collectionneurs dont nous avons publié la liste, ont mis gracieusement à la disposition de la MAISON D'ART

les œuvres d'Alfred Stevens qu'ils possèdent : MM. Ad. Saintelette, Ph. de Buck, baron Goethals, Eugène Marlier, Maurice Delfosse, Lucien Guinotte, J. Godefroy, Ch. Sedelmeyer, Eugène Pécher, Boëyé, Piron, V. Laveine, M^{mes} E. Stevens, baronne du Mesnil, V^e Cardon, etc. L'exposition, qui s'ouvrira, comme nous l'avons annoncé, le 10 décembre, promet donc d'offrir un intérêt de premier ordre.

M. Ligné-Poe et la troupe du Théâtre de l'Œuvre, spécialement engagés pour cette unique représentation, inaugureront le Théâtre de la Maison d'Art le mercredi 18 décembre. Le spectacle se composera du *Petit Eyolf* de H. Ibsen (première audition à Bruxelles) et des *Flieurs* de Ch. Van Lerberghe (première audition).

On peut s'inscrire dès à présent à la Maison d'Art, 56, avenue de la Toison d'or, pour cette représentation.

L'inauguration des séances de la Section d'Art de la Maison du Peuple aura lieu mardi prochain, à 8 1/2 heures du soir. Le programme porte, entre autres, en première audition, la sonate (op. 120) de Brahms pour clarinette et piano, exécutée par MM. J. Hublart et G. Kefer ; les *Contes de fée* de Schumann pour piano, alto et clarinette, joués par MM. G. Kefer, P. Lefèvre et J. Hublart ; deux mélodies de G. Kefer et la Romance de l'Étoile de *Tännhauser* chantées par M. G. Wauquier ; le « Walhall » de l'*Or du Rhin* joué par M. G. Kefer, etc.

Les concerts de la nouvelle *Société symphonique* fondée par M. Eugène Ysaye sont fixés aux dates ci-après :

Dimanche 5 janvier, premier concert d'orchestre.

Judi 9 janvier, première séance de musique de chambre.

Dimanche 26 janvier, deuxième concert d'orchestre.

Judi 6 février, deuxième séance de musique de chambre.

Dimanche 16 février, troisième concert d'orchestre.

Judi 20 février, troisième séance de musique de chambre.

Dimanche 1^{er} mars, quatrième concert d'orchestre.

Judi 5 mars, quatrième séance de musique de chambre.

Comme nous l'avons annoncé, les concerts d'orchestre auront lieu au Cirque royal, rue de l'Enseignement, à 2 heures ; les concerts de musique de chambre seront donnés, à 8 1/2 heures du soir, dans la nouvelle salle de la Maison d'Art, avenue de la Toison d'Or.

Les Fondateurs, dont la souscription est fixée à cent francs, auront droit à une place de patronat spécialement réservée. Indépendamment des huit auditions musicales, ils pourront assister à toutes les répétitions d'orchestre et de quatuor.

Le prix des abonnements est, pour les concerts symphoniques, de 20 et de 10 francs. Pour les séances de musique de chambre, de 16, 10 et 8 francs. S'adresser à M. Katto, rue de l'Ecuyer, 52.

M. Vincent d'Indy dirigera aujourd'hui aux Concerts populaires d'Anvers l'exécution de sa trilogie *Wallenstein*.

Le *Cercle des XIII* a ouvert hier, à Anvers, dans les salles de l'Ancien Musée de peinture, sa quatrième exposition.

Artistes invités : *Belgique* : MM. A. Baertsoen, R. Baselcer, J. Delvin, L. Frédéric, A. Marcette, F. Nys, N. Van Leemputten, A. Vervée. — *Angleterre* : J. Guthrie, A. Harrison, H. Johnston, C.-R. Murray, D. Robinson, W. Stott of Oldham. — *Hollande* : B.-M. Koldewey, H. Breitner. — *France* : A. Binet, J.-P. Laurens, J.-P. Meslé. — *Norvège* : Fritz Thaulow. — *Suède* : A. Zorn.

— *Danemark* : P. Kroyer. — *Allemagne* : M. Liebermann, J. Kallmorgen.

Membres du *Cercle des XIII* : Emile Claus, Henri De Smeth, Edg. Farasyn, Franz Hens, Ev. Larock, Romain Looymans, Charles Mertens, Henry Rul, Léo Van Aken, Piet, Verhaert, Théod. Verstraete.

Le Salon restera ouvert jusqu'au 15 décembre.

Le prochain spectacle du Théâtre de l'Œuvre à Paris se composera de l'*Anneau de Cakountala*, de Kalidasa, adaptation de A.-F. Hérold. La musique de scène est de M. Pierre de Bréville.

Il est intéressant de reproduire ici l'opinion de Goethe sur le vieux drame hindou : « Veux-tu nommer d'un seul nom les fleurs du printemps et le fruit de l'automne? Veux-tu nommer ce qui charme et enivre? Veux-tu nommer ce qui nourrit et rassasie? Veux-tu nommer le ciel et la terre? Je te nomme « Cakountala » et j'ai dit tout cela. »

Le troisième spectacle de l'Œuvre comprendra exclusivement des œuvres françaises, modernes et jeunes.

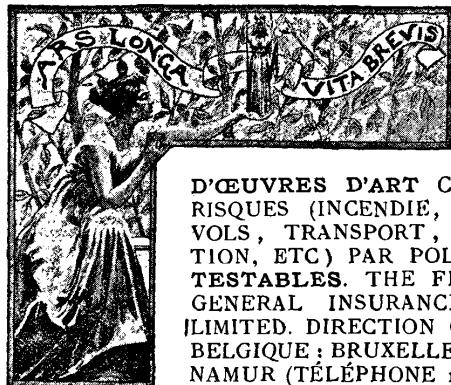
M^{lle} Jeanne Flament chantera aujourd'hui au Conservatoire de Nancy *Orphée* de Gluck. Elle aura pour partenaire M^{lle} Marie Geneau dans le rôle d'Euridice et M^{lle} Stella Delamar dans celui de l'Amour. M. Guy Ropartz, directeur du Conservatoire, a préparé avec le plus grand soin cette exécution, qui réunira un ensemble de cent cinquante exécutants.

M^{lle} Irma Sethe a fait le plus brillant début aux concerts de Saint-James's hall, à Londres, les 19 et 29 novembre. Les critiques les plus autorisés vantent à l'envi les rares qualités de son, de sentiment, de mécanisme et de style de la jeune violoniste, qui a été rappelée trois ou quatre fois par un auditoire enthousiaste.

M. Edmond Van der Straeten, le musicologue bien connu, auteur d'une précieuse histoire en six volumes de la *Musique aux Pays-Bas avant le XIX^e siècle*, vient de mourir à Audenarde, à l'âge de 69 ans. Il avait été jadis critique musical à l'*Echo du Parlement*.

Les céramistes Dalpayrat et Lesbros, dont on a vu à la Maison d'Art les superbes grès flammés, ouvrent chez Georges Petit, à Paris, du 1^{er} au 31 décembre, une exposition générale de leurs œuvres récentes.

La nouvelle et élégante revue internationale, *Arte*, dont nous avons annoncé la fondation à Coïmbre, vient de faire paraître sa première livraison. On y remarque une étude (en français) de M. da Sylva-Gayo sur la jeune littérature portugaise, un conte de Paul Verlaine, des vers de Gustave Kahn, Abel Pelletier, L. P. de Brinn'Gaubast, O.-J. Bierbaum, une étude sur la jeune littérature norvégienne, etc.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 50, RUE DE NAMUR (TÉLÉPHONE 1421).

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

SOCIÉTÉ ANONYME L'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galerias d'exposition et de vente

CLOTURE ANNUELLE

RÉOUVERTURE : Mardi 10 Décembre

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE l'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

COMMENT VIVRA LA MAISON D'ART. — CONFÉRENCE DE M. HENRY MAUBEL SUR ROBERT SCHUMANN. — L'ART FLAMAND. — LES CONCERTS POPULAIRES ANVERSOIS. — LE CAS DE JEAN DELVILLE. — NOTES DE MUSIQUE. — THÉÂTRES. — PETITE CHRONIQUE.

Comment vivra la Maison d'Art.

Il faut insister, opiniâtement, sur cette Maison d'Art, empanachée de sa belle dénomination en oriflamme « A la Toison d'Or », plantée sur elle par la coïncidence du lieu, et pourtant présageante, dirait-on, de succès et de renommée. Il faut y insister parce que dans son but et dans son organisation tant d'imprévu se glisse, tant de règles heurtant les routines, les habitudes indurées par la longue paix d'une pratique longuement acceptée, qu'avec peine et sous hostilité ces nouveautés poursuivent leur pénétration laborieuse.

Nous avons en des écrits précédents, destinés comme celui-ci à s'éparpiller en feuilles volantes pour féconder les bonnes volontés, pareilles aux cotonneux débris des fleurs rustiques qu'emporte le vent pour de hasardeuses semailles, raconté l'occasion qui amena la fondation de cette institution et ses origines dues plus au Hasard et

à l'Instinct qu'à quelque projet syllogistiquement préconçu et par cela même, peut-être, artificiel et précaire. Nous avons dit aussi son But de haut Esthétisme, le désir obstiné de ceux qui la créèrent et qui doit devenir le même obstiné désir de ceux qui se joindront à eux : rechercher et exprimer, au-dessus de la vie commune et quotidienne de l'Art, respectable certes mais toujours encline à quelque vulgarité, les conceptions, les œuvres et les hommes qui, s'élevant plus haut que la rotation quotidienne, indiquent les voies à suivre et les explorations à tenter au lieu de marcher dans les chemins déjà frayés et de vivre dans les contrées déjà explorées. Nous avons dit encore la vue large et circulaire sur laquelle devaient planer les préoccupations de ceux qui se dévoueront à cette entreprise, vraiment éclectique, non pas en ce sens d'admettre quiconque se présentera, par une sorte de charité artistique allant de préférence aux faibles et aux infirmes, mais en cette pensée, vraiment noble et humaine, que, sans distinction d'écoles, de tendances, d'époques, LA BELLE ŒUVRE doit être accueillie ! Oui, la belle œuvre, recherchée, admirée, fêtée, comme une manifestation sacrée de l'âme incessamment versatile, féconde inépuisablement en réalisations imprévues, et à ce point aventureuse heureuse dans le domaine de l'Art, qu'on a pu cliquer sa puissance en cette formule hardie : *Il n'est point de règle qui n'ait été démentie par un chef-d'œuvre !*

Mais, en dehors de l'Origine et du But de la Maison d'Art, pris du souci d'en dépeindre le phénomène, espérant aussi qu'en d'autres lieux, en d'autres pays, sa conception se réalisera, et voulant, devant cette vue d'avenir, assurer la netteté de son schéma, chasser les malentendus et figurer en linéaments clairs comme ceux d'une gravure au trait, les préceptes de son Dogme, nous avons parlé de ses Ressources et de leur emploi. C'est ici que nous avons posé en principe LE DIVIDENDE INTELLECTUEL, comme unique rémunération des esthètes qui lui donneront le secours de leur argent et de leur activité, rappelant cette chose si constamment oubliée et méconnue, que, pour les psychiques que nous sommes, c'est une aberration que de tout ramener au gain pécuniaire et qu'il nous faut prendre l'habitude de se croire suffisamment payés quand, sans encaisser la monnaie sonnante, nous recueillons en jouissances cérébrales, en sensations artistiques ennoblissantes, des intérêts cent fois plus plantureux que le pourcentage banal, vulgaire et matériel des coupons, des rentes et des dividendes en écus. Nous avons, audacieusement certes à première audition d'un tel propos, mais persuadés que cette vérité deviendra familière et gracieuse, proféré un aphorisme bizarre pour ceux dont nous sollicitons l'aide : Vous ne reverrez jamais l'argent que vous nous apportez, jamais il ne vous rendra un sou de revenu ; mais, en joies intellectuelles, vous aurez un revenu au centuple !

C'est qu'une Maison d'Art telle que nous la concevons n'est jamais au bout de ses rêves et de son Idéal. Vraie maison de corporation, symbolisant une grande Idée, elle doit, comme une église, être incessamment embellie par son contenu et par ce qu'elle est elle-même comme contenant. Tout ce qu'elle demandera à ceux qui la fréquenteront, abonnements, entrées, perceptions quelconques, restera pour elle, pour elle seule, être mystique et pourtant vivant en sa destination esthétique (pourquoi nous l'avons saluée du titre : Madame la Maison d'Art), sans subir l'amoindrissement de « la répartition des bénéfices », annuel partage de dépouilles, normal là où tout se meut dans le sous-sol des matérialités, mais certes mal venu et choquant là où l'on plane dans l'Intellectualité pure. Tout doit être reversé en elle et y demeurer pour accomplir une mission fécondante, élargissant sans cesse le but et l'action par des alluvions jamais terminées.

Il ne faut pas non plus qu'en cet édifice que nous voudrions un sanctuaire, l'admission soit libre et vulgaire à ce point que le premier curieux venu, le premier badaud, pût s'immiscer, sans autre formalité que le léger débours de l'entrée, pénétrant non point pour faire acte d'âme ressentant le besoin de communier avec le Beau, de prendre un morceau de ce pain sacré

de l'Art, hostie qui devrait toujours être réconfortante et purificatrice comme celle de la sainte Table, mais poussé par le bas désir de se distraire quelques instants, de se montrer aux lieux où va le bel-air, ou même de trouver passagèrement un abri contre la pluie dans un local vulgivague. La Maison d'Art n'est pas un lieu ouvert au public, elle est une maison privée, une maison fermée. Son But, l'influence grave et forte qu'elle veut poursuivre sur l'expansion sociale du Beau, ne saurait être atteint que par une association de Fervents, pris de la même foi, échauffés de la même ardeur, formant non pas un simple total, une simple collection d'individus assis ou circulant côte à côte, mais unis entre eux par des liens plus profonds, formant un véritable organisme de pensées, de sentiments, d'espoirs communs, enserrés dans ces réseaux de solidarité morale que nul n'a jamais vus en forme matérielle et qui pourtant sont plus solides et plus nouants que la tangible réalité. Oui, un Organisme, où toutes les molécules existent non pour elles-mêmes mais pour le corps que leur agrégation forme et qui fonctionne en son intégralité, utilisant tous ses atomes pour un but général dont la dignité très haute fait la joie et la dignité de chacune des parties, heureuse de se sentir participante comme rouage à la vibrante activité du Tout.

Il faut quelque chose, un obstacle s'opposant à l'envahissement, pour réaliser cette conception. Quelque chose qui pourtant ne soit pas de l'exclusivisme aboutissant à une sorte de sélection aristocratique odieuse, à une entrave limitant les efforts salutaires de la vie de la Maison d'Art à une coterie, ce qui serait aller à l'encontre de sa destination essentiellement fraternelle. Ses organisateurs ont cru trouver la juste et simple formule en subordonnant l'entrée du corporatif édifice, qui n'est pas seulement une salle d'exposition, de spectacle, de concert ou de conférence, mais une maison entière, multiple et variée en ses locaux et ses appartements, à une autorisation qui sera libéralement accordée à quiconque, par le seul fait qu'il la demandera par écrit, permettra de croire qu'il n'est pas mû uniquement par un mobile superficiel, transitoire et vulgaire, mais qu'il veut s'associer à la pensée commune des fondateurs, des organisateurs et des fidèles et qu'il a, fût-ce à un degré minime, la ferveur désirable pour apporter un effort auxiliaire efficace.

Quelque insignifiant qu'il puisse paraître, un tel acte de foi a déjà sa signification. Il écartera, qu'on en soit assuré, la plupart des inutiles, des indifférents et des flâneurs. Il opérera un triage qui rendra plus confiants les uns à l'égard des autres ceux qui l'auront accompli. Il sera entre eux un premier lien, car, expliqué comme nous venons de le faire, il n'apparaîtra pas seulement en formalité vide, mais en attestation de pensée com-

mune. Il aboutira, sans doute, dans un temps très court, à la formation d'une compagnie esthétique compacte, imprégnée d'un suc de vraie solidarité, qui donnera à « Madame la Maison d'Art », l'être invisible, une cour assidue digne de l'Idée qu'elle représente et formant la phalange vaillante avec laquelle elle ira, sereine et aimée, progressivement à l'accomplissement et au complet épanouissement de son But.

CONFÉRENCE DE M. HENRY MAUBEL

SUR ROBERT SCHUMANN

Pour servir de prélude à une fort attachante séance de musique consacrée par M^{me} Eugénie Dietz à Schumann, M. Henry Maubel a fait, à l'hôtel Ravenstein, une conférence dans laquelle il a révélé, dans une forme très littéraire, le sens subtil et juste qu'il a des œuvres musicales. Voici le début de cette causerie très applaudie :

« En marge de son œuvre de musicien, œuvre si spontané qu'il semble une autobiographie lyrique, Schumann a laissé des fragments littéraires qui composent le journal de sa vie de poète.

Ce sont des articles d'esthétique et des lettres où éclatent en couleurs intellectuelles ces caprices d'émotion et de rêve qu'il a cristallisés dans sa musique.

Dès son adolescence Robert Schumann écouta son âme et devina qu'un monde d'harmonies était la source et le but de sa sensibilité.

Jusqu'alors il avait été espiègle; mais voici que sa nature s'arrête, hésite à la sensation d'un événement mystérieux : l'âme jeune qui dormait insouciant en lui s'est éveillée; elle va vivre. L'enfant s'est mis à penser; quelque chose de nouveau l'a frôlé; il a senti la caresse du rêve.

Les sons dont le coloris l'amusaient s'animent, retentissent en paroles qui montent du fond de son être et qui l'étonnent; des figures vivantes s'en dégagent et des voix qui l'interrogent sur sa destinée.

Il est remarquable que la vocation du musicien se déclare à cet instant de puberté spirituelle, à ce tournant du chemin d'où l'on aperçoit, dans la brume blanche du matin, l'horizon.

C'est que, pour lui, la musique devait être autre chose qu'un art de sensations.

La délicieuse *Suite* où il a esquissé des souvenirs d'enfance s'arrête à une pièce qu'il intitule : *Le Poète parle*. C'est, dans un registre plus grave, dans une tonalité plus robuste et en quelque sorte plus réelle une phrase, une phrase insistante qui se répète et s'élève sur un flot d'arpèges calmes vers sa pensée, et cette phrase douce, d'une douceur maternelle, semble lui dire : « Ecoute! Il y a autre chose que l'île heureuse de l'enfance où l'on joue au cheval de bois, où l'on a peur des revenants, où l'on voit le paradis en songe... »

Cette phrase, en parenté avec un thème de la *Kreisleriana*, les intimes de Schumann l'entendront : elle note un instant décisif de crise et de modulation.

Du replis de terrain qui l'abritait l'enfant a couru, en jouant, sur la dune et il a vu la mer. Dès cet instant il se ferme à l'existence. Ceux qui l'entourent s'étonnent de sa passivité et de son silence. Ils ne savent pas que ses yeux se voilent parce qu'il a vu en

lui; ils ne comprennent pas que, désormais, c'est la vie intérieure qui le sollicite et que, sous cette immobilité apparente, il tend de toute son ardeur à la saisir et à la dégager.

On ne peut poursuivre assez silencieusement son but, dit Schumann, et cette parole est un portrait moral. Elle caractérise un esprit où toute la vie se recueille et se concentre en rêves que la musique réalisera.

Depuis qu'il a reconnu comme les mouvements de l'âme se fixent naturellement en formes lyriques, il écoute la voix secrète qui lui enseigne à parler son langage. Aucune âme n'est plus active que la sienne. Lisez la sonate en *sol* mineur, les *Novellettes*, la *Kreisleriana*, vous entendrez la vie intense qui s'agite. L'enfant turbulent de jadis est devenu un passionné à la façon de Werther; mais, sur ce passionné qui crée, veille un contemplatif dont l'œuvre est de transposer toute cette passion dans l'atmosphère spirituelle où elle s'affine et se purifie.

C'est lui qui, d'une cueillette de fleurs vivaces, fait un lâcher de papillons aux ailes transparentes sur le ciel; c'est lui qui tisse avec des fils ténus et subtils le filet qui ramènera les papillons à terre sans qu'ils se sentent captifs; c'est lui qui construit à force de volonté cette courbe harmonieuse de rapports dont les deux termes sont l'âme humaine et l'œuvre humaine de Schumann.

Ces deux êtres de sa dualité psychique, ceux qui ont lu le *Carnaval* les connaissent : il les a nommés *Florestan* et *Eusébius*.

Avec le Schumann critique apparaît entre eux, pour les accorder, une figure d'intelligence calme et de mesure : M^e Raro.

M^e Raro est le légendaire professeur de vérité, dont il fallait bien souligner d'un trait d'ironie le bon sens, bien que ce fût un sens large fait de la pensée traditionnelle de la race. Quand Florestan et Eusébius publient dans leur Journal des opinions contradictoires, c'est M^e Raro qui intervient pour décider entre eux. Il rassemble et sème dans la bonne terre allemande la graine qui s'envolerait à tous les vents de leur fantaisie. Il est celui qui maintient en équilibre la passion et le rêve et les deux autres, malgré qu'ils s'en moquent un peu, l'aiment bien, parce qu'il est généreux et que sa vigueur est douce; parce que son jugement n'a rien de doctrinal et que sa sagesse consent à n'être faite que de reflets de vie dans la raison.

Lorsque Schumann arriva à l'école de M^e Raro, il se sentit un instant immobilisé entre la nature et l'art, paralysé par le travail patient qu'on exigeait de l'artiste pour mettre en œuvre les élans fougueux du poète. Pourtant il apprit vite à discipliner sa personnalité sans la briser. C'est au sortir de cette école, où il n'a pas désappris l'enthousiasme, qu'il recommande aux musiciens de se construire une écriture solide pour ne pas créer des ombres aux heures de solitude et de songe où le charme d'improviser les entrainera dans les cercles magiques de la vie intérieure. Et ce précepte indique les dispositions et le régime esthétique du musicien qui faisait de la lecture des œuvres de J.-S. Bach son réconfort et sa consolation.

Après avoir montré cette faculté qu'a Schumann d'extérioriser ses impressions et de les incarner en des personnages à l'existence desquels il croit et qu'il mêle familièrement à ceux de la vie extérieure, l'orateur a analysé les *Davidsbündler* inventés pour symboliser cette conception « idéo-réaliste » propre à tous ceux qui vivent pour l'art. Il a rappelé le rôle joué par la *Nouvelle Gazette musicale*, précisé la situation historique et l'esthétique générale des compositions du maître en ce qu'elles renferment de plastique et d'idéal.

M^{me} Eugénie Dietz a joué ensuite le *Carnaval*, la romance en fa dièse, quatre pièces de la *Kreisteriana*, des Intermezzi, des *Bunte Blätter* et le *Soir*, tout cela avec non seulement le charme et la ligne que peut y apporter une artiste au jeu à la fois vigoureux et souple et nuancé, mais avec un sentiment profond de la poésie schumanienne.

Nous aurons l'occasion de la réentendre le 17 décembre. A cette seconde audition, elle jouera la sonate en sol mineur et les *Papillons*.

L'ART FLAMAND

Les artistes anciens, leur vie et leurs œuvres, par JULES DU JARDIN ; illustrations dans le texte par JOSEPH MIDDELEER. — Bruxelles, A. BOITTE, éditeur, 11, rue du Magistrat.

A voir la belle témérité d'un éditeur assez artiste pour entreprendre la publication d'une œuvre aussi vaste que celle qui nous est annoncée dans le prospectus encarté dans le présent numéro, on ne peut se défendre d'une sympathie admirative. Les ouvrages de cette importance ne sont, en notre pays, guère rémunérateurs. M. Boitte, avec son expérience d'homme du métier, n'a pu se méprendre à cet égard. Cela ne l'a pas empêché de concevoir un plan devant lequel les plus hardis eussent reculé et qu'il résume en ces termes : « Réunir en un livre immense les œuvres les plus importantes et les plus caractéristiques de nos peintres, de nos sculpteurs et de nos graveurs anciens et modernes ; vulgariser leurs conceptions ; biographier nos artistes afin de pouvoir apprécier plus facilement leur talent ; faire l'histoire, et non essentiellement la critique ; montrer la grande lutte artistique à travers les siècles ; édifier en quelque sorte un Panthéon de nos Beaux-Arts, tel est l'objectif et le but de cette publication. »

C'est M. Du Jardin, le peintre-écrivain connu, qui s'est chargé du texte, et son étude embrasse l'histoire et l'analyse de notre art national depuis les précurseurs jusqu'aux contemporains, jusqu'aux peintres de demain. Convaincu que chaque individu procède de la série de ses ascendants, l'auteur s'est efforcé de montrer la filiation qui rattache les uns aux autres les artistes qui ont illustré notre école. « Après qu'Orphée, ayant perdu son idéal, eut été mis en pièces par les Ménades, dit-il, sa lyre ne savait que murmurer toujours : « Eurydice ! Eurydice ! » Et notre âme, vibrant à l'unisson de celle de nos pères, chuchote leurs amours anéanties, leurs haines passées, leurs joies mortes et leurs tristesses défuntées. Echo fidèle de leur moi envolé, elle remémore ce qui fut et ce qui sera. C'est la cellule de nacre où un petit génie pervers est toujours occupé à broyer sa perle intérieure ; la cellule de nacre dont parle Renan. Mais ce n'est pas, cependant, la mère-perle dont parle saint François de Sales ; la mère-perle « qui vit emmy la mer, sans prendre aucune goutte d'eau marine ». Car nous baignons dans une atmosphère psychique. Une cristallisation lente s'opère autour de notre moi. Savons-nous de quelle nature ? Oh ! si peu. Toutefois, qu'importe ? Un rôle nous incombe ici-bas. Nous le remplissons. Résultante des hommes passés, notre individualité s'augmente de celle des hommes présents.

Déterminé, notre vouloir est aussi déterminant. Pourquoi donc ? Afin que les prédestinations soient réalisées ! Et c'est une consolation suprême de songer que nous continuons l'œuvre des sept jours ; c'est une jouissance adamique de savoir que la volonté personnelle, pas plus que la volonté collective, n'est une entité indépendante ! »

On voit, par cet extrait de l'introduction, quelle est la philosophie et l'intérêt de l'*Art flamand*. Au lieu de se borner à composer un dictionnaire biographique des peintres belges, M. Du Jardin a voulu faire œuvre de penseur et de critique, au sens large du mot.

Les neuf premières livraisons, que nous avons sous les yeux, promettent de réaliser le but élevé que poursuivent l'auteur et l'éditeur. Indépendamment des planches hors texte, tirées avec un scrupule d'exactitude qui va jusqu'à donner aux encres d'impression une coloration choisie selon la tonalité générale de l'œuvre reproduite, l'ouvrage contient une foule d'illustrations dans le texte dues à la consciencieuse habileté de M. Joseph Middleleer. Elles complètent l'exposé fait par l'auteur et le font vivre. Publication de vulgarisation et de propagande, l'*Art flamand* est donc en même temps, par lui-même, un ouvrage d'art qui sera recherché par les artistes et par les amateurs.

LES CONCERTS POPULAIRES ANVERSOIS

Une association de musiciens donne à Anvers, depuis cinq ou six ans, d'excellents concerts symphoniques sous la direction ferme, intelligente et compréhensive de M. Constant Lenaerts. Etroitement unis dans une commune aspiration vers l'Art, ces musiciens qu'aucun appui officiel ne soutient, qu'aucun Mécène ne patronne, qu'aucun impresario ne dirige, arrivent par leur persévérance et leur désintéressement à faire éclore en terre rebelle et ingrate la fleur divine.

Ils campèrent successivement dans diverses salles, reconnues l'une après l'autre défectueuses. Les voici enfin, après des vicissitudes qui n'entamèrent point leur énergie, installés au Théâtre Royal.

Les dix-huit concerts qu'ils organisèrent l'année de leurs débuts leur laissèrent un sérieux déficit. Qu'importe ! Le but élevé qu'ils poursuivent vaut bien un sacrifice. Et peu à peu le noyau des abonnés se forma, grandit, applaudit aux efforts de ces braves gens. Ainsi qu'il était aisé de constater, dimanche dernier, le public qu'ils ont conquis n'est pas la foule banale des mondains et des snobs. L'attention rigoureuse qu'il prête aux œuvres interprétées, les manifestations judicieuses d'approbation par lesquelles il accueille les morceaux qui en sont dignes, la réserve qu'il garde à l'égard des partitions médiocres établit nettement sa qualité spéciale. On se sent là entre artistes, et l'exécution en reçoit une salutaire influence.

Tous les membres — même les administrateurs de cette généreuse institution — sont exécutants. Ainsi le veulent les statuts. Et qu'on ne s'étonne point de voir, par exemple, un des brasseurs les plus occupés d'Anvers installé à la batterie et maniant la mailloche de la grosse-caisse afin de pouvoir mettre son activité d'organisation et son dévouement au service à l'association.

Après cinq ans de luttes, les membres de l'*Orkestvereniging* ont reçu chacun la moitié du cachet attribué habituellement aux instrumentistes. Et voici les artistes ravis, repartis en campagne avec une joie sereine et une entente admirable. Quant à leur chef, il se contente du plaisir de les diriger et de contribuer, en touchant ce dividende purement intellectuel, à l'œuvre de propagande à laquelle ils se sont consacrés.

Mis au courant de cette organisation sans précédent et vraiment exemplaire, Vincent d'Indy n'a pas hésité à venir tout

exprès de Paris leur tendre une main fraternelle. A la grande joie de tous, il conduisit avec sa précision et son autorité habituelles la trilogie de *Wallenstein* qui reçut de l'auditoire et de l'orchestre l'accueil le plus enthousiaste, ponctué par d'héroïques fanfares. L'exécution avait d'ailleurs été remarquable, malgré les difficultés de l'œuvre qui exige un travail préparatoire de longue haleine.

On entendit, à ce même concert qui nous laisse une impression radieuse, le *Carnaval romain* de Berlioz, joué avec un brio peu ordinaire, l'ouverture — médiocre, celle-ci, et combien le public en remarqua le peu d'originalité! — de *Fritjhof*, par Théodore Dubois; enfin, la *Joyeuse marche* de Chabrier, dont un mouvement plus rapide eût fait scintiller davantage l'orchestration. Une chanteuse brugeoise douée d'une généreuse voix de contralto, M^{me} Ernestine Raick, compléta le programme par l'audition de fragments de *Samson et Dalila* et de *Gallia*. Au concert précédent premier de la saison) on avait entendu la symphonie *Jupiter* de Mozart, le ballet de *Prométhée*, la Bacchanale de *Tannhäuser* et le Concerto pour piano et orchestre de Schumann. On le voit, il s'agit de bonne et sérieuse musique, et l'éclectisme des programmes s'accommode de la combinaison des diverses littératures.

Les Concerts populaires donneront prochainement leur cinquantième séance. Nous attirons très particulièrement sur eux l'attention de tous ceux qu'enflamme l'amour de l'art musical et nous souhaitons à leurs promoteurs un succès digne de leur dévouement.

LE CAS DE JEAN DELVILLE

Ce pauvre Jean Delville a fait paraître dans le dernier numéro de la *Ligue artistique* (mercredi 4 décembre, p. 3), sous le titre qu'il nous emprunte : DOCUMENTS A CONSERVER, une nouvelle lettre étrange (et sans alinéas, malgré sa longueur démesurée) où l'incohérence dispute le record à la grossièreté et qui relève plus de la pathologie que de l'art épistolaire. C'est fantástico-brouillardieux-enragé et vraiment inquiétant.

Il y expose ses griefs avec des miaulements et des cris qui semblent sortir d'un cabanon.

1° *L'Art moderne* n'a pas suffisamment parlé de lui dans le passé, et pourtant lui, Jean Delville, peignait de belles choses;

2° *L'Art moderne* n'a pas répondu à des articles que lui, Jean Delville, a publiés dans la *Ligue artistique*, et pourtant ils valaient la peine qu'on s'aperçût de leur existence;

3° *L'Art moderne* a eu le tort d'ignorer que si lui, Jean Delville, a consenti à monter le Calvaire du prix de Rome, c'est que des raisons d'ordre privé l'y contraignaient.

Tout cela est débité tantôt avec des larmes, tantôt avec des mugissements et des grincements de dents qui donnent d'irrésistibles envies de *descampar*.

Une seule remarque, car il ne faut pas agacer ceux qui sont dans un pareil état. Si nous avons mis le nez de ce colérique dans son triomphe, c'est du carnaval grotesque auquel il pouvait si aisément se soustraire qu'il s'agissait et non du concours de Rome, dont il pouvait honorablement cueillir les subsides sans galvauder la dignité de l'Art dans une ridicule parade.

Jean Delville termine ses vociférations en promettant de faire en Italie des chefs-d'œuvre! Ceci part d'un bon naturel et excusera

tout s'il tient parole. Acceptons-en l'augure et souhaitons-lui bon voyage. Le séjour en pays étranger est sédatif et ramènera, il faut l'espérer, un peu d'ordre dans ses esprits trop visiblement troublés.

Voilà, hélas! ce que c'est que l'ivresse de la gloire! Même quand c'est une gloire de gros sous.

NOTES DE MUSIQUE

La Maison du Peuple a inauguré mardi dernier sa nouvelle campagne d'initiation et de propagande artistiques. En attendant le palais qu'elle fait construire rue Joseph Stevens sur les plans de M. Horta, il faut bien se contenter de la salle exigüe de la rue de Bavière, trop restreinte pour contenir la foule, de plus en plus nombreuse, qu'attirent ces solennités. Mais l'attention de l'auditoire est si scrupuleuse, le silence si absolu que, malgré la cohue, les artistes — conférenciers et musiciens — qui mettent leur talent au service de cette œuvre désintéressée et généreuse se trouvent dans les conditions d'expression les plus favorables. On ne peut imaginer à quel point ce public de cœurs simples est compréhensif, avec quel respect il écoute la bonne parole, de quelle sympathie il entoure ceux qui ont pris à tâche de l'élever aux pures beautés de l'art. La communication s'établit, de prime abord, entre exécutants et auditeurs, avec une telle spontanéité et une intensité si vive que l'artiste, compris et soutenu, hausse son interprétation aux plus émouvantes expressions. Tous ceux qui ont gravi l'estrade de la Maison du Peuple aux séances de la Section d'art confirmeront cette observation.

Ce furent, cette fois, MM. Gustave Kefer, en sa double qualité de pianiste et de compositeur, M. Georges Waucquier, un chanteur de style sobre et soutenu, M. Lefèvre, altiste, et M. Hublart, un jeune clarinettiste digne des leçons de son excellent professeur Gustave Poncelet, qui se chargèrent de faire entendre quelques belles œuvres choisies dans le répertoire classique et moderne.

Programme intéressant et exécution vraiment irréprochable. Le succès de la séance est allé principalement à la *Sonate pour piano et clarinette* de Brahms, exécutée en première audition, aux caractéristiques mélodiques de M. Kefer : *Chanson des oliviers* et *Chanson des matelots*, ainsi qu'à la prestigieuse « Marche des dieux » du *Rheingold*, pour laquelle, électrisé par l'enthousiasme de son auditoire, M. Kefer a trouvé des sonorités d'orchestre.

Les jolis *Contes de fées* (*Märchenbilder*) de Schumann pour piano, alto et clarinette, ont clôturé cette artistique soirée inaugurale.

M^{me} Marguerite Lallemand s'est affirmée, mercredi dernier, à la Grande Harmonie, pianiste consciencieuse et musicienne de bonne école. Elle a exécuté avec une grande sûreté de mécanisme et avec de jolies finesses de toucher diverses pièces de Scarlatti, Mendelssohn, Chopin, Liszt, Théodore Dubois et Chaminade. Pour ouvrir la séance, elle avait brillamment interprété avec M. Miry la sonate en *ré majeur* de Rubinstein pour piano et violoncelle.

On connaît le coup d'archet ample, la belle sonorité et les qualités de fervent artiste que possède M. Miry. Il les a fait valoir, aux applaudissements du public, dans l'*Aria* de Bach et la *Réverie* de Schumann.

M^{me} Fichetefet a ajouté au charme des deux instrumentistes la

grâce d'une voix légère qui se joue des vocalises les plus acrobatiques.

Un bonne nouvelle musicale : M. Gevaert portera la symphonie de César Franck au programme de son deuxième concert, fixé au 9 février. On entendra, à ce même concert, M. Eugène Ysaye, qui interprétera le Concerto de Beethoven. La Symphonie n° VIII (en *fa*) de Beethoven complétera ce magnifique programme.

M^{lle} Céleste Painparé donnera, le 19 décembre, à la Grande-Harmonie, un récital de piano dont le programme porte, entre autres, le Capriccio de J.-S. Bach *sur le départ d'un ami*, la sonate op. 110 de Beethoven et le Caprice en *si mineur* de Brahms.

Les chœurs de l'*Émulation*, sous la direction de M. Voncken, et l'orchestre de l'École de musique préparent pour le 21 courant, à Verviers, une exécution du *Chant de la Cloche* de M. Vincent d'Indy. L'auteur assistera à cette audition.

Le *Christus* d'Adolphe Samuel sera exécuté à Cologne le 21 janvier 1896 sous la direction de Franz Wullner, à l'occasion de l'inauguration du nouvel orgue du Gürzenich. L'œuvre du directeur du Conservatoire de Gand remplira la seconde partie du concert. Les chœurs du Gürzenich sont renforcés pour la circonstance.

Le succès de M^{lle} Irma Sethe, à Londres, a dépassé encore, à son deuxième *recital*, celui qui avait accueilli ses débuts. Le *Times*, le *Morning Advertiser*, le *Morning Leader*, le *Musical Courier*, etc. sont unanimes à vanter les qualités exceptionnelles de la jeune artiste, « la violoniste la plus accomplie qui se soit fait entendre à Londres depuis la Néruda ».

THÉÂTRES

THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — La direction vient d'engager pour créer le rôle de Guilhen, l'héroïne de *Fervaal* de M. Vincent d'Indy, M^{me} Jeanne Raunay, qui débutera à Bruxelles dans *Tannhäuser*.

M^{me} Raunay chantera aujourd'hui et dimanche prochain la *Lyre et la Harpe* de Saint-Saëns au Conservatoire de Paris et se mettra aussitôt après à la disposition de MM. Stoumon et Calabrési.

Elève d'Obin, M^{me} Raunay fut applaudie à maintes reprises aux Concerts Lamoureux. Engagée à l'Opéra, elle n'y fit qu'une courte apparition, son mariage avec le Dr Filleau ayant interrompu la carrière que, veuve, elle reprend aujourd'hui.

Excellente musicienne et cantatrice remarquable, M^{me} Raunay, fille d'un peintre de talent, a vécu à Paris dans un milieu des plus intellectuels. Elle a, dit-on, fort bien compris le rôle complexe de Guilhen dont elle est enthousiaste et dont elle fera, selon toutes vraisemblances, une création vraiment artistique.

M. Vincent d'Indy a passé deux jours à Bruxelles la semaine dernière et s'est définitivement entendu avec la direction au sujet de *Fervaal*, qui passera à la fin de février. Les décorateurs se mettront à l'ouvrage aussitôt qu'ils auront terminé les décors de *Tannhäuser*, auxquels ils travaillent actuellement.

Outre M^{me} Raunay, les interprètes principaux de *Tannhäuser*

seront M^{lle} Pacary (Vénus), MM. Seguin (Wolfram) et Dinard (le Landgrave).

Évangeline, l'opéra en quatre actes et six tableaux de M. Xavier Leroux, est en répétitions sur la scène et passera du 15 au 20 décembre. MM. Devis et Lynen ont brossé pour cette œuvre nouvelle des décors charmants. Nous avons eu l'occasion de voir celui du dernier acte, une cour de couvent, dont la plantation originale et l'harmonie de couleurs sont d'un effet très heureux.

THÉÂTRE MOLIERE. *L'Étrangère* (reprise). — *L'Étrangère* est l'un des plus étonnants phénomènes de ce théâtre de pantins et de fantoches dont Alexandre Dumas tirait les ficelles avec une virtuosité magistrale. Il n'y a, dans cette invraisemblable histoire, pas un personnage possible, pas une situation réelle. Les acteurs sont des conférenciers, et leurs tirades ont l'air d'avoir été expressément composées pour les élèves du Conservatoire en mal de premier prix. Et malgré tout la pièce intéresse, et l'entrée en scène de Clarkson au troisième acte ne fait pas trop présager qu'il n'a été créé que pour fournir un dénouement au cinquième. Les mots d'auteur de *L'Étrangère* resteront peut-être, comme ces souvenirs anecdotiques que gardent les dictionnaires biographiques. Mais du drame, des sentiments qu'il exprime, de la soi-disant satire des mœurs contemporaines à laquelle il croit se hausser, que retiendra, sinon le vague souvenir d'un art aboli, la génération qui nous suit?

Et pourtant, Dumas est tout entier dans *L'Étrangère*. C'est l'une des pièces qui décèlent le mieux l'à-côté de son observation en même temps que ses malices d'homme de théâtre rompu au métier, expert à ménager ses effets, à entremêler les scènes dramatiques qui font pleurer et les épisodes de comédie qui font rire.

Allez voir *L'Étrangère* et pénétrez-vous de cette vision factice, de ce parterre de banalités dissimulé sous des touffes de traits d'esprit, de paradoxes et d'inventions ingénieuses. La pièce est d'ailleurs fort bien jouée par la compagnie de M. Munie et mise en scène avec goût.

M^{me} Renée Cogé, vouée depuis les *Danicheff* au rastaquouérisme, incarne l'*Etrangère* avec une élégance hautaine. Clarkson a trouvé en M. Montlouis le meilleur des interprètes et M. Arnaud donne à Septmonts une assez grande allure. M^{lle} Dalbieu, en duchesse de Septmonts, plus heureuse dans les emplois d'ingénue que dans celui des premiers rôles, a néanmoins dit avec chaleur la célèbre tirade du « quatre ».

THÉÂTRE DES GALERIES. — *Le Voyage de Suzette* (reprise). — A l'exemple des directeurs de théâtre londonniens, M. Maugé a voulu nous offrir une *Christmas-Pantomime* (prononcez, pour être dans le train, *pentomaïme*). En Angleterre ce terme s'applique, on le sait, à une sorte de féerie à grand spectacle coupée de ballets, de cortèges et de clowneries. Et le public manifeste pour cette très spéciale formule dramatique une préférence si marquée que les *pantomimes* représentées en décembre poursuivent souvent jusqu'à la *season* une carrière des plus fructueuses.

L'essentiel, c'est que les yeux soient éblouis par le chatoiment des costumes, par l'élégance des décors, par la splendeur des défilés. M. Maugé s'est dit avec raison qu'aucune pièce ne lui offrirait plus belle occasion d'affirmer son génie inventif de metteur en scène. Et voilà pourquoi Suzette, qui nous fut présentée en avril 1891 par M. Durieux, a repris avant-hier le cours de ses aventureuses pérégrinations.

On l'a revue et applaudie avec plaisir sous les traits de

M^{lle} Clary, qui apporte à l'interprétation de son rôle à travestissements incessants une crânerie, une verve, une espièglerie endiablées. Son apparition en clown dans l'ahurissante bouffonnerie du Cirque Blackson and C^o a été saluée d'acclamations unanimes. MM. Poudrier, Devenne, Théry, Dambrinne, Montaubry et M^{lle} Demoulin mènent alertement l'action enchevêtrée que MM. Chivot et Duru ont mise autour des ballets, des transformations, des exhibitions et attractions multiples qui composent le spectacle.

Celui-ci est tellement copieux que la représentation de jeudi, commencée à 7 1/2 heures, ne s'est terminée que le lendemain. Il était une heure du matin quand le grand cortège, qui forme le « clou » de la pièce, a commencé à défiler. Mais le public, charmé par la splendeur de la mise en scène, a accueilli, malgré l'heure insolite, les graves délégués du Jardin zoologique d'Anvers : chameaux, dromadaires, lamas, rennes, autruches, ânes et poneys, avec la même allégresse que les sveltes ballerines aux souples vêtements couleur d'escarboucle et de saphir, d'émeraude et de topaze.

THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA. — Demain, lundi, première représentation de la *Fille des Chiffonniers*, drame en cinq actes et huit tableaux, par MM. Anicet-Bourgeois et Ferdinand Dugué, pour les représentations de M^{lle} Lina Munte.

THÉÂTRE DE L'ALCAZAR. *Le Lever d'une Parisienne*. — En une chambre à coucher tendue de peluche, hélas ! et de pur style tapissier, M^{lle} de Prose ouvre un œil, s'étire, risque une jambe nue hors de la tige du couvre-lit, minaude, déjeune, enfle ses bas et ses jarretières, se lève, change tranquillement de chemise, lace son corset, passe de froufrouants pantalons de batiste, essaie des chapeaux, se vêt d'une jupe et d'un peignoir et se jette dans les bras du bon comique Crommelynek, qui fait son entrée au moment où la toile tombe.

Musique de Ganne.

Il y avait, mercredi, à l'Alcazar, pour lorgner ce spectacle dans lequel, avec la meilleure volonté du monde, il serait impossible de découvrir le soupçon d'une idée artistique, la fleur de la Banque et de la Magistrature, des mondaines que choquent les héroïques audaces du Théâtre de l'OEuvre, des messieurs graves qui ne se dérangent jamais pour assister à un spectacle d'art, rués avec une touchante unanimité à la curée de ce gibier de haute saveur : une *Professional beauty* s'exhibant en public dans l'appareil réservé jusqu'ici aux intimités du *home*.

La race des Voyants abolie, voici naître celle des Voyeurs.

PETITE CHRONIQUE

CONCERTS POPULAIRES. — Rappelons que le deuxième concert d'abonnement aura lieu aujourd'hui dimanche, à 4 h. 1/2, au Théâtre royal de la Monnaie, sous la direction de M. J. Dupont, avec le concours de M^{lles} Anna Parys et Claire Friché, de M. E. Engel et du « Choral mixte » (directeur M. Léon Soubre).

La Maison d'Art, dont nous avons annoncé la réouverture pour mardi prochain, ayant désormais un caractère privé, ne pourra être visitée que moyennant une autorisation délivrée par la Direction. Il sera perçu un droit d'entrée de 1 franc par personne (les dimanches, 50 centimes). Toutes les recettes seront exclusivement consacrées à l'amélioration et au développement de l'œuvre.

S'adresser pour les demandes d'autorisation à la Maison d'Art, 56, avenue de la Toison d'Or, Bruxelles.

L'ouverture du Théâtre aura lieu le mercredi 18 courant par

une représentation donnée par M. Lugné-Poe et la troupe du Théâtre de l'OEuvre.

L'exposition à Anvers d'une quarantaine de toiles de Théodore Verstraete, qu'une maladie nerveuse a malheureusement arraché à son chevalet, a eu beaucoup de succès. Tout Anvers a passé par la salle Verlat, où se trouvaient réunis les tableaux et études de l'artiste et la plupart des meilleurs morceaux ont trouvé des acquéreurs. MM. De Bruyn et de Burlet ont fait chacun l'acquisition d'une œuvre pour leur galerie particulière et le gouvernement est, dit-on, en pourparlers au sujet de l'achat, pour le Musée, du tableau le plus important de l'exposition : *Retour du cimetière*, qui fut récemment exposé au Salon de Gand.

Le Cercle des *XIII*, dont l'organisation est analogue à l'Association des *XX* qui ouvrit à Bruxelles une si énergique campagne en faveur de l'art jeune, a ouvert à Anvers, la semaine dernière, une exposition qui contient quelques œuvres intéressantes. Le défaut d'espace nous oblige à en ajourner à dimanche prochain le compte rendu.

Quatre esquisses de N. De Keyzer pour les panneaux décoratifs du vestibule du Musée d'Anvers ont été vendues aux enchères en cette ville. Elles ont été adjugées pour la somme globale de 16,800 francs à M. De Beukelaer, l'ancien bourgmestre du « Vieil-Anvers ».

La semaine dernière a eu lieu à la Maison du Peuple la lecture de *Philaster*, un drame merveilleux de Beaumont et Fletcher, les dramaturges contemporains de Shakespeare, transposé et traduit par Georges Eekhoud.

Les répétitions de cette œuvre commenceront d'ici quelques jours à la Section d'art de la Maison du Peuple. La représentation aura lieu au Théâtre Flamand vers la fin du mois de février.

Les statuts de la Société pour l'encouragement des Beaux-Arts de Liège ont été révisés en vue du Salon de 1896.

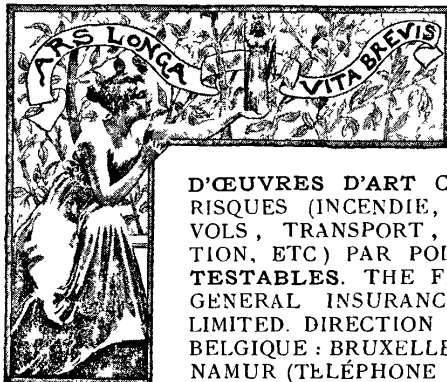
Le nombre des membres du jury de placement a été porté de six à huit. Ce jury se compose de six membres du jury d'admission et de deux artistes choisis parmi les exposants n'appartenant pas à la ville de Liège.

Le comité directeur est composé de MM. Ed. Brahy, Desoer de Solière, P. Drion, V. Fassin, J. Frésart, G. Halbart, E. Nagelmaekers, Neef-de Rossius et Edm. Van Zuylen.

C'est demain, lundi, qu'aura lieu à Paris, au Théâtre de l'OEuvre, la première représentation de *L'Anneau de Çakountala*, drame indou adapté pour la scène française par M. A.-F. Hérold, musique de scène par M. Pierre de Bréville.

M. Lugné-Poe jouera prochainement deux pièces nouvelles : *Joujou* de M. Romain Coolus, et *Les Mas-tu-vu* de M. Pierre Veber.

Il inaugurera bientôt un guignol d'un nouveau genre : le guignol humain. Les personnages ordinaires du guignol seront, en effet, des artistes qui gesticuleront à la manière des fantoches dans le cadre classique ; le texte sera de M. Pierre Veber ; les costumes et les décors seront demandés à l'imagination de M. Jean Veber.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 50, RUE DE NAMUR (TÉLÉPHONE 1421).

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 3, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HARTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBREE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

ALFRED STEVENS. — FIDELIO. — CONCERTS POPULAIRES. *Deuxième matinée.* — L'ANNEAU DE ÇAKUNTALA. — NOTES DE MUSIQUE. *Concerts populaires de Charleroi; Conservatoire de Liège.* — « SOLNESS LE CONSTRUCTEUR » A Verviers. — THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA. *La Fille des Chiffonniers.* — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. *L'engagement de M^{lle} Simonnet.* — ACCUSÉS DE RÉCEPTION. — PETITE CHRONIQUE.

Alfred Stevens.

Dans le cadre somptueux que leur a donné la Maison d'Art en ce Salon inaugural vraiment digne du noble but qu'elle poursuit, les quelque soixante toiles d'Alfred Stevens, choisies aux étapes diverses de sa longue et glorieuse carrière, proclament la libre personnalité et l'incomparable maîtrise de l'artiste.

Alfred Stevens est de la famille des grands peintres. Comme eux, il est préoccupé prodigieusement de son exécution : il a l'amour des belles pâtes et des belles couleurs et dans chaque coup de pinceau il frappe son empreinte, ainsi que dans une médaille. La bonne peinture, il l'a prouvé, est le résultat d'un organisme sensible ; les nerfs communiquent à la touche une vibration ; l'œil, la main, le cerveau sont à ce point tendus pour l'élaboration mystérieuse des tons qu'il y a un tableau dans un centimètre carré : c'est que partout

l'effort recommence, que la moindre touche est une opération de l'esprit et qu'une œuvre d'art se cisèle morceau par morceau, comme une orfèvrerie délicate et compliquée.

Mais la rareté de l'œuvre d'Alfred Stevens n'est pas uniquement dans l'exécution : il est du petit nombre de ceux qui serviront dans l'avenir à l'intelligence de la société actuelle. Alors que la plupart des toiles de ce temps seront muettes sur nous-mêmes, son art dira notre faiblesse et notre passion. Toujours, chez lui, vous sentirez le coup de pouce de l'artiste humain : il raconte son temps en moraliste et en historien, et ses conceptions sont en accord direct avec l'esprit moderne. Il a la concision, la netteté du livre ; il enseigne ; il avertit ; il est l'idéalité greffée sur la réalité ; il est surtout la vie.

Arthur Stevens, son frère, a formulé sur lui ce jugement : « Il comprend que l'originalité ne réside pas dans une farce, une bizarrerie, un sujet de vingt figures, mais dans l'expression d'un sentiment humain et vrai... Il sait que la forme doit exprimer les mouvements de l'âme bien plus que les grimaces d'une figure. »

Le peintre du *Sphinx* a eu constamment, en effet, l'horreur de la sensiblerie. L'idylle et l'élégie chez lui sont discrètes ; il tire ses effets moins du sujet que de la justesse de l'expression et de la tonalité : c'est à travers le coloris et dans l'exécution qu'il faut chercher son émotion. Comme les délicats, il garde une pudeur dans

les larmes et les rires ; ce n'est pas un poète en surface, mais en profondeur. Tantôt il égratigne la fibre nerveuse et tourmente la chair jusqu'à l'âme ; tantôt il évoque les joies recueillies, les mélancolies, les aspirations du cœur, et ces réalisations ne dépassent jamais la mesure d'un idéal fin, concentré, vraiment humain et sensible. Il n'a pas moins horreur de la mise en scène et du remplissage.

Un personnage occupe presque seul son théâtre : c'est la femme ; mais il n'en est pas de plus ondoyant sous le ciel, ni qui tienne par plus de liens à la destinée des hommes. Elle est comme le cœur de l'humanité, plongeant partout ses fibres profondes, à la fois greffes par la haine et guirlandes par l'amour.

Il l'a exprimée sous tous ses aspects ; il l'a suivie dans toutes ses métamorphoses ; il l'a peinte maternelle ou amoureuse, alanguie ou irritée, superbe ou déchue, tombée de haut ou montée de bas ; on peut dire qu'il ne l'a point calomniée. C'est par elle que nous autres nous rentrons nous-mêmes dans son œuvre, et la postérité n'aura pas de peine à dire qui nous étions, devant ces êtres maladifs et nerveux, notre plaie et notre amour.

Un monde de choses exquisés l'accompagne ; comme le soleil attire les fleurs des entrailles de la terre, son sourire fait naître autour d'elle des bijoux, des parures, des étoffes, tout un épanouissement de riens merveilleux où se complaisent ses sens. Et tantôt son rêve demande à la Chine, au Japon, aux pays lointains de la chimère, les futilités éblouissantes de ses boudoirs et de ses salons ; tantôt elle impose aux ouvrières de l'Occident la tâche de contourner en formes rares l'or et les métaux pour servir d'accompagnement à sa beauté. Elle est la fée d'un paradis mouvant, dont les splendeurs la laissent troublée, en quête de caprices sans cesse nouveaux ; et cette inquiétude se reflète dans l'art auquel elle est mêlée.

Longtemps Stevens la peignit avec son goût du bibelot exotique, parmi les étagères chargées de dieux d'ivoire et de bronze, sur les fonds de laque des paravents, estampés d'animalités fabuleuses. Son art est donc bien complet, puisque, dans un mode plastique admirable, il a su exprimer le beau permanent et le beau transitoire, la variabilité de l'esprit à travers l'éternité de la chair. La femme ne l'a pas féminisé, d'ailleurs : comme les cerveaux mâles, il a résisté à ses charmes et lui a imposé sa virilité. Ses créations, en effet, sont fines avec solidité ; en les taillant dans le marbre de la vie, ses mains robustes ont laissé à leurs contours un peu de la puissance qui les anime ; instinctivement il les modèle sur sa santé, sa belle santé d'artiste demeuré Flamand au milieu des séductions parisiennes ; et elles ont tout à la fois la force et la grâce, comme une race une et double, de sang riche et de névrose infinie.

Alfred Stevens a véritablement créé une école ; personne, avant lui, n'avait fait de la personne féminine le fond et l'intention d'un art à part, tout d'expression fine et mordante, de sensualité émue, de chaude passion qui ne va pas jusqu'à griser l'esprit. Le premier, il a formulé le sexe dans ses rapports avec le siècle, dominateur impérieux et fragile, tel que l'ont voulu la nature et notre adoration. Et une notion nouvelle de l'art s'appuya sur cette nouveauté, pour défendre le principe de la modernité contre les abus de la peinture archaïque.

En ces dernières années, Alfred Stevens orienta vers les splendeurs de la mer sa très spéciale vision d'artiste. Il en fixa les irisations, les moires, les chatoulements, les réfractions de lumière, les plus fugitifs reflets. Et l'insaisissable mirage des flots aux scintillements de pierreries lui fournit l'occasion de démontrer que pour un peintre de son envergure il n'est point de genre particulier dans lequel il faille se cantonner. Mariniste, Alfred Stevens a donné à l'océan un éclat, une transparence, une variété d'aspects admirables. C'est, dans l'œuvre touffu du peintre, une floraison imprévue à laquelle préside une jeunesse toujours nouvelle.

En honorant comme elle l'a fait le grand nom auquel elle a voué sa première manifestation esthétique, la Maison d'Art a marqué clairement la voie dans laquelle elle entend marcher. Et voici que, dans un autre domaine, elle inscrit en tête de son programme le premier dramaturge de l'époque, H. Ibsen. C'est comprendre la haute mission qui lui est dévolue et certes pareilles initiatives lui rallieront d'universelles sympathies.

FIDELIO

« Il n'est pas un cœur de musicien qui n'ait battu un peu plus vite que de coutume quand se sont élevées des profondeurs de l'orchestre les premières notes de l'admirable ouverture de *Fidelio*. L'émotion que tous nous ressentions était faite de respect, de joie, de reconnaissance, et l'agrément d'écouter une belle œuvre n'était pas seul en jeu.

Beethoven, pour notre génération musicale, c'est la Bible et le Coran, c'est le Livre dans lequel nous avons appris à épeler l'alphabet mélodique, c'est l'Exemple qu'on nous a mis sans cesse sous les yeux, c'est LA MUSIQUE dans ce qu'elle a de plus pur et de plus élevé. Nous avons sondé depuis lors les prodigieuses combinaisons harmoniques de Jean-Sébastien Bach, nous avons pénétré le génie de Gluck, nous nous sommes délectés au pittoresque de Weber, nous nous sommes — surtout — enthousiasmés aux splendeurs des drames lyriques de Wagner. Aucune des admirations que nous avons ressenties, et qu'une période étonnamment fertile en vigoureux efforts de divulgation artistique a développées depuis vingt ans, n'a affaibli dans nos âmes l'écho des premières sensations d'art qu'harmonieusement y fit chanter le maître. Son œuvre est le fond même de nos émotions musicales. Nous sommes imprégnés de ses Sonates, de ses Quatuors, de ses

Symphonies, dont l'évocation fait vibrer en nous des cordes toujours prêtes à résonner. Il y a en elle une sensualité qui s'accorde si parfaitement avec notre nature qu'elle s'est logée en nous, irrésistiblement. Pour la comprendre, nul effort. Pour en subir le charme, il suffit d'ouvrir son cœur. »

Qu'on nous permette de rappeler, après six ans, l'impression que nous cherchions à résumer en ces termes au sortir de la première représentation de *Fidelio* et que la reprise de ce pur chef-d'œuvre a ravivée en nous (1).

C'est avec la même ferveur, avec la même foi que nous avons communié la semaine dernière en cette religion de l'Art qui exalte nos cœurs et leur verse généreusement le réconfort et la paix distribués en rosée bienfaisante aux croyants par l'exercice du culte. Les années n'affaiblissent pas les sensations de haute intellectualité que dispense avec prodigalité une œuvre tendre, émouvante ou tragique. Il semble même qu'en se dégageant des controverses critiques qui voilent parfois la sérénité des jouissances artistiques, l'esprit subit avec plus de spontanéité et de netteté l'impression synthétique qu'elle provoque.

C'est, on le sait, à M. Gevaert, qui compléta avec une rare discrétion la partition de Beethoven en lui donnant une forme lyrique définitive en harmonie avec son caractère, que nous devons l'heureuse fortune de voir le Théâtre de la Monnaie reprendre rang parmi les premières scènes artistiques de l'époque. Il lui fallait, pour restituer dans sa symbolique signification le drame d'inaltérable fidélité et de dévouement surhumain que Beethoven a imprégné d'une divine essence musicale, une artiste compréhensive, ouverte à toutes les émotions de l'amour, de la crainte, de l'espoir, de la pitié, de la haine, et capable de les exprimer tantôt avec une concentration résignée, tantôt avec véhémence. Il jugea M^{me} Georgette Leblanc digne de porter ce fardeau, et la façon dont elle s'acquitta de sa lourde tâche récompensa la confiance que le maître avait placée en elle.

M^{me} Leblanc s'est affirmée dans le rôle d'Éléonore — l'un des plus vastes et des plus complexes de la littérature scénique — artiste lyrique au sens absolu du terme. Aux extériorités, aux turbulences d'attitudes et de gestes qu'appelaient ses créations antérieures, elle a opposé dans *Fidelio* la simplicité, la sobriété et la réserve qu'exige le drame essentiellement psychique auquel sert de cadre l'action mise en scène. C'est dans le cœur de Léonore seul que se déroulent les épisodes de la lutte acharnée dont l'amour sortira vainqueur. Jusqu'à l'issue du troisième acte, jusqu'à la brusque apparition du pistolet braqué sur l'ignoble Pizarre, la tempête des sentiments notés de si admirable façon musicale se déchaîne exclusivement dans ce cœur, dont aucun des personnages qui s'agitent autour de l'héroïne n'a reçu les confidences ni soupçonné le torturant secret. Ces alternatives d'espérance et d'effroi, de joie dissimulée et de découragement aussitôt réprimé, l'artiste les a pathétiquement accentuées, en en graduant successivement les effets jusqu'à l'explosion finale. On peut regretter que l'organe de M^{me} Leblanc n'ait pas l'éclat et la sonorité de telle cantatrice en renom. Mais si, comme on l'a justement observé, il est en notre pays latin peu de chanteuses capables de soutenir musicalement sans défaillance le rôle écrasant de *Fidelio*, laquelle provoquera avec plus d'intensité les vibrantes émotions d'art que son interprétation a éveillées?

L'ensemble de l'exécution a d'ailleurs été irréprochable.

(1) V. *l'Art Moderne*, 1889, p. 81.

M. Seguin a repris, avec son autorité habituelle, possession du rôle de Pizarre. M. Journet a fait une excellente création du rôle de Rocco. Dans les rôles secondaires, M^{lle} Milcamps, MM. Isouard et Gilibert ont contribué à la belle harmonie de l'ensemble. Seul M. Casset, chargé du rôle de Florestan dans lequel s'était, jadis, si inopinément distingué M. Chevalier, a paru médiocre. Les chœurs ont chanté avec justesse et le public a fait une longue ovation à l'orchestre et à son chef, M. Flon, après une superbe exécution de l'ouverture en *ut*, intercalée entre le premier et le deuxième acte.

VERRES ET FAIENCES

En même temps que l'exposition des tableaux d'Alfred Stevens s'est ouverte, à la Maison d'Art, une exhibition de verreries artistiques de MM. Daum frères, de Nancy, et des faïences à reflets métalliques de M. Clément Massier, du Golfe Juan.

On a admiré au dernier Salon de la *Libre Esthétique* quelques-unes des belles pièces d'art de MM. Daum, dans lesquelles l'admirable matière de la pâte de verre est, par la ciselure et la gravure au touret, asservie aux formes rigoureuses, aux décorations florales, aux ornements diversément colorés imaginées par les artistes. La présente exposition renferme, à côté de quelques œuvres uniques d'une difficile et superbe réalisation, bon nombre d'objets moins précieux qui apportent dans l'industrie du verre une note d'art nouvelle et charmante. Vases aux reflets d'opales, bonbonnières fleuronées de devises, coupes enguirlandées de feuillage, buires étincelantes comme des gemmes rares, bouteilles au col effilé sur lequel s'épanouit l'élégance des cyclamens, des pensées ou des tulipes s'alignant en lumineux cortège, radieux au regard, voluptueux au toucher.

Sobres de forme, les poteries du Golfe Juan, exposées pour la première fois à Bruxelles, charment par la richesse et l'harmonie de leur coloris qu'illuminent de fulgurants reflets.

Dans le bronze, le vieil or, le marbre vert et les coulées purpurines de leur émail, la flamme a gravé un décor ingénieux emprunté à la faune et à la flore, estompé sur des fonds savamment dégradés. Dans la famille des céramiques, les faïences de M. Clément Massier gardent une originalité nette.

CONCERTS POPULAIRES

Deuxième matinée.

« Est-ce César Frank qui conduit l'orchestre ? » demandait gravement un diplomate en entrant dans sa loge après la deuxième partie de *Psyché*.

Cette douloureuse ignorance est caractéristique. Il semble que la modestie sous laquelle le vieux maître de Sainte-Clotilde cachait l'une des plus radieuses natures musicales du siècle l'ait suivi jusque dans la mort. La pureté de son art a éclairé toute une génération de musiciens sans que la foule ait levé les yeux vers lui. Inconnu, effacé, composant pour la seule joie d'écrire, ignorant les intrigues par lesquelles on achète le succès, il a traversé doucement la vie entouré d'un cortège de disciples sur lesquels il épandait généreusement les trésors inépuisables de son cœur d'artiste. Les années passent sur sa tombe et le public, renseigné avec précision sur le nombre de jours qu'il faut à Massenet pour

composer une partition, et d'heures à Mascagni, en est encore à découvrir l'auteur des *Béatitudes*, de *Rédemption*, de *Ruth et Booz*, de *Psyché*, de vingt autres chefs-d'œuvre.

Grâce à l'initiative d'Eugène Ysaye et de son frère, la musique de chambre de César Franck a pénétré dans le répertoire des concerts intimes. M. Joseph Dupont, en inscrivant *Psyché* au programme de ses séances symphoniques après nous avoir fait connaître *Rédemption*, a prouvé, une fois de plus, l'esprit hautement artistique qui l'inspire dans le choix des œuvres à exécuter. Et l'on annonce que la Symphonie du maître recevra prochainement une interprétation digne d'elle au Conservatoire. M. Gevaert se doit à lui-même, doit à la mission qu'il remplit et aux désirs des artistes de mettre également à l'étude les *Béatitudes* que la France et l'Allemagne ont proclamé l'une des plus belles œuvres modernes. Ce sera, en même temps qu'une manifestation artistique, un hommage légitime au maître liégeois et un acte de justice.

Le « Sommeil de Psyché », troublé par les zéphirs symbolisés par un thème délicieusement évocateur des *Éolides* a été joué avec un sentiment délicat par l'orchestre de M. Dupont. Rien ne peut exprimer le charme berceur de cette musique aérienne aux contours imprécis, d'essence si fine et de forme si rare qu'elle éveille le souvenir de quelque Fra Angelico au coloris céleste.

Dans « les Jardins d'Eros » la voix des chœurs (qu'il eût été préférable d'éloigner) se mêle aux harmonies graves de l'orchestre et l'inspiration mélodique s'élargit, s'élève de plus en plus jusqu'à l'épanouissement qui met fin aux « Souffrances et plaintes de Psyché » et emporte triomphalement l'épouse régénérée vers l'idéal amour.

Chaste jusque dans la volupté, la musique de César Franck garde, d'un bout à l'autre de cette partition, — la dernière qu'il ait composée, — une fraîcheur d'inspiration, une lucidité, une distinction qui en font un chef-d'œuvre exquis. Et le raffinement de l'instrumentation la revêt du tissu harmonique le plus rare.

La *Nuit persane*, suite de « scènes orientales » chantées et déclamées, a donné au public l'occasion d'applaudir M^{lle} Anna Parys, M^{lle} Friché et M. Engel, le diseur délicat et séducteur. Mais après la sereine beauté de *Psyché*, la musique purement descriptive de Saint-Saëns, d'un orientalisme conventionnel et d'une originalité contestable, a ramené sur la terre, un peu brusquement, les esprits que César Franck avait attirés vers les hautes régions. Il est permis de ne point ranger parmi les œuvres les plus heureuses de l'auteur d'*Henri VIII* cette partition de jeunesse qui n'est qu'un recueil de romances, un candide *keepsake* musical.

Dans le *Prince Igor*, dont M. Dupont a fait exécuter, pour terminer ce copieux programme, quelques fragments caractéristiques, Borodine s'est servi également de la note orientale, mais d'un orientalisme « bon teint » qui a fait pâlir davantage celui de Saint-Saëns. Dès les premières notes, la *Marche polovtsienne* évoque une civilisation barbare, un grouillement de soldats à demi sauvages dont l'ardeur guerrière s'exhale avec une intensité, une passion, une fougue extraordinaires. Et si la *Cavatine*, chantée avec beaucoup de goût par M. Engel, a un tour mélodique gracieux et doux, les *Danses*, qui clôturaient l'audition, emportent l'auditeur dans un tourbillon vertigineux, d'une complication polyphonique inusitée et dont les thèmes enchevêtrés sont néanmoins demeurés clairs grâce à une exécution remarquable.

L'Anneau de Çakuntala.

Comédie héroïque de KALIDASA; adaptation de M. A.-F. HÉROLD.

La première représentation, depuis longtemps annoncée, de cette œuvre curieuse du théâtre hindou primitif, vient d'avoir lieu à Paris, à l'initiative hardie de M. Lugné-Poe dont Bruxelles aura le plaisir d'entendre la troupe mercredi soir à la « Maison d'Art ». Les journaux parisiens en donnent des comptes rendus étendus.

Voici celui du correspondant particulier de l'*Art moderne* :

Le roi Duçhanta chassait. Il s'est égaré dans la forêt et le voici abordant à l'ermitage de Kanva, doux îlot de fleurs perdu parmi l'océan de verdure; caché derrière un rideau de lianes, il surprend le virginal babillage de Çakuntala (fille adoptive de l'ermite, mais de naissance divine par sa mère, une belle Aspara) et de ses amies aux noms mélodieux : Prijamvada et Annusuya; elles parlent aux plantes, aux oiseaux, s'effraient des abeilles voltigeant autour d'elles, s'égaient de leur mutuelle et printanière beauté, de leurs espérances amoureuses. Charmé, le guetteur se montre et dès que ses regards croisent ceux de la gracieuse sylvaine, il devient le roi de ses rêves, elle devient « la souveraine de ses désirs ». Seuls à présent sous le berceau de jasmins, elle heureuse et peureuse, lui ravi et tremblant, ils échangent leurs paroles où les fraîches et simples expressions des matérialités prestigieuses : rayons de lune, chansons des sources, corolles parfumées, dévoilent naïvement et gracieusement le trouble délicieux de leurs âmes qui s'ignorent. Le père est absent, mais — dans la pureté de sa passion — Çakuntala n'hésite pas à épouser son seigneur. Forcé de rentrer en son palais, il s'en sépare après lui avoir glissé au doigt l'anneau royal; elle le rejoindra bientôt, et sa pensée le suit au point que sous l'empire de ses songeries elle n'a pas entendu l'appel d'un ascète voyageur qui traverse l'ermitage. Elle a failli à la loi d'hospitalité; le passant, furieux, lance sur elle l'imprécation qui amène les désastres.

L'ermite est de retour; c'est l'époque où l'épouse doit se rendre auprès de son maître; certes, elle en est joyeuse, mais triste aussi d'abandonner les siens, ses compagnes rieuses, son jardin, son faon, les grands bois sacrés étendant sur elle leurs branches murmurantes et bénissantes, toutes chargées de célestes musiciens qui lui gazouillent le chant de l'adieu.

Suivie de son escorte, elle atteint la ville, paraît devant Duçhanta, mais la malédiction pèse sur eux, l'époux a perdu la mémoire, renie sa bien-aimée, jure qu'il ne l'a jamais connue, et celle qui apportait glorieusement l'annonce de sa maternité prochaine s'enfuit honteuse et misérable.

L'anneau, le signe de reconnaissance, elle le laissa tomber en se baignant et ne peut prouver la vérité de ses serments. Le temps s'écoule. Cette bague, miraculeusement retrouvée, rend au roi le souvenir et le chagrin; il cherche en vain la fugitive injustement accusée d'imposture, et ne rencontre qu'un fier petit garçon qui, malgré les cris de sa gardienne, veut jouer avec un lionceau.

— Ah! l'enfant a perdu l'amulette protectrice qu'il portait au bras, dit cette femme.

— La voici, répond le prince en ramassant l'objet.

— Oh! par grâce, n'y touche pas, n'y touche pas; si un autre que la mère ou le père prend, elle se transforme en serpent.

— Dis-tu vrai?

Et il contemple, ému, le bijou qui, posé sur sa main, reste intact.

La mère du petit Bharair survient; l'oublieux revoit en elle la toujours aimée, la serre enfin entre ses bras, avec son fils, tandis que paraît le père des dieux pour leur promettre à tous le bonheur et la gloire.

Rien de plus en cet harmonieux mélodrame. La Fatalité qui y règne, bien étrangère à la déesse terrible et sereinement implacable des Grecs, ne semble ici qu'un correctif de la félicité humaine accentuée par de passagers malheurs; les dieux y sont paternellement tutélaires et traitent les mortels, non pas en jouets méprisables bons à l'amusement de leurs caprices, mais en grands enfants qu'une légère leçon doit corriger parfois de trop d'insouciance ou de témérité et rendre reconnaissants à la toute-puissante bonté de l'Eden merveilleux où coule le cours à peine tourmenté de leurs jours.

M^{lles} Méry, Suzanne Auclère et Marcelle Rouvier furent charmantes, la première hiératique et langoureuse à souhait, la seconde d'une fine espièglerie; la musique de scène de M. de Bréville prolongea fort délicatement la cadence des jolies phrases et l'auditoire parisien a paru — après les violentes et vulgaires épiques qu'on lui servit ces temps-ci — se rafraîchir avec plaisir en ces ondes d'eau de senteur.

NOTES DE MUSIQUE

Concerts populaires de Charleroi.

M. Daneau, prix de Rome, vient de fonder à Charleroi avec M. Lenoir, avocat, une société de Concerts populaires. L'orchestre est composé de 60 musiciens, choisis en majeure partie parmi les premiers prix du Conservatoire de Bruxelles, et le premier concert qui a eu lieu dimanche passé a remporté un grand succès.

Le programme comprenait l'*Élégie* de Sokolow entendue l'an dernier aux Concerts populaires de Bruxelles, la suite *Peer Gynt* de Grieg, la *Rapsodie dahoméenne* d'A. De Boeck, le prélude d'*Alvar* de Gilson, applaudi aux concerts de la *Libre Esthétique*, et la *Marche-Cortège* de Daneau. Le succès de ce concert a décidé la société à mettre à l'étude la trilogie de *Wallenstein* de Vincent d'Indy, dont les répétitions commenceront la semaine prochaine. On espère que l'auteur consentira à venir conduire son œuvre en personne. Comme soliste, le pianiste Litta a exécuté des œuvres de Bach (*Toccata et fugue pour orgue*), de Chopin et de Liszt et, pour finir, sa *Fantaisie tzigane* avec accompagnement d'orchestre. Les rythmes endiablés et l'orchestration de ce morceau lui ont valu de chaleureux applaudissements. M. Litta est engagé au second concert pour y jouer le *Poème des Montagnes* de Vincent d'Indy.

Conservatoire de Liège.

Programme de musique russe au premier concert du Conservatoire. Cela nous valut de réentendre la deuxième symphonie, en si mineur, de Borodine, l'une des plus marquantes d'entre les œuvres de l'école. Elle conserve son prestige d'originalité, de richesse, de poésie. Et cependant la vive impression de jadis s'éteint; quelque confusion, de la lourdeur, l'absence de développement et de fusionnement des thèmes la contrarient.

Mélodique mais longuement monotone et sans originalité,

l'*Élégie* pour orchestre de Sokolow. Tintamarresque et tapageur, cru de couleur et cru de sonorité, le *Capriccio espagnol* de Rimsky-Korsakow, bien que savamment conduit, est si excessif qu'il laisse l'auditeur ahuri et indifférent.

M. Diémer, professeur au Conservatoire de Paris, après tant d'autres et grands pianistes applaudis, réussit à se distinguer par de très particulières qualités de correction, de clarté, d'élégance. Il n'a pour lui ni la puissante sonorité, ni la grandeur, et n'affecte à cet égard aucune prétention. Maître d'une impeccable technique, il sait avec une grande pureté de son et un goût parfait faire valoir ses qualités d'exquise délicatesse.

Son jeu un peu grêle, très fin avec des nuances de mièvrerie, s'adaptait particulièrement à ces vieilles très jolies choses, les *Papillons* de Couperin, le *Coucou* de Daquin, un *Rigodon* de Rameau, qu'il joue en artiste.

« SOLNESS LE CONSTRUCTEUR » A VERVIERS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Il avait fallu user de tous les stratagèmes d'un preneur de moineaux pour attirer les Verviétois à ce spectacle. Ibsen est inconnu ici, Maeterlinck y est détesté — ce qui est déjà beaucoup — et le nom de Lugné-Poe n'était même pas parvenu aux oreilles des bonnes gens de notre ville. Braves gens tout de même. Comme les Américains devant Wagner, n'ayant pas de préjugés parce qu'ils n'avaient aucune notion préalable, les voilà qui se laissent aller au charme étrange du dompteur norvégien. Ils écoutent, le cou tendu, ils applaudissent à tout rompre, sans savoir qu'ils le font. Puis, la jugeotte reprend ses droits un instant piétinés par Ibsen. Les voilà, dans les entr'actes, qui discutent, qui font de la morale et de la philosophie (oh! pas transcendante!) à propos de ce qu'ils viennent d'entendre. On s'explique, on ne se comprend pas, on se regarde de travers, on découvre chez son voisin des gouffres insoupçonnés de stupidité ou de perversité, selon les cas; tout est remis en question; on proteste, on se carre dans ses vieilles idées. Mais, rien à faire. Le clou est enfoncé. Désormais on sait que ce sont « de vieilles idées », qu'il se dresse en face d'elles un corps visible de doctrines, d'idées nouvelles. « L'esprit du temps » n'est plus seulement un vague « esprit de révolte ». Non, il y a quelque chose à la place des choses démolies. Au lieu de la purification de l'homme par la souffrance, il y a cette bonne, cette fraternelle, cette puissante idée de l'amélioration de l'homme par le bonheur. Les braves gens, tant à Verviers qu'ailleurs, ne saisissent pas encore l'immense portée de ce renversement complet de toute l'humaine conception de la vie. Ils ne la comprennent pas, mais ils la sentent. Ils sont ahuris, ils protestent, ils argumentent — ils sont atteints — et le bouleversement universel fera son œuvre en eux, lentement, sûrement. Les Verviétois, de récalcitance moins vive que les Liégeois, ont laissé entrer en eux ces choses singulières.

Je ne puis m'empêcher de penser que leur naïveté, leur manque de préparation raisonneuse leur a profité. Cette fois, arrivés comme le peuple devant une chose inconnue, neuve, comme le peuple ils se sont laissé aller sans défense, et des choses plus grandes qu'eux leur sont apparues. Beaucoup d'entre eux, vous n'en doutez pas, se firent plus bêtes qu'ils n'étaient, plus hêtes que nature, et fermèrent à clef leur esprit — disant : « Ce sont

des fous, tous ces gens d'Ibsen. » — Haussements d'épaules, expressions spirituellement sceptiques, vous voyez cela d'ici. Il y a du reste, dit un philosophe, des gens qui ne se réveillent émus que quand on crie au feu.

Il n'est peut-être pas si malheureux que les esprits vieillissent. Laissons-les dormir pour qu'ils nous laissent tranquilles. Ça n'empêche pas que les Verviétois ont été emballés, qu'ils ont crié, applaudi, redemandé Ibsen et Ligné, et que la malice pourrait bien leur venir sans qu'ils le sachent.

THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA

La Fille des Chiffonniers.

Morte et vivante! La Souricière! La Revanche de Bamboche! A bas les masques! Le Duel à la lanterne! etc., etc. Les titres seuls des tableaux dont se compose le drame de MM. Bourgeois et Dugué en marquent l'esprit et le caractère. Cette littérature spéciale, à la Ponson du Terrail, manque rarement son effet sur les foules. Après avoir fait les beaux soirs de l'Ambigu, la voici définitivement dans ses meubles à l'Alhambra. Les vicissitudes que traverse la touchante Mariette, la bonhomie de ses 333 chiffonniers de pères, la loyauté incoercible de Paul Verdier, la bonté et la malice de la mère Moscou excitent chaque jour l'enthousiasme d'un auditoire expansif qui applaudit, trépigne et s'anime avec véhémence aux coups de théâtre précipités dont l'action, vivement conduite, est semée.

Écrite avec une adresse incontestable, la pièce est montée avec beaucoup de soins et remarquablement jouée par la compagnie de M. Garraud, au premier rang de laquelle il faut citer M^{lle} Lina Munte, une artiste expressive et intelligente qu'on revoit à Bruxelles avec infiniment d'agrément, M^{me} Réal, charmante dans son rôle d'ingénue, et M. Mondet, qui fait de la mère Moscou un type vraiment caractéristique. C'est assurément, dans son ensemble, la meilleure troupe de drame que nous ayons eu l'occasion d'applaudir à Bruxelles et les emplois épisodiques même sont tenus, comme les premiers rôles, par des artistes de talent.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

L'engagement de M^{lle} Simonnet.

Pendant l'hiver de 1894, MM. Stoumon et Calabresi engagèrent, par l'intermédiaire de l'agence Ambroselli, M^{lle} Simonnet, de l'Opéra-Comique, à raison de trois mille francs pour trois représentations.

M^{lle} Simonnet joua *Manon*, *Carmen*, *Roméo et Juliette*. A la demande de MM. Stoumon et Calabresi, M. Silvestre, directeur de l'agence Ambroselli, offrit ensuite à M^{lle} Simonnet un engagement de huit mois, moyennant six mille francs par mois. Mais celle-ci exigeait huit mille francs et l'on ne put se mettre d'accord.

En 1895, M^{lle} Simonnet rencontra à Aix-les-Bains M. Calabresi, qui renouvela ses propositions d'engagement. Un contrat intervint entre lui et l'artiste. Aux termes de ce contrat, M^{lle} Simonnet s'engageait à jouer à Bruxelles pendant six mois à raison de six mille francs par mois et d'une indemnité pour ses costumes.

M. Silvestre, apprenant l'existence de ce contrat, réclama aussitôt à l'artiste 1,200 francs de commission. Celle-ci répondit que

l'engagement ne s'était pas opéré par l'intermédiaire de M. Silvestre et refusa tout payement.

Un procès s'engagea. L'affaire vint d'être plaidée à la sixième chambre du tribunal de la Seine, qui donna complètement gain de cause à l'artiste. M. Silvestre fut débouté de sa demande et condamné aux dépens.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Marylka, par MARGUERITE PORADOWSKA. Paris, Hachette et C^o. — *Les Marges d'un carnet d'ouvrier; objections à Gustave Geffroy sur le Musée du Soir et la Force créatrice*, par JEAN BAFFIER. Paris, chez l'auteur, rue Lebovis, 6. — *L'Almanach des Poètes* pour l'année 1896. Texte de R. DE SOUZA, A. FONTAINAS, ANDRÉ GIDE, A.-FERDINAND HÉROLD, ALBERT MOCKEL, F. VIELÉ-GRIFFIN, GUSTAVE KAHN, SAINT-POL-ROUX, H. DE RÉGNIER, A. RETTÉ, CH. VAN LERBERGHE, EMILE VERHAEREN. Dessins d'AUGUSTE DONNAY. Paris, édition du *Mercur de France*. — *Le Verger Doré*, par YVANOË RAMBOSSON. Paris, édition du *Mercur de France*. — *Cours sur les écrivains belges contemporains*, par JULES DESTREE (Extension universitaire de Bruxelles). Bruxelles, Impr. J.-H. Moreau.

Musique.

L'Étoile des Mages, Noël, solo et chœur *ad lib.*, paroles d'AUG. LE PAS, musique d'ÉTIENNE SOUBRE. Couverture d'AUGUSTE DONNAY. Liège, V^o L. Muraille; Paris, E. Baudoux et C^{ie}; Leipzig, Hug et C^{ie}.

PETITE CHRONIQUE

Pour inaugurer son théâtre, la Maison d'Art a engagé M. Ligné-Poe et la troupe du Théâtre de l'Œuvre qui donneront mercredi prochain, 18 courant, à 8 heures du soir, une seule représentation de : *Le Petit Eyolf*, drame d'H. Ibsen, traduction du comte Prozor, et de : *Les Flaireurs*, drame de Ch. Van Lerberghe.

Ces deux œuvres n'ont jamais été représentées à Bruxelles.

S'adresser pour les places (prix : 5 francs) à la Maison d'Art, 56, avenue de la Toison d'Or. Le prix des places prises au bureau le soir de la représentation est fixé à 6 francs.

M. Stoumon s'est rendu la semaine dernière à Paris où il a eu un entretien avec les éditeurs Durand au sujet des études de *Fer-vaal*. Il a été décidé que les chœurs entreraient immédiatement en répétitions. Les rôles principaux ont été distribués, comme nous l'avons annoncé, à MM. Gibert et Seguin et à M^{me} Filleau.

La Chorale de dames *Art-Charité* organise pour ses membres des cours gratuits de musique et de déclamation qui seront donnés chez MM. Breitkopf et Haertel le jeudi après-midi et le dimanche matin. Professeurs : M^{mes} Eug. Devaux, Thelen, Flameng, Goossens, M^{lles} Gérard, Wirix, de Le Cœuillier, Soetens et M. H. Thiébaud.

M. Émile Sigogne reprendra en janvier son cours de littérature contemporaine. Ce cours en est à sa huitième année et forme déjà une longue galerie de portraits d'écrivains. Cette année il traitera du roman contemporain. On s'inscrit dès maintenant 98, rue Souveraine.

Le peintre anversois Francis Nys exposera à la Galerie Clarembaux, rue du Congrès, 5, du 16 au 23 décembre inclus, ses œuvres les plus récentes.

Le Petit Belge donne cette inquiétante nouvelle : « A la suite d'une décision prise de créer un musée communal des beaux-arts, la ville d'Ostende a fait restaurer par le peintre M. H. Permeke

toute une série de tableaux lui appartenant. Ce même artiste vient d'être chargé de la restauration de sept toiles déposées depuis 1884 à l'église primaire des Saints-Pierre-et-Paul, et qui seront transférées au nouveau musée, à la suite d'un accord entre l'administration et la fabrique d'église. Ces tableaux sont dus respectivement aux pinceaux de Jacques Van Oost, Virginie Bonne, Gilles, Gilles, Baekereel et de Maes, et représentent une valeur d'au delà cinquante mille francs. »

Après le massacre qui a été fait, sous prétexte de restauration, des tableaux de l'église Saint-Bavon à Gand, de ceux de Notre-Dame et de Saint-Jacques à Bruges, on ne peut s'empêcher de redouter les restaurations que la ville d'Ostende veut infliger aux toiles de valeur qu'elle possède.

Paraitra prochainement chez J.-E. Buschmann, à Anvers : *Natuurindrukken en -Stemmingen*, un volume de poésies et de prose par Edw.-B. Koster; illustrations et couverture en couleurs par Hamel. Prix de souscription : fr. 3-50.

M^{lle} Irma Sethe a confirmé, dans le troisième et dernier récital qu'elle a donné à Saint-James's hall, l'excellente impression de ses débuts. Au dire des critiques londonniens, notre jeune compatriote s'est classée parmi les premiers violonistes de l'époque. L'exécution du Trio de Beethoven op. 97 (avec le concours de MM. A. Reisenauer et Paul Ludwig), de la Sonate pour piano et violon de César Franck, de la *Légende* de Wieniawsky, de la *Maxurka* de Zarzicki, de la *Sarabande* et *Gigue* de J.-S. Bach et de l'une des *Danses hongroises* de Brahms transcrites par Wilhelmly lui ont valu un succès unanime.

On termine en ce moment à Washington, aux Etats-Unis, un édifice aux dimensions colossales, la *Congressional Library* ou Bibliothèque du Congrès qui peut déjà contenir 1,600,000 volumes et qui, avec ses annexes, en contiendra bientôt cinq millions. Ce sera alors la plus vaste bibliothèque du monde.

Immédiatement après viendra la bibliothèque nationale de Paris, actuellement encore la plus riche puisqu'elle ne compte pas moins de 2,300,000 volumes, auxquels il convient d'ajouter environ 80,000 manuscrits.

Citons encore le *British Museum* avec ses 1,600,000 volumes et manuscrits, collection d'un prix inestimable et peut-être la plus intéressante qui existe : — la bibliothèque publique de Munich, qui contient un million de volumes et 26,000 manuscrits ; — la bibliothèque impériale de Saint-Petersbourg, d'une richesse à peu près égale à celle de Munich ; — la bibliothèque royale de Berlin, qui comprend 750,000 volumes.

De l'autre côté de l'Atlantique, on agrandit depuis peu la *Newberry Library* de Chicago, dont la contenance atteindra trois millions de volumes et de manuscrits. On l'appellera le Palais du Livre.

Enfin, on vient d'inaugurer la bibliothèque publique dont M. Andrew Carnegie, le propriétaire des fameuses usines métallurgiques de Pittsburg, fait don à cette ville. Cette bibliothèque, à laquelle sont annexés une salle de concert, un musée, des galeries artistiques etc., a coûté cinq millions de francs.

M. Carnegie, à l'occasion de cette inauguration, a exposé ses idées sur l'emploi de la richesse par les millionnaires de leur vivant et il a déclaré qu'il plaçait au-dessus de la simple charité matérielle une initiative tendant à adoucir moralement le sort et à éclairer les esprits des travailleurs de Pittsburg.

La vingtième édition de la *Faute de Madame Charvet* est mise en vente chez Dentu. Le succès considérable que rencontre la nouvelle œuvre de Camille Lemonnier va grandissant.

M. Doumer, ministre des finances de France, vient de décider la création d'un nouveau type de monnaie. Depuis longtemps, des écrivains à la tête desquels se trouvait M. Roger Marx insistaient pour que la pièce de monnaie — cet éducateur d'art au premier chef — reçût une empreinte artistique digne de la noble préoccupation qui possède actuellement les esprits.

Déférant à ce désir, M. Doumer a choisi, pour composer un type artistique, trois graveurs en médailles connus par la sûreté de leur goût : M. Chaplain est chargé d'exécuter le modèle des

pièces d'or, M. Roty a reçu la commande des pièces d'argent et M. Dupuis celle du billon.

Il n'y aurait vraiment pas de mal qu'on songeât à prendre en Belgique une mesure analogue.

La saison théâtrale de Monte-Carlo commencera le 21 décembre pour finir le 16 avril. Elle comprendra quarante-deux représentations d'opéra, d'opéra comique et de ballet dont l'ordre et les dates sont dès à présent arrêtés. La troupe d'opéra comprend : M^{mes} Adelina Patti, Eames, Bréval, Adiny, Deschamps-Jehin, Bréjean, Glavière, de Nuovina, d'Alba, Tanésy, Martiny, Elvau, Montmain, Brinda, Syrbain. Les rôles de ténors seront tenus par MM. Van Dyck, Tamagno, Duc, Cossira, Masin, Dabreu, Queyla. Sont désignés comme barytons : MW. Camera (Scala), Melchisedec, Albert (Covent-Garden), Stamler, Narici, Talien. Les basses sont : MM. Fournets, Vinche (Monnaie), Isnardon, Acogli, Dari, Fenucci.

Parmi les œuvres qui seront interprétées citons *La Damnation de Faust*, *Tristan et Yseult*, *Maître Wolfram*, *Samson et Dalila*, *Othello*, *Amy Robsart*, de J. de Lara, *Les Pêcheurs de perles*, *Il Barbiere*, *Mara*, de Hummel, et *Giselle*, œuvre posthume de César Franck, qui promet d'avoir un très gros succès, et dont la distribution sera tout exceptionnelle.

On a ouvert dernièrement à Londres une souscription nationale dans le but d'acheter la maison où Turner passa les dernières années de sa vie.

Cette maison est située dans le quartier de Chelsea, quartier découvert pour ainsi dire par Turner, et qui est devenu aujourd'hui le lieu de résidence préféré de ceux qui se piquent de toucher de près ou de loin à la vie artistique londonnienne.

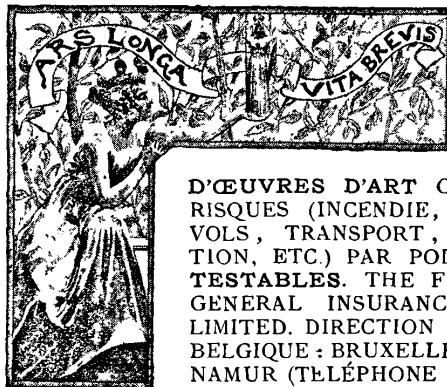
Dans l'intention du comité, l'ancienne demeure du maître servira de maison de retraite aux peintres malheureux.

Nos voisins d'outre-Manche semblent ne jamais perdre l'occasion de rendre ce genre d'hommage à leurs grands hommes. Depuis longtemps, un comité cherchait les fonds nécessaires pour acheter la maison de Carlyle, l'illustre écrivain. Sir Christopher Furness ayant complété généreusement la somme souscrite, l'humble logis de l'homme de lettres est désormais à l'abri des démolisseurs. L'inauguration aura lieu très prochainement par une exposition des objets ayant appartenu à Carlyle.

Depuis cent ans que le Conservatoire de Paris a été fondé, il n'a eu que quatre directeurs : Sarrette, Chérubini, Auber, Ambroise Thomas. Par les temps troublés où nous vivons, une pareille inamovibilité fait rêver.

Ambroise Thomas, Auber et Chérubini sont bien connus de nos contemporains. Quant à Sarrette, c'est lui qui eut l'honneur de faire le discours pour la cérémonie d'inauguration, le 20 octobre 1796. Sarrette, qui avait été le promoteur infatigable de la fondation du Conservatoire, en avait été nommé directeur — et c'était justice !

Il le dirigera jusqu'en 1815, année où le gouvernement de la Restauration le remplaça. Il vécut dès lors dans la retraite et mourut en 1858, âgé de quatre-vingt-douze ans.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC.) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 50, RUE DE NAMUR (TÉLÉPHONE 1421).

MAISON D'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galleries d'exposition et de vente

Exposition ALFRED STEVENS

Verreries de MM. DAUM frères. — Faiences de M. CLÉMENT MASSIER.
De 10 à 5 heures.

INAUGURATION DU THÉÂTRE

Mercredi 18 décembre 1895, à 8 heures du soir.

Première représentation de :

Le Petit Eyolf, drame d'H. IBSSEN (traduction du comte Prozor).

Première représentation de :

Les Fleurs, drame de CH. VAN LERBERGHE,
par M. LUGNÉ-POE et la troupe du THÉÂTRE DE L'ŒUVRE.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Echéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). " 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE LIVRE DE LA NAISSANCE, DE LA VIE ET DE LA MORT DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE, légende de A.-F. Hérold. — IMPRESSIONS D'ARTISTE. — VOLUMES NOUVEAUX. *L'Almanach des Poètes. Poèmes*, par Henry de Régnier. *Poèmes et poésies*, par F. Vielé-Griffin. *Le Verger doré*, par Yvanhoé Rambosson. *Les Maîtres de l'affiche. The Evergreen*. — SALONNETS. Exposition Ch. Hermans et Maurice Romberg. Exposition Francis Nys. — THÉÂTRE DE LA MAISON D'ART. — JEAN BAFFIER. — PETITE CHRONIQUE.

Le livre de la naissance, de la vie et de la mort de la bienheureuse vierge Marie.

Légende de A.-FERDINAND HÉROLD. Lettrines ornées de PAUL RANSON. Paris, édition du *Mercur de France*.

D'après les quelques livres, publiés par Tischendorf, des *Evangelia apocrypha* ou des *Apocalyses apocryphae* et des fragments d'Évangiles de saint Luc et de saint Jean, M. A.-F. Hérold reconstitue une légende de la Vierge telle que durent la comprendre ses contemporains.

Elle n'a plus cette grandeur mystérieuse dont l'entoure le silence des livres orthodoxes. Voici le bavardage de la superstition et les mesquins fourmillements de miracles dont les simples durent rehausser les faits obscurs de cette vie héroïque. M. Hérold leur a laissé

toute leur enfantine pureté et il les enveloppe d'un style limpide, naïf, doux, où se retrouve l'impression de la forme extérieure des Évangiles.

Mais les Évangiles ont été dépouillés de tout ce qui pourrait leur laisser une couleur, une note qui peignent trop exclusivement le temps où ils furent écrits. Tandis que la saveur de ces vieux récits, si scrupuleusement écoutés et si sincèrement rendus par l'écrivain, est précisément cette couleur, cette teinte quasi-géographique et documentaire d'une époque d'ignorance fervente.

Les jeûnes et le découragement d'Anne et de Joachim devant « l'opprobre de la stérilité » ; la vie de Marie enfant dans le temple où « un ange la servait » ; son mariage avec le veuf Joseph, arrangé par les prêtres « dans la crainte que cette vierge ne souille un jour le sanctuaire » ; la fierté sûre et muette de Marie devant le soupçon ; l'incrédulité de Salomé, — étonnamment parallèle à celle de saint Thomas — qui vérifie en femme curieuse et positive la virginité de Marie après la naissance du Christ ; les « dragons » rencontrés dans la fuite en Egypte et terrorisés à la vue de l'enfant divin ; toutes les guérisons que Marie opère en donnant les langes de son fils, ou l'eau qui servit à le laver ; le glaive qui lui perce le cœur pendant la Passion ; tous les apôtres enlevés en des nuages aux lieux où ils prêchaient, pour venir assister à la mort de Marie ; le corps de la Vierge brillant comme de l'argent, répandant un

parfum très doux et disparaissant mystérieusement du sépulcre où les apôtres l'avaient enseveli ; toutes ces choses accumulent autour de Marie l'atmosphère de merveilleux qui seule pouvait symboliser la grandeur pour ces âmes d'enfants que furent les humbles de la Judée ou du moyen-âge.

Une partie de ces légendes, en effet, répond si visiblement aux objections peu fardées et peu raffinées des premiers hérésiarques qu'elles pourraient avoir surgi dans l'imagination affectueusement croyante des Européens autant que dans l'esprit des juifs. Elles caractérisent mieux, dans leur ensemble, une étape de l'esprit populaire de tous les pays que des nations spéciales, et c'est surtout comme telles qu'elles sont historiquement intéressantes.

Mais le point n'est pas de savoir où et quand elles furent composées. Ce qu'il faut constater avec une orgueilleuse joie, c'est que notre siècle si compliqué et si alourdi d'intellectualités tourmentées possède des artistes qui sachent sentir et rendre ces productions presque directes de l'instinct des foules, poétisant puérilement de grandes adorations.

Il est très curieux de trouver, condensé en une œuvre d'art, tout cet antique attendrissement qui mit au front de la femme l'auréole encore factice d'une prodigieuse vertu. Il est curieux de voir toute cette époque recourant au miracle pour exprimer son idéal, et magnifiant, presque jusqu'à la diviniser, la créature qui l'incarnait.

Pour n'être plus aussi naïfs que nos ancêtres, avons-nous mieux compris et formulé cet éternel souci de l'humanité, de plus en plus humiliée lorsqu'elle profane l'amour, à mesure qu'elle devient plus consciente, et de plus en plus désireuse pourtant de faire rayonner d'une gloire complète et pure la Maternité ?

Les premiers qui furent à la fois conscients et honteux d'eux-mêmes puisèrent plus hardiment que nous dans le domaine de l'inconnu pour y trouver une réhabilitation. Dès que des sentiments leur apparurent plus hauts, plus forts que l'amour des corps, ils se forgèrent des dieux et des héros capables de le mépriser.

Avons-nous réalisé à l'heure qu'il est et dans les proportions de notre culture d'esprit, un type féminin que l'amour lui-même mette au-dessus de l'amour ? Avons-nous retrouvé cette Vierge-Mère chez qui l'intensité saine des sensations animales soit dominée et commandée par une émotion quasi-religieuse en sa profondeur ?

Sans anéantir aucune joie, avons-nous conçu une image égale à celle de cette aimante femme qui mourut avec son secret malgré toute la honte qui en découla sur elle ; avons-nous réalisé dans la vie ou dans l'art une statue aussi haute que celle de cette intense humaine, qui ne laissa peut-être à côté de son fils un si grand souvenir que par la silencieuse et grave piété où elle enferma l'amour ?

En vérité, cette accumulation de légendes profanant et exaltant à la fois une si symbolique figure, est bonne et vient à son heure, — à l'heure où nous pouvons comprendre et nommer le sentiment profond qui les fit éclore à la surface de l'histoire : le désir âpre, incessant — instigateur de toutes nos fièvres et de tous nos élans, — de vivre d'une seule coulée de sang, d'un seul don sans arrêt, fait à une chose immense qui nous prenne tout entier, nous ballote et nous berce, joyeux ou tragiques, mais toujours intensément vivants. Et ce que la légende donne à Marie, c'est bien cette âme toujours saignante d'une adoration dont elle vivait, s'extériorisant en une foi tranquille, miraculante, et en douleurs. En douleurs, car elle fut, dans l'esprit des primitifs, celle qui, bien avant tous les amants héroïques, mourut « de la terrible peine et gloire d'amour ».

Paul Ranson a donné aux lettrines dont l'ouvrage d'Héroid est orné un caractère d'archaïque simplicité — lignes rares expressives, à la fois vagues et hardies, dessin admirablement synthétique — qui renforce encore et complète l'émotion communiquée par le texte qu'elles illustrent. Le dessinateur s'est étroitement, intimement associé à la pensée du livre, et ce sont bien les personnages de rêve, d'un rêve presque prosaïque en sa naïveté, qu'il incarne en ses rapides et suggestifs dessins.

IMPRESSIONS D'ARTISTE ⁽¹⁾

A Tours, la ville est aristocratique et fine, dormante aussi dans la poussière d'été, couchée sur les berges de la Loire élargie le long du rideau tremblant des saules, des bouleaux effrangés sur le ciel, des peupliers en flèche, et de toutes ces échappées de pares mythologiques où se promène le souvenir de Watteau. Les coteaux bas s'étendent, pleins de rêves et de soleil. Dans le rideau frissonnant des arbres, des défilés de charmillles et de blancs visages de châteaux sous des sombreros d'ardoise. Le ciel est couleur de zéphir. Il nuage un peu vers l'est, là-bas, du côté où dans les ormeaux s'éveilleront les rossignols. De grands bœufs bavent dans le courant avec des bouviers nus. De place en place dans des bocages un aboi de chiens décèle des fermes. Au fond, entre les bras du fleuve, c'est le pré Catelan avec son vieux pont suspendu et dès deux côtés la ville dans une enceinte de jardins.

Dans le wagon qui m'emportait à travers la Vendée, je revois les rues, des allées closes de murailles, d'interminables couloirs tournant sans cesse autour des parcs, çà et là des poternes, des maisons timides, et enfin des entrées de quartiers. De grandes places lépreuses aux murs s'écaillant de pisé, des casernes, lignards crasseux, blouses de corvée, maisons de bordelage puantes avec des filles en jupons de soie sur les portes. Et aussitôt, au cœur de la ville, des ruelles minces et méandreuses, comme des ruisselets, encombrées de baraques se donnant des coudes, enjambant sur leurs ardoises et leurs poutrelles pour cacher le soleil au pavé.

(1) Suite. Voir notre n° du 17 septembre dernier.

Dieu ! est-ce assez la ville de Balzac ?

Cet abbé un peu lourd, qui passe au milieu du jagement des servantes, c'est cet égoïste pauvre de César Birotteau, sortant de chez M^{me} de Listomère. M. de Bourbonne, ce vieux monsieur correct, va chez son notaire et La Gamard est sur le seuil de toutes les portes.

Ville ensoleillée, poussiéreuse et légitimiste, tu portes, dans les classes soi-disant supérieures, à un haut degré cet air archaïque et mesquin, cérémonieux et collet monté qu'on voit sur de vieilles images et la curiosité du peuple qui y fait pendant, malgré des dehors brave homme, est aimable et cupide, servile et maligne comme il sied à une légion d'honnêtes valets.

Certes, tout ne respirait plus l'exact loyalisme d'autrefois. Un drapeau tricolore en zinc sur la gendarmerie nationale remplaçait le drapeau du roi. Mais si tout ce monde prétentieux et pourri sous les révérences, s'était rallié à la république, c'est bien plutôt parce qu'en réalité la république opportuniste s'était ralliée à eux-mêmes. Un réactionnaire ne change jamais. L'hérésie socialiste, à peine visible, remplaçait l'hérésie libérale du temps de Balzac. Comme elle, elle ne se composait que d'une poignée d'individus qui n'avaient rien à perdre et qui, le plus grand nombre par désespoir, quelques-uns par conviction, s'étaient nettement opposés au gouvernement dispensateur des prébendes administratives.

Comme alors elle avait en face d'elle la noblesse tenace des châteaux voisins, un clergé voluptueux, fin et diplomatique, et la masse des parvenus républicains, fils des Libéraux de Balzac, ayant oublié leur origine, et en face du péril de classe que l'effort socialiste promettait, mettant leur bourse au-dessus de leur conscience et leur égoïsme au-dessus de leurs promesses.

Mais, à côté de ce pèlerinage aux vieilles choses, de ces ruelles encombrées de maisons empignonnées et de tous ces portraits fumeux descendus de leur cadre et que je voyais aller, venir et parler comme il y a cent ans, je sentais qu'il y avait déjà autre chose qu'un paradis de la réaction.

Je me souvins qu'après quelque temps de séjour à Blois, des affiches socialistes me choquèrent comme un anachronisme. Le subversivisme de leur violence était autrement formidable que celui qu'avaient étalé autrefois, à la même place sans doute, les Libéraux de Balzac. Elles représentaient, collées sur un coin de muraille, au pied de ce grand escalier bizarre qui relie la ville haute, administrative et religieuse, à la ville basse et populaire des bords de la Loire, bien autre chose qu'une lutte électorale. Derrière elle, comme derrière l'avant-garde d'une armée, marchait un monde symbolique et idéal d'idées guerrières. Toute la fièvre morale du temps présent pointait dans ce symptôme banal de compétitions pour un mandat. Elle se manifestait comme la sève montante en feuilles et bourgeons et acquérait une intensité singulière dans cette cité grise et provinciale, où l'administration combinée des évêques et des gouverneurs et des préfets avait depuis des siècles engourdi les âmes dans un terne sommeillement d'adorations vis-à-vis du mirage endormant d'une ambition sans idéal et d'une divinité lâche et déjà morte.

Je me rappelai les paroles du grand homme de Tours dans l'*Illustre Gaudissart* :

« La Touraine est la véritable abbaye de Thélème si vantée dans le livre de Gargantua ; il s'y trouve comme dans l'œuvre du poète de complaisantes religieuses et la bonne chère tant célébrée par Rabelais y prône. Quant à la fainéantise, elle est sublime et

admirablement exprimée par ce dicton populaire : — « Tourangeau, veux-tu de la soupe ? — Oui. — Apporte ton écuelle. — Je n'ai plus faim. »

Et j'admirai aussitôt ceux qui dans cet orientalisme illusoire et stérile d'une vie trop douce, jetaient au nom d'un idéal sans frontières des avis de guerre sociale contre tous ces nobles, ces parvenus, ces ecclésiastiques et même contre les renégats ouvriers asservis à cette sensualité universelle, forçaient tous ces lâches à courir aux armes et plantaient comme les dents de dragon de la fable, dans cette terre amollie la haine créatrice.

Ils ne préparaient pas seulement des institutions nouvelles mais une âme, une religion, un art nouveau. Dans leurs paroles de batailles palpitait tout l'avenir et je ressuscitai en moi la sublime parole d'Héraclite qui, appelant la vie entière vers un universel combat et montrant les hommes et les dieux forgeant l'avenir au choc des épées, s'écriait : La Guerre est la Fécondité du monde : *πολεμος μήτηρ πάντων !*

LÉON HENNEBICQ

VOLUMES NOUVEAUX

L'Almanach des Poètes.

Une douzaine de poètes ont réuni, pour célébrer le douzain des mois, quelques-uns de leurs vers. C'est Robert de Souza qui eut l'idée de ce petit livre et qui, depuis juillet dernier, s'occupa à dresser la liste des collaborateurs. Henri de Régner a signé Septembre; Francis Vielé-Griffin, Juin; Gustave Kahn, Juillet; Charles Van Lerberghe, Novembre. Il faut mentionner aussi l'exquis poème sur Mars par André Gide.

L'illustration a été confiée à Maurice Donnay. Dessins au trait, simples et facilement compréhensibles et doués, la plupart, de rêve et de mélancolie, se succèdent en frontispices mensuels. Celui de Mai donne l'exquise impression de pureté et de fraîcheur d'un matin clair. Tous, par la variété des fonds et la signification du visage de femme, de faune ou de statue qui les résume, intéressent et prédisposent à lire le poème, en un paysage approprié, qu'une statue décorerait. C'est ce qu'il fallait.

Ce calendrier a été édité par le *Mercur de France*.

Poèmes, par HENRI DE RÉGNER ; **Poèmes et poésies**.

par FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. — Edition du *Mercur de France*.

Les deux poètes qui représentent, surtout en France, la jeunesse et la vie en art, viennent de réunir chacun, en un volume compact, leur œuvre. Fascicule par fascicule nous l'avons examinée ici au fur et à mesure qu'elle se développait. La caractéristique des deux poètes, qui sont en même temps deux amis, a été dégagée souvent et même tels critiques en profiteront pour les opposer l'un à l'autre, peut-être avec l'arrière-pensée de les désunir. Mais rien n'y fera. A eux deux, l'un par la solennité encore traditionnelle et la gravité de son vers, l'autre par la vivacité et la spontanéité du sien, ils sont deux facteurs importants de l'évolution sûre et incessante de la forme poétique. Ils se font contrepoids ; ils apparaissent nécessaires l'un à l'autre et l'art — ce qui seul importe — en profite. D'autres iront plus lentement que l'un, plus vite que l'autre, emportés ou retardés par leur individualité, que ces deux poètes s'imposeront néanmoins comme les marcheurs les plus en vue.

Les volumes qu'ils publient aujourd'hui détruiront, espérons-le,

une erreur sans cesse renouvelée dans la presse, affirmant aux passants que les jeunes ne font que théories et ne représentent que stérilité et impuissance.

Le Verger doré, par YVANOË RAMBOSSON. — Édition du *Mercur* de France.

Le poète dit en son avant-propos :

« Les poèmes du *Verger doré* furent écrits à des dates diverses ; quelques-uns lorsque l'auteur était dans sa quinzième année. A cette époque il apprenait son métier et s'astreignait aux lois des prosodies. Peu à peu, s'étant dégagé des règles, il est arrivé à l'alexandrin glorieux des entraves rompues et au vers libre. »

Que de poètes de ce temps-ci pourraient écrire la même chose. A cette abolition des vieilles formes usées et sèches, tous ceux qui en ces derniers temps se sont sentis poètes ont travaillé. Et presque tous ont parcouru la route indiquée par M. Rambosson. Quand on pense comme les autres, on écrit d'après leurs formules, quand on pense et que l'on sent soi-même, on brise ou l'on modifie les formules courantes. C'est fatal et l'on s'étonne qu'on ait tardé si longtemps à s'en apercevoir. Voici des siècles que l'esclavage est aboli ailleurs. En poésie il y a eu atténuation, grâce à Hugo et à Chénier, au commencement de ce siècle, mais l'abolition n'a eu lieu qu'aujourd'hui. Heureusement elle est totale.

Voici des vers de belle allure, tirés du *Verger doré* :

Je parcourrai les champs et les villes
Comme un conquérant méprisant les lois.
J'irai vers l'horizon d'où vient le bruit des mers,
Aux clartés d'ouragans, transmués en éclairs,
Et, mon vouloir tourbillonnaire
Dressé face aux éléments,
J'attendrai la mort follement
En me créant de la lumière
Aux entrechocs des glaives qui luisent
La nuit comme des lampes.

Les Maîtres de l'Affiche, publication mensuelle contenant la reproduction en couleurs des affiches illustrées des grands artistes français et étrangers, éditée par l'imprimerie Chaix. Prix de la livraison : fr 2-50. Abonnement à 12 livraisons : 27 francs (étranger, 30 francs). Exemplaires de luxe sur Japon : 80 francs.

Grâce à l'heureuse initiative de la maison Chaix, voici enfin l'affiche, la radieuse affiche, qui a rénové l'art décoratif moderne, sauvée de l'inévitable destruction. Réduite à un format maniable, reproduite avec la plus rigoureuse exactitude par des procédés chromolithographiques qui en expriment jusqu'aux moindres nuances, la voici pénétrant sous forme d'albums élégants dans les collections d'amateurs. « Il suffisait à un pareil recueil pour s'imposer, dit avec raison M. Roger Marx dans la préface qui orne cette artistique publication, de constater au jour le jour le progrès d'un art spécial, en continuelle évolution, en pleine efflorescence. Mais une autre portée lui est dévolue, plus générale et plus haute : sur ces feuilles, ravies à leur éphémère destin, revivent les mœurs et les usages, les modes et les goûts, les mille spectacles de la vie publique ou privée ; en même temps leur réunion constitue pour l'étude des écoles modernes un répertoire unique, essentiel, une source d'informations telle que l'avenir ne la pourra omettre sans se condamner à d'inexactes conclusions sur les aspirations décoratives et sur les tendances complexes de l'esthétique contemporaine. »

Chaque livraison contient quatre reproductions en couleurs

d'artistes différents. La première comprend le *Papier à cigarette Job*, de J. Chéret, le *Divan Japonais*, d'H. de Toulouse-Lautrec, *An Artist's model*, de J. Price et *A gaiety Girl*, de Dudley Hardy.

Comme prime aux abonnés, un dessin original de J. Chéret pour la couverture des *Maîtres de l'Affiche*, épreuve d'amateur, sanguine et teinte, sans texte.

The Evergreen. Part. II. The book of Autumn. — Edinburgh, Geddes and colleagues.

L'automne a fait éclore le deuxième volume de l'artistique recueil *The Evergreen* dont nous avons signalé la publication (1). Par l'intérêt du texte, l'originalité et le goût des illustrations, l'élégance de l'impression typographique, ce volume ne le cède en rien au premier. Divisé, comme celui-ci, en quatre parties, il chante l'automne dans la Nature, dans la Vie, dans le Monde et dans le Nord, et sa chanson est tantôt douce et mélancolique, tantôt énergique et virile.

Parmi les pièces capitales du recueil, citons un admirable morceau d'Élisée Reclus intitulé *La Cité du Bon accord* et une traduction des *Flaieurs* (*The Nightcomers* de Charles Van Lerberghe).

Des illustrations, les unes archaïques, conçues dans le style des ornements celtiques, les autres de tendances modernes et généralement exécutées avec un sens très exact de la décoration, commentent les textes, en vers et en prose, du recueil. Les compositions les plus caractéristiques sont signées Charles H. Mackie, Robert Burns, John Duncan, E.-A. Hornel, Nellie Baxter, Marion A. Mason et Annie Mackie.

SALONNETS

Exposition Ch. Hermans et Maurice Romberg.

Le peintre de *l'Aube* et du *Bal masqué*, demeuré en ces dernières années étranger au mouvement salonnier, reparait en champ-clos, bien armé et, en preux chevalier, oriflamme déployée. Une vingtaine de ses œuvres, les unes déjà patinées par le temps, d'autres fraîchement peintes, témoignent d'un labeur persévérant et d'une maîtrise d'exécution arrivée à son apogée. Charles Hermans est séduit par d'aristocratiques élégances : portraits de mondaines parées pour les réceptions et toutes chatoyantes de satin et de soie, intérieurs luxueux, loges d'opéra aux lourdes tentures de velours cramoisi, aux girandoles irradiantes. Le décor fastueux exerce sur lui sa fascination et extériorise son art, qu'on souhaiterait plus concentré et plus profond. Dans le rythme des lignes, ondoyantes et souples, dans l'harmonie de la mise en pages, ses toiles ont une volupté captivante. Mais sous le masque aimable de ses modèles on ne sent point le mystère troublant de l'humanité. Charles Hermans n'a pas — j'excepte certains portraits, parmi lesquels celui de M. Frédéric Toussaint, la meilleure des œuvres exposées actuellement au *Cercle artistique* et peut-être la plus belle qu'il ait produite — résolu le problème de la vie. « Ce sont, a dit de ses toiles Camille Lemonnier, des morceaux de peinture plus que des morceaux d'humanité. » Et cette observation, formulée il y a quelque dix années, vient encore aux lèvres aujourd'hui, en présence des tableaux récents de l'artiste. Ses compositions — tel son *Dernier Chapitre* — se ressen-

(1) Voir *l'Art moderne* du 9 juin dernier.

tent d'un romantisme contre lequel proteste le scrupule de sa notation documentaire. Peintre de l'existence moderne, presque de l'actualité quotidienne, et le premier qui ait osé, en Belgique, styler comme un tableau d'histoire la vision d'un épisode contemporain, Charles Hermans garde un pied dans le passé qu'il a combattu avec énergie. Et son émancipation, si fièrement affirmée dans *L'Aube* qui marqua un point de départ dans l'histoire de l'art belge, est demeurée incomplète. Il y a du second Empire dans sa façon d'exprimer nos contemporains. Mais son exécution veloutée, son coloris harmonieux et chaud, la sûreté de sa main et l'ampleur de sa facture en font un peintre de valeur, qui retrouve au Cercle le succès qui accueillit ses débuts.

A côté de Charles Hermans, M. Maurice Romberg s'affirme surtout illustrateur, et illustrateur habile. Il excelle à exprimer en notations vivement croquées la turbulence des foules, l'animation des marchés, la vie des rues, et son crayon saisit avec une justesse surprenante les mouvements les plus fugitifs. C'est principalement le Maroc qui séduit l'artiste. De ses longs séjours à Tanger, de ses voyages à Méquinez, à Fez, au cœur du mystérieux Mohgreb dont il a pénétré les secrètes intimités, il a rapporté des dessins, des aquarelles, des tableaux dont le lumineux cortège égaie la salle mélancolique qu'il traverse. Quelques pastels, portraits de femmes un peu mièvres et d'un dessin hésitant, complètent l'envoi.

Mal à l'aise dans le maniement des pâtes à l'huile, M. Romberg révèle au contraire dans ses aquarelles, dans ses lavis à l'encre de Chine, dans ses dessins à la plume, une dextérité et une facilité remarquables. Quelques-uns de ses « Documents » sont tout à fait charmants et tous offrent un réel intérêt. Par le groupement bien ordonné de ses personnages, par l'établissement rigoureux des plans et l'observation des valeurs, les scènes les plus touffues demeurent claires, d'une réalité expressive. C'est la nature vivante et grouillante vue d'un œil sain et décrite avec esprit et bonne humeur.

Exposition Francis Nys.

Le jeune peintre anversois Francis Nys aligne en la salle Clambaux une trentaine de toiles qui témoignent d'un effort sincère vers la réalisation picturale du « coin de nature ». Si la main est lourde et la facture antipathique, la vision, du moins, est nette. Elle inspire à l'artiste l'amour de la lumière, des harmonies claires, des accords sonores et frappés sans hésitation, au risque de paraître bruyants. Potagers aux choux rubescents, pommiers en fleurs, cours de fermes inondées de soleil, parterres de coquelicots, le peintre affectionne les intensités de la vie rustique et cherche à les exprimer avec vérité.

Trois de ses toiles figuraient, la semaine dernière, au Salon des *XIII*, à Anvers, où leur coloris franc et décidé nous avait arrêté : *De par ma fenêtre*, *le Potager*, *Choux rouges et sarrasin*. Mais voici une petite toile, une simple esquisse qui nous semble marquer une orientation nouvelle et que nous préférons, de beaucoup, aux études fatiguées qui l'entourent : un croquis à l'huile de Las Palmas, dessiné avec fermeté et sommairement enluminé de quelques tons adoucis que fait valoir la note éclatante d'un prestigieux coucher du soleil. Il y a dans cette petite toile un sentiment juste et une impression vive qui révèlent en M. Nys une nature d'artiste que bon nombre de ses tableaux, et surtout ses affiches, ne laissent pas soupçonner.

Théâtre de la Maison d'Art.

Le Petit Eyolf, d'HENRIK IBSEN (première représentation). — **Les Fleureurs**, de CH. VAN LERBERGHE (première représentation).

En improvisant sur le coquet Théâtre qu'elle vient de faire édifier une représentation du *Petit Eyolf*, d'Henrik Ibsen, et des *Fleureurs* de Charles Van Lerberghe, — joués tous deux pour la première fois à Bruxelles, — la direction de la Maison d'Art a prouvé nettement qu'elle entend, en tous domaines, même sur ce périlleux terrain dramatique nouveau dont la conquête est encore si vivement disputée, prendre l'initiative d'un voyage d'exploration hardi et énergique.

Le choix des œuvres destinées à former le spectacle d'ouverture et de leurs interprètes, — cette très artiste compagnie du Théâtre de l'Œuvre qui, sous la conduite de son chef Lugné-Poe, a, depuis deux ans, livré et gagné tant de batailles, — marque la volonté de créer à Bruxelles un foyer d'art intense, réunissant autour de sa flamme sans cesse avivée ceux que ne satisfait pas le train-train des spectacles quotidiens.

C'est ce qu'ont fort bien compris les spectateurs, accourus avec empressement à ce début sensationnel. Et si l'épreuve a montré certaines imperfections que la hâte d'une organisation compliquée et vraiment épineuse dans la multiplicité de ses détails rendait inévitables, du moins a-t-on unanimement rendu justice à l'initiative de la Maison d'Art qui permet d'espérer à bref délai une série de soirées de haut goût et de réelle émotion.

Nous n'entrerons pas dans le détail des deux œuvres représentées. La première a été longuement analysée ici-même, lors de l'apparition en volume de cet admirable drame de passion et de charité qu'est le *Petit Eyolf*, puis à sa première exécution à Paris, par la même troupe de l'Œuvre qui l'a jouée à la Maison d'Art mercredi dernier (1).

Bornons-nous à dire que la pièce d'Ibsen, si touchante en ses épisodes initiaux, si vaste et si troublante dans sa haute portée morale, a produit une impression profonde. En dépit d'une interprétation moins parfaite qu'on l'eût souhaitée, en dépit d'une mise en scène « shakespearienne » qui laissait libre carrière à l'imagination, l'œuvre est sortie grande et belle, comme un diamant encore enfermé dans sa gangue. Signalons particulièrement, parmi les interprètes, M^{lle} Suzanne Desprès, qui s'est montrée dans le rôle d'Asta artiste sensible, concentrée et émouvante, M^{lle} Barbieri, qui a joué avec un sens tragique sûr l'épisode de la Femme aux rats, M^{lle} Norman, tout à fait séduisante dans le rôle d'Eyolf, et M. Lugné-Poe.

L'autre œuvre, les *Fleureurs* de Ch. Van Lerberghe, est connue et aimée des lettrés. A l'exception du critique dramatique du *Soir*, tout le monde sait que cette courte et terrible évocation de la mort a été le point de départ et, en quelque sorte, l'initiatrice du théâtre émotionnel de Maeterlinck. En ces trois petits actes, que de nombreuses traductions ont rendus célèbres à l'étranger, Charles Van Lerberghe provoque, par une constante gradation d'effets tragiques exprimés avec sobriété par deux personnages, seuls protagonistes du drame, une impression de terreur qui atteint les dernières limites de l'épouvante. On y trouve en germe l'idée que Maurice Maeterlinck développa plus tard dans *l'Intruse*. La représentation des *Fleureurs*, indépendamment de son puissant

(1) Voir l'*Art Moderne* du 12 mai dernier.

intérêt d'art, paraît avoir été dicté par le désir de rendre au précurseur de *Pelléas et Mélisande*, de la *Princesse Maleine*, des *Sept Princesses*, d'*Intérieur*, d'*Alladine et Palomides*, de la *Mort de Tintagiles*, un légitime et admiratif hommage.

Mal secondées par des bruits de coulisses qui exigeraient, pour corroborer l'impression horrifique du texte, une mise au point minutieuse et sobre, M^{lles} Suzanne Desprès et Barbieri ont néanmoins donné un grand caractère tragique à la prose haletante de M. Van Lerberghe, commentée, sur un orgue lointain, par une partition écrite tout exprès pour cette représentation par M. Gustave Charpentier.

JEAN BAFFIER

Nous avons reproduit dernièrement (1) un extrait de la remarquable étude publiée par le sculpteur Jean Baffier sous ce titre : *Les Marges d'un carnet d'ouvrier ; objections à Gustave Geffroy sur le Musée du Soir et la Force créatrice*. M. Baffier est connu à Bruxelles par les belles œuvres qu'il a exposées aux Salons des XX et de la *Libre Esthétique*, notamment par les deux étains : une *Cruche à vin* et une *Corbeille à fruits*, qui furent très admirées, en 1894, dans la Section des objets d'art. Voici l'attachant portrait que trace de l'artiste M. Armand Silvestre dans la *Revue des Beaux-Arts* :

« Jean Baffier a été un ouvrier de la pierre, humble tailleur de granit chez un patron, en son pays du Berry, quand pour s'instruire, la nuit, en dessinant d'après nature, il allait sous le ciel et dans les bois, une façon de lanterne accrochée à son large chapeau, pour projeter de la lumière sur son carton. C'est un paysan demeuré volontairement paysan, aimant la terre natale comme un enfant sa mère, et travaillant, depuis trente ans, à y maintenir les vieilles coutumes et les costumes anciens dans leur saveur pittoresque. C'est un éperdu de la Nature et, en même temps, un apôtre de la tradition.

En art, c'est le même sentiment complexe qu'il apporte. Il appartient à la tradition par sa volonté de remonter, à l'exemple des ouvriers d'autrefois, à son culte de la nature par la persistance avec laquelle il lui demande uniquement ses modèles. Aucun souci de l'antiquité ne le hante. Il ne croit qu'à la pérennité des choses dans la Beauté. Je le laisse parler d'ailleurs lui-même, dans un langage éloquent que n'aurait pas désavoué sa grande compatriote George Sand : « Pour créer, il faut être dans le mouvement et la vie, c'est-à-dire au centre de tout ce qui vibre. Il faut prosterner son front devant la grande œuvre de Dieu : la Nature ; l'adorer dans son infinie grandeur, en embrassant la terre et le ciel ; il faut se mettre à genoux devant le petit brin d'herbe et contempler longuement et tendrement la plus petite fleur. Alors, si l'on est pénétré des splendeurs de la création, si l'on est ému par le mystérieux rapport des êtres et des choses, on peut chercher à réaliser l'œuvre d'art. »

La profession de foi est d'un panthéiste, bien plutôt qu'un déiste. Elle est singulièrement noble et fière. L'artiste y est fidèle. Dans la cheminée monumentale que l'État lui a commandée et qui l'occupe depuis trois ans, admirée par fragments déjà au Champ-de-Mars, dans ses étains que tous les amateurs admirent, toutes les formes sont empruntées à la vie réelle ; pas un souvenir

(1) *Les Musées*. Voir l'*Art moderne* du 17 novembre.

mythologique : le paysan comme Millet seul a osé le peindre, les fleurs et les fruits mystérieusement appropriés aux ornements ou aux utilités pratiques, comme dans les plus beaux échantillons de l'art japonais.

Certes, l'opinion d'un homme dont l'esthétique est aussi ferme, dont les principes s'affirment avec une telle crânerie, qui, de plus, a entre les mains l'outil réalisant sans trêve sa pensée sur la question qui nous occupe, mérite d'être méditée. »

PETITE CHRONIQUE

M. Gevaert a, paraît-il, à la première répétition générale de la Messe en *si mineur* de J.-S. Bach qui sera exécutée aujourd'hui au Conservatoire, prié les auditeurs de s'abstenir des claquements de mains intempestifs qui, sous prétexte d'applaudissements, détruisent l'impression et ramènent brusquement l'esprit à la réalité. Toutes nos félicitations. Il y a longtemps que nous nous plaignons de la coutume barbare des applaudissements et que nous réclamons énergiquement leur suppression. Rien n'est, en effet, plus irritant et plus inharmonique que le tapage digne des tribus sauvages du centre de l'Afrique auquel se livrent les auditeurs après l'exécution d'une œuvre de choix, d'un morceau émouvant. Souhaitons que l'exemple de M. Gevaert soit suivi et que, peu à peu, on arrive à interdire les applaudissements comme le fit, dès 1876, Richard Wagner au Théâtre de Bayreuth.

Le *Soir*, qui ne manque jamais une occasion de dire une sottise, critique naturellement la mesure vraiment artistique prise par M. Gevaert. Et voici les réflexions que celle-ci lui suggère :

« Nous nous permettrons de regretter timidement que M. Gevaert, étant données ses idées particulières sur la manière dont il faut écouter la musique de Bach, n'ait pas appliqué sa théorie d'une façon logique jusqu'au bout.

Il eût été très simple, par exemple, de faire remplacer, dans la salle du Conservatoire, les stalles par des prie-Dieu et de recommander aux auditeurs d'apporter leur chapelet ou leur livre de prières. Les professeurs du Conservatoire auraient été vêtus de surplis ; les choristes se seraient habillés en enfants de chœur, et l'on aurait prié M. Léon Joret de passer au-dessus de sa houppelande des vêtements sacerdotaux.

Les ouvreuses, dans les couloirs, se seraient munies de goupillons ; les sonneries électriques annonçant la fin des entr'actes auraient pu être remplacées par des sonnettes agitées en cadence ; enfin, au lieu des sun-burners à l'électricité, on aurait allumé des cierges symétriquement disposés autour de l'autel, — c'est-à-dire de l'estrade, — laissant le reste de la salle plongé dans une mystérieuse pénombre.

De cette manière au moins la messe de Bach eût été entendue comme elle doit l'être, et M. Gevaert aurait pu se dire le plus heureux des hommes. »

Cela suffit à révéler l'esprit (?) de la maison.

M. Henri Duparc, l'auteur de *Lénore* que M. Ysaye a inscrit au programme de son premier concert symphonique, est arrivé à Bruxelles hier soir pour assister à l'audition de la Messe de Bach au Conservatoire.

Le Roi s'est rendu vendredi, à 9 heures du matin, à la Maison d'Art pour visiter l'exposition des œuvres d'Alfred Stevens. « J'ai voulu bien commencer ma journée en regardant de belles œuvres, a-t-il dit à M. Stevens en entrant dans le hall de la Maison d'Art. — Je regrette que le soleil ne soit pas aussi matinal que Votre Majesté, a répondu l'artiste. — Vos tableaux sont si lumineux qu'ils le remplacent », a riposté gracieusement le Roi.

La visite a duré plus d'une heure. Le Roi a paru s'intéresser vivement à l'exposition. Il a examiné une à une, avec la plus grande attention, chacune des toiles du maître, qu'il a félicité chaleureusement en l'assurant de toute son admiration.

La Société symphonique que vient de fonder M. Eugène Ysaye donnera son premier concert le 5 janvier, au Cirque royal, avec le concours de M^{lle} Clotilde Kleeberg, pianiste, qui jouera le concerto de Schumann. L'orchestre, sous la direction de M. Eugène Ysaye, exécutera la symphonie en *ut* mineur de Beethoven, *Lénore*, poème symphonique d'Henri Duparc, une œuvre symphonique de M. Gustave Huberti, et la *Joyeuse Marche* de Chabrier.

Revenu de Russie vendredi matin, M. Eugène Ysaye s'est attelé immédiatement au travail des répétitions, qui avait été préparé en son absence par M. Guidé. L'exécution promet d'être excellente.

Le deuxième concert, fixé au 28 janvier, aura lieu avec le concours de M^{lle} Marcella Pregi, cantatrice. M. Ysaye se propose de faire entendre dans ce concert le nouveau poème symphonique de Richard Strauss, *Les Équipées de Tiel Ulenspiegel*.

Au troisième concert, le 16 février, M. Ysaye jouera le concerto de Beethoven.

Enfin, au quatrième, 1^{er} mars, on entendra, pour la première fois à Bruxelles, M^{me} Félix Mottl, cantatrice.

La Société symphonique organise, en outre, un concert spirituel, qui aura lieu au Cirque royal le jeudi ou le samedi saint, et dans lequel seront exécutés pour la première fois à Bruxelles le *Christus* de M. Adolphe Samuel et la Symphonie avec orgue de Camille Saint-Saëns, dont M. Vincent d'Indy viendrait, dit-on, tenir la partie d'orgue.

Le troisième concert populaire, fixé au 19 janvier, aura lieu avec le concours de M. Willy Burmeister, le jeune violoniste américain dont l'apparition en Allemagne a fait une si vive sensation.

L'École de musique de Louvain donnera demain soir, à 7 h. 1/2, au Théâtre Communal, sous la direction de M. Emile Mathieu, un concert avec le concours de M^{mes} Irma Sethe, violoniste, J. Merck et H. Abrassart, cantatrices, de MM. Dufranne, baryton, Thomas, ténor, du Cercle choral des dames et du Cercle choral d'hommes (250 exécutants). Au programme : *Elie*, de Mendelssohn (première partie), le Concerto en *ut* mineur de Mendelssohn pour violon et orchestre, le prélude de *Lohengrin*, la Marche et Chœur de *Tannhäuser* et divers soli de Gluck, Grétry, J.-S. Bach, G. Fauré et Zarzicky.

La distribution des prix aux élèves de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek aura lieu jeudi prochain, à 7 1/2 heures du soir, dans la salle des fêtes du Marché couvert, place Saint-Josse.

Cette cérémonie sera suivie d'un grand concert dont le programme se composera d'airs et de duos interprétés par les lauréats des derniers concours et de chœurs, notamment *Boerenkermistied* de Hiel et Huberti, et la *Vierge à la Crèche* de César Franck, exécutés par 200 élèves du cours de chant d'ensemble sous la direction de M. Huberti, directeur de l'École.

La fête organisée par la même école de musique pour célébrer le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation aura lieu au Cirque Royal le samedi 15 février 1896, à 8 heures du soir.

Le programme comprendra notamment la 3^{me} partie de *Faust*, de Schumann, poème dramatique pour soli, chœurs et orchestre; *Verlichting*, drame lyrique de Hiel et Huberti, pour soli, chœurs et orchestre, et le final de la *Valkyrie*, de Richard Wagner (*Adieux de Wotan*).

Le concert sera exécuté par trois cents chanteurs et instrumentistes sous la direction de M. G. Huberti, avec le concours d'artistes distingués appartenant au personnel de l'École. Prix des places : 6, 4 et 3 francs.

Le succès de la *Fille des Chiffonniers* à l'Alhambra s'est accentué de jour en jour.

La représentation du 15 a eu lieu à bureaux fermés; toutes les places, y compris les chaises qu'on s'est vu forcé d'installer dans l'orchestre, étaient louées dès 4 heures de l'après-midi. Le fait est sans précédent dans les théâtres bruxellois.

M. Amédée Lynen a ouvert hier, au *Diable au Corps*, rue aux Choux, 12, une exposition de ses tableaux, dessins et croquis, visible tous les jours de 10 à 4 heures jusqu'au 9 janvier.

M. Emile Claus ouvrira mardi prochain, au Cercle artistique de Bruxelles, une exposition de quelques-uns de ses tableaux récents.

La 35^e Exposition de l'Institut des Beaux-Arts de Glasgow s'ouvrira lundi 3 février prochain. MM. Van Baerle frères, de Glasgow, arriveront à Bruxelles le 30 décembre, chargés par l'Institut de fournir tous renseignements et de s'entendre avec les artistes belges pour l'envoi de leurs tableaux. On pourra les voir au bureau du *Belgian News*, 36, rue du Pépin, du 30 décembre au 4 janvier, et on peut se procurer le programme de l'Exposition chez M. Julien Taverne, 147, rue Jourdan, Saint-Gilles. Le conseil de l'Institut a tout lieu de croire que la Corporation de Glasgow, qui possède un fonds de réserve destiné à cet objet, fera, comme l'année passée, de nombreux achats pour le Musée de cette ville.

Le 5^{me} Salon annuel de la Rose + Croix sera ouvert au public, avenue de l'Opéra, 28, à Paris, du 20 mars au 20 avril.

Une amusante boutade de Henri Rochefort recueillie par Aurélien Scholl dans le *Nain jaune* de 1863, qui publia le premier compte rendu salonnier du célèbre pamphlétaire :

« La durée moyenne du talent d'un peintre est, comme celle d'un ténor, d'une dizaine d'années. Vers la fin du second lustre, la voix s'éraïlle chez celui-ci et la vue se brouille chez celui-là, après quoi ils s'en vont ensemble — ou séparément — rejoindre les Gueymard et les Picot de la décadence. Eh bien ! effet bizarre de l'inconscience humaine, ceux qui n'ont plus de talent, et qui, à peu d'exceptions près, ne peuvent plus en avoir, jouissent précisément du privilège d'encombrer pendant des quarts de siècle le Salon dont Jules Dupré et Théodore Rousseau ont mis quinze ans à forcer les portes.

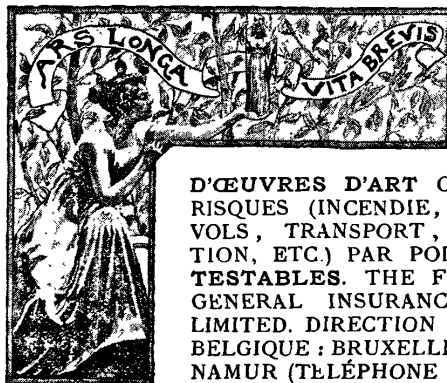
Cette vieille mesure de l'exemption n'a guère produit, jusqu'à présent, que la conversation suivante :

« Dieu ! que c'est mauvais ! Est-il possible qu'un jury qui se respecte reçoive des atrocités pareilles ! — Voyons donc dans le livret... Ah ! c'est un exempté ; tout s'explique. »

La *Revue Rouge, de littérature et d'art*, tel est le titre d'un très intéressant recueil mensuel nouveau.

Des proses et des vers de Laurent Tailhade, Henry Bauër, Paul Verlaine, Stuart Merrill, Adolphe Retté, Francis Norgelet, Gustave Langlet, Jules Heyne, Manuel Devaldès, Solness, Henry Paillette, Jules Germain figureront au sommaire.

Une superbe estampe originale de Steinen, sur papier de luxe et sans lettre, sera encartée dans ce numéro dont le prix est fixé à 1 fr. 25. Abonnement : 12 francs pour la France, 15 francs pour l'étranger. Bureaux : 90, rue d'Assas, Paris.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC.) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 50, RUE DE NAMUR (TÉLÉPHONE 1421).

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 5, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : { 2, rue de la Croix de Fer.
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS
ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10, 15 et 17 p.c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux-fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

L'ART MODERNE

PARAISANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE L'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

JOURNAL DES GONCOURT. *Mémoires de la vie littéraire.* — LA MESSE DE J.-S. BACH. — QUELQUES LIVRES. (HACHETTE ET C^{ie}). — ÉMILE CLAUS AU CERCLE ARTISTIQUE. — AMÉDÉE LYNEN AU DIABLE AU CORPS. — THÉÂTRES. — NOUVEAUX CONCERTS LIÉGROIS. — DOCUMENTS A CONSERVER. — CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS. — PETITE CHRONIQUE. — TABLE DES MATIÈRES.

Journal des Goncourt.

Mémoires de la vie littéraire.

Troisième série, deuxième volume, tome VIII. — Paris, Charpentier.

« J'ai de temps en temps une fatigue à continuer ce journal, mais les jours lâches où cette fatigue se produit, je me dis : Il faut avoir l'énergie de ceux qui écrivent mourants, dans les glaces, ou sous les tropiques, car cette histoire de la vie littéraire de la fin du XIX^e siècle sera vraiment curieuse pour les autres siècles » (p. 166).

Cette « histoire de la vie littéraire au XIX^e siècle » ! Faut-il être dur pour ce vieil artiste dont l'art féminin vieillit comme vieillissent les choses faites surtout de finesse ? Faut-il dire que ces petites notes courtes

résumant les conversations auxquelles participa ce charmant marquis de lettres font penser à du potinage de salon littéraire bien plus qu'à l'histoire de ce formidable XIX^e siècle ? Et que les siècles futurs en parlant de notre époque se souviendront d'autres géants que ceux dont M. de Goncourt conte de fugitives anecdotes ?

Du temps où sa vigueur lui permettait de dessiner de belles silhouettes synthétiques avec l'admirable aiguille de brodeur qui lui fit enchâsser tant de menus faits révélateurs dans les grandes lignes d'une œuvre, il a peut-être pris l'habitude ou la manie de collectionner surtout ces menus faits. Mais la notation un peu sèche de ce qu'il entend aujourd'hui autour de lui semble un amas de coquilles assez vides, une multiplicité de petites lignes qui ne dessinent aucun grand ensemble. J'ai peur qu'au lieu de voir dans ce journal l'image d'une époque, on n'y retrouve que celle d'un vieil homme de lettres, artiste encore, entouré d'anciens amis et admirateurs de son talent, qui lui épargnent le spectacle trop sauvage des âpres luttes de la pensée actuelle. Il la voit, mais il ne la pénètre pas, — elle passe à côté de lui comme une chose accessoire, et sa plus haute préoccupation est celle des variations de la forme :

« Ils sont, bons les jeunes ! ils sont tout à la bataille des mots et ne se doutent guère qu'à l'heure présente il s'agit de bien autre chose : Il s'agit d'un renouvellement complet de la forme pour les œuvres d'imagination ;

d'une forme autre que le roman, qui est une forme vieille, poncive, éculée » (p. 50).

C'est très juste, et pourtant que m'importe encore la forme, — roman, allégorie, lettre, dissertation, discours, — culotte, jupe, draperie, maillot, si elle n'est la gaine bien ajustée d'une pensée vivante, neuve, forte? Et le roman ne tombe-t-il pas en discrédit parce qu'il ne fait que délayer les racontars ornés de réflexions et d'attendrissements qu'on peut entendre dans la société la plus ordinaire? On les entend débiter tout haut, pour rien, tous les jours autour de soi, avec commentaires suffisamment palpitants.

Et on demande autre chose! J'imagine que ceux qui savent penser et sentir plus fortement, d'une façon plus aiguë et pénétrante que le commun des mortels, ceux-là peuvent prendre la forme qu'ils veulent.

Ce n'est pas le changement de gaine qui est le plus nécessaire, c'est le changement de matière première. Celle-là, en se renouvelant, se bâtit, presque sans le savoir, sa coquille, qu'il semble futile de vouloir ébaucher sans elle.

Quand un aérolithe tombé d'une autre planète, comme Ibsen, nous apporte tout un monde de questions à remuer, d'horizons à explorer, voulez-vous savoir l'effet qu'il produit dans le kaléidoscope de M. de Goncourt?

« Ce soir, au Théâtre Libre, le *Canard sauvage*, d'Ibsen. Vraiment, les étrangers, la distance les sert trop. Ah! il fait bon être Scandinave! Si la pièce était d'un Parisien...

« Oui, oui, c'est entendu, du dramatique bourgeois qui n'est pas mal... (!) mais de l'esprit à l'instar de l'esprit français fabriqué sous le pôle arctique... et un langage parlé, quand il s'élève un peu, toujours fait avec des mots livresques » (p. 235).

Puis, une autre fois :

« C'est typique, ces femmes scandinaves, ces femmes d'Ibsen, c'est un mélange de naïveté de nature, de sophistique de l'esprit et de perversité de cœur. »

Et c'est tout.

De l'humide et peureuse atmosphère pensante que traverse notre génération, et sur laquelle les drames d'Ibsen font un bruit de tison rougi plongé dans l'eau, cet exclusif littérateur semble n'avoir rien senti.

Est-il l'écho de son milieu, où on aurait vu passer ces choses sans leur accorder d'importance? Le Paris littéraire que voit M. de Goncourt aurait-il été en 1890 « province » à ce point d'ignorer tout ce qui ne faisait pas un peu de bruit dans ses murs? J'aime mieux penser que ce collectionneur a replié toutes les activités de son esprit sur un autre temps et qu'il est arrivé au moment où l'esprit seul n'a plus la force de suivre tout ce qui se passe autour de lui.

Peut-être que vieillir, tout aussi bien qu'être poète, « c'est très facile ou c'est impossible ». Chez M. de Gon-

court ce n'est ni l'esprit, ni la plume, ni le cœur, c'est l'âme qui vieillit. L'âme invalide qui fut, un temps, emportée par les courants actifs de la pensée, et qui maintenant se répand sur une multitude de choses éparses dont elle s'exagère la valeur. S'il fut toujours artiste, il n'eut jamais, à lui tout seul, l'âme bien profonde, et c'est cette profondeur-là qui empêche de vieillir.

Ah! ne pas vieillir! garder une enfantine confiance en l'Humanité, s'arrêter devant tout ce qui commence et non devant tout ce qui finit, vivre intensément d'une autre vie que la sienne, de la vie d'une chose qu'on voit grandir toujours, et devant la croissance de laquelle tous les âges et tous les hommes sont oubliés, c'est garder au fond des yeux un éclair de jeunesse et au fond de l'âme la sensibilité qui fait deviner les temps et les hommes nouveaux, et la puissance qui fait qu'on les admire.

Encore une fois, c'est très facile ou c'est impossible, et M. de Goncourt est de ceux auxquels c'était impossible; soit qu'il n'ait pas vécu d'une chose assez universelle pour qu'elle le relie jusqu'à la fin à la vie de tous, soit que — car la moindre chose peut nous mettre en contact avec la sensibilité générale — il n'ait pas cherché cette sensibilité générale, latente, omniprésente, au fond des époques qu'il étudiait.

La Messe de J.-S. Bach.

Cette *Hohe-Messe* est décidément l'un des sommets de l'art musical. En son admirable architecture de cathédrale gothique, austère sans sécheresse, émouvante par la seule pureté des lignes, elle affirme une noblesse d'inspiration, une sûreté de style, une puissance d'écriture qui n'ont été égalées à aucune époque. Plus on en pénètre les détails, d'une richesse et d'une variété déconcertantes, plus on est subjugué par la sereine beauté qu'elle exhale. Elle domine tous les autres monuments édifés, dans la simplicité de son âme fervente, par ce génie incomparable qui pressentit, devança et résuma en son œuvre complexe toute la musique moderne. La littérature sacrée ne possède, croyons-nous, rien de plus impressionnant que le merveilleux *Credo* dont les strophes se déroulent en chœurs et en soli d'une structure impeccable et dont le *Resurrexit* triomphal, après le *Crucifixus* tragique et sombre, est le point culminant.

Ce *Credo*, avec le *Sanctus* qui le suit, M. Gevaert nous le fit entendre pour la première fois il y a sept ans (1). Les solistes d'alors étaient MM. Seguin et Gandubert, M^{mes} Cornélis-Servais et Flament. On se souvient encore de l'impression profonde qu'il provoqua. Cette fois, le directeur du Conservatoire y a ajouté le *Kyrie Eleison*, qui ne le cède guère, pour la profondeur de sentiments qu'il exprime et la beauté des développements du thème liturgique sur lequel il est construit, aux fragments exécutés naguère. Il a complété l'audition par le *Gloria in excelsis*.

(1) Voir l'Art moderne, 1888, p. 418.

explosion de sonorités dont l'effet est prodigieux. Ainsi se trouve achevée, sinon dans son intégralité, du moins dans ses parties essentielles, l'exécution de cette partition superbe, dont la mise au jour marque une date glorieuse pour le Conservatoire de Bruxelles.

L'interprétation a été digne de ce chef-d'œuvre. L'orchestre et les chœurs, sous la direction de M. Gevaert, ont montré une souplesse, une précision, une compréhension des nuances les plus délicates dignes de tout éloge. Les solistes du chant, choisis parmi les élèves et anciens élèves du Conservatoire, MM. Disy et Dufranne, M^{lles} Goulancourt, Charton, Duchâtelet et Flament, ont été tous à la hauteur de leur tâche difficile. Et l'on eût volontiers, plus d'une fois, enfreint la consigne donnée par M. Gevaert tant était vif le désir d'applaudir les virtuoses de l'orchestre qui ont, par une exécution irréprochable, contribué à l'impression de l'œuvre : MM. Colyns, Anthoni, Guidé, Goyens, Mahy et Mailly. Ce dernier mérite une mention spéciale pour son interprétation émouvante du choral varié pour orgue *Vor deinem Thron trete ich*, la dernière composition de Bach, intercalée entre les deux dernières parties de la Messe.

QUELQUES LIVRES

Hachette et C^{ie}.

C'est encore la grande Légende de l'Aigle que met à contribution la maison Hachette pour deux de ses publications de fin d'année. Une première édition des *Cahiers du capitaine Coignet* avait révélé cet art d'un conteur naturel qui, en écrivant ses mémoires, ne pensait pas à écrire pour la gloire. Il la trouva pour lui et à la fois, de sa plume alerte et simple, ajouta quelque chose à la gloire du plus glorieux des héros. Un instant, dans la nouveauté de ce cas d'un historien sans le savoir, on douta : ce dernier des grognards retiré à Auxerre dans une boutique d'épicerie et chaque soir, la caisse faite, dépouillant le volumineux dossier de ses souvenirs parut apocryphe. Mais M. Lorédan Larcher, son éditeur, donna de bonnes raisons : il l'avait découvert, il produisit des pièces authentiques. Le bonhomme Coignet n'est plus une fiction : Bourguignon de l'Yonne, forcé de fuir à 8 ans le logis paternel, pris ensuite par la conscription, décoré après Marengo et admis dans la Garde, caporal à 33 ans après Tilsitt, soldat longtemps obscur de la fabuleuse épopée et qu'un jour, en l'appelant capitaine, son général embrasse avec cette familiarité fraternelle des grands hommes de ce temps, le voilà que, avec son livre, ses Cahiers comme il les baptise lui-même, il entre à son tour dans la Légende et ressuscite à ce soleil d'Austerlitz qui est le soleil de l'histoire du siècle naissant.

On se figure, dans son comptoir d'Auxerre, ce petit épicier que ne connaît pas Coppée, troué partout par les balles, reniflant à la fois la poudre et la mélasse. Le soir, à la chandelle, en manches de lustrine, une visière sur les yeux, il écrit, il écrase son vieux bec de plume sur les pages héroïques, il passe avec son empereur toutes les revues, il passe surtout celle de la mort. Il avait 72 ans, la Restauration l'avait mis à la demi-solde ; et les cahiers s'ajoutaient aux cahiers. Quand il y en eut vingt, ce fut toute l'Iliade et Homère se remit à moudre du café pour la pratique. Je ne crois pas qu'on trouve en dehors de ce cycle de Centaures et de Thésées une pareille émotion. Elle nous met avant dans le batte-

ment de cœur d'une humanité qui vivait et palpitait à coups de canons. Le petit soldat avait des pas de géant pour suivre ses capitaines ; il se sentait un peu la France et l'univers. Quelquefois, après cent campagnes, il redevenait laboureur ou épicier comme Coignet ; et c'était encore, cela, le devoir, la vie acceptée et renoncée, la grandeur dans l'obscurité, car, en ce temps, tous étaient hommes de bonne volonté. Grand exemple et fortifiante lecture, ces humbles cahiers du troupier que l'héroïsme fit écrivain et qui, l'âge où l'on est ancêtre venu, s'appliquait à débiter de la gloire comme il débitait ses épiceries... Un artiste, à ses côtés, allume la lanterne : les grandes ombres, les merveilleuses images passent, défilent sur le mur. Et les canons roulent, la mitraille ruisselle, le sang est rouge comme une floraison d'œillets. Il faut louer M. Le Blant d'avoir si bien compris et si bien rendu les simples et véhéments récits du petit épicier d'Auxerre.

L'Image a une force admirable. Quand c'est un Raffet qui la burine, elle surpasse toutes les autres écritures ; elle devient la grande écriture populaire. En dressant l'iconographie napoléonienne, la librairie Hachette a du coup rapproché de nous le Héros et toute la gloire d'un siècle. Peintres, sculpteurs, graveurs sont les collaborateurs de cet album de 80 planches et de 500 gravures, et c'est David, Gras, Gérard, Prud'hon, Debret, Girodet, Charlet, Bellangé, Meissonier, c'est surtout l'immense Raffet, le plus extraordinaire peintre de batailles et d'épopées qui soit. On croit ouvrir la légende des âges ; on est dans le mythe, on est chez les dieux. Et peut-être c'est là la vraie illustration des cahiers de Coignet, encore qu'elle en apparaisse la transposition grandiose, comme si les éditeurs, en les publiant en même temps, avaient prémédité de les compléter les uns par les autres.

Nous voici, après ces Iliades, redescendus, avec la *Sicile* de M. G. Vuillier, chez les hommes, et il faudrait dire chez les plus malheureux des hommes s'il n'y avait, dans ce beau livre, que les effroyables peintures de la misère des « pittonieri ». Je ne crois pas qu'on ait mieux écrit sur cette vieille terre des Sicanes, et quand, comme c'est ici le cas, le descripteur se double du plus subtil artiste, c'est vraiment une fortune rare que le miroir d'une âme double et une reflétant les spectacles d'une nature entre toutes ensorcelante. L'écrivain a des ressources verbales non moins étendues que son compagnon, le fidèle dessinateur chargé de commenter à mesure ses sensations. Ensemble ils rivalisent pour fixer la brûlante lumière, la silhouette et le détail des choses, la merveille des grands cataclysmes. C'est Agrigente et ses ruines, Palerme et sa *Conça*, l'antique Etna, berceau de Cérès, Syracuse, Taormine, Catane et les paysages etnéens. Une flamme de soleil les calcine ; la colline des feux intérieurs bout ici partout comme la fermentation d'une cuve prodigieuse. Je note une série vraiment émouvante de cônes en éruption, d'admirables et furieux paysages qui sont comme une préparation à ce travail des mines, à ces géhennes des solfatares dont rien ne peut exprimer l'horreur. « Les enfants de la mine leur baisent les mains (aux aînés, aux lamentables pittonieri) au moment où ils s'en vont au travail. » Connaissez-vous quelque chose de plus tragique ? N'est-ce pas l'adieu aux ombres qui passent la rive du Styx ? Tout le livre est cette vision éblouissante et dramatique. Quand, après l'avoir lu, on se reporte aux images par lesquelles il s'ouvre, à cette dantesque et macabre exhumation des hypogées de Palerme, avec leurs grimacements de têtes de morts et leurs pandiculations de squelettes sous la bure des frocs que la rôderie des rats fait

bouger d'une illusion de vic revenue, il semble que ce soit comme le frontispice des charniers où M. Vuillier, avec ses calcaroni et ses mineurs, nous fait descendre.

Cette Sicile à elle seule suffirait cette année au renom de la maison Hachette, si un monument classique, un large et synthétique tableau du *Grand Siècle*, par M. Emile Bourgeois, ne venait témoigner de sa dilection constante pour les grandes études historiques présentées en de fastueuses éditions. Ce n'est pas assez d'admirer l'ordonnance extérieure d'un règne et le décor d'une cour, il faut les saisir dans leur intimité. L'auteur de ce remarquable livre l'a recherchée surtout dans l'art, dans les significations suggestives que dégagent les meubles du temps, ses costumes, ses portraits, ses fêtes. Il a fouillé les collections; il a demandé aux chroniques, aux estampes, à la glyptique, le secret des âmes et des esprits. Et ses collaborateurs sont M^{me} de Sévigné, M^{me} de Motteville, Dangeau, Choisy, Saint-Simon, La Bruyère, Voltaire, tous les graveurs, tous les sculpteurs et jusqu'aux collectionneurs d'anas, jusqu'aux obscurs scribes des almanachs. C'est bien un siècle entier qui se lève d'une telle peinture et d'une si tourmentée psychologie encore qu'on puisse regretter qu'elle se limite à des aspects déjà révélés et qu'en nous montrant le fond des mœurs de la cour et ce qu'en cachait l'éclat factice de sa politesse et de ses élégances, elle ne nous découvre aussi les bas-fonds d'une société fermentée de décomposition.

On sait quelle transformation récente a subie le *Tour du Monde*. A la division par colonnes s'est substituée la pleine page de texte: il en résulte un plus libre encadrement pour la gravure. Celle-ci, xylographique si longtemps, s'est aussi assouplie en utilisant les soyeuses et chatoyantes moeliosités du procédé. La première année de la nouvelle série que nous avons sous les yeux se feuillette avec un charme délicat. Telles restitutions, celles notamment qu'illustrent le très intéressant *Voyage aux Sept églises de l'Apocalypse*, par M. l'abbé Le Camus, sont de petites merveilles. Une *Écosse*, de M^{me} de Bovet, n'a pas de moindres bonheurs avec ses commémoratifs paysages. Mais ce n'est encore là qu'un renouvellement de la forme matérielle en l'œuvre immense à laquelle se vouèrent ces hommes admirables, MM. Charton et Templier. Aux relations de voyages se sont ajoutés une Chronique du monde, un Courrier géographique et des tableaux graphiques d'itinéraires en forme de devis. C'est comme une âme plus moderne, une vie active et courante qui ainsi a rajeuni le grand recueil. Elle signale l'esprit nouveau de la maison. Même le *Journal de la jeunesse* commence à s'en ressentir, le magazine français par excellence, où il nous est donné de lire des récits de conteurs charmants et qui chaque année fait une part plus large aux modes légers et lumineux du procédé.

Émile Claus au Cercle artistique.

Parmi ces trente-six œuvres quelques-unes marquent. M. Claus nous habitue à ces expositions victorieuses et quasi annuelles qui clôturent chacune de ses campagnes d'art, à travers son pays de Flandre. Il nous a montré son coin de prairies et de rivières sous presque tous ses aspects. Dans la mobilité des saisons, la Lys lui a confié des sensations, des visions et des tendresses successives que scrupuleusement et bellement il divulgue en tableaux.

Cette fois, ce sont les printemps et les étés qu'il célèbre surtout. Voici l'*Ecluse d'Astene et Février*, pages encore frileuses et légèrement embuées d'hiver, quoique claires déjà et chantantes de l'avril qui se présage; voici les *Marronniers en fleurs*, le *Retour du marché* et surtout *Lueur de couchant* où les verdure et les sèves s'affirment. Ces toiles sont toutes de belle et délicate et exacte peinture. L'œil de M. Claus s'est très affiné. Il est devenu subtil aux lumières et aux finesses de l'atmosphère. Il saisit des harmonies inédites, des accords frais de tons et l'impression joyeuse des choses. Les rouges et les verts lui plaisent surtout mêlés à des fonds bleus et des terrains jaunes. Ses œuvres semblent traduire un joyeux et continué dimanche.

M. Claus nous plaît beaucoup moins quand il étoffe ses paysages de personnages. On dirait alors qu'il poursuit le joli et le plaisant et son art devient petit. Ce qui ne l'empêche point de se prouver des fois robuste et fort, par exemple dans *Pêcheurs*, et de faire sentir le vent et le froid sur les rivières et sur leurs berges.

Au résumé, salon de belle tenue et de franc et bel art.

Amédée Lynen au « Diable au corps. »

Des crayons assez banals: coins de routes, bois, rivières. Mais deux peintures curieuses dont la préparation sur toile blanche est faite à la plume et dont les couleurs sont bellement harmonisées. M. Lynen est de la lignée des artistes qui comptent comme maîtres De Braekeleer et Mellery parmi les modernes et les Hooghe, les Vermeer, les Teniers parmi les anciens. C'est dire que nous voici en face d'un Flamand ou plutôt d'un Brabançon que les vieilles mœurs, les rues surannées, les quartiers mélancoliques séduisent presque uniquement. Les deux peintures de M. Lynen sont à la fois naïves par le sujet et habiles par l'exécution. Les tons sont maintenus dans les bruns et ocres et les roux, d'où se détachent les rouges et les verts. C'est la donnée ancienne, mais bien comprise.

Quelques lithographies renseignent sur Bruxelles. Elles seront réunies en album avec une préface d'Eugène Demolder.

THÉÂTRES

La place nous fait défaut pour rendre compte des premières représentations de la semaine. Bornons-nous à constater le succès qui a accueilli à l'Alcazar la revue annuelle: *Bruxelles au vol*, montée avec un grand luxe et alertement jouée, et mentionnons particulièrement l'émouvante interprétation de *Kean* par M. Krauss à l'Alhambra. Ce terrible rôle, véritable « concerto » composé par Alexandre Dumas pour mettre en valeur toutes les ressources du comédien a été, on le sait, le triomphe de Frédéric Lemaître. M. Ernesto Rossi y a puisé l'un de ses plus grands succès. Le jeune artiste qui a conquis de si vives sympathies à l'Alhambra dans *la Dame de Monsoreau* n'a pas craint d'affronter à son tour l'épreuve, et son audace a été récompensée par d'innombrables applaudissements. Il apporte dans la création difficile du légendaire acteur anglais, avec une surprenante variété d'effets, une intelligence et une conscience remarquables. La jeunesse se trahit encore sous la véhémence du geste, à travers l'agitation des mouvements de scène. Mais on peut, dès à présent, présager en M. Krauss un artiste qui prendra rang parmi les illustrations de

la scène. Les représentations de *Kean* ont un réel attrait d'art. Nous appelons sur elles l'attention de ceux qui vont au théâtre non par désœuvrement mais pour les fortes impressions qu'il fait ressentir.

Détail curieux : Les représentations données à Bruxelles par le célèbre tragédien Rossi avaient été interrompues, dit-on, à la suite de démarches diplomatiques, provoquées par la scène fameuse qui se passe en partie dans la salle et dans laquelle le génial acteur prend à partie le prince de Galles.

Aujourd'hui dimanche, en matinée, à 2 heures, irrévocablement dernière représentation de la *Fille des Chiffonniers*.

NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS

(Correspondance particulière de L'ART MODERNE.)

Vaillamment, quoique privé de son collaborateur, quoique l'entreprise soit lourde et nullement lucrative, luttant seul contre les volontés mauvaises, les indifférences et les coupables apathies, Sylvain Dupuis a repris le cours de ses Nouveaux Concerts.

C'est par la Symphonie n° 7 (en *mi majeur*) d'Anton Bruckner qu'il a ouvert la série annuelle de ses concerts. Encore inentendue à Liège, cette symphonie s'impose par le faste d'une orchestration tout étincelante de couleurs qui encadre de sa richesse le développement de thèmes de belle envolée mélodique. Une inspiration élevée s'unit à beaucoup de science et l'œuvre qui en résulte a pour elle la beauté de la ligne et la sincérité de l'émotion. Elle exigerait une complète analyse que ne me permettent pas les étroites limites d'une rapide correspondance.

Le prélude d'*Armor*, drame lyrique de M. Sylvio Lazzari, ne marque point par de spéciales qualités dans l'œuvre de la jeune École française. Des réminiscences de *Wallenstein* lui enlèvent le mérite de l'originalité. Ce prélude fait assez mince figure, écrasé entre la Symphonie de Bruckner et les pathétiques accents de la marche funèbre du *Crépuscule des Dieux*. Exécutions soignées; de l'animation et de l'ensemble; étude quelque peu hâtive cependant des dernières parties de la symphonie.

M. Alexandre Petschnikoff a vingt ans. Il est maître déjà d'une solide technique, possède d'entraînantes qualités de séduction. C'est une personnalité. Son violon chante à ravir; le son n'est pas ample, mais d'une pureté et d'une délicatesse exquises; le jeu très précis, d'une irréprochable justesse.

On a applaudi unanimement son exécution du *Concerto* de Wieniawski. L'interprétation de la *Chaconne* de Bach, très détaillée, avait du charme. Sans doute, certains le lui reprocheront. Ils voudraient plus d'austerité. N'est-il pas convenu que pour toute œuvre du Maître le style grave s'impose? Et cependant la finesse, la grâce, simples sans préciosité, qui caractérisent l'exécution nuancée, un peu nerveuse de M. Petschnikoff, ne paraissent point un contre-sens. Acclamé, M. Petschnikoff a joué supplémentairement l'*Aria* de Bach, qu'il chante à l'excès, peut-être.

DOCUMENTS A CONSERVER

PROSPER MÉRIMÉE, de l'Académie française. *Lettres à une inconnue*. T. II, p. 151. (Les grands hommes jugés par leurs opinions.)

21 mars 1861.

Un dernier ennui, mais colossal, a été *Tannhäuser*. Les uns disent que la représentation à Paris a été une des conventions secrètes du traité de Villafranca; d'autres, qu'on nous a envoyé Wagner pour nous forcer d'admirer Berlioz. Le fait est que c'est prodigieux. Il me semble que je pourrais écrire demain quelque chose de semblable, en m'inspirant de mon chat marchant sur le clavier d'un piano. La représentation était très curieuse. La princesse de Metternich se donnait un mouvement terrible pour faire semblant de comprendre, et pour faire commencer des applaudissements qui n'arrivaient pas. Tout le monde bâillait, mais, d'abord, tout le monde voulait avoir l'air de comprendre cette énigme sans mot. On disait sous la loge de Mme de Metternich que les Autrichiens prenaient la revanche de Solférino. On a dit encore qu'on s'ennuie aux récitatifs, et qu'on se tannne aux airs. Tâchez de comprendre. Je m'imagine que votre musique arabe est une bonne préparation pour cet infernal vacarme. Le fiasco est énorme! Auber dit que c'est du Berlioz sans mélodie.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Parties d'orchestre manuscrites.

La question de savoir s'il est permis de tirer d'une partition gravée des parties d'orchestre manuscrites afin d'éviter le paiement du droit de location qu'exigent les éditeurs a fait l'objet de fréquents débats judiciaires (1).

La Cour de cassation de France, saisie d'un pourvoi dirigé par M. Fabre contre l'arrêt rendu le 22 décembre 1894 par la Cour d'appel de Rouen au profit des éditeurs Heugel et C^{ie}, vient de statuer comme suit :

« La loi du 13 juillet 1793 a entendu réserver à l'auteur, avec la propriété de son œuvre, le droit exclusif de l'exploiter, de la vendre et de la distribuer sous toutes les formes et par tous les modèles et procédés de reproduction.

Si donc les juges du fait constatent que le propriétaire (ou son cessionnaire) « a édité d'un opéra bouffe une partition piano et « chant avec indication d'orchestre dite partition conductrice, la « seule d'ailleurs qu'il soit d'usage de graver et imprimer pour « ces sortes d'ouvrages, et que le dépôt en a été fait conformément à la loi », ce dépôt garantit tous les droits de l'auteur et l'autorise à poursuivre toute personne qui, se servant des indications d'orchestre jointes à la partition déposée, fait, dans un but commercial, une orchestration de l'œuvre dont il s'agit, et en tire à part des parties instrumentales manuscrites.

Au surplus, l'art. 4 de la loi du 29 juillet 1881 ne soumettant au dépôt que les reproductions d'œuvres destinées à être publiées, le prévenu soutiendrait vainement que le propriétaire eût dû, pour exercer valablement la poursuite, déposer le manuscrit complet des parties d'orchestre, alors que le dit prévenu n'allègue

(1) V. notamment l'*Art Moderne* 1890, p. 230; 1891, p. 32; 1892, p. 326; 1893, p. 271.

même pas que le propriétaire ait publié ou se soit proposé de publier des parties d'orchestre autres que celles dont il a effectué le dépôt. »

La solution contraire avait été adoptée par la même Cour le 22 juin 1893 en cause des éditeurs Maquet et consorts contre MM. Delporte, directeur du théâtre de Besançon, et Goud, son chef d'orchestre (V. *l'Art Moderne* du 20 août 1893).

PETITE CHRONIQUE

L'Exposition des œuvres d'Alfred Stevens, qui obtient un si grand succès à la Maison d'Art, sera irrévocablement close le mercredi 15 janvier.

Le samedi suivant s'ouvrira, dans la même salle, une exposition des sculptures de M. Paul Du Bois, des peintures de M. Alfred Verhaeren et des céramiques d'art de M. E. Lachenal.

L'exposition de Jean Portaels et des anciens élèves de son Atelier sera inaugurée le 15 février.

C'est le vendredi 10 janvier, à 8 h. 1/2, que M. Camille Lemonnier inaugurerà à la Maison d'Art la série des conférences annoncées. Il a choisi pour sujet : ALFRED STEVENS (*la Femme et l'Amour*). Le prix d'entrée est fixé à 2 francs.

CONSERVATOIRE ROYAL. — Aujourd'hui, à 2 heures, deuxième séance de musique classique pour instruments à vent et piano, donnée par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck et De Greef, avec le concours de M^{lle} Jeanne Merck, de MM. Schoofs, Piérard, Heirwegh, Hannon, Mahy, Boogaerts et Trinconni. Au programme : la Sérénade n° 1 de Mozart, le Grand Octuor de Beethoven pour instruments à vent, et la Suite pour flûte et piano de Ch. Widor.

C'est, comme nous l'avons annoncé, dimanche prochain qu'aura lieu, au Cirque royal, le premier concert de la nouvelle *Société symphonique* sous la direction de M. Eugène Ysaye. M^{lle} Clotilde Kleeberg, qui inaugurerà la série des solistes, jouera le *Concerto* de Schumann avec orchestre, l'Impromptu en la bémol de Schubert et le Caprice de Saint-Saëns sur les airs du ballet d'*Alceste*.

La première séance de musique de chambre est fixée au jeudi 9 janvier. Afin de pouvoir mettre un plus grand nombre de places à la disposition du public, — les demandes d'abonnement étant exceptionnellement nombreuses, — la *Société symphonique* s'est vue dans l'obligation de transporter ses séances dans une salle plus vaste que celle de la Maison d'Art, qu'elle avait choisie d'abord.

Ces séances auront lieu à la Grande Harmonie. Voici le programme de la première : VII^e Quatuor à cordes (*fa majeur*) de Beethoven; Quatuor à cordes de Vincent d'Indy; Quintette pour piano et cordes (*la bémol*) de Schumann. Exécutants : MM. E. Ysaye, A. Marchot, L. Van Hout, J. Jacob et Théo Ysaye.

La maison Schott frères organise pour le dimanche 12 janvier 1896, à 2 heures, à la Grande-Harmonie, un grand concert de symphonie sous la direction de M. Gaston Borch, chef d'orchestre de la Société Philharmonique de Christiania (Norvège).

Le programme se composera exclusivement d'œuvres de compositeurs norvégiens non encore exécutées à Bruxelles : *Suite de Holberg*, de Grieg; *Andante funèbre*, de Svendsen; les *Boyardas*, de Halvorsen; *Concerto pour piano et orchestre*, de Gaston Borch, etc.

Cartes d'entrée à 5 et 3 francs.

« Pour l'Art » ouvrira sa quatrième exposition annuelle le samedi 11 janvier prochain dans les locaux du Musée moderne.

Les œuvres lui destinées devront parvenir à Bruxelles au plus tard le 6 janvier. Pour tous renseignements, s'adresser à M. Omer Coppens, secrétaire, 10, rue des Coteaux, à Bruxelles.

Afin d'éviter toute confusion, l'excellent paysagiste Adrien-Joseph Heymans nous prie d'informer le public qu'il n'est pas

l'auteur des tableaux signés Joseph Heymans que quelques amateurs lui attribuent à tort. Seules les toiles signées A.-J. HEYMANS sont de lui.

Les Concerts populaires anversoïis, dont nous avons exposé récemment le caractère désintéressé et les tendances vraiment artistiques, donnent aujourd'hui leur 50^e séance. Le programme est exclusivement composé d'œuvres nationales : *L'Ouverture jubilaire* (c'était indiqué) de Ch. Hanssens, le *Soir d'été* de J. Huybrechts, le *Chant du Printemps* de L. Mortelmans, les trois fragments symphoniques de *Polyeucte* d'E. Tinel et le prélude de *Charlotte Corday* de P. Benoit.

La société *L'Émulation*, de Verviers, a donné la semaine dernière, au Théâtre de cette ville, sous la direction de M. Voncken, une excellente audition du *Chant de la Cloche* de Vincent d'Indy. Les chœurs, nombreux et admirablement disciplinés, ont interprété avec une rare justesse d'intonation et une précision remarquable cette œuvre touffue et difficile. *L'Incendie*, le tableau le plus épique à « mettre au point », a reçu une exécution irréprochable et a valu au compositeur, qui assistait au concert, une ovation chaieureuse. Citons, parmi les solistes, M^{lle} Henrotay, qui a chanté en excellente musicienne et d'une jolie voix claire le rôle de Lénore, MM. Lange (Wilhelm) et Grisart (le Doyen des Maîtres). Les « Esprits du rêve », qui avaient pour chef d'attaque M^{lle} Jeanne Herman, ont donné à la *Vision* un très grand charme poétique. La sonorité chaude du quatuor à cordes a contribué à l'impression harmonieuse de cet ensemble exceptionnel, manifestée par d'enthousiastes applaudissements et de nombreux rappels.

MARIAGES D'ARTISTES. — Notre collaborateur Eugène Demolder, l'auteur des *Contes de Nazareth* et de la *Légende de saint Nicolas*, s'est uni, samedi dernier, à M^{lle} Claire Rops, fille du maître aquafortiste. Nos félicitations et nos vœux de bonheur.

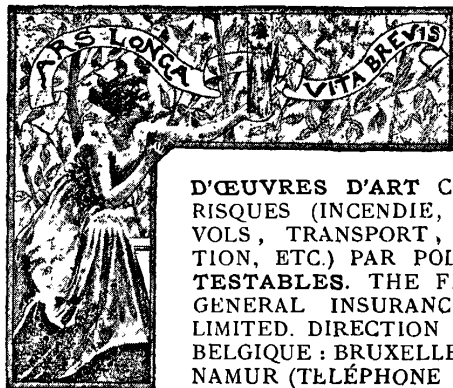
La *Société nationale de musique* donne aujourd'hui, à la salle d'Harcourt, à Paris, sous la direction de M. G. Doret et des auteurs, sept premières auditions. Citons entre autres une Symphonie en trois parties sur un choral breton de M. Guy Ropartz, une mélodie avec accompagnement d'orchestre de Ch. Bordes (texte de P. Verlaine) et l'introduction symphonique aux *Sept Princesses* de Maurice Maeterlinck par P. de Bréville.

Le Théâtre Libre donnera, pour son spectacle de janvier, *Mademoiselle Fifi*, d'Oscar Méténier, d'après Maupassant.

On vient de vendre à Londres, pour la jolie somme de 5,256 livres sterling, soit 131,400 francs, un exemplaire du livre de psaumes à l'usage des bénédictins de l'abbaye de Saint-Jacques, à Metz.

L'ouvrage n'a été tiré qu'à trois exemplaires et date de l'année 1459. Il est beaucoup plus rare que la bible Mazarine, imprimée en 1455.

Jusqu'à présent, aucun livre n'avait atteint un prix aussi élevé.



ASSURANCES

D'ŒUVRES D'ART CONTRE TOUS RISQUES (INCENDIE, EXPLOSIONS, VOLS, TRANSPORT, DÉTÉRIORATION, ETC.) PAR POLICES INCONTTESTABLES. THE FINE ART AND GENERAL INSURANCE COMPANY, LIMITED. DIRECTION GÉNÉRALE DE BELGIQUE : BRUXELLES, 50, RUE DE NAMUR (TÉLÉPHONE 1421).

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA QUINZIÈME ANNÉE (1895) DE *L'ART MODERNE*

ÉTUDES ET PORTRAITS

L'Originalité belge	321
Les Associations esthétiques et scientifiques	161
La Socialisation de l'Art	98, 109, 116
La Grande mer des Idées	329
Dividendes intellectuels	337
« Madame la Maison d'Art »	369
Comment vivra la Maison d'Art	385
LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. La Situation actuelle du	
Théâtre en France	177
Le Théâtre symbolique	185
Le Théâtre transcendantal	193
Le Théâtre synthétique	201
La Forme littéraire dans les œuvres dramatiques	209
La Renaissance du Chœur antique	217
Le Théâtre hiératique	225
Le Silence	257
L'Enchevêtrement des formes	289
Le Monodrame	305
Epilogue	313
R.-W. EMERSON. <i>Cercles</i> (traduction inédite)	259, 266, 275
Morale mondaine	319, 371
Les Moulages	265
L'« Œuvre artistique »	145
L'Art français et le monde antique (LÉON HENNEBICQ)	4
L'École Esthétique anglaise (GABRIEL MOUREY)	285
Les Criminels dans l'Art et Enrico Ferri (CH. GHEUDE)	379
Pages inédites d'Octave Pirmez (JOSÉ DE COPPIN)	2
En voulez-vous, des... enseignes?	249
Impressions d'artiste. Londres (J. H.)	11, 20
Id. Orléans (L. HENNEBICQ)	291
Id. Tours (ID.)	402
SARAH BERNHARDT	153
JULES BOIS (R. DE SOUZA)	283
PIERRE DE BRÉVILLE	301
F.-R. CARABIN (R. DARZENS)	261
MARCELLIN DESBOUTIN (F. JOURDAIN)	285
ALEXANDRE DUMAS FILS	377
HENRI DUPARC (GEORGES SERVIÈRES)	166
ELEONORA DUSE	113
PAUL GAUGUIN (G. GEFFROY)	61
PAUL GILSON (M. R.)	341
EUGÈNE GRASSET (CAMILLE LEMONNIER)	291
CONSTANTIN GUYS (G. GEFFROY)	158
JUDIC	345
CHARLES MAURIN (HENRY NOCQ)	318
HENRI MURGER (CATULLE MENDÈS)	268
JEAN PORTAELS	41
ODILON REDON (F. JOURDAIN)	59
AUGUSTE RODIN (OCTAVE MIRBEAU)	197
ALFRED STEVENS	393
JAMES TISSOT (C. DES PERRIÈRES)	308

ALFRED VERWÉE	297
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN (R. DE SOUZA)	276
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (C. GODEBSKY)	300

PEINTURE

Le Musée de peinture ancienne à Bruxelles	129
Les Musées (JEAN BAFFIER)	365
La Saison des peintres	156
La Gravure sur bois (JEAN BURIN)	349
Une préface de Félicien Rops	332
Supplément au catalogue de l'œuvre gravé de Félicien Rops	181
<i>La Vie artistique</i> de Gustave Geffroy (4 ^{me} série)	235
<i>L'Art flamand</i> de Jules Du Jardin	388
<i>Les Maîtres de l'affiche</i>	4C4
Concours de l'Académie	350
Les Sujets imposés au concours de Rome (A. HENNEBICQ)	340
Un tableau de Constantin Meunier (P. STELLAN)	243
Curieux rapprochement	61
Henry de Groux à Spa	315
Le Legs Caillebotte	55
Hommage des artistes à M. Jules de Burlet	238
Le Musée historique de Bâle	63
MARCELLIN DESBOUTIN (F. JOURDAIN)	285
PAUL GAUGUIN (G. GEFFROY)	61
EUGÈNE GRASSET (CAMILLE LEMONNIER)	291
CONSTANTIN GUYS (G. GEFFROY)	158
CHARLES MAURIN (HENRY NOCQ)	318
JEAN PORTAELS	41
ODILON REDON (F. JOURDAIN)	59
RENOIR ET RENOUD (ID.)	157
JAMES TISSOT (C. DES PERRIÈRES)	308
ALFRED VERWÉE	297
SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE	65, 73, 81, 89, 97
Acquisitions	71, 78, 87, 95, 102, 111, 119, 142
Documents à conserver	118, 126
Exposition de la <i>Société des Beaux-Arts</i>	137
Id. <i>Pour l'Art</i>	19
Id. des Aquarellistes	371
Id. du <i>Sillon</i>	323
Le Salon photographique	380
MAISON D'ART. Exposition de M. G. Pissarro	22
Id. de M. G. Van Strydonck	86
Id. de M. Alfred Stevens	393
CERCLE ARTISTIQUE. Exposition de MM. Danse et Goemans	149
Id. de MM. de Rudder et Wolfers	122
Id. de MM. Impens, L. Franck et G. de Burlet	93
Id. de MM. Ch. Hermans et Maurice Romberg	404
Id. de M. Emile Claus	412
Exposition de M. Heins au <i>Diable au Corps</i>	93

Exposition de M. Amédée Lynen	77
Id. de M. Alexandre Marcette	405
Id. de M. Francis Nys	379
Id. de M. André Sinet	69
Id. de M. et M ^{me} Rodolphe Wytsman	270, 299
LE SALON DE GAND	236
LE SALON DE CHARLEROI	237
Exposition de l'Académie des Beaux-Arts à Liège	227
Exposition des Beaux-Arts à Ostende	358
Cercle des Beaux-Arts de Termonde	155, 163, 175
PARIS. LE SALON DU CHAMPS-DE-MARS	264
Exposition de M. Claude Monet	349
Id. de M. Maximilien Luce	293
LA HAYE. Exposition du <i>Kunstkring</i>	294
Exposition des <i>Aquarellistes</i>	135
Vente Maskens (Bruxelles)	93
Id. Henri Garnier (Paris)	255
Id. à Londres	117
Id. de tableaux de Van Dyck (Bruxelles)	77
<i>Nécrologie</i> : M ^{me} BERTHE MORISOT	41
JEAN PORTAELS	297
ALFRED VERWÉE	15, 62, 111, 126, 142, 158
Memento des Expositions	194, 207, 230, 245, 254, 309, 326, 342, 366, 382

SCULPTURE

Les Moulages	265
La Décoration du Jardin botanique	63
La Statue de Godefroid de Bouillon	236
La <i>Mort d'Ompdrailles</i> , de Ch. Vander Stappen	190
M. Alex. Charpentier au Luxembourg	71
Victor Hugo sculpteur	279
Un haut-relief de M. Injalbert à Montpellier	311
Refusées. (M ^{mes} M. Brach et d'Uzès	133
AUGUSTE RODIN (OCTAVE MIRBEAU)	197
JEAN BAFFIER (ARMAND SILVESTRE)	406
Le monument Louis Artan	270
Id. Emile Augier	279
Id. Gorges Bizet	367
Id. Charlet	71
Id. Corot	79
Id. Lamartine	79
Id. Henri Murger	47, 212
Id. A. Van Hasselt	87
<i>Nécrologie</i> : ALEX. DE BOCK	303
Id. JEAN TURCAN	15

INDUSTRIES D'ART

Enquête sur l'évolution des Industries d'art	27
Les Industries d'art à la <i>Libre Esthétique</i>	62, 78
Acquisitions par l'État	142
Chambres d'étudiants (TH. B.)	102
Les Portes de la Maison du Roi	238
Papier mural de M. Maurice Denis	237
Calendrier de M. G. Combaz	93
Le Glas du bibelot ancien (ARSÈNE ALEXANDRE)	230
La Fédération des ouvriers d'art	246
F.-R. CARABIN (R. DARZENS)	261
Expositions de la MAISON d'ART. Grès flammés de Dalpayrat et Lesbros	25
Verreries et vitraux de MM. Tiffany	86
Verreries de MM. Daum frères. — Faïences à reflets métalliques de M. Clément Massier	395
Exposition de L'ŒUVRE ARTISTIQUE à Liège	87, 145
CONCOURS : Affiche de « l'Art appliqué à la rue »	142
Bordure d'encadrement	182
A l'Académie	350
Décoration de la gare du Luxembourg	215, 334

ARCHITECTURE

L'Architecture moderne (G. GEFROY)	188
<i>La Construction des villes</i> , par J. STUBBEN (traduction de M. Ch. Buls)	252
Restaurations des monuments	255
LE PAYSAGE URBAIN : En voulez-vous, des... enseignes?	249
Notre Hôtel de ville	30
La Flèche de l'Hôtel de ville	343
Un coin du vieux Bruxelles. L'Hôtel Ravenstein	174
Ornementation des villes	140
Les Auvents	357
Le Sgraffite	182
L'Eglise Saint-Nicolas	21
L'Eglise de Ternath	61

LITTÉRATURE

R.-W. EMERSON. <i>Cercles</i> (traduction inédite)	259, 266, 275
Une Floraison littéraire	57
Quelques poètes récents	361
La Littérature belge à la Chambre des représentants	233
Les Ecrivains belges (MAURICE BARRÉS)	251
L'Âme féminine. — Blanche Rousseau	331
Les Bibliothèques publiques en Belgique	36, 44
Les Bibliothèques publiques à l'étranger	139, 148
L'Œuvre de Camille Lemonnier	274
Le Caveau verviétois	347
JULES BOIS (R. DE SOUZA)	283
HENRY MURGER (CATULLE MENDÈS)	268
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN (R. DE SOUZA)	276
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (C. GODEBSKY)	300
L'Almanach des poètes	403
VICTOR BARRUCAND. <i>Le Chariot de terre cuite</i>	131
LOUIS BARWOLF. <i>Charles-Louis Hanssens, sa vie et ses œuvres</i>	29
HENRY BATAILLE. <i>La Chambre blanche</i>	362
M ^{me} DE BEAUVOIR. <i>La Morale</i>	355
HENRY BECQUE. <i>Souvenirs d'un auteur dramatique</i>	218
LOUIS BERTRAND. <i>Gaspard de la Nuit</i>	241
LÉON BLOY. <i>Nouvelles désobéissantes</i>	187
MAURICE BOUKAY. <i>Chansons d'amour</i>	220
L.-P. DE BRINN'GAUBAST et ED. BARTHÉLEMY. <i>L'Anneau du Nibelung</i>	227
M ^{me} ALICE BRON. <i>Les Gavés et les Meurt-de-faim</i>	92
LÉOPOLD COUROUBLE. <i>Atlantique-idylle</i>	281
LÉON DAUBET. <i>Les Kamtchatka</i> (GEORGES LECOMTE)	204
JEAN DELVILLE. <i>Dialogue entre nous</i>	244
JULES DESTREE. <i>Une campagne au pays noir</i>	326
JULES DU JARDIN. <i>L'Art flamand</i>	388
G. DWELSHAUWERS. <i>Les Classiques chrétiens et l'étude de la latinité</i>	51
GEORGES ECKHOUD. <i>Mes Communions</i>	49
MAX ELSKAMP. <i>En symbole vers l'Apostolat</i>	123
ALBERT FLEURY. <i>Paroles vers Elle</i>	362
GUSTAVE GEFFROY. <i>La Vie artistique</i> (4 ^e série)	235
ANDRÉ GIDE. <i>Paludes</i>	293
EUG. GILBERT. <i>Le Roman en France au XIX^e siècle</i>	353
ALBERT GIRAUD. <i>Hors du siècle</i>	50
EDM. DE GONCOURT. <i>Le Journal des Goncourt</i> (VIII ^e volume)	228, 409
CHARLES GUÉRIN. <i>Le Sang des crépuscules</i>	362
D. HARCOLAND. <i>Les Personnages de l'individu</i>	243
B ^{on} DE HAULLEVILLE. <i>J.-M.-J. Bodson. L'apostolat chez les civilisés</i>	29
A.-F. HÉROLD. <i>Le Livre de la naissance, de la vie et de la mort de la bienheureuse Vierge Marie</i>	401
HENRIK IBSEN. <i>Le Petit Eyolf</i>	9
FRANCIS JAMMES. <i>Un Jour</i>	362
GUSTAVE KAHN. <i>Domaine de fée</i>	139
HUBERT KRAINS. <i>Histoires lunatiques</i>	121

JULES LECLERQ. <i>A travers l'Afrique australe</i>	195
Id. <i>Au pays de Paul et de Virginie</i>	195
CAMILLE LEMONNIER. <i>La Faute de M^{me} Charvet</i>	273, 282
GEORGES MARLOW. <i>L'Âme en exil</i>	165
HENRY MAUBEL. <i>Ames de couleur</i>	69
CAMILLE MAUCLAIR. <i>Couronne de clarté</i>	316
Id. <i>Dans l'île des yeux clos</i>	317
ADRIEN MITHOUARD. <i>L'Iris exaspéré</i>	164
GABRIEL MOUREY. <i>Passé le détroit</i>	219, 285
RAY NYST. <i>Un prophète</i>	131
LÉON PASCHAL. <i>Paroles intimes</i>	244
YVANHOÉ RAMBOSSON. <i>Le Verger doré</i>	404
HENRI DE RÉGNIER. <i>Aréthuse</i>	115
Id. <i>Poèmes</i>	403
VICTOR REMOUCHAMPS. <i>Vers l'âme</i>	179
ADOLPHE RETTÉ. <i>L'Archipel en fleurs</i>	138
JEAN ROBIE. <i>De l'importance du paysage</i>	252
JACQUES ROMMELAERE. <i>Ma Semaine</i>	372
J.-H. ROSNY. <i>L'Indomptée</i>	4
Id. <i>L'Autre femme</i>	171
Id. <i>Résurrection</i>	339
VIRGILE ROSSEL. <i>Histoire de la Littérature française hors de France</i>	25
SAINT-POL-ROUX. <i>Les Reposoirs de la procession</i>	146
CHARLES SAUNIER. <i>Augustin Dupré, orfèvre, médailleur et graveur général des monnaies</i>	228
ROBERT SCHEFFER. <i>Le Chemin nuptial</i> (M. MAETERLINGK)	187
ACHILLE SEGARD. <i>Hymnes profanes</i>	29
GEORGES SERVIÈRES. <i>Tannhäuser à l'Opéra en 1861</i>	165
FERNAND SEVERIN. <i>Un chant dans l'ombre</i>	307
M ^{me} SÉVERINE. <i>Pages mystiques</i>	92
EMILE SIGOGNE. <i>L'Art de parler</i>	325
J. STUBBEN. <i>La Construction des villes</i>	252
J. DE TALLENAY. <i>Treize douleurs</i>	212
JEAN THOREL. <i>Le Joyeux Sacrifice</i>	228
LÉON TRIGOT. <i>Les Cheveux</i>	124
M ^{me} ERNESTINE-A. VAN HASSELT. <i>Scherzo</i>	69
GUSTAVE VAN ZYPE. <i>Romanesque</i>	123
P. et J. VEBER. <i>Les Veber's</i>	220
PAUL VERLAINE. <i>Confessions</i>	268
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. <i>Poèmes et Poésies</i>	403
WILLY. <i>Entre deux airs</i>	221
TÉODOR DE WYZEWA. <i>Chez les Allemands. L'Art et les mœurs</i>	93
<i>The Evergreen. A Northern Seasonal</i>	181, 404
Quelques livres (Hachette et C ^{ie})	411
PÉRIODIQUES NOUVEAUX : <i>Arte</i> (Lisbonne)	367
<i>D'art</i> (Paris)	247
<i>La Cote artistique</i> (Paris)	335
<i>La Coupe</i> (Montpellier)	143
<i>La Critique</i> (Paris)	223
<i>La Petite Revue documentaire</i> (Paris)	207
<i>La Renaissance idéaliste</i> (Paris)	207
<i>La Revue féministe</i> (Paris)	375
<i>La Revue franco-américaine</i> (Paris, New-York)	223
<i>La Revue indépendante</i> (Paris)	223
<i>La Revue rouge</i> (Paris)	407
<i>L'Arte illustrata</i> (Milan)	79
<i>L'Art international</i> (Paris)	375
<i>L'Art jeune</i> (Bruxelles)	53
<i>L'Art wallon</i> (Verviers)	326
<i>Le Coq rouge</i> (Bruxelles)	124
<i>L'Enclos</i> (Paris)	207
<i>Le Journal des Gens de lettres</i> (Bruxelles)	6
<i>Le Livre des légendes</i> (Paris)	326
<i>Le Magazine international</i> (Paris)	55
<i>Le Vieux Liège</i> (Liège)	326
<i>Pages d'art et de science</i> (Bruxelles)	55
<i>Pau</i> (Berlin)	179, 215
<i>Samtiden, populaer tidsskrift</i> (Bergen)	143
Conférence de M. HENRY MAUBEL (<i>Psychologie musicale</i>)	82

Conférence de M. HENRY MAUBEL (<i>R. Schumann</i>)	387
Id. de M. CAMILLE MAUCLAIR (<i>L'Aristocratie intellectuelle</i>)	76
Id. de M. LUGNÉ-POE (<i>Pour être un acteur d'aujourd'hui</i>)	91
Id. de M. EDMOND PICARD (<i>La Socialisation de l'Art</i>)	98, 109, 116
Id. du SAR PÉLADAN (<i>La Femme. Les Etapes d'une intelligence</i>)	92, 94
Conférences péripatéticiennes de M. GRIVEAU	229
Actes de foi. JULES BOIS. (L. D.)	110
Instantané. CAMILLE MAUCLAIR	215
<i>Nécrologie</i> . XAVIER DE REUL	132
EDOUARD DUBUS	212
GUSTAVE FREYTAG	143
PAUL JANSSENS	23
MARIO VARVARA	39
Accusés de réception	22, 54, 69, 135, 165, 183, 190, 222, 237, 253, 301, 326, 366, 393

MUSIQUE

La Musique au XIX ^e siècle, discours de M. F.-A. Gevaert	357
Psychologie musicale. Conférence de M. HENRY MAUBEL	83
Robert Schumann. Id.	387
L'histoire des instruments à cordes pincées et frottées. Conférence par M. H. LA FONTAINE	94
Le Pays de la musique (M. KUFFERATH)	151, 278
La Musique des cloches (H. MAUBEL)	244
Les Carillons flamands (EDM. VAN DER STRAETEN)	30
Concours de carillonneurs	235
La Maîtrise de Saint-Gervais	13
Les Chanteurs de Saint-Gervais (RENZO)	20, 150
La Musique pour tous	341
Contre les applaudissements	406
L'Hymne à Apollon	7
Le Musée Grétry à Liège	127
Le Musée Wagner à Eisenach	143
Le Kinétophone (OCTAVE UZANNE)	229
Musique nouvelle (Publications de MM. Baudoux et C ^e)	117
JULIEN TIERSOT. — <i>Vingt mélodies populaires des provinces de France</i>	132
SYLVIO LAZZARI. — <i>Mélodies</i>	133
PIERRE DE BRÉVILLE	301
HENRI DUPARC (GEORGES SERVIÈRES)	166
PAUL GILSON (M. R.)	341
FRANÇOIS SERVAIS (C. GODEBSKY)	310
CONCERTS DU CONSERVATOIRE. <i>Le Rheingold</i>	53, 118
Lettre de M. O.-G. DESTREE	60
La messe de J.-S. Bach	410
Association des professeurs d'instruments à vent	5, 102
Concours	198, 206, 213, 221, 230
Distribution des prix	365, 372
CONCERTS POPULAIRES. Saison 1894-95. — Premier concert (<i>Francesca da Rimini</i> , de P. Gilson)	37
Deuxième concert (4 ^e symphonie de Brahms. M. F. Busoni)	59
Quatrième concert (M ^{lle} Paimparé, M ^{me} Landouzy)	92
Saison 1895-96. — Premier concert (H. Goetz, L. Mortelmans, F. Busoni)	381
Deuxième concert (<i>Psyché</i> , de C. Franck. <i>Nuit persane</i> , de Saint-Saëns. <i>Le Prince Igor</i> , de Borodine)	395
NOUVEAUX CONCERTS. Premier concert (Franz Servais, M ^{me} Brema)	6
Deuxième concert (Les Chanteurs de Saint-Gervais)	33
Troisième concert (L'orchestre de W. Kes)	109
Quatrième concert (Smetana, R. Strauss)	134
Cinquième concert (Vincent d'Indy, M ^{me} G. Leblanc)	173
CONCERTS DE LA LIBRE-ESTHÉTIQUE. Premier concert (Glazounow, S. Lazzari, Saint-Saëns)	85

Deuxième concert (Lalo, Sokolow, Chabrier, Fauré)	93	VII. Alhambra. — Empire. — Palace.	196
Troisième concert (<i>La Légende de Sainte-Cécile</i> d'E. Chausson. — H. Duparc, G. Fabre, G. Huberti, Th. Ysaye, V. d'Indy)	97	VIII. Olympia	205
Quatrième concert (A. Magnard, A. Marchot, P. Gilson, César Franck)	109	THÉÂTRE DE LA MONNAIE. <i>L'Enfance de Roland</i> , d'Emile Mathieu	47
Concerts de la MAISON D'ART (MM. G. Kéfer et Emile Agniez)	110	<i>Paillasse</i> , de M. Leoncavallo	53
Concerts de la MAISON DU PEUPLE	94, 389	<i>Carmen</i> (reprise)	77
Concert Breitkopf et Härtel (Ben Davies, Tivadar Naehéz, Mary Wurm)	342	<i>Freischütz</i> (reprise)	124
Concert Schott (E. d'Albert, E. Jacobs)	5	<i>L'Africaine</i> (reprise)	294
Le Quatuor Heerman	14	<i>Mireille</i> (reprise)	294
Le Quatuor Crickboom	134	<i>Aida</i> (reprise)	294
Concerts de MM. Marchot, Ten Have, Van Hout, Jacob et Th. Ysaye	5, 14, 45	<i>Le Maître de chapelle</i> (reprise)	294
Concert de M. C. Liégeois	37	<i>Samson et Dalila</i> (reprise)	294
Concert de M ^{me} Lallemand	389	<i>Le Barbier de Séville</i> (reprise)	294
Concert de M ^{lle} Poirson	215	<i>Lakmé</i> (reprise)	333
Concert de M ^{me} Théroine-Mège	134	<i>Lohengrin</i> (reprise)	346
CONSERVATOIRE DE GAND. <i>Christus</i> , symphonie mystique de M. A. Samuel	117, 189	<i>Maître Wolfram</i> (reprise)	358
CONSERVATOIRE DE LIÈGE	397	<i>Don Pasquale</i> (reprise)	373
NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEAIS. La Messe en ré de Beethoven	38	<i>Fidelio</i> (reprise)	394
Premier concert 1895-96	443	Représentations de M ^{me} Brema	39
CONCERTS POPULAIRES ANVERSOIS	388	Id. M ^{lle} De Cré	142
CONCERTS POPULAIRES DE CHARLEROI	397	Id. M ^{me} Héglon	142
ECOLE DE MUSIQUE DE VERVIERS	157	Id. M ^{me} Sarah Bernhardt	153
Le Chant de la Cloche à Verviers	414	Renseignements divers	187, 294, 382, 390
Concert de la Société d'Harmonie de Verviers	29	THÉÂTRE DU PARC. <i>L'Age difficile</i> , par J. Lemaitre	85
Concert Leenders à Tournai	79	<i>Monsieur le Directeur</i> , par A. Bisson	365
Concerts de Blankenberghe	254	Représentations de M ^{me} Eléonora Duse	113
Festival de Cardiff	327	Id. M ^{me} Judic	345
Festival de Meiningen	335	THÉÂTRE DE L'ALHAMBRA. <i>Sabre au clair!</i> de Jules Mary	125
Concert du Conservatoire de Nancy	103	<i>La Dame de Monsoreau</i> , d'A. Dumas	373, 382
Concerts V. d'Indy à Nancy, à Madrid et à Barcelone	71, 126	<i>La Fille des Chiffonniers</i> , d'A. Bourgeois et F. Dugué	398
Concerts Litta à Paris	111	<i>Kean</i> , d'A. Dumas	412
Concerts J. Wieniawski en Allemagne	125	THÉÂTRE MOIÈRE. <i>La Comtesse Wanda</i>	93
Concerts Hutschenruyter à Rotterdam	111	<i>Les Danicheff</i> , de P. Newski	333
Concerts de M ^{me} Ruegger en Allemagne et en Suisse	87, 125	<i>Margot</i> , d'H. Meilhac	348
Concerts de M ^{lle} Irma Sethe à Wiesbaden et à Londres	142, 383, 390, 399	<i>Belle-Maman</i> , de V. Sardou	373
<i>Nécrologie</i> : JOSEPH CORNÉLIS	79	<i>L'Etrangère</i> , d'A. Dumas	390
SIR CHARLES HALLÉ	359	THÉÂTRE DES GALERIES. <i>Les Brigands</i>	46
FRANÇOIS LINTERMANS	165	<i>Les Forains</i>	86
EDMOND NEVEJANS	151	<i>L'Hôtel du Libre-Echange</i>	125
EDMOND VANDER STRAETEN	353	<i>La Périchole</i>	332
Accusés de réception	117, 183, 190, 222, 301, 366, 398	<i>Le Voyage de Suzette</i>	390
		THÉÂTRE DE L'ALCAZAR. <i>Bruelles-Printemps</i>	124
		<i>Les Sioux</i>	134
		<i>Mam'zelle Nitouche</i>	365
		<i>Le Lever d'une Parisienne</i>	391
		<i>Bruelles au Vol</i>	412
		Représentations du <i>Chat Noir</i>	246
		THÉÂTRE DE LA MAISON D'ART. <i>Le Petit Eyolf</i> , d'H. Ibsen	405
		<i>Les Flairieurs</i> , de Ch. Van Lerberghe	405
		THÉÂTRE DE L'IDÉE. <i>Arlequin sauvage</i> , de Delisle de la Drevetière	143
		OPÉRA (Paris) <i>Tannhäuser</i>	147
		THÉÂTRE DE L'OEUVRE (Paris) <i>Père</i> , d'Auguste Strindberg	12
		<i>Le Petit Eyolf</i> , d'H. Ibsen	148
		<i>Le Volant</i> , de Judith Gladel	169
		<i>Brand</i> , d'H. Ibsen	210
		<i>Venise sauvée</i> , de Th. Otway	348, 364
		<i>Crise conjugale</i> , de M. Berr de Turique	364
		<i>L'Anneau de Cakuntala</i> , adaptation d'A. F. Hérold	396
		Le Théâtre de l'OEuvre à Bruxelles	203
		<i>Solness le Constructeur</i> à Liège	165
		<i>Solness le Constructeur</i> à Verviers	397
		Une première au Jeune Barreau d'Anvers	67
		Les Marionnettes de M. Jaspar à Liège	94
		<i>Hulda</i> de C. Franck à La Haye	87
		<i>Paillasse</i> de M. Leoncavallo à Rouen	47
		Audition d' <i>Armor</i> , de M. Sylvio Lazzari	141
		<i>Tannhäuser</i> , d'après P. Mérimée (1861)	413
		<i>Les Maîtres chanteurs</i> , d'après Albert Wolff (1868)	127
		Adieux de M ^{me} Materna au Théâtre	45

THÉÂTRE

LE RENOUVEAU AU THÉÂTRE. 169, 177, 193, 201, 209, 217, 225, 257, 289, 305, 313

A propos du monodrame (E. SIGOGNE)	315
A M. Joseph Caraguel	349
OEuvres dramatiques inédites	333
« Pour être un acteur d'aujourd'hui. » Conférence de M. Ligné-Poe	91
<i>Prométhée</i> , trilogie d'Eschyle restituée par le Sar Péladan	84
<i>L'Anneau du Nibelung</i> , traduction nouvelle de Brinn'Gaubast et Barthélémy	227
<i>Le Petit Eyolf</i> d'H. Ibsen	9
<i>Tannhäuser</i> à l'Opéra en 1861, par Georges Servières	165
LES THÉÂTRES A LONDRES. I. Lyceum. <i>King Arthur</i>	35
II. Daly's Theatre. <i>Hansel and Gretel</i>	43
III. Princess's Theatre. <i>The Derby Winner</i>	52
IV. Gaiety Theatre. <i>The Shop Girl</i>	68
V. Savoy Theatre. <i>The Chieftain</i>	180
VI. Drury Lane. <i>Dick Wittington</i>	188

<i>Instantanés.</i> COOPER	44	Dessins d'AUBREY BEARDSLEY pour la <i>Morte d'Arthur</i> , de Sir THOMAS MALORY	74, 75
BENJAMIN GODARD	31	Illustration pour les <i>Contes d'Andersen</i> , par A.-J. GASKIN.	89
M ^{me} MARIA LEGAULT	70	Frontispice des <i>Contes d'Andersen</i> , (tome II), par A.-J. GASKIN.	90
M ^{me} SUZANNE REICHEMBERG	55	Portrait de D.-G. Rossetti, par G.-F. WATTS.	105
<i>Nécrologie.</i> ALEXANDRE DUMAS	377	Illustration pour <i>The Queen of the fishes</i> , par LUCIEN PISSARRO	106
Id. BENJAMIN GODARD	15	<i>Les Ronces</i> , buvard en cuir ciselé, par CAMILLE MAR- TIN.	108
Id. M ^{me} MIOLAN-CARVALHO	223	<i>La Nuit</i> , coupe en bronze, par M. VICTOR PROUVÉ (planche hors texte)	108-109
Id. FRANZ VON SUPPÉ.	182	Papier mural lithographié, par MAURICE DENIS.	238
ARTICLES DIVERS			
L'Art populaire.	242	CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS	
L'Art au Palais de Justice.	43	Nouvelle loi française sur le Droit d'auteur.	70
Dans la rue.	235	Droit d'auteur sur les gravures (Malvilan c. Desboutin).	62
Solennités artistiques	221	Le portrait de Lady Eden (W. Eden c. Whistler)	69
Les Lauréats des prix de Rome.	340	<i>Les Pailles</i> (Catulle Mendès c. Léoncavallo)	214
Le Carnaval du prix de Rome (L. H.)	363	Durée de « la saison théâtrale » (Bérardi c. Barret et Chambard)	222
Lettre de Jean Delville.	374	La traduction des œuvres de Wagner (héritiers Wilder c. Schott)	237, 254
Le Cas de Jean Delville	389	L'Horloger peint malgré lui (T... c. S...)	253
Le futur Congrès des artistes belges.	30	<i>Lourdes</i> (E. Zola c. le <i>Gil Blas</i>)	301
Toiles de maîtres	253	Un Rubens inconnu (M ^{me} Lapersonne c. Alvin-Beau- mont).	302
L'Amateur (A. ALEXANDRE)	262	Les dépêches télégraphiques de l'Agence Havas (Agence Havas c. Alcan-Lévy)	334
Truquage.	324	L'engagement de M ^{lle} Simonnet (Silvestre c. M ^{lle} Simon- net)	398
Pierre et Jean	222	Partitions d'orchestre manuscrites (Fabre, C. Heugel et C ^{ie})	413
Les Amis des arbres	151		
ILLUSTRATIONS			
Frontispice, par G. LEMMEN.	4		
<i>Le Règne pacifique de l'Amour</i> , par L. DAVIS	73		
<i>Le Sermon sur la montagne</i> , par S. IMAGE	74		



MAISON D'ART

Avenue de la Toison-d'Or, 56, Bruxelles

Architecture. — Ameublements d'art. — Céramique. — Ferronnerie. — Papiers peints. — Tapis. — Étain. — Verrerie. — Affiches artistiques. — Publications d'art. — Reliures, etc.

Galeries d'exposition et de vente

Exposition ALFRED STEVENS

Verreries de MM. DAUM frères. — Faïences de M. CLÉMENT MASSIER.

De 10 à 5 heures.

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES
ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis 1855.
Échéances, sinistres, etc., payés, plus de 304 millions.

RENTES VIAGÈRES aux taux de 10.15 et 17 p. c.,
suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute
l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement en face
du Conservatoire, 23, rue de la Régence, Bruxelles.

E. DEMAN, Expert

Libraire de S. A. R. Mgr le comte de Flandre
16, rue d'Arenberg, 16, à Bruxelles

Ouvrages rares ou curieux du XV^e au XIX^e siècle.

Éditions de choix

DES

Auteurs Modernes et Contemporains.

ESTAMPES ET VIGNETTES DU XVIII^e SIÈCLE

Dessins, Eaux fortes et lithographies de Rops et Redon.

CATALOGUE PÉRIODIQUE A PRIX MARQUÉS

ACHAT, EXPERTISE ET VENTE PUBLIQUE
de Bibliothèques et Gravures.

J. SCHAVYE, RELIEUR

46, rue du Nord, Bruxelles

RELIURES ORDINAIRES ET RELIURES DE LUXE

Spécialité d'armoiries belges et étrangères

LA SOCIÉTÉ NOUVELLE

REVUE INTERNATIONALE

SOCIOLOGIE, ARTS, SCIENCES LETTRES

France et Belgique. . . un an 12 francs

Étranger (Union postale). . . 15 "

BUREAUX : 32, rue de l'Industrie

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION

EXPORTATION

ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, Bruxelles

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE

GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

ABONNEMENT A LA LECTURE MUSICALE

Conditions très avantageuses.

Dépôtaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPÔT DES

Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES, VITRAUX & GLACES

N. LEMBRÉE, 17, avenue Louise

Bruxelles. — Téléphone 1384

LIMBOSCH & C^{IE}

BRUXELLES 19 et 21, rue du Midi
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Règles d'utilisation des copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des bibliothèques et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire. Les œuvres littéraires numérisées par les Bibliothèques de l'ULB appartiennent majoritairement au domaine public.

Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les Bibliothèques auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droits afin de permettre leurs numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les bibliothèques de l'ULB déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les bibliothèques de l'ULB ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés ; et la dénomination 'bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les bibliothèques de l'ULB encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les bibliothèques de l'ULB mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemplaire de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées - basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux bibliothèques de l'ULB un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication.

Exemplaire à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte le téléchargement, la copie et le stockage des documents numérisés sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre base de données, qui est interdit.

10. Sur support papier

Pour toutes les [utilisations autorisées](#) mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux bibliothèques de l'ULB dans les documents numérisés est interdite.